
3 1761 03987 3898
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE LA

SUISSE AU XVIIIE SIÈCLE

Ouvrage publié sous les auspices
du Haut Conseil d'Etat du canton de Fribourg,
arrêté du 30 janvier 1909,
et honoré d'une souscription de la Section de littérature
de l'Institut national genevois
ainsi que d'une subvention de la Société auxiliaire
des Sciences et des Arts de Genève.

PAR

G. DE REYNOLD

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
PRIVAT-DOCENT A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

SECOND VOLUME

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS
1912

LAUSANNE 1912 — IMPRIMERIES RÉUNIES S. A.

BODMER

ET L'ÉCOLE SUISSE

BODMER ET BREITINGER — SULZER
HALLER — GESSNER — LAVATER — SALIS-SEEWIS
JEAN DE MULLER — BALTHASSAR — B. DE MURALT
ISELIN — WÉGELIN — ZIMMERMANN, ETC

PAR

G. de REYNOLD

On ne peut rien faire de plus utile que de donner à sa nation une haute idée d'elle-même. C'est par fierté qu'un peuple doit se dévouer à sa patrie.

Le Moniteur, 21 juin 1765.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS
1912

DU MÊME AUTEUR

Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle: Le doyen Bridel (1757-1845) et les origines de la littérature suisse romande. — Lausanne, Georges Bridel & Cie. 1909 . . . . . 12 fr. —
Il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires de ce volume.

Jean-Jacques Rousseau et ses contradicteurs. Du Premier Discours à l'Inégalité. — Bureaux de la *Revue de Fribourg*. Broch. Fribourg, 1904 . . . . (épuisé)

Au pays des Aïeux. Poème descriptif et romanesque. — Genève, Eggimann (Atar succ.). . . . . 2 fr. 50

Les lauriers de l'Armure. Poèmes, édition de la *Voile latine*. — Genève, Jullien . . . . 2 fr. —



J. J. BODMER

A Monsieur Gustave Lanson,

professeur à la Sorbonne.

et à Monsieur Gustave Michaut,

maître de Conférences à la Sorbonne,
ancien professeur à l'Université de Fribourg,

ce volume est dédié,
en hommage de reconnaissance,
par leur ancien élève.

G. R.

L'auteur adresse ses remerciements à la direction de la *Stadtbibliothek* de Zurich et à M. Ch. Benziger, de la Bibliothèque de Berne, dont l'inépuisable complaisance a rendu moins difficile l'achèvement de ce long ouvrage.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Discours préliminaire . . . . p. 3-54

I. *But, sujet et méthode de l'ouvrage* . . . . p. 3-9

But : définir l'esprit suisse (4). — Sujet : le xviiie siècle suisse en général et l'Ecole suisse en particulier (6). — Méthode : choisir les hommes principaux et les œuvres principales (6-7) ; s'appuyer sur les travaux des critiques et des historiens de la Suisse allemande ; faire l'histoire sociale des idées, des doctrines et de la culture intellectuelle en Suisse au xviiie siècle (8-9).

II. *L'esprit suisse*. . . . . p. 9-19

Comment arriver à le dégager et à l'abstraire ? (9-10). Sa forme au xviiie siècle : l'*helvétisme* (10). — Expériences personnelles (11-19) ; il n'y a pas de littérature suisse, puisqu'il n'y a pas de langue suisse (17), mais un esprit suisse qui peut s'exprimer suivant des modes latins ou germaniques (18).

III. *Les éléments de l'esprit suisse en général* . . . p. 19-34

L'existence même de la Suisse (20), — l'unité d'histoire (20-21), — l'unité des institutions (21-23). Tout cela, le Suisse le vit et l'exprime (23-24) — par la littérature et l'art (24-25) ; — on peut donc faire l'histoire littéraire de l'esprit suisse (25), — ce qui revient à faire l'histoire d'une série *d'actes de volonté* (25). — La Suisse est donc plus qu'une simple entité politique et son rôle ne consiste pas seulement à servir d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne (26-27).

Définition de l'histoire littéraire de la Suisse (27) ; — conditions spéciales et limites (27-29).

Le milieu naturel : le rôle et l'influence des Alpes (29-34).

IV. *Les éléments au XVIIIe siècle* . . . . p. 35-54

Le *patriciat*, sa définition (35-37), et la forme du *patriotisme* au XVIIIe siècle (37-39). Le sentiment de la nature, caractère permanent de l'esprit suisse (39-41). — *L'humanisme* (41-42).

La *Réforme* (43-47) : sa conception de la vie intellectuelle (42-43) qu'elle a créée en Suisse (43-44) ; l'esprit protestant chez nos écrivains du XVIIIe siècle (44). Résultats littéraires et sociaux (44-45) ; par son caractère international, la Réforme met le pays en contact avec la pensée européenne (45-47) : l'influence anglaise, le « biblisme ».

Le *service étranger* (48-50), il achève de maintenir le contact entre la Suisse et l'Europe (48), avantages et inconvénients (49-50). — *L'influence française* (50-52). — Elle crée en Suisse une *aristocratie* (52-54). — *L'esprit général du XVIIIe siècle* (54).

LIVRE PREMIER

La critique suisse : Bodmer, Breitinger, Sulzer.

Chapitre Ier. — ***Le milieu de Bodmer et Breitinger*** : La Suisse et Zurich, de la Réforme au XVIIIe siècle . . p. 57-93

Définition de l'Ecole suisse : les écrivains des cantons allemands qui, au XVIIIe siècle, ont travaillé à la propagation de l'idée nationale et se sont inspirés d'elle (57). — La théorie précède les œuvres : nécessité, pour la nouvelle Ecole, d'une esthétique, d'une langue, de modèles et de traditions (57-58).

I. *La Suisse allemande et sa culture* avant l'Ecole suisse, p. 58-75

Décadence de l'ancienne Confédération, cause : dissensions religieuses, d'où atrophie de la vie intellectuelle (58-59). — La grande époque fut le XV-XVIe siècle ; elle est encore essentiellement gothique et germanique (62-63). La Suisse a passé brusquement du moyen âge aux temps modernes (63).

La culture : le passé achève de mourir en usant de vieilles formes (64). Influences étrangères (65). Poètes de cour et poètes d'école : ils suivent les modes allemandes (65-68) ; seul. *Antoine Stettler* s'inspire de la France (68). Déchéance du théâtre : l'antistès Breitinger contre les spectacles (68-70). — Les « réactionnaires » et les « nationalistes » sont les plus intéressants : *J.-R. Rebman* (70-71), *J. Grob* et ses épigrammes (71-72).

Graviseth et son *Heutélia* (72-73), deux précurseurs des *Discours* des Peintres : *J.-H. Tschudi* (73-74), *Gotthard Heidegger* (74). — Caractères de tous ces écrivains (74-75).

II. *Le milieu zuricois* . . . . p. 75-92

Zurich, ville industrielle et commerciale, sa prospérité (75-78), ses rapports avec la culture française (78-80). Ses mœurs, témoignages contemporains (80-83).

La constitution de Zurich : forme corporative du patriciat (83-86). Dégénérescence politique : l'affaire Klinger (86-88).

Etat intellectuel : insuffisance des ressources (88-89) ; écoles et sociétés (89). Les « hommes illustres » : *Conrad Gessner* (89-90), *Josias Simler* (90), *Scheuchzer* (90-91) ; théologiens, jurisconsultes (91-92). Point de littérature (92).

III. *Bodmer et Breitinger* . . . . p. 92-93

Leurs familles ; Bodmer naît en 1698, Breitinger en 1701.

Chap. II. — **Une « revue de jeunes » au XVIIIe siècle** : les *Discours des Peintres* . . . . p. 95-138

I. *Jeunesse de Bodmer, son éducation, la Société des Peintres* . . . . p. 96-116

Enfance à la campagne (96), passion pour les romans (96-97). Bodmer est religieux et sentimental (98). Au *Carolinum* de Zurich, il se lie avec Breitinger : vie et caractère de ce dernier (98-100). Bodmer lit Opitz (100-101). Apprentissage en Italie (101). Bodmer entre dans l'enseignement : chaire d'histoire suisse (102) ; mariage (102).

Ambitions littéraires (102-103). Influence décisive d'un *Spectateur* d'Addison, qu'il lit en traduction française (103-104). Le *Spectateur*, son influence en Europe, ses imitateurs en Europe (104-106) et en Suisse (106).

Bodmer et ses amis veulent publier un *Spectateur* zuricois (107). Plan, premiers collaborateurs : Henri Meister, D. Rodolphe, Lauffer, Zellweger, etc. (107-109). En 1721, la *Société des Peintres* est constituée (110), difficultés avec la censure (110-111), impression et publication des *Discours* (3 mai 1721), succès (111-113). Imitateurs et plagiaires : la *Nouvelle Société de Berne* (113-114) ; influence en Allemagne (114). Fin des Discours, dissolution de la Société (114-116).

II. *Les Discours des peintres* . . . . p. 116-138

Ils parurent de 1721 à 1723 (116). Chaque auteur a pour pseudonyme un nom de peintre. Les auteurs : part prépondérante de Bodmer et de Breitinger (117).

But moral (118) et aussi patriotique (119). L'idée d'une Histoire suisse (119-122).

La morale des Discours : Breitinger l'exprime (122-123). Portraits satiriques : les pédants Afranius, Pentabolus et Voranus (123-126). La vie de famille, la lettre de H. Meister sur le tabac (126-127). Contre l'influence étrangère et le luxe des femmes (127-129), la mode de porter l'épée (129), l'abus des compliments (129-130). Scènes de la vie zuricoise : relations entre jeunes gens et jeunes filles (130-131). Portraits de femmes : Wandala la coquette, Phryné, la modeste Lucinde (131-132).

L'esprit nouveau dans les *Discours*. Maîtres et modèles : Addison, les classiques français, la « bibliothèque des dames » (133-135). Aspirations nouvelles : le sentiment de la nature (135-136) ; le *Dialogue entre un rossignol et une alouette* annonce Rousseau (136-137). Bodmer voudrait servir d'intermédiaire entre l'Allemagne et la France (137-138).

CHAP. III.

La doctrine des Suisses et ses origines . p. 139-193

I. *La doctrine des Suisses dans l'évolution des idées esthétiques en Allemagne* . . . . p. 140-160

La guerre de Trente ans, cause de décadence intellectuelle (140-141). Premiers efforts : Conrad Meissel, les Sociétés de langue ; Opitz, Leibnitz, Thomasius en faveur de la langue allemande (141-145). Wolff et la « méthode géométrique », épuration de la langue (145-146).

Gottsched applique la méthode de Wolff à la littérature, idées fausses sur son rôle et sur la portée de ses polémiques avec les Suisses (146-148). Son purisme : le langage saxo-misnien (149-150). Son *Art poétique* basé sur la raison (150-151). En quoi les Suisses s'opposent à Gottsched, en quoi ils lui ressemblent (151). Insuffisance de toutes ces théories, y compris celles des Suisses (151).

L'influence française dans la doctrine suisse : l'abbé Dubos (152) ; son parallèle entre la poésie et la peinture (152-156) ; son esthétique (157-158) ; il ébauche une « théorie du milieu » que Montesquieu précisera (158-159). Ses idées reprises et complé-

tées par Bodmer et Breitinger (159-160); ceux-ci dépassent Dubos par leur sentiment de la nature (160).

II. *La doctrine suisse* . . . . p. 161-193

La critique : pourquoi elle était possible en Suisse, alors qu'elle était si difficile en Allemagne (161-163). Conception : la préface de l'*Influence et emploi de l'imagination* (1727) par Bodmer et Breitinger (163-165), la préface des *Considérations sur les peintures poétiques*, en 1741 (165-166); la préface, par Bodmer, de l'*Art poétique*, de Breitinger (166-167).

La critique directe des œuvres : la poésie allemande à l'apparition de Bodmer, sa pauvreté (167-169). Le *Caractère de la poésie allemande* (1734), de Bodmer : histoire et critique en vers de cette poésie (169-172). Eloge d'Opitz (171), jugement sur Haller (171-172). La *Muse de Drollinger*, en 1743 (172-174). «Tableaux poétiques » jugés dans l'*Influence et emploi de l'imagination* (174-175).

L'esthétique : les sources et en particulier l'*Art poétique* (1740) de Breitinger (175). Les deux critiques expriment un idéal peu nouveau, mais ils l'expriment en Suisses (175). Le sentiment religieux est à la base de leur doctrine (175-177). L'imagination (177), but moral des arts (177), conceptions utilitaires exagérées (177-178); la poésie atteint son but moral en rendant attrayantes les grandes vérités (178-179); *ut pictura poesis* (179-180) : donc, toute poésie est une allégorie (180). Maîtres et modèles : classiques et Français (180-181). Différentes espèces d'imitation (181-182). Le vrai poétique, « la nouveauté est la mère du merveilleux » : la théorie du merveilleux, pierre d'angle de l'esthétique suisse (183-184), son insuffisance (184-185). Les genres et leur hiérarchie : préférences pour la fable ésopique et l'épopée (185-186). L'épopée chrétienne : dans le *Traité du Merveilleux* (1740), Bodmer défend Milton attaqué par Voltaire et Magny (186-187); il cite Dante (189); il se rapproche ainsi de Chateaubriand et du *Génie du christianisme* (189).

La langue : Bodmer et Breitinger ne songent pas à transformer les dialectes suisses en langue littéraire, mais ils veulent se réserver le droit de puiser dans les dialectes et dans l'ancien langage; ils réagissent donc contre le purisme saxon (190-193).

Chap. IV. — ***La doctrine des Suisses : Sulzer et le rôle social du théâtre*** . . . . p. 194-219

Sulzer, disciple attardé de Bodmer, est chargé de propager la doctrine suisse en Allemagne et à Berlin (194-195).

I. *La vie et les œuvres* . . . . p. 195-200

Sulzer, né à Winterthur en 1720, se destine à l'état ecclésiastique, est à Zurich l'élève de Bodmer et de Breitinger (195-197), cherche à concilier l'esprit scientifique et « philosophique » avec le patriotisme et la religion (197). Ses ouvrages (198-199). Sulzer à Berlin, il jouit de la faveur du grand Frédéric, il accompagne Klopstock en Suisse en 1750 ; il meurt en 1779 (198-199). Son esprit (200).

II. *Son principal ouvrage est la Théorie générale des Beaux-Arts* (1771-74) . . . . p. 200-219

Elle est sous forme de dictionnaire (201), on y retrouve les théories de Bodmer et Breitinger (201). Le bonheur est la fin de l'humanité, l'art n'est qu'un des moyens de réaliser cette fin (201). « Devoirs d'état » de l'artiste (202-203). Utilitarisme et mépris pour la forme (203-204).

Quel est le but de l'art ? (204). La *Théorie générale* est écrite pour réagir contre la décadence et la corruption modernes (204) : en ce sens, on peut la rapprocher du *Premier Discours* de Rousseau (205-206).

L'*Art dans la cité future* (206) : l'art doit être national (207-208), le poète est un magistrat (208-209), devoirs de sa charge (209-210) ; l'État doit s'occuper des arts, et comment (210-212).

Les spectacles (212) : la musique ; son rôle moralisateur, social, religieux et patriotique (213-215) ; fêtes patriotiques (215-216) ; le théâtre : conception d'un théâtre populaire (le *festspiel* actuel de la Suisse), opposé au théâtre classique (216-218). Ces conceptions autorisent un parallèle entre Sulzer et Rousseau, car elles complètent et précisent la *Lettre à Dalembert*.

CHAP. V.

Bodmer, la Suisse et l'influence anglaise. p. 220-255

Bodmer a propagé en Allemagne l'influence anglaise, mais, avant lui, il existait des relations particulières entre la Suisse et la Grande-Bretagne (220-222).

I. *Relations entre l'Angleterre et la Suisse* . . . p. 222-239

Elles furent *religieuses* d'abord, puis *commerciales* et *politiques*, enfin *scientifiques* et *littéraires* (222). Premiers contacts : les Armagnacs, les Suisses sous le nom de Zapolètes dans l'*Utopie* du chancelier More ; affinités entre l'esprit suisse et l'esprit anglais (223-226).

La Réforme établit des relations durables (226). Les réfugiés

anglais à Bâle, Zurich et Genève (227-230). Influence en Angleterre de la Réforme de Zwingli et de Calvin (228-229), et en particulier du « théâtre de la Réforme ». Calvin, John Knox et les Anglais à Genève (229). Réfugiés anglais dans la maison de Pellican à Zurich (230). John Bale (230-231).

Elèves et professeurs anglais aux Académies de Zwingli et de Calvin (231-232). Peu à peu, les relations deviennent commerciales et politiques (233).

Au XVIIe siècle et au XVIIIe, influence scientifique (233-234) ; les réfugiés français en Hollande servent d'intermédiaires (234-235). Le rôle de Jean-Alphonse Turrettini (235-236) et des Genevois : Lesage de la Colombière (236) ; Suisses en Angleterre (236). Le commerce : la Hollande sert encore d'intermédiaire (237). Alliances politiques et capitulations militaires (238).

II. *Bodmer et la littérature anglaise* . . . . . p. 239-255

Dans les *Discours des Peintres*, il y a l'influence du *Spectateur* (239-240) : le *Spectateur* éveille la curiosité de Bodmer (240). Il lit Defoë, Locke, Barcklay en traduction (241) ; dès 1720, il apprend l'anglais (241). Zellweger lui révèle Shakespeare et Milton (241), et autres auteurs (241-242).

Enthousiasme de Bodmer pour le *Paradis perdu* (242-243). Sa traduction paraît en 1732 (243-244) ; les éditions de 1742 et 1754 (244). Influence de Milton (244-248) : merveilleux chrétien, sentiment de la nature, « patriarcade » et poème biblique, esprit républicain (245-248) ; de Milton procèdent la *Noachide* de Bodmer (1781), la *Mort d'Abel* de Gessner, les « Messiades » de Klopstock et de Lavater (246-247). L'influence de Milton prépare les esprits à celle de Rousseau (248).

Autres influences : elles procèdent toutes du *Paradis perdu* (249-250). Shakespeare : son influence sur Bodmer et Gessner (250-251). Pope : Bodmer traduit la *Dunciade* en 1747 (251-252). L'évêque Percy et les *Ballades anglaises et souabes* de 1780-81 (252).

Bodmer fait école à Zurich ; traductions et adaptations de l'anglais : la revue *L'agréable et l'utile*, de 1756 à 1757 (251-253). Waser traducteur de Swift (254-255).

L' « anglomanie » et l'influence anglaise en Suisse et à Genève à la fin du XVIIIe siècle et durant la Restauration : la *Bibliothèque britannique* (255).

CHAP. VI. — **Bodmer et l'histoire suisse** . . . p. 256-[illegible]

Les idées de Bodmer devaient le conduire nécessairement à l'histoire nationale (256-257).

I. *Travaux d'érudition* . . . . p. 258-269

Bodmer demande à l'histoire des enseignements moraux (258); insuffisance des chroniqueurs (259). L'influence de Montesquieu (260-261). B. a des collaborateurs jusqu'en Suisse romande (261). Grands recueils de textes et documents, en collaboration avec Breitinger : *Bibliothèque helvétique*, 1735-1741 (261-262), *Thesaurus historiae helveticae*, 1735 (262-263), *Contributions historiques et critiques* en 1739 (263). B. publie de 1736 à 1739 l'*Histoire suisse* de Lauffer (264-265.) Il succède en 1729 au chevalier Rahn, chroniqueur de la République zuricoise : ses déboires (265-266). Il revient à l'histoire après 30 années d'intervalle, mais sous l'influence de Rousseau (266-267). Il fonde en 1762 la *Société d'histoire et de politique* (267-269).

II *Idées et travaux historiques* . . . . p. 270-279

Bodmer n'a point laissé d'œuvre historique proprement dite, mais il a exprimé quelques idées essentielles ; il ne distingue pas encore très bien l'histoire de la littérature (270-271). L'histoire à l'usage du peuple (271) ; définition du patriotisme (271-272). Admiration pour Berne (272-274). *Narrations historiques* en 1769 (274-275). *Histoire de la ville de Zurich* (1773) : nouveauté du point de vue, témoignage de Bodmer sur la culture intellectuelle à Zurich et en Suisse (275-278). Son plan d'une histoire suisse (278-279) annonce J. de Müller : éloge de ce dernier (279).

III. *Le théâtre historique de Bodmer*. . . . . p. 279-288

Bodmer s'est trompé, lorsqu'il s'est cru poète (279) : ses drames (281). Sa conception du théâtre : vulgarisation historique, enseignement civique (280) ; il l'exprime dans l'article « drame politique » qu'il rédige pour la *Théorie générale* de Sulzer (281). Les *drames suisses* lui servent de prétexte pour formuler ses revendications politiques (282-283). Son *Guillaume Tell* (1775) : B. pense imiter Sophocle et Shakespeare et il maltraite un beau sujet (283-285). Meilleur est le *Charles de Bourgogne* (1771), adaptation des *Perses* d'Eschyle (285-288).

CHAP. VII.

Bodmer et la poésie du moyen âge allemand, p. 289-330

I. *Le monde germanique et sa poésie* . . . . . p. 289-300

Bodmer, en retrouvant la poésie du moyen âge, a été un précurseur (289-290). Il a évolué de l'histoire nationale aux traditions plus vastes du monde germanique (290). Unité de ce monde : impressions personnelles (291-295) ; sa poésie : l'épopée germanique (295-300).

II. *Études médiévales des Suisses* . . . . . . p. 300-331

Ils ont été conduits au moyen âge par leurs recherches sur l'histoire nationale, sur la langue allemande, et par leur maître Opitz, éditeur de la *Chanson d'Annon* (301). Mais ils ont eu des devanciers : Eg. Tschudi, Conrad Gessner, Gaspard Waser l'Ancien, Goldast, Opitz et même Gottsched, etc. (301-304). Eux seuls cependant ont compris, non seulement la *lettre*, mais encore l'*esprit* de cette époque (304).

En 1734, Bodmer ne connaît pas le moyen âge. De 1734 à 1743, il le découvre : ses sources (304). Son étude (1743) sur la poésie souabe au XIIIe siècle (304-307) : elle révèle la conception suisse qu'il se fait de cette poésie (305-306). Autres études (307-308). Il compare les minnesingers aux troubadours (308-311) : lettre (1748) à Seigneux de Correvon (308-309).

Le Codex de Paris (311) : Bodmer se le procure par l'intermédiaire de Schöppflin (312). Il le confond avec la Collection du Zuricois Manesse (313-314); à ce propos, histoire du Codex (313-314). Bodmer et Breitinger le publient en 1758-1759; son contenu (316-317), son insuccès (317).

La traduction de la *Chanson d'Annon* par Breitinger (1745) : les conceptions du traducteur (317-319).

La découverte des *Nibelungen* (320). Bodmer à la recherche d'une Iliade : dès 1754, Zellweger le met sur la voie (320); le médecin Obereit découvre (1755) le manuscrit C, et le *Barlaam* de R. d'Ems, et les communique à Bodmer (321). Publication en 1757 ; comment Bodmer s'y est pris, ses erreurs (321-322) ; son jugement sur le poème, qu'il attribue à un Maître Conrad, et le jugement du peintre Fuessli (323-324). Insuccès de l'édition (324). B. modernise et met en vers les *Nibelungen* en 1767 : la *Vengeance de la Sœur* (324-326). En 1779, le médecin Wocher lui communique le manuscrit A. (326). Son collaborateur Müller (Myller) et l'édition définitive de 1782 (326-327).

Les études médiévales des Suisses (329-330) : comment les comprendre et quelle en fut l'idée maîtresse? l'Alémannie (327-329). Jugement de Herder (329-330).

CHAP. VIII. — **Jean-Jacques Bodmer et Jean-Jacques Rousseau : l'influence de Rousseau à Zurich** . p. 331-39?

Entre le Zuricois et le Genevois, il y a plus qu'une similitude de nom, il y a un esprit commun : le démontrer, c'est démontrer l'existence de l'esprit suisse (331-332).

I. *Caractères communs à Rousseau et aux Suisses*, précurseurs suisses de Rousseau . . . . p. 333-354

L'esprit protestant, et différence entre le calvinisme et le zwinglianisme (333-334) : mais ces différences ne sont pas des oppositions (334-335), car on retrouve dans Bodmer comme dans Rousseau les caractères saillants du protestantisme : préoccupations morales (335), encouragées par l'eudémonisme du XVIIIe siècle (336), esprit religieux (336-337), recherche de la vérité (337-338), identité entre vérité morale et vérité religieuse ; enfin, amour de la nature (339-340). L'expression littéraire du protestantisme allemand au XVIIIe siècle : la « patriarcade » (340-341).

L'esprit républicain et son caractère local en Suisse au XVIIIe siècle : l'amour de la cité (342-343) ; d'ailleurs, dès 1526, Genève se rattache à la Suisse ; sa constitution est l'une des formes du patriciat : Rousseau citoyen (343-345). Mais les réalités politiques ne correspondent plus à l'idéalisme de la conception, d'où désillusions et révoltes (345-346).

L'œuvre commune à tous les grands esprits du XVIIIe siècle : créer un patriotisme suisse, réagir contre les influences étrangères, la décadence des mœurs ; aspirations vagues que précisera Rousseau (346-347). Ainsi les *Songes patriotiques* (1758) de Balthassar, de Lucerne (347-350), qui déterminèrent la fondation de la *Société helvétique*. Définition de la république dans le *Contrat social* (350-351), et du patriotisme dans l'*Orgueil national* (1758) de Zimmermann (351-354).

II. *Influence de Rousseau sur Bodmer* . . . . p. 354-363

La vie de Bodmer contient toute la vie de Rousseau : précurseur d'abord, il deviendra disciple (354-355). L'influence de Rousseau le détourne de la littérature et le pousse à l'action (355) : B. veut être le « citoyen de Zurich » (356). Comment B. a-t-il compris les œuvres de Rousseau ? Eloges de l'*Inégalité* et de la *Nouvelle Héloïse* (356-357). Influence morale de Rousseau sur B. : celui-ci propage les idées de Rousseau à Zurich (357-358), il s'astreint à des besognes de maître d'école : préoccupations pédagogiques, B. et Wieland, B. écrit des livres d'école (359-360). Son libéralisme politique, son admiration pour Jean-Jacques et les Natifs de Genève (360-361). Influence littéraire de Rousseau sur B. : le « retour à l'antique ». Rousseau a fait de B. un dramaturge, B. traduit en 1782 le *Lévite d'Ephraïm* (361-363).

III. *L'influence de Rousseau à Zurich.* . . . . . p. 363-388

Relations personnelles entre Rousseau et les Zuricois par l'intermédiaire de Léonard Usteri ; correspondance de Rousseau avec Usteri, de 1761 à 1765 (364-373). Usteri fait connaître à Rousseau Gessner (365-367), le « sublime Kleinjogg » (367-368), Bodmer et Breitinger, Lavater, etc. (369-370) ; Jean-Jacques veut quitter Motiers-Travers pour Zurich, lettre du 2 septembre 1762 (368-369), on prépare son arrivée (369-370), mais il renonce brusquement à son projet (370). Visites de Zuricois à Rousseau : Wégelin, qui réfute Jacob Vernes (371), Lavater (372), etc.

Disciples zuricois de Rousseau : Jacob Wégelin, jusqu'au jour où il ira s'établir à Berlin (373-375) ; il traduit en 1761 la *Lettre à Dalembert* (374), son livre (1763) sur la Constitution de Sparte (375). — Jean-Henri Fuessli, élève favori de Bodmer et son successeur dans l'enseignement de l'histoire (376-380) ; son enthousiasme le rend suspect ; il fonde avec Lavater le *Moniteur*, puis en 1783 le *Musée suisse* (377-379). Le *Moniteur* (1765-66) est tout plein de l'esprit de Rousseau (380-381) : ce qu'on y trouve ; la « Bibliothèque des dames », influence des *Discours des Peintres*, progrès réalisés (381-382). Mais la Révolution approche (381-382).

A ce moment apparaît Lavater (1741-1801) (382) : son portrait, son esprit religieux ; il est supérieur à Jean-Jacques par la beauté de son caractère (384-385), et qu'il ne faut pas le juger d'après ses seuls ouvrages (385). Lavater et la Révolution : la lettre à Hérault de Séchelles (386-388) ; son attitude, sa mort héroïque (388).

IV. *L'amour des hommes*, caractère commun à Rousseau et aux Suisses . . . . p. 389-391

CHAP. IX. — ***L'influence de Bodmer et de la Suisse sur la littérature allemande :*** Klopstock, Wieland, les Stolberg, Gœthe et Schiller . . . . p. 392-427

Bodmer a révélé la Suisse à l'Allemagne (392-394).

I. *Klopstock et Wieland à Zurich* . . . . p. 394-408

Le premier disciple allemand de Bodmer fut Klopstock (394). La *Messiade* remplit le Zuricois d'enthousiasme (395). Il entre en relation avec Klopstock en 1747 par l'intermédiaire de Gaertner et de Hagedorn (395) ; il attire Klopstock à Zurich : l'*Ode à Klopstock* (396-398). Klopstock part pour Zurich (1750) : son

voyage, la chute du Rhin, son arrivée (398-400). Désillusion de Bodmer, la « promenade sur le lac de Zurich », brouille et rupture (400-402).

Wieland succède à Klopstock (403) : il communique en 1751 son *Arminius* à Bodmer (403). La jeunesse de Wieland, son caractère, son rôle littéraire (404-405) Il arrive à Zurich en 1752 (405). Œuvres écrites sous l'influence de Bodmer (405). Ses relations avec Sophie de Guttermann (Mme de Laroche) (404-406). Wieland dans l'enseignement (406). L'évolution de ses idées le détache peu à peu de Bodmer (407-408) ; il quitte en 1751 Zurich pour Berne (408).

II. *Les voyages en Suisse des Stolberg et de Gœthe*. le *Guillaume Tell* de Schiller. . . . . p. 409-427

La jeune école allemande a depuis longtemps dépassé Bodmer : la Suisse l'attire davantage que les Suisses (409). Le voyage en Suisse des Stolberg témoigne de la révolution accomplie dans les esprits (409-410). Il eut lieu en 1775, en partie avec Gœthe (410). Conception pastorale que les Stolberg se font de la Suisse (410-412) ; influence de la nature suisse sur la poésie de F. de Stolberg (412).

Gœthe et la Suisse : comment Gœthe juge Bodmer et Breitinger (413-414). Le premier voyage en 1775 : visite au vieux Bodmer (414-416) ; jugement de Bodmer sur Gœthe (416). Les relations de Gœthe avec Lavater (416-419), avec les Zuricois et Barbara Schulthess (419-420).

Le voyage de 1779 (420-421). Le voyage de 1797 : Gœthe dans les Petits Cantons ; comment il voyage (421-422), poèmes composés en Suisse (422-423).

Les *Schweizerbriefe* (423-424) ; Gœthe conçoit un poème sur Tell (424-425), il passe ses notes à Schiller (425) : le *Guillaume Tell* de Schiller, ce qu'il doit à la Suisse et aux Suisses (425-427).

CHAP. X. — *Bodmer, le « patriarche »* . . . . . p. 428-442

Résumé : Bodmer a été le promoteur de la vie intellectuelle en Suisse allemande ; il a réuni les éléments d'une tradition ; son esprit européen, ses préférences pour l'Italie ; B. a compris Dante (428-430). Ce qu'il y a de romantique en sa doctrine (430).

Ce qui subsiste de son œuvre (431-433). Lacunes de cette œuvre ; infériorité de la forme (433-434) ; à ce point de vue, Breitinger lui est supérieur (434).

Résumé de la vie intellectuelle de Bodmer divisée en périodes (435-436).

Le « patriarche », la maison de Bodmer (436-438). Dernières années : Breitinger meurt en 1776, Bodmer en 1783 (438-439). Son portrait par W. Heinse (439).

La mort de Bodmer et les Zuricois : panégyriques par J.-J. Hottinger, R. Schinz, L. Meister (439-442); les études de Fuessli dans le *Musée suisse* (442).

LIVRE SECOND

Le Bernois Albert de Haller.

Chapitre XI. — ***Haller, patricien de Berne.*** . p. 445-474

Haller comparé à Bodmer (445); il est l'incarnation du génie bernois (446).

I. *Le milieu bernois.* . . . . p. 447-463

La famille Haller (447-448) : ce que lui doit Albert de Haller, né en 1708 (448). Le milieu bernois : l'évolution politique de Berne, république militaire (449-452); formation de l'oligarchie, l'esprit de discipline.

La constitution du patriciat bernois (452-455).

Etat d'esprit déterminé par l'évolution historique et la constitution bernoise (455), influence sur la culture intellectuelle (456). Les intelligences obéissent surtout à des préoccupations politiques (456-457). Une école d'hommes d'Etat à Berne : l'Etat extérieur (457-458).

Médiocrité générale, type social uniforme, déformation professionnelle (459-460). Etroitesse d'esprit (460-461). Les hommes cultivés s'occupent surtout d'histoire : A.-L. de Wattenwyl, V.-B. de Tscharner, G.-E. de Haller (461-462). Tschiffeli et la *Société économique* (462). Vaines tentatives pour améliorer l'éducation (462-463).

II. *Haller et le milieu bernois* . . . . p. 463-474

Il commence par réagir contre le milieu (463). Sa jeunesse studieuse et maladive (463-464). Ses études (464-465). Haller médecin à Berne, ses déboires, publication des deux satires et, en 1732, de l'*Essai de poésie suisse* (465-468). Haller méconnu part en 1736 pour Gœttingue (468-469).

Haller à Gœttingue; mort de sa femme Marianne en 1736, nostalgie, retour à Berne en 1753 (469-470).

Réadaptation au milieu bernois. Situation de Haller : grand homme officiel, ses fonctions (470-473); Haller devient un conservateur et un « hyperorthodoxe » (473-474).

Chap. XII. — *La doctrine politique de Haller.* p. 475-496

I. *Haller contre les « philosophes ».* . . . . . . p. 475-484

Haller se pose les mêmes problèmes que les « philosophes », mais il les résout dans un sens opposé (475). Son « point fixe », c'est l'Etat : ce qui est nuisible à l'Etat est donc condamnable (476). Haller contre le luxe, les idées étrangères, l'irréligion, le matérialisme (476-477); donc, contre les « philosophes » (477-478). Raisons de cette intolérance : doutes et sentiment d'une révolution prochaine, mécomptes personnels avec les philosophes, et surtout Lamettrie (477-479).

Haller contre Voltaire : jugement de Haller sur Voltaire et de Voltaire sur Haller (479-481).

Haller contre Rousseau (481-482); les deux hommes ont cependant un amour commun : la nature, une haine commune : la civilisation corrompue (482), mais Rousseau raisonne en révolutionnaire et Haller en conservateur (482). Haller combat Rousseau et son influence partout où il la trouve (482-484).

II. *Les romans politiques : Usong* (1771), *Alfred* (1773), *Fabius et Caton* (1774) . . . . p. 484-496

Publication et succès (484-485), l'esprit du siècle (486); influences diverses, et surtout de Fénelon (486) et de Montesquieu (487-489). La meilleure forme de gouvernement : elle dépend du climat et de l'histoire (489-490). Pensées dominantes, préoccupations économiques (490-491).

Fabius et Caton (491-496) : c'est, à la fois, un plaidoyer en faveur du patriciat, mais d'un patriciat réformé (491-494), et une réfutation du *Contrat social* (494-496).

Chap. XIII. — ***La réaction contre l'influence française : Béat de Muralt et les satires de Haller.*** . p. 497-530

L'histoire littéraire de la Suisse nous révèle les efforts faits pour se dégager des influences extérieures, en particulier de l'influence française (497-498).

I. *L'influence française* . . . . p. 498-503

Elle est alors prépondérante (498), cause principale : les capi-

tulations militaires, leurs inconvénients ; l'émigration : témoignage du Dr Tissot (499-501) ; déformations subies en Suisse par les modes et la culture françaises : témoignage de Rousseau (502-503).

II. *La réaction et ses origines* . . . . p. 503-509

Elle sort principalement des milieux protestants, et pourquoi (503-504). Exemple : Jean-Alphonse Turrettini à Genève ; ses discours académiques et le *Premier discours* de Rousseau (504-506).

A l'esprit protestant se joint l'esprit conservateur et « nationaliste » : dès le XVIIe siècle, l'antistès Breitinger, J.-H. Hottinger, puis Grob, Heidegger, J.-H. Tschudi, Graviseth (506-507) ; le clergé bernois, les savants et les érudits, la *Petite feuille du vendredi* (507). Polémiques contre le service étranger (508) ; témoignage de Zurlauben (508-509).

III. *Béat de Muralt* . . . . p. 509-521

Vie de Muralt, 1665 à 1749 (510). *Lettres* (1725) *sur les Anglais, les Français et les voyages* (510-512). Le parti-pris : n'imitons pas les Français, imitons plutôt les Anglais (512-513) ; Muralt contre les modes françaises (513-514), et contre la littérature (514-515).

Succès des Lettres : jugement de l'abbé Desfontaines (515-516). Avec Muralt, l'esprit suisse prend conscience de lui-même et s'exprime pour la première fois en français (517).

L'enseignement des Lettres : demeurer chez soi, à la campagne ; inconvénients des voyages (518-519). Muralt prédit la ruine de la nation (519-521).

IV. *Les satires de Haller.*

Prestige de Muralt en Suisse : témoignages de Ruchat, Bodmer, Breitinger (521). Influence sur Haller (521-522). Le civisme de Haller et son « âpreté romaine » : témoignage de Zimmermann (523-524). Les deux satires : *La corruption des mœurs* (525-528), *L'homme du siècle* (528).

Conclusion : les différentes phases de la réaction contre l'influence française, et comment de conservatrice elle devient révolutionnaire (528-530).

CHAP. XIV. — ***La poésie de Haller : idées philosophiques et religieuses, sources d'inspirations*** . . p. 531-558

Le poète est mort jeune en Haller (531). La poésie ne fut pour lui qu'un délassement (531-532). L'*Essai de poésie suisse*,

succès, éditions, traductions françaises par Tscharner et L. Racine (533).

I. *Idées dominantes* . . . . p. 534-545

La poésie a pour Haller un but moral et pédagogique : le besoin d'harmonie et d'unité ; influence de Leibnitz (534) ; en outre, H. est un protestant (535). Son opinion sur la poésie dans la préface des œuvres de Werlhof (535-536). Une œuvre ne vaut que par le fond (536). Son exclusivisme et sa sévérité à l'égard des plus grands écrivains (537-538).

Haller exprime par la poésie sa philosophie de la science (538) : il faut donc, pour juger le poète, connaître le penseur et le savant (538-539). Méthode d'expérience, — Bacon et Bœrhaave, — et méthode mathématique, — Wolff et surtout Bernoulli (540-541). Haller en présence des grands problèmes : de là un douloureux conflit (541).

Éléments du conflit : il faut prendre parti, le scepticisme douloureux de Haller, la « faillite de la science » (542-543). A défaut d'autre vérité, le critérium sera l'utilité morale et sociale (544). H. se réfugie en Dieu (544-545).

II. *Sources d'inspiration* . . . . p. 545-558

Le sentiment religieux : les *Pensées du matin* (545-546). Inquiétudes, crise d'âme, souffrances physiques (547-548). Le *Journal intime* de Haller : ses angoisses, ses doutes, ses scrupules ; sa mort en 1777 (547-549). Les vers de Haller portent tous l'empreinte du vécu (549-550). Le sentiment de la vanité humaine devant l'infini : le *Fragment sur l'Éternité* (550-551).

Mélancolie inhérente à son caractère : la *Nostalgie de la patrie* (551-552).

L'amour, et il faut remarquer (553-554 et n.) combien l'amour est en général une inspiration secondaire pour un poète suisse. En 1723, Haller épouse Marianne Wyss ; les vers français qu'il lui adresse (554-555). Les élégies que lui inspire sa mort (555-558).

Chap. XV. — **La poésie de Haller** (*suite*) : **le sentiment de la nature, les « Alpes »**. . . . . p. 559-591

Le caractère le plus saillant de la poésie de Haller est le sentiment de la nature (559) ; origine scientifique (560-561).

I. *Le sentiment de la nature* . . . . p. 560-569

Il est inné dans Haller, on le retrouve dans ses premiers vers (560-561), mais le jeune poète ne sait encore ni voir, ni expri-

mer (561). Le renouvellement de l'inspiration lui vient des sciences naturelles (561), et surtout de la botanique : témoignage de Zimmermann, les vers à Jean Gessner (561-564); ses moyens d'artiste sont comme empruntés à son laboratoire : exemples (564-566); qualités et défauts de ce genre d'inspiration (566-567). La « vue du Gurten » (567-568). Parallèle entre Haller et Gœthe (568-569).

II. *Le poème des Alpes*. 569-580

Il nous révèle l'union intime de la poésie avec la science. Haller lui doit sa renommée européenne (569-570).

Le « voyage botanique » de 1728 (570-571) : son influence (571-572); préoccupations morales et patriotiques (572). Le poème. Thème général (573). Analyse (573-575).

Le savant prend la plume de l'écrivain (576). Descriptions de phénomènes naturels: botanique, minéralogie, médecine, géologie (577-578). Tableau des hautes Alpes (578-579). Progrès immense réalisé, si l'on compare cette œuvre à la poésie allemande antérieure (579-580).

III. *Le style et l'influence* . . . . p. 581-591

Haller écrit difficilement, son purisme ; la langue allemande est pour lui une langue étrangère : déclarations dans ses préfaces (581-582). Sans être un artiste, il a le sens du grand style (582-583). Ses maîtres et ses modèles, les Anglais (584-585).

Son influence européenne et son succès en France (585-586) : Chénier et Boucher (586-587); cette influence est parallèle à celle de Gessner et de Rousseau (587). Influence en Suisse, et sur Bodmer (587); son disciple, le Bernois Grimm (587-588) : dégénérescence de l'inspiration alpestre (587-588). Influence sur les arts plastiques : le peintre Gaspard Wolff (588-589).

Haller a été, en Suisse, le créateur de l'inspiration (589-591).

LIVRE TROISIÈME

Poètes et historiens.

CHAP. XVI. — ***Les Idylles de Gessner : l'Arcadie, Gessner et Jean-Jacques Rousseau*** . . . . p. 595-626

I. *Gessner, l'homme et l'œuvre* . . . . p. 595-[illegible]

En 1739, Huber traduit Gessner en français (595) enthousiasme de Mme de Genlis, sa visite à Gessner, désillusion (596-597).

Gessner (1730-1788) : sa famille, sa vie, son caractère (597-599).

Gessner fut, en somme, un amateur, soit comme poète, soit comme peintre et graveur (599-600). Ses premiers vers (600-601). Gessner et Bodmer (601). Gessner publie en 1751 le *Chant d'un Suisse à sa maîtresse armée*, en 1753 *La nuit*, en 1754 *Daphnis*, en 1756 les *Idylles*, en 1758 la *Mort d'Abel*, en 1762 les *Œuvres complètes* (601-602).

II. *Les Idylles de Gessner* . . . . p. 602-619

Leur succès prodigieux s'explique par le fait qu'aucune œuvre n'exprime mieux qu'elles la « sensibilité » (602-603). Toutes les œuvres de Gessner peuvent être considérées comme des idylles (603) ; leur place, comme telles, dans la littérature allemande (603-604) ; elles renouvellent l'inspiration pastorale (604-606) ; influence de Brockes (605).

Leur originalité : comment Gessner pense imiter Théocrite et s'inspirer de la Suisse (606-607). Il fait de la miniature, il emprunte sa doctrine à Bodmer et Breitinger (607-608). Il emprunte aussi à la Bible des images et un certain parallélisme (608) : la *Mort d'Abel* (609). Le goût de Gessner est transitoire et a disparu avec lui (609), mais son idéal est demeuré tout helvétique (609-611) ; pourquoi cependant il n'a pas osé s'inspirer des Alpes (611-612). Sa définition de la poésie pastorale : l'âge d'or (612).

L'Arcadie de Gessner : le décor et les acteurs (613). Ce ne sont ni des sauvages, ni des primitifs (613-614). Définition de son idylle : poème en prose, cadre champêtre, leçon de morale naturelle (614) ; exemples (614-615). L'amour : il n'a rien d'érotique (615-616). Absence de psychologie et d'imagination, jugement de Gœthe (616-617). Tendances à l'immoralité : elles viennent de la conception de l'« état de nature » (617-618) : Gessner rencontre Rousseau (619).

III. *Gessner et Rousseau* . . . . p. 619-626

Jean-Jacques a aimé Gessner et il a même subi son influence (619) : c'est qu'il retrouvait dans les Idylles sa doctrine, — et la religiosité propre aux Suisses (619-620). La nature opposée à la civilisation dans *Evandre et Alcimna* (621-622). Les Idylles et l'*Inégalité* (622-624). Cependant, on rencontre parfois dans Gessner une rhétorique déjà révolutionnaire ; exemple (625-626). Un trait commun entre Rousseau et Gessner : l'amour des enfants (626).

CHAP. XVII. — **Les Idylles de Gessner** (suite) : **l'art de Gessner, le sentiment de la nature** . . . . . p. 627-651

Ut pictura poesis est l'expression du tempérament de Gessner, poète et artiste (627).

I. *L'œuvre plastique*. . . . . p. 627-635

Gessner, amateur au début, fait de l'art une carrière (627-628). Son œuvre plastique (628-629). La *Lettre à Fuessli* (1770) : l'éducation artistique qu'il s'est donnée à lui-même, manière de procéder, ses maîtres et en particulier Claude Lorain ; Gessner est avant tout paysagiste (629-631). Mais il est aussi un réaliste (631-632). Il s'inspire également des poètes (631-632) et de l'Antiquité (632-633). Sa place dans l'art suisse au XVIIIe siècle (634) : quel est cet art? les « petits maîtres » (634-635).

II. *Le sentiment de la nature* . . . . p. 635-640

On trouve dans la poésie de Gessner les qualités et les défauts de son art (635). Le paysage : l'Alpe n'y joue aucun rôle, et ce paysage est en général conventionnel (635-636). Ruines et tempêtes, mais ce sont des exceptions (636). Gessner n'aime que la nature agréable, le paysage des collines suisses (636-637). Exemple : *Le souhait* (637-638). Cependant, de nouveaux thèmes déjà romantiques apparaissent (638-639) : l'hiver (639-640), l'automne (640).

III. *L'inspiration antique*. . . . . p. 640-648

Gessner et le « retour à l'antique » (640-641). Influence de Winckelmann, de Bodmer, esprit humaniste (641-642). Mais ce qu'il voit et ce qu'il aime dans l'Antiquité, ce sont les accessoires (642). Exemple : le premier chant de *Daphnis* (643-644). Gessner et Théocrite (643-644). *La cruche cassée* (644-646). *Le Faune* (646). *Le vœu* (646-647). *Le premier navigateur*, chef-d'œuvre du poète : il révèle l'influence de Shakespeare (647-648).

IV. *La forme*. . . . . p. 648-651

L'œuvre de Gessner dénote des soucis de forme que l'on ne trouve guère chez les Suisses (648-649). Le poème en prose (649) : pourquoi Gessner a-t-il choisi ce genre? (649). Fausse naïveté de style (649). Le rythme (649-650). Emploi des phrases courtes (650-651).

Conclusion : importance de Gessner ; on ne lui rend pas assez justice (651).

CHAP. XVIII. — ***Les Chants suisses de Lavater.*** p. 652-691

Lavater, qui s'inspire de l'histoire, représente dans l'École suisse la poésie patriotique (652). Ce grand homme n'est d'ailleurs pas un grand écrivain (652). Son œuvre en prose : le *Journal d'un observateur de soi-même* (1773), les *Fragments physiognomoniques*, en 1775-78 (653); ses « Messiades » (654). Nous n'avons à nous occuper que des *Chants suisses* (654).

I. *Lavater et la Société helvétique* . . . . p. 654-660

Lavater à la réunion de 1766 (654-655). L'idée d'un recueil de chants patriotiques (655-656). Lavater lit son lied : le *Suisse* (657-658). On le charge de composer un recueil selon le plan de Martin Planta (658-659) : en 1767, les *Chants suisses* (659-660).

II. *Les Chants suisses* . . . . p. 660-683

Les éditions (660-661) : il y en eut cinq de 1767 à 1788; F. de Stolberg collabore au recueil (662).

Le contenu : exagération de la tendance utilitaire et patriotique, médiocrité de la forme et du fond (662). Influence de Bodmer (662-663), des *Discours des Peintres*, de Muralt et Balthassar (663), de Haller (663-664), de Rousseau (664-665), et, quant à la forme, des *Chants d'un grenadier* de Gleim (665-667).

La conception : elle est conforme au plan de M. Planta et aussi peu littéraire que possible (666-667). Comment Lavater la justifie (667-668).

Les *Chants historiques* : ils nous montrent comment les Suisses du XVIIIe siècle comprenaient et interprétaient leur histoire (668-669). Lavater s'est documenté dans l'*Histoire des Confédérés* de Tscharner (669-670). Son style « helvétique et guerrier », en quoi il est ridicule (670-672), la manie des mots composés (672-673); il y a cependant quelques belles images (673). La *Bataille de Nancy* (671). Les héros larmoyants et humanitaires sont dépourvus de toute vérité historique (673-676).

Les *Chants patriotiques* sont plus médiocres encore (676-677). L'idéal suisse et républicain de Lavater, vertus publiques et privées (677-680). Le *Lied pour le départ d'un jeune Suisse* (680-681).

Le succès des *Chants suisses* : témoignage de Zimmermann (682). Ils ont fait école : les *Chants suisses par différents auteurs*, Bridel (682-683).

III. *Autres poèmes* . . . . p. 683-691

Qualités et défauts de Lavater, qui est surtout un lyrique (683-684). Son mysticisme (685).

Le sentiment de la nature : il est sincère et religieux et s'exprime surtout par des épithètes admiratives (685-686). Les *Chants chrétiens* (686). La *Chute du Rhin* : influence de Klopstock (686-687). Le *Matin d'automne* (687). Défauts dans la description (687-688).

Le *Cœur humain*, en 1788 (688-689). Analyse de ce poème psychologique (689-690). On y retrouve la « sensibilité » du siècle sous sa forme suisse et protestante.

Chap. XIX. — ***Jean-Gaudence de Salis-Seewis, gentilhomme, officier et poète*** . . . . p. 692-718

Dans l'Ecole suisse, Salis représente la haute aristocratie (692).

I. *Le milieu et la vie de Salis* . . . . p. 692-704

Salis est un vrai poète (692-693). Les vers que Pfeffel lui a dédiés (693). Ce qu'il représente (694). Sa famille (694-695). Ses origines latines, qui se révèlent dans la forme de ses vers (695-696).

Salis naît en 1762 (696). Son enfance à Coire et à la campagne (696-697). Salis à Lausanne (697), au service de France (697-698). Son mariage (698). Il emploie ses loisirs à composer des vers : ses premiers vers (1782), la *Chanson de mai* (698-699). Influence de Pascal et de Rousseau (699). Voyage en Allemagne : il visite Gœthe et Schiller (699). Son amitié avec Matthisson : parallèle entre ce dernier et Salis (699-700).

Salis durant la Révolution (701). Ses sympathies pour la République (701). Il rentre dans les Grisons, il en est exilé, il sert la République helvétique (701-702). Il revient dans sa patrie en 1815 et meurt en 1834 (702-703). Son portrait par Rœder (703-704).

II. *Les poésies* . . . . p. 704-718

Elles furent publiées par Matthisson en 1793 : préface de Matthisson (704). Leur succès (705). Elles manquent en soi d'originalité : influence de Klopstock et de Hœlty, de Brockes, de Gessner, des Anglais, de Lavater (705-707). Mais, malgré leurs défauts, elles marquent un progrès réel (707) : le ton populaire.

Elégies : leur modernité, l'art de l'allégorie, sensibilité dans des nuances, leur romantisme (708-711).

Les *lieds :* le « mal du pays », le *Chant d'un exilé* (711-713), comparé à un chant du poète romanche Huonder (713 n.-714 n.).

Images de la vie champêtre (714-716). L'*Elegie à ma patrie* (716-718).

Salis est le meilleur poète de l'École suisse (718).

CHAP. XX. — *Les précurseurs de Jean de Müller : historiens, érudits ; l'esprit nouveau* . . . . p. 719-759

Le XVIIIe siècle fait appel à l'histoire ; nécessité d'une *Histoire de la Confédération* : c'est le titre de l'œuvre de Müller, mais ce dernier a des précurseurs (719-720).

I. *Historiens de la Suisse avant Müller* . . . . p. 721-741

Avant le XVIIIe siècle : les principaux chroniqueurs, Stumpf, Egidius Tschudi, Josias Simler (721). Au XVIIe siècle, J.-H. Hottinger (721-722), puis Jean-Baptiste Plantin, qui compile en français (1666) un *Abrégé* de l'histoire suisse (721-724). Jean-Henri Rahn, chroniqueur de la République zuricoise, auquel succédera Bodmer (725-726).

Au XVIIIe siècle, à partir de 1720, les historiens de la Suisse se multiplieront, et ce seront surtout des Bernois (725-726) : Jean-Jacques Lauffer, publié par Bodmer (726-728) ; le baron d'Alt, avoyer de Fribourg, et les origines fabuleuses des Suisses (728-731).

Alexandre-Louis de Wattenwyl : son *Histoire* (1754) est, comme celle de Plantin et d'Alt, écrite en français ; c'est un bon manuel de vulgarisation (731-732). L'Introduction (732-733), le récit de la légende de Tell (734-735).

Vincent-Bernard de Tscharner (735-736) : son *Histoire des Confédérés* (1756-1758) : tendances, qualités littéraires (736-738). La bataille du Morgarten (738-739). Tscharner précède directement Müller.

Autres érudits : J.-R. Iselin, éditeur de Tschudi, Waldkirch, Bluntschli, Leu, Fæsi (739-740). Les Romands : A. Ruchat, Loys de Bochat, Bridel (740). Les « militaires » : May de Romainmotier, Zurlauben (740). G. E. de Haller, fils du grand Haller, et sa *Bibliothèque de l'Histoire suisse*, de 1784 à 1787 (740-741).

II. *L'esprit nouveau : Wégelin, Iselin* . . . . p. 741-759

L'esprit nouveau au XVIIIe siècle, caractères, tendances, manière de comprendre l'histoire (741-745) : il se retrouve dans Jean de Müller (745).

Wégelin, ses travaux à Berlin (745-746), sa philosophie de l'histoire (747-752). L'historien est « le moraliste des nations » (752).

Iselin représente les sciences économiques et le milieu bâlois (752-753). Sa vie (1728-1782), son esprit ; influence des Physiocrates, de Montesquieu, des Anglais (754). Ses œuvres (755), leur but patriotique. *L'Histoire de l'humanité*, en 1764 (756-757) : on y trouve une réfutation de l'*Inégalité* (756). La tendance de la société au bonheur : comment y parvenir ? Les *Songes patriotiques et philosophiques* (1755), la « république idéale », idées sociales d'Iselin (757-758). Iselin contre le matérialisme politique (758-759). Il nous montre comment, à la fin du siècle, les Suisses s'éloignent de Rousseau pour se rapprocher des réalités positives et concrètes (759).

Chap. XXI. — ***Jean de Müller : l'Histoire de la Confédération suisse*** . . . . p. 760-805

I. *Jean de Müller* . . . . p. 760-768

J.-P. Miller, professeur à Gœttingue, suggère à Müller l'idée d'une Histoire suisse (760). Müller né en 1752 à Schaffhouse, sa famille (760) : il doit le goût de l'histoire à son aïeul Jean Schroop (760-761). A Gœttingue, sa vocation se décide : son maître L.-A. Schlözer (761-762). Le libraire Gebauer lui propose d'écrire une Histoire suisse (762). La *Guerre des Cimbres*, en 1772 (762). Rentré à Schaffhouse, Müller se met au travail (762-763). Ses relations avec divers érudits, Bodmer (763) ; amitié et collaboration avec J.-H. Fuessli (763-765), les plans de Müller (764-765). Amitié avec C.-V. de Bonstetten (764). Müller à Genève chez les Tronchin (764-765), il apprend le français, il évolue de Rousseau à Montesquieu. Comment il travaille (765-766).

Le premier volume de son Histoire paraît à Berne en 1780 déboires (766-767). Publication définitive (767-768). Müller meurt en 1809 (768). L'édition complète de 1806-1808 (768).

II. *L'Histoire de la Confédération*. . . . . . p. 768-779

Il la faut considérer surtout comme une œuvre littéraire (768). Défauts : longueurs, manque de sens critique, abus de l'érudition (768-769). Défauts de style (769-770). Malgré tout, c'est une grande œuvre, — et ce fut une œuvre nécessaire (770-771). En dégager les idées générales (772).

Maîtres et modèles : les Anciens (772-773), Schlözer et les Anglais (773), les Français : Müller écrit en français, en 1781, ses *Essais historiques* (773-774) ; pourquoi il abandonne Rousseau pour Montesquieu (774-775), un vers de Corneille est sa devise (774). Les Suisses : Bodmer (775), Haller surtout (775-776).

C'est à Haller qu'il doit le sentiment de la nature et des Alpes (776-777); il paraphrase la « Vue du Gurten » dans une description de Berne (777-778). Paysages (778-779).

III. *Analyse* . . . . p. 779-794

Müller envisage l'histoire suisse comme une épopée à conclusion morale, conforme donc aux définitions de Breitinger (779). Dès les origines, les Suisses ont été ce qu'ils sont encore (779). Les Helvètes, Brennus, Rome, le christianisme (780-781). Le moyen âge : le rôle des Zæhringen, les Habsbourg, la tyrannie d'Albert d'Autriche (781-783).

Le récit de l'affranchissement (783-786); la légende de Tell (787-788), les doutes de Müller sur son authenticité (787 n.). Müller donne à la Suisse, à une heure de crise, des raisons d'espérer (790).

Les derniers volumes : grandeur et décadence, les Appenzellois (792-793). L'institution des pays sujets est la cause de la décadence; Müller fait de l'histoire romantique (793). Les guerres de Bourgogne, Nicolas de Flue (794).

IV. *Les préfaces, l'influence*. . . . . p. 795-805

Les préfaces sont le testament de l'École suisse. (795). Le libéralisme de Müller (795-796). Le rôle de la tradition, nécessité d'une politique nationale (796-797). L'existence de la Suisse basée sur l'union et la foi jurée (797-798). Son bonheur dépend de la liberté (798). Nécessité de bons gouvernements, donc d'une éducation nationale : ne jamais entraver l'instruction publique (798-800).

Müller historien romantique (800). L'influence : F.-C. de la Harpe (801-802); Zschokke (802); Müller continué par Glutz-Blotzheim et Hottinger (802). Il est traduit par Mallet (802-803), puis par Monnard et Vulliemin, qui le continuent : mérites de ces deux hommes, leur esprit (803-804). Müller et Juste Olivier (804-805). Avec Müller, nous passons tout naturellement du XVIIIe au XIXe siècle, de la Suisse allemande à la Suisse française (805).

CONCLUSION . . . . p. 809-844

L'esprit suisse existe : le XVIIIe siècle en est la preuve. La solution de ce livre est donc une solution positive (809). Il nous faut la vérifier.

I. *L'Ecole suisse* . . . . p. 809-818

Qu'entendons-nous par Ecole? (810). Notre définition s'applique à nos écrivains, car : ils ont la même origine suisse et, pour la majorité, bourgeoise et patricienne (810) ; ce ne sont pas des écrivains de métier (810-811), d'où le caractère incomplet et les lacunes de leurs œuvres (811) ; ils transposent dans la littérature les soucis de leurs professions officielles, soucis d'ordre surtout national (811-812), de là leurs défauts, mais aussi leur originalité (812). Leur « esprit européen » (812-813) : ce qu'ils demandent à la France et ce qu'ils en rejettent (813), leur attitude vis-à-vis de l'Allemagne (813-814), leur engouement pour l'Angleterre (814). Leur protestantisme (814-815). Nous sommes donc bien en présence d'un groupe autonome (815).

La doctrine : le progrès qu'elle marque, ses erreurs (815-816). Elle est souvent plus intéressante que les œuvres, et les œuvres valent surtout par les idées (816). Ces œuvres : poésie, ce qui subsiste, le sentiment de la nature (816-817) ; théâtre et roman (817) ; l'histoire (817) ; essais philosophiques, ouvrages de combat, périodiques, mémoires (817-818). Donc, nous avons bien une œuvre commune, toute une littérature (818).

II. *Intérêt actuel de l'Ecole suisse* . . . . . . p. 818-826

Au point de vue suisse (818-820), au point de vue plus élevé de la connaissance du XVIIIe siècle en général (820-821), au point de vue de l'étude de Rousseau (821-823) : Rousseau, envisagé comme Suisse, reprend sa place dans sa tradition ; il incarne et universalise l'esprit suisse (823). Les Suisses sont les précurseurs du romantisme (823-826). Donc, étudier l'Ecole suisse, l'histoire littéraire de la Suisse, c'est faire une étude de littérature comparée (826).

III. *Evolution intellectuelle de la Suisse* . . . . p. 827-832

Comment étudier les auteurs suisses (827). L'évolution intellectuelle de la Suisse est soumise à des fluctuations et n'est pas continue (827), pourquoi. La pensée suisse se manifeste surtout aux heures de crise, elle dépend de la politique (828). La Suisse se forme dans les guerres à la fin du moyen âge : le *Chant de guerre* (828). La période d'expansion au dehors, guerres d'Italie et de Bourgogne, coïncide avec l'épanouissement des arts (828-829). Les luttes de la Réforme créent la vie intellectuelle (829).

Le XVIIIe siècle est l'époque classique (829) entre la vieille Suisse et la Suisse moderne (830). Epoque de crise nationale

d'où unité, en face de dangers et de besoins communs, de la pensée suisse (830-831).

La Restauration reprend l'œuvre du XVIIIe siècle : c'est aussi une période de lutte, donc d'activité (831-832 et n. sur Pestalozzi). Les « années calmes » (832).

IV. *L'esprit suisse* . . . . p. 833-840

C'est le lien vivant qui rattache entre elles toutes ces périodes (833). Il est indépendant des religions, des races et des langues (833). Ses éléments de formation : la terre, le *milieu propice*, l'histoire (833-834). Ses caractères : patriotisme, sentiment de la nature, « culture suisse », sens pratique, moralisme, utilitarisme (834-836) ; ses qualités et ses défauts (837-838). Deux dangers : le cosmopolitisme anarchique, l'étroit cantonalisme (838).

Le « principe spirituel » de la Suisse, l'« idée suisse » (839-840).

V. *L'enseignement du XVIIIe siècle helvétique*. . p. 841-844

Répertoire alphabétique . . . . p. 845

Note sur les illustrations . . . . p. 897

Errata, rectifications . . . . p. 898

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

I

Ce livre est le second volume d'une *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle*. Si mes lecteurs le veulent accueillir avec un peu d'intérêt et beaucoup d'indulgence, je me sentirai plein d'un nouveau courage, et, quelque grands que puissent être mon labeur et mes peines, je persévérerai avec joie dans ce genre d'études et je n'hésiterai plus à faire suivre cet ouvrage de ses compléments indispensables.

Il n'y a, je tiens à en avertir loyalement le public, aucune nécessité, pour comprendre ce volume, d'avoir lu celui qui l'a précédé [1] : chacun d'eux est complet et matériellement indépendant. Toutefois, pour un esprit curieux de suivre jusqu'au bout le progrès des idées et le sillage qu'elles laissent, le travail que voici exige, sinon la lecture attentive de celui d'hier, — c'est-à-dire il y a quelques mois, — tout au moins la connaissance de son sujet et de ses principaux résultats. En consacrant plus de six cents pages à un « illustre inconnu » : ce doyen Bridel dont, je l'écrivais, les titres de gloire les moins contestables sont les treize volumes

[1] *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle*, tome Ier : Le doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande. Essai sur l'« helvétisme littéraire » au XVIIIe siècle. Lausanne, Georges Bridel & Cie.

d'un almanach, *Le conservateur suisse*[1], je me suis livré à une enquête. Enquête sur la possibilité d'entreprendre une histoire littéraire de notre pays, ou mieux : enquête sur la possibilité de définir, malgré l'opposition des religions, des races et des langues, un *esprit suisse*, de réunir enfin les matériaux d'une *culture nationale*. Toute étude un peu vaste et d'un sujet général ne se peut entreprendre par impulsion, sans préparation préalable. Avant de tracer une courbe, il faut en fixer les points. Une histoire littéraire ne doit être que la conclusion de monographies bien faites, sinon elle n'est qu'un catalogue, un répertoire plus ou moins complet, un recueil d'observations superficielles.

Que me fallait-il donc prouver ? A un moment donné, — le XVIIIe siècle, la période « classique » de notre histoire littéraire, la période où l'Helvétie nouvelle est en formation dans les plus grands esprits de la vieille Suisse, — une influence exercée par la culture des cantons allemands sur celle de la partie française ; une influence non point, si l'on veut, constante, immédiate et générale, mais cependant assez forte, assez étendue, assez profonde pour qu'on ne la puisse traiter d'accident, de phénomène exceptionnel. Et réciproquement, dans des conditions analogues, une influence romande dans les milieux germaniques. Mais de tels échanges, de telles relations ne sont possibles qu'au moment où une élite intellectuelle se forme, se concentre et s'organise, sous l'empire de certaines aspirations, dans la recherche d'un même idéal. Cet idéal, c'est alors, par la force de nécessités politiques, économiques et morales, l'*unité nationale*. L'unité, en effet, s'affirmait d'autant plus impérieusement indispensable, que la Suisse semblait, à cette époque, l'assemblage le plus enchevêtré qui fût au monde de cantons souverains, de pays sujets et alliés, d'aristocraties, de républiques populaires, de

[1] *Le conservateur suisse* ou recueil complet des Etrennes helvétiennes (1783-1831), 13 vol., 1813-1831. Voir op. cit., Bibl., p. XV, N° 60.

monarchies même[1]. Nous n'avions point à décider si cette conception de l'unité nationale fut ou non prématurée et fausse, ni à démontrer pourquoi elle devait infailliblement conduire à la « République helvétique une et indivisible ». Notre devoir était, scientifiquement, de constater le symptôme et d'en donner, sans jugement, une définition.

Il aurait été insuffisant de s'en tenir là. Un idéal est une chose vague, abstraite, détachée des faits. Mais une *unité d'esprit* implique une *unité de culture*. Grâce à quelles conditions intellectuelles et sociales cette dernière a-t-elle pu régner en Suisse au XVIIIe siècle? l'étude de la vie et de l'œuvre de Bridel nous a permis de répondre : esprit protestant, utilitarisme humanitaire, patriotisme ; influence de la culture française, alors prépondérante, et réaction contre elle ; éducation morale, historique et classique ; action de l'Angleterre, des sciences naturelles, des Alpes, du sentiment de la nature, de Rousseau enfin, et de certaines œuvres que nous allons commenter dans ce volume. Nous verrons tout à l'heure à préciser davantage.

Quant au choix de Bridel, je crois que, scientifiquement, il s'imposait : il fallait un « homme moyen », qui ne fût pas une exception, que son originalité ne plaçât point à l'écart, que son génie n'élevât point au-dessus des autres, mais qui demeurât le représentant de toute une génération. Et la vie et l'œuvre de cet homme, il était nécessaire de les étudier minutieusement, de les fouiller, de les replacer sans cesse dans leurs « milieux ».

Ce travail achevé, il était permis de généraliser davantage, et, après l'étude d'un homme et d'une œuvre, de passer à celle d'un groupe et d'une école. Il entrait dans le plan de

[1] L'évêché et principauté de Bâle (dont l'évêque-prince avait le titre d'Altesse sérénissime), l'abbaye et principauté de Saint-Gall, la principauté de Neuchâtel et Vallengin, tous ces petits Etats étaient membres de la Confédération à titre d'alliés. (Sur la principauté de Bâle, cf. notre *Bridel*, ch. X, p. 365 s.)

cette *Histoire littéraire* de franchir la frontière des langues. Nous avons reconnu l'influence exercée sur des esprits tels que Bridel par des écrivains tels que Bodmer, Haller, Gessner, Lavater, Jean de Müller : l'instant est donc venu de faire connaissance avec eux. Or, si nous leur adjoignons Sulzer, Breitinger et Salis, nous avons ce qu'il est convenu d'appeler, dans l'histoire de la littérature allemande, l'*école suisse* ou *zuricoise*. Cette école est complète ; elle possède une doctrine ; elle a formulé les principes d'une critique dont l'application a créé des œuvres : poésie descriptive, satirique, patriotique, élégiaque, pastorale, religieuse, histoire nationale, travaux d'érudition. A ces œuvres nous pourrions même ajouter le roman, si l'on pouvait appeler romans *Usong*, *Alfred*, *Fabius et Caton* de Haller et ce *Lienhard und Gertrud*[1] de Pestalozzi, qui, malgré le réalisme de ses peintures de mœurs paysannes, reste en somme un traité pédagogique. Mais les écrits du grand éducateur sortent du cadre de ce volume dont la littérature proprement dite fait tout le sujet.

Un changement de méthode s'imposait donc. On n'étudie point, en effet, un groupe de huit écrivains, tous célèbres, comme on étudierait un seul homme, une seule œuvre, surtout quand cet homme est inconnu et cette œuvre médiocre. L'érudition doit céder la place à la critique ; il faut moins de détails et plus d'ensemble. Comme nous allons nous occuper d'ouvrages classés dans l'histoire littéraire et des idées qu'ils renferment, ni les documents inédits, ni les recherches bibliographiques, ni même la vie des auteurs ne sauraient immédiatement nous intéresser. En outre, même parmi ces ouvrages, il sera nécessaire d'opérer un choix : Bodmer et Lavater, par exemple, ont laissé plus d'écrits qu'il n'en faut — et la plupart combien médiocres ! — pour remplir une bibliothèque. Nous ne voulons nous arrêter qu'aux plus célè-

[1] 3 vol. ; Berlin, 1781-1785 ; reéd. Zurich, 1881-1884 ; *Universal-Bibliothek*, Nos 434-437 ; traduit par Darin, Paris, 1882.

bres, aux plus significatifs, ceux-là seulement qui expriment une doctrine, définissent une esthétique, ont exercé une influence sur les destinées de l'esprit suisse et sur sa culture. Et, puisque c'est l'esprit suisse dont nous cherchons les caractères et que nous soumettons à nos analyses, on comprendra pourquoi, en parlant de Gessner ou de Haller, nous nous contenterons d'indiquer sommairement leur place dans la littérature allemande, dans l'histoire générale du XVIIIe siècle. Nous ne nous attarderons point non plus aux querelles fameuses de l'école zuricoise avec Gottsched et l'école saxonne, car il ne faut point sortir de sa propre compétence. Cependant nous nous efforcerons toujours d'élargir notre horizon au lieu de le restreindre et d'ouvrir le plus souvent possible des portes dans nos propres limites : rien, en effet, n'est plus absurde que cette conception trop simple d'une Helvétie sans frontières, sans contact avec le monde, suspendue, en dehors de l'humanité, comme une planète dans l'espace ; elle est d'autant plus illogique que nous ne possédons point de langue nationale.

Comment passer sous silence tout ce que le présent livre doit aux historiens, aux érudits, aux professeurs de la Suisse allemande ? C'est Mörikofer qui m'a révélé, il y a près de huit ans, l'existence de l'école zuricoise ; mais son livre, déjà ancien, n'est qu'une première et rapide reconnaissance d'un terrain avant lui presque inexploré. En revanche, je n'ai point eu de guide plus sûr, plus informé, plus agréable que Bæchtold auquel cet ouvrage est redevable de toute sa solidité. Je réserve une place à part aux études du professeur Adolphe Frey, de l'Université de Zurich, sur Gessner, Haller et Salis, parce que cet illustre critique n'est point seulement, pour moi, un savant dont on consulte les travaux, mais un maître et un ami dont les conseils et l'action personnelle ont contribué au succès de cette longue entreprise à laquelle il a bien voulu s'intéresser toujours. Que de renseignements, de

documents, de rectifications ne dois-je point, en outre, aux livres de MM. Hans Bodmer sur les *Discours des peintres*, Wölfflin sur Gessner, de Greyerz sur Muralt, à la grande édition des poèmes de Haller par M. le professeur Hirzel, de l'Université de Berne[1] ? De telle sorte qu'à défaut d'autres mérites, on trouvera tout au moins, dans ces pages, un résumé des travaux que les critiques de la Suisse allemande ont consacrés à l'histoire littéraire de leur région : ainsi, je leur restitue ce que je leur ai dérobé. J'ai comparé entre eux les faits qu'ils m'ont révélés, les documents qu'ils ont découverts ; j'ai tiré quelques conclusions générales. Il serait à souhaiter que, désormais, on étudiât, à leur exemple, nos auteurs romands avec la même méthode, la même patience, le même esprit de suite, — et le même amour désintéressé : mieux comprise, l'œuvre de notre passé nous semblerait sans doute moins médiocre.

C'est à ce propos que l'on me permettra d'insister, — plus clairement, je l'avoue, que je ne l'ai fait dans mon premier volume, — sur la manière dont, à mon avis, notre histoire littéraire veut être traitée. Il n'y a point de littérature suisse : la question est décidée, nous dirons pourquoi tout à l'heure. Ce pays, il est vrai, n'a point laissé de donner à l'Allemagne comme à la France d'illustres écrivains. En outre, on y lit et on y écrit beaucoup. Aussi, un inventaire complet des œuvres qui ont paru chez nous et dont les auteurs sont nos compatriotes, comprendrait-il plus de médiocrités que de vrais talents. Il est certain que des poètes de deuxième ordre, — comme Juste Olivier, — ou de troisième plan, — comme Bridel, — ont pu exercer une influence décisive sur l'évolution

[1] Pour les détails bibliographiques, je renvoie aux Remarques, à la fin de ce volume. Je note seulement ici les références des deux histoires littéraires de la Suisse allemande : J.-C. Mörikofer, *Die schweiz. Lit. des 18 Jahrhundertes*, 1 vol., Leipzig, Hirzel, 1861. — Bæchtold, *Geschichte der deutschen Lit. i. d. Schweiz*, Frauenfeld, 1892.

de notre pensée : il serait injuste, il serait impossible de les laisser à l'écart ; mais il les faut traiter moins en écrivains qu'en personnages historiques. La « manie du grand homme » sévit d'ailleurs chez nous. Ce délicat problème sera résolu, le jour où l'on transformera notre « histoire littéraire » en histoire *sociale* des idées, des doctrines, de l'éducation et de la culture.

C'est ainsi qu'il nous sera facile d'écrire à notre tour des ouvrages plus clairs, plus intéressants et d'une portée plus haute, quelque restreint qu'en soit le sujet. Nous ne nous perdrons plus dans la petite érudition, myope et empêtrée dans ses paperasses ; en littérature, en histoire, nous ne serons plus des horlogers, mais des architectes. Car la véritable histoire est celle qui évoque, la véritable critique celle qui juge, la véritable science celle qui conclut. Une documentation exacte, étendue, pour nécessaire qu'elle soit, n'est que la charpente d'une œuvre : elle doit disparaître sous la beauté de l'édifice auquel elle confère la solidité. Puisse donc parfois ce livre être inspiré par un sentiment, non seulement national, mais humain ! Tout au moins un lecteur indulgent saura-t-il y reconnaître un grand amour, non pour la seule patrie, mais encore pour la vie et les hommes mêmes.

II

En quoi consiste l'intérêt national d'une *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle?* ou plutôt quel est son but? C'est d'arriver à une définition : celle, avons-nous dit, de l'*esprit suisse*. Cet esprit est lent à se former, lent à s'étendre ; il passe par bien des crises durant lesquelles il semble disparaître. Si, dès l'origine, il produit des fruits et des fleurs, il n'en est pas moins semblable à une plante rampante ; puis, tout à coup, il se redresse : c'est le XVIIIe siècle. En

1848, son éducation est achevée. De nos jours, il est enfin capable d'agir sans tutelle, sous sa responsabilité propre; mais il s'en faut qu'il ait donné toute sa mesure : sa constitution, son idéal démocratiques actuels ne sont, comme le patriciat au temps de jadis, qu'une forme transitoire de son évolution. S'efforcer de le définir, de l'abstraire des théories politiques, d'en dégager, avec ses qualités et ses défauts, les caractères permanents, c'est, par un bon diagnostic, fait avec toute la sûreté et toute la clairvoyance possibles, contribuer à le maintenir dans cet état de santé, de vigueur morale qui est la condition indispensable de son existence même.

Bridel nous a permis de définir la première forme de l'*esprit suisse*, cet « helvétisme littéraire, » parfois un peu ridicule, mais malgré tout sympathique par la sincérité même de ses idées fausses et de ses utopies[1]. En étudiant la doctrine et les œuvres de l'Ecole suisse, à laquelle Bridel et l'« helvétisme » doivent tant, nous allons assister au premier effort fait, dans notre pays, pour penser et pour produire en toute indépendance, *nationalement*.

Tout ce qui précède nous ramène à la fameuse question de notre existence littéraire. Pour y répondre sans dogmatisme et sans théories inutiles, on me permettra sans doute de faire appel à mes souvenirs, de décrire les expériences que j'ai faites, et d'expliquer une fois pour toutes comment le problème s'est posé devant mes yeux, et comment je l'ai résolu. Cette dissertation, en vérité, m'entraînera au delà des limites mêmes de cet ouvrage; mais je ne sais si ce dernier aura une suite, et, doutant d'un incertain avenir, je voudrais exprimer enfin une opinion qui sera peut-être de quelque utilité à mes successeurs et même à mes contemporains, amis ou adversaires.

[1] « Conception idéale, « philosophique », de la Suisse, de ses Alpes, de ses habitants, de ses institutions et de son histoire. » Conclusion, p. 484.

* * *

Je demeurai longtemps avant de m'intéresser à nos auteurs indigènes, et cette indifférence fut heureuse en somme, puisqu'elle me permit d'achever sans trouble mes études et d'acquérir cette culture générale indispensable à qui veut comprendre la vie et les hommes. Je suis reconnaissant aux maîtres de mes premières années, — en ce vieux collège Saint-Michel qui domine Fribourg et fut l'un des berceaux de l'humanisme suisse, — de m'avoir révélé seulement les belles lettres latines et françaises. Ainsi furent élevés en leur temps Haller, Bodmer et Zurlauben. Nous apprîmes, mes compagnons et moi, les vers de Racine et d'André Chénier avant de connaître ceux de Juste Olivier ou d'Eugène Rambert ; aussi, quand nous avions entrepris l'ascension de quelque montagne gruyérienne, chantions-nous, au retour, plus volontiers des coraules patoises que le *Roulez tambours* ou autres « glaciers sublimes ». De la sorte, aucune fausse convention ne s'interposa entre notre sensibilité et notre pays. Les bucoliques de Virgile et les odelettes de Ronsard nous firent aimer et comprendre la nature même de la Suisse. Quant aux lettres romandes, nous les tenions pour médiocres, inspirées par un protestantisme trop zélé, et pleines d'ennuyeuses tendances moralisatrices. Nous étions injustes, mais cette injustice même nous fut profitable.

C'est dire combien le passé, l'histoire, les traditions, la nature et le sol de la Suisse étaient vivants en moi. Un tableau de famille, un parchemin lourd de rubans fanés et de sceaux jaunes ou verts, un portrait d'ancêtre, une épée, un coffre enluminé, une gravure d'Aberli, un paysage de Lory ou de Wolf, un costume populaire de Kœnig : ce paisible et permanent décor de la vie familiale agit bien plus fortement sur mon esprit et sur mes sens que tous les hymnes patriotiques et toutes les leçons d'histoire. Pour nous préparer au service

militaire, nous avions, quelques amis et moi, pris l'habitude de parcourir à cheval, méthodiquement, le canton de Fribourg. Chaque année, avec mon père, j'allais, à la montagne, visiter une forêt ou un domaine. J'écoutais les conversations de personnes âgées qui fréquentaient chez ma famille, prêtres, professeurs, magistrats et soldats. L'active et constante pratique de la religion catholique, — ce caractère le plus saillant du Fribourgeois, — me révéla un art local et ancien. De la sorte, je n'eus jamais aucun doute sur mon propre pays; j'échappai, d'une part au chauvinisme littéraire de certains étudiants romands, d'autre part, aux incertitudes qui tourmentent plus d'une intelligence instruite au hasard, et détachée de son milieu par une culture trop étendue, ou trop exclusive.

Puis, vint le temps des *Lehr-und-Wanderjahre.* C'est une coutume, dans l'éducation d'un jeune Suisse romand, que de terminer les études universitaires par un double séjour en Allemagne et en France. Cette mode offre certains avantages et plusieurs inconvénients, dont le plus grave est de mettre en opposition, dans le même cerveau, deux cultures différentes, et de nuire par là grandement à notre manière de penser et d'écrire : une connaissance plus exacte et plus profonde de la langue, des lettres, du génie français, appuyée sur celle de notre histoire et de nos traditions nationales, nous semblerait correspondre mieux à notre propre nature. Quoi qu'il en soit, ce fut à Paris que, pour la première fois, je pris contact avec un monde étranger. J'y souffris étrangement, tout d'abord, du « mal du pays », le *heimweh* légendaire. J'aurais quelque honte à rappeler cet incident banal, si, en analysant un sentiment puéril en apparence, je n'y découvrais l'esprit suisse prenant conscience en moi de son existence et de son individualité. Bien qu'issu d'une famille catholique, française de langue et, par tradition, depuis des siècles, attachée aux mœurs de la vieille société française; bien qu'ayant appris à considérer la France comme une seconde patrie, j'apercevais

quelles irréductibles différences, dans la manière de concevoir la vie et de la vivre, dans le sens même de certains mots essentiels, et jusque dans les plus petites choses, mettaient une barrière entre nous autres, Suisses romands, et nos voisins. Je compris alors que l'Helvétie n'est pas un assemblage disparate, œuvre du hasard et de la politique, mais une *nation*. Quoique sachant alors à peine l'allemand, je me sentais chez moi à Berne, je me sentais à l'étranger à Paris. Chose curieuse, je perdis cette ambition qu'ont tant de collégiens épris de poésie, de s'inféoder au mouvement littéraire parisien et d'y faire figure : oserais-je ici mentionner un volume de vers médiocres, portant le titre significatif de *Au pays des aïeux*[1] et inspiré par mes nostalgies durant les deux années que je passai en France? A ce même moment, un maître éclairé et illustre, sous la direction duquel j'avais le bonheur de travailler, me révéla Jean-Jacques Rousseau. Je me passionnai pour cette *Nouvelle Héloïse*, ces *Confessions* qui me ramenaient sans cesse aux bords du Léman, au pied des montagnes valaisannes. Je résolus d'étudier de plus près l'action exercée sur le grand philosophe par le milieu genevois, les paysages suisses. Puis, la littérature du XVIIIe siècle m'apprit que mon auteur favori n'était point alors le seul « compatriote » qui eût exercé une influence européenne : Haller et Gessner, dont je n'avais rien lu, mais qui m'étaient familiers grâce à ces belles éditions illustrées d'estampes des *Alpes* et des *Idylles* qui avaient fait le bonheur de mon enfance, attirèrent mon attention. Je les comparai à Jean-Jacques, je fus frappé de certaines ressemblances que j'attribuai précisément à l'*esprit suisse*. C'est ainsi que je conçus l'idée première de ce livre.

Je crus alors fermement à la possibilité, à l'existence même d'une littérature suisse « une et indivisible ». J'en désirai la renaissance avec ardeur. Les Alpes et l'histoire m'en parais-

[1] Genève, Eggimann, 1902.

saient les sources uniques d'inspiration. Un faux raisonnement me conduisit à opposer, avec les meilleures intentions du monde, à l'influence française, l'influence germanique. Je partis donc pour l'Allemagne. Après un séjour à Zurich, durant lequel je fis connaissance avec Bodmer, Breitinger, Sulzer, Lavater et Salis, je m'établis à Fribourg-en-Brisgau pour des raisons que je croyais historiques, mais qui n'étaient en somme que sentimentales : les Zæhringen, une similitude de nom et une communauté d'origine entre la cité badoise et ma ville natale, la proximité des montagnes de la Forêt-Noire dont la présence devait compenser mon éloignement des Alpes. J'arrivai plein d'enthousiasme et cet enthousiasme ne se démentit point. Malgré tout, en effet, un Suisse ne peut se passer de certains éléments de la culture germanique : il reste à savoir si, cette culture, il la doit emprunter aux cantons allemands plutôt qu'à l'Allemagne même, et dans quelle mesure, mais je ne me posai point cette question. Enfin, Fribourg-en-Brisgau, le pays de Bade, la Souabe ne laissèrent pas de m'apprendre par quels liens vivants et naturels, — paysages, mœurs, dialectes, histoire, — la *deutsche Schweiz* se rattache tout entière aux pays alémanniques, et combien ces pays alémanniques eux-mêmes diffèrent de l'Allemagne du Nord, de la Prusse et de la Saxe par exemple.

Un très fort argument militait en faveur de cette idée fausse : l'existence d'une littérature suisse, c'était l'existence même du canton de Fribourg, son unité, sa cohésion, bien que la frontière des langues le traversât comme une fissure. Il me semblait l'image réduite de la Suisse, et, ce qui avait été possible dans un territoire aussi restreint et aussi peu peuplé, je le croyais possible également dans notre nation tout entière. Comme nos ancêtres avaient indifféremment et successivement parlé le patois gruyérien, le dialecte alémannique et le français, j'attribuais à la langue l'importance secondaire d'un instrument capable d'exprimer n'importe quelle pensée,

n'importe quel esprit, d'une manière pour ainsi dire servile, et sans exercer elle-même aucune influence.

Là était l'erreur que je commettais sans cesse. Aveuglé par un parti-pris, excusable peut-être parce qu'il était sincère et non dépourvu de toute générosité, je n'apercevais plus, dans mon endurcissement, l'âme même du langage. J'oubliais qu'une langue n'est pas une création artificielle et mécanique, mais l'expression même d'une race et d'un peuple. Dans son vocabulaire, ses étymologies, ses racines, sa grammaire, sa syntaxe, son style, c'est toute une manière de concevoir la vie qui s'exprime. Les caractères qui distinguent le français de l'allemand au point de vue philologique, ce sont les caractères mêmes qui font de la France et de l'Allemagne deux nations différentes, du monde latin et du monde germanique deux mondes opposés. Du moment que, Suisses romands, nous parlons le français et que nous écrivons en français, nous obéissons au génie latin, nous nous rattachons à la tradition latine, à son esthétique, à ses méthodes ; quoi que nous puissions dire, notre civilisation est issue de la civilisation romaine, notre culture a comme base la culture française. Par conséquent, soustraire une province de la littérature française à l'influence normale et nécessaire de cette littérature même pour la soumettre à l'influence germanique, c'est risquer de détruire notre originalité ; c'est contribuer à corrompre davantage encore un langage déjà vicié et peu correct ; c'est compromettre notre capacité de produire des œuvres littéraires ; je dirai plus : c'est nuire à la gloire et au prestige d'une nation dont la force et la grandeur doivent être faites de toute la grandeur et de toute la force de l'Allemagne et de la France réunies, particularisées, mais non confondues. En quoi, en effet, des livres mal écrits et d'un intérêt tout local peuvent-ils être utiles à notre pays même? Le croisement que je rêvais n'aurait produit que de tels monstres.

Je crus surmonter cette difficulté nouvelle, en appliquant

aux lettres et à l'art romands la formule dont le philologue italien Ascoli s'était servi pour définir la langue rhétique : *materia tedesca e forma romana*[1], — matière allemande et forme latine. J'étais plus proche, en effet, de la vérité, car je reconnaissais implicitement la force d'assimilation du génie latin et la supériorité qu'il doit avoir pour nous; mais je tombais encore dans une autre erreur, en niant à nos écrivains la faculté de choisir leurs sujets où bon leur semble, et selon leur tempérament. De plus en plus, cependant, je sentais en moi l'ardent désir de provoquer chez mes compatriotes un mouvement de renaissance intellectuelle; je voyais le public lassé lui-même d'une littérature qui mijotait dans sa tiède et tranquille honnêteté. Cette lassitude se manifestait alors par une sorte d'anarchie, chacun allant chercher, au hasard et selon son caprice, des idées nouvelles, des maîtres à suivre et des modèles à imiter. Une doctrine, malgré les préjugés qu'elle implique, me paraissait alors nécessaire.

Cette doctrine, je l'entrevoyais confusément, devait nous enseigner ce qui nous manque le plus et ce qui nous a manqué presque toujours : « l'idée d'art », l'amour du monde extérieur, du style et de la forme, et le culte de la langue. Mais, en même temps, pour échapper à cette anarchie que je signalais tout à l'heure, et pour sauvegarder cette individualité qui est notre seule raison d'être en tant qu'écrivains résolus d'étendre et d'enrichir le domaine de la latinité, il s'agissait de savoir quels éléments conformes à cette latinité même nous pouvions tirer de notre histoire, de nos traditions, de notre sol, de notre vie suisse, pour nous en inspirer. La *Voile latine*[2], fondée à Genève en octobre 1904, fut l'organe de ce nouvel « humanisme », car, nous ne devions point tarder à le reconnaître, rien de ce qui possède une valeur

[1] *Archivio glottologico italiano, diretto da Ascoli, Roma*, 1875. I, 7.

[2] *Revue suisse d'art et de litt.*, puis *Revue de culture suisse*, 1 vol. par année à raison de 4 fasc. et, à partir de 1908, de 6 fasc. par volume.

humaine n'est étranger au génie de la langue française, au génie latin. A l'exemple de Ronsard et de la Pléïade, nous rêvions donc de pillages glorieux, de nobles conquêtes : nous ne voulions point être des barbares se ruant avec des cris de triomphe dans le temple de Delphes, mais des Latins d'Avenches et de la Colonie équestre, rapportant dans Rome les cristaux des Alpes, l'ambre, les fourrures, les armes et les dieux de la Germanie.

J'abandonnai donc résolument mes idées primitives et mes premières théories. Une littérature, c'est l'ensemble des ouvrages écrits dans une même langue ; or, il n'y a pas de langue suisse ; donc, une littérature suisse ne saurait exister ; employer cette expression, d'ailleurs commode, sans en expliquer le sens restreint, c'est presque faire une faute de français. Il ne s'agissait plus, en dernière analyse, pour mes amis et pour moi, que de définir notre latinité helvétique.

Dans la latinité, on trouve, en effet, des traditions bien diverses qui toutes ont la même origine et toutes procèdent de la doctrine classique, de la civilisation romaine. La plus importante pour nous, et la plus grande, c'est la tradition française. Mais, à côté d'elle, c'est l'Italie, c'est l'Espagne. En Suisse même, nous trouvons ce rude petit peuple que le vieux Tschudi nomme l'« alpisch Rhætia[1] » : les Rhéto-romans, leurs dialectes, leurs chants, leur architecture, dans les paysages rocheux des montagnes grisonnes et sous le ciel déjà méridional de l'Engadine. Puis, il y a l'exemple récent des écrivains belges qui ont poussé les conquêtes de la poésie française jusqu'aux derniers confins des Flandres germaniques et des Bataves maritimes. Gœthe lui-même est un autre exemple encore : celui d'un Allemand qui, abdiquant son romantisme, se soumet volontairement à la discipline romaine. Comment pouvons-nous être des Suisses latins ? Nous savons tout ce qui nous rattache à la France et quels

[1] *Uralt alpisch Rhætia,* Bâle, 1538.

sont nos devoirs envers elle ; assez de monuments nous rappellent la présence de Rome, attestent à nos yeux l'influence exercée sur notre art, dès les origines, par l'Italie : le livre de M. Cingria vient de nous le redire avec éloquence [1]. Il reste à définir le plus important pour nous : les éléments helvétiques de notre latinité, c'est-à-dire l'*esprit suisse*, tel que nous le révèle la littérature, dans son évolution historique, dans le milieu naturel où il a pris naissance et où il s'est développé. Quand nous connaîtrons bien notre sol, notre passé, notre art, nos anciens auteurs, nos institutions, nous serons à notre tour capables de produire des œuvres fortes et belles, dignes de la langue que nous parlons et du génie de notre race, et qui les enrichiront en les complétant. Nous ne sommes, en effet, ni de purs dilletantes, ni de purs intellectuels ; nous vouons à l'art et aux lettres un culte désintéressé ; ennemis des confusions, nous sommes décidés à en défendre l'intégrité et à ne les point laisser asservir pour des propagandes morales et politiques ; mais on n'abstrait pas impunément l'art et la littérature de la vie dont ils doivent demeurer l'expression la plus haute et la plus définitive. C'est en ce sens, mais d'une manière beaucoup plus large et beaucoup plus haute, que nous pouvons répéter la formule de Juste Olivier : « Vivons de notre vie ! » Nos pères : des Français, des Italiens, des Allemands, des protestants et des catholiques, ont librement et volontairement consenti de vivre en commun, sous l'égide des mêmes lois, soumis à un ordre et à une discipline qui leur puissent permettre de cultiver, sur un même sol, leurs individualités particulières. Nous savons qu'un petit pays a besoin des forces de tous ses enfants : nous remplirons envers lui notre devoir d'écrivains et d'artistes, devoir qui, loin d'être opposé au génie de notre race et de notre langue, en est un des éléments. Il n'est, en effet, point de peuple qui ne se puisse passer impunément

[1] *Les dialogues de la maison du rouet*, 1 vol., Genève, Jullien, 1908.

à la fois d'« honnêtes gens » et de « citoyens romains » : la doctrine, la discipline classique est seule capable d'en former.

III

Durant l'hiver de l'année 1906, la *Voile latine* se permit d'adresser aux plus notoires de nos écrivains indigènes, français ou allemands, les deux questions suivantes : *La Suisse peut-elle, selon vous, posséder, malgré ses différentes langues, une littérature, ou un art national? — Quelles seraient les traditions de cet art ou de cette littérature*[1] ? En soumettant à nos « anciens », — pour employer une jolie expression locale, — ce petit questionnaire, nous pensions faire envers eux acte de déférence et leur demander des directions et des conseils ; nous nous attendions moins, en effet, à ce qu'ils résolussent le problème qu'à recevoir de profitables renseignements sur notre esprit.

Nous ne fûmes point déçus. Dix-sept réponses nous parvinrent, dont quatre portent la signature d'écrivains renommés de Zurich et de Berne[2]. De toutes ces réponses, trois seules sont absolument affirmatives, — dont celle d'un historien[3]. Deux autres reconnaissent l'existence d'un art et principalement d'une architecture suisses. Trois sont des lettres d'excuses de personnes qui préfèrent ne point se prononcer. Celle de M. René Morax est catégorique : « La Suisse est composée de races trop diverses pour avoir une tradition unique et un même idéal. Ce n'est pas une faiblesse. » Les huit dernières, tout en n'admettant l'existence ni d'un art suisse, ni d'une littérature nationale, reconnaissent celle de certains genres qui nous sont propres, — comme le *festspiel*,

[1] Voir numéro d'hiver 1906 (t. II, nº 15, p. 85-98, et numéro de printemps 1906 (t. II, nº 2), p. 136-144.

[2] MM. Widmann, F. Vetter, Ad. Frey, K. Spitteler.

[3] M. B. van Muyden.

— admettent certains caractères, qualités ou défauts, communs à nos différentes races, encouragent les échanges intellectuels, et proclament la nécessité de cultiver mieux nos individualités particulières. De cette enquête, pour restreinte qu'elle fût, on peut tirer deux conclusions : la première, c'est que nos Confédérés germaniques ont des relations plus intimes et plus importantes avec l'Allemagne que nous, Romands, avec la France ; la seconde que, quelque divergentes que puissent être les opinions, tout le monde est d'accord pour constater, à des degrés divers, notre existence indépendante, notre originalité, plus ou moins accentuée, soit comme province littéraire de la France, soit comme province littéraire de l'Allemagne.

Laissons de côté, une fois pour toutes, la « littérature suisse » ; retenons seulement cette « originalité » dont nous parlions tout à l'heure, et que nous allons essayer de définir.

Un premier fait s'impose tout d'abord : la Suisse existe ; elle vit de sa vie propre ; elle constitue, au milieu de l'Europe, un état autonome, libre, indépendant, maître de ses destinées. Bien plus, cet Etat est une individualité politique, économique et morale. Son histoire, comme l'histoire de la Grèce, de l'Allemagne ou de la France, possède les caractères complets, achevés et divers à la fois, d'un beau monument qui repose sur une base solide et naturelle, et dont chaque partie converge vers le sommet. On la pourrait, à l'exemple d'un Hérodote, diviser en neuf livres dédiés aux neuf muses. Elle a un héroïsme, qui n'est point l'héroïsme civique de l'antiquité, ni celui de la chevalerie française ou des rois encore barbares du Saint Empire germanique, mais qui nous apparaît, dans ses plus fameuses manifestations : Tell, le Grutli, les rochers de Morgarten, Winkelried, Walla de Glaris, Saint-Jacques, Morat, Marignan, le Dix-Août, — avec une grandeur pastorale et simple, moins comme une série d'actes individuels, plus ou moins inspirés par l'orgueil,

que comme l'accomplissement d'un devoir. Le héros est rarement un homme seul; c'est le peuple qui revêt l'armure, fait le geste et prononce les paroles immortelles. Et gestes ou paroles ne sont pas autre chose que ceux de la volonté commune : la foi jurée, le pacte signé, le serment prononcé devant Dieu. Nous n'avons devant nous, ni une grande nation, ni une cité, ni une légion, ni les soldats d'un monarque, mais bien les Confédérés, gentilshommes, bourgeois, paysans, montagnards, — les « treue Eydgenossen ». Certes, le vaincu de Morat est bien Charles le Hardi, duc de Bourgogne ; mais quel est le vainqueur : Hallwyl, d'Erlach, d'Affry, Techtermann, Boubenberg ? — ou même Fribourg, Berne, Zurich, les Waldstætten ? — ou même une armée ? c'est le peuple suisse. Ainsi, l'histoire de ce peuple si peu homogène, en apparence, possède une unité que ne possède pas même l'histoire de France, pourtant si logique dans son large développement ; elle évolue tout entière, régulièrement, vers sa fin, comme une force naturelle ; la *volonté* la caractérise d'un seul mot : les inévitables guerres civiles elles-mêmes n'échappent point à cette définition.

Après l'unité d'histoire, l'unité des institutions. Elle aussi est évidente. Notre organisation politique fédérale ou cantonale, l'exercice de la souveraineté populaire et ses différents modes, — comme le referendum, notre système de milices, notre état social, — sont l'œuvre personnelle, longuement préparée par les siècles, d'un peuple dont elle exprime le caractère. Cette œuvre n'a rien de spontané ni d'artificiel, elle n'a pas été imposée : elle est le résultat de l'évolution historique dans un milieu naturel dont l'influence est plus puissante que partout ailleurs. Et ce n'est point sur notre seule démocratie qu'il faut raisonner : elle n'est qu'une forme transitoire, — il est vrai, parfaitement adoptée aux conditions de la vie moderne, — d'un *esprit permanent* que l'on doit étudier, pour le pouvoir connaître et définir, à tous ses moments.

Le patriciat, les organisations municipales et corporatives du moyen âge convenaient aussi parfaitement, autrefois, à l'esprit suisse, que notre démocratie lui convient aujourd'hui. Comme rien n'est éternel, cette dernière se transformera, s'usera peut-être par ses excès mêmes, comme les anciennes aristocraties ; mais, tant que subsistera la Suisse, l'esprit qui en est l'âme vivante ne changera point de caractère. Et c'est, en effet, encore une fois, ce que l'histoire nous enseigne : des primitives tribus alémannes, du Volksthing germanique aux droits qu'en l'an de grâce 1909 la Constitution fédérale confère au peuple souverain, il y a *évolution*, mais non *révolution*. C'est toujours le même principe de gouvernement, — c'est donc toujours le même esprit. Et telle est la force de cet esprit, que, lorsqu'une nation étrangère a voulu nous imposer des lois, quelque puissante qu'elle fût, ses tentatives ont échoué toujours : rien n'est plus instructif, à cet égard, que l'histoire de cette république unitaire que le Directoire français voulut transplanter dans notre sol. En revanche, le pacte fédéral de 1291, cette première manifestation écrite de l'esprit suisse, est tout proche de nous encore. Il est vrai que, formée en terre allemande, issue de la vieille tradition germanique, la Confédération primitive semble, à un observateur superficiel, ne pouvoir convenir qu'à une seule race. Mais c'est méconnaître ce que son principe politique contient d'« abstrait » et de généralement humain. L'idée républicaine et fédérative comme l'idée monarchique, a été réalisée dans tous les siècles et sur toute la terre ; la force qui leur a permis de subsister, à l'une comme à l'autre, réside moins dans la race, la langue, la religion, que dans la tradition, et cette dernière dépend toujours du milieu naturel. Dès que la jeune Confédération fut assez puissante pour commencer la conquête laborieuse de son territoire, sa politique n'eut qu'un but : s'assurer de la muraille protectrice qu'entre le Rhin et les Alpes dessine

le Jura. Déjà, les ducs d'Alémannie et ceux de Zæhringen avaient, au moyen âge, tenté ce même effort. Mais n'est-il pas remarquable de constater que, dès l'époque de Calvin, la constitution politique de Genève, loin de ressembler à celles des villes françaises ou savoyardes, ses sœurs de race et de langue, n'est qu'une variante dans l'ensemble du patriciat suisse, tel que nous pouvons l'étudier alors à Berne, à Fribourg ou à Bâle, avec son Petit Conseil souverain, ses Deux-Cents, ses assemblées bourgeoisiales et ses sociétés corporatives ? En un mot, nous pouvons conclure que l'unité d'histoire de la Confédération helvétique et celle, toujours plus forte, de son évolution politique, semblent n'avoir eu qu'un but : créer un organisme dans lequel les peuples les plus divers et en apparence les plus opposés puissent se développer librement. Tel est le sens humain, telle est la portée universelle de l'histoire et des institutions suisses : le génie latin aussi bien que le génie germanique n'y trouveront rien que de conforme à leurs langues et à leurs caractères.

Continuons donc notre raisonnement. L'homogénéité de l'histoire nationale et l'unité de nos institutions nous paraissent donc indiscutables ; mais cette histoire, mais ces institutions mêmes ne sont point choses mortes : le Suisse les a vécues et il les vit ; bien plus, il les *pense*, il les *parle*, il les *écrit*. Ces catégories, ces divisions, ces limites que, pour plus de clarté, nous créons arbitrairement et théoriquement entre les différentes parties de l'activité humaine, n'existent pas en réalité.

C'est ainsi que, toujours, d'une manière plus ou moins immédiate, par répercussions, réactions, infiltrations, influences, les lettres et les arts sont l'image de la vie et de la société. En définitive, au-dessus des différences de langues et de races, qu'est-ce que la Suisse, sinon une « pensée politique », ein « Staatsgedanke », une conception particulière de l'existence sociale ? Or, une telle conception, une telle pensée, est,

avec la nature, un des éléments les plus indispensables du *milieu*. Malgré ses conclusions arbitraires et ses généralisations hâtives, la doctrine de Taine reste féconde en son principe et nous devons l'appliquer. L'homme, en effet, appartient à trois grandes sociétés, à trois grands milieux : la religion, la langue, la patrie. Nous n'avons point ici à nous préoccuper immédiatement de ce premier milieu ; nous avons défini tout ce que nous devons au deuxième. C'est donc l'influence du troisième que nous voulons étudier en ce livre. Il est évident que l'esprit suisse s'exprimera d'une manière plus claire et plus complète dans un code, un traité de droit, — il en est de fort beaux [1], — un ouvrage politique ou économique que dans les lettres et l'art purs ; mais là aussi on l'y doit retrouver, et l'y retrouver autrement encore que dans cette condition accessoire : le « sujet suisse ».

MM. Philippe Godet et Virgile Rossel [2] ont écrit chacun une histoire littéraire de la Suisse française ou romande. M. J.-C. Mörikofer a publié en 1861 sa *Littérature suisse allemande du XVIIIe siècle*, et c'est en 1892 que parut le grand ouvrage de Bæchtold, *Histoire de la littérature allemande en Suisse*. Les titres mêmes de ces quatre livres peuvent suggérer quelques réflexions.

Sans doute, encore une fois, la Suisse française est et doit être une province littéraire de la France, la Suisse allemande est et doit être une province littéraire de l'Allemagne. Si nous l'oublions, nous nous dépouillons volontairement de la plus belle part du trésor de nos langues : que pourrait-on atttendre de bon d'un poète genevois, par exemple, qui, de

[1] Le texte allemand (rédigé en grande partie par le prof. Huber) du *Code civil suisse*, distribué par arrêté fédéral, en 1907, à tous les citoyens suisses ; la traduction en romanche, par le prof. Tuor, de ce même code.

[2] Ph. Godet, *Histoire litt. de la Suisse française*, 1 vol., Neuchâtel, 1895 (2e éd.). — Virgile Rossel, *Histoire litt. de la Suisse romande*, Genève-Bâle-Lyon, 2 vol., 1889 (rééd., éd. illustrée, Neuchâtel, Zahn, 1902, 2 vol.)

parti pris, se contenterait de Petit-Senn ou de Juste Olivier? — ou d'un écrivain de Zurich auquel Gœthe serait étranger? Nous devons aimer, en tant qu'artistes, assez profondément la littérature de notre langue pour ne point songer même à en créer une nouvelle. Gœthe, pour le citer encore une fois, n'a-t-il point écrit : « Il n'y a point d'art patriotique, point de science nationale, l'un et l'autre appartiennent au monde entier, comme tout bien supérieur ? [1] » Mais, si la pensée n'a point de patrie, elle a des origines, et c'est en Suisse que sont les origines de la pensée suisse. C'est ainsi que la littérature française et la littérature allemande ont acquis sur notre sol certains caractères particuliers, originaux : MM. Godet et Bæchtold l'ont reconnu dès les premières pages des grands ouvrages que ces caractères mêmes leur ont permis d'écrire. Or, il se trouve, — et ce livre, comme le précédent et comme ceux qui le suivront peut-être, a pour but de le démontrer, — que les plus essentiels de ces caractères sont précisément ceux qui définissent l'esprit suisse. On peut donc esquisser une histoire littéraire de cet esprit.

Histoire forcément fragmentaire. Dans un pays dont l'exiguïté territoriale est encore rendue plus sensible par ces différences de religions et de langues auxquelles il faut sans cesse revenir, une unité d'esprit ne se forme que par les efforts d'une série d'*actes de volonté*. Ces actes, il est vrai, l'histoire, les institutions, la nature même les provoquent sans cesse. Les éléments d'une culture nationale sont chaque jour plus nombreux ; les quelques caractères communs qui unissent entre eux les membres divers du corps helvétique favorisent les échanges : par son protestantisme, la Suisse romande diffère de la France, mais aussi elle la complète ; par sa vie républicaine, par son « alémannisme », la Suisse

[1] Citation empruntée à la réponse de M. le prof. F. Vetter, enquête de la *Voile latine*, 1906, N° 2, p. 138.

allemande diffère de l'Allemagne, mais elle la complète également ; entre deux, le canton de Fribourg, plus proche de la tradition française par son catholicisme et les mœurs de son aristocratie, mais animé par l'esprit de la vieille Confédération, sert de lien naturel. Ce sont autant de forces qui peuvent agir indépendamment des unes et des autres ; en revanche, si le besoin s'en fait sentir, naturellement, elles se trouveront en cohésion active. Aujourd'hui que tant de dangers économiques, sociaux et moraux nous menacent, l'*esprit suisse* nous apparaît nécessaire, comme il apparut, trop tard, hélas! nécessaire lors des dernières années du XVIII[e] siècle. Un beau mouvement de renaissance artistique peut, en nous conférant quelque gloire, nous sortir de la dépendance intellectuelle et de la médiocrité.

Encore un avertissement : ce serait donc commettre une erreur de ne voir dans la Suisse qu'une entité politique, alors que tout nous y révèle un esprit. Quant à la manière intellectuelle de cultiver cet esprit, ce serait commettre une seconde erreur que de vouloir à tout prix proclamer la pénétration, la fusion réciproque des langues et des religions comme une condition indispensable : ce serait, répétons-le encore, nuire grandement à nous-mêmes. Le bilinguisme conduit à l'inculture, car il est le corrupteur le plus actif du langage et de l'intelligence, et, sans un style correct et agréable et une forme artistique, on ne produit rien qui vaille. Sans doute, favoriser des échanges intellectuels entre l'Allemagne, l'Italie et la France, fut longtemps le rôle de l'Helvétie romande : M[me] de Staël, Sismondi, Amiel, Marc et Philippe Monnier, Rousseau lui-même le prouvent ; l'« esprit européen » est l'un de nos caractères les plus saillants. Mais, outre qu'il faut distinguer entre l'histoire, la philosophie, la critique et l'érudition d'une part, et la littérature d'imagination, la « littérature d'art » d'autre part, n'est-il pas évident que c'est nous transformer en commis-voyageurs de la pensée

que de nous assigner cette seule mission? On a dit, d'une manière aussi juste que plaisante, que raisonner de la sorte, c'est « étendre aux choses de l'esprit la notion d'industrie hôtelière [1]. » Il faut assimiler et transformer en substance latine et romande ce que, naturellement, par la force des choses, sans même nous en douter, nous prenons à l'esprit germanique. Si la Suisse allemande a un caractère littéraire plus indépendant et plus accentué que le nôtre, c'est parce qu'elle possède une tradition, quand nous-mêmes, n'ayant pas su, hors de la Réforme qui est internationale et n'a point aimé l'art, nous en créer une, sommes enclins à vagabonder à travers les idées étrangères.

Il est évident qu'avec la culture latine et française, c'est l'*esprit suisse* qui nous constitue cette tradition.

* * *

Nous avons défini aussi clairement que possible la manière dont nous concevons l'histoire littéraire de la Suisse : *histoire sociale de la culture allemande ou latine particularisée par l'influence d'un milieu donné et d'un esprit national.*

Les grandes œuvres ne sont point nombreuses en ce petit pays ; elles s'échelonnent, elles s'espacent ; on les prendrait volontiers pour des phénomènes exceptionnels, subits et passagers ; elles ne peuvent par conséquent servir de base à une histoire littéraire. Nous serons donc, la plupart du temps, obligés d'étudier des choses médiocres. Ce genre d'érudition offre certains inconvénients graves : on risque de perdre les notions exactes et indispensables de style, d'art, de talent et de génie ; on se contente de valeurs relatives ; on a mille prétextes à glorifications locales. Le résultat de ces mauvaises habitudes est si déplorable qu'on enlève même à une

[1] R. de Traz : Réflexions, *Voile latine*, 4e année, No 1, p. 25.

œuvre médiocre le peu d'intérêt qu'elle pourrait avoir, appréciée avec justice et replacée dans son milieu : nous en avons eu récemment la preuve, lors des manifestations diverses auxquelles certains enthousiastes se livrèrent en 1907, à l'occasion du centenaire de la naissance de Juste Olivier. Mais l'étude des « minores » n'en est pas moins fort importante : elle nous révèle mieux que celle des chefs-d'œuvre les habitudes, les tendances moyennes, mais vastes et puissantes, de groupes sociaux.

En outre, puisque nous cherchons à définir un esprit, à réunir les éléments d'une culture, un livre comme le nôtre est moins un ouvrage de critique, de « technique » littéraire, qu'un fragment d'histoire sociale, qu'un chapitre d'histoire politique, et même, — car nous nous préoccuperons souvent de l'influence directe du sol et du paysage, — qu'une sorte de contribution à la « géographie humaine », pour employer cette expression dont le sens n'est si large que parce qu'il est encore mal défini. En effet, la littérature se trouve en Suisse dans des conditions telles qu'on ne la peut séparer, surtout aux origines, des arts, des religions, des sciences naturelles, des institutions et des événements, sans lui enlever une bonne part de sa portée et sans s'exposer à ne la point comprendre ; mais de ces désavantages mêmes elle tire tout son intérêt.

Une histoire littéraire de notre pays ne saurait remonter plus haut que le dix-huitième siècle : à cette époque seulement, une évolution suivie et logique, soumise à une certaine discipline, commence à se manifester en Suisse française comme en Suisse allemande. Auparavant, il faut renoncer à trouver autre chose que des germes épars. Dans la partie romande, avant la fin du quatorzième siècle, avant Othon de Grandson [1], les

[1] Ce trouvère vivait dans la seconde moitié du XIVe siècle (né vers 1340, tué en combat singulier en 1397). Cf. Piaget : Othon de Grandson et ses poésies, *Romania*, t. XIX.

documents font presque absolument défaut ; en revanche, dans les plus vastes régions alémanniques, entre le Rhin, le lac de Constance, la Sarine et les Alpes, dès l'époque de Charlemagne, grâce à l'abbaye de Saint-Gall, et durant tout le moyen âge, — période des minnesingers, époque bourgeoise, premiers efforts de l'humanisme naissant, premiers chants d'une nation qui se forme au milieu des guerres, — une tradition autochtone se définit, caractérisée par son esprit et les particularités de sa langue. Mais c'est à peine si tout cela nous appartient. Soyons donc courageux : laissons Othon de Grandson parmi les trouvères du moyen âge français, comme nous laissons les minnesingers de nos contrées allemandes au moyen âge germanique ; nous n'avons pas le droit d'en faire des ancêtres directs. Constatons simplement ce que nous devons à la civilisation chrétienne et chevaleresque. Gardons-nous surtout d'encombrer de matériaux gallo-romains, comme les chroniques de Marius ou de Frédégaire, un bagage déjà si lourd et si peu facile à trier. L'humanisme et surtout la Réforme, dont on ne saurait assez reconnaître l'influence qu'elle a exercée et qu'elle exerce encore sur notre vie suisse, notre vie romande en particulier : voilà les deux grands mouvements qui, de gré ou de force, nous entraînèrent dans la vie intellectuelle et nous donnèrent, sinon toute notre individualité, du moins les moyens d'expression qui nous manquaient encore. Quant au XVIIe siècle, il est, presque partout, une période de fatigue, de dépression et de stérilité.

*
* *

La civilisation du moyen âge est essentiellement européenne, la Réforme et l'humanisme sont internationaux : seul, le milieu naturel les particularise et les circonstancie. Il semble qu'en Suisse ce « milieu naturel » se confonde avec

la montagne, avec les Alpes. En effet, ces dernières occupent environ les deux tiers de notre territoire et en rend stériles près des trois quarts. Mais c'est tomber dans un accès de chauvinisme que de revendiquer pour nous seuls ces grandes montagnes, et de faire de notre nation une nation uniquement alpestre. Je cite ici Gottfried Keller : « Même l'élément alpestre, dit le grand romancier zuricois, même l'élément alpestre que nous pillons sans pitié pour notre industrie littéraire domestique ne se laisse point confondre avec notre nationalité politique ; notre vie et notre esprit républicains s'arrêtent à nos frontières, tandis qu'au delà les Alpes tranquillement s'étendent [1]. »

J'insiste un instant sur cette citation, parce que nous en pouvons tirer une moralité profitable. Récemment, je fis l'ascension du Piz Kesch : c'est l'une de ces montagnes grisonnes qui, au-dessus d'un glacier comme du fer, élève abruptement une masse de rochers rouges semblable à la pointe d'un bouclier. Le ciel était parfaitement clair, et d'un bleu méridional et maritime : il évoquait la Méditerranée, et cet image s'imposait d'autant plus fortement qu'à l'horizon glissait un rythme de petits nuages roses, pareils à des coquillages. Aussi loin que pouvait atteindre le regard, s'étendait un monde d'Alpes, de pics, de chaînes, de massifs couverts de neige ; on ne soupçonnait pas même l'existence des plaines. Ce monde, ce n'était point seulement la Suisse, mais le Tyrol, la Carinthie, la Styrie, la Bavière, la Vénétie, la Lombardie, la Savoie : tant de peuples, de langues, de mœurs, de gouvernements divers auxquels les montagnes prêtent leurs eaux, leurs vallées, leurs pierres, afin que chacun puisse vivre, paître ses troupeaux, arroser ses cultures, bâtir sa maison, et prospérer. Une idée s'imposait en face de ce spectacle : ce n'était point l'idée suisse, mais l'idée humaine. Les Alpes

[1] *Gottfried Keller's nachgelassene Schriften und Dichtungen.* Herausgeg. v. J. Bæchtold, p. 78.

apparaissaient immenses, et la place qu'elles avaient réservée à la Suisse ne semblait qu'une partie restreinte de cette immensité.

Si, pas plus que la civilisation du moyen âge, l'humanisme, la Réforme et les langues que nous parlons, les Alpes ne sont pour nous un domaine privé, il n'en reste pas moins vrai qu'elles exercent sur notre vie et sur notre culture suisses une action décisive et prépondérante. Ici, je ne fais point seulement allusion à l'alpinisme, ni même à l'inspiration littéraire ou artistique. Cette longue chaîne crénelée de sommets dont le bel axe s'incurve si harmonieusement, au centre de l'Europe, de la Méditerranée latine à l'Adriatique déjà orientale, n'est point une barrière infranchissable entre le Nord et le Midi. De nombreuses portes naturelles s'ouvrent dans les rochers qui, toutes, de la France, de l'Allemagne, des domaines de la maison de Habsbourg, conduisent en Italie : Mont-Genèvre, Mont-Cenis, Saint-Bernard, Simplon, Gothard, Splügen, Julier, Albula, Brenner, Tarvis, Semmering, Adelsberg. La définition des Alpes est moins d'être un monde indépendant, créateur de formes et d'idées, qu'un passage. En faire à ce point de vue l'histoire, ne serait pas seulement expliquer le rôle de la Suisse, de la Savoie, du Tyrol, mais encore jeter une lumière singulièrement nouvelle sur les origines et le développement de la civilisation dans l'Europe centrale et méridionale : magnifique thème à une étude d'arts comparés. C'est donc une idée fausse et contraire à l'histoire que de vouloir à tout prix faire des montagnes un obstacle insurmontable : elles arrêtent parfois des armées ; mais rien, ni l'hiver, ni l'altitude, ni les cols les plus scabreux, ne résiste à la persévérance des marchands et des missionnaires, à la force des lois économiques et morales.

Quand donc on parle d'un art alpestre, il faut s'entendre, afin d'éviter des confusions dangereuses. Les Alpes n'ont

point créé un art absolument original ; elles ont modifié, déformé parfois, les formes importées d'Italie, de France, d'Allemagne ; à ces formes elles ont imposé leurs matériaux, bois et pierre ; parfois encore, elles ont orné leurs modèles de décorations nouvelles, flore ou faune. En effet, ce n'est point dans une région âpre, reculée, sauvage, qu'une civilisation complète peut prendre naissance : elle a besoin d'un centre économique, d'un sol fertile en cultures variées, d'une vie variée elle-même et relativement facile. Si donc la Suisse est devenue une nation cultivée et productrice, c'est que l'énergie encore brute qui lui venait des montagnes a trouvé, aux rives des lacs et des fleuves devenus plus lents et navigables, à l'élargissement des vallées, parmi les campagnes riches en blés et en vignobles, des cités telles que Berne, Lucerne, Bâle, Zurich, Genève, Soleure, Fribourg. Les véritables Etats politiques sont fondés sur l'union des montagnes et des plaines, mais non sur les montagnes seules : « Il ne s'agit pas, dit M. Vidal de La Blache en parlant du Béarn, de ces cantons montagneux dont l'autonomie, quand elle subsiste, semble un oubli de l'histoire [1]. » Ainsi la Savoie et le Tyrol n'ont pu subsister, ni comme Etats indépendants, ni comme centres de culture : les idées et les formes les ont traversés toujours, tandis qu'elles s'arrêtaient dans nos villes. En ce sens, mais en ce sens seulement, l'Helvétie est la seule nation alpestre par excellence.

Distributrices de civilisation, les Alpes sont encore conservatrices d'humanité. Le flot des échanges commerciaux, artistiques, intellectuels, ne fait que traverser rapidement les vallées et les passages principaux ; il ne laisse après soi que des épaves, et la vie locale continue. Dans les vallons latéraux, dans les petites colonies échelonnées comme des ruches d'abeilles aux flancs des pâturages, les modes primi-

[1] *Tableau de la géographie de la France* (t. I de l'Histoire de France de Lavisse), p. 361.

tifs d'existence ne s'altèrent point sensiblement. Livré à soi-même, isolé dans des régions hostiles et souvent même presque inaccessibles, le berger, l'armailli revient à l'« état de nature ». C'est ainsi qu'on découvre dans les Alpes, moins un art original, autochtone, que mille formes d'art, — décors de poteries, bois sculptés, ornementation géométrale des tissus et des ustensiles, manière primitive de construire une hutte avec des troncs d'arbres ou des pierres sèches, — qui ont échappé à l'évolution. Ces formes, on les retrouve partout et chez tous les peuples préhistoriques, sauvages ou barbares ; en Scandinavie comme au Thibet, en Australie comme chez les Esquimaux [1]. Il en est de même en ce qui concerne les dialectes : en Suisse allemande, ce sont des refrains ou des formules d'incantation dont ceux qui les emploient ne comprennent plus guère le sens et en qui revit pourtant le rude langage des Alémannes ; en Suisse française, c'est la Gruyère où s'est réfugié le patois romand, et où il a produit presque toute sa littérature. Les légendes interprétées nous révèlent la vie, les occupations, les institutions, les mœurs et les croyances d'anciennes communautés. Une poésie s'ébauche même : le chant lui donne sa forme ; c'est d'abord une simple modulation, un cri d'appel pour rassembler les troupeaux : le *ranz* et le *jodel* ; puis les paroles s'ajoutent à la mélodie, et le « lied » ou la « coraule » apparaît. Au fronton des chalets, on lit de graves et pieuses sentences appelant sur le toit la bénédiction divine. L'homme qui habite ces montagnes est dur et fort, parfois grossier, parfois cruel, sobre, mais lorsqu'il descend dans les plaines, sujet à de violents accès d'intempérance ; il manque de grâce, mais non de finesse ; il est à la fois moqueur jusqu'à la satire et religieux jusqu'à la superstition ; des loisirs forcés développent en lui l'imagination, l'intelligence, le be-

[1] Cf. Ernest Grosse, *Les débuts de l'art*, p. 113, note : L'art ornementaire, trad. franç., Paris, Alcan.

soin de culture ; il est conservateur et routinier ; mais, comme l'ingratitude du sol le force souvent à émigrer, il peut devenir cosmopolite ; à l'étranger, en revanche, le « mal du pays » le fera généralement souffrir : Ajoutons à ces caractères, comme une conséquence naturelle, le patriotisme et l'esprit pratique, utilitaire, — et nous aurons l'Alpicole.

Que nous habitions les vallées ou le plateau, que nous soyons Latins ou Germains, nous devons tous, nous autres Suisses, à nos montagnes, une certaine manière de voir, de comprendre, d'aimer, d'interpréter la nature, — un certain principe esthétique qu'il nous reste à compléter par le classicisme. « Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux, dit Jean-Jacques [1]. » Opposons aux Alpes ce paysage de Barrès, si conforme à la sobre nature française : « La vertu de ce paysage, c'est qu'on n'en peut imaginer qui soit plus désencombré. Les mouvements du terrain, qui ne se brisent jamais, mènent nos sentiments là-bas, au loin, par delà l'horizon.... De grands espaces agricoles, presque toujours des herbages, ondulent sans un arbre ; puis, çà et là, sur le renflement d'une douce courbe surgit un petit bois carré de chênes, ou quelque mince bouquet de bouleaux [2]. » Laissons maintenant conclure notre Charles-Victor de Bonstetten : « Ce qui relève la vue de nos lacs, dit-il dans *La Scandinavie et les Alpes*, en décrivant la traversée du Schlesswig-Holstein, c'est d'y voir resplendir la profondeur du ciel, et d'y trouver comme sur une toile légèrement ondoyante la peinture de quelque portion de son rivage.... Dans les grandes plaines dénuées d'arbres, l'horizon, au lieu de s'agrandir, s'étrécit comme celui de la haute mer, et l'on est presque effrayé du sentiment d'abandon qui vient s'emparer de nous dans ces *espaces sans objets* [3]. »

[1] *Confessions*, IV, 1773. — [2] *Au service de l'Allemagne*, I. — [3] *La Scandinavie et les Alpes*, Genève-Paris, 1826, ch. V, p. 80-81.

IV

Institutions, histoire, milieu naturel, les Alpes, humanisme, Réforme, voilà les cinq éléments qui ont constitué l'*esprit suisse*. On les retrouve réunis dans les œuvres de tous nos écrivains, ou peu s'en faut, du XVIIIe siècle, — aux origines mêmes de notre vie littéraire.

Au XVIIIe siècle, le développement normal des institutions s'était arrêté ; l'équilibre semblait établi, et une forme sociale était trouvée, admirablement adaptée aux besoins de l'époque, et qui, sans l'aveuglement des uns, la haine des autres, la brutale intervention des armées françaises, aurait pu se modifier lentement, s'élargir, et faire de la Suisse une seconde Angleterre, une Angleterre républicaine, plus libre et non moins traditionnelle que la première : nous voulons parler du *patriciat*.

Qu'est-ce que le patriciat ? C'est, dans son principe, une *aristocratie municipale* composée d'un nombre déterminé de familles auxquelles seules appartient l'exercice du pouvoir. Ces familles sont à la tête de la bourgeoisie, la bourgeoisie gouverne la cité, la cité elle-même le territoire divisé en bailliages. Toujours en son principe, le patriciat reste ouvert : l'une de ses familles vient-elle à s'éteindre, elle doit être remplacée par une autre famille prise dans la bourgeoisie. Cette dernière est organisée en abbayes ou corps de métiers, — « Zünfte », — qui sont autant de collèges électoraux. Pour être bourgeois il faut posséder une maison en ville, sur laquelle le *Bürgerrecht* ou droit de cité est reconnu : on est alors inscrit sur un registre spécial, toujours ouvert lui aussi. Les non-bourgeois ou « habitants » peuvent être partiellement électeurs, mais ils ne sont pas éligibles : ils forment néanmoins la réserve dans laquelle, lorsqu'une place

est vacante, on choisit, par rang d'ancienneté, une nouvelle famille bourgeoise. En dehors de la capitale, dans le « pays sujet », les bourgades ou certains gros villages jouissent, sous la surveillance du patriciat, de l'autonomie municipale et ne laissent point même de posséder des codes particuliers ou *coutumiers*. Les villages sont la plupart des seigneuries civiles ou religieuses : les seigneurs, — patriciens ou gentilshommes d'anciennes races féodales devenus vassales de la cité, — n'exercent que des droits fort restreints, dîme et basse justice. Tout homme valide appartient à la milice et suspend au-dessus de son foyer ses armes de guerre, symbole de sa liberté. Un villageois peut assez facilement devenir habitant ou même bourgeois de la bourgade la plus proche : ses fils ou ses petits-fils y exerceront quelque magistrature locale ou subalterne ; ses descendants iront habiter la capitale où, par degrés, ils s'élèveront jusqu'au patriciat. Organisation vraiment admirable, république hiérarchisée dont les chefs sont élus par une sorte de sélection naturelle. Nous n'en donnons ici que l'« idée séparée », car chaque canton et chaque ville présentaient au XVIIIe siècle de nombreuses variantes. Mais le patriciat est bien alors le type même de l'organisation sociale de la vieille Suisse : La « landsgemeinde », ou assemblée générale de tous les citoyens présidés par un landammann, assisté lui-même d'un Petit Conseil, — landsgemeinde d'Uri, d'Unterwalden, d'Appenzell, — n'est elle-même, malgré ses apparences pastorales et démocratiques, qu'un patriciat simplifié, adapté aux conditions d'un peuple montagnard et sans capitale, mais qui est « le souverain », et dont les « hommes libres » ont tous les pouvoirs du bourgeois de Berne ou de Zurich [1].

Malheureusement, le patriciat renfermait en soi les germes

[1] On trouvera un tableau complet des diverses institutions de la Suisse dans Zurlauben, *Tableaux de la Suisse*, 3 vol. in-fol., Paris, 1780-1788, t. II.

de l'oligarchie : il en devait mourir, comme notre démocratie mourra, étouffée sous le joug des majorités aveugles. Le jour où les familles privilégiées fermèrent les registres et se constituèrent irrévocablement en « familles régnantes », la Suisse ne fut plus qu'une monarchie déguisée sous des apparences républicaines. Ce changement se fit d'une manière insensible dès la fin du XVIe siècle. Alors, grâce aux « services étrangers », aux grades, aux décorations et aux titres distribués avec libéralité par les princes, des aristocraties éclairées, en revanche cosmopolites, se forment, comme à Fribourg, aux côtés de bourgeoisies de même origine, mais d'autant plus exclusives et d'autant plus jalouses qu'elles n'ont point partagé la fortune de la noblesse, et qu'elles se vengent en se retranchant dans leur absolutisme. Ou bien si, comme à Berne, par de sages règlements, la scission fut évitée dans le patriciat, on vit le pays souverain, qui revendiquait le droit divin pour mieux affermir les prétentions monarchiques de sa personne morale, opprimer ses sujets de la manière qui pouvait leur être le plus sensible : en leur déniant d'anciens privilèges. Néanmoins ce serait manquer de tout sens historique et déchoir au rang de pamphlétaire attardé que de méconnaître la grandeur d'un système politique grâce auquel ont prospéré nos villes, ces centres de culture indispensables ; grâce auquel enfin les *cantons*, ces petites patries autonomes et harmoniques dont les diversités font la cohésion de la plus grande et qui demeurent son unique raison d'être, ont pu se développer conformément au génie local, à leur histoire particulière et à leurs antiques traditions.

Mais, si chaque canton est alors un état souverain, libre de se gouverner à sa guise, de conclure des alliances avec ses voisins et des « capitulations » avec les princes, comment parler de l'esprit national au XVIIIe siècle ? Le patriotisme suisse ne laisse pas d'exister pourtant, mais il est différent

du nôtre. Essayons néanmoins de le définir. Et, tout d'abord, reconnaissons qu'à défaut des institutions, il a comme base l'*histoire*. L'ancienne Confédération des Treize Cantons avec leurs sujets, alliés ou protégés, était une société d'assurance mutuelle ; elle n'était point une nation, mais un *corps*, — le Corps helvétique, — analogue, par la diversité même de ses membres et l'ordre hiérarchique auquel ces derniers étaient soumis aux assemblées des diètes, au patriciat lui-même. Les alliances particulières : — celle qui, par exemple, unissait entre eux, dès les origines, Lucerne et les Petits Cantons, ou bien encore cette alliance grâce à laquelle Genève pouvait compter sur l'appui de Berne ou de Zurich, — étaient autant d'anneaux d'une vaste chaîne. L'alliance générale était une garantie diplomatique ou militaire de l'indépendance particulière. On avait le respect de la foi jurée, le souvenir des grandes victoires, le culte des héros : bien avant même le mouvement du « retour à l'antique », les esprits cultivés se plaisaient à comparer l'histoire suisse à celle de Sparte, d'Athènes et de Rome. On savait que chaque Etat était trop faible pour agir seul, mais on se glorifiait d'être invincible à la condition de n'être point divisé. Certains historiens modernes, dont le parti pris politique est trop visible pour que l'on puisse accorder quelque crédit à leur science et à leur impartialité, se sont plu à exagérer la corruption du sens patriotique à la fin du XVIIIe siècle ; mais c'est méconnaître cette grande force de notre histoire : la volonté collective, la fidélité. On objectera la guerre civile de Vilmergen, en 1712 ; je répondrai à cela qu'en 1772 soixante ans de paix s'étaient écoulés, le même espace qui, en 1909, nous sépare du Sonderbund ; et cependant qui pourrait suspecter, à l'heure actuelle, le patriotisme d'un Genevois ou d'un Fribourgeois ? La meilleure preuve de ce que j'avance réside dans la grande prospérité économique de la vieille Helvétie qui était autrefois ce qu'elle est aujourd'hui : une nation dont l'in-

dustrie faisait déjà concurrence à celle de la France et même de l'Angleterre. Or, les nécessités économiques sont un gage d'union et d'entente, et la force de production d'un pays dépend de la force du sentiment national. Le patriotisme suisse d'un Bernois ou d'un Schwyzois, en 1798, n'est pas contestable, mais celui d'un Vaudois non plus : Rovéréaz et Frédéric-César de la Harpe sont deux patriotes, qui, pour parler comme le vieux Bridel, « aimaient leur pays en grand [1], » mais ils n'étaient point d'accord sur la *manière*. Les Tessinois eux-mêmes, qui auraient pu devenir Italiens, refusèrent aux cris de « liberi ma Swizzeri ! » une nationalité plus conforme à leur langue, leur race et leurs traditions, que celle de ces anciens maîtres dont le joug avait pourtant été dur pour eux. Certes, le sentiment national de nos pères n'était ni aussi précis, ni aussi logique, ni aussi absolu que le nôtre : il apparaît confus, hésitant ; l'idéologie d'un siècle « philosophique » le gouverne et l'abstrait sans cesse des réalités ; mais on n'en saurait nier l'existence, malgré la diversité des formes contradictoires qu'il ne cesse de revêtir. Si, au XVIIIe siècle, l'unité nationale n'avait pas existé dans les esprits, il n'y aurait point d'Helvétie à l'heure actuelle. Et, si nous nous souvenons qu'un écrivain suisse, à cette époque, n'est pas un auteur de profession, mais un pasteur, un professeur, un magistrat le plus souvent, et toujours un « citoyen », nous comprendrons mieux l'influence des institutions, de l'histoire et du patriotisme, sur ses idées, son œuvre et sa doctrine.

L'influence du milieu naturel est directe ou indirecte, consciente ou inconsciente. Nous avons indiqué comment la configuration montagneuse de la Suisse a favorisé le contact entre les races, puis leur union, en leur imposant à toutes des conditions d'existence identiques ; comment elle a développé chez les habitants certains caractères, certaines ten-

[1] *Essai sur le lac Léman. Cons.* t. V, p. 29.

dances esthétiques et morales ; comment elle a favorisé à la fois l'esprit particulariste, qui créa les cantons, et, dans les cantons, les institutions communautaires dont le patriciat est le développement. Néanmoins, on peut dire que, jusqu'au XVIIIe siècle, les Alpes furent sans influence directe sur la culture. La vie alpestre était celle des vallées et des pâturages ; seuls, les chasseurs à la poursuite du gibier se hasardaient parfois à gravir un sommet, à franchir un glacier : glacier et sommet faisaient peur, et, faute d'autres épithètes, on les qualifiait d'horribles. En revanche, le sentiment de la nature, instinctivement, s'exprimait déjà par une brève description, par des recettes contre le « mal du pays », par un fond de tableau, — comme celui de la *Visitation de la Vierge*, de Hans Friess, au Musée de Bâle, ou celui du *Martyre des dix mille chevaliers* de Manuel Deutsch, au château de Cressier, ou celui encore de l'*Adoration des mages* du Maître à l'Œillet, aux Cordeliers de Fribourg. Mais la nature n'était pas une fin en soi ; les moyens d'expression surtout manquaient encore. Il fallut toute la popularité de la géologie et de la botanique, toute cette curiosité scientifique issue de l'humanisme, pour attirer les regards vers les hauteurs. Il fallut enfin toute l'influence de la poésie anglaise et de la « philosophie » française pour qu'on découvrît la beauté des forêts, des « alpenglühn », des torrents, des glaces et des roches. C'est à ce moment que parurent, en Suisse même, les hommes nécessaires : un Haller, un Gessner, un Rousseau. Conservateurs ou libéraux, philanthropes et utopistes, tous alors voulurent conquérir les Alpes ; — les uns pour en faire la patrie de la vieille Suisse et la mère des vertus ancestrales, pour les opposer comme une barrière infranchissable aux idées étrangères et nouvelles ; les autres pour y retrouver l'« âge d'or » égalitaire et l'état de nature. Nous avons, dans le dernier chapitre de notre premier volume, montré comment, à cette époque, dans la prose d'un

Bridel, par exemple, ces deux conceptions s'enchevêtrent et se confondent.

L'*humanisme* fut importé d'Italie en Suisse au xv[e] siècle. Quand les rudes guerriers de Hohensax et de Schinner descendaient vers les vallées tessinoises et les plaines lombardes, — vers Faido, Roveredo, Novare, Alexandrie, Milan, Pavie, Plaisance et Marignan, — ils ne songeaient guère, sans doute, à ramener chez eux, parmi le butin de leurs éphémères victoires, des objets d'art autres que des étendards ou des armes, des manuscrits autres que des traités de libre trafic. Cette époque, cependant, — dont l'héroïsme nous est cher, car nous voyons pour la seule fois dans notre histoire l'Helvétie s'élever au rang de grande puissance européenne, — prend à nos yeux une apparence symbolique : la conquête de notre plus belle civilisation. L'humanisme est, en effet, aussi fécond en Suisse qu'en Allemagne et qu'en France ; mais la renaissance qu'il provoque a cela de particulier qu'elle ne rompt ni avec le milieu, ni avec les traditions, mais qu'elle les complète. En 1416, Poggio Bracciolini, attaché comme secrétaire pontifical au Concile de Constance, visite Saint-Gall, Baden, Bâle, et les décrit. En 1432, Æneas Silvius, également attaché à un autre concile, celui de Bâle, fonde en la ville impériale un cercle élégant de disciples. Son plus fidèle ami, Nicolas de Wyl, de Bremgarten en Argovie, publie en 1478, sous le titre de *Translations* [1], une série de romans, de nouvelles et d'essais traduits de Poggio, de Boccace, de Pétrarque. En 1459, c'est l'érection, à Bâle, de la première université suisse : Sébastien Brandt y enseigne, Holbein peint le portrait d'Erasme. Dans la cité rhénane, aux maisons de grès rouge, à Zurich, à Berne, à Soleure, à Fribourg, à Lucerne, l'humanisme est naturalisé bourgeois. L'esprit suisse, rude et inculte, s'affine, s'adoucit

[1] *Translationes* (Teutschungen), Esslingen, 1478 ; rééd. Strasbourg, 1510 ; Augsbourg, 1536. Analyse dans Bæchtold, op. cit., p. 232.

et prend une singulière noblesse au contact de la latinité : l'étude des anciens développe le patriotisme et la langue de Tacite et de Tite-Live devient la troisième langue littéraire de l'Helvétie. Partout l'on fonde ou l'on réorganise des collèges, comme celui de Saint-Michel à Fribourg ; une tradition nouvelle se forme : celle des belles-lettres classiques que Bodmer, Breitinger, Haller, tous nos écrivains ont tant cultivées. Mais l'esprit critique de l'humanisme ne tarde point à s'orienter dans deux directions : l'*histoire nationale* et les *sciences alpestres*. Le vieil Egidius Tschudi de Glaris est le premier écrivain que l'on puisse qualifier de Suisse ; Conrad Gessner, Simler, Scheuchzer sont les précurseurs de Sulzer, de Haller, de Saussure et d'Agassiz. Certes, la légende et les traditions fabuleuses obscurcissent encore la vérité des faits dans la *Chronique helvétique* [1] du sagace et fruste Glaronnais ; certes, Simler et Scheuchzer découvrent encore dans les Alpes trop de géants, de vampires, de dragons, de trésors et de prodiges ; mais l'impulsion est donnée : nous savons la passion de Bridel et de ses contemporains pour l'histoire, la minéralogie et la botanique.

* * *

Mais un écrivain suisse, quel qu'il soit, ancien ou moderne, allemand ou romand, doit à la Réforme bien plus qu'à l'humanisme et autant qu'à l'idée nationale ou aux Alpes, les caractères saillants de son esprit. Ces caractères, qui lui sont communs avec les autres nations protestantes et qui, par conséquent, l'ont rapproché de ces dernières, paraissent les moins modifiables et les plus réfractaires à l'évolution, sans doute parce qu'ils sont uniquement moraux, et qu'ils échappent ainsi à l'influence des autres doctrines. En effet, l'empreinte du protestantisme est ineffaçable, parce

[1] *Chronicon Helveticum*, Bâle, 1734-1736, 2 vol. in-fol. (incomplets).

que son essence n'est ni un dogme, ni un *credo*, ni même la foi au christianisme, mais une certaine manière de penser, de vivre et d'agir. L'esprit protestant ramène tout à la morale : « Il n'y a de constant et de parfaitement égal à soi-même que la morale[1], » écrit Vinet ; et plus loin : « Le protestantisme... n'est, à proprement parler, qu'un espace ménagé à la liberté de conscience, et où peuvent s'abriter également la foi et l'incrédulité[2]. » Si donc le protestantisme favorise puissamment la liberté intellectuelle et individuelle, la critique, les sciences religieuses et profanes, et par conséquent la production littéraire, il en restreint par ailleurs les limites et le but. Il est souvent, surtout en Suisse romande, réaction plus qu'action. Car, si le protestant est libre, il est responsable envers lui-même de sa propre liberté ; il en doit sans cesse vérifier l'usage ; il est sans cesse obligé de consulter sa propre conscience, la seule autorité qu'il reconnaisse, pour savoir ce qu'il peut croire et comment il peut agir. De là, souvent, une perpétuelle inquiétude, de perpétuels scrupules, une timidité dans l'expression qui contrebalance la hardiesse de la pensée, des préoccupations moralisantes et pratiques, une recherche jamais satisfaite du bien et de la vérité. Le protestant ne se demande pas : « Qu'est-ce que l'art ? » mais : « Quel est le but de l'art, et à quoi peut-il servir ? » Un trop grand souci de style, un trop grand amour de la forme lui paraissent une sorte d'idolâtrie. Rationaliste et réaliste, malgré ses élans de mysticisme et jusque dans ce mysticisme même, il ne conçoit la littérature que d'une certaine façon, la moins littéraire, oserions-nous dire. Cette conception possède, d'ailleurs, une grandeur incontestable et une sévère et sobre beauté. Nous lui devons le peu de chefs-d'œuvre que la Suisse a vu s'élever de son sol, arbres robustes, plus riches en fruits qu'en fleurs. Sans le protes-

[1] *Etude sur la littérature française au XIXe siècle,* Paris, t. I, 1849, p. 234. — [2] *Ibid.*, p. 488-489.

tantisme, il le faut reconnaître bien haut, nous n'aurions, ni Rousseau, ni Vinet, ni Mme de Staël, ni Benjamin Constant, ni Pestalozzi, ni Jérémias Gotthelf ; l'Ecole suisse n'existerait pas, et nous devrions nous contenter de bien peu de chose : une production littéraire analogue à celle d'un grand duché de Luxembourg.

Nous retrouverons tous ces caractères, — qualités ou défauts, — dans les œuvres que nous allons étudier. Mais il nous reste à signaler d'une manière plus précise les résultats littéraires et sociaux de la Réforme dont les écrivains de l'Ecole suisse ont pu bénéficier. Je crois bien que c'est grâce à l'intense production intellectuelle provoquée par elle dans toute l'étendue de la nation, — pamphlets, controverses, discussions théologiques, homélies et discours, — que la profession d'écrivain fut possible en des milieux dont le commerce, les guerres et la politique absorbaient toute l'activité. La Réforme créa la littérature romande et la littérature suisse allemande, en généralisant l'emploi des langues vulgaires et en l'étendant à des domaines où, jusqu'alors, le latin seul avait régné. Quand en 1534 parut la nouvelle Bible zuricoise, le triomphe fut définitif, non seulement de l'allemand sur le latin, mais encore de l'allemand littéraire sur le dialecte ; — triomphe que le dictionnaire de Fries, revu et corrigé par Josué Maler, avait, dès 1541 [1], préparé et facilité. En outre, le peuple lui-même fut appelé par la force des choses à s'occuper de questions dont on avait eu soin de le tenir éloigné ; quelques esprits et quelques gouvernements commencèrent de s'inquiéter du problème de l'instruction publique ; on fonda des académies et des bibliothèques. Les cantons restés fidèles à la religion de leurs pères furent entraînés dans le mouvement : Fribourg, pour mieux lutter contre Calvin et contre Zwingli, fit appel aux nobles armes de l'humanisme, de l'histoire et de la théologie ; et ce

[1] *Dictionnaire latino-germanicum.* Bæchtold, p. 426.

fut une époque héroïque que celle de cette résistance intellectuelle, avec ses grandes figures du chancelier de Techtermann et du jésuite Canisius, le fondateur de ce collège Saint-Michel qui, du haut de la colline de Belsai entourée de rempart, dominait comme une forteresse la cité patricienne. En effet, la Réforme fut, à tous les points de vue, un stimulant pour le catholicisme qu'elle contribua à fortifier, à épurer, et sur lequel elle ne laissa point d'exercer une influence salutaire par ses idées et ses préoccupations morales. La meilleure preuve en est la fortune singulière du théâtre au XVIe siècle : issu des mystères du moyen âge et des « spectacles » populaires, comme la fête des Trois-Rois à Fribourg ou le « Fritschizug » à Lucerne, le drame de la Réforme, dont la richesse est alors, à elle seule, presque aussi considérable que celle du théâtre allemand, est le miroir d'une génération combative, égarée par les passions confessionnelles, souvent grossière et même cruelle, mais ardente et féconde. Le protestantisme était loin des préjugés de la *Lettre à Dalembert*, parce qu'alors l'influence française ne se faisait pas encore sentir. Mais ce beau feu ne dura guère. Les spectacles furent peu à peu condamnés et prohibés par la censure. La Réforme, en proscrivant le « culte des images », porta un coup mortel à l'art national qui était essentiellement religieux : de nos jours encore, c'est le « sentiment artistique » qui manque le plus à nos lettres romandes, et ce défaut les empêchera longtemps de se renouveler. Au XVIIIe siècle, l'activité d'un écrivain est limitée à certains genres : la philosophie, la pédagogie, la critique, les « essais moraux », l'histoire, les sciences naturelles ; la poésie qui va naître plus tard avec Haller, Gessner, Lavater et Salis, cherchera dans ces genres mêmes, auxquels elle ne laissera point d'être asservie, la meilleure part de son inspiration.

Par son caractère international, la Réforme acheva de

mettre la Suisse en contact avec l'étranger. Ce contact, l'émigration et les guerres le favorisaient depuis longtemps sans doute, mais l'Alpicole se préoccupait fort peu d'acquérir une culture et d'orner mieux son esprit. Le protestantisme renoua peu à peu, entre l'Allemagne et les cantons, des liens qu'avaient rompus les dures et féroces guerres de Souabe ; ce fut précisément grâce à l'Ecole suisse que nous avons exercé quelque influence dans la grande littérature germanique. Dans la partie romande, les résultats furent moins heureux, car le protestantisme arrêta l'élan de l'esprit latin. Il nous pénétra d'idées septentrionales. C'est à lui que nous devons ce germanisme intellectuel et religieux, qui est en perpétuel conflit avec les traditions de notre race et notre langue. Mais il ne faut point être injuste : au XVIII[e] siècle, il y eut une nation dont la philosophie et les lettres devaient heureusement renouveler, au moment opportun, en Allemagne et en France, une poésie sans poésie et une pensée énervée par une métaphysique artificielle. Bien avant qu'elle ne se fît sentir à Paris, à Leipzig ou à Berlin, l'influence anglaise, grâce à la Réforme, avait pénétré en Suisse, où elle agissait en silence sur la religion, l'éducation et les mœurs. Mœurs et religion, d'ailleurs, tout contribuait à rapprocher l'Helvétie réformée de la Grande-Bretagne, cette monarchie protestante, éprise de la liberté comme un Etat républicain. Dès les premiers jours de Zwingli et de Calvin, un échange de missionnaires s'établit entre l'île des puritains d'une part, et, d'autre part, Genève, centre de langue française, et Zurich, centre de langue allemande. On commença par traduire les théologiens anglais, puis les moralistes, enfin les savants et les philosophes. Le premier livre connu, de langue française, sur l'Angleterre, est d'un Genevois : *Lesage de la Colombière*. Jean-Alphonse Turrettini réorganise l'Académie de Calvin d'après une méthode — éducation pratique et connaissances positives, — qu'il a pré-

cisément appris à connaître en Angleterre même. La littérature, nécessairement, devait avoir son tour : Bodmer traduisit Milton, il l'imita même, il le fit connaître à l'Allemagne[1]. Cette poésie nouvelle, toute imprégnée d'esprit biblique, toute frémissante d'un amour nouveau pour la nature, enseigna à nos auteurs, — un Salis, un Gessner, un Bridel, — l'art de chanter nos montagnes, nos lacs et nos paysages ; elle aurait pu même leur enseigner la manière de lire et de comprendre la Bible. Il est dommage, en effet, que, dans la Suisse française protestante, on n'ait point su profiter de cet exemple : nous aurions appris à nous intéresser, non aux idées seules, mais aux choses ; nous aurions appris surtout la manière, qui nous manque, de nous créer un art et une poésie : « La Bible, dit C.-F. Ramuz, n'est-elle pas notre vraie antiquité ?... Noé, Abraham, Joseph, la femme de Putiphar ne sont-ils pas chez nous, depuis l'école du dimanche, des personnages populaires ?... En outre, notre vie très agricole et pastorale ne rappelle-t-elle pas celle des premiers patriarches qui allaient dans la vie environnés de leurs troupeaux. Le paysage conviendrait à la scène, la scène conviendrait à nos mœurs. » Bodmer, Gessner, Lavater et Bridel avaient entrevu cette vérité, car la Bible leur était familière autant qu'à Milton, leur maître[2].

* * *

Il est, semble-t-il, dans l'ordre même des choses, que nous subissions à la fois les influences les plus contradictoires : si nous ne savons pas raisonner sur nos besoins essentiels, si nous n'établissons point une sorte de hiérarchie

[1] Vreeland, *Etude sur les rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre jusqu'à la publication de la Nouvelle Héloïse,* Genève, 1901. — Th. Vetter, *Zürich als Vermittlerin englischer Lit. im 18. Jahrh.* Zurich, Schulthess, 1901 (broch.).

[2] C.-F. Ramuz, Réflexions, *Voile latine*, 2e année, No 2, p. 126.

entre les influences, nous risquons de nous disperser dans le doute et l'anarchie, ou de nous enfermer dans des préjugés irritables ; de là vient peut-être que nous sommes timides et méfiants, et plus capables de réagir que d'agir.

Presque en même temps que la Réforme établissait une voie d'échanges intellectuels entre la Suisse d'une part, et, d'autre part, l'Allemagne et l'Angleterre, l'intervention de la France allait nous imposer la littérature et presque la langue, les mœurs, les arts, toute la culture d'une société catholique et monarchique par excellence. Intervention heureuse et nécessaire, qui acheva de donner à notre civilisation encore incomplète et à notre esprit toujours rude, la politesse, l'honnêteté, le goût qui leur manquait encore.

Ce fut par le « service étranger » que ces relations nouvelles s'établirent. Les Suisses habitaient une terre ingrate et étroite qu'ils eurent vite fait de surpeupler. L'émigration devint un mal nécessaire. Mais, au temps de jadis, on ne connaissait, — il semble que certains de nos historiens l'aient oublié, — ni l'industrie, ni le commerce, tels que nous les concevons de nos jours. A peine vers le milieu du XVIII[e] siècle commençait-on à émigrer vers les îles et vers l'Amérique. L'homme du peuple qui voulait vivre à l'étranger s'engageait comme soldat, le gentilhomme pauvre ou cadet de famille, comme officier ; seul, le bourgeois instruit d'une petite ville protestante devenait volontiers précepteur, professeur ou ecclésiastique en Angleterre, en Suède, en Prusse, dans le Brandebourg ou dans les Cévennes. La réputation de bravoure que s'étaient acquise nos pères les faisait rechercher par les princes. De la sorte s'établit la mode des « capitulations ». C'est, paraît-il, un usage cher aux orateurs exaltés de nos banquets démocratiques que de tonner contre les abus de l'ancien régime, et de dénoncer la servitude de ces mercenaires qui combattirent, en habits rouges ou bleus, sous les étendards du roi ou du *stadthouder*. Ces orateurs

oublient tout d'abord qu'il est plus noble et moins avilissant de « servir l'étranger » avec le mousquet ou l'épée que de le « servir », une serviette sous le bras, dans des palaces, comme nous le faisons aujourd'hui. L'« industrie hôtelière » n'a point tous les avantages des capitulations, mais elle possède de plus graves inconvénients : il suffit d'une « station » pour corrompre une vallée ; et, à vrai dire, il ne paraît point que nos mœurs soient meilleures que celles de nos ancêtres, ni que celles de nos ancêtres eussent été pires que les nôtres, car ce que l'homme gagne d'un côté, il le perd de l'autre. Qui veut être historien, doit oublier les idées du temps présent et s'efforcer de revêtir celles de l'époque dont il cherche à faire revivre le tableau devant nos yeux. Certes, les capitulations ont été la cause de graves abus ; certes, elles ont pu exercer sur nos mœurs une influence souvent malheureuse. Mais elles entretenaient l'esprit guerrier : sans les régiments suisses au service de France, nous ne pourrions avoir, aujourd'hui, d'aussi bonnes milices. Elles étaient une nécessité sociale, un besoin du peuple même, et non celui d'une seule caste aristocratique. Le soldat des cantons n'était point d'ailleurs un mercenaire, ni un déraciné : il retrouvait au régiment son drapeau, ses chefs naturels, ses camarades, sa langue, ses chants familiers, et jusqu'à ses institutions, car il était jugé, non selon la justice étrangère, mais selon ses propres lois. Nos troupes soldées étaient la meilleure sauvegarde de notre indépendance, les princes ayant plus d'intérêt à être nos alliés que nos conquérants. Enfin, au point de vue de l'histoire de la culture, grâce aux capitulations, nous ne fûmes plus un peuple isolé et plus ou moins barbare, mais nous devînmes une véritable nation européenne, ouverte aux idées, capable de les comprendre et d'en mettre à son tour en circulation à travers le monde. Nous n'avons plus à craindre le retour du patriciat ; l'ancien régime est aboli, nul ne songe à le restaurer : ne serait-il

point temps de rendre justice au passé, et de faire rentrer dans le trésor de nos gloires nationales les noms de ces batailles où les Suisses se sont illustrés : Meaux, Fontenoy, Steinkerque, Nervinde, Tortose, Baylen ? Ne laissons plus jeter de la boue sur ces drapeaux où l'on peut lire la belle devise : *Ea est fiducia gentis*, et que le sang suisse a noblement tachés. La réhabilitation impartiale du « service étranger » ne peut se faire à un meilleur moment qu'à l'époque où nous sommes ; nous ne l'attendrons pas longtemps, je l'espère.

La culture française vint ranimer un art que la Réforme avait éteint. Tel est son caractère de sobriété, de goût et de mesure, qu'elle s'adapta parfaitement à nos paysages et à nos mœurs. Elle les affina, les compléta, et leur donna de la grâce : ainsi, dans les rues escarpées de Fribourg, ces petits hôtels patriciens aux moulures singulièrement discrètes sous l'ombre des grands toits rustiques ; ainsi, dans la campagne bernoise ou au bord du Léman, ces manoirs dont les sobres façades s'encadrent de noyers et de chênes, dont les fenêtres rayonnent sur les prés, et dont le faîte orné de girouettes semble parfois se confondre avec la ligne lointaine et bleue des montagnes. C'est dans un pareil décor qu'il faut évoquer sans cesse les écrivains de l'Ecole suisse. Ils habitent en de vieilles maisons aux lourdes boiseries allemandes ; un poêle octogonal, dans un coin de la chambre, montre, comme un livre d'images, sur ses catelles enluminées, l'histoire de Guillaume Tell ou les scènes de la Bible ; le jour un peu terne qui vient du lac ou de la campagne, s'égaie et s'illumine en traversant les verres multicolores des vitraux ; il y a des bancs et de grands coffres peints le long des murailles ; au dehors, une porte de la Renaissance s'ouvre sur un corridor aux voûtes en croisée d'ogives. C'est la vieille demeure suisse allemande, plus cossue qu'élégante, plus bourgeoise que noble, plus rustique que simple, où la « Gemüthlichkeit »

règne plus que la politesse. La culture française s'installe à ce foyer, avec la même discrétion qu'elle a mise, à Genève, à s'installer au foyer gris et froid d'un magistrat calviniste. Elle ne songe point à démolir la maison, à enlever les verrières blasonnées, à démonter le poêle : elle se bornera simplement à déplacer certains meubles trop lourds, à poser sur un parquet bien ciré de délicats fauteuils Louis XV, à mettre des flambeaux sur la table, à poser dans une vitrine ses porcelaines de Sèvres, et, plus tard, de Zurich et de Nyon. Dans la bibliothèque, auprès des Bibles, des codes et des grosses, elle alignera les œuvres de Boileau, de Racine, de Molière, de Montaigne, de La Bruyère et de ce Fénelon tant aimé des Suisses. La chasse-t-on par hasard, elle se retire discrètement, mais elle laisse derrière elle ses bibelots, son art, ses livres et ses mœurs. Sans doute, elle se déforme parfois, et ses imprudents admirateurs ne laissent point d'irriter leurs compatriotes par un « snobisme » exagéré ; mais, patricienne dans les villes ou bergère dans les Alpes, sa présence remplit la Suisse entière de tout ce charme que, seule, la présence d'une femme sait mettre dans une vieille demeure.

La facilité avec laquelle la Suisse allemande ou réformée assimila rapidement la culture française, est la meilleure preuve qu'elle en éprouvait le besoin. De nos jours, on semble le comprendre, puisqu'à Berne, à Fribourg, à Bâle, notre jeune école d'architecture se plaît à construire des maisons des champs dans le style de Louis XIV ou de Louis XV. Peut-être même un peu de culture française aiderait-elle nos Confédérés de langue germanique, non seulement à perdre certains préjugés, mais à se défendre contre l'envahissement du mercantilisme et des « nouveautés » d'outre-Rhin : n'est-il point, à Zurich, plusieurs amateurs de peinture qui, à côté de leurs Hodler ou de leurs Amiet, s'enorgueillissent de posséder de bons impressionnistes ? Quoi qu'il

en soit, quand nous parlons de la France, et que nous discutons le rôle que son influence doit ou ne doit point exercer sur notre vie et sur nos mœurs, nous agirions mieux en nous exerçant à chercher en elle les éléments de culture qui nous peuvent être utiles, qu'en nous roidissant contre sa tradition et contre son esprit, sans se donner la peine de les comprendre. Muralt, autrefois, a pu condamner toute la littérature du grand siècle : Bodmer, bien qu'il ait combattu la servilité d'un Gottsched vis-à-vis des modèles français, n'a point laissé que de reconnaître la doctrine classique comme la meilleure, et de l'appliquer ; et la campagne menée par Rousseau contre le théâtre à Genève doit nous intéresser comme le symptôme d'un état d'esprit, mais non comme un exemple à suivre. Un *festspiel* ne remplacera jamais, pour une intelligence et une sensibilité cultivées, *Phèdre*, *Andromaque* ou *Bérénice*.

Il n'y a pas de culture, à un moment donné, sans l'intervention d'une aristocratie. Les rois de France en créèrent une en Suisse ; on lui refuse aujourd'hui l'existence légale : qu'elle se contente de son existence historique, — et qu'elle s'efforce de s'ennoblir par cette existence morale grâce à laquelle il lui sera possible, sinon de subsister toujours, au moins de s'éteindre noblement et d'une manière utile, en laissant après soi, à notre démocratie, des exemples d'honneur, de travail et d'amour de la gloire.

Cette aristocratie, — qu'il ne faut point toujours confondre avec le patriciat, — exagéra sans doute les mœurs françaises, ou tourna, comme dans le Pays de Vaud, au cosmopolitisme : ainsi Benjamin Constant ; ainsi le général baron de Besenval [1], de Soleure, qui se révèle, dans ses *Mémoires*, comme le type du gentilhomme dont la langue n'a pas le moindre accent, mais dont l'esprit ne s'embar-

[1] *Mémoires de Besenval*, publ. par le comte de Ségur. Paris, 3 vol., 1805 ; rééd., Paris, 2 vol., 1827 et 1843.

rasse guère de scrupules. Il se forma des salons suisses, — des salons dans lesquels le luxe eut moins de part que les divertissements de l'esprit et les plaisirs rustiques. Quelques-uns furent très importants : en étudiant la vie de Bridel, nous avons cité celui de Mme de Charrière de Bavois, à Lausanne. Mentionnons encore, à Colombier, la maison de Mme de Charrière, cette femme qui, sortie de la Hollande au moment où ce pays était dans des conditions de culture analogues à celle de la Suisse au XVIIIe siècle, sut si bien comprendre et peindre son milieu d'adoption auquel elle enseigna les plus fins plaisirs de l'observation piquante et psychologique et les meilleures grâces du style [1]. Julie de Bondeli, à Berne, amie à la fois de Wieland, d'Usteri, de Lavater et de Rousseau, servit d'intermédiaire entre les deux littératures [2]. Il s'était formé, d'ailleurs, dans les patriciats, de véritables dynasties de savants et de penseurs : à Genève, les Saussure, les Candolle, les Budé ; à Bâle, les Merian, les Iselin, les Bernouilli ; à Zurich, les Gessner, les Bodmer. Il faut rendre un hommage approprié à ces hautes figures de gentilshommes cultivés : un Balthassar, à Lucerne ; un Zurlauben, à Zoug ; à Fribourg un baron d'Alt. Souvent plus libéraux que l'ensemble de leur caste, ils furent les précurseurs de l'Helvétie moderne, qui l'a trop oublié. Le Suisse est, d'ailleurs, essentiellement aristocrate : si Bridel n'est pas noble, il n'en appartient pas moins à une bourgeoisie très ancienne ; Jean-Jacques lui-même se vante d'être, « dès la naissance, appelé à partager la suprême puissance [3] » comme « membre du souverain ». Quant aux écrivains que nous allons étudier : Bodmer, Breitinger, Sulzer, Lavater, Haller, Gessner, Jean de Müller, le baron de Salis-Seewis,

[1] Ph. Godet, *Mme de Charrière et ses amis*, 2 vol., Genève, 1906. — Cf. notre *Bridel*, ch. II : Bridel et la société lausannoise, p. 57 s.

[2] E. Bodemann, *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*. Hanovre, 1 vol., 1874. — [3] *Epître à M. Parisot*.

ils appartiennent tous à l'aristocratie, patriciat, noblesse, bourgeoisie privilégiée.

L'esprit du XVIIIe siècle, enfin, — dernier élément de culture, — ne tarde point à faire, lui aussi, sentir son influence, soit sur la religion imprégnée d'un vague eudémonisme et d'un certain idyllisme biblique, soit sur les mœurs dans lesquelles on retrouve sa sensibilité et son amour pour la nature champêtre, soit encore par ses idées volontiers utopiques et humanitaires, jusque dans le patriotisme même. Mais le caractère national est assez fort pour ne point se déformer trop vite : nous l'avons démontré, dans le premier volume, à propos de la *Société helvétique*[1], mais il était nécessaire de l'indiquer brièvement dans ce tableau de la culture générale de la Suisse au XVIIIe siècle. Nous pouvons maintenant passer à l'étude de l'Ecole à laquelle ce livre est consacré.

[1] Cf. notre *Bridel*, ch. V, p. 171 s.

LIVRE PREMIER

La critique suisse : Bodmer, Breitinger, Sulzer.

CHAPITRE PREMIER

Le milieu de Bodmer et de Breitinger : La Suisse et Zurich, de la Réforme au XVIII[e] siècle.

Dans l'histoire de la littérature allemande, on entend par « Ecole suisse ou zuricoise » le groupe formé par Bodmer, Breitinger et leurs disciples immédiats. Mais le but que nous voulons atteindre n'est point exclusivement littéraire ; il est national, avons-nous dit, il est social, il est enfin la définition d'un esprit et l'histoire d'une culture. Aussi avons-nous élargi le sens habituel de ces termes familiers aux lecteurs de Gœdecke, de Bæchtold et de leurs savants émules : *die Schweizer*, *die Züricher*, *die Kritik der Schweizer*. Nous l'avons élargi pour l'étendre à toute une génération, à toute une époque ; nous l'avons restreint, d'autre part, puisque nous ne nous occuperons qu'incidemment, et d'une manière fort résumée, de l'influence exercée sur l'ensemble des lettres germaniques par Bodmer et par Breitinger. Il est donc entendu que l'Ecole suisse sera pour nous les écrivains des cantons allemands qui, au XVIII[e] siècle, quelque différents que puissent être les genres qu'ils ont cultivés et les groupements auxquels ils se rattachent, ont travaillé à la propagation de l'idée nationale et se sont inspirés d'elle.

C'est un lieu commun dont abusent volontiers les adversaires des théories et des doctrines, que d'affirmer qu'en histoire littéraire les œuvres précèdent la critique. Dans l'Allemagne du XVIII[e] siècle, nous voyons au contraire les

théories créer les œuvres, comme par une sorte de maïeutique. Winckelmann publie son *Histoire de l'art antique*, longtemps avant que Gœthe ait écrit ses *Elégies romaines* et son *Iphigénie*, avant que Thorwaldsen ait ébauché ses premières statues. Le *Laocoon* est antérieur aux drames et aux ballades de Schiller ; on retrouve l'influence de Herder et de Kant dans le roman et dans la poésie. D'ailleurs, en France même, nous constatons que la Pléïade, l'Ecole de 1660, — autrement dit Molière, Racine, Boileau, La Fontaine, — le romantisme n'ont pas craint de proclamer leur idéal, de formuler leurs disciplines esthétiques ou morales, de rédiger leurs « arts poétiques » : la production de ces grandes époques n'en a point été diminuée, bien au contraire ; car, au moment de s'engager dans une voie nouvelle, il faut savoir clairement où l'on veut aller, ce que l'on veut faire, contre quoi l'on veut réagir, et de quelle manière. A plus forte raison dans un petit pays aussi compliqué, aussi incohérent, aussi mal orienté que cette Suisse, au XVIIe siècle, en pleine décadence. Ce fut le mérite de Bodmer que de lui révéler son esprit, et que de lui apprendre à s'exprimer. Mais, à cette nouvelle littérature, ne fallait-il point une esthétique, une langue, des classiques et une tradition ?

I

Au moment où vont naître Bodmer et Breitinger, nous devons donc constater la décadence de l'ancienne Confédération héroïque et barbare que symbolise si bien cette fresque de Hodler au Musée national de Zurich : *La retraite de Marignan*. Cette décadence, dont les querelles religieuses de la Réforme sont la cause principale, a pour conséquence toute naturelle l'invasion des idées et des mœurs étrangères. La Suisse est dans un état instable de transformation et de transition. Vieille demeure construite et agrandie au hasard

des siècles, toits inégaux, escaliers tortueux, tourelles en saillie, cet édifice pittoresque, mais plein de place perdue et de désordre, lézardé et croulant, il le faut démolir pour satisfaire aux exigences de plus en plus impérieuses de la vie moderne.

Lorsque, dans un pays, on voit dégénérer et s'atrophier la culture intellectuelle et artistique, c'est, ou bien que cette dernière n'est plus conforme aux besoins de l'époque, ou bien aussi que la nation elle-même est atteinte dans ses organes essentiels, dans sa vie publique et privée. Dans le premier cas, il suffit d'une nouvelle Ecole pour redonner aux esprits, à l'aide de formes et de pensers, la force créatrice qui semble leur faire défaut : c'est la Pléïade après les grands rhétoriqueurs, ce sont les classiques après la Pléïade, ce sont enfin Rousseau et le romantisme lorsque le classicisme, devenu académisme et rhétorique, se fut épuisé à son tour. Mais, dans le second cas, théories, arts poétiques et modèles seront impuissants à réagir : autant revêtir un moribond de vêtements somptueux ; l'action et les idées morales sont alors les seuls remèdes : Réforme ou Révolution. Or, non seulement la Suisse, qui avait manqué jusqu'alors d'un art complet et d'une vraie littérature, sentait, à la fin du XVIIIe siècle, le besoin de renouveler ses modes désuets d'expression, mais encore il lui était indispensable, sous peine de se désagréger et de disparaître, d'acquérir le sentiment de son unité nationale. Sans Rousseau, sans Bodmer, sans les *Alpes* de Haller, l'*Histoire* de Jean de Müller, sans Muralt, la *Société helvétique* et Pestalozzi, — Morgarten, Sempach, Saint-Jacques, Morat auraient été vains.

* * *

Il est nécessaire, pour bien comprendre le rôle de l'Ecole zuricoise et la portée d'une doctrine déjà essentiellement moderne, de brosser à grands traits le tableau de l'ancienne culture suisse allemande.

Tant que les Suisses, — ne disons point encore la Suisse, — avaient lutté, soit pour la défense ou l'agrandissement de leur territoire, soit même entre eux, durant leurs guerres civiles et religieuses, bon gré mal gré, ils avaient pensé, ils avaient créé, ils avaient acquis des forces nouvelles. Quand Schinner, cardinal de Sion, vêtu de rouge, portant sur l'épaule une masse d'ébène noire, et monté sur une mule blanche, conduisait vers Marignan une armée de géants, dompteurs de rois, qui pour mieux marcher improvisaient des lieds héroïques ; quand Hohensax, à la tête de dix mille lances, traversait le long et pierreux défilé de l'Albula, afin d'opérer à Vérone sa jonction avec l'armée de ces Vénitiens dont l'art devait créer celui de la Valteline et de l'Engadine ; quand, dans la ville impériale de Bâle, les humanistes suisses, avec Erasme, le Pogge, Nicolas de Wyl, Holbein, déchiffraient quelque manuscrit latin et s'exaltaient à commenter une ode d'Horace ou un sonnet de Pétrarque ; quand les premiers savants, un Gessner, un Simler, allaient, non sans terreur, rechercher des merveilles sur les montagnes les moins dangereuses ; quand, à Berne ou à Lucerne, catholiques et réformés se défiaient les uns les autres dans leurs drames satiriques ou bibliques, — le *Jean-Baptiste* de l'Argovien Aal, la *Grandeur et décadence d'une louable Confédération* du Zuricois Ruf, ou la *Plainte des pauvres idoles* du grand peintre bernois Nicolas Manuel ; quand enfin les théologiens de Fribourg ou de Genève, un Murner ou un Zwingli, un Théodore de Bèze ou un Canisius, les moines blancs ou les prédicants noirs se renvoyaient mutuellement, par-dessus les foules en armes, leurs arguments passionnés, — la nation vivait, elle était féconde, elle nous apparaît, malgré tout, *une* dans son esprit, sa culture et son art. Evoquez les petites villes cuirassées de murailles jaunes : les ponts de bois relient les faubourgs par-dessus les rivières crayeuses ; à l'horizon, au delà des collines vertes et des montagnes bleues, on voit rougir, le soir, les pointes fines

des glaciers. Dans ces bourgades héroïques, les industries locales répandent l'aisance : c'est l'époque où Fribourg ne sait rien de plus beau à donner aux rois de France et de Navarre, que ses toiles longues d'une aune, grises ou noires, et toutes d'une pièce ; c'est l'époque où les artistes de Berne et de Bâle dessinent pour les maîtres verriers de Lucerne, de Schaffhouse ou de Zurich, ces cartons de vitraux aux éclatantes couleurs, dont les rudes emblèmes héraldiques : le taureau, l'ours, l'aigle, le bouquetin, — se détachent avec une vigueur singulière au milieu de trophées et d'architectures ; c'est l'époque enfin des bannières flammées et des hallebardes, des coupes de tir et des monstrances ornées d'améthystes ou de cristaux de roche, des lavabos en forme de dauphin et des lourdes vaisselles armoriées. Luxe guerrier et bourgeois, religieux et profane, dont les couleurs un peu criardes et les décors compliqués évoquent les roulements des tambours oblongs et les cris aigres des fifres. Art d'artisans plus que d'artistes, moyen mais toujours égal à soi-même, créateur, moins de chefs-d'œuvre que de formes plaisantes adaptées aux besoins d'une vie pratique et confortable ; tels ces poêles en faïence, ordonnés comme des monuments, et dont les « catelles » peintes représentent les batailles nationales, les travaux des saisons, les vertus nécessaires au capitaine ou au magistrat. Cet art révèle une génération au sang riche, des hommes actifs et pleins d'expérience, mais encore sans politesse ni culture. Les humanistes se plaisaient à leur appliquer ces vers d'Ovide :

Vox fera, trux vultus, verissima Martis imago,
Non coma, non ulla barba refecta manu....
Temporibus servire decet : qui tempora certis
Ponderibus pensavit, eum si bella vocabunt,
Miles erit : si pax, positis toga gestiet armis,
Hunc fora pacatum, bellantem castra docebunt[1].

[1] *Tristes*, l. V, él. 7, vers 18-19 ; 149, ad Pisonem.

Et le doux Joachim du Bellay disait d'eux et de leurs cantons :

La terre y est fertile, amples les édifices,
Les poelles bigarrez, et les chambres de bois,
La police immuable, immuable des loix,
Et le peuple ennemy de forfaitz et de vices.
Ils n'ont jamais changé leurs habitz et façons,

Ils hurlent comme chiens leurs barbares chansons...
... J'ai du reste (Belleau)
Perdu le souvenir, tant ils me firent boire [1].

La littérature et la poésie semblent ne point exister par elles-mêmes et se confondre avec l'art ; le théâtre surtout, si riche à cette époque, mais qui n'est qu'un spectacle au même titre qu'une cérémonie religieuse ou qu'un triptyque sur fond d'or. Il y a des peintres et des sculpteurs dont les noms et les œuvres nous sont chères, parce qu'elles résument avec éclat toute l'époque : je ne parle point des Holbein qui ne nous appartiennent guère, mais bien d'Urs Graff, de Leu, de Stimer, de Hans Asper, de Geiler, le sculpteur de fontaines, de Heinrich Bichler dit le « Maître à l'Œillet », de Friess son élève, et surtout de Nicolas Manuel, élève de Friess. Mais voici venir la Réforme iconoclaste ; et ce bel art plastique, formé sous la double influence des Italiens et des écoles rhénanes ou flamandes, ne survit point à la guerre contre les images.

En effet, l'orientation des esprits est du sud au nord. Le Rathaus de Lucerne est alors un symbole : sous un vaste toit alpestre et suisse, un petit palais florentin, sobre avec ses fenêtres à plein cintre et ses arcades dont les clefs de voûte s'ornent de têtes de lion. Mais les esprits sont encore essentiellement gothiques : le drame de la Réforme n'est que

[1] *Les regrets*, sonnet CXXXV.

le dernier développement des mystères du moyen âge ; Egidius Tschudi est moins le premier des historiens que le dernier des chroniqueurs ; le chant populaire, — ces « chants de guerre des Suisses » qui sont à l'origine du lied allemand, et dont l'ensemble formerait une épopée d'une beauté rude et singulière, — ne fait qu'achever de mourir. On peut dire que la Renaissance ne se fixa point en Suisse, car si elle a bien modifié quelques formes, elle n'a pas changé la *matière*. Lorsque se fut dissipée la fumée des querelles et des guerres, brusquement, nos pères se trouvèrent, au sortir du moyen âge, à la porte des temps modernes.

Un des caractères qui peuvent servir à la définition de la Renaissance est la formation des grands Etats modernes : la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Prusse, les Etats généraux, la Suède. Les pays qui ne surent point prendre conscience de leur unité de race, de langue ou d'histoire, furent dévastés par les armées étrangères et les troubles intérieurs : ainsi l'Italie, ainsi le Saint Empire que ravagea la guerre de Trente ans. La Suisse fut épargnée par ce sanglant fléau qui ruina l'Allemagne et l'affaiblit jusque dans son intelligence ; mais elle ne laissa point que d'en être, par répercussion, ébranlée. Bien que depuis les guerres de Souabe, elle eût rompu presque tous les liens qui la rattachaient à la culture germanique, cette dernière n'en demeurait pas moins, de par la race et la langue, l'élément premier de sa vie intellectuelle. Quand il vint à manquer, les lettres et les arts cessèrent de produire, et, après une période d'activité intense, furent pareils à un torrent de montagne, lorsque les dernières neiges ont fondu. Les fâcheuses conséquences de cette longue secousse, toute voisine de nos limites, se seraient sans doute fait beaucoup moins sentir, si la nation eût profité des circonstances pour s'agrandir et se fortifier. Les occasions ne lui auraient certes point manqué : Appuyés sur l'alliance française, — celle de ce Henri IV, dont

le caractère de Béarnais montagnard n'était point éloigné du nôtre, qui avait besoin des Ligues helvétiques, et qui voulait même réserver à ses « compères » la Franche-Comté, l'Alsace et le Tyrol, — nous nous serions constitués, au centre de l'Europe, en une République aussi puissante et aussi active peut-être que les États généraux aux bouches de ce Rhin dont nous possédons les sources. Les capitulations militaires, cette nécessité sociale, auraient été la garantie de notre indépendance même, si les cantons et leurs alliés s'étaient entendus pour agir en faveur de l'intérêt commun. Mais, de ce qui aurait dû n'être qu'une politique, on fit une industrie au profit de quelques cités dans l'ensemble de la nation et de quelques familles dans l'ensemble de la cité. Certes, la conduite de nos régiments et de leurs chefs fut un enrichissement de ce trésor d'héroïsme qui est la gloire de notre histoire nationale ; certes, les Jean-Louis d'Erlach, les François de Reynold, les Gallaty, les Zurlauben, les Watteville, les Salis, les Courten, les Diesbach et cent autres capitaines, demeurent de nobles figures dans notre galerie de grands hommes. Ceux qui combattaient n'étaient point des dégénérés. Les coupables furent ceux qui trafiquaient ou bien se laissaient corrompre, agents secrets ou officiels des princes, magistrats des cantons ou députés aux diètes : l'histoire diplomatique de la Suisse au XVIIe siècle n'est qu'une série de capitulations avouées ou non avouées, destinées à fournir des troupes, sans distinction, non seulement à la France, mais encore à l'Autriche, à la Prusse, à la Hollande, à l'Angleterre, à Venise, à la Sardaigne, aux rois de Naples et d'Espagne, au pape, et jusqu'à la Suède.

* * *

Que pouvait être, dans de telles conditions, la culture morale, intellectuelle ou artistique, sinon un passé qui achève de mourir en usant de vieilles formes, — un avenir qui

s'annonce vaguement au milieu d'influences disparates? Parmi ces influences, il y a celle de la littérature allemande qui ne vaut ni ne produit grand'chose, puisque cette littérature, adaptée elle-même aux modèles de la France, est en pleine décadence ; il y a celle précisément de la France : elle est nécessaire, car notre barbarie a besoin d'une éducation classique, de leçons d'harmonie, d'équilibre, d'ordre et de raison, mais elle est encore mal assimilée et mal comprise ; il y a enfin celle de l'Angleterre, introduite et propagée par la Réforme, et qui, gagnant, à mesure que le siècle avance, tout ce que la France perd, servira surtout à nous préserver d'un excès dans l'imitation des mœurs et des modèles parisiens. Ce qui s'en va, ce qui se disperse, comme de l'eau dans un sol brûlé par la sécheresse, c'est donc le vieil esprit national.

Quelques exemples vont nous servir de preuves. Tout d'abord, dans les cantons, conséquence de la formation d'aristocraties encore dépourvues de vraie politesse, l'abandon de la langue maternelle pour une langue française rude et incorrecte, écrite en dépit de l'orthographe, de la grammaire et de la syntaxe, prononcée avec un fort accent germanique, et pleine de provincialismes bizarres. Les savants continuent à se servir du latin pour rédiger leurs compilations, mais c'est en français qu'entre eux ils correspondent. Comme les vers sont à la mode, on en compose un grand nombre pour toutes les circonstances de la vie publique ou privée : nous avons vu, dans notre premier volume, à propos d'un Seigneux de Correvon ou du *Journal helvétique* [1], comment, dans la partie romande, on s'entend à tourner un couplet ou un madrigal. Dans la Suisse allemande, où le goût et le bon sens font encore bien plus défaut, les compliments et les flatteries sont sans bornes ni mesure. Un patricien naît-il à

[1] Cf. notre *Bridel*, P. I, ch. 3 et 4.

Berne ou à Zurich? c'est un héros que les dieux envoient pour sauver la patrie, les Muses et les Grâces veillent autour de son berceau doré ; prend-il femme? jusqu'à cent lieues à la ronde tout le peuple des sujets est en fête, son épouse unit la beauté de Vénus à la sagesse de Minerve ; est-il nommé bailli, grand sautier, maître d'une corporation? quelque secondaire que soit cette distinction, on le couronne de lauriers, on lui élève un trône de marbre sous un portique, on lui dresse à l'avance un mausolée ; meurt-il? tout le pays jusqu'au fond des vallées les plus obscures retentit de gémissements, les Lares sont en pleurs, le ciel se couvre de nuages, le soleil disparaît, les pires fléaux sont à craindre. Les bourgeois patriciens se plaisaient ainsi à respirer l'encens réservé aux monarques :

Tout prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

A l'exemple des petites principautés allemandes, les cantons ne connaissent donc, eux aussi, que deux sortes de poètes : les poètes de cour, les poètes d'école ; vulgaires rimailleurs qui, ne sachant ni l'allemand, ni le français, composent leurs sonnets, leurs élégies ou leurs odes en assemblant des mots sonores empruntés à ces deux langues.

On trouve, en effet, dans les médiocres ouvrages en vers de cette époque, des répercussions plus ou moins lointaines de la poésie allemande. Après la guerre de Trente ans, le genre pastoral, qui convenait si bien alors à un peuple énervé, fatigué, ami du repos et désireux de la paix, prit un nouvel essor du Rhin jusqu'à l'Elbe, et l'on vit partout se former de ces sociétés littéraires dans le genre des académies italiennes et dont les *Bergers de la Pegnitz* sont le type. En Helvétie nous trouvons quelques « bergers » perdus. Un conseiller du prince-abbé d'Einsiedeln, *Jean-Gaspard Weissenbach*, de Zoug (1633-1678), compose, à la manière de Fré-

déric de Spée, de Balde et de Harsdörffer, la *Simple cithare, tendue avec des cordes allemandes, du malheureux pasteur Damon*, compilation informe et doucereuse qui parut en trois parties de 1678 à 1681, et dans laquelle la création, la chute d'Adam, le déluge, la colombe de l'arche, les malheurs de l'Eglise sont transformés en idylles d'une niaise sentimentalité. Sous les mêmes influences, — parallèles, en littérature, à ces copies déformées et vulgairement populaires, si abondantes dans la Bavière et la Souabe catholiques, des peintures religieuses de l'école de Bologne et de l'architecture baroque, — un capucin, originaire également de Zoug, le *P. Maurice de Menzingen* (1651-1715), rédige, en 1713, le *Rossignol de la Vierge Marie!* Les poètes protestants valent un peu mieux, mais à peine ; ils sont moins mystiques et moins sentimentaux, mais plus grossiers dans leurs satires contre le catholicisme, et plus ternes dans leurs prétentions moralisantes ; ils ont cependant l'avantage incontestable d'être plus cultivés, plus avertis, plus proches de la vie populaire que leurs adversaires. Ils imitent Opitz, ce favori de Bodmer, dont ils exagèrent en la vulgarisant la manie érudite, Paul Fleming, disciple d'Opitz, épris de sujets bibliques, Zesen, et l'épigrammatiste Logau, car ils trouvent en effet dans les œuvres de ces hommes des exemples et des modèles conformes à leurs besoins de propagande : chants religieux, « patriarcades », quatrains dans lesquels on peut enclore une satire contre la « superstition » et les mœurs françaises, ou une courte leçon de morale. Ces rimeurs sont : le pasteur *Jean-Guillaume Simler* (1605-1672), qui ne laissa point d'acquérir quelque renommée en commentant d'une manière « poétique » les Psaumes de David et en rédigeant d'abondantes pièces de circonstance ; *Jean-Melchior Hardmeyer* (1626-1700), auteur de poésies religieuses et profanes (1661), mélange de mythologie précieuse et de christianisme édulcoré ; le pasteur *Hans-Ulrich Bachofen* (1643-1700) ; l'im-

primeur, conseiller, châtelain et bailli *Jean-Jacques Bodmer* (1617-1676), parent et homonyme du célèbre critique, mais non son précurseur, qui composa un *Odorant bouquet de violettes spirituelles* : le doyen *Georges Müller* (1610-1672), tous des Zuricois ; mais à quoi bon continuer une énumération fastidieuse et sans importance ?

L'influence directe de la poésie française n'est sensible qu'à Berne, dont le rôle fut toujours, semble-t-il, — Julie de Bondeli, Charles-Victor de Bonstetten, le grand Haller, Lerber et le médiocre Salchli nous le prouvent, — de servir de lien naturel entre les deux littératures. Voici, en effet, un obscur devancier : le bailli d'Avenches, *Antoine Stettler*, qui publia en 1642 des traductions en rimes allemandes des quatrains de Pibrac, — un ouvrage populaire en Suisse, — d'épîtres et de discours de Ronsard et de fragments de Du Bartas. On le voit, la poésie française pénètre avec quelque retard dans les Ligues suisses : en 1642, Malherbe est un inconnu.

On suit, en effet, souvent dans les mêmes œuvres, — et c'est pour cela que, malgré leur platitude, elles sont des documents importants au point de vue historique et social, — les fluctuations qui agitent les intelligences. Bon gré, mal gré, les progrès de l'influence étrangère se font sentir. Mais le vieil esprit conservateur, protestant, républicain se défend du bec et des ongles : c'est lui, en définitive, qui produit le plus, car les politiciens ou les gens du monde qui se plaisent à imiter Londres, Amsterdam ou Paris, n'ont guère la tentation d'écrire. Plus les mœurs se corrompent, plus les caractères se désagrègent, plus, officiellement du moins, les lois somptuaires et les censures se font sévères. Le *Volkslied*, qui refleurira au XVIIIe siècle, se flétrit et se dessèche dans de mauvaises diatribes confessionnelles. Le *théâtre* est en décadence : durant les agitations de la Réforme, il avait été, non seulement l'arme populaire par excellence, mais aussi le lieu

où s'était réfugié ce « culte des images » dont ne pouvait et ne peut se passer une race vivante, attachée au spectacle du monde extérieur et n'ayant encore aucun goût pour l'abstraction. Mais voici, qu'en 1624, une voix rude et sévère s'était élevée : celle de l'antistès du clergé de Zurich, *Jean-Jacques Breitinger*. Ses *Pensées sur la comédie* sont un impérieux réquisitoire au nom de la morale, de la Bible et de l'Evangile. Certes, Breitinger consent à faire une différence entre la poésie des chrétiens et celle des païens ; certes, il daigne convenir qu'un pieux spectacle est en soi un passe-temps moral et profitable ; mais il n'en demeure pas moins que la « comédie » ne saurait être conforme au caractère du vrai chrétien en général et du protestant en particulier : Le théâtre est d'origine idolâtre, les premiers chrétiens et les Pères de l'Eglise voyaient en lui des « pompas Diaboli » : or, nous devons, d'après la loi, sous peine de péché, nous abstenir de Satan, de ses pompes et de ses œuvres ; au surplus, les jésuites, cet « ordre impie », ont soin de le cultiver, et ce fait est un argument grave en sa défaveur. D'ailleurs, jouer Dieu, la Bible et l'Evangile, fût-ce même par piété, est une sorte de profanation déguisée. Enfin, les représentations publiques sont une cause d'immoralité et de désordre ; elles favorisent les divertissements frivoles, l'abus de la boisson, la jalousie et les haines ; elles ruinent la vie de famille. Si nous prenons la résolution ferme de nous en abstenir, nous en serons récompensés par le plus beau des spectacles : celui du Ciel.... De tels arguments, sortant d'une telle bouche, eurent force de loi. Ils étaient logiques et parfaitement d'accord avec l'esprit de la Réforme de Calvin et de Zwingli. Du jour où Breitinger parla, il n'y eut plus qu'à obéir. Il est vrai que le peuple huguenot ne voulut point se priver tout de suite d'un divertissement favori, mais les drames bibliques se firent de plus en plus rares. La tradition continua donc chez les seuls catholiques, mais

mais en s'affaiblissant, car les pièces de collège, les pièces latines, introduites par l'humanisme et les jésuites, prirent très tôt la place des jeux de carnaval et des passions en plein air. On trouve encore un ou deux spectacles allégoriques dans lesquels s'exprime honnêtement, mais en de longues tirades et sans action aucune, un patriotisme anxieux de la désunion et de la corruption intérieures.

Ce sont bien, en effet, outre Breitinger, les réactionnaires et les « nationalistes » réformés qui nous donnent alors les figures les moins neutres, les plus saillantes, — jusqu'à en être même des caricatures, — de cette époque si peu littéraire. Bourgeois qui n'entendent rien à la poésie et à l'art, pasteurs de campagne mécontents, et qui cherchent à réagir : on dirait ces dessins d'anciens maîtres suisses, ces silhouettes à la Holbein dont le caractère réside dans quelque amusante déformation physique, tête énorme sur un corps grêle, ventre saillant ou jambe cagneuse. Un homme du moyen âge, en effet, ce pasteur bernois, *Jean-Rodolphe Rebmann* (1566-1605), de qui, un an après sa mort, parut un énorme poème de plus de quatorze mille vers, intitulé : *Banquet et dialogue de deux montagnes*. Ces deux montagnes, ce sont le Niesen et le Stockhorn, dans l'Oberland, deux pics rocheux qui émergent de raides pâturages et dont les sommets, facilement accessibles d'ailleurs, dominent les collines préalpestres de l'Ufgau et le lac de Thoune. Le Niesen s'ennuie ; pour se distraire, il invite son compagnon à venir festoyer avec lui, le jour de la Saint Cyriaque de l'an de grâce 1600. Prétexte à une interminable cosmographie en deux chants. Descriptions successives des éléments, des constellations, des comètes, des saisons, de l'air, de la rose des vents, des rivières, des lacs, des fleuves, de la mer et de ses monstres et poissons, de la terre, des quatre continents : Europe, Asie, Afrique, Amérique. Description surtout des montagnes : les Alpes, les glaciers, grottes, crevasses, cris-

taux, sources minérales, fleurs et faune ; vie du montagnard, et comment on fabrique le fromage dit « schabziger », et comment le chasseur de chamois, engagé sur une croûte de glace, prend son couteau et se fend la plante du pied pour que son sang gelé le retienne sur la pente : Schiller se souviendra de ce détail dans son *Guillaume Tell*. Coup de pied de l'âne aux « superstitions » catholiques. Conclusion morale. La nuit est venue : le Stockhorn et le Niesen se séparent. Tel est ce phénomène plutôt géologique que littéraire, dont les origines remontent à la *Stockhorniade* de Rhellican (1537) et à la *Cosmographie* de Sébastien Münster. Le poème de Rebmann est la plus informe mais la plus « drôle » de toutes les productions de cet âge sec et stérile.

L'épigrammatiste *Jean Grob*, de Peterszell en Toggenbourg, ancien mousquetaire dans la garde suisse de l'électeur de Saxe, né en 1643, mort en 1697, est un type plus intéressant et beaucoup plus littéraire. Ce fut un curieux qui fit ses humanités à Zurich, se libéra très vite de toute profession officielle, voyagea beaucoup, rentra chez lui assez tard, lutta toute sa vie pour le germanisme contre l'influence française, et fut même, vers 1690, élevé au rang de « Poeta laureatus » et anobli par l'empereur Léopold Ier. En 1678, il publia un copieux recueil d'épigrammes assez bien écrites, pittoresques, et parfois fort méchantes, mais dont l'actualité faisait le mérite. Il y attaque toutes les conséquences et toutes les déformations de l'influence française en Suisse ; il s'en prend même aux Anglais. « Tu crois, dit-il à un patricien, que je suis obligé de te rendre honneur et de courber profondément, devant toi, ma tête découverte ? Simplement parce que tu es plus riche que moi ? Oh ! non, je n'en ferai rien : il est défendu d'adorer le veau d'or. » Et à un érudit : « Ne t'imagine point être un génie, parce que tu portes un gros sac d'écolier : de nos jours, plus d'un âne parle latin. » Il croise un petit maître portant perruque : « Cette perruque

te va bien, tu as raison de la porter : de faux cheveux conviennent à une tête fausse. » Une élégante amazone, habillée à la française, passe sur son chemin : « Dames et demoiselles aiment à parader, vêtues de longs habits, comme des cavaliers ; elles portent panache, et galopent bravement : il ne leur manque plus que des bottes ! » Grob est d'ailleurs un conservateur qui se méfie de la multitude : « Cette auberge sans hôtelier,... cette forêt où l'on ne trouve que peu de bois à bâtir,... cette cour où il y a plus de bétail que d'hommes,... ce cheval aveugle,... ce chien qui quémande du sucre et mord la main qui le lui donne,... cet animal à mille têtes sans cerveau.... » Ce francophobe a pourtant lu Boileau qu'il cite avec éloge. Retenons Grob comme un précurseur, ou à peu près, des *Discours des peintres*.

Jacob de Graviseth, gentilhomme de l'Empire, seigneur de Liebegg dans l'Argovie, issu d'ailleurs d'une famille d'orfèvres et de banquiers originaire du Palatinat et n'appartenant lui-même qu'à la dernière classe du patriciat de Berne, est encore l'un de ces satiriques qui annoncent les premiers essais du jeune Bodmer et de ses amis. En l'an 1658, « après la naissance du Christ », il publia, sous le voile prudent de l'anonyme, l'*Heutelia*, — anagramme d'Helvetia, — ou « voyage de deux étrangers dans lequel on trouve, premièrement, tout ce qu'ils ont vu de remarquable et digne d'attention, dans le domaine aussi bien religieux que civil ; deuxièmement, les discours qu'ils ont tenus ; troisièmement, leurs propres aventures. » Ces étrangers ont, paraît-il, suivi l'itinéraire que voici : entrés à Schaffhouse sur territoire « heutélien », ils se sont dirigés vers Zurich ; de là, séjour à Berne, excursion dans le Pays de Vaud. Graviseth se montre peu bienveillant envers ses combourgeois : il blâme leur « gastolâtrie », les naïves et tyranniques imaginations des baillis, la mauvaise éducation de la jeunesse, les intrigues des femmes dans le domaine de la politique. C'est un gentil-

homme de fraîche date qui se croit fort supérieur aux patriciens, et qui est irrité de ne point être tout à fait leur égal. Il se moque du culte que les Bernois ont pour leurs ours ; il remarque le gros ventre des seigneurs bourgeois et le dos courbé des maigres sujets. Il méprise le sujet, le paysan, autant d'ailleurs que le maître : « Le rustique est un bœuf auquel il ne manque que les cornes ; item : il vaut mieux avoir à faire avec lui lorsqu'il pleure que lorsqu'il chante. » A Zurich, il s'en prend au clergé officiel, à ces ministres de campagne qui sont mal instruits, ne connaissent guère l'Evangile, ne savent que crier, aboyer et mordre au lieu d'enseigner la morale, et font ainsi plus de mal que de bien. Il hait davantage encore les jésuites qu'il nomme « bonzi corvini ». Il réclame par-ci par-là quelques réformes d'ordre pratique : unité des monnaies, poids et mesures ; de bons codes pénaux ; la suppression des monopoles.

Les ancêtres directs des *Discours des peintres* sont encore deux ministres de l'Evangile. Le premier, *Jean-Henri Tschudi* (1670-1729), curé de Schwanden, adjoint au Consistoire de Glaris, publia, de 1721 à 1725, douze volumes d'*Entretiens mensuels, instructifs et amusants*, dont voici le sujet : Dans le village des Cygnes (Schwanendorf, anagramme de Schwanden), quatre amis du « Pays de la Liberté », se réunissent pour causer en fumant la pipe et en buvant de la bière ; ce sont : Timothée, le brave rustique, qui n'a jamais lu que sa Bible ; Bibliander, le lettré qui a couru le monde ; Philarète, le vieux conservateur, le champion des mœurs et de la vertu. Musée, fils de Timothée, se tient tranquillement à l'écart et rédige ce qu'il a entendu. On parle de la pluie et du beau temps, des merveilles de la nature, des saisons et des travaux, des fêtes et des coutumes locales : tirs à l'arc ou au mousquet, jeux du carnaval ; on y parle surtout des mœurs nouvelles, de leurs dangers, du duel, de la danse, des « mauvaises fréquentations », de

l'éducation des enfants, etc. Tschudi est un « homme du pays », qui travaille pour le bien de ce pays et de ses habitants, qui veut convaincre et donner des conseils pratiques : il écrit presque en dialecte et se préoccupe fort peu de la forme.

Gotthard Heidegger (1666-1711), ministre à Sainte-Marguerite, dans le Rheinthal, s'en prend surtout à la littérature. Sa *Mythoscopia romantica ou discours sur les romans*, qui parut en 1698, est une œuvre de combat. Il tolère, à la rigueur, le drame, la musique et les vers, qui lui paraissent d'innocentes récréations, mais il n'en est que plus féroce à l'égard de ces Amadis, de ces contes à dormir debout dont la Suisse est inondée au grand détriment de son honnêteté traditionnelle. Nombreux sont les chrétiens, dont les bibliothèques débordent d'histoires d'amour et d'aventures et qui n'ont plus même une place libre pour la Bible de leurs pères ! Il n'épargne pas plus, d'ailleurs, La Calprenède que Harsdörffer, Mlle de Scudéry que Lohenstein, les Amadis des Gaules que les Amadis de l'Elbe et du Rhin. Mais il est plus mordant et plus spirituel que Tschudi. Point meilleur juge d'ailleurs : pour lui, Homère, Virgile, le Tasse sont des « romanciers » comme les autres. Mais Bodmer et ses camarades s'en firent un précurseur, le prirent sous leur protection et, en 1732, le rééditèrent.

Si nous voulons juger ces quelques auteurs, afin de les mettre à la place qui leur convient en regard des maîtres de l'Ecole suisse, nous n'aurons qu'un mot pour les définir : ce sont des « Philistins ». Ils intéressent, encore une fois, l'histoire de la culture et des mœurs, mais non la littérature. Ils ne savent point écrire. Une question de style fait que Béat de Muralt, par exemple, — qui a le même genre d'esprit, les mêmes préjugés contre les romans, le théâtre, la poésie et les mœurs de la France, et qui est animé des mêmes intentions patriotiques et moralisantes, — est un écrivain de pre-

mier ordre, tandis qu'eux ne sont que des compilateurs. Intelligents, d'ailleurs, instruits, ils ont un certain caractère fait de sincérité, de réalisme pittoresque, de vigueur : vrais hommes des guerres de religion, vrais enfants du peuple. Ils nous prouvent combien un art véritable, une littérature véritable sont nécessaires, mais aussi quelle pourra être l'originalité de cette littérature et de cet art.

II

Dans notre premier volume, nous nous sommes servi de l'œuvre et de la vie de Bridel pour pénétrer dans l'intimité de l'aristocratie de Lausanne ou de la « société d'Olten » : nous avons ainsi procédé du particulier au général. Nous allons maintenant appliquer une méthode inverse, afin de mieux situer dans leur milieu social, — ce qui, à notre avis, n'a point encore été fait suffisamment, — des hommes comme Bodmer et Haller : après ces quelques considérations d'ensemble sur l'état de la culture suisse à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, avant de passer toutefois à l'analyse des *Discours des peintres*, nous nous arrêterons à Zurich même. Les écrivains de l'école zuricoise ont, en effet, vécu trop intensément de la vie morale, intellectuelle et politique de leurs compatriotes, ils ont pris une part trop active aux événements de la cité, pour qu'on puisse traiter de leurs œuvres sans connaître les caractères de cette dernière ; connaissance d'autant plus utile que, pendant près d'un demi-siècle, la ville et république de la Limmat et de la Sihl fut, avec Leipzig, la capitale incontestée de la littérature allemande.

* * *

Le voyageur qui, à l'époque de l'humanisme, entrait dans la ville de Zurich, pouvait, d'après le témoignage de

Zurlauben[1], lire sur une des portes l'inscription suivante :

Nobile Turegum multarum copia rerum ;

et l'on disait couramment dans tout le pays[2] : « Si Dieu veut du bien à un Suisse, il lui donne une maison dans Zurich. »

Aujourd'hui encore, malgré sa population de près de deux cent mille âmes, son étendue, ses faubourgs ouvriers hérissés de rouges cheminées de fabrique dont la fumée violette ondoie lentement dans le vaste ciel du soir, son aspect de ville américaine, Zurich n'a point tout à fait perdu le charme de jadis ; charme tranquille et confortable, fait d'ordre et de « Gemüthlichkeit », et auquel la grandeur reposée du paysage : le large lac, les deux larges rivières, la ligne bien rythmée des Alpes lointaines, confère une certaine solennité. Bien que la renommée des *Idylles* de Gessner eût autrefois contribué à faire de Zurich une Salente, les estampes et les aquarelles du temps, beaucoup plus fidèles qu'on ne le pense, confirment cette opinion des voyageurs. Il y a, en effet, quelque chose de pastoral et de bucolique, qui subsiste malgré tout, dans ces vieilles demeures au flanc des collines, dans ces campagnes vertes et propres qui descendent vers les eaux. Il n'est point superflu de donner au lecteur l'une des nombreuses descriptions de ces lieux où vécurent Bodmer, Breitinger, Gessner et Lavater, de ces bords et de ces places où se promenaient en discutant les rédacteurs des *Discours des peintres*. La plus brève et la plus précise de ces descriptions, nous l'emprunterons à Zurlauben[3].

« La ville de Zurich est située sur le penchant de deux collines, à l'extrémité septentrionale du lac de Zurich, d'où sort la rivière de *Limmate* (*sic*) ; cette rivière partage la

[1] *Tableaux de la Suisse*, t. II, Paris, 1786 ; Mœurs, p. 187. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid. Topographie*, p. 239-240.

ville en deux parties inégales, qui communiquent l'une à l'autre par deux grands ponts de bois ; elle est fortifiée par de larges fossés, revêtus de pierre de taille ; ses maisons sont assez bien bâties, et son hôtel de ville d'une belle symétrie ; son arsenal, composé de plusieurs grands bâtiments, est le mieux fourni de toute la Suisse, après celui de Berne. Les plus beaux quartiers de la ville et les mieux bâtis sont les deux grands faubourgs dits *Thalaker* et *Stadelhofen*. On y voit de beaux bâtiments, de belles fabriques, des jardins élégants ; les rues sont propres, et généralement assez étroites ; le quartier où elles sont larges et alignées est celui des citoyens les plus opulents.

» Le plus grand des deux ponts, qui joignent ensemble les deux parties de la ville, est, vers le milieu de la place, attenant l'hôtel de ville ; il sert de promenade et on y tient le marché aux fruits et aux légumes. On y a un aspect fort agréable, on peut de là porter la vue sur les deux côtés de la ville que l'on voit en perspective, et d'un côté sur le lac, et de l'autre sur le cours de la rivière.... Le pont inférieur est au milieu de la ville ; il va depuis la maison de ville jusqu'à l'auberge de l'*Epée* et au marché au vin. »

» Près de l'église de Saint-Pierre, dans la petite ville, il y a une très belle place qu'on appelle *Lindenhof*, c'est-à-dire la *cour des Tilleuls*. Elle a été ainsi nommée, parce qu'elle est toute plantée de tilleuls, sous lesquels on peut se promener à l'ombre en été, et jouir d'une agréable fraîcheur ; mais ce qui rend cette place encore plus gracieuse, c'est son élévation. Comme elle occupe le haut d'une colline fort élevée, au bord du *Limmate*, on a de cet endroit la vue de toute la ville et des campagnes voisines qui font une superbe perspective. »

Le *Lindenhof*, — il faut retenir ce nom, — était le rendez-vous favori de Bodmer, de Breitinger et de leurs disciples.

Cette prospérité extérieure, Zurich la devait à son commerce. Sa situation, à l'extrémité septentrionale de la route du Gothard et de celle qui, en remontant le cours de la Limmat et du Rhin, rejoint à Coire les chemins alpestres du Splügen et de l'Albula, faisait d'elle le grand entrepôt des marchandises venues d'Italie. Ces marchandises, concentrées tout d'abord à Coire et à Altorf, arrivaient à Zurich par voie d'eau. De là, par voie d'eau également, elles étaient acheminées vers Bâle, l'Allemagne, la France, la Hollande, l'Angleterre. De la sorte, avec Lucerne, Rheineck et Lindau, la ville et république était devenue, dès le moyen âge, l'un des relais principaux du trafic entre le nord et le midi de l'Europe. Mais elle l'emporta très vite sur ses rivales, grâce à son activité tout d'abord, mais grâce aussi à la place qu'elle occupait au centre du pays. Zurich était au XVIIIe siècle le premier des cantons par le rang, le plus industriel, le plus puissant après Berne ; ses députés siégeaient, aux diètes fédérales, avant tous les autres : elle était, en un mot, le « Vorort ».

La Réforme de Zwingli et de Bullinger avait favorisé ce développement industriel et commercial. Zwingli fut un adversaire irréductible et violent du service militaire à l'étranger : c'était reporter l'activité de la société bourgeoise sur la politique intérieure, les questions religieuses et morales, les sciences pratiques, les belles-lettres, le négoce, le trafic et la banque. Le protestantisme, international par essence, n'arrêta point le progrès de l'influence étrangère, il le favorisa même, mais d'une autre façon qu'à Berne par exemple. Les quelques citoyens de Zurich qui s'enrôlaient sous les drapeaux des princes, offraient de préférence leurs épées aux puissances réformées : Prusse, Hollande, Angleterre ; ils pensaient ainsi servir leur propre religion et ils ne perdaient point contact avec leur ville, car à Londres, à La Haye, à Rotterdam, à Leyde, à Berlin, ils retrouvaient de nom-

breux compatriotes, pasteurs, professeurs, banquiers, commerçants, étudiants. De la sorte, le cosmopolitisme de Zurich prit un caractère à la fois intellectuel et mercantile. Il ne se forma point dans ses murs d'aristocratie militaire, mais bien une bourgeoisie riche, lettrée, de mœurs sans élégance et dépourvue, malgré parfois un peu plus de libéralisme, de l'apparence héroïque et de la politesse que ne laissait point d'offrir alors le patriciat de Leurs Excellences, Messieurs de Berne. Zurich ne se francisa point aussi complètement que sa rivale, elle demeura toujours la ville de Suisse où l'on parlait et où l'on écrivait le mieux, — ou le moins mal, — l'allemand. Mais, si l'influence de la France ne fut jamais absolue chez elle, elle n'y pénétra pas moins, par le commerce et par l'industrie, car il était impossible à une république aussi minuscule de résister à une culture à laquelle un royaume de Prusse ou des Etats généraux se soumettaïent volontairement. Mais, par la résistance même qu'elle trouvait dans la ville de Zwingli, où les esprits lui étaient toujours plus ou moins hostiles et d'ailleurs peu aptes à l'assimiler et à la bien comprendre, et parce qu'enfin elle s'y infiltra par le moyen des modes et du luxe, cette culture s'y déforma plus rapidement qu'ailleurs.

Zurich, en effet, avait peu de rapports avec la pensée française. En revanche, afin de ne pas enlever à l'agriculture les bras nécessaires, les magistrats obligeaient les manufacturiers à embaucher des ouvriers étrangers dans leurs fabriques. Les Français, renommés par leur habileté et leur goût, se trouvaient en majorité. Car la ville ne se contentait point du transit des marchandises et des trafics du comptoir : elle produisait, elle exportait elle-même ; et ses laines, cotons, crépons, soies, rubans et mousselines étaient déjà fameux sur les marchés de l'Europe. A ces industries s'ajoutèrent bientôt des industries d'art : faïences de Winterthur, et, vers la fin du siècle, ces fines et charmantes porcelaines de

Schoren, dites « vieux Zurich », aujourd'hui presque introuvables, et pour lesquelles Gessner lui-même dessina des scènes champêtres et des paysages.

Au XVIII[e] siècle, l'aspect riche et cultivé de Zurich frappait tous les voyageurs. L'enthousiasme du doyen Bridel nous est connu[1]. Ramond, commentant Coxe[2], exalte les mœurs des habitants, leur goût du travail, leur simplicité antique, leur vénération pour la mémoire des morts, la haute culture des hommes, la modestie du « sexe », et surtout cette piété filiale qui « y a quelque chose de ce respect aveugle qui était la vertu des enfants dans l'époque patriarcale. » Hirschfeld[3], gouverneur des princes de Hesse, moins lyrique, est tout aussi favorable : « L'étranger remarque de grandes richesses à Zurich ; » cependant, les lois somptuaires y sont sévères et respectées. Le docteur Burnet, évêque de Salisbury[4], en bon prélat anglican, loue la fidélité et le zèle religieux des Zuricois ; il loue également la retenue des femmes, tellement grande, dit-il, qu'elle dégénère en impolitesse, car nulle d'entre elles ne rend à un étranger son salut. « Oh ! le bon et le mauvais pays ! » s'écriera plus tard ce gamin de Boufflers[5] en constatant, — mais avec d'autres pensées que l'honnête Bridel ou le révérend Burnet, — la beauté et l'honnêteté des Suissesses. Sinner de Ballaigues[6] est plus positif : « A Zurich, dit-il, le travail du comptoir est allié avec l'amour des études et des beaux-arts ; mais la vie y est triste : la plupart des hommes passent leurs soirées dans un

[1] Cf. notre *Bridel*, t. II, ch. 10, p. 377 s. ; et Appendice N° VII, p. 522 s., extrait du *Conservateur suisse*, t. II, p. 206-211 : Journal d'une course dans l'intérieur de la Suisse.

[2] *Lettres sur la Suisse, avec observations de M. Ramond*, Paris, 1781, t. I, p. 122, 143, etc.

[3] *Lettres sur la Suisse* (en allemand), Leipzig, 1769, t. I, p. 46-47.

[4] *Voyage de Suisse, d'Italie, etc.*, Rotterdam, 1690, p. 77-99, 185-186.

[5] *Lettres pendant son voyage en Suisse*. En Suisse, 1772, p. 11.

[6] *Prospectus d'un voyage historique et litt. en Suisse*, Neuchâtel, 1781, p. 14-17.

brouillard de tabac, d'où sont sorties cependant des idylles de Gesner, comme le soleil sort d'un nuage. »

Il ne faut point exagérer, comme certains de nos Tacites démocratiques, la corruption qui régnait sous l'ancien régime : certes, elle ne saurait pas paraître plus considérable que celle de nos mœurs modernes. Mais, malgré les apparences, Zurich n'y avait point échappé : en effet, le matérialisme est l'une des conséquences dangereuses de toute prospérité commerciale ou industrielle. Pour y remédier, les magistrats avaient établi la censure et multiplié les lois somptuaires ; il était ainsi défendu, sauf aux étrangers, de circuler en voiture dans l'intérieur de la ville ; il est vrai que les « personnes distinguées », — comme les appelle Zurlauben à qui nous devons ce petit détail, — évitaient la difficulté en se faisant porter en chaise. Néanmoins, les vieux Zuricois ne cessaient point de déplorer la décadence de la vie publique. L'abbé Mably [1] nous cite un exemple de leurs lamentations :

« Je me rappelle ce que me disait à Zurich, en Suisse, un homme digne des anciens temps, et dont je cultiverai toujours avec soin la précieuse amitié. — Vous êtes assez content, me disait-il, de notre Gouvernement ; nos Loix vous paraissent sages ; et quoiqu'elles ayent été faites dans un temps où l'Europe barbare ne nous donnait que des exemples d'injustice et de Tyrannie, elles sont assez justes. Tout tend à nous faire aimer l'égalité ; nos Magistrats sont sans faste, les simples Citoyens ne craignent point leurs caprices, et on s'attendrait à trouver parmi nous l'amour le plus vif pour la Patrie. Cependant j'y vois je ne sais quelle tiédeur qui n'est pas digne de notre Liberté, et que les Grecs et les Romains auraient regardé comme un grand vice. Personne ne se plaint ni ne peut se plaindre que le Gouvernement l'opprime, tout le monde convient de sa douceur, et cependant nos Loix

[1] *Traité de législation ou principe des loix*. Amsterdam, 1776, P. II, p. 146-148.

nous sont, en quelque sorte, indifférentes. Quoiqu'elles nous soient nécessaires pour éviter l'oppression et conserver la tranquillité publique, nous n'avons pas le courage de les aimer avec cette chaleur qui élève l'âme des vrais Républicains. J'ai beau chercher, ajoutait-il, les causes de cette malheureuse nonchalance, je n'en vois point d'autre que notre négligence à nous faire d'excellents Citoyens par une excellente éducation. Nous n'avons pas assez de soin de préparer nos jeunes gens à se contenter du bonheur que notre Gouvernement doit leur offrir : nous les laissons dans une trop grande oisiveté ; et les plaisirs n'étant que trop souvent différents de ceux que demande ou doit permettre la constitution d'un peuple libre, nous sommes toujours prêts à dégénérer. Nos jeunes gens voyagent enfin sans être préparés à mépriser le faste et le luxe qui dévastent nos voisins, et ils se laissent éblouir par l'éclat trompeur qui les accompagne. A peine voyent-ils des vices inconnus parmi nous qu'ils plaignent leur Patrie de ne les pas avoir : ils souffrent avec peine qu'on leur reproche une simplicité dont ils seraient fiers s'ils avaient été bien élevés. Ils apprennent à estimer cent misères dangereuses que nos Loix ont eu raison de proscrire comme autant de pièges de la tyrannie : ils copient avec effort des vices qui les rendraient malheureux si nos Magistrats n'étaient pas assez vigilants pour les étouffer dès qu'ils osent se montrer. En faisant un examen de nos mœurs, peut-être serait-il aisé de nous dire : c'est d'Italie que nous avons apporté cette sottise ; celle-ci nous vient en droite ligne de France, celle-là d'Allemagne, et cette dernière de Hollande ou d'Angleterre.... Nos jeunes gens reviennent dans nos montagnes bien déterminés à trouver leurs Compatriotes insupportables : ils n'obéissent qu'à regret à des Loix qu'ils trouvent gênantes ; on se plaint de leur pédanterie, on voudrait s'y soustraire.... »

« Le bonheur » que le gouvernement de Zurich offrait à

de jeunes esprits comme Bodmer ou Lavater n'était autre, de fait sinon de droit, que l'oligarchie et l'absolutisme. Il ne s'agissait point cependant d'un patriciat, d'un corps de noblesse comme à Berne ou à Lucerne, mais de la domination exclusive de la bourgeoisie sur la cité et sur le pays. Un tyran éclairé, nous assure Renan, est un bienfait pour les arts, les sciences et les lettres : encore faut-il qu'il n'ait qu'une seule tête ; une aristocratie véritable, avec ses traditions d'honneur et d'élégance, peut accomplir de grandes choses ; mais une bourgeoisie commerçante et peu cultivée est un souverain moins sûr.

* * *

Bodmer et Gessner furent conseillers, Breitinger fut chanoine et professeur, Lavater prit une part active aux affaires publiques : sous quelle constitution vivaient donc ces hommes ? ces patriciens, quels étaient leurs privilèges ?

En principe, dès la fameuse révolution de Rodolphe Broun, en 1336, — révolution qui est dans les annales de Zurich ce que celle de Cromwell est pour l'Angleterre, — le gouvernement, partagé au moyen âge entre les nobles ou « chevaliers » et les bourgeois, devint ce que l'on était convenu de nommer autrefois *populaire*. Il appartenait aux treize tribus ou « Zünfte » dans lesquelles étaient distribuées toutes les familles de la ville. Mais, au XVIIIe siècle, comme depuis longtemps on ne recevait plus de nouveaux bourgeois sinon à titre exceptionnel, chacune de ces abbayes était une petite aristocratie fort exclusive. La vie corporative, — forme germanique de la vie de société, — n'en demeurait pas moins assez intense : chaque tribu possédait une belle maison, de style gothique ou de style renaissance, ornée d'écussons, d'enseignes et d'emblèmes, où l'on se réunissait le soir, non seulement pour discuter, mais pour causer, fumer du tabac

de Hollande et boire de la bière. Ces tribus portaient des noms de métier et possédaient des armes parlantes: la *Mésange*, le *Safran*, les *Maréchaux* et *forgerons*, les *Boulangers*, dont l'écu était chargé d'un « weck » ou petit pain, les *Tanneurs*, le *Bélier* ou les *Bouchers*, les *Cordonniers*, les *Charpentiers*, les *Bateliers*, les *Fripiers*, la *Balance* ; enfin le *Constafel*, la plus privilégiée de toutes, dans laquelle rentraient les familles nobles ou du moins les plus anciennes, et tous les bourgeois et artisans qui ne pouvaient, de par leur profession ou leur origine, faire partie des douze autres. En effet, pour être admis dans les « Zünfte », il n'était point nécessaire d'exercer soi-même un métier quelconque ; il suffisait généralement à un bourgeois de Zurich que son père ou quelque ancêtre lointain eût été membre de l'une de ces corporations, pour y appartenir de droit et comme par hérédité.

Voici maintenant de quelle manière le gouvernement était devenu oligarchique : Il y avait un Grand Conseil fort de cent soixante-deux députés, tous tirés des treize tribus qui étaient censées représenter le peuple. Chaque tribu avait, en effet, droit à douze conseillers, le *Constafel* à dix-huit. Or, ce n'était point l'ensemble de la *Zunfthaus* qui nommait ses représentants, mais ceux-là seulement de ses membres qui appartenaient déjà, soit au Grand Conseil, soit au Petit : l'un et l'autre, pratiquement, se recrutaient donc eux-mêmes.

Le Grand Conseil n'était rien par soi-même ; il ne servait qu'à compléter le Petit. A celui-ci, véritable ministère, appartenaient le pouvoir exécutif et l'expédition des affaires ordinaires. Il se composait de cinquante membres : les deux bourgmestres, six conseillers nobles ou « anciens bourgeois », dont quatre élus par le *Constafel* portaient le titre de seigneurs (*Herren*), deux tribuns et un conseiller pour chacune des autres tribus, enfin six conseillers élus en dehors de ces dernières. On lui adjoignait un Conseil secret de neuf

membres, qui avait mission de délibérer sur les affaires importantes de l'Etat, mais sans avoir aucun droit d'imposer sa manière de voir.

Sauf les quatre seigneurs et les vingt-quatre tribuns [1], le Petit Conseil était élu par ce que l'on appelait « les Deux-Cents, Petit et Grand Conseils de la ville et république de Zurich », c'est-à-dire par lui-même augmenté du Grand Conseil et présidé par les deux bourgmestres. Les Deux-Cents exerçaient le pouvoir suprême ; ils nommaient le Petit Conseil, comme nous venons de le dire, les bourgmestres, les baillis, les fonctionnaires, les députés aux diètes fédérales ; ils avaient le droit, rarement exercé, de conférer la bourgeoisie ; ils décidaient de la paix ou de la guerre et concluaient les alliances.

Telle était, au XVIIIe siècle, la constitution compliquée du canton de Zurich, simple variante dans l'ensemble du patriciat suisse, fort analogue elle-même d'ailleurs, quoique moins démocratique, à la constitution de Genève. Il y avait, dans la ville, quatorze « races » nobles, mais la noblesse ne constituait pas le plus haut privilège, qui était, pour une famille, d'avoir été admise, dans l'un de ses représentants, à siéger au Petit Conseil. La hiérarchie était donc la suivante : bourgeoisie, admission au Grand Conseil, admission au Petit Conseil.

On comprend l'état d'esprit rigidement et exclusivement bourgeois et local qu'une constitution de ce genre, quelle que soit sa grandeur, devait engendrer. Des hommes comme Bodmer ou Breitinger à Zurich, ou Haller à Berne, eurent d'autant plus de mérite à réagir en faveur de la liberté et de l'idée nationale, qu'eux-mêmes appartenaient à des familles habiles au gouvernement, et qu'ils jouissaient, ou auraient pu jouir égoïstement, de tous les privilèges du pou-

[1] Elus par les conseillers de chaque tribu.

voir. La réaction du patriciat sortit, non du peuple, mais du patriciat lui-même : ceux qui de nos jours l'accablent de leur mépris semblent l'avoir oublié.

Le principe oligarchique, qui se réclamait du droit divin aussi bien qu'une simple monarchie, était d'autant plus puissant et semblait d'autant moins inattaquable en Suisse, que l'absolutisme régnait partout, mais surtout, avec Richelieu et plus tard Louis XIV, dans cette France vers laquelle le monde entier tournait les yeux comme vers un modèle.

Aussi bien que l'aristocratie bernoise, les bourgeois de Zurich se croyaient donc, de par Dieu, les maîtres du pays : la cité régnait sur le peuple des bailliages, les tribus sur la cité, les familles habiles au gouvernement sur les tribus. Sous l'influence de la politique, des traités, des confessions, des *consensus*, des formules, la religion de Zwingli, devenue religion d'Etat, avait dégénéré en une maigre et sèche liturgie codifiée, en une morale policière, en une théologie d'école. Aucun souffle n'animant plus la vie publique, cette dernière s'était, comme une eau stagnante, corrompue : népotisme, absolutisme, formalisme d'une part ; de l'autre, bassesse et flatterie.

Autrefois, lorsqu'un danger menaçait l'Etat ou lorsque de graves circonstances nécessitaient l'entente et l'action commune de tout le pays, le gouvernement adressait au peuple des messages pour le prévenir, solliciter ses secours et connaître sa pensée ; mais on avait laissé cette belle coutume tomber en désuétude, et l'on ne faisait presque rien pour l'instruction publique. Et, comme le magistrat zuricois n'avait point l'esprit de suite, ni l'énergie de celui de Berne, la situation fut bientôt intenable, et des scandales éclatèrent.

Le plus important de ces scandales, puisqu'il donna lieu à une tentative de réforme, eut lieu en 1712 et en 1713, c'est-à-dire quelques années après la naissance de Bodmer et de

Breitinger. L'Eglise zuricoise avait alors à sa tête l'antistès Klinger, élu en 1688. Ce Klinger passait pour un savant homme ; en réalité, il n'avait à son actif qu'un recueil de sermons intitulé : *Les guerres de Jéhovah* (Bella Jehovæ) ! On y trouve une longue homélie dont le sujet est le combat qu'à propos du corps de Moïse, le diable et l'archange saint Michel se livrèrent ; on en était là, en fait de théologie, de prédication et de science religieuse. Mais, au point de vue pratique, c'était pis encore : la censure était impitoyable ; Klinger la transforma en inquisition : non seulement on poursuivait et l'on condamnait avec âpreté le spinozisme, le cartésianisme, les « superstitions romaines » ; non seulement l'étude de la nature était suspecte dans la cité même de Conrad Gessner ; mais l'antistès, homme arrogant, avare et vain, et qui fut le premier de sa charge à se faire donner de l'Excellence, se fit une spécialité de procès de sorcellerie. Tous ses subordonnés, surtout les ministres campagnards, rivalisaient de zèle. Les baillis eux-mêmes étaient obsédés de dénonciations. Voici ce qu'un pasteur, nommé Huber, écrivait à l'un de ces magistrats, dans le but honorable de faire brûler une sage-femme ; nous citons quelques phrases de cette lettre, non seulement comme une preuve de l'intolérance ignare du clergé subalterne, mais encore comme un exemple d'une culture et d'une langue dégénérées :

« Monsieur et très honoré Baylif,

» Seitdem die *Magia* und unfläthigen *Diabolismi* in *nervum* erumpiert, ist allhier ein rechtes chaos.... » La cause de ce désordre est donc une sorcière qui, « Magia implicita », a conclu avec Satanun « occultum fœdus, quo mediante selbe die Leute curiet hat : N. B. eine rechte *Diableterie* (sic), wie experientia dozieret.... M. Herr Landvogt wird noch ein *œuvre de charité* an dieser elenden Hebamm thun » (en lui appliquant la torture).... « Forsan par le mouvement de son

Maistre, son terme étant peut être passé.... O der Teufel ist mille artifex, infestissimus hostis Dei et hominum.

» Je demeure avec mes compliments,

» Monsieur et très honoré Baylif,

» Votre très obéissant serviteur,

» HUBER le Ministre à Rafz. »

Ces abus, qui ne laissaient point d'ailleurs que de favoriser, par réaction, les sectes piétistes, devinrent tellement nombreux, qu'un certain nombre d'esprits justes et sains se décidèrent à entrer en lutte contre le despote Klinger et son clergé. Ces hommes courageux furent : Scheuchzer, le naturaliste, le grand homme de Zurich ; le bourgmestre Escher lui-même ; son fils et successeur Gaspard, qui devint plus tard l'un des magistrats les plus populaires de son pays ; enfin, l'intendant général des biens de l'Eglise, l'Obmann Bodmer, un oncle de notre critique : ce haut fonctionnaire, d'ailleurs, peu de temps après, à la suite de la guerre de Toggenbourg, devait être exilé à Colombier, dans la principauté de Neuchâtel pour des causes politiques. Klinger ayant refusé les réformes, une conférence se réunit le 24 janvier 1712. Le clergé, d'accusé se fit accusateur, et déclara que la mauvaise éducation de la jeunesse, l'origénisme, l'hobbesianisme, le piétisme et cent autres erreurs modernes, y compris l'habitude de jurer, de se faire raser le dimanche à l'heure des offices, de porter des vestes en damas, des perruques et des chapeaux à plumes, avaient transformé l'honnête Zurich en une « Schola et latrina Diaboli [1] ! »

* * *

Zurich n'était point cependant dépourvue de ressources intellectuelles : mais ces dernières, comme à Berne d'ailleurs,

[1] Cf. J.-J. Hottinger, « Die Reformversuche zu Zürich, im Jahr 1713 ». *Archiv für schweiz. Geschichte*, vol. III, p. 160 s., Zurich, 1851.

étaient réservées presque uniquement aux théologiens. L'enseignement dépendait de l'antistès, président du Consistoire et curé de la principale des quatre paroisses : celle de la collégiale ou du *Grossmünster*. A l'époque de la Réforme, un chapitre de chanoines était attaché à cette collégiale : on supprima la messe, mais non les bénéfices, qui furent attribués pour la plupart aux membres du corps enseignant ; un détail nécessaire à qui ne veut point s'étonner d'entendre parler du « chanoine Breitinger ».

En effet, la ville et république possédait une académie dont elle était fière : on l'appelait « l'Académie caroline », la légende désignant Charlemagne en personne comme son fondateur. Cette école était partagée en deux collèges : dans l'un, on enseignait la philologie, la philosophie et la théologie ; dans l'autre, les humanités. Il y avait des bibliothèques au Grossmünster et à la Wasserkirche. Mentionnons, plus tard, une école d'anatomie et une société de physique : cette dernière ne laissa point de jouir d'une certaine renommée, grâce au médecin *Jean-Gaspard Hirzel* (1725-1803) qui découvrit et fit connaître à toutes « les âmes sensibles » de l'Europe, — y compris Rousseau, — le « sublime Kleinjogg » et son *Socrate rustique*. Enfin, Zurich était un des centres de la librairie allemande ; ses imprimeurs : Froschauer, Heidegger, Guesslin, Gessner, Orell, Fuessli, étaient fameux dans le monde entier.

La république avait sa galerie d'« hommes illustres », illustrations toutes locales pour la plupart. Mentionnons rapidement les principales, et, sans tarder, mettons à part Zwingli, à propos duquel nous ne ferons point à nos lecteurs l'injure de les renseigner.

Tout d'abord, trois humanistes qui forment une sorte de filiation intellectuelle. Voici le « Pline de son temps », le naturaliste *Conrad Gessner*, qui eut le mérite d'ébaucher le premier une classification des êtres vivants par genres et par

espèces. Sa renommée s'étendait, disait-on, jusqu'aux limites du globe. En 1564, le 3 avril, l'empereur Ferdinand, pour le remercier d'une dédicace, l'anoblit et lui décerna le plus flatteur des diplômes, une concession d'armes toutes symboliques : un aigle « roi des oiseaux.... comme un monument de ton histoire des oiseaux, » un lion, « afin de te rappeler l'ouvrage que tu as publié sur les quadrupèdes; » un dauphin « qui désignera ton volume sur les poissons ; » un basilic rampant et tenant une bague d'émeraude, pour rappeler des travaux célèbres sur les reptiles et les pierres précieuses ; enfin, un cimier garni de lierre, « pour t'avertir d'achever ton livre sur les plantes [1]. »

Gessner implanta dans sa ville natale, sinon la science et une méthode, du moins le goût pour la nature et la curiosité pour ses merveilles. *Josias Simler* (1530-1576) compléta son œuvre par des travaux en partie historiques, en partie géologiques : en 1574, la *République des Suisses*, un livre célèbre, et en 1576 une description du Valais et des Alpes [2]. Enfin, en 1672, naquit *Jean-Jacques Scheuchzer*, le « grand Scheuchzer ».

Scheuchzer, qui mourut en 1733, fut médecin, voyageur, naturaliste, mais surtout compilateur. Il eut d'excellentes intentions. Il comprit qu'il fallait réagir contre l'influence néfaste d'une théologie bornée et malveillante. Il lutta toute sa vie, non seulement contre le seul Klinger, mais pour la liberté de la pensée. Malheureusement, il est moins un précurseur que le dernier disciple d'un humanisme en retard. Il fonda, il est vrai, pour répandre le goût de la science et des libres investigations, une *Société de gens bien intentionnés*, — mieux intentionnés qu'instruits, — qui végéta, non sans

[1] Le doyen Bridel a traduit le diplôme conféré à Conrad Gessner, dans son *Conservateur suisse*, t. VIII, p. 169 s.

[2] M. Coolidge a traduit et commenté Simler (avec plusieurs fragments de Conrad Gessner) : *Josias Simler et les origines de l'alpinisme*. Grenoble, Gratien & Rey, 1904.

difficultés, de 1691 à 1709. On y traitait les questions suivantes : un monstre à deux têtes a-t-il deux âmes ? — pourquoi les Maures sont-ils noirs ? — Jésus, aux noces de Cana, a-t-il changé l'eau en vin rouge ou en vin blanc ? etc. Scheuchzer publia même un journal pour défendre ses idées : les *Nova Literaria Helvetica*, de 1701 à 1711. Il se rendit fameux par une *Physique sacrée* ou « histoire littéraire de la Bible », et des *Itinera Alpina* que, plus tard, traduira et rééditera son élève Sulzer.

Et les autres ? car enfin Gessner, Simler, Scheuchzer même, et surtout Zwingli, sont dans leur milieu des phénomènes exceptionnels, des individualités qui dépassent le niveau. Nous avons nommé les « poètes », mais leur infime minorité ne saurait représenter la culture générale, habituelle, de Zurich. Ceux qui, précisément, la représentent sont des théologiens. La théologie mène à tout ; elle est une sorte d'omniscïence grâce à laquelle un ministre se croit autorisé à écrire sur les langues, les belles-lettres, les antiquités, l'histoire. Nommerons-nous *Bibliander* (Bachmann), ce philologue qui prétendait avoir découvert un rapport commun entre tous les langages ; *Henri Bullinger*, successeur de Zwingli, qui laissa une chronique de sa ville natale et fut un des plus influents Réformateurs ; *Fasi*, l'auteur du *Virgile sacro-chrétien* ; *Rodolphe Gwalther*, lui-même successeur de Bullinger, qui commenta la Bible et Cicéron ; *Jean-Henri Hottinger*, historien fameux du *Speculum helveticum* et du *Methodus legendi historias helveticas* ; *Pierre Kolin*, dit *Cholinus*, qui fut précepteur de Théodore de Bèze, et, avec Gwalther, Bibliander, Pellican et Léon de Juda, un des éditeurs de la Bible de Zurich ; l'antistès *Louis Lavater*, qui laissa un traité sur les spectres ; enfin, *J.-J. Zimmermann*, qui écrivit sur la religion de Platon, de Socrate, de Pythagore, d'Euripide et d'Homère ? Après les théologiens, les jurisconsultes, les magistrats, qui se réservaient habituel-

lement la philosophie des lois, l'histoire et les antiquités : ainsi le bourgmestre *Leu* qui publia en 1727 quatre volumes sur le droit de la Confédération suisse. Compilations informes pour la plupart, dans lesquelles tout se confond et tout se mêle. Humanisme en décomposition. Réforme en décrépitude. Absence complète de méthode et de sens critique; absence de goût, mépris total pour la forme et le style; érudition de collège. Pas un écrivain de métier, pas un artiste; en un mot, point de littérature.

III

Quels que soient les défauts que nous pourrons plus tard reprocher à Bodmer et à Breitinger, — et en général à tous les écrivains de l'Ecole suisse, — ce mérite leur reste d'avoir acclimaté dans leur pays la critique, la poésie et l'histoire ; mérite qui est un gage suffisant d'immortalité. Bodmer et Breitinger, malgré tous les obstacles, et avec une fermeté douce et une patience longue, surent faire l'éducation littéraire mais aussi morale de leur milieu, sans se mettre, comme Jean-Jacques, en guerre ouverte avec lui, et sans en sortir ; ce qui n'est point toujours facile.

Dès 1543, la famille Bodmer est en possession du *Bürgerrecht* ; en 1585, elle entre dans le Grand et en 1600 dans le Petit Conseils. On trouve ses membres dans les tribus des Charpentiers, du Bélier et de la Balance. En 1619, les Bodmer rachètent l'ancienne librairie Wolff. Quant à notre critique, il naquit à Greifensee, chef-lieu de bailliage, le 19 juillet 1698. Son père, qui s'appelait Jean-Jacques comme lui, — un nom que l'on trouve constamment chez les Zuricois, — était né le 28 juillet 1661 ; en 1685, il fut ordonné ministre ; en 1697, il était pasteur à Greifensee où il mourut le 26 mars 1736 ; en 1697, il avait épousé Esther Orell du

« Gemsberg », d'une vieille race patricienne et noble, originaire du Tessin.

Jean-Jacques Breitinger naquit à Zurich même le 15 mars 1701. Son père, François-Gaspard (1665-1712), fut secrétaire particulier du duc Georges de Wurtemberg, prince de Montbéliard ; en tant que bourgeois, il remplit quelques charges militaires ; tout en gérant une fabrique de sucre, et pour occuper ses loisirs, il colligeait des notices historiques sur sa famille et en particulier sur le grand homme des Breitingers, le fameux antistès ennemi du théâtre ; il avait épousé Vérène Schobinger, morte en 1727. La famille Breitinger est dès 1548 bourgeoise de Zurich ; dès 1577, elle est admise au Grand Conseil ; dès 1588, au Conseil souverain. On la trouve généralement dans l'abbaye des Tanneurs.

CHAPITRE II

Une « revue de jeunes » au XVIIIe siècle : Les Discours des peintres.

Comment les révolutions littéraires se font-elles ? Il est rare qu'elles éclatent brusquement. Le cours de la vie intellectuelle n'est point subitement dévié, interrompu. Le public est docile aux critiques officiels ; il lit les livres à la mode ; il juge d'après le succès, la réclame ou la cabale ; il se fait avec les idées ambiantes et ce qu'il pense être la tradition, une doctrine qui lui semble définitive. Mais il arrive bien souvent qu'un jour, sous un titre plus ou moins ambitieux, paraît une revue, une œuvre collective, organe de jeunes inconnus surgis de la foule immense et confuse. Ces hommes nouveaux ne pensent point comme tout le monde et leurs maîtres ; ils viennent déranger le repos des formules, l'ordre des étiquettes, l'amas des préjugés. Ils sont des contradicteurs ; ils se livrent à des exécutions nécessaires. Puis, leur organe, manifeste éphémère, au bout de peu de temps, disparaît. Mais il va renaître sous une autre forme ; mais ce qu'il a exprimé demeure ; et, plus tard, quand ses auteurs ont vécu, produit, vieilli, quand ils occupent la place de leurs aînés, les historiens de la littérature constatent que ces quelques pages, violemment critiquées jadis ou même simplement inaperçues, sont la première pierre d'un grand édifice.... Cette histoire, nous allons la revivre à propos des *Discours des peintres* ; puisse l'enseignement qu'elle renferme ne point être inutile !

I

Nous avons évoqué l'ancien Zurich ; nous avons vu quel genre de vie on y menait, et combien, d'une extrémité à l'autre de la hiérarchie sociale, l'existence y était canalisée, codifiée, soumise à la censure. Nous avons défini un milieu : voyons comment va s'y comporter notre Bodmer, et dans quel sens il veut agir.

Le père de Bodmer, le pasteur de Greifensee, élevait, en ce temps, son jeune fils, avec le plus grand soin d'ailleurs et toute la sévérité patriarcale de l'éducation huguenote (la manière dont furent instruits le futur doyen Curtat et le futur doyen Bridel en est un exemple [1]), dans le but bien déterminé de le faire entrer comme lui dans cette carrière ecclésiastique qui était alors, avec le commerce et la magistrature, la seule vocation officiellement honorable. Le petit Jean-Jacques était doué d'une nature vive, ardente, sensible, primesautière, impulsive, un peu superficielle. Il avait de l'imagination, de l'intelligence, le goût du travail. Son père dirigeait son instruction religieuse et lui enseignait les langues anciennes. Le reste de la journée, on le laissait libre de courir les champs et les bois, de se baigner dans le lac, de jouer avec des camarades, les fils du bailli Lochmann. Mais ces derniers, plus âgés que lui, se dispersèrent très vite, et Bodmer, pour occuper sa longue solitude à un âge où l'on a besoin de compagnons et où on les rêve quand on ne les a pas, se consola en lisant tous les livres qui lui tombaient sous la main. C'est ainsi qu'il mit au pillage la bibliothèque d'un oncle maternel.

Elles sont significatives, ces premières lectures du grand

[1] Cf. notre *Bridel*, ch. I, p. 28 s.

critique. Parmi celles qui lui étaient imposées par son père, ses préférences allaient à la Bible, le livre par excellence du protestant : son âme sensible et son imagination romanesque, choisissant d'instinct ce qui leur était conforme, s'exaltaient aux histoires des patriarches, de Ruth, de Tobie et des Rois. Il aimait le paysage natal ; et, naïvement, comme les peintres populaires et primitifs, il évoquait Booz avec ses ouvriers dans les champs de blé, de seigle ou d'avoine illuminés de bluets et de coquelicots, qui, à l'ombre des noyers et des chênes, s'étageaient sur la colline derrière la maison paternelle. Dans l'antiquité, il choisissait les *Métamorphoses* d'Ovide et l'*Odyssée* d'Homère, précisément à cause des éléments pastoraux et merveilleux que ces poèmes renferment. Il avait appris le français dans le dictionnaire de Bayle. Enfin, il adorait les romans, — ces romans maudits par Gotthardt Heidegger : la *Cléopâtre* de La Calprenède, l'*Aramène* et l'*Octavie* du duc Antoine-Ulric de Brunswick, l'*Assénat* ou les amours de Joseph à la cour de Pharaon, de Philippe de Zesen, les *Amadis* allemands, — comme aussi les récits didactiques de ce prédicateur bizarre, Jean-Henri Bucholtz qui, pour réagir contre la vogue corruptive des aventures romanesques et « autres livres impudents », n'avait point trouvé de moyen meilleur que d'en composer lui-même : de 1659 à 1660, l'*Histoire merveilleuse du prince chrétien et allemand Hercule et de la princesse royale de Bohême, damoiselle Valiska* ; en 1665, l'*Histoire agréable et merveilleuse des princes royaux et chrétiens Herculiscus et Herculadisla et de leurs très sérénissimes compagnons*. Sans doute, tel que son homonyme, le petit Rousseau auquel il ressemble par plus d'un trait de son caractère, il devait passer ses nuits à lire en cachette, jusqu'à ce que le matin vienne rougir ses vitres, faire pâlir sa chandelle, et crier les hirondelles autour du toit, l'arrachant ainsi par sa fraîcheur et sa lumière aux délices de ces romans à la fois pédants

et sentimentaux, dernières déformations des épopées chevaleresques.

Le jeune Bodmer est donc, à cette époque, religieux et sentimental comme tous les Suisses, comme tous les Suisses apte à s'assimiler les langues étrangères. Mais, pour compenser heureusement ce qu'il y a de trop intellectuel dans l'éducation protestante, il est doué, comme tous les Suisses encore, d'un très vif sentiment de la nature. Le paysage calme et vert de Greifensee fut un des éléments de sa sensibilité naissante ; le voici tel qu'une gravure de Hœgi[1] nous le représente : une petite ville allemande, de larges toits, des façades en escalier, des clochers, des tourelles ; derrière, une colline et la campagne ; devant, un lac gris ; au loin, la ligne des Alpes glaronnaises. Paysage de fond de tous ses rêves : « J'ai quatre-vingts printemps, écrit Bodmer dans ses *Anecdotes* ; et pourtant, les images qui s'étaient gravées dans mon cerveau durant ma jeunesse sont encore si vivantes, si précises, que je puis nommer chaque hauteur, chaque dépression, chaque ruisseau, chaque borne[2]. » Le lac surtout l'attirait : un lac, ne serait-ce point, avant la montagne, le décor nécessaire de tout ce que nous aimons en notre pays ? Peut-être, parce qu'un lac est fait pour refléter, adoucir, agrandir les Alpes, et parce que les eaux portent à la rêverie.

Puis vint l'âge où il fallut quitter Greifensee, entrer au *Carolinum* de Zurich. Bodmer, à l'académie, noua d'inaltérables amitiés avec de jeunes théologiens comme lui : J.-J. Zimmermann, Henri Meister ou Le Maître, Henri Keller von Maur, enfin Jean-Jacques Breitinger. Bodmer et Breitinger,

[1] Cette gravure est reproduite à la page 4 du *Denkschrift*, publié en 1900 par la Société Hottinger, de Zurich, à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de Bodmer.

[2] Page 91 des *Persönliche Anekdoten*, publié par Th. Vetter, *Zürcher Taschenbuch*, 1892.

désormais l'histoire ne séparera plus ces deux noms, mais elle oubliera trop vite, au profit du premier, ce que le second représente : un homme d'un très beau caractère, dépourvu de toutes les petitesses que l'on peut constater encore chez son plus célèbre ami ; une intelligence moins vive, moins éprise du spectacle de la vie et du monde, mais plus claire, plus calme, plus logique, plus profonde et tout aussi vaste. L'éducation et la jeunesse de Breitinger n'ont rien de romanesque : le second chef de l'Ecole zuricoise ne s'écarta jamais du chemin normal ouvert devant lui. Elevé par un frère aîné, Henri (1691-1741), ministre à Märstetten, puis à Uster, philologue distingué, qui lui enseigna les premiers éléments de la grammaire, de la religion, du latin et des langues modernes, Jean-Jacques Breitinger entra plus vite qu'il n'était alors coutume au Carolinum, où il fut un brillant élève. A treize ans, il passa du collège des lettres à celui de théologie, philosophie et linguistique. Son livre favori était les satires de Perse sur lesquelles, dès 1723, il publia un savant commentaire [1], car il était spécialement doué comme latiniste. En 1720, il reçut les ordres. Jusqu'à sa mort, survenue le 13 décembre 1776, Breitinger continua le même genre de vie, donnant des cours, écrivant des traités, rééditant des œuvres classiques, et réservant aux lettres pures et à la critique des loisirs peu nombreux en somme. Il n'y a dans cette existence immobile et si bien remplie de savant, que deux dates à retenir : en mai 1731, il fut nommé professeur d'hébreu, puis de logique et d'éloquence ; en 1745, on lui confia une chaire de langue et de littérature grecques, ce qui impliquait un bénéfice et le titre de chanoine. Tels sont les grands traits de cet homme qui demeura, tant qu'il écrivit, la *raison* vivante de

[1] *In versus obscurcissimos* a Persio sat. I. citt. diatribe historico-literaria. Zurich, imp. Bodmer, 1723.

son ami, le remuant Bodmer, dont il savait d'ailleurs partager la gaieté et les plaisirs rustiques.

A l'Académie de Zurich, Bodmer sentit grandir son inclination pour les lettres. Il y compléta sa culture classique, et l'affermit. Horace lui devint un compagnon plus sûr que les Amadis. De mauvais romans, en effet, c'était, peut-on dire, tout ce qui représentait à ses yeux la littérature allemande, jusqu'au jour où Keller von Maur lui parla d'Opitz. Martin Opitz (1597-1639), le chef incontesté de la première Ecole de Silésie dont les autres poètes sont Fleming, Zesen, Tscherning, Harsdœrffer, Birken, Rist, Gryphius, peut être considéré à la fois comme le Ronsard et le Malherbe de la poésie allemande. Pour boîteuse qu'elle soit, la comparaison se justifie en un certain sens. Si Opitz, qui séjourna à Paris, éprouve une admiration respectueuse pour la Pléïade dont il se réclame, il n'en est pas moins le premier qui, non seulement plaida, en Allemagne, en faveur de la tradition nationale, mais encore s'efforça d'épurer la langue, de la débarrasser des mots étrangers qui encombraient alors son vocabulaire, et d'en rectifier la prosodie, la grammaire et la syntaxe. Il eut surtout le mérite de proclamer la dignité du poète, d'élever la littérature au niveau de la philosophie, de la religion et de la science, de montrer quel rôle moral un écrivain peut jouer dans le développement d'un peuple. En réagissant contre la poésie d'occasion et de circonstance et contre les rimeurs de cour et d'école, Opitz rendit immortel un nom que ses propres vers n'auraient point manqué de vouer à l'oubli. Car, théoricien éclairé, il n'est qu'un poète de second ordre, sec, didactique, asservi à l'imitation des modèles classiques et français, occupé sans cesse, dans ses œuvres trop érudites et qui ne pourraient se passer de commentaires, à rhétoriquer Ronsard, Pétrarque, Sidney, Virgile ou les Psaumes. . . .

Retenons ce fait important au point de vue de notre his-

toire littéraire : le fameux Silésien révéla aux Suisses, sinon une grande poésie, du moins le souci de l'art et la dignité de la carrière des lettres.

La carrière ecclésiastique attirait donc de moins en moins Bodmer. Mais il eut beaucoup de peine à le faire comprendre à un père irrité. L'intervention d'une aïeule compatissante et dont il était l'enfant gâté, le secourut à point. On prit comme prétexte une timidité excessive et un léger bégaiement qui l'auraient empêché de monter en chaire. En revanche, puisqu'il ne pouvait ni ne voulait plus devenir ministre, sa famille exigea de lui qu'il se mît au comptoir. Il se laissa mollement conduire. Tout d'abord, on l'envoya faire un voyage d'apprentissage. En mai 1718, il est à Genève, où il demeure deux mois : il y achète une traduction française tronquée du *Spectateur* d'Addison. Puis, il part pour Lyon. En juillet, il revient à Zurich ; on ne l'y laisse pas végéter, et, au bout de quelques jours, on l'expédie en Italie, chez un oncle qui possédait à Lugano une filature. Bodmer se prit de passion pour la terre classique : il profita des circonstances pour visiter Bergame, Milan, Gênes, — pour apprendre l'italien, — pour acquérir et pour étudier les œuvres du Tasse, de Vida, de Beccaria. Mille projets littéraires et mille rêves de gloire emplissaient son cerveau : il s'épanchait en composant des vers italiens et français, en entretenant avec ses amis une correspondance pleine de science mais aussi de fantaisie, et rédigée dans un langage hybride, le plus bizarre du monde. Ses camarades d'atelier et de bureau se moquaient de lui. On dut se convaincre de son incapacité commerciale. Durant l'été 1719, on le rappela, définitivement cette fois, à Zurich, où il revint avec plus de livres que d'expérience. Il avait terminé le seul voyage qu'il fît jamais hors des frontières.

Il fallut se résoudre à le laisser suivre ses goûts, étudier, composer et lire. Ne pouvant être ni ministre, ni commer-

çant, il ne restait plus à Bodmer qu'à solliciter une place dans l'enseignement ; ce projet, d'ailleurs, entrait dans ses idées : tout Suisse n'est-il pas un peu maître d'école ? Il prit le parti de se vouer à l'histoire nationale. En 1720, il travaille comme volontaire, au milieu des parchemins, dans la chancellerie de Zurich. En 1725, il est nommé professeur suppléant, en 1731 professeur en titre : le 16 janvier, il donne sa leçon d'ouverture, un beau discours latin « de virtute bellica Helvetiorum ». L'étude de l'histoire lui révéla le moyen âge ; elle lui apprit à connaître sa patrie, ses traditions et ses besoins. La Bible lui avait formé une âme religieuse, une sensibilité éprise de la nature et volontiers pastorale ; la culture classique avait fait de lui un excellent humaniste ; il connaissait assez bien les langues et les littératures modernes pour qu'on puisse le qualifier d'« esprit européen » : au moment où il va débuter dans la carrière d'écrivain, il est déjà tout ce qu'il sera plus tard.

Pour terminer cette biographie préliminaire, ajoutons qu'en 1725, à vingt-sept ans, il épousa Esther Orell, fille de Félix Orell « zum Spiegel »; qu'en 1734, il fonda avec son neveu Conrad Orell et le secrétaire d'Etat Conrad de Wyss la célèbre imprimerie et librairie Orell & Cie ; et qu'en 1737, il fut nommé membre du Grand Conseil de Zurich. Désormais, jusqu'à sa mort, les seuls événements de sa vie seront, comme pour Breitinger, ses polémiques, ses amitiés, ses ouvrages. Rentré dans son milieu, il n'en sortira plus.

* * *

Dès longtemps, sans doute, le jeune Bodmer songeait à provoquer dans sa patrie un mouvement de renaissance littéraire. Il ne pensait point à s'affirmer isolément par un ouvrage de poésie ou de doctrine : le supposer, serait mal connaître son caractère actif, belliqueux, un peu agité, un

peu turbulent. Il avait quelques amis épris du même idéal, animés des mêmes intentions. Agir isolément aurait été une faiblesse, agir en commun pouvait être une force : il était donc nécessaire de se réunir en société, et d'avoir un organe.

La psychologie nous permet d'affirmer que tel dut être le raisonnement de Bodmer. Mais cette opinion s'appuie sur des documents [1] : les *Discours des peintres* eux-mêmes, — la *Chronique de la Société des peintres*, un manuscrit de cent vingt-deux pages de la Bibliothèque de Zurich, publié et annoté en 1887 par M. Th. Vetter, — les lettres inédites déposées à la même bibliothèque, et celles que MM. Vetter et Hans Bodmer ont utilisées pour leurs travaux.

Désireux de « faire quelque chose », le jeune Bodmer ne savait pas très bien comment s'y prendre, lorsqu'en 1718, à Genève, il mit par hasard la main sur une traduction française du *Spectateur* d'Addison et Steele. Comme cette traduction va servir, à lui et à ses amis, de modèle ; comme tous leurs efforts vont avoir pour but de doter la Suisse et leur ville natale d'une « gazette » inspirée par les deux célèbres moralistes anglais, il est nécessaire de dire en quelques mots l'essentiel sur l'un des ouvrages les plus populaires au XVIIIe siècle, et qui exerça une influence européenne. Il rentre, en effet, dans le plan de ce livre de montrer, lorsque l'occasion s'en présente, comment l'histoire littéraire de la Suisse se relie à l'histoire littéraire de l'Europe ; comment les œuvres et les idées en vogue ont agi et se sont

[1] Les *Diskurse der Mahler*, 1re partie, ont été réédités par Th. Vetter, coll. « Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz. » Frauenfeld, 1891. — *Chronik der Gesellschaft der Mahler*, même coll., 1887. — Th. Vetter, *Der Spektator als Quelle der Diskurse der Mahler*. Frauenfeld, 1887 ; et surtout Hans Bodmer, *Die Gesellschaft der Mahler in Zürich und ihre Diskurse*, thèse, Frauenfeld, 1895. — Sur le *Spectateur*, cf. J. Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Paris, 1895, p. 140-148.

transformées, ou déformées, chez nous ; c'est le meilleur moyen de nous connaître, de rendre notre sujet plus intéressant et plus universel, et d'éviter enfin un « nationalisme » exagéré.

La traduction que Bodmer lut et emporta dans ses bagages est vraisemblablement la première qui ait paru en langue française : « Le *Spectateur*, ou le Socrate moderne, où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle. Traduit de l'anglais. A Amsterdam, chez David Mortier, 1714. » C'est un assez gros volume de près de cinq cents pages, orné de vignettes, et dont le traducteur, — un protestant réfugié sans doute, — est inconnu.

Le *Spectateur* anglais fut publié en 1711 et 1712, il succédait au *Tatler* et précédait le *Guardian*. Tous trois avaient comme auteurs « le vertueux M. Steele » et « le sage M. Addison », et ils étaient tous trois la première tentative faite en Grande-Bretagne pour utiliser les journaux, jusqu'alors uniquement politiques, — *whigs* ou *tories*, — dans un but moral et populaire. Déjà Locke, Toland, Shaftesbury, avaient insisté sur le rôle éducateur et bienfaisant que pourrait jouer la presse. Addison et Steele se mirent sérieusement en devoir de réaliser ces vœux platoniques. Pour mieux joindre l'agréable à l'utile, ils introduisent par fiction le lecteur dans un *Club* où quelques personnages très représentatifs de la société anglaise : le bon Sir Roger, le marchand Freeport, le capitaine Sentry, l'aimable dandy Honeycomb, sont chargés de mettre en action la morale. Morale honnête, libérale, un peu terre à terre, parfaitement bourgeoise, exprimée d'ailleurs avec élégance, pittoresque et clarté. On connaît les modèles d'Addison : ce sont les grands moralistes de la France : La Bruyère, La Rochefoucauld, Bourdaloue, Nicole. Mais, avec leur finesse, leur dialectique, leur psychologie pénétrante, le charme de leur style, le *Spectateur* compose une bonne pâte d'épicurisme à l'usage de bourgeois anglais

qui déjeunent avec du thé, du pain et du beurre. Le jugement d'Addison ne repose ni sur des théories, ni sur de trop subtiles analyses ; il est la conclusion d'observations et d'expériences immédiates et pratiques ; il descend jusqu'à décider de choses dont auraient rougi le bon goût et la noblesse classiques, mais dont s'enthousiasma le siècle de Voltaire, de Marivaux, de Bodmer et de Jean-Jacques : comment la femme doit-elle être habillée dans son intérieur, — faut-il contenter les envies des femmes grosses, — et conseiller aux mères de nourrir leurs enfants ? comment se comporter en public, à la danse, dans le monde ? Le *Spectateur*, et en cela il est bien anglais, se préoccupe beaucoup d'hygiène : il n'est point seulement confesseur, il est médecin. Faut-il lui demander une définition de ce qu'il enseigne ? « La morale, nous répondra-t-il, est l'ensemble des devoirs dont l'accomplissement est exigé de nous par la raison ou la loi naturelle. » Rien n'est à négliger dans la vie, pas même la littérature. C'est pourquoi, en même temps qu'il veut réformer les mœurs, le *Spectateur* songe à réformer le goût. La poésie et l'art sont les servantes de la morale ; il pense là-dessus comme Boileau : « Rien n'est beau que le vrai.... Aimez donc la vertu. » Il conseille la lecture des classiques, celle de Dryden et de Pope, mais il eut le mérite d'attirer les regards sur Milton que ses contemporains ne daignaient point distinguer d'un Butler.

Le *Spectateur* devait gagner tous les suffrages d'un siècle utilitaire. De là son prodigieux succès. Dès 1716, les *Mémoires de Trévoux* le placent au-dessus de La Bruyère. D'Argenson en fait sa lecture favorite ; Voltaire lui-même se laisse conquérir ; Rousseau, qui le lut à Chambéry, à son retour de Turin, avoue qu'il lui fit « beaucoup de bien ». Il fut, en France même, imité à l'infini : il y eut un *Spectateur hollandais*, un autre *danois*, un autre *américain*, enfin, à Paris, en 1723, le *Spectateur suisse* de l'abbé Desfourneaux.

Le plus célèbre est, comme on le sait, le *Spectateur français* de Marivaux [1]. L'œuvre d'Addison fut traduite et adaptée dans toute l'Europe : par van Effen en Hollande, Beccaria en Italie, Gottsched et Brockes en Allemagne. « Avant 1760, on a compté en Allemagne plus de cent quatre-vingts imitations [2]. » On peut dire que le *Spectateur* fonda le journalisme. Quant à la Suisse, sa situation au centre des grandes nations européennes, ses fréquentes relations avec les Etats généraux et, par l'intermédiaire de ces derniers, avec la Grande-Bretagne, tout cela, par la force des choses, devait l'entraîner dans le mouvement. Il y a des chances pour que Bodmer fût toutefois, avec peut-être Jean-Henri Tschudi et Gotthardt Heidegger, le premier qui lut, comprit, popularisa, imita le journal anglais. Mais, dès 1720, ce dernier est répandu un peu partout en Suisse ; il est vrai qu'il s'agit, la plupart du temps, de réimpressions d'œuvres étrangères dérivées du *Spectateur* : en 1724, à Genève, un *Spectateur français* ; en 1726, à Saint-Gall, une réédition du *Patriote* de Hambourg ; en 1734, à Zurich, sur l'initiative de Bodmer, lui-même, sous le titre du *Philosophe nouvelliste*, une réédition de la traduction française du *Tatler* ; en 1737, à Zurich et à Bâle, le *Babillard* de Hollande ; la même année, à Bâle, un *Spectateur français* ; à Lausanne, en 1741, le le *Misanthrope* de van Effen ; à Zurich, en 1769, une traduction allemande du *Café* italien ; en 1777, à Yverdon, l'*Esprit d'Addison*, « ou choix du *Babillard*, du *Spectateur* et du *Guardian* ». Tout cela n'est guère d'ailleurs qu'entreprises de librairie [3].

En effet, l'œuvre de Steele et d'Addison devait plaire aux Suisses, parce qu'elle était conforme à leur caractère : réalisme, esprit bourgeois, préoccupations d'ordre moral et pratique, conception utilitaire de l'art, comparaison entre la

[1] Cf. Texte, p. 142-143. — [2] *Ibid.*, p. 142. — [3] Nous empruntons cette liste à l'étude de M. H. Bodmer, p. 1-8.

poésie et la peinture, voilà ce que Bodmer et ses amis retiennent, voilà les éléments de leur doctrine. Le *Spectateur* précisa tout ce qu'il y avait de flou et d'incertain dans leurs idées et leur donna l'élan.

* * *

Déjà, en 1719, une polémique engagée, à propos d'antiquités romaines, entre Breitinger et Jean-Conrad Hottinger, pasteur à Höngg, rédacteur d'une sorte d'encyclopédie intitulée : *Altes und neues aus der Gelehrten Welt*[1], avait fait sentir aux jeunes Zuricois le besoin d'un organe : c'est en manuscrit qu'ils furent obligés de faire circuler leur *Anti-Hottingerius*. Bodmer était alors en Italie. On discuta par correspondance. Les avis étaient partagés : Breitinger voulait une revue d'érudition, — ce sera, lorsque les *Discours* eurent vécu, les *Nouvelles gazettes du monde savant*[2] ; — Bodmer proposait le *Spectateur* comme modèle. Son opinion l'emporta. Dès son retour, le projet prit corps. Une lettre du 22 janvier 1720, adressée par Bodmer à l'archéologue Jean-Gaspard Hagenbuch (1700-1763), nous renseigne sur ses intentions : un *Spectateur zuricois*, rédigé par une société de cinq ou six membres qui, chaque semaine, se réuniraient pour composer et discuter en commun les articles.

Quelque temps après, Bodmer communique à son ami Henri Meister, précepteur dans une maison de patriciens bernois à Thoune, un programme complet. Le but de l'ouvrage serait de « rappeler de l'exil la vertu, la politesse et leurs compagnes, la joie intérieure et la gloire, » afin de combattre l'ignorance et le vice et de travailler pour le plus

[1] Zurich, Gessner, 1717-1720.

[2] *Neue Zeitungen aus der gelehrten Welt*. Zur Beleuchtung der Historie der Gelehrsamkeit. Gesammelt von Bibliophilo. Zurich, 1725, 51 numéros.

grand bien de la patrie. Sans doute, on se heurterait à de grandes difficultés : le goût des Suisses est corrompu, les connaisseurs sont rares ; les gens s'intéressent bien plus aux expéditions des princes étrangers qu'aux choses de l'esprit. Cependant, les lecteurs ne feraient point défaut. En effet, on peut diviser le public zuricois en trois classes : les pédants, les colporteurs de potins et de nouvelles, les liseurs de romans frivoles, qui forment des « milliers d'escadrons » : ceux-là feuilleteront l'ouvrage pour le plaisir de critiquer et de calomnier les auteurs, de les dénoncer comme piétistes, hérétiques et sceptiques ; — les oisifs et les débauchés, qui ne liront pas, ou du moins liront sans comprendre ; — enfin, la petite armée des honnêtes gens. A ces derniers, il sera possible d'être utile ; par exemple, en enseignant aux femmes à distinguer la beauté vraie de la beauté fausse, et en leur apprenant qu'on peut être jolie sans ressembler aux Philis que chantent les poètes, sans avoir un teint de lys et de rose ou des dents d'albâtre. Car la vérité demeure toujours la vérité, « qu'elle sorte de la bouche d'Aristote ou de celle de Peter Squenz, le régent de Rumpelskirchen [1]. »

Le 6 février, Meister se déclare d'accord. Il s'engage à contribuer aux frais de la nouvelle revue, et à y collaborer. Il ajoute à sa réponse quelques conseils : lutter contre le libertinage et les mœurs françaises, s'efforcer d'écrire une langue correcte et pure. A ce moment, la société, la « coterie », compte donc six membres : outre Bodmer et Breitinger, Hagenbuch, Henri Meister, Jean Meister (1698-1746), le frère de ce dernier, pasteur à Neftenbach, dans le canton de Zurich, et père du correspondant de Grimm et de Diderot, enfin, un original, Daniel Rodolphe, ministre à Gränichen en Argovie. Ce Rodolphe, que ses autres compagnons se plaisaient à nommer le « père », et

[1] H. Bodmer, *op. cit.*, p. 31-34.

chez lequel ils se rendaient souvent pour boire du vin, causer et recevoir d'utiles conseils, n'était point d'accord avec eux sur la manière de rédiger leurs *Discours*. Il aurait préféré le français ; c'est ainsi que, le 5 novembre 1721, il leur écrit : « La langue allemande n'est pas un plat propre à servir des mets délicieux. Tout y est d'abord froid, et l'on est continuellement occupé à crier au réchaut. Cette langue ne souffre pas le masque, elle ne se laisse pas plier, elle est roide. Elle ne saurait monter pour le sublime, ni descendre pour le naturel, ni s'insinuer pour le plaisant, sans une affectation continuelle, et *obtorto collo*. » Au point de vue de l'histoire de la culture, voilà certes un document significatif.

Les pourparlers furent interrompus jusqu'au moment où Bodmer quitta Greifensee pour venir s'établir définitivement à Zurich. Durant l'hiver, de 1720 à 1721, ils furent repris activement. On gagna de nouveaux membres : le junker *J.-J. Schwerzenbach* (1701-1778); le juriste *Daniel-Corneille Zollikofer* d'Altenklingen, un lettré qui jouait à l'épicurien, enfin l'historien bernois *J.-J. Lauffer*. Ce dernier, né en 1688, était un homme considéré ; il fut en 1718 le professeur d'histoire et d'éloquence du jeune Haller ; en 1724 le gouvernement de Berne le chargea de continuer la chronique de la ville à partir de 1616 ; il laissa une médiocre *Histoire des Confédérés*, interrompue par sa mort, survenue en 1734, et que Bodmer publia quatre ans plus tard. A ce petit groupe se joignit le docteur *Laurent Zellweger*, de Trogen en Appenzell (1692-1764), un type extrêmement sympathique de Suisse libéral, philanthrope, éclairé, qui se donna beaucoup de peine pour rendre service à ses amis, répandre leurs idées et leurs ouvrages, et les critiquer au besoin : Zellweger fut un des fondateurs de la fameuse *Société helvétique*[1].

[1] Cf. notre *Bridel*, ch. V, p. 17. — On trouvera dans Baechtold les jugements de Zellweger sur Milton (541-543), la Noachide (608), etc.

Voilà donc les « Cotteurs » au complet. Dès les premiers jours de l'année 1721, l'organisation terminée, le travail commence. Bodmer est élu président, cela va sans dire ; Jean Meister, secrétaire, est chargé des procès-verbaux : c'est lui qui rédige la chronique publiée par M. Vetter. Ces jeunes gens veulent agir selon toutes les règles : on fait graver un sceau qui tantôt représente un satire avec cette devise latine : *petulanti splene cachinno*, tantôt une boule avec : *totus teres atque rotundus* ; on distribue des diplômes ; on baptise la société, provisoirement d'abord « Assemblée des patriotes », puis enfin, pour mieux correspondre à l'idée que Bodmer se faisait avec tout son siècle de la littérature, la « Société des peintres ».

Il fut décidé que les réunions réglementaires auraient lieu deux fois par semaine, le jeudi et le samedi. La première assemblée officielle fut tenue le 11 juillet 1721 dans la maison de Bodmer, « au nouveau Bourg près de la rue du Pré aux grenouilles [1] ».

Dès la fin du mois d'avril, les douze premiers discours avaient été soumis à la censure que les « peintres » craignaient autant que l'Inquisition espagnole. En effet, une décision officielle pouvait faire avorter tous ces beaux projets. La commission de censure, présidée par l'antistès, était composée de « sept hommes de Dieu » ; c'est ainsi que les peu respectueux jeunes gens nomment ces graves magistrats dans une lettre collective adressée à Rodolphe, le 30 octobre 1721 [2]. Ces « hommes de Dieu » firent mille difficultés. L'idée même de publier des discours leur parut répréhensible ; ils s'en moquèrent, ils en pesèrent longuement les conséquences ; les uns trouvaient une telle publication dangereuse pour l'Etat, les autres pour l'Eglise. On ne toléra point que Dieu fût nommé Maître de l'existence ; en revanche, on approuva

[1] H. Bodmer, p. 25 s. — [2] *Chronique*, p. 22-25.

« Source de la vie ». Dans le septième discours, on fit tracer l'épithète « grand » accolée au nom de Mercure. Dans le récit de la fable du rat de ville et du rat des champs, il parut malséant que des animaux aussi peu nobles, en se séparant, se disent : adieu ! on exigea : porte-toi bien ! A la lecture d'une citation de Fontenelle, les censeurs froncèrent de si formidables sourcils, que l'on se sentit moralement obligé de supprimer ce passage. Les « peintres » n'évitèrent un véritable désastre qu'en offrant, avec tout le respect possible, à l'antistès en personne, un cornet de sucre blanc pour le thé de Son Excellence. Ce présent, paraît-il, leur gagna la protection de cet auguste personnage, et leur orthodoxie ne fut désormais plus suspectée. Néanmoins, pour chaque fascicule, la censure trouva jusqu'au bout moyen de leur faire des chicanes de mots ; et sans doute il aurait fallu beaucoup de sucre blanc pour l'adoucir, si Bodmer n'avait trouvé un Mécène dans la personne du bourgmestre Fuessli, le grand-père du rédacteur du *Musée suisse*, un magistrat libéral et partisan d'une plus grande liberté de presse.

Il fut donc possible d'imprimer. L'éditeur Lindinner voulut bien se charger du nouveau périodique. Le 1er mai, les bons Zuricois purent lire sur les murs de leur ville des affiches intitulées « Avertissement aux gens de lettres [1], » annonçant la publication imminente d'une œuvre nouvelle. Le 3 mai, les *Discours* étaient mis en vente au prix d'un schilling par fascicule. Chaque jeudi paraissait un morceau ; chaque semestre, les morceaux parus étaient réunis en volume. La première édition, — la malveillance et la curiosité aidant, — fut enlevée si vite qu'il en fallut préparer rapidement une seconde. On vendit aussi quelques exemplaires à Schaffhouse, à Berne et à Bâle. Malgré ce succès, l'accueil

[1] Fuessli nous a conservé le texte de cette affiche dans ses articles sur Bodmer, *Schw. Museum*, p. 207. Sur le *Schw. Museum*, cf. notre *Bréitinger*, ch. V, p. 163 s.

fut, à Zurich, plutôt froid. Beaucoup de gens, cela va sans dire, se reconnurent ou du moins se pensèrent reconnaître dans ces portraits peu flattés. On ne pardonna point à ces jeunes gens « sans expérience », d'avoir osé critiquer les méthodes d'éducation et l'existence sociale d'une petite république qui avait si haute opinion d'elle-même. Et puis, de la littérature, c'était du temps perdu, et pis encore : du temps mal employé ; et il parut d'une outrecuidance extrême que des blancs-becs, au lieu de travailler sagement dans les comptoirs, les magistratures ou sur les bancs de l'école et de l'Eglise, prétendissent employer les loisirs de leur paresse à ne point penser comme la majorité régnante. On le leur fit si bien sentir, que Breitinger, écrivant à Zellweger durant l'été 1721, se crut permis d'appliquer à sa ville natale ce jugement de Pétrone sur Crotone : « Dans cette cité, les lettres ne sont point honorées, la raison n'a point de place, il est inutile de louer la tempérance et les bonnes mœurs; mais sachez que tout homme que vous y rencontrerez appartient à l'une de ces deux catégories : les fripons, et les dupes [1]. » C'était, sans doute, être trop sévère ; mais ces lettres que renferme la *Chronique* ou que cite M. Hans Bodmer, toutes émaillées de citations empruntées aux classiques français ou latins, malgré leurs paradoxes et leurs plaisanteries juvéniles, révèlent une culture bien supérieure au « milieu ».

La *Société* et les *Discours* ne laissèrent point d'attirer l'attention et d'être approuvés et goûtés, sinon par les gens en place, du moins par les lettrés et même le peuple. Le 23 octobre 1721, Zellweger écrivit de Trogen en Appenzell à la « Coterie du jeudi » : « Les gens habillés de noir (vous comprenez bien qui j'entends par là, le caractère étant assez distinctif dans ce pays, et s'il ne l'est pas, ajoutez-y les

[1] H. Bodmer, p. 52.

fraises blanches), qui pour la plupart n'ont ni de Littérature, ni de jugement dans ces sortes de matières, n'y comprennent presque rien. Ils disent oui, quand il faudrait dire non, et non, si, oui. Ainsi leurs jugements sont en ce point des coups de vent ou des coups en l'air, et leurs Raisonnements des âneries.... J'ai aussi donné à lire les discours de la Cotterie à quelques-uns de nos Paysans ; vous savez que nos Paysans ne sont pas tous des Rustres, on en trouve d'aussi fins Diables, et d'aussi bons Raisonneurs, que parmi les bourgeois des Villes, et même des Savants, le Sens commun et la simple nature suppléant au défaut de l'art et de l'étude, et ceux-ci en ont bien jugé de la sorte, que j'eus tout lieu de les admirer [1]. » Un assez grand nombre de réponses, de critiques, d'articles, anonymes ou signés, parvinrent au siège de l'association ; preuve que les *Discours* paraissaient à leur heure, qu'ils correspondaient aux besoins de plusieurs bons esprits, heureux de trouver une occasion pour s'exprimer. Parmi ces correspondants, il convient de signaler le vieux Jean-Henri Tschudi lui-même, qui, dans ses *Dialogues mensuels* du mois de juin 1721, rend compte avec éloge des *Discours des peintres* dans lesquels il reconnaît « l'ongle du lion ».

Les *Discours* trouvèrent non seulement des correspondants et des lecteurs, mais encore des admirateurs. A Berne, tout d'abord, où quelques jeunes gens, les historiens Lauffer et Altmann à leur tête, s'efforçaient de cultiver le mieux possible l'allemand, leur langue maternelle, que la société patricienne et « polie » délaissait au profit du français plus aristocratique. Mais la ville de Haller et la ville de Bodmer furent de tout temps des rivales. Les Bernois ne voulurent point être en retard : Le 11 novembre 1721, on apprit à Zurich l'existence de la « Nouvelle société de Berne [2] ». Cette der-

[1] *Chronique*, p. 29-30. — [2] *Id.*, p. 26 et 96 : « Die Neue Gesellschaft ».

nière, en effet, avait adressé aux Peintres une lettre datée du 8 novembre, par laquelle elle s'offrait à se joindre à eux et à collaborer aux *Discours*. Mais les Zuricois tenaient à leur indépendance ; ils regardaient leur œuvre comme un privilège et celle des Bernois comme un plagiat, Bodmer surtout dont le petit esprit jaloux se montre dans cette circonstance. Ils refusèrent. Les « Cotteurs de l'Aar » répondirent à ce refus par les premiers numéros d'un *Freytags-Blättlein*[1]. Bodmer et ses amis, voyant cette concurrence, se fâchèrent et tombèrent à bras raccourcis sur les « anti-peintres ». Ils se montrèrent méchants et injustes, car, si les « discours » de Berne ne valent point ceux de Zurich, ils étaient le symptôme heureux d'un éveil littéraire et la preuve de l'influence stimulante exercée par les jeunes critiques ; or, une renaissance intellectuelle ne saurait être bornée à une seule ville, surtout en Suisse où il n'y a point de capitale unique, mais de nombreux petits centres.

A l'étranger, les *Discours des peintres* exercèrent quelque influence. Ils furent lus à Hambourg et à Leipzig ; ils furent lus aussi par Gottsched. Il est certain que le *Spectateur* de Leipzig (1723), le *Patriote* de Hambourg (1724-1726), les *Vernünftige Tadlerinnen* du critique saxon, s'ils sont inspirés du *Spectateur* d'Addison, n'en sont pas moins des imitations directes de l'œuvre des Zuricois.

La « Société des peintres » touchait cependant au terme de son activité. Le 26 mars 1722, la dernière séance eut lieu à l'auberge de l'Ancre d'or : « Puisque, dit la *Chronique*, l'agreable printemps appelle les membres de notre association hors de la prison murée de notre ville et les attire à soi dans la liberté des champs, on résolut, avant de se séparer, de se réunir pour la dernière fois autour d'une table[2]. »

[1] *Bernisches Freytags-Blättlein*, 4 parties, 1722-1723. Sur toute cette polémique : H. Bodmer, p. 52-54 ; Mörikoffer, p. 9 s.
[2] H. Bodmer, p. 55-56.

Déjà, dès le mois de février, on avait décidé de se rassembler un seul jour par semaine au lieu de deux. En novembre, l'un des peintres, J.-J. Wolff (1701-1780), ministre de l'Evangile et en 1759 doyen d'Eglisau, partit pour la Hollande afin de chercher, mais en vain, un traducteur français pour les *Discours*[1]. « Henri Meister devint amoureux, et le Juncker Schwertzenbach fit la sottise de s'embarrasser d'une femme. » Ce que voyant, « Messieurs Bodmer et Breitinger », restés seuls, se consolèrent en se promenant sur le rivage du lac, à l'endroit où la Sihl et la Limmat confondent leurs eaux, et en conversant « au milieu d'une couronne de jeunes filles très enjouées[2] ; » car il s'était formé à Zurich une « Société de femmes peintres », avec laquelle nos jeunes galants se gardèrent bien d'engager une polémique[3]. A la fin de janvier 1723 parut le dernier *Discours*, avec cette épigraphe du poète Canitz : « Comme l'escargot, je rentre ma tête dans ma coquille. » Voici par quelle anecdote peu flatteuse, Bodmer et ses amis prirent congé du public :

« Albert Dürer fut un jour appelé dans une grande ville pour y terminer une peinture. A son arrivée, on lui présenta un tableau fort bien fait, en lui disant que l'artiste qui en était l'auteur, — un homme que ses concitoyens tenaient pour un original, — était mort à l'hôpital. Lorsque notre brave Albert entendit cela, il donna ordre sur-le-champ de seller son cheval, et tout en l'enfourchant, il s'écria : « Si » l'on n'est point capable de reconnaître ici les services ren- » dus, travaille qui veut ; moi, je m'en vais[4] ! »

Les « peintres » avaient dédié et envoyé les deux premières parties des *Discours* à Addison, « le très éclairé *Spectateur* de la nation anglaise ; » le 18 octobre 1721, ils avaient écrit à Steele une longue lettre française qui débute

[1] H. Bodmer, p. 76. — [2] *Id.*, p. 71-72. — [3] *Id.*, p. 54-55. — [4] *Discours*, p. IV, d. 20, p. 128.

ainsi : « Apparemment vous ne vous êtes pas attendu à trouver des Admirateurs, moins encore des Imitateurs au pied des Alpes, et dans les bois de la Suisse. Il doit vous être bien doux d'être loué par des hommes, qui n'ont accoutumé de louer que les génisses, le beau temps et les fromages[1].... » Ni Addison, ni Steele ne daignèrent répondre à leurs alpestres admirateurs. En 1746, sous le titre de *Peintre des mœurs*, Bodmer et Breitinger rééditèrent en deux volumes les *Discours* revus, corrigés et augmentés de onze nouvelles pièces : bien que cette réimpression soit supérieure à la première par la langue et par la doctrine, elle a perdu la spontanéité juvénile et fruste de l'original[2].

II

Les *Discours des peintres* parurent donc du jeudi 3 mai 1721 à la fin de janvier 1723 ; ils durèrent deux ans à peine. Ils sont en quatre parties et contiennent quatre-vingt-quatorze numéros. La couverture est ornée d'une vignette assez grossière : dans un cadre formé par deux satires qui soutiennent une guirlande de vigne, sur un fond où se détache la vieille église des *Prediger* de Zurich, quelques personnages circulent, qui symbolisent la société de la ville et république, un artisan, l'outil sur l'épaule ; un patricien vêtu avec élégance, perruque et fraise, en train de débiter des compliments à une belle dame.... Chaque partie est précédée d'une introduction : la première est une respectueuse dédicace au *Spectateur anglais* : dans la deuxième, les auteurs définissent leur manière d'imiter leur modèle ; la troisième est une éloge en vers de trois poètes allemands :

[1] *Chronique*, p. 13 s.

[2] *Mahler der Sitten*. Von neuem übersehen und starck vermehret. Zurich, 1746, 2 vol.

Besser, Opitz et Canitz, dont ils opposent le naturel à l'enflure des Hofmannswaldau et des Lohenstein ; dans la dernière, ils prennent congé du public.

Chaque discours est signé d'un nom de peintre : Bodmer est Holbein, Dürer, Raphaël, Rubens ; Breitinger, Carrache, Angelo, Holbein, Dürer, Raphaël ; Zellweger, Lebrun ; Zollikofer, Lebrun également. Ces pseudonymes ne sont point tout à fait choisis au hasard : nous trouvons là les noms des peintres de portraits les plus appréciés et les plus fameux alors. Or, que veulent nos jeunes Zuricois, sinon « peindre » les vertus et les vices, les qualités et les défauts de leurs compatriotes ? En un siècle épris encore de l'homme, de la psychologie de l'homme, l'idéal commun de la poésie et des arts était, en somme, une définition de caractères ; c'est pour cette raison qu'à une époque où les lettres allemandes sont encore en France inconnues ou méprisées, un abbé Dubos par exemple n'a que des éloges pour les portraits d'un Dürer et d'un Holbein [1]. Le *Spectateur* d'Addison, en ayant pour but la vie humaine dont il veut se faire l'éducateur agréable et utile, indiquait à Bodmer et à ses amis la manière d'interpréter au mieux le « ut pictura poesis ».

Les *Discours des peintres* sont bien l'œuvre de Bodmer et de Breitinger. A la fin de la *Chronique* souvent citée, nous trouvons une liste des auteurs [2]. Bodmer à lui seul a rédigé quarante-six articles, Breitinger vingt-sept ; Bodmer et Breitinger en ont composé ensemble treize, Zellweger et Lauffer chacun deux, Zollikofer et Altmann chacun un seulement. Il faut ajouter quelques lettres de Henri Meister ou d'anonymes, qui servirent de thèmes ou furent telles qu'elles reproduites.

Passons à l'étude de l'œuvre elle-même. Elle nous révè-

[1] *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 5e éd., 3 vol., Paris, 1746, t. II, p. 180 s. — [2] *Chronique*, p. 78-80.

lera les idées historiques et patriotiques, esthétiques et morales, enfin les éléments de la culture de ceux qui seront plus tard les maîtres de l'École suisse. Nous verrons ainsi que cet ouvrage de début contient en germe tous ceux qui le vont suivre, et toute la doctrine de Bodmer.

* * *

Le but des *Discours des peintres* est essentiellement moral. Ce qui nous intéresse donc surtout dans ce livre, c'est l'évocation de la société zuricoise. Mais avant d'entrer dans cette amusante galerie de tableaux, — ou de caricatures, — il n'est pas inutile de connaître les autres intentions des auteurs.

Intentions tout d'abord patriotiques. Nous avons souvent répété, dans le premier volume de cette *Histoire littéraire*, que les Suisses, excellents assimilateurs, subissent fortement, cela va sans dire, l'influence de l'étranger, mais qu'ils savent toujours « nationaliser » au profit de leurs compatriotes ces influences mêmes. Le *Spectateur* d'Addison est avant tout un livre à l'usage des Anglais : tandis qu'en Allemagne, en Hollande ou en France, ceux qui l'imitent pensent surtout à faire étalage de psychologie, à divertir par de subtiles analyses, à amuser par des anecdotes, les *Discours des peintres* sont avant tout, eux aussi, un livre à l'usage des Suisses. Car Bodmer, qui pressentait et qui sut presque inconsciemment définir avant Taine cette « théorie du milieu » si nécessaire à l'idée d'une littérature helvétique pour compenser l'absence de langue nationale, avait déjà compris que, si l'on veut bien connaître les hommes, il faut commencer par étudier ceux qui vous entourent, afin de dégager, à l'aide de cette étude, ces caractères « généralement humains », partout et toujours les mêmes. Observer les Zuricois ne lui suffisait pas, il voulait réunir une collection de types sociaux,

non seulement de sa ville natale, mais encore de tous les cantons, afin d'en déduire une définition de l'esprit suisse. Dès les premières pages du premier discours, — qui est un discours-programme, — les « membres épars » de la « Société des peintres » sont priés avec instance d'envoyer à Zurich, à leur président, les observations et les remarques qu'ils ont pu faire autour d'eux [1]. « Nous nous réservons, avec le temps, lorsque ceux de nos amis qui s'occupent des affaires publiques seront parvenus à quelque situation avantageuse, et lorsque, par conséquent, nous aurons acquis de la sorte plus de lumières et plus d'expérience, d'écrire un ouvrage spécial sur la politique suisse, dans lequel des portraits politiques trouveront une large place [2]. » Forcément, c'est évoluer de la psychologie sociale vers la philosophie de l'histoire. Le 11 décembre 1721, les peintres écrivent une lettre collective à l'historien bernois Lauffer, afin de solliciter sa collaboration : « Vous savez, lui disent-ils, que nous voulons être considérés comme un *Spectateur suisse*. Mais nous ne pouvons mériter ce beau titre que si nous décrivons dans notre ouvrage les mœurs de nos Confédérés de manière à ce que les étrangers et nos descendants puissent, en nous lisant, reconnaître sans peine le *caractère suisse*, tel qu'il se distingue de celui des autres temps et des autres nations. Rien n'aurait été plus curieux qu'un *Spectateur suisse* rédigé à l'époque où la Confédération même s'est formée. Quelles manières sauvages, mais naturelles ! Quels paysans, mais quels héros que ces paysans ! Quelle gloire sans vaine pompe ! Mais sans doute qu'il est encore possible de retrouver les restes de ce caractère primitif dans les cantons d'Uri et d'Unterwalden [3].... » Dans ce but, ils adressèrent à diverses personnes de différents cantons, — Tschudi pour

[1] *Discours*, I, p. 8 (rééd. Th. Vetter). — [2] III, disc. 12.

[3] *Chronique*, p. 36, 106-107, on trouvera la très prudente réponse (en français) de Lauffer.

Glaris, par exemple, et Zellweger pour l'Appenzell, — une circulaire et un programme [1].

L'idée, si grandiosement réalisée plus tard par Jean de Muller, d'une *Histoire des Suisses* est donc en germe dans les *Discours*. Cette histoire, Bodmer ne la conçoit point comme une chronique sèche de faits de guerre et d'événements politiques, mais comme une étude sur l'influence des institutions, de l'éducation, — du climat, — du milieu en un mot. Le document que nous allons citer est d'une importance trop considérable pour qu'il passe inaperçu, car c'est la première fois qu'une véritable méthode est exposée clairement : à ce point de vue, il marque une date.

Dans le cinquième discours de la première partie, Bodmer [2], — ou Albert Dürer, — nous révèle sa pensée intime sur les historiens de son temps. Il en est de trois espèces : les copistes, les critiques, les originaux. Les *copistes* se bornent à amasser des matériaux, à écrire tout ce qu'ils entendent et tout ce qu'ils ont appris, sans discernement, sans prendre jamais parti. « Ils copient les journaux, les calendriers, les registres, les manifestes, les mandats, sans changer une ligne ; ils les suivent pas à pas, et se gardent bien de mettre un pied devant l'autre, avant que d'avoir quelqu'un qui les précède.... » Pour être un historien de cette sorte, il suffit de savoir lire et écrire : exemple, les anciens chroniqueurs suisses.

Les *critiques*, eux, se donnent la peine de travailler sur les matériaux informes et bruts des copistes. Ils ont besoin de raison, de jugement et d'esprit, afin de choisir ce qui est digne, parmi tant de documents, de passer à la postérité, et surtout afin de savoir distinguer le vrai du faux. Quant aux *originaux*, non seulement ils savent se documenter, non seulement ils sont capables d'appliquer une méthode, mais

[1] *Chronique*, p. 48, 65. — [2] *Discours*, p. 25-29 (rééd. Vetter).

encore ils vivent et font vivre ce qu'ils écrivent : ce sont les évocateurs du passé. Eux seuls sont capables de définir le génie d'une nation, de dresser la figure d'un héros, de pénétrer dans la pensée intime d'un diplomate, leur talent se révèle donc surtout dans l'étude des caractères. Bodmer cite comme modèle Salluste peignant Catilina.

Que cette division soit arbitraire, je le veux bien, mais qu'on reconnaisse au moins qu'elle est, pour l'époque et le milieu, singulièrement intelligente. L'application que Bodmer fait de sa méthode à l'histoire suisse est tout à fait remarquable ; il s'agit d'une courte description géographique et psychologique d'une vallée alpestre :

« Une longue chaîne de hautes montagnes dessine et entoure une étroite vallée. Cette vallée est formée tout entière de rochers escarpés, de forêts sauvages, de grands lacs, de sombres abîmes. Il n'y a pour toute culture que, sur les pentes des Alpes, des pâturages riches en herbes grasses. Le peuple qui a construit ses cabanes au pied de ces montagnes se nourrit principalement du lait, du beurre ou du fromage que lui donnent les troupeaux qui broutent sur les hauteurs. Cette nourriture confère à l'habitant des os forts et des membres trapus. Son corps est habitué au froid et à la fatigue. Son langage est rude mais sensé ; son caractère est honnête et sans ambition, généreux et sans vanité. La délicatesse et la sensualité sont des vices qu'il ignore ; il ne connaît point les métaux précieux. Il aime le repos, et ne se met en colère que lorsqu'on prend plaisir à l'exciter ; il obéira sans peine à un maître juste, mais il est l'ennemi implacable d'un tyran. Il ne déclare point volontiers la guerre, il est toujours prêt à conclure la paix, il se borne à la défensive, il combat toujours à pied. Sa vaillance est faite de force ; sa science, de la connaissance de la nature et de l'expérience de ses aïeux. »

Sans doute, cette description n'est point exempte de bel-

vétisme »; elle confine à la pastorale, elle annonce Haller et Gessner. Mais elle annonce aussi de plus grandes œuvres : l'*Histoire* de Jean de Muller, les *Schweizerbriefe* de Gœthe, et le *Guillaume Tell*.

* * *

Ce qu'il y a de particulièrement sympathique dans ces *Discours*, c'est l'intérêt que portent Bodmer, Breitinger et leurs amis au spectacle de la vie humaine : ce sont là des écrivains pour qui le monde extérieur existe. Ce lourd et indigeste volume, imprimé sur du papier rude en caractères gothiques, est une fourmilière. Sans doute, les auteurs ont un but moral : nous avons vu qu'ils s'en vantent. Breitinger, enclin à la spéculation, a exprimé l'éthique du groupe [1] : cette éthique est d'ailleurs un tissu de lieux communs. Il faut que l'homme se connaisse soi-même ; la connaissance de soi est le premier degré de la sagesse. Le véritable sage est celui qui est persuadé de l'existence de Dieu, cet Etre suprême dont la volonté dirige le monde : sans le secours de Dieu, la volonté de l'homme est trop faible pour maîtriser ses passions, gouverner son instinct, voir clair en lui et autour de lui. Ce n'est qu'au nom de la morale chrétienne que nous sommes en droit de juger les autres, et capables de leur être utile et de leur faire quelque bien. L'homme est né pour le bonheur, et c'est le bonheur qu'il cherche. Aidons-nous mutuellement à être heureux, et pour cela travaillons à nous corriger les uns les autres, à nous inciter mutuellement aux bonnes mœurs et à la vertu.... Nous voyons donc comment l'esprit protestant et l'eudémonisme d'un siècle utopiste et pratique à la fois, se confondent dans les

[1] *Discours*, p. I, Nos 9 (Die Kunst des Denkens, Angelo), 10 (Der Mensch ist verpflichtet zu denken, Angelo), 17 (Selbsterkenntnis, Carrache), etc.

honnêtes intentions de ces très orthodoxes et très patriotes étudiants en théologie ou en histoire.

Ayant donc justifié leur entreprise, les peintres, se sentant la conscience en paix, vont en toute tranquillité se mêler à la foule. Plus rien ne les empêche d'exprimer librement leurs opinions sur toutes choses, sur les hommes, les femmes, l'éducation, le mariage, les institutions et les mœurs. Nous les évoquons, déambulant, groupe oisif en apparence, sur les quais de la Limmat, sur les rives du lac, dans les rues aux durs pavés du vieux Zurich, à l'ombre des tilleuls du Lindenhof. Ils vont et viennent, causent et rient, à la grande indignation de ceux dont ils se font les spectateurs. Rentrés chez eux, ils rédigent leurs portraits, appliqués à suivre l'exemple et les préceptes des maîtres : à s'intéresser aux moindres détails de la vie comme Addison, à mêler, comme Boileau, « l'agréable à l'utile », à décrire, comme La Bruyère, des types et non des individus.

Quand une jeune école se forme, sa première préoccupation est généralement de s'attaquer à ses prédécesseurs, ou tout au moins de réagir contre leurs idées et contre leurs doctrines : c'est ainsi que les romantiques ont été souvent injustes envers les classiques. Nous avons vu quels étaient les prédécesseurs de Bodmer ; nous avons reconnu que la plupart ne valaient pas grand'chose, qu'une grande pédanterie accompagnait une fort petite culture, que l'art et les bonnes lettres étaient plutôt tenus en mépris par ces chroniqueurs, ces historiens, ces compilateurs quasi antédiluviens. La violence amusante, les portraits tournés en caricatures des « peintres » ne sauraient donc nous étonner.

Voici *Afranius* [1], qui est probablement le médiocre et intrigant Altmann de Berne. C'est un premier type de ces

[1] *Discours,* I, N° 16, éd. Vetter, p. 79-81 (Holbein = Bodmer et Breitinger).

pédants qui jugent les autres d'après ce qu'ils savent et non d'après ce qu'ils sont. Il est pâle, il est myope ; quand il fronce les sourcils, on voit son front se couvrir de mille rides ; ne l'abordez point dans la rue, car il vous répondra tout de travers, tellement il affecte d'être plongé dans de perpétuelles méditations.

La vérité est que ces méditations n'ont d'autre but que de trouver le chiffre fatidique qui correspond au nom du nouveau pape, et qui est 666, ou de démontrer que les habitants du Palatinat descendent des Galates. Afranius aime à instruire le peuple, à coller des affiches au coin des rues, à se promener dans la campagne, et à interrompre les rustiques au travail pour leur apprendre que la terre tourne autour du soleil et non le soleil autour de la terre. Allez une fois l'entendre discourir : il se tire la barbe, il commence de parler à voix basse, il hausse le ton par degré, il fait marcher sa langue avec une rapidité incroyable, il crie, il appelle, il menace, il adjure ; les mots sortent de sa bouche comme une tempête, il frappe du pied, il se tourne, il balance la tête, il se cogne la poitrine et le front. Il a l'ambition de devenir célèbre. Dans ce but, il a composé un ouvrage sur « l'art d'acquérir la science sans se casser la tête ». Ouvrez ce livre : vous trouverez son portrait qu'il a fait graver et pour lequel il a composé un distique qui le compare au soleil. Vient ensuite une humble dédicace à quelque grand, puis une préface où il courbe l'échine devant l'honorable, honoré et très honoré public. Suivent deux feuilles pleines d'éloges en vers à son adresse, dans lesquels ses confrères en pédanterie le traitent de savant « subtilis, mirabilis, resolutus ».

Voici encore *Pantabolus* [1], l'érudit préoccupé de petites choses, le grand collectionneur de fiches, d'index et de lexi-

[1] I, 24, Holbein (Breitinger). Cf. *Chronique*, p. 26.

ques, qui n'apprécie dans un livre ni le bien qu'il peut faire, ni les idées qu'il peut répandre, mais seulement la table des matières. Il semble, d'après la *Chronique*, que l'archéologue Hagenbuch et le Bernois Altmann aient absolument voulu se reconnaître l'un l'autre dans le portrait peu flatté de cet « antiquaire » dont tout le mérite est de posséder une mémoire excellente. Je crois, pour ma part, qu'il y a erreur : c'est Breitinger qui est l'auteur de ce discours ; or, en 1719, Breitinger engagea, comme nous l'avons vu, une vive polémique, à propos d'archéologie, contre Jean-Conrad Hottinger, rédacteur d'une sorte de journal encyclopédique. Pantabolus et ce dernier pourraient bien être un seul et même personnage.

Mais l'homme auquel les peintres en voulaient le plus était le grand Scheuchzer en personne. Celui-ci, qui détenait alors à Zurich le monopole de la critique et de la science, avait fort mal accueilli les *Discours* et n'avait point laissé de les passer au crible. Mais il avait affaire à forte partie. Il était, d'ailleurs, facile de se venger de ses attaques: il n'y avait qu'à prendre ses propres ouvrages, en particulier ces *Itinera alpina* qui ressemblent tout à fait à l'un de ces musées de monstres où l'on voit, dans les foires, un veau à deux têtes, une femme à barbe, un géant et des nains. Bodmer n'y manqua point [1]. Voici la description qu'il donne du cerveau de Voranus, qu'il examine, de loin, avec une lunette :

« Il me semble y voir une cité en ruines, car je découvre de grands morceaux de marbre, des colonnes brisées, des portiques abattus, des portions d'amphithéâtres, et, par place, un temple encore intact. Ces débris sont couverts d'inscriptions copiées sans grand'peine dans le *Thesaurus*

[1] III, 21, Holbein (Bodmer); IV, 1, Holbein (Bodmer). Cf. *Chronique* p. 76.

antiquitatum de Grævius. La plus remarquable nous relate la mort d'une ânesse nommée Cincia. Le sol de cette ville est une mosaïque de mille pierres de couleur, coquillages, coquilles d'escargot, pinces d'écrevisse pétrifiées, écailles, coques, dents, cornes, roseaux et fougères. Mais les gens de la ville n'auraient-ils point jeté là-bas leur vieille vaisselle et leurs vieux habits ? J'aperçois en effet un grand amas : je distingue des échecs et des dés, des haillons, des souliers qui furent peut-être ceux de Cicéron, des tables, des lits, des livres, des dieux et des lares, des poupées gothiques, des monnaies de Grèce et de Syrie. Là-dessus voltigent des feuilles de papier en lambeaux, couvertes de caractères qui semblent tracés par la patte d'un ours. Sur d'autres feuilles, on peut lire des passages entiers copiés dans Strabon, Suida, Salmasius et cent autres écrivains. D'autres enfin ne sont que des pages de lexiques et de registres.... Non loin de là, je vois une peinture qui représente un monstre : ce monstre a des cheveux de soie, des yeux d'étoile, un nez d'ivoire, des lèvres de corail et un cou d'albâtre. C'est sans doute une contrefaçon de la maîtresse de Voranus, car il a l'habitude de la décrire de cette manière [1]. »

Mais il y a en somme peu d'allusions personnelles et d'attaques directes dans les *Discours des peintres* ; la vie intellectuelle intéresse moins les observateurs zuricois que la vie sociale, la vie de famille. Ils s'attachent surtout à faire saillir le ridicule de certaines modes, de certains travers, que ces modes et ces travers soient des habitudes locales, encore empreintes d'une vulgarité germanique, ou des déformations de l'influence française. Ils n'aiment point les bourgeois aux gros ventre, qui s'empiffrent à table, remplissent de force les assiettes de leurs hôtes, portent des santés en criant, et sont

[1] III, 21. — [2] II, 18, Holbein (Bodmer et Breitinger), p. 137 s. ; III, 7, Holbein (Bodmer), p. 49 s.

obligés enfin d'avoir recours sans cesse aux « purgations servitiales » ou aux clystères classiques [2]. L'abus des cartes les indigne autant que celui de la boisson [1]. Ils ont en revanche quelque indulgence pour le tabac [2]. Henri Meister leur a écrit toute une lettre pour prendre la défense de cette plante à nicotine ; sa lettre porte en épigraphe un vers d'Ovide : « Auxilium multis succus et herba fuit. » Il s'excuse de mettre sous leur nez une feuille imprégnée d'une odeur de pipe, et il leur décrit sa chambre. Le plancher est couvert d'une couche de cendres sur laquelle, comme les prêtres de Bel dans le temple de Babylone, il aime à imprimer ses pas. Il a enfoui des pipes anglaises, afin qu'elles aient un tombeau digne d'elles, dans cette cendre où elles apparaissent parfois comme des ossements ; quand elles seront plus nombreuses, il en fera un ossuaire, une pyramide qui montera jusqu'au plafond. Aux murailles, d'autres pipes de toute provenance sont ordonnées en trophées. Au plafond, les saucisses et les carottes de tabac déroulent leurs guirlandes [3].... Car l'habitude de fumer, introduite en Suisse dès le milieu du XVII[e] siècle, qui devint rapidement chère aux savants et aux ecclésiastiques, et que les gouvernements de Zurich et de Berne se crurent obligés d'interdire, offre, malgré tous ses inconvénients, certains avantages d'ordre moral, ne fût-ce que celui d'inciter à la méditation sur la vanité des choses de ce monde. On le voit, la doctrine des peintres n'a rien de trop rigide ; elle est même parfois un tantinet épicurienne.

En revanche, l'influence étrangère, telle qu'on la trouvait à Zurich, est leur irréductible ennemie, car leurs braves compatriotes, au lieu de s'attacher à ce qui pouvait polir leurs mœurs et affiner leur culture, n'y avaient vu qu'un décor et l'avaient subie à la manière des enfants. Les Peintres

[1] I, 15, Dürer (Breitinger). — [2] II, 13, Dürer (Bodmer). — [3] *Id.*, p. 97-104.

gourmandent le jeune homme qui prend des leçons de danse, n'a de repos qu'il n'ait les chaînes d'or, les tabatières, les bagues, les chapeaux et les perruques de Paris ou de Londres, et s'empresse enfin, affublé de la sorte, de courir montrer à toutes les grandes villes le singe qu'il est et qu'il restera toujours [1]. Le vêtement et la parure préoccupent, en effet, beaucoup trop les esprits : le magistrat n'a-t-il point dû édicter une loi somptuaire contre la manie des dentelles [2] ? « J'ai, dit Albert Dürer, observé qu'une haute perruque, un chapeau galonné, un habit écarlate et une épée au flanc, donnent plus de poids à l'opinion d'un homme que toute la raison du monde. J'en ai fait l'expérience, en me promenant sur le grand pont avec mon ami Holbein ; il était vêtu de rouge : tous le saluaient [3]. » Ce même Hans Holbein appelle les femmes fardées des Ostiaques pour les distinguer des Helvétiennes. Celles-ci ne gâtent point leur beauté naturelle. En revanche, comme les Ostiaques sont tatouées ou peintes, aucun fantôme ne les fait pâlir, ni aucune accusation rougir, elles ont des syncopes sans perdre leurs couleurs [4]. *Androphila*, la fille de l'avocat, a un autre travers : elle ne cesse point de porter des chapeaux trop vastes, avec des rubans longs d'une aune et des plumes aussi grosses qu'un buisson [5]. La mode pourtant, — comment un esprit sensé ne le saurait-il voir ? — est une chose contre nature. Aujourd'hui, la mode exige des manches trop longues, demain, elle prônera des manches trop courtes ; cette année, les femmes de qualité portent des traînes ; l'année dernière, les jupes écourtées laissaient voir les jambes. Jamais la mode ne se préoccupe de seoir à la forme réelle du corps. C'est un goût tout gothique : « J'ai vu des statues sous le porche du Grossmünster ; ces figures étaient revêtues d'une

[1] II, 2 (anonyme), p, 9-10. — [2] II, 17, Dürer (Bodmer). — [3] II, 16, Dürer (Breitinger), p. 121 s. — [4] III, 2, Holbein (Bodmer), p. 9 s. — [5] II, 16, p. 125.

étroite camisole qui comprimait les membres ;... les pantalons et les bas semblaient d'une seule et même pièce ; on ne pouvait discerner aucun pli sur tout le vêtement [1]. »

Mais les hommes ont aussi leurs ridicules. M. Honigseim, raconte Albert Dürer [2], rend visite à demoiselle Schildin ; il porte une épée à la mode française. « Par ma foi ! s'écrie demoiselle Schildin, le vaillant guerrier ! vous êtes plus imposant qu'un heiduque. Vous venez sans doute d'occire une masse d'ennemis. Je vous conseille pourtant, si en sortant d'ici vous allez chez votre maîtresse, de laisser votre arme à la porte ; elle aurait sinon bien trop peur de vous. » — « Je n'en ferai rien : désarmé, il serait trop facile de me laisser vaincre ensuite. » Tout en parlant de la sorte, M. Honigseim prend dans la bibliothèque un volume des fables de La Fontaine, et se met à lire celle du lion amoureux qui permit qu'on lui rognât les ongles : « C'est pourquoi, je garderai mon épée, comme les vieux Suisses. » — « Soit ; mais portez au moins un glaive suisse, à deux tranchants. Il est vrai que son poids serait trop lourd pour vous et qu'il vous ferait tomber. » On rit. J'en profitai, dit Dürer, pour démontrer combien, dans un pays libre, la mode de l'épée est ridicule. Nous ne sommes plus, comme nos pères, des guerriers de profession : pourquoi ne point se promener en ville, un mousquet sur l'épaule ?

L'abus des façons et des compliments, — ceux qui par hasard ont vécu dans une petite ville allemande très hiérarchisée savent jusqu'où peut aller cette manie, — agacent visiblement les peintres, amis du naturel. Albert Dürer se propose d'écrire un gros ouvrage : « *Système raisonné des grimaces* ; dédié au louable beau sexe de la ville de Zurich [3]. » Lebrun, c'est-à-dire Zellweger, a été témoin de la comédie suivante [4] : Le maire et le pasteur d'un village se rencontrent

[1] II, 22 (Bodmer et Breitinger), p. 169 s. — [2] IV, 2, Dürer (Bodmer), p. 9 s. — [3] IV, 8, Dürer (Bodmer), p. 45. — [4] III, 17, p. 132-133.

au seuil d'une maison. Le pasteur s'informe poliment de la santé du maire et le prie de bien vouloir entrer. Le brave fonctionnaire ramène son pied en arrière, courbe le dos et secoue la tête : « Je n'en ferai rien. » Le pasteur : « Je vous en prie. » Le maire : « Je n'en ferai rien. » — « Hé ! Monsieur, ne faites pas de façons. » — « Monsieur, vous me faites rougir. Je n'en ferai rien. Je vous en supplie : de par Dieu, je n'entrerai pas le premier ! » Ce que voyant, l'ecclésiastique, renonçant à insister davantage, fit un bond, pénétra dans la demeure aussi vite que possible, afin de ne plus donner à son interlocuteur un prétexte à blasphémer.

Les relations entre les jeunes gens et les jeunes filles sont le thème favori des peintres.... C'est dimanche. Les cloches du Grossmunster sonnent la sortie du prêche ; l'antistès vient de traverser la rue en robe noire et en fraise. Les fidèles se répandent sur la place. Des groupes se forment. Les femmes tout d'abord[1] : la coterie du grand portail, celle de la place des Chanoines, celle du porche qui donne du côté d'Oberdorf, celle du porche qui est en face du Magasin-au-sel, celle de la Grenette, celle de l'avenue des Cavaliers, celle de la place de l'Hôpital, celle de la place des Dominicains, celle de la rue de la Fontaine. Chaque coterie occupe un espace déterminé ; chaque femme une portion déterminée de cet espace. Tantôt, c'est un carré ; tantôt, un cercle ; mais le plus souvent, ce sont des groupes qui rappellent les formes contournées du style gothique. Pas de présidente ; c'est toujours la langue la plus déliée qui commence ; aussi, tout le monde parle-t-il à la fois : — « Pourquoi ne vous a-t-on pas vue depuis une semaine ? avez-vous fait un rêve agréable cette nuit ? où fûtes-vous hier, quand je vous ai rencontrée en compagnie du jeune Fischart ? » — Une nouvelle mode de coif-

[1] III, 11, Dürer (Bodmer), p. 81 s., 82-84 s. ; IV, 3, Mahler (Bodmer), p. 14-16.

ture est un sujet assez vaste pour une session entière. On parle d'ailleurs de tout, mais particulièrement du prochain. Les conversations des jeunes gens ne sont guère plus intelligentes que celles des femmes. Quand, par hasard, ils se trouvent en compagnie de ces dernières, ils ne craignent point de leur parler de leurs aventures et de leurs débauches avec les plus grossières allusions. La plupart du temps, ils traitent les jeunes filles du haut de leur grandeur ; en croisent-ils une dans la rue, c'est une série de plaisanteries et d'impolitesses. Rien ne les intéresse, sauf des événements de ce genre : ce matin, six mariages ont été rompus, mais on ne sait pas les noms des personnes ; une riche veuve a reçu la visite d'un jeune homme ; on a vu sur le lac une dame dans une barque, mais on n'a pu la reconnaître ; deux chiens se sont battus ; un baril de vin d'Italie est arrivé à Hottingen.

Il n'est guère étonnant de voir les Peintres prendre le parti des femmes. Ils les aiment, et s'ils s'en occupent. Ils n'ont pas à leur égard ce sentiment, très germanique, de la supériorité masculine [1]. Il ne leur semble point que l'Eglise, la cuisine, la couture et les enfants soient pour elles des occupations suffisantes. Ils les traitent en égales ; ils font leur éducation ; sur leur demande, ils leur prêtent des livres [2]. Ils veulent plus de franchise et plus de liberté dans les relations sociales. Ils ne craignent nullement, d'ailleurs, de montrer les défauts de celles que, sans doute, à Zurich, ils sont les premiers à respecter et à traiter avec déférence et délicatesse. Voici *Wandala*, la coquette [3] : dès le jour de sa naissance, on l'a proclamée la plus belle de la ville ; on l'a, dès le jeune âge, habituée à se considérer comme un parangon de noblesse et de grâce ; à force de lui dire qu'elle a un teint de rose, des lèvres de corail, des cheveux d'ébène

[1] Cf, II, 14, Kneller (Lauffer) sur le mariage.
[2] Cf. la liste de la « Bibliothèque des dames », IV, 15, p. 103-104.
[3] I, 8, Holbein (Bodmer).

et un corps aussi droit qu'un cèdre, on a fini par la rendre frivole et vaine ; aussi sa table de toilette est-elle une vraie boutique d'apothicaire où l'on trouve du musc, de la poudre à la violette, du jus de citron, de la « rosée de mai », du « lait de vierge » et cent autres charlataneries ; son éducation a été faite par un maître de français, un maître de chant, un maître de danse et un maître tailleur.... Wandala n'est, hélas ! point la seule de son espèce : il y a *Phryné*, toujours vêtue de soie de Hollande ; il y a la *femme de Mentor*, un vrai type d'Allemande sentimentale qui rêve au clair de lune, se figure que tous les hommes sont épris d'elle, et passe son temps à soupirer. Que n'ont-elles, toutes trois, choisi pour modèle la douce et modeste *Lucinde*, qui ne se doute point qu'elle est la plus belle avec sa robe montante, son teint naturel et ses cheveux coiffés « comme la nature les a faits [1] ! »

* * *

Cette manière de comprendre le rôle de la femme dans la vie intellectuelle et sociale, cette manière d'apprécier ses qualités d'esprit et de cœur, voilà bien, en effet, la preuve d'une culture plus raffinée, plus haute et plus humaine. Que, par leur style un peu barbare, les *Discours des peintres* appartiennent encore à l'époque qui a produit un Rebmann, un Heidegger, on ne le peut contester ; mais combien cette œuvre diffère de la *Mythoscopia romantica* ou des épigrammes de Grob, le féminisme des jeunes auteurs suffit à nous le révéler. Un souffle nouveau soulève ces pages.

Notre méthode exige que, pour conclure un chapitre qui doit servir de base à nos courtes études sur Bodmer, nous recherchions maintenant en quoi consistent les éléments de

[1] II, 14, Kneller (Lauffer). Cf. III, 6, Holbein (Bodmer), p. 43 s. : le portrait de l'écuyère, une imitation d'une épigramme de Grob, citée au chapitre précédent.

cette culture nouvelle dont nous avons analysé le premier résultat. Sans doute, — et ce sera notre première remarque, — nos peintres ne sont pas plus savants qu'un Scheuchzer, par exemple, mais ils sont mieux avertis et plus civilisés. Ils ont mis de l'ordre dans la confusion des matériaux ; avec ces matériaux, ils ont construit quelque chose : une morale, une doctrine. Moins documentés peut-être en un sens, ils sont autrement accessibles aux idées et sensibles au spectacle du monde extérieur. C'est une vision directe du vieux Zurich que renferment les *Discours* ; c'est tout un art que nous révèlent ces portraits parfois un peu lourds, mais vivants et dessinés d'une main preste, avec toute cette fantaisie réaliste qui nous amuse dans les œuvres des anciens maîtres suisses. Cette œuvre de début marque la transition entre l'« Heutélia » ancienne et l'Helvétie nouvelle.

Les *Discours des peintres* sont un premier effort : Bodmer et ses amis veulent être des écrivains allemands et suisses, et, parce qu'ils aiment leur pays, leur race, leur langue maternelle, ils veulent échapper à la servitude française. Mais il ne serait point juste de dire qu'ils sont des ennemis de la culture de la France, et de l'influence exercée dans leur pays par cette culture. Au contraire, pour mieux créer précisément une œuvre qui fasse honneur à la littérature germanique, ils la conçoivent d'après les méthodes et la discipline classiques ; et c'est là le grand mérite de leur entreprise.

Sans doute, Addison est leur maître ; sans doute, Bodmer, dans un moment d'enthousiasme, peut écrire à Meister : « Ma morale est la morale chrétienne, telle que l'a enseignée le Seigneur Jésus ; j'appelle le *Spectateur* un supplément de cette dernière[1]. » Mais il ne faut point oublier que c'est par une traduction française tronquée qu'il a connu ce *Specta-*

[1] 3 mai 1720, Hans Bodmer, p. 95.

teur, qu'en 1720 seulement il va se mettre à étudier l'anglais, et que les œuvres anglaises qu'il cite : l'*Education des enfants* de Locke et le *Robinson Crusoë*, il les a lues, en français la première et la seconde en allemand [1]. La littérature allemande elle-même, excepté Opitz, n'exerce sur les Peintres qu'une médiocre influence : ils apprécient en Canitz et en Besser les continuateurs d'Opitz ; Hofmannswaldau n'est qu'un Italien, Neukirch les glace, Lohenstein est un vulgaire pédant [2]. En effet, non seulement ils ne veulent point reconnaître de maîtres en Allemagne, mais encore ils prétendent exercer outre-Rhin une action salutaire en enseignant une doctrine meilleure.

Si, malgré tout, l'esprit d'Addison et de Steele les anime, ce sont les classiques, — c'est-à-dire les Latins et leurs successeurs : les écrivains du grand siècle, — qui demeurent pour eux les modèles toujours admirés, cités toujours. Sur les trente-six volumes avec lesquels ils veulent composer une bibliothèque à l'usage des femmes, vingt-deux sont des livres français : le *Trésor de la sagesse* de Charron, les *Lettres* de Voiture, les *Dialogues des morts*, la *Pluralité des mondes*, et les *Eglogues* de Fontenelle, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Caractères* de La Bruyère, les *Dialogues* de Gaudeville, le *Télémaque* de Fénelon, l'*Enéide* de Segrais, la *Pharsale* de Brébœuf, les *Œuvres de Lucien* de d'Ablancourt, les *Comédies de Térence* de Mme Dacier, la traduction d'Horace par Tarteron, les poésies de Mme Deshoulières, les *Fables* de La Fontaine, enfin les œuvres de Racine, Boileau, Corneille et Molière. Quant aux Anciens, si les Grecs sont encore ignorés ou mal connus, nous trouvons, épars dans les *Discours*, des extraits, des citations, des traductions de

[1] IV, 15, p. 101. Il faut ajouter à ces deux ouvrages l'*Argénis* de Barclay, qu'ils connaissent par la traduction d'Opitz, Breslau, 1626 ; mais l'*Argénis* est écrite en latin.

[2] *Chronique*, p. 40 s. : lettre à Besser, 18 décembre 1721.

Sénèque, Perse, Juvénal, Cicéron, Ovide, Térence, Virgile, Horace et Lucrèce.

Cette énumération un peu longue exige quelques remarques. Le XVIIe siècle n'est point complet ; il manque à l'appel les grands orateurs : un Bossuet, un Bourdaloue. Mais Bossuet ne fut-il pas l'adversaire le plus redouté du protestantisme ? En revanche, Fénelon est déjà, en Suisse, un favori ; il l'est à cause de sa vie même, idéalisée, à cause des éléments idylliques que renferme son *Télémaque*, et parce qu'il fut un éducateur. Si Montaigne n'est pas mentionné, il s'agit d'un oubli sans doute. Nous comprenons que les moralistes, en particulier La Bruyère, soient au premier rang, car ils furent avec Addison les modèles des *Discours des peintres*. Si les *Caractères* autant que le *Spectateur* sont le livre dont on s'inspire, c'est à Boileau qu'on emprunte en revanche la doctrine esthétique : on le traduit et on l'imite, en vers et en prose[1]. Quant aux Latins, la morale de Sénèque sert de complément à la morale d'Addison et à celle de l'Evangile ; Lucien, Horace, Térence viennent s'ajouter à La Rochefoucauld et à La Bruyère. Enfin, et ceci est un symptôme, latins ou français, de Virgile à Segrais, d'Horace à Fontenelle et à Mme Deshoulières, voici tous les poètes pastoraux, tous les auteurs d'églogues champêtres, tous ceux qui, plus tard, tendront la main à Gessner[2].

C'est qu'en effet, si les Peintres sont des classiques, ils sont encore des Suisses, des hommes du XVIIIe siècle. En ce sens, ils nous apparaissent comme des précurseurs. Depuis la guerre de Trente ans et les querelles religieuses, de vagues aspirations flottent dans l'air. On ne désire plus de tant

[1] Bodmer paraphrase en prose (I, 22) la neuvième satire : « C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler ; » et traduit en vers non rimés (II, 5) un passage de l'*Art poétique* : « Telle qu'une bergère, etc. »

[2] Bodmer traduit en prose la sixème satire du livre II d'Horace : éloge de la vie champêtre ; I, 7, p. 37-38, réimpr. Vetter.

combattre, de tant discourir, de tant argumenter ; les esprits ont besoin de repos, ils regardent vers la terre, ils songent en soupirant aux mœurs simples et douces d'un passé proche de l'âge d'or, et leurs rudes aïeux, ils les évoquent déjà revêtant sur leurs armures la tunique du berger. Cet « helvétisme », dont l'origine remonte jusqu'au jour où les humanistes se plurent à appliquer à la Suisse le « o fortunatos nimium » et le « beatus ille » de l'églogue classique, s'exprime clairement déjà dans les *Discours des peintres*.

Les descriptions de paysage sont rares et conventionnelles dans les *Discours*. En revanche, le sentiment de la nature, un sentiment sincère, y est exprimé maintes fois, non sans une phraséologie dérivée des classiques. Quand Bodmer, sous le nom de Rubens [1], évoque de petites collines couvertes de sapins et de chênes, des sentiers qui se déroulent jusqu'au pied des montagnes, une rivière lente et couverte d'îlots, des prairies, des vergers : pommiers, pruniers, tilleuls où bourdonnent les abeilles, — on reconnaît sans peine tous les caractères de la campagne suisse, les bords de la Limmat, Greifensee. C'est que la nature est la source du bonheur : les gens de la ville la méconnaissent, eux qui, absorbés par le jeu et la compagnie, n'ont jamais causé avec l'écho, ni cueilli des fleurs, ni écouté le chant des oiseaux [2]. Il faut les plaindre, car la vie rustique est le meilleur soutien de la morale, le meilleur garant des bonnes mœurs et de la vertu. A quoi sert de tant se donner de peine pour acquérir la gloire ou la fortune ? Si, d'une part, l'usage des sciences utiles peut contribuer à la félicité matérielle de l'homme, l'abus de la spéculation et de l'érudition vaines est, d'autre part, la cause des troubles et du désordre qui affligent la plupart des hommes. Les hommes, demandez aux oiseaux du ciel, demandez au rossignol et à l'alouette ce qu'ils en

[1] II, 1. — [2] I, 7.

pensent. Ils vous répondront que tout leur savoir ne leur a jamais appris à voler, que toute leur musique ne vaut pas la mélodie nocturne du rossignol, ni le lied matinal de l'alouette. Les animaux ne connaissent point l'art de s'entretuer dans les guerres. Ils n'ont jamais pensé à écrire des livres immoraux ou du moins inutiles. A quoi sert l'astronomie, puisque l'homme ne peut arrêter ni modifier le cours des astres ? A quoi sert la médecine, puisqu'il est mortel ? Et le rossignol et l'alouette de conclure : « Ces nouvelles tendances, ces sciences, ces arts qui sont aux hommes une seconde nature et dont ils se servent pour composer leurs livres, ne leur sont point innés et ne leur ont point été donnés par le Créateur. Ce sont leur éducation, leurs habitudes, leurs caprices, leurs fantaisies qui ont été la source des passions, des sciences et des arts. Tout cela leur serait bien peu nécessaire si, comme nous, oiseaux, ils suivaient l'instinct de la nature normale [1]. » C'est ainsi que tout ce que Rousseau, dans un demi-siècle, précisera avec tant d'éclat et tant de force, est en germe, non seulement dans les *Discours des peintres*, mais encore dans la littérature et la poésie suisses qui précèdent l'*Inégalité*, l'*Emile*, la *Nouvelle Héloïse.*

Le 27 décembre 1720, Bodmer écrit à Henri Meister [2] : « Je me flatte de pouvoir être un meilleur poète que Canitz : je ne demande pour cela que de pouvoir vivre à mon aise et content.... Je voudrais améliorer le goût des Allemands, si c'était possible ; je voudrais aussi que les Français les jugent plus favorablement et ne trouvent bientôt plus aucun prétexte à leur refuser le don du bel-esprit, à eux et particulièrement aux Suisses. Dans ce but, j'ai résolu de composer avec vous, lorsque nous en aurons loisir, une dissertation en français sur les meilleurs poètes d'Allemagne, avec des frag-

[1] III, 22, Angelo (Bodmer). — [2] H. Bodmer, p. 77.

ments de leurs œuvres traduits en vers français. » Dès l'origine, le grand critique voyait donc clairement quel rôle international pouvait, au point de vue littéraire, jouer la Suisse. Non seulement le rôle d'intermédiaire, d'« honnête courtier », mais celui d'éducateur. Il s'agit, en effet, d'un enseignement : là-bas, au pied de ces Alpes neigeuses et inaccessibles, dans ces campagnes où l'on parle un langage tudesque et barbare, se sont réfugiées les vertus et les mœurs qui pourront renouveler le monde. Ce rôle glorieux, Bodmer ne l'a rempli qu'à moitié : d'autres, plus grands que lui, achèveront son œuvre ; mais, avant eux, il a défini le nouvel idéal. C'est ainsi que les *Discours des peintres*, qui sont de toutes les créations de Bodmer et de l'Ecole zuricoise la plus vivante et aujourd'hui la plus lisible, renferment déjà l'essentiel de la doctrine que ce livre veut exposer, et de l'esprit qu'il cherche à définir.

CHAPITRE III

La doctrine des Suisses et ses origines.

Les *Discours des peintres* sont donc une œuvre de jeunesse : c'est bien comme tels que nous les avons étudiés et compris. Ils contiennent en germe toutes les idées de Bodmer et de Breitinger ; on y retrouve en particulier l'origine de leur esthétique. Cette esthétique, l'instant est venu de nous en occuper.

De quelle manière ? L'œuvre de Bodmer est immense : cent deux ouvrages différents, sans compter les rééditions, les manuscrits. Il est impossible d'analyser tous ces livres ; d'autres l'ont fait d'ailleurs bien mieux que nous ne le pourrions faire. Nous devons opérer un choix dans cette bibliothèque, d'autant plus que notre *Histoire littéraire* ne saurait être une simple nomenclature, — à moins de répéter ce qu'ont déjà dit MM. Mörikofer et Bæchtold. — Nous poursuivons, en effet, un but précis. Notre méthode exige que nous nous arrêtions seulement aux quelques œuvres importantes à notre point de vue, à celles qui renferment les documents nécessaires.

Un professeur de l'Université de Zurich disait en plaisantant : « Nos législateurs ont oublié d'inscrire un châtiment dans notre code pénal : la lecture forcée de tout ce qu'a écrit Bodmer. » Ce fut, hélas ! bien souvent, la destinée des

Suisses d'être des semeurs d'idées dont de plus grands ont fait la récolte. Ils ont su penser, ils n'ont point su toujours écrire. Les ouvrages esthétiques dont nous allons nous efforcer de dégager le sens, sont aujourd'hui franchement illisibles. Mais nous ranimerons ces pages mortes, d'une part, en montrant qu'elles furent publiées à l'heure propice, qu'elles sont une date dans l'évolution des doctrines littéraires en Allemagne, qu'elles annoncèrent et qu'elles instruisirent une génération glorieuse ; d'autre part, en y étudiant l'expression de caractères individuels, l'expression d'un état d'esprit qui est celui du Suisse protestant et germanique au XVIIIe siècle. Comme théoriciens, en effet, Bodmer et Breitinger, ces enfants d'un petit pays et d'une petite ville, ne laissèrent pas que d'exercer une influence décisive sur une grande nation. De 1727 à 1750, ou mieux : des *Discours des peintres* à ce ridicule poème dont le titre est la *Noachide*, l'activité du chef de l'école zuricoise est presque uniquement critique.

I

Il est attrayant, mais facile d'établir des filiations ; en littérature aussi, « on est toujours fils de quelqu'un. » Soyons, en effet, persuadés que nous devons aux autres tout ce que nous sommes ; le monde de la pensée est, comme celui de la matière, une grande cohésion. Les idées se succèdent, se pénètrent et s'engendrent réciproquement. Celles de Bodmer, dépassant le cadre un peu étroit de nos frontières, n'ont de mérite que par la place qu'elles occupent dans l'évolution littéraire et morale de l'Allemagne. Ce serait donc être injuste envers elles que de ne point montrer à nos lecteurs quelle fut précisément cette place.

Nous avons dit, dans notre premier chapitre, qu'une des causes de la décadence de la Suisse au XVIIe siècle fut qu'elle

passa, presque sans transition, du moyen âge à l'époque moderne. Il y eut un moment où elle se trouva en retard et faible, et où, par conséquent, elle dut, par la force des choses, subir l'influence étrangère. La même dégénérescence, provoquée par les mêmes causes, envahit ce grand corps amorphe, dont notre pays faisait plus ou moins partie : le Saint Empire romain germanique. La Réforme l'avait ébranlé sans le stimuler. La Renaissance n'avait fait que le traverser : le génie antique et le génie moderne de l'Allemagne ne se pénétrèrent pas. L'idéal national, toujours vivant chez nous, malgré tous les obstacles, n'existait point et ne pouvait exister encore dans ces trop vastes régions qui s'étendent des Alpes à la mer du Nord et des confins de la France à ceux des barbares slaves ; entre ces centaines de petites cours souveraines et la multitude confuse, il n'y avait plus de contact ; la langue et l'art s'atrophièrent chez le peuple, et, chez les grands, l'influence française s'installa en maîtresse : on ne savait plus qu'imiter. Puis la guerre de Trente ans se leva comme un immense orage qui soulève les sables et la mer, dévaste les villes et les campagnes, abat les arbres des forêts ; et tous les maux furent portés à leur comble. Aussi la régénération vint-elle des deux seuls pays qu'avait épargnés cette guerre : la Silésie et la Suisse.

Elle s'annonce, il est vrai, dès le xv[e] siècle, par exemple dans les efforts de l'humaniste Conrad Meissel pour réagir contre la scolastique. Mais le mouvement ne date que de 1617, le jour où un certain nombre de seigneurs et de gentilshommes, à leur tête le prince Louis d'Anhalt, fondèrent la fameuse *Société frugifère* ou *Ordre du palmier*, dans le but de cultiver les belles-lettres, la politesse, la vie champêtre, mais surtout de remettre en honneur l'idiome national. Cette académie de nobles et de lettrés, — imitation elle-même des académies italiennes, — se faisait une haute idée de sa mission. L'esprit chevaleresque animait ses membres.

Ils avaient l'amour de leur langue, car ils avaient compris qu'une langue n'est point une chose morte, une convention, une formule, mais l'expression même de la vie. Retrouver le génie de la langue allemande, c'était retrouver le génie même de l'Allemagne, et, par conséquent, contribuer à la sortir de sa décadence, non seulement intellectuelle, mais encore politique et morale. La *Société frugifère* et toutes celles qui en dérivent : les *Bergers de la Pegnitz*, les *Cygnes de l'Elbe*, etc., furent malheureusement incapables de provoquer une renaissance, parce qu'elles s'épuisèrent en vaines formalités, en idéologies, en querelles, en subtilités prosodiques et grammaticales, et parce qu'elles ne surent point échapper à l'imitation d'œuvres étrangères, comme l'*Arcadie* de Sidney et surtout l'*Astrée*.

Au milieu du désordre, de la confusion, de la platitude, c'est un spectacle émouvant que de voir l'Allemagne s'efforcer de libérer et de restaurer son langage. *Opitz*, le premier, bien qu'asservi à l'imitation des classiques et de la France, tira de l'anarchie la littérature. Il eut le mérite de mettre partout de l'ordre : il énonça des principes, il formula des théories, il imposa des règles. Sa première œuvre critique, une dissertation latine d'étudiant : l'*Aristarchus, sive de contemptu linguæ teutonicæ*[1], est une « défense et illustration » de la langue allemande. Cette langue méconnue est ancienne, elle est pure, forte et belle : dès les origines lointaines, dans les forêts de Teutobourg, où les barbares ancêtres avaient vaincu les légions romaines, c'est elle qui exprime le génie de la nation. Le témoignage de Tacite, dont la *Germanie* va être désormais, pour Opitz comme pour les jeunes guerriers-poètes qui en 1813 chassèrent Napoléon de l'Allemagne, un livre sacré, est invoqué noblement en sa faveur. Pourquoi donc la mépriser et l'abandonner à la corruption ? N'est-ce point cet abandon,

[1] Publié à Beuthen en 1617.

ce mépris, qui fait que l'Allemagne dort, inactive, les yeux ouverts, au moment où la France a ses Marot et ses Ronsard, l'Italie son Arioste, son Tasse, son Pétrarque, et l'Angleterre même un Sidney? En 1624, dans son *Traité de la poésie allemande* [1], Opitz exalte la dignité de la carrière des lettres, tout en dissertant avec une érudition pleine de réminiscences sur les différents genres et sur la manière de les cultiver. Malgré ses lacunes, ce traité a constitué d'une manière définitive la véritable prosodie allemande moderne. Malheureusement, Opitz, à l'exemple de la Pléïade, loin de contribuer à la création d'une littérature véritablement nationale, ne fit qu'instaurer une poésie savante et précieuse à l'usage de quelques lettrés aristocratiques.

La voix la plus éloquente qui s'éleva, après celle d'Opitz, en faveur de la langue maternelle, fut celle d'un grand philosophe : *Leibnitz*. On peut s'en étonner : Leibnitz écrivit presque toujours en français ou en latin ; mais c'est qu'il était un savant, c'est que la science est universelle, et qu'à l'époque où il vivait, le français et le latin demeuraient encore les deux langages internationaux par excellence. Ce génie vaste et clair, auquel rien ne fut jamais étranger dans le monde de l'esprit, qui plana comme une lumière sur tous les domaines de la pensée, et dont la mission et la gloire furent de tout concilier dans une haute harmonie, en s'occupant de vérifier son instrument de travail, c'est-à-dire en s'occupant de l'histoire et de la philosophie du langage, se trouva tout naturellement amené à l'étude de l'allemand même. Il fut d'autant plus incité à exprimer tout haut son opinion en cette matière qu'ardent patriote, il ne pouvait concevoir le particularisme mesquin qui régnait dans les petits Etats de l'empire, et que, jusques aux plus extrêmes limites, il considérait cet empire comme sa patrie. Dès les

[1] *Martini Opitii Buch von der Deutschen Poeterey*, Breslau, 1624 ; réédité par Braune, Halle, 1876.

débuts de sa carrière, il exprime le désir de voir le *Corpus juris* traduit en allemand, — une profanation aux yeux des jurisconsultes ! — Plus tard, il rédige deux brefs opuscules intitulés, l'un : *Avertissement aux Allemands de mieux exercer leur intelligence et leur langue*, l'autre : *Considérations sur l'emploi et l'amélioration de la langue allemande*[1]. Il y exprime plus clairement ce que la Société frugifère et ce qu'Opitz lui-même n'avaient fait que pressentir : la décadence de la langue est le symptôme de la décadence morale ; la prospérité littéraire et la prospérité politique d'un peuple sont en étroite relation ; « la langue est le miroir de l'intelligence, et là où généralement l'on commence à bien écrire, l'intelligence, la culture se répandent partout. » C'est pour leur faire honte et pour exciter leur émulation que Leibnitz propose aux Allemands l'exemple de cette France à laquelle, comme écrivain, il appartient un peu. Sans doute, il ne veut rien réformer dans les universités et les collèges de savants ; sans doute, il ne veut point se démentir soi-même ; c'est donc aux « honnêtes gens » qu'il s'adresse. Il rêve, à l'exemple de la société de Paris et de Versailles, mais non point à leur imitation, dans chaque petite capitale allemande, une société élégante, polie, instruite et surtout cultivée, ne rougissant point de ses modes ni de ses traditions nationales, mais ayant à cœur de les perfectionner et de les embellir de toutes les grâces d'une élocution noble et facile. Il ne lui paraît point suffisant de faire de la poésie un passe-temps ingénieux et frivole ; il faut assouplir la langue en traitant de grands sujets. Adversaire d'un étroit purisme, il appelle

[1] Les œuvres allemandes de Leibnitz ont été publiées par Guhrauer, Berlin, 1838-1840, 2 vol. Le premier volume renferme les *Bedenken wie den Mängeln des Justizwesens abzuhelfen.* — *Ermahnung an die Teutsche*, ihren Verstand und Sprache besser zu gesinnten üben, samt beigefügtem Vorschlag einer Teutsch Gesellschaft : publié pour la première fois par Grotefend, Hanovre, 1846. — *Unvorgreifliche Gedanken* betreffend die Ausübung und Verbesserung der teutschen Sprache, 1717.

à son aide la raison et le bon sens, le naturel, la simplicité, la puissance d'expression, et cette « majesté héroïque et même virgilienne » qu'il trouve dans la Bible de Luther. Il propose des moyens pratiques : un vocabulaire, un lexique, des traductions, une académie enfin qui fît pour la langue allemande ce que les Quarante ont fait pour la française. Mieux que tous ses prédécesseurs, mais aussi d'une manière souvent plus large que ceux qui le vont suivre et préciser sa pensée, Leibnitz a proclamé la nécessité d'un style, d'une esthétique littéraires.

A partir de Leibnitz, l'emploi de l'allemand commence à se généraliser, même dans le domaine, qui lui était jusqu'alors étranger, de la philosophie et de la science. En 1688, un adversaire de l'influence française, mais un adversaire éclairé : *Christian Thomasius* (1655-1728), professeur à l'Université de Leipzig, fait afficher le programme d'un cours en langue vulgaire. Toutefois, l'homme nécessaire qui créa l'éloquence philosophique, esthétique par conséquent, — car Baumgarten fut son disciple, — qui lui imposa une méthode de clarté et de logique, l'épura et la rendit capable d'exprimer les pensées les plus abstraites, fut *Christian Wolff* (1679-1754). Wolff exerça partout, même en Suisse et jusqu'en France, — ce fut König, de Berne, qui enseigna sa philosophie à Mme Du Châtelet, — une influence énorme. Non que lui-même puisse être considéré comme un génie de l'envergure de Leibnitz, mais, héritier et continuateur de ce savant, tout en la déformant, il popularisa la doctrine. Wolff, à l'exemple de Descartes, cherche en toute chose l'évidence, la raison ; il applique partout et toujours la seule méthode, à son sentiment infaillible : la méthode géométrique ; son exposition n'est qu'une suite de syllogismes. Tandis que Leibnitz réduit l'univers à une belle et vaste synthèse, il se plaît à décomposer, à séparer, à diviser tout en catégories bien pourvues d'étiquettes. De là, la fausseté de son système et

l'apparente évidence de ses sèches, claires et pédantes démonstrations. Ce fut un dogmatique dans toute la rigueur du terme. Sa psychologie ne tient compte que des facultés de raisonnement, d'abstraction, de logique. L'imagination, la passion, la sensibilité, l'instinct, le sentiment supérieur du beau, il les méprise et les relègue dans les oubliettes de l'âme. Aussi, la poésie et l'art n'ont-ils à ses yeux qu'une importance secondaire. Esprit pratique, il cherche l'utilité, la moralité. « A quoi cela peut-il servir ? » telle est sa question favorite. Les lettres n'ont donc plus, désormais, qu'à se considérer comme les très humbles servantes, comme les interprètes de la religion et de la science.

Cet homme, avons-nous dit, était nécessaire. Après avoir réhabilité la langue, il fallait l'épurer ; après l'avoir épurée, il fallait la soumettre aux lois du bon sens et de la raison. L'Allemagne avait eu successivement son Ronsard, ses Vaugelas, son Descartes : elle avait besoin d'un Boileau.

* * *

Ce Boileau, c'est *Jean-Christophe Gottsched.* Ceux qui n'ont sur l'ensemble de la littérature allemande que des opinions superficielles, se figurent volontiers que le rôle de Bodmer et de Breitinger fut précisément de ruiner l'influence de cet homme, de le contredire sans cesse, d'opposer à son esthétique étroite une esthétique plus large et complètement différente, et, lorsqu'il voulut forcer l'Allemagne entière à se servir d'une langue classique créée artificiellement, de lever l'étendard de la révolte au nom de la liberté intellectuelle de notre nation helvétique.... Ce sont là, en grande partie, des idées fausses, des exagérations. La lutte qui s'engagea entre les Zuricois et Gottsched eut bien rarement cette ampleur. La plupart du temps, elle se borne à

des chicanes, à un échange de pamphlets peu significatifs, à des jalousies d'auteurs.

C'est dire que nous ne saurions nous arrêter à des polémiques mesquines ; car l'histoire littéraire doit être envisagée de haut, surtout celle d'un petit pays dont il faut, sans cesse, faire ressortir la grandeur morale. En outre, les deux doctrines, celle de Bodmer et celle de Gottsched, ne sont point aussi opposées qu'on le suppose ; elles ont la même origine, elles se complètent et ne se détruisent pas ; elles ont, chacune à leur moment, exercé l'influence nécessaire pour le plus grand progrès des lettres allemandes. Pour toutes ces raisons, s'il est inopportun de nous arrêter à l'histoire de conflits personnels, il est en revanche nécessaire de définir rapidement l'esthétique de Gottsched et de résumer l'œuvre vraiment utile accomplie par un homme longtemps décrié, mais à qui la critique moderne sait rendre enfin justice.

A Leipzig, en 1724, on vit arriver de l'Université de Kœnigsberg un jeune privat-docent contraint de quitter la Prusse, afin d'échapper à l'enrôlement forcé, dans les grenadiers du roi, auquel l'exposait sa haute et superbe stature. Gottsched, né en 1700 à Judithenkirch, issu, comme Bodmer, d'une famille de pasteurs, avait à peine vingt-cinq ans lorsqu'il lui fut permis d'inaugurer à Leipzig même un cours de philosophie wolfienne, auquel vinrent bientôt s'ajouter des leçons d'esthétique et de belles-lettres. Sa carrière fut rapide et brillante : En 1726, il est élu président de la *Société des pratiquants de la langue allemande*, qu'il ne tarde point à transformer en *Société allemande* tout court, dont il dirige l'activité sur l'étude scientifique de la grammaire et de la prose, et qui devient, grâce à cette impulsion nouvelle, une véritable académie, telle que l'avait souhaitée Leibnitz. En 1730, il enseigne la poésie comme professeur extraordinaire ; en 1734, comme professeur ordinaire, la métaphysique et la

logique. En 1732, il fonde une revue : les *Contributions critiques*[1], qui, par son ampleur, son importance et sa durée, laisse loin derrière elle les *Discours des peintres*. Dès 1732, il est en correspondance avec Bodmer qu'il loue et qu'il encourage, et dont il reçoit de nombreux témoignages de déférence. En 1740, Breitinger ayant publié un *Art poétique* qui lui semble faire concurrence au sien, Gottsched engage, d'une manière fort peu honorable, une polémique qui durera jusqu'en 1748, pour se ranimer, à propos des « patriarcades » et de la *Noachide*, de 1751 à 1758. Mais l'ouvrage de Breitinger a fait brèche dans la forteresse. Le dictateur saxon voit successivement le vide se faire autour de lui ; et il meurt en 1766 dans l'oubli et le ridicule.

Le rôle de Gottsched fut d'appliquer la méthode de Wolff à la littérature. Esprit étroit mais clair, lourd mais logique, réfractaire aux idées et aux formes nouvelles mais ferme dans ses desseins, le Boileau saxon, qui ne fut ni un grand écrivain, ni un grand artiste comme le « régent du Parnasse français », eut surtout une volonté inébranlable, une volonté à la prussienne. Son mérite est d'ordre pratique : il n'inventa point une doctrine bien originale ; il pensa fortement peut-être une fois dans sa vie, mais, durant presque un demi-siècle, il s'appliqua de tout son pouvoir à réaliser ce qu'il avait pensé. Comme auteur, ses qualités sont purement négatives : absence de l'enflure silésienne d'un Lohenstein, de la préciosité italienne d'un Harsdœrffer, langue correcte et débarrassée de toute scorie d'origine étrangère. Rien de plus. Il ne fut point un créateur ; il fut, — que cette expression me soit pardonnée, — un « désinfectant ».

Il eut encore un avantage : celui d'être « l'homme qu'il faut à la place qu'il faut ». Leipzig était la capitale écono-

[1] *Beyträge* zur kritischen Historie der deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit, herausgegeben von einigen Mitgliedern der deutschen Gesellschaft. Leipzig, 1732-1744.

mique de l'Allemagne ; dans ses marchés, l'empire entier coudoyait l'Europe entière, on échangeait, non seulement des marchandises, mais des livres, — Leipzig précisément disputait à Francfort le commerce de librairie, — et, avec les livres, les idées. La vie intellectuelle, dont l'évolution dépend presque toujours du progrès matériel, y était particulièrement intense. Grâce à l'Université, aux sociétés savantes, à des écrivains comme Leibnitz, Thomasius, et, plus tard, précisément, Gottsched, cette vie rayonnait au dehors comme un foyer. En Suisse, Berne et Bâle surtout subissaient son influence. Zurich n'était donc rien à côté de Leipzig ; mais quelle gloire, pour Bodmer et Breitinger, d'avoir fait, durant quelques décades, de leur petite cité natale la rivale de cette grande ville !

Résolu de réformer et de régénérer la littérature allemande, Gottsched s'attacha successivement à la langue, à l'esthétique et au théâtre. Comme, en ce qui concerne la scène, les travaux des Suisses n'ont guère d'importance ; comme leurs essais dramatiques sont médiocres ; comme enfin notre pays avait à l'égard du théâtre des préjugés rendus fameux par la *Lettre à Dalembert*, nous ne dirons rien des idées de Gottsched à ce sujet. Au point de vue de la langue, il était nécessaire : de lutter contre les dialectes, — contre l'influence étrangère, — et de rétablir l'unité. On a beaucoup reproché à Gottsched d'avoir voulu imposer à l'Allemagne entière l'idiome d'une seule province : la Saxe. Mais on a oublié que, depuis Opitz, c'étaient les Allemands du centre et du nord qui avaient le plus travaillé à la formation d'une langue littéraire, qu'ils avaient produit le plus grand nombre d'ouvrages et donné les meilleurs modèles, et par conséquent, contribué à répandre dans la société cultivée un certain style, base de toute critique et de toute grammaire. Le saxo-misnien ne représentait point, dans l'idée de Gottsched, comme on le suppose trop souvent, un dialecte

choisi au hasard dans une province, mais bien un langage moyen, déjà littéraire, et destiné, par son caractère, à servir de norme. Les erreurs que le réformateur a commises résident moins dans l'étroitesse géographique de cette conception que dans un purisme exagéré qui, forcément, tout en le clarifiant, devait affaiblir le style.

En 1730, dix ans avant Breitinger, Gottsched publia son *Art poétique*. Cet ouvrage est, comme l'usage l'exigeait alors, en deux parties : l'une théorique, l'autre pratique. Les théories n'ont rien de particulièrement original : l'art est une imitation de la nature ; la poésie, la peinture et la musique imitent donc cette nature, mais, si elles ont le même but, elles usent de moyens différents. Pour imiter, il faut posséder un goût excellent, qu'il est d'ailleurs toujours possible d'acquérir par une éducation appropriée, et surtout une raison forte et claire, car tout doit être soumis à la raison. Gottsched distingue trois sortes d'imitations : celle des choses ; celle des personnes, des passions, des caractères ; la troisième, « l'âme de la poésie », est la fable. Toute fable doit contenir un enseignement, une morale. C'est le genre par excellence : l'épopée n'est qu'une fable plus vaste dont un ou plusieurs peuples sont les héros ; la tragédie est une fable en action. Comme la poésie a un but moral : instruire en récréant, il s'ensuit que les genres lyriques occupent le dernier degré de la hiérarchie. D'ailleurs, on devient poète comme on devient parfait cuisinier, en appliquant des recettes dont Gottsched livre le secret au moindre lecteur qu'il met ainsi en état, — il le déclare du moins, — de produire des chefs-d'œuvre.

L'esprit sec et froid de Gottsched n'apprécie ni le merveilleux, ni l'imagination, ni la fantaisie. Il est bien obligé de donner là-dessus son opinion, mais il le fait comme à regret, en exigeant du poète que toute fiction soit strictement soumise à la raison et à la nature. Il blâme l'emploi de la mytho-

logie chrétienne ou païenne, car, en bon rationaliste, il ne croit pas et ne suppose pas que l'on puisse croire à l'existence, à l'intervention des esprits ; aussi, Homère, ni Virgile, ni le Tasse, ni Camoëns, ni même Voltaire, ni surtout Milton ne trouvent grâce devant ses yeux. Or, ce sera précisément l'œuvre des Suisses que de restituer à l'imagination, à l'inspiration véritables, des droits usurpés par la raison mécanique de Gottsched et de Wolff ; que de prendre la défense, en croyants sincères, de la poésie religieuse ; que de démontrer en un mot qu'un chef-d'œuvre ne se fabrique point comme un pâté. Quant au reste : peinture poétique, différentes manières d'imiter, classification des genres, etc., leur doctrine est parfaitement conforme à celle de leur adversaire ; il était donc nécessaire d'insister [1].

Nous voyons donc la place qui revient à l'esthétique des Suisses dans l'évolution : avec Opitz, la langue nationale devient une langue poétique, une prosodie se forme ; Leibnitz définit un style capable d'exprimer toute la pensée humaine ; Wolff soumet ce style à la discipline du raisonnement, il en généralise l'usage ; Gottsched donne une grammaire, une poétique, une esthétique : une doctrine, en un mot. Les Suisses vont revendiquer la liberté de l'imagination, de la forme et du langage, — de toutes ces qualités supérieures sans lesquelles la poésie n'est qu'un corps sans âme. Mais tous, Bodmer, Breitinger, Gottsched, Wolff et Leibnitz, n'ont omis qu'une chose : c'est d'éclairer leur lanterne. Ils ont fourni des recettes et des règles : ils n'ont jamais songé à l'art. Aussi, le *Laocoon* de Lessing va-t-il faire rapidement et heureusement oublier ces idées et ces œuvres incomplètes, et à qui l'essentiel a manqué [2].

[1] Œuvres critiques de Gottsched : *Redekunst*, Hanovre, 1728 ; *Versuch einer kritischen Dichtkunst*, Leipzig, 1730 ; *Grundlegung* einer deutschen Sprachkunst, Leipzig, 1748.

[2] Rappelons que le *Laocoon* parut en 1766.

* * *

On s'exposerait toutefois à ne pas comprendre exactement le sens de la doctrine esthétique de Bodmer et de Breitinger, si l'on se bornait à l'étudier comme une doctrine exclusivement allemande ou suisse. On découvre, en effet, en ces copieuses théories, non point seulement l'influence d'Opitz ou de Wolff, non point seulement, tour à tour, l'influence de Gottsched et la réaction contre cette dernière, mais encore les préjugés, les goûts, les définitions, les points de vue, plus ou moins modifiés les uns ou les autres, du XVIIIe siècle et, en particulier, de la nation qui régnait alors sur les esprits de l'Europe : la France. On commettrait donc une profonde erreur, si, à la suite de certains critiques, on se figurait que Bodmer et ses amis, par-dessus Gottsched, voulaient atteindre et ruiner l'influence de la culture française. Bien au contraire : cette culture, pour eux comme pour tout « honnête homme », demeura toujours classique. Ils se bornaient à combattre un mauvais goût allemand, une manière absurde d'interpréter et d'adapter les exemples des grands écrivains de la France.

Afin de réagir contre le Boileau de Leipzig, ils avaient besoin de s'appuyer sur une autorité incontestable ; eux-mêmes manquaient encore de prestige et d'influence ; la poésie anglaise n'était point suffisamment connue et appréciée outre-Rhin, vers 1740, pour que son exemple suffît à convaincre le public ; ils firent donc parler en leur faveur, non seulement le vrai Boileau, mais encore l'un des hommes qui représentait le mieux et avait le mieux défini l'esthétique française, européenne, du XVIIIe siècle : l'abbé Dubos.

L'abbé Dubos (1670-1742) est l'homme d'une formule fameuse : *ut pictura poesis*. Cette formule est à la base des *Discours des peintres* dont elle a inspiré le titre ; elle est à la base aussi de l'*Art poétique* de Breitinger, du *Traité du*

merveilleux de Bodmer ; elle symbolise le goût du temps, elle résume la littérature et l'art de tout le XVIIIe siècle. *Ut pictura poesis* : la poésie doit être comme la peinture, — ce vers 289 de l'*Art poétique* d'Horace eut une fortune singulière. Toutes les circonstances favorisèrent la redoutable confusion entre deux arts parallèles, mais que l'on se plaisait à identifier. L'esthétique dogmatique tirée des Anciens : Platon, qui définit les conceptions abstraites, fondamentales, métaphysiques, du beau, du sublime, du tragique ; Aristote, qui définit les genres et formule la loi célèbre de la « variété dans l'unité » ; Horace, Quintilien, Longin, qui alignent des préceptes et des recettes. Puis, au XVIIe siècle, le réalisme psychologique d'une génération qui ne s'intéresse qu'à l'homme et qu'aux passions de l'homme, qui considère la nature comme un accessoire fort peu indispensable, comme la toile de fond, vaguement esquissée, d'un beau portrait. Enfin, au XVIIIe, le sentiment de la nature qui se développe lentement dans la doctrine classique dégénérée en académisme et en conventions : influence anglaise, sciences naturelles, matérialisme d'une philosophie qui oppose l'« état de nature » à la société et à la religion, les voyages dans les « îles » et l'Amérique, la réaction contre le marasme dans lequel végétait l'agriculture, l'habitude prise peu à peu (surtout par la petite bourgeoisie qui fournit alors la majorité des artistes et des gens de lettres), de vivre à la campagne. Il résulte de tout cela que le *ut pictura poesis* surnage, porté par chaque vague nouvelle du goût qui change : cité par les humanistes et les philosophes ; imposé aux peintres lorsque la littérature a la préséance sur les arts, imposé aux écrivains lorsque la peinture revient à la mode ; appliqué tour à tour aux portraits de Lebrun et aux caractères de La Bruyère, aux tableaux « héroïques » ou « pittoresques » de Vernet et de Greuze comme aux poèmes descriptifs ou didactiques de Lemierre, Saint-Lambert, Delille et Roucher. Vieux dogme classique, en un

mot, qui servira d'étendard de ralliement aux précurseurs les plus directs du romantisme. Admis sans restriction par Gottsched comme par Bodmer, ce parallèle entre la poésie et la peinture, que nul n'a contesté en Europe, doit être bien compris et fidèlement retenu par tous ceux qui veulent, avec nous, étudier l'esthétique des Zuricois en tant que manifestation d'un état d'esprit collectif. En Suisse, en effet, dans ce pays écrasé par une grande nature, dans ce pays par excellence de la description, la formule va servir d'argument ou de prétexte à tous les « auteurs nationaux », de Bodmer à Bridel ; elle est donc destinée à jouir d'une particulière faveur.

Bodmer et Breitinger ont lu le P. Brumoy ; ce n'est qu'après 1740 qu'ils feront connaissance avec les œuvres de cet abbé Batteux qui fut si populaire en Allemagne : l'abbé Dubos demeure donc, pour eux, le grand esthéticien français, l'homme qui précise et complète leurs maîtres : Montesquieu, Boileau, La Bruyère, et dont les idées correspondent aux leurs par de secrètes affinités.

Les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, « par M. l'abbé Dubos, l'un des Quarante, et secrétaire perpétuel de l'Académie françoise », furent publiées pour la première fois en 1719 et fréquemment rééditées dans la suite[1]. Ce sont trois jolis petits volumes, d'un style élégant et clair, un peu trop bourrés d'érudition, mais dont la lecture, même aujourd'hui, est facile et souvent attrayante, parce qu'elle révèle cette manière si particulière dont le XVIIIe siècle a conçu l'art par rapport à la vie. Le premier de ces volumes donne des règles générales ; le second est une étude sur le génie et l'influence exercée sur le génie par le climat : on voit que Taine a des précurseurs ; le dernier enfin est consacré au théâtre. Tout l'ouvrage a pour épigraphe le *ut pictura poesis*, cela va sans dire.

[1] Sept éditions. Nous nous sommes servi de l'édition de Paris, J.-P. Mariette, 1746 (la 5e).

En effet, la poésie et la peinture sont confondues dans l'esprit de Dubos et dans son œuvre. Cette dernière est remplie de phrases de ce genre : « Les peintres qui passent aujourd'hui pour avoir été les plus grands poètes en peinture[1] ; » — « il faut donc que nous croyions voir, pour ainsi dire, en écoutant des vers ; » — « je comparerais volontiers les estampes, où l'on retrouve tout le tableau, à l'exception du coloris, aux romans en prose, où l'on retrouve la fiction et le style de la poésie. » L'abbé, grand connaisseur en matière d'antiquités et grand amateur de tableaux, a pour la peinture quelque préférence : « Je crois que le pouvoir de la peinture est plus grand sur les hommes que celui de la poésie, et j'appuie mon sentiment sur deux raisons. La première est que la peinture agit sur nous par le moyen du sens de la vue. La seconde est que la peinture n'emploie pas des signes artificiels, ainsi que le fait la poésie, mais bien des signes naturels[2]. » D'ailleurs, le métier de peintre est plus difficile que celui de poète ; il exige un long apprentissage, tandis qu'en deux mois un homme « né avec du génie » peut s'instruire lui-même et sans le secours d'un maître « de toutes les ressources de la poésie française[3]. » Pour le dire en passant, l'horizon artistique de Dubos et de ses contemporains est singulièrement borné : la « mère Egypte », connue surtout par les descriptions et les légendes des écrivains antiques, — l'art grec, également mal connu encore, — l'art romain, — en Italie, certains continuateurs de la tradition classique : Raphaël et Michel-Ange exaltés au détriment de tous les autres artistes, les Bolonais, les Vénitiens, qui sont fort mal compris ; — de la France, Poussin, Lebrun, Lesueur ; de l'Espagne, rien ou presque rien ; — les Flamands, méprisés ; de la Hollande, Rubens, admis parce qu'il est l'élève des Vénitiens, van Dyck, apprécié ; — enfin, par

[1] Tome I, p. 182, 275, 474. — [2] I, 386-387. — [3] II, 23.

hasard, Holbein, prôné à cause des qualités psychologiques de ses portraits, et Dürer, mentionné en passant [1]. Tous ces noms, ce sont précisément ceux dont s'affublèrent les jeunes rédacteurs des *Diskurse der Mahler*. Bodmer, Breitinger, Sulzer sont encore plus mal renseignés sur l'art plastique que Dubos, et ils ont les mêmes préférences et les mêmes préjugés.

Avec ces préjugés et ces préférences et sur ces notions, Dubos édifie une esthétique. L'âme a ses besoins comme le corps ; l'ennui est pour elle une gêne : elle veut être distraite, agitée, émue. Il faut aux hommes des divertissements. Rien ne nous est plus sensible que le spectacle des souffrances et des passions humaines. Or, le mérite principal des poèmes et des tableaux consiste précisément à satisfaire la sensibilité en imitant les objets qui auraient excité en nous des passions réelles. Ces passions imitées, artificielles, nous donnent un plaisir sans douleur. Il est certain qu'ainsi la peinture et la poésie ont sur nos esprits et sur nos sens un réel pouvoir, dont elles peuvent se servir pour nous ennoblir et nous corriger : instruire en émouvant. Mais, comme l'imitation agit toujours plus faiblement que l'objet imité, il est nécessaire que ce dernier soit intéressant par lui-même : c'est ainsi qu'un paysage n'a aucun attrait sans la présence de l'homme. Il y a d'ailleurs des moyens de rendre intéressants les sujets même les plus dogmatiques : ce sont les beautés de l'expression, et en particulier celles des images qui sont l'essence de la poésie : « L'art d'émouvoir les hommes et de les mener où l'on veut consiste principalement à savoir faire un bon usage de ces images [2]. » On distingue des sujets propres à la poésie et d'autres propres à la peinture (une

[1] Par exemple, I, 184, 185, 191, 199, 204, 219 (Hollandais) ; I, 68, et II, 70 (Flamands) ; II, 398-399, 406 (van Dyck) ; III, 180-181 (Allemands) ; II, 175-178 (Italie), etc.

[2] I, 277.

distinction que Bodmer et Breitinger, moins fins et moins avertis que Dubos ne sauront point toujours faire[1].) Ces sujets peuvent être divisés en deux catégories : ceux qui sont « généralement connus », c'est-à-dire tirés de l'Ecriture sainte et de l'Antiquité, ceux qui ne sont enfin « bien connus que dans certains pays, » autrement dit les sujets empruntés à l'histoire nationale ; les uns et les autres conviennent parfaitement à la grande peinture, à l'épopée et à la tragédie. Après quelques réflexions sur le théâtre, l'abbé exprime sur la poésie pastorale des théories dont les Suisses, et en particulier Gessner, sauront faire leur profit. La scène des poèmes bucoliques sera toujours la campagne, car c'est à la nature champêtre que l'auteur doit emprunter ses images et ses figures de style ; ainsi, « des actions violentes et sanguinaires ne sauraient être le sujet d'une églogue, » car « des personnages agités par des passions furieuses et tragiques doivent être insensibles aux beautés rustiques ; » cependant, on se gardera d'abuser de l'amour. Que les personnages des pastorales appartiennent au pays même où vit le poète, et qu'ils soient, non des paysans grossiers, non de fades porteurs de houlette sans vraisemblance, mais des bergers « un peu annoblis[2] ». Le merveilleux est un élément indispensable, surtout aux grands genres ; il ne faut pas craindre de l'emprunter au christianisme : « Les miracles de notre religion ont un merveilleux qui n'est pas dans les fables du paganisme ; » que si l'on peut reprendre quelques auteurs « d'avoir mêlé mal-à-propos la religion chrétienne dans leurs poèmes, c'est qu'ils n'en ont point parlé avec la dignité et la décence qu'elle exige ; c'est qu'ils ont allié les fables du paganisme aux vérités de notre religion. C'est qu'ils sont, comme dit Despréaux, follement idolâtres en des sujets chrétiens[3]. » Dubos, on le voit, interprète Boileau tout autrement et d'une ma-

[1] I, sect. 13. — [2] I, sect. 22. — [3] I, 178-179.

nière bien plus intelligente que Gottsched, et il fournit à Bodmer et à Breitinger d'irréfutables arguments. Quant aux différentes manières d'exprimer le merveilleux, le critique français, comme le Saxon et comme les Suisses, n'en connaît qu'une : l'allégorie. L'allégorie doit toujours être vraisemblable, c'est-à-dire possible dans les circonstances où on la fait intervenir.

Dans leur tentative d'instaurer une littérature nationale, les Suisses pouvaient d'autant mieux s'appuyer sur Dubos que celui-ci en effet recommande et précise des théories qui leur sont chères : sujets nationaux pour l'idylle, le théâtre et l'épopée, une inspiration plus sérieuse au lieu de perpétuelles galanteries, description des paysages locaux, emploi des images et du merveilleux chrétien. Mais le deuxième volume des *Réflexions critiques* devait être, à leur point de vue, encore plus important que le premier. Dubos y développe, à l'opposé de Gottsched, que le génie ne saurait s'acquérir par l'éducation ; qu'on naît peintre ou poète, et que le talent est une force naturelle qui surmonte tous les obstacles. Cette force naturelle, si elle échappe à l'influence des théories et si elle peut se développer sans le secours des livres, est en revanche soumise à des lois elles aussi naturelles. Les caractères d'un homme de génie ne dépendent point seulement de ce que Dubos appelle les « causes morales », — c'est-à-dire l'« état heureux et favorable » dans lequel se trouve un pays à un moment donné, sa richesse, sa culture, l'abondance de Mécènes, le goût éclairé des cours et des villes, — mais encore de causes physiques. Pourquoi est-il des nations et des siècles où les arts et les lettres ont fleuri, et d'autres où ils sont tombés en décadence ? pourquoi une décadence ou une renaissance est-elle généralement spontanée ? pourquoi y a-t-il des peuples doués et des peuples improductifs et barbares ? C'est, répond le critique en imaginant une sorte de théorie du « milieu », que l'homme est comme une plante et qu'il

subit l'influence de l'air, autrement dit du climat. C'est aux variations de l'air que chaque peuple doit ses caractères nationaux, chaque époque ses caractères particuliers [1]. On voit par cette théorie que les sciences naturelles commencent d'exercer leur influence sur la littérature, et que le dogmatisme classique va faire place à la méthode d'expérience et d'observation. Les preuves que Dubos avance sont singulièrement enfantines ; Fénelon et Fontenelle l'avaient d'ailleurs précédé dans cette voie, mais, seul, Montesquieu saura donner à ces idées vagues une précision déjà scientifique dans son *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*. Taine n'a donc rien inventé. Cette théorie du climat fut précieuse pour les Suisses ; car, — bien que l'abbé eût encore de la civilisation une conception toute méditerranéenne et traitât de barbares les peuples du nord, — ils voyaient en elle un argument en faveur de leur particularisme littéraire.

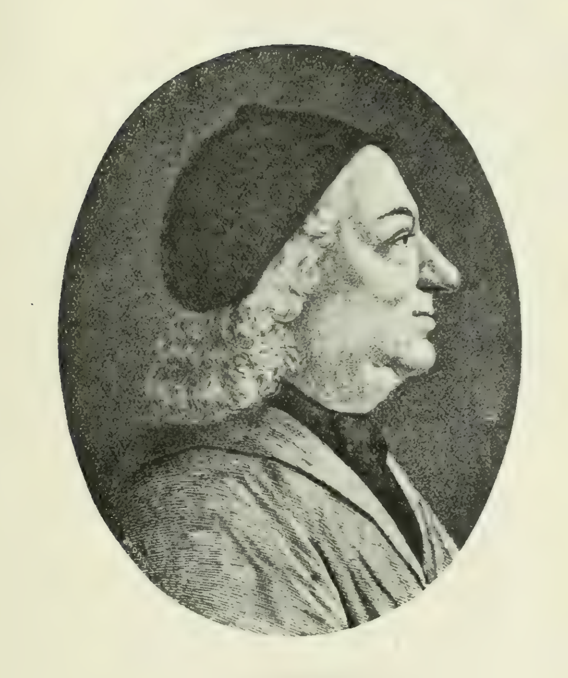
C'est pourquoi Dubos est si fréquemment cité, et même traduit, dans leurs ouvrages. Bodmer, dans ses *Considérations sur les peintures poétiques*, énumère, à la suite des grands poètes, les grands théoriciens, les grands critiques : l'abbé français, en compagnie du père Bouhours et de Mme Dacier, suit Aristote, Addison et Pope [2] ; à propos du chant et de la déclamation, il renvoie le lecteur à deux paragraphes des *Réflexions* [3] ; ce sont Dubos et Montesquieu qu'il cite dans son chapitre sur les « caractères nationaux en littérature [4] ». Mais c'est Breitinger qui, dans son *Critische Dichtkunst*, fait le plus copieux usage de l'ouvrage que nous venons d'analyser : il appelle l'auteur le « très habile », le « très savant M. Dubos [5] ». S'agit-il de défendre contre Gottsched, dans Homère, la manière dont s'interpellent les

[1] Cf. II, sect. 14 à 19 inclus. — [2] P. 25. — [3] Bodmer, p. 180 ; cf. Dubos, I, sect. 42, III, sect. 6. — [4] P. 148. — [5] I, 86, 91, 116.

héros grecs ou troyens, la description du bouclier d'Achille ou celle des jardins d'Alcinoüs, c'est à l'abbé qu'il a recours[1]. Il lui emprunte ses remarques sur la vraisemblance poétique ou plutôt historique, « ce que les Italiens appellent *il costume*[2] ». Il justifie, en le citant, l'emploi du merveilleux chrétien[3]. En le citant encore, il définit la manière de traiter les sujets empruntés à l'histoire[4]. Avec lui, il fait l'éloge de Quintilien[5]; avec lui, il oppose le style poétique à la froide et mécanique régularité d'un Gottsched[6]; avec lui enfin, il prouve que nul auteur, fût-ce même l'austère Malebranche, ne saurait, en écrivant, se passer des images[7]. On est donc en droit de conclure que l'influence exercée sur la doctrine des Suisses par l'abbé Dubos est non seulement indéniable, mais fut encore décisive : bien des passages de l'*Art poétique* de Breitinger ne sont que des variations sur un thème emprunté aux *Réflexions critiques*.

Les Suisses, en un point, ont dépassé Dubos. « Le plus beau paysage, déclare ce dernier, fût-il du Titien et du Carrache, ne nous intéresse pas plus que ne le ferait la vue d'un canton de pays affreux ou riant.... Les peintres intelligents ont si bien connu, ils ont si bien senti cette vérité, que rarement ils ont fait des paysages déserts et sans figures. » Mais quelles figures? « Ils ne se sont pas contentés de mettre dans leurs paysages un homme qui passe son chemin, ou bien une femme qui porte des fruits au marché[8]. » Or, ce sera la gloire d'un Haller que d'avoir compris la grandeur des solitudes alpestres, d'un Lavater et d'un Salis que d'avoir chéri la campagne et les paysans. Leur poésie, cette poésie qu'aimait Bodmer, est plus moderne que l'art défini par Dubos.

[1] I, 496, 498; II, 276 (cf. Dubos, II, 342-344, 346). — [2] I, 480-482 (cf. Dubos, I, 252-253). — [3] I, 158 (cf. Dubos, I, 178). — [4] I, 279-282 (cf. Dubos, I, 238-240). — [5] II, 320 (cf. Dubos, II, 255). — [6] II, 405 (cf. Dubos, I, 271-272). — [7] II, 415 (cf. Dubos, I, 278). — [8] I, 52-53.



J. J. BREITINGER

II

Bodmer et Breitinger, à la tête de l'armée des Suisses, arrivent donc sur le champ de bataille. Quelle sera leur tactique ? Continuer les efforts entrepris par la *Société frugifère*, Opitz, Leibnitz, Wolff et Gottsched lui-même, pour perfectionner et assouplir la langue allemande ; — combattre le mauvais goût ; — achever de mettre de l'ordre dans les esprits, un ordre basé sur la psychologie et le développement historique du génie national et non plus sur des règles abstraites et des divisions factices ; — substituer enfin à une poésie conventionnelle une poésie inspirée par l'imagination, le sentiment et l'amour du monde extérieur. Le mouvement offensif est donc appuyé par la critique française : Boileau, l'abbé Dubos et La Bruyère, et par Addison pour lequel l'enthousiasme des « peintres » ne s'est point refroidi avec les années. Addison, nous l'avons vu, apprit à Bodmer et aux Zuricois à ne plus considérer la littérature comme un art d'agrément, mais comme un des moyens les plus sûrs de pénétrer dans le cœur humain. Le bon goût, pour le critique suisse comme pour son modèle, est intimement lié à la vertu et aux bonnes mœurs, et le mauvais goût est la suite naturelle d'une conscience dépravée et d'une morale affaiblie ou incomplète.

La critique est une science moderne. C'est au XVIIIe siècle qu'elle se forme. Si elle a pour but de juger les œuvres littéraires, non par impulsion, en obéissant à des préférences personnelles et aux circonstances du moment, mais à l'aide de principes essentiels, définis, reconnus, elle doit cependant être dégagée de tout dogmatisme ; sa méthode est une méthode d'observation et d'expérience. C'est bien ce que Bodmer et Breitinger ont compris, mais ils n'ont pas encore été ca-

pables d'appliquer ces idées nouvelles. Nous ne saurions d'ailleurs leur en vouloir, car une évolution n'est jamais brusque, et il est impossible à un écrivain d'échapper complètement à l'influence de son époque. Au même titre que Gottsched cependant, les Suisses ont été les fondateurs de la critique en Allemagne ; aussi les jugements qu'ils portent sur leurs contemporains, amis ou adversaires, la manière franche dont ces jugements sont énoncés, leur haute idée de leur mission réformatrice, leurs vues d'ensemble sur l'histoire de la littérature, tout cela est-il bien plus intéressant et bien plus « moderne » que les longues pages qu'ils ont consacrées à l'esthétique pure.

A cette époque, en effet, — semble-t-il, — la Suisse était en Allemagne la seule région capable de produire des critiques. Malgré l'oligarchie régnante, l'idée républicaine, toujours vivace, surtout à Zurich, animait les esprits et les autorisait à prendre part à la vie publique, à s'exprimer plus ou moins librement. Il n'y avait pas de cour, pas de souverain, par conséquent pas de « bon goût » officiel, ni de genre à la mode. Comme l'écrivain suisse n'avait, dans un pays où la vie littéraire n'existait pas, ni lauriers à cueillir, ni honneurs à convoiter, il était, par la force des choses, plus désintéressé, plus indépendant. Le protestantisme, d'autre part, avec son libre arbitre, poussait à l'analyse psychologique et favorisait le développement individuel ; ses tendances moralisatrices elles-mêmes, si elles devaient nuire plus tard à la création artistique et à l'amour du style et de la forme, ne laissaient point alors d'imposer aux esprits une conception plus haute et plus noble de la littérature. D'ailleurs, notre caractère national n'est-il pas enclin lui-même au raisonnement et à la spéculation ? Enfin, de par son éloignement même des centres intellectuels, le Suisse, dépourvu de préjugés, n'appartenant à aucune coterie, était mieux en état de porter un jugement calme et impartial sur les œuvres nouvelles. En

un mot, toutes ces circonstances défavorables contre lesquelles nous avons sans cesse à réagir et qui rendent la carrière d'écrivain si difficile dans notre pays, eurent, à l'origine, un heureux résultat.

En 1727, quatre ans après les *Discours des peintres*, Bodmer et Breitinger publièrent ensemble un petit traité d'environ trois cents pages sur l'*Influence et l'emploi de l'imagination* [1], « dans le but, dit le sous-titre, d'épurer le goût et, par un examen scrupuleux des divers genres de description, de juger avec une liberté complète les meilleurs passages des plus fameux poètes de ce temps. » Ce premier ouvrage devait être le prélude de tout un système esthétique. Ce système, dans leur préface, les jeunes auteurs l'exposent avec complaisance : étude des facultés naturelles les plus nécessaires au poète et en particulier de l'imagination ; action exercée par la poésie sur l'esprit et les sens de l'homme ; essence du bon goût ; définition de la faculté créatrice, et comment il faut mettre en œuvre cette dernière ; examen des différents « genres ». Mais ce qui, en ce moment, nous intéresse le plus dans cet ouvrage, c'est la préface. Le livre est dédié à « Son Excellence M. Christian Wolff, conseiller aulique du grand-duc de Hesse, professeur de mathématiques et de philosophie à l'Université de Marbourg, etc. » C'est donc sous le patronage de l'illustre penseur que Bodmer et Breitinger veulent placer leurs nouvelles études. Les écrits de Wolff ont été, disent-ils, une révélation pour eux. Ils y ont appris cet art des investigations claires et des définitions exactes qu'ils veulent appliquer à la littérature dans le but de l'assainir et de la purifier, comme le maître lui-même a

[1] *Von dem Einfluss und Gebrauche der Einbildungskrafft* ; zur Ausbesserung des Geschmackes ; Oder Genaue Untersuchung aller Arten Beschreibungen, worinne die ausserlesenste Stellen der berühmtesten Poeten dieser Zeit mit gründtlicher Freyheit beurtheilt werden. — Francfort et Leipzig, 1727. 1 vol. de 246 pages et 20 pages d'introduction.

purifié et assaini les autres sciences. En effet, le désordre règne parmi les auteurs allemands; la critique est pour eux une chose inconnue. S'avisent-ils de se prononcer sur quelque ouvrage, ils se bornent à la forme extérieure du discours et ils dissertent longuement là-dessus, dans le vide. L'éloquence consiste pour eux à savoir plus ou moins habilement employer les figures de rhétorique, et ils ne sont capables de faire une description qu'à l'aide d'épithètes cueillies dans un lexique. Cette ignorance, ces mauvaises habitudes ont pour cause directe la décadence morale des lettres et la corruption du goût : la poésie élégiaque et lyrique n'est plus représentée que par des vers de circonstance, la poésie épique est envahie par les héros de roman, le théâtre défiguré par Hans Wurst. On abuse surtout de la flatterie : le poète n'est qu'un flatteur patenté. On n'ose plus critiquer personne, de crainte d'être déféré en justice. Aussi le moindre rimailleur est-il sans trêve comparé à Juvénal, Théocrite ou Pindare, élevé au niveau d'Horace et de Virgile, exalté à cent coudées au-dessus de Martial ou de Claudien. Il est temps de réagir : « En ce qui me concerne, — déclare Bodmer avec cette brusque franchise helvétique qui s'exprime encore à l'aide d'un langage incorrect et rude, mais non dépourvu de saveur, — en ce qui me concerne, mon esprit est poussé par un si grand amour pour la vérité démontrée qu'il rejette sans compliments préalables ce qu'il considère comme faux après un long examen. Je ne comprends pas la cérémonie qui consiste à demander pardon avant de dire la vérité.... Je ne demande point, en revanche, que l'on ajoute foi en un seul de mes jugements, si l'on n'est pas convaincu de leur exactitude et de leur justice[1]. » Ainsi plus tard s'exprimera Jean-Jacques Rousseau, son grand homonyme. C'est pourquoi il se déclare résolu d'appliquer à la littérature même cette mé-

[1] Introduction, p. 11-12.

thode wolfienne, toute mathématique, toute objective, qui le conduira infailliblement à la certitude. Car le devoir du critique est précisément de trouver, de définir, de proclamer la vérité.

Dans la préface que, le 10 octobre 1740, Breitinger écrivit pour les *Considérations sur les peintures poétiques* de Bodmer [1], — les deux amis avaient l'habitude assez touchante de s'introduire à tour de rôle auprès du public, — la noble mission du critique est définie avec fermeté : « Le critique, — ainsi s'exprime Breitinger, — est selon moi un homme qui distribue la louange et le blâme à chacun selon ses mérites. Conformément à cette définition, celui qui, parmi les savants et les écrivains, songe à s'attribuer les fonctions de juge, ne saurait agir à sa fantaisie ; mais, s'il veut accomplir son devoir, il est nécessaire que ses arrêts et ses sentences aient comme base l'œuvre même de l'auteur, bon ou médiocre, qu'il fait comparaître à son tribunal. Celui qui désire revêtir cette charge d'une manière utile et avec quelque gloire, a besoin d'intelligence et de capacités, et surtout de la volonté d'être impartial. Tout d'abord, il faut que le critique soit en état de distinguer exactement ce qui est digne de louange de ce qui mérite d'être blâmé, et pour cela, il ne peut se dispenser de connaître parfaitement les règles essentielles et les principes de l'art : ces règles et ces principes sont fondés sur la nature même de l'homme, et c'est d'après eux seulement qu'on est en droit d'apprécier l'œuvre d'un écrivain.... Un critique mal averti peut avoir la bonne volonté de ne faire tort à personne ; mais comment pourra-t-il se débarrasser du soupçon d'être injuste, et rendre à chacun ce qui lui est dû, s'il est incapable de distinguer un ouvrage bien fait d'un ouvrage mal composé [2] ? » Mais là ne se borne point le devoir du critique littéraire, car ce serait peu de

[1] *Betrachtungen über die poetischen Gemählde*, Zurich, 1741.
[2] *Vorrede*, p. 1-3.

prononcer un jugement, si ce jugement n'avait lui-même pour but de contribuer à l'amélioration du goût et au progrès des intelligences.

Ce que nous pouvons appeler la critique immédiate et directe suppose donc une doctrine, une philosophie. C'est une erreur, nous affirme Bodmer en tête de l'*Art poétique* de Breitinger[1], d'alléguer que les œuvres ont précédé les règles, et que tant de poétiques, rhétoriques et autres manuels sont plus nuisibles qu'utiles. Il est vrai que la nature est antérieure à l'art, — puisque l'art n'est qu'une imitation de la nature ; — il est, en outre, certain qu'Homère et Sophocle ont composé leurs chefs-d'œuvre sans le secours des théoriciens ; mais est-on en droit de conclure que l'art est l'effet spontané de l'instinct ou du hasard, et que même les grands poètes primitifs n'ont, en écrivant, observé aucune règle ? La nature est soumise à des lois, et, en définitive, l'homme et ses œuvres font partie de la nature. Il est donc nécessaire d'étudier et de définir ces lois, surtout à l'époque moderne : telle est la tâche du critique. Ce dernier se distingue du poète par un caractère patient et laborieux, une raison ferme, un jugement froid et précis et une prudence ennemie de la hâte ; il est donc apparenté au philosophe, car l'esthétique est une science basée sur des notions métaphysiques.

Un critique est-il autorisé à se prononcer en toute franchise sur les œuvres mêmes de ses contemporains ? Aujourd'hui, une telle question nous paraît singulièrement oiseuse : du temps de Bodmer, elle ne l'était point. Les Allemands ont la réputation d'être susceptibles ; ils l'étaient jadis bien davantage. On n'osait impunément se risquer à exprimer son avis sur un livre dont l'auteur pouvait toujours recourir aux tribunaux pour vous répondre ; Gottsched lui-même, qui eut le mérite de réagir, ne pouvait supporter le moindre

[1] *Critische Dichtkunst*, Zurich, 1740, t. I, *Vorrede*, p. 1 s., 5 s.

blâme, et il le fit bien voir aux Suisses. Bodmer fait donc preuve d'un certain courage, lorsqu'il pose le dilemme suivant : Ou une critique est fondée, ou elle ne l'est pas ; — si elle est fondée, il est bon que l'auteur à qui elle s'adresse en ait connaissance, afin d'en faire son profit ; — si elle ne l'est pas, s'attaquer à un mort, qui ne peut plus se défendre, est une plus grande injustice que de s'en prendre à un vivant, toujours capable de protester. Mais admettre que le but de la critique est l'épuration du goût, le développement des intelligences, — la vérité en un mot, — c'est admettre également qu'il est plus nécessaire de juger les œuvres des contemporains que celles d'une génération abolie.



Juger les œuvres de ses contemporains, Bodmer, — dont l'esprit agité vivait intensément la vie universelle, — n'y a certes point manqué ; mais il l'a fait toujours avec une impartialité et une largeur à qui l'on peut rendre hommage, — à la condition toutefois d'oublier ses erreurs de vieillard comme aussi les excès inévitables dans lesquels l'entraîna sa polémique avec Gottsched, Triller et Schonaïch. Tandis que l'Ecole saxonne se dispersait dans des chicanes de mots et de syllabes et de sèches subtilités grammaticales, le Zuricois fut véritablement celui-là seul à qui revient le mérite d'avoir instauré, en Allemagne, l'histoire littéraire.

La poésie allemande, de la Réforme à l'apparition de Bodmer, est assez pauvre. Elle se compose, à l'origine, d'une infinité de petits groupes et de petites chapelles qui cultivent la louange, les jeux d'esprit et la préciosité. Laissons de côté la poésie religieuse : chez les Réformés, Paul Gerhardt et Néander qui continuent la tradition de Luther et d'Heer-

[1] *Ibid.*, p. 24.

mann, et chez les catholiques, où règne un mauvais goût à l'italienne, le jésuite Frédéric Spée. Nous avons désigné la Silésie comme étant, avant la Suisse, la région où se manifeste une première renaissance dont Opitz est l'initiateur. Opitz a fait école : voici Paul Fleming, un peu adonné aux *concetti*, mais vigoureux, net, passionné, et, ce qui est rare, sobre de descriptions ; puis André Gryphius, esprit original, l'auteur de *Peter Squenz*, une comédie inspirée du *Songe d'une nuit d'été*, et de *Horribilicribifax*, le capitaine Fracasse allemand ; enfin, des auteurs de dernier ordre, comme Harsdœrffer, Tscherning, Philippe de Zesen. La seconde Ecole de Silésie n'a qu'un poète : Günther, qui eut du génie et que Gœthe aima ; les autres sont des décadents dans toute la force du terme : Hofmannswaldau et ses fausses grâces, Lohenstein et sa rhétorique. La réaction contre « l'enflure silésienne » n'est guère que négative : nommons Wernicke, un satirique dont les épigrammes latines sont presque un premier essai de critique littéraire ; Logau, un moraliste ; Louis de Canitz, froid et correct admirateur de Boileau et de Malherbe ; Neukirch, son élève, traducteur du *Télémaque* ; Christian Weise, un pédagogue ; Jean de Besse, un poète de cour. Ce sont de graves messieurs, pédants, ternes et bien vêtus. Seul, Brockes fait exception : son *Plaisir terrestre en Dieu*, recueil de poésies religieuses et descriptives, pleines de jolis détails comme des miniatures, fut la lecture favorite du jeune Gessner. Le groupe anacréontique donna des artistes de valeur desquels subsistent quelques petites pièces achevées : Hagedorn, que les faiseurs de parallèles se plurent longtemps à opposer à Haller, est le maître ; Uz, Gœtz, Gleim, l'ami des Suisses, Jean-Georges Jacobi sont les disciples ; tous de vrais et de bons écrivains dont les vers sont harmonieux. Les Prussiens : — Ramler, et surtout Ewald de Kleist, ce jeune officier qui séjourna auprès de Bodmer et qui s'immortalisa par un célèbre poème, le *Printemps*, — ont

dépassé les anacréontiques, ces bourgeois modérés et discrets, pour atteindre enfin au lyrisme. Mais il n'y aura point de grande poésie avant Haller.

Bodmer s'est donné un mal énorme à composer un nombre infini de méchants vers. Ce fut une erreur dont son ambition, que ne pouvait satisfaire sa renommée de critique, fut malheureusement la cause. Ses poèmes sont la partie morte de son œuvre : nous ne voulons pas nous en occuper. Cependant, il eut parfois des heures d'inspiration : ce fut lorsque, ne songeant point encore à s'égarer dans la recherche pénible de lauriers épiques ou tragiques, il suivit l'exemple de Boileau et composa en vers des traités didactiques, dont deux ont survécu : le *Caractère de la poésie allemande* et la *Muse de Drollinger*, qui en est la suite.

« Le *Charakter der deutschen Gedichte*[1], dit M. Bæchtold, n'est pas seulement un de nos premiers essais d'histoire et de critique littéraires ; il est encore un ouvrage remarquable par la sûreté de jugement, en particulier en ce qui concerne les poètes du XVIIe siècle, par l'art extraordinaire avec lequel sont groupés les différents auteurs et par l'impartialité, la clairvoyance et la hardiesse de ce tableau d'ensemble de la littérature allemande. Il doit être envisagé certainement comme le meilleur poème didactique de la première moitié du XVIIIe siècle. » Une telle appréciation fait autorité : nous y souscrivons ; cette œuvre est d'une lecture facile, malgré la dureté et le style roide de certains vers. Nous avons déjà vu, dans les *Discours des peintres*, quels sont les poètes préférés de Bodmer, sans parler du maître Opitz : un Canitz, un Wernicke, un Besser, — et quels sont aussi ceux contre lesquels il veut réagir : Hofmannswaldau, Lohenstein ; mais je crois qu'il est juste d'affirmer qu'à cette

[1] Préface de la réédition de 1883 : *Vier critische Gedichte* v. J. J. B., Heilbronn, coll. « deutsche Litteraturdenkmale », p. 1.

époque Bodmer connaissait imparfaitement la poésie allemande. Il l'a étudiée avec conscience depuis lors, et son poème nous le prouve.

Ce poème eut un sort heureux. Il fut publié pour la première fois, sous le voile de l'anonymat, en 1734. Des fragments furent envoyés à Leipzig et communiqués à Gottsched. Ce critique tenait fort aux vers qu'il avait composés : or, Bodmer ne les avait pas mentionnés dans son ouvrage. C'était d'ailleurs maladroit, mais Gottsched ne laissa point de se montrer généreux ; il loua l'auteur, et, en 1738, il inséra le poème remanié dans ses *Contributions* : en revisant son essai, Bodmer avait eu le bon esprit de réparer son oubli impardonnable.... Enfin, en 1747 et en 1754, le *Caractère de la poésie allemande* parut en tête du recueil, deux fois édité, d'élégies et de poèmes critiques. Entre temps, s'était engagée la fameuse polémique : le chef des Zuricois fut assez méchant pour ne point supprimer le passage concernant Gottsched, mais, en revanche, pour transformer en parodie ses éloges primitifs.

Le *Caractère*, en son premier texte, qui est celui de l'édition critique de Bæchtold, est un poème de près de mille vers :

Oui ! les Germains aussi peuvent s'élever jusqu'au Parnasse,
et, selon l'art du Sud, composer des chants pleins de grâce et de feu.
Montre-nous, ô Critique, la longue suite de poètes
qu'a produits l'Allemagne ; mais que la flatterie
ni la fausse politesse ne viennent diriger ta plume[1]....

Bodmer est singulièrement imprécis et bref sur les origines. Lui dont la gloire la plus durable sera précisément de retrouver plus tard et de populariser les *Nibelungen* et les minnesingers, se contente d'évoquer de vagues bardes à

[1] Les quatre premiers vers (éd. Bodmer, p. 3).

l'aide de lieux communs empruntés à Tacite[1]. Il passe aux premiers temps du christianisme ; nouvelles erreurs : ces moines héroïques, qui défrichèrent le sol et furent les fondateurs de la civilisation allemande, sont vulgairement traités de tyrans barbares et superstitieux ; heureusement, Bodmer, mieux instruit, abandonnera plus tard ces préjugés absurdes d'un protestant doublé d'un « philosophe »[2]. Il sait, en revanche, que la poésie a commencé de fleurir sous le règne des Hohenstauffen, mais il ne cite encore, ni Walther von der Vogelweide, ni Hartmann d'Aue, ni Wolfram d'Eschenbach, ni son cher Rüdiger Manesse[3]. Pour lui, l'histoire littéraire de l'Allemagne commence à la Réforme, avec Sébastien Brandt, Erasme, Fischart[4]. Nous arrivons à Opitz, dont l'éloge est sans fin[5] : n'est-ce pas lui qui, le premier, a célébré dignement les divers aspects de la terre, les forêts, les jardins, les troupeaux, le doux parfum des fleurs, des gazons et des plantes, la bergère qui trait ses vaches, les échos et les chants qui résonnent à travers le paysage ? poète sacré, poète profane, il fut donné à Opitz de boire à la source de Siloë comme à celle du Permesse.... Ses disciples sont, en revanche, assez maltraités : Bodmer leur reproche de manquer d'idées, excepté Gryphius[6]. Cependant les plus vertes critiques sont réservées à Lohenstein et à Hofmannswaldau, ce « cultivateur de métaphores », ce cavalier Marin de l'Allemagne : les chants inharmonieux de la seconde Ecole silésienne ont effrayé les Muses, mais elles se sont rassurées bien vite en constatant que de tels poètes étaient absolument incapables d'escalader le Parnasse. Eloge du « libre Canitz », de Wernicke, de Günther et de Besser. Eloge, un peu mesquin, de Haller, dont Bodmer, qui subissait alors fortement l'influence du chantre des *Alpes*, — la versification du *Ca-*

[1] *Ibid.*, vers 13-42. — [2] *Ibid.*, vers 14-52. — [3] *Ibid.*, vers 65-104. — [4] *Ibid.*, vers 115-184. — [5] *Ibid.*, vers 185-272. — [6] Gryphius (« Gryph ») : 305-320 ; Hofmannswaldau (« Waldau ») : 321-356 ; Lohenstein : 356-388.

ractère nous le prouve, — ne laissait pas d'être jaloux en secret : « Le style du Suisse est plein d'images lumineuses qui éclairent les idées mêmes du poète ;... mais son vers un peu pénible est alourdi par la pensée ; » c'est tout : rien sur les rythmes nouveaux, rien sur le sentiment, nouveau lui aussi, de la nature [1]. En revanche, comme pour diminuer la valeur et l'importance du célèbre Bernois, louange exagérée d'un poème correct, froid et vide, apprécié à la fois par Gottsched, qui l'édita, et par Bodmer : *Le camp* de Jean-Ulrich Kœnig. « Kœnig, s'exclame Bodmer, dompteur de chevaux, incitateur de guerres pacifiques que n'auront point à maudire les femmes et les enfants [2] ! » Il est tout aussi lyrique, mais avec plus de fondement, lorsqu'il s'exalte à propos de Brockes, cet homme de la race des dieux, auquel il faut élever un monument de marbre et de porphyre [3]. Enfin, Bodmer, qui aime à donner des leçons, s'empare de la traduction de l'*Enéide* par Amthor et de celle du *Télémaque* par Neukirch ; il en extrait de longs fragments, il les critique et il les reprend lui-même pour montrer, non sans quelque vanité secrète, comment il faut procéder afin de rendre en langue allemande la force de Virgile et la douceur de Fénelon [4]. Son *Caractère* conclut enfin par d'intéressantes considérations sur les « grands genres » que les Germains n'ont point su encore cultiver avec succès : la tragédie, la comédie, l'épopée ; comme sujet d'épopée digne de tenter un poète moderne, Bodmer indique la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb [5].

La *Muse de Drollinger* [6] est, à mon sens, supérieure au *Caractère de la poésie allemande* dont elle est d'ailleurs le

[1] Canitz : 485-490 ; Günther et Haller : 490-520 ; Wernicke : 521-532 ; Besser : 534-547. — [2] Kœnig : 547-570. — 735-772. — [4] 405 s., 581 s. — Bodmer publia en 1753 à Zurich : *Die Colombona, ein Gedicht in fynf Gesaengen.* — [6] *Die Drollingerische Muse* : Vier critische Gedichte v. J. J. B., éd. Bæchtold, p. 63 s.

complément. Le vers est plus ferme et moins dur, l'expression plus précise et parfois plus lyrique, et la pensée plus haute.... Charles-Frédéric Drollinger qui, bien que Souabe de naissance[1], vécut à Bâle et revendiqua hautement lui-même sa place dans l'Ecole suisse, où il apparaît comme un précurseur de Haller, mourut le 1er juin 1742. La disparition de cet homme de talent et de cœur fut un deuil pour Bodmer, Haller et Breitinger, ses amis. Drollinger, en effet, disciple éclairé de Canitz et de Brockes, auteur de poèmes religieux et philosophiques ternes mais corrects, était arrivé en Helvétie un peu comme un Orphée au milieu des barbares ; sa mission fut de renouer entre l'Allemagne littéraire et les écrivains de Bâle, de Zurich et de Berne, des liens depuis longtemps rompus. L'« élégie didactique » de Bodmer, — comment mieux définir ce petit ouvrage de deux cent-quarante vers ? — fut publiée pour la première fois avec les poésies complètes de Drollinger, à Bâle, en 1743, et reprise enfin dans les recueils de *Critische Lobgedichte* que Bodmer fit paraître à Zurich en 1747 et en 1754.

Il s'agit d'une sorte de « temple du goût » de la poésie allemande. Après avoir déploré les ténèbres d'un temps où il y a si peu de vrais poètes et un si grand nombre de rimailleurs, Bodmer, comme Diogène, une lanterne à la main, s'en va chercher des hommes. Il rencontre d'abord Haller, auquel, cette fois-ci, il rend complètement justice, et dont il analyse, d'une manière un peu obscure, la philosophie religieuse ; puis Hagedorn.... Hélas ! le troisième poète de l'Allemagne n'est plus, Drollinger est mort ! A ces trois génies, Bodmer se propose d'élever un temple, de forme ronde, soutenu par de belles colonnes, dont le faîte élevé se

[1] Il est né en 1688 à Durlach ; dès 1703, il est établi à Bâle comme étudiant à l'Université, puis, en 1726, comme archiviste du margrave de Bade ; Drollinger fut un juriste, un historien savant, un numismate distingué. Cf. Bæchtold, *Geschichte*, etc., p. 481-486.

perdra dans les nuages. Au milieu de ce noble édifice, sur un trône d'or, apparaîtra Opitz, le précurseur ; à Drollinger, Haller et Hagedorn seront réservés, un peu plus bas, des sièges d'argent. Une odeur d'encens flottera sous le portique que traverseront parfois, légères, les ombres des grands poètes de l'Antiquité....

Le passage de la critique à la doctrine esthétique se fait tout naturellement dans le petit traité sur l'*Influence et l'emploi de l'imagination*. Si nous rouvrons en effet ce livre, nous y trouverons un examen sévère de différents « tableaux poétiques » empruntés aux plus fameux poètes allemands. La poésie étant une peinture, une imitation, on peut imiter ou peindre, soit des « objets sensibles », soit des caractères ou des passions. Bodmer choisit quelques thèmes : le *serpent*, décrit par Postel et par Brockes, comme aussi par le Tasse qui leur est opposé ; le *nageur :* Postel et le cavalier Marin ; le *ciel :* Brockes, Kœnig ; une *armée* rangée en bataille et autres spectacles guerriers : Kœnig et Pietsch ; la *peste* : Lucrèce, Opitz ; enfin, la *colère*, la *tristesse*, l'*effroi*, des scènes de mœurs et des types empruntés à Théophraste, Plaute, Perse, Horace, Sénèque, Salluste, Addison, Congrève, Steele, La Bruyère, Saint-Evremond, Béat de Muralt, et autres auteurs [1]. Nous trouvons dans ces pages de fines remarques des réflexions intelligentes et pleines de discernement, de l'esprit, une grande habileté à unir la théorie à la pratique ; mais ni ces genres divers de description, ni cette manière de comprendre l'art ne sauraient, aujourd'hui, nous paraître autre chose que des jeux et de la rhétorique. Seul, un parallèle critique entre le *Sophonisbe* de Corneille et ceux d'un Anglais : Lee, d'un Italien : Trissino, et d'un Allemand : Lohenstein, est un morceau d'un intérêt véritable ; bien qu'il soit traité d'une façon un peu superficielle,

[1] Cf. sect. 5 à 11, 12, 16 à 20.

il révèle la culture étendue et variée et l'esprit déjà « européen » de Bodmer et de Breitinger [1].

* * *

Quelle est donc cette doctrine sur laquelle doit s'appuyer, pour être impartiale, juste, efficace, la critique des œuvres littéraires ? Nos lecteurs en connaissent déjà les grandes lignes, s'ils ont eu la patience de suivre nos développements ; car, une fois encore, l'esthétique de Bodmer et de Breitinger est bien celle de leur siècle : elle procède de Dubos et des Anglais ; elle complète les théories de Gottsched plus qu'elle ne s'y oppose. L'exposer minutieusement serait nous répéter : bornons-nous à un coup d'œil d'ensemble.

Et d'abord les sources. La source principale est l'*Art poétique* de Breitinger, auquel ce dernier travaille activement à partir de 1738 : il fut publié en deux volumes préfacés par Bodmer, en février et en juillet 1740, à Zurich, chez Orell, et à Leipzig, chez Gleditsch. Le *Traité du merveilleux* de Bodmer parut en même temps que le premier tome de l'ouvrage de Breitinger, dont il est en quelque sorte le complément. Viennent ensuite, en 1727, l'essai sur l'*Influence et l'emploi de l'imagination*, inspiré par Bodmer, rédigé par Breitinger, signé des initiales des deux amis, et, en 1741, les *Considérations sur les peintures poétiques* de Bodmer. Le traité de Breitinger sur les comparaisons, à Zurich, en 1740, et la *Correspondance sur la nature du goût* entre Bodmer et un Italien, le comte de Calepio, de Bergame, — correspondance écrite de 1729 à 1731 et publiée seulement en 1736, — n'offrent guère d'intérêt immédiat.

Les deux critiques expriment donc un idéal peu nouveau, mais ils l'expriment en Suisses, et ceci, mais ceci seulement, est important à notre point de vue.

Tout d'abord, constatons que le *sentiment religieux* do-

[1] Sect. 22 et dernière.

mine de très haut la doctrine des Zuricois. Nous le comprenons facilement de la part de chrétiens convaincus, — de protestants persuadés du rôle que la morale doit exercer dans tous les domaines, même les plus abstraits, — de théologiens enfin ; car en définitive Bodmer et Breitinger sont des théologiens : leurs raisonnements, qui ont à leur base un premier principe dont l'évidence est, *a priori*, toujours admise, font songer, ainsi que trop souvent leur style, aux lourds manuels scolastiques en usage, au XVIIIe siècle, dans les Eglises réformées. En outre, nous l'allons voir, ils aiment à prêcher.

C'est Dieu qui a créé le monde, qui l'a peuplé de tant de milliers d'espèces et de créatures différentes, au milieu desquelles il a placé l'homme. L'homme est né pour le bien et pour acquérir le bonheur, — la morale chrétienne et protestante se confond ici avec l'eudémonisme d'un siècle utopiste : — si donc le Créateur suprême a fait de l'homme le roi de l'univers, c'est pour lui permettre, créature imparfaite encore et à l'origine dépourvue de toute science, de se perfectionner par l'étude de cet univers même. Car l'homme est sur la terre « comme un élève dans une académie. » Les organes grâce auxquels il prend contact avec tout ce qui l'entoure sont les sens. Les deux sens les plus importants sont la vue et l'ouïe, parce qu'ils établissent une communication directe entre les choses et le cerveau même où réside l'intelligence. En effet, les sens seraient bien imparfaits, si l'homme, dépourvu d'une âme immortelle en qui réside la notion de Dieu et de l'infini, n'avait à sa disposition que ces instruments indispensables, mais qui, tout juste capables de saisir la couleur, la forme, les dimensions de la matière, ne peuvent nous donner que des sensations et des notions passagères et fugitives. Parmi les facultés de l'âme, celle qui est la plus nécessaire à qui veut, non seulement percevoir, mais encore retenir et se représenter

vivement les choses, c'est l'imagination ; imagination envisagée dans le sens de la philosophie wolfienne, c'est-à-dire comme une activité reproductrice, sorte de mémoire supérieure, distincte de la fantaisie créatrice. Il a donc plu à Dieu de semer quelques plaisirs et quelques joies au milieu de la vanité de nos jours douloureux et brefs ; mais combien peu de chose seraient ces joies et ces plaisirs, si les sensations qu'ils nous procurent se devaient évanouir sans laisser de trace [1] !

Or, la poésie et l'art ont précisément comme effet de prolonger en nous, grâce à l'imagination qu'ils excitent, les jouissances que nous procure le spectacle du monde. La Beauté est une chose réelle, un don du Ciel ; l'amour du sublime, de la raison, de l'harmonie et de l'ordre, est le réactif le plus sûr contre le mal, la laideur et le vice : il épure le sens de la vie, il nous apprend à nous bien conduire [2]. Les arts ont, en effet, un but supérieur que la volonté de Dieu leur assigne : l'instruction morale des hommes. Nous voyons ici encore comment la morale pratique du protestant rejoint l'utilitarisme du XVIIIe siècle. D'ailleurs, comme on l'a dit, tout Suisse porte en lui un maître d'école, à plus forte raison les professeurs Bodmer et Breitinger. Il s'agit, en définitive, beaucoup moins de connaître la définition de l'art que de se demander : « A quoi peut-il servir ? » conception trop étroite et trop exclusive, et qui a toujours empêché nos auteurs nationaux de se renouveler et de produire des œuvres vraiment belles [3].

Breitinger, en effet, va plus loin encore que l'utilitarisme de son temps. La poésie et l'art ne sont pas destinés à quelques esprits supérieurs, à une élite : « Ils appartiennent aux

[1] Cf. *Einbildungskraft*, sect. 1, p. 1-6.
[2] « Von der Nutzbarkeit des poetischen Schönen im gemeinen Leben. » *Neue critische Briefe*, Zürich, 1749, V.
[3] *Dichtkunst*, I, ch. 1.

arts populaires : ils ont comme fin immédiate de plaire à la majorité des hommes, et non à la seule minorité des honnêtes gens, des savants et des connaisseurs. La poésie en particulier n'a pas été inventée à l'usage de ces derniers, parce qu'ils sont capables de trouver ailleurs un plaisir plus haut et plus noble, et bien au-dessus des sens. La vérité toute nue a pour eux assez de charme pour qu'ils pensent inutile de la cacher même sous le décor des plus beaux ornements. » Voilà certes une déclaration qui est bien spécifiquement helvétique et protestante : l'art et la démocratie ! Nous touchons ici du doigt le point faible de la doctrine suisse. Jamais Dubos n'aurait parlé de la sorte. Si nous poussons Breitinger jusqu'aux extrêmes conséquences de sa théorie, nous arrivons à la dégradation complète de l'art, qui se réduit en somme aux contes du chanoine Schmid, aux chants patriotiques de l'Helvétie moderne, aux manuels d'école primaire, aux almanachs à l'usage du peuple, ou, pour être plus précis : au doyen Bridel et à Lavater, peut-être encore à Jérémias Gotthelf. Gessner, Haller, Salis eux-mêmes ne sauraient remplir cette condition pédagogique, car les poèmes philosophiques du savant Bernois, les raffinements de style du bonhomme de Zurich, et les « tableaux » tout en nuances du gentilhomme grison ne peuvent être appréciés que par une élite. Heureusement, Breitinger ne s'est pas rendu compte de la portée de ce qu'il avançait imprudemment : lui qui cite à tous propos, comme des modèles, Homère et Virgile, et même Opitz, n'a point su voir qu'il se contredit à chaque page. Sans doute, la « vérité toute nue » devait lui plaire, mais, bien que savant, n'éprouvait-il donc aucun plaisir aux satires de Perse ou à l'Odyssée ?

Pourquoi et comment, d'ailleurs, la poésie doit-elle uniquement servir à l'enseignement des hommes ? Voici la réponse : La plus grande partie des hommes est incapable de saisir les vérités abstraites. C'est aux philosophes de trouver

un moyen de faire comprendre au peuple ces vérités. Les exposer d'une façon aride serait engendrer le dégoût ; de même qu'un médecin, — comparaison classique, — dore la pilule amère qu'il veut faire avaler à un enfant, de même le sage doit embellir la sagesse. Telle est l'œuvre de la poésie. L'esthéticien est donc l'intermédiaire entre le philosophe et le poète, ou plutôt, il est un philosophe qui s'applique particulièrement à définir les notions métaphysiques et psychologiques nécessaires à l'écrivain. L'influence de Wolff est, ici encore, nettement sensible[1]. Le poète doit provoquer le plaisir, mais un plaisir utile, car le poète est un homme, un citoyen, un chrétien ; ces beaux titres qui font sa gloire et la grandeur de sa mission, l'obligent à travailler au bonheur des hommes, à leur bonheur ici-bas comme à leur félicité éternelle[2].

Définir la poésie, c'est énumérer les moyens de la faire parvenir à sa fin suprême. La poésie, comme la sculpture, comme la peinture, comme la musique, est une imitation de la nature. « Ut pictura poesis », interprété, veut dire que le peintre et le poète ne diffèrent point entre eux en théorie, mais seulement en pratique. D'ailleurs, le poète a sur le peintre une supériorité incontestable, car il peut décrire, non seulement ce qui tombe sous le sens de la vue, mais ce qui est intérieur et invisible ; le peintre ne saurait, en effet, pénétrer dans le domaine du monde spirituel, ni représenter le mouvement, les passions, les caractères, ni surtout, dans le même cadre, offrir aux yeux plusieurs tableaux différents[3]. Que seul le poète soit en état de le faire, Breitinger le prouve en citant et en commentant quelques strophes des *Alpes* de Haller[4]. D'ailleurs, ni lui, ni Bodmer, ni les Suisses en général, n'ont le sens plastique fort développé : ils sont trop

[1] *Dichtkunst*, I, ch. 1, p. 4 s. — [2] *Ibid.*, I, p. 100-103. — [3] *Ibid.*, I, ch. 1 ; *Einbildungskraft*, sect. 2 ; *Betrachtungen* über die poetischen Gemählde, sect. 2. — [4] *Ibid.*, p. 23-28.

intellectuels, et le protestantisme les a mis en garde contre le « culte des images ». Voilà pourquoi les arts semblent avoir si peu d'intérêt pour nos critiques, à l'opposé de l'abbé Dubos dont la culture est, sinon plus haute, du moins plus raffinée et plus compréhensive que la leur.

Il s'en suit forcément que toute poésie est une peinture. Peindre, décrire, allégoriser, voilà en quoi se résume l'art des vers[1]. Encore faut-il savoir s'y prendre : « Une peinture poétique n'est pas autre chose qu'une habile imitation de la nature ; cette imitation, à l'aide de mots bien choisis et d'expressions convenables, doit éveiller dans l'imagination de l'auditeur et du lecteur des images aussi vives et aussi plaisantes que la nature elle-même[2]. »

Le poète, ceci posé, n'aura plus qu'à se préoccuper, soit du sujet, soit de la forme. Mais, auparavant, il est nécessaire qu'il s'exerce lui-même, et qu'il aiguise son imagination et sa sensibilité. Tout d'abord, qu'il demeure persuadé de la grandeur de sa mission sociale, et qu'il vise toujours à un but élevé. Qu'il recherche dans le spectacle du monde, par un contact direct avec la vie et la nature, de belles images et de nobles comparaisons. Bodmer lui conseille vivement le séjour de la campagne, car rien n'est plus propice aux Muses que les vastes champs, les forêts ombreuses, les montagnes sauvages : ici se révèle le sentiment de la nature, cette qualité suisse. Que l'écrivain se passionne pour son art, et qu'il lise avec ardeur les ouvrages des bons maîtres[3]. Ces maîtres sont de deux sortes : les créateurs, les théoriciens. Bodmer les énumère avec complaisance : Homère, Sophocle, Euripide, Pindare, Théocrite, Platon, Xénophon, Démosthènes, Plutarque, Virgile, Horace, Térence, Cicéron, Pétrarque, le Tasse, Malherbe, Boileau, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Voltaire, Marivaux, Milton, Pope[4]. Cette

[1] *Dichtkunst*, I, p. 29. — [2] *Poetische Gemählde*, sect. 3, p. 52-53. — [3] *Ibid.*, sect. 1, et part. p. 20, 22. — [4] *Ibid.*, p. 24-25.

liste est importante : Remarquons d'abord qu'aucun Allemand n'y figure, pas même Opitz. Soulignons ensuite la présence des Anglais, et surtout la forte éducation classique : Antiquité, Italie, France, — mais la France autant que les Grecs et les Romains, — que ce critique suisse exige d'un poète résolu de travailler à la renaissance des lettres germaniques. Parmi les théoriciens, nous trouvons quatre Grecs : Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Hermogène ; deux Anglais : Addison et Pope ; un Italien : Muratori ; quatre Français : les deux Dacier, Dubos et le P. Bouhours. Wolff et Leibnitz ne sont pas mentionnés : je présume qu'ils sont sous-entendus, et je fais encore remarquer les préférences de Bodmer et de Breitinger pour les philosophes. La poésie, nous l'avons vu, se rattache pour eux à la philosophie : cet amour pour le raisonnement et l'abstraction est un caractère germanique ; il se retrouve en Suisse, contrebalancé heureusement par ce vif sentiment, très réaliste, de la nature et de la vie, qui donne à nos écrivains des cantons allemands une physionomie à part. Plus tard, les préférences de nos deux critiques vont se préciser davantage : ce sont, dans la *Dichtkunst* de Breitinger, Esope [1], et surtout Homère, cité constamment, très intelligemment comparé et même opposé à Virgile comme le maître de l'épopée nationale et populaire [2] : Lessing et plus tard Herder reprendront ces idées alors nouvelles. Enfin, dans les traités de Bodmer, Milton, le poète chrétien par excellence, est mentionné presque à chaque page.

Il y a deux espèces d'imitation : celle des choses, du monde extérieur, et l'imitation psychologique. Cette dernière, la plus difficile, est spécialement réservée au poète. Elle s'attache à décrire : les *sentiments* et les *passions*, afin de les

[1] Breitinger a consacré près de cent pages à la fable ésopique : *Dichtkunst*, I, ch. 7.

[2] *Dichtkunst*, I, p. 34-43.

« purger » ; les *caractères individuels*, à l'exemple de La Bruyère et du *Spectateur* : — ce genre de description est très utile pour enseigner l'amour de la vertu et pour ridiculiser le vice ; — enfin, les *mœurs*. Les mœurs, à leur tour, peuvent être étudiées au point de vue purement psychologique, ou d'une manière historique [1]. Dans ce dernier cas, on s'attachera soit à un personnage de l'histoire : ainsi Salluste dressant le portrait de Catilina, soit à une nation entière [2]. Qu'est-ce donc qu'un caractère national ? C'est l'ensemble des différences spécifiques qui font qu'un peuple est distinct d'un autre peuple. Ces différences tiennent à trois causes principales : l'influence de l'air, du climat, soit du « milieu », — c'est la théorie de Dubos ; — les institutions politiques ; enfin, l'éducation, l'état social [3]. Bodmer, avec beaucoup de finesse, complète ici les idées un peu vagues et un peu superficielles de son maître français. Une nation peut donc être envisagée comme une personne morale, comme un *type*. On comprend toute l'importance de ces définitions pour un homme qui non seulement rêve d'agir en tant que Suisse sur l'ensemble de la littérature allemande, mais qui veut encore se réserver le droit de s'inspirer de sa patrie et de la décrire. Aussi bien, à côté des ouvrages de Saint-Evremond, Saint-Réal et Montesquieu sur l'histoire de Rome, des *Lettres persanes*, du *Siècle de Louis XIV*, le modèle désigné avec d'hyperboliques éloges par Bodmer est-il le livre d'un « compatriote » : *Les lettres sur les Anglais et les Français* de Muralt [4].

Le poète a choisi son sujet : comment va-t-il le traiter ? comment va-t-il le présenter à ses lecteurs de la manière la plus agréable et la plus *utile* ? Il est évident, tout d'abord, que ce sujet ne doit être en rien contraire aux bonnes

[1] *Einbildungskraft*, sect. 12 à 16 ; *Poetische Gemählde*, sect. 4, 10, 11, 12 et 13. — [2] *Ibid.*, sect. 17 ; *Poetische Gemählde*, sect. 14. — [3] *Ibid.*, p. 169-170. — [4] *Ibid.*, p. 175-178 ; *Poetische Gemählde*, p. 454 s.

mœurs et à l'honnêteté. La nature elle-même nous commande la décence, puisqu'elle a pris soin de hiérarchiser en quelque sorte les différentes parties du corps humain dont elle élève les plus belles, tandis qu'elle dissimule les moins nobles : tel est, en effet, le grand argument du chanoine Breitinger [1]. A part ces quelques réserves, le domaine de la poésie n'en est pas moins immense : il s'étend, en effet, non point seulement sur toute la terre, et du visible à l'invisible, mais jusqu'à ces « mondes possibles », — une idée empruntée à la philosophie de Leibnitz, — qui sont la réserve infinie d'où l'artiste et l'écrivain peuvent tirer sans cesse de nouvelles conceptions et de nouvelles images [2].

Le poète, à l'image de Dieu, est un créateur. Mais conclure à la liberté absolue de la fantaisie serait donner aux théories de Breitinger une apparence de « romantisme » qu'elles sont loin d'avoir. En effet, s'il est permis de choisir un sujet hors des limites de la vérité, il est interdit, il est impossible de dépasser les bornes de la vraisemblance [3]. Il y a un vrai historique, il y a un vrai poétique [4] : tous deux ne sont qu'une imitation directe ou indirecte de la nature. Donc loin de vouloir rivaliser avec la nature, l'écrivain doit s'attacher inébranlablement à elle, aussi bien lorsqu'il décrit des choses possibles, vraisemblables, que des choses réelles. Car, si l'homme aime à être bercé d'illusions agréables, il se révolte instinctivement contre le mensonge. Le poète, en effet, ne doit jamais perdre de vue qu'il écrit, non pour un égoïste plaisir, mais pour l'éducation de ses frères. S'il veut leur plaire et les attacher à ses descriptions, il est nécessaire tout d'abord que ces dernières soient nouvelles. « La nouveauté est la mère du merveilleux [5] », mais elle réside moins dans les choses elles-mêmes que dans la manière de les présenter : « Le beau poétique est un rayon lumineux de la

[1] *Dichtkunst*, I, p. 89-91. — [2] *Ibid.*, I, ch. 3, p. 53 s. — [3] *Ibid.*, I, ch. 6. — [4] *Ibid.*, I, ch. 5. — [5] *Ibid.*, p. 106.

vérité, qui frappe avec tant de force nos esprits et nos sens, qu'il nous est impossible, quelque grand que soit notre manque d'attention, d'échapper à son influence [1]. » Plus nouvelle, plus inattendue est une description, plus le plaisir qu'elle procure est vif. C'est pourquoi le merveilleux est l'âme de la poésie. Nous arrivons ici au centre même de la doctrine de l'Ecole suisse : c'est, en effet, le septième chapitre qui est la pierre d'angle de la *Dichtkunst* de Breitinger [2]. Mais, à propos du merveilleux, ne nous attendons point à trop de « merveilles ». — « J'entends par merveilleux, nous dit l'auteur,... tout ce qui, au premier abord, semble contredire nos conceptions habituelles de l'essence des choses, des forces, des lois et du cours de la nature ; tout ce qui, en un mot, semble bouleverser les vérités reconnues [3]. » En apparence, le merveilleux est un mensonge, mais en apparence seulement, puisqu'il doit toujours être fondé sur la vérité ou sur la vraisemblance, et avoir sa source, sinon dans le monde réel, du moins dans le monde *possible*. En définitive, « le merveilleux n'est pas autre chose que la vraisemblance présentée sous un masque [4]. » Tout le secret de la poésie consiste donc, d'après Breitinger, à accorder entre eux et à « doser » le merveilleux et le vraisemblable, ces deux idées dont les définitions se contredisent.

Malheureusement, nous retombons dans les procédés et les recettes de toutes les « poétiques » : métaphores, images, comparaisons, épithètes, figures de rhétorique. Disons, à la décharge de Bodmer et de Breitinger, qu'ils ont cependant de l'art une conception moins étroite que celle de Gottsched, et qu'ils ne prétendent point assurer, à l'aide d'un manuel pratique, le succès et la gloire à tous les écrivains. Déjà, dans l'essai sur l'*Imagination*, ils avaient protesté contre la manière dont on enseignait alors la rhétorique : à quoi sert

[1] *Dichtkunst*, p. 112. — [2] Cf. également *Poetische Gemählde*, sect. 4. — [3] *Dichtkunst*, I, p. 130-131. — [4] *Ibid.*, p. 132.

de savoir définir une métonymie, par exemple, ou une synecdoque, si l'on ignore comment les passions naturellement s'expriment [1]? L'idée maîtresse de la *Correspondance sur la nature du goût* est que ce dernier est une faculté naturelle, qu'on peut perfectionner ou corrompre, mais qui ne peut s'acquérir : idée d'ailleurs parfaitement fausse, qui repose sur une confusion avec le génie, mais dont Bodmer a tiré une conclusion juste en faisant dépendre le goût de la raison et non de la sensibilité, — en le transformant donc en une sorte de jugement plus aiguisé, tout objectif, capable de discerner le vrai du faux, un chef-d'œuvre d'un ouvrage manqué. Dans son traité sur les comparaisons, Breitinger envisage toujours, il est vrai, les images comme un moyen de présenter sous une forme agréable une vérité métaphysique et morale, mais il a cependant le mérite de mettre en garde le poète contre l'abus de métaphores, — de le renvoyer à l'inspiration naturelle d'un Homère, opposée à l'enflure des auteurs de décadence, comme les Italiens et Lohenstein. L'imagination doit animer tous les modes d'expression, quels qu'ils soient, et cette idée, évidemment, marque un progrès. Néanmoins, cette minutie, cette abondance de détails, ce soin à bien équilibrer les règles, ces divisions à l'infini, nous paraissent des jeux singulièrement puérils : nous sommes, heureusement, si éloignés de cette manière de comprendre et de définir l'art, qu'elle n'a plus aujourd'hui aucun sens à nos yeux.

La hiérarchie des genres dépend donc de leur utilité et de la dose de merveilleux que chacun d'eux est capable de recevoir. Nous retrouvons les erreurs de Gottsched. La poésie lyrique, dont l'utilité n'est point immédiate, est reléguée à l'écart : on ne lui demande que de chanter, durant quelques instants, sa petite chanson agréable, puis de disparaître. Seuls, les

[1] *Einbildungskraft*, p. 112-113.

« grands genres » méritent de retenir l'attention du lecteur et d'être le but des efforts du poète. Il est indéniable, en effet, selon Breitinger, que le théâtre, la fable, la satire, l'épopée n'ont point pour objet le seul plaisir, mais surtout l'utilité. Ce sont autant d'écoles différentes où l'on apprend à honorer la vertu, haïr le vice, fuir le ridicule, à exercer sa volonté et à purger ses mœurs. L'épopée et la tragédie servent admirablement à l'éducation nationale d'un peuple, la comédie en revanche est le « miroir des familles »[1]. Mais tous les « grands genres » ne sont que le développement de la fable ésopique : en effet, quoi de plus « éducatif » que *Les membres et l'estomac*, ou *Le lion et le rat*, ou *L'aveugle et le paralytique* ? Esope, en ce sens, est plus grand qu'Homère, puisqu'il est plus immédiatement « moral ». La narration, en effet, est le corps de la fable, mais la morale en est l'âme[2]. Aussi, les Suisses furent-ils singulièrement fiers, lorsqu'un des leurs, l'excellent Meyer de Knonau, publia en 1744 ses *Cinquante fables nouvelles*, honnête ouvrage plein d'intentions excellentes, qui est d'un « observateur » et d'un « ami de la nature[3] ». Mais faire de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, d'*Œdipe roi*, d'*Iphigénie*, de simples manuels à l'usage du peuple, dénote une méconnaissance complète de l'art, et des préoccupations pédagogiques plus exagérées que celles d'un Pestalozzi.

Le poème épique, cette longue fable, cette allégorie destinée à instruire les peuples, est cependant le premier de tous les « grands genres » ; on sait qu'en effet les Suisses n'aimaient guère le théâtre dont ils se méfiaient beaucoup. Chaque nation possède (ou devrait posséder) une épopée à la gloire de ses héros primitifs. Il semble que Bodmer soit

[1] *Dichtkunst*, I, p. 104-106. — [2] *Ibid.*, p. 164.

[3] Cf. l'*Histoire* de Bæchtold, p. 578-581 ; en 1745, Bodmer publia à Breslau (Zurich) un petit traité intitulé : *Aufrichtiger Unterricht* von den geheimsten Handgriffen in der Kunst Fabeln zu verfertigen.

obsédé du désir de doter l'Allemagne et la Suisse d'une *Iliade*, jusqu'au jour où ses pressentiments se réalisent et où il découvre les *Nibelungen*. En attendant, si le citoyen n'a point encore trouvé son Homère, le chrétien, plus heureux, vient d'apprendre l'existence de Milton et du *Paradis perdu*. En 1732, Bodmer publie à Zurich la première édition de son *Johann Milton's Verlust des Paradieses*. Ce livre marque une date importante dans l'histoire de l'influence anglaise en Europe. Pris d'un beau zèle pour le grand poète qu'il révélait à l'Allemagne, le traducteur se livra à une active propagande, toute désintéressée d'ailleurs, pour mieux faire connaître ce chef-d'œuvre de poésie puritaine. Gottsched, nous l'avons vu, loua Bodmer, mais ne comprit pas Milton. Plus tard, en France, ce furent Voltaire et Magny qui élevèrent quelques doutes sur l'emploi des anges dans l'épopée, sur l'artillerie des démons et sur le merveilleux chrétien en général. Indigné, Bodmer leur répondit par un plaidoyer de deux cents pages : le *Traité du merveilleux*[1], qui parut à Zurich en 1740. La préface est une leçon aux critiques allemands auxquels Bodmer dénie vertement le droit de s'ériger en représentants de la nation entière. Si Milton, apprécié des Anglais, ne l'a point été des Germains, c'est que ces derniers sont encore incapables de le comprendre. Cette indifférence a pour cause un goût excessif pour la philosophie et les sciences abstraites : peu à peu les imaginations se sont desséchées et la sensibilité s'est éteinte[2].

Cette déclaration faite, le critique se retourne vers les détracteurs français du *Paradis perdu* et en sept chapitres vigoureux rétorque tous leurs arguments. On dirait un lion en fureur : jamais Bodmer n'a été aussi éloquent, aussi incisif,

[1] *Critische Abhandlung von dem Wunderbaren in der Poesie* und dessen Verbindung mit dem Wahrscheinlichen. *In einer Vertheidigung des Gedichtes J. Milton's*, etc., 1 vol., Zurich, Orell und Comp., 1740.

[2] *Vorrede des Verfassers an die deutsche Welt*, p. XIV.

aussi catégorique. Plus une œuvre dépasse les facultés humaines, plus il la faut juger avec prudence ; plus une œuvre dépasse les facultés d'un homme, plus cet homme doit se prononcer avec modestie : quel est le critique assez audacieux pour passer au crible de ses théories littéraires les Saintes Écritures ? traiter la Bible et l'Évangile comme on traiterait l'ouvrage d'un rimailleur quelconque, ne serait-ce point une profanation ? Qu'allèguent en effet Voltaire et Magny ? « que le poème de Milton dépasse la nature humaine ; que les hommes sont enclins à rejeter ce qui les dépasse ? » Si ces messieurs veulent être logiques, qu'ils donnent l'exemple, qu'ils renoncent à la mythologie, que Voltaire biffe toutes les allégories de la *Henriade*. Les lecteurs du *Paradis perdu* sont-ils des Indiens et des Chinois qui n'ont jamais entendu parler du christianisme ? Arouet ignore-t-il donc qu'au point de vue chrétien, loin d'être une fiction, ce poème repose sur des vérités révélées[1] ? Le moins lettré, le moins éclairé des lecteurs croyants comprend le *Paradis perdu* et s'y intéresse ; les anges sont pour lui des amis, des protecteurs ; les démons, il les envisage comme des ennemis particuliers. Les sarcasmes de Voltaire dénoncent un cœur bas et corrompu. D'ailleurs, au point de vue strictement littéraire, le poème de Milton est aussi orthodoxe qu'au point de vue religieux : Bodmer répète ici toute la théorie de Breitinger sur le merveilleux ; il définit l'épopée ; il justifie en ces termes l'emploi des anges : « Le poète rend les anges visibles ; c'est de sa part une sorte de création qui est particulière à la poésie. Que les anges puissent tomber sous les sens, c'est une vérité aux yeux de l'imagination, et cette vérité a du moins toute la valeur qu'ont les choses possibles.... C'est ainsi que la poésie se distingue de l'histoire et de la métaphysique ; elle choisit ses modèles toujours plus volontiers dans

[1] Ch. I : *Von der Wahl der Materie aus der unsichtbaren Welt.*

le monde possible que dans le monde réel. Le poète agit avec les anges comme il agit avec les fleuves et les objets inanimés, lorsqu'il leur prête des pensées et de la raison : il suffit qu'il leur donne une forme visible.... Dante et le Tasse n'ont point agi autrement [1]. »

Dante ! ce nom prononcé à cette époque suffit à démontrer l'étendue de la culture de Bodmer et la largeur de son esprit. Qu'il ait entendu parler de la *Divine comédie*, lors de son séjour en Italie où jamais l'Alighieri n'a cessé d'être populaire, rien d'étonnant ; mais qu'il l'ait lue, comprise, qu'il la cite et qu'il l'admire, voilà qui présage des temps nouveaux [2]. En effet, à tout prendre, pour faux qu'il soit comme toutes les « machines poétiques », le merveilleux chrétien marque un progrès vers la nature. Il y a bien des pages mortes dans le *Paradis perdu* ; encore fallait-il comprendre ce poème : or, ni Voltaire, ni Gottsched n'en étaient capables. Mais voici un autre traducteur de Milton : Chateaubriand lui-même. Nous trouvons dans le *Génie du christianisme* un chapitre intitulé, tout comme le livre de Bodmer : *du merveilleux ou de la poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels* [3] ; les arguments sont identiques. Que par son protestantisme et sa vénération pour la Bible, le vieux Zuricois ait été amené à concevoir une poésie chrétienne, et à chercher, en Angleterre et en Italie, des modèles, la chose est naturelle, et d'autres, au XVIII[e] siècle, en France même, ont agi avant lui de la même manière. Néanmoins, il est indéniable, — et, à notre connaissance, aucun critique ne l'a fait voir, — que la doctrine des Suisses annonce le romantisme : telle est, aujourd'hui, à nos yeux, sa seule importance littéraire.

[1] Ch. II : *Von der Vorstellung der Engel in sichtbarer Gestalt*, p. 32 s.

[2] Cf. *Poetische Gemählde*, cit. de l'épisode d'Ugolin dans la prison, p. 30-31 ; description de Satan, p. 587 ; également p. 43 et 81. Voir surtout les *Freimüthige Nachrichten* de 1763, août, 24 et 31. — [3] Liv. IV.

* * *

Après avoir exposé la doctrine, démontré en quoi consiste l'essence de la poésie et de l'art, donné en un mot aux écrivains toutes les théories nécessaires à l'élaboration d'une œuvre, Breitinger, dans le second volume de sa *Dichtkunst*, passe à la pratique, c'est-à-dire à la forme, à la langue. Or, au moment où il rédigeait son traité, une grave question se posait : l'unité littéraire de l'allemand. Nous savons comment Gottsched avait, quelque temps auparavant, résolu ce problème ; il avait, non sans raison, choisi, au centre de l'empire, une région qui jouissait d'une culture privilégiée, et dont le dialecte plus doux, plus correct, plus riche, assoupli par une intense production intellectuelle, lui semblait qualifié pour devenir classique. C'était là, de sa part, un acte de pangermanisme, en quelque sorte, qui s'attaquait directement à l'autonomie littéraire et linguistique des autres provinces. La Suisse, en particulier, complètement détachée de l'Allemagne, de fait, durant plusieurs siècles, de droit, depuis le traité de Münster, et dont la culture était assez différente de la culture germanique, ne semblait pas disposée à se soumettre sans restrictions. Elle ne rêvait point, certes, de transformer ses patois en langue littéraire : dès la Réforme, dès la Bible de Zurich, officiellement, elle s'était rattachée au « gemein Teutsch » ; les écrivains nationaux voulaient être et rester des écrivains allemands : la tentative de Gottsched se présentait toutefois avec des apparences d'absolutisme contre lesquelles il fallait réagir.

Il est inutile de voir dans cette réaction un soulèvement en faveur de l'indépendance intellectuelle. Le très raisonnable Bodmer, dans la préface [1] qu'il écrivit pour le second volume de l'*Art poétique*, reconnaît l'unité ethnique et lin-

[1] 10 pages ; cf. p. I, III, V, VIII.

guistique de l'Allemagne. Il constate cependant que l'existence des dialectes est fondée sur des raisons qui relèvent de l'histoire, de la géographie, de la psychologie. De même qu'il est nécessaire de substituer partout, dans le monde moral et physique, au mal le bien, à l'imparfait la perfection, de même un langage « merveilleux », un vocabulaire plus complet et plus approprié doivent remplacer peu à peu, par la force de la civilisation, des patois informes et pauvres. Il est d'accord pour constater, à ce point de vue, l'évidente supériorité de la Saxe. Mais il ne faut point brusquer la réforme, si urgente qu'elle soit. On risquerait d'appauvrir et d'anémier la langue au lieu de l'enrichir et de la rendre plus robuste. D'autres contrées ont une tradition aussi incontestable que la Saxe, — les régions alémanniques et la Suisse en particulier ; — cette tradition se révèle par des mots et des tournures qui conviennent à l'esprit des habitants. Forcer ces derniers à ne parler désormais que le saxo-misnien pur, serait leur enlever la possibilité de s'exprimer, et la littérature allemande en souffrirait la première.

Breitinger donne une base scientifique aux justes allégations de son ami. Il établit tout d'abord que nul ouvrage ne saurait subsister sans la perfection de la forme ; par conséquent, la connaissance de la grammaire et de la syntaxe est aussi indispensable à un écrivain que celle des principes esthétiques et des fameuses règles[1] ; ce qui l'amène, notons-le en passant, à citer comme exemple, à l'usage de ses compatriotes, les soins que les Français apportent à la rédaction de traités même scientifiques et métaphysiques[2]. Il est donc nécessaire au poète de posséder une langue riche, harmonieuse, capable d'interpréter les pensées les plus subtiles et de rendre les plus délicates images. Mais une telle langue suppose une culture complète, car les mots ne sont point des signes

[1] *Dichtkunst*, t. II, ch. 1 et 7. — [2] *Ibid.*, ch. 1, p. 17.

conventionnels : l'esprit les anime ; ils vivent, pour ainsi dire, de toute la vie humaine. Un peuple ancien, riche, qui possède des arts florissants, une industrie prospère, un commerce étendu, a nécessairement une langue plus développée et plus abondante qu'une nation pauvre, barbare, et dont l'existence est uniforme [1]. Car c'est l'usage qui crée les mots. Parmi ces mots, il en est d'essentiels, — il les appelle les « Machtwörter [2] », — qui précisément sont l'expression même de l'esprit national, des institutions, de mœurs particulières, d'une civilisation autonome. Ceux-là sont l'âme de la langue : les supprimer, c'est lui donner la mort. Mais la langue est une chose vivante, qui évolue sans cesse, et varie avec les époques : des mots anciens disparaissent, des nouveaux ont cours. Breitinger regrette alors qu'on ait laissé certaines expressions s'altérer, certains vieux termes tomber en décadence : conservés avec amour, ils auraient empêché la poésie de dégénérer dans la platitude et l'abus des néologismes étrangers [3]. Il est temps qu'un philologue avisé les recueille, les commente dans un lexique et s'efforce de les remettre en honneur. Ce sont, en effet, ces expressions, ces mots tombés en désuétude qui ont le plus de couleur et de force et seraient par conséquent les plus utiles au poète. Exemple : le *Paradis perdu* de Milton qui doit aux archaïsmes une grande partie de la beauté de sa forme [4]. « Les mots signifient des pensées ; mais les pensées ne peuvent jamais complètement disparaître : il peut advenir que l'une d'elles, après un temps d'oubli, revienne à l'esprit du présent. Les langues sont soumises à la métempsychose : les âmes des mots, lorsqu'elles ont quitté leurs corps primitifs, émigrent nécessairement en d'autres corps [5]. » Lorsque la langue dégénère, c'est que l'esprit du peuple dégénère aussi. Donc, « on ne peut admettre le droit

[1] *Dichtkunst*, p. 45-46. — [2] Ch. II : *Von den Machtwörtern*.
[3] P. 56-61. — [4] P. 70 s. — [5] Ch. V : *Von der Würde der Wörter*, p. 202-205.

de rejeter un mot comme hors d'usage, sans l'avoir auparavant remplacé dans la langue par un équivalent qui le complète et en rende le sens plus clair encore[1]. »

Les pages que Breitinger a consacrées à la langue ou au vocabulaire sont donc singulièrement intelligentes. De tout son *Art poétique*, ce sont les seules, — pourquoi M. Baechtold ne l'a-t-il point remarqué? — qui aient encore une valeur actuelle. Non seulement, en effet, au point de vue suisse, Breitinger se réservait et réservait à ses amis, à ses successeurs, la faculté de se servir des meilleurs éléments de nos dialectes, mais encore il définissait véritablement ce que doit être une langue littéraire, une « langue d'art ». Le purisme est aussi dangereux que le provincialisme. Pour parler aussi clairement et d'une façon aussi haute, il fallait que le critique zuricois eût pour l'allemand un grand amour. Sans ce grand amour, ce sens exquis du son et de la couleur des mots, cette volupté de la forme, on ne crée point de chef-d'œuvre. Je souhaite que, profitant de cette leçon, — la meilleure et la plus utile qui se dégage de la doctrine de Bodmer et de Breitinger, — nos écrivains romands éprouvent un culte analogue pour la langue française.

[1] *Dichtkunst*, p. 211.

CHAPITRE IV

La doctrine des Suisses : Sulzer et le rôle social du théâtre.

La longue querelle entre Bodmer et Gottsched, entre les Suisses et les Saxons, les efforts accomplis par l'école zuricoise pour imposer ses théories et ses œuvres à l'Allemagne entière, nous apparaissent tout à fait comme une campagne militaire, comme une guerre de conquête. Tout d'abord, le critique de Leipzig prend l'offensive, et par mille intrigues savantes qu'il ourdit à Berne, à Schaffhouse, à Bâle, cherche à combattre ses adversaires sur leur propre terrain, à faire le siège de Zurich. L'entreprise échoue ; Gottsched se voit enlever, avec Klopstock et Wieland, la Souabe conquise par Bodmer et Breitinger, envahisseurs pacifiques. Ses troupes désertent, il capitule dans sa forteresse même. Restait enfin aux Suisses vainqueurs à s'assurer de l'Allemagne du Nord, où une nouvelle capitale, le Berlin du grand Frédéric, commençait à s'imposer, non seulement à la Germanie, mais encore à l'Europe. Malheureusement, Bodmer avait trop présumé de ses forces : non content de trouver en Prusse des amis et des alliés, comme Gleim, Ramler, Ewald de Kleist, il voulut forcer Hambourg, avec Lessing, à reconnaître sa domination intellectuelle. Ce fut l'entreprise téméraire qui devait être le signal de la défaite : le *Laocoon*, la *Dramaturgie* dépassent l'*Art poétique* et le *Caractère de la poésie alle-*

mande autant qu'un beau glacier dépasse une colline. La grande génération classique dont Bodmer fut le précurseur et presque l'aïeul, se détourna du ruisseau alpestre pour aller boire au large fleuve maritime ; et le patriarche de Zurich acheva de ruiner sa gloire par des pamphlets attardés, de ridicules poèmes, de pitoyables tragédies et de fades patriarcades. Dès 1770, Bodmer aurait été oublié comme Gottsched, sans ses études sur la poésie du moyen âge allemand qu'il eut l'heureuse fortune de retrouver. Les idées, les théories surtout, vieillissent plus rapidement que les hommes, et il est dangereux pour un chef d'école de survivre à sa doctrine, quelle que soit la fidélité de ses partisans. L'exemple de Sulzer suffit à le prouver.

I

Sulzer, disciple attardé de Bodmer et son panégyriste entêté, fut, en effet, l'homme élu entre tous par le chef de l'école pour aller prêcher et populariser l'esthétique zuricoise à Berlin même. Malheureusement, la *Théorie générale des Beaux-Arts*, que nous allons analyser rapidement, parut cinq ans après le *Laocoon*. Bodmer y a collaboré : il rédigea, en effet, pour son disciple, près de cinquante articles dont les plus importants sont ceux sur le *Drame politique* et l'*épopée*[1]. Mais, avant que d'ouvrir ce sépulcre en deux volumes, — car c'est bien un sépulcre, — comme l'auteur est à peu près inconnu en Suisse romande et en France, disons quelques mots sur la vie, le caractère et les autres ouvrages de Sulzer.

Jean-Georges Sulzer, membre de l'Académie royale de Berlin, est né à Winterthur, le 16 octobre 1720. Sa famille était ancienne, elle devait plus tard être admise dans la bourgeoisie

[1] *Politisches Schauspiel, Heldengedicht.*

de Zurich et anoblie par le roi de Bavière[1]; pour l'instant, elle occupait, dès le XVIe siècle, une place en vue dans la petite ville arrosée par la Thur, cité déjà industrielle et commerçante, et qui était alors le bailliage le plus important de la république.

Le père de Jean-Georges était conseiller et trésorier. Les nombreux Sulzer qui habitaient la Thurgovie ou le pays de Zurich avaient tous la même origine : le berceau de la race était Augsbourg en Souabe ; ils avaient tiré leur nom des salines renommées de ce pays.

La partie la plus fertile et la plus verte de la Suisse est certainement la région rhénane riche en vergers, — pays de plaines et de coteaux, en contact direct avec la Souabe et l'Allemagne, et centre de civilisation et de culture dès le haut moyen âge. Aussi, la petite bourgade de Winterthur avait-elle, dès cette époque, une importance bien plus considérable que le nombre restreint de sa population : importance, non seulement commerciale, mais encore intellectuelle. Bodmer, dont une sœur était établie dans la ville, y possédait un petit cercle d'amis et de fidèles. Ce sont : Graf, Rieter, Schellenberg, et surtout Jean-Henri Waser, un pasteur quelque peu imbu d'idées philosophiques, grand liseur, grand traducteur, philologue, humaniste, philanthrope, anglomane, suivant les heures ; vrai type de sa génération et de la culture suisse ou plutôt zuricoise au XVIIIe siècle. Il était l'une des fortes têtes de ce petit groupe d'élèves et d'admirateurs dont Bodmer, vers la fin de ses jours, dirigea l'activité et l'enthousiasme utopique sur l'antiquité grecque ou la littérature anglaise. Sulzer, de loin, subit quelque peu l'influence de ce mouvement demeuré tout local.

L'éloge de Sulzer prononcé par Formey à l'Académie

[1] Les Sulzer furent reçus bourgeois de Zurich en 1816 ; ils furent créés peu après barons de Sulzer Wart.

royale de Berlin nous renseigne sur sa première vocation : « Il avait été destiné à l'état ecclésiastique ; et ses parents le lui avaient si souvent répété qu'il ne lui vint pas même dans l'esprit qu'il pût embrasser une autre vocation [1]. » Le jeune homme, — orphelin dès l'âge de quatorze ans : il perdit son père et sa mère le même jour, — se rendit à Zurich pour y étudier la théologie ; ce furent au contraire les sciences naturelles qui l'attirèrent, grâce à ses maîtres Scheuchzer et surtout le chanoine Jean Gessner, ce mathématicien ami de Haller, dont l'influence fut décisive sur la nouvelle orientation de sa vie. En même temps, recruté par Bodmer et Breitinger, il entrait dans le mouvement esthétique et littéraire. Les loisirs que ses études religieuses pouvaient bien lui laisser, il les employait à des courses dans les hautes Alpes d'où il rapporta deux choses : l'amour de son pays et de la nature, et des observations scientifiques d'une réelle valeur. Toute sa vie, néanmoins, son esprit garda la forte empreinte de ses premières études. Il leur doit, comme tant d'autres parmi ses compatriotes, une manière de penser et de juger particulière, qui se manifeste par une incompréhension totale et même farouche des sciences et de l'art purs, et par des tendances pédagogiques qui se font jour jusque dans le moindre de ses écrits. Deux titres de ses ouvrages scientifiques suffisent à nous montrer comment Sulzer arrivait à concilier les sciences naturelles, et même « l'esprit philosophique », avec la religion et le patriotisme. C'est d'abord son *Introduction à une méditation utile de l'histoire naturelle de la Suisse*; viennent ensuite ses *Méditations morales sur les œuvres de la nature* [2]. Sulzer avait vingt ans lorsqu'il composa ces deux

[1] *Eloge de M. Sulzer*, lu dans l'assemblée publique de l'Académie royale des sciences et belles-lettres, le 3 juin, par le secrétaire perpétuel, Formey. Berlin, J.-J. Decker, 1779 (publié en même temps en allemand).

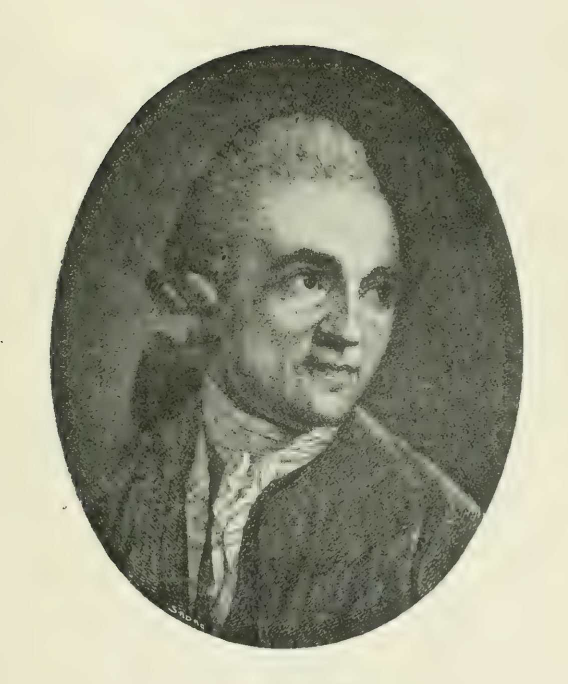
[2] *Anleitung zu nützlicher Betrachtung* der Schweizerischen Naturgeschichte ; et *Moralischen Betrachtungen* über die Werke der Natur, 1740. — Le second de ces ouvrages fut traduit en français.

premiers ouvrages, qui, joints à sa traduction de Scheuchzer, — il n'avait point été envers le grand homme périmé de Zurich aussi ingrat et aussi injuste que les « peintres », — et à ses « voyages », l'ont placé presque au niveau des de Saussure, des Haller, des Bonnet, tous ces hommes illustres qui furent parfois d'excellents écrivains, grâce à la précision scientifique de leur style. Mais ce sont les ouvrages *critiques* de Sulzer qui le rattacheront à l'Ecole suisse proprement dite.

Ordonné ministre, mais n'ayant pu comme tel trouver une cure dans le canton, le jeune Sulzer fut quelque temps précepteur dans une maison patricienne de Zurich, puis enfin vicaire à Marschwanden. En 1743, il quitte définitivement la Suisse pour se rendre en Prusse.

On le retrouve à Magdebourg, dans la famille Bachmann : il y fait la connaissance de Klopstock, dont il sera plus tard le compagnon durant le fameux voyage à Zurich. Entre temps, pour utiliser ses loisirs, il écrit des satires contre Gottsched, un gros ouvrage pédagogique sur l'éducation des enfants, puis un opuscule sur « l'utilité de la poésie badine », dans lequel il répète, en la développant, l'une des théories de Breitinger : — les genres lyriques peuvent, eux aussi, « servir à quelque chose »; — enfin, et presque en même temps, il compile son *Sommaire de toutes les sciences*, dont le titre encyclopédique est au moins présomptueux [1]. Néanmoins, ses vastes connaissances et sa valeur personnelle le désignèrent à l'attention et le firent nommer en 1747 professeur au gymnase royal « Joachimthal » à Berlin ; il y remplaça son compatriote Béguelin de Thoune dans l'enseignement de la géométrie. A Berlin, il se lie avec les célèbres théologiens Sack et Spalding, ces adversaires du piétisme, et il subit l'in-

[1] 1745 : *Von dem Nutzen der scherzhaften Gedichte. — Versuch einiger vernünftigen Gedanken von der Auferziehung und Unterweisung der Kinder. — Kurzer Inbegriff aller Wissenschaften.*



J. G. SULZER

fluence de leur doctrine, sorte de compromis entre l'Encyclopédie et la Bible. En 1750, ses *Entretiens sur les beautés de la nature*[1] lui ouvrirent les portes de l'Académie royale. Frédéric II aimait beaucoup les Suisses ; il avait appelé à lui le fameux philosophe Lambert, qui fut précepteur dans la maison de Salis, Zimmermann, Béguelin, enfin Prévost de Genève, l'élève de Bonnet. Lors de la réception de Sulzer à l'Académie, le monarque philosophe eut même un mot cruel pour le concurrent évincé : on avait proposé la candidature du Hanovrien Rehberg ; le roi répondit : « Je prends en Suisse mes philosophes et dans le Hanovre mes cuisiniers. » Sulzer devait plaire au grand Frédéric, pour lequel d'ailleurs il éprouvait de son côté une vraie passion : il parlait et écrivait le français avec une rare élégance ; aussi a-t-il publié dans cette langue un grand nombre de discours et d'opuscules qu'il traduisait parfois lui-même en allemand[2]. Dans presque tous ces ouvrages, il répète Bodmer qu'il ne cesse de louer et de défendre, avec âpreté et non sans aveuglement, contre Ramler d'abord, puis, chose plus grave, contre Lessing.

En 1750, Sulzer accompagna donc Klopstock en Suisse : les deux voyageurs, auxquels s'était joint un autre Zuricois, J.-G. Schulthess, quittèrent Quedlinbourg le 3 juillet, pour arriver le 23 chez Bodmer. En 1763, pris d'une crise de « heimweh », il voulut retourner encore une fois dans son pays natal ; le roi, pour le retenir, lui fit présent d'une maison et d'un jardin. Il mourut en 1779, après une longue maladie, qu'un séjour d'un an dans le Midi (1775-1776) n'avait pu enrayer à temps[3].

[1] *Unterredungen über die Schönheiten der Natur.*

[2] Par exemple : Ses pensées sur *L'origine et les différents emplois des sciences et des beaux-arts* ; sur *L'immortalité de l'âme* (un ouvrage que Frédéric II se contenta de qualifier de « respectable »), etc.

[3] Cf. son *Tagebuch einer von Berlin nach d. mittäglichen Ländern* in d. J. 1775-1776, gethanenen *Reise*, Leipzig, 1780.

Sulzer n'est pas un esprit sympathique. C'est le type du « maître d'école », du pédagogue, du pédant. Non seulement il est, au point de vue qui nous occupe, en retard, mais encore il se révèle à nous avec des idées étroites et fausses. Son amitié pour Bodmer est sans aucun discernement ; il n'a jamais compris Lessing et il a méconnu Gœthe. Il réunit, en sa personne et dans son œuvre, tous les défauts des Suisses et tous ceux des Encyclopédistes. Il est rigidement utilitariste ; il n'a jamais su en quoi consistent l'art et la poésie véritables. L'homme de génie est, à ses yeux, un dictionnaire. Un problème de mathématiques, bien posé, lui paraît supérieur à un drame de Shakespeare. La nature, — chose curieuse pour un « Helvétien » ! — lui demeura fermée : dans ses notes de voyage, nous ne découvrons rien qui nous puisse prouver un sentiment quelconque, un plaisir à voir de beaux paysages, mais nous trouvons en revanche des distances soigneusement repérées et des réflexions sur l'agriculture. Son mérite est, pour nous, d'ordre purement historique : Sulzer est le type du Suisse « philosophe » qui, au XVIII[e] siècle, arrive à concilier avec ses qualités héréditaires et nationales, — esprit religieux, patriotisme, — les doctrines matérialistes et les utopies humanitaires. Puis, il continue Bodmer ; il sert de lien entre l'Allemagne du Nord et Zurich. Et même entre Zurich et Genève : ami de Charles Bonnet, il séjourna chez ce dernier, dans la campagne de Genthod, où le sensible Matthison alla un jour admirer avec attendrissement un arbre consacré à sa mémoire [1].

[1] Cf. *Erinnerungen*, Zurich, 1810, t. I, p. 271.

II

Il n'est point facile de retrouver dans la *Théorie générale*, ce dictionnaire en deux volumes dont chacun compte plus de mille pages, le fil d'Ariane qui nous permettra de suivre le développement du système et des théories de Sulzer. Le lecteur, nous l'espérons, aura quelque indulgence, si ces pages sont un peu ardues, un peu confuses. Nous avons été obligé de réunir des fragments épars et de les coordonner tant bien que mal, besogne ingrate s'il en fût.

Sulzer se rendait fort bien compte que la forme même de son ouvrage devait nécessairement nuire à l'unité et à la clarté de sa méthode, et en restreindre singulièrement la portée. Afin de remédier autant que possible à ces inconvénients, il a pris la peine de nous exposer en sa préface et à l'article *Esthétique* le plan et le but de son livre [1].

Ce dernier, comme tous les manuels de l'époque, peut être divisé en deux parties, l'une théorique, l'autre pratique. Seule la seconde mérite de retenir notre attention. Ce que Sulzer dit sur l'essence et les origines de l'art, les définitions et les théories qu'il formule, rien de tout cela n'est bien original. Nous retrouvons ces idées dans l'*Art poétique* de Breitinger, dans les livres de l'abbé Batteux, de l'abbé Dubos, de Wolff, de Baumgarten et même de Winckelmann; inutile de nous y arrêter longuement.

Pour Sulzer, comme pour tout son siècle, le bonheur est la fin de l'humanité [2]. L'art n'est qu'un des moyens multiples de réaliser cette fin. « Mais, ajoute le critique, pour

[1] *Vorrede*, *Æsthetik*. — Il faut joindre à la *Théorie générale* le discours suivant prononcé en français devant l'Académie royale : *Pensées sur l'origine et les différents emplois des sciences et des beaux-arts*, Berlin, Haude, 1757.

[2] Cf. *Pensées*, et, dans la *Théorie générale*, art. *Ideal*, *Künste*.

concevoir toute l'importance de cet emploi des beaux-arts, remarquons qu'aucune société d'hommes ne saurait être heureuse, à moins que chaque individu n'observe tous les devoirs de son état[1]. » Le « devoir d'état » de l'artiste et surtout de l'écrivain est « d'exciter de la passion pour des choses en elles-mêmes indifférentes ou contraires aux inclinations de l'homme corrompu[2] ; » aussi Sulzer exige-t-il de lui plus de qualités morales que de dons artistiques : « Horace dit que l'artiste complet est celui qui sait mêler l'utile à l'agréable ; mais, pour être conforme au but supérieur des arts, il convient de renverser cette proposition et de dire : le véritable artiste est celui qui mêle l'agréable à l'utile. L'utilité est le fondement des chefs-d'œuvre[3]. » Au fond, le critique thurgovien méprise un peu les artistes ; on gagerait même qu'il en a peur. Il a composé sur le « connaisseur[4] » des pages agréables ; mais il redoute beaucoup, on le voit, l'opinion des « hommes du métier ». Poètes, peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, il les traite tous comme des artisans dont l'intelligence est nécessairement partiale, bornée, « mécanique[5] ». Tout au plus sont-ils capables d'apprécier la forme extérieure d'un ouvrage, c'est-à-dire quelque chose d'absolument accessoire. Seul, un connaisseur, c'est-à-dire *ein gründlicher und selbstständiger Mensch*, homme de bon sens, de raison, de sensibilité saine, est à même de prononcer un jugement équitable sur une œuvre d'art, sur ses qualités et sur ses défauts. Mais qu'adviendra-t-il précisément de l'art, s'il faut être médecin pour écrire une pièce de théâtre, pasteur pour composer un oratorio, ou magistrat pour rimer un poème ? Sulzer ne se le demande même pas : c'est là la faiblesse de son système vis-à-vis de ses deux grands contemporains, Lessing et Winkelmann. Il

[1] *Pensées*. — [2] *Ibid*. — [3] Art. *Künstler*. — [4] Art. *Kenner*. — [5] « Mechanisch », *Kenner*.

raisonne comme un conseiller secret de Berne ou de Zurich en train d'édicter une loi somptuaire.

Ces quelques explications nous aident cependant à comprendre l'esprit de Sulzer, ses théories artistiques, ses préférences et ses haines. « L'art pour l'art » lui semble la pire des aberrations, un vrai crime social : « On entend dire partout que l'agréable est le but de tous les ouvrages des beaux-arts. Cette assertion est aussi vraie que si l'on disait : la sonorité des phrases est le but de la poésie, ou l'harmonie celui de la musique.... Un poème auquel il ne reste rien en dehors de l'harmonie des vers, de la beauté de l'expression et du déguisement des images, n'est en aucune façon une œuvre digne d'éloges [1]. » Il condamne l'éloquence qui n'est qu'une « belle élocution » [2]. Il condamne la musique qui n'est ni religieuse ni patriotique, mais seulement un « tapage artistique » [3]. Ses plaintes contre la corruption des mœurs et la décadence de la littérature sont aussi grandiloquentes que celles d'un Rousseau [4]. La rigidité de ses principes le conduit logiquement à énoncer des jugements un peu singuliers : c'est ainsi qu'il divise les poètes en deux catégories : les « chantres de la patrie et de la religion, » comme Hésiode, Esope, Solon, et les poètes inférieurs, Anacréon, Sapho [5]. Encore, parmi les premiers, conformément aux principes posés par Bodmer, ses préférences vont-elles aux auteurs d'inspiration chrétienne. Pour lui, quelles que soient la valeur artistique de l'œuvre, la beauté de la langue, l'harmonie des vers, un poème chrétien est, à priori, supérieur à un poème païen, profane; aussi n'est-ce pas seulement son amitié pour Bodmer qui lui fait citer à tout propos de longs passages de la *Noachide*. C'est de ce ridicule poème mort-né qu'il tire tous les exemples concernant le grand et le sublime.

[1] Allg. Th. *Angenehm*. — [2] « Eine Wohlredenheit » (*Beredsamkeit*). — [3] « Ein künstliches Geräusche », art. *Leidenschafft*. — [4] Cf. *Vorrede*. — Art. *Dichtkunst*.

C'est avec des vers de la *Noachide* qu'écrivant pour la dernière fois à Bodmer, il dit adieu à la vie [1]. Il est donc conséquent avec soi-même, lorsqu'il conclut par cette assertion monstrueuse : « Ainsi, Homère a été vaincu par Milton et par Bodmer, et Pope a surpassé Lucrèce [2]. »

* * *

Il ne faut donc pas demander à Sulzer : *Qu'est-ce que l'art ?* Il nous répond qu'il ne s'est point donné la peine d'écrire un traité si considérable pour se perdre en des discussions abstraites et sans profit. « La science, dit-il,... pour qui toute notion a la même valeur, qu'elle soit utile ou non, tisse des toiles d'araignées pour prendre des mouches ; elle est un digne objet de railleries pour les gens raisonnables [3]. » Nous savons à quoi nous en tenir. Demandons-lui simplement : *Quel est le but de l'art ?*

La *Théorie générale* a été écrite uniquement dans un but social et patriotique, afin de réagir contre la décadence et la corruption des beaux-arts et des belles-lettres : « Nous sommes obligé de le reconnaître, nous devons à cette conception fausse de leur essence et de leur rôle l'état actuel des beaux-arts. La plupart des gens honnêtes et droits les considèrent comme un objet de mépris, l'Etat ne daigne plus les encourager et les abandonne au hasard.... On a ainsi barré aux artistes le chemin qui conduit au véritable mérite, et tout fait pour qu'ils se sentent saisis de honte en face des compositeurs barbares des peuples à demi-sauvages. Ceux-ci du moins, par leur musique discordante, leurs danses uniformes et leur poésie grossière, sont capables de produire une impression plus considérable que nos virtuoses les plus accomplis. Ils enflamment d'un feu patriotique les

[1] Cf. Bæchtold, p. 586. — [2] *Pensées.* — [3] Art. *Empfindung.*

cœurs de leurs concitoyens, tandis que les autres sont à peine en état d'animer pour quelques instants l'imagination de leurs auditeurs.... Où donc vit le poète qui a su éveiller dans les âmes de tout un peuple un noble amour des droits de l'humanité et la haine des malfaiteurs publics, ou bien encore frapper de honte et de crainte les âmes injustes et perverties [1] ? »

O siècle de Watteau, de Glück, de Rameau, d'André Chénier et de Gœthe, — serait-on tenté de s'écrier en un bel élan de rhétorique, — brûle tes livres, tes pastels, détruis tes bibelots, brise tes clavecins et déserte le Parnasse pour le Monomotapa, car c'est là que sont réfugiées les Muses ! D'après cette théorie, les *Chants suisses* de Lavater seraient donc des chefs-d'œuvre, eux qui, sous les regards ironiques de Hérault de Séchelles, faisaient hurler d'enthousiasme les barbares de la *Société d'Olten.*

On le voit, Sulzer pourrait, tout comme Rousseau, faire parade de son « âpreté romaine », républicaine, pour laquelle le salut de la patrie est la suprême loi. C'est pourquoi nous sommes tenté de placer en regard de la *Théorie générale* le *Premier discours* qui, lui aussi, traite des sciences et des arts, de leur origine et de leur décadence. Le rapprochement est hasardeux, car une conception essentielle sépare Sulzer de Jean-Jacques. Le Genevois accuse formellement les sciences et les arts d'avoir corrompu les mœurs, le patriotisme, les vertus civiques, dans un dithyrambe qui est un plaidoyer « pro domo »; le critique suisse allemand, bien au contraire, les veut faire servir à la régénération et au bonheur de l'humanité. Sulzer a réfuté Rousseau ; il l'a même réfuté très dédaigneusement ; il a dit à propos des sciences et des arts : « On les a accusés d'amollir l'homme, de corrompre la simplicité naturelle des mœurs et la droiture du cœur. Quoique

[1] *Vorrede,* p. v.

la calomnie soit évidente et qu'elle ne mérite pas d'être réfutée, il est bon de remarquer néanmoins que les arts ne sont pas seulement propres à nous amuser, mais qu'ils ont encore un mérite bien supérieur [1].... » En revanche, Sulzer se rencontre avec Jean-Jacques toutes les fois qu'il s'agit de constater la décadence dans laquelle la poésie et les arts étaient alors tombés. Tous deux, pour condamner ce que Rousseau appelle les « prostitutions de l'art », trouvent des accents d'une énergique violence ; tous deux opposent les talents « utiles » aux talents « agréables », pour arriver à cette conclusion : « En politique comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire le bien ; et tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. » Voilà le point de contact ; il n'est pas immédiat, car, entre Sulzer et Rousseau, il y a Bodmer. La parenté d'esprit entre l'auteur d'*Emile* et celui de la *Théorie générale* est néanmoins évidente, si l'on compare ce dernier ouvrage à la *Lettre à Dalembert sur les spectacles*. Ici, cependant, il est possible de reconnaître une véritable influence de Jean-Jacques sur Sulzer ; cette influence, nous allons la retrouver dans les idées de Sulzer sur l'art national et le théâtre populaire.

*
* *

Après s'être donné beaucoup de mal à échafauder toute une doctrine, Sulzer, afin de nous en montrer l'application, imagine une société idéale dans laquelle l'art, rendu à sa dignité première, ramène parmi les hommes régénérés enfin, le bonheur parfait pour lequel ils sont nés. Aussi, pouvons-nous décorer ces quelques paragraphes d'un titre très moderne : *l'Art dans la cité future*. Cette Salente, — que le XVIIIe siècle a tant cherché, dans sa nostalgie, tantôt en Ar-

[1] *Pensées sur l'origine et les différents emplois des sciences et des beaux-arts.*

cadie, tantôt en Amérique, tantôt dans le Valais et tantôt chez les nègres, — n'est pas autre chose qu'un canton suisse : la république zuricoise.

L'art doit être national, sous peine de dégénérer et de se corrompre. C'est une idée que Dubos a suggérée à Bodmer, et que Sulzer pousse ici jusqu'aux conséquences extrêmes. Déjà Rousseau, en s'élevant contre la philosophie et la « politesse » avait écrit : « Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la patrie [1]. » Voici comment Sulzer raisonne pour démontrer cette vérité essentielle : L'influence du « milieu », — la « théorie de l'air » de Dubos, reprise par Montesquieu, — se fait sentir sur tous les hommes ; tel est de mœurs sociables et douces, qui, élevé au milieu des barbares, aurait été cruel et vindicatif comme eux. Il en faut conclure qu'il est possible d'exciter, d'apaiser, ou même de faire naître les passions en agissant sur les esprits et les sens des hommes. Cette action est réservée surtout aux arts. L'artiste sera capable d'exercer une influence décisive sur ses concitoyens, s'il veut bien se donner la peine d'étudier leur caractère et leurs habitudes. L'état d'esprit de la jeunesse « helvétienne » est, aux yeux de Sulzer, une preuve indiscutable à l'appui de ce principe. Cette verte jeunesse, espoir de la patrie, n'entend parler que des honneurs militaires réservés à ceux qui s'engagent à la solde des princes ; elle ne lit que des ouvrages propres à exciter en elle l'ambition et l'amour de la gloire ; pourquoi s'étonner de la voir si frivole, si peu républicaine ? Et, si le nombre des piétistes augmente sans cesse, qui est responsable de ce nouveau fanatisme religieux, sinon les auteurs de ces livres extravagants répandus à profusion ? Ces « schwärmerische Andachtsbücher » sont une allusion au pauvre Lavater [2]. « On est en droit de conclure que par des moyens analogues l'on provo-

[1] *Premier discours*, I. — [2] Art. *Leidenschaften*.

querait tout aussi bien d'autres passions et d'autres goûts. Il suffit d'attirer l'attention publique sur de bons ouvrages. Combien l'éducation nationale ne serait-elle pas facilitée... si l'on avait sous la main des œuvres décrivant l'amour de l'honneur véritable et du bonheur public et privé avec ce même goût et ce même art que l'on emploie à célébrer la simple jouissance ! Il sera possible d'arriver à un aussi bon résultat, le jour où les législateurs chercheront à répandre de tels écrits et à les faire entrer dans les institutions et dans les mœurs. » Les auteurs devront composer, sous le patronage de l'Etat, des œuvres inspirées par la patrie, la religion et la vertu. C'est ainsi que l'art, toujours d'après Sulzer, sera, non seulement *national*, mais encore *officiel*. Hélas !

Le poète, l'artiste occupera donc une place importante dans les conseils de l'Etat. Sulzer ne fait pas de lui un simple fonctionnaire, mais un magistrat supérieur, l'égal au moins d'un ministre ou d'un chef d'armée : « En peu de mots, l'on peut dire qu'un grand poète est un homme d'entendement vigoureux et large, de goût fin, d'imagination très vive, et de profonde sensibilité.... Un être doué de pareils talents peut devenir le prophète, l'éducateur, le bienfaiteur de sa nation et de tous les peuples les plus civilisés ; car, parmi tous les hommes de génie, il n'est personne qui puisse aussi facilement que le poète mériter de la race humaine [1]. » Nous sommes loin de la conception du rimeur bourgeois et honnête homme, chère à Boileau ; Sulzer fait du poète un porte-lyre, un hiérophante, un prêtre qui a charge d'âme, un prophète véritable....

D'un feu religieux le saint poète épris,...

dira André Chénier dans son *Hermès* [2], en attendant que Victor Hugo se place lui-même entre Homère et Isaïe. Cette

[1] *Dichter*. — [2] III, v. 18 et suiv.

idée, chère au romantisme, n'est donc qu'une utopie qui a survécu au XVIIIe siècle. Le landamman porte l'épée d'argent, l'avoyer le collier d'or ; Sulzer, lui, se représente le poète dominant la foule, le front ceint de lauriers et la harpe à la main. Il lui donne même un règlement sur la manière de remplir sa charge :

« Nous voulons mettre les poètes en garde contre le choix des impressions qu'ils veulent éveiller, afin qu'ils ne travaillent point d'après un idéal trop commun. De même que celui qui jure amitié à tout le monde n'a point d'ami particulier, de même l'homme dont la culture est trop générale sera difficilement un bon citoyen au sein de sa nation, quelle qu'elle soit. Les impressions, pour être efficaces, exigent un objet aussi proche que possible et nettement déterminé. Certes, certains sentiments sont communs à l'humanité entière, et se retrouvent également dans tous les pays, dans tous les temps, chez tous les peuples. Mais ces sentiments n'en doivent pas moins être mesurés à la situation particulière de chaque homme.... Nous ne conseillons donc à aucun artiste de travailler pour tous les temps et pour tous les peuples ; ce serait le moyen de n'être utile en aucun temps et à aucun peuple. Homère et Ossian, le barde écossais, n'ont pensé, ni à la postérité, ni à des nations étrangères, lorsqu'ils ont composé leurs poèmes qui seront lus éternellement.... Plus un artiste a devant les yeux les caractères particuliers de son époque et de son pays, plus il touchera sûrement les cordes qu'il veut faire vibrer. Aussi doit-il se garder de nous représenter des objets étrangers à notre horizon.... Les peintres et les auteurs dramatiques feraient bien de se conformer à cette règle[1]. » Au reste, Sulzer ne fait qu'appliquer ici à la littérature cette citation de Rousseau : « Il y a de peuple à peuple une prodigieuse diversité de mœurs, de tempéraments, de caractères. L'homme est un,

[1] *Empfindung*.

je l'avoue ; mais l'homme, modifié par les religions, par les gouvernements, par les lois, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient si différent de lui-même, qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général, mais ce qui leur est bon dans tel temps ou dans tel pays[1]. » Nous avons lu des remarques analogues, soit dans les *Discours des peintres*, à propos d'histoire, soit dans l'essai sur l'*Emploi de l'imagination*.

On inscrira donc, dans la Constitution de l'Etat idéal, des *lois esthétiques*, lois positives et non pas seulement répressives, — censure ou édit somptuaire, — et réglant l'emploi de la peinture ou des lettres comme celui des finances publiques. Le poète sera le magistrat chargé de les appliquer ; magistrat républicain, car dans une république seule les beaux-arts peuvent être utiles à la société, c'est-à-dire au peuple. Pour Sulzer, l'art populaire, dont Breitinger a déjà proclamé la nécessité, est un besoin social :

« Les beaux-arts, conformément à leur nature, doivent être employés comme des moyens de parvenir au bonheur suprême ; il est donc nécessaire de les propager jusque dans les plus pauvres chaumières des plus humbles citoyens ; il est nécessaire de les considérer comme une partie essentielle de la constitution politique d'un gouvernement, et de leur réserver une part des subsides qui, grâce à l'activité du peuple, contribuent chaque année aux frais des cérémonies officielles.... Si les modernes méconnaissent ainsi complètement la puissance sacrée des beaux-arts ; s'ils ont des idées aussi basses sur leur utilité, c'est qu'ils les considèrent seulement comme des objets de luxe et de plaisir.... Les arts n'ont trouvé une résidence que dans les palais des grands, éternellement fermés au peuple.... Il faut que l'artiste soit appelé, non seulement dans le cabinet d'un prince

[1] *Lettre à Dalembert.*

où ce dernier n'est plus qu'un simple particulier, mais jusqu'auprès du trône, afin de recevoir une mission pareille en son importance à celle d'un général, d'un juge suprême, ou d'un chef de la police nationale. Quand les moyens les plus efficaces de ramener par l'art le peuple à l'obéissance et aux vertus civiques seront inscrits sur les plans du législateur, alors la puissance du génie pourra se développer et produire quelque chose de grand ; alors nous verrons paraître des ouvrages qui surpasseront les chefs-d'œuvre des anciens.... Veut-on avoir de grands artistes et de grandes œuvres ? Que l'on prenne les mesures nécessaires pour éveiller l'attention générale et provoquer le respect que ces artistes et ces œuvres méritent ; que l'homme de génie ait l'occasion de se montrer dans la même splendeur que celle dont un homme d'Etat s'environne. L'honneur de contribuer ainsi à la régénérescence d'un peuple entier est une récompense assez belle pour que de nobles esprits emploient toutes leurs forces afin de l'obtenir. A cette seule condition nous aurons de grands artistes[1]. »

Encore une fois, Rousseau ne pense pas autrement : « S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences et des arts,... c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monuments à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances ; voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin.... Que les rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il était plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la

[1] Art. *Künste*.

force : que les savants du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asiles, qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse : c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science et l'autorité animées d'une noble émulation, et travaillant de concert à la félicité du genre humain [1]. »

On le voit, le XVIIIe siècle est un âge où l'homme de lettres, qui n'était rien, — tout au plus académicien ! — commence à devenir une puissance avec laquelle l'Etat doit compter. Nul ne fut plus ambitieux que le « philosophe » : Racine se contentait d'être historiographe du roi, Sulzer et Rousseau veulent gouverner, l'un la Suisse, l'autre Genève — et le monde.

* * *

« Quoi ! ne faut-il donc aucun spectacle dans une république ? Au contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent et de former entre eux les doux liens du plaisir et de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer et de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs et immobiles dans le silence et l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitude et de l'inégalité. Non, peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes. C'est en plein

[1] *Premier discours*, II.

air, c'est sous le soleil qu'il faut vous rassembler et vous livrer aux doux sentiments de votre bonheur. »

Cet extrait de la *Lettre à Dalembert* mérite quelques instants de réflexion.

En 1754, Rousseau, rentré à Genève, est réintégré dans le calvinisme et les droits souverains de la bourgeoisie, au milieu de l'enthousiasme de ses concitoyens. Plein d'enthousiasme lui-même, il se hâte d'épouser tous les préjugés de sa patrie et de les défendre. Or, les préjugés de Genève sont alors ceux de la Suisse protestante, exagérés encore : réaction contre l'influence française, — elle bat son plein, et elle est toute naturelle dans la petite république que menace sans cesse la grande monarchie catholique, — et crainte farouche du théâtre corrupteur, qui est lui-même une importation française. C'est ainsi que la *Lettre à Dalembert*, qui fut écrite en 1758, reprend avec éloquence les vieilles idées de Zwingli et de l'antistès Breitinger. Mais Jean-Jacques connaissait-il l'existence du drame de la Réforme ? Non, sans doute ; c'est pourquoi Sulzer, mieux averti peut-être, le complète.

Comme Jean-Jacques, Sulzer veut donc des spectacles ; il veut que l'art agisse directement sur les foules, en plein air. Il est ainsi dans la tradition nationale. Le poème qui ne s'adresse qu'au lecteur isolé lui paraît, à lui aussi, trop « exclusif ». Ses préférences vont au *théâtre* et à la *musique*.

Sulzer était trop bon Allemand, trop bon Suisse, pour ne point aimer la musique qui joue un si grand rôle dans la vie quotidienne de tous les peuples germaniques[1]. C'est encore un point de contact entre lui et Rousseau. Il aime les lieds, comme ceux de Lavater, qui sont adaptés à toutes les circonstances de l'existence, même les plus banales : les lieds que l'on chante au temple, au foyer, à la caserne, à l'école. Sulzer, en effet, ne comprend que le chant. Le simple « con-

[1] *Allg. Theorie*, art. *Musik*.

cert » lui paraît un gaspillage artistique ; des notes sans paroles peuvent-elles avoir un effet moral ou patriotique aussi puissant que le *lied* ?

Sulzer a une étrange conception de la musique, une conception à la fois religieuse et païenne, réalisée plus tard par les fêtes nationales de la Convention dans le temple de la Raison ou sur le Champ de Mars. Son article *Musique* est intéressant à ce point de vue, toujours un peu étroit et un peu « officiel ».

La musique doit servir à l'éducation de la jeunesse : elle calmera les passions naissantes, adoucira les caractères, répandra enfin dans les jeunes esprits la joie saine et morale qui leur est nécessaire. Mais « une simple audition musicale et même l'accompagnement ne peuvent être assez efficaces ; il faut le chant, et même, en certaines occasions, la danse [1]. » Cette conception antique de la danse fait un peu sourire : on ne se représente guère la jeunesse zuricoise du Constafel dansant enguirlandée de myrtes ; Gessner seul aurait pu composer ce tableau [2]. Les « manières les plus tendres », même accompagnées de chansons, semblent, au premier abord, moins convenir au caractère helvétique que la lutte sur le pâturage ou le jeu national de l'arc.

Sulzer ne l'a pas méconnu ; aussi préconise-t-il les *chants de guerre* qui lui semblent les gages certains de la victoire ; il a des arguments irrésistibles [3] : « Quelle manière exceptionnelle d'enflammer les courages, que de placer en tête d'une armée à l'attaque un chœur de quatre à cinq cents ins-

[1] Art. *Musik*.

[2] Ou bien Rousseau : n'est-ce pas la note qu'il a ajoutée à la fin de sa *Lettre sur les spectacles*, et dans laquelle il décrit les miliciens de Saint-Gervais dansant et chantant avec les belles Genevoises, à la lueur des flambeaux ? Cette scène lui est restée profondément gravée dans la mémoire, ainsi que les paroles de son père à l'issue de la fête : « Jean-Jacques, aime ton pays. »

[3] Art. *Musik*.

truments guerriers qui joueraient un morceau enthousiaste alternant avec le chant de l'armée tout entière ! »

Encore une fois, les « lieds de bataille » de Lavater ont presque réalisé cet idéal.

Rousseau regrette, dans la conclusion de sa *Lettre à Dalembert*, de ne pouvoir introduire à Genève les fêtes de Sparte. Sulzer rêve de les introduire à Zurich. Déjà, dans sa *Théorie générale des beaux-arts*, l'idéal plastique et civique du « retour à l'antique », — c'est en 1764 que Winckelmann a publié cette *Histoire de l'art dans l'antiquité* que notre théoricien a lue certainement, — se confond avec l'utopie arcadienne et la sentimentalité allemande. La vieille ville du moyen âge et de la Renaissance, dont les toits cahotent pittoresquement entre les rives du lac, de la Limmat et de la Sihl, prend à ses yeux des apparences athéniennes ; le Rathhaus est l'Acropole, et le Grossmunster un temple à Minerve : Bridel, plus tard, n'aura point de Zurich une autre vision. Les bergers de Gessner se transforment en « citoyens romains » ; ils délaissent leurs peaux de mouton pour des toges, leurs houlettes pour des faisceaux et des glaives, leurs chalumeaux pour des lyres ; les bergères dénouent leurs bouquets champêtres et se couronnent le front de myrtes et de lauriers. Un cortège se forme « sous les tilleuls » : c'est un « père de la patrie » que l'on conduit à sa demeure dernière, c'est l'anniversaire que l'on célèbre d'une victoire ou d'une sage loi ; Winckelried est Léonidas, Rodolphe Broun, Solon. Derrière les licteurs et les enseignes, s'avance un groupe de jeunes filles qui effeuillent des roses, puis des adolescents qui chantent un hymne ; enfin, entre une double haie de guerriers, voici les magistrats au front chauve, le grand pontife, le général, le juge suprême, le poète lauréat, — au milieu du peuple qui pousse des acclamations. — Où se rend la nation tout entière ? Après le sacrifice à l'Etre suprême et les hommages aux morts, elle

se rend au théâtre, afin d'assister à quelque spectacle évocateur de son histoire glorieuse, des hauts faits de la république et de ses vertus.

Bien que Jean-Jacques ait donc revendiqué des spectacles pour le peuple, la *Lettre à Dalembert* ne nous a donné qu'une solution négative de ce problème du théâtre populaire, du théâtre suisse. On avait alors à peu près perdu le souvenir du drame biblique ou patriotique du XVI[e] siècle. Seules, quelques fêtes locales se célébraient annuellement, comme les Trois-Rois à Fribourg ou ce *Guillaume Tell* d'avant Schiller que Louis Bridel vit jouer à Arth, dans le canton de Schwyz, en 1784[2]. Le répertoire était limité aux pièces françaises ou d'imitation française. Evidemment, ni Sulzer, ni Rousseau ne trouvent dans *Mahomet*, *Zaïre*, *Phèdre*, *Atrée et Thyeste*, les comédies de Molière ou de Marivaux, la nourriture morale qu'ils veulent donner au peuple. La profession de comédien leur paraît monstrueuse ; le théâtre moderne, opéra ou tragédie, leur répugne : « Il est impossible, lisons-nous dans la *Lettre à Dalembert*, qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit généralement applaudi. Combien de généreux citoyens verront avec indignation ce monument du luxe et de la mollesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité et menacer de loin la liberté publique.... Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au spectacle, c'est uniquement par un principe de religion, qui sûrement ne sera pas moins fort parmi nous ; et nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotisme, qui retiendront encore ceux que la religion ne retiendrait pas. » Et, comme preuve à l'appui, Rousseau imagine un théâtre parisien s'établissant dans les montagnes du pays de Neuchâtel, et apportant la corruption mondaine au sein de ces paisibles populations d'horlogers et de pâtres.

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 379-380 (*Conservateur suisse*, t. II, p. 197-198).
[2] *Cons.*, I, p. 276 s.

Sulzer, aussi bien que son illustre conbourgeois de Genève, ne méconnaît point tous les inconvénients du théâtre ; il est d'accord pour voir dans la tragédie française le « triomphe des grands scélérats » plutôt que l'apothéose des héros ; ce qui est parfaitement injuste : *Horace* et *Cinna* de Corneille, ces belles exaltations du patriotisme et de la volonté, et *Polyeucte*, cette glorification de la foi chrétienne, n'auraient-ils point convenu admirablement à l'idéal civique et à l'austérité protestante des Suisses ? Mais, enfin, laissons-lui le mérite d'avoir défini ce que Rousseau n'avait fait qu'indiquer, et passons à l'article *Drame* de sa *Théorie générale*.

« Dans les grandes villes, où seuls les hommes plus ou moins oisifs forment un public digne d'être pris en considération, deux sortes de théâtres paraissent nécessaires (on voit que Sulzer a vécu à Berlin) : des représentations journalières pour un petit nombre, et quelques représentations espacées pour le peuple à qui le dur travail laisse parfois un jour de repos. Quelques cérémonies et quelques fêtes bien réparties, des promenades publiques, des assemblées générales introduites par l'habitude, peuvent déjà favoriser les liaisons sociales.... Mais ce genre de distractions n'est ni suffisant, ni assez profitable. Des institutions spéciales invitant les habitants de toute une localité à se réunir pour passer le temps en commun d'une manière vraiment utile et agréable à tous, paraissent de toute façon dignes des méditations d'un législateur.... Je connais un pays où chaque village est à même de jouir, en été, plus d'une fois par semaine, d'un spectacle public auquel j'ai moi-même très souvent assisté avec le plus grand plaisir. Soit les anciennes coutumes locales, soit des usages introduits, après mûres réflexions, par le magistrat lui-même, ont mis en honneur dans ces villages des concours de luttes et de jeux, auxquels tout le monde prend part, et qui font ainsi régner une joie qui n'est pas sans heureux effets. Je

ne crois pas me tromper, si j'accorde à ces drames populaires une influence très sensible sur les esprits. Il est même possible de donner à ce genre une forme encore plus artistique et une portée morale plus étendue, sans pour cela le surcharger d'une mise en scène embarrassante : il suffit d'un peu de réflexion et d'habileté. Il ne faut donc pas voir en ces quelques idées, comme on le dit ordinairement à propos du théâtre populaire, les imaginations d'un songe-creux ; au moins pour les pays qui ont le bonheur de ne pas vivre sous un gouvernement trop absolu[1]. » Veut-on posséder un théâtre national, — il prononce le mot, — le seul théâtre possible en Suisse, il faut avoir le courage de ne point s'adresser au répertoire étranger, mais de choisir seulement des sujets indigènes, locaux, populaires, historiques surtout, car l'histoire plaît au peuple mieux qu'une fable, si facilement fût-elle comprise ; il faut enfin jouer ces drames aux frais de l'Etat, dans toutes les cérémonies officielles et publiques.

Malheureusement, ce théâtre historique et religieux rêvé par Sulzer se borne, au XVIII[e] siècle, aux pitoyables drames politiques, qu'il fut seul à admirer, de Bodmer. Seul, le *festspiel* actuel, bien que ce genre n'ait point encore donné tout ce qu'on peut attendre de lui, a réalisé, cent ans plus tard, son idéal.

Cette théorie du théâtre, qui prouve un esprit moins étroit que celui de la plupart de ses compatriotes, est le point culminant de la critique de Sulzer. Ce n'est point sans effort, semble-t-il, qu'il y est parvenu. Il a pris la peine d'édifier un système, une véritable philosophie de l'art, dont toutes les parties s'appuient mutuellement. En donnant à sa *Théorie générale* la forme d'un dictionnaire inspiré sans doute de l'*Encyclopédie*, il a cru être plus utile, plus populaire. Mais

[1] *Schauspiel.*

il ressemble à ces enfants qui, après avoir édifié avec soin, bloc après bloc, une maison sur une table, la renversent et en replacent au hasard les matériaux dans une boîte. Tous les Suisses se ressemblent : Sulzer a beau réfuter Rousseau et opposer au théâtre corrupteur des mœurs le théâtre régénérateur des vertus civiques, l'esprit des deux philosophes reste le même. Bodmer, Sulzer, Jean-Jacques sont de la même famille. Jamais, encore une fois, un écrivain suisse n'est capable de comprendre une œuvre d'art sans portée morale ; cet état d'esprit se retrouve dans les plus beaux livres, comme *Emile* ou la *Nouvelle Héloïse*, aussi bien que dans les plus médiocres. Mais il est temps de conclure : Sulzer est oublié à juste titre. Néanmoins, il a droit à une place restreinte dans notre histoire littéraire et dans l'Ecole zuricoise, car ses idées dramatiques complètent la doctrine esthétique des Suisses dont il a lui-même développé les conséquences sociales ; elles nous aident enfin à mieux comprendre cette *Lettre à Dalembert* que nous avons copieusement citée.

CHAPITRE V

Bodmer, la Suisse et l'influence anglaise.

Bodmer est certainement, grâce à l'esprit suisse qui l'animait, l'un des hommes qui ont agi avec le plus de force sur l'évolution de la littérature allemande. Il a creusé un nouveau lit au fleuve. Historiquement, son influence s'est exercée dans trois directions : il a renouvelé la doctrine, et ses théories, malgré toutes leurs lacunes, ont déblayé le terrain devant les deux générations classiques de Klopstock et de Lessing, puis de Goethe et de Schiller ; il a, en découvrant le moyen âge, retrouvé la grande tradition nationale ; il a enfin révélé aux pays germaniques cette poésie anglaise, dont le rôle fut décisif dans toute l'Europe, du XVIII[e] siècle au romantisme.

Quelle que soit l'importance de Bodmer comme intermédiaire, comme interprète, entre l'Angleterre et l'Allemagne, nous pourrions, en une dizaine de pages, exposer, d'une manière à peu près complète et tout à fait suffisante, ses efforts et les résultats obtenus. Il nous suffirait de dire qu'après avoir adapté dans les *Discours des peintres* le *Spectateur* d'Addison et de Steele, il publia en 1732 sa traduction du *Paradis perdu*, qui eut six éditions jusqu'en 1780 ; qu'il traduisit également la *Dunciade* de Pope et une partie de l'*Hudibras* de Butler, qu'il mit en vers quelques

chansons du vieux Percy, qu'il reconnut le génie de Shakespeare, et qu'enfin, dans ses ouvrages critiques, il s'efforça de défendre, non seulement son poète préféré, mais toutes ses nouvelles idoles d'outre-Manche. Certainement, voilà bien l'essentiel. Mais nous n'écrivons point une histoire de la littérature allemande : nous écrivons une histoire littéraire de la Suisse.

Une tout autre question se pose : Si Bodmer, propagateur de la poésie anglaise, n'est comme tel qu'une exception dans son milieu, nous n'avons pas à nous attarder à cette partie de son œuvre ; mais, d'autre part, si la Grande-Bretagne a réellement exercé sur l'esprit suisse une influence, quelle est cette dernière ? quelles en sont les origines, les sources, l'étendue, l'importance ? Dès lors, Bodmer ne nous apparaît plus comme un isolé, mais comme un critique assez avisé pour faire profiter la littérature de relations préexistantes et presque traditionnelles.

Ce chapitre n'aura donc toute sa portée dans l'ensemble de notre ouvrage que s'il esquisse, avant de passer au Zuricois lui-même, une histoire rapide et résumée des relations entre la Suisse et l'Angleterre. Cette histoire n'a pas encore été faite ; mais j'ai peu de mérite à en donner ici le plan provisoire, car, grâce à d'excellentes monographies, tous mes documents sont de seconde main. En effet, M. Hans Bodmer a étudié avec la précision minutieuse qui le caractérise la manière dont son ancètre a connu et s'est assimilé Milton ; M. Théodore Vetter s'est spécialisé dans des recherches analogues, et il a publié un grand nombre de pages qui nous font regretter l'ouvrage d'ensemble dont il aurait pu être l'auteur ; enfin, à l'autre extrémité de l'Helvétie, M. Vreeland a donné un petit livre excellent et net sur l'influence anglaise à Genève, de Calvin à Rousseau. Comme nous sommes nous-même un lecteur assidu et passionné de MM. Edmund Gosse, Texte et Jusserand, notre travail de

coordination et de mise au point dans un but plus général n'a donc guère rencontré de difficultés insurmontables.

Il importe tout d'abord de discerner deux choses : d'une part, l'influence anglaise en général, — cette influence n'est-elle point un des caractères mêmes du XVIIIe siècle ? — d'autre part, les relations particulières entre la Suisse et la Grande-Bretagne. En effet, une histoire de l'action exercée par l'Angleterre en Europe ne sera complète que le jour où le rôle de la Suisse sera mis en évidence ; mais la Suisse, de son côté, est trop petite pour n'avoir point suivi plus tard un mouvement qu'elle a si puissamment contribué à provoquer. Il ne faut pas négliger l'esprit du siècle en voulant définir, à une époque déterminée, l'esprit d'un peuple ou d'un écrivain ; mais il ne faut pas non plus confondre l'un avec l'autre. On n'explique pas tout par le *moment*, ni par le *milieu* ; une individualité ne se décompose point en éléments pondérables comme une formule chimique, car la vie et le passé gardent toujours un secret qui nécessairement échappe à la critique ; mais, si cette individualité est un bloc, qu'elle soit homme ou qu'elle soit nation, on peut l'étudier mieux en projetant sur elle une lumière extérieure. C'est ce que nous voulons faire pour la Suisse, c'est ce que nous allons entreprendre pour Bodmer.

I

Les relations entre la Suisse et la Grande-Bretagne ne datent guère que de la Réforme : disons, pour plus de clarté, qu'elles furent tout d'abord *religieuses*, puis *commerciales* et *politiques*, enfin *scientifiques* et *littéraires*.

C'est une erreur que de diviser le monde en compartiments séparés par des cloisons étanches. De tout temps, même aux âges préhistoriques, quand les Phéniciens allaient

récolter l'ambre sur les côtes danoises, les peuples les plus éloignés, les plus divers, ont trouvé moyen de prendre contact entre eux. Cependant, le premier contact des Suisses avec les Anglais fut, comme pour la France, le champ de bataille. En 1375 et en 1376, lors de l'expédition d'Enguerrand de Coucy, gendre du roi d'Angleterre, des bandes d'aventuriers se jetèrent sur le Jura et le pays de Berne, les dévastèrent, se virent enfin traquées et détruites comme des loups durant l'hiver. Certes, il y avait des Anglo-Saxons dans ces bandes pillardes, mais non en majorité. Le peuple, qui simplifie tout, ne laissa point de les nommer collectivement « Anglais » ou « Gouglers ». Le vieux Tschudi, dans sa *Chronique* [1], nous a même conservé le texte d'un « Kriegslied » composé à l'occasion de cet épisode sanglant de notre histoire nationale. Cent ans plus tard, durant les guerres de Bourgogne, les armées que Charles-le-Téméraire conduisit contre les Confédérés comprenaient plusieurs corps d'archers d'Ecosse dont un grand nombre, sans doute, furent pendus aux arbres des vergers de Grandson ou noyés dans le petit lac de Morat. L'année qui précède la bataille de Marignan, en 1514, le cardinal de Sion, Schinner, l'irréductible ennemi de la France, pour gagner l'Angleterre à ses desseins politiques, se rendit lui-même à Londres et prononça devant le Parlement une philippique violente. La première idée que les Anglais se firent des Suisses fut naturellement celle d'un peuple à demi sauvage, vivant dans des forêts ténébreuses et des montagnes incultes, n'ayant d'autre ressource que la guerre et combattant pour celui qui les payait le mieux. Tels sont, en effet, ces Zapolètes que le chancelier Thomas More nous décrit dans son *Utopie*.

Ce livre d'*Utopie* (dont le passage auquel nous venons de

[1] T. I, l. 6.

faire allusion mortifiait vivement le général baron de Zurlauben [1], qui, en bon serviteur de la France, n'aimait point l'Angleterre) nous révèle d'ailleurs un esprit précurseur de celui de la Réforme, mais proche parent de l'esprit suisse. Certes, il ne faut point accuser More, cardinal, archevêque de Canterbury, d'infidélité à l'Eglise romaine ; pas plus que son ami Erasme. Mais, protestants ou catholiques, ne semble-t-il pas que les Anglais apportent dans leur religion, dans leur philosophie, dans leur morale, un état d'âme qui est à l'antipode de ce que M. Paul Seippel nomme avec quelque fondement la « mentalité romaine » [2] ? Beaucoup d'intimité et de tendresse, beaucoup de poésie, de mysticisme et peu de logique ; un grand besoin de vie intérieure uni au sens des réalisations pratiques ; un amour ardent, sans autre limite que le patriotisme, pour la liberté individuelle. On retrouve tout cela dans le Zuricois Lavater. Mais il ne faut point généraliser trop vite, car, dans le livre de More, il y a l'« humanisme » dans son sens le plus large, avec sa conception païenne de l'existence et ses réactions contre la scolastique et la discipline conventuelle. Cependant, le chancelier du royaume d'Angleterre est bien de son pays. On a dit souvent, sans rien préciser d'ailleurs, qu'il y a des affinités singulières entre l'esprit britannique et l'esprit suisse. C'est, je crois, une réflexion fort juste. Ces affinités existent avant la Réforme, et, précisément, elles ont rendu la Réforme possible dans les villes anglaises comme dans ces villes suisses : Berne, Bâle, Zurich, Genève. Le Suisse et l'Anglais, quelle que soit d'ailleurs leur religion, ont l'esprit de liberté uni à l'amour

[1] *Tableaux de la Suisse*, p. 343-346 du t. I.

[2] Cf. *Les Deux Frances*. L'*Utopie* (Libelle vere aureus nec minus salutaris de optimo reip. statu deque nova insula Utopia, etc., en prose latine). Bâle, 1518, avec 2 grav. de Holbein. Cf. Jusserand. *Hist. litt. du peuple anglais*, t. II, 1904, p. 74 s.

de l'ordre et au culte de la tradition ; ils sont tous deux d'ardents patriotes, ils sont tous deux pratiques et volontiers égoïstes, avec, chez l'Helvétien, un goût plus prononcé pour l'abstraction et le raisonnement. La cause première de ces ressemblances est sans doute la race qui est, en Suisse et en Grande-Bretagne, une race germanique amalgamée avec des éléments celtes ou latins ou tout au moins en contact avec eux. L'Ecosse, où la vie populaire fut toujours plus intense, et plus exigeante en ses revendications, que partout ailleurs dans la grande île, est comme notre pays un pays de montagne. La mer ou les Alpes isolent les deux nations ; ces obstacles franchis, il y a le monde : le Suisse émigre, l'Anglais est marin et colonisateur. Mais tout cela ne laisse point d'être un peu vague, et ce sont en définitive les institutions et l'histoire qui justifient le mieux, à elles seules, ce parallèle. Dès le XIVe siècle, la Suisse et l'Angleterre se forment. « la nébuleuse se fait étoile [1]. » Peu à peu, au cours des âges, — plus rapidement dans cette Grande-Bretagne qui est une entité géographique indépendante et un monde sans autres frontières que les eaux, plus lentement et avec plus de difficultés dans les Ligues helvétiques, — les éléments opposés sont assimilés par la force de l'idée nationale. Cette idée nationale a pour base, chez nous, directement, le peuple, et en Angleterre, le Parlement qui représente le peuple. Dès 1295, — quatre ans après la date officielle de la naissance de la Suisse, — Edouard Ier convoque le premier Parlement ; il prend l'habitude d'en appeler à la nation qui nomme les députés à l'aide d'un véritable système électoral : la commune est analogue au canton. Donnant donnant, le Parlement approuve et paie et le roi réforme. « Il faut que le roi d'Angleterre obéisse à son peuple, dit Froissart ; » et, en 1665, le comte de Comminges : « Leur

[1] Jusserand, op. cit., t. I, 1894, p. 249.

roi ne peut rien que lorsqu'il veut ce qui leur plaît [1]. » On peut même dire qu'au XVIII[e] siècle, l'Anglais était plus libre que le Suisse, et encore aujourd'hui la liberté individuelle est respectée davantage outre-Manche qu'au pied des Alpes. Il y avait donc, en Angleterre et en Suisse, une même tradition démocratique et « représentative », sans doute dans le sens que l'ancien régime donnait à ces termes : Parlement ou patriciat. La Révolution n'éclata en Angleterre que parce que les souverains, de Henri VIII à Jacques I[er], ne convoquaient plus les assemblées de Westminster. Mais la république de Cromwell fut aussi éphémère que la République helvétique, car l'une et l'autre étaient contraires à la tradition.

* * *

Ce fut la Réforme qui établit d'une manière durable les relations entre la Suisse et l'Angleterre. Phénomène tout à fait naturel d'ailleurs : les protestants de tout culte, persécutés avant d'être persécuteurs à leur tour, cherchèrent à se soutenir mutuellement. « Quand Louis XIV, dit M. Texte, condamnait à vivre hors de France, principalement dans les pays de langue germanique, quatre cent mille Français d'esprit actif et curieux, il ne se doutait pas qu'il travaillait à une profonde transformation du génie national.... Les réfugiés ont servi, entre l'Europe germanique et l'Europe latine, d'interprètes industrieux, et, du fond des Pays-Bas, de la Grande-Bretagne, du Brandebourg, de la Suisse, la critique protestante s'est appliquée, pendant deux siècles, à nous faire entrer en communication avec l'esprit européen [2]. »

L'émigration des protestants les uns chez les autres, au

[1] Jusserand, op. cit., t. I, p. 256.
[2] *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, 1895, p. 2.

hasard des circonstances, voilà le fait général qu'il importe de retenir. Mais on le constate bien avant la révocation de l'Edit de Nantes qui n'est qu'un incident. Comment, en Suisse, ce « fait général » va-t-il se particulariser ?

Il y avait, dans notre pays, trois villes qui étaient des capitales pour le commerce et pour l'industrie et, à des degrés divers, des centres intellectuels : Genève, centre de langue française ; Zurich, centre de langue allemande ; Bâle, centre de l'humanisme, port franc et presque hanséatique sur le Rhin. Des communautés urbaines, riches, capables de se gouverner elles-mêmes, se sentant fortes, pénétrées en outre par l'esprit de la Renaissance, voilà, certes, des milieux propices à la Réforme ! Bâle et Genève manquèrent d'autant moins d'adhérer aux doctrines nouvelles qu'à toutes ces causes indirectes de révolution se joignit une cause immédiate : la suzeraineté de l'évêque. Chez l'une comme chez l'autre de ces villes-frontières, de ces portes de la Suisse, le protestantisme se confondit avec la liberté.

Œcolampade et Zwingli commandent à Zurich et à Bâle, Calvin règne à Genève au moment où Henri VIII, ayant trouvé ce moyen terme : l'Eglise d'Angleterre, se met à persécuter les Puritains, au moment où Marie Tudor, pensant servir les intérêts du catholicisme, proscrit sans distinction tous les huguenots. Ceux-ci quittent donc en hâte l'île inhospitalière et se répandent en Hollande et en Allemagne. Mais ils songent qu'en Suisse aussi il y a des républiques protestantes, que ces républiques possèdent des établissements d'instruction, des écoles de théologie, des imprimeurs, des maîtres fameux, autant d'armes de combats : et voilà comment ce rude pays des Zapolètes du chancelier More devient pour les Anglais une terre de refuge et, grâce aux grands réformateurs, un lieu sacré.

Nous nous occuperons spécialement de Zurich et de Genève. A Zurich, d'après M. Th. Vetter, c'est à partir de

1531 que les premiers réfugiés anglais commencent d'apparaître. A Genève, selon M. Vreeland, il faut attendre l'année 1554. Genève est d'ailleurs plus important que Zurich, car c'est la « Rome protestante », la ville de ce Calvin qui voulut régner sur l'univers, tandis que l'influence de Zwingli ne dépassa guère les limites de la Suisse allemande. Néanmoins, quelles que soient les différences de doctrine et les animosités qui les séparent alors, il y a une idée commune entre ces deux hommes : l'*idée démocratique*, qui est celle de John Knox comme elle fut celle de Wycliffe. On sait que cette idée helvético-écossaise va exercer sur le monde une action qui n'est point près de finir : elle a créé les Etats-Unis, elle a fait la Révolution de Cromwell et la Révolution française ; nous autres Suisses, qui voyons dans la démocratie, moins un dogme calviniste qu'une tradition d'âpres montagnards, nous en vivons aujourd'hui — et, demain, nous en mourrons peut-être.

Il faut d'ailleurs se persuader qu'aux origines de la Réforme, ce fut Genève et ce fut Zurich qui exercèrent sur la Grande-Bretagne une influence restreinte mais réelle, et que l'action sur nous de cette Angleterre dont nous ignorions encore la littérature, demeura longtemps à peu près nulle. Les preuves ne manquent point, même au point de vue de l'art. Nous savons qu'au moment du schisme et de l'hérésie, l'Allemagne tend à se substituer fortement, dans les esprits anglo-saxons, à la France. Or, la Suisse, au XVIe siècle, est une des parties les plus vivantes et les plus actives de l'Allemagne. On peut dire, sans trop exagérer, que l'humanisme anglais est en partie d'origine bâloise. Thomas More est l'ami d'Erasme, Holbein est le peintre de la cour, Sébastien Brandt est traduit et imité ; précisément, ces trois hommes sont les maîtres de l'humanisme qu'ont transplanté dans la ville rhénane le Concile, Æneas Sylvius et le Pogge. Mais il y a plus : notre théâtre de la Réforme,

notre grand Manuel, notre Ruf, notre Sixt Birk, ont trouvé outre-Manche des disciples et des adaptateurs[1]. Enfin, au point de vue religieux, Knox est l'élève de Calvin, John Bale celui de Zwingli et de Bullinger : l'Angleterre déchirée par les luttes civiles, affaiblie par le despotisme d'un Henri VIII, d'une Marie Tudor, d'une Elisabeth, pouvait découvrir en Suisse des modèles de républiques organisées selon la loi protestante.

En effet, que se passe-t-il à Genève ? En 1555, John Knox et ses disciples sollicitent, de Francfort où ils se sont réfugiés, l'autorisation de s'établir auprès du « spectable Jehan Calvin », et le « spectacle Jehan Calvin » propose au Conseil de leur accorder un lieu propice : l'Auditoire. Les Anglais arrivent, ils sont plus de deux cents, et ils se comportent si bien que plusieurs d'entre eux obtiennent l'honneur rare de la bourgeoisie. Quand, vers 1559, ils retourneront dans leur pays, ils y apporteront une influence genevoise encore perceptible au XVIIIe siècle. Calvin, lui-même, dans son ambition d'être le pape de la Réforme, entretient une correspondance assidue avec Edouard VI, qu'il réprimande, avec la reine Elisabeth, à qui il adresse son commentaire d'Isaïe, avec lord Somerset, Cranmer, ce trop complaisant archevêque, le duc de Bedford, W. Cecil, John Gray, James Stuart. En 1551, il envoie en Grande-Bretagne un ambassadeur auquel il confie ses ouvrages : Nicolas des Gallars[2].

A Zurich, le mouvement n'aura pas cette ampleur ; il a un début plus modeste. Lorsque ce Néron anglais : Henri VIII, veut légaliser son divorce avec Catherine d'Aragon et que Rome se refuse à cette complaisance, il s'adresse aux réformateurs de l'Europe entière : entre autres à Œcolampade, à

[1] Herford, *Studies in the Literary Relations of England and Germany in the 16 Century*, Cambridge, 1886.

[2] Vreeland, *Etudes sur les rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre*, Genève, 1901, p. 41-47.

Zwingli, enfin au successeur d'Erasme, le Bâlois Symon Grynaeus qui venait de faire, en 1529, un voyage de l'autre côté de la Manche. A Londres même, dès 1536, on trouve un Zuricois établi comme imprimeur : Réginald Wolf, un humaniste prudent, mais très renseigné, qui prépare avec patience une *Cosmogonie universelle*. Le contact est pris : les protestants anglais connaissent désormais l'existence de Zurich. Viennent les troubles, et la maison de Conrad Pellican s'ouvre en 1536 à de jeunes réfugiés, encore sans grande importance, dont M. Th. Vetter nous a conservé les noms. Ce sont des disciples soumis, intelligents, qui subissent fortement l'ascendant de Bullinger, mais qui presque tous passent de Zurich à Genève, de l'Eglise de Zwingli à l'Eglise plus universelle de Calvin [1].

Celui qui fit pour Zurich ce que John Knox venait de faire pour Genève fut John Bale. John Bale (1495-1563), ce moine défroqué, tout d'abord catholique fanatique, puis fanatique protestant, insulteur insulté, persécuteur persécuté, — le « bilieux » comme le nommaient ses compatriotes, — ami et collaborateur de l'« antiquaire » Leland, a marqué sa place dans la littérature anglaise par son précieux *Catalogue des écrivains illustres qui ont fleuri dans la Grande-Bretagne* [2]. Il eut, et ce fut son mérite, le sens et l'amour du passé ; il a conservé ainsi à la critique et à l'histoire d'indispensables matériaux. Mais, à part cela, l'homme est bien peu sympathique. Il était difficile de rester impartial au XVIe siècle ; Bale, qui pourtant se vante de l'être, est un pamphlétaire qu'anime une haine aveugle à l'égard du catholicisme. Influencé par le théâtre de la Réforme allemande et suisse, il composa des drames d'une telle violence qu'il devint suspect

[1] Th. Vetter : « Englische Flüchtlinge in Zürich während der ersten Hälfte des 16. J. » *Neujahrsblatt* (1893) de la Stadtbibliothek de Zurich.

[2] 1548. Sur Bale, cf. Jusserand, op. cit., t. II, p. 57 s. et 180 s., et Vetter, p. 15-20.

à ses coreligionnaires eux-mêmes. Il dut s'exiler deux fois : en 1540, après la chute de son protecteur, lord Cromwell, ministre du roi Henri VIII, puis, vers 1553, sous le règne de la catholique Marie Tudor. On le voit errer en Hollande, en Allemagne, se fixer à Bâle, s'arrêter à Zurich, séjourner à Genève. A Bâle, à Zurich, à Genève, il profite des imprimeries célèbres pour faire mettre sous presse des diatribes sans nombre dont il inonde l'Angleterre. Entre ses deux exils, il avait été nommé évêque d'Ossory en Irlande. Bale, admirateur de Calvin, mais ami et correspondant du successeur de Zwingli à Zurich : Bullinger, est, par son tempérament réaliste peu enclin à la spéculation et par ses affinités toutes germaniques, beaucoup plus proche de la Réforme suisse allemande, dont il a subi l'influence, que de la Réforme genevoise.

* * *

Mais Bâle, Berne, Zurich, Genève, sont de minuscules républiques et la Grande-Bretagne est un vaste empire. Si, à la suite d'exceptionnelles circonstances, à une époque de troubles et d'incertitudes, la Réforme d'Œcolampade, de Calvin et de Zwingli put exercer une influence réelle sur la Réforme anglaise qu'à certains égards elle orienta, nécessairement, un jour devait venir où les rôles vont être renversés.

On s'en aperçoit en étudiant l'histoire de l'Académie de Zurich et surtout celle de l'Académie de Genève. Sous Elisabeth, la paix confessionnelle règne en Angleterre aux dépens du catholicisme, les puritains et les calvinistes sont tolérés en dehors de l'Eglise officielle. Les guerres de pamphlets diminuent et les études reprennent : il se fait alors entre la Suisse et le grand royaume, non seulement des échanges d'étudiants, mais encore, peu à peu, des échanges de professeurs. Le rôle de Zurich est modeste, — aucun nom marquant à citer, — mais il n'en est pas moins le même que

celui de Genève : connaître ce qui se passe dans la cité de Calvin, c'est se rendre compte également de ce qui se passe, sur une plus petite échelle, dans l'ancienne paroisse de Zwingli.

Lorsqu'à l'avènement d'Elisabeth, les puritains quittèrent Genève, ils demandèrent à Calvin lui-même, avant de rentrer dans la patrie, un pasteur pour réorganiser leur Eglise. En 1560, le grand réformateur leur donna ce même Nicolas des Gallars qui, en février 1551, avait porté à Edouard VI le célèbre Commentaire. Voilà un premier échange « positif », puisqu'il ne s'agit plus d'ambassade politique, de mission passagère, ni de refuge à des persécutés. Si nous ouvrons maintenant le grand ouvrage de M. Borgeaud sur l'Académie de Genève [1], nous y trouverons une liste de quelques professeurs anglais qui enseignèrent la théologie, on peut le dire, à leurs anciens maîtres : Thomas Bodley, de 1559 à 1566 ; le chef des puritains, Thomas Cartwright, durant quelques mois, à une date incertaine ; Henri Scrimger, de 1563 à 1565 ; Andrew Melville, venu à Genève en 1569 et régent au Collège pendant cinq années ; enfin, Alexandre Brisson, de 1580 à 1582. Sans doute, sauf Cartwright, ce ne sont pas, loin de là, des hommes bien remarquables ; sans doute, leur modeste enseignement ne pouvait exercer aucune influence décisive et et révolutionnaire sur l'intangible doctrine de Calvin ; mais constatons simplement ce fait : la pensée anglaise et la pensée protestante suisse, grâce à la théologie, se tiennent en communication directe. Les résultats sont faciles à constater [2] : le fameux Chappuzeau, qui est Français, mais qui a fait ses études à Genève dont ses quatre fils seront plus tard reçus bourgeois, donne, dans son *Europe vivante*, avant Muralt, une description « politique » de l'Angleterre ; Isaac Casaubon enseigne en Angleterre où il meurt en 1614 ; enfin, Théodore Jaquemot ne laisse point de traduire près de trente

[1] *Histoire de l'Académie de Calvin*, Genève, 1900, p. 57, 64, 72, 90, 107, 109. — [2] Vreeland, op. cit., p. 57-70.

ouvrages de l'évêque Joseph Hall. Et Jaquemot n'est pas le seul : il a des continuateurs [1].

Nous ne trouvons point à Zurich pareille activité : au XVII[e] siècle, nous le savons, l'Eglise de Zwingli est en pleine décadence et ne produit littérairement rien qui vaille, tandis que Genève demeure une des capitales de la pensée protestante européenne. Cependant, le lien n'est pas complètement rompu ; des échanges modestes existent toujours et, jusqu'à Bodmer, se suivent sans interruption : on en découvre les preuves dans les nombreuses « lettres anglaises », encore inédites pour la plupart, que possède la Bibliothèque de Zurich, et, çà et là, dans quelques opuscules théologiques. Cependant, précisément à cause de la décadence religieuse, les relations nouées par la Réforme s'orientent sur d'autres domaines : elles sont commerciales, elles sont politiques. Quand, en 1655, l'Anglais Isaac Wake publie un essai sur les Ligues helvétiques [2], ce n'est point l'Eglise, mais ce sont les mœurs et la constitution qui l'intéressent à Zurich. Parallèlement, les Suisses allemands qui passent la Manche sont de moins en moins des ministres de l'Evangile ou des théologiens. Déjà, au XVII[e] siècle, un Zuricois, Jean-Georges Grob, — qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme l'épigrammatiste, — enseigne quelque temps l'hébreu à Oxford ; en 1673, un autre Zuricois, le négociant et voyageur Henri Hauser, établi en Angleterre, publie un *Exact model of platform of good Magistracy*.

* * *

Nous arrivons au XVIII[e] siècle. Insensiblement, l'influence anglaise pénètre partout en Suisse ; insensiblement, elle tend à sortir des limites étroites de la théologie. L'Anglo-saxon,

[1] *Ibid.*, p. 48-57 (bibl. complète).

[2] A threesols help to politicall observations,... concerning 13 Cantons of the Helveticall League. London, 1665.

en effet, n'est pas un théologien comme l'Allemand ; une discipline rigide et une doctrine «cimentée» comme celles de ce Calvin encore tout imbu de « mentalité romaine », sont en contradiction absolue avec son amour de la liberté. Dérouler dans l'espace sans limite des abstractions la longue chaîne des systèmes ésotériques, selon la mode d'un Wolff et, plus tard, d'un Kant, n'est pas un jeu qui lui convienne. L'Anglais est entêté, il est pratique, il n'est pas logicien. La spéculation ne l'intéresse guère ; il aime la vie, l'action. Durant les guerres religieuses, la théologie fut pour lui un instrument à aiguiser des pamphlets. Le calme revenu, il s'en désintéressa d'autant plus que sa religion était avant tout politique et nationale. A partir de Raleigh, de Bacon, de Hobbes, l'expérience directe, la morale pure : en un mot, la *science* domine. Peu à peu, la Réforme anglaise dévie vers le rationalisme, le déisme, enfin, vers le scepticisme ou l'athéisme même. La littérature, fortement imprégnée d'esprit biblique, de préoccupations moralisantes, mais aussi d'amour pour le monde extérieur et pour la nature, et, avec la littérature, l'histoire, les relations de voyage, les essais économiques, les méthodes expérimentales : voilà ce qui, bien mieux que les discussions abstraites, convient à ce grand peuple d'hommes d'Etat, de marchands, de marins, d'explorateurs et de colons. Il est donc facile de comprendre l'action exercée au XVIIIe siècle par l'Angleterre sur le reste de l'Europe ; Milton et Thomson, Addison et Defoë, Newton et Locke, tels sont les maîtres qui rendront au centuple à la France, à l'Allemagne, à la Suisse de Bâle, de Zurich et de Genève, ce que leur patrie en a reçu.

A cette date, la révocation de l'Edit de Nantes disperse dans les nations protestantes de l'Europe tout un peuple de huguenots français qui vont être, en quelque sorte, les fondateurs de la Prusse, de la Hollande, de la Suisse romande modernes. Ouvrons le beau livre de M. Texte : nous

voyons qu'à Londres, il y a toute une colonie d'émigrés qui se passionnent, moins pour les questions religieuses, que pour la philosophie déiste, déjà rationaliste, des Anglais. C'est Pierre Daudé, baconien fervent ; c'est Coste, traducteur de Locke. A Amsterdam, grâce aux réfugiés, à côté des entrepôts de marchandises, se forme un véritable entrepôt de littérature et de pensée anglaises : il paraît des revues qui sont de vrais comptoirs de traductions et de critique. A partir de 1715, ce nouveau mouvement va se répandre sur la France [1]. Mais, Amsterdam et Londres ne sont point les centres uniques ; Genève et Zurich viennent tout naturellement s'y joindre, sans que les huguenots français aient directement servi d'intermédiaires, et en vertu de l'évolution des rapports entre la Suisse et l'Angleterre.

C'est qu'à Genève avait paru l'homme nécessaire, le réformateur de la Réforme de Calvin : Jean-Alphonse Turrettini (1671-1737). Turrettini n'a point laissé d'œuvre aujourd'hui lisible, mais il est le père d'une doctrine nouvelle. Certes, il avait repris à son compte l'idéal encore tout « catholique » de ce Calvin : il voulut à son tour faire de Genève la « Rome huguenote », et, par son activité, ses relations, sa correspondance, ses voyages, son autorité personnelle, il devint le chef incontesté du protestantisme de langue française. Mais Turrettini, — homme pratique, savant plus que théologien, professeur plus que prédicateur, — était un esprit bien différent de l'esprit rude et tout d'une pièce de l'ancien curé de Noyon. Par la force des choses, il devint cosmopolite ; par la force des choses, il subit l'ascendant de la culture anglaise, culture non plus seulement religieuse, mais déjà scientifique. Il admirait cette culture, et il possédait à fond la langue de Locke. Aussi était-il mieux préparé qu'aucun autre à Genève, pour substituer peu à peu, en tant que recteur de

[1] Cf. Texte, op. cit., p. 17-40.

l'Académie, aux vieilles méthodes encore scolastiques d'éducation, les systèmes anglais plus modernes et plus libres, — à remplacer le dogme par l'expérience, — à transformer en un mot la doctrine précise et fixée de Calvin par ce « rationalisme religieux » qui est la meilleure définition du protestantisme moderne.

Nous retrouverons Turrettini lorsque le moment sera venu d'étudier cette réaction contre l'influence française qui va préparer le terrain à l'influence de Rousseau et s'appuyer elle-même, avec Muralt, sur l'Angleterre. Mais il fallait montrer qu'avec lui la culture anglo-saxonne pénètre directement en Suisse. Turrettini n'est d'ailleurs point une exception : A partir des premières années du XVIIIe siècle, presque tous les Genevois de marque vont achever leurs études en Angleterre. Mais ces Genevois ne sont plus de simples théologiens, ce sont : un érudit comme Abauzit, un juriste comme Burlamaqui, un homme d'affaires comme François Pictet, un médecin comme Théodore Tronchin, plus tard un savant comme de Saussure. Et voici Lesage de la Colombière qui, selon M. Texte, a publié le premier livre français consacré à l'Angleterre [1]. Aux mêmes dates, la Suisse allemande envoie en Grande-Bretagne son épigrammatiste Grob, son jeune Haller, son Muralt, une foule de commerçants, d'officiers, de politiciens, d'ecclésiastiques, de simples lettrés. Tous ces hommes sont profondément religieux sans doute, mais ce n'est point pour des raisons théologiques qu'ils se rendent à Londres, à Oxford ou à Cambridge : les institutions, les mœurs, le théâtre, l'enseignement universitaire, les établissements médicaux et scientifiques les attirent bien davantage.

D'ailleurs, dès le XVIIe siècle, d'autres liens que les liens intellectuels unissent la Grande-Bretagne aux cantons. La

[1] Texte, op. cit., p. 107 ; cf. Vreeland, op. cit., p. 20 s.

culture d'un pays est en fonction de sa prospérité économique ; les échanges d'idées et les échanges de marchandises dépendent les uns des autres. Savoir que Nuremberg est un relai entre Anvers et Venise, c'est définir l'art de Dürer. Méditer sur une carte de la Suisse, suivre la longue ligne du Rhin, de Bâle à la mer du Nord, c'est comprendre les relations commerciales qui, au XVIIe et au XVIIIe siècles, existent entre les cantons réformés et la Hollande et, par la Hollande, l'Angleterre. Le protestantisme, avons-nous dit, a trouvé un terrain propice dans les grandes villes, dans les grandes nations marchandes. Le banquier genevois, le colon anglais, le négociant de Rotterdam sont des types fameux. La religion nouvelle ne prêcha point le renoncement, au contraire, et une Bible n'alourdit pas sensiblement un ballot de denrées. Un des premiers anglais que nous trouvons dans la maison hospitalière de Pellican à Zurich : William Petersen, ne se préoccupe point seulement de controverse, mais aussi de questions plus pratiques : il veut importer le bois des Alpes suisses en Angleterre, et il prie Bullinger d'obtenir en sa faveur le droit d'opérer une coupe dans les forêts de la République [1].

La Hollande servit donc d'intermédiaire commercial entre la Suisse et l'Angleterre : les bateaux qui montaient ou descendaient le Rhin faisaient escale à Arnhem, Nimègue, Rotterdam. Bien avant la Réforme d'ailleurs, Bâle et les Pays-Bas étaient comme des maisons associées. La Hollande fut le premier pays où les réfugiés anglais s'arrêtèrent avant de se répandre sur l'Allemagne et sur la Suisse. Plus tard, les réfugiés français de l'Edit de Nantes se servirent du Rhin pour envoyer leurs revues, leurs traductions, leurs commentaires à leurs correspondants et à leurs lecteurs des cantons : un Drollinger, un Zellweger par

[1] Th. Vetter : « Englische Flüchtlinge, etc., » p. 6.

exemple. Tout s'enchaîne. Mais, jusqu'à Bodmer, la littérature joue un rôle trop effacé dans la vie nationale pour qu'elle puisse être prise en considération. En revanche, la paix revenue, Leurs Excellences de Berne, de Zurich et de Bâle, gens avisés, se hâtent de transformer les relations religieuses en relations politiques. De 1653 à 1712, on compte entre les Etats généraux et les cantons réformés, près de douze traités d'arbitrage ou d'alliance et capitulations militaires. En 1697, les troupes soldées étaient assez nombreuses en Hollande pour être réunies sous l'autorité d'un chef unique : ce fut un Anglais que l'on choisit comme colonel-général, le comte d'Albemarle. En 1689 déjà, par l'intermédiaire des Etats généraux, des relations diplomatiques avaient été nouées avec la Grande-Bretagne ; la même année, un ambassadeur : Thomas Coxe, s'établit à demeure en Suisse ; en 1690, un traité d'alliance formelle est signé par lui avec Berne, Zurich, Glaris-réformé et Schaffhouse. Et les soldats helvétiens, bernois surtout, sont déjà nombreux dans les armées britanniques. Voici, au reste, ce que dit Zurlauben : « L'Etat de Berne a même placé... des sommes considérables dans la Banque d'Angleterre.... La République en fait gérer la recette par un de ses conseillers qui réside à Londres. On assure que l'emploi de cette administration est l'équivalent d'un Bailliage.... Les Etats réformés du Corps helvétique, particulièrement Zurich, Berne et les Grisons, ont augmenté et resserré leurs liaisons avec l'Angleterre depuis l'établissement du service de leurs troupes en Hollande[1]. »

En résumé, quand Bodmer va publier la traduction du *Paradis perdu*, ces « liaisons » entre la Suisse, — Zurich, — et l'Angleterre ont deux siècles d'existence ; j'entends deux siècles durant lesquels la pensée anglaise a pénétré dans

[1] *Tableaux de la Suisse*, t. I, LXIII, p. 346.

notre pays. Sans doute, passées les années de combat de la Réforme, les échanges diminuèrent, sauf à Genève ; sans doute, les réfugiés de l'Edit de Nantes exercèrent sur nous leur action de vulgarisateurs. Mais, si Bodmer leur doit en partie de connaître la poésie anglaise, il faut avouer que la moitié du travail avait été faite en Suisse même. Bien avant les réfugiés, bien avant l'Allemagne et la France, la langue, les institutions politiques et religieuses, la vie britannique étaient connues, comprises, appréciées, imitées dans nos villes protestantes. Nous ignorions la littérature, mais non les mœurs, l'esprit anglais. Jean-Alphonse Turrettini, Lesage de la Colombière, Jaquemot, certains Bâlois comme Bernouilli et Drollinger, ces maîtres de Haller, sont aussi importants par l'influence directe qu'ils ont exercée sur la culture de leur milieu, qu'un Pierre Daudé ou qu'un Le Clerc. En définitive, lorsqu'en 1724, Muralt publie ses fameuses *Lettres sur les Anglais*, et lorsqu'en 1737 Bodmer donne au public allemand son *Paradis perdu*, c'est bien la littérature, l'influence anglaises qui, par l'intermédiaire de la Suisse, pénètrent simultanément en Allemagne et en France. Ce moment glorieux dans l'histoire de notre rôle international fut bref ; le livre de M. Texte nous montre précisément comment nous fûmes dépassés. Il nous reste d'avoir ouvert le chemin.

II

Encore une fois, au moment de descendre du général au particulier, c'est-à-dire au moment d'étudier le rôle personnel de Bodmer dans l'histoire de l'influence anglaise en Suisse, nous rencontrons, au point de départ, les *Discours des peintres*, cette œuvre de jeunesse qui contient cependant toutes les idées essentielles du grand critique.

Les *Discours des peintres* sont donc, — nous l'avons dé-

montré, — une adaptation indirecte du *Spectateur* que Bodmer ne connaissait alors que par une traduction française imparfaite, amputée précisément des articles consacrés par Addison au *Paradis perdu*. MM. Hans Bodmer et Théodore Vetter ont eu, à ce sujet, une discussion intéressante. Le dernier de ces savants critiques ayant publié, en 1887, une courte étude sur le *Spectateur* comme source des *Discours des peintres* [1], son collègue, M. Bodmer, lui démontra facilement que cette comparaison reposait sur une base fausse, puisque le chef de l'école zuricoise n'avait point lu l'original et ignorait encore la langue anglaise. M. Vetter s'est habilement justifié, mais nous ne le suivrons pas sur un terrain qui n'est plus le nôtre [2]. Nous dirons volontiers que ces « Messieurs ont raison tous les deux », en ce sens que, si la *lettre* d'Addison et de Steele échappait aux jeunes critiques, l'*esprit* des Anglais en revanche n'avait point laissé d'exercer déjà sur eux une influence décisive.

Il nous reste à préciser que cette influence éveilla la curiosité de Bodmer, en lui révélant une littérature inconnue, en l'incitant à pénétrer dans ce monde nouveau à la découverte de merveilleux horizons, en le poussant enfin à l'imitation des œuvres anglaises. Quel est le jeune écrivain qui, dans son enfance, lors de ses premiers essais et de ses premières études, n'a point senti, après la lecture d'une critique ou d'une histoire littéraire, ce frisson d'enthousiasme et d'impatience qui accompagne la révélation d'un génie ignoré ? On court chez son libraire, on commande le livre dont on vient d'apprendre le titre ou de parcourir l'analyse, et on l'attend en comptant les heures. Tel fut l'état d'esprit de Bodmer et des « peintres », vers les années 1720 à 1723.

A ce moment, en effet, Bodmer ne connaît pas la littéra-

[1] *Der Spectator* als Quelle der « Discurse der Maler ». Frauenfeld, 1887.

[2] *Die Gesellschaft der Maler* in Zürich, etc., p. 26.

ture anglaise. Il a bien lu quelques auteurs célèbres mais dans des traductions : le *Spectateur*, le *Robinson Crusoé*, l'*Education des enfants* de Locke, en français, grâce aux réfugiés de Hollande ; l'*Argenis* de Barcklay, en allemand [1]. C'est peu de chose. Avant tout, il s'agissait d'aller aux textes mêmes, et, pour cela, d'apprendre la langue. Dès le mois de décembre 1720, Bodmer achète la grammaire de Ludewig et se plonge dans l'étude avec toute la passion d'un homme en qui survit l'esprit de l'humanisme, et qui appartient à un milieu où la philologie est encore une tradition.

La difficulté était précisément de se procurer les livres. Sur ces entrefaites, comme un « deus ex machina », ou plutôt comme un bon ange de Milton, paraît l'excellent docteur Laurent Zellweger. Ce dernier possédait des goûts cosmopolites, il avait voyagé ; les Zellweger de Trogen en Appenzell étaient d'ailleurs une famille de commerçants. Le docteur avait précisément un neveu du même nom que lui établi en Hollande [2]. Ce dernier, qui habitait Leyde, tout en fournissant à son oncle du tabac, des liqueurs ou des étoffes, le tenait au courant de la vie littéraire et lui envoyait les nouveaux ouvrages. Zellweger, qui aimait les Anglais et parlait ou du moins lisait leur langue, avait dans sa petite maison toute une « bibliothèque britannique » : Toland, le comte Rochester, Addison, Dryden, Congreve, Cibber, Butler, enfin quelques drames de Shakespeare et le poème de Milton. Sans qu'il soit actuellement possible de le démontrer avec pièces à l'appui, il est probable que le « docteur Laurent » aura le premier révélé le *Paradis perdu* à Bodmer. Celui-ci, pressentant la beauté et, à son point de vue, la portée de cette épopée chrétienne et biblique, supplia, dans une lettre écrite le 30 mai 1723, le complaisant Zellweger de lui communi-

[1] *J. J. B. und die englische Lit.* Denkschrift de la Société Hottinger. p. 317 s.
[2] Conrad Zellweger.

quer, de lui prêter ce chef-d'œuvre, ainsi que le *Hudibras* de Butler. Zellweger, qui tenait à ses livres, fit la sourde oreille ; Bodmer, dont l'impatience n'a jamais connu de limite, revint en juin à la charge. En août, enfin, l'Appenzellois en personne apparut à Zurich avec le fameux exemplaire ; les longues conversations qu'il eut avec les « peintres » roulèrent principalement sur la poésie de Milton. Au mois de septembre, de retour à Trogen, il envoya à son bouillant ami, qui avait appris assez d'anglais, dit-il, pour déchiffrer n'importe quel texte, le *Caton* d'Addison, le *Tatler*, quelques drames de Shakespeare et de Dryden, des comédies de Congreve. Entre temps, Bodmer lui-même avait commandé les ouvrages nécessaires, parmi lesquels le *Hudibras* et le *Paradis perdu*, à quelque libraire de Hollande ; le « coche d'eau » du Rhin tardant à venir, il eut recours à un autre amateur : Stockar, de Schaffhouse, qui lui permit de puiser dans sa bibliothèque.

* * *

Bodmer était l'homme des projets immédiatement conçus, immédiatement exécutés, et rarement conduits à bonne fin : sans la calme persévérance de son collaborateur Breitinger, il n'eût fait sans doute qu'ébaucher la plupart de ses grands ouvrages critiques. A peine le *Paradis perdu* fut-il entre ses mains qu'il résolut de le traduire. Cette œuvre, si nouvelle pour lui, l'étonna tout d'abord ; il dut avoir recours à Zellweger pour dissiper des doutes, expliquer quelques passages : dans une lettre datée de Zurich, le 22 septembre 1723, il pose à son correspondant les mêmes objections qu'un Magny ou qu'un Voltaire, mais il ne demande qu'à être réfuté et convaincu. En automne donc, ayant fait provision d'encre et de papier, son cher poème sous un bras, sa grammaire anglaise sous l'autre, il courut s'enfermer

dans la retraite champêtre de Greifensee. Il traduisit tout d'abord, pour se faire la main, le huitième chant : Adam converse avec l'archange Raphaël, il lui décrit ses premières impressions dans le Paradis, la rencontre d'Eve.... Il y a dans ce chant des « tableaux lyriques » que Bodmer, tout plein de son sujet, dut, en errant dans la campagne, appliquer avec enthousiasme au paysage de Greifensee : « Autour de moi, j'aperçus une colline, une vallée, des bois pleins d'ombre, des plaines rayonnantes au soleil, des ruisseaux murmurants,... des oiseaux gazouillant sur les branches : tout souriait, mon cœur était noyé de joie et de parfum.... » Durant longtemps, on n'entendit plus parler du jeune traducteur : à peine Breitinger, à de longs intervalles, recevait-il quelques renseignements sur les progrès de l'ouvrage. A la fin de janvier 1724, Bodmer rompit le silence : le travail était à peu près terminé. Mais alors les difficultés commencèrent : il fallut trouver un éditeur ; aucun ne se présenta, ni en Allemagne, ni à Zurich ; à Zurich même, la censure accueillit fort mal cet « écrit beaucoup trop romanesque. » En 1732 seulement, le libraire Marcus Rordorf consentit à imprimer le manuscrit de son jeune compatriote [1].

Le « *Paradis perdu*, poème héroïque de John Milton », parut donc, sans nom de traducteur, à Zurich, en 1732. Ce sont deux petits volumes, assez grossièrement imprimés : chacun contient six chants. Ils sont précédés d'une préface intelligente et modeste. Bodmer, à l'encontre de ce qu'on aurait pu attendre de lui, ne se livre à aucune proclamation lyrique et belliqueuse. Il paraît très documenté : il renseigne brièvement le lecteur sur la vie de son grand homme, sur ses modèles, Spencer et Shakespeare, le « Sophocle anglais », sur l'histoire et la fortune de son poème, sur les traductions

[1] Nous devons tous ces détails à M. Hans Bodmer : « Die Anfänge des zürcherischen Milton » (*Studien z. Litteraturgesch.*, Hambourg et Leipzig, 1893, p. 179-199).

hollandaises et françaises du *Paradis*. Il pousse même l'honnêteté jusqu'à rappeler qu'il eut, lui Bodmer, un prédécesseur : Ernst Gottlob de Berg, qui publia à Zerbst, en 1682, un « Verlustigte Paradeis » en fort méchants vers et justement oublié. Il explique enfin pourquoi il a traduit Milton en prose.

Milton fut mal accueilli par Gottsched, qui ne comprit goutte à l'ouvrage. Mais, peu à peu, il fit son chemin. Nous n'avons point d'ailleurs à juger la traduction de Bodmer. La première édition est tout à fait barbare. Le Zuricois a saisi et parfaitement assimilé tout ce qu'il y a de religieux et de biblique dans ce poème, et tout ce qu'il renferme de « merveilleux » ; ce qui lui a échappé, c'est précisément, à nos yeux de modernes, l'essentiel : l'*art* de Milton, ces images grandioses et voluptueuses, cette grâce antique, hellénique, la variété et l'harmonie de la forme. Bodmer lui-même ne se fit point d'illusion sur la valeur de son propre texte, et, en 1742 et en 1754, il s'appliqua de son mieux à le corriger : dans une lettre adressée à Zellweger, le 27 janvier 1754, il appelle la première édition « suisse », la deuxième « allemande », la troisième seulement « poétique ». Il travailla également à maintenir son ouvrage au niveau de la critique et de l'histoire : à la fin de l'édition de 1742, qui parut sans préface, nous trouvons les jugements d'Addison et de Bentley ; celle de 1754 nous donne la défense, par Kirkpatrik, de Milton que l'on avait accusé de plagiat, ainsi que le jugement d'Upton sur la métrique et le style du poème. Néanmoins, la véritable introduction du *Paradis perdu* est le *Traité du merveilleux* que nous avons analysé à sa place.

Quelle influence le *Paradis perdu* a-t-il exercé sur l'Ecole zuricoise, sur l'esprit suisse, protestant et germanique? Dans la crise d'enthousiasme que nous révèle cette lettre incohérente et bizarre, — comme presque toutes les lettres de notre critique, — adressée, de Greifensee, à Zellweger, le 28 jan-

vier 1724 [1], nous remarquons tout d'abord que le poème anglais fixa et revêtit d'une forme expressive la pensée du jeune Bodmer. En le traduisant, Bodmer s'est éclairé lui-même. Il a peuplé ce Paradis de tout ce qui lui était cher : son enfance, sa vie à la campagne, son éducation religieuse, ses préférences encore vagues pour une poésie imprégnée d'humanisme, colorée par le sentiment de la nature, tout à la fois antique, merveilleuse et chrétienne. Il cherchait à réagir contre la platitude des rimeurs allemands, contre l'influence française déformée par Gottsched, il cherchait encore un appui solide à ses théories et à sa critique : l'*epos* de Milton lui fournit tous les arguments, tous les exemples qui lui faisaient encore défaut : jusqu'à son dernier souffle, le *Paradis perdu* va demeurer pour lui l'ouvrage « classique » par excellence.

Au point de vue littéraire, le poème de Milton le confirma dans ces idées essentielles de sa doctrine : que la poésie est une peinture, — que le merveilleux en est l'essence, — que l'épopée occupe le sommet dans la hiérarchie des genres. Du *Paradis perdu* les Suisses tirèrent deux conclusions plus précises encore : la première, c'est que la « peinture poétique » est avant tout une description de paysage ; la seconde, c'est que le « merveilleux chrétien » est le merveilleux parfait, absolu, le seul qui convienne à l'esprit et à la « sensibilité » modernes. Nous voyons donc clairement l'influence que Milton va exercer. Il pousse à l'idyllisme, à cette conception d'une nature sauvage, mais agréable : le Paradis, l'Arcadie, l'âge d'or. Il conduit tout droit à la « patriarcade », au pathos biblique, au « patois de Chanaan », à cette variété « protestante » du sentimentalisme cher au XVIIIe siècle. C'est que Milton a été compris imparfaitement, imité sottement, par le côté extérieur. En effet, — Dryden fut, en

[1] Citée entièrement par M. Hans Bodmer : « Die Anfänge, etc., » p. 190-194 (suit un excellent commentaire).

Angleterre, le seul critique assez perspicace pour le remarquer, — Milton défaille toutes les fois que le langage biblique et que le texte de la Genèse l'entravent ; or, Bodmer et ses amis admiraient par dessus tout, sans le savoir, ces défaillances mêmes.

Et pourtant, le *Paradis perdu* est bien alors l'œuvre la plus conforme à l'esprit suisse et réformé. « Une histoire telle que le *Paradis perdu* la raconte, dit M. Edmond Gosse[1], ne peut être croyable et attrayante qu'à ceux qui ont été nourris dès le sein de leur mère des mystères de la Bible des Hébreux et pour lesquels la Genèse est aussi familière que les chroniques de leur propre pays. Le poème présuppose une connaissance intime du plan de l'Ancien Testament, et dans ce sens, bien que peut-être dans ce sens seulement, ont raison ceux qui voient dans le *Paradis perdu* un poème essentiellement puritain. Si le puritain est un homme plongé dans les récits bibliques, on peut alors dire que seuls les puritains peuvent convenablement apprécier les derniers poèmes de Milton.... » Si le puritain est par définition un lecteur assidu de la Bible protestante, Bodmer, Breitinger, Gessner, Lavater, et même ces deux grands disciples de l'Ecole zuricoise : Klopstock, durant toute sa vie, Wieland, jusqu'à son départ pour Berne, l'étaient plus que personne. Mais le chef du groupe, notre critique, n'avait qu'un défaut : celui de n'être point artiste. Comme Chateaubriand, il a traduit Milton et commenté la littérature anglaise : en ce sens encore, il est un précurseur direct du romantisme. Hélas ! la traduction de Bodmer précède, non point un *Génie du christianisme*, mais l'ennuyeuse procession des « patriarcades », mais le *Déluge*, mais la *Noachide*[2]. Cet intolérable poème en douze chants, — chef-d'œuvre

[1] *Histoire de la littérature anglaise,* trad. Davray, coll. « Histoires des litt. », Paris, Armand Colin, 1900, p. 174.

[2] *Die Noachide*, Bâle, 1781, est l'édition complète et « définitive » du

mort-né que le malheureux auteur remania et réédita en vain six fois, de 1750 à 1781, — ne ressemble au *Paradis perdu* que par un détail : Milton fait tirer le canon par les anges rebelles, Bodmer, lui, fait monter ses géants en montgolfière afin de s'emparer de la « montagne de Dieu [1] ». Il faut avoir le courage et la volonté de tout dire d'un Bæchtold pour lire et pour analyser de tels vers [2] ; encore, le savant historien de la littérature allemande en Suisse n'a-t-il point remarqué que son mauvais poète a emprunté au *Paradis perdu* les passages les plus tolérables de la *Noachide* [3]. Mais cette *Noachide* et les autres poèmes « diluviens ou antédiluviens » de Bodmer, mais la *Mort d'Abel* de Gessner, mais les *Messiades* de Lavater, et, malgré son style, la *Messiade* de Klopstock lui-même, toutes ces « épopées chrétiennes », illisibles aujourd'hui, ont l'intérêt de nous révéler dans quel sens l'influence de Milton s'est exercée en Allemagne et surtout en Suisse, dans quel sens enfin elle a dévié.

Ce n'était point seulement le *Paradis perdu* que Bodmer et les Suisses admiraient et voulaient imiter : Milton lui-même, dans sa vie, dans ses idées, dans ses autres ouvrages, exerça sur eux une action durable. Pour la résumer en un mot, elle les conduisit à comprendre la vie, les idées, les œuvres de Rousseau. En sa retraite de Greifensee, Bodmer vit dans une intimité si profonde avec son auteur chéri, qu'il se figure parfois sentir dans sa propre tête le cerveau génial de Milton : il pense devenir aveugle comme lui, et il le souhaite [4] ! Le jeune Zuricois avait le don d'enthousiasme. C'est que le grand Anglais n'était point

poème de Bodmer. — *Die Syndfluth*, 5 chants, Zurich, 1753 (préf. de Wieland).

[1] *Paradis perdu*, ch. VI. — *Noachide*, ch. V. — [2] Op. cit., p. 603-606.

[3] La rencontre d'Adam et d'Eve (*Paradis*, ch. VIII), imitée à la fin du ch. VI de la *Noachide*, etc.

[4] Cf. la lettre à Zellweger du 28 janvier 1724 (H. Bodmer, p. 194 et 196).

seulement, à ses yeux de Suisse, un poète protestant, mais encore un poète républicain. Dans la préface de la troisième édition, celle de 1754, de son *Paradis perdu*, Bodmer, qui semble avoir entre temps pris connaissance des autres ouvrages de Milton, s'exprime, en effet, de la sorte : « Dans le mouvement qui souleva la nation anglaise contre Charles Ier, Milton se révéla comme l'avocat de toutes les libertés : liberté de l'Eglise, du foyer, de la cité. L'amour de la liberté était l'inclination la plus chère de son âme. Il était un républicain dans toute la force du terme, et son opinion sur le peuple était digne des Grecs et des Romains qu'il connaissait si bien[1]. » On croirait qu'il s'agit de Jean-Jacques. Bodmer avait-il lu le discours au Parlement sur la liberté de la presse : « Tuer un homme, c'est tuer une créature raisonnable ; tuer un livre, c'est tuer la raison ;... le peuple vous conjure de ne pas rétrograder ;... » le traité sur les rois et les magistrats, l'Iconoclaste, la défense du peuple anglais contre Saumaise : ces pamphlets violents qui sont autant d'apologies du régicide ? L'écrivain anglais et l'écrivain suisse, — Rousseau, Milton, Bodmer, en sont des preuves éclatantes, — peuvent beaucoup moins que d'autres se désintéresser de la vie publique, de la « chose publique ». D'ailleurs, la Révolution anglaise devait être sympathique aux Helvétiens, car elle fut une révolution religieuse, puritaine. La Révolution française, en revanche, fit en Suisse trop de victimes, elle s'attaqua trop directement au christianisme pour gagner des partisans convaincus : le 10 Août, l'invasion de 1798, la République helvétique « une et indivisible » lui aliénèrent bien des admirateurs platoniques et l'immense majorité de la nation.

[1] Nous empruntons cette citation à Mœrikoffer (*Die schw. Lit.*, p. 90), la Bibliothèque de Zurich ne possédant que le second volume de la traduction de 1754.

* * *

Les autres poètes de la Grande-Bretagne n'existent pour Bodmer qu'en fonction de Milton. On peut suivre, cependant, d'un ouvrage à l'autre, chez notre critique, les progrès de la culture anglaise. En 1727, dès l'*Essai sur l'imagination*, il est capable d'étudier le *Spectateur* dans l'original : à cette époque, il connaît Shaftesbury, ce La Bruyère d'outre-Manche moins simple, moins aisé, moins naturel, mais aussi artiste que celui des *Caractères*, et déjà tout à fait cosmopolite. Il a lu également les dramaturges, qui l'attirent: Ben Jonson, qui réagit contre le « romantisme » et l'imagination désordonnée de l'époque de Shakespeare, Congreve et ses comédies en prose, brillantes, mais artificielles, Nathaniel Lee, Cibber. Dans le *Traité du merveilleux*, outre Milton et Shakespeare, Dryden apparaît avec son drame inspiré du *Paradis perdu* : « The State of Innocence and Fall of Man » (1674). Pope, nécessairement, ce maître de Haller, devait être en faveur auprès de Bodmer : il est cité fréquemment, en 1741, dans les *Considérations sur les peintures poétiques*[1]. Les progrès accomplis dans l'étude de la littérature anglaise peuvent être facilement jugés dans la réédition, en 1746, sous le titre de *Peintres des mœurs*, des *Discours des peintres*. Non seulement, en effet, on rencontre une imitation directe et constante du *Spectateur*, mais encore la liste des ouvrages qui devaient, on s'en souvient, composer une « bibliothèque des dames » s'est augmentée de treize volumes, tous anglais. Ce sont, entre autres, le *Caton* d'Addison, *Pamela* de Richardson, les *Aventures de Joseph Andréas* de Fielding, les *Caractères* de Shaftesbury, les sermons de Tillotson et de Clarke, les *Saisons* de Thomson, l'*Essai sur*

[1] Cf. p. 593, 186-187.

l'homme de Pope; en un mot, tous les principaux auteurs de l'époque de la reine Anne. Dans les *Nouvelles lettres critiques* de 1749, Young fait son apparition[1]. Ossian ne surgit qu'en 1768, lorsque Bodmer se met à imiter la poésie « noire » du pseudo-Calédonien dans ce drame insipide intitulé *Italus*. D'ailleurs l'érudition de Bodmer ne remonte, — Shakespeare mis à part, — guère plus haut que Milton. Il connaît le nom de Spencer, qu'il mentionne dans la préface du *Paradis perdu* de 1732; il connaît également le *Catalogue des écrivains* du fameux John Bale[2]. Mais nous ne pouvons lui faire un grief d'ignorer Chaucer et le moyen âge, d'autant plus qu'à l'exemple de tous ses contemporains il était persuadé que le « barde Ossian » avait réellement existé.

Une question tout naturellement se pose : comment Bodmer a-t-il connu Shakespeare ? Il est probable que Zellweger, comme pour Milton, lui a servi d'intermédiaire; en tout cas, nous savons par la lettre du 24 janvier 1724 que son ami de Trogen lui avait envoyé un drame — mais lequel? — du grand Will avec d'autres pièces de Dryden, de Congreve, d'Addison et de Cibber[3]. Les éloges du *Spectateur* attirèrent son attention sur celui qu'il qualifie, en 1732, de « Sophocle anglais ». Mais, tout en reconnaissant le génie de l'auteur de *Hamlet* et du *Roi Lear*, Bodmer ne sut pas lui attribuer, bien au-dessus de Milton, sa place. Il imita cependant le premier des dramaturges qu'il nomme tour à tour, — sorte d'orthographe phonétique, — Sasper, Saksper, Schakespear, dans les mauvais et copieux « drames politiques » qu'il composa de 1746 jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi son *Frédéric de Toggenbourg*, publié en 1781, nous ramène à *Macbeth* ; son *Œdipe* (1761) nous présente une Jocaste-Ophélie, son *Jules César* (1763) et son *Marcus Brutus* (1768)

[1] Cf. lettres 56, 57, 64.

[2] *Neue kritische Briefe*, p. 84.

[3] Cf. Hans Bodmer, op. cit., rem. 1, p. 193.

sont pleins de réminiscences. Mais tout cela ne nous concerne guère. Notons cependant que, dès 1740, il a lu au moins la *Tempête*, — que Gessner imitera dans son délicieux *Premier navigateur*, — le *Songe d'une nuit d'été*, *Henri IV*, *Hamlet*, *Lear*, *Othello*[1]. Encore une fois, hélas! Bodmer est resté à mi-chemin : Milton, c'est bien, mais Shakespeare, c'est mieux. Wieland et puis Goethe dépasseront le vieux maître de Zurich. Le Suisse n'a point d'ailleurs la tête tragique : tout ce que Bodmer et Breitinger disent du théâtre ne sort pas de la banalité.

Après Addison, Milton et Shakespeare, un quatrième Anglais exerça une influence salutaire et perceptible en Suisse : le « solitaire de la forêt de Windsor », celui que Swift proclamait « le meilleur poète de l'Angleterre, M. Pope, papiste. » Bodmer a lu et sans doute apprécié toute l'œuvre de ce grand classique, et sans doute le déisme un peu solennel de l'*Essai sur l'homme* ne fut pas sans influence sur son déisme à lui ; mais, — à part Drollinger, — il n'y eut qu'un seul écrivain qui se soit efforcé d'imiter le vers large, clair, grave et monotone, et le haut raisonnement de Pope : Albert de Haller. Peut-être la traduction d'Homère, — si conforme au goût anglais, au temps du roi George, — a-t-elle guidé le Zuricois dans sa traduction de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*. Bodmer aurait pu recevoir de Pope un utile enseignement : la manière d'assimiler et de transformer en substance originale, nationale, l'influence française, dans le cas particulier celle de Boileau. Pope est, en ce sens, l'heureuse contradiction de Gottsched. Mais l'adversaire du « Boileau saxon » se laissa fasciner par la *Dunciade*, cette « Guerre des sots », poème comique dirigé contre les mauvais écrivains d'Angleterre. Il le traduisit en vers et le publia en 1747, à Zurich, avec une préface aux *Obotrites*, — les Zuricois, — signée

[1] Cf. Bæchtold, p. 567, 640-644, 647-648. — Vetter, *J. J. B. und die englische Lit.*, p. 329, 367-371.

J.-D. Oberek [1]. Quelques années plus tôt, en 1737, à Francfort et Leipzig, il avait donné un « Essai de traduction en prose allemande » de ce *Hudibras* de Samuel Butler, grossière satire dont il fit un pamphlet et dont la mince valeur littéraire n'est point compensée par le burlesque amusant de certains vers [2]. Le *Hudibras* et la *Dunciade* furent pour Bodmer d'excellents moyens d'exercer, sans grand danger, sa verve contre le mauvais goût et le piétisme exagéré de certains de ses compatriotes. Son caractère batailleur l'empêcha de réaliser une œuvre plus utile dont le *Paradis perdu* demeura la première, mais presque unique ébauche.

En 1780 et en 1781, après une longue interruption, Bodmer revint à la poésie anglaise par un chemin détourné : la poésie du moyen âge allemand. Son goût pour l'archaïque et la « romance » l'y poussa de nouveau. De 1760 à 1780, on assiste en Angleterre à un mouvement de retour aux vieilles traditions nationales, — mouvement qui n'a d'analogue, en Allemagne et en Suisse, que les rééditions de Bodmer. — En 1765, l'évêque Percy publia des « *Reliques* de poésie anglaise », chansons populaires dont le Zuricois s'empara et dont il traduisit, en vers plutôt malheureux, soi-disant « à la manière de Wolfram d'Eschenbach », vingt-cinq morceaux dans ses *Altenglische* et treize dans ses *Altenglische und altschwäbische Balladen* [3].

* * *

L'important pour nous, c'est que Bodmer fit école à Zurich. Il réunit autour de lui tout un petit cercle d'huma-

[1] Alexander Popens, *Duncias mit Historischen Noten und einem Schreiben des Uebersetzers an die Obotriten*, Z., Orell Cie, 1747.

[2] *Versuch einer Deutschen Uebersetzung* von Samuel Butlers Hudibras. Francfort et Leipzig, 1737.

[3] Zurich et Winterthur, 1780; Zurich, 1781.

nistes, dont il dirigea l'activité sur la littérature grecque et sur la littérature anglaise : moyen de réagir contre l'influence latine et française. *Jean Tobler*, un ecclésiastique, « chanoine » comme Breitinger, qui vécut de 1732 à 1808, traduit en 1757 le *Printemps* de Thomson et fut probablement l'auteur des *Saisons* qui parurent, en allemand, à Zurich, de 1761 à 1765, en cinq jolis petits volumes illustrés de vignettes délicatement dessinées par Gessner. Tobler publia en 1765 six sermons d'Isaac Barrow. *Henri Escher*, un autre ecclésiastique, donna en huit volumes, de 1760 à 1776, des sermons choisis de Tillotson, en 1759 et en 1771, le commentaire de Taylor sur l'épître de saint Paul aux Romains. Son collègue, *Jean-Jacques Hess*, traduisit en 1781 le *Traité de théologie* du même auteur. Les œuvres de quelques autres théologiens anglais : Clarke, Doddridge, James Hervey, le presbytérien Duchal, Richard Hurd, parurent également à Zurich. Les philosophes suivirent : en 1796, *K. G. Schreiter* s'attaqua à Fergusson ; en 1766 et en 1771, *J. C. Vögelin* publia l'*Essai sur le beau dans la peinture* de Webb. Enfin, ce fut la maison Orell, Gessner & Cie qui eut l'honneur d'éditer, de 1762 à 1766, les huit volumes, illustrés par Salomon Gessner, du Shakespeare de Wieland. La patrie de Bodmer joue donc, vis-à-vis de l'Allemagne, à la fin du XVIIIe siècle, le même rôle glorieux autant qu'utile que la Hollande joue vis-à-vis de la France. Il faut, en effet, ajouter à ces traductions, si nombreuses que nous n'avons pu en signaler que les principales, les études et les « morceaux choisis » d'un périodique presque entièrement consacré à la poésie anglaise : *L'agréable et l'utile*, recueil en deux volumes, de 1756 à 1757 [1].

Parmi ces obscurs traducteurs, se détache une figure ori-

[1] Pour les détails, cf. Th. Vetter, *Zürich als Vermittlerin englischen Lit. im 18. J.* « Programm der Höhern Töchterschule. » Zurich, 1891, p. 21 s.

ginale : celle de Waser. Le diacre *Jean-Henri Waser* naquit à Winterthur, la patrie de Sulzer, le 17 septembre 1713. Ordonné en 1733, il prêche à droite et à gauche, enseigne la philosophie dans sa ville natale, puis s'établit à Zurich où il se lie avec Bodmer. Il mourut à Winterthur, le 23 décembre 1777, après une existence rendue pénible par une santé débile. Waser était un original, un hypocondre, un contradicteur ; il se plaisait à mystifier ses amis : ce fut lui qui, en 1749, versa de la manière la plus amusante du monde une douche d'eau froide sur l'enthousiasme suscité par la *Messiade* de Klopstock, en faisant circuler en manuscrit un « éreintement » du poème sous forme de lettres échangées par deux pasteurs de campagne. Waser renouvela cette plaisanterie à toute occasion : à propos de Wieland, du fameux oculiste Meiner, de Mme Lange, une poétesse exaltée par Bodmer, des *Quatre âges de l'homme*, par Werdmüller. Il composa également des fables en vers, quelques-unes traduites de l'anglais, assez agréables. Waser écrit dans un style court et trapu, peu élégant, tout à fait campagnard : ceux qui connaissent la tournure d'esprit des Thurgoviens et des Appenzellois pourront définir cet « humour suisse » que l'on retrouve dans les dessins et les caricatures de Disteli, par exemple. Un tel esprit, un tel homme devait traduire Swift : ce fut ce qui arriva. La traduction de Waser parut à Hambourg en huit volumes, de 1756 à 1766. Elle eut un immense succès, bien qu'elle fît scandale : la censure prit au sérieux la proposition faite gravement par l'Anglais de nourrir John Bull avec la chair fraîche de cent mille enfants catholiques de l'Irlande ! Waser traduisit encore le *Hudibras* en 1765, et, théologien lui-même, quelques théologiens et philosophes : Watt, en 1751, les *Eléments de la philosophie morale* de Fordyce, en 1757. Bodmer, qui aimait beaucoup Waser et ne lui gardait point rancune de ses mystifications, lui érigea un monument.

* * *

La conclusion qui s'impose est toute l'importance de l'influence anglaise en Suisse. Si l'« Helvétien » s'engoua très vite, — exemple Bridel, — pour Milton, Hervey, Thomson et Young, ce fut, en somme, affaire de mode. Il subit d'une manière peu profonde l'influence de la poésie anglaise, mais d'autant plus fortement celle des institutions, des méthodes, des mœurs. L'anglomanie sévit encore à Lausanne, à Genève, à Bâle, et même à Berne et à Zurich. Il est difficile de préciser ce que nous lui devons, car ce qui nous a rapproché de la Grande-Bretagne consiste plutôt en des affinités préexistantes, comme à Genève ou à Zurich. Ces deux villes ont été vraiment des propagatrices de la pensée anglaise en Europe : théologie tout d'abord, puis, à Genève, philosophie et science, et, à Zurich, littérature. Et le mouvement se poursuit jusque très avant dans le XIXe siècle. Bien que la thèse de M. Texte soit exagérée, il y a bien « quelque chose d'Anglais », non seulement dans Rousseau, mais aussi dans tous les grands esprits de la période qu'on est convenu de nommer la « Restauration genevoise » : Pictet de Rochemont. Mme de Staël, Sismondi, Bonstetten, Pyrame de Candolle. Durant la domination napoléonienne, l'esprit genevois s'appuie sur la Suisse et sur l'Angleterre, avec obstination : la fondation, en 1796, de la *Bibliothèque britannique*, une revue dont la portée fut européenne, est le symbole de tout ce que nous devons à la Grande-Bretagne. Bodmer, les Suisses, les Genevois étaient des hommes qui avaient le culte de cette *liberté individuelle* dont nous sentons, à notre époque de démocratie à outrance, l'impérieux besoin. Ce respect de la « liberté individuelle » uni au culte des traditions décoratives, est, je crois, plutôt qu'une influence littéraire ou artistique directe, ce qu'il nous faut demander à l'Angleterre.

CHAPITRE VI

Bodmer et l'histoire suisse.

Quelle est, encore une fois, l'idée que Bodmer et Breitinger se font de la poésie ? Nous ne l'avons pas oublié : la poésie est un don du ciel ; elle doit servir au bonheur des hommes en leur apprenant à se bien connaître eux-mêmes, individuellement et collectivement, en purgeant leurs passions, en leur décrivant les beautés de la nature qui les entoure. Le poète a donc une mission sociale à remplir. Il appartient à un « milieu » déterminé : c'est dans ce milieu, et conformément à ce milieu, qu'il faut qu'il agisse en chrétien convaincu, en citoyen fidèle. L'écrivain, en effet, n'est-il point, selon Sulzer, un magistrat supérieur ? Nous arrivons donc à cette conclusion logique : toute poésie, pour être véritablement utile, doit se conformer aux traditions nationales, ce qui oblige le poète à connaître l'histoire, les institutions et les mœurs de son pays, de sa race. Le XVIIIe siècle, — cet âge tumultueux et fécond jusques en ses désordres mêmes, — ne fut point seulement humanitaire, mais encore « patriote ». En Angleterre, ce sont les grandes époques littéraires de la reine Anne et de Johnson, durant lesquelles se forme cette littérature nationale, classique avec Pope, déjà romantique avec Thomson et Young, dont l'influence fut décisive en Europe ; l'Allemagne, de Lessing, de Goethe et de

Schiller, prend conscience avec une force splendide de son génie et de sa langue ; la France fait la Révolution, *sa* révolution ; l'esprit suisse enfin se réveille et aspire à l'unité ; Rousseau lui-même n'est-il pas le « citoyen de Genève » ? Bodmer, « citoyen de Zurich » et « confédéré », ne pouvait donc se contenter d'édifier une esthétique abstraite, de traduire des œuvres étrangères : aussi bien aimait-il son pays avec trop d'ardeur pour cela. Il se fit historien, il s'occupa de politique ; il étudia le passé afin de mieux comprendre le présent et d'être plus utile aux générations à venir.

Mais Bodmer n'était pas un Suisse tout court : il était un Suisse allemand. Comme écrivain, il s'imposa un double devoir inspiré par ses deux grandes passions : sa petite patrie, et la langue de la race à laquelle il appartenait. Précieux enseignement pour nous autres Helvétiens dont le français est le doux parler. Car, de même que les eaux de la Limmat et de la Sihl coulent vers ce Rhin dont les sources jaillissent des rochers âpres de nos Alpes, de même, dans le temps et dans l'espace, les traditions nationales de la Suisse alémannique rejoignent les traditions du monde des Germains, se confondent avec elles et les enrichissent de nouveaux affluents. C'est ainsi que Bodmer a résolu, instinctivement, cet angoissant problème de notre nationalité à laquelle semblent s'opposer trois idiomes ; et, vers la fin de ses jours, il aurait pu dire avec son grand compatriote Gottfried Keller :

> Je suis heureux de t'avoir enfin trouvée,
> Paisible retraite, près du vieux Rhin,
> Où je puis, inconnu que rien ne vient troubler,
> Etre à la fois Allemand et Suisse[1].

[1] *Gesammelte Gedichte.* Stuttgart et Berlin, 1906, t. II, p. 165 : *Gegenüber.*

I

En 1728, comme suppléant, en 1731 à titre définitif, Bodmer fut donc nommé professeur d'histoire nationale ; dès 1720 il avait travaillé dans la chancellerie de Zurich et il avait acquis, en remuant la poussière des archives, de solides connaissances qui, jointes à la lucidité de son esprit critique, le préparaient au mieux à remplir les obligations de cette charge officielle.

Bodmer, dès son enfance, avait aimé l'histoire, non seulement pour les aventures merveilleuses qu'elle renferme, mais encore pour ses évocations de la vie d'autrefois. Le Livre des Rois lui avait rendu la Bible chère, mais ses véritables initiateurs furent les Anciens : Hérodote, Tite-Live, Tacite, et surtout Salluste et Plutarque, ce favori du jeune Haller et du jeune Rousseau. Peu à peu, — les *Discours des peintres* en sont la preuve, — à mesure que sa pensée devenait ferme et mûre, il se sentait attiré, de moins en moins par les anecdotes, les récits de bataille, de plus en plus par les mœurs et les conditions sociales des différents peuples. La description d'un costume ou le texte d'une loi retenait son attention plus longtemps que les victoires d'un empereur ou les discours d'une ambassade. Sous l'influence des moralistes : Addison, La Bruyère, il demandait à l'histoire, non pas des notions, mais un enseignement. Comme il était patriote, comme de bonne heure on l'avait familiarisé avec la vieille Suisse héroïque et légendaire, il résolut très vite de consacrer une partie de son temps aux fastes de sa ville natale et de l'Helvétie, afin d'en tirer, à l'usage de ses élèves et de ses disciples, une « moralité » identique à celle qu'on doit tirer d'une tragédie ou d'un poème épique.

Mais Bodmer était un esprit vaste : il se sentait bien plus

Suisse que Zuricois. Ce grand homme de province ne fut jamais un étroit provincial. On peut donc, sans risquer de commettre un anachronisme, supposer que sa première pensée fut de composer une histoire générale de l'Helvétie : d'ailleurs les *Discours des peintres* nous le prouvent, — comme ils prouvent aussi avec quelle largeur de vues et quel lyrisme même Bodmer concevait cette histoire. Il la voulait vivante et vibrante, mais basée sur une méthode sérieuse, critique. Il avait lu attentivement les chroniqueurs : Jean Stumpf, un écrivain d'une certaine valeur qui rêva de doter son peuple adoptif, — il était Badois de naissance, — d'une description historico-géographique de la Suisse ; l'humaniste Simler ; l'honnête chevalier Rahn qui laissa en manuscrit une compilation forte de quatre volumes, dont un abrégé fut publié à Zurich en 1690 ; toutefois, il ne semble pas qu'à cette époque il eût déjà fait connaissance avec Egidius Tschudi. Ces « copistes », comme il les appelle, le désolaient par leur insuffisance. Il leur avait demandé en vain l'essentiel. Le 11 juillet 1720 il écrit à Breitinger pour se plaindre de n'avoir point encore trouvé de réponses à ces questions si importantes : quelles étaient, avant l'alliance de 1291, les formes de gouvernement particulières à Uri, Schwytz et Unterwalden ? — quelle était d'autre part l'origine des franchises dont ces trois premiers cantons avaient joui sous la protection du Saint Empire ? — de quelle manière dépendaient-ils eux-mêmes de l'Allemagne ? — leur « discipline » et leur organisation militaires ? — l'époque à laquelle ils se rendirent indépendants ? — leurs obligations vis-à-vis de l'empereur au moment où ils conclurent leur premier pacte ? Questions qui prouvent une intelligence claire, positive, et le désir de sortir enfin des descriptions et des anecdotes sans lien[1].

[1] Nous devons la plupart de ces renseignements à M. Gustave Tobler : J. J. B. als Geschichtschreiber. *Neujahrsblatt de la Bibliothèque de Zurich,* 1891, 49 pages avec portrait.

Bodmer avait quelque intuition que la Suisse n'est pas l'œuvre d'un hasard politique, mais bien celle, longuement préparée, des Alpes, de la race qui peuplèrent ces Alpes : les Alémannes, de la vie de ces « peuplades primitives » chères au doyen Bridel, des productions du sol, du climat, — de toutes ces causes directes et indirectes que sous-entend ce mot vague et commode de « milieu ». Nous avons déjà indiqué en passant avec quelle faveur cette « théorie du milieu » devait être accueillie en Suisse, car elle est, en définitive, indispensable à qui veut expliquer l'histoire et l'esprit d'une nation divisée par les langues, les religions et les races. Bodmer, dans son désir d'instaurer enfin une critique historique, ne savait comment s'y prendre, et comment préciser ses pensées secrètes, lorsque Montesquieu parut. L'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères* et les *Considérations sur les Romains* furent une révélation : les écailles lui tombèrent des yeux, tellement vive fut la lumière que ces deux ouvrages jetèrent non seulement dans son esprit, mais encore sur tout le passé obscur de la Suisse. Bodmer aurait pu être jaloux en voyant un Français réaliser avant lui, et avec tant de dextérité et de gloire, ce qu'il rêvait lui-même d'accomplir. Il n'en eut point la pensée. Il ne vit pas, — comment la chose eût-elle été possible ? — l'insuffisance de la méthode : il ne vit que cette méthode elle-même, sa précision empruntée aux sciences physiques, l'habileté toute juridique des commentaires, l'enchaînement des effets et des causes. Lui qui cherchait à rendre en langue allemande l'éloquence grave et claire des historiens de Rome, et qui n'y pouvait parvenir, avait enfin devant les yeux un modèle de style simple, nu, éclairé par de rares et solennelles images, animé par des portraits, élargi par des discussions abstraites et des idées générales. Car Bodmer, comme Montesquieu, revivait profondément l'Antiquité : cet amour de la liberté, cet esprit républicain, cet âpre civisme, cette discipline mili-

taire, cette ardeur dans les luttes intestines, il les retrouvait ou pensait les retrouver dans l'histoire même de l'Helvétie.

Bodmer se mit au travail. Il avait compris qu'avant d'ébaucher le plan d'une histoire nationale, il était nécessaire de recourir aux textes, de rassembler les matériaux, de les reviser, de les commenter. Mais nul n'était moins que lui un « blaireau solitaire », pour définir ainsi, avec Gottfried Keller, l'écrivain suisse ; incapable d'agir seul, dans une retraite studieuse et patiente, il résolut de provoquer un mouvement, de faire des prosélytes. Bodmer, professeur peut-être médiocre et médiocre orateur, était un causeur charmant toujours prêt à discuter, un maître excellent, un vrai chef d'école. Il réunit donc quelques amis et quelques élèves : Breitinger, toujours disposé à mener à bien les projets de son ami, le conseiller Martin Fuesslin, J.-H. Fuessli, J.-L. Escher, le futur statthalter Diethelm Hirzel, les futurs bourgmestres Heidegger et J.-Gaspard Landolt ; une véritable élite de jeunes citoyens, dont la plupart seront dans l'avenir des « pères de la patrie ». Haller, Zellweger, Iselin de Bâle, — cet « ami des hommes » suisse, — Lauffer, Altmann et le vieux Scheuchzer lui-même, qui ne devait mourir qu'en 1733, furent intéressés à l'entreprise. Nous avons vu, en étudiant la vie de Bridel, que dès 1729 Bodmer est en relation avec les érudits et les historiens de la Suisse romande : Loys de Bochat, Abraham Ruchat, Seigneux de Correvon et les principaux rédacteurs de la *Bibliothèque italique* et du *Mercure suisse*[1].

Le résultat de cette activité fut la publication, de 1735 à 1741, de trois énormes recueils qui sont, avec les archives de Zurlauben et celles de Jean de Müller, les sources de notre histoire nationale[2]. Le premier de ces recueils, la

[1] Cf. notre *Bridel*, ch. II, p. 77 s.

[2] Nous donnons à la fin de ce volume les sommaires détaillés de ces recueils.

Bibliothèque helvétique, parut en six volumes de 1735 à 1741. Il renferme des documents d'une importance extrême : dans le premier tome, la chronique de Thüring Frikart consacrée à la lutte, dans la ville de Berne, entre le peuple et les nobles (Twingherrenstreit) : c'était d'ailleurs, de la part de Bodmer, un acte de courage que de publier ces pages conçues dans un esprit tout à fait opposé à l'absolutisme gouvernemental du XVIIIe siècle suisse ; — dans le quatrième, la « Handfeste » ou charte de la ville de Berne et des extraits de Justinger, Tschachtlan et Diebold Schilling ; dans le cinquième, les « Gesta abbatum monasterii Sancti Galli » de Christian Küchemeister ; dans le sixième enfin, de nombreuses lettres de franchises. On trouve en outre dans la *Bibliothèque helvétique*, aux volumes quatrième et cinquième, un parallèle, dont Bodmer est certainement l'auteur, entre les libertés primitives de la ville de Zurich et celles de la ville de Berne et, dans le dernier volume, une petite étude consacrée aux Alémannes sous la domination des Francs. Le 12 janvier 1734, notre critique écrit à Seigneux de Correvon : « Je crains que vous ne m'attribuassiez, Monsieur, plus qu'il ne m'appartient de la *Bibliothèque helvétique* : il est vrai que je pourrais revendiquer une grande partie de ses articles, mais il y en a aussi dont je souhaiterais d'être l'auteur, sans l'être ; il y en a encore que je serais fâché d'avoir composés. » Cette discussion dans le but de rendre à Bodmer ce qui lui appartient, outre la mise au jour de la chronique de Frikart, n'offre guère d'intérêt à notre point de vue : M. Gustave Tobler l'a faite avec conscience, nous renvoyons le lecteur à sa très intéressante monographie[1]. D'une manière générale, on peut dire que Bodmer a compilé à lui seul les quatre premiers volumes.

Le *Thesaurus historiæ helveticæ* (1735) fut en revanche

[1] Op. cit., p. 15-16.

l'ouvrage de Breitinger, en grande partie du moins. Ce riche « trésor » renferme également un grand nombre de chroniques : celle du Fribourgeois Gullimann, que ses correspondants vaudois ont peut-être communiquée à Bodmer [1], celles de Vitoduran, de Pirkheimer sur la guerre de Souabe, la description de la Suisse et le Panégyrique de Glaréan avec le commentaire de Myconius de Lucerne, la chronologie de Suicer, l'*Helvetia antiqua et nova* de Plantin, enfin la description du Valais et le *De Republica Helvetiorum* de Simler. Mais déjà, en 1734, J.-K. Fuessli avait réédité ce dernier ouvrage. Entre temps, de 1734 à 1736, Iselin avait fait paraître à Bâle, au grand dépit de Bodmer qui aurait bien voulu se réserver ce privilège, le fameux *Chronicon Helveticum* de Tschudi : édition incomplète et défectueuse, ce qui ne laissait point de vexer le Zuricois mieux préparé que son confrère le philanthrope à une pareille besogne.

Breitinger a cependant moins de part que Bodmer [2] aux *Contributions historiques et critiques* : quatre parties réunies en deux volumes, et publiées à Zurich en 1739, dans le but d'étayer, mais aussi de compléter le médiocre ouvrage de Lauffer. Ces *Contributions*, qui contiennent d'ailleurs une chronique importante de Myconius et de nombreux documents diplomatiques intéressant la ville de Zurich, sont plutôt, grâce aux nombreuses études originales qu'elles renferment, un acheminement vers l'histoire proprement dite.

Cependant le premier enthousiasme commençait à diminuer, car Bodmer exigeait de ses collaborateurs une somme de travail que la plupart ne pouvaient fournir. Il aurait voulu fonder, comme complément de la *Société des peintres*, une société de jeunes historiens patriotes qui, chaque année au moins, aurait livré au public une chronique ou une charte suivie de commentaires, une étude originale et des « nova li-

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 78.— [2] Tobler, p. 21-22.

teraria helvetica ». Mais, après avoir laissé à leur maître presque toute la besogne, les « auteurs en effigie » se dérobèrent. « Cet institut si louable, écrit en français Bodmer, le 30 décembre 1736, se sacrifie à la paresse de quelques-uns de ses auteurs, et à l'ambition mal entendue des autres, qui donnent tout leur temps à des affaires civiles, ou scolastiques, pour s'attirer les louanges du grand peuple, ou pour tenir le gouvernement de l'école, sans se soucier de porter leur nom plus loin que ne vont les circonvallations de notre ville[1]. »

Mais publier des documents ne suffisait point à Bodmer : une lanterne à la main, comme Diogène cherchant un homme, il cherchait un historien. Comme il n'en pouvait découvrir, force lui fut de se rabattre sur l'honnête et médiocre Lauffer de Berne. Ce dernier avait été chargé par son gouvernement de continuer la chronique de la ville ; il le fit en s'efforçant d'élargir son sujet jusqu'à le transformer en une véritable histoire de la nation tout entière. Bodmer était au courant de son travail, lui-même avait reçu des autorités zuricoises une mission analogue. Là-dessus, Lauffer mourut : qu'allait devenir son manuscrit ? Après beaucoup de démarches, Bodmer parvint à en insérer un fragment dans la *Bibliothèque helvétique*, mais il aurait désiré publier l'œuvre complète, avec le secret espoir de la corriger et de l'enrichir. Il craignait surtout que l'intrigant et incapable Altmann, son « ennemi intime », ne fût chargé de cette besogne ; il craignait encore, au nom de la vérité historique, l'intervention de la censure bernoise qui ne tolérait pas la moindre critique, même indirecte, et biffait sans vergogne le moindre document défavorable au patriciat. Bodmer ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur la valeur de l'ouvrage de Lauffer, qu'il nommait, dans l'intimité, « un vrai roman », et dont le style lui semblait déplorable ; mais enfin c'était pourtant

[1] Tobler, p. 15.

mieux qu'une chronique : une histoire. Le 16 février 1736, il passa traité avec la femme de l'auteur ; le manuscrit lui fut livré, mais les choses traînèrent en longueur : en octobre seulement il reçut l'autorisation d'imprimer, avec la stricte défense de retoucher le manuscrit. Peu après, l'ouvrage parut. Pour mécontent qu'il fût, Bodmer se donna beaucoup de peine afin de répandre cette histoire manquée : il la recommanda, un peu tièdement d'ailleurs, à ses amis de Lausanne, et chargea même le bon Loys de Bochat de le traduire en français ; par bonheur, cette traduction ne fut qu'ébauchée [1].

Livré donc à ses propres ressources, le professeur Bodmer ne laissa point, malgré tout, de consacrer à l'histoire nationale une part de son temps. Chargé en 1729 par le Conseil de Zurich de continuer la chronique de Rahn, il se mit au travail sans grand enthousiasme. Cette commission, en effet, n'était point agréable, point facile. Les gouvernements suisses avaient pris l'habitude de confier à quelque jurisconsulte, ecclésiastique ou régent, — sorte d'« historiographe de la couronne » ou plutôt du patriciat, — la relation minutieuse de leurs faits et gestes plus ou moins glorieux. Mais à une époque d'absolutisme, où l'on ignorait d'ailleurs que la science historique pût même exister, ces relations étaient soumises à un contrôle sévère : il ne s'agissait point de blâmer, de critiquer, ni même d'expliquer ; les archives, au nom du secret d'Etat, étaient tenues sous clef rigoureusement ; un plan était tracé d'avance, dont il était interdit de s'écarter. Dans ces conditions, on comprend le crédit qu'on peut ajouter à certaines chroniques, bien que la plupart d'entre elles soient infiniment précieuses, si toutefois l'on veut bien ne leur demander que des dates et de menus faits. Une telle besogne était particulièrement

[1] Cf. Tobler, p. 16-20, et notre *Bridel*, p. 79-80.

odieuse à Bodmer ; il s'efforça, autant que possible, de satisfaire aux exigences de sa conscience et de la vérité. La censure l'obligea de suspendre son travail ; en 1731 seulement on lui permit de continuer, mais on se refusa catégoriquement à lui communiquer les pièces nécessaires. Dès lors, il ne songea plus qu'à passer à plus souple que lui une charge à laquelle il ne pouvait satisfaire ; en 1746, sa demande fut accordée. Le résultat de ses recherches est un manuscrit plein de ratures, de près de deux cents pages, déposé à la Bibliothèque de Zurich ; le titre est : *Actes et histoires des Confédérés au XVIIIe siècle* [1]. Bodmer laissait en outre un autre manuscrit consacré aux troubles du pays d'Appenzell et quelques travaux, encore inédits, d'importance toute secondaire [2].

Ces déboires eurent pour effet de le dégoûter durant plus de trente années de l'histoire. Le jeune Bodmer s'était, en effet, réfugié dans le passé avec enthousiasme, par dégoût du temps présent, par amour pour la liberté, par besoin de découvrir quelque part dans les Alpes un âge d'or héroïque : en un mot, par « helvétisme ». Il vit qu'il s'était engagé trop tôt dans cette voie et il rebroussa chemin pour rentrer dans la poésie, la critique, la littérature proprement dite : en ce domaine, du moins, il était le maître, et il pouvait sans crainte parler fort, au nom de la vérité. Cependant, jusqu'en 1775, — c'est-à-dire durant un demi-siècle, — il conserva sa chaire officielle.

Lorsqu'il revint à l'histoire, — ce fut dans la seconde moitié du siècle, — les temps avaient changé : Bodmer était un vieillard dont les cheveux blancs inspiraient d'autant plus la déférence et l'attention qu'il jouissait lui-même d'une renommée incontestable. Mais il avait évolué. L'esprit nouveau avait progressé en lui ; sous l'influence de Rousseau, de

[1] *Von den Handlungen und den Geschichten der Eidsgenossen in dem 18. Jahrhundert.* Cf. Tobler, p. 26.
[2] *Die Geschichte der Unruhen in Appenzell.*

l'*Inégalité*, de l'*Emile*, du *Contrat social*, ses utopies se précisaient, devenaient pressantes et agressives. Il voyait plus clairement les lézardes d'un édifice politique vermoulu ; il sentait de plus en plus l'impérieux besoin de se faire l'éducateur de la jeunesse, d'agir sur elle, de la pousser à l'assaut; son orthodoxie religieuse s'était transformée en déisme et les lettres et la science pures ne le captivaient plus. Il se remit donc à l'histoire, moins en historien qu'en moraliste.

Bodmer était un trop bon Suisse, un trop bon Allemand pour ne point avoir la manie de « penser en bande », comme disait Baudelaire. Des *Peintres* à l'*Historisch-politische Gesellschaft* dont nous allons nous occuper maintenant, il ne cessa de fonder des sociétés. Il appartenait d'ailleurs à un âge où mille chapelles se formaient, plus bizarres les unes que les autres, — telle la « franc-maçonnerie égyptienne », — dans le but de révolutionner le monde et d'en faire une Arcadie peuplée d'« âmes sensibles ». Heureusement, disons-le à notre propre décharge, Bodmer était, comme la plupart de ses compatriotes, doué de sens pratique.

Donc, le 1er juillet 1762, Bodmer, à la tête d'un groupe nombreux de jeunes gens, fonda la *Société d'histoire et de politique*. Il est vraisemblable que cette dernière, dont on retrouve l'idée dans les *Songes patriotiques* du Lucernois Balthassar, ne laissa point d'inspirer à son tour les créateurs de la fameuse *Société helvétique* de Schinznach ou d'Olten [1].

Bodmer s'empressa de doter ses nouveaux disciples d'un règlement sévère que M. Tobler a publié à la fin de sa monographie. Nous y lisons que la société a pour but de se livrer à une étude consciencieuse des principes qui sont à la base d'une « politique vraiment philosophique » ; de reconnaître les avantages, les défauts, les lacunes des différents modes

[1] Les *Patriotische Träume eines Eidgenossen*, etc., parurent en 1758 ; sur Balthassar, son livre, l'histoire de la Société helvétique, cf. notre *Bridel*, chap. V, p. 171-186.

de gouvernement ; d'apprendre à la jeunesse l'histoire de la patrie ; de provoquer enfin dans les cœurs des futurs citoyens le désir d'être utiles à leur pays et de le servir d'une manière éclairée et généreuse. L'influence des idées émises par Rousseau dans son petit traité d'économie politique est indéniable. La société se réunissait, dans une maison corporative, une fois par semaine, le mercredi, de cinq à six heures et demie du soir. Il était strictement défendu de fumer et de boire du thé, du café ou du vin. La cotisation se montait à trois « gouldes » : cet argent devait être employé à la composition d'une bibliothèque. A la tête de la société il y avait un comité élu selon toutes les règles : le secrétaire était chargé de tenir au clair les procès-verbaux et un « diarium ». A chaque réunion un membre lisait un travail d'au moins huit pages, que l'on critiquait à l'assemblée suivante ; le reste du temps était employé à des discussions d'où la satire et même la simple plaisanterie étaient sévèrement exclues. Chaque sociétaire était obligé de compiler annuellement un ou deux historiens et de donner sur ce travail réglementaire une « bonne récension » ; il s'engageait en outre à être un modèle, soit comme homme privé, soit comme citoyen. Pour devenir membre de la société, il fallait poser sa candidature : le « dignus es intrare » prononcé après un sévère examen, on se devait contenter, durant un mois, d'être simple auditeur ; ensuite on était régulièrement admis, après toutefois une lecture solennelle, sorte de « discours de réception [1] ». De temps en temps on s'exerçait à l'éloquence juridique ou parlementaire.

Les excellentes intentions, naïvement et pompeusement exprimées, du « père Bodmer » nous peuvent aujourd'hui faire sourire. Mais n'oublions pas que nous devons nous efforcer de revêtir l'état d'esprit du XVIIIe siècle. Ayons donc quelque

[1] Cf. les articles I, II, III, VIII, IX, X, XIII-XV, XIX, XXIII.

reconnaissance envers ces hommes qui ont voulu, avec tant de désintéressement, faire l'éducation civique et morale de nos pères : nous leur devons notre patriotisme, notre existence nationale, notre indépendance politique et intellectuelle.

Bodmer, qui voyait grand, songeait à rédiger avec ses collaborateurs une histoire générale de la Suisse, — cette idée le hante toujours, — en trente-six chapitres ; mais le beau zèle des premiers jours, naturellement, se refroidissait peu à peu. Les réunions devenaient moins fréquentées ; seul un petit groupe de fidèles tenait bon : le professeur Nüscheler, Gaspard Escher, Salomon Orell, le pasteur Hess, les frères Fuessli, le jeune Pestalozzi, Lavater. Mais Bodmer ne perdait point courage. « C'était un spectacle qui aurait dû remplir de remords les personnes encore sensibles au délicat sentiment de l'honneur, que de voir combien souvent, en hiver, malgré la neige, le vent et la tempête, ce respectable vieillard se rendait à pied aux assemblées. Il trouvait la plupart du temps la salle à peu près vide, et il rentrait chez lui, suivi de quelques disciples, sans faire semblant de voir assis à la porte de n'importe quelle taverne, des membres de la Société, qui n'étaient plus même capables de rougir [1]. » En 1769, Bodmer fit en vain un nouvel effort pour transformer et rajeunir son œuvre dont le nom fut changé en celui de *Société des patriotes suisses* [2] ; en 1770 la dissolution fut prononcée. D'ailleurs, de plus en plus, les questions morales, sociales, politiques, agricoles prennent la place de l'histoire qui disparaît peu à peu des procès-verbaux.

[1] De Fuessli ; cit. par Zehender-Stadlin : *Pestalozzi*, vol. I, Gotha 1875, p. 294-295.

[2] *Helvetische-vaterländische Gesellschaft.*

II

Bodmer n'a point laissé d'œuvres historiques. Il a semé deux ou trois idées essentielles, nouvelles alors, mais qui nous paraissent très simples : nécessité d'une histoire suisse dans le but de répandre le sentiment national ; méthode critique basée sur les sources et sur la théorie du « milieu » telle que la concevaient alors Montesquieu et l'abbé Dubos ; enfin, importance du style et de la beauté de la forme. Mais il est temps de préciser ce jugement sommaire.

Notons tout d'abord que les idées de Bodmer sont un peu confuses. On ne peut lui reprocher ce que l'excellent doyen Bridel se reprochait spirituellement à lui-même : « J'avais deux Muses, en sorte qu'en écrivant je n'ai jamais pu distinguer nettement ce qui me venait de l'une et ce qui m'arrivait de l'autre [1] ; » en revanche, il n'en est pas moins vrai que l'histoire et la littérature s'enchevêtrent encore dans son esprit. L'introduction des *Contributions historiques et critiques* débute par des théories littéraires sur le merveilleux et le vraisemblable : « La vérité est l'âme de l'histoire, comme la vraisemblance celle de la fable [2]. » Ce qui nous déconcerte, en tête d'un recueil de documents. D'ailleurs, tous les travaux de Bodmer sont incomplets, superficiels ; bien qu'on n'y trouve plus ces fables qui encombrent les articles de Bridel et les ouvrages du baron d'Alt, l'auteur puise encore parfois à des sources troubles et peu sûres. Il serait toutefois injuste de méconnaître une sérieuse volonté d'être informé de première main, précis, exact, impartial. Il serait encore plus injuste et plus sot de demander à des historiens de l'ancien régime autre chose que ce qu'ils ont pu et voulu faire. L'erreur que Bodmer a commise, c'est de sacrifier, en

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 424. — [2] *Empfehlungs-Schrift*, p. 1.

littérature l'art, en histoire la science et la méthode à des utopies sentimentales, à des préoccupations morales et pédagogiques.

D'ailleurs, l'esprit, le sens des études historiques de Bodmer nous intéressent bien plus que la *lettre* et ont une tout autre importance. Voici une déclaration singulièrement courageuse : « On prétend que la connaissance des choses de l'Etat ne concerne que les hommes au pouvoir, parce que c'est à eux seuls qu'est confiée la direction des affaires publiques. Mais ces hommes d'Etat ne sont qu'une minorité ; et l'histoire, *qui est écrite par le peuple tout entier*, a un autre but que d'enseigner l'art de gouverner. Une telle conception de l'histoire a peut-être quelque fondement dans une monarchie, mais non dans les Etats libres où chaque citoyen prend part aux affaires publiques, s'intéresse aux destinées de la patrie, et peut être appelé à faire partie du magistrat.... Se figurer que l'on peut connaître l'homme d'Etat avant d'avoir étudié l'homme tout court est une erreur singulière [1]. »

L'histoire est à l'usage du peuple. Dans les circonstances au milieu desquelles l'esprit national se débattait en Suisse, au XVIIIe siècle, la vulgarisation devait précéder la science : on ne doit pas l'oublier. Mais tandis que d'autres, plus tard, comme Lavater, exalteront à plaisir le chauvinisme ou anémieront l'énergie des intelligence et la vigueur des sentiments à l'aide des lieux communs de l'helvétisme, Bodmer, lui, — et c'est là son incontestable mérite, — s'efforce de ne point perdre pied, de demeurer dans la réalité des faits. Il a raison, et il a ses raisons. Et puisque avant de parler de la patrie il faut bien commencer par définir le patriotisme, il le fait sans exaltation inutile : « On se figure volontiers, nous dit-il en effet, que l'amour de la patrie est la conséquence logique d'un raisonnement approfondi, le résultat d'une comparaison entre

[1] *Hist. Beyträge :* Empfehlungschrift, p. 15.

notre pays et les autres nations, soit au point de vue de la fertilité du sol, de la situation géographique, du paysage, de l'excellence du climat, soit au point de vue des lois et des modes de gouvernement. Ceci est une erreur. Nous aimons notre patrie avant de la connaître. Nous l'aimons malgré tous ses défauts, malgré la faim, la soif, la froidure, la chaleur, la sécheresse, l'âpreté d'une nature sauvage ; nous l'aimerions encore, lors même que nous pourrions avec fondement être mécontents de sa constitution ou des magistrats qui nous gouvernent. Notre patriotisme a comme source l'habitude ; nous sommes nés dans ce pays ; nous nous tenons debout, nous allons et venons sur un sol qui nous appartient et qui est une part de nous-mêmes.... L'amour de la patrie n'est, — le sens même du terme le prouve, — qu'un attachement au pays, à la terre où nous vivons, attachement instinctif et qui est indépendant des circonstances[1]. »

Le but de l'histoire est donc de rendre compte des raisons naturelles et profondes qui font du patriotisme un instinct physique ; de là, logiquement, la nécessité de remonter aux origines, d'étudier les qualités du sol, la géographie, la géologie, — de s'attacher aux mœurs du peuple plutôt qu'aux faits de guerre ou qu'aux fastes diplomatiques. Idée toute moderne, que plusieurs grands esprits, — Bodmer, Herder, Montesquieu, Goethe, Jean de Müller, Iselin, — ont eu, au XVIII[e] siècle, le mérite de concevoir.

L'intelligence de Bodmer était trop vagabonde pour s'attacher longtemps à l'application d'une théorie. Le critique zuricois se contenta de quelques indications. Il ne nous a laissé ni traité, ni livre ; nous n'avons de lui que des esquisses. La plus courte, mais certainement l'une des plus intéressantes, est le petit travail intitulé : *Causes de la grandeur de la ville de Berne*[2]. Sans doute, Lauffer lui a fourni les

[1] *Geschichte des Regiments der Stadt Zürich.* Hist. Beyträge, vol. I, n° 1, p. 1-2. — [2] *Hist. Beyträge*, vol. I, n° 2.



ZIMMERMANN

matériaux. Ces causes sont tout d'abord d'ordre politique, économique : les Zæhringen ont fondé la cité patricienne pour en faire un point d'appui contre la féodalité bourguignonne et savoyarde ; ils l'ont rendue libre et redoutable, moins par amour que par calcul, afin de hâter la ruine des seigneurs environnants. Berne put donc jouir très tôt de toute l'importance d'une république placée sous la protection impériale. Mais elle fut grande parce qu'elle sut profiter de tous ces avantages pour s'organiser fortement à l'intérieur, assimiler un grand nombre de nouveaux bourgeois, établir un juste équilibre entre la noblesse et le peuple, créer et favoriser des corporations laborieuses, habituer ses citoyens au métier des armes et aux privations de la guerre, faire régner partout la sagesse et l'ordre.

Nous avons analysé ce petit morceau de préférence à deux autres études analogues, toutes deux adroites et intelligentes, contenues dans la *Bibliothèque helvétique* : puissance des Confédérés après la guerre de Bourgogne, comparaison entre les franchises de Zurich et de Berne [1], — uniquement pour en signaler la conclusion qui nous semble prophétique. Montesquieu, dans ses *Considérations*, avait consacré au patriciat bernois ces lignes fameuses : « Il y a à présent dans le monde une République que personne ne connaît, et qui, dans le secret, dans le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses lois, et ce ne sera point l'ouvrage d'un Législateur, mais celui de la corruption même [2]. » On peut supposer que l'excellent Marc-Michel Bousquet, libraire à Lausanne, prit prétexte de ces éloges pour dédier à « Messieurs les Avoyers, petit et grand

[1] Tome I, *Von dem Ansehen und der Hochachtung, in welche die Eidsgenossen sich durch die Burgundische Siege gesetzet haben.* — Tome IV, *Vergleichung* der ursprünglichen Freyheiten bey den Städte Z. u. B.

[2] Page 108-109 de l'édition citée plus bas.

Conseils de l'Etat extérieur de la ville de Berne », la belle édition qu'il donna en 1749 du livre de Montesquieu. Mais Bodmer, après avoir traduit ce passage de son historien favori, ajoute ce bref commentaire : « Je doute que l'auteur ait connu la constitution de l'Etat de Berne autrement que par ouï-dire. Il y a longtemps que cette République est au plus haut degré de sa grandeur. Sa raison ne lui permet plus de s'étendre davantage. C'est beaucoup déjà qu'elle se puisse maintenir. Elle n'a point d'autres ambitions, ni d'autres maximes politiques que de se conserver intacte. Devrait-elle par malheur s'annexer de nouveaux territoires, ce serait la preuve qu'elle a perdu sa sagesse traditionnelle. Les changements de constitution qui ne laisseraient point de survenir alors n'auraient pour cause, ni cette corruption dont parle l'auteur français, ni le despotisme d'un usurpateur : mais Berne et tous ses sujets deviendraient la proie d'une puissance voisine[1]. » Si l'on songe à la conquête du Pays de Vaud, et à ses conséquences : aux efforts faits par les Vaudois à la fin du XVIII[e] siècle pour rentrer en possession de leurs anciens privilèges, au prétexte dont se servit le Directoire pour entrer en Suisse et à la chute de Berne en 1798, on conviendra que Bodmer avait vu clair et jugé de haut.

Bodmer a laissé deux opuscules qui mériteraient d'être réédités. Je crois que M. Baechtold a exagéré la valeur et l'importance de ces « *Narrations historiques* destinées à faire connaître l'état d'esprit et les mœurs de nos ancêtres, » car enfin ces quatre-vingt-dix-sept « histoires », pour bien choisies qu'elles soient, ne sont que des anecdotes écrites à l'usage de la jeunesse : elles ne concernent guère plus la littérature que celles dont fourmille le *Conservateur* du doyen Bridel. Mais elles ont une naïveté de style fort plaisante et un charme désuet qui séduit. Cependant il faut se garder de

[1] *Ursachen*, p. 134-135.

les comparer aux contes des frères Grimm[1]. En revanche, l'*Histoire de la ville de Zurich*, publiée également en 1773, « pour les écoles réales, avec approbation supérieure, » est est peut-être le meilleur des ouvrages en prose de Bodmer, — le seul aujourd'hui complètement lisible.

Ces cinquante pages, — une brochure, — sont une adaptation du style et de la méthode de Montesquieu, historien de la grandeur et de la décadence romaines, à l'histoire de la grandeur et de la décadence zuricoises. Mais il ne s'agit point d'un pastiche ; au contraire, nous pouvons admirer sans réserve, soit cette forme large, claire et grave, — jamais la prose de Bodmer n'a été aussi précise et aussi harmonieuse, — soit cette vision, précise et harmonieuse elle aussi, de l'évolution, moins de l'histoire politique d'une cité que de son histoire sociale. En effet, ce point de vue nouveau est remarquable. Bodmer inaugure ce que les Allemands d'aujourd'hui nomment, un peu lourdement, la « Kulturgeschichte ».

Bien que Bodmer ne pénètre pas dans l'histoire elle-même, — et peut-être pour cette raison, — bien qu'il se contente de planer à une hauteur d'où tout apparaît sur un plan uniforme, les grandes lignes qu'il a tracées de la civilisation à Zurich et en Suisse sont encore parfaitement exactes. Les peuplades primitives : Helvètes, Celto-Gaulois, ont été civilisées par Rome et par le christianisme. Puis les Germains s'avancent. Ici Bodmer paraphrase la *Germanie* de Tacite : « Les Germains avaient le travail manuel en aversion, les travaux de guerre exceptés. Ils ne se mettaient en sueur avec plaisir que sur les champs de bataille. Ils vivaient plus volontiers du glaive que de la bêche. Leurs richesses consistaient uniquement en esclaves, en un petit nombre de bestiaux, en chevaux et en armes. Leur pays était assombri par des forêts pleines de gibier ; les fleuves débordés avaient transformé

[1] Baechtold, p. 546. Les *Historische Erzählungen* parurent à Zurich en 1769.

les régions basses en marais et en prairies humides. Ces barbares aimaient mieux détruire que construire et que planter. Ils ne pouvaient souffrir que leurs demeures fussent voisines, et des places fermées leur étaient aussi odieuses que des prisons[1]. » De l'immense multitude des peuples germaniques, quelques tribus se détachèrent, vinrent occuper l'Helvétie du nord et de l'orient : les Alémannes, ancêtres des Suisses allemands. Bodmer ne nous dit rien de précis sur les origines mêmes de sa ville : il en aurait été incapable. Il ne daigne point s'arrêter aux guerres et aux batailles : il lui paraît d'une importance plus considérable d'apprendre à la jeunesse zuricoise qu'un couvent de femmes, fondé par Louis le Germanique, fut le premier noyau de la république future ; que sous Henri l'Oiseleur on entoura la cité de murailles flanquées de tours ; que, dès le moyen âge, Zurich était par le Gothard en relation commerciale avec la Lombardie. D'ailleurs il répète les erreurs de son époque : le séjour de Charlemagne, les prédications de cet Arnold de Brescia dont il fait un précurseur de Zwingli et auquel il a consacré deux drames fort pitoyables[2]. Il note en revanche qu'en 1336 les coteaux du lac produisaient un vin aussi bon que celui d'Alsace. Il nous initie aux premières lois somptuaires : il était interdit par exemple d'inviter à un mariage plus de quarante personnes, vingt de chaque sexe, non compris les enfants et les serviteurs, — de se mettre plus d'une fois à table, — et d'avoir plus de deux chanteurs, deux violons et deux flûtes[3]. Il consacre trente-cinq lignes aux changements survenus dans le costume vers le milieu du XIV[e] siècle[4]. Nous savons par lui à quelle époque on agrandit l'enceinte, on plaça des horloges dans les tours, et pourquoi les guerres de Bourgogne, d'Italie et de la Réforme ruinèrent

[1] Pages 5-6. — [2] *Arnold von Brescia i. Z.* Francfort, 1775 ; *A. v. Brescia i. Rom*, 1776, sans nom de lieu. — [3] Page 22. — [4] Pages 27-29.

pour un temps l'industrie. Il cite le Pogge qui fait l'éloge de la vie zuricoise, de son élégance et de ses raffinements. Il cite les vers latins de Glaréan consacrés à la louange de la ville célèbre que partage en deux l'onde vive du « Limagus ». Sa conclusion [1] est un témoignage précieux sur les mœurs de Zurich à l'époque moderne, témoignage qui corrobore ce que nous avons dit dans le premier chapitre de cet ouvrage : « Au siècle de Bullinger, on s'occupa spécialement des sciences qui ont quelque rapport avec la religion ; mais lorsque la foi fut affermie, on se désintéressa de ce genre d'études. A l'âge suivant, l'érudition fut employée à combattre l'arminianisme et le pélagianisme ; l'enseignement de la religion devint allégorique et symbolique, jusqu'au jour où de grands hommes mirent plus de lumière et plus de vie dans les intelligences. Auparavant, on avait peur de l'exégèse et de la logique. Religion naturelle, droit naturel, philosophie, morale et physique, on considérait tout cela comme inutile ou nuisible. On regardait comme superflus ou méprisables les beaux-arts, l'étude de la langue allemande, la littérature. La plupart des savants lisaient les Grecs et les Romains, non pour le contenu de leurs œuvres, mais pour des motifs uniquement grammaticaux. Bien plus tard seulement, l'âge d'or de la littérature française : le siècle de Louis XIV, commença d'exercer une influence vivifiante sur de meilleurs esprits : on vit alors paraître à Zurich des ouvrages en vers et en prose, dans lesquels les grâces retrouvées étaient soumises au vrai et à l'utile, sans excès de sensibilité. Les voyages fréquents que faisaient en France les jeunes citoyens de qualité, eurent certainement pour résultat d'importer dans notre ville la mode et la frivolité, mais aussi la politesse, la connaissance des auteurs classiques et le bon goût. Les plaisirs de la lecture cessèrent d'être le pri-

[1] Page 49.

vilège des seuls savants et se répandirent dans toutes les classes. »

A notre point de vue, cette page est très importante. Ecrite avec prudence, elle nous permet de lire entre les lignes. Nous y lisons deux choses : la première, c'est que la censure officielle était devenue moins sévère, preuve indiscutable de l'action salutaire exercée par l'Ecole zuricoise, et surtout par son chef, sur les progrès de la culture ; la seconde, c'est qu'on a tort de faire du vieux Bodmer un ennemi de l'influence française.

S'il ne fut point donné à Bodmer d'écrire cette grande histoire de la nation suisse qu'il n'a cessé de rêver et de désirer, tout au moins en a-t-il laissé le plan à ses disciples et à ses successeurs. Plan un peu arbitraire, mais large et non dépourvu de grandeur. Un manuscrit de quarante-deux pages, déposé à la Bibliothèque de Zurich, sous le titre d'« Histoire des changements survenus dans notre patrie[1] », nous donne une division en seize périodes, singulièrement intéressante. Helvètes, Romains, époque des Alémannes et des Burgondes, domination des Francs ; les pays suisses sous le saint Empire, l'Alliance, les guerres pour la liberté : Morgarten, Laupen, Sempach ; le « développement », les « rivalités intérieures » : les Suisses contre Zurich (1436-1450) ; les luttes contre les puissances voisines, la « période des conquêtes glorieuses » : guerres de Bourgogne et d'Italie, enfin la Réforme : — ces douze premières divisions ont, encore aujourd'hui, leur justification dans l'histoire même. Mais quand Bodmer arrive aux temps modernes, le recul lui manque : il a raison d'esquisser un chapitre consacré aux progrès des arts et des sciences et un autre aux « services étrangers », mais il accorde en revanche trop d'importance à la guerre du Toggenbourg envisagée isolément. Quant à la dernière période : *Epoque du goût et*

[1] *Geschichte der Veränderungen in unserem Vaterlande.*

de l'intimité[1], elle nous révèle simplement l'idéal de force et de vertu que rêvaient, avec Bodmer, tous ces grands esprits qu'il appelle les « restaurateurs » : un Haller, un Werenfels, un Jean-Alphonse Turrettini.

Comme historien, Bodmer a exercé dans toute la Suisse, et même à Lausanne, à Genève et à Neuchâtel, une réelle influence : ce que fut Bridel le prouve avec éclat. Influence personnelle, propagée par l'enseignement, la parole, la correspondance. Il a ouvert des chemins nouveaux, il a marché le premier sur la route sûre de la tradition ; il a rendu possible cette *Histoire* de Jean de Müller qu'il lui fut encore donné de saluer en ces termes enthousiastes : « L'ouvrage de Müller n'est pas seulement l'une des gloires de la littérature historique, mais encore un des remparts de la Suisse[2]. »

Bodmer eut le sens de l'évolution.

III

La plus grande erreur commise par Bodmer fut de se croire doué de génie poétique. Cette erreur lui fit perdre la moitié de son temps et, par le ridicule dont elle le couvrit sans cesse, faillit compromettre gravement sa gloire. Lui, qui aimait Boileau, aurait sagement agi en méditant ces vers de l'*Art poétique :*

> Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces
> Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

Voici comment procédait Bodmer : il transformait en poésie l'érudition. Dangereux moyen. Aucun de ses drames, de ses tentatives épiques, de ses « patriarcades » ne saurait se passer d'un commentaire. Il confondait avec l'inspiration l'en-

[1] *Zeitpunkt des Geschmackes und der Vertraulichkeit.*
[2] Cité par Mœrikofer, p. 235.

thousiasme provoqué en lui par ses idées et par ses découvertes. C'est ainsi que ses ouvrages critiques lui firent écrire le *Caractère de la poésie allemande* et la *Muse de Drollinger :* ses meilleurs vers, car il avait au plus haut point un talent didactique. Adaptateur habile, nous le verrons tirer du moyen âge germanique, non certes des chefs-d'œuvre, mais d'amusantes transformations, selon le goût classique, de la rude poésie des Nibelungen. A leur tour, le désir de rivaliser avec Milton et Klopstock et sa vénération pour la Bible nous vaudront, hélas! cette grande machine qui a nom la « Noachide », — vrai déluge de mauvais vers, — et de fades églogues. Bodmer voulait à tout prix occuper la première place, il ne pouvait souffrir aucun rival : les lauriers tragiques de Wieland et surtout de Lessing l'empêchaient de dormir. Eperonné par l'influence de Shakespeare, durant dix-sept ans consécutifs, de 1759 à 1776, il n'écrivit guère que des drames [1]. Les Saintes Ecritures, la littérature grecque, l'histoire romaine, celle du moyen âge et surtout celle de la Suisse l'obsédaient sans trêve, et il se laissa tromper par les titres qu'elles lui suggéraient. Il s'abaissa même jusqu'à employer le théâtre comme un moyen de parodier, de ridiculiser ses adversaires : il ne vit pas combien, et de quelle fatale manière, soi-même il se parodiait.

Bodmer a produit près de soixante pièces, toutes illisibles, sauf une. Les brûler, les oublier serait rendre à sa mémoire le plus grand des services. Mais comme il a cherché à tirer de l'histoire nationale un théâtre national lui aussi, nous devons perdre quelques minutes, non point à analyser ces tragédies patriotiques, mais à en dégager le sens, l'idée maîtresse.

Bodmer s'est servi du drame dans un but de vulgarisation et d'enseignement civique. Ce qu'il écrivait était injouable, il

[1] Pour tous détails, voir Baechtold, p. 636-654.

le sentait bien lui-même : résolument, il abandonna l'ambition de grimper sur la scène et il ne pensa plus qu'à se faire lire.

Ses « drames suisses » sont au nombre de dix, en y comprenant *Frédéric de Toggenbourg* [1], le moins maladroit comme composition scénique, et *Arnold de Brescia à Zurich.* Ils décèlent une triple influence : Shakespeare pour l'action, les Grecs pour la forme, Rousseau pour les idées. L'article « politisches Trauerspiel », que Bodmer lui-même rédigea pour la *Théorie des Beaux-Arts* de Sulzer, renferme la définition de ce qu'il croyait être un nouveau genre : Les Grecs se sont servi du théâtre pour faire l'éducation civique du peuple. A Sparte, à Athènes, en effet, le peuple était souverain ; il fallait donc qu'il fût instruit de ses droits et de ses devoirs. La tragédie antique n'avait point d'autre but. Dans les grandes monarchies comme dans les grandes républiques modernes un tel usage de la scène est impossible ; dans de petits Etats libres, comme la Suisse, il n'y a en revanche point de théâtre. Mais un poète patriote évitera facilement cette difficulté en composant des pièces, non pour le public réuni, mais pour le lecteur isolé. Il y trouvera même son avantage : il n'aura point, en effet, à se préoccuper du goût, de la mode, des préférences des spectateurs, des habiletés scéniques indispensables au succès d'une pièce. Il pourra dire, sans craindre les sifflets de la cabale, toute la vérité, s'attarder dans les digressions, ne rien dérober derrière les coulisses. Bodmer voyait dans ce « Lesedrama » un moyen en quelque sorte pharmaceutique de faire passer des notions essentielles dans l'intelligence du peuple, sans avoir à craindre les ciseaux de la censure. Il se mit donc à l'œuvre. Le premier drame qui, à ce point de vue, nous intéresse, est intitulé : *Les Suisses contre toi, Zurich !* Il fut écrit entre le

[1] *Friederich von Tockenburg :* Drey neue Schauspiele, Zurich, 1761.

mois d'octobre 1757 et celui de mars 1758 ; il est resté manuscrit. Bodmer connaissait bien le sujet qu'il avait eu tout le loisir d'étudier dans les archives de l'Etat : les querelles entre Zurich et le canton de Schwyz à propos de la succession du dernier comte de Toggenbourg, de 1436 à 1473, la guerre civile, la bataille de Saint-Jacques, le 22 juillet 1443, durant laquelle fut tué le vaillant bourgmestre Stüssi, enfin le siège de 1444. Malheureusement, c'est là un drame d'historien : fragments de chroniques, actes diplomatiques découpés en dialogues, arrangés à la Shakespeare. Cette longue pièce en cinq actes contient une idée politique qui fait grand honneur à Bodmer : l'égalité de droits entre tous les Suisses. « La première et la plus grande erreur commise par les cantons fut que ces derniers, dès qu'ils eurent affermi leur indépendance, ne pensèrent qu'à étendre par des conquêtes leur territoire. Ils auraient pu se fortifier en se faisant des amis auxquels ils auraient donné la liberté, mais ils s'affaiblirent en réalité en multipliant le nombre des sujets.... Le pays d'Argovie ne connaît ni les avantages de la république, ni ceux de la monarchie [1]. »

Dans le drame, également manuscrit, consacré en 1758 au « Cromwell zuricois », Rodolphe Broun, l'auteur s'élève avec force contre l'absolutisme et l'ignorance dans laquelle les gouvernements patriciens tenaient alors le peuple. Il nous apparaît ainsi comme un véritable précurseur de Rousseau. Broun s'écrie, en proposant l'admission des simples bourgeois dans les conseils : « Nous devons tous en être persuadés : le contact avec les grands rendra bientôt le peuple plus poli, plus noble, plus honorable ; il perdra en se gouvernant lui-même

[1] Nous empruntons ces citations et les suivantes au travail de M. Gustave Tobler : *Bodmers politische Schauspiele* (Denkschrift de la Soc. Hottinger, p. 133, 137, 141, 142. M. Tobler a eu la patience d'analyser toutes ces pièces. Pour notre part, nous nous sommes contenté de lire le *Guillaume Tell* et le *Charles de Bourgogne*.)

sa rouille grossière et il apprendra l'art de vivre et le culte de l'honneur. Les gens du peuple ne sont pas mieux doués, certes, que les membres des familles régnantes, mais ils ne le sont pas moins non plus. Laissez-les parvenir au pouvoir et vous verrez combien rapidement leurs talents se développeront.... » Dans *Arnold de Brescia à Zurich*, rédigé en 1759, remanié longuement, publié en 1775 à Francfort, c'est pour la liberté de conscience qu'il prêche, c'est l'égalité des hommes qu'il proclame. Le thème de *Rodolphe Schöno*, composé en 1761, n'est autre que l'unité politique de la Suisse : « Il faudrait placer à la tête de tous les cantons un sénat unique.... Les membres de cette assemblée devraient être élus, proportionnellement, par le peuple même de ces cantons. A son tour, le sénat nommerait les principaux magistrats.... Une difformité physique : une trop grosse tête ou un bras de géant, n'est pas plus laide ni plus gênante que la disproportion qui existe entre les différents Etats d'un corps d'alliés.... » On aurait sans doute beaucoup étonné Bodmer si quelque prophète lui avait annoncé que, moins de trente ans plus tard, ses utopies se réaliseraient pleinement. Il lui reste, encore une fois, — et c'est la preuve d'un grand esprit, — d'avoir exprimé les aspirations secrètes d'un tout petit peuple.

Il n'est point de sujet aussi « helvétique » que la légende de Guillaume Tell, que l'histoire de la première alliance. Déjà, en 1749, Samuel Henzi, le conspirateur bernois, — un utopiste ambitieux et mécontent, écrivain incorrect mais parfois spirituel, — avait publié en français un « Geisler, ou la liberté conservée ». Bodmer connaissait cette pièce. En outre, il avait lu Tschudi et peut-être l'un ou l'autre de ces « jeux de Tell » de l'époque de la Réforme, que l'on représentait encore parfois, en son temps, dans la Suisse primitive. En 1775, il s'empressa de publier sous le titre de « drames suisses » quatre actes ou plutôt quatre pièces en un acte cha-

cune : « Guillaume Tell, ou le coup dangereux » ; « La mort de Gessler, ou la bête de proie détruite » ; « Le vieil Henri de Melchthal, ou les yeux écrasés » ; « La haine de la tyrannie mais non de la personne, ou Sarnen enlevé par surprise. » Ces titres mêmes doivent suffire à nous révéler les horreurs et le mauvais goût dont cet ouvrage déborde [1]. Il faut donc quelque bonne volonté pour faire de ce Bodmer égaré par ses bonnes intentions un précurseur du grand, du classique Schiller.

Jamais beau sujet ne fut si impitoyablement maltraité. Pensant imiter *Œdipe roi*, *Œdipe à Colonne*, *Macbeth* et surtout *Le roi Lear*, avec une naïveté sans exemple, en une prose plus dure que des cailloux, l'excellent homme, afin de frapper fort et d'enflammer dans les âmes de ses lecteurs l'amour de la liberté et la haine des tyrans, a réuni toutes les atrocités possibles. Mais le comble est la scène repoussante où Beringer de Landenberg fait saisir le vieil Henri, le père d'Arnold de Melchthal, lui arrache la barbe, et, malgré ses supplications et ses hurlements, l'étend sur le sol, lui piétine la face et lui écrase les yeux avec le talon de ses bottes [2]. C'est ainsi que Bodmer comprenait l'imitation de Shakespeare. Quant au personnage de Tell, il n'est que celui d'un idiot. L'archer légendaire a oublié de saluer le chapeau :

Gessler. — D'où es-tu, manant ?

Guillaume. — De Bürglen, non loin d'ici ; que Votre Grâce ne prenne point en mauvaise part cette réponse.

Gessler. — Ton nom ?

Guillaume. — Guillaume, dit Tell, avec la permission de Votre Grâce....

Gessler. — Es-tu marié ?

Guillaume. — Hélas ! oui, monseigneur, avec un morceau

[1] *Schweizerische Schauspiele*, 1775, sans indication de lieu.

[2] Acte III, sc. 3.

de femme. Il y a huit ans que je marche sous le joug du mariage.

Gessler. — As-tu des enfants ?

Guillaume. — Au bout de huit mois, elle a eu un garçon ; elle m'a dit alors que (sans vouloir m'en glorifier), je suis son père.

Gessler. — Est-il vrai que tu n'as point courbé le genou devant le chapeau ?

Guillaume. — Je passais sans songer à mal ; je ne songeais même à rien du tout ; je sifflais, et, tout en sifflant, j'ai oublié que le chapeau avait des yeux. Je vais retourner sur mes pas et lui faire autant de révérences que si, avec permission, la tête gracieuse de Votre Grâce était dedans [1].... »

Je pense que ces exemples suffisent.

Une des productions les plus curieuses de l'Ecole suisse est certainement le *Charles de Bourgogne*. « En décembre 1769, écrit Bodmer dans son journal, je songeai à écrire *Charles de Bourgogne* [2]. » Sa tragédie parut deux ans plus tard dans le *Journal suisse* de Schweizer [3] et en 1773 isolément. En 1883, M. Seuffert l'a jugée digne d'une réimpression [4].

Charles de Bourgogne n'est point autre chose, en effet, qu'une adaptation, une traduction même des *Perses* d'Eschyle. Remplir ce beau vase antique, à la forme noble et simple, du vin âpre d'un sujet héroïquement national était une idée de génie. Cette idée, — et c'est par là que la pièce de Bodmer est une des œuvres qui nous aident le mieux à comprendre et à définir l'helvétisme, — est le résultat d'une comparaison, devenue un lieu commun, entre l'histoire grecque et l'histoire suisse. Morat et Marathon, Grandson et

[1] Acte I, sc. 3. (La « scène de la pomme » se passe dans la coulisse.)

[2] Cité par Tobler, *Denkschrift*, p. 154.

[3] *Schweizer-Journal*, Berne, 6e fasc., 1771, p. 33-83.

[4] *Deutsche Literaturdenkmale des 18. Jahrhunderts*, no 9, Heilbronn, 1883 ; Introd. IX pages, texte 26 pages.

Salamine, ce parallèle se retrouve dans le *Childe Harold* de Byron lui-même[1]. Bodmer avait lu d'ailleurs ce que Burigny disait des Perses dans l'*Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres* : « Jamais le théâtre n'offrit aux spectateurs un sujet plus intéressant et plus propre à les émouvoir.... C'est ainsi que le poète, d'intelligence avec la patrie, préparait les succès futurs et travaillait à rendre les Perses méprisables et les Grecs invincibles. » L'humanisme du Zuricois, d'une manière plus heureuse que son engouement pour Shakespeare, l'a conduit jusqu'au seuil de l'art. Ce grand effort échoua d'ailleurs : pourquoi, nous le comprenons. Seul, Goethe, dans son *Iphigénie*, devait et pouvait réussir à moderniser la tragédie antique.

La transformation est d'une grande simplicité : trois actes, huit scènes, quatre-vingt-deux pages. Les chœurs sont supprimés; trois seigneurs de la cour de Bourgogne : Imbercurt, Hugonet, Ravenstein, remplacent les vieillards persans. La scène n'est plus la cour du roi barbare, mais une salle du palais de Bruxelles. Les vaincus se lamentent sur l'arrogance de Berne-Athènes, sur les défaites de Grandson et de Morat : Salamine et Platée. Charles, qui est Xerxès, fuit à travers le Jura couvert de sapins au lieu de traverser l'Hellespont en courroux. L'ombre de Philippe le Bon apparaît comme celle de Darius, et la fille du Téméraire, la princesse Marie, joue le rôle d'Atossa. Par un tact singulier qui dénote une juste compréhension de la sensibilité moderne, cette dernière se retire au moment où apparaît Chaligny, le messager de malheur ; dans la tragédie d'Eschyle, Atossa ne quitte point la scène. Malheureusement la langue est lourde, le goût peu sûr. Cependant cette tragédie est loin d'être

[1] Cf. ce vers :

Morat and Marathon twin names shall stand.

Childe Harold, ch. IX, str. 64, vers. 2.

dénuée de grandeur. Bodmer sait employer habilement l'« épithète homérique » : « Le Brabant, l'Artois, le Luxembourg, le Hainault ont, pour protéger le duc, ouvert leurs portes à des essaims de jeunes soldats. Le Flamand, auquel l'Océan est familier, est descendu à terre pour le suivre ; le Hollandais, qui demeure près de ces marécages dans lesquels le Rhin perd ses eaux, est à son service, ainsi que le Frison dont les chevaux sont aptes à supporter le poids de la guerre. Notre prince traîne avec soi ces couleuvrines et ces machines de siège qu'afin de mieux renverser les remparts et les tours, Anvers a fondues dans des forges pareilles à celles de Vulcain. Le Bourguignon chevaleresque s'est joint lui-même à toute cette armée ; pour accompagner son seigneur, il a quitté ses côteaux couronnés de vignes généreuses [1].... » Les lamentations du messager ont tout à fait l'accent et la violence de l'original antique : « Les hauteurs et les plaines de Morat et le rivage du lac sont couverts des cadavres de jeunes hommes prématurément égorgés.... Le sang des morts a rougi le lac aux ondes vertes.... Nos descendants pousseront des soupirs lorsqu'on nommera Berne devant eux [2]. » Les Suisses sont représentés, cela va sans dire, comme des montagnards pauvres mais doués de toutes les vertus civiques et guerrières : à Grandson ils ont conquis les trésors de Charles le Téméraire, « les draps précieux d'Arras la tisseuse,... les rubans de Malines la brodeuse » ; mais, dans leur ignorance, ils ont confondu encore les diamants avec du verre et l'argent avec l'étain [3]. Car c'est leur vertu qui fait leur force : les remparts de Berne sont les poitrines de ses enfants. De toute la pièce un enseignement religieux, moral et patriotique se dégage avec un peu trop d'insistance. Il n'importe. Bodmer n'a vu la beauté du texte d'Eschyle qu'à travers un épais

[1] Acte I, sc. 1, p. 5-6 de l'éd. Seuffert. — [2] *Ibid.*, II, 2, p. 11. — [3] II, 2, p. 12-13.

brouillard. Néanmoins, il y a dans sa pièce une indication précieuse. C'est une route ouverte, en pleine lumière, que nos poètes auraient quelque profit à suivre. L'éducation classique a manqué à la littérature romande. La discipline du théâtre grec nous aiderait peut-être à faire du *festpiel*, trop sentimental, trop « chauvin » ou trop encombré d'archéologie, un art noblement national. Au XIXe siècle, en Suisse allemande comme en Suisse française, on a maintes fois traité le même sujet que Bodmer : on ne l'a point fait mieux que lui.

CHAPITRE VII

Bodmer et la poésie du moyen âge allemand.

I

A l'époque de Bodmer, on avait de la culture, des mœurs, des lettres et des beaux-arts une conception classique, méditerranéenne. Il ne semblait pas qu'en dehors de la Grèce, de Rome, de l'Italie, de l'Espagne et de la France, il fût possible de penser juste et de bien dire. Nous avons vu, dans le troisième chapitre de cet ouvrage, quelles étroites limites enserrent l'horizon d'un abbé Dubos; et pourtant Dubos est un « moderne » qui connaît et qui apprécie la Hollande et l'Angleterre. Au delà du Rhin, du Danube, de l'Hellespont, des colonnes d'Hercule, de la Manche, ce sont d'épais brouillards qui ne seront complètement dissipés qu'au soleil levant du romantisme. Certes, des hommes comme Voltaire et ses contemporains, comme Gottsched et ses disciples avaient raison d'admirer l'âme antique, la beauté grecque, la discipline romaine, bien qu'ils fussent incapables de les comprendre ainsi que les comprendront plus tard un Lessing, un Winckelmann, un Goethe, ces trois authentiques Germains. Ils ne voyaient point dans la doctrine classique elle-même, un principe d'ordre, de proportion, d'harmonie, — un principe abstrait, également nécessaire à toutes les langues et à toutes les littératures, également applicable partout et partout fécond. Car enfin, il y a un

classicisme allemand, un classicisme anglais, un classicisme oriental et même barbare, si nous entendons par là, non point, comme Gottsched, l'imitation servile de quelques grandes œuvres grecques, latines ou françaises, mais l'application au génie, à la langue, au caractère, aux traditions et aux mœurs d'une race ou d'un peuple, de ce principe même sans lequel une œuvre d'art est incomplète et comme découronnée. La fortune singulière de l'« ut pictura poesis », l'esthétique saxonne nous prouvent assez à quel degré de dégénérescence peut déchoir la poésie lorsque cette haute doctrine, qui nous est chère, n'est plus qu'une règle étroite. Mais voici que s'annonce, lueurs encore pâles et incertaines, l'aube d'un âge où, mieux averti, l'on allait enfin comprendre que toutes les littératures ont la même origine, que toutes sont entre elles sœurs, également humaines, filles plus ou moins belles et plus ou moins jeunes de la même lumière. On les voit, ces littératures, apparaître l'une après l'autre ; l'aînée, debout sur les collines aux belles formes rocheuses de l'Hellade, élève un flambeau allumé ; elles s'interpellent et se répondent chacune dans leur langage et, de proche en proche, le feu se communique et brille jusqu'au fond des forêts hercynéennes et jusques aux rives glacées des mers boréales.

Bodmer qui, le premier, traduisit, commenta, compara entre eux les *Nibelungen* et l'*Iliade*, fut donc un précurseur : c'est grâce à lui que nous sommes aujourd'hui capables de découvrir dans ces deux grands poèmes la même âme éternelle.

De l'histoire nationale, avec ses frontières bornées, aux plus vastes traditions du monde germanique, telle fut la route suivie par Bodmer. L'Helvétie n'est point, en effet, un pays où la pensée s'arrête et demeure : l'intelligence s'y repose, s'y recueille, s'y débarrasse du fardeau des préjugés, mais bientôt la nature même la sollicite de se répandre dans le monde. Les grands passages des Alpes conduisent ceux-là qui s'y engagent vers l'Italie et le monde latin, le Rhône

nous pousse vers la France, le Rhin et le cours de presque toutes nos rivières entraînent la nostalgie vers le Nord. Le Zuricois Bodmer, le Genevois Rousseau, les Bernois Muralt, Haller et Bonstetten sont des « esprits européens ».

Je voudrais, encore une fois, donner à mes lecteurs le sens de l'étendue que peuvent et doivent prendre des études consacrées à des choses en apparence uniquement nationales. Je me souviens précisément d'un voyage à travers la Suisse, l'Allemagne et les pays scandinaves : je voulais suivre et prolonger jusqu'aux montagnes de Norvège l'itinéraire qui, en 1798 et 1799, conduisit Charles-Victor de Bonstetten des Alpes aux premiers granits de la Suède ; mais je voulais surtout me rendre compte de l'unité du monde germanique, dans le but de mieux comprendre et de mieux apprécier la Suisse allemande.

Le petit tunnel de Chexbres, entre Lausanne et Fribourg, sépare deux mondes. Le voyageur qui le franchit pour se diriger vers le Nord, ne laissera point, s'il est sensible aux paysages, d'être singulièrement impressionné par un brusque contraste. Il ne reverra plus de longtemps des ondes aussi bleues, aussi méditerranéennes que celles du Léman, ce lac qui fait songer au détroit de Messine, entre la Sicile et la Grande-Grèce. Il ne retrouvera plus désormais ces indices de la latinité du sol : maisons en pierres jaunâtres et couvertes de tuiles rondes, vignes entourées de murailles où le lierre s'amasse ; çà et là, surgissant de la terre sèche des pentes, roses ou blancs, des pêchers ou des acacias épineux ; plus haut, des prés fleuris de narcisses, sur lesquels les châtaigniers étendent l'ombre légère et palpitante de leurs branches noueuses ; plus bas, sur le rivage, des bourgades serrées autour d'une église romane, un cimetière entouré de cyprès. D'autres harmonies vont se substituer à cet horizon lacustre, large et clair, aux souples lignes incurvées, où les voiles blanches des grandes barques noires se balancent avec mollesse.

Le tunnel est donc franchi. Voici que commence la monotone succession des pâturages verts et des forêts de sapins bleus. Le même paysage escorte le voyageur et, durant des journées entières, ne le quittera plus. Seuls les noms des pays changeront : Nuithonie, Hügelland, Souabe, Forêt-Noire, Palatinat, Franconie, Thuringe, Westphalie, Basse-Saxe, Frises, Chersonèse cimbrique. De plus en plus gris, comme plein de cendres, de plus en plus morne, comme plein de tristesse, le ciel a perdu cette limpidité profonde, cet azur derrière lequel on devine un autre azur. Un soleil troublé éclaire chaque chose d'une lumière uniforme ; midi, si glorieux déjà sur les flancs brûlés de la colline valaisanne où se dresse la basilique de Valère, est une heure incertaine et chargée d'ennui. Mais, vers le soir, peu à peu, ces paysages monotones revêtent une singulière splendeur. L'air s'imprègne d'une fraîcheur qui semble descendre des montagnes neigeuses ou s'élever de la mer ; les forêts s'emplissent de nuit et projettent de grandes ombres sur leurs clairières ; la verdure des herbages se ranime, les champs de seigle frémissent, la terre humide vibre dans l'étendue. Dans ces régions, la nuit n'est point obscure ; un crépuscule de flamme comme écrasé par le poids d'un ciel noir, éclaire un horizon où l'on voit rayonner de lointaines eaux d'argent. On a le sentiment d'être perdu dans un empire immense, où les lois de la vie sont différentes, où la beauté est soumise à une autre discipline. Traversé de rivières sinueuses et de fleuves calmes, le sol s'abaisse et s'élargit sans cesse, des montagnes aux collines, des collines aux campagnes, des campagnes aux landes, des landes à l'Océan. On va de ville en ville ; on suit du regard les clochers de grès ou de briques rouges, jusqu'au moment où des mâts et des agrès surgissent derrière le profil sombre d'une cité. On s'embarque. On quitte un rivage couvert de pins au milieu desquels tournent sans bruit les ailes d'un moulin à

vent ; on s'en va, dans un navire peint en blanc, sur des mers grises ou verdâtres ; on longe des îles qui semblent des nixes endormies dans leurs cheveux dénoués sur les flots. Bientôt une ligne de granit apparaît à l'horizon. On descend dans un port au nom barbare, aux maisons de bois autour desquelles sèchent les filets des pêcheurs. Et voici que le voyage recommence, extrêmement mélancolique, à travers des plaines à base rocheuse, aux herbes dures, le long de lacs entourés de bouleaux et de pins. On s'élève de plateau en plateau jusques à de nouvelles montagnes aux formes bizarres, d'où l'on découvre des glaciers plats, des rochers de mica étincelant, et des vallées emplies par les eaux d'une mer immobile et sans sel.

Un jour, — que le lecteur daigne tolérer ce souvenir, car il s'impose comme un parallèle, lorsque je songe à cette ascension du Piz Kesch, au cœur des Alpes grisonnes, ascension brièvement décrite dans le Discours préliminaire de ce livre, — un jour, dans le Hardangerfjord, non loin de Noreimsund, je commençai de gravir une montagne. Au lieu du sommet attendu, je découvris un plateau de mousses et de lichens. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, ce n'était qu'un cahos de pierres, d'éboulis, de précipices, de glaciers presque noirs, de longues chaînes ébréchées, — ce n'était que solitude. A mes pieds, un étang triste comme la mort dormait sans une ride sous la garde de quelques bouleaux dénués de feuillage, courbés comme des pleureuses. Pas un oiseau, pas un troupeau, rien qui pût rappeler la présence de l'homme. Un ciel immense où erraient des nuages désolés. Seul, un bras de mer luisait dans un couchant embrumé. Une horreur sacrée et froide planait dans l'étendue ; il semblait que, dans le silence, venait de retentir la dernière clameur de la vie expirant au seuil du royaume de l'Hiver éternel. Un peu de vent fit que les bouleaux s'agitèrent comme des spectres, et je me hâtai de descendre....

Telle est la terre rude, infertile et froide de ces Germains dont parle Tacite : montagnes inaccessibles, fleuves tempétueux, marécages, et la masse énorme des forêts hercyniennes. Là vivaient, au temps de Rome, tout d'abord quelques peuplades d'origine celtique: les Helvètes au pied des Alpes, les Boïens près des marches de la Pannonie ; plus au nord, les Tréviens et les Nerviens, ces Gaulois qui, reniant leurs ancêtres, voulaient à tout prix passer pour des Germains. Les vrais Germains, c'étaient dans le delta paludéen du Rhin et de l'Escaut, les Bataves qui se refusaient à payer tribut ; dans les collines résineuses du Harz et de la Thuringe,les Chattes, les Sicambres et les Chérusques organisés pour la guerre, aïeux des Francs ; dans la longue péninsule plate de la Chersonèse, sur les rives de l'océan Germanique et de la mer Suève, les Cimbres, les Lombards aux longues barbes, les Burgondes nos pères, les Saxons possesseurs de territoires immenses et désolés, tous déjà prêts à s'ébranler pour la conquête de régions plus fertiles ; puis, les Suèves aux cheveux tressés, adorateurs des forêts, et les Marcomans qui habitaient le sauvage plateau de Bohême ; enfin, sur les bords d'une mer incessamment agitée, les Scandinaves, marins habiles. Au delà, un océan sans limites, où l'on entendait, chaque soir, le bruit du soleil entrant dans les eaux ; et, sur des côtes rocheuses et riches en ambre, des nations fabuleuses, corps d'animaux, visages d'hommes.

Et pourtant, ces barbares que chaque jour les légions avaient plus de peine à contenir, vivaient de leur vie propre, monde civilisé déjà. Ils avaient des lois, une morale cruelle mais chaste, le respect de la femme, le culte de la sagesse et des vieillards. Ils ne connaissaient pas encore la corruption, la mollesse. Ils ne possédaient point d'esclaves, à la manière de Rome, mais des serfs auxquels ils donnaient des terres et des cabanes. Ils se réunissaient en assemblées pour élire, parmi les plus braves, leurs chefs. Ils adoraient d'autres

dieux que les dieux latins, dans des forêts sacrées qui leur tenaient lieu de temples ou dans des îles saintes. Ils avaient des traditions héroïques, des chanteurs, un commencement de poésie. Ils ne vivaient point isolés, mais guerroyaient ou trafiquaient entre eux. Les plus proches des frontières échangeaient avec Rome l'ambre, les fourrures, l'étain, contre du vin, des armes, des parures et des étoffes. Ils étaient de hardis voyageurs, ceux-là surtout qui habitaient les fjords ou les rivages. La légende islandaise de Gunnlang Langue-de-Serpent nous renseigne sur l'éducation d'un jeune chef qui, dans une barque dont la proue est incurvée en forme de dragon, s'en va tour à tour en Angleterre, en Irlande, à la cour des rois de Suède ou du Danemark. Ils aimaient un certain luxe et ils étaient habiles dans certains arts : les uns fabriquaient et coloraient le verre, d'autres forgeaient des fers de lance ou de longues épées ; leurs corps blancs, revêtus d'une tunique, de braies ou d'un léger manteau, étaient ornés de boucles, de colliers, de bracelets, de fibules. D'ailleurs, ils étaient unis entre eux, ces peuples, par une parenté d'origine que révèlent de mêmes formes décoratives, le culte des mêmes dieux et les mêmes chants.

A l'époque des invasions, deux tribus se détachèrent de la masse roulante des barbares et vinrent occuper le territoire de notre patrie : les Alémannes, comme on le sait, et les Burgondes. Les Alémannes, vêtus de peaux nouées au flanc par une corde, montés sur de petits chevaux, armés de longues lances, suivis de chariots couverts de toiles, apparurent, à la fin du deuxième siècle, dans la région du Main. Peu à peu, ils envahirent la Souabe et l'Alsace. Ammien Marcellin les décrit avec terreur ; Ausone chante la belle captive alémanne qui lui est échue après une victoire romaine, et dont il a fait sa maîtresse. Ecrasés dans les Champs Décumates, près d'Argentoratum, par les légions, défaits en 496 par Clovis à Tolbiac, ces barbares se jetèrent sur l'Helvétie dont ils oc-

cupèrent le centre, l'orient et le nord. Ils massacrèrent les habitants de ces régions presque dépeuplées ou les réduisirent en servage; puis ils s'établirent dans des cabanes de bois, pareilles à nos chalets des hautes Alpes : c'est ainsi qu'imposant autour d'eux leur langue, leurs traditions, leurs lois, ils furent, ces Alémannes, les véritables fondateurs de la Suisse.

La seconde tribu est celle des Burgondes. Ils se montrent dans les mêmes régions et à la même époque que les Alémannes. Leur premier royaume est le pays de Worms, sur le Rhin. En 435 et en 437, Aétius, à la tête d'une armée de mercenaires huns, les attaque, les défait, les soumet, et, après avoir tué leur roi Gondicaire avec le plus grand nombre des guerriers, leur assigne comme territoire la Séquanie, l'Helvétie et la Savoie, avec mission de s'opposer aux Alémannes. Ces Burgondes étaient de grands hommes blonds, braves et chevaleresques, pacifiques et curieux. Ils se laissèrent assimiler promptement par les Gallo-Romains dont ils se mirent à vivre la vie et à parler le langage : c'est ainsi qu'ils fondèrent la Suisse romande.

Il se fit alors de grands changements dans le monde. Rome devint chrétienne; des missionnaires venus d'Italie, des Gaules et d'Irlande, s'en allèrent à leur tour prêcher l'Evangile aux barbares. Le moine saint Gall, accompagné du diacre Hildebald, errait dans les forêts sauvages d'une vallée alpestre, cherchant une place où il pût se construire un ermitage et attendre la mort en paix, après avoir annoncé la Bonne Nouvelle aux Francs, aux Burgondes et aux Alémannes. Tout en marchant, son pied s'embarrassa dans un buisson d'épines : il tomba et se fit une blessure; il reconnut alors la volonté de Dieu et s'arrêta.... Telle fut l'origine du grand monastère de Saint-Gall, ce berceau de la civilisation du moyen âge germanique, et dont le prêtre Otmar, un Alémanne qui vivait entre 720 et 759, fut, en réalité, le fon-

dateur. En ce temps, c'est-à-dire au IVe siècle, un peuple nouveau régnait sur tous les peuples de l'invasion, dirigeant même cette dernière : les Huns, « fléaux de Dieu ». Ces guerriers innombrables, d'origine finnoise, aux cheveux rares, aux visages jaunes, arrivèrent des rives du Volga comme une tempête, se frayant par la force un passage. Leurs premiers coups tombèrent sur les Goths scandivaves : les *Eddas* ont gardé le souvenir de ces luttes; puis, refoulant les autres Germains, ils s'établirent en Pannonie, sur les rives du Danube. C'était là que se trouvait Etzelbourg, la capitale d'Attila, le roi Etzel des *Nibelungen*. D'Etzelbourg les Huns marchèrent vers les Gaules, guerroyant tantôt contre les dernières légions romaines, tantôt avec elles, suivant les circonstances, dans le but d'atteindre la Loire et de ravir aux Visigoths leurs fertiles domaines. On sait que l'invasion fut arrêtée à Châlons par Aétius ; arrêt momentané, car, le printemps suivant, Attila se jeta sur l'Italie, passa l'Adige et le Pô, et n'épargna Rome que grâce à l'intervention de saint Léon, le pape. Sur la promesse d'un tribut, il consentit à regagner son royaume et revint vers le Danube, où il mourut d'un coup de sang ou peut-être assassiné.

Ce fut dans cette fournaise d'où va sortir le monde moderne, que se forma l'épopée germanique. Les imaginations de ces races vierges se laissèrent vivement frapper par des événements aux apparences déjà légendaires. Les *Eddas* et les *Nibelungen* chantent l'invasion comme les poèmes homériques chantent la prise de Troie. Dans les cantilènes de bardes fabuleux, tels que Volker ou Horant, la chronologie n'existe plus et tout se confond et se juxtapose : le christianisme et la mythologie du Nord, Odin et le Christ, la Vierge et les Valkyries, les évêques et les druides. L'histoire se perd dans la légende. Sigisbert, roi des Francs d'Austrasie, époux de Brunehaut, assassiné en 575 sur l'instigation de Frédégonde, devient le type du héros Sigurd ou Sifrit aux yeux

étincelants, vainqueur du dragon, ravisseur du trésor des *Nibelungen*, ces Myrmidons, et invulnérable comme Achille. Bientôt Sifrit lui-même, comme Persée, comme saint Georges, peut-être comme notre Guillaume Tell, se transfigure en un symbole : celui de la victoire inévitable et nécessaire du printemps sur l'hiver, du bien sur le mal. Théodoric, roi des Ostrogoths, est ce Dietrich de Berne, c'est-à-dire de Vérone, dont les Zæhringen se feront plus tard un ancêtre fabuleux. Dietrich lui-même apparaît comme le contemporain d'Attila, et son vassal à Etzelbourg. Attila ou Etzel domine de sa haute taille tous les princes et tous les héros : cet homme que les écrivains latins ecclésiastiques représentent comme une incarnation de Satan, comme un instrument de la justice de Dieu, est, pour les Germains, le type de la majesté, de l'impartialité et de la grandeur; il est au-dessus, ce païen sage et redoutable, des races et des religions mêmes. Son royaume est le centre d'un monde partagé entre les plus grandes tribus barbares : les Burgondes dont la capitale est Worms, les Francs qui règnent sur le Niderlant et dont la capitale est Santen, l'Islande de la reine Krimhilt, les Danois, les Saxons, les Frisons, les Goths, et l'Angleterre de Cædmon et d'Ethelred, et la Bretagne d'Arthur. Au delà, on devine Byzance avec ses empereurs dont la garde est composée de varangues francs et scandinaves, et la Rome des papes qui envoient vers le Nord des évêques comme saint Annon, Ulfilas ou Pilgrim de Passau. Peu à peu, tous ces chefs, tous ces héros se dépouillent de la rudesse barbare et comme préhistorique des *Eddas* scandinaves. Dans les *Nibelungen*, dont la rédaction définitive date de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe, ce sont de vrais chevaliers du moyen âge, courtois, téméraires, vivant dans des châteaux, aimant les boucliers sertis d'émeraudes, les hanaps, la vaisselle d'or, les tapis d'Orient.

Par une suite de circonstances qui ne doivent point laisser

de nous émouvoir d'une façon singulière, nous autres Romands, il advint que la légende norroise de Sifrit, que la légende germanique d'Attila, que toutes les traditions barbares se cristallisèrent, pour ainsi dire, autour de l'aventure de nos ancêtres les Burgondes. Leur défaite par les Huns à la solde d'Aétius, la destruction de ce royaume de Worms qui précède le royaume de Bourgogne, forment, en effet, la trame même du poème. N'éprouverons-nous point quelque sentiment de reconnaissance envers ces hommes dont nous retrouvons dans notre sol les ossements, les armes et les parures, qui donnèrent longtemps leur nom à notre pays, qui colonisèrent nos campagnes et qui firent ou laissèrent construire nos plus beaux monuments religieux : Saint-Pierre de Genève, Romainmôtier, Saint-Maurice ? Sigismond, le fondateur de l'abbaye royale d'Agaune, est l'un des successeurs du Gunther des *Nibelungen*.

La littérature allemande s'élève donc, comme un bel édifice gothique, sur la base d'une épopée dont, à notre avis, la poésie et la grandeur dépassent de beaucoup la *Chanson de Roland* elle-même. Peu à peu, sous l'influence précisément du moyen âge français, cette épopée subit l'évolution que devront subir toutes les traditions similaires : d'héroïque elle devient chevaleresque, de chevaleresque romanesque, au vers la prose se substitue. La littérature du moyen âge est européenne; partout, on retrouve les mêmes sujets traités de la même manière : la Table ronde, la légende d'Alexandre et de Troie, la geste de Roland, Parcival, Tristan et Iseult. Sous le règne des Hohenstauffen, l'époque la plus brillante de la civilisation dans ce Saint Empire qui, des deux côtés des Alpes, s'étendait de l'extrêmité du Jutland à l'extrêmité de la Sicile, la poésie fut particulièrement féconde. C'est alors que vivent et chantent Henri de Veldeke, Wolfram d'Eschenbach, Hartmann d'Aue, Gottfrit de Strasbourg, le curé Lamprecht et le curé Conrad. Puis voici qu'au son de la viole s'avancent,

couronnés de roses, les minnesingers, ces « chantres d'amour », habiles à imiter les troubadours de Provence. A leur tête, ce Walther von der Vogelweide dont les œuvres sont restées populaires, parce qu'elles ont ce que n'ont pas toujours les autres productions du moyen âge : un caractère de sincérité profonde et une forme déjà moderne, annonçant le lyrisme de Goethe. Mais il y en a d'autres encore : Dietmar d'Ast, l'empereur Frédéric VI, Henri de Morungen, Reinmar le vieux, le Tannhäuser, Steinmar, et, perdu parmi ces nobles seigneurs chrétiens comme un lamentable échappé du ghetto, le juif Süsskind. Dans le nombre de ces minnesingers, on découvre quelques « Suisses » : le comte Rodolphe de Neuchâtel, le comte de Toggenbourg, Henri de Sax, Singenberg, échanson de Saint-Gall, le maréchal de Rapperschwyl, Rost de Sarnen, Hadlaub de Zurich.... Mais, avec Ulric de Lichtenstein, ce don Quichotte, la poésie chevaleresque dégénère; elle devient bourgeoise avec Freidank, les fables du moine de Boner de Berne, les maîtres chanteurs ; et nous arrivons à cette parodie d'un monde en décadence, le *Poème de Renart*. Alors, la Réforme est proche ; les luttes et les idées nouvelles font oublier rapidement ces trésors du moyen âge qui semblent à tout jamais, comme le trésor des *Nibelungen*, engloutis dans les eaux du Rhin. Dès le XVIe siècle, ces *Nibelungen* mêmes sont perdus et l'on a oublié les minnesingers. Mais un homme devait venir, Sifrit de la littérature, réveiller cette reine endormie : la poésie du moyen âge. Si l'on songe que cette dernière est la source même et l'une des plus belles périodes de la littérature allemande, on peut être reconnaissant à Bodmer du service qu'en la retrouvant il a rendu, non seulement à sa race, mais encore à l'humanité.

II

La critique allemande nomme généralement les travaux consacrés par Bodmer et par Breitinger à la poésie du moyen âge, « les études germaniques des Suisses » : « die altdeutschen Studien der Schweizer ».

Comment les deux Zuricois ont-ils été conduits à s'occuper d'un passé lointain et perdu dans l'oubli, qui donc les a mis sur cette route pareille à la route scabreuse du Montsalvat ? qui leur a livré la clef du trésor? Dès maintenant, nous pouvons affirmer que, si Bodmer et Breitinger ont, non seulement retrouvé, mais compris encore la poésie des *Nibelungen* et des minnesingers, ils le doivent à leur amour pour le passé de la Suisse, à leur amour pour la langue allemande, et à leur poète préféré, Opitz, l'éditeur de la *Chanson d'Annon*.

Et cependant, même en ce domaine, nos deux critiques ont des devanciers, sinon des précurseurs. Nous connaissons ceux-là qui les ont précédés dans l'étude de l'histoire nationale : — les chroniqueurs, les humanistes, un Egidius Tschudi, un Lauffer, — et nous savons combien sévèrement Bodmer les jugeait. Néanmoins, ces « copistes » lui ont fourni la matière, — matière encore brute, si l'on veut, — de leurs travaux historiques. Les humanistes et les « antiquaires » étaient des esprits naïfs, curieux infiniment : ils recueillaient et ils notaient tout ce qu'ils pouvaient entendre et voir. Déjà, dans le *Chronicon* de Tschudi, Bodmer avait pu lire d'anciennes chansons de guerre. Ce même Tschudi, grand collectionneur de documents, avait colligé l'Evangile d'Ammon et possédait en outre l'un des manuscrits, — le manuscrit B, — des *Nibelungen*. Vadian avait communiqué à Stumpf le Pater noster de Saint-Gall. Cette prière :

Fater unsar, thû pist in himile, wîhi namum dînan,...

date de la fin du VIIIe siècle, c'est donc l'un des plus anciens monuments de la langue allemande. Conrad Gessner est conduit à la philologie par les sciences naturelles ; il recherche des noms d'animaux dans toutes les langues qu'il possède, et il compare entre eux ces noms. L'hébreu est pour lui le plus ancien des langages, et du latin dérivent tous les idiomes de l'Europe : telle est l'idée maîtresse du livre qu'en 1555, il publia chez Froschauer à Zurich, sous le titre de *Mithridate*[1]. En 1610, Gaspard Waser l'Ancien réédite l'ouvrage de Gessner et le commente. Le premier lexique allemand de quelque importance : — ce *Dictionarium latino-germanicum*, Zurich, 1541, auquel le *Dictionarium latino-gallicum*, de Robert Estienne a servi de modèle, — est l'œuvre de deux Zuricois : Jean Fries ou Frisius, de Greifensee, et Josué Maler ou Pictorius[2]. Enfin, un aventurier : Jacob Redinger, de Neftenbach, qui fut aumônier chez les Vaudois du Piémont, puis curé de Dietikon, qui s'en alla convertir les Turcs et finit par mourir en 1688 à l'hôpital de Zurich, compila en 1656 un gros traité dans le but de prouver que toutes les langues vivantes dérivent de l'allemand. On voit donc que dans la ville natale de Bodmer, la philologie était une tradition[3].

En Allemagne même, Bodmer ne fut ni le premier, ni le seul à se préoccuper des origines de la langue et de la littérature. Nous ne parlons pas de Luther, de sa Bible, du grand effort qui aboutit à la création de l'allemand moderne, — ce qui impliquait une judicieuse critique de la part, non seulement du grand réformateur, mais encore de ses correcteurs et de

[1] Mithridate, selon la tradition, était un roi polyglotte.

[2] Maler a traduit en allemand ce dictionnaire : *Die Teütsch Spraach*, Zurich, Froschauer, 1561.

[3] *Latinischer Runs der Tütschen Sprachkwäl.* — Nous empruntons ces détails à Bæchtold : *Die Verdienste der Züricher* um die deutsche Philologie und Literaturgesch. Habilitationsvorlesung. Zurich, 20 janvier 1880 ; brochure, 19 p.

ses auxiliaires : Gaspard Creutziger, Georges Rörer, Christophe Walther. Nous ne faisons que mentionner des grammairiens comme Ritter, Scheräus, Werner, Balthasar Schupp et surtout Schottel. Nous rappelons les efforts de Thomasius, de Leibnitz, d'Opitz et de Wolff. Mais, dans l'ombre de ces hommes qui, durant tout le cours du XVI[e] et du XVII[e] siècle, s'efforcent de créer une langue littéraire et d'en répandre l'usage, il y en a d'autres qui continuent à s'occuper des idiomes populaires : à Augsbourg, Ickelsamer ; à Wurzbourg, Albert Ostrofrancus ; à Strasbourg, Oelinger ; en Bavière, Ortholph Fuchszperger. En 1755, le bénédictin Dornblüth prend encore publiquement la défense du dialecte méridional. Ce rapide coup d'œil n'a qu'un but : celui de prouver qu'en Suisse et dans l'Allemagne du Sud, — qui, en majorité catholique, considérait comme « hérétique » le langage de Luther, — survivait le vieil esprit conservateur, particulariste, attaché à la tradition[1].

Ces grammairiens, ces érudits s'appuyaient sur des textes. En 1604, Goldast, dans son *Parænetiker*, réédite quelques fragments des minnesingers et le *Winsbecke*. C'est en 1639, à Dantzig, que la *Chanson d'Annon* est publiée par Opitz. En 1728, Schilter imprime son *Thesaurus* si incomplet. Mais, qui l'eût cru? Gottsched, Gottsched en personne s'occupe de l'ancienne poésie du moyen âge. Dans le premier chapitre de son *Art poétique*, il cite quelques vers du *Livre des Evangiles* d'Otfrid de Wissembourg et une strophe du *Winsbecke*. Mais il le fait en grammairien, sans attacher aucune importance à cette poésie et sans la comprendre ; et, si, dans les *Contributions critiques*, on trouve quelques passages consacrés au moine Notker de Saint-Gall, à la Bible d'Ulfilas, au *Heliand*, on n'est pas en droit de conclure à une « résurrection ». Tout cela prouve que les Allemands, comme les

[1] Cf. *Henri Lichtenberger :* Histoire de la langue allemande, Paris, 1895.

Français d'ailleurs, avaient gardé quelques vagues souvenirs de leurs origines, et que leur mémoire avaient su, par hasard, conserver quelques noms [1].

La poésie du moyen âge allemand ne reprendra une force active et ne rentrera dans l'évolution que le jour où Bodmer en saura interpréter, non seulement la *lettre*, mais *l'esprit*.

* * *

En 1734, Bodmer, qui avait alors trente-six ans, connaissait mal, ou plutôt ne connaissait pas, l'ancienne littérature du moyen âge. Son poème didactique, ce *Caractère de la poésie allemande* que nous avons analysé à sa place, nous le prouve. Mais Bodmer était un esprit libre, qui avait gardé en soi la force de se rectifier sans cesse, et il ne demandait qu'à être renseigné mieux.

Il le fut durant les années 1734 à 1743; comment? par sa curiosité sans doute, et par la nécessité d'appuyer sur une tradition ses tentatives de réaction, de renaissance. Ses études d'histoire nationale lui avaient permis de mieux comprendre et de pénétrer l'esprit, les mœurs du moyen âge. Sans doute avait-il découvert dans les archives de l'Etat quelques noms de minnesingers zuricois ou suisses, — Hadlaub par exemple, et le moine Boner, — quelques références, quelques allusions. Puis, il avait médité Goldast, Schilter; la *Chanson d'Annon*, insérée dans les œuvres d'Opitz, avait fait sur lui une impression considérable; il s'était servi encore, avec intelligence, des *Contributions* de Gottsched. Le fait est qu'en 1743, dans les *Lettres critiques*, au plus fort précisément de la lutte contre Gottsched et son école, parut un très curieux petit article, intitulé un peu longuement : *Des excellentes circonstances dans lesquelles la*

[1] *Crüger :* Introduction aux morceaux choisis de Bodmer, Breitinger et Gottsched. Coll. Deutsche National Lit., nº 33, p. LII s.

poésie a fleuri sous les empereurs de la maison de Souabe[1]. Sept ans plus tard, Bodmer, mieux averti, ayant en main le fameux Codex des Minnesingers, put avec plus de sûreté reprendre et compléter ses idées primitives dans deux articles des *Nouvelles lettres critiques : Causes physiques et morales de la rapide prospérité de la poésie au XVIIe siècle*[2].

Ces idées, les voici : Bodmer constate tout d'abord les faits. De la *Chanson d'Annon*, qui date de la fin du XIIe siècle, à Walther von der Vogelweide, qui dut mourir vers 1230 environ, la poésie, langue et rythme, est en progrès continuels et les œuvres s'accumulent. Il faut aller jusqu'à Opitz pour retrouver autant de génie et une telle abondance. Quelles sont les causes de cette prospérité ? Pourquoi, durant tout le XIIIe siècle, la littérature allemande brille-t-elle d'un pareil éclat, pour s'éteindre si complètement ensuite?

Ces causes sont physiques et morales. Au moyen âge, la Germanie n'est plus ce qu'elle était au temps de Tacite : on a défriché les forêts, drainé les marécages, endigué les fleuves ; les champs sont cultivés ; partout s'élèvent bourgades, cités, châteaux et monastères ; le commerce et les arts sont en pleine activité. Ces conditions nouvelles ont modifié le climat, qui s'est adouci : Bodmer, à cette place, réédite la théorie de Dubos, qui est d'ailleurs cité[3], sur l'influence de l'air. En outre, cette prospérité matérielle et par conséquent intellectuelle, est circonscrite dans un espace restreint : le pays de la Souabe, du Haut-Rhin, du Bodan et de l'Aar. On voit apparaître ici la conception suisse que notre critique se faisait du moyen âge allemand : à ses

[1] *Von den vortrefflichen Umständen für die Poesie unter den Kaisern aus dem schwäbischen Hause* (Hohenstauffen). Réimprimé dans le 2e vol. des *Ouvrages de combat* de 1741-1744 (*Sammlung* der Zürcherischen Streitschriften, etc.)

[2] *Moralische und physicalische Ursachen des schnellen Wachstums der Poesie im dreyzehnten Jahrhunderts* (articles X et XI).

[3] *Neue critische Briefe, p. 75.*

yeux, ce moyen âge avait Zurich comme capitale. Erreur naïve, mais salutaire [1].

Mais les causes physiques ne sont que les adjuvants de causes morales, plus immédiates, plus décisives, plus profondes. La principale est « la politique » de l'époque elle-même. Les luttes entre les papes et les empereurs sont à leur plus haut point d'intensité : ces luttes, Bodmer, en bon Allemand huguenot et libéral, les considère comme le plus grand effort accompli par la Germanie entière, avant la Réforme, pour se libérer du « joug papiste ». Temps héroïques : on guerroyait dans les rues des villes, sous les murs des châteaux ; des moines prêchaient la croisade ; des légats passaient les Alpes, apportant de Rome l'excommunication d'un empereur. Les Allemands, qui n'étaient plus des barbares, que le christianisme, la chevalerie, la courtoisie avaient policés, conservaient encore néanmoins leur primitive et violente vigueur. Tout cela exaltait les âmes, enflammait les imaginations, excitait l'enthousiasme ou la haine. Le moment était donc favorable à l'éclosion d'une grande poésie [2]

Il l'était d'autant plus que, par sa position même, la Souabe avait profité de la culture de ses voisines : au sud, par les Alpes, l'Italie, la Toscane, la Sicile de Frédéric II ; au sud encore, par les vallées du Rhône et de la Saône, la Provence dont les troubadours exerçaient alors une influence européenne. C'était là, de la part de Bodmer, une idée singulièrement intelligente que de constater l'action civilisatrice du Midi sur le Nord ; aussi bien remarque-t-il que la décadence de la poésie des minnesingers date du jour où les Allemands furent expulsés d'Italie [3].

Enfin, dernière cause, les Croisades, qui unirent les royaumes de l'Europe pour la conquête des Lieux Saints et de cette Asie mystérieuse, voluptueuse, païenne, remplie de ri-

[1] Même article. — [2] *Von den vortrefflichen Umständen.* — [3] *Neue critische Briefe.*

chesses inconnues. Les chevaliers francs ou teutons rapportaient de Palestine de belles armes, de précieux tapis, des étoffes éclatantes, des pierres rares; les minnesingers et les troubadours rentraient en Allemagne ou en Languedoc, l'esprit enflammé par les exploits des chrétiens et plein d'images nouvelles [1]....

Sans doute c'est là de la critique bien incomplète, bien superficielle, enfantine même par ses intuitions et son « impressionnisme ». Mais, encore une fois, reportons-nous à l'époque où vivait Bodmer. Reconnaissons au vieux Zuricois, pour se servir de ses propres termes, la gloire d'avoir été le Christophe Colomb d'un nouveau continent de la littérature [2]; d'autres sauront mieux que lui pénétrer dans les terres : encore les fallait-il découvrir.

Les *Nouvelles lettres critiques* sont pleines de petites études consacrées à la poésie des minnesingers. Dans l'une, Bodmer oppose aux Zuricoises guindées de son temps les « manières courtoises des dames chantées par les poètes souabes », et il cite de jolis vers de Walther von der Vogelweide ; dans l'autre, il s'attache aux descriptions de l'hiver et il commente une pièce de son compatriote Hadlaub : personne ne se réjouit de voir l'été finir, sauf celui-là qui est amoureux ; de quel droit se plaindrait-il ? les nuits sont plus longues, il peut donc plus longtemps enlacer sa bien-aimée.... Ailleurs enfin, c'est une « preuve d'amour fanatique » qui est le thème d'une digression à la fois savante et sentimentale. Bodmer, ou l'un de ses disciples, propose même de remettre en honneur la langue des minnesingers : les Français, pour leurs épigrammes et les pièces badines, se servent bien du langage marotique ; pourquoi les Allemands, pourquoi en particulier les Suisses n'oseraient-ils point se servir, dans un but analogue, du vieux dialecte souabe ? Ce dialecte n'a-t-il pas

[1] *Ibid.* — [2] Baechtold, *Hist. litt.*, p. 676.

l'avantage inappréciable d'exprimer les choses brièvement, simplement, avec une naïveté sans recherche[1] ?

Mais ce qui préoccupait le plus Bodmer, c'étaient les analogies qui devaient nécessairement exister, selon lui, entre la poésie des minnesingers allemands et celle des troubadours de la Provence. Il résolut de se documenter. Il s'adressa dans ce but à l'homme de Suisse qui le pouvait le mieux renseigner : l'excellent Seigneux de Correvon, de Lausanne. Seigneux avait des relations dans toute l'Europe, avec Maffei, avec Fontenelle, avec les Zuricois, avec des Anglais, des Hollandais, des Scandinaves, des Russes. Il passait une bonne partie de son temps à écrire de longues missives et à classer soigneusement les lettres qu'il recevait[2]. En outre il était membre correspondant de l'Académie de Marseille : or, cette docte assemblée, de toutes les sociétés savantes de France et de Navarre, était peut-être la seule qui daignait encore s'occuper du moyen âge. Voici le texte de la lettre, inédite, que, le 24 juin 1748, Bodmer écrivit à Seigneux :

« J'ay une preuve qu'il y avoit des Poëtes Allemands dans le XIIIe siècle ; nous en avons même actuellement des Pièces sous presse. On y trouvera tous les caractères que *M. Crescembeni* observe chés les Poëtes provençaux dans son *Istoria della Poesia italiana* ; même mesure, même sentiment, même genie. L'Académie de Marseille ne devrait pas laisser tomber tout à fait dans l'oubli le mérite des Poetes Provençaux. Cependant il pourroit bien être que les plus anciens d'entreux ne sont pas mieux entendus des Marseillais mêmes, que les anciens Poetes allemands ne le sont de nous. Cette difficulté

[1] *Neue critische Briefe :* XLIV. Von poetischen Zügen zum Lobe des Winters. XLV. Von der Artigkeit in den Manieren der Mädchen, die von den schwäbischen alten Poeten besungen wurden. LIII. Von einer fanatischen Liebesprobe der Minnesinger. LXIII. Von einer Nachahmung der Sprache des XIII. Jahrhunderts.

[2] Cf. notre *Bridel,* p. 67-83.

vient sans doute de ce que l'on ne publie point les (recueils ?) de cette ancienne Poësie qui se trouvent encore dans les Bibliothèques. Je souhaiterois de savoir si l'on n'a point de notice plus ancienne de ces Poëtes que celle que nous en donne *Michel Nostradamus*. Je voudrois aussi voir s'il se trouvait quelque dissertation sur l'origine de la Poésie Provençale ? Les Provençaux l'ont-ils reçue des Espagnols, et ceux-ci des Maures, ou les Espagnols la tiennent-ils des Provençaux ? D'où peut venir cette ressemblance entre la Poésie allemande et la Provençale ? trouve-t-on dans les annales de Provence que leurs auteurs aient passé en Allemagne ? Je sais bien que les Romances étaient connues des Allemands, et nous voions qu'il y en a eu de traduites dans notre langue. Un des plus anciens poëtes que nous offre le Manuscrit de Paris, vivait sous le règne de Frédéric Barberousse. Le premier dont Nostradamus parle n'était pas de cette ancienneté. Nous avons encore un Poème héroïque écrit sous l'empire de Henri IV. En quel Etat était alors la Poésie provençale sous cet Empereur ? J'espère que vous excuserez la curiosité de tant de questions. Telle était celle d'Horace lorsqu'il questionnait Pacuvius sur le compte d'Ennius. »

Voilà bien une foule d'interrogations, toutes fort précises. Il y a quelque fondement à le croire, c'est à la complaisance de Seigneux que Bodmer doit les documents dont il s'est servi dans son article sur les *Ressemblances entre les poètes souabes et provençaux*[1]. En tout cas, le Zuricois n'a pas perdu son temps : il a certainement appris beaucoup de choses, par exemple que Chrestien de Troyes a inspiré le *Parcival* de Wolfram d'Eschenbach, — « d'Eschilbach », comme il le nomme, — et l'*Enéide* de Veldeke. Il cite le *Gamuret* et le *Perceval* de Kiot, Titurel, le *Roman de la Rose*, qu'il a dû

[1] *Neue critische Briefe :* XIII, XIV. Von der Aehnlichkeit zwischen den schwäbischen und den provenzalischen Poeten.

lire[1], Lancelot, Fouquet, Arnaut Daniel, tour à tour la langue d'oc et la langue d'oïl. On peut supposer que Seigneux et ses correspondants de Marseille lui ont envoyé cette *Vie des plus célèbres et anciens poètes provençaux qui ont fleuri du temps des comtes de Provence*, compilée en 1575 par Jean de Nostradamus, ou la *Lettre sur l'origine des romans* de l'évêque Huet, l'ami et collaborateur de Mme de Lafayette. C'est le comte Calepio, de Bergame, qui, en revanche, a documenté Bodmer sur l'influence provençale en Italie.

Quoi qu'il en soit, la comparaison que ce dernier fait entre le lyrisme allemand et le lyrisme provençal est intelligente. Non seulement il indique des faits et des sources, mais encore il sait formuler les distinctions indispensables : il y a des caractères spécifiquement germaniques, des sujets essentiellement allemands ; il est vrai qu'il les faut chercher dans la période épique qui précède les minnesingers. Ceux-ci, d'autre part, ont emprunté aux troubadours des thèmes lyriques, des formes lyriques : — chansons de toile, lais, tensons, ballades, aubades, sirventes, — et même des romans entiers. Bodmer le prouve en montrant de quelle manière le meilleur des minnesingers « suisses » : Rodolphe de Fenis, comte de Neuchâtel, a imité Fouquet de Marseille. Imitation frappante, bien que naturelle : Seigneur allemand d'un pays situé à la frontière des langues, mais où règnait déjà, au moyen âge, le « doux parler de France », et vivant lui-même à quelques lieues à peine de ce château de Grandson illustré plus tard par le plus grand de nos trouvères « romands », ce Rodolphe de Neuchâtel était l'intermédiaire indiqué entre les deux poésies et les deux races[2]. On le voit, dès les origines,

[1] Cf. Louis-P. Betz : J. J. B. und die französische Lit. *Denkschrift de la Soc. Hott.*, p. 220-221.

[2] La comparaison entre R. de Neuchâtel et Fouquet a été reprise par K. Bartsch : *Die Schweizer Minnesinger*. Frauenfeld, 1887, Intr., p. xv s.

l'Helvétie joue, par la force des choses, son rôle international.... L'essentiel pourtant échappe à Bodmer et lui devait échapper. Ce lyrisme provençal est bien le fruit d'une féodalité maîtresse d'un pays fertile et qui, dans ses châteaux dorés par le soleil méridional, ne connaissait pas la vie guerrière et dure des chevaliers du Nord. Les nobles de la Provence vivaient joyeusement sous la domination très pacifique de quelques grands comtes. Ils avaient, comme les Italiens, plus de sensualité et d'intelligence que d'imagination et de sentiments profonds et sincères ; c'étaient de vrais dilettantes. Leur poésie courtoise, tout entière consacrée à des amours courtois, est un jeu artistique qui plaît à l'oreille par ses formes compliquées, mais dont la langue harmonieuse drape agréablement, sans la cacher, une inspiration artificielle : le troubadour n'a rien de populaire. Le minnesinger, en revanche, s'il parle un langage moins poli, s'il est versificateur moins habile, reste plus près de la vie. Lui aussi, se plait à raffiner sur des lieux-communs, mais, lorsque son cœur est touché par les malheurs de la patrie ou les désordres de l'Eglise, il a des accents d'éloquence et des traits de satire qui nous frappent encore. Et puis il est toujours l'Allemand naïf et sentimental, qui sent et qui s'exprime comme un enfant ou comme la multitude. Walther von der Vogelweide est, non seulement le plus grand minnesinger du moyen âge germanique, mais encore le plus grand poète du moyen âge tout court, et même l'un des plus grands lyriques du monde entier.

* * *

Comment Bodmer s'est-il procuré ses textes ? En 1738, il écrit à Gottsched pour lui signaler l'existence, dans la Bibliothèque royale de Paris, d'un grand Codex de Minnesingers catalogué sous le numéro 7266 : il sollicite la recommandation

de Gottsched, homme influent, en correspondance avec nombre d'illustres personnages, afin d'obtenir communication du précieux exemplaire. Mais le Saxon n'attachait qu'une importance fort secondaire à une telle découverte, et Bodmer fut bien obligé de s'adresser ailleurs. Il s'était juré d'arriver à ses fins. Scherz, professeur dans cette ville de Strasbourg qui fut toujours un centre intellectuel intermédiaire entre l'Allemagne et la France, lui avait assuré que ce Codex contenait les œuvres inédites d'un grand nombre de « poètes souabes » : ce même Scherz, en effet, avait parcouru le manuscrit et en avait copié quelques pages. Il mit Bodmer en relation avec l'historien Schöppflin qui avait ses entrées à Versailles. Tant et si bien qu'à la fin de l'année 1746, le précieux Codex fut envoyé à Zurich.

La joie de Bodmer fut d'autant plus grande qu'il crut reconnaître en ce manuscrit un recueil de lieds composé jadis par un Zuricois célèbre : le chevalier Manesse, conseiller dès 1280, en 1325 bailli de Winingen. Ce Manesse était un Mécène épris de poésie : il employait ses loisirs à collectionner des vers qu'il copiait avec soin, avec l'aide de l'un de ses fils, chanoine de la Collégiale.

« Où trouverait-on dans tout l'Empire plus de chansons réunies et soignement copiées, que dans la seule ville de Zurich ? Aussi la poésie y est-elle florissante. Que de peines a coûtées à Rudiger Manesse la collection qu'il possède !... Indiquez-lui l'œuvre d'un poète : il n'épargnera rien pour se la procurer [1]. »

Ainsi chante un autre Zuricois : le minnesinger maître Jean Hadlaub, brave bourgeois qui se rendit quelque peu ridicule dans sa ville natale en voulant revivre les extravagances, genre Ulric de Lichtenstein, d'une chevalerie dégénérée. Or,

[1] *Recueil de Bodmer*, partie II, p. 187, 1re colonne. Bartsch, op. cit., p. 296.

précisément, ces vers de Hadlaub se trouvent à la fin du fameux Codex.

Identifier le manuscrit parisien avec la collection Manesse, la chose était facile. Bodmer s'empressa d'autant plus de le faire que son patriotisme était en jeu. Est-ce une erreur? Il est difficile, même aujourd'hui, de se prononcer. Voici pourquoi : les lieds des minnesingers se transmettaient oralement ; quelques amateurs les copiaient et ces copies, réunies à leur tour, formaient de grands recueils. Trois de ces recueils existent encore aujourd'hui : celui de Heidelberg ; le Weingartner, actuellement à Stuttgart ; enfin, précisément, le Codex de Paris. Ce dernier est le plus riche : il contient les vers de cent quarante et un poètes. Il est indiscutablement d'origine suisse, ainsi d'ailleurs que les deux autres, ce qui, disons-le en passant, nous prouve, — et Bodmer le savait déjà, — combien la poésie et le goût des lettres étaient florissants dans notre patrie au moyen âge. Selon toute vraisemblance, le Codex de Paris se trouvait encore à Zurich au XVIe siècle. Le chroniqueur Jean-Jacques Rueger, de Schaffhouse (1548-1606) l'avait vu entre les mains de son ami Hans de Schellenberg, seigneur de Randegg : ce dernier le lui avait même prêté. Stumpf l'avait parcouru. Plus tard, c'est le baron Jean-Philippe de Hohensax qui en est le possesseur. Le juriste saint-gallois, Bartholomé Schobinger, en avait entrepris la copie et il avait communiqué quelques feuilles à Goldast qui, en 1604, les publia dans son recueil. A la fin du XVIe siècle, la veuve de Philippe de Hohensax fit secrètement cadeau du manuscrit au prince palatin Philippe IV ; en 1607, le Codex est à Heidelberg. Lorsque Heidelberg eut été pillé par les Français, il prit le chemin de Paris, où il se trouve encore. Si donc Bodmer l'attribue faussement à Manesse, l'erreur est compréhensible et même soutenable : Hadlaub affirme que nulle part ailleurs qu'à Zurich on ne peut trouver une si riche collection de lieds ; or, le Co-

dex parisien est le plus complet des trois manuscrits actuellement connus, et l'on y trouve les chansons de trente minnesingers suisses, parmi lesquels Hadlaub lui-même, qui est le dernier. Il est vrai que ces vers ne sont point tous copiés de la même main, et que les magnifiques enluminures que le Codex renferme, — chacune d'elles symbolise un poète, — appartiennent à deux époques bien différentes [1].

Bodmer, avec l'aide de Breitinger, cela va sans dire, se hâta de copier et de publier sa chère « collection Manesse ». Dans l'espoir d'attirer l'attention du public, il donna en 1748 quelques *Spécimens de l'ancienne poésie souabe*, parmi lesquels les œuvres de Walther von der Vogelweide occupent une large place. Le public resta froid : Gottsched, lui, déclara n'éprouver aucun intérêt pour ces « disjecta membra [2] ». Pour que le grand recueil intitulé *Collection des minnesingers de l'époque souabe* [3] pût être imprimé en 1758 et 1759, après de longues années de travail, il fallut les souscriptions de quelques Zuricois dévoués. Bodmer s'est cru autorisé à retrancher et à « vouer à l'oubli » tout ce qui lui semblait médiocre ; de fait, il manque un septième environ du Codex original. L'édition est défectueuse : outre les erreurs de copie, les éditeurs n'ont pas su toujours observer les divisions en strophes et distinguer entre elles les différentes pièces d'un même poète ; de là quelque confusion. Néanmoins, cet ouvrage marque une date. Il est en deux parties : dans la préface de la première Bodmer se plaint de l'indifférence du public ; seuls l'« horatien » Hagedorn et Gleim « l'anacréontique » ont apprécié la poésie souabe à sa juste valeur. Il insiste sur l'importance « patriotique » de son travail et, citant quelques

[1] Cf. Baechtold, p. 143 s.

[2] *Proben der alten schw. Poesie*. Cf. Baechtold : Verdienste der Züricher.

[3] *Sammlung von Minnesingern aus dem schwäbischen Zeitpuncte CXL Dichter enthaltend*, etc. Zurich, 1 vol., 1758-1759.

vers de son *Ode à Klopstock*, il s'écrie, faisant allusion à son pays natal :

Ici, c'est une terre sacrée, qui a reçu du Ciel la grâce
De former dans son sein des poètes....
Il n'est, entre la Limmat et le Rhin, pas une prairie
Où un poète n'ait jadis chanté le printemps et la « Minne » !

Suit la biographie du conseiller Manesse. Dans l'introduction, signée Klingsor, qui précède la seconde partie, une seule phrase est à relever : « De tels ouvrages, dit Bodmer, rendent plus de service à la langue et à la culture que tous les lexiques in-folio. » D'ailleurs, la partie critique de ce travail est singulièrement faible.

Et cependant, même aujourd'hui, ce n'est point sans émotion qu'on parcourt cette « Collection des minnesingers ». Emotion rétrospective : Voici qu'en plein XVIII[e] siècle, au milieu des bergerades doucereuses, des sèches épigrammes, des « patriarcades » larmoyantes, retentissent à nouveau des voix claires et de sonores violes d'amour. On comprend l'indifférence du public. Imaginez, en effet, une collection d'estampes : la *Cruche cassée*, le *Départ pour Cythère*, la *Précaution inutile*, ou l'*Amour aiguisant une flèche*, de Raphaël Mengs, ou le *Premier navigateur* de Gessner. Placez maintenant en face de cet art distingué, mondain, artificiel, dernier raffinement d'un monde trop civilisé, une peinture sur bois de l'Ecole du Haut-Rhin, ou plutôt les miniatures d'un « Miroir du monde » : sur un fond d'azur et d'or, un chevalier vêtu d'une longue robe noire, une toque de velours sur la tête, au flanc une courte dague dans un fourreau de pourpre ; d'une main démesurément longue et blanche, il tend une rose à une noble dame qui semble la lui refuser en rejetant sa taille en arrière, tandis qu'un lévrier gambade, qu'un oisel chante sur une branche où verdoie une feuille unique, et que le soleil et la lune simultanément se lèvent et se regardent de leurs visages humains

au-dessus d'un donjon crénelé. Pourtant, est-elle si différente de la poésie, de certaine poésie du XVIII[e] siècle, cette chanson de Walther von der Vogelweide :

« Sous un tilleul, — près de la bruyère, — mon amant et moi, nous avions notre couche. — Là vous pourriez voir encore — comme nos deux corps — ont écrasé les fleurs et le gazon. — Près de la forêt, dans une vallée, — tantaradéi ! — le rossignol chantait si doucement !

» Si quelqu'un savait — que mon amant est demeuré là près de moi, — combien je devrais rougir ! — Oh ! que nul ne connaisse — ce que nous avons fait ; — que personne ne le sache, sauf lui et moi — et un petit oiseau, — tantaradéi ! — qui saura bien ne pas le répéter[1] ! »

Et ce lied du Tannhäuser, était-il si difficile d'en goûter alors l'amusante ironie :

« Sachez que mon amante me veut récompenser, — moi qui l'ai servie sans défaillance ! — C'est de sa part fort bien agir, — que tout le monde lui rende grâce ! — Elle exige seulement que je détourne le cours du Rhin, — afin qu'il ne passe plus à Coblenz : — alors, elle condescendra à tous mes désirs. — Pourvu toutefois que j'aille prendre dans la mer, — une poignée de sable, — à l'endroit où le soleil se repose, — elle m'exaucera sans tarder : mais il y a une étoile — tout près de là, — elle désire qu'en passant je la décroche pour elle[2].... »

Et toutes les âmes sensibles, tous les auteurs de romances, cette aubade de Dietmar d'Ast les auraient-ils, par hasard, laissés indifférents :

« Dors-tu encore, mon ami ? — Hélas ! on va nous réveiller ; — qui le fera ? un joli petit oiseau — qui est perché sur une branche de tilleul....

[1] *Sammlung*, p. I, p. 113, col. 2 : Under der linde An der heide....
[2] II, p. 66, col. 1 : Min frouwe du will loven mir.

» Alors elle se mit à pleurer : — « Tu montes à cheval, tu me laisses seule ! — Quand reviendras-tu près de moi ? — Ah ! tu emportes avec toi tout mon bonheur[1] ! »

Ce qui devait échapper sans doute aux contemporains de Bodmer, c'était précisément ce qu'il y a de plus beau, de plus énergique, de plus lyrique dans la poésie des minnesingers : les invectives de Walther von der Vogelweide contre le pape et Rome, les prières de l'empereur Henri VI au moment de partir pour la croisade, les plaintes résignées et profondes du juif Süsskind, les chansons populaires, paysannes, d'un Nithart. A plus forte raison, l'héroïsme des grands poèmes.

* * *

En 1745, Bodmer et Breitinger rééditèrent les œuvres d'Opitz[2]. Parmi ces dernières, à côté du *Livre de la poésie allemande*, de l'*Aristarque*, des hymnes à Mars et à Bacchus, se trouvaient, comme nous l'avons dit, le texte et le commentaire latin de la *Chanson d'Annon*. L'*Annolied* est la plus belle des légendes pieuses, la plus ancienne aussi, car elle est contemporaine des premiers poèmes chevaleresques. Saint Annon, évêque de Cologne, chancelier de l'empire sous Henri III, régent durant la minorité de Henri IV, à l'époque des troubles intérieurs, se distingua par sa vie austère et par son esprit de discipline. Il fit de nombreux efforts pour réformer les abus qui régnaient alors dans l'Eglise, mourut en 1075, fut enterré dans le monastère de Sigeberg qu'il avait fondé près de Cologne et canonisé cent ans plus tard. Sa biographie fut écrite dans ce même couvent de Sigeberg, d'abord en latin, ensuite en vers allemands. Opitz, ayant retrouvé la seconde rédaction, la publia à Dantzig en 1639 ;

[1] I, 41, 2 : Slafest du friedel ziere....
[2] *Martin Opitzens von Boberfeld Gedichte*, 1 vol. Zurich, 1745.

malheureusement, l'original fut brûlé avec les papiers du poète.

L'*Annolied* est une légende en quarante-neuf laisses. Certainement, il le faut tenir pour un chef-d'œuvre. Selon la coutume, afin de mieux louer Dieu et son saint, son auteur anonyme remonte aux origines du monde, à la fondation de l'Eglise. « La *Chanson d'Annon*, dit fort bien M. Bossert, s'élève à la hauteur d'une philosophie de l'histoire et, en un sens, elle a devancé Bossuet de cinq siècles [1]. » Les Suisses, eux, s'enthousiasmèrent pour d'autres raisons : dans leur manie de comparer sans cesse leurs vieux Souabes aux Grecs, ils voulurent à tout prix transformer la légende pieuse en une ode pindarique. Comme Pindare, en effet, le poète inconnu introduit dans son sujet, afin de le rendre « sublime », le monde, les héros et les dieux. Ainsi, ayant à louer un évêque, « il a donné dans ses vers une place à la création, à la chute de l'homme, aux Evangiles, aux martyrs, à l'origine des monarchies, à la fondation des villes fameuses, à la grandeur et à la décadence des empires : Troie, Agamemnon, Enée, Ulysse, Alexandre, César, combats où des nations entières sont engagées, apparitions, signes et miracles [2].... » Enfin Breitinger, que l'on reconnaît au style alerte et clair de la préface, loue avec intention la langue de l'*Annolied* : ce « langage alémannique », sans chevilles, monosyllabique, incisif, presque lapidaire : « On y trouve beaucoup de cette brièveté qui caractérise l'anglais moderne, la plus courte des langues qu'on parle aujourd'hui. Cette analogie vient sans doute de ce que les habitants de la Grande-Bretagne ont emprunté leur idiome au vieil allemand [3]. » De la lecture de l'*Annolied*, Breitinger dégage quelques enseignements :

[1] *La littérature allemande au moyen âge*, 3e éd., Paris, 1893, p. 352.

[2] *Historisch-Critischer Vorbericht* (sans doute de Breitinger), op. cit., p. 158.

[3] P. 161-162.

assainir une syntaxe corrompue par l'abus de la rhétorique, rendre claires des expressions devenues obscures, réintégrer dans la grammaire quelques-uns de ces mots encore en usage dans les provinces et dont l'origine purement germanique est indiscutable[1].

D'ailleurs, la traduction en allemand moderne de cette *Chanson d'Annon*, à laquelle il s'efforce de conserver son caractère de sobriété et de force, fait honneur à Breitinger. Breitinger, en effet, est, avec Jean de Müller, le meilleur prosateur de l'Ecole suisse. Sa traduction se lit avec facilité ; les grandes images de l'original n'ont point perdu cet éclat grâce auquel certaines laisses évoquent des verrières traversées par la lumière du soir : légende d'Alexandre transporté par des griffons dans les airs ; vision tout héraldique du prophète Daniel à qui apparaissent les quatre animaux, symboles des quatre grands empires ; conquête de la Germanie par César ; fondation de Cologne par Auguste ; élévation du saint évêque au trône épiscopal. « Ainsi que le soleil, suspendu dans les airs, s'avance entre le ciel et la terre et répand sa lumière sur l'un comme sur l'autre, ainsi marchait Annon, à la fois devant Dieu et devant les hommes[2]. » Il est évident que nous admirons dans l'*Annolied*, non point une « ode pindarique », mais l'une des œuvres les plus représentatives du moyen âge : commentaire rythmé des statues et des figures qui ornent le porche d'une cathédrale romane[3].

[1] P. 169. — [2] Trad. de Breitinger, p. 340, op. cit.

[3] Breitinger a également publié, à Zurich, Orell, 1757, des *Fabeln aus den Zeiten der Minnesinger*. Ce sont les fables (*Edelstein*) du moine bernois Boner, l'une des œuvres les plus importantes du XIVe siècle, époque où s'affirme la décadence de la poésie du moyen âge. Mais Breitinger ignorait le nom de l'auteur, qui fut plus tard découvert par Lessing. Sur Boner : Baechtold, p. 172-177.

* * *

Nous arrivons à la découverte la plus importante de Bodmer : celle des *Nibelungen*.

Les idées préconçues servent parfois à quelque chose. Ni les chansons des minnesingers, ni les légendes religieuses ne contentaient l'ambitieux Bodmer. Le critique zuricois était un trop bon classique pour ne pas être hanté de rêves épiques : sa *Noachide* est malheureusement là pour le démontrer. Nous avons vu, en étudiant la doctrine des Suisses, que l'épopée était pour eux le « grand genre », le « genre sublime » par excellence, la plus haute forme que pouvait revêtir la poésie. Le chrétien, en Bodmer, avait été comblé dans ses vœux les plus ardents par le *Paradis perdu* de Milton. Mais l'Allemand, le « Souabe », le patriote éprouvait le besoin d'une Iliade. Cette Iliade devait exister ; est-ce donc à force de *la vouloir* que ce patriote finit par la découvrir ?

Bodmer fouillait avec soin les bibliothèques des châteaux, des villes et surtout des couvents de la Suisse. Dans celle de l'abbaye de Saint-Gall, il est facile de le comprendre, il devinait des trésors. Zellweger, qui habitait non loin des domaines du prince-abbé, lui servait d'intermédiaire avec son habituelle complaisance. Dès 1754 il dut mettre Bodmer sur une bonne piste. L'année suivante, Gessner écrit à Gleim : « L'été dernier, Bodmer a été voir Zellweger dans le pays d'Appenzell : c'est là que, dans la bibliothèque d'un vieux château de la montagne, il a découvert les manuscrits d'anciens poèmes allemands. On lui a même permis d'emporter à Zurich deux volumes [1]. » Le château dont parle Gessner est celui de Hohenems, dans le Vorarlberg, presque en face de Trogen où habitait Zellweger. Là vivait, à la fin du XIIe siècle, Rodolphe d'Ems, seigneur originaire des Grisons,

[1] Baechtold: *Verdienste der Züricher*.

l'un des minnesingers les plus féconds et les plus savants de son pays et de son époque. Il est, en effet, l'auteur de légendes telles que *Le bon Gérard*, *Eustachius*, *Guillaume d'Orléans* et surtout *Barlaam et Josaphat*, qui est célèbre. Disciple de Hartmann d'Aue et de Gottfried de Strasbourg, grand admirateur de la poésie chevaleresque de la France, ancien élève de l'abbaye de Saint-Gall, le seigneur d'Ems, comme plus tard Manesse, collectionnait et faisait copier des manuscrits [1]. Par hasard, il y avait encore, dans le château de Hohenems, à l'époque où Bodmer y venait fureter, deux versions des *Nibelungen*. Le Zuricois n'eut d'ailleurs point le mérite de les découvrir lui-même : ce fut un médecin originaire de Lindau, Jacob-Hermann Obereit, savant modeste, passionné lui aussi pour le moyen âge, qui trouva, le 29 juin 1755, deux parchemins reliés dont l'un portait ce titre : *Adventure von den Gibelungen*. Obereit n'avait aucune ambition personnelle : il se hâta de communiquer le poème à Bodmer, auquel il laissa bénévolement le soin et la gloire de le publier. En 1756, un nommé Wocher d'Oberlachen mit de son côté, dans la même bibliothèque, la main sur le *Barlaam et Josaphat* qu'il envoya également au Zuricois par l'entremise de Zellweger. Tant et si bien que, l'année suivante, parut un volume intitulé : « La *Vengeance de Chriemhilden* et la *Plainte*. Deux poèmes héroïques de l'époque souabe, avec des fragments des *Nibelungen* et du *Josaphat*. Suivi d'un glossaire. Zurich, Orell & Cie, éditeurs, 1757 [2]. »

Ce titre un peu étrange exige un commentaire : Bodmer méconnaît, ou plutôt ignore, l'ordonnance même des *Nibelungen* qu'il casse en deux, si l'on ose s'exprimer de la sorte. Considérant que la première partie, incomplète d'ailleurs dans

[1] Sur *R. d'Ems :* Baechtold, p. 96-116.

[2] *Chriemhilden Rache* und die *Klage ;* zwey Heldengedichte aus dem schwäbischen Zeitpuncte, samt Fragmenten aus dem Gedichte von den *Nibelungen* und aus dem *Josaphat.*

le manuscrit qu'il avait sous les yeux, — soit les aventures de Sifrit, son mariage avec Krimhilt, son meurtre par Hagen, — est en désaccord avec la règle épique de l'« unité de sujet », il la néglige à peu près totalement et se contente d'en donner quelques extraits. Pour lui, le poème ne commence en réalité qu'à la fin de la vingt-cinquième aventure, au moment où le margrave Rüdiger de Bechelaren, ce loyal vassal du roi Etzel, voit venir à lui Eckewart, messager des Burgondes, qui lui annonce l'arrivée de Gunther et de ses chevaliers. Encore Bodmer a-t-il commis une seconde erreur presque aussi grave que la première : le vieux dialecte des *Nibelungen*, le moyen haut-allemand, était pour lui à peu près lettre close. Il a faussé complètement le rythme de l'original : ces longs vers de six accents, avec césure, analogues à l'alexandrin ; mesure un peu trop vaste d'ailleurs, et que le trouvère inconnu a bourré de chevilles. Bodmer se figurait avoir sous les yeux l'octosyllabe des minnesingers et il imprima le poème en conséquence. Enfin, pour que ce dernier eût un début intelligible au lecteur, il n'imagina rien de mieux que de composer lui-même un pastiche de dix-huit petits vers archaïques :

In der stat ze Bechelaren
Einsmals in sime palas
Ein marcgrave riche
Her Rudeger am venster sas, etc.

Dans la ville de Bechelaren,
Un jour, dans son palais,
Un riche margrave,
Le seigneur Rudeger était assis à la fenêtre ;

ce qui est enfantin. Suit la strophe 1680 du manuscrit de Hohenems [1].

[1] Le manuscrit C ou *Hohenems-Lassbergische ;* le second manuscrit communiqué en 1779 à Bodmer par Wocher est le manuscrit A ou *Hohenems-Munich.*

Bodmer ne laissait point toutefois de reconnaître toute la portée de sa découverte. Triomphant, il écrit à Zellweger : « Nous avons là une Iliade, ou tout au moins un poème qui renferme en soi le germe d'une Iliade[1]. » Malheureusement, il n'était point assez averti, assez doué de sens artistique pour pousser jusqu'au bout un parallèle de ce genre sans nuire aux *Nibelungen* mêmes. Son préjugé classique le conduit jusqu'à reprocher à l'auteur inconnu de la geste germanique des fautes contre les règles et contre la vraisemblance. Toutefois les commentaires qu'il consacre au nouveau chef-d'œuvre dans sa revue de bibliographie critique : les *Franches nouvelles*, ne manquent ni de sens historique, ni de perspicacité. Certes, les *Nibelungen* ne sont point une épopée conforme à la définition d'un abbé Batteux ; mais, bien que les dieux n'y interviennent jamais, ces « aventures » sont très proches de la perfection du genre. Le poète, — que Bodmer suppose être un certain Maître Conrad, — possède une connaissance approfondie du cœur humain, et principalement de celui des guerriers. Chacun de ses héros est un modèle de vaillance, mais d'une vaillance « à différents degrés et sous des aspects très divers. » Aucun personnage n'est complètement odieux, ni complètement admirable. Jamais l'Homère souabe n'a défini un caractère à l'aide d'oppositions et de contrastes faciles : voilà pourquoi les *Nibelungen* sont un chef-d'œuvre. Ils le sont d'ailleurs encore par leur langue, merveilleusement sobre, naturelle, simple et convenable, sans fleurs, ni figures de rhétorique, ni comparaisons « à longue queue[2].... » Cependant c'est au peintre zuricois Henri Fuessli que revient le mérite d'avoir prononcé sur les *Nibelungen* ce jugement définitif : « Bien au-dessus de la *Messiade* de

[1] Cité par Mœrikofer, p. 214.

[2] *Freymüthige Nachrichten* von neuen Büchern und andern zur Gelehrtheit gehörigen Sachen, 1757, Nos du 9, 16 et 23 mars, 6 avril, 18 mai, 15 juin.

Klopstock s'élève la *Vengeance de Chriemhilde*, ce premier de tous les poèmes allemands [1]. »

Malgré tous les efforts de Bodmer, pendant longtemps, le public accueillit les *Nibelungen* avec autant de froideur que les minnesingers. L'éditeur lui-même est un peu responsable de ce nouvel échec : il n'avait offert à un siècle philanthrope et « sensible » que le récit sanglant du massacre des Burgondes à Etzelbourg ; tant de coups d'épée effrayèrent les lecteurs. Peut-être, si Bodmer n'avait pas tronqué le poème, toute la première partie : *Les amours de Sifrit et de Krimhilt*, qui donne précisément à la seconde sa valeur et sa portée, eût-elle trouvé moins de défaveur. Quoi qu'il en soit, le critique se dégoûta du moyen âge comme il s'était dégoûté de l'histoire nationale, et pour les mêmes raisons. Cependant, son cher poème lui tenait à cœur ; après dix ans de silence, en 1767, il y revint.

Il s'était dit, — et dans un sens il n'avait pas tort, — qu'une langue barbare et morte, intelligible pour quelques érudits seulement, pouvait rebuter le public, malgré les plus subtils commentaires. Il résolut donc d'offrir à ce public des *Nibelungen* modernisés, accommodés au goût de tout le monde, arrangés à la façon classique. En 1753 déjà, il avait publié un *Parcival*, « poème dans la manière de Wolfram d'Eschilbach », en deux chants, avec une invocation de vingt-six vers : « O Muse, toi qui inspiras les poèmes d'aventure d'Eschilbach, ne crains pas que nos Allemands, refroidis par une trop grande sagesse, n'aient plus des cœurs assez sensibles pour t'admirer. Sors de l'oubli où t'a reléguée la sottise des hommes, ou le mépris de la jeunesse pour les traditions de nos pères.... Chante Parcival et comment le sort l'a conduit au Montsalvat, à la recherche du Saint-Graal, etc. [2] »

[1] Baechtold, p. 677.

[2] *Der Parcival*. Ein Gedicht in Wolframs von Eschilbach Denckart, eines Poeten aus den Zeiten Kaiser Heinrich VI. Zurich, 1753.

La *Vengeance de la sœur* (ce titre n'est-il pas fort heureux ?) est un poème en quatre chants : plus de quinze cents vers ! Mais ces vers sont bons pour la plupart, d'une lecture facile malgré quelques « cailloux » et pas mal de longueurs. Ce pastiche d'un poème héroïque du moyen âge n'est point dépourvu de saveur, peut-être parce qu'il est adapté au goût du temps, et M. Crüger a bien fait de le rééditer [1]. Il débute également par une invocation à la manière classique :

Avant que les Muses d'Eonie aient pénétré dans les bois de la Germanie,
Quand Achille n'avait pas encore combattu dans les poèmes allemands,
Ni Ulysse, déguisé en mendiant, trompé les prétendants,
Alors, les Eschenbach, inspirés par des Muses nationales,
Composaient des chants originaux, fruits de leur esprit inventif.
L'un d'entre eux, sur un ton digne d'Homère, célébra la sœur,
Dont les frères mirent à mort l'époux fidèle, — la sœur
Qui, à son tour, mit ses frères à mort. Le temps a effacé le nom de l'auteur,
Mais son chant a été sauvé ; je l'ai entendu et je veux le chanter
Si haut qu'il résonnera du Rhin à la Baltique.

Il va sans dire que la *Vengeance de la sœur* n'offre qu'nn intérêt purement historique : première adaptation « populaire » des *Nibelungen*. Aujourd'hui que le texte de ces *Nibelungen* est à la portée de tout le monde, personne, sauf un érudit curieux, n'aura même la pensée de choisir Bodmer comme interprète. Voici d'ailleurs une courte analyse : Premier chant : réception des héros burgondes par le margrave de Bechelaren et leur arrivée à Etzelbourg, la capitale des Huns, où la veuve de Sifrit, épouse d'Etzel, les attend et prépare sa vengeance. Deuxième chant : préludes de la grande bataille. Troisième : attaque de la salle où se sont retranchés Hagen, le meurtrier de Sifrit, le roi Gunther, les deux autres frères de Chriemhilde et les chevaliers burgondes ; le margrave Rüdiger est tué. Quatrième : duel entre

[1] *Morceaux choisis*, n° 33 de la Collection Kürschner, p. 186 s. (Die Rache der Schwester : dans le 2e vol. du recueil *Callipe*, Zurich, Orell, Gessner & Cie, 1767.)

Hagen et Hildebrand, un vassal du roi Dietrich de Berne : Hagen, terrassé par le vieil Hildebrand, est conduit aux pieds de la reine. Cette dernière, au mépris des lois de l'honneur, saisit elle-même l'épée de Sifrit et tranche la tête de Hagen. Alors Hildebrand, outré de tant de cruauté, s'écrie :

« Tu ne jouiras pas du plaisir d'avoir tué ce héros, et, bien que Hagen m'ait mis moi-même dans le plus grand péril, je le vengerai ! » Furieux, il bondit sur la reine : elle crie, elle veut fuir, mais en vain : il tue celle-là dont la soif de sang était si grande.

C'est par ces beaux vers qu'après bien des répétitions et d'inutiles discours, se termine la *Vengeance de la sœur*[1].

Ce fut douze ans plus tard, en 1779, que, toujours à Hohenems et toujours par l'entremise de Wocher, Bodmer découvrit enfin un nouveau manuscrit, complet cette fois, des *Nibelungen*[2]. Mais Bodmer avait alors plus de quatre-vingts ans : il était vieux, fatigué, découragé. L'énergie lui manquait. Il eut recours à l'un de ses protégés, le Zuricois Christophe-Henri Müller ou Myller. Müller était né en 1744 de parents pauvres ; il commença par étudier la théologie, puis, sous l'influence de Rousseau, il se lança dans la politique. En 1767, une brochure sur les troubles de Genève : *Dialogue des paysans,* le fit bannir de Zurich. Bodmer avait intercédé en vain pour lui et, avec l'aide de Léonard Meister et de quelques amis, il s'était efforcé de lui procurer des ressources. Müller put se rendre à Berlin où Sulzer le fit nommer professeur de philosophie et d'histoire au gymnase royal « Joachimsthal ». Vers la fin de ses jours il rentra dans sa ville natale, où il mourut d'hypocondrie le 22 février 1807.

Müller était l'un de ces esprits agités, mécontents, utopistes, si nombreux à la fin du XVIII[e] siècle : mélange du « philosophe » français, du Suisse de la *Société helvétique*, du poète

[1] Chant IV, vers 1510-1514 du poème (les derniers vers).
[2] Le manuscrit A.

du « Sturm und Drang ». Il manquait de méthode et il débordait de passion : sans préparation préalable, sans se rendre compte des difficultés, il accepta la proposition que lui fit Bodmer de publier, non seulement les *Nibelungen* définitifs, mais encore toutes les œuvres connues ou retrouvées du moyen âge allemand. Il se mit si vite à la besogne que Bodmer eut peur et voulut revenir en arrière. Müller ne lui en laissa pas le temps : en 1780, dans le numéro de novembre du *Deutsches Museum*, il publia un programme complet. En septembre 1782 parurent les *Nibelungen*, avec une dédicace au grand Frédéric, qui s'en montra satisfait. De 1782 à 1785, sous le titre de *Recueil de poésies allemandes des XIIe, XIIIe et XIVe siècles*[1], les principaux monuments littéraires du moyen âge furent enfin livrés au public : le *Parcival*, le *Freidank*, préparé par Breitinger, le *Codex des minnesingers* d'Iéna, l'*Enéide* de Veldeke, *Tristan et Iseult* de Gotfrit de Strasbourg, etc.; *Gudrun* seul manque à l'appel. On peut dire que Müller mourut à la peine : il s'est tué sur les quelque cent quarante et mille vers qu'il a copiés, commentés, édités. Bodmer, qui l'avait précédé en 1783 dans la tombe, lui avait, par testament, légué ses matériaux.

* * *

Bodmer, en consacrant une part de sa vie et les dernières années de sa longue vieillesse à restituer à la poésie allemande, à la poésie universelle, quelques-unes de leurs plus belles œuvres, ne cherchait point à conquérir une vaine renommée d'historien ou de philologue. Il voulait être utile à sa grande patrie, contribuer au développement de cette langue allemande qui fut l'une des belles passions de son existence. Mais il voulait encore servir la Suisse et c'est avec une « idée suisse » qu'il s'est mis à la besogne.

[1] *Sammlung deutscher Gedichte aus dem 12., 13. und 14. Jahrhundert.*

Nous savons avec quelle intelligence Breitinger, dans son *Art poétique*, s'est refusé à reconnaître la suprématie du dialecte saxo-misnien, imposé par Gottsched comme langage classique à l'Allemagne entière. Il avait fait avec Bodmer des réserves au nom de l'histoire, au nom de l'indépendance intellectuelle de la Suisse : « La Suisse, écrit en effet Bodmer dans l'*Introduction à l'étude de la langue allemande*[1], est grâce à son autonomie, sa constitution politique, son genre de vie enfin, si différente de l'Allemagne que sa langue n'a presque pas été affectée par les changements survenus dans les dialectes des autres provinces. Dans nos montagnes principalement, un grand nombre de mots, qui sont devenus ailleurs bas et hors d'usage, ont conservé toute leur dignité primitive. » Il avait raison, sans doute. Mais, à ses yeux, le dialecte des Alpes suisses, c'est la langue même du moyen âge, de la « littérature souabe ». Cette assertion contient une part de vérité : les philologues le savent ; Bodmer va cependant trop loin lorsqu'il fait de Zurich le berceau de la poésie des minnesingers, lorsqu'il pense que chaque nouvelle découverte d'un poème héroïque ou d'une légende est une justification du dialecte suisse. Et pourtant, une idée féconde se dégage de cette exagération même : dans l'immense empire, à côté de la Franconie, de la Prusse, de la Saxe, de l'Autriche, de la Bavière, il est une province qu'arrose et que traverse le cours du Rhin supérieur ; province linguistique, province ethnographique, « province d'art ». Au sud, la Suisse allemande dont les collines bleues s'élèvent doucement jusqu'à ces Alpes qui la séparent de l'Italie ; au nord, les premiers plateaux du Wurtemberg, le petit massif tourmenté de la Forêt-Noire, l'Alsace. Ce pays, c'est la Souabe de Bodmer : l'Alémannie. Alémannie, qu'une frontière politique ne parvient pas à diviser ; Alémannie, « vieille Alle-

[1] *Anleitung zur Erlernung der deutschen Sprache*. Für die Realschulen. Mit hoher Approbation. Zurich, Burkli, 1773 ; réédité en 1776 et 1778.

magne », combien plus « allemande » que la Germanie des plaines et de la mer ; Alémannie, où s'est réfugié tout ce que nous aimons dans la vie, dans la culture, dans les paysages de l'Alt-Deutschland : munsters en grès rouge des Vosges, ce grès qui prend une telle splendeur lorsque la lumière du soir l'enveloppe et le tiédit ; villes féodales et bourgeoises entourées de remparts, et sur lesquelles volent d'immenses cigognes ; villages aux maisons de bois où, dans la nuit, chaque dimanche, retentissent les lieds pleins de nostalgie ; campagnes montueuses et forestières où il fait bon, un chapeau à plume de faisan sur la tête et un bâton à la main, promener les loisirs de ses « Lehr- und Wanderjahre » d'étudiant. Vieux Berne, vieux Soleure, vieux Schaffouse, vieux Bâle, n'êtes-vous pas les cités sœurs de Colmar, de Strasbourg, de Constance, de Fribourg-en-Brisgau ? C'est, pour nous autres Suisses, une force singulière qu'avec ce sentiment si intime, et que Bodmer éprouvait si vivement lui-même, de notre unité nationale, nous soyons, petit peuple, capables de vivre la vie intellectuelle et morale de trois grandes nations. Comment, ce chapitre nous le prouve.

Bodmer a été, en Allemagne, le fondateur des études médiévales. Néanmoins il lui a manqué, surtout après la mort de son collaborateur Breitinger, beaucoup mieux doué que lui à cet égard, une méthode et les connaissances historiques et philologiques approfondies sans lesquelles il est impossible de faire œuvre vraiment durable. Ses successeurs ont dû procéder à la vérification de toutes ses recherches ; ils ont modifié la plupart de ses théories. Aussi ses travaux n'ont-ils guère profité à la Suisse : les Allemands du XIXe siècle ont un peu trop « nationalisé » les *minnesingers* à leur seul profit. Mais avoir été ainsi l'initiateur de la renaissance littéraire de l'Allemagne, n'est-ce point assez pour la gloire de Bodmer ? Il vivait à une époque indifférente à ce genre de travaux ; il a dû se façonner lui-même ses instruments d'investigation

Aussi est-ce lui rendre justice que de citer, pour conclure, ce jugement impartial de Herder :

« Les Suisses ont eu la gloire d'être les premiers à découvrir, à étudier la langue de cette époque.... Ils la comprennent mieux que nous, Allemands, parce qu'ils ont su conserver le noyau de notre langue. De même que, dans leurs pays, les anciennes modes et les anciens usages se sont maintenus plus longtemps, défendus contre l'étranger par les Alpes et la fierté nationale de l'Helvétie, de même leur langue a, elle aussi, gardé sa simplicité primitive. Evidemment ils ont beaucoup exagéré ; mais on ne reconnaît point encore assez la valeur de ce qu'ils ont fait et de ce qui est resté leur bien [1]. »

[1] *Fragmente zur deut. Litteratur*, 1 Sam. 6.

CHAPITRE VIII

Jean-Jacques Bodmer et Jean-Jacques Rousseau : l'influence de Rousseau à Zurich.

Entre le bourgeois de Zurich et le citoyen de Genève, il y a plus qu'une similitude de nom. On ne peut, en effet, méconnaître, d'une part les affinités qui existent entre les deux Jean-Jacques, d'autre part l'influence réelle, profonde, décisive exercée par Rousseau sur Bodmer et ses disciples. Nous avons terminé l'étude purement littéraire de l'œuvre de notre critique, mais le but de ce livre exige une conclusion d'un autre ordre. Au delà des faits, des documents, des textes, il y a la vie, le mouvement, le progrès ; il y a les désirs et les besoins et les recherches des intelligences : il y a la Suisse, le XVIII[e] siècle. Or, en Suisse, au XVIII[e] siècle, quel est l'homme qui, le plus fortement, agit par sa doctrine et par son prestige ? Rousseau ; Rousseau dont l'œuvre exprime, résume, complète, définit tout ce qu'il y a de contradictoire et de vague dans un âge de transition qui veut à la fois réédifier et détruire. Un double problème est devant nous, que nous allons tenter, sinon de résoudre, tout au moins de poser d'une façon précise : en quoi consiste la parenté qui rapproche du philosophe les hommes de l'Ecole suisse, ou mieux : en quoi consiste l'« helvétisme » de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, du *Contrat social*, de la *Lettre à Dalembert?* quelle fut enfin l'influence exercée par Jean-Jacques à Zurich et dans les cantons allemands ? Cette tentative de démonstra-

tion va justifier ou condamner le titre même de notre ouvrage ; de son résultat dépend, en grande partie, la fameuse définition de l'*esprit suisse*.

Mais un chapitre ne saurait épuiser un sujet aussi vaste : il faudrait un volume : le savant qui l'écrirait, rendrait un grand service à l'histoire de notre pensée. Mon rôle se borne à marquer les points de repère, car à une histoire littéraire, qui doit nécessairement coordonner des faits, étudier des œuvres *dans leur ensemble*, la « chasse aux petits papiers » est, par définition, interdite. Or une étude sur l'influence exercée par Rousseau en Suisse allemande impliquerait, pour être complète et solide, des recherches minutieuses dans les archives publiques et privées et l'analyse d'une multitude de pamphlets politiques, de lettres et mémoires, de textes de loi, de brochures pédagogiques et morales. Loyalement, je déclare donc ici sur quels matériaux cet article se base : les œuvres de Rousseau et de Bodmer, cela va sans dire ; des extraits de la correspondance du Zuricois, d'après les nombreuses citations faites par ses biographes ; la correspondance de Jean-Jacques avec Léonard Usteri ; l'analyse de deux recueils périodiques particulièrement significatifs : les *Franches nouvelles*, le *Moniteur*[1] : la vie, les idées, les ouvrages de quelques propagateurs de la doctrine nouvelle : un Zimmermann, un Lavater, un Jean-Henri Fuessli, un Wegelin ; plus un certain nombre de documents secondaires, anonymes.

J'ajoute encore qu'il faut constamment sous-entendre les causes plus générales qui autorisent ce rapprochement entre Bodmer et Rousseau : protestantisme, influence anglaise, retour à la nature, « sensibilité » ; en un mot, cette atmosphère malaisément décomposable qui se dégage de chaque grande époque littéraire et se répand sur le monde entier.

[1] *Freymüthige Nachrichten, Erinnerer.*

I

Trois caractères communs se retrouvent dans Rousseau, dans Bodmer et dans les Suisses : l'*esprit protestant*, l'*esprit républicain*, le *sentiment de la nature*. De ces caractères, le premier est « européen », le deuxième peut être envisagé comme « national », le dernier n'est suisse que par la forme particulière qu'il revêt : amour du paysage alpestre, lacs et montagnes. Nous tenterons d'analyser ici l'esprit protestant et le républicanisme ; quant au sentiment de la nature, nous ne ferons que montrer incidemment quelle est sa fonction vis-à-vis de ces deux autres éléments psychologiques, en attendant de l'étudier dans les œuvres des poètes.

Ce qui frappe tout d'abord, dans un parallèle comme celui que nous allons entreprendre, c'est la disproportion qui existe entre la personne même et l'œuvre de Rousseau d'une part, et, d'autre part, la personne et l'œuvre de Bodmer. Cette « disproportion dans la ressemblance » est celle-là précisément que l'on peut constater entre le calvinisme genevois et le zwinglianisme de Zurich. La religion dans laquelle est né Jean-Jacques est européenne, cosmopolite ; de ses origines latines, elle a, plus que toute autre confession protestante, gardé un caractère d'universalité. Elle est en outre, et par définition, individualiste : Genève se dresse comme la citadelle d'une idée qui n'est point uniquement genevoise. Il y a même dans le calvinisme, qui est une réaction contre le pouvoir temporel, absolu, non seulement de Rome, mais encore du roi très chrétien de France, du roi catholique d'Espagne, un principe d'opposition à l'Etat, de révolte, d'anarchie. Or tous ces caractères ne sont-ils point les caractères de l'esprit et de l'œuvre de Rousseau ? un individualisme exacerbé, une œuvre dont la portée est universelle. De là encore, notons-le tout de suite, une contradiction frappante dans la doctrine de

Jean-Jacques, lorsqu'on compare l'*Emile* au *Contrat social:* Rousseau calviniste émancipe le chrétien de toute contrainte, il l'isole en face de sa conscience, de la nature et de Dieu ; Rousseau genevois et patriote asservit corps et biens le citoyen à l'Etat.

Quelle est maintenant, par opposition au calvinisme, cette Eglise de Zwingli à laquelle se rattache Bodmer ? Une religion germanique, nationale [1], municipale même, qui est enracinée dans un sol, dans une tradition, qui est limitée par des frontières étroites, immobiles. Tandis qu'à Genève l'Eglise règne sur la République, la mâte, la dirige, à Zurich l'Etat domine et gouverne l'Eglise : au XVIIe siècle, il l'a même asservie, il s'en sert au XVIIIe comme d'une police supérieure. Et le zwinglianisme n'évolue plus, il ne peut évoluer : il se fige dans des « confessions » et des « consensus » estampillés. Le calvinisme, en revanche, Calvin et Théodore de Bèze disparus, se transforme, lui, sans cesse : avec Jean-Alphonse Turrettini, il est en marche vers ce rationalisme supranaturaliste qui caractérise la religion de Rousseau ; il devient libéral au moment où toute vie religieuse est, dans la république zuricoise, soumise à une théologie scolastique, à un dogmatisme intransigeant. Les antécédents ecclésiastiques de Bodmer le prédisposaient à faire œuvre nationale, selon la tradition. Le zwinglianisme se confond avec la patrie, comme le calvinisme avec la liberté.

Mais ces différences ne font pas des oppositions, parce que, dans ces deux Eglises comme dans la Réforme entière, le même principe est là, qui proclame le libre arbitre, la libre interprétation, par chaque chrétien, des Ecritures, l'abolition des mêmes pratiques extérieures; ce qui, nécessairement, produit des effets identiques dans les consciences. Le protestant peut se séparer d'une communion officielle, il peut évoluer

[1] Cf. le sens national de la Réforme de Zwingli: Dierauer, *Histoire de la Conf. suisse*, trad. Reymond. Lausanne, 1910, t. III, ch. 2.

jusqu'aux plus extrêmes limites sans sortir du protestantisme; M. Gustave Lanson n'a-t-il pas dit en parlant de Rousseau : « Le protestant qui cesse de croire peut se chamailler avec quelques ministres, il ne se heurte point au même dogme compact, à la même autorité intraitable : il n'est pas mis hors de son Eglise ; il fait un parti avancé [1]. » Or, précisément, Bodmer et ses amis font un « parti avancé ». Ils avaient eu trop à souffrir, en effet, d'une orthodoxie étroite, ignorante et d'une censure chicanière pour n'avoir point réagi et même moralement rompu. Ils étaient des hommes aux intelligences ouvertes, nourris de culture française, d'idées anglaises, imprégnés du déisme rationaliste d'un Leibnitz et d'un Wolff : humanistes et « philosophes » à la fois. Esprits essentiellement modernes, ils avaient marché avec leur temps, avant leur temps ; ils s'étaient placés sur le même terrain que Jean-Jacques dont ils étaient prêts à recevoir l'enseignement.

On découvre donc, dans Bodmer et dans Rousseau, les caractères les plus saillants, les moins modifiables de l'*esprit protestant*. Et tout d'abord, une préoccupation constante de la *morale*. Que trouve-t-on, en effet, à la base de la doctrine des Suisses, à la base du premier Discours ? Cette question perpétuelle : « A quoi servent, ont servi, doivent servir encore les sciences, les lettres et les arts ? » « On ne se demande plus, constate avec amertume Jean-Jacques (et Sulzer),... d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit [2]. » Quels seront les effets de cet utilitarisme exclusif, de cette idée pédagogique, nous l'avons montré maintes fois déjà : le mépris de la forme, un style négligé. Rousseau a franchi aisément l'obstacle grâce aux ailes de son génie, mais Lavater, mais Bodmer lui-même, mais Sulzer s'y sont brisés : ils n'ont guère laissé, — « grands hommes, si l'on veut, mais poètes, non pas ! » — que des livres illisibles.

[1] *Histoire de la littérature française*, 3e éd., Paris, 1895, p. 778 (Rousseau). — [2] *Discours sur les sciences et les arts*, II.

Ce défaut, le siècle l'encourage, car lui aussi est utilitaire. L'action seule existe à ses yeux : il veut réformer le monde, il n'a point le temps de polir des phrases. Et ce siècle, avec son eudémonisme, a marqué lui-même la Réforme de son empreinte. Voici la première question et la première réponse de l'*Abrégé du catéchisme d'Ostervald* publié en 1750 par le pasteur lausannois Georges Polier [1] : « A quoi tendent en général tous les désirs des hommes ? A être heureux. » Ce principe de la morale orthodoxe est aussi celui dont Jean-Jacques se réclame pour condamner le théâtre, les arts, les sciences, pour reconstruire la société : nous l'avons retrouvé dans l'esthétique des Suisses.

Qu'est-ce qu'une religion sans *esprit religieux ?* Cet esprit subsiste chez les protestants, malgré toutes les hardiesses, jusque dans l'athéisme même. Mais ni Bodmer, ni Rousseau ne furent des athées : ils ont pu l'un et l'autre briser les liens d'une croyance officielle ; leur christianisme a pu se transformer en déisme : ils n'ont pas cessé d'être des croyants et ils n'ont fait que devancer la Réforme de leur époque pour rejoindre la Réforme d'aujourd'hui. Quand l'ami de Pestalozzi, Bluntschli, avouait froidement, sur son lit de mort, qu'il doutait de l'immortalité de l'âme, Bodmer ne pouvait s'empêcher de protester vivement : « Je l'espère, écrit-il, il finira par reconnaître que l'immortalité dépend de la volonté de Dieu et qu'il y a mille vraisemblances que Dieu la veuille, contre une, qu'il ne la veuille pas. A ce qu'il me semble, ceux qui ne veulent point admettre cette vérité sont tout simplement incapables de comprendre la manière dont Dieu immortalise ce qui est mortel. Il suffit de croire ce qu'il nous a révélé ; quelle qu'en soit l'obscurité, tenons compte de notre faiblesse [2]. » Rousseau ne dira pas autre chose par la bouche

[1] *Abrégé du catéchisme d'Ostervald* retouché et augmenté, utile aux plus avancés comme aux plus faibles ; 1 vol., Lausanne, Zimmerli.

[2] Cf. Mœrikofer, III, 26 : *Bodmers religiöse Ansichten*, p. 236.

de son Vicaire savoyard : « Comment peut-on être sceptique par système et de bonne foi ? Je ne saurais le comprendre. » Car c'est au nom d'un Dieu « tout bon et tout juste », d'un Dieu révélé par la Bible, que Jean-Jacques engage contre les « philosophes » matérialistes la lutte que l'on sait, lutte qui a permis à M. Lanson de le nommer « le vrai restaurateur de la religion [1]. »

La profondeur du sentiment religieux uni à l'indépendance absolue dans les croyances, — ce qui est le caractère des grands esprits dont la Suisse réformée s'honore, — engendre nécessairement des « inquiétudes morales » qui se résument en cette formule : *la recherche de la vérité.* Le *Vicaire savoyard* de Jean-Jacques est, à ce point de vue, caractéristique. Il veut croire, il a besoin de croire ; d'autre part, l'assujettissement, l'obéissance à une vérité enseignée, lui répugne ; tout ce qui est autorité, contrainte, liturgie, église en un mot, l'exaspère jusqu'à la révolte. Il en est exactement de Bodmer comme de Rousseau : n'avons-nous pas noté que l'un des caractères de la critique suisse est précisément une rude, audacieuse franchise ? Cette franchise ne comprend pas « la cérémonie qui consiste à demander pardon avant de dire la vérité, » elle « rejette sans restriction ce qui lui paraît faux après un long examen [2] ». Or, vérité morale et vérité littéraire, ces deux termes ont un sens identique aux yeux de Bodmer, de Rousseau, des Suisses, — ces Suisses qui ne sont point des écrivains professionnels, mais des magistrats, mais des ecclésiastiques, mais des « maîtres d'école ». Cette vérité, littéraire ou morale, ne s'acquiert pas, ne s'hérite pas : il la faut conquérir par le travail, par la conscience, par l'expérience. A la condition de conserver en soi la force de se rectifier. Ici se révèlent à la fois la grandeur et le danger du protestantisme, cette religion qui, pour parler comme le doyen

[1] *Hist. litt.*, p. 787.
[2] Cf. *Von dem Einfluss und Gebrauche der Einbildungskraft.*

Bridel, est par son caractère intellectuel plus faite pour les « sages » que pour les « hommes[1] ». Bodmer, sans doute, a souscrit à cette proclamation du Vicaire savoyard : « Cherchons donc sincèrement la vérité, ne donnons rien au droit de la naissance et à l'autorité des pères et des pasteurs, mais appelons à l'examen de la conscience et de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dans notre enfance. » Recherche qui, pour ne pas être en désaccord avec soi-même, exige, non seulement la liberté, mais la tolérance réciproque, Bodmer a su l'exprimer, la définir avec une force singulière : « Je tiens pour une idée stupide, écrit-il à Henri Meister, qu'un livre puisse être dangereux. La vérité ne saurait souffrir d'aucune attaque. Sa connaissance doit venir de sa recherche par tous les moyens possibles d'investigation. Je puis, je l'espère, me persuader que le zèle qui pousse à écrire des livres en faveur de la religion et de la vertu, sera tout aussi considérable que celui des adversaires de cette même religion et de cette même vertu. Et quel manque de courage, quel manque de foi en la bonté du cœur humain, en la force de la vérité, que de craindre que cette dernière ne puisse remporter la victoire ! Seul le despotisme trouve son avantage dans la censure. Eclairer les hommes n'est pas son jeu. Les grandes vérités, il les dérobe aux yeux du peuple, car elles affineraient sa sensibilité, elles lui inspireraient de nobles sentiments, elles lui apprendraient à connaître ses forces, elles augmenteraient son courage ; et ce serait pour les tyrans un coup mortel. N'est-il pas bien rare de trouver un artisan, un paysan qui connaisse l'histoire de la servitude, de l'émancipation des bourgeoisies, et qui se rende compte de l'abandon dans lequel on laisse les gens de la campagne ? Un peu de religion, c'est tout ce que l'oppresseur a voulu laisser au sujet ; mais cette religion est tellement dénaturée qu'elle ne lui apprend rien de la dignité et des droits de l'homme sur la terre : car le

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 352.

despote sait bien qu'à notre époque c'est par la seule religion qu'on peut conduire le peuple[1]. »

Sous l'influence, d'une part, de la « sensibilité », d'autre part, directement, du paysage suisse, ce sentiment religieux, qui cherche la vérité, c'est-à-dire qui cherche Dieu, devait conduire à la nature. On connaît le raisonnement de Jean-Jacques, les premières lignes de l'*Emile :* « Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. » La vérité, cette voix de Dieu, n'est pas dans un monde corrompu par sa civilisation même : pour la découvrir, il faut retourner à la nature, première œuvre du Créateur. D'autres, avant Rousseau, en Angleterre, en Suisse, ont raisonné de la sorte : les « peintres », Muralt, Haller, Zimmermann. Je trouve dans un livre déjà ancien[2], cette citation qui me paraît ici utile, car elle démontre comment, pour ces hommes, le paysage de leur pays était un élément de l'esprit religieux, car un esprit religieux voit la divinité dans tout ce qu'il aime. « La nature, surtout dans nos régions tempérées, considérée sans esprit de système, dispose à l'adoration et à la confiance et semble noyer toutes les obscurités dans la lumière de ces trois rayons du soleil des esprits, la puissance, la sagesse et la bonté. Ainsi la comprirent, après Rousseau, deux de ses compatriotes, le noble et touchant aveugle Charles Bonnet, plus savant, plus métaphysicien que lui et presque autant poète dans ses brillantes hypothèses sur l'organisation, la hiérarchie et l'ascension éternelle de tous les êtres, et l'explorateur aussi enthousiaste qu'exact des hautes cimes, Horace-Bénédict de Saussure. Et n'est-ce pas... une chose remarquable que ces trois illustres Genevois du siècle dernier, qui, des premiers, ont étudié et fait aimer la nature à l'Europe, aient su y voir

[1] Cité par Mœrikofer, p. 234.

[2] A. Bouvier : *Les idées religieuses de J.-J.R. ;* p. 212 de *J.-J. R. jugé par les Genevois d'aujourd'hui*, Genève, 1879.

si bien Dieu dans sa bonté et sa majesté ? » Nous qui connaissons l'amour de Bodmer pour sa chère campagne de Greifensee où il se plaisait à évoquer les scènes du *Paradis perdu*, nous pouvons remplacer le mot de Genevois par le mot de Suisse.

Toutes ces aspirations cherchent à s'exprimer. Le langage est celui du temps, mais les cadres manquent encore : où situer l'« état de nature », dans l'île de Robinson ou dans l'Arcadie païenne ? Le puritain, le piétiste, nécessairement, a recours à *son* livre, son unique livre : la Bible. « Ame sensible », il confond l'âge d'or avec celui des patriarches, et l'« état de nature » avec l'« état de sainteté et de justice » de nos premiers parents. Nous avons vu, en étudiant Bridel, la pastorale biblique naître en Allemagne, après la guerre de Trente ans, puis se transformer, dans notre pays, grâce à l'influence du *Paradis perdu*, en épopée chrétienne, en « patriarcade [1] ». De 1750 à 1753, Bodmer ne cesse de mettre au pillage l'histoire de Noé, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, car, dit M. Baechtold, « il ne pouvait concevoir une poésie sans tendance morale, sans pathos religieux [2]. » Retenons le sens de ces *Noachides*, de ces *Messiades*, de ces *Morts d'Abel* illisibles : une forme littéraire, une forme de la « sensibilité » particulière à l'esprit protestant. La nature est, en effet, sans cesse présente, — et combien magnifique, — dans les Livres saints.

Et cette forme, elle aussi, se retrouve dans Rousseau. C'est même des Suisses allemands qu'il l'a reçue : on sait que l'excellent Huber lui avait envoyé sa traduction de la *Mort d'Abel;* on sait avec quel enthousiasme, de Montmorency, le 24 décembre 1761, Jean-Jacques lui avait répondu. Le résultat fut le *Lévite d'Ephraïm*, cette « patriarcade » en prose, — « le plus

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 390.

[2] *Histoire*, p. 611. Sur les « patriarcades » de Bodmer, cf. même livre, p. 611-612. Bibliographie : *Denkschrift* de la Société Hottingen, p. 393-394.

chéri de mes ouvrages, » nous déclare l'auteur dans ses *Confessions*, — que Bodmer, échange de bons procédés, va traduire en vers vingt ans plus tard [1]. Mais le Genevois ne s'éprit de la *Mort d'Abel* et des *Idylles* que parce qu'il était préparé à les comprendre : n'avait-il point gardé l'habitude de lire dans sa Bible, tous les soirs, avant de souffler sa chandelle ? Voilà donc un point de contact entre lui et les Zuricois.

* * *

Un trait de parenté, plus accentué encore, entre Rousseau, Bodmer et les Suisses, c'est l'*esprit républicain*. Mais ici une exagération et un malentendu doivent être évités : je ne veux point faire de Jean-Jacques un « Helvétien conscient ». Le « citoyen » n'était citoyen que de la seule république genevoise ; les cantons, il les connaissait à peine, n'ayant fait que traverser Fribourg, Berne et Soleure ; il ne savait point l'allemand ; tout au plus considérait-il l'ancienne Confédération comme une alliée plus ou moins proche ; et lorsqu'il cite la « landsgemeinde », Tell ou les vainqueurs de Morat, il le fait comme n'importe quel théoricien politique du XVIIIe siècle : Rome, Sparte, les héros de Plutarque l'enthousiasmaient bien davantage.

D'autre part, ce mot de Suisse a-t-il à cette époque une signification précise ? Aux yeux d'un Schwyzois, d'un Bernois, d'un Zuricois peut-être : l'« idée nationale » n'est une réalité que pour les Treize Cantons ; les alliés, les protégés, les sujets ne se rattachent guère à ces derniers que par nécessité ou par intérêt. Encore ce patriotisme est-il tombé lui-même en décadence. La Réforme a déterminé une fissure profonde : en 1712, le sang coule pour ou contre elle sur le

[1] *Der Levit von Ephraïm* aus dem Französischen des Rousseau in dem Plane verändert, etc. Zurich, Orell & Cie, 1782 (cf. Rousseau : *Confessions*, II, 11).

champ de bataille de Vilmergen. En outre, chaque Etat poursuit une politique extérieure et intérieure toute d'égoïsme. Cependant on convient toujours que l'« alliance générale » est la garantie de la liberté et des « alliances particulières » ; et c'est un lieu commun que de proclamer « que les Helvétiens sont invincibles tant qu'ils ne sont pas divisés. » Or, ce lieu commun représente bien l'« idée suisse » primitive, une idée qui reste l'apanage de quelques privilégiés. Au demeurant, les autres Etats de l'Europe ne sont guère, au XVIIIe siècle, logés à meilleure enseigne [1].

Ce que nous voulons préciser et démontrer, c'est que, par la force des circonstances et du développement historique de sa ville natale, le républicanisme de Rousseau, son idéal politique ont leur origine dans des institutions particulières, non seulement à Genève, mais encore à Fribourg, à Berne, à Zurich, à Bâle : à la Suisse. En un mot, le patriotisme tout municipal, — et ceci est déjà un caractère « helvétien », du moins à cette époque, — de Jean-Jacques, rend le même son, a la même valeur que celui de Bodmer. N'oublions pas, en effet, que ces deux hommes vivaient, non dans un *Etat fédératif*, mais dans une *Confédération d'Etats*.

D'ailleurs, nous devons rattacher la ville de Genève au Corps helvétique : officiellement, elle en fait partie à titre d'alliée de Fribourg, puis de Berne et de Zurich [2]. Elle est, dès l'époque des évêques, un entrepôt du commerce national : c'est à Genève que les jeunes manufacturiers zuricois, témoin Bodmer, se rendent pour apprendre le français. Ne soyons point en outre moins Suisses que les Suisses du XVIIIe siècle : toutes les relations de voyage, tous les manuels de géographie qui se multiplient entre 1750 et la Révolution, font rentrer la cité de Calvin dans le cadre de l'Helvétie ; Rousseau

[1] Cf. Dierauer, *op. cit.*, part. p. 496 (droit fédératif de l'ancienne Suisse).

[2] M. Dierauer fait rentrer Genève dans l'ensemble de la Suisse dès 1526 (cf. p. 269).

pense de même[1]. Et la nation, en 1584, chante dans son rude dialecte alémannique, — or rien n'est plus significatif qu'un chant populaire :

Aux frontières, nous tenons deux villes
Que je compare aux deux cornes du taureau suisse :
Constance, qui menace l'Allemagne,
Genève, qui menace la France.
. . . .
Si Genève tombait dans des mains étrangères,
Si cette clef nous était arrachée,
On verrait aussitôt se répandre dans le pays suisse
Une multitude de noirs ennemis[2].

Il faut bien, en effet, considérer la minuscule république comme une partie d'un plus vaste ensemble, car une ville ne peut être une cellule isolée : cet ensemble est-il, à l'époque de Rousseau, la Savoie ou la France ? Est-ce que Genève doit être considérée comme une colonie de huguenots cévenols, ou anglo-saxons, ou bataves ? Non, évidemment. Encore une fois, ses institutions rattachent la citadelle du calvinisme à la Suisse ; or, des institutions sont le résultat d'un état d'esprit et, d'autre part, sur cet esprit même elles exercent une influence : elles créent ce qu'on appelle une « mentalité ».

Avant le 11 mars 1768, la constitution de Genève est presque identique à celle de Zurich : patriciat bourgeois, « étagé », comme le dit si bien M. Eugène Ritter[3] ; en un mot, pour nous servir de l'expression officielle au XVIIIe siècle, répu-

[1] « La Suisse entière est comme une grande ville divisée en treize quartiers. Genève, Saint-Gall, Neuchâtel sont comme les faubourgs. » *Lettre au maréchal de Luxembourg.*

[2] *Schw. Volkslieder.* Frauenfeld, tome II, p. 118 ; collection « Bibliothek älterer Schriftwerke der deut. Schw. » (P. XLIX du tome I, Introduction, on verra que l'Escalade de 1602 fut considérée en Suisse comme un événement national et qu'elle inspira de nombreuses chansons.)

[3] *La famille et la jeunesse de J.-J. R.* Paris, 1896 ; cf. ch. IV, p. 51 s.

blique « aristo-démocratique » aux rouages compliqués, aux organes empruntés à ceux des autres villes suisses : Petit Conseil, Grand Conseil, Conseil des Soixante, Deux-Cents. A partir de 1768, à la suite de troubles dont Rousseau est d'ailleurs directement responsable, la constitution genevoise devient démocratique, mais toujours dans le sens que le XVIIIe siècle donne à ce terme. Le pouvoir souverain est attribué au Conseil général des citoyens, électeurs et éligibles, et des bourgeois, simplement électeurs. Mais Genève n'en demeure pas moins un patriciat élargi. La définition du pasteur Jacob Vernet, dans sa *Lettre d'un citoyen* [1], pourrait également être appliquée à Zurich ou à Berne : « Peu de gens connaissent bien notre constitution. A parler exactement, elle n'a rien de démocratique. En effet, ce qui dans le style de nos édits est appelé le peuple n'est pas, comme en d'autres pays, tous les membres de la communauté, tous les habitants du pays : ce n'est que les habitants et bourgeois. Eux seuls entrent dans le Conseil général ; eux seuls sont éligibles pour d'autres conseils, tandis que d'autres classes plus nombreuses, comme celles des natifs, des citoyens et des gens de la campagne, n'y entrent point ; et quoique membres de la communauté, et y possédant divers privilèges, ils ne participent pas néanmoins au gouvernement. Ainsi l'on peut dire que vis-à-vis d'eux les citoyens et les bourgeois forment un corps d'*Aristocratie héréditaire*, comme à Venise. » Rousseau appartient donc à une classe privilégiée, moins restreinte qu'à Zurich, mais identique à celle dont fait partie Bodmer : il est « membre du Souverain » autant qu'une Excellence de Berne. Et ses droits, dans cette *Epître à M. Parisot* à laquelle on n'a pas toujours accordé l'importance qu'elle mérite, il les revendique avec fierté:

...Ayant *par ma naissance*
Le droit de partager la suprême puissance....

[1] Ce passage est cité par M. Ritter. *op. cit.*, p. 155, en note.



FR. URS BALTHASSAR

Jean-Jacques veut donc, comme Porus, être traité « en roi ». La vérité est que *citoyen* a un sens suisse : parlons donc de « Rousseau patricien ».

Cette définition de Vernet, cette déclaration de Rousseau sont importantes : elles précisent le sens spécial qu'avait en Suisse le mot de république. Le peuple helvétien était libre, non parce qu'il exerçait le pouvoir, mais parce qu'il n'était point taillable et corvéable à merci, et surtout parce qu'il n'était point gouverné par un monarque. Car, même au temps du patriciat, un magistrat aristocrate et privilégié se proclamait et se croyait fermement un bon républicain. Point de discours où l'on n'exaltât les héros de la ville natale, le « grand Tell », le « sublime Winkelried », toutes ces « ombres illustres [1] ». On se comparait aux Etats voisins et l'on avait un profond mépris pour tout étranger, tout *Usbürger* [2]. Les gouvernements avaient soin d'entretenir des « sentiments si louables » : Berne, par exemple, persuadait aux Vaudois qu'ils étaient libres, et le bon Bridel tenait cela pour un dogme [3]. On se souvient de l'enthousiasme du petit Jean-Jacques, à la fête des grenadiers de Saint-Gervais : « Jean-Jacques, aime ton pays. » Cet enthousiasme dégénère même en chauvinisme : « Né citoyen d'un Etat libre... quelque faible influence que puisse avoir ma voix dans les affaires publiques, le droit d'y voter suffit pour m'imposer le devoir de m'en instruire : heureux toutes les fois que je médite sur les gouvernements, de trouver toujours dans mes recherches de nouvelles raisons d'aimer celui de mon pays [4]. »

De cruelles désillusions attendaient le citoyen de Genève. Rentré dans sa patrie, force lui fut de constater ce qu'avant lui Bodmer et bien d'autres avaient constaté à Zurich ou ail-

[1] Cf. notre *Bridel*, ch. II : La poésie de B.

[2] Cf. Zimmermann : *Von dem Nationalstolze*, Zurich, 1758, p. 46.

[3] Cf. notre *Bridel*, p. 243, et *Nouvelle Héloïse*, p. IV, lettre 17.

[4] *Contrat social*, Intr. du l. I.

leurs : que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Un long travail, premier résultat du progrès de la culture et du contact avec l'Europe, s'était accompli dans les intelligences. Ces lieux communs sur les héros, sur la patrie, sur la République, avaient cessé d'être vides de sens. On avait comparé trop longtemps, depuis Glaréan, Berne ou Genève ou l'Helvétie avec Rome et Sparte. On avait cherché, dans les patriciats, des Fabricius et des Cincinnatus et l'on n'avait trouvé que des Verrès. Cette déception devait se transformer en colère. Ou bien si, au lieu de recourir à l'Antiquité, c'était la Suisse du passé et de la légende que l'on opposait à la Suisse moderne, une longue décadence morale se révélait impitoyablement. Les vieux conservateurs et les révolutionnaires, entre 1720 et 1760, se trouvèrent d'accord : Rousseau, le Rousseau de la *Lettre sur les spectacles*, est l'allié de Haller dans la campagne de réaction contre l'influence française. Un même amour est un trait d'union, mais des haines et des désirs communs, qui poussent à l'action, rapprochent les esprits encore davantage. C'est leur position prise, chacun dans sa ville natale, par Bodmer et par Jean-Jacques, qui nous permet de voir en eux les enfants d'une même famille.

* * *

Créer le patriotisme national, le répandre, le définir, sera précisément l'œuvre commune des grands esprits du XVIIIe siècle. Tous sont d'accord sur un certain nombre de points : l'émigration épuise le pays, le « service étranger » lui enlève ses meilleurs hommes, l'influence de puissants voisins et particulièrement celle de la France, menace de démoraliser toutes les classes ; le luxe se répand partout, la vénalité règne, les idées et les livres nouveaux sapent les intelligences; on ne connaît plus l'histoire de son pays, on voyage trop, on méprise les anciennes coutumes, il se creuse un abîme de plus en plus grand entre les gouvernements et le peuple. Tous

sont également d'accord pour préconiser certains remèdes : retour aux travaux agricoles, étude des traditions et du passé, multiplication des points de contact entre les différentes parties de la Suisse, tolérance religieuse, meilleure éducation de l'aristocratie. En un mot, tous veulent faire des Etats trop nombreux de l'Helvétie un seul et même peuple. Mais sur la manière de réaliser l'idéal, les avis se partagent, les divergences hostiles s'accusent : les uns veulent se contenter d'une régénérescence morale, sans rien changer aux institutions ; les autres veulent au contraire révolutionner, bouleverser, détruire. Mais ces aspirations vagues encore, qui se heurtent et se contredisent souvent dans la même intelligence : dans Haller, dans Bodmer, — Rousseau va les exprimer, merveilleux créateur de formules Nous devons cependant montrer ici que cette inquiétude même qui règne alors dans toutes les régions de la Suisse, que cette conscience de la nécessité des réformes lui ont donné des précurseurs.

Voici par exemple l'antipode, semble-t-il, de Rousseau : un gentilhomme, un « magistrat souverain », un ancien militaire, un catholique élève des jésuites, un Suisse allemand ; en un mot, *François-Ours de Balthassar* (1688-1764), patricien de Lucerne, l'auteur de la fameuse brochure : *Songes patriotiques d'un Confédéré sur un moyen de rajeunir la Confédération caduque*. Cette brochure fut publiée en 1758 à un moment où Jean-Jacques était, à Lucerne, à Berne, à Zurich, certainement un inconnu et en tout cas sans influence. Nous avons dans notre premier volume [1], en esquissant l'histoire de la *Société helvétique*, dit l'essentiel sur Balthassar et ses idées ; mais les *Songes patriotiques* exercèrent dans toute la Suisse allemande et en particulier dans le cercle de Bodmer une action trop directe, parallèle à celle de Rousseau et longtemps presque aussi forte qu'elle, pour que nous ne précisions point, par une analyse, notre jugement primitif.

[1] Ch. V, p. 172 s.

Je cite l'une des premières phrases de cet opuscule dont le retentissement fut si considérable : « Nous vivons dans un temps et dans un pays où chaque petite cervelle, chaque imbécile qui ne sait rien, sinon : cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept ! se permet de traiter de chimère, République de Platon, ennuyeux propos d'école, tout projet utile au bien général. » Et pourtant, l'histoire même de la Suisse jusqu'au 21 juillet 1758, — c'est la date de la préface, — laisse pressentir une ruine prochaine. En vain les sages et les patriotes élèvent-ils la voix : « Bannissez les préjugés, l'orgueil, l'égoïsme, les rivalités intérieures.... Rappelez la fidélité, la vertu, l'union ! » Nul ne les écoute. Comment faire? Il faut agir. C'est, en effet, un moyen d'action que Balthassar propose, et ce moyen est celui qu'avec tant d'éloquence va préconiser Rousseau : abandonnons à son endurcissement une génération déjà caduque ; instruisons, préparons, suscitons les hommes nécessaires et nouveaux : Agésilas, Thémistocle, Epaminondas n'ont-ils point, par leur seule énergie, sauvé Sparte, Athènes, Thèbes de la décadence ? En France même, un Louis XIV, succédant à un prince faible, au sortir d'une période de troubles et de faiblesse, n'a-t-il pas restauré les institutions, les lettres et les arts, organisé des armées toujours victorieuses? on découvre ici l'ancien officier au service du Roy. D'ailleurs ces citations, ces réminiscences classiques, cette « âpreté romaine », nous les retrouverons dans Jean-Jacques ; mais ce mélange même d'idéologie et de sens pratique n'est-il point le caractère le plus saillant du grand philosophe ? Balthassar n'est pas un révolutionnaire ; quelle que soit sa sévérité à l'égard de sa propre caste, il ne songe ni à lui ôter le pouvoir, ni à lui enlever ses privilèges. Il se contente de la vouloir soumettre à une stricte discipline. Son idée, sans s'attacher à des récriminations inutiles, c'est une école d'hommes d'Etat, dans laquelle, dès l'âge de dix-sept ans, une centaine de jeunes patriciens, choisis dans toutes les parties de la Suisse,

devront être instruits jusqu'à leur majorité. On leur apprendra peu de chose, mais des choses utiles, *nationales*. Tout le programme que propose Balthassar est basé sur ce principe : la Suisse a joui d'une longue période de paix et de prospérité. Or, « le bonheur engendre l'orgueil, l'orgueil le mépris, le mépris la désunion, la désunion la désobéissance, la désobéissance la révolte : le bonheur se détruit soi-même et finit par une catastrophe. » Le mal secret qui mine la patrie, c'est le « service étranger » avec tout ce qu'il comporte : le luxe, le jeu, la vénalité, la dépopulation, l'égoïsme, la ruine financière, les sourdes rivalités entre cantons et entre familles. Voilà certes une déclaration courageuse de la part d'un gentilhomme qui a porté l'épée ! Une école d'hommes d'Etat aura du moins cet avantage de retenir dans le pays l'élite de la jeunesse. A cette élite on apprendra à connaître la Suisse, car la Suisse elle-même s'ignore ; à cette élite on enseignera surtout la manière de remplir ses devoirs sociaux : étude des constitutions cantonales, des alliances fédérales et particulières, des traités diplomatiques avec les puissances étrangères, du droit public et privé, de la géographie, de l'histoire. Mais surtout on imprimera dans ces jeunes cerveaux quelques idées essentielles. La première, c'est l'unité même de la nation : il n'y a pas, en effet, un pouce du territoire qui puisse être impunément violé par l'ennemi ; cantons, sujets, alliés, protégés, tous ont les mêmes droits et la même importance ; un vrai Suisse, en particulier, ne saurait se désintéresser des Grisons, de l'évêché de Bâle, de la principauté de Neuchâtel, du Valais, de Genève, car ce sont là les remparts de son indépendance. La seconde idée, c'est la nécessité d'une armée forte, d'une bonne instruction militaire. Mais tout cela même serait encore inutile sans une préparation morale : il ne s'agit pas, loin de là, de « civilité puérile et honnête », mais de charité, de bonté, de complaisance envers les inférieurs, de dévouement au peuple, d'amour de la justice et de

la vérité. Tout cela est exprimé avec force, avec éloquence, sincèrement, dans une langue rude et maladroite. Tout cela devait toucher directement les cœurs patriotes, — plus directement peut-être que le *Contrat social* ou l'*Emile*[1]. Balthassar ne se contente pas de crier : au feu ! il jette de l'eau sur l'incendie qui couve sous la cendre. Aussi sa petite brochure eut-elle des résultats immédiats : la *Société helvétique*, la *Société d'histoire* de Bodmer le démontrent.

Il y a certainement plus d'une utopie dans les *Songes patriotiques*. Nous n'y découvrons point, en revanche, ce qu'il nous tarde de connaître : comment ces Suisses patriotes et sensibles ont-ils défini leur chère République, leur patriotisme même ?

La définition de la république, c'est dans le *Contrat social* qu'il la faut chercher. Nous avons dit que son auteur n'est point le Rousseau calviniste, mais le Rousseau citoyen. Ce livre est un livre genevois ; bien plus, si nos lecteurs n'ont point oublié ce que nous venons d'avancer sur la constitution de Genève et le patriciat en général, un livre suisse. Un livre suisse par son esprit et par sa portée. Ces idées essentielles : que la république est à priori supérieure à la monarchie ; que la démocratie convient aux pays pauvres et simples, aux petits Etats, par conséquent à cette Suisse toute montagnarde ; que les pires ennemis d'une nation sont le luxe, la corruption des mœurs, l'influence étrangère ; que, pour avoir des citoyens, il faut former et discipliner la jeunesse ; que les fondements de la patrie sont l'égalité et la vertu (cette égalité, cette vertu, l'Helvétien les cherchera dans le passé et dans les Alpes) ; que le peuple souverain est infaillible, — tous ces principes, exprimés en formules abstraites et par cela

[1] A rapprocher de Balthassar : les *Lettres de Muralt*, en part. la « lettre sur les voyages ». Rousseau : *Lettre au maréchal de Luxembourg*, *Lettre sur les spectacles*, article *Economie politique* dans l'Encyclopédie, et *Bridel* (ch. XII de notre livre : divisions II et III).

même saisissantes, on les retrouve dans la brochure de Balthassar, les poèmes de Haller, les essais de Bodmer et des « peintres ». La dédicace du *Contrat social* et la *Lettre à Dalembert* qui la précise, nous prouvent que Rousseau songeait à Genève de la même manière que Bodmer songeait à Zurich et Balthassar à toute la Suisse. Mais déjà nous pouvons conclure qu'un tel mouvement d'idées ne pouvait aboutir qu'à une révolution.

C'est à un autre précurseur, un autre contemporain et, plus tard, comme Bodmer, un autre disciple de Jean-Jacques : le médecin *Zimmermann*, que nous devons la définition du patriotisme. Jean-Georges Zimmermann naquit à Brugg, en Argovie, le 8 décembre 1728 ; il mourut à Hanovre le 7 octobre 1795. Il fut longtemps célèbre grâce à deux ouvrages : *De l'orgueil national*, dont nous allons nous occuper, et surtout les *Considérations sur la solitude* [1]. Les historiens le rattachent au mouvement du « Sturm und Drang ». Au point de vue plus général de la littérature allemande, ils n'ont pas tort : cet ami de Herder et de Goethe, ce spécialiste en maladies nerveuses qui fut lui-même un hypocondre, un neurasthénique, un déséquilibré, ce médecin du grand Frédéric et de toutes les cours, présente bien, en effet, les caractères de cette période « d'effort et d'assaut ». Lui aussi s'imagine être un « génie original », libre de tout préjugé et de toute entrave ; lui aussi est une « âme sensible » qui s'écrie : Nature ! nature ! lui aussi a des convictions ardentes et des principes mal définis. En revanche, on retrouve dans Zimmermann certains caractères, certains goûts, certains défauts très helvétiques : il est un cousin de Werther, mais un cousin moralisateur et fort peu lyrique. Voici le thème

[1] *Betrachtungen* über die Einsamkeit, 1re éd., Zurich, 1756. Nous ne parlons pas du traité en 4 vol. : *Ueber die Einsamkeit*, éd. de 1784-1785, écrit sous l'influence de Rousseau et qui est une amplification beaucoup trop longue des « Considérations » primitives.

de son ouvrage sur la *Solitude :* la solitude est nécessaire à qui veut interroger sa conscience, reviser sa vie, se purifier du contact du monde ; elle est dangereuse, si elle fait de l'homme un être mélancolique, inutile à la société. Zimmermann est le plus sociable des individualistes : en ce sens, il est bien un compatriote de Jean-Jacques. Envisageons-le donc comme un Suisse et ouvrons le traité sur l'*Orgueil national*[1].

Pas plus en Allemagne ou en France qu'en Suisse, ce mot de patrie (Vaterland), dont Klopstock fit la fortune, ne répond encore, au XVIIIe siècle, à une notion précise : il a un sens étroit, un sens de caste, un sens « municipal », ou bien il reste vague, humanitaire, « philosophique ». Sous l'influence de l'Antiquité, le patriotisme semble tout d'abord se confondre avec le culte des héros, ces héros de Plutarque qui enthousiasmaient le petit Jean-Jacques et le jeune Haller. Le graveur Herrliberger, afin de mieux correspondre aux désirs du public lettré des cantons, avait résolu de publier une « Galerie d'hommes illustres de l'Helvétie », avec des notices biographiques. Il avait demandé la préface à Zimmermann. Cette préface prit les dimensions d'un traité qui parut en 1758 à Zurich, chez Heidegger. Zimmermann distingue tout d'abord le faux patriotisme, — nous dirions aujourd'hui le nationalisme, — du patriotisme légitime. Il commence par une définition : « Ce que j'entends par orgueil national est le sentiment, fondé ou non fondé, qu'un peuple a de sa supériorité[2]. »

Non fondé, l'orgueil national dégénère en mépris pour les autres hommes. Ce mépris est engendré par l'ignorance, l'inculture, d'étroites idées de caste. Souvent il se transforme en haine. Chaque nation, comme chaque individu, a des préjugés intéressants à connaître, car ils la caractérisent. Ainsi, fiers de leurs lettres, de leurs arts, de leur « politesse », les Français se moquent des Allemands ; les Allemands se

[1] *Von dem Nationalstolze*, Zürich, Heidegger, 1758.
[2] Page 3.

vengent de ces moqueries sur les Suisses, les Suisses sur les étrangers. Qu'est-ce donc que le patriotisme légitime? C'est « la conscience qu'un peuple a de sa dignité morale[1]. » Cette conscience est le meilleur stimulant de l'héroïsme et de la vertu. L'amour de la gloire, malgré ses dangers graves, entretient et fortifie la conscience nationale; il est l'apanage d'un peuple robuste: un peuple robuste aime la gloire parce qu'il a le culte de ses grands hommes, de ses légendes, de son passé, de son histoire. Mais il ne se contente point de lauriers militaires, car il sait qu'il s'immortalisera davantage par les chefs-d'œuvre de la pensée et par sa mission civilisatrice. Cependant, Zimmermann se contredit: « Ce que j'admire dans les galeries de Hamptoncourt, du Luxembourg, de Médicis, je regretterais de le voir dans mon propre pays[2]. » Pour qu'un peuple soit heureux et fort, il faut, en effet, qu'il soit soumis lui-même à « une forme heureuse de gouvernement »; or, une « forme heureuse de gouvernement » n'est pas autre chose que la république. Seul, l'homme libre peut avoir conscience de sa dignité, penser et agir en patriote. Mais une république ne se maintient que lorsqu'elle sait se défendre contre le luxe et la mollesse: les soutiens de la liberté, cette condition du bonheur, sont la simplicité et la vertu. Donc, les arts sont inutiles et nuisibles, et il les faut bannir de Sparte ou de la Suisse. De cette contradiction, Rousseau est d'ailleurs responsable: Zimmermann a lu l'*Inégalité* dont il fait l'éloge[3]. Toutes ces considérations un peu longues, bourrées de références, d'exemples empruntés à l'Antiquité, aux modernes, aux khans mongols, aux chefs malabares, aux rois nègres, aboutissent à cette conclusion : « Le seul orgueil national juste, légitime et raisonnable est, dans une

[1] Page 95. — [2] Page 184.

[3] Pages 207-208. Remarquons toutefois que Z. cite et loue Rousseau comme il a loué et cité Montesquieu et bien d'autres: Jean-Jacques n'est pas encore, à ce moment, le maître influent qu'il sera plus tard.

république, l'amour de la patrie[1]. » Forçons Zimmermann à préciser; il nous dira : « Ne méprisez pas, ne haïssez pas, mais n'enviez point non plus vos voisins ; aimez la Suisse, cultivez son histoire, ses traditions, ses vieilles mœurs ; exaltez-la dans vos livres et vos œuvres d'art, et vivez simples et vertueux, comme ont vécu vos pères. » C'est l'enseignement de Balthassar, de Bodmer et de Rousseau.

II

Dans le petit ouvrage que nous venons d'analyser, on découvre les premiers indices de l'influence que va exercer Rousseau. Influence, à l'origine, peu considérable. Zimmermann met l'*Inégalité* sur le même plan que l'*Esprit des lois* ou la *Grandeur et décadence des Romains*. Mais attendons la *Lettre à Dalembert*, la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile*, le *Contrat social:* nous verrons alors Jean-Jacques prendre le gouvernail de son siècle. Qu'est-ce, en effet, que l'homme de génie, sinon celui-là qui a su le mieux exprimer et préciser les aspirations encore vagues de son époque? Aussi ce chapitre peut-il être de quelque importance, si restreint qu'il soit. C'est par l'étude de « milieux » circonscrits, très proches du peuple même, qu'on se rend compte exactement de la portée que les idées, les théories, la doctrine du grand Genevois ont eue , non seulement dans l'histoire sociale, politique, intellectuelle de la Suisse, mais encore dans celle de l'Europe entière.

La vie de Bodmer, comme celle de Zimmermann, contient toute la vie de Rousseau[2]. Il y a donc une période durant laquelle le Zuricois nous apparaît comme le précurseur de Jean-Jacques : c'est dire avec quelle force il va subir cette influence nouvelle. D'autant plus que les idées intimes de Bodmer et

[1] Page 210. — [2] Bodmer : 1698-1783, Rousseau : 1712-1778.

toute son œuvre antérieure l'avaient préparé au mieux à la subir. Que retrouvons-nous, en effet, dans les *Discours des peintres*, par exemple ? Un besoin d'agir moralement, de corriger les mœurs, de pénétrer dans l'intimité des foyers suisses, d'en bannir le luxe, la mode, la « politesse », d'y ramener l'existence simple, normale, naturelle. Et non seulement ces prétentions patriotiques et pédagogiques, mais précisément de vagues aspirations vers la nature ; une sensibilité nouvelle qui se réfugie dans cette nature et s'y dépouille de tout le fardeau de la civilisation ; un lyrisme attendri, exalté, qui se combine avec la satire, parfois déjà violente, d'une société en décrépitude. Sans doute, une grande partie de ces éléments nouveaux, c'est aux Anglais, particulièrement à cet Addison aimé de Jean-Jacques, à ce Milton puritain et démocrate, que les jeunes Suisses les doivent. Sans doute encore, il faut tenir compte de tout ce que leur pays, idéalisé dans son histoire et dans ses paysages, leur pouvait fournir en thèmes pastoraux, en descriptions alpestres, en rhétorique républicaine. Mais il y a plus : l'individualité même de Bodmer, sa volonté de marcher en avant, — de réformer, en Allemagne la critique, en Helvétie les institutions.

Lorsque les grandes œuvres de Rousseau parurent, Bodmer avait achevé la période la plus active et la plus glorieuse de sa vie d'écrivain ; lui-même dépassait déjà la soixantaine. Il était trop vieux pour recommencer sa carrière ; heureusement sans doute, car, s'il avait eu vingt ans de moins, il aurait peut-être abandonné la critique et la littérature pour suivre le sillage du maître et pour s'y noyer. L'*Emile*, le *Contrat social* ne lui firent point délaisser la poésie, la philologie, l'histoire, pour compiler à son tour des traités de pédagogie, de morale et de politique. Mais la doctrine de Jean-Jacques renouvela en partie ses idées et ses aspirations. Elle le détacha de l'Allemagne pour le ramener vers la Suisse ; il se créa donc des loisirs, afin de mieux réaliser une dernière

ambition : être le « citoyen de Zurich ». Malheureusement, Bodmer, vieilli, était d'autant plus timide, méfiant, cauteleux parfois, dans l'action, qu'il nous apparaît, la plume en main, audacieux, absolu, agressif. Son rôle se borna, en somme, à propager l'influence de Rousseau parmi ses jeunes élèves, à les soutenir, à les lancer à l'assaut. C'est ainsi que, moitié jalousie, moitié prudence ou fatigue, il s'abstint de prendre part aux réunions de la *Société helvétique* [1].

Comment Bodmer a-t-il jugé et compris les œuvres de Rousseau ? Son opinion est essentiellement celle d'un admirateur. Ouvrons les *Franches nouvelles*, cette revue de bibliographie critique [2] : dans le numéro du 18 février 1756, voici une analyse de l'*Inégalité*, dont l'auteur est « M. Rousseau, déjà suffisamment connu par ses autres ouvrages [3]. » L'analyse est longue, elle est élogieuse : la description de l'homme primitif révèle à la fois un esprit libre et beaucoup d'imagination. Tout l'ensemble est plein « de traits vraiment républicains ». La forme est en particulier d'un art si habile « que souvent l'on croit lire des choses tout à fait nouvelles, alors qu'exprimées sans détour et avec platitude, ces choses sembleraient très vieilles et très communes. » Le 15 juin 1757, l'annonce d'une traduction allemande de cette même *Inégalité* sert bien de prétexte à quelques réserves [4] ; en revanche, la *Nouvelle Héloïse* est, en 1761 comme en 1763, accueillie avec enthousiasme [5] : bien que Rousseau, dans sa préface, traite fort mal son propre ouvrage, ce dernier n'en est pas moins un chef-d'œuvre et l'écrivain un grand maître. Si la *Nouvelle Héloïse* ne ressemble point aux romans français, c'est à l'avantage des mœurs ; si ce livre est « un livre gothique », c'est

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 177.

[2] *Freymüthige Nachrichten* von neuen Büchern und andern zur Gelehrtheit gehörigen Sachen. Zurich, Heidegger, 1744-1763 ; un vol. par an, un numéro par semaine (le mercredi).

[3] Pages 54-55. — [4] Page 191. — [5] 1761 : p. 381 ; 1763 : p. 190.

parce qu'on y trouve le langage des cœurs honnêtes et sensibles : il nous peint, en effet, l'amour sincère, l'amour « tel qu'il doit être ». Bien plus, il est religieux, et ceci semble avoir particulièrement touché les Zuricois. Ils osent, il est vrai, formuler une ou deux critiques, sur la forme où il y a encore trop de bel esprit, d'antithèses, de subtilités psychologiques; sur le fond, qui présente des situations peu vraisemblables et une morale discutable parfois. Mais ils savent un gré infini à Jean-Jacques d'avoir fait triompher « une vertu fondée sur la religion ». Il va sans dire qu'ils admirent comme il convient les descriptions du Léman, du Valais, des vendanges, et celle de la liberté dont jouit le Pays de Vaud. Les longues digressions sur le mariage, le duel, le théâtre et la musique, loin de les ennuyer comme elles nous ennuient, ont fait de la *Nouvelle Héloïse*, à leurs yeux du moins, non seulement un livre « agréable », mais un livre « utile » : donc, un chef-d'œuvre selon le principe de la doctrine suisse. Malheureusement, les *Franches nouvelles* cessèrent de paraître en 1763.

Quelle fut l'influence morale de Rousseau sur Bodmer? Cette influence a développé et précisé, avons-nous dit, les idées et les aspirations du Zuricois. Elle l'a poussé à l'action, ou plutôt à faire agir les autres. En compagnie de ses disciples, Bodmer lisait avec ardeur et commentait, d'une façon qu'il croyait pratique, l'*Emile* et le *Contrat social* devenus, comme autrefois les ouvrages de Montesquieu, ses livres de chevet. « Comme il les aimait, ses jeunes élèves que soulevait l'effervescence même des idées de Rousseau,... ses Hess, son Fuessli, Lavater, le professeur Nüscheler, son Gaspard Escher, Salomon Orell, Hans Bürkli, et Schulthess, et Weiss, et Weber[1] ! » Que leur apprenait-il donc, à ces libraires,

[1] R. Schinz : *Was Bodmer seinem Zürich gewesen.* (Zurich, 1783), p. 13.

ces historiens, ces futurs magistrats, à tous ces précurseurs d'un monde nouveau? Et d'abord, que la vie publique, à Zurich même, était étroite, viciée : « Notre politique n'a qu'un but : acquérir un emploi quelconque. On n'ose parler librement. Les grands s'imaginent qu'on leur manque d'égards, lorsqu'on a le cœur de penser autrement qu'eux, et, à chaque occasion, ils vous le font payer durement [1]. » Jean-Jacques ouvrit donc les yeux de Bodmer et de ses amis sur la décadence de leur patrie, de la société entière ; il les transforma, ces bourgeois patriciens, en fougueux démocrates : ce fut l'œuvre du *Contrat social*. Il les encouragea surtout à réagir avec encore plus de force et plus de violence contre le luxe, le « service étranger », l'influence française : ce fut l'œuvre de la *Lettre à Dalembert*. Il leur démontra l'urgente nécessité de réformer les mœurs, et pour cela l'éducation ; de revenir à la vie simple, à la nature ; de laisser à l'enfant le développement libre et normal de ses facultés : ce fut l'œuvre de l'*Emile*. Mais il ne suffit point d'élever cet enfant pour lui seul, il faut l'élever pour la république, en citoyen : cette idée de Balthassar, Jean-Jacques ne l'avait-il point développée, amplifiée dans l'*Economie politique*? Au point de vue religieux, la *Profession de foi du vicaire savoyard* ouvrit une brèche dans la muraille de l'orthodoxie ; elle poussa les Zuricois sur la route du déisme, jusqu'aux portes mêmes du rationalisme et de l'athéisme. Enfin, la vie de Rousseau, son attitude, son langage, ses théories firent de Bodmer et de ses disciples des indépendants, des individualistes, des révoltés, — en un mot des « Schwärmer » [2].

Dans quel sens la doctrine de Rousseau a-t-elle orienté l'ac-

[1] Mœrikofer, p. 231 : *B. als Bürger*.

[2] Cf. Mœrikofer : *B. als Bürger*, *Bodmers religiöse Ansichten* ; *Denkschrift de la Soc. Hottinger* : B. und die französ. Lit., par L.-P. Betz, p. 203-209.

tivité jusqu'alors toute littéraire de Bodmer ? Elle ne modifia point les théories esthétiques ; suffisamment claire elle-même, elle ne provoqua ni gloses, ni commentaires. Les Zuricois ne songèrent qu'à l'appliquer. « Voici ce qu'il faut faire : agissez ! dit Jean-Jacques. » Ils agirent. A soixante-dix ans, le critique célèbre et vénérable ne craignit point, pour obéir à l'injonction formelle du philosophe, de s'astreindre à des besognes de maître d'école.

On le voit, en effet, prendre la peine de rédiger avec le plus grand soin des grammaires et des syntaxes, mais des grammaires et des syntaxes écrites par un des hommes qui a le mieux connu et le plus aimé ce rude langage commun aux paysans suisses et aux héros des Nibelungen : en 1768, les *Principes de la langue allemande* qui contiennent une étude si forte et si condensée sur les réformes de Luther ; en 1776, une *Introduction à l'étude de l'allemand* et son petit traité sur le vocabulaire[1]. En même temps, il s'efforce de révéler à la jeunesse des gymnases zuricois, moins le passé de la patrie que le sens et la morale de ce passé même ; et c'est, en 1773, l'*Histoire de la ville de Zurich* suivie d'entretiens pratiques, par demandes et réponses : les meilleures pages, avons-nous dit, à notre avis du moins, de son œuvre en prose. Bodmer, en outre, qui avait une confiance médiocre dans les établissements officiels, voulut appliquer à la lettre un des principes de Jean-Jacques : « La patrie ne peut subsister sans la liberté, ni la liberté sans la vertu, ni la vertu sans les citoyens ; vous aurez tout si vous formez des citoyens. » Dans ce but il s'associa au jeune Wieland, qui était venu se fixer à Zurich au mois d'octobre 1752 et nourrissait les mêmes idées. Le poète d'*Obéron*, qui passait alors par une crise de religiosité huma-

[1] *Die Grundsätze d. d. Sprache, Anleitung z. Erlernung d. d. Sprache, Die Biegungen und Ausbildungen d. deut. Wörter.* Cf. Mœrikofer : *Bodmers Arbeiten für die Jugendbildung* ; Otto Hunziker : *B. als Vater der Jünglinge* (*Denkschrift*).

nitaire et sentimentale, cherchait précisément en Suisse un avenir dans l'enseignement. En mars 1754, aux frais de Bodmer, il publia, sous le voile de l'anonymat, un *Plan d'une nouvelle méthode d'éducation privée*, et, en 1758, un *Plan d'une académie de la raison et du cœur*[1]. Ces essais précèdent, il est vrai, l'*Emile* : ils sont en revanche basés sur le même principe. On retrouve dans le second, par exemple, tout d'abord l'influence de Balthassar, puis celle des Grecs, en particulier de Xénophon, mais aussi quelque chose des deux *Discours* et surtout les théories de l'*Economie politique* qui avait paru en 1755 dans le tome cinquième de l'Encyclopédie. Toutefois la principale de ces tentatives pédagogiques, la seule qui donna des résultats positifs, fut, en 1762, comme nous l'avons démontré, la *Société d'histoire et de politique* : fondée directement sous l'impression profonde causée par la brochure retentissante du patricien lucernois, elle dévia sous l'impulsion de l'*Emile* et du *Contrat social.* Les procès-verbaux nous semblent, à ce point de vue, significatifs : on délaisse l'histoire pour la pédagogie, le passé pour le présent ; on s'occupe d'agriculture, on prêche l'égalité ; on s'élève contre le luxe, les impôts, l'oligarchie. Ainsi s'ébauche un mouvement dont le grand Pestalozzi, cet homme doué de ce qui manquait à Bodmer comme à Rousseau : le génie pratique, le sens des réalités, — allait bientôt prendre la tête[2].

En même temps, Bodmer, élu dès 1737 membre du Grand Conseil, se décide à ne plus demeurer un magistrat platonique. On le voit soutenir ses disciples, et en particulier Lavater, dans leur lutte contre Grebel, le bailli concussionnaire[3] ; en 1750, il plaide pour les Toggenbourgeois contre leur

[1] *Plan* zu einem Privatinstitut, *Plan* einer Academie zur Bildung des Verstandes und Herzens junger Leute : Mœrikofer, p. 196-197, 201.

[2] Cf. G. Tobler : *B. als Geschichtschreiber*, p. 28 s.

[3] Cf. *Allgemeine deutsche Biographie*, art. Fuessli.

prince, l'abbé de Saint-Gall[1] ; il parle contre le renouvellement des capitulations avec la France, mais surtout les troubles de Genève le passionnent. Il est, cela va sans dire, du côté de Jean-Jacques et des Natifs. Il prend part à distance, avec anxiété, à cette première bataille en faveur de l'égalité et des droits populaires. Jean-Henri Fuessli, qui est alors à Genève, le tient au courant des faits. Il s'exalte, il tremble, il triomphe : l' « ingrate patrie de Rousseau » est, à ses yeux, « une école de politique vraiment moderne,... de la plus naturelle, de la plus juste, de la meilleure des politiques[2] ; » jusqu'à la fin de ses jours, il suit les événements qui se déroulent sans cesse dans la minuscule république ; il applaudit à l'écroulement, pierre par pierre, de l'ancien patriciat calviniste. Avec le conseiller Hirzel, il a même le courage de proposer au gouvernement de Zurich une constitution libérale : il s'indigne de son insuccès, des « fausses raisons d'Etat » et des « petites maximes » qu'on lui oppose[3]. Il va si loin qu'il devient, à près de quatre-vingts ans, un révolutionnaire véritable. Ses amis eux-mêmes se croient obligés de le mettre en garde contre le despotisme qui ne manquerait pas de succéder en Suisse à une démocratie unitaire. A ses amis, d'ailleurs, les événements donneront raison[4].

Rousseau enfin a-t-il exercé sur l'œuvre du Zuricois une influence simplement littéraire ? Les livres de Jean-Jacques, on le devine sans peine, furent pour Bodmer et pour ses disciples une mine inépuisable en nouveaux lieux communs, en rhétorique grandiloquente et déclamatoire, en sensibilité larmoyante et en mille formules d'attendrissement devant la nature « innocente » ou le passé « vertueux ». Car c'est la destinée fatale des grands maîtres d'être imités par le dehors, dans leurs défauts. En outre, à Zurich, comme en Alle-

[1] Mœrikofer, p. 231. — [2] *Ibid.*, p. 220, 233, 235. — [3] *Ibid.*, 234. — [4] *Ibid.*, 234.

magne et comme en France, les ouvrages de Jean-Jacques contribuèrent à remettre l'Antiquité à la mode. Quand Bodmer, en 1778, publia sa traduction des poèmes homériques [1], — traduction manquée et aujourd'hui franchement illisible, — c'était pour démontrer à sa patrie quelle poésie et quel art pouvaient fleurir en ces républiques de la Grèce, républiques à la fois agricoles et guerrières, dignes modèles des cantons suisses. D'ailleurs ne faut-il pas reconnaître que, bien avant la prosopée de Fabricius, Bodmer savait faire parade d'« âpreté romaine » et de civisme républicain? que, bien avant la description du Valais, il savait s'exalter jusqu'aux larmes en présence des montagnes? Rousseau donc ne lui apprit guère de nouvelles choses, mais il le confirma dans des conceptions anciennes. Constatation curieuse, l'auteur de la *Lettre sur les spectacles* fit de Bodmer un dramaturge. Pourquoi et comment, nous le savons : Bodmer, plein des théories de Jean-Jacques, voulait les exprimer « tragiquement ». Le vieux Zuricois, d'accord avec son inspirateur pour reconnaître les inconvénients moraux du théâtre dans une petite république, semble même avoir fait un raisonnement quelque peu entaché de casuistique afin de concilier sa belle passion pour Jean-Jacques avec son admiration pour Eschyle et Shakespeare : ce qui est dangereux, ce qui est contraire à la simplicité et à la vertu, ce n'est point la tragédie en tant que forme littéraire, mais le spectacle, la représentation ; or, des « politische Schauspiele » ne sont point faits pour être joués, mais pour être *lus*. Précisément, tout en rédigeant son *Guillaume Tell*, Bodmer songeait à soumettre cette tentative de théâtre civique et national à l'approbation personnelle du philosophe [2]. L'exemple enfin de ce dernier confirma l'auteur de la *Noachide* dans son amour pour

[1] *Homers Werke*, etc., von dem Dichter der Noachide. 2 vol., Zurich, 1778. — [2] G. Tobler : *Bodmers politische Schauspiele*, *Denkschrift*, p. 146.

la pastorale biblique : le *Lévite d'Ephraïm*, — cette œuvre qui appartient à l'Ecole suisse, — était trop dans le goût de Bodmer pour qu'il ne s'enthousiasmât point en la lisant, et pour qu'il ne se crût point obligé de la traduire, de l'amplifier en méchants vers. Ainsi Bodmer imite Rousseau, imitateur lui-même d'un autre Zuricois : Gessner[1] ! Le *Lévite* allemand fut publié en 1782, quelques mois avant la mort du critique ; presque en même temps parut un drame antique et républicain : la *Mort de Brutus et de Cassius*[2]. Les deux derniers ouvrages de l'écrivain suisse nous démontrent que l'influence de Jean-Jacques a rempli ses dernières pensées.

III

Dans ces circonstances, il serait singulier de ne point conclure à des relations personnelles, directes, entre les Zuricois et Jean-Jacques Rousseau. En effet, ces relations, il est facile d'en prouver l'existence, de démontrer qu'elles furent durables, assez intimes, et certainement importantes.

Bodmer possédait mieux qu'une culture européenne : une conscience européenne. Il admirait Rousseau écrivain : il se passionna pour l'homme. De 1760 à 1765, au moment où cet homme est chassé de France, condamné par le pape, la Sorbonne, le Conseil de Genève, expulsé du territoire de Berne, son ardent et sensible défenseur n'a qu'une pensée : l'attirer, l'accueillir à Zurich.

Bodmer a-t-il été en correspondance avec Jean-Jacques ? Je ne le crois guère. Notre critique, en effet, à la fois orgueilleux et timide, n'aimait point à écrire en français : il se

[1] *Der Levit von Ephraïm* aus dem franz. des Rousseau. Zurich, 1782. Cf. le jugement de M. Betz, *Denkschrift*, p. 207.

[2] *Brutus und Kassius Tod*. Von dem Verfasser der Noachide. Bâle, Ch.-A. Serini, 1782 (avec un petit poème en hexamètres : *Brutus und Anton*).

sentait gêné par la crainte d'être incorrect, d'être traité en étranger ou en inférieur [1] ; sans doute aussi ne voulait-il pas se compromettre. Pour faire connaître à Rousseau ce qu'il pensait et ce qu'il attendait de lui, il se servit d'un intermédiaire : Léonard Usteri joua pour le compte de Bodmer, vis-à-vis du grand Genevois, un rôle analogue à celui que Sulzer avait joué à Berlin.

A vrai dire, Léonard Usteri était lui-même tout de feu à l'égard du solitaire de Montmorency, et il vivait à une époque où il était admis qu'un étranger ou qu'un jeune homme allât visiter un auteur célèbre comme nous allons visiter un monument. Patricien, ecclésiastique, par tradition plutôt conservateur, par tempérament plutôt modéré, Léonard Usteri était né à Zurich le 31 mars 1741 ; il y devait mourir le 14 mai 1789 : professeur d'hébreu, puis de rhétorique, logique et mathématiques, chanoine de la Collégiale, — comme Breitinger, — après avoir réorganisé et réformé les écoles de sa ville natale. Il n'est donc pas un écrivain [2].

Son père, un riche commerçant, ami de Haller et membre du Grand Conseil, lui fit faire de bonnes études. Le jeune Léonard les compléta en suivant les cours de Bodmer et de Breitinger, dont il gagna l'amitié, puis en voyageant après avoir reçu les ordres en 1760 : il fut donc élevé comme tout enfant de l'aristocratie. On le trouve d'abord à Genève : il y achève de se perfectionner dans la langue française, mais surtout il assiste aux premières polémiques pour ou contre Rousseau. C'est d'ailleurs avec de chauds partisans de Jean-Jacques qu'il se lie, Pierre Moultou entre autres. De Genève,

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 81-82.

[2] A cons. sur Usteri : *Julie von Bondeli und ihr Freundenkreis*, par E. Bodemann. Hanovre, 1874, p. 137 s. — Nous avons consulté les lettres d'Usteri à Rousseau déposées à la Bibliothèque de Neuchâtel, cat. N° 7902. — Ces lettres, les réponses de Rousseau et d'autres encore ont été publiées ou résumées et commentées par MM. P. Usteri et Eug. Ritter : *Correspondance de J. J. R. avec Léonard Usteri*, Genève-Zurich, 1910.

il part pour l'Italie, où il fait la connaissance de Winckelmann. Durant l'été de 1761, il est à Paris avec la ferme résolution de parvenir jusqu'à Rousseau, lequel, dans la confortable retraite de Montmorency, jouait au grand homme inabordable.

Usteri se rendit donc à Montmorency : Jean-Jacques, souffrant, ne le put recevoir. Le jeune Suisse ne se découragea point : le 10 juillet, il écrivit au maître qui lui répondit aimablement le 18 [1] ; après un échange de lettres très courtoises, il obtint le rendez-vous désiré. De la sorte s'établit une correspondance régulière qui dura jusqu'en février 1765. Cette correspondance nous renseigne très complètement sur les relations de Rousseau avec les Zuricois.

Il y avait sans doute, dans la personne même d'Usteri, une droiture et une ingénuité qui devaient plaire à l'auteur de l'*Emile*. Ce jeune Helvétien, point gâté par un monde corrompu, lui parut évidemment très proche de la nature, à un moment où, plus que jamais, Rousseau avait la nostalgie de la nature, des montagnes, de la Suisse hospitalière et calme. Pour toutes ces raisons, dans la correspondance qui nous occupe, il laisse Usteri l'importuner quelque peu, lui demander des éclaircissements, lui poser des objections. Il veut bien discuter avec lui pédagogie et religion surtout, car, en matière religieuse, Usteri se déclare chrétien convaincu et refuse de transiger : il est ministre, il entend le demeurer et remplir tous les devoirs de sa charge. Mais, précisément, par son désir de concilier avec le protestantisme la « philosophie », Usteri est bien un Suisse du XVIIIe siècle.

Usteri tient Rousseau au courant de ce qui se passe à Zurich ; de son côté, Rousseau, par Usteri, est mis en relation avec toute l'Ecole suisse. Gessner d'abord : lors de la première entrevue à Montmorency, c'est sur le poète zuricois

[1] *Op. cit.*, p. 1 s.

qu'avait roulé la conversation. Peu de temps auparavant, un Allemand helvétisé : l'excellent, un peu naïf Huber, avait envoyé au grand homme sa traduction en prose de la *Mort d'Abel*, cette longue « patriarcade ». Rousseau ne connaissait point encore les *Idylles :* à peine rentré dans son hôtel à Paris, le 6 septembre 1761, le jeune Léonard les lui envoie : « Vous recevrez ci-incluses deux feuilles des Idylles de M. Gessner, c'est tout ce que j'ai pu avoir et elles ne contiennent pas celles que vous trouverez le plus à votre goût ; mais le mois prochain on publiera tout le recueil. J'espère d'apprendre que vous en serez content, ce qui encouragera l'auteur de ces sortes d'ouvrages plus que ne l'encourage l'applaudissement d'une foule de beaux esprits. » Une semaine après, Jean-Jacques répondit : « Je suis aussi charmé, Monsieur, des Idilles de M. Guessner que je l'ai été de son Abel, j'y trouve une touchante et antique simplicité qui va au cœur ; quand l'ouvrage entier paraîtra, moi qui ne lis rien, je le lirai sûrement [1]. » C'est encore à propos de Gessner que Moultou communique à Usteri ce jugement qui est sans doute celui du grand Genevois : « Je ne doute pas que les Allemands ne soient très éloquents ; ce sont les premiers poètes du monde ; ils connaissent mieux la nature que les autres, et la suivent davantage. Leur âme est un miroir qui la réfléchit, elle n'y gagne que de la chaleur. Les Anglais en créent une si j'ose le dire, supérieure à celle qui existe ; et leurs tableaux doivent plus frapper les anges que les hommes.... Les Français l'étouffent sous les ornements de leurs modes ; elle devient, entre leurs mains, aussi gênée que leurs habillements, aussi petite qu'eux. Mais l'Allemand la voit sans préjugé, avec un œil serein, une âme tranquille ; il rend les impressions qu'il reçoit, et les rend avec cet enthousiasme noble et majestueux que sa beauté fait toujours naître. Faites-nous donc connaître vos hommes élo-

[1] *Ibid.*, p. 7-8. Le texte que nous citons est celui de la lettre mns.

quents ; le service que vous leur rendrez, on vous le rendra dans quelques années[1]. » Jugement dont l'importance est indéniable pour l'histoire de la culture et du cosmopolitisme au XVIIIe siècle ; — pour notre histoire aussi, car ces Allemands, aux yeux de Moultou, ne pouvaient être que Gessner, Haller, Klopstock, — sinon tous des Suisses, du moins toute l'Ecole suisse.

Usteri se pique de prouver à Rousseau que l'Helvétie est bien le pays de la nature et de l'égalité rustique ; il tient surtout à lui démontrer que Zurich, cette nouvelle Salente, n'a point seulement donné le jour à un poète pastoral, mais que l'églogue y demeure une réalité. De retour dans sa ville natale, le 20 novembre 1761, il adresse à son maître une longue lettre ou plutôt une longue idylle[2]. Le héros de cette idylle est celui-là même que Jean-Jacques nommera plus tard « le sublime Kleinjogg » : un fermier du village de Wermatswyl près d'Uster, Jacob Gujer. Ce Gujer enthousiasma le siècle du « retour à l'agriculture », grâce à son mentor, le médecin Jean-Gaspard Hirzel qui consacra un ouvrage célèbre : le *Socrate rustique*, au « paysan philosophe », et grâce à la lettre d'Usteri à Rousseau.... Ainsi donc il existe, cet homme digne d'être le père d'Emile ! Car Kleinjogg, qui ne sait rien que labourer ses champs, n'en est pas moins un vrai pédagogue. Il ne quitte jamais ses enfants, il s'efforce de les rendre heureux par le travail ; il les élève selon les lois de la nature, se garde bien de les envoyer aux écoles publiques et leur donne des leçons lui-même les dimanches et jours de fête. Et puis, quel vrai républicain, quel professeur d'égalité ! L'un de ses fils a-t-il commis une négligence, il n'est point admis à la table paternelle : ainsi l'être inutile et frivole doit-il être exclu de la société. Il a réglé par testament que, plus tard, le domaine ne sera point

[1] *Ibid.*, p. 120 (Genève, nov. 1761). — [2] Pag. 10 et s.

partagé, mais demeurera propriété commune, sous la direction du plus laborieux et du plus sage. Il va sans dire que, lorsqu'un officier de Zurich vient enrôler pour le compte du roi de France dans le domaine du « sublime Kleinjogg », le vertueux paysan le repousse avec horreur.... Dans une lettre à Huber, le 24 décembre 1761, Jean-Jacques déclare qu'il relit sans cesse avec un nouveau plaisir la description copieuse d'Usteri. Aussi, le 23 juillet 1762, ce dernier s'empresse-t-il d'expédier l'ouvrage de Hirzel à Motiers-Travers où, entre temps, Rousseau s'est réfugié [1].

A ce moment, Jean-Jacques, déprimé par sa misanthropie, ses craintes, les persécutions dont il est l'objet, se prend pour Zurich d'un bel enthousiasme. Il a franchi la frontière suisse en composant, « à la manière de Gessner », le *Lévite d'Ephraïm* ; il est descendu de diligence pour baiser le sol de Berne ; il s'est établi dans un pays selon son cœur [2] ; dans ce pays, il a reçu la visite d'un autre Zuricois, d'un autre élève et messager de Bodmer : le professeur, plus tard chanoine, Gaspard Hess (1727-1800), l'ami et l'admirateur de Klopstock. Le 2 septembre 1762, il prend une grande résolution, il écrit à Usteri : « Il manque au bonheur de ma vie d'avoir vu cette heureuse ville qui renferme en son sein tant d'hommes estimables que les lettres n'ont point corrompus (illusion singulière) ! En conséquence d'un sentiment dans lequel mon cœur se complaît chaque jour davantage, j'ai résolu, si ma pauvre machine peut supporter ici la rigueur de l'hiver, d'aller l'année prochaine faire un pèlerinage au séjour de la raison, des mœurs, du zèle patriotique, de tout ce qui peut intéresser un ami de l'humanité, afin d'affermir par des exemples si touchants pour moi la persuasion où j'ai toujours été et que mes malheurs mêmes n'ont pu détruire, que l'homme est né bon et qu'il deviendrait meilleur encore

[1] *Op. cit.*, p. 29. — [2] *Confessions*, II, l. 11, à la fin.

s'il était judicieusement éclairé. — Chers et respectables hommes, si je trouve auprès de vous tout ce que vous m'avez fait attendre, je voue d'avance à votre digne patrie le tendre attachement que j'eus toujours pour la mienne et par lequel je n'ai fait que des ingrats ; oui, je me croirai dédommagé de toutes les misères de ma vie si je la puis finir au milieu de vous et laisser mes os dans un pays de liberté. Tel est l'effet de l'impression que votre vue, vos discours, vos lettres, l'Abel, les Idylles, le Socrate rustique, et enfin la visite et les entretiens de M. Hess ont faite en moi [1]. »

Rousseau, citoyen de Zurich ! On se figure aisément l'effet qu'une réponse aussi vibrante dut faire sur Usteri et sur son petit groupe ; on se figure aisément le jeune patriote, rouge de fierté, courant, sa lettre en main, chez Hess, chez Hirzel, chez Gessner, chez Bodmer, et tous s'agitant, s'exaltant avec bruit, avec larmes, à la mode du siècle, à la mode allemande. Zurich crut tenir son grand homme. Mais Usteri déploya trop de zèle, il arrangea les choses beaucoup trop vite : « J'ai réfléchi avec M. Hess sur tout ce qu'il faut pour vous faire jouir ici, vous aussi bien que Mlle Le Vasseur, d'une parfaite liberté, sans même avoir à craindre l'importunité de vos amis. Vous choisirez un séjour à la campagne plus ou moins éloigné de la ville. Vous me marquerez, mon ami, le jour de votre départ et j'irai vous prendre pour faire avec vous un voyage à la manière d'Emile [2]. » Et, dès la lettre suivante [3], pour démontrer mieux que la liberté règne à Zurich, Usteri narre longuement à Jean-Jacques la campagne entreprise par Lavater et Jean-Henri Fuessli contre le bailli concussionnaire de Grüningen, le patricien Grebel : le droit, l'opinion publique l'ont enfin emporté sur le despotisme ; soutenus par Bodmer, les jeunes patriotes ont forcé le gouvernement à destituer le coupable ; que Jean-Jac-

[1] *Usteri-Ritter*, p. 31-32. — [2] Zurich, 1er oct. 1762 (*op. cit.*, p. 33). — [3] Zurich, 20 janv. 1763 (*op. cit.*, 37 s.).

ques se hâte donc de venir embrasser Bodmer et Breitinger, le Rousseau et le Socrate de Zurich ! Jean-Jacques répondit [1] : « Le détail que vous me faites me fait frémir d'horreur et me remplit d'admiration. Je savais bien que vous aviez des Cicérons dans votre ville, mais je ne savais pas que vous eussiez aussi des Verrès. » Pas une allusion au voyage projeté : sans doute le philosophe craignait-il que Grebel ne fût point à Zurich le seul de son espèce.

Peu à peu, en effet, le premier enthousiasme se refroidit. Le 8 mars 1763 [2], Usteri envoie à Motiers de nouveaux détails sur l'affaire Grebel ; il fait de Fuessli un pompeux éloge ; il met à la disposition de Rousseau, au nom de Gessner, les presses de l'imprimerie célèbre dont le poète est l'un des propriétaires. La réponse du 31 mars 1763 est presque froide [3]. Le 9 avril, on revient à la charge [4] : il ne faut plus que Jean-Jacques tarde davantage, car la saison avance ; Usteri l'attend jusqu'à l'été, il souhaite que Moultou vienne, lui aussi, à Zurich. Le 11 avril 1763 [5], carrément, le philosophe se récuse : « Je vous assure qu'on m'effraie beaucoup de votre ville de Zurich. On me dit que vous êtes tous des complimenteurs et façonniers insupportables, et que, si je vais me liver à vous, je suis perdu. » Ce n'est guère aimable. En vain, le 16 avril, courrier par courrier, Usteri s'efforce-t-il de rassurer le peu sociable grand homme ; en vain lui propose-t-il la maison même des Hess. Le 18 juillet 1763 [6], après un faux départ, Jean-Jacques se dérobe définitivement derrière de mauvaises excuses ; du séjour à Zurich on n'en reparlera pour ainsi dire plus.

Les relations avec Usteri ne furent cependant point complètement rompues. Toutefois, les lettres de Rousseau sont

[1] Lettre reçue par L. U. à Zurich le 6 février 1763, *op. cit.*, p. 49.

[2] *Op. cit.*, p. 51 s. — [3] Page 54 s. — [4] Page 56 s. — [5] Page 58. — [6] Page 73 s.

plus brèves que par le passé et moins affectueuses ; la raison en est facile à découvrir : c'est l'époque où Jean-Jacques, « excédé de disputes et d'objections, » dans un geste que Léonard Usteri se croit obligé d'admirer [1], comme un roi abdique le pouvoir suprême, renonce à ses droits et titre de citoyen de Genève, rédige les *Lettres de la montagne*, soulève dans sa ville natale les premiers troubles politiques, soulève enfin, à Motiers et à Berne, contre lui, l'opinion publique. A ce moment paraît à Genève un pamphlet fameux, destiné à répandre l'idée que Jean-Jacques attaque la religion elle-même : les *Lettres sur le christianisme de M. Jean-Jacques Rousseau*, par Jacob Vernes, ministre de l'Evangile. Vernes était un ancien ami de l'homme contre lequel il se retourne avec une perfidie mal déguisée [2]. Ce pamphlet, qui indigna les Zuricois, suscita un défenseur à Jean-Jacques dans la personne de Jacob Wégelin, de Saint-Gall. Celui-ci, sous le titre de *Dialogues par un ministre suisse*, écrits et publiés à la fois en allemand et en français, répondit avec âpreté aux *Lettres sur le christianisme* [3]. Le 24 septembre 1763, Usteri envoie à Motiers le manuscrit du premier de ces dialogues, en recommandant l'auteur à Rousseau [4]. Ce dernier remercie comme il convient, mais refuse, tout en conseillant l'impression, de servir d'intermédiaire entre Rey, son éditeur, et Wégelin [5]. Entre le 22 octobre et le 17 décembre 1763, le Saint-Gallois en personne frappe à la porte du Genevois, en compagnie du beau-frère de Pestalozzi, le pasteur et professeur Jean-Gaspard Schulthess

[1] Lettre du 23 juin 1763 (p. 72).

[2] Cf. Edouard Rod : *L'affaire J.-J. Rousseau*, Paris-Lausanne, 1906, ch. IV, § 2.

[3] *Dialogues par un ministre suisse*, 1763, sans autres indications. (Un exemplaire incomplet, B. de Zurich, Gal. XXXI, 94.)

[4] *Usteri-Ritter*, p. 81 s.

[5] Motiers, 3 oct. 1763, *op. cit.*, p. 84 s.

(1741-1816)[1]. Le 21 avril 1764[2], c'est Usteri qui annonce sa visite, dans une lettre à laquelle est joint un exemplaire du *Daphnis* de Gessner : cette deuxième, — sauf erreur, — mais dernière rencontre eut lieu entre le 9 mai et le 2 juin 1764. En novembre 1764, Lavater se met en route[3] : « Un des plus dignes ministres de l'Evangile que je connaisse ; d'une honnêteté, d'une candeur et d'une bienfaisance qui ne sauraient que lui gagner votre amitié, qu'il mérite d'ailleurs par l'estime et l'attachement qu'il vous voue, et qu'il sait très bien allier avec la Religion qu'il professe, quoi qu'en disent d'autres qui lui sont sans doute moins attachés.... Rappelez-vous, mon cher ami, qu'après vous avoir fait le récit d'un usurpateur chassé de notre République, vous me répondîtes que vous saviez bien que nous avions des Cicérons, mais non pas que nous eussions des Verrès ; eh bien, voici l'homme qui, à ses risques, délivra les opprimés d'un tyran, vengea la république d'un usurpateur et fit trembler tous les magistrats qui ne se pouvaient donner le témoignage d'être les pères de la patrie. » Le bon Lavater, apôtre plus ardent que prudent, allait à Motiers dans la ferme résolution de convertir Jean-Jacques, qui dut s'en apercevoir[4].

La dernière lettre, restée sans réponse, d'Usteri à Rousseau, est du 1er février 1765[5]. Tout en affirmant son amitié pour Jean-Jacques, son admiration pour ses œuvres, le Zuricois, récemment nommé professeur d'hébreu, déplore le progrès du rationalisme à Zurich, progrès sensible chez les jeunes gens et auquel le succès de l'*Emile* n'a point laissé de

[1] Cf. Lettre de Léonard Usteri, 22 oct. 1763, *op. cit.*, p. 86 s.

[2] *Op. cit.*, p. 97 s.

[3] Lettre de nov. 1764, *op. cit.*, p. 104 s.

[4] Cf. une lettre de Julie de Bondeli à Usteri, 4 janvier 1765, citée par Paul Usteri : *Briefwechsel J. J. R. mit L. U. Zürich*, 1886 (1re éd. de l'ouvrage Usteri-Ritter), p. 33, note 2. (Cette lettre ne se trouve pas dans Bodemann.)

[5] *Usteri-Ritter*, p. 109 s.

contribuer. Dans cette lettre s'affirme l'attitude des Suisses allemands vis-à-vis du philosophe et, plus tard, vis-à-vis de la Révolution française.

* * *

La méthode de cet ouvrage exige que, perpétuellement, nous nous servions des œuvres littéraires comme de clefs pour pénétrer dans la vie sociale ; elle exige que nous envisagions des individus : un doyen Bridel ou un Bodmer, comme des représentants de générations entières. Etudier l'influence exercée précisément sur Bodmer par Jean-Jacques Rousseau ne saurait nous suffire : Ce qui nous importe, et nous l'avons indiqué dès les premières lignes de ce chapitre, c'est comment, par l'intermédiaire de notre critique, les jeunes disciples de l'Ecole suisse ont compris, interprété, modifié la doctrine du philosophe de Genève, et comment ils l'ont adaptée, cette doctrine, aux besoins de leur milieu et aux circonstances du moment.

Bodmer et Zimmermann sont des contemporains suisses de Jean-Jacques, apparentés à ce dernier par des affinités secrètes, prêts à subir son influence, le devançant, lui préparant autour d'eux un terrain propice. Léonard Usteri, en revanche, disciple de Rousseau et de Bodmer, représente une collectivité d'esprits moyens, pratiques, qui ne pousseront rien à l'extrême, qui chercheront l'équilibre et s'efforceront d'accomplir, suivant l'occasion, de discrètes réformes dans la vie publique ou privée. Entre la vieille Suisse réactionnaire et la jeune Helvétie révolutionnaire et révoltée, ces libéraux-conservateurs forment la masse un peu amorphe de la nation ; ils se laisseront conduire.

Tout autre est *Jacob Wégelin*[1]. Cet oublié fut certainement l'une des plus grandes intelligences de son siècle.

[1] Cf. Hermann Bock : *Jakob Wegelin als Geschichtstheoretiker*. Leipziger Studien, vol. 9, cahier 4, 1902.

Comme historien, avec Iselin de Bâle, il a fondé en Allemagne l'histoire sociale, la « Kulturgeschichte ». Ami de Sulzer et membre de l'Académie des Sciences de Berlin, il a exercé une influence réelle. Nous retrouverons, d'ailleurs, en parlant de Jean de Müller, cet homme que les Suisses nommaient avec fierté « le Montesquieu de la Prusse » et que Charles Bonnet appelait « le Descartes de l'histoire ». Mais Wégelin fut un disciple de Bodmer et, nous l'avons vu, un disciple de Rousseau : nous ne pouvons donc le négliger ici.

Il est né à Saint-Gall le 19 janvier 1721. Il appartient à une ancienne famille de robe. Après avoir étudié la théologie, il séjourne tout d'abord à Berne et fait partie du petit groupe intellectuel dont Haller est le chef. De retour dans sa ville natale, il est choisi par le gouvernement pour être le pasteur de l'Eglise welsche ; avant d'entrer en fonction, on l'envoie, en 1747, à Vevey, où il achève de se perfectionner dans l'étude de la langue et de la littérature françaises. En 1765, il quitte la Suisse pour Berlin, où Sulzer lui fait confier une chaire d'histoire ; dès 1766, il entre dans l'Académie royale dont il devient bientôt l'archiviste. Il meurt le 8 septembre 1791.

Wégelin est intéressant, au point de vue qui nous occupe : c'est un Suisse qui, sous la double influence de Rousseau et de Bodmer, évolue de la théologie orthodoxe à la religion naturelle, de l'histoire politique à l'histoire sociale, à la philosophie de l'histoire. Il ne s'est point contenté de défendre Jean-Jacques en des dialogues écrits d'une manière un peu roide, un peu lourde, — comme écrivain, d'ailleurs, il a le même style, également pénible et terne en allemand et en français, que Sulzer ; — il a traduit, en 1761, la *Lettre à Dalembert*[1]. L'Antiquité le passionne ; il la comprend

[1] *Rousseaus patriotische Vorstellung* gegen die Einführung einer Schaubühne für die Komödie in der Republik Genf, nebst einem Schreiben eines Bürgers von St. Gallen an Herrn Bodmer von der wahren Angelegenheit

et il l'étudie, à la façon de ses deux maîtres, en moraliste, pour en tirer des exemples et des leçons à l'usage des contemporains. A Berlin seulement, dans un autre milieu, il saura s'élever jusqu'à l'impartialité scientifique. Tant qu'il réside en Suisse, il demeure un républicain convaincu, militant. Preuve en est le petit livre qu'il publie en 1763, à Lindau, sur la fameuse constitution de Sparte [1] : En vingt chapitres, Wégelin nous prouve : qu'une bonne constitution politique, nécessairement, repose sur de bonnes mœurs ; — que tous les désirs particuliers doivent être, par le moyen d'une éducation collective obligatoire, confondus avec le bien même de l'Etat ; — qu'il ne faut pas séparer la politique de la morale ; — que la meilleure forme de gouvernement est la plus simple, la plus proche de la nature ; — qu'en un mot les lois de Lycurgue, loin d'être périmées, sont toujours applicables, même à une société moderne. Wégelin, théologien, exige sans cesse que la religion exerce dans tous les domaines son influence salutaire : un vrai chrétien peut seul être un vrai Spartiate. Wégelin « helvétien » songe à sa patrie : il déclare qu'une aristocratie sait être, à l'occasion, aussi despotique qu'un tyran à une seule tête, et il cite comme exemple le patriciat de Berne. Il proteste contre la suzeraineté des villes sur les campagnes ; il réclame pour les paysans les mêmes droits politiques que ceux d'une corporation urbaine, — ce qui n'est guère subversif. Il pose en principe enfin « que le but et le plus grand intérêt d'une République est l'extension de la liberté. » Il a bien vu d'ailleurs que Jean-Jacques contredit Rousseau, et il réfute l'*Emile* à l'aide du *Contrat social*.

einer kleinen kaufmännischen Republik, 1761. — Cette association de Bodmer et de Rousseau sur le terrain du patriotisme suisse, dans l'ouvrage de Wégelin, est très significative.

[1] *Politische und moralische Betrachtungen* über die spartanische Gesetzgebung des Lykurgus. Lindau, 1763 (sans nom d'auteur).

Voici maintenant un autre disciple plus immédiat encore de Rousseau et de Bodmer, l'élève chéri de ce dernier et son successeur à Zurich dans l'enseignement de l'histoire : *Jean-Henri Fuessli*, ou Fuesslin, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le peintre Fuessli « de Londres » (1741-1825).

Fuessli appartenait à l'une des familles patriciennes les plus illustres de Zurich [1] : famille d'artistes, d'historiens, de magistrats. Son grand-père, le bourgmestre, avait été l'un des protecteurs de la *Société des peintres* contre les chicanes de la censure officielle ; son père, Hans-Rodolphe, passait autrefois pour un peintre délicat et un connaisseur éclairé. Quant à Jean-Henri, le beau portrait à l'huile, à la Bibliothèque de Zurich, qui nous le représente, révèle un homme fin, distingué, doux, rêveur, avec un large front, un nez long et un peu gros, des yeux clairs, une bouche et un menton d'une rare élégance : en un mot, une belle figure de gentilhomme et de lettré.

La vie de Fuessli est intéressante à résumer et à suivre, car elle marque la transition, dans les sentiments et dans les intelligences, de la vieille Suisse à la Suisse moderne : ce qui se désagrège, ce qui se rétablit. Né donc en 1744, le jeune Johann-Heinrich montre de bonne heure des qualités exceptionnelles. En 1756, à douze ans, cet enfant, précoce comme on l'est bien souvent alors, se fait admettre dans l'aristocratique *Société des Boucs :* il y tient un discours patriotique, debout sur un fauteuil. Bodmer et Breitinger s'éprennent de lui très vite ; le premier, qui se connaissait en hommes, a tout de suite compris quelle arme Fuessli peut être entre ses mains. Il s'en occupe en conséquence : « Ces deux maîtres m'apprirent à parler librement, puisque je pensais librement, car

[1] Nous devons tous ces détails sur la vie, l'esprit, les ouvrages de F. à M. W. Füssli : *Johann Heinrich Füssli als Privatmann, Schriftsteller und Gelehrter. Neujahrsblatt* de la B. de Zurich. 1900, 35 p. avec portrait.

sans cette liberté de pensée et de parole, le citoyen d'une république n'est qu'un airain sonore. » Bodmer entreprend donc l'éducation civique de son élève en lui faisant lire et en commentant à son usage l'histoire ancienne ; de là, les trois directions de l'activité de Fuessli : l'histoire, les beaux-arts classiques et la politique, — une politique d'opposition presque révolutionnaire. On ne cesse, en effet, de lui répéter que le gouvernement et les lois de Zurich sont un anachronisme.

L'influence de Rousseau complète l'enseignement de Bodmer. En 1762, Fuessli est à Genève. Il a dix-huit ans et il rédige cette note : « J'ai remarqué... que les ecclésiastiques, à Genève du moins, se tiennent presque toujours, du côté des grands et des gens au pouvoir. Ces serviteurs de la paix sont souvent les appuis les plus fermes de la tyrannie ; et si Rousseau, dans le dernier chapitre du *Contrat social*, au lieu d'attaquer le christianisme, s'en était pris au clergé seulement, je me serais trouvé complètement d'accord avec lui. » Et plus loin : « Si quelqu'un à Zurich s'informe de ce que fait Jean-Jacques, répondez-lui de ma part : il est plus que jamais un homme sain, parce qu'il s'est retiré dans la solitude ; il est plus que jamais un chrétien, parce qu'il a réprimandé l'archevêque de Paris ; et, s'il a renoncé à son droit de cité à Genève, c'est pour être le citoyen du monde. » En même temps, Fuessli va rendre visite à son grand homme, ce qui, de la part d'un fils de famille, cause dans sa ville natale, un scandale véritable. D'ailleurs, afin de joindre l'acte aux paroles, cette même année, il s'associe à Lavater pour entamer contre le bailli Grebel la campagne que l'on sait.

De retour à Zurich, il se lance dans le mouvement de réaction contre l'influence française, le luxe, le « service étranger ». En 1763, pour s'éloigner quelque temps, ce qui semble être devenu nécessaire, et surtout pour réaliser un de ses rêves les plus chers, il part pour Rome. A Rome, il noue

avec Winkelmann une longue et tendre amitié ; il admire les grands monuments, il cultive les grands souvenirs, il s'exalte dans les ruines ; au nom de l'intégrité de l'art antique, il proteste contre les fausses grâces du Bernin ; il fait de la philanthropie et de l'anticléricalisme. En 1764, au printemps, il quitte la ville de Fabricius et des Gracques, plus « romain » que jamais. Il rentre dans sa patrie, décidé à couper d'un seul coup de son glaive « l'hydre aux cent têtes des fausses maximes ». Il semble néanmoins se calmer un peu : sous l'influence de Beccaria et de Montesquieu et sous la direction de Bodmer, il abandonne la politique militante pour des études d'histoire nationale. En 1765, il fonde avec Lavater une « gazette morale », le *Moniteur :* il y publie, entre autres articles, un discours sur les devoirs du citoyen. En janvier 1767, toujours dans le *Moniteur*, il prédit ironiquement ce qui va se passer jusqu'au premier janvier de l'année suivante dans sa ville natale : « Un grand nombre de fausses monnaies, et, nota bene ! reconnues pour telles, seront mises en circulation par les gens qui veulent s'en débarrasser. — Un certain entrepreneur déclarera qu'il n'est pas injuste de travailler deux fois plus cher pour le compte de l'Etat et du bien public que pour celui d'un simple particulier. — De prudents pères de famille conseilleront à leurs fils d'être tout ce qu'ils veulent, sauf des patriotes. » En 1765, il est reçu membre de la *Société helvétique* ou de Schinznach : au nom de ses collègues il remercie officiellement Lavater qui vient de publier les *Schweizerlieder*. Il rédige des aphorismes sur les lois : « Un Etat ne peut être stable que si les lois y sont appliquées à la lettre.... Les Anglais, qui sont la nation la plus libre du monde, épargnent un coupable plutôt que de le punir, lorsqu'ils ne trouvent rien dans la loi qui les autorise à le faire.... Les devoirs sociaux sont plus difficiles à observer que les devoirs domestiques.... » En 1775, il remplace Bodmer comme professeur d'histoire : en son discours d'ouverture,

il répète tout ce que son illustre maître et prédécesseur a dit sur la culture intellectuelle et sociale dans l'*Histoire de la ville de Zurich* ; il insiste sur la corruption progressive, au cours du XVIIe et du XVIIIe siècles, du « christianisme intégral » prêché par les grands réformateurs. Son enseignement a d'ailleurs la même portée, il est soumis à la même méthode que celui de Bodmer.

La jeunesse militante de Fuessli est terminée. Sa vie de magistrat et d'écrivain commence. Il ne faut pas oublier, en effet, que Fuessli est un patricien : Un patricien a beau revêtir la toge du Romain ou la pelisse arménienne de Rousseau, l'atavisme réapparaît toujours. Or l'atavisme, chez un patricien suisse, au XVIIIe siècle, se manifeste, à un moment donné, par le désir de revendiquer une charge : on se dit qu'une fois sénateur ou bailli, on prendra l'initiative des réformes et l'on « fait comme les autres ». Le grand Haller, au comble de la gloire, quitte Gœttingue pour être, à Berne, simple Rathausammann ; en 1777, Fuessli est nommé par sa corporation membre des Deux-Cents : comme tel, il remplit les fonctions d'« inspecteur des viandes » !

En 1783, il fonde le *Musée suisse*, qui se transforme, de 1793 à 1796, en *Nouveau musée suisse*. Le *Musée suisse* est la plus importante revue littéraire de la fin du XVIIIe siècle : Le docteur Zay de Schwyz y traduit en allemand les vers et la prose du doyen Bridel. Fuessli, de son côté, y consacre à Bodmer de longues pages qui sont la meilleure étude d'histoire et de critique littéraires écrite en Suisse à cette époque [1].

En politique, le révolutionnaire Fuessli, devenu membre, et membre influent, d'un gouvernement en majorité réaction-

[1] Comme nous avons donné, à ce propos, dans notre *Bridel*, ch. V, p. 104, note 1, des références incomplètes et erronées, nous rétablissons ici ces dernières : *Schw. Museum*, 1-37, 97-148, 193-222, 289-328, 481-523, 673-724, 865-915.

naire, se transforme, nécessairement, en libéral ; ce qui lui vaut d'être traité en aristocrate par les démagogues, en démagogue par les aristocrates. Car la fin approche : en 1798, les Français entrent en Suisse et, par la force des baïonnettes, implantent dans notre vieux sol la fâcheuse et stérile « République helvétique une et indivisible ». Fuessli dut regretter à ce moment ses utopies : son attitude vis-à-vis de l'étranger fut, en effet, celle d'un esprit éclairé qui n'attend rien de la violence, d'un patriote qui préfère une patrie mal gouvernée, mais libre, à une patrie « régénérée », mais asservie. Par dévouement, parce que nul ne veut alors d'un pouvoir dangereux pour ceux qui le détiennent, il accepte en 1801 d'entrer dans le Directoire comme ministre de l'intérieur. Il travaille de son mieux à l'apaisement, mais cette période de sa vie ne nous appartient plus : Fuessli, l'« Helvétique » renversée, abandonne la politique active ; jusqu'en 1828, il demeure toutefois membre du Grand Conseil de Zurich, et jusqu'à sa mort, le 26 décembre 1832, il occupe sa longue et vénérable vieillesse à des travaux d'art et d'histoire. Il était devenu conservateur.

* * *

Fuessli et Lavater entreprirent en commun, avons-nous dit, la publication du *Moniteur*. Or, le *Moniteur* est le périodique le plus important de la Suisse, entre les *Franches nouvelles* et le *Musée*, et nous admettons qu'un périodique est le miroir d'un groupe social.

Le *Moniteur* (*Erinnerer*) parut à Zurich, chez Bürkli, du 1 janvier 1765 au 1 décembre 1766 : en tout, deux volumes. Lavater a rédigé à peu près seul le premier de ces volumes ; il fut aidé ensuite par Fuessli, Jean Tobler, Jacob Hess [1].

[1] *Der Erinnerer.* Eine moralische Wochenschrift. 1er volume, Zurich, Bürkli ; 2e vol., Fuessli & Cie.

L'influence de Rousseau, comme un parfum d'antan, se dégage encore de chaque page du *Moniteur*. Tel Jean-Jacques, le rédacteur Lavater, en se présentant pour la première fois devant le public, déclare qu'il est un ignorant, « mais que, s'il ne sait rien, il ne s'en estime pas moins [1]. » Que trouve-t-on dans ce recueil ? Beaucoup d'adaptations « civiques » des anciens : Xénophon, Denys d'Halicarnasse, Tacite [2]. Conseils innombrables aux pères et mères de famille, aux enfants, aux citoyens, aux ecclésiastiques. Définitions plus ou moins variées du patriotisme, de l'éducation, de la tolérance, de l'égalité ; de ces définitions, j'en retiens une qui me semble significative : « Un gouvernement ne peut rien faire de plus utile que de donner à sa nation une haute idée d'elle-même. C'est par fierté qu'un peuple se doit dévouer à la patrie [3]. » De nombreuses épigrammes, parfois assez piquantes, et dans lesquelles on retrouve l'esprit mordant de Fuessli : « Le mot de bourgeois signifie rarement autre chose qu'un citadin qui a le droit de porter l'épée et le manteau, et de prendre part à des banquets corporatifs [4]. » Le 19 juillet 1765, par le même Fuessli, une dissertation pleine de rhétorique moralisante sur les *Devoirs d'un citoyen* [5] : le citoyen doit être bon fils, bon père, bon époux ; « il est un homme libre lorsqu'il est libre de tout vice. » Le 27 février et le 6 mars, une *Idée d'un village chrétien*, par Jean Tobler [6] : dans ce village tout le monde est heureux, car chacun remplit son devoir ; les autorités sont fermes et paternelles ; de respectables vieillards, assis au seuil de chaque maison, s'attendrissent ; le maître d'école ressemble au précepteur d'Emile : ses enfants l'adorent, bien qu'il leur distribue parfois des coups de règle.... Le 1er mai 1766, des *Maximes politiques à l'usage d'un Helvétien* [7],

[1] 1er vol., 4 janv. 1765 : *Character des Erinnerers*. — [2] 1er vol., 24 mai 1765, 7 juin, 19 juillet. — [3] *Ibid.*, 21 juin. — [4] *Ibid.*, p. 395. — [5] P. 223 s. (édité en 1765 à Zurich, Heidegger & Cie). — [6] Tome II, 1766, 27 février et 6 mars. — [7] *Ibid.*, p. 153 s.

sauf erreur, par Jacob Hess : idée nationale, réaction contre l'esprit de clocher, tolérance religieuse, égalité entre chaque partie du territoire, suppression des bailliages, etc. Enfin, — et l'on voit rien que par ce petit exemple combien fut durable l'influence des *Discours des peintres* à Zurich, — des conseils pour former une « bibliothèque à l'usage des dames [1] ». Même but qu'en 1721, auteurs nouveaux : les vieux poètes allemands ont disparu de la liste ; en revanche, on y trouve Wieland, la *Noachide* de Bodmer, Gellert, Klopstock, Haller, Sulzer, « tout Gessner », et les *Peintres des mœurs*, cette réédition des Discours. Notons encore deux écrivains de la Suisse française : Bonnet, le docteur Tissot ; de nombreux Anglais : Milton, Pope, le *Spectateur*, Richardson ; des classiques : le théâtre des Grecs, Xénophon ; puis une *Histoire suisse*, « il n'importe laquelle » ; et, cela va sans dire, l'*Emile* avec la *Nouvelle Héloïse*.... La culture et la pensée ont fait des progrès sensibles et se sont libérées en Suisse, mais aux dépens, semble-t-il, de l'influence française et des lettres pures : telle est la conclusion qui s'impose après la lecture de tous ces titres de « bons ouvrages ».

En effet, l'on n'a plus guère le temps de songer à l'art. Le siècle va grand train vers la Révolution et l'on pressent que l'ennemi, demain, ce sera la France. Mille soucis d'ordre politique et moral énervent la vie publique et privée : on veut réformer, on propose des réformes, on parle et l'on écrit beaucoup, mais l'on n'agit, hélas ! guère. De là d'innombrables essais, d'innombrables discours : durant l'année 1770, le luxe de la toilette chez les femmes préoccupe tellement les esprits à Zurich qu'il s'en suit un échange de brochures et toute une polémique à laquelle Fuessli en personne ne dédaigne point de prendre part [2]. En 1796, un ministre

[1] *Ibid.*, p. 31.

[2] *Brief* eines zürcherischen Frauenzimmers an ihre Mitbürgerinnen (s. d. n. l., 16 p.). — *Beyträge* zu dem Briefe, etc., avril 1770. — *C. Lucius*

de l'Evangile, — sans doute un Zuricois, — élève encore sa voix pour tenter, au nom de la religion, une réconciliation impossible entre les villes et les campagnes, les patriciens et les sujets [1]. Hélas ! les remèdes qu'il propose : assistance régulière aux offices divins, lutte contre l'oisiveté, le luxe et l'indécence, réprimandes à ceux qui ont la manie de politiquer dans les auberges, — ne sont à ce moment guère plus efficaces que des recettes de bonne femme.

* * *

Il y eut cependant un homme qui ne se contenta point de réagir, de s'agiter, mais qui fut peut-être, avec Pestalozzi, avec Stapfer, le seul homme d'action de cette période troublée : Lavater. Certes, il est impossible de faire de Lavater un disciple immédiat de Rousseau, et pourtant il a subi d'une manière trop profonde l'influence du Genevois pour que nous puissions le négliger ici. D'autant plus que le fondateur de l'*Erinnerer* nous aide à préciser l'attitude de la Suisse allemande, de l'Ecole suisse, vis-à-vis de la Révolution.

Jean-Gaspard Lavater est l'un de ces hommes qui définissent leur siècle. Noble caractère, grand esprit, grande figure attirante et mystérieuse, et, — comme c'est le cas, hélas ! pour bien des Suisses, — écrivain aujourd'hui presque illisible. Ce patricien dévoué au peuple et surtout au salut des âmes, devait nécessairement, durant sa jeunesse ardente, accueillir, sinon toute la doctrine de Rousseau, du moins quelques éléments de cette doctrine : réaction contre l'influence française et la corruption des mœurs, retour à la vie simple et normale, réforme de l'éducation, utopies républicaines. Son pamphlet contre Grebel, en automne 1762, eut

Thuricensis (Füssli) Sendschreiben über die Pracht und die Ausgelassenheit. Zurich, broch. 46 p.

[1] *Etwas zur Beherzigung* für Stadt- und Landleute, etc. Helvetien, 1796.

un retentissement dont l'écho se prolongea même au delà des frontières. En effet, ce *Bailli injuste ou plaintes d'un patriote* [1], est écrit avec toute l'éloquence, pleine d'invectives, de Rousseau : « Combien d'orphelins n'as-tu point dépouillés ! combien de têtes grises n'as-tu point, par tes injustices, précipitées dans la tombe !... Contemple la foule de ceux qui poussent des soupirs à cause de toi qui les as torturés de mille manières !... Je te donne deux mois.... Ou bien rends le produit de tes vols, ou bien attends la sentence de tes juges ! » Lavater, d'ailleurs, ressemble à Jean-Jacques par un individualisme qui s'analyse sans cesse, qui n'admet aucune contrainte officielle, qui n'obéit qu'aux lois de la conscience. Mais, parce qu'il est précisément un individualiste, un indépendant, un « génie original », il se trouve, presque le seul dans le milieu intellectuel de Zurich, à l'abri d'un entraînement aveugle dans le sillage du maître. En effet, la définition même de Lavater est d'être, non seulement un chrétien, non seulement un ministre de l'Evangile, mais un apôtre, mais un prêtre. Ces pasteurs protestants du XVIIIe siècle ont un air de philosophe, de pédagogue, de fonctionnaire : lui seul paraît revêtu de toute la majesté du sacerdoce. Car, — dissident au milieu des Zuricois attachés à l'Eglise de Zwingli, mystique, tout proche du catholicisme qu'il aime, et auquel il se serait converti sans doute sans sa haine des dogmes et d'une autorité intermédiaire entre le croyant et la Divinité, — Lavater ne s'engage point sur la route de la nature, mais sur la voie intérieure qui mène à Dieu. Il attend la régénération de la Suisse et du monde par Dieu, par l'Evangile, par une religion vécue, enseignante, agissante, militante. Non le Dieu abstrait du déisme, non la Bible pastorale du XVIIIe siècle, non l'Evangile sec des prédicants officiels, non la religion policière de

[1] *Der ungerechte Landvogt,* oder Klagen eines Patrioten. Zurich, 1762. C'est le premier ouvrage de Lavater. — Cf. *Der von J. C. Lavater glücklich besiegte Landvogt Felix Grebel.* Arnheim, 1769.

l'Etat ou la religion raisonneuse, « naturelle », du Vicaire savoyard ; mais la parole d'un Christ présent, presque visible, l'adoration de cette parole, l'obéissance à cette parole. De fait, Lavater fut, à Zurich, en Suisse, en Allemagne, le prédicateur le plus actif, le plus populaire, le plus écouté de son époque. Il suscita comme Rousseau des passions et des colères, car nul ne savait mieux observer les hommes et lire dans leurs pensées secrètes. Un parallèle entre lui et Jean-Jacques est donc possible. Lavater, en définitive, malgré ses incohérences, ses obscurités, parfois même son inintelligence, a bien l'esprit d'un siècle de liberté et de science. Lui aussi a pensé librement, lui aussi fut un calomnié et un persécuté. Son caractère moral se révèle bien supérieur à celui de ce Jean-Jacques dont il n'avait point le génie. Il n'y a, dans la vie de Lavater, pas une défaillance ; la violence et l'orgueil, il les a toujours ignorés ; il n'a, aux pires attaques, répondu que par la mansuétude, la patience, une douceur vraiment évangélique. Son caractère est d'ailleurs celui d'un romanesque et d'un sentimental ; il possède une «sensibilité» analogue à celle de Rousseau : comme lui, il pousse à l'absolu, mais alors sans logique, sans esprit de système, les théories les plus extraordinaires. Contemporain de Cagliostro et des « mages » et en relation avec eux, il aime, il cherche le merveilleux. Il a peu lu, comme Jean-Jacques, et si, comme Jean-Jacques, il a beaucoup médité, il connaît en somme peu de chose. Lavater n'en fut pas moins, encore une fois, un homme d'action, un homme pratique, un vrai Suisse : pour le comprendre, il ne le faut point juger d'après ses seuls ouvrages.

Que Lavater fût souvent un utopiste, un « Schwärmer », la chose est incontestable. D'ailleurs, à mesure que « les temps approchent », en France, en Allemagne, en Suisse, l'exaltation des esprits augmente. On sent la Révolution, on la désire, mais on est trop « sensible » pour la comprendre

autrement qu'une idylle, pour s'en figurer les phases autrement qu'une suite de tableaux « à l'antique ». La liberté, c'est la nature que traversent des couples de bergers ; l'égalité, c'est le maître qui embrasse l'esclave; la République, c'est Sparte et Athènes. La Révolution, en un mot, aux yeux d'un Suisse, se confond avec les Alpes, le serment du Grütli, la « landsgemeinde » : elle est un retour aux traditions nationales. Mais, pour Lavater, elle ne peut être autre chose que morale, intérieure; elle ne peut s'accomplir que dans les consciences ; elle se résume dans la pratique journalière de l'Evangile, le Sermon sur la montagne, et cette douce parole de saint Jean : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

L'influence de l'helvétisme littéraire sur la Révolution française est indéniable. Lavater lui-même, le créateur, comme poète et comme « physionomiste », d'une formule de cet helvétisme, jouissait en France, vers la fin du XVIII[e] siècle, d'une incontestable célébrité : il était, avec Rousseau, Gessner, Haller, Bonnet, Saussure, l'un de ces Alpicoles en qui l'on venait, avec un respect attendri, adorer la Nature et la Vertu. La traduction française de ses *Fragments physiognomoniques*, — sous le titre significatif : *Essai sur la physiognomonie*[1], « destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer », — lui avait créé des disciples. Parmi ces disciples, il faut retenir les noms de M[me] Roland et de son mari, qui firent à Lavater une visite solennelle, lors d'un voyage en Suisse, en août 1787 ; le grand homme les trouva charmants et leur dit : « Vous me réconciliez avec les voyageurs français[2]. » Le 3 octobre 1783, le conseiller Heidegger vint

[1] *Physiognomische Fragmente* zur Beförderung der Menschenkenntniss und Menschenliebe. Leipzig et Winterthur, 1775-78. — *Essais sur la physiognomonie*. etc. La Haye, 1781-1787, 3 vol. (trad. revue par Lavater lui-même) ; un 4[e] en 1803.

[2] A cons. G. Finsler : *Lavaters Beziehungen zu Paris in den Revolutionsjahren, 1789-1795*. Neujahrsblatt de l'Orphelinat de Zurich, 1898. Nous

présenter à l'auteur des *Chants suisses* un jeune avocat parisien : Hérault de Séchelles. Hérault de Séchelles retourna dans le pays en 1790 pour assister à une réunion de la « Société d'Olten », mais avec le but plus ou moins apparent de démontrer que la « liberté helvétique » était une légende, — et de préparer ainsi l'intervention française [1]. Les Roland et le Conventionnel restèrent en correspondance avec Lavater. Celui-ci, qui avait salué les débuts de la Révolution comme on salue une aurore nouvelle, perdit peu à peu, comme l'immense majorité du peuple, ses illusions premières. Il aimait trop la liberté, il aimait trop les hommes pour ne point protester, au nom de la conscience, contre les excès dont les Jacobins se rendaient coupables. N'y tenant plus, le 21 octobre 1793, il écrivit à Hérault de Séchelles une lettre, restée sans réponse, qui est un réquisitoire émouvant : « Laissez-moi vous parler ouvertement.... Vous tyrannisez les hommes dix mille fois plus que vos tyrans sur les trophées desquels vous vous élevez en criant : Adieu tyrannie, va-t-en despotisme !... Depuis que vous avez tué et massacré votre bon roi d'une manière inouïe,... depuis que vous avez introduit la guillotine ambulante au lieu de la Bastille détruite,... j'ai horreur de vous entendre parler de liberté. *Monarchie* ou *République*, cela m'est égal ; mais liberté !... L'humanité se vengera de votre hypocrisie d'humanité.... En vérité, vous vous moquez de nous autres, de l'univers et des siècles à venir.... O despotisme ! je vois donc que tu es inséparable du sort des humains ; je vois que tu prends toutes les faces possibles et tous les noms sacrés pour éblouir les peuples [2]. » Cette lettre

devons à cet ouvrage suivi de nombreuses lettres inédites tous nos détails.

[1] *Les détails sur l Société d'Olten*. A Paris, 1790. Réédités d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de Paris à la fin de l'ouvrage de Finsler. Cf. notre *Bridel*, ch. V, 3.

[2] Finsler, p. 16-18 des *Beilagen* (op. cit.); ég., p. 8-11, une très belle lettre de protestation adressée à Mme Roland et datée d'Oberrieden, 2 et 8 déc. 1782.

est un acte de courage : Lavater y exprime d'une manière saisissante une vérité que tout son passé lui conférait le droit de proclamer au nom même de son amour des hommes. Sa voix est alors celle de la conscience européenne ; ses paroles sont, pour la Suisse, un immortel honneur. Mais Jean-Jacques lui-même, cet homme bon et doux malgré ses excès de plume, cet homme juste et moral malgré les défaillances de sa vie, s'il avait dû assister au massacre du 10 Août, ou à la mort du roi, ou aux crimes des Conventionnels, n'aurait-il point, lui aussi, avec autant d'éloquence, laissé parler son indignation et son horreur ?

Lavater voyait bien que la Révolution française était une menace pour la Suisse, et les événements lui donnèrent, hélas ! raison. Son attitude, en 1798 et 1799, durant l'invasion et la République helvétique, fut celle d'un héros. Il ne cessa de protester contre les terroristes du Directoire. Alors que tous les partisans de l'ancien régime étaient obligés, ou de se taire, ou de fuir, Lavater se dressa sur les ruines de la patrie comme la conscience vivante de la Suisse. Et si grandes étaient son autorité et la crainte qu'il inspirait, qu'on attendit jusqu'au 2 avril 1799 pour le condamner à la déportation. Sous bonne escorte, il fut conduit à Bâle : le 10 juin, on crut bon de le remettre en liberté. Mais cet homme ne pouvait mourir que martyr : en rentrant à Zurich, le 26 septembre, il reçut, lâchement, d'un soldat de l'armée française, auquel il venait d'offrir à manger et à boire, un coup de fusil qui lui traversa la poitrine. Le 2 janvier 1801, il mourut après de longues souffrances qui ne purent, jusqu'au dernier moment, enrayer son activité, ni le distraire de son ministère pastoral [1].

[1] Cf. F. Muncker : *J. K. Lavater*. Stuttgart, 1883.

IV

Je voudrais, de ce qui précède, tirer une conclusion utile et d'un ordre général.

Rousseau et Lavater ont suivi deux routes d'abord parallèles, puis divergentes : ces deux routes se rejoignent pourtant dans les hauteurs. Nous avons, au début de ce chapitre, essayé de définir quelques traits du caractère suisse, traits communs aussi bien à Jean-Jacques qu'à Bodmer et à ses disciples. C'est ainsi que nous avons analysé l'esprit protestant, le républicanisme, le sentiment de la nature. Nous savons déjà que, par la force des choses, l'Helvétien est pratique, éducateur, cosmopolite. Mais il est plus encore : lorsqu'il a du génie, comme Rousseau, Pestalozzi, Lavater même, ce génie se définit par l'*amour des hommes*. Cet amour des hommes n'explique-t-il point toute la doctrine du grand Genevois et le dogme fameux : « L'homme est né bon » ? car il faut aimer l'homme pour croire à sa bonté originelle. Cet amour des hommes n'est-il point encore la vertu inspiratrice de Lavater ? La Suisse, en effet, impose aux esprits qui se donnent la peine de l'étudier et de vivre la vie nationale, la compréhension de races, de langues, de traditions, de croyances opposées en principe, et même hostiles, mais unies, pour la réalisation d'un idéal supérieur. Cet idéal implique la liberté, la tolérance, le consentement moral. Et puis, une grande nature, comme ces Alpes qui élargissent et qui élèvent notre petit territoire, prédispose à la contemplation, au calme, à la sérénité. Qui comprend la Suisse comprend le monde.

C'est à l'amour des hommes que nous devons tout ce que nous avons donné de grand à l'Europe. Mais il y a, dans cet amour même, de graves et immédiats dangers : Il peut dévier aujourd'hui comme il a dévié à la fin du XVIIIe siècle. Il conduit alors aux utopies sentimentales, à l'internationalisme, au

pacifisme, à l'antipatriotisme, à l'anarchie. Corrompu par les maladies de l'idéalisme, il énerve les qualités viriles d'une race, il émousse la force offensive d'une nation, il mène à l'inculture. La Révolution française et l'invasion de 1798 nous prouvent de quelle manière une doctrine généreuse engendre le crime social, lorsque, des mains d'un homme de génie, elle tombe dans celles des ambitieux et des médiocres : le flambeau qui devait répandre la clarté allume des incendies. Aimer les hommes, en effet, c'est aimer la vie, l'accepter avec ses joies et ses souffrances. Aimer les hommes, c'est aimer le sol sur lequel on marche, le paysage qu'on voit tous les jours, ceux qui, autour de nous, vivent et travaillent, les morts, le passé auquel on doit l'existence : la patrie.

Et l'influence de Rousseau en Suisse est, à ce point de vue, un exemple instructif : Ceux qui n'ont retenu de lui qu'une rhétorique ou qu'une forme de la sensibilité, ont fait œuvre stérile ou mauvaise, essentiellement destructive. D'autres, les plus nombreux, ont bien songé à interpréter la doctrine, à la corriger par le patriotisme : ce furent Bodmer, Bridel, Fuessli, les créateurs de l'helvétisme. Mais le sens des réalités historiques et sociales leur a fait défaut, et ils ont été entraînés malgré eux, ou débordés ; ils avaient cependant vu clair et Rousseau les a puissamment aidés dans cette œuvre positive, si importante pour nous : création d'une culture nationale. Lavater, en posant à la base de toute réforme le principe du christianisme, a certainement exercé autour de lui une action secrète mais souvent plus féconde. Mais, tandis que la Révolution nous montre précisément combien les Français ont mal compris ce Jean-Jacques qui leur est, en somme, étranger, nous voyons, en dehors des luttes confessionnelles ou civiles, un Pestalozzi, un Fellenberg, un P. Girard, ce moine catholique, interprétant l'*Emile* ou le *Contrat social* avec leur bon sens réaliste d'Helvétiens authentiques, nous préparer cette race forte que rien ne peut entamer encore :

ce peuple vigoureux qui est notre espoir. Ceux-là furent les véritables disciples, les continuateurs de Rousseau. En ce sens, l'œuvre de Jean-Jacques, révolutionnaire ailleurs, a été en Suisse essentiellement une œuvre de restauration : elle nous a ramenés vers le passé, la terre natale, la tradition historique et chrétienne. C'est démontrer que cette œuvre nous appartient, puisque nous y retrouvons, glorifiée et fixée par le génie, une grande part, encore une fois, de notre *conscience nationale*.

CHAPITRE IX

L'influence de Bodmer et de la Suisse sur la littérature allemande : Klopstock, Wieland, les Stolberg, Goethe et Schiller.

Consacrer une étude à l'influence directe exercée par le paysage, par la terre suisse, sur les grands esprits de notre nation, serait peut-être aboutir à une conclusion singulièrement intéressante : c'est qu'avant la montagne même, les lacs de ce pays forment l'élément essentiel, intime, de notre sensibilité artistique et morale. Nous sommes, bien plus qu'on ne le pense, les fils des lacustres de la préhistoire : quand vient l'heure du danger, nous montons aux refuges élevés des Alpes ; mais, si ces Alpes sont le décor habituel de notre horizon, les demeures où notre vie s'écoule, semblent toujours construites sur pilotis ou, tout au moins, avec la pierre et le bois des rives.

Nos lacs, en effet, sont de beaux spectacles, même ce petit lac champêtre de Greifensee dont les eaux ont égayé l'enfance de Bodmer. Il en est trois surtout qui reflètent l'esprit et l'âme de la Suisse. C'est le Léman latin ; dans ses ondes méditerranéennes se mirent Lausanne et Genève ; Saint-Preux et Julie l'ont traversé un jour d'orage, et tout le pélerinage romantique les a suivis : Byron, Shelley, Senancour, Lamartine. C'est le lac des Quatre-Cantons : sa forme fait songer aux fiords de la Norvège, mais son paysage est presque méridional et la route du Gothard contourne ses bords ; lac héroïque et

pastoral, il évoque la légende de Tell, il rappelle Goethe et Schiller. Plus germanique, plus près de l'Allemagne et du Rhin, plus paisible et moins grandiose, c'est enfin le lac de Zurich. L'histoire littéraire de la Suisse sort de ces trois lacs comme une rivière formée par trois affluents.

En effet, le prestige de Jean-Jacques Bodmer, de Gessner et de Lavater, ses disciples, a consacré aux yeux de la littérature allemande le lac de Zurich. Klopstock, Wieland, les Stolberg, Goethe enfin, — presque tous les grands noms de la période classique, — passent le Rhin et viennent apporter leurs hommages au « Père de la critique suisse ». Mais, chemin faisant, ils découvrent dans cette Suisse même des sources nouvelles d'inspiration ; de ces sources, un chef-d'œuvre va jaillir : le *Guillaume Tell*.

Le rôle le plus glorieux peut-être, et le plus utile, de Bodmer, fut de révéler la Suisse à l'Allemagne. Critique trop vite dépassé, théoricien forcément incomplet, écrivain médiocre, mauvais poète, soit ! nous en convenons. Il n'en reste pas moins que Bodmer a créé la vie intellectuelle dans sa patrie, et qu'il a restitué à cette dernière sa place normale dans l'ensemble de la civilisation germanique, avec le droit d'exprimer sa pensée et, parfois, de l'imposer même. S'il fut donné à Haller de proclamer la beauté des Alpes, Bodmer, comme d'ailleurs Rousseau, a servi de prétexte, au XVIIIe siècle, à bien des « voyages en Suisse ». On sait combien ces derniers sont importants pour l'histoire du sentiment de la nature : M. Daniel Mornet nous l'a démontré récemment[1].

Une démonstration analogue nous aiderait à comprendre toute une période, et non la moindre, de la poésie allemande : Avant que Klopstock ait franchi le Rhin, les voyages, — qui d'ailleurs étaient à cette époque des entreprises ardues, sur-

[1] *Le sentiment de la nature en France*, de J.-J. R. à Bernardin de Saint-Pierre, Paris. Hachette, 1907.

tout en pays alpestre, — n'avaient guère d'influence littéraire. Les auteurs de « relations » préféraient aux paysages les antiquités, les curiosités et merveilles, et surtout les lois, mœurs et coutumes des pays étrangers : leurs récits ne sont, à peu de chose près, que des recueils d'anecdotes [1]. Les montagnes surtout faisaient peur ; on les trouvait horribles :

Celui qui a trahi sa patrie et son Roy,
Celui qui comme Œdipe a fait mourir son père,...
Celui qui a nié son baptesme et sa foy....
Que les Grysons sans plus il passe à ses journées,
J'entens, s'il veult que Dieu luy doibve de retour [2].

Ainsi s'écrie Du Bellay, lorsque, revenant de Rome, il franchit les montagnes rhétiques. En 1723, le jurisconsulte allemand Adam Ebert, connu sous le nom d'Aulus Apronius, exprime encore les mêmes sentiments [3].

I

Bodmer, sans être un pédagogue, n'en demeure pas moins, comme tous les Suisses, un éducateur. Chef d'école, il sentait l'impérieux besoin, et la nécessité, de réunir sans cesse autour de lui de nouveaux disciples. Mais comme le but qu'il se proposait était de renouveler les lettres allemandes, il ne pouvait se contenter d'agir sur le seul milieu zuricois, helvétique : il visait à conquérir la Germanie entière. Aussi bien appartient-il autant à l'histoire de la littérature allemande qu'à la nôtre.

Le premier disciple allemand de Bodmer fut Klopstock.

[1] Les *Itinera alpina* de Scheuchzer sont, à ce point de vue, caractéristiques.

[2] *Les regrets*, sonnet CXXXIV.

[3] Cf. *Reise-Beschreibung* von villa Franca, der Chur Brandenburg, etc., 1723, p. 221.

Né le 2 juillet 1724 à Quedlinbourg, au pied des montagnes du Harz, Frédéric-Gottlieb Klopstock était âgé de vingt-quatre ans, lorsque les deux premiers chants de sa *Messiade* parurent, en 1748, dans les *Contributions de Brême*. En 1732, Bodmer avait traduit Milton dans le but de prouver à Gottsched et aux Saxons la possibilité d'une poésie « merveilleuse », chrétienne, conforme donc à la race et au protestantisme germaniques. Or Klopstock appartenait lui-même à une famille de pasteurs ; en outre, comme tous les jeunes gens, il était attiré par les « idées nouvelles » que représentaient précisément les Zuricois. Comme il nourrissait des ambitions épiques, le *Paradis perdu* fut pour lui une révélation : « L'introduction de Milton en Allemagne, dit en effet M. Bæchtold [1], ne laissa point d'avoir de nombreuses conséquences. Ce fut un acte d'autant plus significatif qu'il émana de Bodmer seul, tandis que la popularisation, beaucoup plus importante, de Shakespeare s'accomplit grâce aux efforts de plusieurs.... La traduction du *Paradis perdu* forma le génie d'un plus grand écrivain que Bodmer, celui du jeune poète de la Messiade. Klopstock d'ailleurs reconnaît qu'il avait lu tout d'abord Milton dans la traduction plus ancienne de Berg [2], que cette traduction l'avait effrayé, et que, seul, l'ouvrage de Bodmer vint ranimer en lui un feu allumé déjà par Homère. En même temps, le *Paradis perdu* allemand rendit possible le succès même de la Messiade à laquelle il ouvrit le chemin. »

D'autre part, l'apparition d'un « poète chrétien » devait susciter l'enthousiasme de Bodmer. En mai 1747, il reçut à la fois de Hagedorn et de Gärtner, l'éditeur des *Contributions de Brême*, quelques fragments manuscrits de l'œuvre nouvelle. On sollicitait son jugement : il répondit à Gärtner que de tels vers étaient dignes de l'immortalité. Son premier

[1] *Hist. litt.*, p. 544. — [2] Gottlieb de Berg, 1682.

soin fut, selon une image du temps, d'« emboucher la trompette de la Renommée » et de proclamer aux quatre vents du ciel la naissance d'un nouveau Milton [1]. Nous avons vu, dans notre premier volume [2], quelle peine il s'est donné pour faire traduire en français la Messiade, — peine quelque peu inutile, car ce ne fut guère qu'à la fin du siècle que la France daigna s'occuper de Klopstock [3]. Ce dernier d'ailleurs s'était empressé de tomber dans les bras que lui ouvrait Bodmer. En effet, il était alors sans position et, de plus, amoureux, amoureux malheureux. Sa première lettre, en latin, à Bodmer, le 10 août 1748, contient, sur un ton mélancolique, des remerciements, des hommages et des plaintes. Elle fut la préface d'une longue correspondance, comme on les aimait alors [4].

Bodmer s'érigea lui-même, vis-à-vis de Klopstock, en « père selon l'esprit ». Rien n'est d'ailleurs plus touchant que de voir ce brave Suisse se donner tant de mal pour alléger les peines de cœur de son protégé. Il écrit même à Fanny, — car Elle se nommait Fanny, — une lettre des plus graves [5] : « Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, Mademoiselle, mais je sais que le poète de la Messiade vous a choisie pour sa confidente et le juge de son œuvre. C'est me donner une haute idée de vos vertus.... » Puis donc que Fanny est la Muse de Klopstock, elle a comme telle des devoirs à remplir : se pénétrer de sa mission, lui sacrifier sa vie au

[1] *Freymüthige Nachrichten*, 25 sept. 1748 ; *Neue critische Briefe*, 1749, nos 1 et 55 ; *Crito*, 1751, les trois premiers articles.

[2] Chap. II, p. 81-82. La Messiade fut traduite en français par le Bernois V.-Bernard de Tscharner, à l'instigation de Bodmer lui-même, à Berne, 1751.

[3] Cf. Virgile Rossel, « La littérature allemande en France au XVIIIe siècle,» *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril 1895.

[4] Cette lettre est citée dans *Isis*, « eine Monatschrift von deutschen und schweiz. Gelehrten.... » t. I. Zurich, 1805, p. 355 s.

[5] Citée en partie par Mœrikofer, op. cit. III, 12, p. 148-49.

besoin, ne pas ennuyer le poète avec des histoires de linge et de cuisine. Qu'elle sache d'ailleurs que les siècles futurs se souviendront d'elle en lisant le chef-d'œuvre de son amant.... Bodmer pourtant rendit d'autres services plus positifs à son disciple : il est permis de l'affirmer, c'est à ses efforts que la Messiade dut un succès exagéré sans doute. Waser de Winterthur fut le seul, dans ses *Lettres de deux pasteurs de campagne*[1], à faire, avec son humour habituel, — l'humour d'un philistin d'esprit, — quelques réserves sur ce long poème, et à risquer quelques bonnes plaisanteries rustiques sur les admirateurs passionnés de Klopstock, Jean-Gaspard Hess en particulier.

Bodmer avait fini par s'imaginer que la Messiade était un peu son œuvre ; il invita, pour ainsi dire, officiellement, Klopstock à venir s'établir à Zurich[2]. La réponse ne se fit guère attendre ; elle était lyrique[3]. Le barde y affirmait avec force un enthousiasme juvénile pour la « libre Helvétie », et surtout un respectueux amour pour celui dont la maison sera toujours plus belle, à ses yeux de fils selon l'esprit et de poète, que les montagnes, les vallées et les lacs. Bodmer s'empressa de renouveler ses propositions dans une ode dont il nous faut citer au moins quelques vers :

Hâte-toi ! Le printemps a déjà répandu ses fleurs sur ton chemin....
Voici qu'à l'orient, la montagne, revêtue de vignobles,
élève son faîte sombre enguirlandé de sapins.
En face, le mont Uto, comme ses compagnons
l'Albis et l'Heiter, s'élève jusqu'aux nuages.
A ses pieds, tu vois le bassin étincelant du lac de Zurich ;
tu vois les fertiles plaines qui l'entourent,
et que la Limmat, ouvrant les remparts de la ville,
parcourt avec la Sihl sa sœur.

[1] *Briefe zweier Landpfarrer die Messiade betreffend*, 1793-1794 ; ces lettres circulèrent en 1749 en manuscrit. Hess est l'auteur de *Zufällige Gedanken über das Heldengedicht des Messias*, 1749.

[2] Printemps 1749.

[3] 28 nov. 1749.

Plus loin, vers le sud, sur les Alpes voisines du soleil,
resplendit une neige éternelle :
à travers l'espace, jusqu'en ta demeure paisible,
elle t'envoie sa fraîcheur et son rayonnement amical....
C'est un pays poétique, un climat autrefois béni
qui, dans son sein, engendra des poètes[1]....

N'en déplaise aux lecteurs allemands, cette ode de Bodmer a un avantage sur les stances célèbres consacrées par Klopstock au *Lac de Zurich :* elle nous décrit au moins le paysage, tandis que l'austère barde de la Messiade pense plus à Fanny qu'à la magnificence de la nature suisse[2]. D'ailleurs, Bodmer se plaignit plus tard de l'indifférence que son protégé témoigna toujours à l'égard des Alpes.

Klopstock partit donc pour Zurich le 13 juillet 1750. Il avait pour compagnons deux Suisses, deux Zuricois : Jean-Georges Schulthess (1724-1804) et Sulzer. Il fondait de telles espérances sur les résultats de ce voyage, il était si joyeux de « sortir de la servitude[3] », que, tout le long du trajet, malgré le mauvais état des routes, sa bonne humeur le maintint dans un enthousiasme encore plus profoud que de coutume. Après avoir traversé les magnifiques régions de la Forêt Noire, il arriva enfin à Schaffhouse, le 19 juillet, par un splendide clair de lune[4]. Des hauteurs qui dominent la rive droite du Rhin, il aperçut pour la première fois les Alpes, « ces montagnes célestes ». A la vue de leur patrie, ses deux compagnons ne purent contenir leur allégresse : « A un mille environ d'ici, sur une hauteur, Messieurs les Suisses aper-

[1] *Verlangen nach Klopstocks Ankunft.* (Sous le titre de *Verlangen nach dem Poeten*, dans les *Bodmer's Apollinarien*, Tubingue, 1783, p. 820.) Bodmer fait ici allusion aux *minnesingers.*

[2] *Der Zürchersee*, 1750.

[3] Il était alors précepteur à Langensalza.

[4] Lettre du 19 juillet 1750.

çurent une paire de sommets. Ils furent aussi ravis que des pêcheurs lorsqu'ils revoient la terre.... Et vraiment c'était un spectacle sans pareil. Les Alpes étincelaient au loin comme des nuages d'argent[1]. » C'est la seule fois, du reste, que Klopstock nous en parle. Dans une autre lettre[2], il raconte bien, il est vrai, une ascension « épouvantable », au cours de laquelle il aurait vu l'orage à ses pieds ; néanmoins, les historiens allemands et suisses ont, avec raison, mis en doute la véracité de ce récit trop romanesque. Seule la chute du Rhin produisit sur le poète une impression profonde, *religieuse*, pourrait-on dire : « Quelle *grande pensée* que cette chute du Rhin ! Maintenant je ne suis point en état d'en dire plus long ; il faut que je la contemple et que je l'écoute.... Ici, en face de la chute, dans le tumulte de ses puissants roulements,... je vous salue, ému, mes amis présents ou absents. A cette place, je voudrais passer ma vie ; à cette place je voudrais mourir, tant elle est belle[3]. »

La chute du Rhin marque un moment dans l'œuvre de Klopstock et dans l'évolution de sa sensibilité, comme le démontre M. Winter[4]. Désormais, la poésie allemande se trouve en possession d'un nouveau thème lyrique. Jusqu'au voyage de Klopstock, l'amour du monde extérieur n'est certes point étranger aux poètes germaniques : — pour s'en convaincre, il suffit de comparer les œuvres d'Opitz ou de Brockes, par exemple, à la littérature française de la même époque ; — mais on ne célèbre guère que la nature agréable : les *Alpes* de Haller ont été, sous ce rapport, pendant longtemps, sans influence directe. C'est en contemplant le Rhin qui tombe et roule dans un nuage d'écume irisé, que Klopstock a senti pour la première fois cette « wilde Pracht », cette sauvage beauté de la nature que vont chercher après lui un Goethe et des Stolberg.

[1] Lettre du 20 juillet 1750. — [2] 25 juillet 1750. — [3] 21 juillet 1750.

[4] Winter (Rich.) : *Beiträge zur Geschichte des Naturgefühls, Harburg, Jahresbericht des Realgymnasiums*, 1882-83.

Klopstock, à regret, se remet donc en route. Il traverse les bailliages thurgoviens ; il franchit la frontière zuricoise ; la campagne riche en vergers de Winterthur le pénètre de son charme, et il souhaite vivre dans chaque ferme qu'il rencontre, au milieu des bois, des champs et des ruisseaux [1]. Il arrive enfin chez Bodmer le 23 juillet, à neuf heures et demie du soir.

Cette lyrique amitié devait avoir un dénouement tragi-comique : l'excellent, l'enthousiaste Bodmer s'était attendu à voir apparaître une sorte de séraphin éthéré ou de saint Jean-Baptiste nourri de sauterelles ; et voici débarquer un jeune homme de vingt-cinq ans, vif, alerte, plein du désir de jouir de la vie. Les désillusions ne se laissèrent point attendre : Dès le lendemain de l'arrivée, une troupe de jeunes gens indiscrets firent irruption dans la maison de Bodmer, réclamant à grands cris le poète. Or Bodmer avait résolu de cloîtrer Klopstock, de passer ses journées à lui lire des fragments de la *Noachide*, et de vivre ainsi à deux en de perpétuelles contemplations, hors du temps et de l'espace. Mais Klopstock, de son côté, ne s'était point représenté l'illustre critique comme un vieillard autoritaire, exclusif, toujours courbé sur son pupitre, toujours prêt à gémir sur la corruption des temps modernes ; il n'était pas d'humeur à se laisser faire. Bodmer vit bien qu'il ne le pourrait retenir et qu'il se rendrait ridicule en monopolisant son barde : il se résigna en soupirant et en dissimulant fort mal son amertume. Le 30 juillet, on organisa une grande partie de barque sur le lac de Zurich ; il y avait, outre Klopstock, les deux Hirzel, Rodolphe Werdmüller, l'auteur des *Quatre degrés de la vie humaine*, Schinz, Keller, et plusieurs « jeunes personnes » : ce fut la fameuse « promenade sur le lac de Zurich » qui eut un certain retentissement dans

[1] Lettre du 1er ou 15 août 1750.

les cercles littéraires d'Allemagne. Quand parurent l'ode non moins fameuse de Klopstock et, quelques années plus tard, les Idylles de Gessner, on eut la conviction profonde que tout cela était le tableau sincère des mœurs helvétiques, qu'on pouvait en Suisse mener à sa guise la vie champêtre des bergers et des « amis de la nature ». Il faut lire la lettre du docteur Hirzel au poète Ewald von Kleist[1] : Elle relate par le menu les impressions de cette journée à jamais mémorable. Et pourtant, à distance, tout cela nous paraît bien ridicule, bien « allemand » ; nous ne voyons rien de merveilleux dans cette expédition champêtre, où l'on a bu, chanté, mangé surtout, et parfaitement oublié de regarder le paysage.... La *Promenade sur le lac de Zurich* n'en correspond pas moins, en un sens, dans l'histoire des lettres, à la *Promenade sur le Léman* de la Nouvelle Héloïse, avec cette différence que celle-ci est romantique et celle-là bucolique : Klopstock et ses amis ne peuvent se réjouir de la nature qu'en compagnie, tandis que Rousseau fuit le contact avilissant des hommes.

Bodmer, lui, avait boudé : il avait refusé de prendre part à la promenade. Au retour, Klopstock fut sans doute accueilli froidement. Peu à peu, le malentendu s'accentua entre le trop rigide Zuricois et son trop jeune disciple : c'était, et Bodmer fut, hélas ! incapable de le comprendre, l'un de ces malentendus nécessaires qui séparent deux générations. Le poète, d'ailleurs, se laissa entraîner par ses nouveaux amis : il fuyait la maison de son maître, errait à travers la campagne, s'arrêtait dans les auberges, prenait les belles filles par la taille, abandonnait l'Ancien et le Nouveau Testaments pour célébrer Bacchus et les Grâces ou pour chanter : « Mihi est propositum in taberna mori ». Quand il rentrait et que Bodmer, essayant de le ramener dans le droit chemin avec toute la douceur pos-

[1] On la trouvera, soit dans *Mœrikofer* (III, 15, p. 169 s.), soit dans le *Helvetischer Calender für das Jahr 1796*. Zurich, p. 77-95. La lettre est du 4 août 1750.

sible, se mettait à lui lire une de ses patriarcades, Klopstock ne se gênait point pour bâiller. Il sortait derechef, enfourchait un cheval, et souvent ne réapparaissait, « bene potus », qu'au petit jour. Une rupture devint donc inévitable : le 3 septembre 1750, l'auteur de la Messiade abandonna son « père » Bodmer pour aller s'installer au Niederdorf chez son ami et futur beau-frère Hartmann Rahn, le manufacturier. Mais bientôt il reçut du roi de Danemark l'offre, toute royale, d'une pension : il accepta, et ne put se résoudre à partir. Le 14 février 1751, il quitta pourtant Zurich. Le prudent Breitinger avait, avant ce départ définitif, ménagé entre le maître et le disciple une entrevue de réconciliation. Elle eut lieu dans le petit jardin de Bodmer, « devant le portail qui donne sur la route », et fut, paraît-il, très tendre [1].

Il est difficile de préciser exactement ce que Klopstock doit à Bodmer et à la Suisse. L'influence de Bodmer, il la subit avant que de s'établir à Zurich. Le critique, comme nous le savons, lui révéla Milton et la poésie anglaise ; et ce fut un immense service qu'il rendit à l'auteur de la Messiade. Ce dernier vivait à une époque où les doctrines saxonne et silésienne et le prestige de la France étaient assez puissants encore pour faire douter d'eux-mêmes, et souvent hésiter, de jeunes talents en quête d'une voie nouvelle : il avait donc besoin d'un stimulant, il le trouva dans les théories et les idées de l'Ecole suisse. Quant à la nature même de notre pays, bien que Klopstock ait à peine entrevu les Alpes, il faut reconnaître qu'elle affina sa sensibilité, qu'elle le créa poète lyrique. A Zurich, d'ailleurs, le fameux « barde » prit contact avec la vie et se dépouilla en partie d'une cérébralité un peu artificielle.

[1] *Persönliche Anekdoten*. Publiées par Baechtold et Vetter, *Zürcher Taschenbuch*, 1892, p. 111.

* * *

L'excellent Bodmer se sentit bien isolé après le départ de son fils selon l'esprit, car il éprouvait décidément le besoin de faire l'éducation littéraire de la jeunesse allemande. D'autre part, le séjour de Klopstock à Zurich avait été un exemple. D'ailleurs, comme le fait remarquer fort justement M. Ofterdinger, au temps de la domination de Gottsched et du goût officiel qu'il avait su imposer, « il n'y avait en Allemagne guère de place pour la littérature ; cette dernière se voyait donc contrainte de se réfugier là où ne se trouvaient ni cours princières, ni professeurs, c'est-à-dire en Suisse[1]. »

Au mois d'août 1751, Bodmer reçut un poème anonyme en cinq chants, — poème consacré au héros germanique Arminius. Une lettre non signée accompagnait les vers : on priait le critique de donner son avis. Bodmer, intrigué, lut et s'enthousiasma comme il s'était enthousiasmé pour la Messiade. Mais ses déboires avec Klopstock l'avaient rendu prudent. La lettre lui demandait de bien vouloir adresser sa réponse à un certain docteur en droit Daiser, à Rottenburg. Bodmer obéit, mais il somma l'auteur de se nommer : celui-ci lui répondit qu'il était Christophe-Martin Wieland, né en 1733 et fils du pasteur de Biberach en Souabe. Le critique zuricois exigea de plus amples détails : bénévolement, le jeune écrivain, qui avait alors dix-huit ans, lui envoya une autobiographie dont le ton humble et les idées pieuses rassurèrent et enchantèrent le chef de l'Ecole suisse[2]. Pour plus de sûreté, Bodmer mit Wieland en relation avec Jean-Henri Schinz, le pasteur d'Altstetten, afin de s'assurer que toutes ces bonnes dispositions n'étaient pas feintes ; Bodmer, en effet, voulait attirer

[1] Ch. M. Wieland's *Leben und Wirken in Schwaben und in der Schweiz*. Heilbronn, 1877, 1 vol., p. 75.

[2] On trouvera la réponse de Wieland (6 mars 1752) dans Ofterdinger, op. cit., p. 68-72.

Wieland à Zurich et employer les qualités de cœur et d'esprit de l'auteur d'*Arminius* « à rendre jaloux celui de la *Messiade* » : le grand homme avait parfois de telles mesquineries[1].

Wieland avait été élevé par un père rigide et piétiste dont la méthode consistait à bourrer le cerveau de son fils de mille et une notions superficielles. Son caractère était bien différent de celui de Klopstock : Doux, timide, un peu mou, facile à vivre et à influencer, mais sachant opposer aux influences mêmes une résistance d'autant plus insurmontable qu'elle était passive, Wieland fut un précoce et montra dès l'âge de douze ans une facilité extraordinaire. De fait, toujours incapable de rien approfondir, sensible, raisonnable, peu enclin à l'enthousiasme, — à une époque où s'éveillait la première génération de l'Allemagne émancipée, humanitaire, Wieland, que les hautes théories n'intéressaient guère, demeura un poète gracieux, mondain, anacréontique, un styliste capable de corriger cent fois la même phrase sans se mettre en peine de corriger sa propre pensée. Son rôle fut d'ailleurs de rallier au grand mouvement dont allait sortir la littérature allemande classique, une aristocratie méfiante, attachée aux traditions et aux lettres françaises, et qui n'avait que du mépris pour la langue maternelle, la poésie nationale. L'auteur d'Obéron est de la famille de Voltaire et de La Fontaine. Au moment où il allait venir s'installer à Zurich, auprès de Bodmer, à la place même que venait de quitter Klopstock, Wieland avait étudié sans goût, pour complaire à la volonté de ses parents (ou plutôt fait semblant d'étudier, car il passait son temps à composer des vers), la théologie à Klosterbergen près Magdebourg et à Erfurt, la jurisprudence à l'université de Tubingue. En outre, il s'était épris d'un amour platonique pour la belle et spirituelle Sophie de Guttermann, célèbre dans les lettres allemandes et suisses sous le nom de Mme de Laroche : Mme de Laroche fut, en effet, l'amie de Mat-

[1] Lettre de B. à Zellweger, 8 déc. 1751 (cf. Baechtold, p. 595).

thison, de Salis, de Jean de Müller et de Charles-Victor de Bonstetten. Wieland et Sophie s'étaient même fiancés, mais avec peu d'espoir de parvenir un jour jusqu'au mariage, car Sophie était noble et Wieland petit bourgeois. Qu'il nous suffise de savoir qu'en 1752 ce dernier, profond admirateur de la Bible, des Suisses et de la poésie anglaise, en était encore à sa période mystique et sentimentale.

Wieland espérait trouver une position à Zurich et y gagner sa vie dans l'enseignement. En outre, il éprouvait le besoin de vivre dans un milieu plus actif, plus intellectuel et plus moderne que la Souabe. Le 15 octobre 1752, il quitta la maison paternelle : sa mère et Sophie l'accompagnèrent jusqu'aux remparts de Biberach. Le 17 octobre, il trouva Schinz, qu'il voyait pour la première fois, à Schaffhouse : à Zurich, peu de temps après, Bodmer le reçut à bras ouverts [1].

L'attitude de Wieland rassura tout de suite le poète de la Noachide. Le jeune Souabe ne se laissa point dissiper comme précédemment Klopstock ; il borna ses relations à un petit cercle très fermé, très intime : Bodmer, Breitinger, Schinz, Hess et les Hirzel. Afin de témoigner à son maître son affection et sa reconnaissance, — résolu qu'il était d'ailleurs de se « faire bien voir », — il termina un travail, ébauché à Biberach et quelque peu ingrat, « sur les beautés de la Noachide [2] » ; il écrivit en outre la préface du *Recueil des écrits de combat* [3], et plusieurs petites pièces d'un caractère nettement religieux, telles que la *Prière d'un déiste*. Enfin, il composa même une « patriarcade » : l'*Epreuve d'Abraham*, dont il ne sut que faire dans la suite [4].

Il y avait plusieurs mois que le jeune poète séjournait à

[1] Pour tous détails, cons. Ofterdinger, op. cit., chap. VI, VII, VIII.

[2] *Abhandlung von den Schönheiten des epischen Gedichts Noahs*, 1752.

[3] *Sammlung der zürcherischen Streitschriften*, 1753.

[4] *Der geprüfte Abraham* ; cf. Ofterdinger, p. 87-88. Wieland et Bodmer ont publié en collaboration, Zurich, 1755, des « *Fragmente* in der erzählenden Dichtart. »

Zurich, lorsque survint une fatale nouvelle : pour obéir à la volonté de sa famille, qui considérait ses fiançailles comme rompues par suite du départ même de Wieland, Sophie de Guttermann s'était décidée à faire un mariage de raison : elle avait épousé M. de Laroche ! Ce fut pour l'apologiste de la Noachide un coup terrible, ses amis eux-mêmes en demeurèrent consternés : Wieland, qui avait commencé, dans un accès de colère, par briser sur le plancher de sa chambre le portrait de la bien-aimée, se calma néanmoins lorsque cette dernière lui eut envoyé une longue lettre explicative. Il se résigna à son sort d'amoureux platonique et se consola en composant des odes religieuses. Au printemps, il se réfugia dans la campagne de Winterthur, auprès de son ami Schinz. D'ailleurs, en Allemagne même, il devenait célèbre : ce qui est toujours une consolation.

C'était l'époque où, partout en Suisse, mais particulièrement à Zurich, les meilleurs esprits, effrayés par la décadence des mœurs et les progrès de l'influence étrangère, songeaient, non sans inquiétude, à l'avenir même de la nation. Grâce au stimulant des idées philosophiques importées de France et d'Angleterre, on méditait de sérieuses réformes : Bodmer et ses disciples, délaissant, après leur victoire définitive sur Gottsched, les théories esthétiques et littéraires, discutaient de plus en plus volontiers politique, pédagogie et morale. Balthassar allait d'ailleurs écrire ses « Songes patriotiques ». C'est alors, — nous savons dans quelles circonstances, — que Wieland rédigea et publia, sans les signer, ses deux plans d'éducation nouvelle ainsi que des réflexions sur la brochure du Lucernois[1]. Ses théories trouvèrent un écho : le 24 juin 1754, Wieland quitta la maison de Bodmer pour entrer, en qualité de précepteur, dans une famille patricienne de Zurich, celle du conseiller von Grebel.

[1] *Gedanken* über den patriotischen Traum, die Eidgenossenschaft zu verjüngen Cf. Ofterdinger, p. 113.

Dès le premier jour, la famille de Grebel traita Wieland en grand homme, avec beaucoup de respect et de déférence ; elle mit tout en œuvre pour faciliter la tâche à ce jeune mentor de vingt et un ans. Ce dernier prit sa mission à cœur et, pour s'y mieux préparer, se plongea dans l'étude de la littérature grecque et dans celle de la langue anglaise : on le voit, il suivait encore avec docilité le sillage de Bodmer. Mais déjà son évolution commence, qui devait peu à peu le détacher de l'Ecole suisse. Sensible et inexpérimenté, il s'éprit tout d'abord d'une vieille dévote, parente des Grebel, puis d'une belle veuve de quarante ans, qui appartenait à la même famille. Peu à peu, il se laissa entraîner dans la société mondaine : il se lia avec le fabuliste Meyer de Knonau, enfin avec Salomon Gessner, déjà sacré grand poète par l'Europe. Gessner, nature gaie, un peu bourgeoise, parfois vulgaire, fit descendre Wieland des hauteurs éthérées où il avait plané jusqu'alors en compagnie des séraphins et des patriarches : ce fut, qui l'eût jamais pensé? l'auteur des doucereuses et larmoyantes Idylles qui révéla au futur auteur d'Obéron la saveur d'un bon vin et les plaisirs de la table [1]. Puis, le médecin Zimmermann, qui travaillait alors à ses essais sur l'orgueil national et la solitude, entrait dès 1756 en relation intime avec Wieland, et se mettait tout doucement à le détacher de Zurich pour l'attirer à Berne. Peu à peu, notre jeune pédagogue délaissa Platon, la Bible et les patriarcades pour les Anglais, et particulièrement Shakespeare ; en même temps, il se prit à juger les Français avec moins de sévérité : il osa les lire, même Crébillon fils [2]. Son poème héroïque : *Cyrus* [3], inspiré de la Cyropédie de Xénophon et composé durant son séjour chez les Grebel, est déjà bien différent de ses premières œuvres : c'est, en effet, presque un roman. A la même époque, Wie-

[1] Ofterdinger, p. 110-111.
[2] *Ibid.*, p. 112.
[3] 1756. Le Cyrus de Wieland est un portrait de Frédéric de Prusse.

land rédigea pour une troupe de comédiens venue s'établir à Zurich, son drame, *Jane Gray*, au sujet duquel Lessing se permit d'écrire : « Grand événement : M. Wieland est descendu des sphères éthérées ; il est revenu sur la terre où nous marchons.... M. Wieland a trop longtemps vécu dans la société des chérubins ; il faut d'abord qu'il apprenne que nous sommes un peu moins parfaits [1]. » Bodmer, qui observait tout cela, revivait les mêmes désillusions amères que Klopstock lui avait fait éprouver : « La muse de Wieland est devenue une fille publique.... Lucifer, l'Etoile du matin, n'est point tombée plus bas [2]. » Mais lorsque le critique, dépassé depuis longtemps par la génération de Wieland, lançait cet anathème biblique, — c'était en 1764, à propos de *Don Sylvio* [3], — Wieland avait, depuis longtemps aussi, abandonné Zurich. Du mois de juin 1759 au mois de mai 1760, on le retrouve à Berne, précepteur dans la maison de Sinner ; il est présenté à Julie de Bondeli dont il devient le commensal et, cela va sans dire, l'amoureux platonique. Mais concluons : si l'évolution de Wieland s'est accomplie en Suisse, elle s'est accomplie en dehors de l'Ecole suisse et dans un sens diamétralement opposé. L'aristocratie bernoise acheva l'éducation mondaine de Wieland, éducation ébauchée par la famille Grebel. En somme, c'était revenir en arrière et retourner du piétisme littéraire et du romantisme anglo-helvétien à la poésie galante des Français. Au moment où apparaît Jean-Jacques Rousseau, Wieland se remet à l'école de Voltaire.

[1] *Briefe die neueste Literatur betreffend*, Berlin, 1759-65, lettres 63 et 64. « La muse de Wieland, avait écrit de son côté Nicolaï (*Briefe über den itzigen Zustand der schönen Wissenschaften i. Deutschland*, Berlin, 1755), prend modèle sur celle de Bodmer. La jeune fille, pour complaire à la vieille veuve, s'affuble d'un capuchon et prend des airs de dévote. »

[2] Baechtold, p. 597.

[3] *Der Sieg der Natur über die Schwärmerei, oder die Abentheuer des Don Sylvio de Rosalva*. Ulm, 1764, 2 vol. Ce titre même, Bodmer le pouvait, avec quelque raison, considérer comme une palinodie.

I

En résumé, il faut se résoudre à le reconnaître, si Bodmer fut incapable, non pas d'agir sur l'ensemble de la littérature allemande, mais de s'ériger, comme il l'aurait désiré, en guide spirituel de la nouvelle école, c'est que cette jeune école elle-même l'avait, avons-nous dit, dépassé. Le moment précis où Klopstock rédige les premiers chants de la Messiade, c'est, dans l'histoire littéraire, comme un signal : la page concernant l'Ecole suisse est tournée ; cette Ecole continue de vivre, mais elle n'offre plus guère qu'un intérêt strictement national. Seuls, Gessner et Haller, laissés bien en arrière eux-mêmes, comme poètes, par Klopstock, Wieland et les Stolberg (inutile de nommer Schiller et Goethe), exercent encore, en dehors des frontières allemandes et particulièrement en France, une influence plus générale que profonde. Mais la Suisse, la nature suisse garde tout son prestige : pour les plus grands génies elle est une inspiratrice et une éducatrice.

* * *

Les « voyages en Suisse » [1] des Stolberg nous démontrent combien profonde est la révolution qui s'est accomplie en silence dans les esprits et dans la poésie depuis Klopstock. Les questions de forme, de métrique, de syntaxe, les « arts poétiques » ont fait leur temps : on ouvre toutes les fenêtres, on les brise même ; on veut renouveler le monde, — le ruiner, s'il le faut, pour le mieux reconstruire. Cette révolution alle-

[1] Un premier voyage des deux frères Stolberg en 1775, en partie en compagnie de Goethe ; un second voyage (le comte Frédéric de Stolberg seul) en 1791.

mande, — morale, intellectuelle, pacifique, — est aussi grande, et fut peut-être plus féconde, que la sanglante Révolution française. D'ailleurs, comme les « philosophes français », — un Raynal par exemple, — les jeunes hommes du *Sturm und Drang* se passionnent pour la Suisse, terre de toutes les libertés, littéraires et politiques, terre de l'« état de nature », terre des grandes eaux et des hautes montagnes. Ce prestige dont il jouit au XVIIIe siècle, notre pays le doit à ses écrivains nationaux, mais ces derniers, — Haller, Bodmer, — sont éclipsés à leur tour par la nature même qu'ils viennent de révéler à l'Europe.

En 1775, à la belle saison, les comtes de Stolberg, Christian et Léopold-Frédéric, — dont Lavater devait laisser les si curieux portraits dans sa Physiognomonie [1], — s'en vinrent à Francfort faire la connaissance de Goethe, déjà illustre, puisqu'il était l'auteur de Werther et de Goetz. Les deux Stolberg étaient dans un état d'esprit, — une « Stimmung », — tout à fait spéciale. Le psychologue Lavater nous révèle qu'ils étaient ardents et rêveurs, plus aptes à s'enthousiasmer, à la première impression, des idées courantes qu'à créer eux-mêmes ces idées comme Gœthe. Leur pensée, disait-il, « plane, voltige, ne touche jamais la terre. Aucune profondeur solide et pénétrante ; ni réflexion lente, ni prudente circonspection ;... et, pourtant, un sens absolument pur de la vérité.... Toujours une sensibilité vive, jamais une pensée profonde. » Et c'était bien cela ! Les Stolberg vénéraient donc Klopstock ; ils savaient par cœur son ode sur le lac de Zurich ; ils se représentaient Bodmer comme un ancêtre très vénérable et presque fabuleux. Enfin, l'esprit du Genevois Rousseau leur avait communiqué son « âpreté romaine » et républicaine. Et pourtant ils appartenaient tous deux à une

[1] *Physiognomische Fragmente*, 2e partie, frag. 30. Sur le voyage de 1773, cf. Goethe : *Aus meinem Leben*, l. 18.

famille féodale et princière; quand on leur parlait, on les traitait de « haute naissance »…. La Suisse, en un mot, leur apparaissait élevant dans l'azur les Alpes de Haller, et toute miroitante de lacs où Julie et Fanny avaient laissé leurs barques sur le rivage, — le rivage arcadique des bergers de Gessner. Telle était la conception héroïco-pastorale que l'Europe lettrée se faisait alors de la Suisse. André Chénier ne la voyait pas autrement quand il paraphrasait Gessner :

> Hasly ! frais Elysée ! honneur des pâturages !
> Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé !
> Où l'Aar roule un or pur en son onde semé [1]….

La veille du départ, on but à la liberté, à la fraternité, à la mort de tous les tyrans. Les Stolberg étaient persuadés qu'on menaït, aux bords du lac de Zurich, la vie à l'état de nature. Goethe restait sceptique. Bien lui en prit, car, au cours d'une promenade dans la région de l'Albis, les jeunes gens, attirés par l'« onde fraîche de la Sihl naissante »; pensant d'ailleurs que la ville voisine, Zurich, était une Salente habitée par des bergers; ayant du reste fort chaud, oublièrent, en se baignant, la pudeur puritaine qui veillait. Ce fut un scandale; des pierres roulèrent du haut des rochers. Leurs Excellences du Conseil firent mine de sévir, et il ne fallut rien moins que l'intervention de Lavater pour arrêter les poursuites. Petite conséquence frivole de l'influence universelle exercée par Gessner. Les Stolberg s'esquivèrent : ils allèrent, sur le lac de Bienne, retrouver en l'île de Saint-Pierre la nature : « Quelle nature ! toute la nature ! » écrivait à sa sœur le comte Frédéric [2] : il en avait besoin….

Goethe jugea cette escapade avec son habituelle indulgence : « Sans doute, dit-il, on pardonnera à des esprits de cet âge

[1] *Epître aux frères Trudaine* (ce dernier vers est imité de Haller).
[2] Lettre de Bâle, 7 oct. 1775.

auxquels la Suisse apparaissait comme le seul pays où il fût encore possible d'idylliser à leur aise leur fraîche nature. Les tendres poèmes de Gessner, ainsi que ses charmantes eaux-fortes, ne sont-ils point responsables de cette conception[1] ? » Il voyait au reste bien tout ce qu'il y avait de superficiel et d'irréfléchi dans ces deux esprits : « Les Stolberg étaient des jeunes gens pleins de vie, de confiance mutuelle, et qui laissaient vagabonder au hasard des intelligences remarquables, mais mal instruites[2]. » Quoiqu'il en soit, les lettres de l'aîné, Christian, marquent un progrès considérable dans l'interprétation de la nature suisse. Nous passons sans effort de Klopstock à Goethe. Comme Rousseau, Stolberg aime la nature vierge et solitaire : « Rien n'est plus intéressant, dit-il, de voir comme mère Nature s'amuse quand elle est seule[3]. » Son voyage en Suisse lui a inspiré ses meilleurs poèmes : *An die Natur*, *Der Felsenstrom*. L'impression que lui fit la chute du Rhin fut, comme pour Klopstock, ineffaçable. Ce phénomène, cela se comprend, devait avoir une influence décisive sur ce « Sturm und Dränger » de la nouvelle école : « Cela m'enthousiasme, écrit-il, comme rien encore ne l'a fait. Représente-toi le cours rapide, et dévastateur du Rhin ; comme il se presse en tombant des rochers, comme ces rochers se dressent haut sur son cours, et comme il lance sur eux son écume à la hauteur du ciel ; comme il retombe, comme il se brise, et, à quarante aunes de profondeur, s'abîme dans la vallée !... Avec la rapidité de l'éclair, le fleuve se précipite en grondant, si vite que souvent cela me donne le vertige[4]. »

[1] *Aus meinem Leben*, I. 19.
[2] *Aus meinem Leben*, I. 18.
[3] Lettre du 9 octobre 1776.
[4] Schaffhouse, 7 juin 1775.

* * *

Le second voyage en Suisse[1], en 1791, du cadet des comtes Stolberg, Léopold-Frédéric, serait, à notre avis, le chef-d'œuvre d'un genre littéraire abondant au XVIII[e] siècle, si nous ne possédions pas les *Schweizerbriefe* de Goethe.

Qu'est-ce que Goethe a pensé de la Suisse, et que lui doit-il? Voilà, certes, pour nous, deux questions bien intéressantes. Mais, avant que d'y répondre, interrogeons l'auteur de *Poésie et vérité* sur Bodmer et sur l'Ecole zuricoise.

Le père du jeune Wolfgang, le conseiller Goethe, appartenait à une génération dont les Suisses avaient été les libérateurs. Il y avait, rangés « en belles reliures françaises », dans la bibliothèque de cet homme sévère et lettré, à côté de Gellert, de Kreutz, de Canitz et de Hagedorn, les vers de Drollinger et de Haller[2]. Parmi les maîtres auxquels fut confiée l'éducation du futur grand poète, un certain docteur Albert, possédait, en sa qualité de professeur d'hébreu et d'admirateur convaincu des Ecritures saintes, toute une collection d'ouvrages inspirés de la Bible : il prêta la *Noachide* à son élève, mais ce long poème ne fit aucune impression sur Goethe[3]. Ce dernier avait besoin d'autre chose : la vie l'intéressait plus que les livres. Les écrivains qu'admirait son père ne lui pouvaient suffire. Il n'aimait point cette « époque de contradiction et de querelles[4]. » Gottsched, qu'il connut personnellement, lui semblait un personnage de comédie[5]. Quant aux Suisses, il trouvait déjà leurs ouvrages singulièrement vieillis : « Les Suisses se présentèrent devant Gottsched

[1] *Gesammelte Werke der Brüder.... Grafen zu Stolberg*. Hamburg, 1827, 6e vol.

[2] *Aus meinem Leben. Wahrheit und Dichtung*, l. 2.

[3] *Ibid.*, l. 4.

[4] Cf. le tableau de la litt. allemande du l. 7, op. cit.

[5] Cf. livre 7.

en antagonistes, avec la volonté de faire autre chose et mieux : de là leur réputation d'excellence. Breitinger avait fait paraître sa Poétique : il s'ouvrit un champ plus large ; par malheur, il n'en fit qu'un labyrinthe. » Suit un jugement très bref et très clair de la doctrine zuricoise : On cherchait les règles immuables du Beau, on les demandait en vain à la poésie ; finalement, on s'adressa à la peinture plus docile. On assigna donc au poète le même rôle qu'au peintre : décrire ; la poésie n'est qu'une suite d'images, mais d'images « merveilleuses ». Mais, comme le merveilleux paraissait manquer d'intérêt, les Suisses exigèrent qu'il fût toujours en rapport avec la nature de l'homme : il devait, en conséquence, posséder un caractère moral. C'était, après avoir beaucoup disserté, aboutir forcément à l'apologue. « Idée singulière », dit Goethe pour lequel Lessing fut un libérateur.

Aussi lorsque Goethe, en 1775, partit pour la Suisse avec les Stolberg, auxquels d'ailleurs il faussa compagnie en Souabe, était-ce moins en curieux de souvenirs littéraires qu'en amateur de belle nature. Il fit cependant une visite à Bodmer ; un peu malgré lui, mais il ne s'en pouvait dispenser.

« Le vieux Bodmer était, à Zurich, l'objet d'une grande vénération ; c'était pour nous un devoir de nous mettre en chemin, afin de lui rendre visite, et de l'honorer comme il convenait à notre jeunesse. Il demeurait sur une hauteur qui domine la vieille ville, à l'endroit où les eaux du lac se rétrécissent et deviennent la Limmat. Nous traversons ce quartier ; puis nous escaladons, par un sentier toujours plus raide, la colline située derrière les remparts : entre les fortifications et les anciennes murailles, un faubourg tout à fait charmant et champêtre s'est formé, partie de ruelles, partie de maisons isolées. Mais voici que se présente à nos yeux la maison de Bodmer, le séjour de toute sa vie, dans un paysage étendu et joyeux, que nous admirons encore avec enthousiasme en attendant d'être introduits.

» On nous fait monter un escalier et l'on nous conduit dans une chambre entièrement boisée où un vieillard alerte, de stature moyenne, vient à notre rencontre. Il nous aborde avec le salut qu'il a toujours soin d'adresser à ses jeunes visiteurs : C'est, nous dit-il, une preuve de sagesse de la part d'un vieillard près de passer à l'éternité, d'avoir si longtemps hésité à nous recevoir ; il tient néanmoins à nous accueillir avec amitié ; il est heureux de nous connaître, il se réjouit de nos talents et nous souhaite un avenir prospère.

» Nous lui répondons en lui disant combien grand est son bonheur d'appartenir encore, comme poète, aux temps des patriarches, et de pouvoir en même temps demeurer dans le voisinage d'une ville cultivée. Nous le félicitons de posséder une demeure aussi champêtre et d'y couler paisiblement ses jours, en ayant sans cesse devant les yeux, dans un air pur, une vue étendue, que, pour sa joie perpétuelle, il peut contempler à chaque instant, depuis de si longues années.

» Nous nous permettons ensuite, — et cela ne lui parut point désagréable, — de jeter un coup d'œil sur le panorama qu'on a de sa fenêtre ; et vraiment, dans la clarté vive du soleil, à cette saison qui est la meilleure de l'année, le spectacle était sans rival. Nous apercevions une grande partie du terrain qui s'enfonce à partir de la ville, le petit Zurich dominant la Limmat, et, vers l'occident, les champs fertiles de la Sihl. En arrière, à gauche, nous distinguions une partie du lac avec sa surface étincelante doucement agitée, la variété infinie des montagnes alternant avec les vallées, et des hauteurs dont l'œil ne pouvait embrasser toute la diversité. Plus haut encore, éblouis par ce spectacle grandiose, nous suivions, avec des regards pleins de nostalgie, la ligne bleue des hautes chaînes alpestres dont nous nous faisions forts de nommer tous les sommets.

» Le ravissement dans lequel ce spectacle extraordinaire jetait les jeunes gens que nous étions, — ravissement dont

depuis tant d'années il était le témoin journalier, — parut faire plaisir à Bodmer : il y prenait part, si l'on peut dire, avec un peu d'ironie.... Nous prîmes alors congé et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde ; mais déjà, dans nos esprits, la nostalgie des montagnes bleues l'avait emporté[1].... »

La visite de Goethe à Bodmer, c'est la visite obligatoire à un musée archéologique de province : on jette un rapide coup d'œil sur les « antiquités », et l'on s'approche de la fenêtre pour contempler le paysage. A qui la faute ? au vieux Bodmer qui, malgré son grand âge, ne cessait de critiquer et d'écrire, et, de plus en plus, se révélait incapable de comprendre la génération de Goethe. Aussi bien ce dernier s'est-il montré dur pour lui : Le 3 juillet 1780, il écrit à Lavater, à propos de l'Obéron de Wieland : « Que le vieux Bodmer, qui a passé une grande partie de ce siècle à faire des vers sans être poète, se soit mis en fureur comme un hibou devant un flambeau, je le veux bien croire. Ce pauvre vieillard qui, malgré sa manie d'écrire, n'a jamais trouvé faveur auprès du public,... ne doit éprouver nécessairement que du dégoût devant de telles œuvres[2]. » Bodmer, de son côté, s'écriait : « Ou bien, en Allemagne, une barbarie évidente va s'établir ; ou bien Wieland, Herder et Goethe tomberont[3]. » Ce jugement nous gâte la belle et active existence de notre critique.

Un seul homme, de toute l'Ecole suisse, a exercé sur Goethe une influence indéniable et profonde : c'est Lavater. Ceci peut nous surprendre : le sceptique auteur de *Faust*, ce poète épris d'art et du spectacle de la vie, ce moderne païen qu'embarrassaient fort peu les scrupules intérieurs, nous

[1] Op. cit., l. 18.
[2] *Goethe's Briefe*, Berlin, 1902, vol. 2, p. 144.
[3] Cité par Ludwig Hirzel, *Goethe's Beziehungen z. Zürich*. Neujahrsblatt der Stadtbibl. Zürich, 1888, p. 17.

paraît à l'antipode de ce chrétien mystique et passionné qui fut, il le faut avouer, en littérature, une sorte de « philistin génial ». Mais, en y réfléchissant, on comprend l'amitié paradoxale de Goethe et de Lavater. Car Lavater fut aussi un libérateur. En rompant avec toute terminologie, tout dogmatisme, en cherchant Dieu, directement, dans la nature et dans le cœur des hommes, il se rattache au mouvement du « Sturm und Drang » dans lequel il représente l'élément religieux. De son côté, le jeune Goethe traversait lui-même, à cette époque, une crise d'âme. Il avait quitté en 1775 Francfort, il s'était rendu en Suisse, pour échapper à des ennuis intérieurs, à des peines d'amour, à une réelle mélancolie : il avait besoin de trouver, au milieu d'une autre nature et d'autres hommes, « une nourriture fraîche et un nouveau sang ». D'ailleurs, — et une lettre au célèbre pasteur zuricois Pfenninger nous le prouve [1], — Goethe vivait à une époque et dans un pays où nul esprit, quel que fût son scepticisme, ne se désintéressait encore des problèmes religieux.

Ce serait fort mal comprendre Lavater que de le juger par ses seules œuvres. Evidemment, les *Fragments physiognomoniques*, le *Ponce Pilate*, les *Perspectives dans l'éternité* sont des livres pleins de « Schwärmerei », pour parler comme les Allemands, des livres illisibles. Mais Lavater possédait un tempérament réaliste et pratique, un tempérament de psychologue : sa vie et les témoignages de ses contemporains le démontent. Personnellement, il était bien différent de ses propres ouvrages. Goethe, qui le vit pour la première fois, à Francfort, au mois de juillet 1774, écrivit à ce sujet à son ami Schönborn : « Lavater est resté cinq jours auprès de moi, et j'ai une fois de plus appris qu'il faut connaître quelqu'un personnellement avant que d'oser en parler .... Je n'ai, pour ma part, jamais pris Lavater pour un exalté,

[1] Hirzel, p. 8-9.

mais il a encore moins d'imagination que je ne le supposais [1]. »

Des relations intimes et une amitié très tendre s'établirent rapidement entre ces deux hommes. Ils se tutoyaient et ils collaboraient. Goethe s'intéressait vivement à la grande œuvre entreprise par Lavater : « Les fragments physiognomoniques pour l'avancement de la connaissance et de l'amour des hommes. » On le comprend de la part d'un observateur, d'un individualiste tel que le romancier de *Werther*. Lavater, qui n'avait jamais le temps et la patience de s'appliquer à bien écrire, abandonna même à Goethe le soin de revoir, corriger, remanier son texte ; de fait, ce dernier a inséré dans la *Physiognomie* un certain nombre d'articles dont il est l'auteur [2].

Il y avait d'ailleurs une bonne part de curiosité dans cet intérêt et dans cette affection que Goethe portait à Lavater. Leurs routes, longtemps parallèles, devaient nécessairement diverger un jour. Lavater, avec sa manie de vouloir à tout prix imposer ses croyances et faire des prosélytes, finit par blesser Goethe en lui jetant sans cesse à la tête son dilemme favori : « Ou chrétien, ou athée. » En 1782, le dissentiment s'accentue. En 1797, lors de son troisième et dernier voyage en Suisse, Goethe, en passant par Zurich, évite de rencontrer un ancien ami envers lequel il ne tardera point à se montrer injuste, ingrat et cruel : dans la *Nuit du Walpurgis*, il fait paraître Lavater sous la forme d'une autruche [3].

Mais Goethe a racheté son ingratitude par un très beau portrait de Lavater, — le témoignage le plus sûr que nous possédions sur l'homme, et, en outre, une évocation singulièrement vivante [4] : sans ce portrait, nous ne saurions comprendre le prestige exercé par le mystique zuricois sur ses

[1] Lettre du 4 juillet 1774, citée par Hirzel, p. 4.
[2] Pour tous détails, cf. Hirzel, p. 3-7.
[3] *Conversations* avec Eckermann, 17 février 1829.
[4] *Aus meinem Leben*, l. 18 et 19.

contemporains. Ce prestige, Lavater le devait à sa patience et à sa persévérance incroyables, — à sa douceur vraiment évangélique que rien ne rebutait. Il était persuadé de ce qu'il enseignait, persuadé aussi de sa victoire finale. Esprit réaliste et pratique, il ne pouvait concevoir une abstraction sans une forme morale. Il lui a manqué toujours la culture supérieure qui fait le vrai savant, mais les lacunes de son érudition étaient suppléées par des dons d'observation vraiment merveilleux : d'un coup d'œil il jugeait un homme. Aussi se trouvait-il à l'aise dans tous les milieux, sachant poser à propos la question juste et précise, se mettre à la portée de ses auditeurs. Il aimait la prédication, l'action et la lutte ; il ne se plaisait que dans la foule. En outre, physiquement, il en imposait. « La douceur profonde de son regard, la grâce particulière de ses lèvres, et même son allemand suisse résonnant parfois avec franchise dans son langage pourtant très pur, tous ces petits détails caractéristiques inspiraient la confiance et la tranquillité à ses interlocuteurs. Sa haute taille courbée un peu sur sa poitrine contribuait encore, malgré son aspect solennel, à le mettre au niveau des autres. »

Lavater, comme poète, doit être compté parmi les disciples de Bodmer. Mais ce dernier, jaloux des célébrités naissantes, était un rationaliste, un intellectuel trop convaincu pour admettre le mysticisme et les utopies religieuses de son ancien élève. Il observait avec mauvaise humeur l'amitié de Lavater et de Goethe. Aussi vit-on, à Zurich, le public lettré se diviser en deux camps : le parti de la tradition bodmérienne déjà vieillie et le parti du « Sturm und Drang », c'est-à-dire de Lavater et de Goethe. Lors du séjour de ce dernier à Zurich, en 1775, bien des discussions littéraires durent animer un peu les salons et les « Zünfte ». Car Goethe, qui était sociable et qui aimait, sinon à se lier, du moins à connaître le plus de monde possible, ne se borna point à rendre visite à Bodmer : il apparut un peu partout, chez les Hirzel, Escher, Orelli, et chez

Gessner. Aussi la liste de ses relations avec Zurich est-elle longue, et d'ailleurs, à notre point de vue, peu significative. En dehors de son amitié pour Lavater et Zimmermann et de sa brève correspondance avec Pfenninger, Goethe fréquenta surtout chez des artistes : le graveur Lips, le peintre Henri Fuessli. Il découvrit pourtant à Zurich une femme d'esprit, comme il les aimait : Barbara Schulthess, née Wolff, « Bäbe », comme on la nommait dans l'intimité[1]. « Bäbe » n'était pas belle, elle ne se plaisait point à faire parade de son esprit ; elle parlait peu, mais son jugement possédait une sûreté remarquable. Goethe, qui la tutoyait, avait pour elle une grande estime : il lui confia même des manuscrits tels que la première rédaction de *Wilhelm Meister*. Ces relations du grand poète nous prouvent, en résumé, toute l'importance de Zurich comme centre intellectuel allemand[2].

* * *

Bien plus significative et bien plus considérable que toutes les relations littéraires fut l'influence exercée sur Goethe par la nature suisse.

Goethe a parcouru trois fois notre pays, qui était, avec l'Italie, son pays de prédilection. Une première fois donc, en 1775, il s'avance jusqu'au Gothard[3]. Une deuxième fois, en 1779, en compagnie du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, il parcourt la Suisse romande, le Jura ; il séjourne à Genève, fait l'ascension de la Dôle et revient à son point de départ par le Chablais, le Valais, le Gothard encore, enfin Zurich. Il assigne dans ses brèves *Annales*[4] une grande

[1] Pour tous détails, cf. Hirzel, op. cit.

[2] *Aus meinem Leben*, I, 18 et 19.

[3] Les *Briefe aus der Schweiz* de cette époque nous donnent les différentes étapes.

[4] *Annalen* oder Tag - und Jahreshefte als Ergänzung meiner sonstigen Bekenntnisse von 1789 bis 1822.

importance aux deux premiers voyages ; néanmoins, le troisième et dernier, en 1797, mérite de retenir plus longtemps notre attention : c'est, en effet, celui dont les admirables « Schweizerbriefe » sont le commentaire [1].

Si les séjours que Goethe fit en Suisse en 1775 et en 1779 ont ouvert à ses yeux de nouvelles perspectives sur le monde extérieur, le dernier nous permet, mieux qu'aucun autre ouvrage, de définir le génie de cet « homme complet », capable à la fois de particulariser et de généraliser, de jouir jusque dans les détails du spectacle de la vie et de l'univers, et de tirer enfin de ces détails, même les plus infimes, des idées générales et profondes [2].

En 1797, Goethe avait tardé longtemps avant de partir pour la Suisse, où il avait donné rendez-vous au peintre zuricois Henri Meyer (1760-1832), venu de Florence. Tous deux devaient, le long de la route, à Einsiedeln, Sarnen, Stans, Altorf, évoquer, dans leur nostalgie, à propos d'une maison, d'un tableau, d'un bouquet de châtaigniers, ou même d'un claquement de sabots sur les planches d'une auberge, de radieux souvenirs romains et toscans. Du sommet du Gothard, Goethe contempla longuement ce revers méridional des Alpes qui descend vers la vallée tessinoise, entrée de cette terre classique où il avait trouvé ses dieux. C'est à lui que nous devons sans doute la découverte artistique des caractères italiens, si prononcés dans les paysages et les maisons de la Suisse primitive, car il lui était donné de sentir entre toutes choses, même les plus opposées en apparence, des affinités électives, — « Wahlverwandschaft », pour employer le titre de l'un de ses romans.

[1] *Aus einer Reise in die Schweiz* über Frankfurt, Heidelberg, Stuttgart und Tübingen i. J. 1797.

[2] Cf. *Annalen :* « Die erste Schweizerreise eröffnete mir mannichfaltigen Blick in die Welt.... Ende 1779 fällt die zweite Schweizerreise. Aufmerksamkeit auf äussere Gegenstände, etc. »

Goethe voyageait en artiste. Il nous explique lui-même sa manière de croquer un paysage, à l'aide de lignes sommaires sur un bout de papier : quand sa main inhabile s'arrêtait, il employait les mots à remplir les espaces blancs[1]. Mais il voyageait aussi en naturaliste, car il appartenait à une époque où les sciences naturelles avaient restitué à la poésie le paysage. Sa génération, élevée à l'école de Haller, avait, presque sans exception, reçu une très solide éducation scientifique ; la botanique, la géologie lui avaient appris à connaître, à aimer, à voir exactement la nature. Les notes de voyage de Goethe ont donc été recueillies et publiées à part sous le titre de « Schweizerbriefe ». Elles sont d'un utile enseignement : Goethe s'intéresse à tout, et des choses les plus insignifiantes il fait ressortir un ensemble ; la structure et la technique des objets le préoccupent, et chacun de ses pas est une étude. En Suisse, il s'occupe des vitraux et des verrières, — le produit le plus beau et le plus authentique de notre vieil art national, — comme des moindres cailloux. C'est ainsi que le grand Goethe perçoit l'union intime entre la poésie et la science, l'homme et la nature, la nation et le pays.

La supériorité de cet homme sur ses prédécesseurs se révèle par un mot, une observation, une image. Comme Klopstock, comme les Stolberg, comme Lavater enfin, Goethe a célébré la chute du Rhin en des pages qui restent définitives. Mais un trait lui a suffi pour rendre ce spectacle que de longs alexandrins n'avaient encore pu fixer : « Si l'on voulait imaginer les sources de l'océan, il faudrait se les représenter ainsi[2]. »

Dans l'œuvre même de Goethe, nous retrouvons une « inspiration suisse ». Le sujet d'*Amyntas* lui est suggéré, aux portes de Schaffhouse, par un pommier entouré de lierre ; la jolie chanson : « Und frische Nahrung, neues Blut », a été, peu après, rythmée en ramant sur le lac de Zurich ; du der-

[1] *Aus meinem Leben*, I, 19. — [2] Schaffhouse, 18 sept. 1797.

nier voyage datent les *Ballades de la meunière* et l'élégie intitulée *Euphrosyne*, écrite dans les Alpes du Gothard. Quant au lied en dialecte, devenu si populaire : « Uf'm Bergli — bin i gsässe », Bodmer l'eût sans doute considéré comme une victoire sur Gottsched.... De quoi, en un mot, composer une anthologie, de quoi composer aussi tout un traité de poésie et d'art. Goethe a véritablement aimé la Suisse parce qu'il l'a comprise. Il a découvert en elle son pays idéal : l'Allemagne d'abord, et sa vie, sa « Gemüthlichkeit », tout ce qui lui était cher dans les pays germaniques ; mais, en cette Allemagne alpestre, parmi les maisons, les bouquets d'arbres, dans la vie pastorale des montagnards, les premières influences italiennes. Ne rêvait-il pas de résider à Bâle, parce que cette ville helvétique, bâtie sur les frontières de la France et de l'Allemagne, se trouve aussi sur la route des Alpes et de l'Italie [1] ? C'est, en effet, la montagne qui attire l'esprit de Goethe : esprit scientifique, objectif, cherchant des symboles esthétiques sous les phénomènes naturels. C'est pourquoi ce poète qui, pour être inspiré, avait toujours besoin de voir et de sentir, pour qui la poésie était un sixième sens, a été particulièrement surpris par les caractères allemands et latins à la fois de la nature alpestre : intelligence surtout synthétique, « objective », comme il disait, il était à même de les comprendre et de les exprimer. Mais, à côté de ses lettres et de ses poèmes, nous devons à Goethe le *Guillaume Tell* de Schiller.

*
* *

« De Schwyz à Altorf. — Nous avons passé la nuit à Schwyz. Le matin, nous avons eu une belle vue. Devant nous, la campagne toute verte, parsemée de maisons blanches qui s'éparpillent au milieu des grands arbres fruitiers ;

[1] Lettre à Schiller, Stäfa, 14 octobre 1797.

en arrière, des rochers sombres et escarpés le long desquels se traînent tout bas les nuages. Le Mythen et les autres montagnes étaient claires ; çà et là, apparaissaient des trouées de ciel bleu ; quelques nuages étaient éclairés par le soleil. On voyait une bande du lac des Quatre-Cantons, et, par delà, des cimes neigeuses [1]. » A la suite de ce paysage, il ajoute une petite note significative : « Méditation sur la situation et l'aspect général du pays, considérés en rapport avec son état politique [2]. »

Ainsi le paysage le conduit à l'histoire. Il découvre un exemplaire du vieux Tschudi. Il l'emporte avec lui à Stäfa, au bord du lac de Zurich ; le soir, il le lit dans son lit, avant de souffler la chandelle ; une journée de pluie se passe à disserter avec Meyer.

« Lu dans la chronique suisse l'histoire de Tell ; entretien avec Meyer sur la manière de traiter le sujet : » c'est la note du 9 octobre 1797. Ce que Goethe veut faire de Guillaume Tell, c'est moins le héros que le titre d'une épopée ; il écrit à Schiller : « Si je réalise mon projet, on verrait s'accomplir un fait étrange : la poésie donnant à la légende le caractère de la complète vérité [3]. » Le pays et le paysage seront les vrais acteurs : Goethe n'aura qu'à mettre en vers les esquisses de son carnet de route. On le voit, il a parfaitement compris le caractère de l'histoire suisse. Quant au plan même de l'œuvre, il s'en expliquera plus tard, en 1827, dans ses conversations avec Eckermann : Tell lui fournira l'action nécessaire, mais il sera « un héros primitif, d'une énergie antique, doué de cette sorte de contentement intime et inconscient qui est le propre des enfants ; » les grandes vertus agissantes et réfléchies seront départies à Stauffacher, à Walther Fürst, à Melchthal ; ces derniers sym-

[1] Schwyz, 30 sept. 1797. — [2] *Ibid.*
[3] Stäfa, 14 octobre 1797.

boliseront le peuple, et la puissante et farouche nature alpestre les dominera. Goethe rêvait de traiter cette épopée à l'antique, avec des épithètes homériques, en d'impeccables hexamètres ; nous aurions eu un *Hermann et Dorothée* plus vaste, plus long, un poème aussi beau, mais aussi froid qu'*Iphigénie*.... On sait comment le poète, ne pouvant réaliser ce projet, passa ses notes et ses fragments à Schiller.

Le chef-d'œuvre de la poésie suisse n'a pas été écrit par un Suisse. Nous avons envers Schiller une dette de reconnaissance, mais notre pays n'a pas été sans influence sur lui. Non seulement, en effet, le poète de Marbach a subi, à distance, comme Klopstock, comme les Stolberg, comme Goethe lui-même, l'action de l'atmosphère intellectuelle créée par l'Ecole suisse ; mais encore il s'est inspiré de livres célèbres dont nous parlerons à loisir. Certes, Schiller a emprunté son sujet aux chroniques du vieux Tschudi : le fait est, pour nous comme pour l'érudit glaronnais, fort honorable ; mais agir de la sorte est le droit de tout auteur dramatique, et, s'il y a eu emprunt, inspiration, on ne saurait parler d'influence, car influence suppose imitation plus ou moins directe d'une forme, ou bien adhésion à une doctrine, une pensée, une méthode. Ceci admis, en ce qui concerne la forme, il nous faut tout au moins reconnaître, dans le *Guillaume Tell*, celle de Haller. Haller, nous le verrons, a donné au vers allemand l'ampleur et la noblesse qui lui manquaient encore, sa poésie est une poésie d'idées soutenues par des images. Abordant un sujet en définitive alpestre, Schiller, nécessairement, devait songer à ce fameux auteur des *Alpes* dont lui-même fut, toute sa vie, l'admirateur. On trouve d'ailleurs, dans le *Guillaume Tell*, de vraies réminiscences [1]. Mais on y découvre encore l'esprit et parfois la lettre de

[1] Cf. Ad. Frey, *A. v. H. und seine Bedeutung für die deutsche Literatur*. Leipzig, 1879, p. 208-209.

ce Jean de Müller, qui, formé à l'école de Thucydide et de Tacite, traite l'histoire suisse avec un style simple, énergique, noble, concis, rempli de graves sentences et de réflexions morales. Cette conception de l'histoire suisse, ce civisme de Grec ou de Romain, ce « moralisme » ont passé dans Schiller pour lequel, d'ailleurs, Jean de Müller fut un conseiller. Le livre de Müller a souvent l'allure d'une épopée ou d'un drame. Mais d'autres influences sont encore indéniables : les *Schweizerlieder* de Lavater, le recueil patriotique et populaire par excellence à cette époque ; Gessner peut-être, et certainement Rousseau. En un mot, c'est de la Suisse même que Schiller a reçu sa conception de la Suisse. Cette conception, c'est l'*helvétisme* : Patrie, Nature, Liberté ; — mais l'helvétisme magnifié par un homme de génie qui, sans avoir jamais visité les Alpes et leurs bergers héroïques, les a mieux compris et mieux peints, que tous les auteurs plus ou moins « nationaux », d'idylles, de chants guerriers, de descriptions, de tableaux et de discours.

Le devons-nous regretter ? Non, certes, car le *Guillaume Tell* peut être pour nous un stimulant et un modèle. Plus que Bodmer, Schiller est le lien qui nous unit à la pensée allemande, comme Rousseau est celui qui nous unit à la pensée française. Il n'est point toujours facile à un petit pays sans langue nationale et sans tradition nettement déterminée, d'exprimer son idéal et de traduire sa vie, sa nature et son histoire en idées générales. Notre travail intellectuel et moral paraît souvent un peu mesquin, un peu médiocre, mais il n'est jamais inutile : les hommes nécessaires viendront un jour s'emparer des résultats acquis et les transformer en beauté ou en sagesse. Muralt est nécessaire à Rousseau, le *Guillaume Tell* implique Bodmer et l'Ecole suisse.

Pleines sont les granges ; le bétail en troupeaux nombreux,
les chevaux à la robe lisse, bien dressés et bien nourris,
ont été heureusement ramenés de la montagne

pour hiverner dans les commodes étables.
Contemple ta maison, à un manoir pareille :
neuve est sa charpente en bois de tige,
construite d'après les mesures de l'équerre ;
elle étincelle, toute claire avec ses fenêtres multipliées ;
sa façade est couverte d'écussons peints ;
de sages maximes y sont inscrites, que le voyageur,
s'arrêtant, lit au passage, et dont il admire le sens[1].

Rien n'est plus difficile, en poésie comme en peinture, que d'interpréter la nature alpestre : cette lumière, ces ombres, ces contrastes, ces plans sans cesse brisés, ce désordre apparent, ces détails multipliés, comment les rendre ? Il faut simplifier. A l'époque de Bodmer, aujourd'hui encore, notre éducation esthétique n'est pas faite. Goethe et Schiller ont été nos premiers maîtres : leur leçon, c'est le *classicisme*. Le savoir comprendre vaut mieux que s'exalter, à propos du *Guillaume Tell*, en tirades patriotiques.

Un mot encore : La poésie allemande s'est arrêtée en Suisse, elle s'y est fixée ; vienne Mme de Staël, elle entrera en France sans difficulté, par une voie toute naturelle.

[1] *Wilhelm Tell*, acte I, sc. 2.

CHAPITRE X

Bodmer, le « patriarche ».

Il est temps de résumer, aussi brièvement que possible, la première partie de cet ouvrage, en particulier les six chapitres que nous avons consacrés à Bodmer et à sa doctrine. Ce résumé nous permettra de mieux comprendre les œuvres des poètes et des historiens suisses, puisqu'elles sont l'application même des théories et des principes énoncés par la critique zuricoise.

Le premier mérite qu'il faut reconnaître à Bodmer, c'est d'avoir été le promoteur de la vie intellectuelle en Suisse allemande. Il a commencé par apprendre leur langue à ses compatriotes, qui en avaient grand besoin. Il les a initiés aux secrets et aux règles de la composition ; il leur a révélé toute la grandeur et toute l'importance de la littérature, et, cette littérature, c'est lui, en somme, qui l'a créée. En Suisse romande même, par contre-coup, dans des cercles restreints, Bodmer a exercé une action féconde, puisqu'il a donné l'élan à tout un petit groupe d'érudits; qu'il a provoqué un mouvement d'études nationales : histoire et dialecte ; qu'il a été en relation avec le milieu du *Mercure suisse*, plus tard *Journal helvétique*, et qu'il compte enfin parmi les maîtres de Bridel, notre ancêtre [1]. On pourrait donc, à juste titre, appeler notre XVIII[e] siècle littéraire, au moins jusqu'à

[1] Cf. notre Bridel, ch. II.

l'apparition de Jean-Jacques Rousseau, l'*époque de Bodmer*. Il y a, il est vrai, le grand Haller avec tout son prestige et toute sa renommée ; mais Haller apparaît comme un isolé, tandis que Bodmer s'est fait l'éducateur de toute une génération de disciples.

Bodmer, en outre, a réuni et mis en ordre les éléments d'une tradition vivante. Cette tradition, qui est celle de l'Helvétie germanique et protestante, on peut, en quelques mots, la définir : *histoire nationale* avec son cortège de mœurs, de coutumes, de légendes, de dialectes enfin, dont l'existence a dans la poésie du moyen âge trouvé sa justification ; *esprit républicain* élargi : le sentiment de l'unité de la Suisse substituée au patriotisme municipal ; *christianisme biblique*, tendances morales et pédagogiques parfois exagérées ; *curiosité* sans cesse éveillée et toujours compréhensive en face des grandes littératures de l'Europe, avec conscience du rôle d'intermédiaire que peut jouer notre pays. Ajoutons, à propos même de ce dernier caractère, une nuance assez particulière à l'esprit suisse allemand, et toute naturelle si l'on considère notre position géographique : des préférences instinctives pour l'Italie. Ces préférences sont nettement marquées chez Bodmer : il a compris Dante, admiré la *Divine comédie* à une époque où l'Alighieri était traité de poète gothique et son poème considéré avec mépris comme une œuvre barbare [1]. Sans doute, la théorie du « merveilleux chrétien », celle du poème épique, et le *Paradis perdu*, et les études médiévales, tout cela était une excellente préparation à la grande et difficile poésie du « Dreyfache Gedicht », pour parler comme Bodmer. Mais ce dernier, dès sa jeunesse,

[1] M. L. Donati (*J. J. B. und die italienische Lit.*, p. 276 s. du *Denkschrift* de la Soc. Hottingen) a remis en lumière un article oublié et pourtant tout à la gloire de notre grand homme : « Ueber das Dreyfache Gedicht des Dante. » Cet article, si frappant, si l'on considère l'époque où il fut écrit, se trouve dans les *Freymüthige Nachrichten*, 24 et 31 août 1763.

n'éprouvait-il pas sans cesse pour l'Italie de secrètes affinités : sous une forme intellectuelle, celles-là même qui, dès les origines, poussèrent vers la Lombardie fertile les bandes de fer de nos rudes aïeux ?... Quant au *sentiment de la nature alpestre*, il est, nous le savons, très vif dans l'âme de Bodmer ; en revanche, seuls Haller et Salis l'exprimeront.

Cette tradition bodmérienne n'est pas un retour en arrière, un goût d'archéologue, une passion d'érudit. Elle est vivante ; elle correspond à des nécessités réelles, à d'impérieux besoins ; elle enrichit l'énergie nationale. Les idées nouvelles, — les idées de Rousseau, — loin d'entrer en conflit avec elle, l'animent, la rendent agissante, la déforment parfois.

Et maintenant, restituons à Bodmer sa place dans l'évolution de la littérature allemande ; comparons, par exemple, sa doctrine à la doctrine de l'Ecole saxonne, Gottsched en tête : qu'allons-nous remarquer nécessairement ? L'*esthétique de l'imagination* opposée à celle de l'imitation ; l'*influence anglaise*, plus conforme au génie germanique, opposée à l'influence française ; le *merveilleux chrétien* opposé à la mythologie antique. Mais ce n'est pas tout : La *littérature du moyen âge*, substituée, ou plutôt juxtaposée, aux classiques latins, donne à l'Allemagne une haute idée d'elle-même, de sa richesse et de son antiquité ; elle lui confère tous les droits à l'indépendance, à l'originalité ; elle justifie par là-même l'indépendance et l'originalité de la Suisse. Car, en libérant la Germanie du joug de Paris et de Versailles, Bodmer libère son pays du joug allemand, du joug saxon : Il a toute sa vie, en effet, rêvé, — ce rêve, il l'a même réalisé durant quelques décades, — de faire de la Suisse la nation directrice de la pensée allemande et de Zurich la capitale de cette pensée. Mais poésie chrétienne, moyen âge, imagination, qu'est-ce tout cela, sinon le commencement du *romantisme* ? Malheureusement, Bodmer ne fut qu'un écrivain de transition.

* * *

Avoir été l'un des précurseurs du romantisme, voilà bien ce qui confère à Bodmer une importance historique considérable ; et notre histoire intellectuelle en prend aussitôt, elle-même, un aspect beaucoup moins médiocre, une valeur universelle, — surtout si, à Bodmer, on ajoute le Genevois Rousseau. Mais, à côté de la *valeur historique*, quelle est la *valeur littéraire* du Zuricois ? En d'autres termes, a-t-il laissé une *œuvre* ?

Hélas ! notre réponse est négative. Bodmer fut un semeur d'idées, mais il ne reste plus rien, la besogne faite, dans la main du semeur. Ses livres sont aujourd'hui franchement illisibles. Ce grand homme n'est pas un grand écrivain. Et la plupart de ses compatriotes sont logés à la même enseigne. Selon toute évidence, il y a là un défaut capital qu'il est urgent de corriger. Nous écrivons mal, tout d'abord parce que le français et même l'allemand littéraires ne sont point tout à fait pour nous des langues naturelles, mais des langues apprises : Haller, Bodmer, les hommes d'une génération entière ont dû se mettre à l'étude de la grammaire et de la syntaxe comme s'il s'agissait d'assimiler un idiòme étranger. En outre, notre « esprit européen » peut devenir facilement pour nous un ferment d'anarchie intellectuelle. Enfin, et surtout, de façon exagérée, nous sommes utilitaires, moralisateurs, prêcheurs, « maîtres d'école ». Tous ces défauts se retrouvent dans Bodmer.

Il y a pourtant un inventaire à dresser, des fragments à détacher de cette immense ruine. Il faut dire que les genres mêmes que Bodmer a cultivés, condamnaient à l'oubli une grande partie, la totalité presque, de son œuvre ; qui donc, sauf un curieux patient, a le courage de lire aujourd'hui d'indigestes traités dogmatiques, de fades « patriarcades », des poèmes semblables à des nécropoles, ou des opuscules

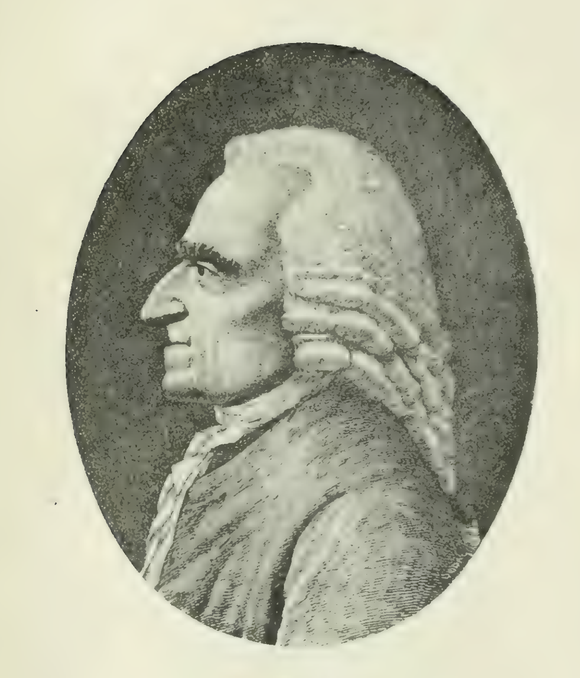
pédagogiques, des recueils de documents ? La fécondité même du critique zuricois a causé sa perte : il a trop écrit ; écrire est devenu chez lui, à la fin de ses jours, une manie sénile.

Néanmoins, comment, le cas échéant, composerions-nous une anthologie de Bodmer ? Répondre à cette question nous paraît le meilleur moyen d'énumérer ce qui, dans les ouvrages du Zuricois, offre encore un intérêt littéraire. Les *Anecdotes personnelles* nous serviraient d'introduction. Nous détacherions plusieurs pages amusantes des *Discours des peintres*[1] : telle lettre sur la mode, la description du cerveau de Voranus, le dialogue du rossignol et de l'alouette, un assez grand nombre de « caractères » zuricois, etc. Des œuvres critiques, quelques préfaces : celles de l'*Essai sur l'imagination*, du *Traité du merveilleux*, du *Critische Dichtkunst* de Breitinger, second volume. Du *Traité du merveilleux*, le chapitre premier ; de l'*Art poétique* de Breitinger, la fameuse « sixième section[2] » et quelques fragments sur la langue. Ajoutons encore, pour faire large mesure, la préface de la traduction du *Paradis perdu* (1732). Il y aurait davantage à glaner dans les *Lettres critiques*, les *Nouvelles lettres critiques*, les *Franches nouvelles* : les « heureuses circonstances dans lesquelles la poésie a fleuri sous les empereurs souabes », les petits articles qui complètent cette étude, les pages consacrées à Dante, à la *Nouvelle Héloïse* et surtout aux *Nibelungen*, enfin la traduction de l'*Annolied* par Breitinger. Les pamphlets et les œuvres de polémique pure ont perdu leur actualité, sauf peut-être *Edouard Grandison à Görlitz* (1755). Nous n'oublierons pas l'*Histoire de la ville de Zurich*, avec un choix d'« anecdotes historiques », ni le chapitre que, dans l'une de ses grammaires, Bodmer a rédigé sur la langue de Luther[3].

[1] Il va sans dire qu'il est impossible de séparer Breitinger de Bodmer.

[2] Cette section (VI. Abschnitt) contient la théorie du « merveilleux » pierre angulaire de la doctrine.

[3] *Die Grundsätze der d. Sprache*, 1768, chap. III.



J. J. BODMER

Ainsi nous arriverons jusqu'au poète, pour sauver précisément tout ce qui, en somme, dans les œuvres en vers, n'est poétique et original qu'indirectement : le *Caractère de la poésie allemande*, la *Muse de Drollinger*, et, comme curiosité, la *Vengeance de la sœur*. En outre, les premières strophes de l'ode à Klopstock et de celle à Philoclès (Zellweger), et l'une ou l'autre des élégies que Bodmer a composées à l'occasion de la mort d'un fils[1]. Enfin, cela va sans dire, le *Charles de Bourgogne* tout entier. Tels seraient les « Morceaux choisis de Bodmer et de Breitinger ».

Hélas ! n'est-ce point déjà reconnaître l'infériorité d'un écrivain que de ne rien trouver à dire sur la forme même de ses œuvres ? Car enfin la langue de Bodmer, comme celle de Breitinger, manque de caractère et de fixité. Dans les premiers ouvrages : *Discours des peintres*, *Essais sur l'imagination*, *Paradis perdu* de 1732, elle a une rudesse et un pittoresque tout helvétiques ; elle est encore pareille à la langue râpeuse d'un Grob ou d'un Heidegger ; elle fait songer, parfois, à certains dessins, poussés à la caricature, des vieux maîtres suisses. Mais elle est singulièrement incorrecte, embarrassée, maladroite et lourde. Bodmer est prolixe, il est diffus, et ce sont toujours des défauts plutôt que des qualités qui le caractérisent. Il n'a de l'élan, de l'esprit, du « witz » que dans ses polémiques, lorsqu'il ridiculise Gottsched, ou, dans le *Traité du merveilleux*, lorsqu'il réfute avec éloquence Voltaire et Magny. Ses meilleures pages sont des pages, non de théorie ou de doctrine, mais de satire, de narration historique. En somme, il est foncièrement, comme tous ses compatriotes, un réaliste, bien que l'art plastique lui soit toujours demeuré indifférent. Comme tous les écrivains protestants, c'est encore un intellectuel ; mais cet intellectualisme de la Réforme, si exclusif et si absolu, en Suisse ro-

[1] J. J. Bodmers *Gedichte in gereimten Versen*, 3e éd. ; Zurich, 1754 : Elegien, p. 77 s.

mande, chez un Vinet, un Amiel, un Secrétan, le tempérament alémannique, — avec son humour et son sentiment très particulier et très net du mouvement et de la nature extérieure, — l'atténue, le modifie, le transforme en lui insufflant de l'air. Néanmoins, Bodmer et Breitinger, ces défenseurs des droits de l'imagination, manquent précisément d'imagination ; il n'y a en eux aucun lyrisme : nous avons jugé les vers du premier de ces hommes. Bodmer, esprit alerte et prompt, mais peu inventif, humaniste, érudit, compilateur, ne peut se passer d'un thème. Excellent assimilateur, parfois peut-être jusqu'à la copie, l'emprunt et le plagiat, il s'étend surtout en surface ; il a d'heureux jaillissements d'idées spontanées qui deviendront, mais chez les autres, des idées fécondes. C'est Breitinger, ce théologien qui reste théologien jusque dans la littérature, qui s'est fait le modérateur de son ami. La pensée de Breitinger est profonde, mais assez peu large ; son style, grave et clair, est incontestablement supérieur à celui de Bodmer ; chez lui, les idées s'enchaînent, soumises à une logique rigoureuse en qui l'on reconnaît l'influence de la scolastique. Ni Breitinger, d'ailleurs, ni Bodmer ne sont dépourvus d'esprit et de sensibilité. Bodmer a, toute sa vie, combattu et vibré ; il avait l'enthousiasme facile et la répartie prompte : il fut, force véritable, un excitateur de jeunes talents.

* * *

La vie littéraire de Bodmer a été longue : de 1721 à 1783, — six décades, et les plus importantes, du XVIIIe siècle. Bodmer s'est beaucoup, il s'est trop dispersé en des genres très différents. Nous n'avons pu tout dire. Cependant, comme ce travail est la première étude, en langue française, consacrée au fondateur de l'Ecole suisse, nous nous sentons obligé d'être aussi complet que possible. Résumons donc les différentes périodes de cette vie en une sorte de tableau synoptique :

De 1721 à 1723, Bodmer, qui est un tout jeune homme, rédige ses premiers essais : il s'agite beaucoup, il fonde une société littéraire, il publie une revue. Les *Discours des peintres* contiennent, exprimées d'une manière encore imprécise, toutes ses idées, toutes ses théories, toute sa doctrine.

Dès lors, son activité se dédouble. De 1728 à 1741, Bodmer, patriote suisse, s'occupe d'histoire nationale. Mais à ce genre de travail il ne consacre guère que ses « heures de bureau » et quelques loisirs. C'est, en effet, de 1727 à 1741, que paraissent, avec la traduction du *Paradis perdu* qui en est le complément et la « preuve », les grands ouvrages de doctrine. Il appuie ses théories principalement sur la poésie anglaise qu'il introduit en Allemagne.

La célèbre guerre entre Gottsched et les Suisses, malgré quelques escarmouches, ne commence en réalité qu'en 1741, mais elle dure jusqu'en 1755 : c'est alors que Bodmer a gagné la bataille. De 1741 à 1750 (date de la *Noachide*), Bodmer produit surtout des pamphlets, des parodies, des ouvrages de combat et de critique directe.

A ce moment, les Suisses représentent véritablement les nouvelles idées vers lesquelles s'orientent les jeunes esprits de l'Allemagne. Ils sont à la tête du mouvement littéraire. La *Messiade* (1749), l'établissement de Klopstock à Zurich consacrent une victoire longtemps balancée. La ville de Bodmer est de 1741 à 1760 la capitale presque incontestée de la littérature allemande.

De 1734 à 1767, Bodmer, à la recherche d'une tradition, et dans le but de combattre avec les armes de l'histoire l'hégémonie grammaticale et littéraire de l'Ecole saxonne, découvre, étudie et remet en lumière la poésie du moyen âge. Ses grands travaux paraissent de 1748 à 1757.

Jusqu'à présent, l'Ecole suisse est encore en pleine vigueur et à son apogée. Cependant, elle va bientôt être dépassée. Dès l'établissement de Wieland à Zurich, en 1752, on s'aper-

çoit que Bodmer est à son déclin et qu'il a dit tout ce qu'il avait à dire. De fait, à l'apparition de la *Messiade*, les critiques ont joué leur rôle : Bodmer et Breitinger ne tardent point à disparaître de la scène, éclipsés par de plus grands qui, eux, créent des œuvres. Pendant quelques années encore, le « patriarche » jouit d'une renommée sur laquelle il vit : dès 1759, on s'aperçoit qu'il est un ancètre dont on peut se moquer comme il s'est lui-même, autrefois, moqué de Gottsched.

Ce fut d'ailleurs, en grande partie, la faute de Bodmer qui a perdu son temps et s'est rendu ridicule, tout d'abord en se croyant poète, ensuite en méconnaissant complètement les idées et les œuvres nouvelles représentées par un Wieland, un Lessing, un Goethe. Ainsi, de 1750 à 1755, il s'acharne à composer la *Noachide* et des idylles bibliques et, de 1760 à sa mort, des tragédies et des drames. Il se survit. L'influence de Rousseau le détourne peu à peu de la littérature allemande ; il se confine dans son Zurich ; il s'absorbe, particulièrement en 1773, en des besognes pédagogiques ; il s'occupe de politique et met cette politique en tirades dans la bouche de ses héros. De temps en temps, il lance un pamphlet contre Lessing, mais ce pamphlet tombe inaperçu, sans toucher personne. En 1789 il revient au moyen âge, qui lui porte décidément bonheur, car il meurt peu après la publication intégrale des *Nibelungen*, ayant donc pu jouir encore d'un regain de notoriété. Cette fois, la poésie du moyen âge fut comprise par cette génération que Bodmer méconnaissait et qui d'ailleurs méconnaissait aussi Bodmer. Néanmoins, on peut mesurer l'abîme qui sépare ce dernier d'un Goethe, par exemple, lorsqu'on songe que le *Caïus Gracchus*, « drame politique », parut l'année même où fut publié *Gœtz de Berlichingen*.

*
* *

Bodmer fut, en somme, toute sa vie un grand homme de province. Si, dans sa jeunesse, ses « Lehr-und Wanderjahre »

l'ont conduit en Italie, en France, à Genève, à partir de 1719 il ne quitte plus sa ville natale. A peine, de temps en temps, avec quelques amis, va-t-il, auprès de Zellweger ou dans les montagnes d'Appenzell, faire une cure d'air alpestre. Chose curieuse, cet écrivain qui exerça une influence indéniable sur la littérature allemande à laquelle il sut même imposer une « doctrine suisse », — cet écrivain, Bodmer, n'a jamais posé le pied sur le sol de l'Empire.

Pour avoir une idée vivante de l'homme, — une image, — il le faut évoquer, comme l'a fait Goethe, dans sa petite maison du « Schneegeli », sur le Schönenberg, au-dessus de Zurich, en face d'une vue splendide [1]. La maison fut construite en 1665 par le Zunftmeister Heidegger. Bodmer vint s'y établir en 1739 et il en acquit en 1756 l'entière propriété. Il y vécut donc quarante-quatre ans. Vers la fin de ses jours il n'en sortait plus guère, sinon pour se rendre aux séances de la société patriotique qu'il avait fondée en 1762. Mais tous les bons esprits de Zurich aimaient à l'y venir voir, et plus d'un personnage illustre a franchi son seuil [2].

La « maison de Bodmer », une gravure du temps, conservée dans la Stadtbibliothek de Zurich, nous la représente. C'était, au XVIIIe siècle, une demeure d'aspect bien suisse et tout à fait rustique : petites fenêtres, poutres apparentes, toits aux larges pans chevauchant les uns sur les autres, vieilles tuiles, hautes cheminées, et un petit jardin rempli d'arbres. Au delà, champs, vergers, collines, le lac, les Alpes, — le pays.

Le président de la *Société helvétique*, Salomon d'Orelli, en 1790, à Olten, cite, dans un discours [3], la maison de Bodmer comme un exemple de simplicité traditionnelle. Il nous en

[1] Cf. Hedwig Waser : *Das Bodmerhaus. Denkschrift Hottingen*, p. 51 s.

[2] Bodmer a noté, parfois avec des remarques, les noms des principaux de ses visiteurs dans les *Auszügen aus meinem Tagebuch* (éd. par Baechtold, *Turicensia,* 1891, p. 190-216).

[3] Cité ég. par H. Waser, p. 53 s.

décrit la distribution intérieure et l'ameublement : Quelques vastes salles comme les aimaient nos aïeux, trois petites chambres ; de grandes poutres traversent les plafonds, elles sont couvertes de fleurs peintes. Le mobilier est à l'avenant : dans l'appartement où travaille Bodmer il y a deux tables, couvertes de manuscrits et de livres. Une belle bibliothèque, quelques portraits de famille, des copies de grands maîtres italiens ; point de pendule, mais un sablier. Le seul trésor de la maison est la fameuse « caisse noire » qui contient la correspondance de Bodmer avec les « meilleurs d'Allemagne ». Peu d'objets, beaucoup de souvenirs.

Telle était la cage où se confinait de plus en plus le « vieux hibou » dont parle Goethe. Le 13 décembre 1776, une attaque d'apoplexie emporte Breitinger, qui depuis longtemps avait abandonné les lettres et ne s'occupait plus guère que de théologie, de philologie et d'histoire. Le coup fut rude pour Bodmer, sa solitude se fit plus profonde. Le 27 janvier 1774, il écrit à Sulzer mourant : « Je considère la mort comme un guide en des contrées où nous autres, gens épris de savoir, nous trouverons de quoi satisfaire outre mesure notre curiosité. C'est pour cela que j'apprends sans douleur que vous êtes proche de la fin de votre courte vie. Mon existence fut longue, je suis dans sa dernière période ; et déjà moi-même, à quarante et cinquante ans, quand je cherchais des raisons pour désirer de vivre encore, je n'en trouvais pas plus que maintenant à soixante-quinze. Vous, mon ami, vous avez le bonheur, que je n'ai pas, de mourir dans les bras de vos enfants et des enfants de vos enfants. Vous survivrez du moins dans vos écrits, alors que les miens seront oubliés.... » Se sentant, comme il disait, déjà « presque mort », il se réfugia dans la compagnie de grandes œuvres et de grandes ombres : le Tasse, Milton, Corneille, Homère. Mais il ne cessa point d'écrire, car écrire était devenu pour lui une seconde nature. Il s'endormit pour toujours, sans douleur,

sans secousse, le 2 janvier 1783, à onze heures de la nuit. Peu d'instants avant son dernier soupir, le médecin Gaspard Hirzel lui avait demandé s'il se trouvait bien, s'il était satisfait : « Hé ! non, lui répondit le vieillard qui perdait déjà conscience ; j'ai là un papier, devant moi, que je ne peux arriver à bien comprendre. » Une lettre commencée à l'adresse de Schinz gisait sur son pupitre. Il fut enterré le 5 janvier, un soir de tempête. « Une époque déjà périmée, dit M. Baechtold, disparut avec lui[1]. »

Bodmer avait quelques défauts de caractère, encore accentués par l'âge. Il était susceptible, raisonneur, méfiant, prudent et agressif à la fois, à la fois violent et timide. Le portrait le plus vivant que nous possédions de lui, c'est la lettre suivante de Wilhelm Heinse à Jacobi : « Bodmer est un vieux bonhomme avec le devant de la tête tout dénudé, des sourcils bruns qui lui retombent sur les yeux, des joues creuses, des lèvres retroussées qui lui cachent à peine les dents. On le voit venir à petits pas, tenant à la main un jonc très court, dans sa robe de chambre et ses pantoufles de drap. Avec sa calotte de soie, son front très haut et très reculé, son nez pointu, il apparaît comme l'une des figures les plus intéressantes du monde.... Il est la chronique vivante de notre littérature : c'est un enfant, et il est vaniteux comme un enfant, mais plein d'intérêt, d'esprit, de raison et de méchanceté fine[2]. »

* * *

La mort de Bodmer fut, pour Zurich, presque un deuil national. Les jeunes esprits dont il avait été l'éducateur et le père, ne se montrèrent point ingrats à son égard. Son oraison funèbre, en latin, fut prononcée et publiée en 1783 par Jean-

[1] Tout ceci est presque une traduction de Baechtold, p. 687.
[2] En août 1780 ; cit. p. Baechtold, 686-687, et Mœrikofer, p. 243.

Jacques Hottinger [1], professeur d'histoire et d'éloquence. Elle contient un intéressant parallèle entre Bodmer et Breitinger [2], — un de ces parallèles exactement balancés et à longues périodes, comme on les aimait alors. Hottinger, devant une imposante assemblée : les bourgmestres, les sénateurs, les conseils, l'antistès, le synode, le corps enseignant, l'Eglise et tous les citoyens, — célèbre en beau latin d'école la gloire du grand homme qui réforma les lettres de la Germanie, fut le vainqueur de Gottsched, le poète de la *Noachide*, le maître de Klopstock, de Wieland et de Gessner. Mais plus touchantes que toutes les manifestations officielles sont les pages de Rodolphe Schinz : *Ce que Bodmer a été pour son Zurich* [3]. « Bodmer n'est plus ! Mes chers concitoyens, le Seigneur nous l'a enlevé ! Nul ne pourra le remplacer désormais.... Il fut pour nous plus qu'un savant : il fut l'homme le plus utile à la patrie, un homme dont les œuvres ont construit autour de notre ville une muraille que rien ne pourra forcer.... Bodmer s'est fait l'éducateur de nos plus sages citoyens, de nos plus prudents et de nos meilleurs magistrats. Si le noble sentiment de la liberté, le véritable patriotisme, le pur civisme se peuvent encore trouver parmi nous, c'est à lui que nous le devons. La simplicité des mœurs, qui nous unit dans le bonheur et la fraternité, avait dans Bodmer son protecteur le plus ferme [4]. » Mais, malgré le lyrisme de l'orateur, on voit, par la suite même de son discours, combien le vieux Zuricois, « notre héros si cher », à force de se retirer dans la solitude, et malgré le prestige exercé par lui sur quelques jeunes intellectuels, avait perdu contact avec le peuple même [5].

[1] J. J. Hottingeri, etc. (1750-1819), *Acroama* de Jo. Jac. Bodmero, Turici, 1783.

[2] Op. cit., p. 47 s.

[3] R. Schinz, 1745-1790) : *Was Bodmer seinem Zürich gewesen* (1783, s. d. n. l.).

[4] Page 1.

[5] Cf. p. 1.

Aussi Rodolphe Schinz est-il très bref sur Bodmer envisagé comme écrivain, comme critique allemand. Il exalte en lui le professeur d'histoire, auquel le passé, le présent et l'avenir même n'avaient rien de secret ; l'éducateur qui parlait à ses élèves comme on parle à des hommes, qui aimait la compagnie des jeunes gens, et, tout en causant ou en déambulant, savait donner des leçons de patriotisme. Le Bodmer de Schinz est un sage à la mode antique : être dur envers soi-même, telle était, à ses yeux, la première règle de la sagesse ; il se plaisait à discourir sur la liberté de l'homme et du citoyen ; plein de respect pour la majesté du peuple, ce fougueux démocrate définissait la monarchie « une foule de courtisans ». La petite politique prudente et timorée, les fausses raisons d'Etat n'avaient point de plus grand ennemi que lui : il osait parler avec franchise. Mais il pensait « trop naturellement, trop simplement et d'une manière trop sublime », pour être apprécié par les gens au pouvoir.... En un mot, Schinz, admirateur de Rousseau, nous présente un Bodmer, « citoyen de Zurich [1] ».

« Bodmer n'est plus », s'écrie également Léonard Meister [2]. Mais son panégyrique est plutôt consacré à l'écrivain qu'à l'homme. Malgré les lettres dont elle est suivie, cette étude ne nous apprend rien de nouveau, sauf que Bodmer n'aimait pas la musique [3]. « L'activité de Bodmer se manifestait peu en public ; ainsi que les esprits invisibles, son influence se faisait sentir dans l'ombre et secrètement.... Dans les abbayes, au Conseil, et en général dans toute assemblée un peu considérable, il restait souvent court à cause d'une timidité naturelle, faute d'une attitude éloquente, et parce que les expressions populaires lui faisaient défaut. Cet homme à la vaste culture, citoyen de chaque partie du monde

[1] Cf. p. 5, 8, 9.
[2] Leonhard Meister (1741-1811) : *Ueber Bodmer*, Zürich, 1783.
[3] Page 32.

et contemporain de tous les siècles, ne pouvait plus s'adapter aux manières et au ton de son propre pays [1].... »

Je crois que Meister a raison et que le « Bodmer citoyen » est un Bodmer idéalisé pour les besoins de la cause. Mais son influence, pour s'être exercée sur un petit nombre, n'en fut pas moins considérable, car ce petit nombre, c'était précisément l'élite. L'œuvre et les idées d'un Jean-Henri Fuessli nous le prouvent : n'est-ce pas Fuessli qui a consacré à Bodmer la première étude critique que nous possédions, — étude incomplète, et qui n'est guère qu'une suite de documents et d'analyses [2] ? D'ailleurs, Bodmer disparu, les événements politiques de la fin du siècle vont être néfastes à la littérature. Cette dernière devient toute locale avec Martin Usteri, le type par excellence de l'amateur. Quand elle se réveillera, avec Jérémias Gotthelf, son orientation sera bien différente : qu'on essaie par exemple, de mettre en parallèle Bodmer et Gottfried Keller.

[1] Pages 46-47.

[2] *Schweiz. Museum*, 1783 : 1-37, 97-148, 193-222, 289-328.

LIVRE DEUXIÈME

Le Bernois Albert de Haller.

CHAPITRE XI

Haller, patricien de Berne.

Voici maintenant que nous nous trouvons en face d'un des plus grands Suisses du XVIIIe siècle : Albert de Haller. Cet homme ne fut pas seulement un poète, il fut un savant, un philosophe, un génie universel : lui aussi est donc plus intéressant par ses idées que par ses œuvres.

Haller possède, en effet, autant d'importance que Bodmer, plus d'importance peut-être. Comme écrivain, il lui est supérieur incontestablement. En outre, la beauté de son caractère et l'héroïsme intellectuel dont sa vie est empreinte, le placent à un niveau plus élevé, dans la hiérarchie des écrivains célèbres, que l'« honnête homme » de Zurich. Bodmer a surtout écrit, Haller a pensé et il a vécu. L'influence de Bodmer n'est sensible qu'en Allemagne et qu'en Suisse, elle n'a point dépassé les frontières d'une langue et d'une race ; celle de Haller fut, en revanche, européenne : la renommée de l'illustre Bernois est comparable à celle d'un Voltaire ou d'un Rousseau. Mais, parce que le poète des *Alpes* a dominé de très haut son pays et son siècle, parce que son prestige a rayonné très loin, l'action qu'il exerça fut, en Suisse, moins immédiate, moins continue, moins profonde que celle que, durant plus de soixante années, sans se lasser jamais, et toujours dans le même milieu, a exercée le chef et le fondateur de cette Ecole zuricoise à laquelle Haller, bien qu'il n'en fût jamais le disciple, nécessairement se rattache.

Le faut-il répéter encore ? Le but de ce livre est la définition de l'esprit suisse. Cet esprit, conforme aux institutions et à la nature du pays lui-même, veut être défini *fédérativement*. Il est nécessaire, en effet, de bien connaître le caractère particulier à chaque Etat, pour être en mesure, plus tard et par comparaison, de se prononcer avec certitude sur l'existence d'un caractère national. Jean-Jacques Bodmer et Jean-Jacques Rousseau ne sont des écrivains suisses que parce que le premier est « bourgeois de Zurich » et le second « citoyen de Genève ». Mais entre Genève et Zurich, et comme intermédiaire entre l'Helvétie romande et l'Helvétie germanique, il y a Berne ; — Berne dont la destinée singulière et glorieuse fut de donner à la littérature française un Muralt et un Bonstetten, un Haller à la littérature allemande. Haller, Bonstetten, Muralt, ont pu indifféremment écrire en allemand ou en français : ils n'en demeurent pas moins d'authentiques patriciens de Berne.

Haller nous apparaît donc comme la plus haute incarnation du génie bernois. C'est à ce point de vue qu'il le faut étudier tout d'abord. Notre méthode l'exige, puisqu'elle consiste à faire d'un seul homme, — un Bodmer ou un Bridel, — le centre de tout un milieu, de toute une génération, de toute une époque. D'ailleurs, le rôle politique et moral de Berne, — de cette puissante république qui a maintenu et consolidé toute l'union fédérale, — fut trop considérable, pour que nous ne consacrions point quelques pages à l'analyse d'un esprit qui est lui-même un des éléments les plus originaux de l'esprit suisse : celui qui représente le mieux le caractère de l'antique Helvétie.

Nous n'avons point ici à retracer la vie de Haller : elle est connue, presque légendaire. M. Ludwig Hirzel[1] l'a traitée d'une façon telle qu'il serait présomptueux d'y revenir.

[1] *A. von Hallers Gedichte*. Herausg. und eingeleitet von Dr L. Hirzel. Frauenfeld. 1882. (Bibliothek älterer Schriftwerke der d. Schw.)

I

Le titre que nous avons donné à cette étude est : « Haller, patricien de Berne. » Or, un patriciat suisse, comme celui de Berne, est composé, non d'individus, mais de familles « habiles au gouvernement ». Parmi ces familles, nous trouvons, au XVIIIe siècle, celle de Haller.

La famille Haller est bien une « famille régnante », mais l'une des moins favorisées, — aux confins du patriciat et de la simple bourgeoisie. Elle n'a point, en effet, une origine très ancienne. Elle apparaît pour la première fois, au milieu du XVe siècle, à Wyl dans la principauté de Saint-Gall. C'est à Wyl qu'en 1487 naît Jean Haller, dit le Vieux. Ce Jean Haller étudie la théologie à Erfurt, où il a comme compagnon Luther ; il reçoit les ordres, est en 1510 vicaire à Schwyz, en 1520 curé de Berne. Il embrasse la Réforme, se marie, et se réfugie à Zurich en 1525 ; en 1531, il est tué aux côtés de Zwingli sur le champ de bataille de Cappel. Son fils aîné, Jean, dit le Jeune, né en 1523, fait ses études théologiques à Tubingue, Marbourg, Leipzig, voyage, devient en 1547 premier archidiacre du Grossmunster à Zurich, est appelé en 1548 à Berne et reçoit, la même année, le droit de bourgeoisie ; il meurt en 1575, après avoir réorganisé l'Eglise protestante bernoise, dont il fut le doyen. Ses nombreux ouvrages d'exégèse et de morale lui conférèrent une incontestable renommée, pour le plus grand avantage de ses descendants [1].

Dès 1577, la famille est représentée au Grand Conseil, et dès 1588 au Petit Conseil souverain. De fait, la plupart de ses membres durent se contenter de fonctions subalternes. Mais, sous l'ancien régime, les fils embrassaient généralement

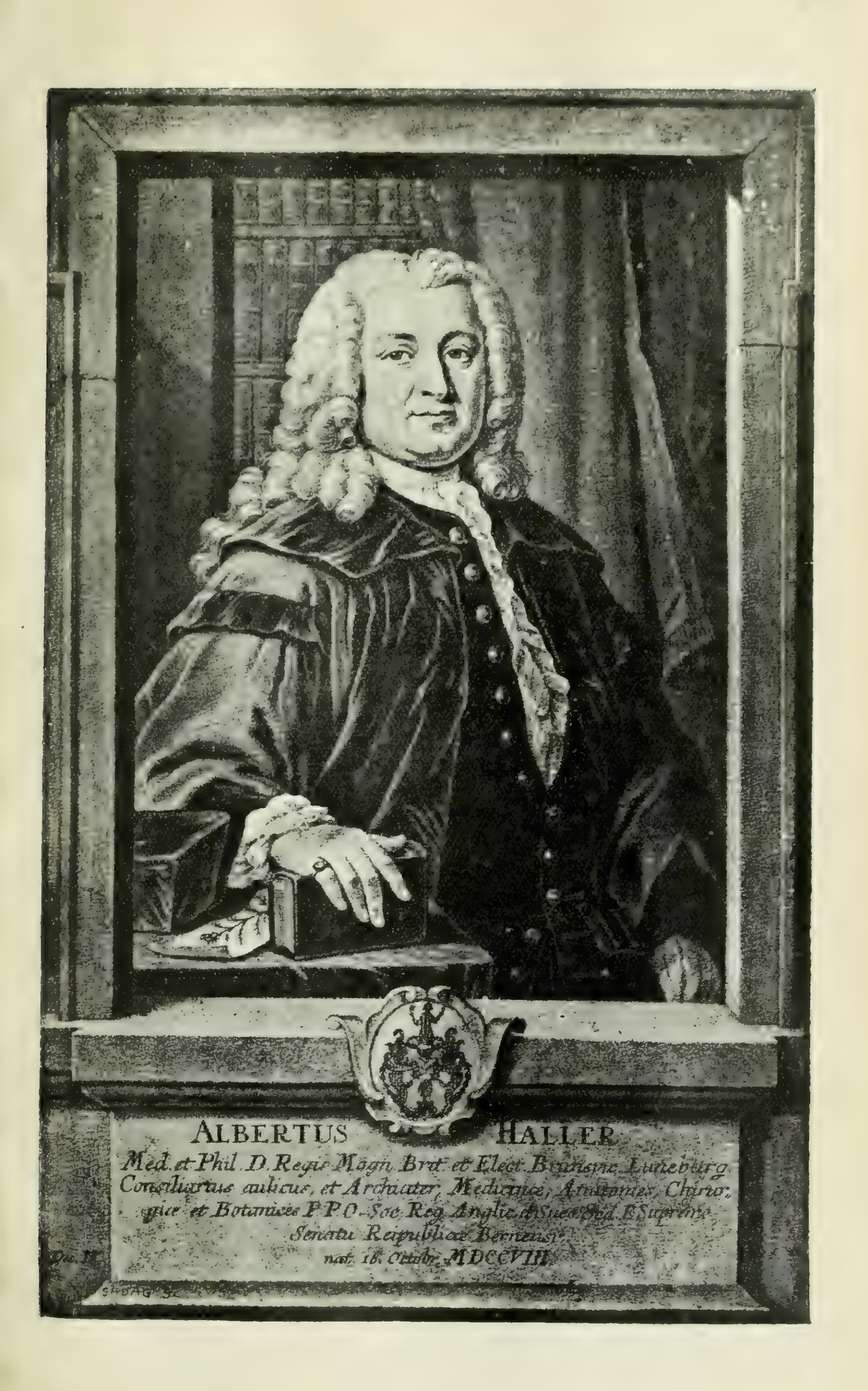
[1] Cf. *Almanach généalogique suisse*, Bâle, 1905, p. 178 s.

la même carrière que les pères : c'est dire qu'à l'exemple des deux grands ancêtres, les Haller étaient volontiers humanistes ou gens d'Église. Un atavisme se forma, dont va plus tard bénéficier notre grand homme. Les Haller, en effet, se distinguaient dans l'ensemble du patriciat bernois par des goûts intellectuels très marqués, mais aussi par leur piétisme et leur intransigeance en matière religieuse. Les quelques petites charges publiques qui leur étaient confiées leur laissaient d'ailleurs des loisirs. Ils n'étaient pas riches. Ils vivaient modestement à la campagne. Ils avaient la réputation d'être nerveux, d'une « humeur singulière », renfermés, hypocondres. Le père de notre poète, Nicolas-Emmanuel (1672-1721) n'était point facile à vivre ; il fut d'ailleurs un juriste distingué qui, d'après Zimmermann [1], aurait en 1705 refusé une chaire à l'Université d'Utrecht. Son fils aîné, Jean-Antoine, qui avait pris du service dans le Brandenbourg, y mourut, dit-on, de « heimweh ». Un deuxième fils, qui se nommait Nicolas-Emmanuel comme son père, après avoir porté les armes à la solde du roi de France, fonda plus tard la première librairie de Berne, — librairie célèbre et qui existe encore, — et devint ainsi l'éditeur des œuvres de son frère ; il était en outre un érudit et un philologue [2].

Ainsi donc, Albert de Haller, né le 16 octobre 1708, — cadet maladif mais extraordinairement précoce de cinq enfants, — doit à sa famille un profond sentiment religieux, un goût inné pour les sciences et les lettres, une extrême sensibilité, ce besoin, qu'il éprouvera toujours, de la nature et de la solitude.

[1] J.-G. Zimmermann, *Das Leben des Herrn von Haller*, Zurich, 1755, p. 5.

[2] Pour tous détails, cf. Hirzel, op. cit., Introd., p. III-IV.


ALBERTUS HALLER
Med. et Phil. D. Regis Magn. Brit. et Elect. Brunsvic. Luneburg.
Consiliarius aulicus, et Archiater, Medicinae, Anatomes, Chirurgiae et Botanices P.P.O.
Senatu Reipublicae Bernensi
nat. 16. Octobr. MDCCVIII

Mais ce qu'il doit au milieu très déterminé du patriciat de Berne est, à notre point de vue, plus important, plus intéressant que l'influence exercée par sa famille, par l'atavisme, et par les circonstances d'une jeunesse studieuse et solitaire. En effet, le « milieu bernois » a fortement agi sur la pensée, sur la philosophie, sur la religion, sur la doctrine, sur la sensibilité même et sur l'activité de Haller magistrat moraliste, poète et savant. De quelle manière? Pour bien répondre, il est nécessaire d'étudier brièvement et de définir ce milieu.

Fondée en 1191 par le duc Berthold V de Zæhringen, la ville de Berne est, à l'origine, une institution toute militaire. Le puissant, rigide et ambitieux recteur de la Bourgogne Transjurane avait reçu de l'Empire la mission de réduire la noblesse féodale, et en particulier la noblesse romande. Car cette noblesse cherchait à se rendre indépendante de l'autorité impériale, trop éloignée pour ne pas être fictive. La méthode que les Zæhringen appliquèrent donc dans tout le pays à eux confié, fut précisément d'opposer des villes libres aux seigneurs féodaux. Bâtie sur un domaine impérial, la nouvelle cité jouissait d'une situation privilégiée, grâce à laquelle il lui fut possible de se gouverner elle-même. Mais il fallait vivre : la ville était presque dépourvue de territoire et, de toutes parts, de puissants ennemis la menaçaient. L'histoire primitive de Berne est un magnifique exemple de lutte pour l'existence d'une collectivité : armée de ses franchises, de la protection impériale accordée par la « Handfeste » de 1218, de la Constitution de 1295, la république urbaine s'organise, elle s'impose à elle-même une stricte discipline. Cette discipline qui subordonne l'individu, quel qu'il soit, noble ou manant, au bien public, tel est le premier caractère du jeune Etat ; Etat encore essentiellement démocratique, ouvert à tous, même aux serfs, et que les humanistes se plairont plus tard, et non sans fondement, à comparer à Sparte. D'ailleurs, on craint l'oligarchie et l'on

édicte de nombreuses lois dans le sens de l'égalité sociale. Cette première période de l'histoire de Berne, jusqu'à la victoire définitive remportée en 1339 à Laupen sur les féodaux coalisés, n'est qu'une longue guerre. En 1218 la cité ne possède qu'une banlieue et des droits sur quelques villages ; en 1339, elle s'est rendue maîtresse de l'Oberland et d'un vaste domaine entre l'Aar et le Jura. Elle peut désormais prendre l'offensive et se conduire en république. En 1353, ayant besoin d'alliés puissants, Berne entre dans la Confédération suisse ; à la même époque, elle se trouve en possession de son territoire naturel ; la deuxième période de son histoire est close.

La troisième, — de 1353 à 1536, — sera la plus glorieuse. La politique bernoise cesse d'être municipale ou intérieure pour devenir européenne. La République, successivement aux prises avec les Habsbourg, la Savoie, la Bourgogne, le Saint Empire, abaisse les uns après les autres de grands princes, défait de redoutables armées, conquiert l'Argovie, une partie du Pays de Vaud après Morat, et, après la Réforme, le Pays de Vaud tout entier, avec, momentanément, celui de Gex et le Chablais ; vaste étendue, — à peu près la moitié de la Suisse actuelle, — de bailliages et d'alliés dont, jusques en 1798, la Ville de l'ours sera la capitale. Mais cette prospérité ne va point sans d'importantes modifications dans le gouvernement intérieur. La commune, c'est-à-dire l'assemblée générale des bourgeois, est, depuis longtemps, devenue trop nombreuse pour diriger elle-même les affaires ; le pouvoir, nécessairement, tombe dans les mains des Conseils. Pourtant, on consulte parfois encore, quand il s'agit de graves entreprises, le peuple de la ville et des campagnes allemandes. C'est avec l'assentiment positif de ce peuple qu'en 1536 on décide la conquête du Pays de Vaud. Mais on voit, à la suite de cette conquête, la politique bernoise changer d'orientation : de militante elle devient conservatrice, et c'est la dernière période.

Il faut bien songer à l'administration de si vastes domaines : le bourgeois de l'ancienne ville impériale dépose le casque et prend le sac et la balance, le soldat fait place au fermier. Ce fermier méfiant, réfléchi, cauteleux, a tout le génie de sa profession ; il est patient, mais il agit parfois trop tard et avec trop de rudesse. Dans la Confédération même, au moment de la Réforme, Berne, par ses prudentes hésitations, n'a point laissé que de perdre une partie de son prestige : Zurich, désormais, avec Zwingli, joue le premier rôle. En revanche, dans sa sphère propre, tandis que les Cantons s'absorbent et s'énervent en des guerres civiles et religieuses, avec une volonté inlassable et une admirable méthode, Berne poursuit la réalisation de sa « pensée d'Etat », de son « Staatsgedanke ». Cette « pensée d'Etat » est tout un corps de doctrines politiques : il faut reconquérir à l'ouest les anciennes limites de l'Helvétie romaine ; affermir la République, à l'intérieur par une sage administration, à l'extérieur par une diplomatie habile. Cette diplomatie s'appuie d'une part sur la France avec laquelle il vaut mieux s'entendre que d'entrer en conflit : — de là toute une série de capitulations militaires, — d'autre part sur la Suisse elle-même que Berne a tout intérêt à rendre de plus en plus forte : — de là, ce rôle de conciliateur auquel nous sommes redevables d'exister aujourd'hui. Enfin Berne, qui craint toujours la Savoie, les Habsbourg et la France, se veut assurer des grands passages stratégiques et des marches qui s'ouvrent sur son territoire : l'évêché de Bâle, Neuchâtel, le Valais et Genève, qui lui doit son indépendance, deviennent ses alliés et ses protégés et, plus tard, deviendront, grâce à cette même politique, membres intégrants de la Confédération. Cependant, l'absolutisme s'affermit dans la République durant tout le cours du XVIIe siècle. L'ancienne bourgeoisie, qui se considère comme la reine et maîtresse de la ville et des pays sujets, se réclame du droit divin. Tandis qu'autour d'elle augmente la population des non-bourgeois,

cette bourgeoisie ne cesse de se restreindre. Dès le XVIe siècle, une aristocratie est en voie de formation En juin 1660, on décide de ne plus recevoir de nouveaux bourgeois pendant dix ans, et le délai indéfiniment se prolonge. En 1680, les familles aptes au pouvoir sont inscrites sur un registre spécial que l'on ne rouvrira plus guère. C'est le patriciat, l'oligarchie.

* * *

Haller fut magistrat, c'était son ambition suprême ; à quelle constitution a-t-il juré obéissance ?

A la fin du XVIIIe siècle, si le gouvernement de Genève est la forme la plus démocratique du patriciat municipal, celui de Berne nous apparaît, en revanche, comme aristocratique essentiellement. Il y a encore quelques différences : à Genève, la classe dirigeante, c'est l'ensemble des citoyens et bourgeois ; à Zurich, ce sont les corporations ; à Berne, ce sont les familles. Mais dans ces trois villes et républiques, nous trouvons les mêmes organes politiques : à Berne, comme à Zurich, comme à Genève, les Deux Cents exercent le pouvoir souverain.

A Berne, comme à Zurich et à Genève, les Deux Cents sont composés du chef de l'Etat, — à Genève le premier syndic, à Zurich le bourgmestre, à Berne l'avoyer en charge, — du Petit Conseil et du Grand Conseil réunis. Le Grand Conseil bernois, créé par la Constitution de 1295 qui, extérieurement, n'a guère varié jusqu'en 1798, est, au XVIIIe siècle, considéré comme détenant le « pouvoir suprême ». Pour être admis au Grand Conseil, il faut être bourgeois, c'est-à-dire membre d'une famille qualifiée ou « regimentsfähig » ; justifier sa bourgeoisie par la possession ou l'acquisition d'une maison en ville ; — avoir vingt-cinq ans si l'on est marié, ou trente si l'on est célibataire ; — se faire inscrire sur les registres de l'une des douze abbayes ou corporations. Le Grand

Conseil ne pouvait guère, d'ailleurs, être complet, car, pour contenter le plus grand nombre possible de prétendants, on attendait qu'il y eût au moins quatre-vingts places vacantes avant de procéder aux élections, lesquelles n'avaient donc lieu que tous les huit ou dix ans. En outre, les baillis appartenaient tous au Grand Conseil : il y en avait environ cinquante auxquels la résidence dans les provinces était naturellement imposée. Le Grand Conseil devait, théoriquement, compter près de trois cents membres, y compris l'avoyer président et le Petit Conseil ; de fait, il était rare qu'on en réunît plus de deux cents. Ces quelque deux cents représentaient un fort petit nombre de familles : en 1790, on fixa ce nombre à un minimum de soixante-seize[1]. Parmi ces familles, on accordait la préséance aux six maisons nobles qui formaient la première classe du patriciat[2] ; cette préséance, source de bien des jalousies, fut supprimée lorsqu'en 1783 une décision officielle accorda le droit de se parer de la particule à toutes les familles qualifiées ; — ce qui fit dire méchamment à Frédéric de Prusse : « Messieurs de Berne se sont déifiés. »

La direction effective des affaires appartenait au Petit Conseil, dit également « Conseil journalier », parce qu'il se rassemblait tous les jours. Ses membres, fort mal payés et soumis à une besogne écrasante, étaient au nombre de vingt-sept : l'avoyer en charge, qui présidait le Grand et le Petit Conseils ; les quatre bannerets représentant les quatre quartiers de la ville ; deux conseillers secrets, délégués du Grand Conseil ; enfin, vingt sénateurs, parmi lesquels le second avoyer, suppléant de l'avoyer en charge, et les deux trésoriers « allemand » et « romand ». Pour être sénateur, il fallait remplir une série de conditions très sévères : être au moins le

[1] En 1605, 152 familles avaient donné 325 membres du Grand Conseil : en 1691, 299 conseillers ne représentaient plus que 104 familles.

[2] Maisons d'Erlach, de Diesbach, de Mulinen, de Wattenwyl, de Bonstetten et de Luternau.

troisième de son nom bourgeois de Berne ; — marié ; — âgé de trente ans ; — né dans la capitale ; — appartenir depuis dix ans au moins au Grand Conseil ; — avoir été bailli et fonctionnaire ; — avoir payé tous ses impôts ; — ne posséder enfin ni son père, ni son frère, ni son fils au Sénat. Les membres du Petit Conseil se qualifiaient d'Excellences, — « Leurs Excellences de Berne », — et se faisaient appeler « Magnifiques, hauts et puissants souverains Seigneurs ».

Voici de quelle manière avaient lieu les élections : Le mercredi avant Pâques, les Deux Cents, réunis au Rathaus, procédaient par voie de tirage au sort à l'élection des Seizeniers. Ces seize magistrats, qui demeuraient un an en charge, avaient pour mission d'assister le gouvernement dans ses fonctions exécutives ; ils représentaient les abbayes : Les quatre abbayes à bannière, — c'est-à-dire celles qui fournissaient les bannerets, — avaient droit à deux Seizeniers chacune, les huit autres à un seulement. Pour être Seizenier, il fallait être membre du Grand Conseil et ancien fonctionnaire... Le Jeudi saint, Sénat et Seizeniers s'assemblaient donc et procédaient à la revision du Grand Conseil ; il était d'usage que chaque Conseiller souverain ou Seizenier électeur donnât sa recommandation à son fils ou à son gendre : aussi les filles de sénateur, ou « Barretlitöchter », ne manquaient-elles jamais de prétendants, puisqu'elles apportaient en dot un siège aux Deux Cents.

Le jour de Pâques, les quatre huissiers en grand costume parcouraient la ville et marquaient d'une croix toutes les portes des nouveaux membres. Le lundi suivant, en grande cérémonie, dès huit heures du matin, au son des cloches, les Deux Cents se rendaient à la Collégiale et, de là, au Rathaus. En tête, les huissiers en manteau rouge et noir, le bâton à la main ; puis les deux avoyers, l'avoyer en charge portant le sceptre ; suivaient les trésoriers, les bannerets, les sénateurs, les Seizeniers et tout le Grand Conseil, marchant deux par

deux, chaque magistrat vêtu de noir et l'épée au flanc. Le garde d'Etat, en uniforme écarlate, rendait les honneurs, les officiers saluant de l'esponton.

Au Rathaus, l'avoyer qui allait sortir de charge prononçait un discours et déposait ses insignes. Le secrétaire d'Etat, prenant en main le fameux « Livre rouge », lisait la constitution, et l'on prêtait serment. Ensuite, on passait à l'élection de l'avoyer : les quatre bannerets proposaient un candidat ; les sénateurs délibéraient rapidement sur ce choix qu'ils complétaient, le cas échéant ; le Grand Conseil faisait de même, et l'avoyer était élu après une façon, très compliquée, de tirage au sort. Les avoyers étaient nommés à vie et ils alternaient, chaque année, dans la fonction de chef d'Etat. Ensuite, d'une manière analogue, on choisissait les bannerets parmi les conseillers membres des quatre abbayes à bannière[1]. Le mardi de Pâques, l'avoyer, les bannerets, les Seizeniers et le Grand-Conseil procédaient à la revision du Sénat, confirmaient les anciens membres et désignaient les nouveaux, toujours à l'aide d'un système électoral qui, pour empêcher la cabale et la surenchère, était une combinaison du choix libre et du sort. Les deux Conseils se recrutaient donc, pratiquement, l'un dans l'autre, et, comme le phénix, le nouveau gouvernement renaissait des cendres de l'ancien.

Telle, au XVIIIe siècle, était la constitution de ce fameux patriciat de Berne, que l'on peut justement comparer à ceux de Venise et de Gênes.



Quel état d'esprit une évolution historique déterminée aussi nettement et de telles institutions devaient-elles créer? Cette

[1] Ces quatre abbayes étaient celles des *boulangers*, *bouchers*, *tanneurs* et *maréchaux*. Un banneret demeurait quatre ans en charge, et ne pouvait être réélu qu'après un intervalle de quatre ans. La charge de banneret, autrefois toute militaire, était devenue, au XVIIIe siècle, une sorte de commission des finances publiques.

histoire et ces institutions, quelle influence vont-elles exercer sur la civilisation du milieu bernois, et sur sa culture ?

En Suisse, au XVIIIe siècle, — c'est une question de fait, de statistique, — tous les écrivains, tous les esprits supérieurs sortent des classes dirigeantes, des aristocraties, du clergé ; ils sont en grande majorité, — à l'exception des Balthassar, de Zurlauben, du baron d'Alt et de quelques autres, — des protestants. Or, à cette époque, le protestantisme est une religion d'Etat, soumise au contrôle des gouvernements qui approuvent ou même imposent les formules et les consensus. Dans ces circonstances, encore une fois, il est aisé de le comprendre, les intelligences même les plus libres ne peuvent qu'obéir à des préoccupations morales, pédagogiques, — et politiques. A Berne, les préoccupations politiques vont primer nécessairement toutes les autres, puisque l'aristocratie, façonnée par plus de six siècles d'histoire, n'existe que pour gouverner. En réalité, nous pouvons parler ici d'une véritable « déformation professionnelle ».

En effet, au XVIIIe siècle, soixante-seize familles détiennent pratiquement tout le pouvoir. Tout le pouvoir, c'est-à-dire les quelque deux cents sièges des Conseils, les cinquante-deux bailliages et en outre les commissions administratives au nombre de plus de quarante, de la « Chambre de réformation » qui édicte les lois somptuaires à celle de la taxe des viandes ! Ajoutons encore les places d'officiers dans les régiments entretenus par Berne au service de l'étranger : deux en Hollande, un troisième en France, le dernier en Sardaigne[1] ; et nous voyons que, pour nous servir d'une expression commerciale, l'offre dépassant la demande, le patricien bernois est rigoureusement obligé, ou de porter les armes, ou de se

[1] En Hollande, en 1772, régiments de May et de Stürler ; en France, même époque, d'Erlach ; en Sardaigne, de Tscharner. Sans compter les compagnies bernoises dans les différents corps de Gardes suisses, et les troupes non avouées.

vouer aux affaires publiques. Embrasser une autre carrière, c'est déserter : à peine veut-on consentir à faire une exception en faveur des ecclésiastiques ; mais servir l'Eglise, c'est encore servir l'Etat.

L'éducation d'un jeune Bernois ne peut donc avoir qu'un but : les affaires publiques. Et cela même en dehors du patriciat, tant est forte, bien que naturelle, la contagion de l'exemple. Le père de ce médecin Ritter qui fut l'un des amis les plus intimes de Haller, déclarait à son fils que « le plus haut point du bonheur terrestre et l'unique fin digne de tous les efforts d'un bourgeois, c'est le gouvernement. » Mais il y a mieux encore : tandis que végétait l'instruction publique, tandis que les efforts pour améliorer la culture des hautes classes demeuraient vains, un seul établissement : l'« Etat extérieur », ne cessait, de siècle en siècle, de prospérer.

Institution singulière, mais hautement significative, car elle résume toute l'histoire morale de Berne. D'après la légende, l'Etat extérieur, — l'« Æussere Stand », — aurait été fondé par les Zæhringen eux-mêmes. La réalité est presque aussi glorieuse : A l'origine de la République, et surtout aux XIV[e] et XV[e] siècles, il s'était formé, à Berne comme ailleurs, en marge des milices régulières, des bandes de jeunes gens et d'aventuriers, connues sous le nom de « Fryharste ». Après la conquête du Pays de Vaud, ces bandes proprement dites ayant été dissoutes, les fils des vieux bourgeois de Berne organisèrent une société militaire qui, de 1556 à 1684, se transforma peu à peu en une sorte d'institut préparatoire à la vie publique et aux fonctions officielles. Au XVIII[e] siècle, l'« Æussere Stand » était devenu l'image réduite de la République entière : on y retrouvait le Conseil des Deux Cents, le Petit Conseil, des sénateurs, des avoyers et des gouverneurs dont les résidences fictives portaient les noms de vieilles ruines féodales, comme le prétendu bailliage de Habsbourg : l'un même de ces bailliages « pour rire » s'appelait Château-

pucelle. Très gravement, ces jeunes Bernois s'exerçaient au pouvoir en imitant ce que faisaient leurs pères ou leurs frères plus âgés : ils procédaient à des élections avec tout le cérémonial réglementaire, ils édictaient et discutaient des lois ; ils géraient même des finances et une dette publique relativement considérables puisqu'en 1728 et en 1729, l'Etat extérieur se fit construire, rue de l'Arsenal, un hôtel qui coûta dix mille couronnes. On se livrait également à des exercices d'éloquence, on étudiait des procès et des problèmes juridiques, et surtout l'on organisait des parades et des fêtes champêtres qui étaient le rendez-vous du public lettré et du monde élégant. L'Etat extérieur, — auquel l'éditeur lausannois Marc-Michel Bousquet dédia en 1749 sa belle édition des *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, — se prenait fort au sérieux, et il le fit bien voir au comte Frédéric de Stolberg qui l'avait, en 1794, accusé, quelque peu gratuitement, d'avoir dégénéré [1]. Il ne laissait point d'ailleurs de posséder une réelle influence : lui appartenir était, on le comprend, une recommandation, et il avait même le droit de proposer des candidats au Grand Conseil. Sa devise : « Imitamus quod speramus », résume ses aspirations et son esprit. Ajoutons que l'Etat extérieur, à la fin du XVIII[e] siècle, subit, comme toute la jeune génération, l'influence de Rousseau [2] ; il se montra toujours, d'ailleurs, beaucoup moins exclusif que le gouvernement réel [3].

[1] Cf. R. Steck. *Ein Konflikt zwischen dem Bernischen äusseren Stand und dem Reichsgrafen Friedrich Leopold zu Stolberg*, 1795. *Neues Berner Taschenbuch*, 1906, p. 288 s. ; — *Des Grafen Friedrichs Leopold zu Stolberg, etc. Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien, etc.*, 1794, tome I, p. 186.

[2] L'Etat extérieur ne réalisait-il point l'Ecole des hommes d'Etat, cette utopie chère à Rousseau, Balthassar et Bodmer ?

[3] A la fin du XVIII[e] siècle, dans l'Etat extérieur, 59 familles patriciennes (sur 76) étaient représentées contre 94 de la petite bourgeoisie et des artisans.

*
* *

Au XVIII[e] siècle, de tous les États d'Europe, Berne était celui dont l'administration passait pour la meilleure. Les campagnes frappaient les voyageurs, — qui sont unanimes, — par leurs cultures soignées et leurs riches villages. Nulle part on ne trouvait routes si larges et si bien entretenues, ponts si bien construits, rivières pourvues de digues aussi solides. Le patriciat était renommé par son impartiale, exacte et rude justice, la sagesse à l'antique de ses magistrats, et des légendes couraient sur son fabuleux trésor. Mais, au point de vue moral, au point de vue de la culture, ce bel ordre cachait assez mal une médiocre uniformité et cette forte discipline avait dégénéré en caporalisme.

« On reproche souvent à la démocratie, dit M. Geiser[1], d'exercer partout une influence égalisante, d'abaisser le niveau intellectuel et d'être un obstacle au libre développement des hommes de mérite. » En réalité, l'oligarchie bernoise devait nécessairement avoir des inconvénients identiques : En faisant de la seule politique le but suprême de la vie publique et privée, elle atrophiait, elle abolissait tout le reste. Il lui a manqué ce qui demeurait encore, à la même époque, la gloire immortelle de Zurich ou de Genève : la culture. Tout, à Berne, tendait aux honneurs et aux emplois, et l'on considérait forcément comme dangereuses ou inutiles la pensée libre, les sciences, les lettres. La constitution même du patriciat avait créé une sorte de « type social » : des droits et des devoirs communs et strictement délimités, une sphère d'action restreinte, l'esprit de corps, la discipline, tout cela mettait les patriciens en garde contre ce qui, dans leur manière de penser ou d'agir, pouvait singulariser, paraître trop

[1] *Beiträge zur Bernischen Kulturgeschichte des XVIII. J. Neujahrsblatt der Litterarischen Gesellschaft Bern*, 1891, p. 3. Nous devons à M. Geiser la plupart des détails cités ici.

personnel et trop individuel. On avait réussi à supprimer l'émulation, mais non à bannir l'intrigue et la cabale ; on avait créé une médiocrité générale et conventionnelle[1].

La doctrine politique du patriciat, — doctrine dont on ne saurait méconnaître la grandeur, — avait, elle aussi, dégénéré en routine. Cette organisation, admirable en temps de guerre et de lutte pour l'existence, s'était profondément rouillée. Un conservatisme étroit, exclusif et soupçonneux, essentiellement négatif, régnait en maître. « L'égoïsme des familles de gouvernement, déclare un témoin peu suspect, éteint toutes les espérances des Sujets ou des Bourgeois du second ordre à parvenir jamais aux charges, à moins que des cas fortuits, et toujours des services signalés ne leur en ouvrent le chemin[2]. » Les patriciens se reposaient trop paisiblement sur les lauriers de leurs ancêtres. La politique leur laissait des loisirs qu'ils ne savaient comment employer ; de là, l'oisiveté, la frivolité, la prépondérance des influences étrangères, le jeu, le luxe et parfois la débauche. Lauffer lui-même, l'historiographe officiel, pouvait écrire à un ami étranger : « S'il y a, dans le monde, un endroit d'où est bannie la liberté d'écrire, c'est Berne. On nous enlèverait même la liberté de penser, si la chose était possible[3]. » La censure y était plus sévère que partout ailleurs en Suisse. Chaque éditeur ou imprimeur se voyait contraint à prêter serment à des règlements draconiens. Car le gouvernement de Berne avait pour maxime de ne souffrir en aucune façon qu'on s'exprimât librement à son sujet. « Nulle régence, dit Stapfer, ne fut plus antipathique à toute espèce de publicité et même de critique bienveillante[4]. » En vertu de ce principe,

[1] Il va sans dire, et M. Geiser ne l'a point fait assez remarquer, que les exceptions étaient nombreuses ; mais elles demeuraient des exceptions, l'« atmosphère collective » restant réfractaire à la vie intellectuelle.

[2] Zurlauben, *Tableaux de la Suisse*, tome II, art. 49 : « Mœurs », p. 166.

[3] Geiser, op. cit., p. 13.

[4] Cit. par E. von Rott, *Bern im XVIII. J.* ; Berne, 1901, p. 104.

— de cette crainte maladive de toute critique, de ce manque de confiance qui caractérise le patriciat de Berne à son déclin, — on tolérait des romans français licencieux et l'on proscrivait, par prudence, les *Deliciæ Urbis Bernæ* de Grouner, ouvrage tout à la louange de la Ville et République. Alors que les journaux étrangers étaient remplis des troubles de Genève, le silence régnait à Berne, sur des événements « aussi scandaleux, et d'aussi mauvais exemples. » En 1788, le professeur Meiner, de Gœttingue, avait publié des *Lettres sur la Suisse* presque unanimement favorables au patriciat : « De quoi se mêle donc cet impertinent ? déclarait-on dans les sphères officielles, nous n'avons que faire de ses éloges [1]. » Berne, qui se donnait beaucoup de peine pour assurer à ses sujets le bien-être matériel le plus complet possible, ne permettait point que ces derniers manifestassent d'autres désirs, politiques ou intellectuels.

On comprend, dans ces conditions, l'insuffisance de l'instruction publique et privée. Le patricien vivait de vieux préjugés et de vieux systèmes : on lui inspirait, dès l'enfance, un respect aveugle à l'égard de l'autorité infaillible, la haine du catholicisme et la crainte des idées nouvelles. Le jeune Samuel de Werdt demandait, un jour, à son père quels bons ouvrages il pouvait lire ; son père lui répondit : « Les bons ouvrages, ce sont la Bible, la Confession helvétique, les chroniques de Berne, les lois et les ordonnances ; tout le reste est pernicieux ! » Ne sachant par quoi commencer, le jeune Samuel se mit aux ordonnances ; il y en avait quatre mille [2] ! Généralement, d'ailleurs, on confiait à des précepteurs plus ou moins capables, — des Vaudois en général, — l'éducation des fils de famille.

En réalité, les hommes intelligents et cultivés, — et, malgré tout, ils n'étaient point rares à Berne, — ne s'occupaient

[1] Geiser, p. 12. — [2] Id., p. 29 s.

guère que d'histoire nationale : encore une conséquence de la « déformation professionnelle », car l'histoire, c'était la « science du gouvernement », comme on disait alors. Ainsi Bernard de Tscharner, l'auteur d'une *Histoire de la Suisse* en trois volumes, fort agréablement écrite mais partiale ; ainsi Alexandre-Louis de Wattenwyl (1714-1780), et surtout le fils du grand Haller : Gottlieb-Emmanuel (1735-1786), auquel nous devons une excellente *Bibliothèque de l'histoire suisse*. D'ailleurs, il le faut bien reconnaître, la situation même de Berne, à la frontière des langues, était défavorable aux progrès de la culture. Les mœurs y apparaissaient comme un mélange de coutumes allemandes et de modes françaises : la vie de société, la « politesse » et les « manières » venaient, plus ou moins déformées, de Versailles ou de Paris ; on parlait français dans les salons ; en revanche l'érudition et la science s'appliquaient à suivre les méthodes allemandes. On méprisait le dialecte national ; on ne possédait en somme aucune langue. Mais les magistrats et les professeurs écrivaient et s'exprimaient en latin avec beaucoup d'élégance : preuve que la tradition humaniste survivait encore.

Une seule société a pu prospérer à Berne : la *Société économique*, fondée en 1758 par Tschiffeli ; mais elle dut se résigner à ne point sortir des prés et des bois. Quant à l'*Helvetische Gesellschaft* de Schinznach et d'Olten, le gouvernement ne cessa de lui être hostile.

Les écoles étaient médiocres, tout juste suffisantes pour former des ecclésiastiques. A huit ans, l'on entrait dans la *Literaturschule*, où l'on apprenait la religion et les langues anciennes avec un peu d'histoire, de géographie, de calcul, de chant et de dessin. A seize ans, on passait à l'Académie : deux années d'éloquence et trois de philosophie, plus quelques branches secondaires. L'instruction primaire était d'ailleurs gratuite pour les bourgeois de Berne et ceux des villes municipales. De toute façon, il était impossible de faire à Berne

des études scientifiques sérieuses ; aussi la jeunesse cultivée allait-elle achever de s'instruire dans les universités étrangères, en particulier à Tubingue et à Leyde.

On s'aperçut, mais trop tard, des inconvénients de cet état de choses. En 1787, sous l'inspiration de Charles-Victor de Bonstetten et des professeurs Ith et Tscharner, on décida de fonder un *Institut politique* (toujours la « déformation professionnelle »), dont le programme, qui nous a été conservé, est singulièrement bien compris. Mais cette entreprise n'eut aucun succès. La conspiration de Henzi, — un poète, un « intellectuel », — fit peur, et l'on se méfia de l'instruction toujours davantage. En 1792, l'Institut fut fermé.

II

Situons maintenant dans le milieu du patriciat de Berne un homme comme le grand Haller. Comment va-t-il se comporter ? Tout d'abord, c'est, dans l'ardeur de la jeunesse, des premiers travaux, d'une culture supérieure rapidement acquise, une réaction violente contre une société dont on a vite fait de mesurer l'étroitesse. Puis, lentement, par la force même du « heimweh », du patriotisme, de l'atavisme, de concession en concession, à cet âge mûr où la gloire intellectuelle ne peut plus satisfaire, on arrive à se rapprocher du milieu lui-même, à y rentrer enfin complètement. C'est toute l'histoire du patricien bernois Albert de Haller.

Le jeune Haller, élevé à l'écart, à la campagne, par un père assez éclairé pour ne point condamner toute science comme inutile, dangereuse et méprisable, a subi moins qu'un autre ce que nous avons appelé la « déformation professionnelle » des Bernois. On ne pouvait guère, dans sa famille, ambitionner pour lui de très hautes charges. D'ailleurs, son étonnante précocité fit bien voir qu'une autre destinée l'atten-

dait. Son éducation fut donc meilleure que l'éducation généralement imposée aux jeunes patriciens. Et pourtant, que de lacunes dans un enseignement routinier et tout alourdi de scolastique ! Haller l'a reconnu lui-même. Son premier maître fut, cela va sans dire, un précepteur. Ce précepteur se nommait Abraham Baillodz, pasteur vaudois destitué, brave homme, attaché à son élève, mais le type du « mômier » et du pédant : en 1718, à l'âge de dix ans à peine, le petit Haller décocha contre ce mentor qu'il n'aimait guère une satire en vers latins[1]. Lorsque Baillodz eut enfin terminé sa tâche, on mit son ancien élève au gymnase de Berne ; voici quelle était la méthode en usage dans cet établissement, d'après le témoignage de J.-J. Ritter, l'ami de Haller et plus tard médecin presque aussi fameux que lui : « Je dus, c'est donc Ritter qui parle, apprendre par cœur les règles dans une grammaire latine, et j'étais incapable encore de comprendre le latin. On me faisait étudier les conjugaisons et les déclinaisons sans texte explicatif, sans commentaire allemand. On m'obligeait à réciter comme un perroquet le *Syllabum græcolatinum* de Pasor[2]. » Si Haller ne se laissa point rebuter, comme son futur collègue, par une discipline aussi défectueuse, c'est qu'il en savait déjà plus long que tous les régents du Gymnase : il écrivit en grec le travail d'admission qu'on exigeait en latin. D'ailleurs, il ne séjourna qu'un an, de 1721 à 1722, dans le collège officiel de Berne[3].

Donc, en 1722, Haller quitte Berne pour se vouer à l'étude de la médecine et des sciences. On le retrouve à Bienne auprès d'un parent éloigné, le chirurgien Neuhaus. En 1723, il est à Tubingue ; en 1725, à l'Université de Leyde où il suit l'enseignement de Boerhaave ; en 1726, il visite la Hollande et

[1] Cf. Hirzel, *A. v. Haller's Gedichte*. Introd., p. V.

[2] Témoignage cité par Börner : *Nachrichten von den Lebensumständen berühmter Ærzte*, Wolfenbüttel, 1752, tome II, p. 89.

[3] Hirzel, p. IX.

une partie de l'Allemagne ; en 1727, ayant reçu le solennel bonnet de docteur, il se rend en Angleterre et puis à Paris. En 1728, il est à Bâle, auprès du mathématicien Bernoulli, du physicien Stähelin et du poète Drollinger : c'est l'époque où il compose ses grands poèmes philosophiques. En 1728, après un « voyage botanique » à travers le Jura et les Alpes, il s'établit définitivement à Berne comme médecin.

Comme médecin, le jeune Haller, — il avait vingt ans, — eut, tout d'abord, auprès de la société bernoise, beaucoup de succès. Les clients ne manquèrent point à ce docteur qui, à l'âge où tant d'autres ne font que débuter, allait être l'un des maîtres de la science universelle. Et puis, il guérissait. Mais Haller ne se contentait point de guérir, d'ausculter, d'opérer, de prescrire des remèdes : il travaillait, il écrivait, il publiait ; même le bruit courait qu'il composait des vers. Le moyen de ne se point rendre suspect ! En outre, comme il préparait de longue main sa *Description des plantes suisses*[1], il entreprenait de fréquentes ascensions dans les montagnes les plus proches de la ville ; et les bons Bernois, lorsqu'ils le voyaient revenir, le soir, couvert de poussière et chargé d'une énorme botte de fleurs, se moquaient de lui lourdement : « Le docteur Haller a-t-il des vaches à nourrir[2] ? »

Haller, en effet, se distinguait, se singularisait. Tort irréparable. A ce tort, il ne tarda point, dès son arrivée à Berne, à en ajouter un nouveau, bien plus considérable, presque un crime : il écrivit, en avril 1731, — à l'usage d'un ami qui s'empressa d'ailleurs de faire circuler le manuscrit, — et il publia en 1732, dans l'*Essai de poésie suisse*, la fameuse satire intitulée *La corruption des mœurs*[3]. En effet, le jeune savant

[1] *Enumeratio stirpium helveticarum*. Gœttingue, 1742. L'*Historia stirpium indigenarum Helvetiæ, etc.* (3 vol. fig., Berne) parut en 1763.

[2] Cité par Ad. Frey (d'après Zimmermann), p. XV de l'Introd. de *Haller u. Salis-Seewis*, coll. Kürschner, vol. 41, 2e série.

[3] *Die verdorbenen Sitten*.

s'était fait de nombreuses illusions sur sa propre patrie : à l'étranger, en des États monarchiques, la République bernoise, idéalisée, lui apparaissait, dans un décor d'Alpes et de campagnes, comme le pays de la liberté et des mœurs ; mais, à peine revenu dans sa ville natale, Haller, observateur excellent[1], aperçut clairement les vices, petits et grands, de la société dont il faisait malgré tout partie. Jeune, ardent, il voulait servir son pays, être utile ; il savait qu'il en était capable : on comprend qu'il se soit écrié avec Juvénal : « Difficile est satiram non scribere[2]. »

C'est au mouvement de réaction contre l'influence française qu'il faut rattacher les deux satires de Haller : *La corruption des mœurs* et *L'homme du siècle*[3], cette récidive. Pour l'instant, bornons-nous à en dégager le sens. Ces vers n'ont de révolutionnaire que l'apparence ; Haller attaque les modernes patriciens, mais il défend l'ancien patriciat : il prend, en somme, position parmi les conservateurs et à la suite d'un Béat de Muralt. Mais les satires nous révèlent surtout le patriotisme de l'auteur, et son goût inné pour les choses politiques. Haller n'est pas encore magistrat : il est déjà citoyen, et il s'affirme comme tel.

Néanmoins, ces deux œuvres, si elles furent un acte de courage, eurent pour le médecin-poète toutes les conséquences fâcheuses d'une imprudence. Et l'on ne peut en vouloir à « Messieurs de Berne » d'avoir tenu longtemps rigueur à ce Juvénal de vingt-quatre ans : Haller avait oublié qu'il vivait dans une petite ville. Il ne fut, d'ailleurs, ni poursuivi, ni molesté ; on se borna à faire autour de lui la conspiration du silence, car il avait un puissant protecteur : l'avoyer Isaac de Steiger (1669-1749). Steiger, oncle de la première femme de

[1] Cf. les observations et notes de voyage contenues dans les *A. von Hallers Tagebücher seiner Reisen*, etc., 1723-1727. Éd. par Hirzel, Leipzig, 1883. — [2] Épigraphe de la *Corruption des mœurs*.
[3] *Der Mann nach der Welt,* dans l'éd. de 1734.

Haller, Marianne née Wyss, était alors, avec le banneret Michel Augsburger, l'un des rares bons esprits de Berne : le type de ces grands patriciens dont la vie donne encore, à notre démocratie actuelle, l'exemple si nécessaire du désintéressement. Isaac Steiger voyait avec tristesse les vieilles mœurs dégénérer, et il condamnait l'exclusivisme du patriciat dont il était le chef. On comprend donc que Haller ait toujours eu pour lui une vénération filiale [1].

Haller ne pensait guère alors aux affaires publiques ; il ne désirait qu'une seule chose : se vouer à l'enseignement. Il voulait servir sa patrie autrement que par la politique, et d'une manière plus haute. Et il déplorait l'hostile indifférence du public et des gens en place à l'égard des choses de l'esprit : « Nos, dum cives esse studemus, philosophi fieri negligemus [2], » s'écriait-il dans un discours latin qui devait lui procurer une chaire à l'Académie. Vain espoir : En 1732, à Berne, parut, sous le titre modeste d'*Essai de poésie suisse* [3], la première édition de ses vers. L'édition eut en Allemagne et à Zurich, dans le cercle de Bodmer, un succès tel qu'en 1734 on dut réimprimer l'ouvrage. Mais, aux yeux des Bernois, elle contribua,— la chose était inévitable, — à rendre l'auteur encore un peu plus suspect. L'*Essai de poésie suisse* renferme, en effet, un certain nombre de poèmes philosophiques composés sous l'influence de Bacon, Leibnitz, Bœrhaave et des déistes anglais. Les magistrats et les pasteurs qui, nouvelles oies du Capitole, veillaient sur la « pure doctrine », froncèrent gravement les sourcils ; et l'ancien précepteur de Haller, Abraham Baillodz, crut de son devoir d'intervenir : « Soyez donc sur vos gardes, mon cher ami, soyez circonspect et, sans faire le

[1] Cf. Hirzel, op. cit., p. CVIII s.

[2] Extrait d'un discours latin prononcé par Haller le 31 mai 1734 : « Quantum antiqui eruditione et industria antecellant modernos,... » pub. par Hirzel, p. 380 s.

[3] *Versuch schweiz. Gedichte*. Editeur : Nicolas-Emmanuel Haller, le frère du poète.

dévot au delà de ce que votre cœur vous portera à l'être, faites voir quel est le respect et les sentiments que vous avez pour Dieu, soit par parole, soit par écrit, soit surtout par votre conduite[1]. » Le livre ne fut pas mis à l'index ; mais, lorsque Haller, — fort de son traité sur les muscles du diaphragme[2] qui lui avait, à vingt-cinq ans, en 1733, ouvert les portes de l'Académie d'Upsal, — se crut autorisé à briguer la place de médecin de l'hôpital, on lui répondit : « Cette place ne saurait convenir à un poète. » Il ne se découragea point et se consola en composant des vers, — puisqu'il était poète :

> Apaise-toi, mon esprit, et laisse le sort te gouverner ;
> Il sait pourquoi tu dois attendre....
> L'orgueil seul rougit dans l'abaissement,
> Et la présomption dans la médiocrité[3].

En 1734, l'historien Lauffer étant mort subitement, la chaire académique d'histoire et d'éloquence se trouva sans titulaire. Haller, auteur d'un recueil de vers qui s'enlevait en Allemagne ; Haller, qui possédait à fond ses classiques, qui écrivait et parlait le latin avec une rare éloquence ; Haller, dont la numismatique et l'histoire étaient les principales distractions, posa derechef sa candidature. On lui répondit cette fois : « L'enseignement de l'histoire ne saurait convenir à un médecin. » En 1735, grâce à l'intervention de l'avoyer Steiger, il obtint deux compensations assez maigres, fort peu dignes d'un homme déjà célèbre : la place de médecin de la ville, puis celle de bibliothécaire. Il végétait dans cet emploi depuis une année (1736), lorsqu'au grand étonnement de ses compatriotes, — qui ne se doutaient guère de toute la valeur de ce fonctionnaire subalterne, — il fut appelé à l'Université de

[1] Cité par Hirzel, p. CXVI.
[2] *De Musculis Diaphragmatis*, Berne, Haller, 1733.
[3] *Gedanken bei einer Begebenheit*. Ed. Hirzel, p. 116.

Gœttingue comme professeur d'anatomie, chirurgie et botanique. Il quitta Berne au commencement du mois de septembre [1].

* * *

La première période bernoise de la vie de Haller est donc une période de réaction contre le milieu ; la seconde, en revanche, comme nous l'allons voir, peut être définie : période de réadaptation à ce même milieu.

Haller n'avait point trouvé le bonheur à Gœttingue : A peine arrivé, il perdit sa femme, sa chère Marianne, la Doris de ses premiers vers. Cette mort, survenue le 30 octobre 1736, plongea le jeune professeur dans une incurable mélancolie : Haller, atteint corporellement et moralement, souffrit d'un « mal du pays » que vint compliquer une longue crise de doutes religieux ; il semble même, dès cette époque, avoir désiré de retourner à Berne : « Certaines intrigues, écrit-il, et des factions contraires à celle qui me protège me font penser sérieusement à me conserver une retraite. » Il craint l'instable faveur des rois, tout en comparant, non sans amertume, sa situation nouvelle à celle qu'il occupait, hier, dans son propre pays : « A Berne, — nous citons une lettre du 17 décembre 1737, — les uns ont douté que je fusse de quelque utilité en général, d'autres ont douté que je le fusse dans mon art, et la plupart n'ont été que faiblement touchés de ces mêmes talents (puisqu'il faut le dire) qui me font considérer dans ce pays [2]. » Cependant, aux rives mêmes de l'Aar, l'opinion s'était modifiée en sa faveur, grâce aux efforts de quelques amis ; et puis n'avait-il point reçu la consécration de l'étranger ? En 1737, Haller fit un voyage dans son pays natal. Il

[1] Cf. Zimmermann, *Das Leben des Hn. Haller*, p. 109 s., et Hirzel, CLII s.

[2] Hirzel, CLXXVIII, CLXXIX. Les lettres, citées ici, sont toutes écrites en français.

s'y remaria et, comme la saison était favorable, il entreprit dans ses chères montagnes de nouvelles excursions botaniques : c'était faire provision de nostalgie.

Maintenant, en effet, il subit plus que jamais l'attraction de Berne. D'autant plus qu'à Gœttingue, le malheur, décidément, le poursuit : le 1 juillet 1740, il est veuf pour la seconde fois. Ce nouveau deuil marque une date dans l'histoire de son évolution intellectuelle : Haller avait toujours été un chrétien pratiquant, et il n'avait fait que côtoyer le déisme ; il s'enfonça désormais, avec ardeur, autant par piété réelle que pour apaiser les doutes qui le tourmentaient sans trêve, dans l'étude des problèmes religieux, et il devint un « hyperorthodoxe ». D'ailleurs, des polémiques littéraires et philosophiques allaient contribuer à lui rendre le séjour de Gœttingue insupportable.

Le rêve de tout patricien, c'est de gouverner. Il y a peu de temps encore, Haller n'ambitionnait qu'une chose : enseigner dans une école célèbre. Cette ambition réalisée, et bien au delà, l'atavisme réapparaît : voici donc l'illustre savant prêt à renoncer à toutes les académies pour revenir prendre à Berne le rang auquel, par sa naissance, il est en droit d'aspirer. En 1742, il songe à dédier au Conseil son grand ouvrage sur les plantes suisses, et il ne renonce à cette dédicace que sur l'avis d'Isaac Steiger. Au printemps de l'année 1745 il est enfin nommé membre du Grand Conseil ; encore le choix que l'on fit de Haller ne fut-il pas autre chose qu'une concession à la bourgeoisie de Berne qui avait, en 1744, protesté avec vigueur contre l'accaparement des charges par une minorité de familles [1].

* * *

En 1753 seulement, Haller dit adieu pour toujours à Gœttingue. Il abandonnait une chaire qu'il avait rendue fameuse,

[1] Hirzel, CCXXXV s.

des honneurs de toute sorte, une Académie fondée pour lui et dont on l'avait prié de désigner les membres ; il avait refusé les pressantes offres de Frédéric de Prusse et de la Hollande ; il avait, en un mot, presque abdiqué son influence et sa gloire pour... une modeste place de Rathausammann qui venait de lui échoir par le sort. Le « Rathausammann » n'était guère, en effet, qu'un inspecteur de l'hôtel de ville et, dans les grandes occasions, qu'un maître des cérémonies.

Désormais, jusqu'à sa mort, — le 12 décembre 1777, — quelles vont être la situation et l'activité de Haller dans le milieu bernois ? Elles seront, l'une et l'autre, cela va sans dire, considérables. En effet, le nouveau conseiller se voit élever au rang de grand homme patenté, breveté, officiel, du patriciat : sa renommée, c'est presque une fonction. Par patriotisme indiscutablement, mais aussi par ambition, ce même grand homme déploie beaucoup de zèle et cherche, à son tour, « de l'avancement ». La « déformation professionnelle » a repris son empire sur le seul esprit qui semblait lui devoir échapper. Ce que Haller désire, plus qu'il n'a jamais désiré la gloire du savant et les lauriers du poète, c'est, encore une fois, de gouverner. Il rêve d'être bailli : les baillis sont, à Berne, désignés par le sort ; jamais Haller n'a la chance de voir son nom sortir de l'urne ; il faut qu'il se contente de fonctions intérimaires, du 1 février 1762 à la fin de l'année 1763, à Aigle, dans le Pays de Vaud[1]. Pour des raisons autant d'ordre matériel, — Haller fut toujours pauvre, — que d'ordre sentimental, il ambitionne un siège au Sénat, mais le gouvernement réel et suprême lui échappe comme vient de lui échapper le gouvernement d'une minuscule province. En 1768, au moment des troubles de Genève, on l'adjoint, il est vrai, au Petit Conseil, mais à titre temporaire[2]. Et ces déceptions accumulées le font cruellement souffrir : « A Berne,

[1] Hirzel, CCCLXXXIII s.
[2] *Ibid.*, CDX.

anatomie, botanique, tout est inutile et je ne supporte la patrie que sous un angle désavantageux ; » et pourtant, « les souvenirs de la patrie m'attachent ; je suis aussi faible pour elle que si elle était femme,... les moindres faveurs me font oublier mes plaintes[1]. »

Comme Haller menace de retourner à Gœttingue, le 20 mars 1769, afin de se l'attacher d'une manière définitive, le gouvernement de Berne lui accorde une pension de quatre cents couronnes[2]. Car ce gouvernement est habile et s'entend à merveille à employer les hommes. Il sent bien, en effet, que les forces morales dont il a besoin commencent à lui faire défaut. Haller est l'une de ces forces : on l'utilise donc, mais sans jamais lui permettre l'accès du pouvoir, car son influence personnelle pourrait être dangereuse, — tout au moins aux yeux de gens pour qui tout intellectualisme est nécessairement suspect. Voici donc, en résumé, les nombreuses missions pédagogiques ou scientifiques que, dès le premier jour de son arrivée à Berne, on confie à l'illustre savant, pour se dispenser de lui en confier d'autres : on le charge de former des collections de minéralogie et de botanique ; on l'envoie explorer, aux frais de l'Etat, les montagnes et diriger en Argovie des fouilles archéologiques ; on le nomme membre du Conseil supérieur des écoles[3]. En cette qualité, Haller sait d'ailleurs accomplir d'importantes réformes : fondation, à l'Académie de Berne, en 1754 d'un séminaire de philologie classique, en 1766 création d'une chaire d'histoire nationale et d'une chaire d'histoire naturelle. En 1757, avec le conseiller de Bonstetten, — le père de Charles-Victor de Bonstetten, — il est envoyé à Lausanne afin de procéder à une réforme de l'Académie, d'y rétablir l'ordre et la discipline, d'y extirper les fautes et désordres qui s'étaient glissés dans la « pure doctrine de la re-

[1] 1764 ; Hirzel, p. CDVIII et CDIX.
[2] *Ibid.*, CDIX.
[3] *Ibid.*, CCCLXVI, CDX.

ligion [1]. » Haller s'acquitta de cette mission avec une grande largeur d'esprit et beaucoup de bon sens. Il fit augmenter les traitements dérisoires des professeurs et des ministres vaudois; il fit en outre adopter de meilleurs manuels, car, dit-il dans un rapport écrit en 1766, « nous sommes plus à blâmer dans notre époque de ne songer dans l'enseignement de la jeunesse qu'à la prémunir contre les erreurs du papisme, quand les temps ont changé et que l'inimitié des catholiques et des protestants s'est sensiblement atténuée [2]. » Ajoutons que, sur sa demande, Haller fut en 1758 nommé directeur des salines de Roche et de Bex. Il vécut jusqu'en 1764 dans ces belles vallées, riches en bois de châtaigniers, en pâturages pleins de narcisses, et qui descendent lentement vers le lac Léman et les plaines du Rhône. Ce fut la période la plus heureuse de son existence. Il lui fut possible de servir à la fois la République et la science, et, sur un espace restreint, d'accomplir des travaux de colonisateur et de souverain : dessécher des marais, combattre des épidémies, codifier d'anciennes lois et coutumes locales, être l'arbitre des paysans [3].

Nous avons, malgré tout, quelque peine à comprendre aujourd'hui ce revirement subit dans l'attitude de Haller ; et cependant, s'il a flatté le patriciat, ne sont-ils pas nombreux, parmi nos contemporains, les hommes politiques qui flattent bassement le peuple et qui font, sans aucun scrupule, une politique toute matérialiste? De tels reproches ne sauraient s'adresser au grand Bernois. Ses ambitions furent toujours d'un ordre élevé. Je ne saurais lui reprocher, comme l'a fait M. Hirzel [4], quelques dédicaces trop louangeuses à

[1] *La mission d'Albert de Haller à Lausanne*, par le prof. Haag : *Neues Berner Taschenbuch*, 1897, p. 53 s. ; trad. dans la *Revue historique vaudoise*, mars 1900, p. 65 s. ; avril 1900, p. 97 s.

[2] *Revue historique vaudoise*, 1900, p. 69.

[3] Hirzel, p. CCCLXXXIII s.

[4] Page CDXIII (à propos de la dédicace du *Kurzer Auszug einer Beschreibung der Salzwerke zu Ælen*, 1765, Berne).

l'adresse de Leurs Excellences, car c'étaient alors formules obligatoires de politesse officielle. D'ailleurs, comment blâmer cet homme d'avoir été un patricien, un conservateur, d'avoir aimé son pays et le gouvernement de son pays ? Haller, pourtant, ne se payait guère d'illusions. En 1770, il écrit à son ami, le philosophe Charles Bonnet : « Je n'ai aucun goût pour les assemblées criardes de mes concitoyens. Pourquoi m'obstiner à prétendre faire le pilote d'un vaisseau dont l'équipage ne tend pas au même port que moi[1] ? » Mais, lorsque, dans un moment de franchise, il rédigeait ces lignes, il touchait déjà au terme d'une existence pleine de gloire, pleine aussi de souffrances. Malgré la belle unité apparente de la vie et de l'œuvre de Haller, il y a, dans l'une comme dans l'autre, des contradictions, des fissures. De Brugg, le 13 février 1760, son admirateur et disciple, Zimmermann, lui envoyait ce respectueux conseil : « J'aimerais mieux à votre place de retourner à Berne, renoncer à toutes les affaires d'Etat, ne faire ma cour à personne, ne me la laisser faire par personne, ne vivre que pour le monde, sans le voir, et cultiver librement les sciences jusqu'à la fin de mes jours.... Je crois que cette vie privée que vous pourriez mener à Berne serait encore la plus brillante période d'une vie aussi brillante que la vôtre[2]. » Le conseil de Zimmermann était bon ; Haller ne l'a suivi qu'à contre-cœur et par la force des choses : il nous apparaît ainsi comme l'homme qui, possédant le plus, désire le moins et ne le peut obtenir. Il faut donc voir, dans ses ambitions politiques jamais réalisées, non point une faiblesse, non point une tare, mais le résultat d'un impérieux atavisme.

[1] Hirzel, page CDXI.

[2] Lettres de Zimmermann à Haller (la plupart en français), publiées par M. le prof. Ischer : *Neues Berner Taschenbuch*, 1910, p. 130.

CHAPITRE XII

La doctrine politique de Haller.

I

Haller vivait à une époque de luttes intellectuelles intenses, à l'époque où les « philosophes » et Rousseau avaient tout remis en question : science, métaphysique, religion, politique, morale, esthétique littéraire. Au premier abord, semble-t-il, ce jeune savant, cet homme qui, — à l'exemple de Bacon, le grand précurseur, — n'admet et ne veut appliquer en toute chose que la méthode expérimentale, va se ranger parmi les novateurs, et devenir, lui aussi, l'un des protagonistes de l'« Aufklärung ». Erreur singulière : Il est vrai que Haller est bien de son siècle, mais il est aussi de son milieu : le patriciat, et le patriciat de Berne. Il possède une culture encyclopédique ; mais cette culture est beaucoup plus sûre, profonde et complète que celle d'un Voltaire et d'un Jean-Jacques. Et précisément parce qu'il sait mieux qu'eux un plus grand nombre de choses, il sera capable de juger et de réfuter les « philosophes ». Il se pose, en effet, les mêmes problèmes que les « philosophes », mais, ces problèmes, il les résout d'une manière bien différente. A l'époque de ses débuts, alors qu'il réagissait, — comment, nous l'avons vu, — contre la société bernoise, Haller a paru se rapprocher, non des athées, non des libres-penseurs, mais des déistes. Il n'a jamais cessé, pourtant, malgré les doutes qui l'ont tourmenté sans trêve,

d'être un chrétien. Le jour où le gouvernement de son pays va l'appeler à servir l'Etat, il deviendra donc, sans avoir besoin de beaucoup évoluer et de se démentir, sinon un réactionnaire, du moins un conservateur libéral.

La « déformation professionnelle » apparaît alors dans tout ce qu'il entreprend, écrit et pense. Elle se fait sentir de la manière suivante : Haller se choisit un « point fixe », un principe d'action; ce principe, c'est l'Etat. L'Etat devient donc son critérium, — l'Etat, autrement dit le patriciat de Berne. Ce qui est utile à ce dernier doit être envisagé, par le fait même, comme juste, bon, démontré ; ce qui lui est nuisible doit, en revanche, être tenu pour faux, mauvais et condamnable. Haller sait fort bien tout ce qui manque au gouvernement de son pays; il sait fort bien que ce gouvernement est loin d'être une forme politique immuable et parfaite; mais, Haller a trop souffert du doute pour ne pas éprouver le besoin d'une autorité qui lui commande l'action pratique et utile. Le vieil esprit guerrier, l'esprit de discipline et d'ordre de la République bernoise se réveille en lui.

Haller, magistrat, grand homme officiel, se croit donc chargé d'âmes. A ce moment de nombreux ennemis menacent la République. Ils sont de deux sortes : Les premiers se nomment la corruption des mœurs, la vénalité, le luxe, le jeu et la « mode » ; comme des vers rongeurs, ils travaillent à l'intérieur de la Cité. Les seconds, plus hardis, battent les remparts en plein jour ; ils viennent du dehors : ce sont l'irréligion, l'esprit de révolte, le matérialisme, les « philosophes ». Contre ces derniers, Haller veut défendre la constitution même de l'Etat.

Il le fait avec une âpreté et parfois un manque d'intelligence qui nous semblent aujourd'hui chose anormale et singulière. C'est que Haller, au fond, n'est pas très sûr de lui-même : il prend un parti extrême pour s'obliger à prendre parti. Déterministe en tant que savant, il a peur d'appliquer

la méthode d'expérience et d'observation à ses croyances religieuses et politiques ; il se défie de sa raison, il craint d'être entraîné par elle dans les rangs de ses adversaires, et cette perpétuelle contradiction lui est douloureuse. Il cherche donc une base, non dans la raison, non dans l'intelligence, mais dans la tradition historique, le sentiment et surtout la volonté. Son attitude vis-à-vis du christianisme et du patriciat nous fait songer à celle de M. Charles Maurras vis-à-vis du catholicisme et de la royauté. Elle est fondée sur des motifs d'ordre pratique, — sur ce raisonnement :

Le matérialisme fait de l'homme un être égoïste et brutal ; c'est, en dernière analyse, le « bellum omnium contra omnes », la destruction de toute vie sociale, de toute culture. Le scepticisme, qui ne se peut résoudre à réagir même contre le matérialisme, conduit à l'impuissance. Que faire, sinon prendre en main la cause de la religion et de l'Etat ? car le matérialisme et le scepticisme sont des dangers sociaux. De là toute l'intolérance de Haller. En effet, la religion et l'Etat, ces deux soutiens de la société entière, n'ont-ils pas « le droit et le devoir » de poursuivre et de détruire les doctrines nuisibles et, logiquement, ceux-là qui les propagent ?

Ceux-là qui les propagent, ce sont, nous le savons, les « philosophes ». Haller les déteste, les réprouve et les combat sans distinction. Il les comprend parfois d'une manière un peu simpliste : la manière d'un ecclésiastique de province, d'un policier ou d'un censeur. Un « philosophe », c'est, à ses yeux, un homme qui n'admet ni Dieu, ni la conscience, ni le sentiment du devoir et de la responsabilité, parce que tout cela lui est une gène dans son « inconduite » ; parce que le « philosophe » est forcément malintentionné; parce qu'il est membre d'une vaste et mystérieuse conspiration dirigée contre l'Etat et contre l'Eglise. Haller prête à tous les Encyclopédistes de honteux motifs. Le matérialisme et l'athéisme ne sont point autre chose, pour lui, que les synonymes du vice, de la corruption,

de l'anarchie[1]. « Un Shaftesbury, un Bayle peuvent embellir théoriquement, entourer de palliatifs à leur gré l'athéisme ; ils peuvent nous représenter une société de vertueux négateurs de la Divinité ; les vives couleurs dont ils se servent donneront à leur peinture quelque charme, mais non de la ressemblance avec la réalité.... Si toutes ces théories sont une fois mises en pratique, si les libres-penseurs ne sont point tenus en échec par l'Etat lui-même, quelle sera donc l'image que nous offrira le monde[2] ! » La raison profonde de cette impitoyable intolérance ? C'est, nous semble-t-il, le sentiment d'une révolution prochaine. Cette révolution, Haller la sent en lui-même : en ses angoisses, en ses scrupules de conscience, et surtout en ce conflit douloureux, — qui est le supplice de sa vie, — de la science moderne avec la vieille foi chrétienne. Il la sent en dehors de lui, à Berne, à Genève, en Suisse, en Europe. Il ne cherche point de conciliations, sinon impossibles, du moins dangereuses ; il soutient, dans un geste qui ne manque point de grandeur, il soutient des deux mains des ruines croulantes. Mais on ne saurait méconnaître que l'esprit de Haller, — cet esprit si vaste et si large autrefois, — s'est comme rétréci en vieillissant : le milieu bernois a fait de l'un des plus grands hommes de l'Europe, un grand homme de province. Serait-ce que nos frontières nationales ne sont point toujours assez larges, moralement du moins ?

Il faut dire que, dès l'origine, Haller avait joué de malheur avec les « philosophes ». On connaît ses débats avec Lamettrie. Dans l'*Art de jouir*, ce dernier, dont les paradoxes amusaient tant Frédéric de Prusse, avait traduit en mauvais français, et dans une « mauvaise intention », les vers de Haller intitulés *Doris*. En 1747 parut l'*Homme machine* avec une

[1] Cf. l'excellente étude de M. H.-E. Jenny, *Haller als Philosoph*, Bâle, 1902, p. 89-91.

[2] *Sammlung kleiner Schriften*. 2e éd., 1772, I, p. 10 et 38.

dédicace, trop hyperboliquement flatteuse pour ne pas être teintée d'ironie, au « double enfant d'Apollon », au « Suisse illustre » dont Lamettrie se prétendait le disciple. C'était accuser Haller d'incliner, en secret, vers le matérialisme le plus vulgaire. Haller avait protesté, il avait dû protester ; il s'en était suivi une polémique odieuse [1]. Edifié sur les procédés des « philosophes », il n'eut désormais aucune indulgence à leur égard : ici encore, il a généralisé trop vite. De retour à Berne, il prit donc au sérieux son rôle de « censeur moral » et il publia toute une série d'ouvrages destinés à défendre l'Etat et l'Eglise contre leurs adversaires. Mentionnons, outre les trois romans dont nous allons nous occuper, en 1756 la *Collection d'opuscules* ; en 1772 la réédition augmentée de ce même livre et les *Lettres sur la Révélation* : en 1775 et 1777, les *Lettres sur les objections que quelques libres-penseurs contemporains font à la Révélation* [2].

*
* *

Le premier de ces « quelques libres-penseurs », c'est naturellement Voltaire [3]. En 1755, Voltaire s'établit à Lausanne, en plein territoire bernois. La présence d'Arouet ne saurait être, il est vrai, considérée comme un danger pour l'Etat, — car le dit Arouet, qui se fait appeler Monsieur de Voltaire, qui est chambellan du roi de Prusse et gentilhomme de la Chambre, aime ce « siècle de fer » et trouve fort de son goût un « despotisme éclairé », — mais elle n'en demeure pas moins un danger pour l'Eglise : le fond même de l'auteur de la *Pucelle*, c'est l'irréligion. Rien d'étonnant à ce que, de

[1] Hirzel, op. cit., p. CCLIV s. ; Jenny, p. 84 s.

[2] *Sammlung kleiner Hallerischer Schriften*. Bienne, 1756 ; Berne, 1772. — *Briefe über die wichtigsten Wahrheiten der Offenbarung*, Berne. — *Briefe über einige Einwürfe noch lebender Freygeister wider die Offenbarung*, 3 vol., Berne.

[3] Hirzel, p. CCCXCII s.

près ou de loin, Haller s'inquiète, surveille l'influence que Voltaire exerce à Lausanne, et mette ses chers Bernois en garde contre cette dernière. Les deux hommes se connaissent d'ailleurs, se font de beaux compliments lorsqu'ils en ont l'occasion, — des compliments aigres-doux, — et n'ont l'un pour l'autre qu'une médiocre estime. En 1751, à Berlin, Voltaire a, pour la première fois, entendu lire un poème de Haller : « Ah ! que cela est pitoyable [1] ! » A la même date, Haller, de de son côté, déclare Voltaire et ses disciples « trop impies » pour goûter un poème aussi chrétien que la *Messiade* de Klopstock [2]. N'empêche qu'en 1753, le même Voltaire fait dire au célèbre Bernois qu'il est « un de ses plus grands admirateurs [3]. » En 1759, à propos d'une histoire de pamphlet, il se plaint à Haller, qu'il soupçonne à tort de noirs desseins à son égard, et il réclame son assistance : « On aime à être obligé de ceux dont on est l'admirateur ; si dans l'enceinte des Alpes, que vous avez si bien chantées, il y a un homme sur la bonté duquel j'ai dû compter, c'est assurément l'illustre M. de Haller. » Haller se voit donc obligé de répondre à cet homme excité, qui tantôt gémit, tantôt se fâche, se contredit, se démène « comme un beau diable » ; il le fait gravement et avec une ironie tout à fait supérieure : « Si par philosophe vous entendez un homme qui s'applique à se rendre meilleur, à surmonter ses passions *et à éclairer un esprit révolté dès sa première jeunesse contre le joug de l'autorité*, je ne refuserai pas ce caractère. Mais, de tous les effets de la philosophie, celui que j'ambitionnerais le plus, ce serait la tranquillité d'un Socrate vis-à-vis d'un Aristophane ou d'un Anytus [4]. » La le-

[1] Lettre de Sulzer à Bodmer, 30 juin 1751. Dans Körte : *Briefe der Schweizer.... Aus Gleims litter. Nachlasse*. Zurich, 1804, p. 156.

[2] *Ibid*.

[3] Hirzel, CCCXCIII.

[4] Roche, 11 avril 1759. On trouvera le texte de toutes ces lettres dans l'étude de M. H. Dübi : *Der Briefwechsel zwischen V. und H. im Jahre 1759*. Berne, 1910.

çon était bonne : Voltaire se le tint pour dit. Son correspondant possédait d'ailleurs un esprit caustique. On sait le mot sur Zaïre ; en voici un autre que nous a rapporté Casanova[1] : « M. de Voltaire est un homme qui mérite d'être connu, quoique, malgré les lois de la physique, bien des gens l'aient trouvé plus grand de loin que de près. »

* * *

Un homme, — un« philosophe ennemi des philosophes », — devait avoir, pour les Suisses et pour Haller, une importance bien plus grande et bien plus immédiate que Voltaire : c'est, on l'a deviné, Jean-Jacques Rousseau. Nous avons vu quelle influence le grand Genevois a exercée à Zurich, quelle parenté aussi le rattache à un Bodmer, un Léonard Usteri, un Fuessli, un Balthassar. L'*Inégalité*, la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* ne pouvaient laisser Haller indifférent.

Son attitude vis-à-vis de Rousseau est nettement hostile, on le comprend. Et cependant, des affinités indéniables, — des « affinités de milieu », — unissent jusqu'à un certain point les deux hommes. Ils ont un amour commun : celui de la nature, une haine commune : celle de la civilisation qu'ils considèrent, l'un et l'autre, comme un virus ; ce sont bien deux Suisses. Mais de cet amour et de cette haine ils tirent des conséquences diamétralement opposées. Jean-Jacques est un ignorant, — un « honnête homme qui ne sait rien et ne s'en estime pas moins. » Il est un rêveur, un utopiste, qui, faute d'expérience et de culture, pousse ses idées jusqu'à l'extrême. La nature seule est bonne : plus l'homme est proche de la nature, plus il est bon, lui aussi ; plus il s'en éloigne, plus il se corrompt. La société moderne est en décadence. Que faire ? Il faut détruire, pour la recons-

[1] *Mémoires*, éd. Garnier. Paris, tome IV, p. 423.

truire à nouveau, cette société même, avec tout ce qu'elle implique : les arts, les sciences, les lois, les mœurs.

Haller, lui, raisonne comme un conservateur : il proteste contre la corruption des mœurs, contre les « idées modernes », mais il demeure cependant un homme de haute culture, un érudit, un savant, un magistrat. La doctrine de Rousseau, nécessairement, lui doit paraître, puisqu'elle s'attaque à l'Etat, plus dangereuse, plus subversive que l'irréligion et le scepticisme voltairiens. Modéré et courtois à l'égard du seigneur de Ferney, il voit rouge dès qu'on lui parle de Jean-Jacques ; car Jean-Jacques est un Genevois, le citoyen d'une république alliée de Berne, protégée par Berne. Or, que fait, à Genève, l'auteur du *Contrat social ?* Il attaque l'ordre légal, il provoque des troubles qui pourraient être contagieux. Les deux patriciats ont partie liée ; et Haller s'empresse de montrer son zèle.

Déjà, le *Discours sur les sciences et les arts* l'a irrité, effrayé d'autant plus qu'il est le premier à reconnaître l'éloquence persuasive de Rousseau. Il a pris la peine de réfuter ce discours dans les *Annales de Gœttingue* [1], à grand renfort d'exemples historiques : il se trouve donc l'allié du chanoine Gautier, de Le Cat, de Borde, du roi de Pologne, ces médiocres. L'*Inégalité* est à ses yeux blasphématoire [2] : il redoute moins, en effet, la franche irréligion de Voltaire que le christianisme hétérodoxe de Rousseau. La *Nouvelle Héloïse* [3], qu'il ne peut s'empêcher d'admirer, lui paraît un roman bien dangereux, à cause même de son charme: « Tout ce qui vient de la plume de M. Jean-Jacques Rousseau est empreint d'un goût si particulier qu'on le doit nécessairement

[1] *Gött. Gelehrte Anzeigen*, 1753, p. 235 s. — *Tagebuch seiner Beobachtungen über Schriftsteller und über sich selbst.* 2 vol. Berne, 1787, tome I, p. 111-112. — G. de Reynold : *J.-J. Rousseau et ses contradicteurs.* Fribourg, broch., 1904.

[2] *Gött. G. A.*, 1756, p. 210 ; *Tagebuch*, I, 137 s., 170.

[3] *Tagebuch*, I, 202.

lire[1]. » Mais le secret de ce « goût », de cette éloquence, n'est-ce point une brillante virtuosité, faite de paradoxes et d'antithèses ? Il dit à Casanova : « C'est le plus mauvais des romans, parce qu'il en est le plus éloquent. Vous verrez le Pays de Vaud ; mais ne vous attendez point à voir les originaux des brillants portraits qu'a peints Jean-Jacques. Il a cru que dans un roman il était permis de mentir, et il a abusé du privilège[2]. » La *Lettre à l'archevêque de Paris* l'indigne : « Ce n'est qu'à présent que je vois clairement que Rousseau est un scélérat[3]. » Quant au *Contrat social*, un tel ouvrage est un crime. Le 18 juin 1762, Charles Bonnet, annonce à Haller qu'à Genève le *Contrat social* et l'*Emile* ont été brûlés par la main du bourreau, et il ajoute : « Que n'a-t-on brûlé Rousseau lui-même ! » Haller, à peine plus indulgent, répond à son ami : « Non, je ne brûlerais pas Rousseau, mais je ne lui accorderais jamais de liberté qu'il ne donnât caution de ne plus écrire que sous la censure d'un corps sensé de théologiens. C'est plus que vendre du poison que de priver le genre humain des ressources que la religion lui fournit ; et le moins qu'un prince doive au peuple, c'est de fermer la boutique de l'empoisonneur[4]. » Le « prince » de Berne s'empresse d'ailleurs d'expulser Jean-Jacques de l'Ile Saint-Pierre, et Haller est bien pour quelque chose dans cette décision. Dans une lettre du 15 juillet 1762, le médecin Zimmermann, admirateur à la fois de Haller et de Rousseau, s'avise naïvement de protester contre le décret, mais il reçoit immédiatement une sévère réponse[5]. Car son illustre maître pourchasse l'influence du philosophe genevois partout où il la rencontre

[1] *Gött. Gelehrte Anz.* ; automne 1762, p. 673.

[2] *Mémoires de Casanova*, IV, p. 424.

[3] Bodemann, *Julie v. Bondeli und ihr Freundenkreis*. Hanovre, 1874, p. 267.

[4] Cit. par Hirzel, p. CCCLXXXIX s.

[5] Cf. R. Ischer : « J. J. Rousseau und J. G. Zimmermann, » *Neues Berner Taschenbuch*, 1899, p. 249-266.

on croit la rencontrer. A Berne, il tient à distance Julie de Bondeli, — qu'il a pourtant soignée et guérie en 1766, — et son petit cercle d'amis et d'admirateurs ; et si la *Société helvétique* le compte parmi ses adversaires, c'est qu'il voit en elle un foyer de « rousseauisme »[1].

II

L'attitude politique et morale de Haller, patricien et magistrat, devait, non seulement se manifester par des actes, mais encore exercer une influence dans l'œuvre même du poète, du savant, du philosophe. Les deux satires : *La corruption des mœurs* et *L'homme du siècle* en sont déjà la preuve. Mais il y a mieux que ces vers de jeunesse, quelque grande qu'en soit l'importance : il y a les trois romans politiques, c'est-à-dire *Usong*, *Alfred*, *Fabius et Caton*.

Ces romans sont à peine des romans : ce sont des traités, des dissertations, des « discours ». La part d'invention et d'intrigue qu'ils renferment n'a pour but que de rendre le contenu accessible à des lecteurs frivoles[2]. Ce qui nous autorise à ne les point analyser, à ne les point étudier pour eux-mêmes. Les voyages et aventures d'Usong, fils du roi de Perse Timurtasch, de la dynastie mogole, ses amours avec Liosua, fille de Liewang, vice-roi de Chine, l'histoire du mandarin Oel-fu, qui est un peu le portrait de Haller, la guerre avec les Turcs : tout ce mélange de fiction et d'histoire ne saurait nous intéresser. En tant que livres, ces trois romans politiques sont mal composés, le dernier surtout, *Fabius et Caton*, le plus significatif cependant, à notre point de vue. Mais ils offrent un intérêt historique : Haller impose à son activité

[1] Cf. Max Widmann : *A. v. Hallers Staatsromane*. Bienne, 1894, p. 145, note 1.
[2] Cf. *Alfred*, éd. 1774, Vorrede, p. 2.

de magistrat la même méthode qu'à ses travaux de savant ; il ne se contente point d'appliquer la loi, il l'étudie, il remonte aux principes, aux origines. Appelé à prendre part aux affaires de l'Etat, il se demande : qu'est-ce que le gouvernement[1] ?

Usong, « histoire orientale en quatre livres», parut à Berne et à Leipzig en 1771 ; il fut réédité en 1772, 1774, 1775 et en 1778. Seigneux de Correvon le traduisit en français en 1772[2], et Joseph Planta, des Grisons, en anglais, la même année ; *Usong* fut également publié en hollandais, à Rotterdam, en 1773, en italien, à Florence, en 1776, et en hongrois, à Presbourg en 1792 : il eut donc un succès européen. Toute l'érudition que nous révèle cet ouvrage est puisée dans le *Rerum persicarum historia* (1601) du Portugais Petro Bizarro. *Alfred*, « roi des Anglo-Saxons », fut imprimé en 1773 à Gœttingue et à Berne, et en 1774 à Francfort et Leipzig. Une édition française fut livrée au public en 1775 à Lausanne, par les soins de C. Polier de Bottens ; l'édition anglaise, en revanche, ne date que de 1849, Londres. Haller s'est documenté dans les ouvrages de Spelmann, Littleton et Hume. Quant à *Fabius et Caton*, « fragment de l'histoire romaine », il parut en 1774 à Berne et à Gœttingue, fut traduit en français à Lausanne, en 1782, par F.-L. Kœnig, ministre à Berthoud, et en italien, en 1783, à Pise, par le cavalier Giuliano Monaldini.

Ces trois « romans politiques » nous révèlent combien, malgré son manque apparent de libéralisme, Haller est un homme du XVIIIe siècle, un « philosophe ». L'esprit du temps a exercé sur son esprit à lui, — parfois, peut-être, d'une façon purement négative, — une indéniable influence. A cette époque les problèmes économiques, moraux et politiques sont

[1] On trouvera des analyses détaillées et tous les renseignements complémentaires dans le livre de M. Widmann.

[2] Cf. notre *Bridel*, chap. II, p. 75 et note 1.

à l'ordre du jour. Comment rendre l'homme heureux? comment réorganiser la société? et de quelle manière préparer le prince, le chef d'Etat, à la mission difficile de bien gouverner? Les dernières années du règne de Louis XIV avaient été longues et pénibles : on réagit. Puis, d'autres nations en Europe se révèlent comme des nations policées et « pensantes » : l'Angleterre surtout, avec sa constitution tant admirée. Enfin, on découvre l'Orient, la Chine, le mandarin « philosophe », le Javanais « vertueux » ; les récits de Tavernier, de Chardin, de Bernier, de Cook, les *Mille et une nuits* de Galland passionnent les lecteurs. De là un nouveau genre, ou plutôt un genre très ancien, qui revient à la mode : le roman historique, le roman à utopies politiques et sociales dont on place volontiers les héros, sinon dans l'Antiquité, du moins en Orient ou en Amérique. Ce genre a des ancêtres : la *Cyropédie* de Xénophon, l'*Utopie* de More, la *Nouvelle Atlantis* de Bacon ; mais il se renouvelle au XVIII[e] siècle où, sans compter les romans de Haller, il faut mentionner : le *Cyrus* de Ramsay (1727), le *Séthos* de Terrasson (1732), le *Bélisaire* de Marmontel (1767), le *Miroir d'or* de Wieland (1772). Haller, qui lisait tout, qui trouvait le temps de tout lire, a certainement connu les romans que nous venons de mentionner ; deux ouvrages cependant ont exercé sur lui une réelle influence : les *Lettres persanes* et le *Télémaque*.

Fénelon et Montesquieu, voilà bien, avec peut-être La Bruyère, les Français qui ont exercé sur les Suisses la plus grande influence : Bodmer en est la preuve. Quant à *Usong*, il devait être, aux yeux de son auteur, un « nouveau Télémaque [1] », mais un Télémaque habillé à la mode persane comme Usbek et Rica. Haller, d'ailleurs, admire et cherche à imiter, dans le livre de l'archevêque de Cambrai, précepteur du duc de Bourgogne, les tendances directement pédagogi-

[1] Cf. les lettres à Bonnet, citées par Widmann, op. cit., p. 54 s.

ques. C'est à Montesquieu, en revanche, qu'il doit ses théories politiques et sa manière de comprendre les différentes formes de gouvernement.

Car il y a entre ces deux esprits des affinités préexistantes. Ils sont l'un et l'autre des « hommes de gouvernement », des hommes de science qui ne se fient qu'à l'expérience et qu'à l'observation. Leur méthode, à ces érudits, c'est donc la méthode historique. En outre, ils demeurent des aristocrates et des gentilshommes libéraux, c'est-à-dire de prudents réformateurs qui se ressentent de leurs origines bourgeoises et qui, sans toucher à l'ordre établi, veulent modifier les lois, et surtout l'« esprit des lois », à l'aide d'une action plutôt morale que politique. Ce qu'il y a donc d'oriental dans *Usong* fait songer aux *Lettres persanes*, mais *Fabius et Caton* est presque un chapitre dialogué des *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*[1], tandis qu'*Alfred*, « roi des Anglo-Saxons », contient un livre, le quatrième, qui est un exposé de la constitution anglaise dont, précisément, le livre onzième de *L'esprit des lois* nous donne le résumé admirable et célèbre. C'est déjà prouver que ces analogies de forme en impliquent d'autres. Pas plus que Montesquieu, pas plus que Bodmer et tout le XVIIIe siècle, Haller ne comprend et n'aime l'histoire pour elle-même ; il l'étudie par rapport aux besoins du présent et il l'étudie en tenant compte des circonstances. En ce sens il est un disciple de Montesquieu, avec, toutefois, quelques réserves : Montesquieu, précisant tout ce qu'il y a encore de superficiel et d'indéterminé chez un abbé Dubos, par exemple, explique les différences de caractères qu'on observe d'un peuple à l'autre par l'influence de deux milieux : le « milieu moral », — éducation, profession, institutions, — et le « milieu physique », le climat. Il définit les lois, « les rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses, » et il conclut :

[1] Rappelons ici les dates : *Lettres persanes*, 1721 ; *Considérations*, 1734 ; *De l'esprit des lois*, Genève, 1748.

chaque peuple a les lois qui lui conviennent, ce qui justifie la tradition lente et sûre, ennemie des brusques bouleversements. Il réduit, — il n'était point le seul à le faire, — les formes de gouvernement à trois : despotisme, monarchie constitutionnelle, république. Le despotisme, la monarchie absolue, est nécessaire aux peuples qui vivent sous un climat chaud et fertile. De tels peuples, d'une part à cause de leur apathie et de leur mollesse, d'autre part à cause de leurs passions ardentes qui sommeillent mais qu'un rien peut réveiller, sont incapables de se gouverner eux-mêmes, de s'intéresser aux choses de l'Etat : il leur faut un despote, mais un despote éclairé et « philosophe », comme le XVIIIe siècle en a créé le type : Frédéric de Prusse, Joseph II, Catherine de Russie, Gustave de Suède, le ministre Pombal [1]. L'Usong de Haller est l'un de ces princes absolus, de ces tyrans vertueux, et le roman dont il se trouve le héros, est une image de la monarchie parfaite. Un gouvernement constitutionnel, en revanche, convient aux races du Nord, — races de guerriers, de chasseurs, de navigateurs hardis et farouches auxquels un joug imposé semble insupportable, mais dont le bon sens pratique comprend la nécessité d'un chef héréditaire en possession d'un pouvoir limité par le Parlement : c'est l'Angleterre et c'est *Alfred*. Quant à la république, elle demeure l'apanage des petits peuples libres. Encore faut-il que la république ait une forme aristocratique, patricienne : Haller, ni Montesquieu, ni personne, peut-on dire au XVIIIe siècle, — sauf Jean-Jacques, avec les restrictions que l'on sait, — n'auraient osé concevoir une démocratie comme celle de la Suisse moderne, et surtout une démocratie doublée d'une grande puissance, comme aujourd'hui la France ou les Etats-Unis d'Amérique. *Fabius et Caton* renferme donc l'image de la république.

Si *L'esprit des lois* est un ouvrage qu'il faut, « non seule-

[1] Cf. l'excellent chapitre de l'ouvrage de M. Widmann : *Der aufgeklärte Despotismus*, op. cit., p. 114 s.

ment lire, mais encore méditer, » il n'en offre pas moins un certain nombre de lacunes et de côtés faibles. Haller voit donc nettement les fissures de l'érudition de Montesquieu, les erreurs de sa méthode : des généralisations hâtives, des sources mal vérifiées, une importance égale attribuée à des faits essentiels et à des faits secondaires. Surtout, la théorie des climats lui paraît parfois abusive ; à cette théorie Haller oppose une série d'exemples et il conclut : « Peut-on croire que les degrés de latitude soient, pour les hommes, la cause déterminante des vertus, des vices, des caractères, des formes de gouvernement [1] ? » Et cependant, il était lui-même un esprit trop scientifique, trop attaché aux questions de méthode pour méconnaître la force de cette théorie qui faisait faire un progrès indéniable à l'explication rationnelle de l'histoire, en introduisant dans l'étude de cette histoire, au lieu des hypothèses providentielles ou fabuleuses, l'expérience et l'observation directe. Il se rattache donc, dans *Fabius et Caton*, à l'idée de Montesquieu, tout en affirmant que la constitution même d'un Etat, « a la plus grande influence sur le bonheur, les mœurs et la vertu des citoyens ; influence plus forte que celle de l'air ou du climat [2]. » Car Haller était trop moral lui-même pour négliger les causes morales.

Quelle est donc, aux yeux de Haller, la meilleure forme de gouvernement ? Je crois que M. Jenny [3] fait répondre au patricien bernois ce qu'en bon démocrate il pense lui-même : la république. Haller, comme il le fait excellemment remarquer, a eu le mérite de poser en allemand, dans la littérature allemande, l'un des premiers, une question qui était, au XVIIIe siècle, depuis longtemps actuelle en France [4]. Mais la réponse

[1] *Annales de Gœttingue*, 1749, p. 715 et 1753, p. 31 s. ; *Tagebuch über Schriftsteller*, etc., 1787, vol. I, p. 103, II, p. 173.

[2] Livre IV, p. 225 s. ; p. 161 s. de la trad. Kœnig.

[3] *Haller als Philosoph.* Bâle, 1902, p. 98-99.

[4] *Ibid.*, p. 97.

n'est pas, ne pouvait être en faveur de telle ou telle forme de gouvernement, puisque cette forme dépend elle-même de la tradition, du climat, de la race, de l'étendue du pays, et de l'histoire. « Le meilleur gouvernement est celui que dirige le plus vertueux, que ce soit le roi, ou les patriciens comme à Sparte, ou le peuple comme à Rome. Le chef de l'Etat est-il injuste et corrompu, l'Etat lui-même est malheureux. Ainsi Rome au temps de certains empereurs, Athènes sous le joug de la populace, Sparte sous le joug de l'oligarchie [1]. »

Nous arrivons de la sorte aux pensées dominantes de la doctrine politique de Haller. Cette doctrine, il est facile de la résumer ; elle est, en un sens, tout à fait moderne. La mission d'un gouvernement est une mission civilisatrice et morale : ce gouvernement, quel qu'il soit, doit assurer la « continuité nationale », pour parler comme M. Barrès ou M. Maurras. C'est donc un grand mal qu'une révolution qui détruit l'ordre établi, parce que l'ordre établi est toujours conforme à la tradition, au caractère particulier d'un peuple, à la situation géographique d'un pays. Il faut se contenter de modifier les lois lorsque le besoin s'en fait sentir ; pour le reste, qu'on laisse l'évolution normale s'opérer lentement. Les efforts d'un législateur doivent tendre donc à empêcher la forme existante de l'Etat de se corrompre : la monarchie en dégénérant en despotisme aveugle et sans contrôle, la république en dégénérant en oligarchie ou en démocratie populacière. D'ailleurs, les réformes morales sont plus importantes que les réformes politiques. Ces réformes morales, c'est la lutte contre le luxe et la corruption des mœurs, en particulier contre l'abus des spectacles (Haller rejoint ici Rousseau) [2] ; c'est, pour les classes dirigeantes, une éducation appropriée ; c'est, dans les rapports entre maître et sujets, tout ce qui est

[1] *Alfred*, l. IV, p. 127-128 de l'éd. de 1774.

[2] *Fabius et Caton*, 179 s. ; traduction, 127 s.

capable d'inspirer le respect et la confiance réciproques. La base de toute république demeure une forte population agricole : Il est donc nécessaire d'encourager, — comme Haller le faisait à Roche, — la culture des champs, le défrichement des terres incultes, le dessèchement méthodique des marais ; il est nécessaire de favoriser le commerce et l'industrie, et, pour cela, de diminuer les droits d'octroi et de douane, si compliqués et si gênants, au XVIII[e] siècle, dans cet assemblage d'Etats qu'était la vieille Suisse. Quant aux impôts, ils ne pourront qu'être réduits au minimum [1]. On reconnaissait ici le contemporain d'Adam Smith et de Mirabeau, mais aussi le président de la *Société économique* de Berne et le magistrat au service d'un gouvernement dont l'administration fut jadis un véritable modèle. Haller est en outre l'ennemi des armées permanentes, mais, en revanche, le partisan du service obligatoire dans la milice, car il sait combien la discipline militaire développe dans le citoyen le sentiment du devoir et de la responsabilité. Les rapports de l'Eglise et de l'Etat sont l'un de ses thèmes favoris : Haller est un protestant, il vit à une époque et dans un pays où l'Eglise est subordonnée à l'Etat, il a le catholicisme en horreur ; on comprend qu'il fasse de la religion, qu'il respecte, qu'il défend avec ardeur et même avec intolérance, une arme entre les mains du gouvernement, arme docile et contrôlée sans cesse [2].

* * *

Nous avons dégagé le sens des trois romans de Haller. Mais avant que de terminer cette étude, *Fabius et Caton* doit nous retenir encore, car il est un plaidoyer en faveur du patriciat de Berne, — un plaidoyer intelligent, œuvre d'un homme qui comprend et qui démontre la nécessité des réformes. Avec ce petit livre nous rejoignons Balthassar, Bod-

[1] Cf. *Usong*, p. 116, 120, 266, 301, etc.
[2] Cf. *Alfred*, p. 2, 47, 48, 79, 80, 188, etc.

mer, Zimmermann, Iselin, Lavater, Bridel, la *Société helvétique*, Rousseau lui-même, — tous ceux, en un mot, que préoccupe l'avenir incertain de la patrie.

En 1735, à l'occasion de l'assemblée des bourgeois, un mémoire manuscrit circula dans la ville de Berne. Il était intitulé : *Pensées d'un patriote de bonne foi* D. A. H. Or, ces trois lettres se trouvent précisément être les initiales du docteur Albert Haller, alors sur le point de partir pour Gœttingue. Le jeune savant est-il l'auteur de cet opuscule ? Nous ne saurions l'affirmer. Mais il est légitime de reconnaître que ces « pensées » sont parfaitement conformes aux idées politiques de Haller. Le « patriote de bonne foi » met, en effet, le patriciat en garde contre les dangers de l'oligarchie[1]. Si donc le gouvernement de la République veut subsister, une réforme est nécessaire : il faut revenir à l'époque où la cité de Berne était une ville fortement hiérarchisée, il est vrai, mais ouverte à tous : il faut revenir au principe même du patriciat, tel que nous l'avons exposé dans notre Discours préliminaire.

En 1782, le pasteur Kœnig traduisit en français *Fabius et Caton*. Cette traduction est plus importante à nos yeux que le texte original, car les intentions de Haller ont été parfaitement comprises et développées par son interprète. Voici, en effet, ce que nous lisons dans la *Préface du traducteur*[2] :

« Nous avons trois Romans politiques du célèbre Haller, sur trois différentes formes de gouvernement.... Des plumes habiles ont déjà donné des Traductions françaises des deux premiers ; il paraissait étonnant que le troisième fût privé de

[1] *Gedanken eines aufrichtigen Patrioten* D. A. H. alsobald nach der Bürger Besazung der Stadt Bern. Anno 1735. La Bibliothèque et les Archives de Berne possèdent trois copies manuscrites de ce mémoire. Cf. Widmann, op. cit., p. 179-181 (analyse et discussion).

[2] *Fabius et Caton*. Fragment de l'Histoire romaine, par M. Albert de Haller. Trad. de l'allemand par F.-L. Kœnig, etc. Lausanne, 1782. P. VII-IX.

cet avantage, malgré son rapport avec la constitution de notre patrie. — L'Auteur pénétré des avantages du gouvernement aristocratique dans un Etat médiocre, s'arrête surtout aux inconvénients attachés aux Démocraties, qui ne tardent guère à dégénérer en Oligarchies.... Or, le gouvernement aristocratique peut aussi avoir ses abus et ses inconvénients.... Mais en jugeant par l'expérience du passé, nous verrons que dans un Etat médiocre aucune forme de gouvernement n'assure mieux le bonheur et la tranquillité du grand nombre, lorsqu'elle a pour base des lois fixes, dont l'exécution n'est point arrêtée par la puissance d'un individu ou d'un parti dominant.... » C'est ce que Haller a voulu démontrer.

Fabius et Caton, à part les récits de bataille et les résumés historiques, n'est qu'un recueil de dialogues : dialogues entre Fabius Cunctator et le jeune Caton ; dialogues entre Caton, devenu vieux à son tour, et Scipion Nasica. Caton, plébéien d'origine, défend contre le patricien Fabius le gouvernement populaire et Fabius lui répond longuement et avec bienveillance [1] : Il lui répond que le peuple n'est pas infaillible ; qu'il se laisse facilement gagner et corrompre par l'éloquence, la flatterie, les intérêts purement matériels ; qu'une démocratie, c'est le règne des factions et des troubles ; que la conduite de l'Etat ne peut être confiée qu'à des hommes instruits et capables, préparés par une longue tradition aux affaires publiques. Seul un patriciat peut fournir de tels chefs : « Le jeune homme qui dans sa maison paternelle a sans cesse devant ses yeux les marques des triomphes de ses illustres ancêtres, et les images révérées des héros de sa famille, se sent enflammé d'une généreuse émulation de s'élever à la même gloire ;... mais sa naissance lui procure même d'autres avantages ; il reçoit une éducation conforme à son état ; il n'entend parler dès sa première jeunesse que de la gloire de ses

[1] Trad., p. 51-74 (livre II).

ancêtres, de l'obligation où il se trouve de leur ressembler, de l'opprobre dont il se couvrirait, si abandonnant les vertus de ses pères, il se rendait indigne de leur nom.... » Toutefois, le grand argument de Fabius en faveur du patriciat, c'est un argument d'opportunisme : Il constate la décadence irrémédiable des mœurs, la corruption générale de la société ; or « on ne saurait se promettre quelque chose de grand d'un peuple qui a cessé d'être vertueux. » Si ce peuple régnait, il serait peut-être moins exclusif que le patriciat dans le choix de ses chefs, mais on verrait bientôt « que la vertu sera plutôt un motif » d'exclusion aux dignités de l'Etat, » tandis que « sous la » domination des Patriciens les moyens de s'élever aux digni- » tés seraient encore moins odieux. » En effet, « jouissants des mêmes avantages de la naissance, jaloux de la moindre préférence qu'on accorderait à leurs égaux ; à l'abri des inquiétudes qu'inspire l'indigence, et armés par une noble fierté contre la corruption grossière, les nobles ne donneraient pas aussi aisément leurs suffrages à un chef qui leur offrirait de les nourrir, leur orgueil ne leur permettrait pas de céder à un autre avantage qu'à la vertu. »

C'est contre Rousseau qu'est dirigé ce petit ouvrage. Jean-Jacques y apparaît, en effet, sous le masque du sophiste athénien Carnéade. Carnéade prêche à Rome que « toute véritable puissance est entre les mains du peuple [1], » en vertu d'un contrat par lequel, tacitement ou non, le peuple a délégué son pouvoir à « des hommes auxquels il cède la puissance exécutrice. Ce même peuple reste donc le maître de déposer ou de changer toutes les fois qu'il le juge à propos ses serviteurs, qui sont ses Rois, ses Nobles, ses Sénateurs. » Le peuple est donc le seul souverain absolu et légitime. L'allusion est transparente. Caton, auquel on rapporte de tels propos, s'indigne contre cet amas de sophismes [2] : « Il n'est jamais arrivé qu'une

[1] Livre IV, p. 140-144.
[2] *Ibid.*, p. 144-146.

nation se soit soumise à un souverain, à condition de pouvoir le déposer à son gré. Une constitution pareille serait une source intarissable de guerres entre les Souverains et les peuples.... L'abolition d'un pouvoir reconnu est une violence qui ébranle un Etat jusqu'à ses fondements.... Ce prétendu pouvoir primitif du peuple n'est pas seulement démenti par l'histoire, mais il est encore contraire à la raison.... Le bonheur d'un Etat ne consiste point à offrir à tout le peuple une souveraineté momentanée, mais à prendre les mesures les plus propres pour établir la félicité publique sur les fondements les plus solides. » C'est la doctrine du patriciat bernois dans toute sa pureté[1].

Mais c'est ici que nous voyons Haller se séparer du patriciat de Berne. En effet, toujours par la bouche de Caton, il insiste sur une réforme fondamentale[2] : l'extension des droits souverains à tous les habitants de la capitale, et non plus à un nombre restreint. Le pouvoir exécutif et législatif serait confié à un sénat d'au moins trois cents membres qui, dans la suite, se recruterait lui-même, car le peuple « manque à l'ordinaire de jugement dans ces sortes d'élections[3] ; » une bonne loi empêcherait l'accaparement des charges par une minorité de familles. En outre, dès qu'une maison patricienne viendrait à s'éteindre, elle serait immédiatement remplacée par une autre prise dans le corps des citoyens. Quant aux bourgeois non éligibles, ils auraient le droit de proposer des candidats. « Je regarderais même comme une précaution très salutaire que le Sénat, avant que de s'engager dans une guerre, ou de lever un nouvel impôt, demandât les avis de ses concitoyens, et même des sujets[4]. » Enfin Caton propose de plus sévères lois somptuaires et une « école d'hommes

[1] Livre IV, p. 146-157.
[2] *Ibid.*, p. 176-186.
[3] *Ibid.*, p. 177.
[4] *Ibid.*, p. 179-180.

d'État [1] », cela va sans dire. En un mot, on le voit, Haller, persuadé que le patriciat du XVIII[e] siècle est contraire au principe même de la République bernoise, veut revenir en arrière, et restaurer l'ancien gouvernement tel qu'il existait aux temps héroïques des Boubenberg. Cette réforme intérieure, basée sur une réforme morale, lui paraît le seul moyen d'arrêter la décadence, de résister à l'invasion des idées nouvelles : « Si Rome a un ennemi dont il souhaite l'extirpation, s'il existe un peuple contre lequel nous soyons animés d'une haine plus irréconciliable que nous le sommes contre Carthage, puisse-t-il adopter la doctrine de Carnéade !... Oh ! mon fils ! que les Dieux te préservent d'une éloquence qui prive l'homme des moyens de rester fidèle à la vertu, et qui abandonne à son choix d'être bon ou méchant [2]. »

[1] Livre IV, p. 184-185.
[2] *Ibid.*, p. 192, 199.

CHAPITRE XIII

La réaction contre l'influence française : Béat de Muralt et les Satires de Haller.

A défaut de chefs-d'œuvre, l'histoire littéraire d'un petit peuple comme la Suisse nous révèle la genèse, les manifestations, les efforts d'un esprit collectif qui, existant à l'état de puissance, cherche à se dégager, peu à peu, de multiples entraves, à s'exprimer, à se conquérir, soi-même, moralement. Divisée par les rivalités locales, divisée plus encore par les querelles et les haines religieuses, dépourvue de gouvernement central, la vieille Confédération, à son déclin, est ouverte à tous les conflits d'intérêts et d'idées. Il est d'ailleurs fort naturel qu'un pays restreint, qui ne possède point d'autre unité que celle de l'histoire, du sol, d'un instinct commun, ne puisse toujours se suffire à lui-même : il a besoin, pour sa vie intellectuelle autant que pour sa vie économique, des apports de l'étranger, des influences extérieures. Mais il arrive un moment où ces influences et ces apports rompent l'équilibre et deviennent un danger national.

De toutes ces influences extérieures, la plus forte, au XVIIIe siècle, est nécessairement celle de la France. La grande monarchie accomplit alors, en Suisse comme en Europe, sa mission civilisatrice ; mais, indispensable et salutaire à l'origine, l'action qu'elle exerce depuis si longtemps dans un pays déjà saturé de culture française, ne va point tarder à devenir

nuisible. C'est donc un conflit qui éclate entre la France et notre caractère national, notre esprit et nos mœurs. Il faut réagir si l'on ne veut point être absorbé. Or, les deux satires de Haller : *La corruption des mœurs* et *L'homme du siècle*, sont le témoignage le plus caractéristique de cette réaction parfois violente. Les étudier à ce point de vue, c'est les replacer dans l'ensemble d'un mouvement qu'il est indispensable de connaître ; car nos relations avec la France, notre attitude vis-à-vis de la culture française, ce que nous lui demandons, ce que nous lui opposons, la manière dont nous l'assimilons et dont nous la comprenons : tout cela, à tous les moments, pour notre pays, pour l'esprit suisse, est d'une importance vitale.

I

L'esprit même de Haller, ses idées politiques de vieux Bernois, son orthodoxie exagérée, son attitude hostile vis-à-vis des « philosophes » : ce que nous avons dit, en un mot, dans notre précédent chapitre suffit pour nous prouver que le poète des *Alpes* est un adversaire irréductible, sinon de la France, du moins de l'influence française. Mais, encore une fois, il n'est point le seul. L'influence française devait avoir, en effet, contre elle : tous les conservateurs intransigeants, tous les « vieux Suisses », les protestants, les Allemands, — et surtout Bodmer et ses disciples ; enfin, les bons républicains et les fougueux démocrates, — ces derniers jusqu'au jour où les idées révolutionnaires viendront les réconcilier avec la patrie d'un Raynal et d'un Diderot.

La réaction contre l'influence française a pour origine, au XVIIIe siècle, un fait d'histoire sociale : le « service étranger ». Nous avons, dans notre Discours préliminaire, démontré en quelques lignes que l'émigration des Suisses dans les armées de l'Europe répondait à d'impérieuses nécessités. D'autre

part, l'alliance avec la France avait, au moment de la Réforme et durant tout le XVIIe siècle, empêché la désagrégation, la dissolution des Ligues helvétiques. La politique des rois de France à notre égard fut sans doute égoïste, — comme toutes les politiques, — mais notre indépendance et notre intégrité demeuraient pour eux une garantie et une arme vis-à-vis de l'Autriche et de l'Espagne, car ils avaient besoin de nos soldats. En Suisse même, l'alliance était populaire parce qu'indispensable ; mais le système des capitulations militaires avait dégénéré, il était devenu une source d'abus manifestes.

En 1788, il y avait près de quarante mille Suisses servant dans les armées étrangères et « avoués », c'est-à-dire recrutés par les soins mêmes des Cantons, en vertu des capitulations officielles. Ce nombre est déjà respectable si l'on songe que la Suisse ne comptait pas même alors deux millions d'habitants ; il doit cependant être doublé, car les « non avoués » étaient aussi nombreux que les soldats des régiments et des corps réguliers. Louis XIV eut sous ses drapeaux jusqu'à quarante-deux mille Suisses. Sous Louis XV, il y en avait plus de trente mille : douze régiments, — à leur tête le fameux régiment des Gardes, — les Cent-Suisses de la maison du roi et trois compagnies franches. Magnifiques hommes, l'élite de l'infanterie française, qui, à Malplaquet, à Fontenoy, à Tortose, au 10 Août, s'en allèrent à la mort, revêtus de leurs légendaires habits rouges à parements noirs, jaunes ou bleus. En vertu des capitulations de 1663, 1761 et 1777, les Suisses jouissaient en France d'une situation privilégiée, d'une sorte d'exterritorialité. Ils servaient sous leurs drapeaux, ils étaient commandés dans leur langue et par des compatriotes, jugés d'après leurs lois, exemptés d'impôts et de taxes. En un mot ils ne se voyaient point traités en mercenaires, mais en alliés, « bons compères et fidèles amis. »

La Suisse, à l'intérieur, et tout entière, retirait donc de

l'alliance royale des avantages fort précieux : sûreté contre les puissances voisines, privilèges économiques, franchises commerciales et des cadres admirablement instruits et entraînés pour ses milices[1]. Sous l'impulsion de la France, nous l'avons dit, la Suisse vit refleurir, après une longue période de sécheresse, les lettres, les arts, les sciences, la vie de société : Haller aurait-il pu être le grand savant qu'il fut, sans les maîtres du XVIIe siècle qui lui apprirent à s'exprimer avec clarté et avec noblesse, à penser profondément et systématiquement ? Et Muralt lui-même aurait-il été capable de réagir contre la culture française sans les armes que cette dernière lui mit, contre elle, entre les mains ? Mais, ici, les avantages disparaissent pour faire place aux inconvénients. En effet, la domination politique, intellectuelle et morale exercée en Suisse par Versailles, ne tarda point à devenir intolérable. En dehors des bourgeoisies et des gouvernements, une aristocratie toute française, toute militaire s'était formée ; les régiments capitulés n'étaient plus guère que les fiefs d'une douzaine de familles ; les patriciats monopolisaient les commandements. Les rois, de leur côté, — surtout Louis XV, — prodiguaient les titres de noblesse, les grades et les décorations ; en 1759, on institua l'ordre du mérite militaire à l'usage des protestants auxquels la croix de Saint-Louis ne pouvait être conférée. Nombreux étaient les officiers suisses qui rentraient dans leur patrie, maréchaux des camps, grands cordons, comtes ou marquis, habitués à une existence mondaine et brillante, monarchistes dans l'âme, rapportant en un mot dans leurs petites villes un état d'esprit étranger. Sans doute, à cette époque, une aristocratie était nécessaire. Mais qu'arriva-t-il ? formée de patriciens, il est vrai, mais en dehors

[1] Cf. Zurlauben, *Tableaux de la Suisse*, tome I. Services étrangers, p. 336 s. : *Avantages pour la France, avantages pour la Suisse.* — Zurlauben, lieutenant général et grand'croix, n'est d'ailleurs pas complètement impartial.

des patriciats, elle entra bientôt en conflit avec ces derniers qui, jaloux des nouveaux venus dont ils craignaient l'influence, se retranchèrent à leur tour derrière leurs privilèges ; de là de graves divisions, comme à Fribourg, par exemple, où les « nobles » se firent exclure des charges essentielles. D'autre part, les patriciens eux-mêmes se laissaient facilement acheter : les ambassadeurs français, qui résidaient à Soleure, par l'intermédiaire d'agents nommés « dispensateurs des libéralités du roi » et recrutés dans de vieilles familles suisses, leur distribuaient trop libéralement pensions, chaînes d'or et rubans de Saint-Michel. Ces ambassadeurs se croyaient volontiers tout permis : ils parlaient en maîtres et avec arrogance, agissaient comme tels ouvertement, allaient jusqu'à convoquer les Diètes. Ils ne tardèrent point à heurter de front le sentiment national : ainsi fit, par exemple, le marquis d'Entraigues qui s'aliéna les patriotes de la *Société helvétique*.

Le « service étranger » avait d'autres inconvénients, plus généraux, partant beaucoup plus graves : il dépeuplait les campagnes, encombrait les villes d'officiers retraités et de soldats impropres au travail. Avec l'influence française s'implantaient partout des habitudes de jeu, de luxe, de frivolité, d'immoralité ; plus tard, ce fut le tour de l'irréligion et des doctrines subversives. Il est vrai que le mercenariat n'était ni le seul, ni le plus grand coupable : Voici, en effet, le témoignage d'un homme dont les opinions ne peuvent être suspectes : « L'expatriation commerçante, dit le célèbre docteur Tissot, a les mêmes dangers, à ceux de la guerre près qui sont peut-être les moins considérables. Je la crois plus nombreuse, elle a ses inconvénients particuliers, et malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant [1]. » De cet état de choses, les bons Helvétiens sont en partie res-

[1] *Avis au peuple sur sa santé*, Lausanne, 1761 (1re éd. Lausanne, 1760), *Introduction*, p. 1. s.

pousables : Jean-Jacques Rousseau, par exemple, nous montre par sa lettre au maréchal de Luxembourg[1], qu'il a vu clair dans cette question, si compliquée et si importante, de l'influence française :

« ...Quand les Suisses, qui jadis, vivant renfermés dans leurs montagnes se suffisaient à eux-mêmes, ont commencé à communiquer avec d'autres nations, ils ont pris goût à leur manière de vivre, et ont voulu l'imiter ; ...ils se sont mis en commerce eux-mêmes, ils se sont vendus en détail aux puissances ; ils ont acquis par là assez d'argent pour sentir qu'ils étaient pauvres... cet argent leur a porté de nouveaux besoins sans augmenter leurs ressources. Ainsi leurs premières aliénations de troupes les ont forcés d'en faire de plus grandes et de continuer toujours. » La Suisse, poursuit Rousseau, nourrissait jadis tous ses habitants ; maintenant qu'il en sort la moitié, elle ne peut plus nourrir l'autre.

« Le pis est que de cette moitié qui sort il en rentre assez pour corrompre tout ce qui reste par l'imitation des usages des autres pays et surtout de la France, qui a plus de troupes suisses qu'aucune autre nation. Je dis *corrompre*, sans entrer dans la question si les mœurs françaises sont bonnes ou mauvaises en France, parce que cette question est hors de doute quant à la Suisse, et qu'il n'est pas possible que les mêmes usages conviennent à des peuples qui, n'ayant pas les mêmes ressources et n'habitant ni le même climat, ni le même sol, seront toujours forcés de vivre différemment.

» Le concours de ces deux causes, l'une bonne et l'autre mauvaise, se fait sentir en toutes choses : il rend raison de tout ce qu'on remarque de particulier dans les mœurs des Suisses, et surtout de ce contraste bizarre de recherche et de simplicité qu'on sent dans toutes leurs manières. Ils tournent à contre-sens tous les usages qu'ils prennent, non par faute

[1] Motiers-Travers, 20 janvier 1763.

d'esprit, mais par la force des choses. En transportant dans leurs bois les usages des grandes villes, ils les appliquent de la façon la plus comique ; ils ne savent ce que c'est qu'habits de campagne ; ils sont parés dans leurs rochers comme ils l'étaient à Paris ; ils portent sous leurs sapins tous les pompons du Palais-Royal, et j'en ai vu revenir de faire leurs foins en petite veste à falbalas de mousseline. »

De même que Jean-Jacques s'est trouvé l'allié de Haller dans la question du théâtre, de même il est d'accord avec le Bernois dans la question de l'« influence étrangère ». On voit donc combien, à tous les points de vue, une réaction était devenue nécessaire.

II

Pour bien comprendre le sens et la portée de cette réaction, il faut connaître son origine, mais il faut connaître aussi toutes les différences qui existent entre l'esprit français et l'esprit suisse. Dans le cas particulier, il est nécessaire enfin de se rendre compte d'un fait : le protestantisme helvétique, — donc la religion même de Haller et celle de presque tous ceux qui vont prendre la tête du mouvement, — est, en son principe, hostile à la culture française, aux aristocraties, au « service mercenaire » et à ses résultats sociaux.

Il le devait être, et voici pourquoi : Tout d'abord, sous l'ancien régime, les mœurs que le protestantisme impose autour de lui sont des mœurs patriarcales : vie simple, honnête, volontiers austère, « confortable », mais dépourvue de luxe, sous l'autorité rigide du père de famille, sous la surveillance des pasteurs et des magistrats. L'éducation calviniste ou zwinglienne vise à discipliner l'individu au profit de la collectivité. Elle est donc, en théorie, plutôt démocratique, plutôt égalitaire. Elle craint de moins en moins les « erreurs papistes », elle craint de plus en plus, au XVIIIe

siècle, l'esprit scientifique, le goût des arts, la « mode », le luxe, la « politesse » : tout ce que peut offrir à un étranger la culture française.

Il ne faut pas oublier non plus qu'en Suisse, l'une des causes politiques de la Réforme fut précisément le service mercenaire. Après la défaite, glorieuse mais décisive, de Marignan, les Ligues avaient renoncé à intervenir dans les conflits européens ; mais comment retenir dans leurs foyers des hommes habitués depuis si longtemps au seul métier de la guerre? Les premières capitulations avec l'ancien ennemi, la France, soulevèrent de vives réprobations. Ulrich Zwingli, avant que de s'attaquer aux dogmes, au pape, à la constitution de l'Eglise, commença par mener une campagne violente contre les nouveaux traités, les pensions, le « Reislaufen ». Zurich, en adoptant la Réforme, abolit le service étranger en même temps que la messe[1]. Berne fit de même dans son Edit de Réformation.

Il y avait donc résistance latente, bien avant le XVIIIe siècle, à l'influence française. Même le « service royal » une fois admis, toléré, et reconnu comme une institution presque nationale, on réagit cependant contre l'esprit français. Voici, par exemple, à Genève, Jean-Alphonse Turrettini (1671-1737). Cet homme cultivé, lettré, beaucoup plus humaniste que théologien, n'est certes point un sectaire. Son apparition, le rôle qu'il joue est un signe des temps ; au dogmatisme de Calvin il contribue à substituer l'« intellectualisme » et le rationalisme religieux ; il fait presque le pont entre le rude réformateur et Rousseau. Turrettini introduit en effet à Genève les méthodes anglaises d'éducation, méthodes expérimentales et

[1] Cf., de Zwingli, le *Fabelgedicht von Ochsen* et le *Labyrinthe*. (Œuvres, éd. E. Egli et G. Finsler, I, 1-22, 39-60), et surtout *Ein träw und ernstlich Vermanung*, etc. (éd. Schuler et Schulthess, 8 vol., Zurich, 1828-1842, II, 314 s.). Cf. également Dierauer, *Histoire de la Confédération suisse*, trad. Reymond, vol. III, ch. 2. Lausanne, Payot, 1910.

pratiques. Il expose son système dans une série de discours latins qui sont ses « oraisons académiques » de recteur [1]. Ces discours ont une certaine importance : ils affirment le point de vue calviniste en matière d'éducation ; ils nous aident à comprendre combien l'esprit de la Suisse réformée est différent de celui de la France ; ils nous rendent compte des raisons profondes qu'il faut chercher dans le conflit qui nous occupe.

Turrettini est un libéral qui veut favoriser l'étude des sciences et des lettres. Il est fier de son temps et il ne s'en cache pas : il éprouve une grande admiration pour Descartes ; il parle avec respect des belles bibliothèques de Berne et de Bâle ; la découverte du « Kina-Kina » le rend enthousiaste et lyrique [2]. On est loin de Calvin, plus loin encore de Zwingli : on ne trouve, en effet, dans ces « oraisons » que des phrases toutes faites, des phrases sans conviction, des « clichés » obligatoires contre le papisme et l'idolâtrie. Et cependant, cet homme ne cache point une certaine hostilité à l'égard des sciences, des arts et des lettres. Lettres, arts et sciences ne sont, en effet, et ne peuvent être que les auxiliaires de la religion et de la morale ; auxiliaires indispensables, mais qu'il faut réformer. Turrettini voit donc tous les dangers d'une culture intellectuelle trop absolue ; il n'a que du mépris pour les « futilia scientiarum » ; il craint surtout que l'on ne perde de vue l'union qui doit exister entre la religion et la science. Et il s'écrie : « Peut-être le monde serait-il meilleur si les sciences n'existaient pas [3]. »

[1] Joh. Alphonsi Turrettini, etc. Orationes academicæ. Quibus multa, ad scientiarum incrementum, christianæ veritatis illustrationem, pietatis commendationem, pacemque christianorum, pertinentia continentur. — Genevae, Typis Barillot et Filii. 1737, 1 vol. Cf. Discours IV, V, VI, VII et X.

[2] *Oratio quarta* de Sæculo XVII erudito, et hodiernis Literarum periculis (1703), p. 99 s.

[3] *Oratio sexta* de Scientiarum vanitate et præstantia (1705) : « Sane melius fortassis cum humano genere actum fere, si nullæ extarent Scientiæ. » Cf. Rousseau : « Les hommes sont pervers ; ils seraient pires encore, s'ils avaient le malheur de naître savants. »

Quelles sciences, quelles lettres et quels arts ? Il suffit de songer à la situation politique de Genève pour répondre : ceux de la France. Appuyée sur la Suisse, la cité de Calvin fait front, surtout après la révocation de l'édit de Nantes, contre la grande monarchie catholique. Turrettini, si large qu'il soit, — lui auquel les théologiens du Réveil ont reproché d'avoir ouvert les portes de la ville au rationalisme à la mode anglaise[1] ! — est le premier à prêcher la discipline et l'organisation contre l'ennemi. Il veut imposer au futur citoyen, dès l'enfance, une vie frugale et dure ; il dit, à propos des écoles publiques, en beau latin, ce que Jean-Jacques dira plus tard dans l'*Economie politique* : « Vous aurez tout, si vous formez des citoyens... or, pour les avoir hommes, il faut les instruire enfants. » On se souvient que Fréron[2], lorsque parut le fameux *Premier discours*, accusa Rousseau d'avoir plagié Turrettini. Accusation gratuite : Jean-Jacques n'a certainement jamais lu les « oraisons » académiques. Mais le rapprochement ne laisse point d'être significatif : Le discours de 1750 ne peut être compté parmi les manifestations dirigées contre la France, car c'est une œuvre avant tout personnelle ; on y retrouve pourtant quelque chose de l'attitude hostile que tout calviniste, tout Suisse protestant prend, souvent malgré lui et comme instinctivement, vis-à-vis de l'influence et de la culture française.

* * *

Au nom de l'esprit protestant et conservateur, durant tout le XVIIe siècle et tout le XVIIIe, il se trouve donc des hommes, la plupart des ecclésiastiques, pour protester contre le service étranger et pour réagir contre l'influence française. Nous en

[1] Cf. de Goltz, *Genève religieuse*. Trad. de l'all. Genève-Bâle, 1862, p. 53.

[2] *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, V, l. 4. 1751.

avons mentionné plusieurs : c'est l'antistès Breitinger dans ses *Pensées sur la comédie* (1624) ; c'est Jean-Henri Hottinger dans son *Methodus legendi Historias Helveticas* (1654) ; ce sont l'épigrammatiste Grob, Gotthard Heidegger, Jean-Henri Tschudi, Jacob de Graviseth, tous les précurseurs des « peintres », en attendant les peintres eux-mêmes. Dès 1700, et particulièrement à Berne, les sermons des pasteurs sont dirigés systématiquement contre la corruption importée de France. En 1728, Samuel Lupichius compare Berne à Babel [1]. Plus tard, le doyen du Munster, Bachmann, prêche tous les dimanches « contre la politesse et la somptuosité, contre les mœurs étrangères et la dépravation ; » il condamne publiquement les canapés, fauteuils, commodes à la française et surtout les grandes fenêtres qui ornent la maison du brigadier Vincent de Stürler [2]. A la fin du siècle, le curé David Müslin continue avec courage la tradition de ses prédécesseurs et ne se lasse point de tonner du haut de la chaire contre les mauvaises habitudes et l'oisiveté [3].

Les savants et les érudits se joignent aux gens d'Eglise : La *Petite feuille des dimanches*, organe de la Nouvelle Société que préside Altmann, consacre des articles aux « déplorables changements survenus dans les mœurs », à l'abus du luxe, du tabac, de la danse, des « robes volantes [4] ». Jean-Rodolphe Brunner, professeur d'histoire et d'éloquence à l'Académie de Berne, se plaint amèrement de ce que les jeunes patriciens délaissent les études sérieuses pour lire les « futiles Gallorum libros [5] ». Les juristes se mettent de la partie :

[1] *Ausgang aus Babel*, oder Bernerisches Jubelfest. Berne, 1728, 3e sermon.

[2] Cf. Ed. von Rodt, *Bern im XVIII. Jahrhundert*. Berne, Francke, 1901, p. 38.

[3] Cf. A. Haller : David Müslin, *Berner Taschenbuch auf das Jahr 1872*, p. 1 s.

[4] *Bernisches Freytags-Blättlein*, Berne, 1722-23, art. II, XVII, XXIII, XXIV, XXVIII, XXXII.

[5] *Oratio* de impedimentis solidæ eruditionis. Berne, Em. Herter, 1735.

on polémise pour et contre la légitimité du mercenariat dans le *Journal littéraire* de la Haye, dans la *Bibliothèque germanique*[1] et dans une brochure anonyme imprimée à Genève[2]. Dans cette discussion, deux savants, deux sujets de leurs Excellences bernoises, Crousaz et Loys de Bochat, se trouvent engagés. En 1738, ce dernier publie sur la question controversée trois volumes tellement bourrés d'érudition qu'ils en sont illisibles[3]. Les patriciens, d'ailleurs, ainsi que plus tard le général Zurlauben, ne pardonnèrent point à Loys de Bochat d'avoir osé, même sans conclure, toucher à ce qui était devenu une institution nationale.

A Berne, en effet, — comme dans les autres patriciats militaires : Lucerne, Soleure, Fribourg, — les déformations subies par l'influence française sont plus sensibles que partout ailleurs en Suisse. Le manque de culture des familles gouvernementales aggrave encore la situation : il semble bien, d'après de nombreux et divers témoignages, qu'il s'agît, pour parler comme Haller, d'une « corruption des mœurs » plus ou moins générale, plus ou moins profonde. Voici le témoignage de Zurlauben, un aristocrate cependant, dans toute la force du terme : « L'éducation que les Bernois donnent à leurs enfants, en les envoyant en France ou en Allemagne, les porte à copier les mœurs du local. Les Suisses se font avec beaucoup de facilité aux manières et aux modes des pays où ils se trouvent, ils les étudient d'abord pour se rendre agréables et les tournent insensiblement en habitude. Aussi peut-on distinguer sans peine par l'air ou par l'habit d'un *Suisse* dans quel pays

[1] *Journal litt.*, tome XII, part. 1, art. 12 ; *Bibliothèque germanique*, tome XI, art. 1 et tome XII, art. 10 (réponse de Loys de Bochat à l'anonyme du *Journal litt.*).

[2] Chez François Jaquier, 1730, in-12.

[3] *Ouvrages* pour et contre les services militaires étrangers. Lausanne et Genève. Marc-Michel Bousquet. Du même : *Mémoires* critiques sur l'histoire ancienne de la Suisse. 3 vol., Lausanne, 1747-49. C'est surtout ce dernier ouvrage qui est incriminé par Zurlauben (*Tableaux de la Suisse*, tome I, p. 364).

il sert. Par exemple, les officiers de France ou de Sardaigne paraissent aussi différents de ceux qui servent en Espagne, à Naples, en Hollande ou en Allemagne, dans la coupe de leurs habits et dans leurs manières que s'ils étaient de nations différentes. Les premiers aiment la magnificence dans leurs habits, ont des manières insinuantes et dégagées et le ton aimable dans leur entretien[1].... » Et ailleurs : « Il y a quelque temps que la fureur du jeu était montée à Berne au point qu'on craignait qu'elle ne dérangeât totalement la fortune de plusieurs familles ; » une loi sévère dut, en effet, intervenir. Plus loin, Zurlauben reconnaît que les femmes « ont renoncé à la rusticité, aux manières très réservées, à la sévérité et à l'austérité de leurs grand'mères ; elles ne se défendent plus comme celles-ci faisaient autrefois, avec le bâton et les ongles, des approches des cavaliers ; les manières polies qu'elles ont adoptées ne leur permettent plus une si grande rigueur, elles reçoivent familièrement les hommes et avec la même liberté qu'en France. » Progrès de la culture, si l'on veut, et même progrès nécessaire ; mais ce progrès dégénère en décadence aussitôt que la nation, abandonnant ses traditions et ses vieilles mœurs, se révèle incapable d'assimiler ce qui lui vient avec trop d'abondance du dehors. Car, l'influence française, qu'est-ce, en défintive, pour un patricien ? la toilette, le jeu, la danse, la vie de société, le café, de beaux meubles, de mauvais romans, — rarement autre chose.

III

« Les Gens sensés, qui ont vu les Mœurs étrangères, le Luxe et la vie licencieuse de la Jeunesse s'introduire parmi nous, ont prévu dès lors la ruine de la Nation, et l'ont prédite ; et ceux qui aujourd'hui voient toutes ces choses portées

[1] *Tableaux de la Suisse*, tome II, art. XIX : Mœurs, p. 164-166. Cf. également E. v. Rodt, *Bern im XVIII. Jahrhundert.*

au plus haut point où elles puissent monter, s'en souviennent et ne peuvent qu'envisager la chute de la Nation comme prochaine. Il y en a parmi eux qui ont de tristes pressentiments.» Celui qui écrivait, en 1725, ces lignes prophétiques, était un patricien, un ancien officier au service de France, issu d'une vieille famille militaire qui, originaire du Tessin, avait, au moment de la Réforme, abandonné son château de Locarno, — la « Casa di Ferro », — pour venir se réfugier à Berne.

Béat de Muralt (1665-1749) est l'auteur célèbre des *Lettres sur les Anglais et sur les Français*[1]. Il doit à cet ouvrage, non seulement de compter parmi les meilleurs prosateurs de la Suisse romande, mais encore d'occuper une place modeste dans l'histoire de la pensée européenne. On peut étudier Muralt de deux manières : on peut, à la suite de M. Texte[2], voir en lui le précurseur des *Lettres philosophiques* et presque l'introducteur de l'influence anglaise en France ; on peut également le rattacher au mouvement strictement national auquel nous consacrons ces pages. Tel sera notre point de vue ; aussi n'avons-nous fait que mentionner Muralt dans notre chapitre sur la Suisse et l'Angleterre. Ce qui nous a décidé, ce sont les intentions mêmes de l'auteur. Il suffit, pour les découvrir, d'analyser brièvement ce petit livre.

En 1694 ou 1695, Béat de Muralt quitte le régiment dans lequel il sert et s'en vient faire à Londres un séjour d'assez longue durée, semble-t-il. Il n'a point alors de plan bien arrêté[3]. Protestant, Suisse, Bernois, élevé très sérieusement à l'ancienne mode, cultivé, un peu sauvage, il a su garder en lui un esprit libre et un jugement droit. C'est, dans tous les sens du terme, un original. C'est, en outre, un observateur :

[1] Sur Muralt, cf. : O. von Greyerz, *Beat Ludwig von Muralt. Eine literar- und kulturgeschichtliche Studie*. Frauenfeld, 1888.

[2] *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Paris, Hachette, 1895.

[3] Cf. Greyerz, *op. cit.*, p. 4-6.

il emploie donc son temps à observer les Anglais le mieux possible ; d'obscures mais profondes affinités lui rendent, en effet, cette nation sympathique. De retour en France, il a des comparaisons fort peu à l'avantage des sujets de Louis XIV. Ce qu'il a vu et entendu, il le consigne dans des lettres à l'usage de quelques amis. Les lettres plaisent : elles circulent à Berne. En 1718, une copie défectueuse de l'une d'elles paraît, à l'insu de l'auteur, dans les *Nouvelles littéraires* [1] de la Haye. Elle est remarquée. Entre temps, Muralt, qui a donné dans un mouvement de piétisme rudement comprimé par le gouvernement de Berne et qui s'est fait bannir de la République [2], s'est cru, dans un accès de scrupule, obligé de détruire une partie de ses lettres. Heureusement, quelques passages essentiels ont été sauvés par des amis. Ceux-ci lui conseillent de reprendre ses essais et d'en faire un livre. Muralt se laisse convaincre. Mais il veut être utile à son pays et soulager sa conscience en donnant un but moral et patriotique à son ouvrage remanié. Il lui semble, en outre, urgent, à lui aussi, de réagir contre l'influence française, d'opposer à cette dernière une autre influence plus conforme au caractère bernois et suisse et de rompre une lance en faveur des vieilles mœurs, des antiques traditions [3].

Les *Lettres sur les Anglais et sur les Français et sur les voyages* furent donc publiées pour la première fois en 1725, à Genève [4], — où Béat de Muralt avait en 1681 fait un assez long séjour, — chez Fabri et Barillot, les éditeurs des discours de Turrettini. Il y a six lettres sur les Anglais et six sur les Français ; la lettre sur les voyages sert de conclusion. L'édi-

[1] No de mai 1718 ; cf. Greyerz, p. 7.

[2] Muralt se réfugia à Colombier (Neuchâtel). Pour tous détails sur le mouvement piétiste à Berne, cf. Greyerz, p. 15-27.

[3] Cf. Greyerz, p. 31.

[4] Une édition parut également la même année à Cologne (références dans Greyerz, p. 31-32, note 2). L'édition de 1725 dut être réimprimée en 1726 à Genève et en Hollande (Greyerz, p. 33 et notes 1, 2, 3).

tion de 1728[1] contient en sus la « Lettre sur l'esprit fort, » dans laquelle Muralt prend vis-à-vis des idées nouvelles la même attitude que prendra plus tard Haller.

Voici le résumé de ce petit livre dont la lecture est encore aujourd'hui un véritable plaisir[2] : Les Anglais valent mieux qu'ils ne le paraissent. Ils ne font pas attention aux étrangers parce qu'ils n'en ont pas besoin. Ils sont braves, mais ils ne font point un métier de la guerre, ni ne courent s'enrôler au service des princes. Chez eux, les grands tiennent peu de place, et ces grands mêmes vont peu à la cour : c'est se faire bien voir que de s'en retirer. Les institutions anglaises sont presque républicaines. Le clergé travaille sérieusement à la réforme morale des hommes, sans s'attarder à de stériles discussions théologiques. Car l'Anglais a du bon sens ; il néglige les manières pour cultiver la raison ; il recherche le confort, mais non le luxe. L'Anglais aime la nature : il se plaît à la campagne et dans les parcs magnifiques de Londres. Il a le courage de braver l'opinion jusque dans ses extravagances et ses plus violentes débauches. Il ne se laisse pas gouverner par les femmes, il fuit les emplois : en un mot, il a le culte de la liberté.

Au tour des Français maintenant : Les Français plaisent au premier abord, mais ils ont moins de valeur qu'on ne le suppose. Ils sont faits pour la société, mais ils affectionnent trop la parade ; ils aiment mieux *paraître* qu'*être*. Ils manquent de bon sens, se révèlent « peu sensibles à la liberté qu'ils confondent avec l'impolitesse. » Leur politesse même est excessive : ils ne « vivent que pour le savoir-vivre ; » ils

[1] Sur les éd. de 1727 et de 1728, cf. Greyerz, p. 34.

[2] Comme nos lecteurs auraient quelque difficulté à se procurer les anciennes éditions du livre de Muralt, nous les renvoyons à celle de M. Eug. Ritter : *Lettres sur les Anglais et sur les Français*. Publiées avec une notice sur l'auteur, etc. Berne et Paris, 1897, 1 vol. XX et 294 p. Malheureusement, M. Ritter a cru devoir supprimer la lettre sur les voyages, qui lui paraît dépourvue d'intérêt.



B. L. DE MURALT

ont horreur de la campagne et de la solitude. Ils sont nés courtisans et même aventuriers. Il est vrai qu'ils ne font point d'embarras, mais ils raffinent trop sur l'honnêteté. Ils sont indulgents, expansifs, amicaux, mais leur amitié dure peu ; ils sont francs et braves, mais étourdis. Ils chérissent les enfants, mais les élèvent fort mal : « la jeunesse française est la plus vive et la plus déréglée de l'Europe[1]. » Leurs femmes ont des mœurs trop libres ; d'ailleurs, leur réputation de beauté est usurpée. Quant au peuple, il semble bon et soumis, mais on le laisse croupir dans sa misère. Le Français est insupportable hors de chez lui : il méprise le reste des hommes, « parce qu'il n'est pas français. » A l'étranger, il a pour lui : les riches qui voyagent pour leur plaisir, les amateurs d'art et de luxe, les joueurs, les liseurs de romans, la jeunesse et le sexe. « L'âge de raison ne leur est pas si favorable.... Tout ce qu'il y a d'hommes libres, ou qui font cas de la liberté, n'envisagent pas les Français comme des modèles à suivre[2]. »

Le parti pris est évident. L'abbé Desfontaines n'a donc point tout à fait tort, lorsqu'il reproche à Muralt d'insinuer « que toutes nos vertus viennent de nos vices, comme il insinue que tous les vices des Anglais viennent de leurs vertus[3]. » La partialité du Bernois a d'ailleurs une excuse : il écrit pour ses compatriotes ; ce n'est pas aux Français qu'il en veut le plus, mais bien à leurs sots imitateurs. En effet, quelques travers familiers aux Suisses ont en lui un censeur impitoyable. La recherche des titres, des emplois, des honneurs : « C'est déjà servir sa patrie que de répandre, autant qu'on peut, la probité et le calme ; mais c'est lui faire du bien surtout, en ce que par là on donne au public un exemple de désintéressement, qui est peut-être la chose dont il a le plus de

[1] Éd. Ritter, p. 132. — [2] Id., p. 196-197.

[3] *Apologie du caractère des Anglais et des Français* (1726). A la suite de l'éd. de 1727 des *Lettres*, p. 372.

besoin ; principalement dans les pays où l'on est tellement accoutumé de passer la vie dans les emplois, que hors de là on se croit malheureux et déshonoré[1] ; » c'est une allusion fort claire à la « déformation professionnelle » des patriciens. L'engouement des étrangers pour les modes françaises : « De la manière dont ils outrent les modes, et prennent plaisir à renchérir sur toutes les nouveautés qui leur viennent de France, il semble que leur dessein soit de tourner les Français en ridicule, plutôt que de les imiter... après tout, il n'y a pas tant à rire des Français que de nous-mêmes, comme on se moque des dupes et non du charlatan[2]. » La politesse, la fameuse politesse, c'est-à-dire les « belles manières » : « Les étrangers qui adoptent ces choses et s'en parent méritent d'être marqués de tout le ridicule qu'elles peuvent avoir. »

Muralt est particulièrement sévère à l'égard de la littérature française. Il a visité les galeries du Palais-Royal ; aux devantures des libraires, il a feuilleté les romans à la mode et il ne contient pas son indignation : « Quelle quantité de ces livres du temps, de ces productions indignes ne vîmes-nous pas en ce lieu ? Assez pour infecter toute l'Europe et pour nous le faire envisager comme le cloaque du Parnasse. Ou, s'il faut faire une comparaison plus honnête, je dirai qu'en voyant tant de ces livres comme rangés en bataille et près d'envahir les peuples voisins, ils font souvenir de ces armées formidables qui ravagèrent autrefois l'Europe.... Les romans principalement font du ravage, et par là les Français ressemblent à des conquérants qui ne se contentent pas d'emporter les richesses qu'ils peuvent ravir eux-mêmes, mais qui envoient leurs troupes mettre le feu dans les pays éloignés, et se rendent tout tributaire. La chose est triste encore plus qu'elle ne divertit, et elle mériterait qu'on y fît attention[3]. »

1 *Quatrième lettre sur les Anglais*, p. 63-64 de l'éd. Ritter.
2 *Troisième lettre sur les Français*, Ritter, p. 167-168.
3 *Quatrième lettre sur les Français*, Ritter, p. 184.

M. de Muralt songerait-il déjà à une « Ligue contre la littérature immorale » ?

D'ailleurs, avec ses préjugés de protestant, son rigorisme de « mômier », ses affinités germaniques, — et ses partis pris contre la France, — Muralt est bel et bien incapable de comprendre et de goûter les grands auteurs du siècle de Louis XIV[1]. Sans doute il les admire, ces auteurs, mais sans conviction. Son jugement est celui d'un « philistin ». Il a contre le théâtre toutes les préventions de l'antistès Breitinger et de Rousseau : à quoi sert la tragédie de Corneille ou de Racine ? elle « fait du mal aux hommes » en réduisant la vertu à n'être qu'« un objet de théâtre, où les hommes la relèguent. » Il s'en prend surtout à Boileau, qu'il juge d'ailleurs avec assez d'audace et auquel il reproche de n'avoir pas su faire aux Français tout le bien qu'il leur pouvait faire ; mais sa critique des *Embarras de Paris* manque vraiment d'intelligence. Les autres écrivains ne sont guère ménagés : Voiture et Sarrasin ? « de la pâte sucrée mise en figures ; » Scarron ? un monstre ; Rabelais ? ordure et délire, « rabie laesus » ; Fontenelle ? « trop neutre entre le bien et le mal ; » Bayle ? « le premier des charlatans. » Muralt n'a d'éloges que pour les *Fables* de La Fontaine, les maximes de La Rochefoucauld et, cela va sans dire, le *Télémaque* de Fénelon, un livre qu'il nomme le chef-d'œuvre des temps modernes.

* * *

Ce fut précisément la « Lettre sur le bel esprit » qui, publiée en 1718 dans le *Journal littéraire* de la Haye, valut à Muralt et, plus tard, à tout son ouvrage, un si vif succès. La critique française, habituée à imposer au monde son goût et sa doctrine, fut étonnée de tant d'audace. La *Bibliothèque*

[1] Cf. toute la lettre V sur le bel esprit.

française accueille en ces termes le livre du patricien bernois : « Quoique le style de cet ouvrage soit très peu exact et quelquefois même assez rebutant par la bassesse et la dureté des expressions, on ne laissera pas de lire avec plaisir les remarques et les réflexions qui s'y trouvent [1]. » La même revue croit devoir, un peu plus tard, revenir sur le même sujet [2] : elle reconnaît que le génie de Muralt « est assez conforme à celui des Anglais.... M. Muralt est si fort entraîné par son amour pour l'indépendance qu'il fait un crime aux Français de souscrire aux décisions du prince sur des choses purement arbitraires et de suivre le torrent de la coutume ; » elle reconnaît également, malgré tout, « que peu d'étrangers seraient en état d'écrire avec tant de feu et d'énergie. » Quant à l'abbé Desfontaines, il consacre aux Lettres toute une brochure [3]. « Je fus bien aise, dit-il dans la préface, de voir un Suisse penser. Il faut avouer que nous avons, au sujet de quelques nations, des préjugés ridicules. Je commence donc à me figurer aisément des philosophes sur la cime des Alpes.... » En effet, Muralt est à ses yeux le type même de l'Helvétien, de l'Alpicole : « Ce Suisse à tête pensante n'est pas, s'il vous plaît, un Français déguisé, un Spectateur suisse.... C'est un Suisse, un vrai Suisse, mais un Suisse anglais et français en même temps : c'est-à-dire, qui s'est formé l'esprit dans le commerce des deux nations. Comme Suisse il a du bon sens et de la simplicité ; comme Anglais, assez de profondeur et de pénétration ; comme Français, de la vivacité et quelque délicatesse. Chez lui le Suisse juge sainement, l'Anglais réfléchit, le Français imagine. Car il s'agit ici d'une philosophie de peintures et d'une morale en tableaux. Au reste, l'auteur est un vrai Timon. » Et l'abbé Desfontaines n'est pas le seul à s'exprimer aussi vivement, en bien ou en mal, sur le Ber-

[1] IVe vol., 1724 (1725), p. 70.
[2] VIe vol., p. 102-123.
[3] *Apologie du caractère des Anglais et des Français*. Paris, 1726.

nois : il faudrait encore nommer la *Bibliothèque des livres nouveaux* [1], le P. Brumoy [2], l'abbé Le Blanc [3], Voltaire [4].

Qu'est-ce à dire ? Avec Béat de Muralt, voici que, pour la première fois, l'esprit suisse prend conscience de lui-même et s'exprime en français. Il s'exprime dans une langue incorrecte et dure, mais solide, originale, pleine d'une saveur âpre et qui fait songer aux rudes guerriers de l'histoire bernoise. Dans les Lettres, en effet, il y a une pensée indépendante et une libre critique. L'auteur, on ne le saurait méconnaître, n'est pas toujours impartial, ni même toujours très fin ; mais peu importe : c'est bien un Suisse qui juge l'étranger et la France au nom de l'esprit national, au nom d'une tradition. On peut traiter Muralt de vieux conservateur, de patricien réactionnaire. Mais qu'on n'aille point s'y méprendre : ce vieux conservateur, ce patricien est pourtant, il est quand même un homme des temps nouveaux. Il faut songer que la France qu'il juge, que la littérature française qu'il ose critiquer sont encore celles de Louis XIV. Muralt écrit et pense comme un huguenot qui tient à son droit de « libre interprétation des écritures », à son libre arbitre. Protestant, il est moralisateur et utilitaire à outrance ; il a une grande hardiesse et beaucoup de scrupules ; il recherche jusqu'à l'excès la vérité, la justice : son parallèle entre deux grandes nations n'en révèle pas moins un « esprit européen ». Suisse, il craint la France, qu'il n'aime guère. En lui se retrouvent le génie et les faiblesses d'un Rousseau, d'un Vinet, d'un Amiel. Il est le premier nom d'une lignée glorieuse.

[1] 1726, p. 1067 s. ; second article, sept. et oct. de la même année.

[2] *Défense* de la sixième satire de M. Despréaux, etc. A la suite de la brochure de l'abbé Desfontaines.

[3] *Lettres de M. l'abbé Le Blanc*. Amsterdam, 1787.

[4] Pour tous détails, cf. Greyerz, p. 52-73.

*
* *

L'enseignement qui se dégage des Lettres est, en peu de mots, celui-ci : Toute œuvre littéraire doit avoir pour but le bien moral des hommes. « Un génie véritablement grand a le public en vue, pour lui donner la loi, et non pour la recevoir de lui ; c'est ce qui produit les excellents ouvrages[1]. » Le génie, c'est avant tout le bon sens, l'amour de la vérité et, dans l'expression, la simplicité, une simplicité vigoureuse. « La droiture fait l'essentiel de l'homme, et tout le reste, tout ce qu'il peut ambitionner de plus beau ne répare point le manque de droiture[2]. » Muralt cherche, avons-nous dit, la vérité comme un protestant, mais il a le culte de l'honneur comme un gentilhomme. Il s'adresse à ses compatriotes et il leur tient à peu près ce discours : « Puisqu'hélas ! vous avez dégénéré à un tel point que vous ne pouvez vous passer des influences étrangères, mettez-vous à l'école des Anglais, qui sont des réformés comme vous et presque des républicains ; mais défiez-vous de la France dont l'esprit est diamétralement opposé au nôtre. Enfin, si j'ai un conseil à vous donner, restez chez vous et ne voyagez point. »

Restez chez vous, c'est-à-dire vivez à la campagne : « Si les voyages nous doivent mener à quelque chose de considérable, et que le Repos, pour être doux, doive succéder au travail, c'est à la campagne qu'ils doivent nous mener[3]. » C'est à la campagne qu'on peut échapper au joug de la coutume et de l'opinion ; c'est à la campagne qu'on trouve encore la vie simple et, en un mot, le bonheur. Remarquons, en passant, combien Muralt est sincère : dans cet amour de la retraite, il

[1] *Lettre sur le bel esprit.*
[2] *L'instinct divin recommandé aux hommes.* 1727 (joint aux Lettres de 1728).
[3] *Lettre sur les voyages*, p. 457 de l'éd. 1725.

n'y a rien de la sensibilité maladive du XVIIIe siècle. Il parle, ce vieux Bernois, comme un « Landmann » attaché au sol même de sa patrie, de son domaine. Les voyages sont, en effet, pour le moins « inutiles » : « Les peuples chez qui nous allons voyager, les peuples polis, dont les manières et le train de vie nous imposent, sont les plus corrompus ; par conséquent, il y a plus à perdre parmi eux qu'à gagner[1]. » Les voyages forment la jeunesse, a-t-on accoutumé de répondre : préjugé ! ils la déforment au contraire. Ce n'est pas l'esprit qu'il faut éduquer, mais le cœur. On trouve chez soi, autour de soi, des gens de mérite, des hommes. A quoi bon tout voir, tout entendre, tout lire ? Trop de lectures émoussent le sentiment, obscurcissent la vérité, empêchent l'usage de la raison, gâtent la liberté du jugement et de l'esprit. Les écrivains sont le plus souvent « les auteurs d'une des sources de la corruption et des folies des hommes[2]. » Ce sont « un genre d'hommes dont on se passerait parfaitement et dont il serait bon que l'on se passât[3]. » La Suisse serait la plus heureuse des nations si, « revenant à soi », elle se contentait de ses montagnes, de ses champs et de ses vallées. La nature, encore une fois, « seule nous met dans notre situation naturelle.... C'est notre première patrie ; c'est où je souhaite de vivre et de mourir[4]. »

Et voici l'éloquente et forte conclusion de la *Lettre sur les voyages*[5] :

« Nos pères ne voyageaient point ; il n'était point établi parmi eux de se former sur des modèles étrangers pour se faire valoir. La Droiture, la Franchise, la Fermeté les ornaient suffisamment et ils ne savaient pas qu'avec ces qualités on eût besoin de manières, ni que, pour se faire estimer dans son

[1] *Ibid.*, p. 465-66. — [2] *Id.*, p. 488. — [3] *Id.*, p. 493. — [4] 457. Cf. la curieuse description, au début de la *Lettre sur l'esprit fort*. (*Lettres sur les Anglais et sur les Français* et sur d'autres sujets. Nouv. éd. etc. s. l. n. d., 1728, p. 118-120.) — [5] Pages 540 s.

Pays, il fallait le quitter et aller chercher au loin de quoi contenter le public. Avec les mœurs et leur caractère pris dans leur domestique non seulement ils ont vécu avec dignité chez eux, mais ils ont porté leurs mœurs dans les pays étrangers, lorsqu'ils étaient engagés à y aller ; et après en avoir fait gloire plutôt que d'en avoir eu honte ils les ont rapportées chez eux. Sans mêler rien d'étranger dans leur caractère ils ont vécu avec honneur et ils en ont laissé à notre nation une réputation si affermie que ce n'est qu'à une longue suite d'années, que nous sommes venus à bout de la détruire. Mais aussi, dit-on, ces braves gens, pour ne vouloir pas descendre de leurs montagnes et se former un peu, étaient merveilleusement simples et grossiers et n'ont guère joui de la vie. Ils en ont joui plus que nous. Comme chez eux les plaisirs de la vie ne dépendaient pas des choses étrangères, mais de ce que le pays leur fournissait, ils les ont goûtés tranquillement et ils ont vécu heureux. Si, par la grossièreté qu'on leur reproche, on entend l'habitude d'agir et de parler naturellement et selon le caractère qui leur était propre, si l'on appelle simplicité l'incapacité de feindre et de déguiser, de vouloir imposer aux autres par des qualités empruntées, c'est un nouvel éloge qu'on leur donne ; et certainement s'ils revenaient au monde ils feraient gloire de ce que nous leur reprochons, comme ils nous reprocheraient sans doute les choses dont nous faisons gloire. Si l'on pouvait se transporter dans les temps passés, comme l'on voyage dans les pays éloignés, c'est là que l'on pourrait être tenté de voyager. La grossière République d'alors donne l'idée d'un bâtiment fait des pièces de roche, qui a du Grand autant que du Solide : celle d'aujourd'hui, notre Nation avec la politesse et l'éclat dont elle cherche à se parer, ne présente à l'imagination que Plâtre et Vernis ; et je suis persuadé que les mœurs et le caractère original de nos pères avaient plus de véritable bienséance que les manières et le caractère que nous affectons. Chaque Nation

a le sien que la nature lui donne et qui est assorti au pays et aux circonstances de ses habitants. De même chaque nation a ses manières comme une suite nécessaire de son caractère. Il ne faudrait changer ni l'une ni l'autre de ces choses, mais se contenter de les rectifier ; il faudrait cultiver son caractère et lui assortir les manières. Aller prendre des manières étrangères pour les rapporter chez soi, c'est chercher à devenir étranger dans sa patrie. »

IV

Maintenant, mais maintenant seulement, nous sommes en état de comprendre le sens, la valeur et la portée des deux satires de Haller : *La corruption des mœurs* et *L'homme du siècle.*

Les Lettres de Muralt avaient, en Suisse, exprimé hautement et clairement ce que beaucoup pensaient tout bas et d'une manière confuse. L'auteur de l'*Etat et les délices de la Suisse*, Gottlieb Kypseler de Munster, — c'est-à-dire l'excellent Vaudois Abraham Ruchat en personne, — s'en sert pour démontrer que les Helvétiens sont enfin sortis de la barbarie et de l'inculture[1]. Quant aux Zuricois Bodmer et Breitinger, ils reconnurent tout de suite en Muralt, nous le savons, un maître et un précurseur[2].

Que Haller, de son côté, ait lu les Lettres de son compatriote, la chose ne fait aucun doute[3]. Lors de son voyage en Angleterre, en 1727, il a, semble-t-il, emporté le petit livre dans ses bagages. Car Haller et Muralt, il ne le faut point

[1] Bâle, tome I, p. 347 s. de l'éd. de 1764 ; p. 326 s. de l'éd. de 1776. — Sur Ruchat, cf. notre *Bridel*, chap. II, p. 66-67.

[2] Breitinger consacre un article aux Lettres dans les *Neue Zeitungen aus der gelehrten Welt*, Zurich, 1725, p. 30 s. Bodmer fut en relation directe avec Muralt (cf. les lettres inédites citées par M. Greyerz, p. 76-78 de son ouvrage).

[3] Cf. Hirzel, *A. v. Hallers Gedichte*. Introd., p. LXI s.

oublier, ne sont point seulement deux Suisses, deux Bernois, mais encore deux patriciens : ils appartiennent, dans la même ville, à la même société restreinte. D'ailleurs, les idées de Muralt correspondent pleinement à celles de l'auteur des *Alpes* et des deux satires. Comme le solitaire de Colombier, le jeune savant est patriote ; comme lui, il souffre de l'hostilité d'une caste qui proscrit toute pensée libre ; comme lui encore, il voit la corruption du siècle, il pressent une ruine prochaine ; comme lui enfin, il se réfugie avec délice dans la nature. Il subit donc fortement, durant son premier et si pénible séjour à Berne, l'influence de Muralt. Sans doute, plus tard, réconcilié avec le patriciat et devenu l'ardent défenseur de l'orthodoxie, il déplorera, — Rousseau, d'ailleurs, fera de même, — les excès religieux et le mysticisme de son modèle : il ne cessera jamais de l'admirer, de le vénérer[1]. En 1728, lors d'un voyage botanique à travers le Jura et les Alpes, il rédige, en français, des notes qui révèlent combien Muralt et ses idées le préoccupent : « Nous voyageons pour voir la nature et non pas pour voir les hommes, ni leurs ouvrages. » Traversant Colombier, dans la principauté de Neuchâtel, il cherche à rencontrer cet « homme unique et qui a fait voir que le même homme peut se distinguer par les qualités les plus opposées ;... ce gentilhomme qui peut seul donner une idée des Suisses fort opposée de celle du vulgaire[2]. » Et lorsque, dans le sauvage pays de Vallorbe, il s'écrie : « Heureux peuple, que l'ignorance préservait de tant de maux qui suivent la politesse des villes[3] ! » il répète, presque mot pour mot, ce que Muralt dit de la Suisse à la fin de sa lettre sur les voyages.

Cette dernière, en effet, l'a vivement frappé. Il a entendu

[1] Cf. une lettre à Zimmermann (en français), du 30 nov. 1754, citée par Bodemann : *Von und über A. v. Haller*. Hannover, 1885, p. 28,

[2] Hirzel, p. LXI, LXIII.

[3] Hirzel, p. LXIV.

l'appel ; et, lui aussi, évoque le passé, les vieilles mœurs et la vie simple des anciens Bernois si différents de leurs neveux dégénérés. Et c'est alors qu'il compose ses satires.

Ce sont deux poèmes assez considérables : *La corruption des mœurs* [1] est de deux-cent cinquante vers [2] ; elle date de 1731, mais ne parut que l'année suivante dans l'*Essai de poésie suisse* [3]. *L'homme du siècle* a tout juste cent-soixante vers : écrit en 1733, il fut publié en 1734 [4].

Dans la quatrième édition des poèmes de Haller [5], nous lisons, en tête de la *Corruption des mœurs*, la remarque suivante : « Les jeunes gens qui n'ont appris à connaître le monde qu'en des livres où les vices sont toujours combattus et les vertus toujours honorées, où ils ont sans cesse devant les yeux les modèles les plus parfaits de l'humanité, tombent souvent dans ce travers, de considérer tout ce qu'ils voient comme incomplet et répréhensible. Ils iront jusqu'à exiger de chaque ami la fidélité d'un Pylade ; un magistrat leur paraît indigne s'il n'est point l'émule d'un Caton ou d'un Fabricius.... » La remarque est aussi juste que fine ; ce n'est point seulement au Bernois Haller qu'on la voudrait appliquer, mais encore au Zuricois Bodmer et à Jean-Jacques Rousseau.

C'est que Haller possède une culture plus étendue que celle de Muralt, et surtout une culture classique. Il renferme en lui ce que nous ne trouvons point, chose assez étonnante pour un Suisse, dans l'auteur des Lettres : un humaniste. Un humaniste épris de l'héroïsme antique et qui cherche dans l'Antiquité, — *Fabius et Caton* nous le prouve, — des enseignements à l'usage du présent. Voici le témoignage de Zimmermann, le disciple parfois un peu trop enthousiaste de Haller [6] :

[1] *Die verdorbenen Sitten.* — [2] Exactement 244. — [3] 1re éd. : *Die verdorbenen Sitten* porte le no IX. — [4] 2e éd. du *Versuch schweiz. Gedichte*, no VIII. — [5] Celle de 1748. Quant aux textes, nous suivons l'édition critique de M. Hirzel. — [6] *Das Leben des Herrn von Haller.* Zurich, 1775, p. 123.

« Si M. Haller s'était moins occupé d'une branche de la science que d'une autre ; si l'on ne découvrait pas en lui des qualités assez différentes pour qu'une seule d'entre elles ait pu faire un grand savant, je dirais qu'il avait une vocation toute particulière pour les belles-lettres. Dès sa première jeunesse, à Paris, à Bâle, il était passé maître ès littérature classique, comme s'il n'avait jamais eu d'autres occupations dans sa vie. C'est à Berne qu'il se reprit à consacrer aux lettres une part entière de son temps. Il lisait par exemple les écrivains latins, selon la méthode qu'il suivait en toute science, d'après l'ordre chronologique, d'Ennius jusqu'à l'invasion des Barbares.... Mais il lisait les œuvres des Romains d'une manière bien différente de celle des philologues. La phalange entière de ces héros de la syntaxe ne voit dans tous les trésors de la sagesse antique que de simples mots à éplucher.... Mais l'esprit de la nation ; la constitution républicaine telle qu'elle existait avant que les sciences venues de la Grèce et les vices venus de l'Asie aient envahi Rome ; ce que Rome a fait de grand, comment elle est devenue la reine des cités et la maîtresse du monde ; l'épanouissement des sciences et des arts ; la cour d'Auguste au point culminant de sa grandeur ; la chute de l'Empire, sa disparition comme un butin méprisable, dans les mains des Barbares ; ce que n'a su nul grammairien, ce qu'un Burmann n'a pas cherché, voilà ce qui intéressait M. Haller. »

Qu'il y ait dans ce passage beaucoup de rhétorique, chacun s'en est aperçu ; mais que cette rhétorique corresponde à la réalité, les satires de Haller en sont la preuve. Les apostrophes qu'elles renferment font penser à la fameuse prosopopée de Fabricius, dans le *Discours sur les sciences et les arts* : « O Fabricius, qu'en eût pensé votre grande âme ?... »

« O temps, ô mœurs ! s'écrie Haller, le vice est devenu un sujet de gloire. Que nous manque-t-il pour ressembler à Rome, que de nous assassiner impunément ?... Aujourd'hui,

amollis par un long repos, nous sommes entraînés par la pente du précipice, comme Rome et tous les États qui touchent à leur terme [1]. »

Ce n'est pas en vain que l'on confond Berne avec Sparte. Certes, nous le savons, Haller, pas plus que Muralt, n'est l'adversaire d'un patriciat dont il est le premier à admirer l'histoire. Mais, hélas ! où est ce glorieux passé ? où sont ces antiques mœurs qui font songer, à la fois, à l'Arcadie et aux premiers jours de Rome ? La haute idée que le jeune poète se fait de sa patrie, excuse et légitime un mouvement de colère. Il vient de lire la *Lettre sur les voyages*, il vient de lire Tite-Live et les *Hommes illustres* de Plutarque ; il vient de lire également sans doute les satires de Juvénal et celles de Boileau [2]. Exaspéré par l'étroitesse du milieu dans lequel il est obligé de vivre, encore sous l'influence des cruelles déceptions qu'il a dû subir, se sentant une force inutile et suspecte, il écrit *La corruption des mœurs*.

C'est la meilleure des deux satires. Nous y voyons défiler une série de fantoches, qui sont des portraits, ou plutôt des caricatures singulièrement vivantes. Ces vers cinglent comme des coups de fouet. Les poèmes de Haller ont presque tous vieilli, comme, hélas ! la plupart des œuvres de l'École suisse ; nous aurons rarement l'occasion de citer une pièce entière : on nous permettra donc de mettre celle-ci presque intégralement sous les yeux de nos lecteurs. Ils y reconnaîtront, une fois de plus, dès les premiers vers [3], les traces de la *Lettre sur les voyages*.

« Dis-moi, patrie des héros, Helvétie ! comment le peuple d'aujourd'hui est-il parent du peuple ancien ? Est-ce bien ici qu'on a vu briller le glaive de ce Biderbe de Gruyère qui mourut en

[1] *Der Mann nach der Welt*, vers 143-144, 155-156.

[2] La pièce porte comme épigraphe ce vers de Juvénal : « Difficile est satiram non scribere. » (Sat. I, v. 28.) Boileau est cité vers 9 et s.

[3] Vers 31 et s. du texte original.

défendant l'orillamme arrosé de son sang[1]? Dans quelles veines coule maintenant le sang des Mühleren et des Boubenberg, ces âmes de l'Etat, qui, affermis dans leur courage, ont vécu pour leur pays et pour lui sont morts, qui ont également méprisé l'or et l'ennemi, et nous ont acquis une gloire que des neveux dégénérés n'ont pu encore ternir? Alors, les troupeaux faisaient la richesse, et le même bras, habile à battre le blé, savait gouverner la République. Alors, des femmes dont la générosité est étrangère à nos cœurs, ne laissèrent point de donner leurs joyaux pour sauver l'Etat de la ruine, cet Etat dont les revenus, que nous employons ouvertement à de honteux trafics, servent de ressource à notre luxe. Où est cette soif de gloire, qui a fait de Rome la reine du monde?... Que sont-ils devenus, ces cœurs généreux, qui ne désiraient rien pour eux-mêmes, n'avaient d'autre fortune que celle de la patrie et de la République, appauvrissaient leur domaine pour agrandir celui de leurs concitoyens? Hélas! le temps a enseveli ces grands hommes avec leur esprit : il ne nous reste d'eux que quelques traits de leur visage.... Qui accomplira ce qu'ils ont fait ; qui saura occuper leurs places et les illustrer comme eux, non par leur nombre, mais par leurs vertus?

» Certainement, ce ne sera point *Appius*, dont la belle prestance, chaque discours et chaque regard annoncent la force et la puissance. La porte de ce grand homme est ouverte à bien peu de ses concitoyens, et le premier venu n'oserait espérer un coup d'œil de sa part. Son prestige a plus d'effet que le droit, un mot de lui est un devoir pour nous ; il est presque notre seigneur et ne sait point se dominer lui-même. Mais enlevez ce qui fait son éclat : le héros n'est plus qu'un homme ordinaire ; sa distance entre lui et nous va sans cesse en diminuant ; sa gravité fait tout son esprit : un beau palais, avec des salles vides.

» Certainement, ce ne sera point *Salvius*, ce favori de nos femmes. On peut se fier à son bon goût. Qui, mieux que lui, est au courant de la mode, et qui, mieux que lui, sait le prix d'un ruban? Qui donc est plus empressé à se vêtir d'habits nouveaux? Qui nomme aussi fréquemment Paris? Qui enfin, fût-il Grec, sait mieux tailler un jeu de cartes? et tendre le pied avec élégance? et chanter la chansonnette? et prononcer le dernier juron? O colonne de l'Etat! un petit garçon même serait honteux d'afficher des talents aussi futiles.

[1] En 1289, lors du siège de Berne par l'empereur Rodolphe de Habsbourg.

» Et *Démocrate*, l'héritier de sa ville, qui n'a point de patrie, si ce n'est ses fils ? Il connaît par cœur toutes les généalogies, il a compté tous les bulletins de vote, il partage lui-même les voix sans se tromper d'un jeton. Aujourd'hui, il m'a touché la main et donné sa parole ; ce sera le tour d'un autre demain. Pour lui, entre la promesse et l'acte, il n'y a qu'un mince rideau[1]. Il sacrifie le droit en échange d'un service, il troque une place contre une autre place ; quand il s'agit d'endosser un parent à l'Etat, tous les moyens lui sont bons : il court de porte en porte, menace, flatte, gémit, promet, et nomme tout le monde son cousin.

» Et *Rusticus ?* De tous les changements survenus dans nos mœurs, rien ne le révolte autant que la mode de ne plus s'enivrer. C'est un homme de l'ancien calibre, qui se méfie de l'esprit moderne. Il parle et boit comme ses ancêtres ; il n'est lui-même que dans sa cave. Alors il sait tout ; donnez-lui un verre de vin, il vous nommera le vignoble et l'année. Mais qu'est-ce que la science, et l'Etat, et le devoir civique, et la religion, et le commerce ? Il ne s'inquiète guère de toutes ces balivernes. Le monde peut changer, lui ne changera pas. Que lui importent la justice et le droit, ces importations étrangères ? le droit, c'est ce qui lui plaît ; juste est ce qu'il entend ; pour lui, fronder est le privilège du citoyen, et il traite de métèques tous ceux qu'il hait.

» Et *Sicin ?* Il est le ferment de la République, le maître du bon conseil, le fermier de la raison. Il ne juge, en effet, raisonnable que ce qui vient de lui. Il est prêt à se contredire lui-même dans la bouche d'un autre. Tantôt on est trop sévère, tantôt on laisse aux vices la bride sur le cou. Aujourd'hui, Berne est plus démocratique que Zoug, et demain elle sera plus oligarchique que Venise. Un gouvernement a-t-il jamais joui de son approbation ? Tout est mal fait : ce que l'on accorde n'est jamais mérité, ce que l'on refuse est toujours injuste. Ainsi, dans les roseaux, coasse le peuple des grenouilles par le beau temps comme par la pluie.

» *Héliodore* non plus. Ebloui par l'éclat de la France, il rougit de n'en être point l'esclave, méconnaît sa patrie, et fait parade du portrait du Roi. Il méprise tout ce que nos aïeux ont conquis dans le sang de l'Autriche. La liberté est une sottise, il raille l'étroitesse de nos frontières ; les lois sont bonnes pour les paysans, et paraître au Conseil est au-dessous de lui. Fuis donc, esclave ! Un Etat libre

[1] Il était d'usage, dans le gouvernement de Berne, de donner son vote, dans les élections, derrière un rideau.

exige des âmes libres, et celui qui veut être serviteur n'a pas le droit de commander aux maîtres !

» Que dirons-nous de *Heréphile* ? C'est le chrétien universel ; il est membre de toutes les sectes et n'appartient à aucune. Il se fait le rédempteur de tous les coupables, le protecteur de la fausse piété ; il défend tout ce que l'Etat condamne : la méchanceté est pour lui de l'innocence, l'hypocrisie de la dévotion ; il arrache son glaive au droit offensé, noircit à mots couverts l'Eglise et le culte, et prend plaisir à se moquer des prêtres .. Il méprise, dit-il, les biens de ce monde, mais il ne les oublie point ; son esprit est au ciel, ses mains sont sur la terre.

» Qui sera donc l'homme que nous cherchons ? *Zélot*, ce chérubin de l'Eglise, toujours prêt à me conduire au ciel la corde au cou ? *Surène*, qui murmure toujours, n'a jamais prononcé oui, et ne rit guère que lorsqu'on a condamné un coupable en brisant le bâton de justice ? Ce *Singe des Français*, cet homme léger qui prend du tabac pendant l'élection, plaisante en prêtant serment, et siffle dans la salle des séances ? Ou cet ivrogne qui titube sans cesse, est incapable de se tenir sur ses jambes à l'Hôtel de Ville, se rend du Conseil à table, et de la table au Conseil ? Ou ce *Faux-Semblant* qui ne montre jamais ce qu'il est, hait tous les citoyens et les embrasse tous ? Ou ce riche *Agnoët*, l'ennemi de tout savoir, qui fait le soleil carré et prend les étoiles pour des lanternes ? Ou cet indécis, qui approuve tout, se fait donner son opinion par écrit et dont l'avis se trouve toujours ouvert par un autre ? Et ceux-là enfin, gardes du corps des gens au pouvoir, chiffres de la République et consonnes du Conseil ?... Comment, avec de tels maîtres, le peuple pourrait-il être heureux ? »

Plus tard, dans *L'homme du siècle*, Haller a réuni ces fantoches sous deux masques : *Pomponius*, le « Français » corrompu, le débauché, le coureur de femmes, et *Porcius*, le magistrat qui cache sa vénalité sous d'austères apparences. Ces deux poèmes complètent donc l'œuvre de l'Ecole suisse : ils inaugurent, en effet, un genre nouveau, — la « satire nationale », pourrait-on dire.

* * *

Concluons : Il se manifeste en Suisse un mouvement de réaction contre l'influence française, mouvement dont l'ori-

gine remonte à la Réforme et aux premières capitulations militaires avec l'étranger, mais qui s'étend et qui s'organise dès les premières années du XVIIIe siècle.

L'influence française a contre elle les protestants, surtout ceux de Genève et de Zurich, et les vieux conservateurs, aussi bien le très catholique Balthassar que le piétiste Muralt. Tout d'abord, il ne s'agit que de manifestes isolés. On oppose à l'influence française, au nom de l'ancienne Suisse : l'histoire nationale comparée à l'Antiquité, les mœurs simples des aïeux et les traditions, la nature : les Alpes ; on lui oppose aussi, par opportunisme et au nom d'affinités de religion, d'institutions et de race, l'Angleterre. C'est, d'ailleurs, moins la haine de la France qui inspire cette réaction, que le sentiment général des mauvais effets produits en Suisse par un esprit contraire à l'esprit du pays. Les Helvétiens, en effet, n'imitent guère que les déformations, le côté extérieur de la culture française ; aussi est-on d'accord pour s'attaquer surtout à la « politesse » et à la littérature frivole, aux spectacles, au théâtre. Il y a certainement, d'ailleurs, dans ces attaques des violences, des ignorances, des parti pris, des préjugés, du « vertuisme ». Néanmoins, en devenant intellectuel, positif, ce mouvement permet à la nation entière de prendre conscience d'elle-même, de son indépendance ; il aide l'esprit suisse à se dégager : c'est là son intérêt.

On peut fixer quelques dates : La capitulation de 1663, qui réglemente et généralise le « service royal » et le transforme en institution, provoque une réaction conservatrice et patriotique, toute morale. A partir de 1758, date à laquelle furent publiés les *Songes patriotiques d'un Confédéré*, le mouvement devient nettement « nationaliste » ; la Société helvétique est fondée. A la suite des capitulations de 1761 et 1777 se font jour, sous l'influence même des encyclopédistes, puis de Rousseau, des tendances libérales, enfin révolutionnaires ; on en veut moins à la France qu'au régime patricien. Le mou-

vement dévie, malgré quelques esprits clairvoyants qui cherchent à l'endiguer. Alors à Genève, à Berne, à Fribourg se forment des conspirations, — celle du poète Henzi, un disciple de Bodmer, par exemple, — éclatent les premiers troubles : les longues luttes entre les Natifs et les Négatifs. Enfin, viennent la Révolution et l'« année terrible » : 1798.

Notons ce fait important : à l'origine, les conservateurs et les libéraux se trouvent d'accord pour réagir. Les divergences ne s'accentueront que lorsqu'il s'agira des réformes politiques. Muralt, Haller et Rousseau sont des alliés ; les citations que nous avons faites prouvent une fois de plus qu'ils appartiennent à la même famille. Certes il serait peut-être excessif de voir dans le *Discours sur les sciences et les arts* un discours « contre » la littérature française ; en revanche, la *Lettre à Dalembert* se rattache indiscutablement au mouvement que nous venons d'étudier. Il est donc curieux de constater que, par exemple avec Rousseau, des idées d'origine conservatrice et même réactionnaire, deviennent subversives en traversant le Jura : l'histoire littéraire est féconde en surprises de ce genre. Voyons dans ce fait la preuve qu'il existe un *esprit suisse*.

Les satires de Haller possèdent donc un très grand intérêt historique. Il est peu de vers au sujet desquels on puisse dire tant de choses, car c'est l'état moral de tout un pays, de toute une époque, qu'ils nous révèlent.

CHAPITRE XIV

La poésie de Haller : idées philosophiques et religieuses, sources d'inspiration.

L'image qu'il faut sans cesse avoir devant les yeux, pour bien comprendre la poésie de Haller, ce n'est point celle de l'illustre savant à la noble stature, au visage solennel, mais celle, beaucoup moins connue, du jeune homme. Ce jeune homme de vingt-cinq ans à peine, d'aspect frêle et maladif, l'étudiant de Tubingue et de Leyde, le petit médecin bernois méconnu : voilà l'auteur des *Pensées du matin*, de la *Nostalgie de la patrie*, des *Alpes* et des satires. Beaucoup d'historiens et de critiques ont, en effet, commis l'erreur de juger Haller comme un poète de profession et de considérer l'*Essai de poésie suisse* à peu près comme l'œuvre essentielle et définitive d'un vieillard.

Sans doute, c'est à ce petit recueil, qui représente à peine dix années d'une longue vie, que le grand Bernois doit la place occupée par lui dans l'histoire de la littérature allemande. Mais il n'a jamais songé à faire de la poésie une carrière ; dès l'âge de quinze ans, sa vocation de médecin se dessine : c'est donc la médecine et ce sont les sciences naturelles qu'il étudie dans les universités étrangères. S'il rime, c'est par

occasion. Les *Pensées du matin* sont « le fruit d'une heure [1] » ; la *Nostalgie de la patrie* a été composée en voyage, un jour de mélancolie [2] ; les *Pensées sur la raison, la superstition et l'incrédulité* [3] ont été écrites pour charmer les loisirs d'une convalescence, et c'est durant une maladie qui le tenait éloigné « de travaux plus sérieux » qu'il a scandé les quelque trois cents vers de *La fausseté des vertus humaines* [4]. Le poème des *Alpes* a été fait à Bâle, en 1728, au retour d'un voyage d'exploration dans les montagnes suisses. D'autres petites pièces sont des vers de circonstance, à propos d'une cérémonie officielle, à l'occasion des succès d'un ami. Haller, dans ses préfaces, a toujours soin de se présenter au public comme un amateur : il n'a plus le temps de se consacrer à un genre de travail par lequel il n'a jamais désiré d'être connu [5] ; ses études, qui ont une bien autre importance que des rimes, lui défendent de penser davantage à ces futilités [6]. Plus tard, il parlera même de sa « maladie poétique [7] » et quelques pièces, à ses yeux trop profanes, — comme ces stances de *Doris* dont La Mettrie se fit méchamment une arme [8], — sont pour lui une cause de perpétuels remords. En 1763, il conclura : « Je n'ai jamais songé à passer pour un poète et je ne le suis plus, si toutefois je l'ai été [9]. » Il l'a été, mais par intervalles : de l'âge de dix ans à celui de seize, il a composé une masse énorme de vers qu'il brûla tous en 1729 ; à Tubingue, en Hollande, à Paris il trouva bien rarement le loisir de rimer quelques strophes ; ce fut à Bâle qu'il produisit le plus ; à Gœttingue, la mort de sa femme lui inspira ses belles élégies ; et c'est tout. En résumé, la poésie ne fut

[1] *Morgen-Gedanken* (le 25 mars 1725), éd. Hirzel : *A. v. Hallers Gedichte*, Frauenfeld, 1882, p. 3. Nous suivrons désormais le texte de cette édition critique, désignée par H. dans nos notes.

[2] *Sehnsucht nach dem Vaterlande* (1726), H., p. 6.

[3] *Gedanken über Vernunft, Aberglauben u. Unglauben* (1729), H., p. 43.

[4] *Die Falschheit menschlicher Tugenden* (1730), H., p. 61.

[5] Préface de 1732, H., p. 242. — [6] *Id.*, 1734, H., p. 244. — [7] *Id.*, 1748, H., p. 248. — [8] Hirzel, Introd., p. CCLVII s. — [9] Préf. de 1762, H., p. 261.

pour Haller qu'un accessoire, durant les années d'une studieuse jeunesse consacrée tout entière à la science.

Ce fut en 1732 que Haller se décida, sur les instances de quelques amis[1], à réunir ses œuvres en un volume. Il avait alors vingt-quatre ans à peine. Ce recueil porte ce titre modeste : *Essai de poésie suisse*[2]. Il fut imprimé à Berne par le frère aîné de l'auteur, l'ancien officier devenu libraire, Nicolas-Emmanuel. C'est un petit livre d'une centaine de pages ; il ne contient qu'une dizaine de pièces : en tête les *Alpes* ; puis des vers pour le jubilé du roi de Suède, les *Pensées du matin*, la *Nostalgie*, *L'honneur* ; le long poème sur la raison, la superstition et l'incrédulité ; celui sur la fausseté des vertus humaines, les stances à *Doris*, la satire intitulée *La corruption des mœurs* ; enfin une ode saphique sur la vertu, dédiée à Drollinger.

On connaît le rapide succès de ce recueil, non seulement en Suisse, mais encore en Allemagne ; Gottsched lui-même loua grandement l'œuvre et l'auteur[3]. En 1734, il devint nécessaire de publier une deuxième édition : cette deuxième édition est dédiée à Isaac Steiger ; elle contient trois pièces nouvelles, parmi lesquelles *L'homme du siècle*, et quelques pages de prose. A l'édition de 1743 vinrent s'ajouter plusieurs poèmes importants : *L'origine du mal*[4], les *Elégies sur la mort de Marianne*, la *Réponse à Bodmer*, l'ode sur la mort de la seconde femme de Haller, le Fragment sur l'éternité[5]. Ajoutons à tous ces détails que la traduction française, par Vincent-Bernard de Tscharner, parut à Gœttingue en 1750, sous le titre de *Poésies choisies*[6].

[1] L'avoyer Steiger et son fils, H., p. CXII s.

[2] *Versuch Schweizerischer Gedichten.* Bern, Bey Niclaus Emanuel Haller. MDCCXXX, 305 pages. — [3] Cf. Hirzel, CXV-CXVII. — [4] *Ueber den Ursprung des Uebels*, écrit en 1734 ; publié à part, à Bâle, même année.

[5] Dates des autres éditions dans H., p. 241 s.

[6] *Poésies choisies* de M. de Haller. Traduites en prose par M. de T. (Préface, en prose française, très élégante, de Haller).

I

La première question, selon nous, qu'il se faut poser lorsqu'on aborde l'étude d'un poète, est celle-ci : Comment ce poète a-t-il compris la poésie et quelle idée s'en fait-il ?

La poésie, pour Haller, a un but moral et presque pédagogique. On ne saurait vraiment s'en étonner : le grand Bernois est un homme de son temps, qui partage les concepts et les préjugés de son temps. Or, en Allemagne, — à plus forte raison en Suisse, — au début du XVIIIe siècle, au sortir de la guerre de Trente ans, les problèmes moraux et surtout religieux se posent avec une insistance singulière. Leibnitz publie en 1710 ses *Essais de Théodicée*. On connaît le retentissement du livre ; il est aisé d'en prévoir les répercussions dans une âme comme celle de Haller. Le mot de « théodicée », — justice de Dieu, — est lui-même significatif : il exprime tous les efforts que vont accomplir des générations nouvelles pour résoudre le problème de la vie, pour reconstruire ou rêver de reconstruire un monde meilleur avec les ruines de l'ancien. Que cherche, en effet, Leibnitz ? Il cherche à concilier la liberté, — cette grande revendication du XVIIIe siècle, — avec l'omnipotence et la prescience divines. Un besoin d'unité, d'harmonie, un besoin d'ordre le dirige. On sort d'un âge d'abstractions, de dogmatisme, de despotisme en politique et d'imitation en littérature. Il faut agir, et réagir, car tout est remis en question : quelle est la fin suprême de la vie humaine et que désirent tous les hommes ? le bonheur. Ce bonheur, on veut donc le réaliser, ou tout au moins le définir, en indiquer la route. De là, partout en Europe, cette conception utilitaire de la poésie : conception d'ailleurs héritée du XVIIe siècle et de l'Antiquité classique, mais développée, renouvelée, exagérée en faveur des besoins nouveaux et d'un nouvel idéal.

Ajoutons à cela que Haller est un protestant, un Suisse, un Bernois qui a le luxe, la frivolité et toutes les bagatelles en horreur ; qu'il est par surcroît un médecin, un savant qui se consacre au bien de ses semblables : l'étroitesse de ses idées en matière de poésie et d'art est donc facilement compréhensible. Et si nous l'interrogeons, si nous dégageons de ses préfaces et de quelques articles sa « doctrine esthétique », nous verrons forcément que cette dernière est parfaitement conforme à celle de Breitinger, qu'elle est même, en un sens, plus absolue encore. A ce point de vue, Haller est le poète par excellence de l'Ecole suisse, bien qu'il se soit toujours tenu à l'écart de la vie intellectuelle de Zurich, bien qu'il ait toujours refusé d'entrer en lice contre Gottsched et les Saxons.

Veut-on connaître l'opinion de Haller ? Il faut lire la préface que, le 26 mars 1749, il écrivit pour le recueil de vers d'un ami, le médecin P.-G. Werlhof. Le grand Bernois avait fait de Werlhof le correcteur attitré de sa langue et de son style parfois peu sûrs. Voici donc les passages essentiels de cette préface [1] :

« M. Werlhof n'est pas qu'un simple poète. Certes, ce nom de poète ne laisse point de paraître grand dès que l'on songe à un Virgile, à un Homère ;... encore, pareil à certaines peintures, ne paraît-il grand qu'à distance. Un poète, qui n'est que poète, peut, aux yeux des temps et des peuples reculés, rayonner comme une éclatante lumière. Mais, pour ses contemporains et pour sa nation, il n'est qu'un membre inutile, inactif, de la société. Son génie éveille l'admiration, mais il ne contribue en rien au bien public ; il égaie pendant quelques instants un lecteur isolé, mais il n'augmente le bien-être de personne ; il n'adoucit aucune peine, aucune douleur. » Bien plus considérables sont donc les mérites d'un bon mé-

[1] *Sammlung kleiner Hallerischer Schriften*, 2e éd. Berne, 1772, p. 143 s. : ég. dans le *Tagebuch* seiner Beobachtungen, Berne, 1787, tome II, p. 90 s.

decin, et ici, Haller, — « vous êtes orfèvre, M. Josse ? » — devient tout à fait lyrique : « Le talent d'un médecin est l'instrument dont se sert la Providence pour répandre ses biens. Un poète occupe un quart d'heure de loisir ; un médecin améliore et soutient une vie entière. » Mais continuons... Ce que le Bernois apprécie le plus dans les vers de son ami et confrère, c'est bien la forme, c'est bien le choix scrupuleux de rimes pleines et entières, mais c'est surtout un ensemble de qualités morales et religieuses : la vertu, la crainte de Dieu. Et il conclut : « Lorsque les dons les plus remarquables ne sont au service que de l'incrédulité, de la vanité, de la satire sans frein, je ne puis m'empêcher de les haïr, comme l'on hait et comme l'on craint la force dans le tigre ou la puissance dans un tyran. » Pourquoi Newton est-il un savant de génie ? parce qu'il a défendu la Révélation. Pourquoi Fénelon est-il un grand écrivain ? parce qu'il a orné la vertu « de toutes les grâces de l'éloquence. » Et il suffit que Louis Racine ait composé la *Religion* pour que Haller le sacre grand poète. Sulzer lui-même ne pense guère plus faux et n'est pas plus exclusif, lorsqu'il exalte au-dessus de l'*Odyssée* la *Noachide* de Bodmer.

Une œuvre littéraire, aux yeux de l'auteur des *Alpes*, vaut moins par la forme que par le fond, et moins encore par le fond lui-même que par les intentions de l'écrivain. « S'agit-il de juger un poète ? on ne devrait point attribuer tant d'importance à des peintures poétiques d'objets sensibles : un peintre est, lui aussi, capable d'en faire autant ; on devrait, en revanche, s'arrêter surtout aux peintures morales, car c'est par elles que le poète s'élève bien au-dessus du simple artiste [1]. » Et ailleurs : « Un poète n'est digne d'éloges que s'il est utile [2]. »

[1] *Tagebuch*, tome II, p. 191. — [2] A propos de Louis Racine, *Tagebuch*, I, p. 41. (Le *Tagebuch* est un recueil des principaux articles et comptes rendus publiés par Haller dans les *Annales de Gœttingue*.)

C'est au nom de cette orthodoxie un peu farouche que Haller approuve ou condamne Anciens et Modernes. Les Anciens d'abord. A part les historiens, il n'a d'admiration véritable que pour Virgile ; le « pieux Enée » devait, cela va sans dire, trouver grâce devant lui. Il condamne Sophocle comme immoral [1]. Qu'est-ce que l'*Iliade*, sinon « le triomphe de la violence » ? Et l'*Odyssée*, sinon « le triomphe de la ruse » ? Il est particulièrement sévère pour Lucrèce [2].

Passons aux modernes : Bossuet n'est qu'un « orgueilleux sophiste [3] ». L'admiration sans bornes de Haller pour Fénelon semble avoir pour cause principale la tolérance du doux évêque à l'égard des protestants [4]. Molière « n'est la plupart du temps qu'un grossier bouffon [5]. » Rabelais ne vaut pas Swift [6]. Enfin, si l'on voulait être particulièrement désagréable à Haller, il suffisait de dire qu'il avait subi l'influence de Boileau [7]. En résumé, comme Sulzer et comme Bodmer, notre Bernois, — qui déteste le théâtre, — n'admet qu'un seul genre : le poème didactique et descriptif, c'est-à-dire de l'enseignement et de la morale en vers [8]. Aussi admire-t-il les Géorgiques, parce que cet ouvrage est un traité d'agriculture et que personnellement les questions agricoles l'ont toujours préoccupé [9]. Il n'aime point les Français, pour les mêmes raisons que Muralt. C'est donc aux Anglais que vont ses préférences : il semble avoir pressenti le génie de Shakespeare [10] ; il est plein de respect pour Milton [11], d'admiration pour Pope, d'enthousiasme pour Ossian [12]. Il approuve Klopstock ; il vénère en lui, par opposition à la frivolité gauloise, l'amour de Dieu et de la vertu ; mais il sait à l'occasion, ce farouche orthodoxe, re-

[1] *Tagebuch*, II, p. 48, à propos de la *Théorie des Beaux-Arts* de Sulzer.

[2] Op. cit., tome I, p. 349, à propos de la *Poétique d'Aristote, Horace, Vida et Boileau*, par l'abbé Batteux (1771).

[3] Tome II, p. 204. — [4] *Ibid.* — [5] Tome II, p. 194 s.: *Ueber die Schaubühne*. — [6] Tome II, 203. — [7] *Ibid.* — [8] Tome II, p. 43 ; à propos de la *Théorie* de Sulzer. — [9] *Ibid.* — [10] Cf. tome I, 260, 298 ; II, 201, 204, 207. — [11] Tome I, 44 ; II, 197. — [12] Tome I, 265 s.: *Ossian*.

procher à la Messiade un ton familier peu convenable à la majesté divine [1]. Gessner, en revanche, lui paraît supérieur à Théocrite, parce que l'auteur des *Idylles* et de la *Mort d'Abel* s'est fait le chantre de l'amour filial et de la piété envers l'Etre suprême [2].

* * *

Aurions-nous déjà condamné la poésie de Haller ? Qu'attendre de bon, en effet, d'un homme qui éprouve un tel mépris pour l'art, qui comprend d'une telle manière les plus grandes œuvres ? Mais Haller n'est point un homme ordinaire et, s'il exige de la poésie des besognes pour lesquelles elle n'est pas faite, s'il relègue à l'arrière-plan tous les soucis de forme et de style, sa pensée à lui, sa grande pensée, l'empêche du moins d'être médiocre. Sans doute, la moitié de l'*Essai de poésie suisse* est aujourd'hui illisible et cette moitié, ce sont précisément les poèmes auxquels Haller semble avoir attaché le plus de prix : l'*Origine du mal*, *La fausseté des vertus humaines*. Mais il reste un certain nombre de pages dans lesquelles le Bernois s'exprime en fonction de son pays et en fonction de lui-même : ces pages ne sont point encore, malgré toutes les lacunes et tous les défauts, à nos yeux du moins, des choses mortes.

La poésie fut, pour Haller, le moyen d'exprimer sa philosophie de la science. Il faut donc connaître le savant pour comprendre et pour apprécier le poète. En effet, on doit se souvenir que Haller, médecin, anatomiste, botaniste et géologue, était, au XVIIIe siècle, considéré comme l'un des plus grands savants du monde, comme l'égal d'un Newton ou d'un Linné.

Il ne s'agit point ici de résumer sa prodigieuse activité, dans tous les domaines de la spéculation et de la nature.

[1] Tome I, p. 352 s. : *Klopstock und die französischen Liederdichter.*
[2] Tome I, 296-297 : *Theokrit und Gessner.*

L'ouvrage important de Haller, ouvrage qui révèle un prodigieux effort de documentation et de synthèse, ce sont les huit volumes consacrés à la physiologie du corps humain [1]. Ils forment une sorte de vaste encyclopédie critique. Il va sans dire que Haller se trouve depuis fort longtemps dépassé : c'est, hélas ! le sort réservé à la plupart des savants. On connaît ses travaux consacrés à l'irritabilité et à la biogénèse, ses remarques sur le cerveau, sa réfutation de l'animisme, mais son nom n'est point demeuré attaché à une grande découverte. Il n'a pas exercé non plus une influence réelle et profonde sur le mouvement des idées, il n'est point un philosophe, si par philosophe on entend l'homme d'un système raisonné, d'une doctrine nouvelle. Mais ce serait lui faire tort et s'exposer à ne le point comprendre que de voir en lui seulement un réactionnaire, un « hyperorthodoxe ». La façon étroite dont il juge les œuvres littéraires, son rigorisme de « mômier », son attitude politique de conservateur intransigeant, tout cela n'est qu'une conséquence et qu'un résultat. « Haller, pour citer ici les belles paroles de M. Jenny, appartient à ces rares grands esprits qui, lorsqu'ils cherchent et pensent, sont capables de souffrir [2]. » Aussi bien est-ce parce qu'il a mis de sa chair et de son sang dans ses études comme dans ses poèmes, que nous devons nous arrêter à la philosophie de Haller.

C'est bien, en effet, de son œuvre scientifique, et non pas directement de son œuvre littéraire, qu'il faut, en bonne méthode, dégager la philosophie de Haller : après avoir procédé de la sorte, il nous sera possible de bien comprendre les vers, à la condition toutefois de ne point oublier l'homme, son esprit et sa vie. La philosophie de Haller est tout d'abord une philosophie d'expérience. Il a commencé par être le disciple de ce Boerhaave dont il suivit les cours à Leyde de 1725

[1] *Elementa physiologiae corporis humani.* 8 vol. Lausanne. 1759-1766.

[2] *Haller als Philosoph.* Ein Versuch von Heinrich-Ernst Jenny. Bâle, 1902, 107 p., p. 2. Ce travail épuise la matière.

à 1727 et qui exerça sur lui la plus grande influence. La méthode que Boerhaave appliquait en anatomie et en physiologie était celle de Bacon. Bacon, le libérateur, « l'éducateur de l'Europe », le premier qui opposa au dogmatisme cartésien l'empirisme, l'expérimentation, l'étude directe des faits! Aussi Haller, sous l'action de ces deux maîtres, se libère-t-il de Descartes [1], des inductions hâtives, des spéculations abstraites, des beaux systèmes en dehors du temps et de l'espace, de tout le vieux fond scolastique. Et ce n'est qu'après avoir longtemps disséqué des cerveaux, pratiqué des opérations de toute sorte, assemblé des monceaux de remarques et de notes, qu'il se hasarde à se prononcer sur les problèmes du corps et de l'âme et sur les origines de la vie. Mais encore, avec quelle prudence! S'il est vrai que la philosophie et la science consistent aussi bien dans le doute que dans le savoir, Haller est, à ce point de vue, un savant et un philosophe. Il ne se paie ni de mots, ni de formules. Il a dit quelque part : « De meilleurs télescopes, de meilleurs microscopes, de meilleures mesures des seringues et des bistouris sont plus utiles à l'agrandissement de l'empire des sciences que le génie créateur de Descartes, qu'Aristote, le père de l'ordre, que le savant Gassendi [2]. » Une hypothèse n'est jamais pour lui une certitude; il est cependant un esprit trop sage et trop pondéré pour rejeter sans examen toutes les hypothèses : il voit en elles, non des affirmations, mais des points de départ, des suppositions à l'aide desquelles il est possible d'avancer dans la connaissance de la nature, quitte à les rejeter lorsqu'elles sont fausses et hors d'usage. Parallèlement à la méthode d'expérience, telle qu'il l'a reçue d'un Boerhaave et d'un Bacon, Haller applique la méthode mathématique d'un Wolff et d'un Bernoulli. Il est

[1] Cf. *Ueber den Nutzen der Hypothese :* Vorrede zum Ersten Theile der allgemeinen Historie der Natur (trad. all. de Buffon). *Sammlung kleiner hallerischer Schriften*, Berne, 1772 ; 1er vol. II, p. 47 s. (écrit en 1750).
[2] *Op. cit.*, loc. cit., p. 51-52.

donc bien, comme savant, un homme du XVIIIe siècle ; il mérite justement ce titre de philosophe dont on abusait alors.

Mais Haller est un esprit trop sérieux, trop moral et aussi trop sensible pour se contenter, sans critique, sans conclusion d'un ordre supérieur, de l'observation matérielle des faits. C'est quelque chose de plus qu'une méthode que lui ont donnée ses maîtres. Jean Bernoulli, en particulier, est pendant longtemps son conseiller et son directeur : Bernoulli, c'est-à-dire non point seulement un mathématicien de génie, mais encore un homme profondément religieux, ainsi d'ailleurs que Boerhaave. Haller parle avec enthousiasme de son maître bâlois ; il l'exalte même bien au-dessus d'un Leibnitz [1]. C'est que l'action de Bernoulli s'exerce sur lui à un moment de crise religieuse, au moment où Haller, fasciné par les idées nouvelles qu'il a ramenées d'Angleterre, hésite encore entre le christianisme et le déisme.

Bernoulli, Leibnitz, Wolff, Boerhaave, et les Anglais eux-mêmes : Hobbes, Shaftesbury surtout, tels sont les hommes qui entretiennent dans l'esprit de Haller de très hautes préoccupations. Ils le mettent en présence de problèmes que lui-même, à un certain moment, aurait voulu pouvoir éviter : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la vie humaine, le conflit entre la science et la foi. Tous ces maîtres considèrent, en effet, la science comme un moyen : le moyen de parvenir à la vérité, le moyen de rendre heureux les hommes. En outre, Haller vit à une époque de transition et d'évolution ; on abandonne le dogmatisme de l'âge précédent, mais on n'est point encore parvenu au pur rationalisme de la fin du XVIIIe siècle. De là, nécessairement, pour un esprit comme Haller, — grande âme dans un corps frêle, — un constant et douloureux conflit.

[1] Zimmermann, *Das Leben des Herrn von Haller*. Zurich, 1755, p. 48, 49.

* * *

Essayons d'analyser les éléments du conflit. Tout d'abord, il faut prendre parti ; il faut choisir entre deux routes. Mais ce choix ne saurait être laissé au hasard, ni précipité. Où est la certitude ? où se trouvent les limites de la certitude, de la vraisemblance et du rêve ? La physiologie conduit à la psychologie et cette dernière aux questions fondamentales. Mais, à ces questions, comment répondre ? De là, pour Haller, une longue période de scepticisme, un scepticisme douloureux et qui ne ressemble en rien à la « tranquillité d'un Socrate ». On peut le dire, il a toute sa vie souffert du doute ; il en souffrait encore à son dernier soupir ; lui aussi, a connu le « mal du siècle » : il y a, dans ce sens, quelque chose de romantique en lui.

Mais le scepticisme, pour un homme d'action, ne peut être qu'une attitude prudente et momentanée. Haller est un esprit scientifique ; dans son laboratoire il est impartial, il n'a point de préjugé, il observe, il expérimente, il calcule. Mais on ne vit pas toujours dans un laboratoire ; au delà des quatre murailles blanches il y a le ciel et la terre, Dieu et les hommes. On a beau être circonspect, marcher à petits pas et en tâtonnant, se contenter de résultats bien pauvres : une heure sonne, l'heure du découragement, où il se faut résoudre à reconnaître que la connaissance a des limites et que l'on n'atteindra jamais à l'essence même des êtres :

Ins Innre der Natur dringt kein erschaffner Geist,
Zu glücklich, wann sie noch die äussre Schale weist !

Nul esprit créé n'a jamais pénétré dans l'intérieur de la nature :
Trop heureux, si nous en pouvons connaître l'écorce.
...Hélas ! nous sommes faibles et ignorants[1] !

[1] *Die Falschheit menschlicher Tugenden*, vers 289-90 et s. ; H., p. 74.

La méthode d'expérience, la méthode mathématique, est donc impuissante : Haller, les bras croisés, est près de déclarer que la science a fait faillite : « Nous ne pouvons rien espérer de plus que de percevoir quelques phénomènes ; la vérité gît au fond d'un abîme, sur lequel il n'y a point, hélas ! de pont. »

Dans le *Discours sur l'hypothèse*, à la suite même du passage que nous venons de citer, Haller s'écrie : « Quels seraient donc les résultats d'un tel langage, s'il venait à se répandre et à se généraliser ? Voici une terre nouvelle, improductive encore : L'aventurier aborde ; il ne trouve ni l'or qu'il attend, ni les richesses qu'il désire. Aussitôt il s'embarque, il s'éloigne à tout jamais, il abandonne la découverte commencée et personne ne songe à poursuivre les premières explorations : le pays demeure inculte ; seul, le nom que lui ont donné les géographes se transmet à des générations indifférentes [1]. »

La comparaison est fort claire : Oui, la science ne peut tout dire, elle ne répond pas même à l'essentiel ; elle pourra peut-être y répondre un jour. Abandonner les recherches serait se condamner à un dangereux quiétisme, à la stérilité, à la barbarie. Ce sont donc des raisons pratiques qui poussent Haller à défendre, un peu malgré lui, la science, la recherche de la vérité. Mais quelle science ? et quelle vérité ?

A défaut d'absolue certitude, le critérium, pour un esprit réaliste et pratique, sera l'utilité morale et sociale. Haller est en présence de deux solutions : la première, c'est le pur mécanisme aux yeux duquel le monde entier n'est que le résultat d'une longue évolution de la matière ; la seconde, c'est le principe de finalité, le principe de Leibnitz, qui établit que Dieu a créé chaque chose en vue d'une fin, d'une destination spéciale. Haller n'hésite pas, il ne peut hésiter et il suit Leib-

[1] *Sammlung kleiner hallerischer Schriften*, tome II, p. 55-56.

nitz. Il le suit, parce qu'il a reconnu que le matérialisme n'est pas autre chose que la destruction de toute vie sociale, de toute culture. Nier Dieu et détruire la religion, c'est désorganiser la vie publique et privée, c'est déchaîner tous les instincts des hommes : loin de leur être utile, à ces hommes, c'est donc leur être nuisible, c'est les rendre plus malheureux encore. Telle est la raison profonde qui justifie et qui ennoblit toutes les violences de Haller à l'égard des philosophes, son conservatisme, son intransigeante orthodoxie.

« A quoi, dans la solitude de l'éternité, Dieu occupait-il ses pensées ? Pourquoi a-t-il créé le monde dans un temps plutôt que dans un autre ? Quel était l'état de notre âme, devant qu'elle fut revêtue d'un corps ? Et comment, lorsqu'elle sera séparée de ce corps, pourra-t-elle subsister ? Comment un néant éternel est-il en nous devenu quelque chose ? De quelle manière nos idées se sont-elles formées, de quelle manière une substance étrangère peut-elle être l'organe de notre âme ?... De quelle manière enfin, après un terme fixe, le temps sera-t-il englouti dans la mer immense de l'éternité [1] ? »

A toutes ces questions qui lui sont posées en vers beaux et graves, la science ne peut répondre ; il lui est impossible de prouver l'existence de Dieu. Et pourtant Haller s'écrie : « *Genug, es ist ein Gott !*... Assez, il est un Dieu ! » Il est un Dieu, et toute la nature le proclame : c'est le raisonnement de Chateaubriand. Renonçant donc à la méthode scientifique, Haller se rattache avec désespoir aux enseignements du christianisme. Zimmermann [2] nous renseigne sur les raisons de croire de son maître. Dès l'enfance, Haller avait douté ; les preuves en quelque sorte officielles, les vieilles preuves de Descartes, lui avaient paru insuffisantes. Il en avait cherché d'autres : dans le sentiment intime et dans la misère même de l'homme ; dans la puissance du mal ; dans les prophéties,

[1] *Gedanken uber Vernunft, Aberglauben und Unglauben*, vers 313 s.
[2] *Das Leben des Herrn von Haller*, p. 374-402.

la Bible, l'Evangile, l'histoire de l'Eglise ; dans la faiblesse même des arguments dirigés contre le christianisme ; dans la nécessité d'un Créateur, dans les sciences naturelles et surtout dans les suites pratiques de l'incrédulité comparées à celle de la foi. Il avait, en effet, besoin d'ordre dans tous les domaines, et seul le christianisme lui paraissait un principe d'ordre assez fort pour empêcher le monde de s'écrouler. Voilà pourquoi chacun de ses poèmes philosophiques, — sur la fausseté des vertus humaines, sur la raison, la superstition et l'incrédulité, sur l'origine du mal, — se termine par un hymne ou plutôt par un appel à Dieu.

II

O Créateur ! tout ce que je vois est l'ouvrage de ta puissance !
tu es l'âme de la nature ;
le cours et la lumière des astres, l'éclat et la force du soleil
sont l'œuvre de tes mains dont ils portent l'empreinte.

Tu allumes dans la lune le flambeau qui nous éclaire,
tu prêtes des ailes au vent ;
tu donnes à la nuit la rosée qu'elle nous verse,
tu diriges la marche et le repos des astres.

Avec l'argile et la poudre tu as façonné les montagnes,
à travers le sable tu as coulé les métaux ;
tu as élevé le firmament à sa place,
et tu l'as revêtu de nuages comme d'une draperie.

Du poisson qui parcourt les rivières en frappant les eaux de sa queue,
c'est toi qui as formé les veines ;
hors du limon tu as dressé l'éléphant comme une tour,
et tu as animé la masse énorme de ses os.

. . . .

Etre incompréhensible ! Je demeure dans mes limites ;
ô Soleil ! tu éblouis mes faibles yeux ;
Celui de qui le ciel même a reçu l'être
n'a pas besoin des louanges d'un ver de terre[1].

[1] Stances 6, 7, 8, 9 et 12. H., p. 4-5.

Ces vers tout bibliques et qu'aurait signés Klopstock sont les plus anciens que Haller ait jugé dignes d'être conservés : ces *Morgengedanken* composés le 25 mars 1725, — l'auteur avait seize ans ! — et qui éveillaient avec raison l'admiration du jeune Schiller. Et si l'on songe que le dernier poème du célèbre Bernois est le *Fragment sur l'éternité* (1736), on peut comprendre la profondeur du sentiment religieux dans cet homme aux yeux duquel la poésie fut le seul langage assez noble pour exprimer tant de grandes inquiétudes.

Car, ces inquiétudes, Haller en a souffert, et jusqu'à sa mort, physiquement et moralement. La crise d'âme qu'il a traversée a été particulièrement forte en 1728, lors de son séjour à Bâle ; il y a mis fin en prenant parti, un parti qui marque le terme de son évolution. A trente ans, pour employer une métaphore de l'époque, il a « brisé sa lyre ». Auparavant déjà, il s'était soumis lui-même à une stricte discipline ; sa vie n'est-elle pas pour nous une leçon d'énergie et de virilité ? Haller, qui le croirait ? était un nerveux et, dans sa jeunesse, un être frêle et maladif. Zimmermann nous apprend qu'on avait craint longtemps pour lui le rachitisme [1] ; parvenu à l'âge mûr et au faîte de la gloire, il ne laissait point de frapper tout le monde par la noblesse de son visage et par son imposante stature. Il était arrivé à ce résultat à force de volonté. « A la dix-neuvième année de mon âge, dit-il dans le parallèle entre lui-même et Hagedorn [2], j'ai dû abandonner l'usage du vin, malgré les malédictions d'Horace ; mais il me paraissait plus supportable de renoncer à composer des vers bachiques pour la postérité que d'être sans cesse sujet à d'interminables maux de tête. En conséquence je me tins éloigné des compagnies joyeuses et cherchai mon plaisir auprès d'une

[1] *Das Leben des Herrn von Haller*, p. 365.

[2] *Hagedorn und Haller* (lettre à Gemmingen) : *Tagebuch seiner Beobachtungen*, p. 124, vol. II. (Egal. dans *H.*, p. 397 s.)

table à thé tranquille ou bien dans mes livres. » Il parle lui-même de son excessive sensibilité, de l'exaltation dans laquelle le plongeait la lecture de beaux poèmes ou des hauts faits d'un héros[1]. On peut dire que Haller a été jeune, mais qu'il n'a pas connu la jeunesse. Il s'absorbe, en effet, dès l'âge de seize ans dans les études scientifiques, — dans ces études qui exigent le calme, l'attention soutenue et les plus froids raisonnements, — autant par devoir que par goût. Et s'il conçoit la poésie d'une manière aussi sèche, aussi peu « poétique », c'est qu'il la craint, c'est qu'il sent combien il lui est nécessaire de refréner sans cesse les qualités les plus indispensables au poète : l'imagination, la force des sentiments, le lyrisme. Il s'impose donc de ne rythmer des vers qu'à ses moments perdus : en voyage, en promenade, à table. Il s'impose de ne jamais sacrifier à ces vers une seule minute de ses études[2]. Il se déshabitue peu à peu de composer, comme on se désaccoutume du tabac ou du vin.

C'est ainsi qu'on a pu le croire dépourvu de sensibilité et d'idéal[3]. Et pourtant, jusqu'à la fin de ses jours, il a lutté sans cesse contre lui-même, contre son imagination, contre des exaltations maladives qu'il ne pouvait calmer qu'avec de l'opium[4], contre ses doutes et contre ses scrupules. Rien n'est plus émouvant et plus déprimant à la fois que les notes de son journal intime. Le 30 octobre 1736, à peine arrivé à Gœttingue, il perd sa femme Marianne, née Wyss. Cette mort soulève en lui toutes les angoisses morales qu'il a pu jusqu'alors dominer. Du 5 décembre 1736 au 4 décembre 1777, — c'est-à-dire douze ans avant sa mort à lui, — il note les

[1] *Ibid.*, p. 125.

[2] Zimmermann, p. 78-84.

[3] C'est l'opinion de Gervinus dans son ouvrage célèbre : *Geschichte der poetischen National-Litteratur der Deutschen.* 3 vol. Leipzig, 1835-38, 4e éd. en 5 vol. Leipzig, 1853.

[4] Cf. Heinzmann, préface du *Tagebuch*, p. XII ; Zimmermann, *Von der Einsamkeit*, éd. de 1773, tome II, p. 196.

phases de ce terrible conflit [1]. Ces notes, ce sont des prières et des plaintes, toujours les mêmes. Il veut croire, il a besoin de croire ; sa sécheresse et son impuissance le désolent. Les mêmes phrases reviennent à chaque instant sous sa plume et résonnent comme un glas : « Où donc est l'âme de Marianne ? Est-elle condamnée, est-elle sauvée ?... Dieu soit loué ! une étincelle de foi !... Depuis longtemps je ne sens plus rien de Dieu.... J'ai été malade : Dieu m'a, pendant ces jours, laissé goûter quelque chose de la béatitude des croyants.... Seigneur ! aie pitié de moi, le monde m'entraîne ! O Père ! donne-moi la paix, cette paix qui est supérieure à toute raison !... Une nouvelle année vient de finir et je ne suis pas devenu meilleur. » Et voici la note du 4 décembre 1777 : « Un grand jour. Après avoir traité de peu la maladie dont je souffre, après n'avoir rien voulu trouver de sérieux dans mes douleurs de poitrine, voici que l'on me découvre soudainement, sous un autre nom, le danger prochain. Ainsi je n'ai plus que quelques jours à passer sur cette terre et vraisemblablement c'est la dernière fois que je tiens la plume. Je ne puis le dissimuler, l'aspect si prochain du Juge m'épouvante.... O Dieu plein de miséricorde, je me jette dans tes bras.... O mon Sauveur, sois pour moi, à ce moment si terrible et si solennel, un avocat et un médiateur. Implore ma grâce auprès de ton Père céleste et du mien. Accorde-moi l'assistance de ton esprit, qu'il me conduise à travers la vallée sombre de la mort, afin que, comme toi, ô mon Sauveur ! je puisse de mes lèvres mourantes m'écrier triomphant et plein de foi : tout est consommé ! Mon Père, je remets mon âme entre tes mains [2]. » La « nuit de Joubert » s'est donc renouvelée bien des fois pour Haller ; en ce sens encore, on peut le répéter, il y a quelque chose de romantique

[1] *Fragmente religiöser Empfindungen*, tome II du *Tagebuch seiner Beobachtungen*, p. 221 s.

[2] *Tagebuch*, II, p. 318-319.

en lui[1]. Mais, par ses doutes et ses scrupules de conscience, par sa recherche incessante et jamais satisfaite de la vérité, il appartient à la grande famille suisse et protestante des Rousseau, des Lavater, des Amiel et des Vinet.

Aussi les vers de Haller portent-ils encore l'empreinte du vécu. Certes, il leur manque la qualité essentielle d'une œuvre poétique : l'expression directe. Il y a toujours quelque chose de pénible et d'artificiel, non dans le sentiment, mais dans la forme, dans la manière, dans le langage qui sont rarement adéquats aux objets, à la pensée, à la sensation que l'on devine pourtant très vive. Néanmoins, ils sont émouvants, ces poèmes, même les plus abstraits et les plus chargés d'érudition, par la puissance de l'effort qu'ils révèlent, et moins par ce qu'ils disent que par ce qu'ils n'osent, ni ne veulent exprimer. On y sent une intelligence très haute, toujours maîtresse d'elle-même, mais dont le calme apparent cache mal des angoisses et ce mal secret qui rongeait le cœur et l'esprit de Haller.

Prenons, par exemple, les grands poèmes. Avouons-le, ils sont illisibles, par la faute même du « genre ». Mais leurs titres, maintenant que nous avons pénétré dans la conscience de l'homme, sont bien significatifs : conflits entre la raison, la foi, l'incrédulité ; origine du mal ; fausseté des vertus humaines. Ils sont bourrés de science, une science encyclopédique, à la mode du XVIIIe siècle. Mais qu'importe ! Laissons raisonner Haller ; laissons-le emprunter de trop copieux exemples à l'Antiquité, aux fakirs de l'Inde, aux Japonais, citer les Hurons du lac Erié, le « héros nu du Canada[2] » et l'Outchipou. Laissons-le, dissertant sur l'origine du mal, développer en trois chants une doctrine rigidement orthodoxe. Le poème auquel nous faisons allusion, avec celui sur la *Faus-*

[1] La remarque est de M. Jenny, *Haller als Philosoph*, p. 84.

[2] « Canadas nackter Held stirbt von dem Tod der Hunde. » *Die Falschheit menschlicher Tugenden*, v. 144.

seté des vertus humaines, nous révèle malgré tout l'idée fixe de Haller : cette idée de la mort, cette crainte de la vie éternelle et du dernier jugement, ces doutes et ces incessants scrupules. De là le pessimisme et la mélancolie qui se dégagent de toute son œuvre, — ce sentiment perpétuel de la vanité des choses [1].

On doit à ce sentiment de la vanité humaine devant le gouffre de l'éternité le poème inachevé : *Ueber die Ewigkeit* [2]. Etrange, cosmogonique, il nous montre de quelle manière l'auteur s'est inspiré des théories de Newton, mais surtout il est, grâce au grand souffle qui l'anime, un bel exemple de poésie puisée à des sources scientifiques. Toutefois ils ont une portée plus haute, ces quelque cent vers durs, pénibles, et pourtant presque sublimes : ils prouvent que Haller a ressenti, lui aussi, le « vertige de l'infini ».

« O forêts ! vous où nulle lumière ne pénètre l'obscurité des noirs sapins ; vous dont chaque taillis symbolise la nuit du tombeau ! et vous, roches caverneuses ! Et vous, tristes murmures des oiseaux solitaires perdus dans les branches ! Et vous, ruisseaux, qui coulez avec fatigue et versez votre flot dans des marais désolés ! Champs incultes, vallées d'épouvante, apparaissez à mes yeux comme les images de la Mort ! Nourrissez ma douleur d'effroi et de désespoir ! Soyez pour moi le symbole de l'Eternité !

» Mon ami n'est plus. Son ombre flotte encore devant mon esprit égaré ; il me semble voir son image et entendre ses paroles. Cependant, l'Eternité, de ses bras forts, le retient fermement en ce lieu sévère d'où rien ne retourne vers nous.

» Et moi, suis-je d'un ordre supérieur ? Non, je suis ce qu'il était, et serai ce qu'il est devenu. Mon matin est passé, midi approche impitoyablement ; et, sans doute, avant l'heure du soir, une nuit hâtive, que n'adoucira point l'espoir de l'aurore, pour toujours fermera mes yeux. »

[1] *Ueber den Ursprung des Uebels*, chant III, vers 141-160.
[2] *Unvollkommenes Gedicht über die Ewigkeit*. 125 vers, H., p. 150 s.

» Mer terrible de l'Eternité grave ! Source primitive des mondes et des temps ! Tombeau infini des temps et des mondes ! Empire immuable du présent ! Les cendres du passé deviennent en toi les germes de l'avenir. Infini, qui t'a mesuré ? Pour toi, les siècles sont un jour, les hommes, un instant. Quand, autour de nous, mille soleils accomplissent leur révolution, mille autres peut-être sont en réserve encore. Comme une horloge que fait marcher son poids, un soleil, mû par la force de Dieu, se hâte, tourne, rayonne, disparaît et un autre le remplace. Eternité ! tu demeures et ne les comptes point.... »

« O Dieu ! tu es seul le fondement et la base. Tu es le soleil, mesure du temps qu'on ne peut mesurer ; soleil dont la force est toujours la même et qui reste immobile dans son éternel midi. Tu n'as pas connu l'aurore, tu ne connaîtras point le crépuscule. Ton éternité est un présent éternel.... Le temps et l'infini, tu les absorbes comme l'Océan boit une goutte d'eau. »

C'est avec raison que M. Adolphe Frey compare ce poème inachevé au torse ébauché d'un Hercule [1].

* * *

Cette mélancolie qui empoisonna toute l'existence de Haller est le caractère le plus sensible de ses vers d'enfance eux-mêmes. Obligé de partir à quinze ans, en hiver, et malade, pour Tubingue ; contraint par ses études à s'exiler, loin de sa famille et muni de peu d'argent, en Hollande, en France, en Angleterre, il a souffert de l'éloignement et du « mal du pays » légendaire. Nous devons à ce « heimweh » si naturel quelques belles strophes, composées en 1726 et intitulées : *La nostalgie de la patrie* [2]. Ces strophes marquent une date : c'est la pre-

[1] *Haller und Salis-Seewis*. Ed. Kirschner, Deutsche Nat.-Lit., vol. 41 II ; préface, p. XL.

[2] *Sehnsucht nach dem Vaterlande*, 48 vers, 6 str. H., p. 6 et s.

mière expression littéraire d'un sentiment presque « national » pour nous autres Suisses :

> Forêt chérie ! ceinture aimée de buissons
> qui assombris de ton ombre verte la colline du Hasli,
> quand pourrai-je me rafraîchir dans ton sein
> où Philomèle gazouille sur les légers rameaux ?
> quand pourrai-je m'asseoir sur cette colline
> que la nature recouvre de mousse comme d'un tapis,
> où tout est tranquille, où seuls se meuvent les feuilles
> et le ruisseau qui arrose les prés solitaires ?...
> Ici, je me consume, exilé, dans mes perpétuelles douleurs,
> le repos m'est bien inconnu ;
> mon esprit s'enfonce sans cesse en de nouveaux soucis,
> je ne connais plus le repos et la joie.
> Eloigné du pays où j'ai commencé ma vie,
> sans parents, à tous étranger,
> abandonné aux conseils aveugles de la jeunesse,
> livré à une liberté dangereuse avant d'avoir atteint l'âge de me conduire....

Sans doute, ces vers ne valent point le lied classique de Salis : « Traute Heimat meiner Lieben ». Ils n'ont pas le ton populaire, ils sont d'une forme un peu guindée, mais ils révèlent, contenue, une émotion profonde : Haller souffre moins de l'éloignement de la terre natale, dont il évoque à peine le paysage, que de son isolement tout moral. Que va donc lui réserver l'avenir ?

« Un sort ennemi m'a, dès l'enfance, banni de la maison paternelle. Le même orage poursuit encore mon bonheur, tantôt sur le rivage, et tantôt sur la mer. Je me précipite dans les flots, et je nage au hasard : les dieux seuls connaissent le bord [1]. »

[1] *An den in Moskau reisenden den Herrn Lizentiat Gmelin* (1725), str. 4. H., p. 230.

* * *

Après la souffrance, c'est l'amour qui est la pierre de touche du génie d'un poète. Haller a-t-il aimé ? Il va nous répondre lui-même: « Et ego in Arcadia : moi aussi, j'ai aimé. De toutes mes forces, j'ai éprouvé la douceur de l'amour, et je me suis permis, bien jeune encore, d'exprimer parfois mes sentiments. Mais ce n'était point un vain plaisir : c'était l'occupation la plus sérieuse de mon cœur. Jamais je n'ai connu la joie souriante [1]. »

L'amour fut donc, pour Haller, aussi une souffrance. Et quelle souffrance !

Il est à remarquer en passant combien l'amour est une inspiration secondaire pour le poète suisse. Quel qu'il soit, et à toutes les époques, c'est tout d'abord son pays qu'il célèbre ; en est-il exilé, ou se figure-t-il qu'il l'est par un effort de son imagination, c'est dans l'expression de son « heimweh » qu'il met les épanchements réservés, semble-t-il, à l'amour seul. Ce dernier sentiment, au reste, l'effarouche ; il effarouche, on le sent, surtout ses lecteurs. Le tempérament suisse, calme et froid, plus énergique que passionné, est trop franchement religieux pour se complaire dans des sensations, sinon lubriques, du moins frivoles [2]. La vie est, à tous les degrés, dans un pays en majorité protestant, dans le pays de la rude na-

[1] Parallèle entre H. et Hagedorn : *Tagebuch*, II, p. 129-130. H., p. 404.

[2] Il est évident que les exceptions sont nombreuses ; je songe surtout à la chanson populaire, au « Volkslied » des cantons allemands, à la « coraule » en patois de la Broye ou de la Gruyère. Mais il est évident que l'amour n'occupe point, dans nos œuvres littéraires, la place qu'il occupe dans les grandes littératures voisines. La cause? question de tempérament, d'éducation, de milieu. D'ailleurs, n'oublions pas, — et ceci est capital, — qu'au XVIIIe siècle l'écrivain suisse n'est pas un professionnel, mais un magistrat, un ecclésiastique, un professeur, un savant, un érudit. Néanmoins, le « roman passionnel » n'existe pas encore chez nous, même à l'heure actuelle. Tant mieux.

ture alpestre, une lutte matérielle ou morale, une chose sérieuse et grave. Ce que Goethe nomme « des Lebens ernstes Führen » fut une loi pour un Bodmer ou un Bridel, pour un Lavater et même pour un Gessner et un Salis. A plus forte raison pour l'auteur des *Alpes* et du *Fragment sur l'éternité*.

Pourtant, les poèmes d'amour, s'ils ne sont pas les plus belles pages de son œuvre poétique, sont et demeurent encore aujourd'hui ce que Haller a écrit de plus émouvant. La poésie du savant nous dérobe parfois l'homme ; mais dans ces quelques vers nous le sentons vivre et souffrir, leur rythme même ressemble à des battements de cœur.

Les poètes suisses du XVIIIe siècle ont eu parfois leur muse. Une Bérénice apparaît dans les élégies de Salis-Seewis ; c'est à Daphné que Gessner dédie le premier recueil de ses Idylles. Toutes sont cependant des apparitions fugitives, incertaines, presque incorporelles ; une sorte de brume pudique les environne. Haller, lui, pleure la mort de Marianne, et tout le XVIIIe siècle l'a pleurée avec lui.

Donc, en 1723, Haller avait épousé Marianne Wyss, fille du seigneur de Mathod et la Mothe. Fidèle aux traditions du temps, il l'avait chantée sous le nom de Doris en des vers qui, pour se conformer à la mode, veulent être érotiques et demeurent sincères et graves : le savant ne sait point badiner. Cependant, le baron de Haller, patricien bernois, n'en a pas moins commis, lui aussi, des madrigaux, des bouquets, des élégies. Ce sont péchés de jeunesse. Mais c'est en français qu'il a rimé, ce qui est significatif ; il célèbre tantôt Thémire, tantôt Amarille ; mais l'on sent bien qu'Amarille ou Thémire, c'est Marianne toujours. Au reste, ces vers, écrits dans une langue un peu raide et gourmée, ne sont pas plus mauvais que tant d'autres. Il y en a qui sont intitulés :

Résolution d'aimer.

Mon cœur ! que sentez-vous pour la jeune Thémire,
A vous-même l'avouerez-vous ?
Ah ! c'est un sentiment trop confus et trop doux,
Trop sentiment pour le décrire[1]....

Quant aux autres pièces, les titres suffisent : *Déclaration*, *Succès*, *Retour*, *Départ pour la campagne*. Mais à l'époque où Haller composa ce dernier morceau, il avait déjà « embelli sa destinée », pour se servir de son jargon. Sans doute il est plaisant de voir l'austère érudit, malgré l'excuse de sa jeunesse, se mettre gauchement à la mode et couronner de myrtes son bonnet de docteur. Mais Haller, quand il écrit en français, a un tel respect de la langue et de l'art poétique qu'il n'ose point être lui-même. Il fallait la mort sinistre et fatale, avec tout son cortège de douleurs, pour arracher, malgré lui, de son cœur brisé, ces accents, aussi déchirants que sincères, dont l'écho nous émeut toujours.

Nous savons que Marianne mourut dès son arrivée à Gœttingue. En vain Haller avait-il, pour la sauver, mis en œuvre toutes les ressources de son art ; en vain avait-il appelé de Hanovre son ami, le célèbre médecin Werlhof. Epuisée par le voyage, le dur climat du Nord, l'exil et les soucis domestiques, le 30 octobre 1736 elle expirait. Le *Journal intime* de Haller nous a déjà révélé les souffrances morales qui accompagnèrent cette catastrophe ; mais ses vers seuls nous retracent la profondeur de son amour et la force de sa douleur ; ils nous le montrent assis au chevet de sa femme, voyant s'approcher la mort victorieuse de la science impuissante[2] :

[1] Les vers français de Haller se trouvent dans Hirzel, p. 215. Il va sans dire que Haller ne les a point recueillis dans son *Essai de poésie suisse*.
[2] *Ueber Marianens anscheinende Besserung.* Den 16. Oktober 1736. H., p. 155 s., vers 1-9.

Je voyais, avec un cœur ému profondément,
la mort imminente de Marianne ;
je lisais dans chacun de ses regards plus de douleur,
dans chacune de ses respirations plus de détresse.
Je mouillais son sein chéri
de mes joues consumées de larmes ;
et, plein d'angoisse et de désir découragé,
devant sa perte prochaine,
je tenais son beau corps enlacé....

Le titre même de cette élégie et la date à laquelle elle fut écrite nous certifient qu'elle n'a pas été composée après coup, pour occuper les durs loisirs de la solitude et du deuil. Le moindre vers a été souffert, nous le pouvons dire, et nous apprend ce que la poésie fut pour Haller : un moyen suprême d'expression, l'épanchement naturel de ses joies et de ses peines.

Durant les premiers mois qui suivirent la date fatale, Haller a laissé libre cours à ses larmes. Son *Ode funèbre sur la mort de sa chère Marianne* [1] contient de véritables cris de désespoir :

Ah ! je t'ai aimée de tout mon cœur,
bien plus que je ne te l'ai jamais dit,
plus que le monde ne pourrait le croire,
et plus que je ne l'ai cru moi-même.
Souvent, lorsque je t'embrassais avec transport,
mon cœur se mettait à trembler et me disait :
« Comment ? Si tu allais la perdre un jour ! »
et en secret, je commençais à pleurer.

La beauté de ces vers réside dans leur extrême simplicité, dans leur sincérité émouvante. Comparons de telles élégies aux petits vers d'un Bernis ou à la rhétorique d'un Lohenstein, ou encore à la fadeur d'un Gessner ! Cependant, même au plus profond de sa douleur, Haller demeure ce qu'il est : un

[1] *Trauer-Ode, beim Absterben seiner geliebten Mariane.* Nov. 1736, H., p. 158 s. ; vers 81-88, p. 161.

savant, un philosophe, et les strophes consacrées au trépas de Marianne sont le prétexte à de longues dissertations sur la mort, la vie future et l'éternité [1].

Le temps n'a jamais consolé la douleur du poète. Il arriva que, deux ans plus tard, Bodmer perdit son fils unique. A son tour, le critique chercha auprès du grand Bernois des consolations pareilles à celles qu'il lui avait prodiguées lors de la mort de Marianne [2] : « Cher ami, lui répond Haller, toi qui, loin de moi, dans le sein de ta ville natale, me conserves encore une si précieuse amitié, comment tes vers adouciraient-ils mon deuil qui durera toujours ? La douleur d'un ami peut-elle calmer celle d'un autre ami ?... » Et Haller pense à la vanité de la gloire, de la science : « Tu as déterminé au juste la valeur des expressions, de la cadence et de la rime ;... tu as appris aux peuples futurs de l'Allemagne le chemin de la gloire ;... tu ne réussiras point à renoncer à la nature, à résister au sang et aux larmes.... Peux-tu me demander si mes douleurs durent encore ? Je souffre plus que toi, pourquoi mes regrets seraient-ils moins vifs ? Il est vrai, je te l'accorde volontiers, que tout homme qui pleure croit ses plaintes plus justes que celles des autres ; plus sensible à son affliction qu'à celle de son prochain, il met volontiers son malheur au-dessus de toute calamité. Mais écoute mon cœur, qui donnerait tous les plaisirs de ce monde, la fortune, la gloire, le bien-être,

[1] Cf. *Ueber eben dieselbe*, Febr. 1737, H., p. 163 s. et *Ueber den Tod seiner zweiten Gemahlin, Elisabeth Bucher*. Feb. 1741, H., p. 184 s. — Les soucis d'une nombreuse famille dont ses travaux l'empêchaient de s'occuper obligèrent Haller à contracter deux nouveaux mariages : l'un, le 9 avril 1739, avec Elisabeth Bucher, fille d'un membre du Conseil souverain de Berne (H., p. CLXXXIII), l'autre avec Sophie Teichmeyer, fille d'un professeur d'Iéna (mai 1741, H., p. CLXXXVI). Mais il ne put jamais oublier Marianne, pour laquelle il conserva toujours le culte le plus touchant.

[2] Cf. *Bodmer's Gedichte in gereimten Versen*, etc. (2e éd. des *Critische Lobgedichte und Elegien* de 1747). Zurich, 1754 : *Das Mitleiden des Leidenden an Herrn D. Haller : Der Vorzug im Leiden, Antwort Hrn. D. Haller*, p. 102 s., 109 s.

comme une faible rançon pour Marianne ; accorde à mon cœur la consolation, la douloureuse consolation de souffrir plus que le tien ! Un fils n'est encore qu'un arbrisseau vert aux feuilles infructueuses ; le monde à venir jouira de ses fruits, nous vivons à peine pour ses fleurs. Le cœur sans expérience de nos enfants ne paie notre amour que par une faveur stérile et par des mouvements partagés. Ils n'aiment, ne craignent, n'agissent, ne souhaitent que pour eux-mêmes, et notre monde devient à charge à leur monde naissant[1].... »

Les Muses quittèrent silencieusement la maison, la triste maison de Haller. La science fut seule, désormais, pour le grand homme, un refuge et une consolation. Mais, toujours, la figure pensive de Marianne répandit une douce lumière sur l'austérité de ses travaux. L'amour et la souffrance ont conféré à son œuvre la vie immortelle qui lui aurait manqué sans eux.

[1] *Antwort an Herrn Johann Jakob Bodmer, Professor und des Grossen Raths zu Zürich.* 1738, H. p. 176 s.

CHAPITRE XV

La poésie de Haller (*suite*) : **Le sentiment de la nature, les « Alpes »**

Nous venons de voir à quelles sources profondes Haller a puisé sa poésie : philosophie, idées morales et religieuses, doutes et scrupules d'une conscience délicate et peu sûre d'elle-même, mélancolie d'une jeunesse studieuse, souffrances d'amour. Il nous reste à étudier l'un des caractères les plus essentiels de cette poésie, le plus important au point de vue historique, le plus intéressant au point de vue suisse : le *sentiment de la nature*.

C'est, en effet, par le sentiment de la nature que Haller a contribué au rajeunissement de la littérature allemande. Son *Essai de poésie suisse* marque la première date d'une époque classique. Mais la Suisse elle-même, avant Haller, ne possédait, en somme, ni poètes, ni rimeurs : elle n'avait guère que des savants.

Voilà bien ce qui nous intéresse. Albert de Haller n'est pas, nous l'avons dit, un artiste de vocation, mais un médecin, un professeur. Son petit recueil de vers occupe donc une place infime dans la vaste bibliothèque de son œuvre scientifique. Et pourtant, ces énormes ouvrages, ces collections, ces dictionnaires contiennent tout entier ce modeste *Essai de poésie suisse* qu'un savant seul pouvait signer.

C'est donc au point de vue de son origine scientifique qu'il

est intéressant d'étudier la poésie de Haller. On peut ainsi, dans un seul homme et dans une œuvre unique, retrouver la filiation qui au XVIII[e] siècle unit les sciences aux lettres, renouvelle les lettres par les sciences. Or, que ce soient les sciences qui aient inspiré Haller, il suffit d'ouvrir son recueil pour s'en convaincre.

I

Le sentiment de la nature peut être considéré comme un caractère suisse. Le grenadier de Strasbourg, dans le lied populaire, déserte parce que, du haut de la cathédrale, il a vu au loin rayonner les cimes des montagnes natales. Le jeune Haller fut élevé à la campagne : la maison rustique du Hasli, où vivaient ses parents, était une sorte de ferme en bois, avec des poutres apparentes, des galeries et un toit à pans surbaissés. Autour, la solitude : des pâturages, l'Aar silencieux et proche, les vastes forêts municipales. Ce paysage sévère va demeurer toujours gravé profondément dans la mémoire de l'adolescent et, plus tard, de l'homme, car il était conforme au tempérament maladif et mélancolique de Haller [1].

Dès la première jeunesse, avant même que sa vocation de naturaliste se fût déclarée, un véritable poète vivait dans le cœur du savant bernois ; et ce poète, plein d'ardeur et de sensibilité, aimait déjà la nature. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire ses premiers vers : les *Pensées du matin*, qui révèlent tant de poésie sous tant d'inexpérience. Dans ce petit poème le paysage est interprété d'une manière encore bien conventionnelle. Mais déjà l'on y remarque une fraîcheur d'impression qui s'accentuera sans cesse : « L'or enflammé du matin recouvre la campagne [2] » et l'horizon s'estompe, vague encore, mais visible, dans cette juvénile lumière. Mêmes qua-

[1] Cf. une anecdote citée par Zimmermann, *Das Leben des Herrn v. H.*, p. 9. — [2] *Morgengedanken*, vers 12.



FRONTISPICE DES POÉSIES DE HALLER
(Berne 1773.)

lités, mais surtout mêmes défauts dans les pièces de circonstance composées au hasard de l'inspiration ; ainsi, dans *Doris*, ce petit poème qui échappe par le sentiment à la banalité de son titre, on retrouve encore, il est vrai, l'inévitable clair de lune, mais aussi ces deux jolis vers :

La nuit verte des arbres garnis de feuilles
nous attire en de douces rêveries [1].

Mais ce qui manquait à l'adolescent sentimental qui écrivit *Doris*, c'était le moyen de s'exprimer. Il voyait juste, il ne savait comment « peindre » :

Voici que s'ouvrent les roses, étalant aux rayons du soleil
la fraîche rosée du matin ;
l'odeur d'ambre des lys se répand, voluptueuse,
sur les tendres feuilles de satin [2].

Des lys et des roses, de la rosée fraîche et des tendres feuilles, de l'ambre et du satin, et l'aurore, et le soleil, le voilà bien le vocabulaire précieux et banal d'un Lohenstein ! Toute une éducation est à recommencer : il faut apprendre à voir, à sentir, à s'exprimer *directement*.

* * *

L'Allemagne du XVIIIe siècle n'avait guère fait que tirer la littérature de la littérature, qu'imiter tour à tour les Italiens et la France. Elle avait donc perdu toute originalité, tout contact avec la vie, le peuple et le sol. Elle s'épuisait dans la stérilité. Le renouvellement de l'inspiration devait nécessairement venir d'un domaine étranger à celui de l'art et de la poésie : il vint, par l'intermédiaire du grand Bernois, des sciences naturelles.

C'est la botanique qui a fait de Haller un poète, qui l'a dégagé de la convention. « Cette partie de la médecine, —

[1] *Doris*, vers 13-14. — [2] *Morgengedanken*, str. 4.

nous citons ici Zimmermann, — avait en soi le don de provoquer chez M. Haller des impressions bien plus agréables que toutes les autres branches du savoir.... Le poème sur les Alpes a été conçu durant un voyage botanique et l'on y retrouve plus d'un trait qui révèle combien l'auteur était passé maître en cette science. » Et, plus loin, le biographe remarque fort justement que la connaissance des plantes exige moins des travaux de laboratoire que des recherches et des explorations, souvent pénibles et dangereuses, au sein de la nature même. Haller a, dans ce but, parcouru plus de vingt-cinq fois le Jura et l'Oberland [1]. C'était durant ses voyages, aux heures de loisir ou de repos, qu'il composait ses vers ; le témoignage de Zimmermann est formel à cet égard [2].

Quand le jeune mais déjà illustre savant préparait son grand ouvrage sur la flore de la Suisse [3], il employait ses journées à cueillir des plantes et ses nuits à les classer et à les décrire. Suivons-le maintenant, comme si nous étions l'un de ses amis, Ritter ou Jean Gessner : Haller rentre chez lui après une longue course ; la nuit tombe ; il dépose sa gerbe sur la table de son laboratoire et, la loupe à la main, se met au classement de ses herbiers. Mais ce n'est pas en vain qu'un rêveur à la fois ardent et mélancolique comme Haller, et aussi jeune que lui, se retrouve en présence de la nature. Tout en travaillant, le parfum âcre et doux des fleurs lui

[1] *Das Leben des Herrn v. H.*, p. 110 s.

[2] *Ibid.*, p. 82. « Er machte seine meisten Verse bey dem Botanisiren. Wann er mit dem erhabenen Vergnügen, das nur die kennen, die die Wissenschaft lieben, ein neues Kraut gepflücket, wann er seine Augen lange genug ob der lockenden Blumen-Flur, die die gütige Natur weit auf unser mütterlichen Erde verbreitet, erlabet hatte ; so warf er seine müden Glieder auf den grünen Rasen, unter die schattenreichen Flügel eines Faunes hin : Hier hob sich... seine Seele mit neuen Kräften empor, und labte sich mit.... Empfindungen, die nur die Göttersprache auszudrücken fähig ist. »

[3] *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae*, etc. Gœttingue, 2 vol. fol. 1742. *Historia stirpium indigenarum Helvetiae*, etc. Berne, 1768. 3 vol.

monte à la tête, il se surprend à contempler leurs formes et leurs nuances. Fatigué, il s'arrête ; les plantes disposées autour de lui évoquent la campagne, les paysages, le printemps cher au botaniste comme au poète. Il s'écrie alors, s'adressant à son collaborateur Jean Gessner, le mathématicien[1] :

Mon Gessner ! la nature s'éveille ;
son gracieux vêtement printanier flotte
autour de son corps longtemps dénudé.
Comment, comment alors notre esprit
ne briserait-il point aussi la glace aride du découragement ?
n'y aurait-il plus de printemps pour nous ?...

Vois comme les prairies humides fleurissent ;
les forêts poussent une verdure plus belle
que celle qu'elles perdent en automne :
les pâturages les plus arides se bigarrent,
chaque buisson semble une voix :
nous seuls, sommes sans yeux et sans oreilles !

« Sans yeux et sans oreilles », il peut l'être, le savant enfermé dans son laboratoire, qui, trop docte et trop calme pour s'abandonner à l'enthousiasme, ne voit le monde qu'au travers d'une loupe et n'entend battre un cœur qu'en l'auscultant. Mais s'il se sent, comme Haller, en perpétuel contact avec la nature, n'aura-t-il pas l'oreille plus fine que le simple poète, lui qui discerne les moindres vibrations des nerfs? Son regard ne sera-t-il point émerveillé en distinguant dans une goutte de rosée toute la gamme de l'arc-en-ciel ? En un siècle de rhétorique et d'emphase, où la correction passait pour de l'art, où lès lieux-communs suppléaient à l'inspiration, le poète véritable se réfugie avec bonheur dans la science afin d'échapper à la mythologie et de trouver dans une nature moins artificielle des métaphores et des images encore fraîches au lieu de

[1] *An Herrn D. Gessner*, 1733; les 2 premières strophes. H., p. 109-110. (Jean Gessner, professeur de math. et de physique au Carolinum de Zurich, 1709-1790).

perpétuels pastiches. Aussi pouvons-nous appliquer à Haller cette remarque de M. Bossert sur Chamisso : « Il découvrit derrière la nature pâle et métaphysique... une vraie nature, pleine de substance et de couleur. Le naturaliste prépara chez lui l'éclosion du poète[1]. » Haller, une fois de plus, peut s'écrier avec Jean-Jacques : « C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique ;... les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix surtout et le repos qu'on trouve au milieu de tout cela sont retracés par elle incessamment à ma mémoire[2]. »

Désormais Haller sait comment il va s'exprimer. Ses moyens d'artiste, on peut dire qu'il les emprunte à son « cabinet de physique. » Il n'aura plus besoin de chercher dans quelque manuel des exemples, des images, des métaphores ; les savantes périphrases et les allégories lui deviendront donc inutiles. Certes, cette manière d'interpréter la nature est loin d'être directement poétique ; elle risque même de tuer l'inspiration et d'arrêter l'élan d'un beau lyrisme. Reconnaissons toutefois un progrès sensible : les comparaisons et les descriptions de Haller peuvent être encore contournées et pénibles et manquer de grâce ; elles ne seront du moins jamais fausses; elles auront même, à cette époque, le mérite de la nouveauté, puisqu'elles seront basées sur une vérité scientifique. La poésie de Haller a quelque chose de solide et de stable : elle vaut par sa « sûreté ».

Citons quelques exemples : L'esprit de l'homme qui aspire à la vérité est semblable « aux moucherons, qui, ranimés par la chaleur, sont encore à demi vermisseaux et pourtant veulent s'envoler[3]. » L'incertitude du monde fait douter même le sage : « Ainsi, sur un verre transparent et coloré qui, en se

[1] *Histoire de la litt. allemande*, 7e période, chap. VIII, p. 631. Hachette, 1901.

[2] *Rêveries :* 7e promenade.

[3] *Ueber die Ewigkeit*, vers 112-113.

déplaçant, reflète la lumière et les ombres et confond les couleurs, l'œil se méconnaît, ne peut plus se fier à lui-même et voit tantôt le rouge bleu et tantôt le bleu rouge[1].... » Les vertus humaines ont des taches comme le soleil[2]; seule, la raison peut, aux heures de trouble, « conduire à sa demi-lumière le passant dans la nuit brune[3]. »

L'astronomie inspire souvent de nobles images au poète et, le soir, la contemplation du ciel l'incite à la rêverie :

> Les étoiles sont peut-être le séjour d'esprits glorieux ;
> ici, le vice domine ; là-haut, la vertu règne[4].

Et la médecine enfin, loin de le conduire au matérialisme, lui a dicté ses vers les plus spiritualistes, vers dans lesquels il célèbre la puissance de l'esprit sur le corps et les vertus de la douleur :

« Dans le système délicat des canaux imperceptibles qui distribuent à chaque partie de notre corps la force et la nourriture, tout excès peut casser le fil fragile de notre vie et la santé elle-même nous conduit insensiblement au tombeau. Mais dans la tendre moelle des nerfs les plus sensibles réside un stimulant secret qui est à la fois la source de la douleur et de la vie : il résiste à l'ennemi qui, en secret souvent, nous mine ; il resserre nos nerfs actifs à l'approche du froid et des corps trop chargés de sel ; il tempère les acides en les inondant d'humeurs plus douces ; il rafraîchit le sang échauffé par la contrainte même de la soif. Ainsi, pour toutes les espèces de maux qui le ruinent, la douleur est la médecine amère qui guérit notre corps[5]. »

[1] *Falschheit menschlicher Tugenden*, 87-97. Haller revient souvent sur cette comparaison tirée de l'optique ; cf. *Gedanken über Vernunft*, etc., v. 291-295.

[2] *Falschheit menschlicher Tugenden*, v. 76.

[3] *Gedanken über Vernunft*, etc., 359-360.

[4] *Ueber den Ursprung des Uebels*, chant III, vers 197-198.

[5] *Ibid.*, chant II, v. 165-182.

Le philosophe applique à l'âme humaine les remèdes du médecin :

« Une douleur encore plus nécessaire réside au fond de nos cœurs ; elle est le juge de nos actions, la pierre de touche de notre conduite ; son autorité vient du ciel : c'est Dieu lui-même qui dans la conscience a tracé aux hommes les lois de la nature. » Ainsi s'achève scientifiquement la comparaison entre la conscience morale et la douleur physique. La poésie, c'est donc, pour Haller, répétons-le, la noble parure que revêt la philosophie, la science.

On voit donc comment, sans cette science, Haller n'eût été qu'un rimeur de plus sur le Parnasse allemand: il nous aurait légué quelques élégies seulement, ou quelques épitaphes. Mais la poésie de ses contemporains était un instrument trop mesquin pour qu'il ne cherchât pas à s'en forger un autre. Le naturaliste a fourni au poète la matière de sa poésie : la nature, et même la forme esthétique dont il revêt cette matière. Auss lorsque Haller, inspiré par les grandioses spectacles des Alpes où l'ont conduit ses travaux de botaniste et de géologue, veut exprimer son idéal dans un langage digne de la grandeur de sa pensée, est-ce au vers qu'il a recours, sans que le vers soit autre chose pour lui qu'un moyen d'expression ; mais cette expression est solennelle comme les conceptions de son esprit. Les qualités qu'il faut lui reconnaître, comme poète, sont des qualités de savant : l'ordre, la mesure, la méthode, la clarté. Il ne suffit pas de nommer parfois une forêt, une prairie, une montagne : Haller a l'habitude de voir les choses telles qu'elles sont et de les approfondir. La vision exacte du monde extérieur supplée aux dons de composition, de dessin et de couleur qui lui manquent. La logique de sa pensée le conduit lentement à ces hauteurs que, seul, le « souffle sacré » semble pouvoir atteindre. Haller n'est pas un génie créateur ; il lui manque l'invention, l'imagination surtout ; mais cette dernière n'est-elle point ici une qualité superflue, sinon nuisible

à un médecin, à un physicien comme lui? C'est une *vérité positive expérimentale*, — vérité philosophique, religieuse ou morale, — qui lui donne le sujet de ses poèmes. Sa poésie, nous le comprenons aisément, est donc toujours didactique ou descriptive. Une description, un paysage n'est pour lui qu'un thème, qu'un symbole : sa « dissertation » sur l'*Origine du mal* commence par un tableau, aussi vaste qu'il est exact, de la campagne bernoise vue des hauteurs de Gurten, par un homme auquel la configuration du sol est chose familière [1] :

« Sur ces hauteurs silencieuses, d'où s'écoule un ruisseau paisible formé de sources intarissables, le vent léger du soir m'a conduit. Je m'arrête, silencieux, dans un bocage. A mes pieds s'étend un vaste pays borné par sa propre grandeur. Mon regard, pour en apercevoir les limites, doit s'élever jusqu'à la chaîne du Jura qui couronne l'horizon de ses belles ombres bleues. Des bois verts ceignent les collines ; la couleur blonde des champs oppose à leurs teintes son agréable éclat. On voit, de place en place, ondoyer la lumière de l'Aar limpide. C'est là que repose, dans la paix et la sécurité, la capitale de la Nuithonie, Berne dont jamais un ennemi n'a encore forcé les remparts. Jusque dans les maisons rustiques aux toits de chaume brun, règnent la liberté et la joie. Là-bas, un troupeau de moutons couvre le sol. Plus loin encore, de lourdes vaches broutent l'herbe tendre et le trèfle en fleurs; puis, c'est un cheval en liberté qui galope sans souci dans les sillons qu'il vient de labourer. Mais qui pourrait se lasser de contempler cette forêt, où les hêtres, à demi dépouillés, rayonnent encore dans leur pourpre éclatante? La verdure épaisse des sapins assombrit la mousse blanchâtre; dans l'obscurité une lumière tremblante se répand à travers le feuillage doré.... Sur la surface d'un étang, je vois surnager l'image étincelante du soleil, pareil à un bouclier de diamant; et cependant, l'astre lui-même dérobe aux yeux des mortels son visage de feu dans une mer de rayons et, invisible à force de clarté, se voile dans sa propre splendeur. Le Wetterhorn dresse son sommet inaccessible au-dessus d'un épais diadème de nuages. Sa tête grise, où les rougeurs du soir se jouent sur la neige étincelante, laisse dans

[1] *Ueber den Ursprung des Uebels*, chant I, v. 1-64. H., p. 119-121.

l'ombre les flancs bleus des montagnes plus basses.... Oui, tout ce que je vois est le don de la Providence. Le monde est fait pour le bonheur des hommes; un contentement universel anime la nature et tout porte l'empreinte du Bien suprême. »

Feuilletons les pages qui suivent cette description, qui est peut-être un panorama, qui n'est pas encore un tableau, mais qui a le mérite d'être plus qu'un simple inventaire. Devant ce paysage illuminé par le soleil, mais où tout à coup semble passer une ombre, le philosophe se demande anxieusement : pourquoi, comment le mal a-t-il pu naître en un monde si beau ? Haller se met à résoudre ce problème dans trois chants consécutifs, — trois chants ou plutôt trois théorèmes, trois syllogismes. De beaux vers, certes, souvent énergiques et mâles, mais fort peu de poésie, aucun lyrisme ; c'est le travail d'un penseur, dont la conception seule est l'unique beauté.

Et c'est ici que s'affirme l'infériorité de Haller vis-à-vis de Goethe, par exemple. Haller et Goethe : le parallèle n'est point excessif ; il doit même nous paraître légitime, car ces deux grands Allemands, en qui s'incarne si bien tout le XVIII[e] siècle, nous représentent deux des plus beaux types d'« homme complet » que l'humanité ait produits. Dans le premier, c'est un nouveau monde qui lutte, — lutte combien douloureuse, — avec l'ancien ; dans le second, le nouveau monde a triomphé, il s'est organisé, il vit dans toute sa plénitude. L'existence de Haller fut une longue gêne, celle de Goethe un long bonheur : le Bernois a souffert de ne pouvoir ni se réaliser, ni s'exprimer complètement, aussi n'a-t-il point laissé d'œuvre comparable à *Faust*, aux *Elégies romaines*. Mais tous deux ont pris la nature pour guide : elle a été leur initiatrice, leur libératrice. La nature, Goethe avait assez de génie pour l'embrasser tout entière, d'un seul regard d'artiste, dans son ensemble comme dans ses tout petits détails. En effet, et c'étaient là sa joie et son orgueil, il se sentait en harmonie avec elle. La science ne fut pour Goethe que le complément

de la poésie. Haller, en revanche, est le savant qui observe et qui analyse, le savant qui s'élève avec peine et en tâtonnant vers une lumière encore voilée. Car l'unité du monde ne se révèle à lui que par fragments et peu à peu le principe de cette unité, Haller a même douté de l'avoir jamais découvert. Aussi sa poésie se ressent-elle de ce long travail et de cette incertitude. Il suffit à Goethe de huit petits vers pour évoquer un monde immense :

Ueber allen Gipfeln
Ist Ruh ;
In allen Wipfeln
Spürest du
Kaum einen Hauch ;
Die Vögelein schweigen im Walde :
Warte nur, balde.
Ruhest du auch.

Combien il faut de mots, de détails juxtaposés au grand poète incomplet que fut Haller pour décrire péniblement un paysage, la « Vue du Gurten » nous l'a prouvé, les *Alpes* nous le prouveront mieux encore.

II

Si nous voulons pénétrer jusqu'aux sources mêmes de cette poésie et découvrir le secret de son union intime avec la science, nous n'aurons qu'à étudier de près les *Alpes*.

C'est à ce poème que Haller doit sa renommée littéraire. Il marque, en effet, une époque dans l'histoire de l'art, car il est inspiré par un nouveau sentiment déjà romantique : l'amour de la montagne. Bien plus, les *Alpes* ont attiré l'intérêt du monde cultivé sur la Suisse et sur ses paysages. Les étrangers ont commencé d'affluer dans les lieux que célèbrent ces alexandrins fameux : — Grindelwald et le Hasli où règne « la beauté suisse », — comme ils afflueront, après la *Nouvelle Héloïse*,

sur les pentes fleuries de Clarens et sur le promontoire de Meillerie. L'œuvre de Haller est donc d'une importance capitale et, bien qu'elle ait vieilli considérablement, elle mérite qu'on en parle en détail.

* * *

Aux premiers jours du mois de juillet 1728, — au commencement des vacances, — Haller partit de Bâle avec son ami Jean Gessner pour entreprendre un long « voyage botanique » dans les montagnes de la Suisse[1]. Les deux jeunes savants commencèrent par explorer le Jura : l'évêché de Bâle, les hauteurs de Bienne, la principauté de Neuchâtel, les coteaux de Colombier où résidait Muralt, qu'ils cherchèrent vainement à rencontrer : — ils étaient partis, il est vrai, avec la ferme intention de « voir la nature » seulement et non pas « les hommes et leurs ouvrages[2], » mais l'auteur des *Lettres sur les Anglais et sur les Français* n'était point un homme ordinaire. — Poursuivant leur route, ils arrivèrent à Vallorbe dont Haller décrit ainsi le romantique paysage[3] :

« Ce vallon solitaire, ces lacs sur une hauteur très considérable à rivières souterraines, tout cela forme quelque chose de singulier et qui paraît étranger aux Suisses mêmes. Aussi les mœurs des habitants se ressentent-elles de la particularité de leur pays natal. Un vieillard[4] m'a assuré d'avoir vu l'aïeul, le grand-père, le père et les fils dans la même cabane et ce peuple antique ignorer jusqu'aux couteaux et aux cuillères. Heureux peuple, que l'ignorance préservait de tant de maux qui suivent la politesse des villes. » Plus tard, de ce qu'il vient de noter en prose, Haller fera une strophe entière de son poème.

[1] Cf. Zimmermann, p. 54 s.

[2] Extrait d'une lettre datée de Genève le 16 juil. 1728 (cf. Hirzel, p. LXI).

[3] Citation extraite du manuscrit rédigé par Haller durant son voyage et donné par la famille de Haller-le Reding à la Bibliothèque de Berne.

[4] Cf. *Alpen*, vers 283 s. : « Bald aber spricht ein Greis.... »

Après avoir traversé le Pays de Vaud jusqu'à Lausanne et longé les bords du Léman, — « ce pays auquel Tavernier a comparé les restes du Paradis terrestre qu'il avait vu en Asie [1], » — les voyageurs arrivent à Genève. La conquête des Alpes commence pour eux : elle les conduit, à travers le Chablais, jusqu'aux salines de Bévieux et de Roche dont Haller sera plus tard le directeur et que pour le moment il décrit comme « la plus grande curiosité de la Suisse [2]. »

Après le Pays-d'Enhaut, la vallée du Rhône de Saint-Maurice jusqu'à Sion. De Sion, nos deux jeunes voyageurs montent dans l'Oberland par les bains de Louèche et le col raboteux de la Gemmi. Exploration méthodique de la vallée de Frutigen, du Brunig, du canton d'Unterwalden. Retour à Bâle par le lac des Waldstætten, Lucerne et l'Argovie.

Ce voyage fut décisif. Si Haller l'avait entrepris pour son simple plaisir, en curieux sentimental, il aurait sans doute vu et compris les Alpes comme la plupart de ses contemporains : « ce mélange d'affreux et d'agréable, de cultivé et de sauvage a un charme qu'ignorent ceux qui sont indifférents pour la nature. » Voilà, en effet, comment il s'exprime dans ses notes ; un marquis de Pezay, un Seigneux de Correvon, et tant d'autres encore, auraient pu signer cette phrase banale. Quelques mois après qu'elle fut écrite, le poème était composé. Quelle différence ! Que s'est-il donc passé ? L'observation scientifique et directe de la nature : minéralogie, géologie, botanique, a forcé Haller à pénétrer dans l'essence même de cette nature ; elle lui a révélé des richesses et des beautés que nul ne soupçonnait alors. Il a courbé son front sur les cailloux et les plantes et s'est relevé plein d'enthousiasme. Ses analyses, ses comparaisons, ses calculs, ses descriptions, ses remarques ont enrichi son vocabulaire. Aux heures de loisir et de repos, il s'est étendu en plein soleil, sur l'herbe des

[1] Note extraite de la relation manuscrite. — [2] Id.

pâturages ou à l'ombre des rochers[1] et il a composé des vers en suivant du regard, de sommet en sommet, la marche des nuages. Il a bu l'eau sulfureuse des torrents ; il a franchi les glaciers, escaladé les roches. Et il a, sans doute, comme Jean-Jacques, senti « ces premières et fortes commotions que donne à une âme neuve l'aspect des scènes sublimes jouées par la nature sur le théâtre des montagnes ; » la pureté de l'air l'a rendu « participant de tout ce que la nature déploie de vigueur et d'énergie[2]. »

Mais ce n'est pas tout : Haller avait quitté Bâle, emportant avec lui de graves préoccupations d'ordre moral et patriotique. Il avait voyagé et comparé. Il avait parcouru les grandes capitales. En traversant les campagnes du Wurtemberg, il avait vu au travail les paysans du prince régent Louis-Eberhard et il s'était écrié :

> Hélas ! peuple infortuné jusque dans ton bonheur !
> ce que te donne la nature, ton sort te le ravit.
> La mer d'or des moissons ondoie à travers la campagne :
> elle est destinée à être pour toi une peine, pour ton prince
> [seul un plaisir ;
> tu soupires en poussant la charrue, et lui, il te dérobe le
> [fruit de tes sueurs[3].

A Berne même, il avait remarqué les fâcheux effets que peuvent produire les déformations d'un régime aristocratique et d'une culture étrangère. Aussi l'existence simple et rude du montagnard du Jura et de l'Oberland lui paraît-elle, — par contraste, — la vie normale et naturelle retrouvée intacte en des solitudes inaccessibles à la corruption, la vie même de l'ancienne Suisse chère à Muralt ; il s'écrie donc, comme le doyen Bridel et pour les mêmes raisons : « Ex Alpibus salus patriæ. »

[1] Cf. Zimmermann, p. 82. — [2] *Nouvelle Héloïse*, lettre 23, p. I.
[3] *Im Würtembergischen* (date incertaine : entre déc. 1723 et avril 1725). H., p. 227.

* * *

L'« habitant des Alpes », modèle de toutes les vertus, la richesse et la beauté des Alpes elles-mêmes. Ajoutez à ce thème une conclusion morale, — « l'homme est l'artisan de son propre bonheur, » — et nous avons tout le poème de Haller.

Quarante-neuf strophes de dix hexamètres chacune : un rythme large et solennel qui est de l'invention du poète[1]. Dans chacune de ces strophes, une pensée ou un tableau. Voilà pour la forme : elle est intéressante. Quant au fond lui-même, il a singulièrement vieilli. Haller n'a guère vu qu'une Helvétie idéale, dont les bergers vertueux ressemblent un peu trop aux bergers de Gessner. Ils sont également des parents assez proches de cet homme primitif que Rousseau a peut-être créé à leur image, car lui aussi se faisait de la Suisse une vision faussement héroïque et pastorale. Mais cette œuvre est trop importante pour que nous n'en donnions point une analyse.

« En vain, ô mortels ! pour améliorer votre sort, vous épuisez les inventions de l'art et les dons de la nature[2]. » C'est de notre volonté que dépend notre bonheur : le prince a-t-il quelque avantage sur le pâtre ignoré ? Heureux âge d'or, qu'es-tu donc devenu ? Mais l'âge d'or, était-ce le perpétuel printemps, était-ce le ruisseau de lait et de miel ? Non ! l'Arcadie n'a point existé ailleurs que dans le cœur même de l'homme : les montagnards de l'Helvétie en sont un exemple, eux qui ne jouissent pas du climat de Tempé, eux dont les brumes couvrent les terres ingrates et les rocs chargés de neige. Mais, ô Suisses, « la pureté de vos mœurs répare

[1] Succession des rimes : a.b.a.b.c.d.c.d.e.e. Les deux derniers vers sont, grâce à leurs rimes, d'un très noble effet. Nous suivons, cela va sans dire, le texte de H., p. 20-42.

[2] Vers 1-2 : Versuchts, ihr Sterbliche, macht euren Zustand besser.

l'injustice du sort, et l'opposition des éléments est l'une des causes de votre félicité[1]. » Peuple heureux : ...*o fortunatos nimium, sua si bona norint !* Le Ciel t'a donné en partage un sol dur, mais ta charrue le féconde. Les Alpes elles-mêmes sont le rempart protecteur qui te sépare des autres nations. Tu es libre, tu obéis à la raison guidée par l'instinct[2]. Tu ignores les distinctions sociales et l'ennui de l'oisiveté. Ici, « on mange, on aime, on dort, on ne connaît point d'autre bonheur[3] ; » on ne lit aucun livre, mais on écoute la voix de la nature, car « elle a gravé dans les cœurs, et non dans les cerveaux, les lois de la vie normale[4]. »

Ces onze premières strophes contiennent toute la philosophie du poème : on n'aura pu, sans doute, s'empêcher de songer au *Discours sur les sciences et les arts*, à l'*Inégalité*, à certains passages de la *Nouvelle Héloïse*. Haller, Jean-Jacques, Gessner, malgré toutes les différences et toutes les oppositions, voilà bien les trois « grands Suisses », les trois hommes du « retour à la nature ». Mais continuons.

La seconde partie des *Alpes* est une série d'idylles qui succède à un poème didactique. Haller nous décrit la vie heureuse du montagnard : les plaisirs de la jeunesse, la lutte, le jet de la pierre, le tir à la cible, la danse aux sons des hautbois devant les parents qui sourient et qui approuvent, assis en longues files sur des troncs d'arbres. Viennent ensuite cinq strophes consacrées aux amours des montagnards : « Chez ces hommes, qui n'obéissent qu'aux simples lois de la nature, le doux empire de l'amour n'est pas soumis à une dure autorité[5]. » Un jeune berger a-t-il ressenti « ces feux qu'un regard tendre allume dans une âme sensible[6], » il fait sans crainte et sans emphase sa déclaration. Souvent, le mariage n'a d'autre garant que la bonne foi : dans la solitude même,

[1] Vers 39-40. — [2] Vers 67. — [3] Vers 80. — [4] Vers 89-90. — [5] Vers 121-122. — [6] Vers 131-132.

aux chants du rossignol, et sur la mousse épaisse, l'amour conduit l'épouse dans les bras de l'époux et le lit nuptial demeurera désormais sans tache [1]. Quinze strophes sur les « saisons et les travaux » : Dès qu'au printemps la neige commence à fondre, les troupeaux quittent les étables et, de pâturage en pâturage, s'élèvent peu à peu ; les vaches broutent « le trèfle fleuri » et l'armailli qui les garde charme ses loisirs en jouant de la trompe [2]. Le soir, le bétail descend « vers l'abri connu des chalets », au son des clarines. En été, c'est la fenaison, puis viennent les premiers labours. En automne, on cueille « l'or mûr des pommes », les douces poires, les prunes au goût de miel [3], car, — ô peuple heureux, — « ici l'automne ne couronne point les coteaux de ses pampres verts [4] : » les rudes Alpes ne produisent pas de vin. Gardez-vous de vous en plaindre, ô montagnards, car la nature pleine de sollicitude défend le vin aux animaux eux-mêmes : seul, l'homme en boit et « il devient pareil aux bêtes [5]. » Après cette leçon de tempérance, la description recommence .... L'hiver ne surprend point l'Alpicole et ne le condamne point à l'inactivité : strophe sur la préparation du fromage [6]. « Quand la terre est ensevelie sous un gel solide, que les vallons sont remplis de glace et les monts couverts de neige, que la campagne épuisée se repose pour de nouveaux dons [7], » alors, chaque soir, la famille se rassemble autour du foyer, dans le chalet « aux poutres noires et sèches [8] : » la parole est au sage vieillard, « l'oracle du hameau » ; il raconte ses souvenirs, les batailles auxquelles il a pris part comme soldat dans quelque régiment capitulé, ou bien les hauts faits de Tell et des héros suisses, ou bien encore ses voyages à travers les régions diverses de la patrie [9].

[1] Vers 141-160. — [2] Vers 185-190. — [3] Vers 217-220. — [4] Vers 221. — [5] Vers 225-228. — [6] Vers 241-250. La strophe qui suit celle-ci est l'une des meilleures et des mieux construites de tout le poème. — [7] Vers 251-253. — [8] Vers 255-256. — [9] Vers 260-310.

* * *

Sans doute, un poème aussi largement conçu, aussi rempli de belles sentences, ne laissait point d'être, en 1730, dans la poésie allemande, une chose tout à fait nouvelle. Mais, à nos yeux de modernes, tout cela ne serait qu'une idylle fort banale si, vers la fin, le savant n'avait pris la plume de l'écrivain.

Tout ce qui, en effet, a su éveiller et retenir l'intérêt de Haller durant son voyage de 1728, va se retrouver dans son ouvrage. Ce ne sont point, immédiatement, des paysages, mais plutôt des curiosités naturelles, scientifiques : les salines de Bévieux et de Roche [1], les sources minérales de Louèche [2], les cristaux du Grimsel [3], les eaux torrentueuses de l'Avançon [4]. Aussi l'auteur nous décrit-il les plantes moins en poète qu'en botaniste ; on peut reconnaître dans ses vers la « Gentiana floribus rotatis verticillatis [5] », l'« Astrantia foliis quinque lobatis lobis tripartitis [6] », la « Linaria quadrifolia supina [7] », la renoncule, le trolle, l'auricule, etc. Il y a là une erreur de ton que Lessing saura fort justement relever [8]. Haller a, d'ailleurs, répondu au célèbre critique, mais on voit, par sa réponse même, qu'il confond encore le point de vue du savant avec celui de l'artiste :

« Le poète, dit-il, a voulu faire connaître seulement quelques particularités merveilleuses des plantes ; il le peut mieux que le peintre, car lui seul est capable d'exprimer les caractères intérieurs des êtres, caractères qui sont perceptibles aux sens autres que la vue ou que seules des recherches peuvent découvrir : et cela même est interdit au peintre [9]. » Néanmoins, le poème renferme un défaut capital de composition : il ne saurait se passer de notes ; pour bien apprécier chaque alexandrin

[1] Vers 421. — [2] Vers 413. — [3] Vers 410, 408. — [4] 421-422. — [5] 381. — [6] 398. — [7] 394. — [8] *Laocoon*, ch. XVII. — [9] Cf. *Tagebuch seiner Beobachtungen*, tome I, p. 277-278, à propos du *Laocoon* même. Cf. ég. Zimmermann, p. 68-70.

pour arriver à comprendre toutes les allusions, il faudrait avoir sans cesse en main les in-folio de l'*Histoire des plantes suisses*[1]. N'est-ce point au reste pour cet énorme ouvrage que Haller, récrivant en prose latine, pour ainsi dire, ses vers, a rédigé un discours qui est une vaste description de la Suisse entière ? Ce sont là d'ailleurs de belles pages : pour un peu, elles nous sembleraient supérieures aux *Alpes* elles-mêmes[2].

Revenons à notre poème : « Celui qui, d'un œil exercé par l'art et la science, contemple l'immense édifice du monde et scrute l'essence des êtres, celui-là ne portera nulle part ses regards sans qu'une merveille ne l'arrète et ne l'étonne ! Abaissez la lumière de l'esprit jusque dans les profondeurs de la terre : là germent des fleurs d'argent, de l'or coule dans les ruisseaux. Parcourez l'empire gracieux des plantes bigarrées qu'une douce brise couvre de perles matinales : vous trouverez tout beau, tout différent ; sans cesse vous creuserez le sol pour découvrir des trésors si riches que vous ne les épuiserez jamais[3]. » Tel est le cri d'enthousiasme que les montagnes arrachent au jeune savant.

Les plantes du pâturage arrètent le botaniste : il les reconnaît et il les nomme. « C'est « la noble gentiane qui domine la foule des plantes plébéiennes, tout un peuple de fleurs sert sous ses étendards ; » voici les boutons d'or qui portent « une couronne étincelante sur leur manteau gris ; » et les silènes couvrent les rochers de leurs tapis de pourpre[4].

Mais le minéralogiste saisit son marteau ; d'un coup, il fait jaillir en éclats les cristaux et les pierres. « Dans les lieux

[1] *Historia stirpium indigenarum Helvetiae*. Berne, 1768.

[2] On trouve ce discours, trad. en all. par Haller lui-même, à la fin de la superbe édition des *Alpes* publiée à l'occasion du centenaire de Haller, par M. Karl Geiser. Berne, A. Francke, 1902.

[3] Vers 361-370.

[4] Vers 381-400 : ce sont précisément les vers incriminés par Lessing.

même, où jamais le doux soleil ne regarde, où un gel éternel dépouille de toute verdure la froide vallée, les cavernes des roches creuses sont couvertes d'ornements dont la magnificence est à l'abri des injures du temps et de l'hiver[1]. »

Soudain, une source minérale jaillit d'une fissure ; le médecin se met alors à genoux ; il approche ses lèvres de cette onde boueuse dont le sel âcre révèle la force : « Les entrailles creuses de la montagne aux voûtes d'albâtre renferment en des puits profonds toute une mer ; mais les eaux rongent le marbre, pénètrent dans les fentes des roches et se précipitent, nous apportant le salut[2]. »

Mais, devant la grandeur des Alpes sauvages et tourmentées, Haller s'arrête enfin. En lui, le botaniste est las de ne voir que des fleurs, le minéralogiste est fatigué d'être sans cesse courbé sur des fragments de cristaux ; il lui faut de plus vastes spectacles. Le géologue alors, debout au bord du précipice, contemple l'énorme et rude ossature des massifs cuirassés de glace ; il observe le travail de l'érosion, il discerne les couches opposées des terrains, il suit les torrents sur les versants qui déterminent le partage des eaux. L'immensité de la nature est là, devant lui ; ce qu'il cherche maintenant, ce n'est plus un phénomène scientifique, c'est la montagne aimée pour elle-même et pour sa beauté. Le savant cède enfin la place au poète et les livres au paysage :

« Un agréable mélange de montagnes, de rochers et de lacs s'enfonce au loin et s'estompe, pourtant visible encore ; à l'horizon embrumé se ferme une chaîne de hauteurs lumineuses, sur lesquelles une noire forêt arrête les derniers rayons. Tantôt un faîte plus rapproché montre les pentes douces de ses contreforts où les mugissements résonnent et se répercutent jusque dans l'écho de la vallée. Tantôt un vaste lac offre un miroir de plusieurs lieues à la lumière qui on-

[1] 401-404. — [2] 425-430.

doie en frissonnant sur les eaux calmes. Puis des vallons riches en verdure s'ouvrent et s'incurvent çà et là et se rétrécissent à l'horizon.

» Là-bas, un glacier chauve incline ses flancs escarpés ; sur son sommet, les névés accumulés pendant une longue suite de siècles s'élèvent jusqu'au ciel ; leur froid cristal renvoie tous les rayons, il brave les traits que darde sur lui le soleil de l'été. Plus près, c'est une alpe fertile et riche en pâturages qui, large, s'abaisse vers les plaines et sur laquelle rayonnent les moissons mûres ; les collines qu'elle forme à sa base sont chargées de troupeaux. Ainsi, des climats si différents ne sont séparés que par une vallée étroite, où règnent les fraîches ombres[1]. »

Ces deux strophes sont les plus belles du poème : il les faut saluer, car c'est pour la première fois que la montagne, hier encore objet de crainte et d'horreur, apparaît à la fois dans sa grandeur et dans son intimité. Désormais, il y a quelque chose de changé dans l'atmosphère de la poésie européenne : on y respire un air plus frais, un air qui annonce le romantisme. En effet, pour bien comprendre la portée historique des *Alpes*, il faut savoir où en était, avant Haller, le sentiment de la nature dans les lettres allemandes. Ce sentiment, dans les œuvres d'Opitz et des autres écrivains du XVIIe siècle, demeure purement conventionnel ; ce sont des lieux communs empruntés à Horace, à Virgile, aux Italiens, aux Français. On n'y célèbre que les aspects agréables de la terre : le matin, le printemps. Le paysage n'est qu'un décor artificiel, et tout l'intérêt se concentre sur l'homme. Au siècle suivant, il y a progrès : un poète comme Jean-Christian Günther[2] est une exception remarquable, mais il n'est qu'une exception. Et, s'il aime la solitude, s'il entrevoit la beauté de la nuit ou de l'hiver, s'il *voit*, le premier peut-être, la nature, il ne faut

[1] Vers 331-350. — [2] 1698-1723.

point lui demander de vastes tableaux. Brockes[1], l'auteur du *Plaisir terrestre en Dieu*, est bien l'homme d'une génération qui joint à une recrudescence de piétisme la passion des sciences naturelles. Traducteur de Thomson, il devance, en un sens, Bodmer et Haller. Il discerne le premier certains détails que personne n'avait remarqués avant lui : le clair de lune sur un cerisier en fleurs, l'ombre d'un nuage sur les forêts. Mais il abuse de la préciosité, il ne cherche que de petites choses et il moralise et s'attendrit avec excès. Hagedorn, l'ami de Haller, a certes l'incontestable mérite d'être un poète véritable, — il ne décrit plus, il *peint*, — mais la grande nature lui échappe, comme elle échappera encore aux Anacréontiques : Gleim et Utz, par exemple. Quant à Drollinger, qui fut l'un des maîtres du Bernois, on a vite fait le tour de son petit jardin. Ces Allemands, il le faut reconnaître, ont un sentiment de la nature bien plus développé que leurs contemporains de France ; mais leurs descriptions monotones prennent trop souvent la forme d'inventaires dans lesquels les mêmes objets reviennent toujours. Le sens du sublime, de la majesté, leur manque, ainsi que l'art des compositions bien ordonnées. Leurs intentions demeurent excellentes : comme Haller, d'ailleurs, ils ne cessent d'adorer Dieu dans les créatures. En de verts bocages où de clairs ruisseaux répandent la fraîcheur, ils tressent pour les autels leurs guirlandes d'hyacinthes, de lys, de violettes et de roses ; au loin, se profile un horizon de collines et de forêts ; des oiseaux chantent, des pins frémissent, des bergers gardent un troupeau de moutons épars sur les prairies ; la ville est toute proche.... Haller, le premier, redescendra des solitudes glacées où l'aigle fait son nid au-dessus des torrents, les mains pleines de cristaux translucides et de gentianes à l'odeur de terre mouillée.

[1] 1680-1747. *Irdisches Vergnügen in Gott*. 9 part. Hambourg, 1721-1748. Choix : Universal-Bibl., n° 2015.

III

Il est nécessaire maintenant de dire quelques mots sur la forme même de la poésie de Haller et sur l'influence directe exercée par cette poésie.

Dans la lettre à Gemmingen [1] où il se met en parallèle avec son ami Hagedorn, Haller nous donne des renseignements sur sa manière de composer : « J'écrivis un nombre infini de vers de toute sorte, avant même que d'avoir atteint l'âge de quinze ans ; ma passion était insatiable. J'imitai tantôt Brockes, tantôt Lohenstein, tantôt d'autres poètes saxons. Je choisissais un poème comme modèle, et je traitais le même sujet, mais d'une façon différente. » En 1729, Haller brûla ces premiers essais : idylles, tragédies, fragments d'épopée [2].

Haller n'avait point de facilité : on le sent à la lecture de ses œuvres. Il composait péniblement ; il s'aperçut bien vite qu'il n'atteindrait jamais à la perfection rêvée [3] : ce fut l'une des raisons pour lesquelles il renonça si tôt à la poésie. Il n'écrivait jamais immédiatement ses vers : il les portait longtemps dans sa mémoire pour les polir et les remanier. En toute chose, d'ailleurs, il se défiait d'une trop rapide habileté [4].

Le grand souci de Haller était la langue. Il craignait par dessus tout de manquer de pureté et de correction et, d'une édition à l'autre, il ne cessa de se corriger. La préface de 1734 [5] est, à ce point de vue, très instructive : l'auteur s'est donné un mal infini pour remettre sur pied des phrases boiteuses, substituer des termes justes aux expressions incorrectes, car, dit-il, « la correction est le plus bel ornement de

[1] *Tagebuch seiner Beobachtungen*, tome II, p. 119 ; H., p. 397 s.
[2] *Tagebuch*, p. 120 ; H., 398. — [3] Zimmermann, p. 80. — [4] *Ibid.*, p. 83 — [5] Hirzel, p. 242-244.

la poésie. » En 1743, il a recommencé ce pénible travail : « J'ai profité de mon séjour en Allemagne pour mieux apprendre un langage qui est, *en un certain sens*, mon langage maternel, mais qui, dans ma patrie, est parlé plus mal et plus rarement que le français lui-même [1]. » Si donc il y a des provincialismes dans ses œuvres, il prie le lecteur de bien vouloir l'en excuser. En 1748, il déclare : « Je suis un Suisse, la langue allemande m'est étrangère et l'emploi du vocabulaire demeure pour moi un art à peu près inconnu [2]. » Retenons la déclaration : elle est importante.

Les poèmes de Haller sentent l'huile. Même leurs plus enthousiastes admirateurs comme Mendelssohn [3] leur reprochent de la dureté, de l'obscurité et l'accent étranger, l'accent suisse de leurs vers. La critique allemande a cependant beaucoup trop médit de la langue de Haller : pour comprendre ce qu'elle vaut et les progrès qu'elle a réalisés, il la faut comparer à celle de prédécesseurs comme Brockes ou Lohenstein. Laissons de côté les erreurs de détail : elles sont nombreuses, mais il n'en demeure pas moins incontestable que Haller avait le sens du style, du grand style. Il savait construire des périodes harmonieuses et claires, adapter la forme à la pensée. Il a enrichi le vocabulaire poétique : il lui a donné de la force, de la concision, de la noblesse ; il l'a en même temps débarrassé des « clichés » obligatoires et des métaphores habituelles. Ses satires, le *Fragment sur l'éternité*, quelques strophes des *Alpes* sont, à ce point de vue, classiques. Néanmoins, la prose de Haller est supérieure à ses poèmes : elle possède ce que ces derniers n'ont pas toujours : de l'aisance, de la clarté, du naturel. La préface de l'*Histoire des plantes suisses*, les pages sur l'utilité des hypothèses, plusieurs chapitres du roman politique *Usong*, peuvent être considérés comme des modèles.

[1] Hirzel, p. 246-247. — [2] *Ibid.*, p. 249.

[3] Cf. Ad. Frey : *A. von Haller und seine Bedeutung für die deutsche Litteratur*. Leipzig, 1879, p. 134-136.

Haller est, en somme, un puriste bien plutôt qu'un artiste. Mais il a su innover cependant dans le domaine de la forme : la strophe des *Alpes* nous le prouve, comme aussi le rythme hardi du *Fragment sur l'éternité*. Il est néanmoins resté fidèle à la tradition : les enjambements, les déplacements de césure de la poésie de Klopstock, comme aussi les vers non rimés des Anacréontiques, tout cela lui paraît des innovations dangereuses. Il nous dit : « Dans les poèmes didactiques, des mètres d'égale longueur ont, à ce qu'il me semble, un avantage inappréciable : la clarté. L'enlacement des rimes... convient aux descriptions légères et au sentiment ; mais le philosophe, toujours calme et raisonnable, s'exprime avec plus de solennité en des vers pleins et complets en eux-mêmes [1]. » Si la poésie de Haller a vieilli, ce qui est incontestable, elle le doit à l'alexandrin qui a presque entièrement disparu de la prosodie allemande. Mais il ne faut pas oublier que la forme large, guindée et monotone du Bernois a été celle de presque tous ses contemporains. Il a, encore une fois, créé un style qui, perfectionné, assoupli, sera plus tard celui de Klopstock, de Wieland et de Schiller [2]. Jusqu'à l'apparition de la Messiade, Haller demeure le plus grand poète de l'Allemagne.

Haller avait des maîtres et des modèles, cela va sans dire : Virgile, par exemple, dont il admirait le sublime et dont il cherchait à imiter l'harmonie et l'art de peindre la nature [3]. L'*Essai de poésie suisse* décèle de sérieux efforts pour arriver à la clarté complète et à la simplicité de l'expression. Néanmoins, il lui fallut du temps encore avant de se débarrasser de l'« enflure silésienne » ; cette enflure, on la retrouve jusque dans les *Alpes* [4]. Canitz, le premier, lui apprit à écrire d'une

[1] Lettre à Gemmingen, *Tagebuch*, II, p. 123 ; H., 400.

[2] Cf. les très intéressants rapprochements faits par M. Frey entre les vers de Haller et ceux de Wieland, Schiller, etc., *op. cit.*, p. 176 et s.

[3] Lettre à Gemmingen, *Tagebuch*, II, p. 120 ; H., p. 398.

[4] Ad. Frey, *op. cit.*, p. 10 s.

manière sobre ; mais ce fut surtout le vieux Drollinger[1], cet honnête intermédiaire entre la Suisse et les écoles allemandes, qui exerça sur lui l'influence la plus directe et la plus salutaire : Drollinger, en effet, s'était, lui aussi, libéré de la rhétorique de Lohenstein et s'était mis à traiter, en des vers un peu secs, un peu nus, toujours prosaïques, congrûment et compendieusement, des sujets moraux et sacrés. Mais Drollinger et un autre maître bâlois de Haller, le physicien et botaniste Bénédict Stähelin[2] (1695-1750), rendirent à notre poète un autre service : ils lui révélèrent les Anglais. A l'école de ces derniers, Haller apprit de quelle manière « on peut dire beaucoup de choses en peu de mots, » comment on peut mettre en vers la philosophie et la religion[3].

Grimm avait surnommé Haller « le poète anglais » et Fréron l'avait baptisé « le Pope de l'Allemagne[4] ». Il est certain qu'il éprouvait pour l'auteur de l'*Essai sur l'homme* une grande admiration[5]. Mais ceux qui ont parlé de Haller comme d'un disciple de Pope ont fait erreur : l'*Essay of man* parut en 1734, c'est-à-dire à une date où l'illustre Bernois avait écrit tous ses grands poèmes. Il s'agit donc d'affinités dans la tournure d'esprit, dans la conception de la poésie elle-même. Il est possible que Haller, en corrigeant les dernières éditions de ses œuvres, ait songé au « solitaire de la forêt de Windsor ». Mais les véritables maîtres anglais de cet écrivain suisse, — à part Thomson dont les *Seasons* se retrouvent parfois dans les strophes des *Alpes*, — furent surtout des philosophes : Newton, Shaftesbury[6]. En somme, la littérature anglaise est la seule

[1] Ad. Frey, *op. cit.*, p. 13 s. — [2] *Ibid.*, p. 18 s.

[3] Lettre à Gemmingen, *Tagebuch*, II, p. 123 ; H., 398.

[4] Grimm : *Lettres sur la littérature allemande* ; 1re lettre. *Mercure de France*, octobre 1750, p. 14-25. — Fréron : *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, 1751, tome V, p. 194-211.

[5] Cf. *Tagebuch seiner Beobachtungen*, I, 262, 367 ; II, 48, 75, 124 (lettre à Gemmingen), 197, 200.

[6] Cf. Ad. Frey, p. 17 s.

que Haller ait aimée véritablement, parce qu'il la sentait plus près de lui que les lettres françaises ou même germaniques.

*
* *

L'influence exercée par Haller fut européenne. Toute étude sur le sentiment de la nature en Europe contient, ou devrait contenir, sinon un chapitre, du moins quelques pages consacrées à l'auteur des *Alpes* : telle est, en effet, l'importance historique de l'homme et de l'œuvre. Il se peut qu'à nos yeux de modernes, cette poésie ne soit plus de la poésie : elle n'en a pas moins été considérée comme « sublime » par plusieurs générations. C'est que les vers des *Alpes* ont résonné à un moment où les échos leur étaient propices. Et ce n'est pas un médiocre mérite que d'avoir introduit dans l'art un nouvel élément d'inspiration : la montagne [1]. En France, presque autant que Gessner, Haller est donc un personnage obligé de l'histoire littéraire. Révélé au public lettré en 1750 par un article de Grimm [2], puis par la traduction de Tscharner, il reçoit tout de suite ses lettres de naturalisation. Fréron lui-même, le peu indulgent Fréron, n'a pour lui que des louanges [3]. Sans doute, comme le fait remarquer Condorcet [4], la renommée du savant a précédé et préparé celle du poète ; sans doute encore, on reconnaîtra bien les défauts de ce dernier : la lourdeur, l'obscurité. Mais l'œuvre s'impose et fait son chemin : la première traduction, médiocrement écrite, est reprise et corrigée par Louis Racine [5], ensuite par Tscharner lui-même [6]. La gloire de Haller profite à l'Allemagne en-

[1] Cf. Daniel Mornet : *Le sentiment de la nature en France*, etc. Paris, 1907, chap. II, p. 52 s. ; chap. III du livre II de la Ire partie, p. 259 s.

[2] Lettres, déjà citées, du *Mercure de France*.

[3] Lettres sur quelques écrits de ce temps : article cité, et *Année littéraire*, 1760, tome V, p. 3 s.

[4] *Œuvres de Condorcet*, Ed. Didot, 1847, tome II, p. 288 : Eloge de Haller.

[5] Ed. de Lyon, 1752.

[6] Ed. de Berne, 1760. Le meilleur texte est celui de la belle édition de Berne, 1775 : *Poésies de M. de Haller*, etc. Ed. retouchée et augmentée.

tière : on joint à l'*Essai de poésie suisse* des vers de Hagedorn, des contes de Wieland [1]. La première idée que la France se fait de la Germanie est donc, en définitive, une idée tout « helvétique ». Mme du Bocage, la médiocre adaptatrice de Milton, s'éprend d'un beau feu pour l'« Apollon des Alpes », — Mme de Genlis en fera autant plus tard pour Gessner, — elle lui envoie une épître en vers où Haller est traité de « philosophe sublime [2] ». Mais ce qui est le plus important, c'est le nombre considérable d'imitateurs que ce dernier trouve en France. Il va sans dire que son œuvre est mal traduite en somme et mal comprise : on voit dans le poème des *Alpes* un décor uniquement. Toutefois, la rhétorique française est désormais en possession d'un nouveau thème. Le glacier de Grindelwald et la vallée du Hasli deviennent à leur tour les refuges des « âmes sensibles », des admirateurs de la nature. Le « tableau des Alpes » se retrouve, vu à travers Haller, dans tous les poèmes descriptifs. Comme on imite Thomson quand on décrit les saisons, Young quand on chante les tombeaux ; comme on s'adresse, quand on célèbre la vertu, à Gessner, et, plus tard, à la *Nouvelle Héloïse*, c'est Haller que l'on suit dès qu'on veut « peindre » la montagne. Ainsi fait Roucher, qui s'écrie :

Monts chantés par Haller, recevez un poète [3].

Ainsi, Chénier lui-même :

Hasli, frais Elysée ! honneur des pâturages
Où l'Aar roule un or pur en son onde semé [4].

Il est vrai qu'il est, parfois, très difficile de dire, dans cette

[1] Ed. de Berne, 1760, le IIe vol.

[2] Cette épître se trouve dans l'éd. de 1760, tome II, p. 33 et dans celle de 1775, p. 237.

[3] *Les mois*, chap. V ; nous avons cité le passage imité de Haller dans notre *Bridel*, appendice, p. 503-504.

[4] *Elégies*, 38.

juxtaposition d'images toutes faites qu'on retrouve en presque tous les poèmes du XVIIIe siècle, la part qui revient aux Anglais ou bien celle qui revient à Jean-Jacques, à Gessner, à Haller, les trois grands « classiques » helvétiens [1]....

En Suisse même, l'influence du Bernois, moins apparente, moins bruyante qu'en France, mais peut-être plus profonde, ne laissa pas que d'être considérable. On salua dans son livre la première œuvre d'une poésie nationale. L'avenir devait dissiper l'illusion. Mais il est significatif de voir Bodmer, malgré un peu de jalousie sensible dans son *Caractère de la poésie allemande*, de voir surtout Breitinger adopter dès la première heure Haller comme un maître. Dans l'*Art poétique*, dans le *Traité des comparaisons*, les vers des *Alpes* sont constamment cités [2] : Breitinger, cela va sans dire, admire surtout ce que Lessing condamnera plus tard. Il faut constater enfin, dans la *Théorie des Beaux-Arts*, avec quel respect Sulzer parle de son grand compatriote [3]. Haller a d'ailleurs trouvé dans sa patrie même des imitateurs. Nous ne parlons pas seulement des alexandrins de Bodmer ou des premières strophes de l'*Ode à Philoclès*, mais nous songeons surtout aux descriptions alpestres du Bernois Grimm [4]. Ces dernières sont intéressantes ; souvent supérieures aux *Alpes* dans les détails, par plus de réalisme, plus de vérité, une vision plus directe, elles restent inférieures quant au fond même au célèbre modèle. La poésie de Haller avait à sa base une idée, une doctrine, une méthode scientifique ; celle

[1] Pour tous détails, cf. Süpfle : *Gesch. des deutschen Kultur-Einflusses in Frankreich*. Gotha, 1886, tome I, chap. 12, p. 137 s.

[2] *Kritische Dichtkunst* : von der Vergleichung der Mahler-Kunst und der Dichtkunst (cf. Frey, p. 122 s.). Et surtout : *Vertheidigung der Schweitz. Muse Herrn D. Albrecht Haller*. Zurich, 1744.

[3] Art. *Erhaben*, *Lehrgedicht*, etc.

[4] Samuel-Jérôme Grimm (1733-1794) : *Gedichte*. Berne, Wagner, 1762. Sur l'influence de Haller en Suisse, cf. Baechtold, *Hist. litt.*, p. 513 s. et notre *Bridel*, p. 123-126 et 231-233.

de Grimm, et de quelques autres, n'est plus que de surface et de convention ; elle dégénère en pittoresque faussement romantique et un mauvais lyrisme « démocratique » se substitue à l'austère morale du patricien. Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela ? des clichés à l'usage des alpinistes et de la rhétorique de tir fédéral.

Ce furent, en somme, les arts plastiques et graphiques qui bénéficièrent le plus, en Suisse du moins, de l'influence de Haller. Ce fait n'a pas encore été mis suffisamment en lumière. Une œuvre comme les *Alpes*, par sa popularité, par son succès de librairie, par son « genre » même, devait cependant, on le comprend, inspirer les artistes, les illustrateurs. Nous sommes fiers aujourd'hui, à plus ou moins juste titre, de notre « peinture alpestre ». Cette dernière a d'humbles et relativement récentes origines. En voici, brièvement, l'histoire : Ce sont, nous l'avons dit, des géologues et des botanistes, des savants, — Haller, Saussure, avant eux le vieux Scheuchzer, — qui, les premiers, ont consacré leurs temps à l'étude de la nature alpestre. Cette nature, ils la voyaient sous un certain angle ou plutôt ils ne voyaient en elle que certaines choses, certains détails : des minéraux, des plantes, les plissements des terrains, les phénomènes de l'érosion, la marche des glaciers. La montagne, c'était pour eux un vaste laboratoire. Et, pour en pénétrer les mystères, ils faisaient appel, non seulement aux observations, au calcul, mais encore au dessin. L'interprétation plastique des Alpes a commencé par l'illustration du manuel scientifique, elle a commencé par ce qu'on appelait alors le « tableau de géologie », ce qui exigeait une méthode spéciale. Cette méthode est définie clairement par l'ingénieur des mines Besson, — un Français d'origine vaudoise, sauf erreur, — dans le beau *Discours sur l'histoire naturelle de la Suisse* qui sert d'introduction aux *Tableaux* de Laborde et Zurlauben [1] : « Le naturaliste a sa

[1] Éd. de 1784, tome I, p. II.

façon particulière de voir ; dans un paysage, la hauteur des terres, l'inclination des couches ou lits de pierres, leurs épaisseurs, un dérangement dans ces mêmes couches, les cassures, les contours, etc., sont autant d'objets d'attention et de remarque par lesquels il doit caractériser et faire connaître ce qu'il a vu.... Ces réflexions peuvent engager les dessinateurs chargés de travailler pour l'instruction à avoir le courage de sacrifier un peu de leur amour propre en faveur de la vérité et de l'exactitude. »

La forte empreinte d'une discipline scientifique est visible chez tous les « petits maîtres » suisses qui s'appliquèrent à interpréter la montagne à l'usage des touristes étrangers, Anglais ou Français, en quête de « souvenirs de voyage ». Ce sont toujours les mêmes paysages qu'ils représentent ; ils cherchent les accidents pittoresques et les phénomènes rares : crevasses, tables glacières. Ils sacrifient l'ensemble à des accessoires précis. Et ils encadrent leurs compositions de motifs dans lesquels on reconnaît, stylisés, le piolet et la corde du guide, la tête de chamois, la boussole et le compas du savant, les cristaux du minéralogiste et les fleurs chères au botaniste. A une époque où la littérature et l'art marchent la main dans la main, le poème des *Alpes* est donc le livre de chevet des artistes : le meilleur et le plus sincère de tous les disciples de Haller se nomme en réalité Gaspard Wolff (1735-1798), un Bernois dont les beaux recueils de vues oberlandaises, commentées par le pasteur Wyttenbach, ont été préfacés par le grand poète[1] lui-même.

* * *

Pour nous Suisses, enfin, Haller a été le créateur de l'inspiration. Définir une poésie, énoncer les principes et les

[1] Haller-Wolff-Wyttenbach : *Merkwürdige Prospekte aus d. Schweizer-gebirgen*, etc. Vues remarquables des montagnes de la Suisse. Berne, 1776.

règles d'une esthétique, retrouver une tradition, faire l'éducation de toute une élite, cette œuvre, qui fut celle de Bodmer et de Breitinger, est considérable : elle n'est pas encore suffisante. Le mérite de Haller est d'un ordre plus élevé, d'autant plus élevé que, s'il a beaucoup donné à l'Ecole suisse, il n'a rien reçu d'elle. Il est le fils de ses œuvres : sa vie, encore une fois, sa vie seule est déjà pour nous un grand exemple.

Il a donc été le créateur de l'inspiration. Si une poésie suisse, spécifiquement nationale, non pas seulement par la forme, mais par le fond, existe et peut exister, c'est la sienne. Cette poésie, de profondes et de graves préoccupations patriotiques, sociales, morales et religieuses l'animent d'un grand souffle. Nos paysages, — le glacier de Grindelwald, la vallée heureuse et verte du Hasli, le cours de l'Aar qui charrie de l'or, l'Avançon, la « vue du Gurten », les forêts de Berne, — ne sont point seulement décrits, dans l'*Essai de poésie suisse*, pour le simple plaisir des yeux, comme des spectacles uniquement pittoresques et romantiques, mais ils deviennent des symboles. Il y a entre la nature et le poète une harmonie intime. Le passé, le sol natal et l'homme ne font qu'un et se répondent ; de leur union naîtra l'avenir, un avenir meilleur qui doit être le résultat d'un effort commun qui mette en œuvre toutes les énergies historiques, morales et naturelles. Est-il conception plus juste et plus haute d'une « littérature nationale » ? Personne, en Suisse, parmi les disciples de Haller et ceux qui l'ont étudié, ne semble avoir compris cela.

S'il y a, en effet, des « genres nationaux », — pour parler comme l'excellent doyen Bridel, — c'est Haller qui les a créés. Quoi de plus « civique » que ses satires ? Quoi de plus lyrique que le « mal du pays » ? le poème des *Alpes* n'est-il pas enfin le « poème suisse » par excellence, et les inquiétudes philosophiques, le sentiment religieux qui inspirent l'*Origine du mal* ou le *Fragment sur l'éternité* ne sont-ils pas, avec le

sentiment de la nature et le patriotisme, les caractères mêmes de notre esprit ? On peut donc conclure en disant que Haller est pour la Suisse, — si peu qu'il puisse subsister d'une œuvre dont nous avons cité les meilleures pages, — le premier des « classiques ». Il demeure en tout cas, pour ce pays de Berne qui a le culte de ses grands hommes, aujourd'hui encore, une *force morale*. Et c'est assez pour sa gloire.

LIVRE TROISIÈME

Poètes et Historiens.

CHAPITRE XVI

Les Idylles de Gessner : l'Arcadie, Gessner et Jean-Jacques Rousseau.

I

Voici la mésaventure qui arriva en Suisse à l'excellente Mme de Genlis : En 1759, neuf ans après la traduction des poèmes de Haller, le Bavarois helvétisé Michel Huber mit en français la *Mort d'Abel* du Zuricois Salomon Gessner [1]. Cette œuvre eut à Paris un succès tel qu'en deux semaines l'édition fut épuisée. Le même enthousiasme acccueillit en 1762 les *Idylles* [2], en 1764 *Daphnis* et *Le premier navigateur* [3], en 1773 les *Nouvelles idylles* [4]. Un poète était né, quelque part dans un vallon solitaire de l'Helvétie, qui surpassait en génie Théocrite et Virgile. Comme Florian, comme Montesquieu, comme Chênedollé, comme André Chénier lui-même, et surtout comme cette Mme Du Bocage toujours prête à brûler d'un beau feu pour un Anglais ou pour un Suisse, Mme de Genlis était donc

[1] Pour tous détails, cf. Süpfle : *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*. Gotha, 1886, chap. XV du tome I. — *La mort d'Abel*, poème en cinq chants, trad. de l'all. de M. Gessner par M. Huber, Paris.

[2] *Idylles et poèmes champêtres* de M. Gessner, trad. de l'all. par M. Huber, traducteur de *La mort d'Abel*. Lyon (la préface est de Turgot).

[3] *Daphnis et le premier navigateur*, poème trad. de l'all. par M. Huber, Paris.

[4] *Contes moraux et nouvelles idylles* de D(iderot) et Salomon Gessner. A Zuric chez l'auteur, 1773.

persuadée « que ce n'était plus au bord de la Seine, ni en Phocide, qu'il fallait chercher le Parnasse, mais vers les Alpes[1]. » Elle résolut d'aller déposer elle-même ses hommages aux pieds de ce grand homme que célébrait ainsi, en 1786, l'*Almanach des Muses*[2] :

Il a de Fénelon l'âme sublime et pure ;
Dans ses tableaux naïfs Théocrite est vaincu ;
En le lisant, on croit voir la nature ;
En le voyant, on croit à la vertu.

Elle part donc, elle arrive à Zurich. M. Gessner habite, l'été, dans les forêts du Sihlwald dont, en 1781, il a été nommé inspecteur. Mme de Genlis se fait conduire, par des chemins raboteux, jusques à la maison du poète :

« Je m'imaginais que l'habitation de Gessner devait être une élégante chaumière entourée de bocages et de fleurs, que l'on n'y buvait que du lait et que, suivant l'expression allemande, on y marchait sur des roses. J'arrive chez lui, je traverse un petit jardin uniquement rempli de carottes et de choux, ce qui commence à déranger un peu mes idées d'églogues et d'idylles, qui furent tout à fait bouleversées en entrant dans le salon par une fumée de tabac qui formait un véritable nuage, au travers duquel j'aperçois Gessner fumant sa pipe et buvant de la bière, à côté d'une bonne femme en casaquin, avec un grand bonnet à carcasse et tricotant ; c'était Mme Gessner[3]. »

Nul auteur, en effet, ne ressemblait moins à ses héros que celui de *Daphnis*. Le portrait bien connu que nous a laissé de Gessner le peintre Graff, de Winterthur[4], nous représente

[1] Lettre de Mme Du Bocage à Gessner, publiée par Zimmermann dans le *Journal helvétique*, avril 1761.

[2] Page 158. Par M. Bérenger.

[3] *Souvenirs de Félicie L.* (1804). Page 90 de l'éd. Lescure, 1857.

[4] 1736-1813. Graff était le gendre de Sulzer ; il fit deux fois le portrait de Gessner, 1766 et 1781.

un bon bourgeois dans toute la force du terme : tête ronde, gros nez, sourcils épais, larges lèvres, un front bombé et nu. Remise de son étonnement, Mme de Genlis, il est vrai, s'empresse d'ajouter : « C'est un bon grand homme que l'on admire sans embarras, avec qui l'on cause sans prétentions, et que l'on ne peut voir et connaître sans l'aimer. » Mais le doyen Bridel déclare[1], après une visite à Gessner, « qu'il ne l'aurait pas cru être le chantre d'Abel et de Daphnis, à en juger par sa physionomie qui au premier coup d'œil indiquait bien plus un idiot qu'un homme de génie. »

*
* *

Le brave bourgeois aux choux, au verre de bière, à la longue pipe, c'est pourtant le Gessner authentique. Un « bon Suisse », mais surtout un Suisse heureux. C'est dans l'une des familles patriciennes les plus illustres de Zurich que l'a fait naître, le 1er avril 1730, un sort propice. Cette famille, originaire de Soleure, acquiert en 1504 le droit de cité, en 1532 elle est représentée au Conseil souverain. Quant à notre poète, il descend en droite ligne du « Pline allemand », le fameux Conrad Gessner. Dans sa généalogie, on trouve de nombreux « artisans » : des orfèvres, des peintres, des médailleurs. Il est parent du chanoine Jean Gessner, le mathématicien, le compagnon d'études de Haller. Son père lui-même est à la tête d'une importante maison de librairie. Le goût pour la nature et les arts, c'est donc, chez lui, un goût héréditaire.

Il n'a qu'à se laisser vivre[2]. Au début, il est vrai, sa paresse invincible décourage ses parents : au lieu d'étudier sa grammaire et de s'appliquer à ses thèmes, il passe son temps à façonner toutes sortes de figures avec la cire des chandelles. Sa

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 202-203.

[2] La meilleure biographie de G. est le livre charmant de J.-J. Hottinger : *Salomon Gessner*. Zurich, 1796.

mère, femme économe, s'indigne et le punit. Consulté, le vieux Bodmer déclare, en secouant la tête, que l'on ne fera jamais rien d'un être aussi mal doué. Ce que voyant, on l'expédie à la campagne, chez le chanoine Vergeli, alors pasteur à Berg, dans l'Oberland zuricois. Là-bas, il se promène, il lit la Bible, le Robinson, et surtout le *Plaisir terrestre en Dieu* de Brockes ; il s'éprend de la fille de son hôte, il scande ses premiers vers. En 1749, on l'envoie à Berlin, faire son apprentissage de libraire : son patron est obligé de le mettre à la porte. Il s'en console en rimant, en s'appliquant à dessiner et à peindre. Il fréquente des artistes et des écrivains : le « Hofmaler » Hempel, Sulzer dont le pédantisme de théoricien ne lui plaît guère, Ramler, médiocre poète mais excellent critique, qui lui corrige ses essais et lui conseille d'abandonner le vers pour la prose. A Hambourg, il se lie d'amitié avec Hagedorn....

On connaît l'épitaphe de M. Prud'homme : « Bon fils, bon époux, bon citoyen, bon père. » Elle conviendrait mieux à Gessner que toutes les élégies larmoyantes que l'on a composées à sa mémoire. Il fut un bon fils, puisque, rentré en 1750 dans sa ville natale, il se mit sagement à la besogne, sous les ordres de son père dont il prit la succession en 1775 seulement. Il fut un bon époux, le plus tendre des maris : il avait épousé en 1761 Judith Heidegger. Mariage d'amour dont l'art fut l'occasion : le conseiller Heidegger, le père de la belle Judith, — ce nom biblique est bien digne de la *Mort d'Abel !* — était un amateur et possédait une galerie de tableaux ; il avait autorisé le jeune homme à venir étudier chez lui quelques toiles hollandaises et... l'on devine le reste. Il fut un bon père : son plus grand plaisir était de s'amuser avec ses enfants et de leur fabriquer lui-même leurs jouets. Il fut un bon ami : deux fois par semaine, tout un groupe se réunissait chez lui ; il y avait là : J.-J. Steinbrüchel (1729-1796), traducteur de Sophocle et d'Euripide, le fameux docteur Hirzel,

l'archidiacre Tobler (1732-1808), traducteur de Thomson, le professeur Hottinger (1750-1819), futur biographe du poète, le peintre Salomon Landolt (1741-1818), cet original, les Fuessli, les Meister.

Ce sont là tous les élèves du vieux Bodmer, sauf Bodmer lui-même : en effet, Gessner, d'ailleurs plein de respect pour le critique, se tenait à distance de l'homme et trouvait ridicule l'étroite sujétion dans laquelle un Klopstock et un Wieland étaient obligés de vivre. Il aimait la liberté, la joie et la franchise ; il écrivait à ses amis, un Jean-Georges Schulthess, un Zimmermann, de longues lettres qui sont des chefs-d'œuvre de grâce naïve, de gaieté et de tendresse.

Il fut enfin un bon citoyen : il partage avec Iselin et Hirzel l'honneur d'avoir fondé la *Société helvétique*. Bien plus, il fut magistrat et connut les honneurs suprêmes : en 1765, il entre au Grand Conseil, en 1767 au Conseil souverain ; en outre, l'année suivante, il est bailli d'Erlibach, en 1776 bailli des « quatre Quartiers », en 1781 maître des forêts de la Sihl. Zimmermann prétend que, durant les séances, — elles avaient lieu tous les matins, — Gessner était surtout occupé à griffonner les caricatures de ses graves collègues. Il est certain que les préoccupations politiques n'ont guère dû troubler le sommeil de ce magistrat pastoral. Il était de ces bons Suisses allemands qui ont le chant et le « jodel » faciles. « Chez nous, disait-il, on peut librement se coucher sur le dos ou sur le ventre, s'étirer et mépriser, dans cette posture, les monarques du monde entier[1]. » Gessner mourut, sans secousse, sans souffrance, le 2 mars 1788 : il avait cinquante-sept ans.

* * *

Il fut en somme, toute sa vie, un amateur. Il avait fait de médiocres études : il était incapable de lire Théocrite dans le

[1] P. 48 de la belle étude critique de M. Wölfflin : *Salomon Gessner*. Frauenfeld, 1889.

texte original, il comprenait fort mal le latin de Virgile. Au rebours de la plupart des Suisses, il n'avait aucun goût pour l'érudition. Ses amis, durant son séjour à Berlin, — et surtout Ramler, — voilà ses véritables éducateurs. Il est vrai que plus tard, reconnaissant tout ce qui lui manquait encore, il se mit courageusement à compulser les énormes traités de Bodmer et Breitinger : effort certainement digne d'éloges. Mais les vers de quelques poètes : Kleist, Hagedorn, Gleim et Brockes, les *Saisons* de Thomson, de beaux tableaux, de belles estampes lui plaisaient et l'inspiraient bien davantage. Il apprit tout seul à dessiner, à graver et à peindre ; il ne travailla jamais d'après le modèle vivant, et c'est à force d'application et de routine que, vers la fin de ses jours, il parvint à une certaine maîtrise.

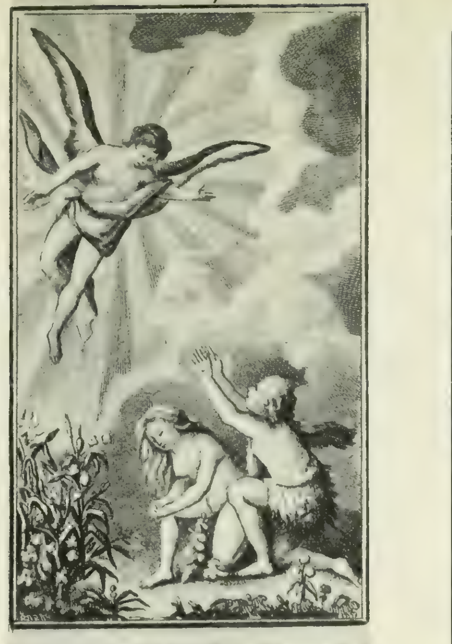
Gessner commença par rimer de petits vers à la façon de Gleim [1], l'un des maîtres du « genre badin ». Hottinger, son biographe, nous a conservé sa première idylle, composée à Berg avant sa dix-huitième année. Elle débute ainsi :

Le soleil était à l'occident :
déjà, au sommet des montagnes,
l'or du crépuscule
sur le ciel avait pâli.

C'est, dans la suite, tout le décor, ce sont tous les accessoires chers à l'école anacréontique : petits oiseaux, vert gazon, bergères étendues sur les fleurs. L'une de ces bergères, « au front de la plus vive blancheur et couronné de boucles d'ébène, » se baigne, « toute nue », dans un ruisseau : elle est aperçue par l'Amour. Un dialogue s'engage : « Veux-tu bien t'en aller, petit garçon ?... » Mais, comme l'Amour ne bouge pas, « la bergère frappe l'onde de ses mains, jusqu'à ce que le petit dieu, tout trempé, brille comme

[1] Ces vers se trouvent dans Hottinger, p. 149 s.

Mort d'Abel. *Frontispice.*

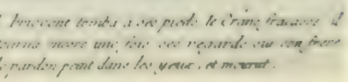




Le Seigneur jette des regards de pitié sur notre mere et nous fait visiter par ses anges. ch.t II



Mort d'Abel. Ch.t IIII.



L'Innocent tomba à ses pieds. le Crâne fracassé il tourna encore une fois ses regards sur son frere le pardon peint dans les yeux, et mourut.

brille la rose, quand l'aube d'un beau jour l'a couverte des perles d'une fraîche rosée ». Alors :

Ainsi que la jeune alouette
secoue les gouttes de pluie
de ses ailes bigarrées,
ainsi l'amour secoue
l'eau dont on l'avait inondé.

Tout Gessner est dans cette première pièce : le « berger » conventionnel et fade ; le « bon Suisse » observateur et réaliste, qui, soudain, dans la plus banale des églogues, sait trouver des détails pleins de vérité et de grâce naïve.

Il soumit à Bodmer quelques chansons. Le critique tenait en fort médiocre estime les modèles du jeune poète ; il haussa les épaules : « Heu ! heu ! c'est gentil, mais nous en avons assez de ce genre [1]. » Dans la revue, intitulée *Criton*, que publiaient les élèves du « patriarche », Gessner se hasarda, en 1751, à publier, sans la signer et en la donnant comme une adaptation d'un ancien lied, une insipide romance historique : le *Chant d'un Suisse à sa maîtresse armée*, allusion à la défense de Zurich par les femmes, contre l'empereur Albert d'Autriche, en 1298 ; le même sujet sera repris, plus tard, par Bodmer dans ses *Ballades anglaises et souabes*, par Lavater dans les *Schweizerlieder* et, en français, par le doyen Bridel [2]. *La nuit*, imprimée en 1753 [3], vaut beaucoup mieux, bien que l'auteur ait plus tard désavoué ce poème en prose. L'année suivante vit paraître *Daphnis* [4], qui passa totalement inaperçu, mais qui valut à Gessner l'approbation de Bodmer et les éloges de Gleim. De 1755 à 1756, le jeune poète tradui-

[1] Cf. Bæchtold, p. 625.

[2] *Lied eines Schweizers an sein bewaffnetes Mädchen*. *Crito*, nov. 1751, p. 169-171 (avec une lettre explicative) ; p. 195-196 de l'éd. critique : « Gessner Werke. Auswahl », par Ad. Frey, coll. Kürschner, Deutsche Nat. Lit., vol. 41. Sur les autres pièces de Bodmer, Lavater, Bridel, cf. notre *Bridel*, p. 318 et n. 4.

[3] Sans nom d'auteur, ni autre indication. (Frey, p. 1 s.)

[4] Zurich. Sans nom d'auteur.

sit, dans *L'agréable et l'utile*, quelques églogues de Pope. En 1756, ce fut le tour de *Inkel et Yariko* et de la première série des *Idylles*[1] : ce livre fonda la réputation de Gessner. En 1758, il donna la fameuse *Mort d'Abel*[2] : cet ouvrage, aujourd'hui totalement illisible, doit être envisagé historiquement comme la triple conséquence de la doctrine des Suisses, du *Paradis perdu* et de la Messiade ; on y reconnaît également l'influence de Wieland. En 1762, les « œuvres complètes[3] » furent éditées à Zurich ; elles contiennent plusieurs pièces nouvelles : *Evandre et Alcimna*, comédie pastorale, *Eraste*, comédie larmoyante, et *Le premier navigateur*, chef-d'œuvre du poète. En 1770, Gessner écrivit pour l'ouvrage d'un ami, le peintre Jean-Gaspard Fuessli, sa *Lettre sur la peinture de paysage*[4]. En 1772 enfin, il acheva la seconde série des *Idylles*[5]. Le reste de son temps, il le consacra tout entier à son burin et à sa palette.

Gessner s'est tu sagement le jour où il s'est aperçu qu'il n'avait plus rien à dire. Et il eut raison : en 1773 parut *Gœtz de Berlichingen* et en 1774 *Werther*.

II

Le prodigieux succès que Gessner remporta, non seulement en France[6], mais encore en Italie, en Angleterre, dans toute

[1] *Idyllen*. Von dem Verfasser des Daphnis. Zurich. *Inkel und Yariko* (en coll. avec Bodmer, d'après une nouvelle du *Spectateur*), sur feuilles volantes, sans indication.

[2] *Der Tod Abel*.

[3] *Gesammte Schriften*. Zurich.

[4] *Geschichte der besten Künstler i. d. Schw.* Zurich, tome III, 1770 (dans la préface).

[5] *Neue Idyllen von Salomon Gessner*. Zurich.

[6] Cf. F. Baldensperger : « Gessner en France ». *Rev. d'hist. litt.*, juillet 1903. — H. Broglé : *Die französische Hirtendichtung i. d. 2 Hälfte des 18. J.* Leipzig, 1903. — D. Mornet : *Le sentiment de la nat. en France*, etc., Paris, 1909, ch. IV, livre 1, p. 2 : « L'églogue naïve ». — Bertha

l'Europe, — sauf peut-être en Allemagne, où l'on était plus avancé en matière de poésie ; — sa popularité, qui égala longtemps celle d'un Voltaire ou d'un Rousseau, tout cela nous semble aujourd'hui fort incompréhensible. Mais considérer Gessner comme un exemple de renommée factice et de gloire usurpée est une exagération évidente. Certes, le XVIII[e] siècle exagérait aussi — est-il besoin de le dire ? — lorsqu'il le comparait à Théocrite et à Virgile. Toutefois, rendre notre bon Suisse responsable de la poésie fausse, ennuyeuse et vide dont il fut l'inspirateur, c'est un procédé quelque peu facile : la critique historique ne s'en peut contenter. Il faut chercher d'autres raisons ; il faut se demander, par exemple, si Gessner n'a point donné, au moment opportun, ce que précisément son siècle demandait. Nous croyons, en effet, pour notre part, que c'est en étudiant *Daphnis*, les *Idylles*, la *Mort d'Abel*, que l'on peut arriver à bien comprendre et à définir ce mot vague : la « sensibilité », la fameuse sensibilité !

* * *

Toutes les œuvres de Gessner peuvent être considérées comme des idylles. *Daphnis* n'est qu'une longue églogue ; *Eraste*, *Evandre et Alcimna* sont des pastorales divisées en actes et en scènes ; une idylle toujours que *Le premier navigateur* ; quant à *La nuit* et aux petites pièces en vers, elles ont toutes des sujets champêtres. Reste la *Mort d'Abel* : encore les meilleures parties de ce poème, ou du moins les plus significatives : — les invocations du premier chant, le second chant qui est le récit fait par Adam de la première année passée hors du paradis terrestre, — ne sont-elles pas autre chose que des idylles.

Ces idylles occupent une place qu'il faut marquer, dans

Reed : *The influence of Salomon Gessner upon english Lit.* « Americano-Germanica ». Philadelphie, 1905.

l'histoire de la littérature allemande et dans celle de la poésie pastorale[1]. En ce dernier domaine, Gessner fut un novateur : de quelle manière, c'est ce que nous allons brièvement montrer.

On dit volontiers, — c'est même un lieu commun, — que la poésie pastorale a toujours fleuri aux époques de civilisation extrême et de décadence. Il y a dans cette théorie un fond de vérité incontestable. Sans remonter jusqu'à Théocrite et Virgile en passant par la Renaissance, l'Espagne et l'Italie, on peut constater que c'est après la guerre de Trente ans que le « genre bucolique » devient à la mode en Allemagne. Rappelons ici le double effort tenté par les académies de langue : d'une part, remettre en honneur l'allemand lui-même, qui risquait de tomber en désuétude; d'autre part, réaliser, pour ainsi dire, l'*Arcadie* de Sidney. Ce nom même : les Bergers de la Pegnitz, est significatif. Les sujets que traitent le plus volontiers les poètes des deux Ecoles de Silésie : Opitz, Fleming, Gryphius, Lohenstein, Günther, Brockes, — ce sont des sujets champêtres. Ils le font à la manière des Italiens et de la France : Ronsard, puis Segrais, puis enfin Fontenelle, tels sont leurs modèles. Les thèmes ne varient guère : c'est le berger amoureux qui vient se plaindre à l'écho des solitudes ; ce sont deux pasteurs qui se disputent les faveurs d'une belle. On est exact à suivre les préceptes : ce qu'on aime dans la nature, c'est moins la nature elle-même que le repos qu'on y trouve au sortir de l'agitation des villes. La vie rustique n'est qu'un décor, les chèvres et les brebis ne sont que des accessoires dont on se passerait volontiers. Les bergers et les bergères demeurent des citadins qui n'ont pour les travaux de la campagne et pour les paysans qu'indifférence, sinon dégoût ; ils sont bien vêtus, ils sont propres, ils sont oisifs et tiennent des propos galants. Quant au senti-

[1] Cf. Wilibald Nagel : *Die deutsche Idylle i. 18. J.* Thèse de Zurich.

ment de la nature, il est aussi purement conventionnel : on énumère quelques fleurs, on juxtapose quelques détails, on fait deux ou trois comparaisons et l'on achève en paraphrasant le « o fortunatos nimium », le « beatus ille », ou bien encore en adorant Dieu dans ses œuvres.

Cependant, toujours en Allemagne, des sentiments nouveaux viennent peu à peu ranimer cette poésie artificielle. Très intéressant, à ce point de vue, est Brockes, le maître de Gessner. Brockes, nous l'avons dit, est l'homme d'une époque caractérisée par une recrudescence de piétisme et par un goût tout moderne pour les sciences naturelles [1]. Chez lui, comme en Suisse chez le vieux Scheuchzer, les deux tendances se confondent. De là le titre de ce vaste recueil : *Plaisir terrestre en Dieu*. Brockes prend un paysage, ou un arbre, ou une plante, ou un insecte ; il énumère tout ce qu'il y trouve d'admirable, et il remercie Dieu. Il étudie de la sorte, avec la même admiration et le même attendrissement, les roses de son jardin et la tête de veau rôtie qu'il a devant lui sur la table. Un poirier a fleuri précocement, il s'écrie : « O Seigneur, plein de bonté, qui as couvert cet arbre de fleurs, pourquoi manquerai-je de confiance en toi ? Tu ne me priveras jamais de vêtement, ni de nourriture [2]. » Mais Brockes n'est cependant point un poète médiocre : s'il est pédant, précieux, parfois ridicule, s'il abuse des harmonies imitatives, il voit la nature et il la sent. Son art est celui d'un miniaturiste : perfectionné, il sera plus tard celui de Gessner.

Dès avant la seconde moitié du XVIIIe siècle, il y eut des gens pour trouver que la nature, les paysans, la vie rustique

[1] Cf. Brandl : *B.-H. Brockes*. Innsbruck, 1878. Choix, par H. Stiehler. Universal-Bibliothek (Leipzig, Reclam), n° 2015.

[2] *Frühe Knospen an einem Birnbaum*. Ed. Universal Bibl., p. 40. Cf. ce titre (p. 41) : « Die Schönheit des Himmels, welche von uns Menschen nicht betrachtet wird, indes die Schönheit eines Diamanten fast lächerlich über alles geschätzt wird ! »

avaient une beauté digne de la poésie pastorale. En France, — l'abbé Dubos est à ce point de vue caractéristique, — on ne se contente plus de l'églogue galante, on réagit contre Fontenelle ou Mangenot, on désire autre chose[1]. En Allemagne, Gottsched lui-même décrète que la poésie pastorale doit être « l'imitation de l'existence innocente, tranquille et simple que les pasteurs ont menée avant les temps[2]. » Avant les temps, c'est-à-dire à l'âge d'or ou à l'époque des patriarches. Dans un petit pamphlet anonyme, lancé en 1746 par J.-A. Schlegel[3], on se moque de ces bucoliques où il n'est question ni d'étables, ni de bestiaux, ni de fumier. On commence donc, semble-t-il, à se dire : « Oh ! combien la nature est belle ! Mais, cette nature, qui donc saura la chanter, l'exprimer ? qui donc saura, non seulement la décrire telle qu'elle est, mais la faire entrer dans notre vie, en dégager une morale et une religion à l'usage des hommes ? »

Le premier de ces novateurs, dans le domaine de la poésie pastorale, ce fut Gessner.

* * *

L'originalité de Gessner consiste dans la combinaison d'éléments très divers et même opposés. Il reconnaît pour maîtres Virgile et surtout Théocrite ; mais quel Théocrite ? celui des traducteurs : or, on sait ce que valent les traductions du XVIIIe siècle. Il admire donc, dans ce modèle, « la plus grande vérité », « la simplicité de la nature qu'il a connue jusque dans les plus petits détails : on voit dans ses idylles autre chose que des lys et des roses ; » il admire aussi « l'honnêteté des sentiments » et un « air d'innocence ». Encore Théocrite doit-il être adapté au goût du temps. « Je ne

[1] Cf. D. Mornet, *op. cit.*

[2] *Versuch einer kritischen Dichtkunst*. 4e éd. Leipzig, 1751, p. 582 s.

[3] *Vom Natürlichen in Schäfergedichten*, etc. von Hans Görgen. Zürich, 1736.

suis en aucune façon, écrit Gessner au poète Gleim, l'un de ces critiques qui dans l'œuvre de Théocrite admirent tout ou condamnent tout sans restriction. Théocrite est certes divin, mais il a chanté pour des gens dont l'existence, peut-être meilleure, ne ressemblait guère à la nôtre : je ne puis cependant supporter trop souvent dans la poésie les noix et le fromage ! Parler de noix et de fromage, ce n'est point commettre une faute de goût, mais nous en ressentons une impression désagréable qui tient au changement des mœurs. D'un autre côté, je ne puis me ranger parmi les poètes qui, trop complaisants vis-à-vis de lecteurs trop délicats, laissent de côté les tableaux et les images de la véritable vie rustique et font du monde des pasteurs un monde fictif pour l'écœurement de ceux qui cherchent dans l'églogue le sens du paysan et de ses travaux.... Dans un pays où un très haut et noble comte ou un très gracieux seigneur baron a réduit le laboureur à l'état d'esclave, ce dernier peut bien être devenu une créature insignifiante et méprisable, tandis que chez nous la liberté le rend un homme brave et pensant. Pour ma part, je me flatte de trouver dans nos Alpes, comme autrefois Théocrite en Sicile, des bergers auxquels on n'ait que peu à retrancher et que peu à prêter pour en faire de véritables bergers d'églogues [1]. » On corrigera donc ce qu'il y a de trop cru, de trop réaliste, dans le poète grec ; on y ajoutera un peu de cette douceur, de cette fadeur anacréontique que Gessner admirait en Gleim, Kleist et Hagedorn. Quand il s'agira de décrire la nature, le Zuricois, en revanche, saura toujours s'inspirer, sinon des Alpes, du moins de la campagne suisse, des « champs helvétiens » : en ce cas ses modèles seront Brockes et Thomson, et, à leur exemple, il fera de la miniature. En ce qui concerne les idées et la « morale », il ne s'écartera point de la doctrine de

[1] *Briefe der Schweizer* Bodmer, Sulzer, Gessner. Aus Gleims litterarischem Nachlasse, herausg. v. W. Körte. Zurich. H. Gessner, 1804, p. 217 s. Cf. aussi *An den Leser*.

Bodmer et de Breitinger. Et, en effet, si le merveilleux est l'essence de la poésie, et si ce merveilleux lui-même est la « vraisemblance présentée sous le masque de l'allégorie », et si enfin cette allégorie doit rendre accessible et agréable un enseignement, l'idylle de Gessner est le genre le plus conforme aux théories de la *Critische Dichtkunst*.

Mais on ne retrouve point seulement dans l'œuvre de Gessner l'esprit du siècle, l'esprit de l'Ecole suisse et, en un sens, la Suisse elle-même : on y retrouve encore la forme essentiellement « protestante » de la « sensibilité [1] ». Les patriarches ont conduit leurs troupeaux dans cette Arcadie, les bergers s'en souviennent encore. Les personnages de Gessner s'appellent Tircis, Daphné, Ménalque : les noms de Tobie, de Ruth et de Booz leur conviendraient souvent beaucoup mieux [2]. D'ailleurs, parfois, le poète lui-même s'est inspiré directement de la Bible, alors qu'il ne pouvait s'inspirer qu'indirectement de Théocrite. A la Bible il emprunte des images pastorales et surtout une sorte de parallélisme. Ceci est particulièrement sensible dans *Palémon :* Palémon est un patriarche à barbe blanche qui remercie le ciel de ses bienfaits : « Jamais la contagion funeste n'a diminué nos troupeaux, jamais l'orage n'a renversé nos arbres, — et le malheur, dans cette chaumière, n'a jamais pris son repos. » Et, plus loin : « Mes enfants grandiront, ils porteront leurs fruits, ils deviendront des arbres, — *et ils couvriront ma vieillesse grise de la fraîcheur de leur ombre.* » Et encore : « J'ai vu croître ces pommiers, ces poiriers et ces grands noyers que j'ai plantés moi-même dans ma jeunesse autour de ma cabane : *ils étendent au loin leurs antiques branches, — et couvrent mon humble demeure de la fraîcheur de leur ombre* [3]. »

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 390.

[2] C'est ce qu'a remarqué Sulzer : *Allgemeine Theorie*, art. Hirtengedicht.

[3] Idylles, 1756 : édition Frey (que nous désignerons désormais par F.), p. 83-84.

La *Mort d'Abel* est biblique par son sujet. Dans la préface [1], Gessner définit la poésie « religieuse » ; il définit le rôle du poète chrétien qu'il oppose aux « plaisants à gages qui ne savent qu'amuser la noble nation allemande » : ces définitions sont tout à fait conformes aux préceptes de la critique suisse ; c'est bien, toute pure, la doctrine de Bodmer. La poésie est donc faite « pour être l'interprète de la religion. » Aussi Gessner ne cherche-t-il point dans la Bible un sujet seulement, mais encore un ton lyrique. Il s'y efforce du moins. Le cantique du matin du pieux Abel est significatif : c'est un long « Benedicite dominum, omnia opera Domini », affadi et délayé, mais où se retrouvent quelques belles images [2].

C'est parce qu'il a su correspondre avec tant d'art et tant de mesure aux aspirations, au goût de ses contemporains que Gessner fut sacré grand poète. Mais ce goût était transitoire et l'œuvre du « nouveau Théocrite » a disparu avec lui. Car Gessner était un esprit moyen ou, si l'on veut, médiocre : il a marché avec son époque, ni trop lentement, ni trop vite ; ne l'ayant point dépassée, il n'a point survécu. « L'idylle galante est, dans les pays latins, chez elle ; dans les pays latins seulement elle a trouvé une forme parfaite. Il faut au genre, pour qu'il fleurisse, une société très développée, très polie, qui sache juger et comprendre toutes les finesses de la langue et du sentiment. Or, chez Gessner, cette condition fait défaut. Son idéal a d'autres racines [3]. » En effet, Gessner est un Allemand ; bien plus, il est un Suisse, et ceci a son importance. Nous avons déjà remarqué, à propos de Bodmer et de Breitinger, combien la situation de l'Helvétie, — pays républicain, sans cours princières ni hautes écoles, à l'écart des coteries et des modes, — est, au XVIIIe siècle, favorable à l'éclosion d'une critique indépendante et franche. Elle devait

[1] Cf. F., p. 101 s.
[2] Premier chant : F., p. 106 s.
[3] Wölfflin, p. 62-63.

l'être également à celle d'une poésie inspirée par la nature. De fait, c'est de Berne, de Zurich et de Genève que sont sortis les trois grands « hommes de la nature » : Haller, Gessner et Rousseau. Mais ils ne sont pas seuls : il y a Bodmer lui-même avec sa doctrine esthétique, il y a Muralt ; il y a la foule des épigones : le docteur Hirzel et son « sublime Kleinjogg », Iselin, Salis et tant d'autres déjà nommés. On découvre, en effet, sans peine, dans les théories, les idées, les besoins moraux de ces hommes les éléments d'une poésie pastorale. Rappelons tout ce que les *Alpes*, par exemple, contiennent déjà de bucolique.

L'esprit du siècle inspire donc ces « philosophes » suisses. Autour d'eux, ils ne voient que les ruines d'une société corrompue : le christianisme, ce legs du moyen âge, que le protestantisme lui-même n'a pas pu « réformer » ; de grands Etats monarchiques fortement hiérarchisés, reposant sur le droit divin, sur des lois sèches et dures que nul, impunément, n'oserait considérer comme injustes ; une littérature et des arts codifiés, définis, asservis au dogme classique ; des sciences purement spéculatives. Tout cela s'interpose entre l'homme et la nature, car c'est à la nature qu'il faut absolument revenir. On a fait fausse route, durant des siècles : remontons aux origines pour retrouver le bon chemin ! C'est donc la nature, la société primitive dont personne ne songe à mettre en doute l'existence, que l'on oppose au principe d'autorité basé sur l'histoire. Ceci va conduire à la Révolution ; ceci peut conduire à l'idylle.

En effet, dans la cité future dont tant d'esprits excellents, mais égarés par leurs propres utopies, sont en train de dresser les plans superbes et irréalisables, le rôle de la poésie pastorale sera très important. Tandis que les ouvriers déblaient les ruines, le poète, assis sur un pan de mur, les encourage par ses chants. Il les encourage en évoquant l'âge de l'universel bonheur et de l'universelle fraternité ; il célèbre pour eux les vertus naturelles qui leur sont nécessaires et qui vont

renaître. L'idylle devient donc, subitement, au XVIII[e] siècle, le premier des genres ; elle dépasse la tragédie, l'épopée, le roman, ou plutôt elle les pénètre, elle se les assimile, elle les inonde de « sensibilité ». Nous sommes loin des conceptions mondaines d'un Fontenelle. Et voilà pourquoi Salomon Gessner est, aux yeux de ses contemporains, supérieur à Théocrite et à Virgile.

Il y a bien des routes pour retourner à la nature. Pour un Suisse, il y en a deux : le chemin des Alpes qu'a frayé Haller ; le chemin du passé que Bodmer et Muralt ont ouvert, que suivra l'excellent doyen Bridel. Car le minnesinger du moyen âge, le berger du Grütli, l'Alémanne, le Celte, ce sont des hommes très proches de la nature : une sorte de généalogie s'établit donc qui, d'âge en âge, de type en type, remonte à l'ancêtre commun, l'être primitif de l'*Inégalité*. D'ailleurs, le Suisse n'a qu'à ouvrir les yeux pour trouver autour de lui des vestiges de l'âge d'or : le montagnard du Hasli et les agrestes paysages du Sihlwald, l'acteur et le décor existent toujours. Et les cantons suisses, parce que républiques, sont moins éloignés de Sparte ou de l'Arcadie que la monarchie française ou qu'une principauté allemande.

Gessner s'est dit tout cela. Il a même songé, un certain temps, à composer un vaste poème pastoral sur les origines et l'histoire de l'Helvétie [1] ; de fait on ne trouve dans ces œuvres, à part le *Chant d'un Suisse à sa maîtresse armée*, qu'une seule « idylle nationale », l'une des plus médiocres : la *Jambe de bois* [2], dont le héros est un survivant de la bataille de Næfels. Pourquoi, lui Alpicole, a-t-il renoncé à choisir comme personnages des paysans suisses agissant dans un décor de montagne ?

Il y a plusieurs raisons. Il a craint peut-être de recommencer Haller et de lui être inférieur. Il se sentait, en outre,

[1] Cf. Wölfflin, *op. cit.*, p. 41, note 1.
[2] *Das hölzerne Bein*. Idylles, 1772. F., p. 272.

impuissant à décrire la nature immense des Alpes. Il a surtout songé à la définition même de la poésie pastorale, telle qu'il la formule : « L'églogue choisit pour théâtre les campagnes si chères à nos cœurs. Elle les peuple d'habitants dignes d'un pareil séjour ; elle nous peint quelques traits de l'existence de ces hommes heureux et surtout la simplicité naïve de leurs mœurs, de leur façon de vivre, de leurs inclinations, dans toutes les circonstances, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Ils sont affranchis des liens serviles de l'usage et de tous ces besoins que nous impose seulement un malheureux éloignement de la nature ; ils reçoivent leur bonheur immediatement des mains de cette douce mère et ils habitent un séjour où elle n'a pas besoin d'être beaucoup aidée pour fournir à leurs innocents besoins. En un mot, l'églogue nous retrace le tableau de cet âge d'or qui a certainement existé autrefois, comme nous le prouve l'histoire des patriarches. On en découvre encore des vestiges jusque dans les temps héroïques que nous décrit Homère. De là vient que, dans ce genre de poésie, il y a un avantage particulier à transporter les scènes en des temps reculés, car ces scènes sont invraisemblables à nos époques modernes, où le malheureux paysan, condamné au travail le plus dur pour procurer au prince et à l'habitant des cités une abondance superflue, gémit sous le poids d'une oppression et d'une misère qui l'ont rendu brutal, servile et sournois. Je ne veux point dire qu'un poète, qui se hasarde à composer des pastorales, ne puisse découvrir des beautés singulières en observant la façon de penser et les coutumes de nos campagnards. Mais il a besoin du goût le plus délicat pour choisir ces traits, et leur enlever la grossièreté, sans altérer la forme et la coupe qui les caractérisent [1]. » Gessner donc ne veut point rompre avec la tradition, mais la perfectionner : cette attitude fut l'élément le plus sûr de son succès.

[1] Idylles, 1756 : An den Leser. F. 63 s.

*
* *

Pénétrons maintenant dans l'Arcadie de Gessner. Le paysage est large : ce sont de « douces collines » recouvertes de prairies ; l'horizon s'étend sous un ciel tempéré, presque toujours calme, traversé parfois d'orages rapides envoyés par les dieux pour féconder la terre et mûrir les fruits des vergers [1]. A peine, au loin, devine-t-on, dans une brume, le rivage de la mer ; à peine voit-on apparaître, au-dessus des nuages, des montagnes rocheuses éclaboussées de neige [2]. Partout, des ruisseaux qui murmurent, des ravins pleins d'arbrisseaux, des bocages, des fleurs. Vers les hauteurs s'étagent des forêts propices à la rêverie et qui répandent autour d'elles, avec leurs ombres, un parfum de mousse. Jamais la charrue n'a retourné le sol : le lait des troupeaux, les mûres des bois, les pommes, les poires et les cerises des arbres qui protègent les cabanes, suffisent à nourrir les habitants. Chaque saison est calme et belle, même les brefs hivers et les courtes automnes [3] : c'est un pays de printemps et d'été.

Les heureux habitants de cette Arcadie ne sont point des sauvages, ni même des primitifs. Ils savent dessiner des jardins au flanc des collines, tailler des bancs dans les rochers de molasse, tresser des paniers [4], construire des chalets, tisser des étoffes claires et légères. Ils forment des sociétés patriarcales, sous l'autorité du chef de famille. Ils ne lisent, ni n'écrivent : ils chantent. Ils ignorent les codes et les lois : ils sont bons, c'est-à-dire humains. Ils adorent les dieux, — des dieux sans nom précis, sauf celui de Pan, — c'est-à-dire la nature. Ils ne possèdent ni prêtres, ni sanctuaires : au sommet

[1] *Damon, Daphné.* Idylles, 1re s., F. p. 75 s.

[2] *Ménalque et Eschine le chasseur*, 1e s., F. 88. *Der Sturm* (la tempête), 2e s., F. 267.

[3] *Daphnis* (hiver), 1e s., F. 69 ; *Der Herbstmorgen*, 2e s., F. 241.

[4] *Philis, Chloé,* 1re s., F. 90.

d'une hauteur, sur une pierre plate, ils offrent, le matin et le soir, des sacrifices à l'Éternel, ce grand philanthrope.

Telle est l'Arcadie de Gessner. Quelle est maintenant son idylle ? C'est un petit poème en prose qui, sous forme de dialogue ou de monologue, met en scène, dans le cadre champêtre et vaguement mythologique que nous venons de décrire, une leçon de la morale naturelle. Cette leçon n'est jamais très variée : amour paternel, filial, conjugal ; amour de la nature et du prochain, amour enfin de la vie simple et rustique, respect dû aux vieillards, piété envers l'Être suprême, bonté à l'égard des enfants, des animaux, des plantes. Un *deus ex machina*, — Pan, Apollon ou les Nymphes, — apparaît pour récompenser les justes et figure le rôle de Dieu et de la conscience. C'est, par exemple, le pauvre Amyntas [1] qui, revenant de la forêt chargé d'un lourd fardeau, s'arrête en chemin et se baisse pour redresser un jeune chêne à demi déraciné par un torrent ; la dryade se fait alors entendre et lui dit de choisir sa récompense : « O nymphe ! répond le vieillard, guéris mon voisin Palémon qui est malade depuis les moissons. » Palémon guérit, cela va sans dire, mais Amyntas voit prospérer ses domaines, « car, dit le poète en finissant, les dieux bénissent les bons. » Dans une autre idylle, un fils surprend son vieux père endormi en plein air pendant une nuit d'été ; il le couvre délicatement d'une peau de bête et, l'éveillant d'un pieux baiser, le ramène doucement dans son lit [2]. Ailleurs, deux enfants se lèvent avant le jour pour travailler à un jardin qu'ils veulent établir sur le sommet d'une colline : leurs parents, le soir précédent, en regardant le crépuscule, avaient dit devant eux : « Qu'il serait agréable de trouver un bosquet là-haut, qui nous protégerait de son ombre [3] ! » Ou bien, voici deux pasteurs qui, en possession d'un trésor jeté par la tempête

1. *Amyntas*, 1re s., F. 74.
2. *Mirtil*, 1re s., F. 71.
3. *Mirtil et Daphné*, 1re s. ; ne se trouve pas dans Frey.

sur le rivage, ne sachant que faire « de cela », le gardent pour le rendre à celui qui l'a perdu ou le donner à de plus pauvres qu'eux, et l'emploient à la fin à élever un temple [1]. C'est encore le jeune Daphnis qui, aux premières lueurs de l'aube, trouve sa sœur Chloé en train de tresser des couronnes : tous deux pleurent, car leur tendre père est à l'agonie ; ils vont alors, l'un traînant son chevreau favori, l'autre portant ses chères tourterelles, offrir un sacrifice à Pan qu'ils implorent avec des larmes ; mais la voix du dieu s'élève : « Le Ciel écoute volontiers les prières de l'innocence. Ne sacrifiez pas vos amis, petits enfants : votre père est guéri ! » Cette dernière idylle [2] peut être considérée comme le chef-d'œuvre d'un genre dans lequel les chefs-d'œuvre semblent presque impossibles ; aussi fut-elle traduite à l'envi en vers et en prose, entre autres par Berquin [3].... Mais il serait fastidieux d'entasser des exemples.

Cependant, en ses premières églogues, écrites à peu près en même temps que ce roman de *Daphnis* dans lequel la morale ne joue un rôle que grâce aux conseils du prudent Hirzel [4], Gessner laisse sa muse errer parfois en pleine fantaisie et, à l'exemple des Anciens, célèbre simplement l'amour. C'est à l'amour que sont, en effet, consacrées presque toutes les idylles de 1756. Mais ce dernier sentiment, à part une ou deux exceptions, inconscientes d'ailleurs, n'a jamais rien d'érotique, de voluptueux, d'« amoureux » même, serait-on tenté de dire. Il demeure une vertu, une vertu naturelle et « domestique », comme la charité ou le respect. Il est sentimental, il est platonique et c'est par ce côté de son œuvre que Gessner est très Allemand et très Suisse. Si dans son premier poème en prose, *La nuit*, il s'est oublié jusqu'à être vulgaire, —

[1] *La tempête* (Der Sturm), 2e s., F. 267.
[2] *Daphnis, Chloé*, 2e s., F. 245.
[3] *Les petits enfans :* Idylles, 1774-75
[4] Cf. Hottinger : *Salomon Gessner*, p. 62.

l'on ne saurait dire licencieux, — il s'en est repenti bien vite. Rien de plus insipide, de plus naïf parfois, que ses bergers larmoyants, sinon les sensibles bergères. On ne saurait vraiment décider si ces personnages sont des êtres vivants ou ne sont que des poupées. Ils ont des houlettes et des chapeaux garnis de fleurs ; ils sont propres, car ils ne travaillent pas, leur existence se passant, à l'ombre des hêtres, à garder leurs moutons dociles, un chien à leurs pieds. N'ayant pas de corps, ils n'ont ni sang, ni passions véritables et ne font que rêver, badiner, s'attendrir. Pourtant, le poète sait parfois imaginer des fictions gracieuses. C'est *Lycas ou l'invention des jardins*[1] ; c'est surtout l'*Invention de la lyre et du chant*[2], dont le sujet n'est point sans charme : Une vierge chante avec les oiseaux ; caché dans le feuillage, un pasteur la guette et joue distraitement avec la corde tendue de son arc ; il en sort un son harmonieux qui le frappe ; alors, cueillant autour de lui des branches de coudrier longues et flexibles, il s'ingénie à y rattacher de nouvelles cordes et cherche à répéter ainsi avec l'écho le chant de la belle ; il s'évertuerait longtemps, sans doute, si un dieu charitable n'apparaissait à temps pour lui enseigner l'art de la lyre.

Mais, vieillards aux crânes chauves et aux barbes blanches, enfants sages et tranquilles, adolescents rêveurs, éphèbes amoureux, bergères pareilles à des « Gretchen » aux cheveux blonds et aux yeux bleus, tous sont irréels, tous se ressemblent, tous ont la même voix et portent les mêmes noms : Daphnis, Chloé, Palémon, Ménalque, Mirtil. Goethe les nomme « des ombres » et définit les *Idylles* un perpétuel monologue[3]. Goethe a raison : ces personnages sont toujours d'accord ; ils éprouvent tous à la fois les mêmes impressions au même instant. Et comment pourrait-il

[1] *Lycas oder die Erfindung der Gärten.* 1re s., F. 81.

[2] *Die Erfindung des Saitenspiels und des Gesanges.* 1re s., F. 93.

[3] *Aus meinem Leben.* Wahrheit und Dichtung, livre VII.

en être autrement? Gessner nous décrit en eux et par eux, non point un objet, une passion quelconque, mais son sentiment sur cet objet, cette passion. Ce sont des êtres idéaux, également vertueux, et qui ne possèdent que les mêmes vertus : l'honnêteté, l'amour. Ne leur demandez ni de l'héroïsme, ni de l'énergie, ni aucune force physique ou morale ; ne leur demandez pas même les traits caractéristiques de leurs vertus ; à plus forte raison, ne cherchez en eux aucun vice. Gessner les a conçus ainsi, puisque c'est l'Arcadie qu'il a voulu à toute force évoquer. Il ne s'est donné aucune peine pour masquer son manque absolu de psychologie et d'imagination ; il est bon peintre, il voit le détail lorsqu'il existe, mais il ne le crée jamais. Aussi le drame est-il absent à peu près de son œuvre entière ; un obstacle extérieur, comme dans *Le premier navigateur*, *Mirtil et Thyrsis*, *Le déluge* [1], menace-t-il la vie des personnages, c'est chaque fois l'histoire de Héro et de Léandre : la mer ou une rivière débordée. Ces êtres sont donc conventionnels. Chacun a la même nuance : ainsi, dans la *Mort d'Abel*, Caïn est mauvais durant cinq chants interminables ; Abel, lui, est si pieux, si bon, si pitoyable, qu'il vous agace et que l'on serait tenté de donner raison à son assassin.

Cependant, malgré le ton prêcheur et les prétentions moralisantes, il est, parfois, dans certaines idylles, quelque chose d'anormal. Un germe de corruption semble mettre sa tache sur les plus belles vertus. Il y a une tendresse excessive dans les effusions amicales des bergers ; l'amour paternel même s'épanche en caresses suspectes et les amoureux trop précoces sont d'une redoutable naïveté. Je fais ici allusion à cette idylle entre deux enfants de quinze et de treize « printemps », où l'innocence même est bien près de dégénérer en impudeur [2].

[1] *Der erste Schiffer*, F. 209 s. ; *Mirtil, Thyrsis*, id., 1re s. (F. 84) ; *Ein Gemälde aus der Sündflut*, Vermischte Gedichte (F. 199).

[2] *Damon, Phillis*, 1re s., F. 77.

Cette constatation peut se faire ailleurs que chez Gessner. Même dans les plus bibliques des patriarcades, l'on rencontre des scènes d'une immoralité inconsciente, mais complète. Je n'en veux comme preuve que l'églogue de Schmidt intitulée : *Sanech et Zilla*. Huber et Turgot la citent comme un modèle dans leur traduction des œuvres du Zuricois[1]. Or, jamais, plus gravement et sur un ton plus sentimental, on ne s'est livré à l'apologie de la bigamie. Et pourtant, les traducteurs nous assurent que le but principal de l'auteur « semble avoir été de recueillir tous les sujets les plus intéressants que présentent les Livres saints et de les orner des couleurs de la poésie. »

Ce vice, encore bien peu perceptible dans Gessner, tient à sa conception même de la poésie pastorale. Une morale trop naturelle est bien près de n'être plus une morale. Or, qu'il s'inspire ou pense s'inspirer de la Bible, de Théocrite, de la vie alpestre, ce que le poète veut évoquer à nos yeux, c'est la vie heureuse des hommes à l'état de nature :

« A la première jeunesse des jours, alors que la nature et les besoins peu nombreux de l'innocence engendrèrent les arts nouveaux parmi les hommes non encore corrompus, vivait une jeune fille. En ces mêmes jours, aucune n'était aussi délicatement formée pour sentir les beautés de la terre ; ses larmes de volupté accueillaient la pourpre du matin et la splendeur du paysage, son ravissement saluait l'incarnat du soir et la lumière de la lune. A cette époque, le chant était encore un cri non réglé de joie[2]. » Et ailleurs, dans le premier chant de la *Mort d'Abel* : « Ah ! que l'homme était heureux, lorsque, satisfait du nécessaire, il ne demandait à la terre que les fruits qu'elle lui accordait libéralement, lorsqu'il n'implo-

[1] *Idylles et poèmes champêtres de M. Gessner*, etc. Lyon, Bruyset, 1762. Avertissement du traducteur, p. 24. (Cf. *Œuvres* de Turgot, Paris, 1810, tome IV, p. 176-183.) Schmidt a publié en 1759 (Altona) : *Poetische Gemälde und Empfindungen aus der heiligen Geschichte*.

[2] *Die Erfindung des Saitenspiel*, etc., F., p. 93.

rait du Ciel que la vertu et la santé ! Son mécontentement n'avait point encore multiplié ces vœux insatiables qui inventèrent des besoins sans nombre et qui ensevelirent son bonheur sous des maux éclatants [1]. »

C'est ainsi que Gessner rencontre Jean-Jacques Rousseau.

III

On connaît la lettre adressée par Jean-Jacques à l'excellent Huber qui lui avait envoyé sa traduction des *Idylles*. On sait que le grand philosophe était, lorsqu'il reçut cet ouvrage, « dans un accès du plus cruel des maux du corps » : il ouvrit machinalement le petit livre, pensant le refermer aussitôt, mais il ne le referma qu'après avoir tout lu et le garda auprès de soi « pour le relire encore » : « Voilà l'exacte vérité. Je sens que votre ami Gessner est un homme selon mon cœur. »

Car, il ne s'agit point seulement, entre le Zuricois et le Genevois, de sympathies, d'affinités réciproques : on est en droit d'y parler d'une influence exercée sur Rousseau par les *Idylles* et la *Mort d'Abel*. Les *Lettres à Sarah*, dans lesquelles Jean-Jacques « gessnérise » à souhait, et surtout le *Lévite d'Ephraïm* en sont la preuve : ce *Lévite*, en effet, est presque une « églogue suisse », puisque l'auteur se croit obligé d'y parler des Alpes. Quoiqu'il en soit, il est intéressant, — et important, — de constater que Gessner est le précurseur direct de Jean-Jacques. Il l'est d'une manière bien plus immédiate qu'un Haller, qu'un Bodmer ou qu'un Zimmermann.

En effet, Rousseau retrouvait dans les *Idylles*, non seulement l'Arcadie heureuse et solitaire vers laquelle l'entraînait sans cesse sa nostalgie, non seulement des paysages et des êtres « selon son cœur », mais surtout sa propre doctrine :

[1] F., p. 108.

la bonté originelle de l'homme, le « retour à la nature » opposée à une civilisation corrompue. Et même davantage encore : je veux dire cet esprit religieux et mystique que la raison toute sèche des « philosophes » ne suffit point à contenter, qui s'attache plus au sentiment et à l'instinct qu'à cette raison même, et qui a besoin pour vivre et pour croire à la vie, de croire à la nature éternelle et en Dieu. Or, les Suisses, même les plus « philosophes », gardent toujours pour Dieu et pour la nature un culte profond et sincère et c'est ce culte, — quelque différents que puissent être leurs systèmes, leurs conclusions et la forme de leur foi, — qui les distingue si profondément des Français, des Anglais, des Allemands eux-mêmes. Dans Gessner comme dans Rousseau, la nature, par exemple, est sentie, elle est vécue, elle est vivante ; aussi la fameuse apostrophe : « Retournez à la nature ! » ne laisse-t-elle point de prendre une signification précise. Ce n'est plus le postulat d'un savant ou d'un métaphysicien : c'est le cri d'un croyant, d'un poète, d'un patriote. Métaphysiciens, les Suisses ne le sont guère ; leur philosophie est dégagée de toute sécheresse, de tout matérialisme, de tout sensualisme enfin. Quel abîme, en effet, entre d'Holbach, Lamettrie, Dalembert, Voltaire, toute l'*Encyclopédie* d'une part, et, de l'autre, un Haller, un Jean-Jacques, un Gessner ! La raison psychologique de cette opposition réside dans le vieux fond germanique et protestant, et surtout dans l'esprit suisse.

En effet, comme le remarque excellemment M. Wölfflin[1], l'Arcadie du poète zuricois, ce n'est pas seulement un besoin de repos et de calme : ceci, il le faut demander à Kleist ou Hagedorn ; c'est véritablement le « retour à la nature », le rêve de cette vie simple, normale et primitive, qui peut seule rendre l'homme heureux : et cela, c'est l'idéal de Rousseau.

[1] *Salomon Gessner*, p. 74-75.

Comme Rousseau, en effet, Gessner ne cesse d'opposer à la civilisation la nature. Preuve en soit cette pastorale en trois actes intitulée : *Evandre et Alcimna*[1]. La pièce est faible, d'ailleurs ; en voici le sujet : Pyrrhus, souverain de Crissa, et son conseiller Aratès ont abandonné jadis leurs deux enfants, Evandre et Alcimna, dans une île peuplée seulement de pasteurs. Elevés dans l'« état de nature », ne connaissant rien de leurs nobles origines, le jeune prince et sa compagne sont devenus, cela va sans dire, amoureux l'un de l'autre. Mais voici que le monarque et son ministre débarquent pour reprendre, l'un son fils et l'autre sa fille. Il y a grande analogie entre cette petite pièce, l'*Arlequin sauvage*, de Delisle et l'*Ile de la raison*, de Marivaux[2] ; il est même possible que Gessner ait lu ces deux comédies. Toutefois, reconnaît déjà Hottinger[3], « on ne saurait le nier, le sujet de ce drame est, non seulement emprunté à Longus, mais encore passablement usé ». Qu'est-ce à dire ? Dans la réaction du XVIIIe siècle contre l'âge qui le précède et dont l'esprit pèse sur les générations nouvelles, c'est la comédie qui commence à fronder les vices de la société, à lui opposer la nature. Symptômes qui se réduisent à des paradoxes d'auteurs. Il y a tout cela dans la pastorale de Gessner : Evandre refuse de suivre son père à la ville et s'indigne de ce qu'il nomme « pauvreté » le « superflu » dont la terre fructueuse le comble[4] ; puis vient une série de scènes[5] dans lesquelles le berger se trouve successivement aux prises avec un officier, un savant, — académicien sans doute, — et enfin avec un seigneur de la cour qui lui parle femmes, n'a jamais vu le lever du soleil, se moque de son ignorance et de sa rudesse. Les mêmes scè-

[1] Ne se trouve pas dans Frey.
[2] 1722, 1725.
[3] Page 80 de sa biographie de Gessner.
[4] Acte II, sc. 2.
[5] *Ibid.*, sc. 4 et suivantes.

nes se renouvellent avec Chloé, la fille d'Aratès[1] ; on devine aisément ce qu'elles contiennent. La politesse des salons, la corruption des villes et la science des écoles sont le prétexte tout trouvé à des plaisanteries qui ne manquent pas d'une certaine verve ironique. Mais tout cela n'est ni bien méchant, ni bien significatif et, pas plus que les boutades d'un Marivaux, ne saurait justifier notre parallèle entre Rousseau et Gessner. Il faut aller plus loin : aux *Idylles*, au *Discours sur l'inégalité*.

Si Jean-Jacques avait voulu illustrer son fameux discours d'images et d'exemples, il aurait pu s'adresser à Gessner. Le poète aurait évoqué à l'usage du philosophe le doux spectacle de cette vie simple, presque animale, sans besoins et sans soucis, dont le Genevois fait la vie normale et primitive de l'humanité. Ce rapprochement n'est pas artificiel, puisque Gessner, lui aussi, croyait fermement à la bonté originelle de l'homme. « Laissons donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, dit Rousseau, et méditant sur les premières et les plus simples opérations de l'âme humaine, j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible, et principalement nos semblables[2]. » Ces lignes contiennent toute la psychologie rudimentaire des heureux pasteurs de Gessner. Ils cherchent à aimer, à jouir tranquillement et sans peine ; ils sont compatissants et fidèles avec naïveté. Ils n'éprouvent aucun besoin et veulent ignorer le luxe inutile, lors même qu'il se présente à eux : Ménalque[3], invité par Eschine, le chasseur, à le suivre à la ville que domine la montagne couverte de forêts, refuse d'échanger

[1] Acte III, sc. 3.
[2] *Inégalité*, préface.
[3] *Menalkas und Aeschines, der Jäger*. Id., 1re s., F. 88.

sa mousse contre un lit amollissant et ses fleurs contre une table somptueuse ; il ne quittera pas le hallier sauvage pour le jardin taillé en quinconces ; il méprise l'or avec lequel il ne pourrait acheter, ni leurs fruits à ses arbres, ni le lait à son troupeau. Tous veulent donc conserver, selon les mots de Rousseau, la manière de vivre qui nous « était prescrite par la nature [1]. » Ils sont frugaux, ils ne connaissent pas la politesse et la mépriseraient, s'ils la connaissaient : « Avant que l'art eût façonné nos manières et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étaient rustiques, mais naturelles ; et la différence des procédés annonçait, au premier coup d'œil, celle des caractères [2].... Que ferions-nous des arts, sans le luxe qui les nourrit ? Sans les injustices des hommes, à quoi servirait la jurisprudence ? Que deviendrait l'histoire, s'il n'y avait ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs ? Qui voudrait, en un mot, passer sa vie à de stériles contemplations si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avait de temps que pour la patrie, pour les malheureux et pour ses amis [3] ? »

Eux, n'ont besoin, ni de guerriers, car l'épieu du pasteur leur suffit contre les loups [4], ni de tribunaux, car ils ne connaissent pas l'injustice : le chêne de Palémon est un monument éternel à leur honnêteté [5]. Parce qu'ils sont honnêtes, ils n'ont, dans les rapports qu'ils entretiennent entre eux, en aucune façon besoin de morale, car « il est facile de voir que la morale de l'amour est un sentiment factice né de l'usage de la société [6]. »

Leur morale, leur règle de vie, leur religion, ils les trouvent donc dans la nature. Ils les trouvent sans raisonner, mais

[1] *Inégalité*, I.
[2] *Discours sur les sciences et les arts*, I.
[3] *Ibid.*, II.
[4] *Das Gelübde*, 2e s., F. 244.
[5] *Idas, Mycon*, 1re s., F. 68
[6] *Inégalité*, II.

en contemplant. Et ils s'attendrissent, ils versent des larmes de bonheur. Dans les *Idylles* de Gessner, un mot revient toujours : *sich entzücken*, s'extasier. On le rencontre à chaque page. Il exprime tout ce que l'on ne saurait exprimer : toute la « sensibilité » du XVIIIe siècle.

Toute la « sensibilité helvétique » : Gessner entendait vraiment dans son cœur comme un perpétuel écho, très lointain, des flûtes pastorales ; il cherchait l'âge d'or dans les paisibles campagnes de la Sihl et les premières collines qui précèdent et cachent les hautes Alpes. Comme Jean-Jacques, il aimait son pays, il se plaisait à l'idéaliser : républicain, il a transformé le canton agriculteur de Zurich en une Arcadie où l'égalité la plus complète régnait parmi des hommes libres qu'aucune classe sociale, en théorie du moins, ne distinguait entre eux. Mais là s'arrête sa conception de la vie selon la nature : si simple qu'elle fût, il ne pouvait comprendre l'existence sans les arts ; il fallait au moins à ses pasteurs des pipeaux et des lyres et le don sacré de composer des vers. Gessner était trop citadin, trop patricien, pour mépriser un certain confort : il tenait à ses estampes, à ses porcelaines zuricoises et à sa pipe. Aussi ses bergers sont-ils encore loin de l'être primitif que Rousseau se représente dormant aux pieds des arbres et plus près de la bête que de l'homme. Comment, avec Jean-Jacques, et par quelle suite de paradoxes et d'utopies la douce idylle de Gessner s'est-elle transformée en une diatribe démagogique pareille à celle qui termine le *Discours sur l'inégalité*[1], c'est l'une des surprises de l'histoire littéraire. Les idées progressent et se déforment en se transplantant dans un autre peuple, au milieu d'une autre société. Et pourtant, même dans ces innocentes pastorales, on trouve les germes d'un esprit révolutionnaire et destructeur.

[1] Cf. cette phrase : « L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposait la veille des vies et des biens de ses sujets. » *Inégalité,* II.

Car ce n'est point impunément, si bon Helvétien soit-on, que l'on oppose la nature à la civilisation. Ce passage extrait de *Daphnis* nous le prouve [1] :

« Nature, nature, comme tu es belle ! belle de ta beauté ingénue que l'art des hommes insatiables n'a jamais défigurée. Heureux le berger, heureux le sage, qui, loin des foules, jouit, au sein de campagnes riantes, de chaque volupté qu'exige et donne la nature ! A l'écart, et en silence, il accomplit des actions plus héroïques que le conquérant ou le prince, ces hommes que l'on admire pourtant bouche bée !... Et vous, malheureux, vous qui avez abandonné la simplicité de la nature pour chercher des félicités nouvelles ; ô fous ! qui nommez rudesse les mœurs de l'aimable innocence, indigence méprisable le peu de besoins que cette nature apaise en ouvrant ses sources jamais taries, tissez-vous des toiles d'araignée de bonheur que chaque vent déchire !... Vous qui régnez sur le pays ; vous qui, des tours de vos palais, contemplez la terre avec un regard insolent ; vous qui pensez avec fierté : « Tout cela est à moi ; ce peuple, il est à moi, seigneur devant qui tous tremblent », répondez : Pour qui tant de plaisir semble-t-il s'exhaler du paysage silencieux, des fertiles prairies, de la belle nature toute entière ? Pour qui les ruisseaux murmurent-ils si joyeusement ? Pour qui l'ombre des arbres est-elle aussi fraîche ? Pour qui le soleil a-t-il une aussi agréable chaleur ? Pour vous, monarques ? ou bien pour le pauvre berger qui repose sur le gazon, entouré de son troupeau épars ? Il repose et respire la joie, content, inconscient de sa pauvreté. Quand il serait le maître de toute la contrée, il ne pourrait trouver en elle plus de satisfactions et plus de jouissances. La belle nature est pour lui un trésor inépuisable de pures délices ; l'orgueil, l'ambition, l'amour des honneurs ne le rendent point dégoûté de ses biens ; un

[1] *Daphnis*, livre II ; F., p. 35 s.

esprit tranquille, un cœur honnête répandent toujours la gaieté en lui, comme toi, soleil du matin, répands ta splendeur sur les champs couverts de rosée. »

Mais il y a encore un dernier point de ressemblance entre Gessner et Jean-Jacques, c'est leur amour pour les enfants : avec Rousseau, l'*Emile*, la *Nouvelle Héloïse*, l'enfant a fait sa rentrée triomphale dans une littérature que, seuls, l'homme et ses passions tragiques ou comiques semblaient intéresser. Il serait injuste de ne pas rendre le même hommage à Gessner. Quelques-unes de ses idylles, entre autres *Daphnis et Chloé* [1], sont encore de nos jours une véritable lecture pour les petits. Ces petits, Gessner les a aimés comme père, comme écrivain il les a élevés à la dignité de l'art, car ils lui représentaient l'innocence et l'âge d'or au milieu d'une génération en décadence.

Une doctrine philosophique et une morale se dégagent donc très clairement des œuvres de Gessner : c'est la doctrine et c'est la morale de Rousseau ; mais il ne s'agit en aucune façon d'une influence exercée par Jean-Jacques sur le poète zuricois : *Daphnis*, la *Mort d'Abel* et les idylles à ce point de vue les plus importantes, ont été composées bien avant la *Nouvelle Héloïse* et l'*Emile*, bien avant l'*Inégalité*.

[1] *Daphnis*, 2e s., F. 245 s.

CHAPITRE XVII

Les Idylles de Gessner (suite) : l'art de Gessner, le sentiment de la nature.

La formule « ut pictura poesis » de l'abbé Dubos et de Breitinger s'applique admirablement aux *Idylles*. Mais elle est, pour Gessner, autre chose qu'une théorie esthétique : elle est l'expression de son tempérament. Car l'Arcadie ne doit point être considérée comme un thème purement philosophique et moral. L'Arcadie, c'est aussi un paysage. Il faut donc, dans l'œuvre du Zuricois, étudier le sentiment de la nature à part, en soi et comme une qualité artistique. Gessner fut non seulement, en effet, un poète, mais encore un artiste. Pour comprendre l'écrivain, il est donc nécessaire de connaître le graveur et le dessinateur : chose agréable et facile.

I

Nous savons à quels jeux se livrait l'enfance nonchalante de Gessner. A la passion qu'il avait eue pour le modelage succéda bientôt celle du dessin[1]. Mais il ne lui était jamais venu à la pensée de faire de l'art une carrière. En 1749 seulement il changea d'avis, à la suite de circonstances assez plaisantes. A cette époque, donc, notre jeune Suisse est à Berlin ; il vient de déserter la librairie Spener où ses

[1] Hottinger, p. 36.

parents l'avaient mis en apprentissage et, comme ces derniers, pour le punir, menacent de lui couper les vivres, il prend une grave résolution : il s'enferme chez lui ; après quelques semaines, il s'en va quérir Hempel, le peintre de la cour, avec lequel il est lié, et le prie de le suivre en son logis. Tous les murs sont tapissés de paysages qu'il a composés. Il conjure l'artiste de lui dire franchement, au nom de l'amitié, s'il le juge capable de gagner sa vie avec le pinceau. Tout à coup Hempel part d'un grand éclat de rire : dans son inexpérience Gessner a broyé ses couleurs, non pas avec de l'huile de lin, mais avec de l'huile d'olive ; aussi les toiles ne peuvent-elles sécher : « Allons, dit-il, je vois qu'il n'y a pas longtemps que vous faites le métier. Mais que ne doit-on point espérer, dans l'avenir, d'un débutant qui ne connaît pas même ces détails, et qui pourtant produit de tels ouvrages[1] ! »

Gessner, rentré à Zurich, ne renonça point aux beaux-arts, mais il abandonna presque entièrement la peinture, qui était au-dessus de ses forces, pour consacrer ses moments perdus à la gravure et au dessin. Il composa quelques motifs pour illustrer ses premiers essais : la *Nuit*, *Daphnis*, et d'autres ouvrages édités par la maison de son père : la *Noachide*[2], le *Printemps* de Kleist[3]. Mais à partir de 1761, s'étant marié, étant devenu chef de famille, il songea très sérieusement à se procurer, à l'aide du crayon et du burin, de nouvelles ressources. En effet, il avait beau être célèbre, sa poésie ne lui rapportait guère. En revanche, il était libraire, il vivait à une époque d'amateurs de beaux livres et de collectionneurs d'estampes : il pouvait donc mieux que personne, en profitant de sa renommée, se faire une clientèle en France et en Angleterre. Il n'y manqua point : il illustra superbement ses

[1] Hottinger, p. 37 s.
[2] *Noachide*, 1752.
[3] *Frühling*, éd. 1754.

œuvres complètes qui parurent en 1762, 1765 et 1770. En 1764, il donna une suite de paysages zuricois dédiés à « M. Watelet, auteur du poème sur l'art de peindre, par son ami S. Gessner ; » en 1768, une série de douze « paysages romantiques ; » en 1771, dix sujets mythologiques. En 1777-78, ce fut le tour de la grande édition de luxe de ses poèmes. Ajoutons à cela quelques tableaux, — aquarelles, gouaches, lavis, — et un très grand nombre de vignettes, — dont les « petites vues de Suisse », pour l'*Almanach helvétique*, de 1780 à 1788, — et c'est tout. Un recueil des eaux fortes de Gessner fut publié à Zurich en 1802 : deux beaux volumes, précédés du portrait de l'auteur par Graff [1].

Gessner est, en tant qu'artiste, un autodidacte. Dans sa *Lettre à Fuessli* [2], il nous a renseigné sur l'éducation qu'il s'est donnée, tout seul, à lui-même.

Les préférences de Gessner allaient, cela va sans dire, au paysage. Les beautés de la terre et les œuvres des grands peintres avaient le don de l'émouvoir, mais il ignorait jusqu'aux éléments de l'art. Il se contentait de griffonner, au hasard et au gré de l'inspiration. Cependant il souffrait de sa maladresse. Comment y remédier ? A l'aide de quelle méthode ? Puis donc que la nature est le modèle par excellence et la fin de l'art comme de la poésie, imitons la nature, peignons d'après nature ! Ainsi fait Gessner : il avait alors trente ans. « Mais, dit-il, je voulais suivre trop exactement la nature elle-même, et je me perdis dans de petits détails qui détruisaient tout effet d'ensemble... en un mot, je ne savais pas encore voir un tableau dans la nature. » Les arbres surtout lui donnaient beaucoup de mal. Il résolut donc d'avoir recours aux maîtres et de les étudier de près.

[1] *Œuvres de S. G.*, 2 parties. Zurich, Orell, Fuessli et Gessner, 1802, 395 feuilles. Une seconde édition, moins complète : *Sämmtliche radierte Blätter*, v. S. G. Zurich, Siegfried, même date.

[2] *Brief über die Landschaftsmalerei* (1770), Frey., p. 279-292.

Sur ces entrefaites, le conseiller Heidegger lui prête les clefs de sa galerie de tableaux. Tout en faisant la cour à la belle Judith, Gessner travaille assidûment. Il s'arrête devant un paysage de Waterloo : voici justement de beaux arbres. Et il copie et recopie les arbres de Waterloo jusqu'à ce qu'il ait réussi à s'assimiler la « manière ». Berghem et Swanenfeld lui enseignent comment il faut s'y prendre pour reproduire un tronc, un buisson, un bosquet. Pour les rochers, il s'adresse à Salvator Rosa ; pour les collines, à Wouvermann.

Ceci fait, Gessner revient à la nature. Combien « l'art de peindre » lui semble maintenant plus facile : en effet, il est capable d'établir un paysage entier avec un arbre de Waterloo, un rocher de Salvator Rosa et des collines de Wouvermann! Mais il remarque bientôt qu'il n'est pas suffisant de s'être « fait la main ». Ses tableaux manquent d'harmonie, d'unité, de noblesse. Plus que jamais, il sacrifie, malgré lui, le détail à l'ensemble. Retournons donc aux maîtres, afin qu'ils nous apprennent à composer, ordonner et choisir. Après avoir hésité entre Everdingen, Rubens et quelques autres, Gessner finit par se mettre à l'école des deux grands Français : Claude Lorrain, le Poussin. Il a imité le premier dans un *Paysage héroïque*, à la sépia relevée de craie, qui a l'air d'une honnête copie. C'est une sorte de pastorale où des guerriers se mêlent aux laboureurs ; on y retrouve tout ce que Gessner admirait dans son modèle :

« Non pas seulement l'imitation de la nature... mais encore l'art de choisir le Sublime... Des édifices construits selon la belle simplicité de l'architecture classique ; des personnages nobles d'aspect et d'attitude, pareils aux Grecs et aux Romains que notre imagination se représente.... La grâce et le calme règnent partout dans les paysages de Lorrain... ils sont riches sans être sauvages, encombrés ni tumultueux ; variés, et cependant toujours doux et calmes. Ils nous ouvrent des horizons

sur un pays heureux qui répand l'abondance sur ses habitants[1]. »

Mais la grande composition ne convenait en aucune façon au tempérament de Gessner. Né miniaturiste, il n'avait de goût que pour les petites choses. Il le sentait lui-même : il ne pouvait se passer de modèle, il était timide dans l'invention. Un autodidacte, à moins de posséder un génie exceptionnel, peut sans doute, à force de travail et de peine, arriver assez facilement à reproduire avec grâce une fleur ou un arbre, ou même un paysage, mais la véritable peinture lui sera toujours interdite. A plus forte raison s'il pratique la méthode de Gessner : la copie. Gessner, en effet, ne sortait jamais de chez lui sans avoir, comme tout artiste qui se respecte, un album et un crayon dans sa poche. Lorsqu'il s'arrêtait pour dessiner, ce n'était guère devant les belles lignes d'une rivière sinueuse ou d'une lointaine chaîne alpestre, mais devant un éclat de bois, un caillou, une plante. Il collectionnait des détails, il en remplissait ses portefeuilles et, lorsqu'une idée lui venait, lorsque la lecture de Longus, de Brockes ou de Thomson lui inspirait un tableau, il n'avait plus qu'à les juxtaposer[2].

Gessner est cependant plutôt un réaliste. Le monde extérieur l'intéresse, il l'étudie au microscope. Il parcourt les forêts de la Sihl et la campagne zuricoise ; il cueille tantôt une ronce, tantôt un épi. Il préfère même, aux roses conventionnelles, les plantes potagères de son petit jardin. Il échappe ainsi, par l'observation directe, comme par une incontestable originalité, aux fâcheux effets que l'étude servile des maîtres n'aurait pas manqué de produire sur tout autre que lui[3].

En outre, il est bien de son temps. Et même, il le devance un peu. Il confond la poésie avec la peinture : aux poètes il recom-

[1] *Lettre à Fuessli*, F., p. 285. — Le *Paysage héroïque* est reproduit dans les *Handzeichnungen Schweiz. Meister*, éd. par M. Ganz, Bâle, Helbing, 1re série. — [2] *Lettre à Fuessli*, F., p. 285-286.

[3] Pour tous détails, cf. les recueils de 1802.

mande d'étudier les tableaux, aux peintres de lire les poètes[1]. Il a un goût inné, sinon pour la grandeur, du moins pour l'élégance, sinon pour la noblesse, du moins pour l'harmonie et l'équilibre. Dès 1756 il abandonne les décorations compliquées et contournées du genre rocaille pour les lignes droites qui caractériseront plus tard le style Louis XVI et le style empire. S'il ignore tout de l'anatomie, il a pourtant le sens du mouvement léger et rapide, du rythme d'une danse, des belles attitudes. Il méprise, il est vrai, l'artiste qui est capable tout au plus de dessiner une étable à porcs ou un petit paysan « das ganz lustig da an die Wand pisst[2]. » Et cependant, le véritable Gessner, — le bon Suisse au gros rire et aux vertes plaisanteries, — c'est dans son œuvre gravée qu'on le retrouve encore. Certes il nous représentera des pasteurs qui se baignent dans une nappe d'eau, au pied de roches moussues au sommet desquelles se dresse un temple, mais tournez la page : un « Gerichtsherr » fait une entrée solennelle dans un village ; le noble seigneur n'est qu'une tête énorme sous une perruque à marteau ; derrière lui marche un laquais qui ressemble à un échalas et une compagnie de vilains aussi grotesques les uns que les autres, présente les armes au son d'un tambour qui fait hurler un chien[3].

L'œuvre plastique de Gessner a conservé aujourd'hui tout le charme que sa poésie a perdu. Car, dessinateur, Gessner est bien forcé de nous montrer les choses telles qu'elles sont, telles qu'il les voit. Evidemment, bien des planches sont médiocres : les rochers ont l'air en carton, ils manquent de relief, on les percerait avec une épingle ; les arbres sont conventionnels, la perspective est faussée. Dès que les personnages atteignent certaines dimensions, ils prennent un

[1] *Lettre*, F., p. 288-89.
[2] *Ibid.*, F., p. 289.
[3] Cf. la suite de paysages dédiée à Watelet.

air gauche et lourd, semblent boîter, n'ont plus de sexe. Tel paysage a l'apparence d'une copie de quelque petit maître hollandais, telle composition n'est qu'une mauvaise étude d'après Claude Lorrain. Mais Gessner triomphe dans la vignette et la décoration pure et simple. Il révèle alors un sens particulièrement aiguisé de la beauté antique. Il est, en effet, lié avec Winckelmann ; il existe d'ailleurs, à Zurich, tout un groupe d'écrivains et d'artistes qui se passionnent pour l'antiquité grecque : Bodmer, qui va traduire l'Iliade et l'Odyssée, Steinbrüchel, les Fuessli, les Tobler, d'autres encore[1]. Dès le milieu du siècle, les fouilles entreprises à Herculanum et Pompéi révèlent un art de décadence, il est vrai, mais subtil et gracieux, parfaitement conforme à l'esprit sentimental du XVIIIe siècle et à son goût pour l'élégance : Gessner, qui se tient au courant, s'empare d'une foule de motifs qu'il renouvelle. Nul mieux que lui ne sait représenter de petits amours ventrus et boursouflés qui se débattent dans des joncs, qui se roulent sur l'herbe, qui renversent des amphores, qui tiennent des boucs par les cornes. Il entoure le cadre ovale d'un médaillon d'une guirlande de liserons ou de myosotis ; à cette guirlande il suspend une cage pleine de tourterelles. Avec un masque, deux flûtes, un tambourin, il fait un trophée. Il dresse sur un piédestal un faune les yeux baissés sur son chalumeau. Faut-il illustrer le *Premier navigateur* ? il prend une lyre, des dauphins, des joncs, une paire de rames, deux branches de corail. Il compose un bouquet avec des graminées, des feuilles et des fleurs de pissenlit, des papillons. De son art, — « art de la promenade, » pourrait-on dire, — se dégage un sentiment exquis de la rusticité. Et il reste de chez lui : de sa terre, de sa forêt, de son jardin. Il est allemand, mais il n'est pas « romantique » : il aime la vie ; il ne dessine jamais des ruines, toujours des temples ronds, des colonnes entières. « Gessner

[1] Cf. Baechtold, p. 682.

est un petit homme dans l'histoire de l'art, mais il est original et la mince feuille de papier qu'il nous apporte est toujours pour lui le résultat d'une émotion intérieure[1]. »

De là son importance dans l'art suisse au XVIII[e] siècle. Un art parfois charmant, mais plutôt pauvre. Après la magnifique éclosion des XV[e] et XVI[e] siècles, après l'époque héroïque des Holbein, des Urs Graf, des Nicolas Manuel, il y a une longue décadence, un grand vide. On a tout oublié, tout est donc à recommencer; il faut se remettre à dessiner et à peindre, comme si l'on ne savait plus rien, comme si le pays ne possédait aucune tradition. Et puis, le XVIII[e] siècle suisse, pour les causes que nous savons, fait un immense effort historique, scientifique et moral : il n'a guère le temps de songer à l'art. Ce dernier, cependant, dès 1750, se renouvelle et passe au premier plan en France, en Allemagne, en Angleterre. En Suisse, à partir de 1770, sous l'influence des nations voisines, un mouvement esthétique s'ébauche dont Gessner est le précurseur : mouvement bien timide, d'ailleurs. Certes, à Genève, Zurich, Berne, Winterthur et Bâle, les « petits maîtres » ne manquent pas, mais ces « petits maîtres » ne sont encore que des artisans, des imagiers. Ils subissent l'influence des sciences naturelles, — qui sont à l'origine de la peinture alpestre, — et de la littérature. Ils reçoivent leur éducation de la France, sinon en France : Freudenberg, le seul artiste complet avec le Genevois Liotard, revêt de costumes bernois les déesses de Boucher et les paysannes de Greuze. Ils cherchent à exprimer cependant leur pays : les « peintres genre » hollandais, certains Anglais, comme John Wootton, qui font des « paysages topographiques », leur apprennent à interpréter la nature et la vie suisses. C'est d'ailleurs pour les étrangers qu'ils travaillent : comme nous leur vendons aujourd'hui des cartes postales illustrées ou des photographies,

[1] Wölfflin, p. 125.

Aberli, Wolff, Kœnig et Linck leur vendent des gravures au trait et à la roulette, légèrement aquarellées, représentant les « glacières » de Grindelwald, l'île Saint-Pierre, Clarens et le Hasli. Mais ils ne sortent point de l'image et de l'estampe, ils ne se hasardent point encore à faire de la grande peinture ou, s'ils en font, ils sont médiocres. Graff pourtant est un portraitiste de valeur. Un véritable goût pour l'art, une véritable renaissance ne se manifesteront qu'au XIXe siècle.

II

Nous allons retrouver maintenant dans la poésie de Gessner les qualités et les défauts de son art. Et tout d'abord le « sentiment de la nature, » le paysage.

La première question qu'on est en droit de se poser, lorsqu'on parle d'un écrivain suisse, est celle-ci : comment cet écrivain a-t-il compris et interprété la montagne ? Hélas ! nous devons répondre que Gessner, tout au moins dans les *Idylles*, semble ignorer totalement l'existence des Alpes ; à peine prononce-t-il, par hasard, les mots de « Gebirg » ou de « Hochgebirge ». Là même où il aurait eu l'occasion d'un tableau, — par exemple dans la *Jambe de bois*, cette « églogue nationale », — il se tait [1]. Sous ce rapport, il marque un recul sensible, venant après Haller. Mais son silence est une preuve de mesure : il ne veut pas forcer son tempérament; or, son tempérament lui fait préférer les cailloux aux roches, les taupinières aux sommets. Lorsque, pour l'*Almanach helvétique*, il lui est arrivé de composer des vues suisses, il a transformé en miniatures le Pont-du-diable, le lac de Lo-

[1] *Das hölzerne Bein*, Idylles, 2e s., F., p. 272.

wertz et l'Oberland[1]. Ainsi le dessinateur, ainsi l'écrivain. D'ailleurs, l'Arcadie ne peut être, par définition, un pays de haute montagne, car dans la haute montagne le climat est rude et le sol improductif.

Le paysage de Gessner est, dans l'ensemble, nous le savons déjà, conventionnel. Décrit-il un horizon, on croirait entrevoir un Claude Lorrain, mais un Claude Lorrain sans couleur, noyé de brume : au premier plan, de grands arbres, peupliers ou cyprès, que le vent fait frémir, un berger jouant de la flûte, accoudé sur une pierre couverte de mousse ; au second plan, un troupeau qui traverse une rivière ; au loin, de vagues collines bleues. Comme tout son siècle, notre poète a compris, admiré, moins la beauté d'un tel décor que son sens moral, pourrait-on dire. Ces pasteurs qui mènent leurs chèvres ou leurs moutons brouter, profanateurs inconscients, dans les ruines d'un temple ou d'une cité, c'est le contraste entre la nature éternelle et la civilisation passagère, artificielle, inutile : *Daphnis et Micon* est la paraphrase d'un tel tableau[2].

Le seul spectacle grandiose que nous montre, une fois par hasard, Gessner, c'est la tempête[3] : la tempête classique, sur l'Océan ; des rochers battus par les vagues, un ciel noir, un voile de pluie sur les îles, et la blafarde lueur d'un phare, et la quille d'un bateau renversé. De telles descriptions ne sont d'ailleurs point son affaire. Ce qu'il aime, cherche et comprend dans la nature, c'est la rusticité, c'est tout ce que l'on peut voir durant une heure de promenade dans les environs de Zurich.

Le paysage favori de Gessner, le voici : à la lisière des jeunes chênes, une prairie en pente et couverte de fleurs ;

[1] Gessner composait sur commande ces paysages, non d'après nature, — il n'a jamais voyagé dans les Alpes, — mais d'après des tableaux et des estampes.

[2] *Daphnis und Micon*, 2e s., F., p. 258.

[3] *Der Sturm*, 2e s., F., p. 267.

elle descend vers un ruisseau facile à franchir, mais dont l'allure est encore un peu celle d'un torrent de montagne. De l'autre côté du ravin, au-dessus d'une paroi de molasse verdâtre, des buissons, des hêtres, un ou deux sapins; puis une colline qu'on escaladera sans peine. C'est le plateau suisse, le doux, fertile et mol « Hügelland ».

Gessner, comme tout son siècle, aime la nature agréable, pittoresque, un peu sauvage, mais hospitalière à l'homme. En ce sens, la petite pièce intitulée *Le souhait* peut être considérée comme classique [1].

Le poète s'éveille, c'est le matin. A quoi donc a-t-il rêvé? il l'ignore lui-même. A-t-il peut-être désiré quelque chose pour le bonheur d'autrui? Non; ce qu'il a vu en songe, c'est, loin de la ville, une maison de campagne, une « maison des champs ». Oh! certes, ni un palais, ni une villa somptueuse, mais une demeure solitaire sous la voûte fraîche des noyers. Devant le portail, une haie vive. Une source coule sous les pampres: « Dans le courant de l'onde, la cane se joue au milieu de ses petits; les douces colombes, pour se désaltérer, descendent du toit à l'ombre; elles se promènent sur le gazon en balançant leurs têtes, tandis qu'autour de lui le coq majestueux rassemble ses poules gloussantes. » Dans un coin de la cour, des ruches en paille tressée: la république des abeilles, « spectacle aussi agréable qu'utile. » Derrière la maison, un jardin « où un art simple se prête avec docilité à seconder les charmants caprices de la nature, » mais sans jamais se révolter contre elle: un buisson de noisetiers, une tonnelle. Quand il ferait chaud, c'est là que le poète irait s'asseoir pour regarder travailler son jardinier. Il l'aiderait parfois à retourner la terre, à cultiver les fleurs: roses, œillets et lys. Hors du jardin, le domaine: des prairies, des vergers, un étang avec une île et, du côté du soleil,

[1] *Der Wunsch:* Vermischte Gedichte, F., p. 202.

un champ de blé, un petit vignoble. Dans un tel paradis, le temps passerait vite. Il y aurait quelques voisins : non pas le grave et l'ennuyeux Dorante chez lequel on ne cause que de politique ; non pas Oronte, le gourmet, le débauché, mais les bons villageois dans leurs chaumières enfumées. Le matin, promenade au soleil levant ; le soir, promenade encore, au clair de lune. Entre temps, conversations avec les laboureurs ou les vendangeurs : « Alors Kunz raconterait comment il a fait un grand voyage jusque bien avant dans la Souabe ; comment il y a vu des maisons plus grandes et plus belles que l'église du village ; comment six chevaux, plus beaux que le meilleur de ceux que le meunier possède dans la vallée, traînaient un seigneur dans un char tout en glaces ; et comment dans cette contrée les paysans portent des chapeaux pointus et verts. » Les jours de pluie seraient, en revanche, consacrés à l'étude des sciences, à la lecture des poètes : Klopstock, Bodmer, Wieland, Kleist, Gleim.

Cette pièce est, dans son genre, un chef-d'œuvre. C'est toute la campagne, telle que le XVIII[e] siècle la comprenait et l'aimait ; c'est toute la « vie aux champs » d'un patricien que chaque été ramène dans le hameau dont il est le seigneur. Certes, le bocage et les balustrades du jardin rétrécissent un peu l'horizon, mais ce n'est pas l'horizon, le vaste horizon, que cherche le plus volontiers Gessner. Il lui arrive de s'étendre sur le gazon pour observer, la loupe à la main, tout un petit monde de fleurs, de brins d'herbe et d'insectes. Il fait, en un mot, de la poésie pour entomologiste.[1]

Pourtant, soudain, dans les descriptions les plus conventionnelles, on sent comme un souffle d'air plus frais et plus fort et qui vient d'un monde bien différent de l'Arcadie. Souvent, dans cette Arcadie même, une brume s'élève, une colline haute et rocheuse s'assombrit, des flocons

[1] *Die Gegend im Gras*, F., 190.

tombent ; des sapins isolés et perdus, qui se dressent, on ne sait comment, au milieu des cyprès et des myrtes, nous révèlent la nationalité du poète[1] : ses origines germaniques qui font de lui parfois, quelque paradoxale que l'assertion puisse paraître, un précurseur lointain du romantisme.

Car Gessner ne se contente pas d'un printemps perpétuel. Il aime l'hiver ; il se plaît à contempler la cascade prise dans la glace et comme arrêtée dans sa chute par le gel[2]. Et voici, au milieu de l'une de ses idylles les plus banales et les plus doucereuses, ce joli tableau où l'on reconnaît la campagne zuricoise ensevelie sous la neige[3] :

« Un clair matin d'hiver, Daphnis était assis dans sa hutte. Les vives flammes des ramilles sèches qu'il brûlait répandaient une chaleur agréable dans toute la chaumière dont l'âpre saison tenait le toit de chaume couvert d'une neige épaisse. Il regardait avec plaisir, par la petite fenêtre, l'hivernal paysage qui s'étendait sous ses yeux : Toi, rude hiver, disait-il, tu es beau pourtant ! C'est l'heure où, sur les collines, le soleil sourit délicieusement dans les brumes transparentes ; et comme la neige est éblouissante ! Et quel doux paysage ! Voici, sur l'étendue blanche, des troncs noirs qui se dressent très haut, çà et là, avec leurs branches tordues et sans feuillage. Voici encore un chalet, brun sous sa coiffe de frimas. Voici enfin les haies d'épines qui coupent en tout sens la plaine immaculée ! Et ces semailles vertes, qui élèvent dans les champs leurs pointes délicates hors de la glace, et mettent leur tendre verdure sur la blancheur ! Comme ils étincellent, les buissons proches, avec leurs minces rameaux enguirlandés de givre, autour desquels voltigent des fils légers ! Il est vrai, la campagne est inculte, les troupeaux enfermés

[1] Cf., dans *Daphnis et Chloé* (F., p. 246), la statue de Pan « die nicht weit unter Fichten auf einem Hügel stand. »

[2] *An den Wasserfall* (en vers) : Vermischte Ged., F., p. 196.

[3] *Daphnis*, 1re s., F., p. 69.

ruminent sur la paille chaude. A peine peut-on suivre la trace du taureau qui, docile et triste, conduit au seuil de la cabane le bois que, dans le taillis, vient d'abattre son maître.... Mais, là-bas, où l'on voit ondoyer la fumée au-dessus des arbres, là-bas demeure ma Philis.... »

Lui, le premier, a senti, comme un peintre pouvait seul le sentir, le charme tout romantique de l'automne.

« Quels doux transports tu verses en moi, paysage d'automne !... De quel éclat l'année se pare pour mourir! Jaunes, les roseaux et les saules entourent l'étang; jaune est le bocage, comme au printemps la prairie, lorsqu'elle est couverte de fleurs... Déjà, les feuilles mortes bruissent sous mes pas; gravement, les troupeaux errent sur l'herbe flétrie et sans fleurs : seuls, les colchiques rougeâtres sont ici, solitaires messagers de l'hiver [1]... Clair était le ciel; les brouillards s'étendaient comme un lac dans la vallée, et les plus hautes collines en sortaient, pareilles à des îles, avec leurs chalets aux toits fumants et leur décor automnal et multicolore dans les rayons du soleil; jaunes et pourpres, quelques-uns verts, s'élevaient les arbres [2]. »

III

Il serait juste d'accorder à Gessner une petite place de précurseur parmi les maîtres allemands du « retour à l'antique » : Lessing, Raphaël Mengs, Gœthe, Winckelmann. On sait que le grand historien de l'art hellénique était l'ami du poète et son correspondant assidu [3], mais cette liaison semble ne dater que de 1758 : or, à cette époque, les *Nouvelles idylles* exceptées, Gessner a publié ou tout au moins écrit son œuvre. D'ailleurs,

[1] *Tityrus. Menalkas*, 1re s., F., p. 92.
[2] *Der Herbstmorgen*, 2e s., F., p. 241.
[3] Cf. *Winckelmanns Briefe* an seine Freunde i. d. Schw. Zurich, 1778.

Winckelmann est, au point de vue de la doctrine esthétique, un disciple de Bodmer: pour lui, la peinture, la poésie, la musique ont le même but, sont soumises à la même méthode et ne diffèrent que par leurs moyens d'expression. Il a subi également l'influence du « nouveau Théocrite » dont, en 1758, il a lu pour la première fois les poèmes : c'était en Italie, à Salerne. Le 21 janvier 1761, il mande à Gessner : « Vos chants sont si beaux, mon ami, que je ne puis m'empêcher de vous dérober quelques pensées : vous les reconnaîtrez tôt ou tard [1]. » Nous croyons, pour notre part, que l'auteur des *Idylles* est responsable de tout ce qu'on peut trouver encore de « pastoral », de sentimental, dans les théories et les idées de Winckelmann.

D'autre part, c'est en 1755 que ce dernier publie son livre de début : les *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et la sculpture.* Il y énonce la belle et célèbre formule qui est sa définition de l'art : simplicité noble et grandeur tranquille [2]. Gessner a-t-il lu les *Réflexions ?* la chose est possible; mais il est, en revanche, peu probable qu'il les ait lues dès 1755; or c'est en 1756 que paraissent les *Idylles.* L'influence indéniable que Winckelmann a exercée sur lui, il la faut donc chercher dans son œuvre plastique bien plus que dans sa poésie.

Son goût très vif pour l'Antiquité, qu'il connaissait cependant fort mal, Gessner le doit à son milieu : en partie à Bodmer, en partie peut-être à la vieille tradition humaniste, toujours vivace dans les villes suisses. Et puis il y a l'« esprit du temps. » Une curiosité d'archéologue ne suffit point à expliquer l'ampleur et l'étendue de ce « retour à l'antique » : nécessairement, l'Antiquité seule pouvait correspondre aux besoins d'un âge épris de nature, de mœurs simples et de vertus civiques, mais encore imprégné d'académisme. Gessner veut donc, à la doc-

[1] Wölfflin, p. 95.

[2] « Edle Einfalt und stille Grösse » : *Gedanken über die Nachahmung der Griechischen Werke....*

trine et à la morale qu'il se propose d'enseigner, donner la forme de l'églogue : directement ou non, les Anciens, — Virgile et surtout Théocrite, — seront ses modèles. Il a conçu l'Arcadie : il la peuplera d'heureux pasteurs qu'il revêtira de costumes classiques. Tout le XVIIIe siècle a cru, en effet, retrouver la Sicile et la Grèce dans les *Idylles* : il s'est trompé; il n'y a de grec dans les *Idylles* que les accessoires.

Mais ces accessoires sont charmants et parfaitement adaptés aux personnages. Gessner est un artiste qui a le sentiment des convenances; les bergers de son Arcadie ont, nous l'avons dit, des mœurs simples et naturelles: leurs vêtements, leurs attitudes, leur langage, le décor devant lequel le poète les fait évoluer, tout sera donc simple et naturel aussi. Or, au XVIIIe siècle, quelles sont les formes qui unissent le mieux la simplicité avec la grâce, par opposition au style compliqué de l'époque de Louis XV, à la majesté emphatique de l'époque de Louis XIV? les formes antiques. La formule de Winckelmann : « Edle Einfalt und stille Grösse », c'est, — sans paradoxe, — la devise de Gessner.

On trouve dans les poèmes de Gessner les mêmes qualités que dans ses estampes et surtout dans ses vignettes. Il est certain que les personnages des *Idylles* sont faux psychologiquement et qu'ils le sont encore anatomiquement; mais, si leurs passions manquent de vérité et de profondeur, s'ils sont incapables d'agir, en revanche ils possèdent, comme les figurines de Saxe ou de Sèvres, de l'élégance et savent faire de jolis gestes. On connaît les beaux vers d'André Chénier :

Sa robe, au gré du vent derrière elle flottante,
En replis ondoyants mollement frémissante,
S'insinue, et la presse et laisse voir aux yeux
De ses genoux charmants les contours gracieux [1].

[1] Ed. G. de Chénier, p. 108 du tome I.

Ils sont imités de Gessner : Chloé sort de sa chaumière ; « d'une main, elle tient une jolie corbeille pleine de fruits aux éclatantes couleurs ; de l'autre, en rougissant, bien qu'elle ne soupçonne aucun témoin, elle retient sa robe contre sa poitrine, car le vent est fort.... Et sa robe légère, s'insinuant autour de sa taille et de ses genoux, flotte derrière elle avec un doux frémissement [1]. »

Au point de vue des images, le premier chant de *Daphnis* est remarquable [2]. La description de la grotte consacrée aux nymphes [3] fait songer à celle de la grotte de Calypso : c'est du pur style rocaille. Mais voici de plus nobles scènes :

« Dans une belle journée de printemps, on vit paraître sur le fleuve une escadrille voguant des deux rives vers l'île. Sur chaque nacelle, un berceau de feuillages verts et de fleurs odorantes abritait les bergers et les bergères qui ramaient joyeusement. Des banderoles et des couronnes flottaient à l'extrémité de hautes perches auxquelles des guirlandes étaient enlacées. Les barques glissaient sur les ondes au doux son des flûtes et des voix ; elles abordèrent... Les bergères s'avancèrent deux à deux ; elles entrèrent dans la grotte sacrée, elles répandirent les fleurs de leurs paniers aux pieds des nymphes ; elles les entourèrent et leur imposèrent des couronnes [4]. »

Ce petit tableau n'est point encore très antique. Nous trouvons plus loin, en revanche, un « chant alterné » qui n'est pas indigne de Théocrite [5]. Les moissonneurs chantent :

« O toi qui te couronnes d'épis, blonde Cérès, nous te remercions de l'abondante moisson et des grains mûrs. » Et ceux qui liaient les gerbes chantaient ensuite : « Moissonneurs joyeux et forts, ne vous reposez pas sur vos faux recourbées, afin que ceux qui lient les gerbes ne soient point

[1] *Thyrsis*, 2e s., F., p. 253. — [2] Page 12 s. — [3] Page 12. — [4] Page 12. — [5] Pages 17-18.

obligés de rester oisifs. » Les moissonneurs reprenaient : « O vents pleins de douceur, ne vous écartez pas du moissonneur qui travaille au milieu des champs ; soufflez, pour le rafraîchir, — car l'été est brûlant, — dans sa chevelure flottante. » Et ceux qui liaient les gerbes : « Lance ta chanson vive et vibrante, alerte cigale qui sautes autour de nous ; et toi, large cruche, ne demeure jamais vide en cette saison. » Et les moissonneurs : « Et toi, tiède vêprée, quand tu seras de retour, tu trouveras le champ dépouillé ; et nous nous en retournerons vers nos cabanes en chantant et en foulant de nos pieds nus l'herbe courte.... »

Il serait donc injuste de dénier à Gessner un certain sens de la poésie antique. Il y avait véritablement un peu de l'âme de Théocrite dans l'âme du poète zuricois. Nous en trouvons la preuve en deux idylles: *La cruche cassée*, *Le faune* [1]. Ce sont deux courts poèmes, étonnants de vie et d'audace, dans lesquels Gessner, méprisant la correction et le bon goût de l'école, a donné libre cours à son imagination souvent trop timide et à sa verve. Le premier surtout, rapide et sonore comme une bacchanale, a vraiment l'accent hellénique. Il a même effarouché Huber et Turgot, les traducteurs officiels. Ces derniers, bien qu'ils semblent en avoir confusément entrevu la beauté, non seulement s'excusent de le traduire, mais encore cherchent à excuser Gessner de l'avoir composé : ils le font en des termes trop amusants pour qu'on ne les cite pas [2] :

« Ses Faunes et ses Nymphes exactement dessinés d'après l'antique en ont, pour ainsi dire, l'esprit et la physionomie. C'est pour se conformer à ses modèles qu'il a donné à ses Faunes cette gaîté pétulante qui accompagne l'ivresse, et qu'il a répandu sur quelques scènes de ses Idylles une nuance

[1] *Der zerbrochene Krug*, 1re s., F., p. 78 ; *Der Faun*, 1re s., F., p. 96.

[2] *Avertissement du traducteur* : p. XVII s. des *Idylles et poèmes champêtres*, Lyon, 1762 ; *Œuvres de Turgot*, éd. 1810, tome IX, p. 173 s.

de comique. Les traits de ce genre seront sans doute les moins agréables aux Lecteurs français. Je suis persuadé par exemple que le refrain de l'Idylle intitulée la *Cruche cassée* révoltera leur délicatesse. Je l'ai senti en écrivant, mais je n'ai pu me résoudre à supprimer une Idylle où il y a d'ailleurs des détails d'une poésie très riche et d'un coloris très brillant. Après tout, l'impression désagréable que peut faire ce morceau vient principalement de ce mot cruche, qu'un caprice de l'usage fait regarder en français comme un mot bas. J'ai pensé que mes lecteurs auraient assez d'équité pour supposer que le mot *Krug*, dont M. Gessner s'est servi, n'a rien de bas dans sa langue. Ce serait donc à moi seul qu'on pourrait reprocher de n'avoir pas mis un autre mot à la place de celui de cruche... »

Le bon Huber est en proie à des scrupules alors bien excusables ; aussi lui devons-nous savoir gré de son courage.

Voici le refrain qui inquiétait le trop correct traducteur :

« Elle est brisée, hélas! elle est brisée, la plus belle des cruches : ses morceaux gisent autour de moi ! »

Donc, des pasteurs ont surpris un faune aux pieds de chèvre endormi sous un chêne, dans le lourd sommeil de l'ivresse. Ils l'ont lié au tronc de l'arbre et l'ont réveillé en lui lançant des glands. Le faune a ouvert les yeux, il a vu les débris de sa cruche et, faisant de vains efforts pour se délivrer, il a entendu rire les jeunes pâtres. « Enfants, détachez-moi ! » — « Nous ne te détacherons qu'au prix d'une chanson. » Alors le demi-dieu leur a improvisé une complainte sur les débris de son amphore :

« Elle est brisée, hélas ! elle est brisée, la plus belle des cruches : ses morceaux gisent autour de moi ! »

Nous citerons de cette idylle la description des flancs de l'amphore, car elle nous semble un morceau achevé, une vraie peinture digne de ces porcelaines zuricoises pour lesquelles Gessner a composé de si gracieux décors :

« Sur les flancs de la cruche, Pan, saisi d'horreur, voyait la plus belle des Nymphes se changer dans ses bras qui l'étreignaient en un jonc bruissant. C'est alors que le dieu tailla la flûte dans des roseaux de longueurs inégales : il les assembla avec de la cire et modula sur le rivage une triste chanson. L'écho écouta la nouvelle musique, et la répéta au bois étonné et aux collines... On voyait encore sur la cruche comment Zeus, taureau blanc, enlevait sur son dos la nymphe Europe et l'emportait au milieu des flots. D'une langue caressante, il léchait le genou nu de la belle, pendant qu'elle se tordait les mains, en se lamentant, au-dessus de sa tête ; dans ses cheveux bouclés jouaient les agiles Zéphires et les Amours l'escortaient, en souriant, assis sur les dauphins prompts.... »

Gessner évoque ainsi, un siècle à l'avance, le Rouet d'Omphale des *Contemplations*.

Le *Faune* a plus de vie encore. Les évohé ! y résonnent sans cesse et le dieu rustique enguirlandé de lierre « montre ses cornes recourbées qui se dressent hors des boucles de sa chevelure, comme deux chênes dans le plus embroussaillé des buissons. »

D'autres petites pièces plus courtes ressemblent à des épigrammes de l'Anthologie ; j'en voudrais citer au moins une :

« O Nymphes, que l'eau de votre source me soit propice, à moi qui lave le sang de ma hanche blessée. Soyez-moi secourables, Nymphes de cette source. Ni querelles, ni haines n'ont fait couler ce sang. Le petit enfant d'Amyntas criait dans le fourré, attaqué par un loup. Il criait et, rapide, grâce en soit rendue aux dieux ! j'accourus à temps pour le secourir. Mais le loup, qui sous mes traits se débattait encore, m'a d'une griffe acérée déchiré à la hanche. Nymphes, ne me gardez point rancune si mon sang trouble votre source pure : demain, dès

l'aube, je vous sacrifierai un cabri blanc comme la neige qui vient de tomber [1]. »

Même dans les églogues les plus banales, on retrouve maints traits charmants qui, malheureusement, passent inaperçus sous l'avalanche du pathos sentimental. Mais les exemples que nous avons cités suffisent pour démontrer qu'il y avait dans Gessner quelque chose de la clarté et de l'harmonie antiques. Il est presque le seul poète suisse qu'on puisse qualifier de classique. Au revers des Alpes, en un pays du Nord, ce rayon lumineux nous étonne et nous réchauffe.

En ce sens, le *Premier navigateur* [2] est le chef-d'œuvre du poète. Il est écrit dans une langue souple et nette; l'inspiration, partout égale, est débarrassée complètement des larmoyantes tirades. C'est une idylle en deux chants, dont le sujet est fort simple : un jeune homme qui habite au bord de la mer a vu en rêve une jeune fille. Il sait par son rêve qu'elle vit dans une île qu'un cataclysme a jadis détachée du continent. Comment rejoindre celle qu'il aime? A cette époque, l'audace des hommes n'a point osé encore affronter l'océan. Mais ce que cette audace n'a pas tenté, l'amour l'entreprendra : un tronc flottant au gré des flots et sur lequel s'est réfugié un lapin sauvage, suggère au berger l'idée de se construire une barque.

Gessner qui, en 1762 et en 1775, illustra les œuvres de Shakespeare [3], a, dans le *Premier navigateur*, imité en partie *La tempête*. Il a, par exemple, transformé la Miranda de Shakespeare en une Mélida, belle « comme un pêcher en fleurs [4] » et toute mystérieuse avec ses « cheveux blancs qui

[1] *Das Gelübde*, Id., 2e s., F., p. 244. — [2] *Der erste Schiffer*, F., p. 209.

[3] Traduction Wieland, Zürich, 1762—66, 8 vol.; traduction d'Eschenburg, Zürich, 1775—82, 13 vol. Les vignettes de G., parfois comiques, montrent de quelle manière il a « miniaturisé » cette grande poésie tragique qu'il n'était point en état de comprendre.

[4] Chant Ier, F., p. 211.

flottent sur ses épaules comme du lait coulant sur du marbre immaculé [1]. » Mais les descriptions véritables sont presque absentes de ce poème ; à peine voit-on, parfois, à l'horizon, « la mer scintillante frissonner silencieusement au soleil levant [2]. »

Comme en ses petites eaux-fortes, le bon Suisse emprunte à la nature de simples motifs ; et c'est peut-être le dernier mot de sa poésie que la brève description qui termine cette longue idylle :

« Sur le rivage de l'île, on bâtit une ville très peuplée que l'on nomma Cythère. De grandes tours et des temples resplendissaient au loin sur la mer laconienne ; le plus beau de tous était consacré à l'Amour ; il était entouré d'une double rangée de hautes colonnes [3]. »

IV

Il nous reste à dire quelques mots essentiels sur la forme des poèmes de Gessner. Nous le ferons avec d'autant plus de plaisir que les œuvres des Suisses sont, hélas ! généralement dépourvues de style et mal écrites. Nous avons consacré bien des pages à exposer des théories, à développer des doctrines : nous n'avons guère eu l'occasion, nous ne l'aurons guère non plus dans la suite, d'étudier pour elles-mêmes une langue et une versification.

L'inspiration de Gessner est très inférieure à celle de Haller, son compatriote de Berne ; les *Alpes* nous révèlent un sentiment de la nature beaucoup plus profond, beaucoup plus significatif que celui des *Idylles*. Mais Gessner est un artiste, et ceci marque un progrès incontestable.

Il écrit en prose. Le petit nombre de vers qu'il lui est arrivé de composer sont médiocres [4] ; ils manquent de carac-

[1] Chant Ier, F., p. 217. — [2] Ch. II, F., p. 225. — [3] Ch. II, F., p. 232.

[4] *Morgenlied* (F., 194), *An den Wasserfall* (F., 196), *Lied eines Schweizers*, etc. (F., 195) ; Idylles, 1re s. Seconde série : *Die Schiffahrt*, *An den Amor* (ne se trouvent pas dans F.)

tère : on peut les négliger. Sa prose, en revanche, est intéressante et mérite qu'on s'y arrête.

Ce n'est point par indolence que l'auteur des *Idylles* a choisi cette forme, alors presque nouvelle : le poème en prose. Elle convenait à son tempérament. Elle convenait surtout aux sujets traités. Gessner voulait donner à ses bergers la langue de la nature, une langue en apparence non réglée, mais harmonieuse, comme le chant des oiseaux. Et il s'est fait un style simple, aussi peu littéraire que possible. Son vocabulaire est volontairement restreint ; il a élagué cette abondance d'épithètes et de détails, parfois triviaux, qu'on a lui reprochés, et qu'il se reprochait à lui-même, dans sa première œuvre : *La nuit*.

Il a voulu écrire d'une manière claire et naïve, comme il se figurait que ses pasteurs se fussent exprimés eux-mêmes. De là les fausses grâces d'un style aujourd'hui désuet, — de là ces répétitions voulues, ces « et », ces « alors » — ce zézaiement affecté, pourrait-on dire : « Le jeune berger Ménalque faisait paître son troupeau sur une haute *montagne*, *et* il s'enfonça profondément dans la *montagne*, pour chercher un mouton dans le *taillis sauvage*, *et dans le taillis sauvage* il trouva un homme qui gisait à bout de force dans un buisson, etc.[1] » Et ailleurs : « *Alors* Amyntas vit un jeune chêne tout au bord d'un ruisseau murmurant, *et* le ruisseau avait enlevé toute la terre des racines, *et* l'arbre se dressait là tout triste, *et* menaçait de tomber[2]. »

Mais cette simplicité voulue, cette apparente incorrection cachent un souci très grand de l'harmonie et du rythme. Gessner cherche un moyen terme entre le vers et la prose toute nue, et il le trouve dans la prose mesurée et cadencée. Ceci est particulièrement sensible dans les premières idylles. Le

[1] *Menalkas und Æschines der Jäger*, 1re s., F., p. 88.
[2] *Amyntas*, 1re s., F., p. 74.

poète y fait, — dans *Mirtil et Thyrsis* [1], par exemple, — un emploi fréquent des refrains à la manière de Théocrite. Certains passages ne sont pas autre chose que des suites de vers ïambiques ou dactyliques, avec assonances :

O wenn die frohen Lieder dir gefielen !
die meine Muse oft dem Hirten abhorcht;
auch oft belauschet sie in dichten Hainen
der Bäume Nymphen und den ziegenfüssgen Waldgott [2] ....

Ou le début de *Palémon* [3] :

Wie lieblich glänzet das Morgenrot
durch die Haselstaude
und die wilden Rosen am Fenster !
Wie froh singet die Schwalbe
auf dem Balken unter meinem Dach !
und die kleine Lerche in der hohen Luft !
Alles ist munter,
und jede Pflanze
hat sich im Tau verjüngt....

Voici, dans *Daphnis* [4], une petite chanson qui est toute en pentamètres ïambiques, avec refrain :

Ich will nicht lieben,
so sag' ich immer ;
seh' ich die Vögel
auf Aesten schnäbeln,
dann sag' ich immer :
Ich will nicht lieben.

Dans la seconde série des *Idylles*, Gessner abandonne cette forme encore trop subtile ; il n'écrit plus guère que de courtes phrases liées entre elles par des répétitions de mots, et sans rythme précis. Ainsi *L'œillet* [5] :

[1] 1re s., F., p. 84. — [2] 1re s. : *An Daphnen*, F., p. 66. — [3] 1re s., F., p. 83. — [4] IIIe ch., F., p. 59. — [5] *Die Nelke*, 2e s., F., p. 243.

« Ein Nelkenstock ist in Daphnens Garten, — an Zaun.— Im Garten gieng sie, — trat zum Nelkenstock ; — eine Nelke, rotgestreift, — blühte da, frisch auf. — Jetzt bog sie lächelnd die Blume — zu ihrem schönen Gesicht — und freute sich des süssen Geruches.... Weg ging jetzt Daphne ; — da trat ich an den Zaun, etc. »

* * *

L'idylle de Gessner, sous ses apparences de simplicité fade, est donc plus compliquée qu'on ne le pense. Elle l'est trop, ou elle ne l'est pas assez : monotone d'inspiration, monotone de style, c'est un va et vient, un balancement perpétuel des mêmes sentiments exprimés de la même manière, sur le même ton, par les mêmes personnages. Elle est ainsi, pour la poésie, ce que sont des bibelots en porcelaine, des vignettes et des miniatures par rapport au grand art.

Et, pourtant, l'œuvre du poète zuricois ne laisse pas de posséder une certaine importance. Historique, surtout, je le veux bien ; encore se faut-il garder de la juger, de la condamner, d'après ses imitateurs, — et d'après les traductions édulcorées des Français. Le *Souhait*, la *Cruche cassée*, le *Faune*, le *Premier navigateur*, plusieurs pages de *Daphnis*, quelques autres idylles sont autre chose que des documents : ce sont bien des œuvres d'art, qui méritent mieux que le discrédit dans lequel elles sont tombées. En étudiant Gessner comme nous venons de le faire, — c'est-à-dire dans l'ensemble de l'Ecole suisse et dans les textes, — nous espérons avoir rendu justice à cet oublié.

CHAPITRE XVIII

Les Chants suisses de Lavater.

L'œuvre de renaissance et de rénovation entreprise au XVIIIe siècle par l'Ecole suisse, est, on le comprend, avant tout patriotique. La patrie, c'est le but ; la poésie n'est qu'un moyen de persuasion. Haller a chanté les Alpes, il a opposé à la corruption de ses compatriotes la nature et le passé ; Gessner, dans le décor du paysage zuricois, a évoqué l'Arcadie, ce monde idéal, ce monde heureux où règnent la vertu et la rustique simplicité des mœurs. C'est Lavater qui va maintenant s'inspirer de l'histoire.

Lavater, nous le savons, est un grand homme, mais non un grand écrivain. Il n'est pas même un écrivain tout court. Il a cependant beaucoup écrit : il a compilé des traités énormes, comme les fameux *Fragments physiognomoniques ;* il a composé des poèmes dont les vers se comptent, hélas ! par milliers : le *Jésus Messie*, par exemple ; il s'est dépensé en cent brochures. Mais il considérait la plume comme une arme, la parole ou le livre comme un acte. Car Lavater, ministre de l'Evangile, fut un apôtre. A ceux qui lui criaient : « N'écrivez donc point tant ! » il répondait : « Qu'est-ce que cela veut dire, sinon : ne sois pas aussi bon que tu peux l'être,

ne fais pas tout le bien que tu peux faire[1]? » Et, en effet, il n'a jamais cessé de voir dans la littérature autre chose qu'un instrument de propagande.

On ose donc, en Lavater, admirer l'homme, exalter l'apôtre, car l'homme, l'apôtre, demeure un admirable sujet d'étude; l'écrivain, en revanche, est condamné à l'oubli. Le jugement est peut-être trop absolu, revisons-le tout de suite: Le *Journal d'un observateur de soi-même*[2], par exemple, — le seul ouvrage de Lavater qui soit aujourd'hui entièrement lisible, — fait songer au *Journal intime* d'Amiel, aux *Fragments* de Haller, aux *Confessions* de Rousseau. C'est toute la conscience protestante avec ses ardeurs et ses scrupules, sa recherche inlassable et jamais satisfaite de la vérité ; jour après jour, on sent une âme qui s'inquiète et qui s'analyse ; les moindres faits, les actes les plus ordinaires de l'existence sont observés avec une acuité singulière et fébrile : les pages consacrées à la mort d'un ami ne sont pas loin d'être un chef-d'œuvre[3]; elles nous permettent de pénétrer jusqu'au fond de l'individualisme si particulier de leur auteur, — un individualisme qui n'est jamais égoïste. Mais c'est un intérêt uniquement biographique et psychologique, en somme, que nous offre le *Journal d'un observateur de soi-même*. Quant aux *Fragments physiognomoniques*[4], on y découvre facilement d'intéressants portraits, mais cette œuvre incohérente et sans méthode n'est qu'un bizarre phénomène. Jugerons-nous autrement le *Ponce-Pilate*, « ou l'Homme sous toutes ses formes, ou le haut et le bas de l'Humanité, ou la Bible en petit et l'Homme en grand, ou l'Ecce-Homo universel, ou Tout en un

[1] Cf. *Johann Caspar Lavaters Lebensbeschreibung*, von seinem Tochtermann Georg Gessner. Winterthur, 1802, vol. II, p. 351-352.

[2] *Geheimes Tagebuch*, von einem Beobachter Seiner Selbst. Leipzig (et Berne), 1773. Trad. française, Neuchâtel, 1843, 1 vol.

[3] On les trouvera dans la trad. française, p. 26 s.

[4] *Physiognomische Fragmente*, etc. Leipzig et Winterthur, 1775-78.

seul[1] ? » Les sermons ont perdu leur actualité. Les grands poèmes : le *Jésus Messie ou l'avenir du Seigneur*, le *Jésus Messie ou les Evangiles et les Actes des apôtres en vers*, sont des tombeaux qu'il faut se garder de rouvrir[2] ; ce sont aussi des conséquences de la Messiade de Klopstock et des théories de Bodmer. Tout cela ne concerne pas, ou ne concerne plus, les lettres. En résumé, nous aurions pu écrire sur Lavater seul un gros volume ; mais, dans une histoire comme la nôtre, ce Suisse, — qui fut aussi grand que Haller, Bodmer ou Gessner, — n'a droit qu'à un seul chapitre.

I

En 1766, au temps de la Pentecôte, les patriotes de la *Société helvétique* étaient réunis à Schinznach et, selon la coutume, en train de discourir et de banqueter[3]. L'assemblée, — la cinquième depuis le 3 mai 1761, cette date historique, — était particulièrement imposante. Trente et un membres s'étaient annoncés, l'élite de la Suisse. Deux des fondateurs : Iselin de Bâle, le docteur Hirzel ; puis des Zuricois, parmi lesquels l'historien Fuessli, l'élève chéri de Bodmer. Berne avait envoyé le professeur Fellenberg, Nicolas-Antoine Kirchberger, Steiger d'Aubonne, Bernard de Tscharner, l'ancien bailli de Wattenwyl de Nidau. Le docteur Zimmermann, alors sur le point de partir pour le Hanovre, avait tenu à ne point manquer. Il y avait en outre des Bâlois, des Soleu-

[1] *Pontius Pilatus*, oder die Bibel im Kleinen und der Mensch im Grossen, etc. 4 vol. Zurich, 1782-85.

[2] *Jesus Messias*, oder die Zukunft des Herrn. Nach der Offenbarung Johannes. Zurich, 1780. *Jesus Messias*, oder die Evangelien und die Apostelgeschichte in Gesängen. 4 vol. Zurich, 1783-86 (gravures de Schellenberg). Cf. Bæchtold, p. 613-614, 614-615.

[3] Sur les origines et le développement de cette Société, cf. le résumé contenu dans notre *Bridel*, ch. V, p. 171 s.

rois, des Lucernois, le secrétaire d'Etat Hofer, de Mulhouse, le podestat Marin et le professeur Planta des Grisons, enfin le Vaudois Clavel de Brenles. Mais ce qui donnait le plus d'éclat aux comices de 1766, c'était l'auguste présence du jeune duc Louis-Eugène de Wurtemberg qui avait déjà pris part à ceux de 1765[1].

On avait déjà beaucoup chanté et prononcé plus d'un discours plein de sentiment et de patriotisme, lorsque se leva tout à coup le candidat en théologie Jean-Gaspard Lavater. C'était la seconde fois que Lavater se trouvait à Schinznach : en 1765, en effet, il avait pris part aux séances et avait été reçu membre de la *Société helvétique*. Bien que très jeune, — vingt-cinq ans à peine, — il ne laissait point que d'être avantageusement connu : il avait publié un recueil de psaumes en vers[2] et il rédigeait le *Moniteur*, cette « revue morale » dont les tendances correspondaient si parfaitement à celles de l'*Helvetische Gesellschaft;* mais on admirait surtout en lui le courageux accusateur du bailli concussionnaire Grebel. On fit donc silence. Un papier à la main, Lavater se mit à entonner un nouveau lied :

Sagt, Schweizer, sagt, wen nennt ihr gut[3]?

Ce vibrant appel fut couvert d'applaudissements. Depuis longtemps, de tels chants étaient en faveur aux réunions de Schinznach : chacun, au moment des libations, y allait volontiers de ses petits couplets. Depuis longtemps, on essayait de réveiller, à l'aide de la poésie, le patriotisme endormi. Depuis longtemps enfin, on cherchait par quel moyen il

[1] Cf. Morell : *Die Helvetische Gesellschaft*, aus den Quellen dargestellt. Winterthur 1864, p. 222 et *Verhandl. der helvet. Ges.*, 1766, p. 106-7.

[2] *Auserlesene Psalmen*, in Reime gebracht. Zurich, Bürckli, 1765.

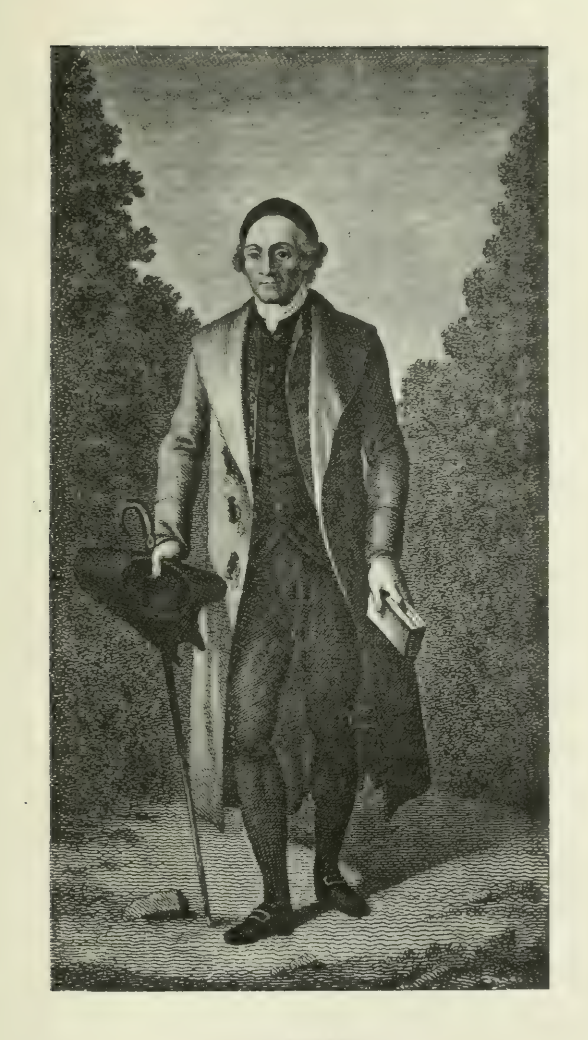
[3] *Schweizerlied* in dem Tone der Gesellschaft z. Schinznach. Berne, Walthard, 1766. Reprise dans les *Schweizerlieder* sous le titre : *Der Schweizer*, avec le premier vers modifié comme suit : « Wer, Schweizer, wer hat Schweizerblut? » Le reste du lied est demeuré conforme à l'éd. de 1766.

serait possible de populariser une histoire glorieuse, mais mal connue, et même ignorée. En 1763, le conseiller Glutz, futur avoyer de Soleure, avait enthousiasmé ses auditeurs en leur racontant de quelle héroïque manière Nicolas Wengi s'était, en 1533, interposé entre des catholiques et des protestants près d'en venir aux mains : « pleine d'étonnement et d'émotion, » l'assemblée avait chargé Gessner de mettre en vers cette action d'éclat, mais un tel sujet était loin de convenir à la muse champêtre du Théocrite zuricois et ce dernier garda prudemment le silence[1]. En 1764, Laurent Zellweger, alors mourant, avait adressé aux Helvétiens, dans une sorte de testament politique et moral dont la lecture fit pleurer tout le monde, ses derniers adieux et ses derniers avis : c'est à l'histoire encore qu'il conseille de recourir dans la lutte entreprise en faveur du patriotisme et de la réforme des mœurs[2]. En 1765, le Zunftmeister Ott, de Zurich, revient sur cette question[3]. La Société, — qui ne sut jamais très bien d'ailleurs si elle devait être une simple académie de lettrés ou le noyau d'une armée de citoyens, — s'était, nous le savons, donné la mission très noble de réveiller le sentiment national, ou plutôt de le créer. Qu'il y eût une Confédération suisse ne lui suffisait pas : elle voulait un peuple suisse, « ein Schweizervolk ». Un peuple uni dans l'amour du pays, de la liberté, des traditions. Un peuple suisse et des mœurs suisses, c'est-à-dire des mœurs honnêtes et rustiques. Mais, pour réaliser cet idéal, que d'obstacles à vaincre ! Point d'unité politique, point d'unité de langue, point d'unité religieuse ! Les honnêtes gens de Schinznach ne se laissèrent en aucune façon arrêter par de tels obstacles. Hommes du

[1] Oscar von Arx : *Lavater Schweizerlieder*. Thèse de Zurich, Olten, 1897, p. 10. C'est le meilleur travail qui existe sur ce sujet ; nous l'avons pris comme guide et le désignerons désormais par A. dans nos références.

[2] *Verhandlungen der helvet. Gesellschaft*. 1764, p. 68.

[3] Ibid., 1765, p. 87 s.



G. LAVATER

XVIIIe siècle, « philosophes », utopistes, à toutes les objections ils répondaient : « Qu'à cela ne tienne ! opposons aux différences de race le même amour du passé et de la nature ; à défaut d'unité politique, instaurons l'union des volontés et des cœurs ; et si, en 1712 encore, les querelles religieuses ont fait couler le sang dans le vallon de Vilmergen, oublions-le, appelons la tolérance à notre aide. » Etre Suisse, c'est donc, — ils le croyaient du moins, — posséder un ensemble de vertus.

Qui donc, Suisses, qui donc a du sang suisse dans les veines ?
Celui qui, sérieusement, plein d'un joyeux courage,
s'efforce de faire à son pays du bien,
dans le sein de la patrie repose, pacifique,
et ne craint pas la colère des ennemis :
celui-là dans les veines a du sang suisse qui coule.

Celui qui hait la fausseté, la ruse méchante,
et fuit les querelles comme on fuit les serpents ;
celui qui sait jouir des bienfaits de Dieu,
mais est prêt à verser son sang généreux,
si sa mort est la vie des autres :
celui-là est un Suisse et un chrétien.

Celui qui honore les vertus de ses ancêtres
et les pratique et les enseigne ;
celui qui défend le bien, combat le mal,
n'écoute jamais la voix des flatteurs,
ne jure point en vain, mais demeure fidèle à sa parole :
celui-là est digne du nom de héros.

Celui que le bonheur et la sécurité du prochain
réjouissent plus que son propre bonheur ;
celui qui ne se repent d'aucune belle action ;
celui qui, dès sa jeunesse, s'est dressé contre les tyrans
et méprise la servilité comme un vice :
celui-là possède vraiment l'honnêteté suisse.

Celui qui toujours est là où il doit être,
qui jamais ne s'exalte au-dessus des autres
et toujours marche dans le droit chemin ;
celui qui dédaigne l'or, la volupté, le luxe
et récolte lui-même ce que lui-même a semé :
celui-là est plus grand que les rois.

O Suisse, ô patrie des héros !
que de toi jamais ne rougissent tes pères !
resserre le lien solidement noué
de l'union, d'une main fidèle :
alors, aucun pays du monde
ne t'égalera, patrie des héros[1] !

Le « chant suisse » que nous venons de citer est, à notre avis, le meilleur de Lavater. C'est de la rhétorique, mais cette rhétorique exprime à merveille, souvent avec force et parfois avec concision, l'idéal que rêvaient les braves gens de Schinznach. Ajoutons que cette pièce, devenue rapidement populaire, fut, ou à peu près, au XVIIIe siècle, considérée comme un hymne national : à ce point de vue, il valait la peine de la traduire intégralement.

Les Helvétiens crurent donc avoir trouvé le grand poète qui leur manquait encore. Le lendemain de cette mémorable séance où s'était révélé Lavater, Martin Planta, le fondateur du célèbre institut de Haldenstein, près de Coire, reprenant et précisant les idées encore vagues des Glutz, Ott et Zellweger, apporta enfin à ses collègues le plan même d'un recueil de *Schweizerlieder*. « Les moyens de propagande dont nous nous servons, dit en substance l'illustre pédagogue, peuvent bien agir sur des personnes cultivées, mais ils n'ont aucune prise sur le peuple, sur l'ensemble de la nation. Comment enseigner aux paysans et aux montagnards le patriotisme, les hauts faits de l'histoire, les vertus nécessaires, le respect des traditions ? comment, sinon par des chants ? » Planta, Lavater

[1] *Schweizerlieder :* Der Schweizer : Patriotische Lieder, 1.

et leurs amis croient encore, en effet, à la toute-puissance de la poésie. Un « Liederbuch » s'impose. Mais Planta ne songe point aux seuls héros des grandes batailles, car de tels sujets ne seraient pas encore suffisants : il veut qu'on célèbre tour à tour « un fidèle patriote, un père de famille laborieux, une mère vertueuse, un jeune homme sage, une chaste vierge et autres personnages du même genre, afin de rendre aimables et attrayants l'amour du pays et du prochain, l'honnêteté et la décence. » Il exige de l'auteur qu'il se place au-dessus des différences ethniques et religieuses, de façon à convenir, à être utile à tous les Suisses. Passant à la forme, il préconise un style « tout à fait naturel, enjoué, plein d'idées, jamais satirique ; » une manière de présenter la vertu « qui ne soit pas anglaise, mais humaine. » Il serait bon également de placer les héros entre le bien et le mal, pour qu'ils soient obligés de choisir et de donner les instructives raisons de leur choix. Quant à la langue, de la clarté, de la correction, mais point de mots prétentieux, philosophiques ou d'origine étrangère. Enfin des mélodies faciles et entraînantes. Aucun lied n'aurait moins de six couplets, ni plus de douze, afin d'être appris par cœur sans difficulté. A ces conditions, le succès ne manquera point d'être assuré : « On verra bientôt les moissonneurs, les journaliers, les ouvriers de la campagne et des villes chanter les exploits glorieux de nos pères, » et des lauriers immortels joints à la reconnaissance de la patrie récompenseront le poète[1].

Le projet de Martin Planta fut approuvé : est-il même besoin de le dire ? Et, l'année suivante, chacun, en arrivant à Schinznach, trouva sur son couvert un petit recueil élégamment imprimé, avec ce titre : « *Chants suisses*, par un

[1] Cf. Morell, op. cité, p. 307 s., et *Verhandlungen*, 1766, p. 85 s., sous ce titre : *Vorschlag, die Denkungs-Art des gemeinen Volkes durch Lieder zu verbessern.*

membre de la Société helvétique ». Le livre n'était pas signé, mais les strophes que nous venons de traduire firent sans peine reconnaître l'auteur. Aussi chargea-t-on le docteur Zimmermann d'écrire à Lavater, au nom de tous les membres, une lettre de remerciement. Zimmermann étant empêché, ce fut en fin de compte le jeune professeur Fuessli qui rédigea l'adresse. Cette dernière, on le conçoit, est lyrique : Fuessli se plaît surtout à reconnaître l'heureux effet que les lieds de son ami eurent d'emblée, à Zurich, sur les femmes et sur la jeunesse[1].

II

Les nombreuses éditions des *Schweizerlieder* nous prouvent, en effet, combien grand fut le succès de cet ouvrage. La première[2] est, aujourd'hui, à peu près introuvable. C'est un joli volume d'environ deux cents pages[3], avec un frontispice héroïque, — casque, étendards, hallebardes, carquois, flèches et lyre, — œuvre du graveur zuricois Jean-Rodolphe Holzhalb. Le livre, édité à Berne en 1767 par Béat-Louis Walthard, est en deux parties : *Chants historiques*[4], — il y en a treize, — *Chants patriotiques*, ces derniers au nombre de douze. Suivent la dédicace à la *Société helvétique*[5], datée de Zurich, le 12 janvier 1767, et signée L., et le lied qui sera désormais le chant officiel des réunions de Schinznach. Les *Schweizerlieder* furent donc composés, imprimés et publiés très rapidement, mais Lavater sera victime d'une illusion

[1] *Danksagungsschreiben an den Verfasser der Schweizerlieder*. Verhandl., 1767, p. 11-19 ; cf. ég. p. 7 de la même année.

[2] *Schweizerlieder*, von einem Mitgliede der helvetischen Gesellschaft zu Schinznach.

[3] Exactement 192 (dont 176 numérotées).

[4] Erstes Buch : *Historische Lieder*. Zweites Buch : *Patriotische Lieder*.

[5] An die helvetische Gesellschaft in Schinznach : *Lied auf die Helvet. Gesellschaft zu Schinznach.*

d'optique, lorsque, le 5 novembre 1798, — près de trente-deux ans plus tard, — il affirmera devant Ulrich Hegner que deux semaines lui avaient suffi pour tout écrire[1].

La seconde édition, « corrigée et augmentée[2] », suivit presque immédiatement la première : le 9 mai 1767, elle était sortie des presses de Walthard. Elle n'est pas encore signée. La dédicace et le lied à la Société helvétique sont placés en tête du recueil, avec un « appel aux poètes suisses ». Le nombre des chants historiques est demeuré le même ; en revanche, il y a un nouveau chant patriotique[3]. Mais c'est surtout par les commentaires en prose, qui font ici leur apparition, que ce recueil diffère du précédent.

La troisième[4] ne ressemble guère à ses deux aînées : Elle est signée. Elle est d'un format plus petit. Le frontispice de Holzhalb a été remplacé par une feuille de titre dont l'ornement principal est le Serment des trois Suisses ; en outre, il y a de nombreuses vignettes dans le texte. Une nouvelle préface porte la date du 1er janvier 1768. Les chants historiques se sont augmentés de deux, l'un sur la guerre de Souabe, l'autre sur Nicolas de Flue[5]. Les chants patriotiques se trouvent, eux, au nombre de vingt et un. A la fin du recueil, des notes « à l'usage des lecteurs étrangers ou sans érudition », mais la courte dédicace à la patrie, en dix-huit vers, a disparu[6]. Aux dernières pages, une liste de sujets non traités encore et celle des souscripteurs : entre autres, Son Excellence l'avoyer de Berne, Albert-Frédéric d'Erlach, et Zimmermann.

La quatrième édition, celle de 1775, parut à Zurich, chez David Bürckli. Elle est conforme à la précédente. Cependant,

[1] Cf. A., p. 27 s. (discussion).

[2] *Schweizerlieder*, etc. Zweite, vermehrte Auflage.

[3] *Republikanisches Trinklied.*

[4] *Schweizerlieder*, von J.-C. Lavater. Bern, bei B. L. Walthard (sans autres indic.).

[5] *Historische Lieder*, nos XIV et XV.

[6] *An mein Vaterland*, 1re édit., p. 176.

à la fin, un appendice renferme quelques chants suisses inédits : deux sont de Lavater [1], — ils ne valent pas grand' chose, — et quatre de Frédéric de Stolberg en personne.

Mentionnons enfin, pour être complet, la cinquième et dernière édition, en 1788 : elle n'est que la réimpression de la précédente.

* * *

Nous pouvons passer maintenant à l'étude du contenu :

Je ne sais vraiment si les *Schweizerlieder* ont encore aujourd'hui des lecteurs. J'en doute fort. En tout cas, ce qui ne doit pas manquer de frapper fort désagréablement ces lecteurs, ce sont les tendances utilitaires et moralisatrices du livre. Ces tendances nous paraissent excessives, d'autant plus que rien ne les vient compenser, ni la beauté de la forme, ni l'harmonie des vers, ni la correction de la langue. Lavater, poète et ministre de l'Evangile, — mais bien plus ministre que poète, — raisonne en « philistin » sur la poésie : « A toi, à toi seul, ô goût moral (*sic !*) sont dédiés tous mes chants. En vain se rit de moi le prêtre de la subtile sensualité : c'est à mon tour de pleurer sur lui et sur sa gloire immortelle. O vous qui portez dans vos cœurs le feu de la poésie, ce don du ciel, pourquoi retombez-vous dans la poussière, avec vos lyres, au lieu de vous élever sans cesse ? L'aigle qui plane et qui peut boire les rayons du soleil, ne méprise-t-il point les petits plaisirs du papillon et u ver de terre [2] ? » Lavater vise ici ces Anacréontiques que déteste avec tant de conviction le patriarche Bodmer. C'est Bodmer, d'ailleurs, qui est responsable de ce « goût moral », l'auteur des *Chants suisses* le reconnaît lui-même : « C'est toi, c'est toi, Bodmer, qui fus

[1] *Die Natur im Schweizerland*, p. 338 s.; *Zuruf des Schweizerliederdichters an sein Vaterland*, p. 350 s.

[2] *Lied des Schweizerliederdichters* (*Schweizerlieder*, IIe l.), p. 310-311, édit. 1788.

mon maître ; je veux demeurer ferme en cette vérité et m'écrier malgré le monde : non ! ce qui n'est pas bon n'est pas beau[1] ! » Et voilà pourquoi les *Schweizerlieder* sont, eux aussi, une œuvre absolument conforme à l'esthétique zuricoise. Il suffit de rappeler une fois de plus les fameuses définitions de Breitinger : la poésie est un moyen de rendre l'homme heureux en le rendant meilleur, c'est une sorte de prédication rythmée et rimée ; par conséquent, l'art n'est qu'un accessoire et l'« art pour l'art » une grave hérésie. Lavater veut donc contribuer à l'amélioration de ses concitoyens en leur enseignant l'histoire et en leur rendant agréables les vertus sociales :

Pour les vieillards comme pour les enfants
j'ai chanté l'authentique esprit suisse[2].

Mais Lavater, avec ce but si nettement déterminé de ranimer le sentiment national et de combattre les mauvaises mœurs, se trouve avoir des prédécesseurs, des exemples à suivre, des œuvres à continuer : les *Discours des peintres*, lorsque, par exemple, il tourne en dérision les modes françaises si chères au beau sexe de Zurich ; les *Lettres* de Béat de Muralt, lorsqu'il s'en prend à la manie des voyages ; les *Songes patriotiques* de Balthassar, et surtout les satires de Haller.

Haller, voilà bien le grand poète dont il demeure le disciple ! Certes, les *Alpes* ont exercé sur tous les Suisses une grande influence, mais les vers énergiques et vibrants des satires ont trouvé, dans les cœurs des patriotes, un écho plus profond que les belles et pourtant froides descriptions de l'Oberland. Le fameux :

Sag an, Helvetien, du Heldenvaterland !
Wie ist dein altes Volk dem jetzigen verwandt[3] ?

[1] *Ibid.*, p. 311. — [2] *Ibid.*, p. 305.
[3] *Die verdorbenen Sitten*, vers 31 s., édit. Hirzel.

sera, plus tard, l'épigraphe que Jean de Müller inscrira en tête de son histoire. Il réapparaît, presque mot pour mot, dans le livre de Lavater :

> O Schweiz, du Heldenvaterland !
> Sey Niemals deiner Väter Schand[1] !

Dès la troisième édition, on lit, en ouvrant le recueil, ce vers extrait des *Alpes :* « Sois fidèle à ta simplicité et ton bonheur durera toujours[2]. » Le « Dis-moi, Helvétie, patrie des héros », revient, dans les *Chants historiques*, à propos de Guillaume Tell[3] et la suite de la citation se retrouve à propos de la bataille de Morat[4]. L'inscription composée par Haller pour l'Ossuaire des Bourguignons : « Silence, ô Suisse ! ici gît cette armée audacieuse[5] », sert d'introduction au lied sur la bataille de Nancy. Ces exemples, et d'autres encore, nous prouvent donc amplement que l'*Essai de poésie suisse*, fond et forme, a bien été pour Lavater un modèle[6].

Il y a enfin, dans les *Schweizerlieder*, l'esprit de Rousseau, — j'entends le « Rousseau suisse », le républicain du *Contrat social* et de l'*Inégalité*, l'adversaire irréductible du théâtre, du luxe, de la « politesse », en un mot, de l'influence française. Car c'est bien à ce mouvement de réaction contre l'influence française que se rattachent les *Schweizerlieder* : ne furent-ils pas composés, en effet, au moment précis où Lavater, le justicier du « tyran » Grebel, le rédacteur, avec le

[1] *Der Schweizer : Schweizerlieder,* II, 1788, p. 172.

[2] *Die Alpen,* vers 50. *Schweizerl.* : 1768, p. XX; 1788, cette ép. est supprimée.

[3] 1778, p. 56; 1788, p. 18.

[4] *Die verdorbenen Sitten,* vers 35 s.; *Schweizerl.*, 1768, p. 180; 1788, p. 124.

[5] Haller, éd. Hirzel, p. 203. *Schweizerl.*, 1768, p. 195; 1788, p. 124; ce lied a même une double épigraphe empruntée à Haller : cf. 1768, p. 196, 1788, p. 126.

[6] Cf. 1768, p. 304 et 360; 1788, p. 222 et 272.

« citoyen » Fuessli, de l'*Erinnerer*, subissait avec force l'ascendant de Jean-Jacques et de ses idées?

Mais, patriote helvétique et procédant de maîtres suisses: Bodmer, Muralt, Haller, Rousseau, — notre Lavater est en outre un écrivain allemand. Il écrit ses lieds au moment où s'ébauche ce mouvement du « Sturm-und-Drang » auquel il appartient lui-même. En effet, d'une façon latente, avec moins de conscience peut-être, parce qu'elle était trop étendue et trop divisée, l'Allemagne, au XVIIIe siècle, souffrait du même vice que la Suisse: le manque d'unité morale. Cependant, une génération de jeunes penseurs, — amis et contemporains de Lavater, — commençait à pressentir l'existence d'un esprit allemand, d'une âme commune. Cette génération respirait mal dans les étroites frontières des villes libres, des duchés, des principautés minuscules. Le mot de patrie, — le mot de Klopstock, — prenait chaque jour pour elle un sens à la fois plus vaste et plus précis. C'est alors que parut ce Frédéric de Prusse dont les conquêtes marquent le premier stade de l'évolution vers « la plus grande Allemagne ». Ce roi guerrier et philosophe, — philosophe français qui ignorait et méprisait la langue, les lettres de son pays, — devait pourtant exciter l'admiration des poètes. Il enthousiasma, en effet, Klopstock, Lessing, Ewald de Kleist; il enthousiasma surtout Gleim.

L'influence de Frédéric fut si considérable sur Gleim qu'elle le transforma complètement: en 1758, ce chef de l'Ecole anacréontique publia les *Chants d'un grenadier!* Ce sont des lieds de guerre composés soi-disant par un soldat du roi de Prusse. On le crut en Allemagne et le succès fut immense.

Lavater, quant à la forme des *Schweizerlieder*, n'est qu'un disciple de Gleim. Il l'imite, en effet, de très près. Il lui emprunte le rythme de ses *Chants historiques*, un rythme que Gleim avait d'ailleurs, de son côté, emprunté à l'Angleterre: une courte strophe de quatre vers ïambiques, aux rimes alternées, dont voici un exemple choisi au hasard:

Tyrannen herrschten weit und breit
In unserm Vaterland,
Das Herz voll Stolz und Grausamkeit,
Und Mord in ihrer Hand[1].

Cette strophe, ces petits vers qui dansent et sautillent sont devenus, d'ailleurs, dans les mains du peu habile Lavater, d'une monotonie tout à fait insupportable.

Mais Lavater n'imite point seulement la métrique de Gleim, il s'efforce encore de reproduire son style et ses habiletés : enjambements, répétitions, exclamations, cris de guerre, phrases coupées et brèves[2]. Il acquitte fort honnêtement en ces termes la dette de reconnaissance qu'il doit à son modèle :

Lecteur, si mes vers te plaisent,
c'est Tyrtée-Gleim qu'il te faut remercier[3]....

Là cependant s'arrête la ressemblance. M. von Arx remarque justement que le grenadier prussien combat pour le plaisir de combattre, pour la gloire, pour obéir au roi qu'il aime, sans jamais se demander si la cause qu'il sert est juste[4]. En revanche, nous savons quelles préoccupations inspirent les *Schweizerlieder*.

* * *

Lavater a, dans ses grandes lignes, suivi fidèlement le programme qu'avait tracé Martin Planta. Dans le second volume du *Moniteur*[5], il nous expose les données du problème patriotique et pédagogique qu'on lui a posé, sa manière à lui de le comprendre et de le résoudre ; il ne se fait d'ail-

[1] *Der Schweizerbund,* str. 2, 1788, p. 36.
[2] Pour les détails, cf. A., p. 41-47.
[3] *Schweizerlieder :* An den Leser, p. 10, 1788.
[4] A., p. 48 s.
[5] *Erinnerer,* t. II, p. 201-208 : Ueber den Einfall der Helvetischen Ges. in Schinznach, Schweizerlieder zu verfertigen.

leurs aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise ; il sait très bien ce qu'on attend de lui : des « vers moraux » composés pour être chantés par « tous les Suisses honnêtes, qu'ils soient ignorants ou instruits, paysans ou bourgeois. » Il s'agit donc de se mettre à la portée de tous : pas de « littérature » ; une forme populaire, intermédiaire entre le dialecte et l'allemand poétique, — en un mot, une forme neutre.

Seul un très grand poète aurait pu vaincre de telles difficultés. Mais Lavater n'était pas un grand poète. De là le peu de valeur de ses *Schweizerlieder*. Si la critique suisse accueillit le livre avec enthousiasme, la critique allemande, — dont le point de vue ne pouvait être que littéraire, — fit, avec raison, de sérieuses réserves. Klotz, en particulier, dans la *Bibliothèque des belles-lettres* de Halle [1], se montra sévère : il a quelques éloges pour les chants historiques qui révèlent un honnête disciple de Gleim ; il déclare, en revanche, les chants patriotiques indignes d'êtres publiés. Or Lavater voyait dans les chants patriotiques la partie essentielle de son ouvrage, parce que la plus morale. Piqué au vif, il prit soin de se justifier dans la préface de la troisième édition [2] :

« Celui qui juge un poète à qui sa patrie a confié le soin de composer des chants nationaux, sans tenir compte de la pureté de ses intentions, ne possède point, me semble-t-il, une qualité cependant essentielle à tout critique.... Des chants nationaux doivent être envisagés comme tels ; l'arrêt d'un critique qui oublie cette règle ne peut que m'être indifférent, car il ne me concerne pas. »

Et Lavater raisonne de la sorte :

« Si le président d'une landsgemeinde suisse, pour plaire à quelques auditeurs saxons, employait dans ses discours des expressions empruntées au langage littéraire et par conséquent totalement incompréhensibles à ses chers et braves concitoyens, une affectation aussi

[1] Klotz : *Deutsche Bibliothek der schönen Wissenschaften*. Halle, 1768, I, 3, p. 100.

[2] Ed. 1768, p. VIII et p. XII-XIII ; 1788, p. V et p. VIII-IX.

peu patriotique écœurerait sans aucun doute ces étrangers. Maintenant je me demande si une circonstance purement extérieure peut faire une différence dans la chose elle-même. Je suppose qu'un libraire trouve son avantage à mettre sur le marché les lieds que l'on chante aux landsgemeindes. En ce cas, jamais poète suisse n'aura, semble-t-il, à se demander : cette expression est-elle correcte? l'érudit de Berlin ou de Leipzig pourrait-il la comprendre ? etc. Une seule chose le doit préoccuper sans cesse, c'est d'être compris du Confédéré, du membre de la Société Helvétique, du citoyen de l'une de ces heureuses républiques, du démocrate à la landsgemeinde, du paysan à la charrue, de la jeunesse, pour laquelle uniquement il se soucie de chanter avec le plus d'art possible.... Il n'écrit point pour les critiques ; sinon il vaudrait mieux pour lui renoncer à composer des chants suisses. »

Il est certain que Lavater a parfaitement raison, à son point de vue, et qu'il a, toujours à ce point de vue, accompli une œuvre utile. Mais, malgré ses dénégations, et même en tenant compte des conditions très spéciales qui lui ont été imposées, les *Schweizerlieder*, parce qu'ils sont écrits en vers, relèvent de la critique littéraire. Klotz a été sévère, mais juste. Nous allons nous en convaincre.

* * *

Les *Chants historiques* de Lavater n'offrent, aujourd'hui, qu'un intérêt documentaire : nous voyons en eux et par eux comment les Suisses du XVIIIe siècle comprenaient et interprétaient leur histoire.

Ils la comprenaient et l'interprétaient d'une manière bien fausse et parfois bien amusante. Avant que de lire les vers, amusons-nous à examiner les vignettes[1]. Il y en a quatorze; elles ont presque toutes Holzhalb pour auteur responsable ; elles sont toutes naïves et médiocres. Voici les trois Suisses

[1] Ces vignettes apparaissent en 1768.

du Grutli qui prêtent serment en levant le doigt. Guillaume Tell s'échappe de la barque et la repousse du pied en faisant un bond si formidable qu'il est obligé de retenir avec le poing son chapeau sur la tête. Un chevalier autrichien est étendu sur le sol de Sempach, les cheveux hérissés de terreur. On voit les jeunes vierges de Zurich en train de revêtir l'armure pour défendre leur ville assiégée. Plus loin, c'est un squelette qui frappe à coups redoublés sur des timbales. Et puis une série d'accessoires, moitié historiques, moitié conventionnels : des trophées, une souris au creux d'un casque, une divinité mythologique. Le tout fort mal exécuté et très rudimentaire, malgré les prétentions. Or les lieds du poète ressemblent aux vignettes.

En effet, Lavater ne connaissait pas un mot des annales suisses, lorsqu'il conçut l'idée de son recueil. Il commença donc par se renseigner ; ce fut rapide. Il prit pour cela l'*Histoire des Confédérés* [1], par Vincent-Bernard de Tscharner (1728-1778), le traducteur de Haller et de la Messiade. Cette *Histoire des Confédérés* est une œuvre défectueuse, mais assez bien écrite. En 1766, deux volumes seulement avaient paru ; le troisième et dernier ne fut publié qu'en 1768. Il faut convenir que Lavater s'est servi avec assez d'adresse de l'ouvrage en question : il en a extrait des commentaires fort bien adaptés aux besoins des lecteurs. Dans l'édition de 1767, Tscharner est encore cité presque mot à mot ; dans celle de 1768, les explications, considérablement raccourcies et concentrées, sont bien du seul Lavater. Tscharner, homme d'esprit, un peu rhéteur, triomphe dans les récits de bataille, dans les discours qu'il fait tenir à ses héros ; nul mieux que lui ne sait mettre en relief une parole historique, donner à un chef une noble attitude, décrire les armes et les armées : autant de détails et d'indications précieuses pour Lavater ; il s'en

[1] *Historie der Eidgenossen* (non sign.), 1756, 1758, 1768.

est amplement servi, en particulier dans les chants de Nancy, de Morat et de la guerre de Souabe. En revanche, c'est à un discours de Salomon Hirzel[1] qu'il doit son *Nicolas de Flue* : quant au *Guillaume Tell*, il l'a composé sans l'aide d'un historien[2].

Nous avons donc, en quinze lieds, les fastes de la nation : la défense de Zurich par les femmes, — sujet déjà traité par Gessner et qui le sera plus tard par Bodmer et Bridel ; — la légende de Guillaume Tell, le serment du Grutli, les deux combats de Morgarten, le siège de Soleure ; les batailles de Laupen, Sempach, Næfels, Saint-Jacques, Grandson, Morat, Nancy ; l'intervention pacifique de Nicolas de Flue, la guerre de Souabe. Tout cela est médiocre.

Tout cela est médiocre et souvent mauvais. Lavater vise à un style à la fois helvétique et guerrier, ce qui ne lui réussit guère. Il fait sonner dans ses vers les mots sonores, énergiques et militaires : on dirait un déballage d'accessoires dans les coulisses d'un théâtre de collège, épées en bois, cuirasses de fer-blanc, casques en papier doré, pourpoints en calicot. Son vocabulaire est cependant singulièrement pauvre, aussi les mêmes termes reviennent-ils toujours. Il abuse des exclamations, il cherche à reproduire dans leur rude brièveté les commandements des chefs :

Herab, Ihr Reuter, von dem Pferd!
Und kürzt den Adelschuh !
Die Spiesse fest! Mit scharfem Schwert
Haut auf die Schwachen zu[3] !

Il s'efforce de donner toujours une image vivante des « gestes » qu'il décrit. Ainsi les Suisses à Sempach :

[1] Publié en 1768, le 1er janvier, par la Bibliothèque de Zurich, *Etrennes patriotiques à l'usage de la jeunesse.*

[2] Détails dans A., p. 32-41.

[3] *Die Schlacht bey Sempach*, p. 81 de l'éd. de 1788. Nous citerons désormais toujours cette édition, sauf avis contraire.

Nous frappons fort, le regard ferme,
sur les armures éclatantes ;
en avant, en arrière, à gauche, à droite,
avec la masse, le glaive, la lance[1].

Voici, par exemple, quelques strophes de la *Bataille de Nancy*, l'un des lieds les moins médiocres[2] :

« Sombre vraiment comme la nuit noire, — Charles se tourmente et, plein de soucis, — il cherche encore une troisième bataille : — Duc, es-tu donc fou ?

» Têtu, irrité, — il n'est point las de fuir ; — il force, par l'âpre froid de l'hiver, — son peuple à rentrer en campagne.

» Son armée épuisée se traîne sans courage, — comme si elle fuyait déjà ; — notre armée, elle, pour la troisième fois, — s'avance comme si elle avait déjà vaincu.

» Les cors de bataille des Suisses — retentissent terribles aux oreilles bourguignonnes. — Voici que, bruit pour bruit, se répète — la défaite de Morat.

» Nous nous élançons, plus rapides que l'éclair, — respirant du feu, contre l'ennemi : — Fuyez, fuyez, devant les lames et les arquebuses ; — la panique pénètre la moelle et les os !

» Où diriger votre course rapide ? — la mort est en chasse derrière vous ; — devant, des traîtres se dévoilent ; — rien ne peut plus vous sauver.

» Le duc s'échappe devant Nancy, — avec son chœur de chevaliers. — Nous frappons toujours, aussi loin qu'ils se débandent ; — et voici que soudain s'élève

» Un glaive qui d'un seul coup brise — son casque de fer jusqu'au fond ; — alors pareil à un chêne qui tombe, — le duc chancelle et reste étendu sur le sol. »

Voilà le ton ; il est faussement héroïque. Et, dans ce lied, combien de vers boursouflés et ridicules que la traduction cache mal, comme celui-ci : « Der Schweizer Feldposaunenhall[3] ! » Ailleurs, dans la première édition, les trois fondateurs de la Suisse sont comparés aux trois feuilles d'un trèfle porte-bonheur :

[1] Page 84. — [2] *Die Schlacht bey Nancy*, p. 129 s. ; str. 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10. — [3] Str. 5.

So dacht' ein Patriotenklee
Voll Unmuth giengs einher[1]....

... Heureusement que le bon Lavater s'est corrigé en 1768! Et puis, là où l'emphase tombe, que de platitudes! Voici de quelle manière commence et se termine le *Nicolas de Flue*, — le plus méchant de tous ces lieds[2] :

Oui, frères! il vaut la peine
de chanter en l'honneur du frère Nicolas de Flue,
de chanter un chant immortel!
Il a été le sauveur de la patrie,
un saint, et il fut un héros.
Où pourrait-on, mes frères, trouver un homme aussi pieux,
un meilleur citoyen dans ce monde?

Et ensuite :

Maintenant, frères, ne valait-il pas la peine, etc.

Le bon Nicolas est lui-même parfois comique dans ses discours :

« Je ne quitterai point cette place;
non, mes frères, je ne la quitterai point, avant
que vous ne vous soyez tous embrassés à la ronde[3]! »
Ainsi parla l'ami des hommes, et l'amour
s'éveilla dans tous les cœurs;
et, pleins d'ardeur, d'un élan fraternel,
tous s'embrassèrent en bons Suisses!

On voit la scène : elle fait songer à certains chromos que l'on vend pour quelques sous aux pèlerins du Ranft!

Pour viriliser un peu son style et lui donner une tournure plus « helvétique », Lavater, — qui a toujours eu, dans

[1] 1767, p. 26; dès 1768, corrigé ainsi :
Sie giengen drey, mit tiefem Weh,
Nur sich bekannt, einher.

[2] *Nicolaus von der Flüe*, p. 142 s.

[3] Ich weiche nicht von dieser Stätte,
Nicht, Väter! bis Ihr in die Wette
Euch alle brüderlich umarmt! etc.

ses vers, la manie des composés bizarres, — ne cesse d'abuser du mot Suisse et de ses dérivés : nous connaissons déjà le « Schweizerblut »; on s'embrasse « schweizerisch [1] »; un glaive devient un « Schweizerschwert [2] », — ce qui est totalement inharmonieux; le courage, c'est le « Schweizermut [3] », ou, mieux, le « Schweizerheldenmut [4] »! Les guerriers se tendent des « mains suisses », des « Schweizerhände [5] », etc. Il est parfois plus heureux dans les comparaisons qu'il emprunte au monde alpestre. Veut-il, décrivant la bataille de Morgarten, rendre sensible la supériorité numérique de l'adversaire, il dit : « Il y a autant d'hommes et de chevaux que de bétail dans les vallées et sur les montagnes [6] »; les lances étincellent « comme la rosée sur la moisson [7]. » Les combattants se précipitent « comme un torrent [8] »; ils escaladent des roches inaccessibles même aux chamois [9]. Il lui arrive par hasard de rencontrer de grandes images : les trois hommes du Grutli que « la calme et rocheuse nature voit s'agenouiller [10]. »

Il va sans dire que les héros de Lavater sont totalement dépourvus de vérité historique. Le poète leur prête des sentiments qui nous font sourire, des sentiments qui nous semblent autant d'anachronismes. Winkelried, Tell, Nicolas de Flue appartiennent sans doute à la Société helvétique, et Lavater a fait leur connaissance dans les bocages de Schinznach. Ils ont lu les *Songes patriotiques*, le *Contrat social*, les

[1] *Nicolaus von der Flüe*, p. 145, vers. 7.
[2] *Die Schlacht bey Murten*, p. 119, vers 1.
[3] *Ibid.*, p. 118, str. 2.
[4] *Die Schlacht bey Morgarten*, p. 47, str. 2 ; *Die Schlacht bey Grandson*, p. 109, str. 2.
[5] *Die Schlacht bey St-Jacob*, p. 103. str. 2.
[6] *Morgarten*, p. 48, str. 3.
[7] *Sempach*, p. 81, str. 3.
[8] *Ibid.*, p. 83, str. 4.
[9] *Der Schwabenkrieg*, p. 159, str. 3.
[10] *Der Schweizerbund*, p. 39, str. 2.

Alpes et les deux satires de Haller. Ils ont une doctrine et des idées politiques ; ils savent discourir : ils s'arrêtent même de combattre pour lancer une tirade. Ce sont de farouches républicains : Winkelried meurt pour la liberté, Arnold de Melchthal, Walter Furst et Stauffacher rédigent une proclamation. Tell n'est plus l'être inconscient, presque imbécile, que nous représente Bodmer ; c'est un citoyen qui ne saluera pas le chapeau, parce que sa dignité s'y oppose, et qui apostrophe en ces termes virulents le bailli :

« Non ! devant ce chapeau planté sur une perche,
toi, figure d'assassin !
ne s'inclinera jamais aucun homme de courage,
ne s'inclinera pas Guillaume Tell.

» Grince donc, ô dent du tyran !
l'homme libre demeurera libre
et, même s'il ne peut plus rien posséder,
on ne lui enlèvera jamais la vaillance et la foi[1] ! »

....Disons en passant qu'une grave responsabilité pèse aujourd'hui sur la mémoire de Lavater : il a créé tous les clichés de notre éloquence soi-disant démocratique, notre rhétorique de tir fédéral, notre « poésie de *Männerchor* » !

....Que fait donc Guillaume Tell ?

Il entend pleurer la patrie,
il songe à son fils, — et tend son arc.

Il tire : Gessler tombe, et l'archer voit « avec une volupté patriotique » couler le sang du despote[2]....

Et pourtant, ces héros à l'âme antique sont des êtres sensibles et bons. Ils ne cessent de s'embrasser et de répandre des larmes, — Nicolas de Flue est, comme Iselin et Mirabeau,

[1] *Wilhelm Tell*, p. 23, str. 1, 2.
[2] *Ibid.*, p. 28, str. 2, 3.

un « ami de l'homme », — et, s'ils font la guerre, c'est malgré eux. A Laupen, Rodolphe d'Erlach a massacré tous les ennemis de Berne ; il met alors pied à terre et contemple les cadavres :

Tremble, nature sanglante,
et pleure, cœur humain [1].

Il pleure donc, et se met à panser les plaies des blessés auxquels il ordonne d'apporter du vin et de l'huile, car « le héros ne peut pas être inhumain, sinon il ne serait plus un héros ! » La nuit vient, la lune se lève : après avoir adressé à Dieu une fervente prière, l'armée victorieuse quitte le champ de bataille [2]....

Ces guerriers d'estampe, — les « généreux assiégés [3] », — ces vainqueurs de pastorale qui descendent tout droit, par le montagnard de Haller, du berger de Gessner et du bon sauvage de l'*Inégalité*, Lavater, naïvement et sincèrement, les a conçus pour les besoins de sa cause. L'idée qui domine dans les chants historiques est une idée morale : c'est la vieille Suisse opposée à l'Helvétie dégénérée. L'empereur Albert apparaît devant Zurich : plus un homme dans la ville ! mais, sans perdre de temps, ni perdre la tête, femmes et filles courent à l'arsenal, endossent les armures, paraissent aux remparts ; l'ennemi effrayé lève le siège ; conclusion :

Ecoutez, filles suisses ; mères suisses, écoutez :
dans vos vêtements de soie,
avez-vous encore, comme les femmes de vos ancêtres, un cœur
et du sang pour la patrie [4] ?

Tell enseigne à ses lâches descendants de quelle manière un homme libre se comporte vis-à-vis d'un usurpateur. Win-

[1] *Die Schlacht bey Laupen*, p. 71, vers. 3-4.
[2] *Ibid.*, p. 71-72.
[3] *Die grossmüthigen Belagerten*, p. 56 s.
[4] *Albrecht vor Zürich*, p. 17.

kelried nous apprend à sacrifier pour le pays vie et famille. Les bergers de Sempach et de Morat nous disent que les ennemis, si nombreux qu'ils soient, ne peuvent rien contre une juste cause. Nicolas de Flue, — pensant au « service étranger », — s'écrie : « Soyez honnêtes ! ne combattez que pour la liberté. A l'heure du danger, l'or ne vous sauvera point, mais bien la vaillance, l'union et la simplicité des mœurs[1]. » Et voici la morale de la guerre de Souabe :

O Suisse ! n'oublie jamais que Dieu
sera ton fidèle protecteur,
tant que, dans la bonne ou mauvaise fortune,
toi-même demeureras fidèle au pacte juré[2].

* * *

Mais, nous dit Lavater :

Assez chanter les guerres et le sang,
le trépas et les victoires
de ces aïeux dont l'héroïsme
nous a conquis la liberté!
Je frissonne au bruit des armes ;
et pourtant, je saurais mourir à la suisse,
ô Liberté ! pour toi, non seulement dans mes vers,
mais encore sur le champ de bataille[3].

Gardons-nous de sourire : Lavater fut un héros. Sa noble conduite durant les années de la Révolution helvétique, sa déportation, la blessure mortelle qu'il reçut aux portes de Zurich, tout cela nous le prouve. Mais célébrer Mars et les combats n'était point son affaire : citoyen, chrétien, pasteur d'âmes, il sentait lui-même que sa mission devait demeurer toute pacifique. C'est pourquoi aux chants historiques succèdent les chants patriotiques[4].

[1] *Nicolaus von der Flüe*, p. 144, str. 3.
[2] *Der Schwabenkrieg*, p. 163, dernière strophe.
[3] Page 164.
[4] Zweites Buch : *Patriotische Lieder*.

Si les premiers sont médiocres, les seconds sont mauvais. Nous ne ferons guère qu'une exception, et encore : l'« hymne national » que nous avons traduit au début de ce chapitre. Le reste ne vaut guère la peine d'être cité ; bornons-nous à en dégager la « doctrine ».

Remarquons tout d'abord que Lavater a cessé d'imiter Gleim et que ses chants patriotiques sont composés sur des rythmes variés : en seront-ils meilleurs? hélas! non. Et pourtant, le poète considérait, nous l'avons vu, cette seconde partie des *Schweizerlieder* comme la plus importante de son ouvrage. D'où vient donc qu'elle soit inférieure à un tel degré? hâte, fatigue, absence de guide ou de modèle, recrudescence de pathos et de lieux communs? tout cela sans doute.

Un bon Suisse est un bon chrétien, un homme vertueux. Quelles seront donc les vertus publiques et privées dont il aura besoin? comment se montrera-t-il digne de la définition que commente le lied intitulé précisément *Der Schweizer*[1]? La première vertu sera nécessairement le patriotisme[2]. Le patriotisme fédéral, c'est-à-dire l'union intime entre les différents Etats et les différents citoyens de l'Helvétie, la fidélité aux anciens pactes, le respect des traditions ancestrales, la liberté, la paix! Une paix aussi solide que les glaciers, éternelle comme eux[3]; une « paix armée » cependant :

> Lorsque les peuples de l'Europe se font la guerre,
> nous chantons, nous, nos anciennes victoires ;
> nous contemplons, dans le sentiment de notre sécurité,
> les sanglants combats qu'ils se livrent ;
> nous faisons paître le bétail que nous avons engraissé,
> nous labourons tranquillement nos terres
> et, joyeusement, à l'ancienne mode,

[1] Page 169-170.
[2] *Gemeineidsgenössisches Lied*, p. 175 s.
[3] *Ibid.*, p. 177, str. 2 :

> Friede soll in unsern Gränzen
> Lang wie Eisgebürge glänzen, etc.

nous buvons notre lait, nous mangeons notre fromage et notre pain
Union, union, vois : nous nous aimons [de seigle.
et, pacifiquement, nous nous exerçons au maniement des armes[1]....

La force de la Suisse réside donc dans sa neutralité, mais une neutralité prête à se défendre contre les agresseurs. Le pays a besoin de tous ses enfants : que ces derniers renoncent à servir les princes ; qu'ils comprennent enfin qu'il est plus honorable d'être libre que d'acquérir des croix, des grades et des titres sous les drapeaux de l'étranger[2] ! qu'ils comprennent surtout la nécessité impérieuse d'oublier[3] tout ce qui les divise, principalement les dissensions religieuses ; ici, un vigoureux appel à la tolérance : « Nous adorons tous un seul Dieu, le même Dieu, qui nous protège ;... ce Dieu aime la vertu et l'honnêteté, avec ou sans rosaire.... Arrière donc les querelles qui nous ont séparés, déplorons-les amèrement : les montagnes de notre pays sont une haute et imprenable forteresse, mais, ô Frères, nous ne sommes invincibles que par l'union ; tant qu'ils ne se sont point divisés, nos ancêtres ont été tout ce qu'ils ont voulu être[4]. »

Pour réaliser cet idéal, il est tout d'abord nécessaire que le pays soit gouverné par de bons magistrats[5]. Un bon magistrat ne se contente point d'appliquer la loi rigoureusement ; il sait qu'avant tout l'action qu'il doit exercer est une action morale : protéger les faibles, les veuves, les orphelins, poursuivre impitoyablement le vice. Un magistrat suisse méprise la pompe et le luxe et, loin d'habiter un somptueux palais ou de rouler carrosse, il donne, le premier, l'exemple de la simplicité des mœurs. Sous son égide, la République sera heureuse[6]. Une république qui ne connaît ni riches, ni pauvres ; où chacun possède sa maison, son champ de blé et sa vigne ;

[1] *Ibid.*, p. 178, str. 1 et 2. — [2] *Ibid.*, p. 179-180. — [3] *Loblied auf helvetische Eintracht*, p. 183 s. — [4] *Ibid.* ; sens des strophes 4, 6, 7, 8. — [5] *Lied einer schweizerischen Obrigkeit*, p. 191 s. — [6] *Lied einer glücklichen Republik*, p. 199 s.

où il y a de nombreuses écoles, où fleurissent les sciences et les arts; une Salente enfin, — la capitale, sans doute, de l'Arcadie de Gessner. Mais la prospérité d'un Etat ne repose en aucune façon sur les villes : elle repose sur la forte base d'une population avant tout campagnarde ; chantons donc le paysan suisse [1], ce paysan grave et pieux, ce « Socrate rustique » qui adore le Créateur dans la nature ; qui, pour être riche, n'a nul besoin de posséder un trésor ; qui, *mens sana in corpore sano*, se nourrit de cidre, de pain noir, de fromage et de légumes frais !

Et pourtant, ces conditions ne suffisent pas encore. Non, il ne suffit pas d'être uni, d'être bien gouverné, de vivre en paix dans sa demeure et de cultiver ses champs : il faut la pratique constante et régulière des devoirs civiques. Devoirs militaires qui endurcissent le corps, qui confèrent au citoyen, avec un plus grand amour de la patrie et de la liberté, le sentiment de l'ordre et l'esprit de discipline [2]. Devoirs électoraux, le jour où, dans les abbayes, les bourgeois sont appelés à élire les maîtres qui les représenteront au Conseil [3]; le jour où, dans les cantons primitifs, la « landsgemeinde » se rassemble [4]. Toutes ces obligations, c'est avec joie qu'on les doit remplir : un fidèle compagnon se gardera de déserter, par exemple, la salle de banquet où se réunissent, à date fixe, ses combourgeois, ses frères ; avec eux il chantera, avec eux il boira le vin aigre du pays, à la gloire de la République, à la santé du Zunftmeister ; encore aura-t-il soin de ne jamais s'enivrer [5].

[1] *Lied für Schweizerbauern*, p. 209. Ce lied est d'ailleurs détestable.

[2] *Lied für Schweizer, die sich in den Waffen üben*, p. 217 s.; *Lied für Schweizerknaben*, die sich in den Waffen üben, p. 225 s.

[3] *Lied auf den Meistertag* z. Zürich, p. 243 s.

[4] *Lied der demokratischen Kantone* bey ihrer jährlichen Landsgemeine, p. 259 s.

[5] *Republikanisches Trinklied für Bürger zu Zürich*, p. 251 s. Cf. l'amusante remarque du *Vorbericht* (p. 249) : « Damit aber die verschiedenen

Après les vertus publiques, les vertus privées. La simplicité des mœurs, que Lavater recommande particulièrement au beau sexe[1] : « Ah ! mes sœurs, soyez modestes, souvenez-vous que vous êtes des Helvétiennes ; laissez aux Parisiennes corrompues le rouge, la poudre, la houppe[2], les grands chapeaux, les hautes coiffures, toutes ces modes qui changent chaque jour ; allez aux champs sans craindre pour votre teint les ardeurs du soleil et, le soir, près de la lampe, prenez votre quenouille et chantez.... » Mêmes conseils aux jeunes gens, mais sur un ton plus sévère. Il faut ici, à titre de document, traduire quelques vers du *Lied pour le départ d'un jeune Suisse*[3] ; dans ces vers, en effet, nous retrouvons tout Muralt, tout Haller, tout Balthassar, tout le mouvement de réaction contre l'influence française :

Reçois, frère, notre adieu ;
donnons-nous une poignée de mains,
et pars ! voyage comme on doit voyager
dans le pays des Alpes.
Sur la tête fière des monts,
songe au bonheur des profondes vallées :
la liberté qu'aucun jaloux ne nous ravit.
Contemple avec respect la nature ;
sois silencieux sur le champ de bataille ;
ce que là tes pères ont accompli,
frère, médite-le....
Etudie le droit de chaque Etat
qui fait partie de l'Alliance....
. . . .

Gesundheiten, die in diesem Liede angebracht werden, nicht ein Anlass zum unmässigen Gebrauch des Weines seyen, so sollte auf einer Zunft nur ein Becher herumgehen, u. s. w. »

[1] *Lied für Schweizermädchen*, p. 243 s. Ce lied est l'un des plus mauvais du recueil ; Lavater, qui s'en est aperçu, l'attribue prudemment à une jeune Zuricoise (*Vorbericht*, p. 231 s.), mais ce lied est bien de lui : cf. A., p. 76-78.

[2] Cf. l'amusante vignette à la fin du lied.

[3] *Abschiedslied an einen Schweizer, der auf Reisen geht*, p. 276 s.

Ton bon sens de Suisse serait empoisonné
par l'air des monarchies ;
la simplicité des mœurs et le bonheur sont ici
où toute chose les proclame.
Si ta patrie ne te suffit pas,
c'est que tu n'en es pas digne ;
tu n'es pas digne qu'une charrue suisse
te nourrisse en retournant le sol libre !...
Admire les hautes perruques frisées,
les heiduques, les fêtes galantes,
la multitude des barons et des comtes,
la garde-du-corps, les laquais ;
enfonce-toi un chapeau de Paris
profondément sur les yeux ;
fais que chaque goutte de sang suisse
devienne du poison dans ton corps.
. . . .
Nous pleurerons d'abord sur toi, ami,
puis nous te mépriserons ;
...nous nous moquerons tout haut : « Ha !
celui-là qui ne veut plus être Suisse !
regardez cette poupée parisienne
avec ses jambes de danseur ! »

Enfin, ayant rempli tous ses devoirs dans sa propre maison comme sur la place publique, le pieux Helvétien, la conscience tranquille, avant que de s'endormir, adressera une prière d'action de grâces à Dieu : au Dieu fort qui a libéré la patrie du joug des tyrans, au Dieu prudent qui a conduit le peuple helvétien comme autrefois celui d'Israël, au Dieu bon qui a créé la Suisse belle et pour qui, près de la cascade, à l'ombre des rochers, chante la flûte du berger[1] ! Et, de son côté, Lavater, ministre du saint Evangile, remerciera le Seigneur de lui avoir aidé à faire du bien à son pays et aux hommes[2].

[1] *Gebethlied eines Schweizers*, p. 296 s. Cf. ces jolis vers de la p. 300 :
...Am Silberbach
Danke Dir des Schäfers Flöte,
Und sein Felsen dank' ihr nach ! (all. à l'écho).

[2] *Lied eines schweizerischen Geistlichen*, p. 265 s.

* * *

Tels sont les *Schweizerlieder*. Œuvre médiocre d'un homme bien intentionné ; œuvre, aujourd'hui à peu près illisible, où l'on retrouve des sentiments et surtout une conception de l'histoire qui nous semblent bien ridicules. Néanmoins, les *Chants suisses* ont une importance historique considérable : première manifestation d'un esprit qui est, en somme, le nôtre, ils nous permettent, d'une manière plus précise encore que les *Idylles* de Gessner, de définir la « sensibilité helvétique », cette variété peu connue de la sensibilité du XVIIIe siècle.

En outre, ils ont répondu exactement à ce que l'on attendait d'eux avec tant d'impatience. De là le prodigieux succès du livre. Plus que les *Alpes*, plus que les *Idylles*, les *Schweizerlieder* de Lavater furent, en Suisse, l'ouvrage populaire par excellence. Zimmermann nous raconte, dans un passage célèbre de son ouvrage sur la solitude [1], que des pères conduisaient leurs enfants jusqu'à la chapelle de Tell pour leur faire chanter sur place les couplets consacrés au héros national. Aussi bien, pour Zimmermann comme pour Sulzer [2], Lavater est-il un grand poète.

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait fait école. Tout d'abord, son livre eut cinq éditions, en outre il fut mis en musique par le curé Schmidlin et, plus tard, par J.-H. Egli [3]. Ce fut à Zurich, en 1787, que l'on publia les *Chants suisses par différents auteurs* [4], « seconde partie des Chants suisses de Monsieur Lavater ». On y trouve les vers plus ou moins médiocres de

[1] *Ueber die Einsamkeit*, 3 part., p. 427 s.

[2] *Allgemeine Theorie der schönen Künste*, art. Lied.

[3] Ce recueil de mélodies parut successivement en 1769, 1770, 1775, 1786, 1796. Sans compter de très nombreuses édit. complémentaires et les lieds mis isolément en musique; cf. A., p. 98 et note 1.

[4] *Schweizerlieder* von verschiedenen Verfassern als ein zweiter Theil zu Herrn Lavaters Schweizerliedern. Zurich, Bürckli, 1787.

disciples plus ou moins notoires : le recteur J.-J. Altdorffer, Salis-Seewis, W. Huber, F. Nüscheler, le Toggenbourgeois Am Bühl, J. Luthi, de Soleure, J.-J. Hegner, de Winterthour, Armbruster, et d'autres à leur suite; la même année 1787, ce nouveau recueil fut réédité avec des mélodies de J.-H. Egli. A la fin du XVIIIe siècle, d'ailleurs, le genre encombre toutes les anthologies et tous les périodiques. Il n'est pas un étudiant, pas un pasteur de village qui ne se croit obligé de célébrer, avec ou sans musique, la nature, la liberté, les héros. Tout cela manque de variété, tout cela est fort médiocre, mais le mouvement se prolonge jusque bien avant dans le XIXe siècle : les *Roses des Alpes* [1], dont les jolis petits recueils parurent de 1811 à 1833, contiennent encore un très grand nombre de « Schweizerlieder », mais — à part quelques chansons en dialecte — l'inspiration patriotique achève de dégénérer.

En Suisse romande, le livre de Lavater ne passa point inaperçu. En 1769 le *Journal helvétique* de Neuchâtel lui consacra un long article [2]. Et Lavater trouva un disciple de plus, un traducteur, en la personne de l'honnête doyen Bridel [3].

III

Nous avons dit, en somme, beaucoup de mal de la poésie de Lavater ; pour conclure, nous voudrions en dire, autant que possible, un peu de bien. A la vérité, la chose est difficile. Lavater, certes, possédait quelques-unes des qualités indispensables au poète : l'imagination, l'ardeur, l'enthousiasme, la foi, la sensibilité, l'amour de la nature. En revanche, on remarque dans toutes ses œuvres une absence complète et

[1] *Alpenrosen,* ein Schweizer-Almanach, etc., Berne, Leipzig, Aarau, 23 vol.

[2] Page 267-273.

[3] Cf. notre *Doyen Bridel*, p. 315-318.

de méthode et d'art. En vers ou en prose, il écrit avec une abondance presque maladive. Il ne se corrige jamais. Il est un mystique. Il est ce que les Allemands nomment un « Schwärmer »: il a donc été victime d'une illusion lorsqu'il s'est cru un nouveau Gleim, car il est avant tout un lyrique religieux. Les *Schweizerlieder* demeurent une exception dans l'ensemble de ses ouvrages. Il a débuté, en 1765, par mettre des psaumes en vers ; le dernier livre qui porte son nom est un recueil de cantiques, publié en 1817, seize ans après sa mort [1].

C'est donc dans ses poésies lyriques que nous avons le plus de chance de découvrir, sinon des chefs-d'œuvre, du moins quelques pièces intéressantes. Mais celles-ci, hélas! sont bien peu nombreuses. Lavater, le pasteur Lavater, s'est servi de la rime comme d'un moyen de propagande : il a composé des chants pour son Eglise, des cantates pour des jours de fête, des « morceaux détachés » pour toutes les circonstances de la vie, des couplets pour tout le monde. En vers, il consolait les affligés, encourageait les faibles ; en vers, il prêchait ; en vers, il épanchait ses propres sentiments de dévotion ou de tristesse [2]. Ces nombreux recueils : le *Cœur humain*, les *Poésies rimées*, les *Chants chrétiens* [3], ont tous l'apparence extérieure des livres de prières. Cela fait grand honneur à la personne même de l'écrivain, mais cela condamne sa poésie.

Pourtant, il arrive parfois à Lavater d'atteindre au véritable lyrisme, mais c'est à la condition d'être bref.

[1] *Auserlesene Psalmen* in Reime gebracht. Zurich, Bürkli, 1765 ; *Zwey hundert christliche Lieder*, Zurich, Orell-Fuessli, 1817. C'est le recueil complet des lieds religieux que Lavater a publiés partiellement dans différents recueils et qu'il a composés principalement entre 1771-1780.

[2] Cf. principalement les recueils suivants : *Neue Sammlung* geistlicher Lieder und Reimen. Zurich, Orell, Gessner, Fuessli & Cie, 1782 ; *J.-C. Lavaters vermischte gereimte Gedichte* vom Jahr 1766 *bis* 1785. Für Freunde des Verfassers. Winterthur, Steiner, 1785.

[3] *Das menschliche Herz* (1789) ; *Gereimte Ged.: Zwey hundert christl. Lieder ;* cf. les préfaces.

Ainsi, dans le recueil intitulé *Poésies*, deux odes : la *Présence de Dieu* et *Maria Einsideln*[1]. Par l'élévation de la pensée, la profondeur de l'expression et l'harmonie du rythme, voilà bien de vraies « méditations » qui font songer à Lamartine! Mais Lavater n'a, par tempérament, jamais eu la patience de « faire court ». Son mysticisme exalté donne à ses vers qui s'entassent sans ordre les uns sur les autres l'incohérence des divagations. Voici en quels termes il s'adresse à Dieu dans sa *Prière à l'infini*[2] :

Tu es mien, tu es mon père ;
Infini, Infini :
toi qui es si loin qu'on ne peut te mesurer;
toi qui es si près qu'on ne peut t'exprimer ;
toi, Père sur toutes choses,
toi, Père en nous tous ! par nous tous !
toi, le Premier jamais atteint ;
toi, le Dernier inaccessible ;
toi, que l'on ne peut concevoir :
toi qui es sans nom ;
toi, l'éternellement Unique :
Jéhovah ! vie de toutes les vies, etc.

Par ailleurs, ce sont toujours les mêmes fautes de goût, les mêmes bizarreries, la même monotonie insupportable.

* * *

Analysons maintenant le sentiment de la nature qui joue un grand rôle dans la poésie de Lavater.

La nature n'est point pour Lavater « une fin en soi » ; elle n'est encore qu'un thème à effusions lyriques, ou plutôt religieuses. Mais il y cherche déjà bien autre chose que des

[1] *Poesieen*. Den Freunden des Verfassers gewiedmet. Leipzig, Weidmann, 2 vol. 1781. *Gottes Nähe*, p. 36-37, t. I. *Maria Einsideln* (1773), t. I, p. 257-58.

[2] *Anbethung des Unendlichen* (1770). *Poesieen*, I, livre 1. Dans le même genre : *Litaney* (1780), t. I, 12.

plaisirs anacréontiques, comme Opitz ou les poètes français, ou que des phénomènes scientifiques comme Haller : il éprouve pour elle un véritable amour ! Comment en pourrait-il être autrement pour un homme qui croyait avec tant de fermeté à l'union intime de la matière et de l'esprit? Le pieux Lavater était sur le droit chemin du panthéisme,... il ne l'a jamais remarqué.

Donc, le spectacle du monde et surtout de la nature alpestre le ravit d'enthousiasme, mais il n'a su que balbutier son ravissement !

Wie herrlich, herrlich, herrlich schön,
Herr Gott, ist deine Welt [1] !

Il est vrai de dire qu'il disposait d'une langue particulièrement riche en épithètes admiratives....

Il y a mieux pourtant : dans le dernier recueil de cantiques, par exemple, les lieds intitulés *Soleil levant*, *Soleil couchant*, *Chant d'été* [2]. On y entrevoit de paisibles paysages : « la montagne, la forêt, les champs vastes ; » plus près, ce sont « des prés, des arbres, des vignes qui s'élèvent dans leur splendeur » ; « la campagne rit et pousse des cris de joie vers Dieu » ; le soleil, quand vient le soir, « s'abaisse sur la marge dorée de la montagne, et le pays et le village sont tout rouges. » De légères teintes, de fugitives images : rien qui puisse distraire la dévotion, assez cependant pour lui donner toute sa poésie.

Les deux volumes publiés en 1781 [3] contiennent les stances, jadis célèbres, sur la *Chute du Rhin :* stances écrites, paraît-il, au château de Laufen, en face de la cascade. Ce tableau a donc

[1] *Die Natur im Schweizerlande :* Neue Zugabe z. d. Schweizerliedern, p. 336 de l'éd. 1788.

[2] *Zwey hundert christl. Lieder: Die aufgehende Sonne*, 330-331 ; *Die untergehende Sonne*, 336-37 ; *Sommerlied*, 348-349.

[3] *Poesieen :* Der Rheinfall bey Schaffhausen. Unten am Schlosse Laufen, nach der Natur, den 1. Juli 1771, t. I, p. 259-60.

été fait « d'après nature », nous assure Lavater. On ne le dirait guère, car le poète est bien trop impressionné pour décrire ; les épithètes, les exclamations, les verbes sonores, les comparaisons les plus déconcertantes se précipitent sans ordre ; évidemment, le fracas du fleuve lui a porté au cerveau. Versification, langue et style sont, du reste, du pur Klopstock.

Dans le même volume, nous découvrons, en revanche, le chef-d'œuvre de Lavater. Il est intitulé *Matin d'automne*[1]. En détacher un fragment serait le déflorer : nous nous contenterons de l'analyser le mieux possible.

Le petit jour point ; le poète s'éveille. Comme la fenêtre est entr'ouverte, il peut discerner le clocher d'une église qui s'estompe dans la brume, et les ceps d'une vigne prochaine. Un moissonneur passe sur la route, le râteau à l'épaule. Puis une cloche sonne. Le brouillard se dissipe ; on voit un lac sur lequel court en frémissant la lumière de l'aube. Une petite mouche bourdonne contre la vitre. Le soleil va se lever. Une chandelle achève de se consumer sur la table. La mouche bourdonne toujours dans la chambre encore noire ; elle se tait, elle recommence. Et le poète se sent tout joyeux de l'aurore, du paysage qui se dessine, de la cloche qui tinte et de l'insecte qui bourdonne. Il remercie Dieu de toute cette vie, de toutes ces beautés, des grâces sans nombre qu'Il accorde, à lui, mortel, comme à l'humble insecte, et il s'attendrit.... Tel est ce poème, tableau en clair-obscur ; de longs hexamètres s'enchaînent, composés de mots qui ne font pas de bruit. Le rappel des mêmes expressions : « der werdende Tag », « der herbstliche Tag », « die Flamme des Lichts », lui donne l'harmonie pénétrante d'une mélopée. Etrange composition, en vérité, symbolique, mystique, sans analogue dans toute la poésie du siècle....

Malheureusement, Lavater, qui voit et qui sent la nature,

[1] *Der herbstliche Morgen*. Erlenbach 1778. *Poesieen*, I, p. 250 s.

ne sait pas la peindre. Dans le même recueil, l'*Orage*[1] est, à ce point de vue, significatif : ce sont deux descriptions, deux tableaux dans le même cadre. Le premier de ces tableaux est « champêtre » : c'est la tempête qui surprend en plein travail les moissonneurs, — estampe coloriée dans le style de Freudenberg ; l'autre, en revanche, — l'ouragan sur un lac, — fait songer à une marine de Vernet, l'*Ecueil dangereux*, par exemple.

* * *

Les deux derniers poèmes que nous venons d'analyser, révèlent un changement profond dans l'âme de Lavater. Nous sommes loin du lyrisme guerrier et républicain, des apostrophes virulentes des *Schweizerlieder* ; le vers lui-même s'est adouci, édulcoré, il a gagné parfois en harmonie et en simplicité ce qu'il a perdu souvent en force. C'est que le fougueux Helvétien de Schinznach, l'admirateur de Rousseau, l'ennemi de tous les tyrans a, peu à peu, cédé la place au chrétien, à l'évangéliste, à l'apôtre. Lavater ne s'est point transformé, il ne s'est point démenti : il a évolué au contact de la vie et des hommes.

Les *Schweizerlieder*, avons-nous dit, nous aident à définir la sensibilité particulière aux patriotes de Schinznach ; parallèlement, le *Cœur humain*[2] nous aide à définir celle d'un Suisse allemand et protestant à la fin du XVIIIe siècle.

Le *Cœur humain* a toujours été l'ouvrage chéri de son auteur[3]. Ce poème, — car c'est une sorte de poème didactique, — fut écrit en 1788, à la prière du prince Edouard d'Angleterre. Ce dernier, passant à Zurich, alla rendre visite à

[1] *Das Gewitter*. Ein Gemählde nach der Natur. Oberried, den 10 Jul. 1771. *Poesieen*, I, 254 s.

[2] *Das menschliche Herz*. Sechs Gesänge. Sans autres indications.

[3] Cf. la préface *An Freunde* : « Nachstehendes Gedicht,... das Liebste meiner Werke, ein Schosskind meines Herzens. »

Lavater et lui demanda quelque manuscrit qu'il pût rapporter à la reine Charlotte, sa mère. Le poète se mit au travail.... Le livre fut imprimé en 1789, mais au seul usage de la souveraine — à qui, d'ailleurs, il est dédié, — et des amis de Lavater [1]. C'est un joli petit volume d'environ deux cents pages [2]. Il fut réédité et livré, cette fois-ci, au public, en 1798, par les soins de la maison Orell-Füssli.

Le *Cœur humain* est en six chants. Reconnaissons qu'il est mieux écrit que les autres poèmes ; convenons, en revanche, que, lui aussi, est d'une lecture pénible : c'est la faute du genre, mais aussi de l'écrivain. Lavater s'abandonne à son inspiration : il ne craint pas de se répéter constamment ; il abuse, comme par le passé, des exclamations et des mots composés les plus bizarres. Il n'a aucun plan, sinon celui de « faire du bien », d'édifier. Mais le *Cœur humain*, c'est tout le cœur de Lavater. En ce sens, l'ouvrage est d'un intérêt psychologique de premier ordre.

Le cœur humain est innombrable et mystérieux. « Il est plus de sentiers en lui, et de sommets, et d'abîmes, que sur tout le globe. Il renferme plus de rivières et de ruisseaux que tu n'en montres ou n'en caches, ô Terre couverte d'arbres ! Il a plus de méandres que tous les fleuves qui, sortis des lointaines solitudes, roulent à travers les pays, les vallées et les champs [3]. » Le cœur humain, c'est tout l'homme, c'est le monde, c'est Dieu lui-même ! Et, d'un beau geste, Lavater, l'optimiste, écarte le cœur corrompu, qu'il ne veut voir ni connaître, pour ne célébrer que le cœur pur et plein de bonté.

Lavater ne croit donc, ni à la raison, ni à l'intelligence, mais au sentiment. « Ce qui n'est pas senti, n'existe pas [4]. » Or, le cœur sent, comprend et contient tout. De lui, toutes les vertus procèdent. Il est originellement bon, car la

[1] Cf. la dédicace, à la suite de la préface.
[2] Exactement 251. — [3] Ch. I, vers 35 s. — [4] I, vers 551.

nature crée tous les êtres dans un état de sainteté et d'innocence[1]; il est fait pour aimer, car tout est amour : « O cœur de l'homme, fait pour la joie de l'homme[2] !... Le cœur bon et pur est toujours joyeux ; ce qui est humain est joyeux et bon[3].... Là où le sentiment, l'amour et la bonté demeurent, là vit la vie éternelle[4], » car « l'existence véritable, c'est l'amour[5], » et « il n'y a de ciel que pour l'amour, pour la bonté[6]. »

On voit clairement en quoi consiste la philosophie entièrement subjective de Lavater : ce n'est pas une doctrine, ni une méthode, mais un *sentiment*. Comme Jean-Jacques, il affirme donc la bonté originelle de l'homme, mais pour d'autres raisons : parce qu'il est bon lui-même, parce qu'il aime les hommes, parce qu'il aime, cherche et trouve Dieu. Entre Dieu et l'homme, Dieu et Lavater, il n'y a pas d'intermédiaire : non, pas même la nature !

Tout est religion pour lui, puisqu'il retrouve Dieu partout : dans le cœur de l'homme comme dans le cœur plus vaste de la patrie. « O cœur humain, qui ne t'adore, lorsqu'il te voit dans l'œil d'un patriote[7] ! » Ces deux vers, qui sont bien mauvais, — il faut s'habituer à la phraséologie très spéciale de Lavater, — précèdent une définition du patriotisme qui est en quelque sorte la morale des *Schweizerlieder :* L'homme est fait pour aimer l'homme ; certes, pour manifester cet amour, il y a les œuvres de charité, la vie de famille, les petites circonstances de tous les jours, ou les rares et grandes occasions qui font le héros. Mais, seul, le patriotisme nous oblige à aimer constamment notre prochain, à nous dévouer pour lui, à désirer pour lui les biens essentiels, la liberté surtout. « Ce noble sentiment transforme mille êtres en un seul.... Au patriote, le plus humble de ses conci-

[1] Ch. II. vers 1 s. — [2] II, 128. — [3] II, 102. — [4] II, 151-153. — [5] III, 513.
[6] II. 154 — [7] V, 374-375.

toyens est sacré, car il fait partie de l'ensemble.... L'amour de la patrie élève l'homme au-dessus des rois, au rang des dieux, car il couronne son front du véritable diadème de l'humanité [1]. » Lavater chérit, en effet, la Suisse pour mieux chérir la terre entière. En lui donc se résument, à la fois, le protestant « sensible » et biblique, le « philosophe », le disciple de Rousseau, le théophilanthrope, l'Helvétien d'Olten : tout le XVIII[e] siècle.

* * *

On voit donc que, poète médiocre, mauvais poète, Lavater n'en occupe pas moins une place importante dans l'Ecole suisse : il représente, jaillies d'une même âme, l'inspiration patriotique et l'inspiration religieuse.

[1] V, 581 s.

CHAPITRE XIX

Jean-Gaudence de Salis-Seewis, gentilhomme, officier et poète.

L'histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle est un peu, elle-même, l'histoire de la société. Toute une époque et tout un milieu s'incarnent en Bodmer et en Breitinger ; Gessner est un bourgeois de Zurich, il a les mœurs, l'humeur et la culture de sa caste ; l'esprit du patriciat de Berne se résume dans l'esprit de Haller ; en étudiant Bridel, nous avons étudié le petit monde de Lausanne ; en outre, le bon doyen de Montreux est, avec Lavater, le porte-parole de cet « helvétisme » conçu à Schinznach, le 3 mai 1761. Et tout Genève est dans Rousseau.

Mais Bridel et surtout Rousseau sortent du peuple et demeurent très proches du peuple ; Haller et les Zuricois sont, eux, des citadins. L'image de la société suisse au XVIIIe siècle n'est donc pas complète : il nous manque le représentant de la haute aristocratie militaire, du « corps de noblesse » formé par les services étrangers. Ce représentant, c'est Salis-Seewis.

I

Le gentilhomme des Ligues grisonnes, Jean-Gaudence, baron de Salis-Seewis [1], des comtes de Salis, landamman et colonel, n'aimait guère à passer pour poète. Certes, ce n'était

[1] Cf. l'étude très complète de M. Ad. Frey : *J. Gaudenz von Salis-Seewis*. Frauenfeld, 1889.

point fausse honte, mais il se considérait comme un homme d'épée et de robe, comme un patriote aussi pour qui de rares et studieux loisirs consacrés aux Muses n'étaient que d'heureux accidents au cours de l'existence. Quand, par exemple, on sollicitait sa collaboration pour le recueil intitulé *Alpenrosen*, il répondait modestement : « Le nom de poète dans toute la force du terme, je ne le mérite pas ; » et lorsque le célèbre Henri Zschokke s'avisait de louer ses œuvres, il lui renvoyait ses éloges : « Hélas ! je ne suis pas un poète ! Voyez *Le tombeau :* je n'ai su composer que des variations sur ma première strophe [1]. »

Et pourtant, c'est un vrai poète : ses meilleurs vers sont restés, aujourd'hui encore, aussi frais que s'ils étaient éclos d'hier. Seulement, — sa vie et son œuvre elles-mêmes le démontrent, — il n'était pas un écrivain de métier et ne peut être jugé comme tel. Une seule dédicace a dû lui causer quelque joie : les vers que lui avait adressés jadis le vieux Pfeffel (1736-1809), le fabuliste aveugle de Colmar ; des vers idylliques et guerriers, et patriotiques, où le poète-soldat se reconnaissait avec fierté :

Tu vis, ami, replié sur toi-même,
fidèle à la Sagesse et aux Muses....
Au trône des rois, tu prêtes, pareil à tes vaillants ancêtres,
la valeur de ton bras ; mais, comme eux,
tu sais que sous les étendards d'un monarque
mûrit le héros des Républiques ;
et si la trompette éclatante
t'appelle au champ de bataille,
tu prends, avec ton glaive, ta flûte dans ta tente,...
et ton fidèle cheval blanc, Pégase,
te ramène dans le sein de tes Alpes [2].

[1] Cf. l'introd., par Ad. Frey, aux poésies de Salis (coll. Kürschner, vol. 41, II), p. 211. *Das Grab*, même ouvrage, p. 272. *Alpenrosen. Ein Schweizer-Almanach.* Berne, Aarau, Leipzig, 1811-1833.

[2] Der Rubin, an den Freiherrn von Salis-Seewis. *Musenalmanach für 1790.* Hambourg, p. 68 s. Cit. par Frey, éd. Kürschner, introd., p. 219-220.

Voici, en effet, la plus grande qualité de Salis : il est ce qu'il est, sans effort, sans contrainte, sans gaucherie. Avec un naturel extrême, il parle, songe, se promène, sourit ou s'attriste. Sa poésie peut nous sembler souvent, aujourd'hui, bien insuffisante et bien vieillotte. Malgré tout, il représente une partie ignorée, ou du moins mal connue, de ce petit monde qu'est la Suisse : même à côté des barons de Haller et de Bonstetten, c'est un paradoxe que ce gentilhomme décoré de tant de titres, ce capitaine à catogan revêtu d'un si bel uniforme, et qui aime pourtant de toutes ses forces son rustique pays de montagnards républicains. Ce sont les « services étrangers » et le « heimweh » qui ont fait de Salis un poète.

Et cependant, le sort ne lui a point donné comme berceau l'un de ces manoirs que rien, sauf la girouette, ne distingue d'une ferme ; il ne l'a pas fait naître dans l'une de ces aristocraties municipales qui se contentent de régner sur une petite ville. Il n'y a aucun atavisme populaire en l'héroïque lignée du poète. Sa maison est d'origine féodale et remonte, sinon au xe, du moins au XIIIe siècle ; toute une série d'illustrations militaires n'a cessé de l'auréoler d'une gloire quasi-princière : chevaliers, généraux, maréchaux de camp français ou espagnols, feldmaréchaux autrichiens, colonels de régiments suisses, comtes par la grâce de Louis XV et comtes du Saint-Empire, les Salis sont déjà, au XVIIIe siècle, ce qu'on appelle une « grande race[1] ». Cependant, Jean-Gaudence ne nous parle jamais de ses ancêtres et, s'il décrit ses domaines, il le fait comme un fermier qui guiderait lui-même la charrue

[1] Les Salis sont, avec les Travers et les Planta, l'une des trois maisons qui régnèrent pour ainsi dire sur la Rhétie : en 1783, ils avaient même offert aux Ligues de leur acheter la Valteline. Rappelons un dicton romanche : *La furtga grischuna ei fatga d'ina planta de salich cun in travers* ; la potence des Grisons est faite d'une plante (Planta) de saule (Salis) avec une traverse (Travers). »

dans les sillons. Sous ce rapport, l'influence directe de sa famille, avec laquelle ses idées avancées le mirent vite en désaccord, fut plutôt nulle ou peut être envisagée comme telle. Mais l'ascendance de Salis est intéressante à un autre point de vue :

La maison de Salis n'est point d'origine allemande, mais bien latine, rhétique. La légende la fait sortir de l'Etrurie avec les Planta, comtes de l'Engadine au XIe siècle. Son nom, — *Salich*, *de Salicibus*, — ses armes parlantes : un saule de sinople sur champ d'or, son berceau : le val Bregaglia ou le val d'Avers, ses premiers domaines : Castelaccio, Soglio, Samaden, Seewis, — tout cela l'enracine profondément dans le sol de la pure race rhéto-romane qu'elle symbolise et dont le dialecte est une langue issue du latin comme le français, le provençal, le catalan, l'espagnol, le roumain.

Ces origines latines, cette ascendance aristocratique ont, semble-t-il, exercé quelque influence sur la poésie de Jean-Gaudence. Il y a, en effet, dans cette poésie, une distinction et une élégance qui révèlent bien le gentilhomme, l'officier au service de France. Chez lui, nulle de ces vulgarités bourgeoises qui nous frappent dans Gessner. Il ne se pique ni de lettres, ni d'esprit. En outre, son style est toujours d'une clarté parfaite. Dans ses vers, on trouve bien rarement ces tirades et ces épithètes obscures qui alourdissent parfois les œuvres d'un Schiller ou d'un Gœthe. Il évite les longues périodes chargées de mots composés et d'incidentes : il aime les phrases courtes et l'ordre logique dans les termes. Il n'abuse jamais, comme le font si volontiers les Allemands en général et Lavater en particulier, des exclamations et des formules admiratives. Il décrit plus qu'il ne s'extasie et il découvre des images dans les sujets les plus abstraits, les plus philosophiques. En un mot, Salis, — comme d'autres poètes suisses contemporains : Conrad-Ferdinand Meyer et Spitteler, par exemple, — est l'homme d'un pays où le monde germanique

entre en contact perpétuel, dans le sol et dans l'histoire, avec la latinité.

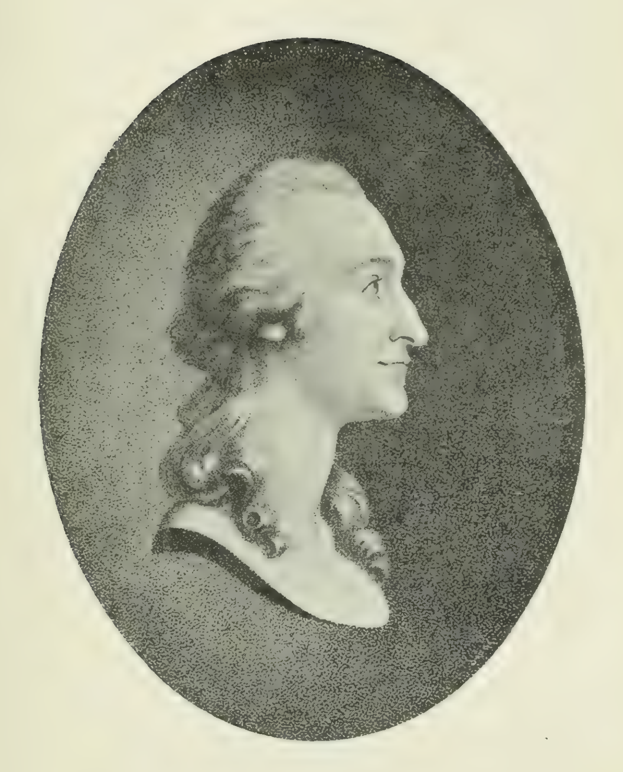
* * *

Il y a, dans les vers de Salis, une autre qualité encore : la sincérité, la vie. Ils sont donc vécus et sentis, et ils exigent, pour être bien compris, un résumé rapide de l'existence mouvementée du poète.

Jean-Gaudence de Salis-Seewis naquit, le 26 décembre 1762, au château de Bothmar, près Malans, dans le pays des Ligues grisonnes. Au pied de l'Augstenberg, un contrefort du Falknis, le château de Malans dresse, dans la verdure de vieux arbres, ses façades d'une blancheur éclatante, et la coupole de sa tour, et les cheminées de ses larges toits. Quelle différence avec le « Schneegeli » du patriarche Bodmer, ou le Hasli de Haller, ou la maison forestière et le jardin potager du Théocrite zuricois ! A Bothmar, on se sentait chez de grands seigneurs.

De grands seigneurs, ils l'étaient bien, les maîtres de céans ! Jean-Gaudence (1708-1777), l'aïeul du poète, avait été créé comte, le 1er février 1776, par Louis XV. La devise de la famille : *pro fructibus arma*, s'appliquait d'ailleurs admirablement au père même de notre Salis, Jean-Ulric (1740-1815). C'était l'un des plus riches propriétaires de la Rhétie et il avait à cœur la prospérité de sa famille. Homme intègre et rigide, il aimait ses enfants, mais il n'entendait point qu'on lui résistât, il était bon et juste pour ses fermiers et pour ses sujets, mais il tenait à ses privilèges. Il avait servi en France, comme officier, dans le régiment des Gardes, et il avait eu comme précepteur le fameux philosophe et géomètre Lambert, de Mulhouse (1728-1771), l'un des « Suisses de Berlin », l'auteur du *Traité des comètes :* c'est dire que Jean-Ulric n'était point dépourvu de haute culture[1].

[1] Cf. Frey : *J. G. von Salis-Seewis*, chap. I.



J. G. SALIS

L'enfance de Salis se passa, l'été à la campagne, l'hiver à Coire, la petite capitale des Ligues. Nous n'en savons guère que ce que les vers veulent bien nous en raconter. Jean-Gaudence a pêché dans les lacs et dans les ruisseaux, il est allé à la cueillette des fruits, il a couru les champs et surtout il a joué avec les petites filles [1]. Plus tard, il a pris une part assez active aux plaisirs auxquels se livrait l'aristocratie locale : soupers, danses, parties de traîneau et, malheureusement aussi, parties de cartes [2]. Son éducation fut donc celle qu'on donnait généralement alors aux jeunes patriciens suisses : tout d'abord, des précepteurs à la maison, puis, en 1778, un séjour à Lausanne, en compagnie de quelque mentor, afin d'apprendre le français. A Lausanne, il fréquenta chez le bailli bernois, il alla « dans le monde », il s'éprit d'une belle flamme pour une jeune Vaudoise, Marianne Porta. En 1779, ayant obtenu un brevet d'enseigne au régiment des Gardes, il partit pour Paris [3].

Jusqu'en 1792, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution, Jean-Gaudence vécut la vie un peu étroite et monotone de tout jeune officier. A cette différence près qu'il ne s'adonna ni au jeu, ni à la débauche. Il était beau, il avait une figure intéressante et noble : il dédaigna toujours des succès trop faciles ; doux, timide et sentimental, il sortait peu et rêvait beaucoup. « Avoir une femme pour amie, dit-il, doit être un paradis pour celui qui possède ce bonheur.... Cela me serait d'un grand secours dans mes accès de misanthropie,... mais je suis trop sensible [4]. » Paris, sa société, sa littérature ne l'enthousiasmaient guère ; il regardait sans cesse vers l'Allemagne et vers la Suisse. D'ailleurs, ses devoirs militaires ne lui prenaient pas beaucoup de temps : en 1788, d'assez longues et pénibles manœuvres près de Saint-Omer [5] ; trois ans aupara-

[1] Cf. *Die Kinderzeit*, poésies, éd. Frey, p. 276. — [2] Cf. Frey, *J. G. von Salis-Seewis*, chap. I, p. 4. — [3] *Op. cit.*, p. 7-11. — [4] *Op. cit.*, p. 46. — [5] *Op. cit.*, p. 52 s.

vant, en octobre 1785, un service d'honneur à Fontainebleau où la cour se trouvait alors et où il fut remarqué par la reine Marie-Antoinette [1]. En 1786, il quitta le régiment des Gardes pour entrer comme capitaine dans celui de Salis-Samade, en garnison à Arras [2]. Toutes les années, il obtenait des congés de plusieurs mois qui lui permettaient de rentrer au pays : ces allées et venues furent autant de prétextes à de nombreux voyages et à des séjours en Hollande, en Allemagne, à Zurich. En novembre 1787, alors qu'il se trouvait au château de Bothmar, il s'éprit de celle qui sera, mais beaucoup plus tard, en 1793 seulement, sa femme [3] : — Ursina Pestaluz ou Pestalozzi, fille d'un colonel et voisin de campagne ; — Ursina, c'est la Bérénice de ses vers, elle avait les cheveux blonds. Les amours des jeunes gens furent longtemps contrariées par le père de Jean-Gaudence, lequel rêvait pour son fils un plus riche mariage.

Les loisirs que lui laissent sa vie d'officier et ses fréquents voyages, Salis, pour parler comme son temps, les consacre donc tout entiers aux Muses. L'éducation qu'il a reçue ne l'a point préparé à la carrière des lettres : il la complète par des lectures. En 1782, il scande ses premiers vers. En 1786, il publie dans l'*Almanach des Muses* une « Chanson de mai » : cette pièce porte, en effet, la date du 28 mai 1782 [4]. En 1783, à Paris, entre deux exercices au Champ de Mars, durant des heures de mélancolie, ou pendant une convalescence, il écrit *Le tombeau*, *Après une maladie*, *La mélancolie du soir* [5]. Le reste du temps, il lit, non des ouvrages français, mais des auteurs allemands : Klopstock, et Goethe, — le Goethe romantique de *Werther* et de *Goetz*, pour lequel, dès son séjour à Lausanne, il s'est pris d'un bel en-

[1] Frey, p. 25. — [2] *Ibid.*, chap. III. — [3] *Ibid.*, chap. IV, VI, XIV. — [4] Frey, p. 16 (ce *Mailied* se trouve dans l'éd. de Kürschner, p. 334-335). — [5] Edition Kürschner, 272, 335, 256.

thousiasme [1]. Il remporte d'ailleurs très vite de petits succès : en 1785, par exemple, il a le plaisir de se voir imprimé dans le *Musée suisse* et dans l'*Almanach de Leipzig* où quelques-uns de ses vers paraissent même accompagnés de musique [2]. C'est également en 1785 qu'il compose ses deux chefs-d'œuvre : *L'élégie à ma patrie* et le lied célèbre « Traute Heimat meiner Lieben [3] ». De 1786 date l'*Elégie au repos* [4]. La même année, il achète les *Pensées de Pascal*, « ce philosophe chrétien, profond dans son humilité, sublime dans sa foi, croyant aux miracles et aux mystères, plein de méfiance à l'égard de sa propre raison [5] ». De fait, parmi les écrivains de langue française, un seul exerça sur lui une profonde influence : Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire, à tout prendre, un Suisse encore. En 1786, Jean-Gaudence se rend à Ermenonville comme on va en pèlerinage [6].

En 1785, il fait à Zurich la connaissance de Fuessli, l'historien, le directeur du *Musée suisse* : il est présenté à Lavater, — qui lui déplaît au premier abord, — et à Gessner pour lequel il éprouvera toujours une admiration sans bornes [7]. En 1790, durant son long séjour dans les Pays-Bas et en Allemagne, il dîne, à Weimar, avec Goethe, Wieland, Herder ; à Iéna, il rencontre Schiller qui lui déplut, parce qu'il a eu le malheur de parler sans bienveillance des Suisses [8]. Enfin, honneur suprême, ses poèmes le mettent en correspondance avec le grand Klopstock lui-même.

C'est le 13 janvier 1788 que le poète élégiaque Frédéric Matthisson (1761-1831), alors en séjour à Nyon chez le bailli bernois Charles-Victor de Bonstetten, écrit à Salis une lettre, début d'une longue, tendre et célèbre amitié [9]. Matthisson

[1] Cf. Frey, p. 8 : « Schwärmerisch liebte ich Goethes Schriften ». — [2] Frey, p. 20. — [3] Ed. Kürschner, p. 256 et 268. — [4] *Ibid.*, p. 270. — [5] Frey, p. 41. — [6] *Ibid.*, p. 33-34. — [7] Ibid., p. 24. — [8] *Ibid.*, p. 87-89. — [9] On trouvera cette lettre dans la biographie de Salis, par M. Frey, p. 50.

et Salis, l'histoire de la littérature allemande ne séparera plus désormais ces deux noms. Mais le caractère du baron grison ressemble fort peu à celui de son alter ego : autant Jean-Gaudence est réservé, désintéressé, dédaigneux des succès et des honneurs, autant Matthisson est expansif, vibrant, prêt à se livrer à n'importe qui, autant il recherche la gloire, les décorations et les titres : de fait il parvient à se faire anoblir par le roi Frédéric I[er] de Wurtemberg, tandis que Salis, démocrate convaincu, n'hésite point, durant la révolution helvétique, à renoncer à la particule. Mais si les hommes diffèrent, les œuvres se ressemblent : Salis et Matthisson sont deux élégiaques ; ils procèdent des mêmes maîtres : Klopstock, les Anglais, Hœlty, Gessner ; ils traitent les mêmes sujets de la même manière. Ils cultivent la mélancolie, les images funèbres ; ils célèbrent le printemps et l'automne, le crépuscule du matin et du soir. Matthisson est, comme écrivain, supérieur à Salis ; en revanche, celui-ci l'emporte par un sentiment plus profond et plus sincère, un art de peindre plus sobre et plus près de la nature. L'un est mondain, l'autre aime la solitude. Matthisson est, d'ailleurs, l'un des écrivains allemands qui doivent le plus à la Suisse : ami de Bonstetten, de Jean de Müller, ami de Salis, collaborateur au *Musée suisse*, en relation avec le doyen Bridel [1], il est un personnage obligé de cette société cosmopolite que l'on rencontre, à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle, dans les salons de Lausanne et de Genève, dans les jardins de Coppet et de Nyon. Il a chanté le lac Léman dans une ode que gâtent trop d'allusions mythologiques [2]. Il a été, — et c'est, à notre point de vue, son principal mérite, — le correcteur et l'éditeur, en 1793, des vers de Jean-Gaudence ; il a mis enfin son influence en Allemagne au service de son ami.

[1] Cf. notre *Bridel*, p. 202-203. — [2] Dans le *Schweizerisches Museum*, 1789, IV, p. 389-395 ; dans les *Gedichte von Friedrich von Matthisson*. Ausgabe letzter Hand. Zurich, Orell, Füssli & C[ie], 1821, p. 77.

*
* *

En 1789, la Révolution éclate. Tout en remplissant avec une conscience de gentilhomme ses devoirs militaires, Jean-Gaudence ne cache pas ses sympathies républicaines. C'est avec enthousiasme qu'il prête serment à la Constitution [1]. D'ailleurs, les Suisses qu'il fréquente à Paris appartiennent tous à ce petit club de Jacobins helvétiques qui fera tant parler de lui de 1791 à 1798. Ainsi le trop fameux Schweitzer que, peu avant le 10 Août, Salis, chargé de maintenir l'ordre à la tête d'une compagnie, aperçoit préparant, à une fenêtre, des balles pour le peuple [2].

Dans la sanglante journée où son régiment se fait anéantir par discipline héroïque, Salis n'est sauvé du massacre que par un hasard : il vient d'être détaché à la suite de Lafayette [3]. La royauté renversée, il se hâte de retourner en Suisse. Mais, en Savoie, il se laisse enrôler par le général Montesquiou qui l'incorpore dans son état-major. Il reprend donc les armes, mais sans ardeur aucune, et à la condition qu'on ne l'oblige pas à marcher contre les Suisses qui occupent Genève. Au mois de janvier 1793, il obtient un congé définitif qui lui permet de rentrer dans ses montagnes : la révolution va l'y retrouver [4].

En 1794, deux partis divisent les Ligues grisonnes : le parti traditionnaliste attaché à l'Autriche, à la tête duquel se trouvent précisément les comtes de Salis, — et le parti révolutionnaire soutenu en secret par la France. C'est à ce parti que Jean-Gaudence se range en définitive, aussi l'appelle-t-on « l'opprobre de sa famille ». Mais il est bien trop poète pour se mêler activement aux luttes politiques ; aussi demeure-t-il toujours un peu suspect à ses propres partisans. En ces jours néfastes, il s'efforce vainement de rétablir l'union

[1] Cf. Frey, *op. cit.*, chap. VII et IX. — [2] *Op. cit.*, p. 70. — [3] *Ibid.*, p. 115-116. — [4] Frey, chap. XII.

entre les patriotes, se déclarant ami de la France, il est vrai, mais surtout de l'indépendance : on se gausse de ses conseils trop modérés. L'invasion française de 1798 et les exactions qui l'accompagnent refroidissent singulièrement son enthousiasme ; mais l'entrée de l'armée autrichienne ramenant dans ses fourgons les patriciens émigrés, le rejette de plus belle dans l'opposition [1]. L'arrivée des Impériaux provoque le soulèvement des montagnards, la chute du gouvernement démocratique, la fuite du résident français Guiot. Salis est obligé de s'exiler avec sa femme et ses enfants. Il se place sous la protection du Directoire helvétique qui le charge de réorganiser les milices zuricoises. En décembre 1798, il entre dans la commission militaire de Lucerne à laquelle incombe la levée d'une « légion » destinée à coopérer avec l'armée française ; il ne tarde point à être nommé chef d'état-major de ce corps et, durant la campagne de 1799, il commande l'aile gauche et prend part, aux côtés de Masséna, à la bataille de Zurich [2]. Ces années sont une mauvaise période, pour lui comme pour tant d'autres : la liberté de la patrie n'est qu'un sujet de discours ; de toutes parts la guerre, le pillage, la famine, sous les regards impuissants d'un gouvernement sans autorité ! Le poète, général malgré lui, erre de Zurich à Berne, de Berne à Lucerne, n'osant pas rentrer dans sa patrie et n'ayant d'autres consolations qu'une courte visite de son cher Matthisson et la quatrième édition de ses vers [3].

Enfin, l'Acte de médiation lui rouvre la porte des Ligues devenues le canton des Grisons : il y revient assagi, dégoûté de la politique, décidé à ne plus avoir d'opinion. « Depuis mon retour dans le pays de ma naissance, écrit-il à son ami,

[1] Cf. Frey, chap. XV.

[2] Chap. XVI. Cf. ég. Ad. Frey, *Die helvetische Armee und ihr Generalstabschef J. G. von Salis im Jahr 1799*. Zurich, 1888.

[3] Zurich, 1800.

j'ai renfermé mes vœux et mon activité dans les frontières les plus restreintes.... Perdu dans mon étroite vallée comme une alouette dans le sillon, je ne puis plus désirer ni comprendre une existence aventureuse. Mes amis, les absents, mes amours, tout cela n'est plus pour moi qu'un monde idéal, et je vis seulement dans le cercle heureux, mais strictement clos, de ma famille et de mes enfants[1]. » Petit à petit, le révolutionnaire, l'utopiste, le libéral même meurent doucement en lui. Il est successivement membre du Grand Conseil[2], colonel fédéral, juge suprême et conseiller scolaire. Il a toujours été un croyant : sa religion se fait austère. Enfin, lorsqu'il rend le dernier soupir, à Malans, le 29 janvier 1834, âgé de soixante et onze ans, il est bien redevenu Jean-Gaudence, baron de Salis-Seewis, — un « hochwohlgeboren », disent ses amis d'autrefois en hochant la tête. Ses enfants ont conclu d'heureux mariages dans la noblesse. L'aîné est officier comme son père : il se nomme Jean-Ulric et compose également des poèmes et des vers dans le goût du temps, — on connaît de lui une « Elégie à la cloche de mon village[3] ; — le second a reçu à l'étranger une excellente éducation ; quant à sa fille Méta, elle ne tarde point à épouser l'un de ses cousins, officier au service d'Autriche : le comte de Salis-Soglio, le futur général de l'armée catholique au moment du Sonderbund. Mais depuis longtemps, n'ayant plus rien à dire, Salis s'est tu[4].

Il eut, en 1825, la joie et la tristesse de revoir pour la dernière fois son ami Matthisson. A cette occasion, un témoin oculaire, Rœder, nous a laissé du vieux poète de Seewis le portrait suivant qui a la couleur d'une idylle[5] : « C'était un

[1] 20 avril 1804. Cité par Frey, biographie, p. 201-202.
[2] Cf. Frey, Introd. à l'éd. Kürschner, p. 244.
[3] *Elegie an die Heimatglocke*, dans les *Alpenrosen* de 1821, p. 41.
[4] Cf. Frey, biographie, ch. XVIII-XIX.
[5] Rœder, *Gaudens von S. S.*, Saint-Gall, 1863, p. 36.

spectacle intéressant de voir ces deux vieillards, comme une paire de jumeaux, faire gentiment tous les jours leur promenade sur la route du Rheinthal, ou bien le long d'un sentier escarpé de la montagne. Ils semblaient alors comme se rajeunir en causant et se contemplaient l'un l'autre avec bonheur.... Salis avait l'extérieur plus vigoureux que Matthisson, et un air militaire que l'on remarquait fort bien à son grand nez de gentilhomme et à la fermeté de sa démarche. »

II

Les poésies de Salis parurent pour la première fois à Zurich, chez Orell, Gessner et Fuessli, en 1793[1]. C'est un petit volume de quelque cent pages, bien imprimé, sur beau papier. Le frontispice, assez médiocre, représente une chaumière sous de grands arbres ; la préface a été écrite par Matthisson. Cette préface, peu significative, est datée de Vevey, le 20 février 1793. « La muse champêtre, nous dit son auteur, n'a cessé d'inspirer notre jeune poète : c'est elle qui lui a fait quitter pour les ombres sacrées des forêts solitaires les parcs et les somptueux appartements de Versailles ; dans les tristes marécages des Flandres, comme le long des rives pittoresques de la Seine, comme dans les vallées paisibles et pastorales des Alpes rhétiques, comme enfin dans le tumulte des batailles, elle a été sa compagne inséparable. Eloigné presque sans interruption de la vie littéraire et de la société allemandes, l'auteur, comme Haller et Winckelmann, a dû lutter sans cesse avec les difficultés de sa langue maternelle et, comme eux, il a, grâce à cette lutte même, acquis un style plein de force. » On n'excuse pas plus gentiment, ni plus habilement, le style parfois défectueux d'un ami.

[1] *Gedichte von J. G. von Salis*. Gesammelt durch seinen Freund Matthisson. Zürich, bey Orell, Gessner, Füssli und Compagnie. 1793, 105 p.

Bien qu'alors les temps ne fussent guère propices aux muses, le livre de Salis remporta un grand succès. Il eut dix éditions du vivant du poète [1] ; en outre, la plupart des pièces qu'il renferme furent mises en musique et devinrent populaires. C'est que cette poésie, comme celle de Gessner, mais avec moins d'éclat, convenait parfaitement, par sa médiocrité autant que par sa grâce, à la sensibilité suisse et allemande de l'époque.

Nous allons, en effet, commencer par dire beaucoup de mal de ces vers, afin de pouvoir les louer mieux ensuite. La poésie de Salis n'est point originale en soi. L'auteur n'a pas ouvert une voie nouvelle, comme Haller, comme Gessner, comme Lavater lui-même. Il ne s'est pas « fait un genre ». Les sujets qu'il traite, ses contemporains et ses prédécesseurs les ont traités à peu près de la même façon que lui, fond et forme [2]. Comme Voss, comme Bürger, comme les Stolberg, comme Hœlty et Matthisson, comme toute cette école de Gœttingue à laquelle, en somme, il se rattache, Salis-Seewis procède de Klopstock, ou, pour mieux dire, d'une partie de Klopstock. Car les disciples se sont en quelque sorte partagé l'œuvre du maître. Les uns, comme Lavater, ont continué la *Messiade :* d'autres, comme les Stolberg, ont choisi le lyrisme patriotique et religieux ; Voss a pris l'inspiration antique. Restait l'élégie mélancolique, l'attendrissement en face de la nature : ce fut l'héritage de Salis.

Mais, entre Klopstock et Salis, il y a Louis-Henri-Christophe Hœlty (1748-1776). La poésie de Hœlty est, en effet, essentiellement inspirée de la nature ; elle est à la fois juvénile et funèbre, exubérante et triste : le poète devait mourir à

[1] 1793, 1794, 1800, 1803, 1806, 1807, 1808, 1821, 1823, 1830 ; en outre, 1839, 1848, 1860 (Cologne ?).

[2] Combien ces sujets sont peu variés, il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur la table des matières de l'éd. Frey, coll. Kürschner, p. 369-371.

vingt-huit ans, après de longues souffrances. De là, chez lui, deux formes favorites : la chanson, le joyeux « lied de mai », — et l'élégie. Or, c'est précisément en élégies et en lieds que, pour mieux l'étudier, nous diviserons l'œuvre de Salis.

Dans cette œuvre, comme dans celle de Hœlty, le sentiment de la nature joue donc le premier rôle. Mais la manière de Jean-Gaudence c'est toujours, en fin de compte, la manière de Brockes, de Gessner et des Anacréontiques : des juxtapositions de détails et d'images, de la miniature. Ce que notre poète voit et ce qu'il aime, c'est la nature agréable, le petit paysage printanier, les ruisseaux et surtout les fleurs : Salis, nous le savons, s'adonna un temps à la botanique [1]. Que si à la nature agréable vient s'ajouter la nature mélancolique et funèbre, la raison en paraît fort simple : nous sommes à la fin du XVIIIe siècle, à cet âge où, sous l'influence de Rousseau et de certains Anglais : — Hervey, l'auteur des *Tombeaux*, Gray, celui du *Cimetière de campagne*, Young, celui des *Nuits*, — un préromantisme, avorté parce que conventionnel, est en faveur dans les lettres allemandes et françaises. Salis, en vérité, abuse des sépulcres et des tombes : il en devient parfois innocemment macabre. On peut lui en vouloir d'en être « resté là », lui qui était un contemporain de Schiller et de Gœthe. Il a d'ailleurs subi l'influence de ce dernier dans certaines épigrammes à prétentions philosophiques [2].

Outre Klopstock, Hœlty, les Anglais et, si l'on veut, Gœthe, il a encore des maîtres suisses : Gessner, tout d'abord, qui est responsable de vers comme ceux-ci :

> Voyez, compagnons, voyez : la campagne
> fleurit seulement
> pour plaire à l'Innocence [3].

[1] Sur le conseil de Matthisson ; cf. Frey, *J. G. von Salis*, p. 95.

[2] Cf. dans l'éd. Frey, coll. Kürschner : p. 271, *Vernunft und Glaube* ; p. 309, *Fürbitte* ; p. 332, *Gnome* (ce dernier titre est « gœthéen »). Nous désignerons désormais par F. l'édition Kürschner-Frey.

[3] *Landlied für Mädchen*, F. 259.

Et puis Lavater, à l'exemple duquel il a composé un ou deux chants suisses, fort médiocres, comme celui où il célèbre Fontana, le héros des Ligues grisonnes[1]. Enfin Haller, dont il s'est inspiré lorsque, dans l'*Elégie à ma patrie*[2], il a décrit avec une sobre grandeur les Alpes rhétiques.

Avec Salis, la poésie suisse a certainement progressé : elle a trouvé ce ton populaire et naturel qui lui manquait encore. Mais on aurait été, vraiment, en droit d'espérer davantage : plus d'invention, plus d'imagination, une vision plus directe des choses. En parlant, en effet, de Jean-Gaudence, on ne peut s'empêcher de songer à son âpre et magnifique pays. S'il est une terre alpestre où la montagne soit désencombrée de tout pittoresque banal, c'est la Rhétie. Sous un ciel éclatant, déjà méridional, ce sont les lacs de l'Engadine ; c'est l'Albula solitaire et pierreuse où retentissent, au soleil, les appels aigus des marmottes invisibles ; c'est la Bernina qui semble une masse d'or dans l'azur ; c'est la flore incomparable de Preda, de Pontrésina, de Bevers. Ces spectacles déjà classiques, et qui évoquent parfois les monts sacrés de l'Hellade, n'ont guère frappé Salis. Il comprenait mieux la campagne normande, les marais flamands et son jardin de Bothmar.... Et les Alpes attendent encore leur poète.

Pourtant, malgré toutes ces lacunes et tant de défauts, la poésie de Salis-Seewis est féconde en surprises. De tout le volume on ne peut guère extraire que des fragments : une quarantaine de pièces ou de strophes isolées. Mais ces fragments, — élégies ou lieds, — veulent être examinés en détail, avec beaucoup de citations dont le lecteur nous saura gré sans doute[3].

[1] *Fontana*, éd. p. 338 ; *Tells Bogen*, F. 351 : Salis a bien compris que ce genre était au-dessus de ses forces, car il n'a pas repris ces pièces dans son recueil.

[2] *Elegie an mein Vaterland*. F. 256.

[3] Textes d'après l'éd. F.

* * *

Les *Élégies* de Salis-Seewis sont peut-être ce qu'il a composé de plus parfait. Elles sont pourtant bien « dans le goût du temps », mais c'est justement ce qui fait leur mérite. A la fin du XVIIIe siècle, la poésie lyrique, — en Allemagne avec Klopstock, en France avec Lebrun-Pindare, — abuse étrangement de l'allégorie, de la personnification. Cette mode bizarre, ce procédé plus artificiel encore que la mythologie, dépare les meilleurs poètes du premier Empire, et même certaines pages de Chateaubriand. Or, Salis-Seewis fait comme tous les autres ; seulement, il le fait avec une grâce nonpareille. Les allégories ne sont plus chez lui des représentations vides de sens ; ce sont au contraire de gracieuses images, des miniatures ou des camées. Ainsi les deux stances de la *Consécration de Bérénice* [1] : ainsi la première strophe de la *Souvenance* [2] :

> Compagne de la douce Mélancolie, Souvenance,
> quand la Mélancolie baisse les yeux et pense,
> tu lèves ton voile et tu souris
> de tout ton visage qui regarde en arrière.

L'image est charmante et complète ; elle est déjà du symbolisme.

L'art de Salis est plus apparent encore dans la *Tristesse de Psyché*. Psyché n'est plus un nom, une abstraction, c'est un être ; c'est une « âme ailée » qui souffre, c'est l'âme attristée du poète :

> Psyché soupire, dans la prison profonde,
> vers sa délivrance ; hélas ! elle cherche la lumière,
> elle craint, elle espère, elle écoute chaque bruit....

[1] *Berenice's Weihe*, F. 297.
[2] *An die Erinnerung*, F. 272.

Enfin, voici cette stance comparable aux plus belles féeries d'un *Songe d'une nuit d'été* :

> La plainte de Psyché est le balbutiement d'une flûte
> dans la saulaie qu'illumine la lune ;
> ses larmes sont la rosée qui tombe aux rougeurs de l'aube,
> ses soupirs, le parfum des juliennes [1]....

Ces vers sont à la fois anglais et italiens, « shakespeariens » vraiment !

Salis se montre ainsi un lyrique véritable auquel il arrive, par hasard, de surpasser tous les poètes de son époque, — — d'abord, par l'art de rajeunir les thèmes les plus banals : du chant des rossignols il dira, par exemple, « le largo des rossignols résonne en chœurs alternés [2] ,» — enfin, par l'art de faire des images avec des abstractions et d'exprimer une pensée avec des couleurs. Parle-t-il de sa jeunesse, « c'est, dans « les lointains embrumés,... le champ printanier de ma jeunesse [3]. » Veut-il signifier la douceur de la retraite : « Je couronne de lotus la tête de mes Pénates [4], » ce qui fait un vers tout moderne, de Samain ou de Régnier. Il y a tels de ses paysages qui semblent déjà des « états d'âme », selon la formule :

> Les sons des cloches, le soir, résonnent
> sourdement dans le brouillard du marais.
> Derrière les grilles du cimetière,
> pâlit le carmin du crépuscule [5].

[1] *Psyches Trauer*, F., p. 289.

[2] Der Sprosser Largo tönt in Wechselchören....
Monodie am Meere, F. 296.

[3] *An die Erinnerung*, F. 273.

[4] Mit Lotus kränz' ich meiner Penaten Haupt.
Entzogenheit, F. 315. La trop longue élégie qui renferme ce joli vers est d'ailleurs détestable.

[5] *Der Herbstabend*, F. 299.

Sa muse, — qui ne ressemble en rien aux Neuf Sœurs, — erre tristement dans un étrange décor :

Là-bas, elle se perd sous l'ogive des branches de mélèze ;
elle se penche, étonnée, sur l'étang clair et brun
dont le miroir rayonne, arrosé par la lumière des glaces éternelles ;
seul, son visage est pâle [1]....

Et c'est enfin presque jusqu'à Verlaine que nous conduisent les trois strophes, composées en 1783, de la *Mélancolie du soir* [2] :

Sur les pins, l'étoile du soir faisait scintiller sa lumière :
les rougeurs du crépuscule s'éteignaient doucement
et les peupliers, au bord de l'étang immobile,
doucement frémissaient.

Des figures d'esprits se levèrent dans le clair-obscur :
les formes du souvenir ; dans le trouble, elles m'entourèrent,
les images de mes amours, — ceux qui sont absents
et ceux qui sont morts.

« Ombres saintes ! Hélas ! aucun soir de la terre
ne nous réunira jamais ! » ainsi soupirai-je, solitaire.
L'étoile était tombée, les peupliers de l'étang
frémissaient de la mélancolie.

Les paysages sont analogues, esquissés, dirait-on, par quelque impressionniste très subtil :

Une lueur de safran cerne l'horizon ;
elle enflamme les buissons qui couronnent la colline
où le moulin à vent qui gémit
tourne ses ailes lentes [3].

Avec une sensibilité aussi délicate et un pareil « don des nuances », le poète ne pouvait se complaire uniquement dans

1. *Monodie am Meere*, F. 295. Cette « monodie » est datée du Havre de Grâce, mai 1792.
2. *Abendwehmut*, F. 256.
3. *Abendsehnsucht*, F. 274.

les verdoyants paysages, si chers à la plupart de ses contemporains. Certes, il aime le mois de mai, — un peu trop, sans doute ; mais, bien mieux que Gessner qui n'en a eu qu'une rapide vision, il connaît et recherche le charme des saisons intermédiaires « où les brouillards gris vont errant » : le premier printemps, l'arrière-automne.

> Comme les rameaux du pommier s'élèvent encore
> joyeusement dans la parure jaune des feuilles ;
> comme, dans le cerisier, les brises bruissantes
> voltigent autour des feuilles rouges !...
>
> . . . .
>
> Le gazon n'est pas encore roidi dans la glace ;
> la source étincelle encore à travers les prés [1].

L'art de Salis est bien délicat, bien aristocratique, en un mot bien peu helvétique, semble-t-il. Que le poète s'enferme dans un ermitage, dans une rustique villa ou dans la solitude des forêts [2], le lieu de sa réclusion est aussi inaccessible qu'une « tour d'ivoire ». Les citations que nous venons de faire suffisent peut-être pour ranger Salis parmi les modernes, mais non parmi les *Suisses*. Il n'y a encore rien de populaire dans son inspiration.

*
* *

Salis, loin de son pays, songe et souffre. Il a beau faire, comme Heine, « de ses grandes douleurs de petites chansons ; » il a beau errer sur les rivages de l'océan et contempler l'horizon sans limites ; il s'écrie :

> ...Vole, mon esprit, là-bas où, sur les pointes des Alpes,
> la lumière dorée se retire en montant [3]....

[1] *Der späte Herbsttag* (16 nov. 1784), F. 336-337.

[2] *Die Einsiedelei*, F. 283, — *Elegie an die Ruhe*, F. 270,— *Entzogenheit*. 314.

[3] *Monodie am Meere*, F. 295.

Il se sent exilé dans sa garnison d'Arras ; il n'est qu'un « banni [1] ». Comme à Rousseau, les pays de plaines lui paraissent de « tristes sols [2] ». Jour et nuit, il rêve de sa montagne, de sa maison, de Bothmar ; et ces rêves, ce sont les *Lieds*.

De ces lieds, le plus touchant, le plus connu d'ailleurs, et le plus populaire en Allemagne comme en Suisse, c'est le *Chant d'un exilé* [3] : aussi allons-nous le traduire intégralement ici :

Cher pays de mes amours,
silencieux, je pense à toi :
cela me fait du bien, et pourtant, elles troublent
mon regard, les larmes de ma nostalgie !

Hameau tranquille dans la verdure
des buissons qui te protègent,
petite chaumière, — plein de désir,
je ne cesse de penser à vous !

Je pense à la fenêtre qu'autrefois mon père
entoura lui-même de vigne,
au poirier qui, près de là,
se courbe sur le toit qui s'abaisse ;

Aux arbustes où, pour prendre des mésanges,
je posais des pièges en bois de sureau ;
à l'écluse de l'étang immobile
où, le dimanche, j'allais pêcher.

Tout ce qui, là-bas, faisait la joie de mon enfance,
s'évoque, plein de vie, en mes souvenirs :
voici que les cloches familières de mon village
résonnent de nouveau à mon oreille.

Même la nuit, en rêve,
je rame sur le lac de chez nous,
je secoue les pommes de nos arbres,
j'arrose le trèfle de nos prairies ;

[1] ...Verbannt auf Flanderns Moor. *Die Wehmut*, F. 316.
[2] ...tief in öder Ferne. » *Andenken an die Abwesenden*, F. 317.
[3] *Lied eines Landmanns in der Fremde*. F. 268. Musique de Lang.

Quand il fait chaud, je me désaltère
à même le goulot de la fontaine
et, dans les bois, je cueille des myrtilles
aux places où j'aimais, à l'ombre, m'étendre.

Quand donc reverrai-je le tilleul
sur la place, devant l'église,
— sur la place où, dans la fraîcheur du vent, le soir,
danse notre jeunesse joyeuse ?

Quand, le clocher pointu de l'église,
à demi caché par les arbres fruitiers,
— le clocher au sommet duquel
la cigogne couve en paix sa nichée ?

Quand donc, cher pays de mes pères,
près de la porte du cimetière,
auras-tu pour moi, tôt ou tard,
une paisible petite place ?

Ainsi, M. le baron de Salis, qui languit loin de son pays « comme les moissonneuses languissent après le soir de pourpre [1], » a retrouvé, en sa forme et en son inspiration, la chanson populaire, anonyme à force d'être humaine, en qui chante le premier sentiment, presque instinctif, de tous les cœurs : l'amour de la terre, de la maison, de la petite patrie. Certes, les strophes de Haller : *Sehnsucht nach dem Vaterlande*, sont intéressantes ; mais combien froides et gauches ne paraissent-elles point, lorsqu'on les compare aux couplets de cette jolie romance, qui est le chef-d'œuvre du poète [2] !

[1] *Elegie an die Ruhe*, F. 270.

[2] Près d'un siècle plus tard, avec un autre ton : celui du montagnard libre, dans une autre langue : le rude et noble rhéto-roman, un compatriote de Salis, le poète Huonder, a répondu à ce lied par ces magnifiques strophes qu'il faut mettre ici sous les yeux des lecteurs.

A moi sont ces rochers, à moi ce sol pierreux ;
ici, je marche d'un pas ferme ;
c'est ici la terre de mes pères :
à nul je n'en dois rendre hommage.

Salis ne désire donc qu'une chose : le bonheur, l'humble bonheur que la main peut atteindre : « une maison de campagne » dans les cantons boisés de Seethal [1], ou même un simple chalet :

> L'amour n'a besoin que d'un champ et d'une charrue,
> d'un toit de chaume pour le cacher fidèlement,
> d'une petite chambre assez grande pour s'embrasser [2] !

Et, le rêve fini, il est tout triste de se retrouver, l'esponton à la main, sur le champ de manœuvre, devant le front de sa compagnie :

> ...Les roulements du tambour m'appellent ;
> les canons en passant font résonner la voûte de la porte ;
> les baïonnettes reluisent en lignes longues et raides
> sous les hautes bannières claquantes et multicolores [3].

De retour en ses montagnes, sa joie est alors sans bornes. Il ouvre la fenêtre : il entend les clochettes des chèvres ; une vache mugit « sur le pâturage fleuri d'or [4] » ; là-bas, « sur la colline cliquètent les faux qu'on aiguise [5] » et les laboureurs

---

> Ces champs, ces pâturages,
> c'est à moi seul qu'ils appartiennent ;
> en homme du pays j'exerce ici mes droits :
> je suis roi en mon héritage.
>
> Ici sont les enfants que Dieu m'a confiés ;
> mon sang coule dans leurs veines :
> c'est mon pain qui les nourrit,
> c'est sous mon toit qu'ils dorment.
>
> . . . .
>
> Libre, je suis venu au monde ;
> libre, j'y ai gagné mon pain ;
> libre, je dormirai sous un sol libre :
> libre, je veux mourir.

1. *Elegie an die Ruhe* (1786). F. 270.
2. *An ein Thal*. F. 294.
3. *Elegie an die Ruhe*. F. 271.
4. *An ein Thal*. F. 293.
5. *Ibid.*

chantent [1]. Mais le paysage est si beau, qu'il prend son bâton et sort. Sur le mail, les enfants jouent avec des œufs de Pâques ; autour des tilleuls, la jeunesse coiffée de chapeaux de paille danse « une ronde allemande », tandis que les moucherons tournoient au soleil [2].... Tout en marchant, sur le sentier pierreux que dominent des ruines, il compose la *Promenade* [3]. Longtemps il s'arrête au bord de la route, pour contempler l'étroite vallée.

Quand il rentre, il fait déjà nuit :

...L'étoile de l'amour,
toute troublée,
flotte dans le soir rouge ;
alors, le ciel couleur de perle
devient sombre et le fouillis lumineux
des astres brûle sans flamme lentement [4].

Il s'accoude alors à la fenêtre ; longtemps il suit du regard « l'armée des petits nuages de laine crépue [5] ; » quand la lune se lève, il salue une dernière fois « la campagne que baigne un rayon d'argent » et, « vers minuit », va se coucher [6]....

Le lendemain, s'il fait beau, avec ses amis il entreprendra une longue course dans les hautes Alpes. Sur l'un des sommets d'où les sources « jaillissent et tombent dans le lac bleu [7], » on chantera dans les échos son *lied de la montagne*.

[1] *Pflügerlied*, F. 307.
[2] *Märzlied*, F. 264. *Mailied*, F. 265.
[3] *Der Spaziergang*, eine Erzählung (1785) ; F. 340.
[4] *Abendbilder* (1786), F. 268 :

Bis der Liebe
Stern so trübe
In der Abendröte schwimmt ;
Dann der perlenfarbne Himmel
Dunkelt, und das Glanzgewimmel
Der Gestirne sacht entglimmt.

[5] *Das Abendrot* (1784), F. 262.
[6] *Der Spaziergang*, F. 342.
[7] *Bergreiselied*, F. 347.

et l'on redescendra ensuite, par les lacets du sentier, « avec des branches de sapin au chapeau » selon la mode allemande, « vers les hameaux silencieux ».

Lied de printemps, *lied d'hiver*, *lied de mai*, c'est toute la vie de Salis. Mais comme tout cela ressemble peu aux élégies ! Ce n'est plus la même inspiration, ni le même art, si c'est encore le même poète. Les sentiments sont plus simples, les couleurs plus unies, la forme plus germanique. En un mot, l'influence de Hœlty succède à celle de Gray et de Klopstock. Le « banni » est rentré « dans la saine nature qui seule donne courage et réconfort [1]. » Salis, plus près de son pays, est, en revanche, plus près de son époque : on s'en aperçoit bien à la lecture de ses vers !

Mais il est aussi plus près de lui-même. Voulons-nous donc l'avoir tout entier, avec ses qualités et ses défauts, ses rêves d'exilé, ses souvenirs, son patriotisme ? il faut citer alors, du premier jusqu'au dernier vers, l'*Elégie à ma patrie* [2], composée à Paris, en 1785, durant une heure de « heimweh ». Cette pièce, où se révèle l'influence des *Alpes* de Haller, possède une vigueur qui contraste avec le ton pastoral des lieds et la mélancolie parfois un peu trop « romance » des élégies :

« Au delà des vallées, des collines et des fleuves qui roulent, conduis-moi, tes ailes ouvertes, au loin, noble Enthousiasme !... O joie ! voici que là-bas s'élève la chaîne des Alpes cuirassées de glaces ! Un air plus pur et plus céleste fait flotter les boucles de mes cheveux. Je vois Zurich qui se mire en des ondes d'argent bleu : les remous du lac écument en clapotant au pied des remparts ; des barques aux rames coupantes glissent sur la face miroitante des eaux, les campagnes sont couvertes de vignes aux ceps obliques.... Mais, mon es-

[1] *Der Spaziergang*, F. 342.
[2] *Elegie an mein Vaterland*, F. 256.

prit, plus loin encore ! Dans une vertigineuse profondeur, au milieu des rocs qui l'enserrent, transparaît le lac vert de Wallenstadt. Les frênes et les sapins assombrissent ses rives solitaires où, dans la crevasse désolée, le faucon fait son nid.... Mon aile, plus vite encore ! Déjà, les Alpes rhétiques resplendissent ; comme au travers d'un voile de pourpre, s'illuminent leurs neiges éternelles. Patrie, salut ! C'est ainsi que tant de sublimes spectacles surgissent dans l'effrayante beauté d'une grande nature. Des pointes de rochers dressent leurs sommets qu'assiègent les nuages : aucun chasseur ne les a jamais escaladées, ni aucun aigle dépassées. Et voici des glaciers éblouissants, aux immobiles vagues de cristal au milieu desquelles se dressent des falaises aiguës. Dans les brumes, la lavine qui roule des escarpements, écrasant tout sur son passage, entraîne avec elle la mort. Surpris par le tourbillon des tempêtes, dans les craquements des crevasses qui se gercent avec le bruit du tonnerre, le passant est saisi d'épouvante et d'horreur.... Pourtant, là-bas, ce sont des vallées pastorales qu'arrosent des ruisseaux d'argent, où résonnent bruyantes les clochettes des vaches au pâturage ; ce sont des champs où, près des seigles qui frémissent, les orges barbelées ondulent comme les flots, où les avoines claires bornent les lignes brunes des sillons. Quels agréables contrastes ! Je songe, — et toutes ces divines images germent innombrables, comme au printemps les fleurs, au souffle du Souvenir.... »

« Mais, qui m'éveille? C'est le fracas des roues qui font jaillir la boue; c'est le bruit des sabots et des rapides équipages ; c'est le claquement des fouets qu'on brandit ; c'est le juron grossier du charretier en marche ; ce sont tous les cris échauffés des halles. Ah ! les rues de Paris m'enserrent de toutes parts. Maint palais merveilleux, plein d'or, hélas ! et de soucis, élève ses coupoles et ses tours dans une épaisse fumée qu'avec peine, d'un rayon émoussé, traverse le soleil. »

« Adieu, vallées de ma patrie, Alpes saintes ! De loin, mon

chant vous envoie sa bénédiction, ses vœux de paix. Sois heureux et libre, ô pays de l'innocence et de la fidélité ! Que sur toi planent les mânes de tes libérateurs ! Demeure content de peu, grand par tes mœurs austères, immuable comme les pierres de tes montagnes, fort comme la chute tonnante du Rhin ; digne de ta nature, digne de tes pères, — et libre. »

* * *

Nous devons bien reconnaître, — et ce sera notre conclusion, — que l'*Élégie à ma patrie*, avec le *Chant d'un exilé*, est, de toutes les œuvres des poètes suisses que nous avons étudiés jusqu'ici, la plus lyrique, la plus belle, la plus significative. Salis nous apparaît, tel qu'il fut, dans ces vers. Nous avons peut-être, tout en reconnaissant les lacunes de son talent et de son œuvre, trop exigé de lui. Nous avons eu tort de lui demander autre chose que ce qu'il a voulu faire, et plus qu'il ne pouvait nous donner. Le lecteur, il est vrai, est prié de ne pas se méprendre : nous avons cité tout ce qui, à notre avis, offre quelque intérêt dans le petit volume de Jean-Gaudence. Ni lui, ni hélas ! ses prédécesseurs, n'ont répondu pleinement à notre attente : il ne reste de Salis, comme des autres, que des fragments. Mais qu'importe : encore une fois, le poète des Ligues grisonnes, le poète-officier au régiment des Gardes, est ce qu'il est. La petite chanson de sa flûte agreste s'unit au chalumeau de l'Arcadien Gessner et à la lyre plus grave et plus monotone de l'Alpicole Haller : il en résulte une harmonie. Imparfaite encore, incomplète, hésitante, la poésie suisse existe.

CHAPITRE XX

Les précurseurs de Jean de Müller : historiens, érudits ; l'esprit nouveau.

Dans tout mouvement de renaissance nationale, lorsqu'un peuple, représenté par son élite, commence à prendre conscience de ses énergies intellectuelles ou politiques, nous voyons, à l'origine, se dessiner une réaction, soit contre une menace extérieure, soit contre un danger intérieur, une cause de décadence. Ainsi la réaction contre l'influence française. Mais la France elle-même n'est qu'un prétexte : comme le remarque Jean-Jacques dans la lettre au maréchal de Luxembourg, si les modes de Paris et les habitudes de Versailles sont nuisibles, la faute en est aux Suisses eux-mêmes : aux Suisses qui, peu à peu, ont abandonné leurs vieilles mœurs pour adopter des mœurs étrangères. Mais il ne suffit pas de dénoncer, avec Haller, les patriciens abâtardis qui sifflent dans la salle du Conseil ou paradent avec le portrait du Roi : car toute réaction, si elle se prolonge, aboutit forcément à la stérilité et à la lassitude. Un moment survient où il faut agir, faire œuvre positive. C'est ce que le XVIII[e] siècle helvétique a compris. En somme, malgré ses excès de parole, sa méconnaissance des conditions réelles de la vie et toutes les maladies d'un idéalisme exagéré, le XVIII[e] siècle helvétique a été créateur d'ordre. A lui revient le mérite d'avoir renoué la tradition rompue. En ce sens, l'écrivain

suisse de cette époque diffère profondément du « philosophe » français comme de l'Allemand du « Sturm-und-Drang ».

Muralt conseille aux patriotes de « voyager dans les temps révolus » : logiquement donc, les grands esprits dont le vieux Bernois est le précurseur, devront faire appel à l'histoire.

Et non seulement faire appel à l'histoire, — c'est-à-dire citer en exemple le passé, célébrer les antiques vertus dans des idylles, exalter en des lieds l'héroïsme des ancêtres, — mais encore et surtout étudier, reconstituer cette histoire elle-même. Le meilleur moyen de réveiller la conscience nationale, c'est de montrer ce que fut l'Helvétie en tant que nation. L'œuvre de l'Ecole zuricoise aurait donc été incomplète sans une *Histoire de la Confédération suisse* : c'est le titre même que Jean de Müller a donné au plus célèbre de ses ouvrages.

Une *Histoire de la Confédération suisse*, mais Bodmer lui-même, — que nous retrouvons debout à l'entrée de toutes les avenues de la pensée suisse, — avait rêvé de l'écrire, il l'avait préparée, il en avait donné le plan : Jean de Müller n'a donc fait, pour ainsi dire, qu'obéir aux ordres d'un maître, et son chef-d'œuvre est la conséquence naturelle de tout un mouvement d'idées.

Cependant, avant Müller, d'autres ont tenté, avec un succès bien différent, le même effort. Pour être complet, pour bien établir une filiation, et même après avoir consacré tout un chapitre aux essais et aux théories historiques du patriarche de Zurich, il faut donc connaître tous ces humbles et très oubliés précurseurs auxquels, si médiocres soient-ils, revient le mérite d'avoir ouvert la voie et préparé la besogne à un plus grand qu'eux.

Il va sans dire que nous ne songeons point à faire ici de la critique historique : notre incompétence et le sujet même de ce livre nous l'interdisent formellement.

I

Nous ne remonterons point aux chroniqueurs, — ces chroniqueurs si fort maltraités par Bodmer et dont Müller saura reconnaître les mérites, apprécier la pittoresque naïveté de style. Toutefois, il est bon, pour mémoire, de mentionner en passant *Jean Stumpf* (1500-1576), dont la *Chronique suisse* (1548) est déjà un premier essai d'histoire complète et méthodique, — et surtout *Egidius Tschudi* (1505-1572), qui demeure un grand écrivain [1]. Nous pouvons enfin joindre à ces deux hommes le Zuricois *Josias Simler* (1530-1576) dont la *République des Suisses* (1576) est l'ouvrage d'ensemble où l'on peut le mieux étudier l'ancien droit public des Confédérés [2].

Il y eut encore de nombreux chroniqueurs au XVIIe siècle, cette époque de décadence durant laquelle l'historien n'est guère qu'un polémiste ou qu'un fonctionnaire soumis étroitement à la censure. Au XVIIe siècle, la science historique demeure encore étouffée sous les partis pris, les préjugés, les légendes, l'érudition de collège ; on commence pourtant à rassembler des documents, à étudier des points spéciaux.

Le premier érudit qui se soit occupé de l'histoire suisse d'une manière méthodique, tout à fait différente de l'esprit des chroniqueurs, est le fameux professeur zuricois *Jean-Henri Hottinger* (1620-1667), orientaliste, théologien et polygraphe. Hottinger, en effet, nous a laissé deux petits traités qui contiennent bien ce que l'on peut appeler la « philosophie

[1] Sur *Stumpf* et *Tschudi*, cf. Bæchtold, op. cit., p. 434-35, et G. v. Wyss : *Geschichte der Historiographie i. d. Schw.*, Zurich, 1895, p. 193 s. et p. 196 s. L'ouvrage de Wyss est essentiel à connaître : nous le désignons par W dans les notes de ce chapitre.

[2] Sur *Simler*, W., p. 212 s. Le *De Helvetiorum Republica* fut un livre célèbre, traduit dès 1576 en français et en allemand.

de l'histoire nationale », telle qu'on pouvait la concevoir à cette époque : ce sont l'*Irenicum helveticum* et le *Methodus legendi historias helveticas*[1]. Dans le premier de ces opuscules, l'auteur, — qui procède par thèses illustrées de réflexions et de nombreuses références, — analyse les caractères, énumère les avantages du pacte qui unit entre eux les Suisses. Dans le second, c'est toute une méthode, c'est tout un plan d'études qu'il développe longuement : considérations étymologiques, ethnographiques et autres ; bibliographie critique, sources et documents ; suivent des chapitres sur la nature, les mœurs, l'organisation militaire, les guerres, les institutions, la religion, des origines les plus reculées jusqu'au XVII[e] siècle. A la fin, pour démontrer l'exellence de son système, Hottinger, en beau latin d'humaniste, consacre un discours entier à la République, aux écoles et à l'Eglise de Zurich[2] : on voit donc que c'est encore en théologien qu'il comprend l'histoire.

C'est vers la seconde moitié du XVII[e] siècle que parut la première histoire de la Confédération suisse. Elle a comme auteur un pasteur vaudois, très humble sujet de Leurs Excellences de Berne : *Jean-Baptiste Plantin* (1624-1700), qui fut ministre du Saint Evangile en divers lieux et en particulier à Château-d'Œx, — comme Bridel, — et même quelque temps professeur au collège de Lausanne[3]. En 1656, il publia son *Helvetia antiqua et nova*[4] que, plus tard, Breitinger et Bodmer jugeront digne d'être insérée dans leur *Thesaurus*[5] : encouragé, il livra au public en 1666 son *Abrégé de l'histoire générale de Suisse*, « œuvre nouvelle, enrichie d'un très

[1] Dans le recueil intitulé : *Dissertationum miscellanearum* Πεντάς. Edita a Joh. Henrico Hottingero Tigurino. Zurich, 1654. — W., 259-60.

[2] P. 559-631 du recueil.

[3] Sur Plantin, cf. *B. Dumur* : J. B. Plantin et sa famille. Mém. et Doc. de la Soc. d'histoire de la Suisse romande, 2[e] série, tome IX, 1911.

[4] A Berne.

[5] *Thesaurus historiae helveticae*, Zurich, 1735, XIV.

ample Indice [1]. » Cette « œuvre nouvelle » est des plus médiocres : si nous la mentionnons ici, c'est tout d'abord comme point de départ ; c'est ensuite, et surtout, parce que cet Abrégé, écrit en langue française par un Vaudois, marque un commencement d'helvétisation dans les régions romandes. D'ailleurs, Plantin a tous les défauts des chroniqueurs sans en avoir les qualités : il a compilé la *République des Suisses* de Simler, — son modèle, — Guillimann, Stettler, Sébastien Munster, Hottinger, Vadian, et, sans prendre la peine de vérifier ses sources, ajoutant au hasard quelques remarques ou quelques observations de son cru, il a fait de ses extraits un livre. Protestant, il se lance dans d'inutiles polémiques religieuses ; sujet de Berne, il dédie son ouvrage au trésorier du Pays de Vaud, à tous les baillis et autres « nobles, puissants et très honorés Seigneurs. » Son histoire est une chronologie en six livres suivis d'une « Description particulière de la Suisse et de ses alliés ». Plantin s'intéresse aux phénomènes de la nature : il élève chez lui, à Château-d'Œx, une marmotte, un chamois et un bièvre ou castor solitaire ; il herborise ; il observe le passage des comètes. Plantin est superstitieux : il note que, l'an de grâce 1553, « le Diable se promenait par la ville de Rottwyl, tantôt sous la forme d'un lièvre et tantôt sous celle d'une oie, et quelquefois sous la figure d'une belette. Il parlait clairement et distinctement, et menaçait de mettre le feu à la ville [2]. » Par lui nous savons encore qu'en 1314 le pape Clément V mourut « d'un flux de ventre et de douleur d'estomach [3]. » A propos du « rétablissement de la liberté en Suisse [4] », il se livre à des réflexions morales sur la tyrannie et, de même, à propos de la Réforme, il oppose

[1] Genève, Jean-Ant. et Sam. De Tournes, 1 vol. X et 814 p. Cons. *G. de Reynold*, Revue de Fribourg, octobre 1911, et W., p. 258.

[2] *Abrégé*, p. 331-332.

[3] Ibid., p. 139.

[4] Ibid., p. 133-134.

« l'Orient d'en-haut » aux « ténèbres de l'erreur [1] ». Il s'embrouille dans les petits faits énumérés, sans liaison, d'une façon bien sèche ; il ne distingue pas ce qui est important de ce qui est accessoire. Il y a pourtant, dans son ouvrage, des pages plaisantes : ce sont des récits de bataille, souvent alertes et rapides, — guerre des Helvètes contre César, guerres de Bourgogne, combat de Saint-Jacques sur la Birse, victoire de Novare, Escalade de Genève [2]. Son style est parfois pittoresque. Ainsi lorsque les Suédois et les Impériaux menacent la Suisse le long du Rhin, l'ennemi a déjà commencé « de faire fumer quelques hameaux à ceux de Schaffhouse » ; des partis se forment : les uns sont « plus échauffés que le climat de leur pays ne porte », d'autres « font l'oreille sourde », plusieurs « sonnent leur affaire fort haut [3]. » Plantin a d'ailleurs une grande idée de ses capacités et de son œuvre, et il s'est fait dédier, par le médecin Jean-Pierre Dapples, des stances qui lui promettent l'immortalité :

> Pourquoi recherchons-nous ce que font les Chinois,
> Leurs guerres, leurs combats, et ceux des Japonois,
> Et nous laissons croupir dans un sale tombeau
> Les faits de nos Ayeulx sans les mettre en lumière [4] ?

… En 1690, parut, cette fois-ci en allemand et à Zurich, une nouvelle histoire suisse, laquelle n'est encore, d'ailleurs, qu'une chronique. Son auteur est *Jean-Henri Rahn* (1646-1708) [5]. Rahn, historiographe officiel de la République, avait soumis en 1679 au Conseil de sa ville natale, une copieuse *Chronique fédérale* [6] manuscrite qui ne s'arrêtait qu'à l'année 1677. On

[1] *Abrégé*, 305-306.

[2] Ibid., p. 14-21, 206-208, 228-229, 243-244, 292-293, 369-370. Textes dans les *Feuillets*, revue de culture suisse, Genève, juin 1911.

[3] Ibid., p. 413-417 pass.

[4] A L'Autheur (à la suite de la Préface).

[5] W., p. 253 et, par le même auteur, l'article *Rahn* de l'*Allgemeine deutsche Biographie*, vol. 27, p. 173.

[6] *Eidgenössische Chronik*.

lui ordonna de la déposer à la bibliothèque municipale; plus tard, il la continua jusqu'en 1701. En 1690, on lui permit d'en faire imprimer un résumé [1]. Ce résumé est une honnête compilation, clairement rédigée, impartiale, tranquille, mais sans aucune prétention philosophique ou critique. Les sources sont toujours indiquées. On y trouve quelques détails curieux, des fables et des légendes, comme celles de la fondation de plusieurs cités helvétiques au temps d'Abraham! Si nous parlons de cet ouvrage, c'est parce qu'il fit longtemps autorité et parce que Bodmer, successeur de Rahn, reçut plus tard mission de le continuer.

*
* *

Mais le XVIIIe siècle a sonné. A partir de 1720, — pour toutes les raisons que l'on sait, — les études historiques vont refleurir au souffle d'un esprit nouveau.

Il se forme, au XVIIIe siècle, un peu partout dans les villes helvétiques, de véritables écoles d'érudits. Mais tous ces braves gens [2], moines ou laïques, catholiques ou protestants, ne sont que des « copistes ». Pour rencontrer des historiens, il faut se rendre à Zurich, auprès de Bodmer, de Breitinger et de leurs disciples, — ou à Berne.

Nous avons fait remarquer, à propos de Haller, combien la « déformation professionnelle », — c'est-à-dire l'atavisme et surtout une éducation qui n'avait qu'un but : inculquer à la jeunesse les principes de l'« art de gouverner », — éloignait les patriciens de la vie intellectuelle, à l'exception de la jurisprudence et de l'histoire. En effet, les seuls précurseurs de Jean de Müller, — mis à part le bon Plantin, qui est pourtant un sujet de Leurs Excellences, Rahn, qui ne compte guère, et le

[1] *Eydsgnössische Geschicht-Beschreibung*, etc.
[2] Cf. notre *Bridel*, p. 66-83. W. p. 273 s.

baron d'Alt, avoyer de Fribourg, — seront des Bernois. Et ceci nous paraît significatif.

En 1734, *Jean-Jacques Lauffer* étant mort des suites d'un accident, Bodmer résolut d'éditer le volumineux manuscrit auquel cet historiographe travaillait depuis onze ans pour le compte du gouvernement de Berne. En 1736, à la suite de longues et pénibles négociations, parurent les trois premiers volumes. En 1739 seulement, la publication fut achevée.

La *Description exacte et circonstanciée de l'histoire helvétique* [1] est en dix-huit tomes. Bodmer lui-même se faisait fort peu d'illusions sur la valeur réelle de cet énorme ouvrage : aussi a-t-il jugé prudent de le compléter et rectifier à l'aide de *Contributions* [2]. Cependant, l'œuvre de Lauffer n'est pas dépourvue de mérites. Elle représente une somme de travail considérable et des recherches poursuivies avec patience et quelque méthode. Pour l'époque, elle est importante : l'auteur s'est dégagé des chroniqueurs autant qu'il était alors possible de s'en dégager. Lorsqu'il nous relate les origines de la Confédération, il est évident qu'il reprend, détail après détail, le récit traditionnel [3]. Cependant, dans ce même chapitre, il se débarrasse résolument des légendes fabuleuses [4] : l'arrivée des Scandinaves dans le Hasli, la descendance phocéenne des montagnards d'Uri, etc.; or, quelques-uns de ses successeurs, et Jean de Müller lui-même, n'en feront pas autant dans la suite. Il est vrai, en revanche, que, dans son premier volume, il identifie encore, comme Plantin, les Helvètes avec les Gaulois qui pillèrent Rome et avec les Cimbres vaincus par Marius [5] : la tentation, en effet, était grande, de voir en Brennus l'ancêtre de Winkelried et des héros bernois ; c'était donner

[1] Jacob Lauffers, etc., *Genaue und umständliche Beschreibung Helvetischer Geschichte*. Zurich, 1736-39. Conrad Orell & Cie. Cf. W. 274-275.

[2] *Beiträge zu der Historie der Eidgenossen*. 4 parties, Zurich, 1739.

[3] Lauffer, vol. III, chap. VI, p. 159-185.

[4] Pages 159-160.

[5] Tome I, chap. 2 et 3.

ainsi à l'histoire suisse l'allure majestueuse d'une épopée mythologique ; mais, encore une fois, Jean de Müller commettra presque les mêmes erreurs. Cependant, Lauffer s'efforce d'être aussi près des faits que possible. Il s'inquiète des sources ; il prie même ses correspondants de rechercher pour lui jusqu'en Hollande des documents et des preuves. Il n'est pas d'ailleurs sans quelque présomption. Sa préface est un éloge de l'histoire et des historiens en général, qui finit par devenir l'éloge du savant Lauffer en particulier [1]. Car Lauffer s'est toujours montré fier de ses vastes connaissances : il se vante, par exemple, de posséder à fond l'Antiquité, les temps modernes et les écrivains étrangers, en particulier ceux de Savoie, d'Italie, de France et d'Allemagne [2] ; il avait beaucoup voyagé, beaucoup lu, beaucoup retenu. Mais vraiment, dans son ouvrage, il abuse de son érudition : il ne cesse de remonter au déluge, de comparer la Suisse tantôt à Rome, tantôt à Sparte ou bien Athènes, tantôt à Venise [3]. Et il en devient d'autant plus fatigant qu'il se pique d'être orateur. « Mon vœu, dit-il, est d'écrire une histoire de mon pays dans un style un peu élevé et grave [4]. » Il est professeur, et il professe. Il aime les longues périodes, les phrases redondantes, les réflexions morales. Son œuvre est, de toute façon, parfaitement illisible aujourd'hui, à part certaines pages, — et encore ! Au point de vue historique, elle ne possède plus aucune valeur. Car, malgré ses prétentions à l'exactitude, Lauffer puise souvent à des sources fort suspectes. Mais il faut reconnaître qu'il n'avait pas les mains libres. Historiographe officiel, il était surveillé ; le gouvernement de Berne lui interdisait d'approfondir certains événements du passé,

[1] *Eingang des gantzen Wercks*, tome I, p. 1-80.

[2] *Ibid.*, p. 27.

[3] *Ibid.*, p. 15 s., p. 20.

[4] Cité par M. G. Tobler : *Die Chronisten und Geschichtschreiber des alten Bern* ; dans le *Festschrift z. VII Säkularfeier der Gründung Bern*. Berne, 1891.

on se refusait à lui communiquer les plus indispensables matériaux. Lauffer savait fort bien à quoi il s'exposait : il avait mis près d'un an avant de se décider à devenir le chroniqueur en titre de la République [1] ; courageusement, — car il ne manquait point de courage, — il déclare même dans sa préface qu'un historien est moins à l'abri des critiques dans un patriciat que dans une monarchie [2]. Ce qui ne l'empêche pas de faire la part trop belle au patriciat de Berne : erreur alors inévitable et bien naturelle. Ajoutons enfin que Lauffer n'est point toujours très impartial, surtout en matière confessionnelle. Il ne se sentit d'ailleurs à l'aise que lorsqu'il eut dépassé les guerres de Bourgogne ; en juin 1733, il était parvenu, dans son travail, jusqu'à l'année 1640 : là s'arrête la *Description exacte et circonstanciée*.

Encore un énorme ouvrage, en dix volumes, dont l'auteur s'intitule pompeusement François-Joseph-Nicolas, baron *d'Alt de Tieffenthal* (1686-1751), ancien lieutenant-général au service de l'empereur, grand'croix, avoyer de Fribourg et chef des milices! Cet ouvrage a beau être rédigé en langue française, il n'en est pas moins, lui aussi, une compilation informe ; en voici le titre : « *Histoire des Helvétiens*, aujourd'hui connus sous le nom de Suisses, ou traité sur leur Origine, leurs Alliances et leur Gouvernement. » Publiée à Fribourg, de 1749 à 1758, chez Henri-Ignace-Nicodème Hautt, « imprimeur de la ville », cette histoire eut en Suisse une fort mauvaise presse ; en revanche, elle fut louée d'une manière quelque peu hyperbolique par Fréron, dans l'*Année littéraire* [3]. En effet, Son Excellence Monseigneur le baron d'Alt, — l'un des meilleurs avoyers de la République, magistrat intègre et sévère, qui fit régner l'ordre dans un gouvernement où il ne régnait guère d'habitude, — n'avait point en lui l'étoffe d'un

[1] On lui proposa cette charge dès 1724.
[2] *Eingang*, tome I, p. 26.
[3] 1755, tome III, 1-21, 240-259, 356.

Jean de Müller. Toutefois il a montré de la bonne volonté, mais il n'a eu qu'un tort, celui de publier un ouvrage aussi mal écrit, diffus, lourd, sans méthode. En outre, d'Alt n'est point, lui non plus, impartial : le général de Zurlauben, qui ne tolérait guère cependant que l'on critiquât son parti ou la religion de ses pères, lui reproche « d'avoir épousé avec trop de chaleur la cause des cantons catholiques [1]. » Il lui reproche en outre des digressions inutiles et trop de détails étrangers à l'histoire nationale. Disons pourtant, à la décharge du baron d'Alt, qu'il y a dans son ouvrage des pages intéressantes sur le pays de Fribourg [2] : n'avait-il pas, en effet, en sa qualité d'avoyer, à sa disposition immédiate les archives les plus secrètes ? Mais ce qu'il y a de significatif, à notre point de vue, dans l'*Histoire des Helvétiens*, ce n'est pas l'histoire elle-même : c'est l'esprit de l'auteur. D'Alt est un patricien, un gentilhomme qui a de l'érudition et des lettres. Comme tout patricien, comme tout gentilhomme, il croit comme à un dogme au « droit divin » et à l'hérédité. Il professe le culte de la famille et de la cité. L'Helvétie lui apparaît telle qu'un immense arbre généalogique dont les racines puisent leur sève dans la légende, — à laquelle il n'ose croire, mais à laquelle il aimerait croire, — pour la transmettre aux moindres rameaux : chêne héraldique que décorent le grand écu de l'Alliance, puis les armes des villes et, enfin, plus petites, à l'extrémité des branches, les blasons des évêques, des barons, des chevaliers, des bourgeois souverains. Aussi notre avoyer est-il amusant parce qu'il a des partis pris : au point de vue de la science historique, son ouvrage marque un recul sur Lauffer, mais il débute par une sorte d'« Helvétiade » que nul Ronsard alpestre ne s'est encore avisé de rimer [3] :

[1] *Histoire militaire des Suisses au service de France*, Paris, 1751-53, partie VIII, p. 326.

[2] Cf. par ex. sur la *Guerre des paysans*, tome X, p. 602 s.

[3] Tome I, l. 1, p. 10-15 (cf. le passage entier dont nous ne citons ici qu'un fragment).

« Ceux qui ont cru qu'ils (les Helvétiens) dérivent de *Helvétus* font descendre ce prince d'*Hercule*, qui, après l'incendie de la malheureuse Troie, ayant passé les Alpes s'embarqua sur le lac Léman, et vint aborder de l'autre côté d'Ouchy ; qu'il trouva la situation du pays fort agréable quoiqu'inculte et rempli de forêts ; ce qui le détermina à y fixer sa demeure ; que pour cet effet ayant fait abattre les bois, il fit d'abord construire un fort qu'il nomma *Arpentras* du nom de son fils. *Lémanus*, qui donna le sien au Lac, fut un des successeurs d'*Hercule* : *Eructonius* lui succéda, et étant mort sans enfants, il laissa la Province à trois frères du sang d'Hercule, *Helvétus*, *Sequanus* et *Allobrox*. L'aîné poussa sa passion pour la belle *Aventica* jusqu'à une espèce de fureur, ce qui déplut tellement à ses cadets que, dans un transport de colère, l'un des deux après l'avoir chargée d'injures, eut la hardiesse de lui donner un soufflet. Cette femme irritée au delà de toute expression contre son agresseur, et infiniment sensible à un affront si cruel, ne s'occupa plus que du soin d'en tirer vengeance. Elle en chargea *Helvétus*, et l'obligea à se séparer de ses frères. *Sequanus* et *Allobrox* y consentirent. *Allobrox* eut pour son partage la Savoie, *Sequanus* la Bourgogne ; *Helvétus* garda tout le pays qui est entre les lacs Léman et Brigantinus, aujourd'hui Constance. Comme ses deux cadets avaient donné leurs noms aux Provinces qui leur appartenaient depuis leur séparation, il donna de même le sien à celle qui lui était tombée en partage ; il bâtit ensuite la fameuse ville d'Avençhes à l'honneur et gloire d'Aventica : ce qui doit paraître moins extraordinaire que Bucéphalie, qu'Alexandre le Grand fit bâtir dans les Indes à l'honneur de son cheval Bucéphale, ou que l'ordre de la jarretière institué par un grand Roi à l'occasion que tout le monde sait. Avenches devint la Capitale du pays des Helvétiens. Ces peuples la brûlerent avant leur départ dans la Gaule Celtique ; ils y rétablirent quelques maisons, après avoir été forcés par César

de retourner chez eux. L'Empereur Vespasien la fit rebâtir, et la nomma *Colonia Flavia*. Cette Colonie mêlant son langage avec celui des naturels du pays forma le romand, qui est encore aujourd'hui en usage dans tout le Pays de Vaud, et dans une partie du Canton de Fribourg. A *Helvétus* succédèrent par droit d'héritage *Tigurus* et *Turgojus*, frères. On prétend que l'aîné a bâti *Tigurinum*, aujourd'hui appelé Zurich, et que le Cadet a fondé la Thurgovie. *Epentulus* et *Constance* encore frères succédèrent à ceux-là. Et à ces derniers *Avitirius*, *Carphas*, *Caturigus*, *Eletranus*, *Arulus Centonius*, *Benavus*, *Algus*, *Ciricus*, enfin *Olius* qui, n'ayant point de postérité, laissa l'Helvétie en pleine liberté, après avoir été sous la Domination des Princes Troyens l'espace de 739 ans à compter dès le règne de *Lémanus*. »

*
* *

Il faut toutefois se garder de juger d'après les fables du baron d'Alt les historiens suisses du XVIIIe siècle. Ces derniers valent mieux, en général, que la réputation qu'on leur fait aujourd'hui. Preuve en est le patricien bernois *Alexandre-Louis de Wattenwyl*. Né en 1714, Wattenwyl entra de bonne heure dans la magistrature de son pays; il fut membre du Petit Conseil et, de 1752 à 1758, bailli de Nidau. Comme Zurlauben et comme Balthassar, il demeura toute sa vie l'un de ces gentilshommes libéraux qui sont l'honneur de la vieille Suisse. Elève de Lauffer, en correspondance avec Bodmer, il présida en 1766 la Société helvétique. Il mourut en octobre 1780. A lui revient, autant qu'à Bodmer, la première idée d'une « Société suisse d'histoire [1] ». Wattenwyl traite d'ailleurs l'histoire avec beaucoup d'intelligence et de sens critique, mais sans prétentions d'aucune sorte. Il connaît

[1] Cf. W., p. 303-304, et Dr G. Tobler : *Die Chronisten und Geschichtschreiber des alten Bern*.

bien les chroniqueurs dont il se méfie, il a longtemps travaillé dans les archives de sa ville natale ; il aime les généalogies, même il a dressé celle des ducs de Zæhringen, mais il s'est occupé principalement de Berne et de ses origines. En 1754 il publia en français une *Histoire de la Confédération suisse* : dix chapitres en deux petits volumes [1] ; quatre nouveaux chapitres vinrent s'ajouter à l'édition de 1768, qui est la troisième [2]. Ces nouveaux chapitres nous conduisent jusques en 1603.

L'histoire de Wattenwyl est ce que nous nommerions aujourd'hui un « manuel de vulgarisation ». Elle en a toutes les qualités : elle est claire, précise, bien divisée, désencombrée de détails inutiles, sérieuse pourtant, avec des sources et des références peu nombreuses mais exactes. Aussi eut-elle un grand succès et devint-elle rapidement populaire [3]. Inutile de dire qu'elle est depuis longtemps dépassée, oubliée.

Elle n'en possède pas moins plusieurs mérites. Le premier est de commencer l'histoire de la Suisse avec la Suisse elle-même, au lieu de remonter jusqu'à de fabuleuses et incertaines origines. C'est que M. le bailli de Nidau sait composer et connaît l'art de débuter « in medias res », quitte à revenir en arrière à propos et brièvement, — qualité dont Lauffer, Plantin, ni d'Alt n'ont soupçonné l'importance. M. le bailli de Nidau sait aussi écrire comme un gentilhomme, avec aisance, élégance, et de l'habileté même en ses maladresses. Voici, par exemple, les premières lignes de son ouvrage [4] :

« La *République des Suisses* n'a pas pour fondateurs de ces hommes, qui éternisent leur nom par des entreprises de grand éclat, souvent vicieuses dans leurs principes, mais

[1] Berne, Gottschall & Cie, 263 et 274 p.

[2] La deuxième parut à Berne en 1757 ; celle de 1768, à Yverdon.

[3] Trad. allemandes par le pasteur Uriel Freudenberger, Berne, 1754 et 1768 ; une trad. all. à Lemgo, 1763, très défectueuse.

[4] Pages 1-2 de l'éd. 1754.

qu'un succès brillant fait admirer de la postérité. Trois Particuliers presque inconnus hors du lieu de leur naissance, en ont jeté les fondements ; ou pour mieux s'expliquer, ont rendu à leur patrie sa première liberté. Cette Entreprise établie sur l'équité et la justice a été exécutée sans violence et sans effusion de sang : seul exemple connu dans l'histoire d'une pareille révolution, qui n'ait pas été accompagnée de meurtres et de désordres. L'Union de trois hommes animés du même esprit de liberté a communiqué cet esprit à leurs Compatriotes ; il s'est perpétué chez leurs descendants : c'est aujourd'hui celui de la Nation entière. »

Voilà toute l'introduction. Il me semble qu'on peut cependant lire entre les lignes plusieurs choses intéressantes. Et d'abord que Wattenwyl, s'il connaît ses devoirs de magistrat et d'historien, ne se pique en aucune façon de donner avec fracas des leçons au peuple : preuve de tact et d'un sentiment très juste des convenances, d'autres n'en feront pas autant. Puis, seconde remarque, c'est que notre auteur est un esprit libéral qui aime la liberté, qui sait que cette liberté est la raison d'être de la Suisse. Mais, — troisième remarque, — Wattenwyl, qui voyait très bien tous les vices de l'oligarchie, demeure malgré tout un aristocrate : il est, en effet, persuadé que, si le patriciat a besoin de se perfectionner, ce patriciat n'en reste pas moins la seule forme possible de gouvernement libre et républicain : c'est l'opinion de Haller. Discrètement, il profite de toute occasion pour démontrer que les nobles furent les meilleurs artisans et les défenseurs les plus sûrs de la liberté : il appelle Werner Stauffacher « brave gentilhomme du pays de Schweitz[1]. »

Aujourd'hui encore, le livre de Wattenwyl peut se lire avec facilité, plaisir et même profit. L'érudit domine ses matériaux et ne s'embrouille pas dans les petits papiers. Il sait narrer :

[1] 1754, p. 51.

ses récits de bataille, qui ont pour but de délasser le lecteur, sont sobres et rapides ; l'exposé de la guerre de Bourgogne est presque un modèle de clarté[1]. Au point de vue littéraire, on juge les historiens du XVIIIe siècle suisse d'après leur manière de raconter la légende de Tell, le « thème classique » et national par excellence. Voici comment s'y prend Wattenwyl[2] :

« *Guillaume Tell*, natif de Burglen près d'Altorf, fut le premier qu'on dénonça à Gessler, pour n'avoir pas rendu au chapeau les honneurs prescrits : le crime était particulier, la peine imposée fut aussi extraordinaire. Tell passait pour un excellent Arbalétier ; il avait un fils unique ; il fut condamné à abattre une pomme, d'une certaine distance, de dessus la tête de ce cher enfant. Contraint de se soumettre à cet ordre barbare, il emporte la pomme heureusement sans blesser son fils ; Gessler plein d'admiration lui demande dans quel objet il s'était muni d'une seconde flèche, que le Baillif remarqua dans sa ceinture ; Tell répondit avec beaucoup de franchise : que s'il avait eu le malheur de tuer son fils, la seconde flèche n'aurait pas manqué le Gouverneur. Irrité au dernier point d'une réponse si hardie, Gessler fit sur-le-champ enchaîner le Citoyen d'Uri, résolu de le faire transporter au Château de Kussnacht, et là de lui faire expier sa faute dans les tourments. Mais la providence veilla pour ce brave homme. Il s'éleva un si furieux orage sur le lac de Lucerne, que Gessler fut obligé de traverser avec son prisonnier, que les bateliers conseillèrent de délier Tell, qu'ils connaissaient pour bon rameur, afin qu'il les aidât à gagner le rivage. Tell en approcha en effet bientôt après : mais il sut si bien prendre son temps, que saisissant son arbalète, il s'élança sur une pierre qui était au bord du lac et repoussa le bateau, qui eut de la peine à aborder. »

[1] 1754. p. 9 du tome II, livre 6.
[2] 1754. p. 49-50.

Ce récit, qui est le bref résumé de neuf chroniqueurs [1], ne manque pas d'un certain charme un peu désuet, ni, malgré les incorrections, d'un certain style.

* * *

Avec *Vincent-Bernard de Tscharner* (1728-1778), le traducteur de Haller et de la Messiade, nous nous rapprochons de Jean de Müller. Tscharner était l'un des Bernois les mieux doués de son milieu et de son époque ; aussi, malgré ses opinions plutôt libérales, fit-il une brillante carrière dans le patriciat : il devint bailli d'Aubonne et membre du Conseil souverain.

Tscharner avait surtout un tempérament d'écrivain : il parlait et il écrivait avec la même élégance l'allemand et le français. Disciple de Haller et de Bodmer, ami de Wieland, correspondant de Lessing, il avait voyagé en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre. Aussi nous apparaît-il comme un homme des temps nouveaux : sous ce rapport, il est bien plus intéressant et il a bien plus d'importance qu'un Lauffer ou qu'un Wattenwyl. Membre de la Société helvétique, il partageait les idées, les préjugés et les espérances de ses collègues de Schinznach. Il dépensa son activité en des domaines très différents : c'est ainsi qu'il prit part au mouvement de réaction contre l'influence française et de réforme des mœurs ; en 1769, il publia une brochure sur « la nécessité des lois somptuaires dans un Etat libre [2]. » Il fut l'un des membres les plus assidus de la Société économique de Berne et il fonda dans la même ville une Société typographique. Lors donc qu'il entreprend d'écrire à son tour une

[1] Cf. les sources citées en note, p. 51.

[2] *Ueber die Nothwendigkeit der Prachtgesetze in einem Freystaate.* Zurich, 1769, 82 p. Tscharner publia un *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse* (en collaboration avec Gottlieb-Emmanuel de Haller, 3 vol, Neuchâtel, 1775 ; trad. all., Berne, 1782-84). Ce sont les articles consacrés à la Suisse de l'Encyclopédie d'Yverdon.

histoire suisse, c'est à des préoccupations morales qu'il obéit. c'est une œuvre patriotique qu'il veut accomplir [1].

Son *Histoire des Confédérés* [2] est en trois volumes. Le premier fut livré au public en 1756, le second en 1758 : l'un et l'autre portent en épigraphe des vers de Haller. Le troisième volume ne parut qu'en 1768 : il se termine avec l'année 1586. Une nouvelle édition, en un seul tome, fut imprimée à Zurich en 1784.

Au point de vue historique, l'ouvrage de Tscharner ne vaut pas celui de Wattenwyl. L'auteur était mal préparé, par des études purement littéraires et philologiques, à une telle entreprise ; son œuvre manque de substance, elle n'apporte aucun fait nouveau, elle est tout entière de seconde ou de troisième main. Voilà pour les défauts. Quant aux qualités, ce sont celles d'un écrivain : à ce point de vue, Tscharner est supérieur à tous ceux qui l'ont précédé. Pour superficielle qu'elle soit encore, son histoire est au moins « écrite ». Tout compte fait, le progrès est incontestable. On comprend que Lavater et les contemporains aient vu en ces trois volumes, jusqu'au jour où paraîtra Jean de Müller, le meilleur traité consacré aux fastes helvétiques.

Tscharner aborde son sujet avec un parti pris, des idées, des préférences, — nous n'irons point jusqu'à dire une doctrine. Il veut tirer du passé, à l'usage du présent, des leçons et des exemples. Dans la préface [3] qu'il écrivit en 1756, il parle de l'histoire avec le même respect que Lauffer : il voit en elle l'éducatrice des princes et des peuples ; il nous déclare son ambition de faire mieux que ses devanciers ; il nous annonce qu'il ne s'intéressera point seulement aux batailles, mais encore aux institutions et mœurs. Il nous renseigne enfin sur sa manière à lui d'envisager la Suisse.

[1] Cf. W., p. 304-305.
[2] *Historie der Eidgenossen* (Zurich) : p. 353, 499 et 542. Cf. W., p. 304.
[3] *Vorbericht*. 14 p.

Quant au passé de la Suisse, il le divise en trois périodes. La première, des origines jusqu'à la paix avec l'Autriche en 1389, c'est l'époque héroïque de l'affranchissement, des luttes pour la liberté contre la noblesse et la maison des Habsbourg. La seconde, de 1389 à l'entrée, en 1481, de Soleure et de Fribourg dans l'Alliance, est celle où la Suisse atteint à l'apogée de sa puissance. La dernière enfin, c'est la décadence. On voit poindre ici les conceptions politiques de l'auteur : celles-là mêmes que nous a révélées l'étude de Haller, de Muralt et de Bodmer ; on les trouve résumées dans les réflexions qui terminent le deuxième volume [1]. Les Helvétiens ont été invincibles et grands tant que, peuple de rudes et simples montagnards, ils ont combattu pour leur autonomie ; le jour où la Suisse est devenue redoutable, le jour où les Suisses n'ont eu plus rien à craindre pour leur indépendance, le jour où ils ont désiré de s'enrichir et d'étendre leurs conquêtes, le déclin a commencé. Une autre cause de décadence et de désunion réside dans l'inégalité des constitutions elles-mêmes : le citoyen d'une démocratie, que ne cessent de flatter les ambitieux qui aspirent au pouvoir, est en grand danger d'avoir une trop haute opinion de ses droits ; le patricien, en revanche, considère volontiers le peuple comme sa chose [2]. On s'aperçoit donc que Tscharner rêve d'une « République une, — au moins moralement, — et indivisible. » Il est très démocrate, il est très protestant : il n'est pas tendre pour ses Confédérés catholiques et, dès les premières pages de son histoire, son « anticléricalisme » montre le bout de l'oreille.

Mais revenons à l'œuvre elle-même. On y trouve donc un grand nombre de réflexions morales et d'idées générales sur l'évolution des peuples : Tscharner est bien de son temps. Comme Wattenwyl, il a été bref sur les origines qu'il a résu-

[1] II Abschnitt, VI Buch, § 22, p. 487 s.
[2] 3e vol., p. 2-3.

mées dans son introduction : chez lui, homme éclairé et « philosophe », les légendes et les fables n'ont pas cours. Il n'a, d'ailleurs, point l'habitude d'écrire l'histoire et, peu sûr de son érudition, il lui arrive de s'embrouiller. Il se rattrape, en revanche, dans les récits de bataille. Écrivain, il voit dans Morgarten, Sempach, Saint-Jacques ou Morat, la « page à faire ». Et il la fait, assez bien d'ailleurs. Artiste, il a le sens du mouvement ; il se plaît à décrire les masses ennemies, les armures et les armes et l'ordonnance des combats ; il met dans la bouche des chefs des discours énergiques et brefs. En ce sens, les narrations qu'il a consacrées au Morgarten et à Morat [1] sont les meilleurs « morceaux » du livre, et l'on comprend qu'elles aient inspiré Lavater. La première débute ainsi [2] :

« C'était le sixième jour de décembre (1315), lorsque le duc Léopold se mit en marche avec une force imposante contre un peuple faible, à peine connu en dehors des Alpes, mais que déjà son père, le roi Albert, grâce à son impatience, n'avait point été capable de réduire. L'inégalité entre les adversaires, la différence des armes, le lieu, les circonstances, l'issue et les suites du combat : tout cela font de cette bataille quelque chose de merveilleux. Les Suisses et leurs alliés n'avaient, pour protéger leurs corps, ni cuirasses, ni boucliers ; ils n'étaient équipés que pour l'offensive. En revanche, une brillante chevalerie formait l'élite des bataillons autrichiens. Les chevaliers portaient de grosses lances, des écus et des glaives. De superbes panaches se balançaient aux cimiers couronnés des nobles ; des plumes ornaient le frontail des chevaux qui, le plus souvent, étaient bardés de fer comme leurs maîtres.... Beaucoup de seigneurs avaient revêtu des armures assez fortes pour les empêcher, en cas de chute, d'être blessés par les

[1] Vol. I, p. 143-147 ; vol. II, p. 414-422.
[2] I, p. 143-144.

sabots des montures, etc. » On voit le genre ; on comprend aussi combien, à cette époque de telles descriptions devaient enflammer l'ardeur des patriotes et leur inspirer des chants républicains. Ajoutons cependant que Tscharner avait trop le sens de la mesure pour abuser des « tableaux ».

*

* *

Tscharner précède directement, il annonce Jean de Müller. Il serait cependant ingrat de ne point mentionner ici quelques hommes qui ont rendu aux sciences historiques des services moins éclatants, il est vrai, mais souvent plus durables.

Le XVIIIe siècle s'est livré en Suisse, comme nous l'avons maintes fois répété, à un effort immense pour rassembler tous les matériaux d'une tradition nationale [1]. Nous avons signalé à leur place les vastes recueils de documents réunis par les soins de Bodmer et de Breitinger. Ce fut en 1734-1736, que Jean-Rodolphe Iselin, de Bâle (1705-1779) [2], fit, pour la première fois, imprimer magnifiquement le *Chronicon Helveticum* de Tschudi : or Tschudi, nous le savons, n'est point seulement un des principaux écrivains de notre pays et même de l'Allemagne, et le premier des chroniqueurs ; il jouira encore auprès de tout le XVIIIe siècle, auprès de Jean de Müller, et jusques à une date récente, de toute l'autorité d'un oracle. Un Bâlois encore que Jean-Rodolphe de Waldkirch (1678-1757), dont l'*Introduction à l'histoire suisse* [3] mérite d'être citée. A Zurich, en dehors du cercle de Bodmer, Jean-Henri Bluntschli (1656-1722) rédige ses très pré-

[1] Pour tout détail, cf. W., p. 273-311.

[2] Il ne faut pas confondre cet Iselin avec le célèbre philanthrope Isaac Iselin, le fondateur de la Société helvétique. — L'éd. de Bâle du *Chronicon* est en 2 magnifiques vol. in-fol.

[3] *Gründliche Einleitung z. d. Eidgenöss. Bunds- und Staats Historie.* 2 vol., 1721, 2e éd. 1757.

cieux *Memorabilia Tigurina* [1] ; le bourgmestre Jean-Jacob Leu (1689-1768) publie, de 1747 à 1765, en vingt volumes, un *Dictionnaire historique* de la Suisse qui rend encore bien des services [2] ; enfin Jean-Conrad Faesi (1727-1790) est l'auteur d'une *Description de la Suisse* [3] conçue dans un esprit très libre, et par ailleurs exacte et remarquable. Dans le Pays de Vaud, l'*Histoire de la Réformation en Suisse* [4] par Abraham Ruchat (1708-1750) est, malgré toutes ses lacunes et sa très grande partialité, un ouvrage que l'on consulte avec profit ; il en est de même des *Mémoires critiques* [5] de Loys de Bochat (1695-1754) ; nous avons dit longuement, en notre premier volume [6], ce que le doyen Bridel fut comme historien, philologue et folkloriste. C'est de 1751 à 1753 que parut l'*Histoire militaire des Suisses au service de France*, par le général de Zurlauben ; à cette œuvre, indispensable à quiconque veut étudier le système des capitulations, nous joindrons l'*Histoire militaire des Suisses dans les différents pays de l'Europe* [7], par May de Romainmôtier (1734-1802). Cependant, tous ces érudits sont surpassés par Gottlieb-Emmanuel de Haller (1735-1786), le fils du grand Haller et le père de Charles-Louis, le fameux « Restaurateur ».

Gottlieb-Emmanuel a fait accomplir à la science du passé, du moins en Suisse, d'incontestables progrès. Avec le pasteur Uriel Freudenberger (1705-1768), il osa, le premier, mettre en doute l'authenticité de la légende de Guillaume Tell dans

[1] 1704, 1741 et 1742.

[2] *Allgemeines helvetisches eidgenössisches Lexikon*, 20 vol. in-4° ; continué par Holzhalb de 1786 à 1797.

[3] *Genaue, etc. Erdbeschreibung der ganzen Helv. Eidgenossenschaft*, 4 vol., 1765-68.

[4] Genève, 1727-28, 6 vol. ; rééd. en 7 vol., par L. Vulliemin, 1835-38.

[5] *Mémoires critiques pour servir d'éclaircissements sur divers points de l'histoire ancienne de la Suisse*. Lausanne, 1747-51.

[6] Cf. le chap. XII.

[7] L'ouvrage de Zurlauben, 8 vol., Paris ; celui de May, 1772, 7 vol., 1788, 8 vol.

une brochure qui eut un retentissement énorme et fut même brûlée par la main du bourreau d'Altdorf [1]. Cette brochure, publiée en 1760, est un signe des temps. Mais le principal ouvrage de Haller demeure sa volumineuse *Bibliothèque de l'histoire suisse* [2] qui contient la bibliographie complète de toute l'œuvre historique, — imprimés et manuscrits, — de l'ancien régime. Ce recueil, qui représente un travail colossal, a gardé toute sa valeur. Ajoutons que Haller mettra plus tard à la disposition de Müller ses notes et ses documents.

Outre Lauffer, d'Alt, Wattenwyl et Tscharner, divers érudits ont entrepris, au XVIIIe siècle, des histoires de la Suisse, mais leurs travaux sont restés inédits jusqu'à ce jour : mentionnons le Bernois Jean-Rodolphe Grouner, le baron de Zurlauben, Abraham Ruchat.

On voit donc que Jean de Müller n'est pas un isolé, et que d'autres lui ont préparé et lui ont facilité la besogne.

II

Comparés à Müller, les historiens dont nous nous sommes occupé jusqu'à présent semblent tous des hommes d'un autre âge, qui emploient de vieilles formules. C'est que l'on ne trouve pas encore dans leurs œuvres, — même dans celle d'un Tscharner, — ces inquiétudes, ces aspirations, ces craintes, ces idées que l'on peut résumer d'un seul mot : l'*esprit nouveau*.

Dès 1760 environ, il se fit partout en Europe de grands changements dans la manière de comprendre et de traiter l'histoire. Jusqu'alors, cette dernière relevait des lettres plutôt que de la science ; on demandait aux historiens la connais-

[1] *Guillaume Tell, fable danoise*, 1760 ; sur toute cette polémique, cf. A. Rilliet, *Les origines de la Conf. suisse*. Genève, 1868, p. 271. s.

[2] *Bibliothek der Schweizergeschichte*. Berne, 6 vol., 1784-1787. *Hauptregister*, 1 vol., 1788.

sance de l'Antiquité, la « connaissance des hommes », l'art du récit, l'habitude des textes et la mémoire des dates. Certes, le XVIIIe siècle exigera tout cela encore, mais il exigera cependant autre chose. C'est en Angleterre qu'il faut retourner pour découvrir l'origine des nouvelles conceptions qui ont cours à l'époque où va naître Jean de Müller. L'Angleterre, en effet, a le bénéfice d'avoir accompli sa révolution longtemps avant la France. Or, l'état d'esprit que suppose une révolution implique à son tour une manière plus libre de comprendre la vie publique, les institutions et par conséquent l'histoire. Cette dernière, l'Anglais l'envisage à son point de vue, qui est un point de vue pratique et moral. Il lui applique donc la méthode de Bacon, méthode d'observation et d'expérience : ainsi firent les Bolingbroke, John Hill, Richardson, Hartley, Priestley, et surtout Hume. De leur côté, la philosophie cartésienne et les sciences exactes ont répandu la conviction que, dans tous les domaines de la connaissance, un petit nombre de lois simples se retrouvent, toujours les mêmes. Peu à peu, on se débarrasse, par exemple, de l'explication surnaturelle et providentielle des événements. Ces événements, on ne se contente plus de les constater, mais on cherche à en donner la raison *naturelle*. La mathématique veut des définitions claires et précises, l'enchaînement mécanique et logique des parties; les sciences naturelles exigent à leur tour un esprit positif, attaché aux réalités concrètes, elles sont les ennemies des faciles hypothèses : toutes ces disciplines exercèrent sur les études historiques une réelle influence. .

En outre, les limites de ces études se sont considérablement élargies. Autrefois, on ne sortait guère de l'Europe, une Europe restreinte elle-même et qui ne comprenait pas les pays du Nord : on ne remontait guère au delà de l'Antiquité archéologique et classique. Mais le XVIIIe siècle est l'époque où des nations, jusqu'alors reléguées au second plan, apparaissent

sur la scène politique, avec leurs idées et leurs mœurs ; c'est une époque de voyages, de colonisations lointaines, de cosmopolitisme et d'exotisme. Races nouvelles ; tribus d'Afrique, d'Amérique ou de Polynésie ; coutumes, religions, constitutions inédites, tout cela multiplie les points de comparaison, et de tout cela on tire des conséquences inattendues. On sait, par exemple, — et Jean de Müller le saura, — que la France et l'Europe n'ont pas le monopole de l'héroïsme et de la sagesse, mais qu'il y a Bouddha, Confucius, le mandarin, le marabout, le sorcier de Java ou de Tahiti. Peu à peu, la notion d'humanité se dégage : on se demande si les hommes ne sont point tous semblables, tous égaux entre eux. De là jusqu'à proclamer les fameux Droits de l'Homme, il n'y a qu'un pas, que l'on va s'efforcer de franchir : celui qui sépare la théorie de la pratique.

La méthode qui s'impose est donc celle de l'évolution des races et des sociétés. A l'origine de ces dernières on suppose l'état de nature dont on va retrouver les traces plus ou moins haut, plus ou moins loin, dans l'espace ou dans le temps : au cœur des Alpes helvétiques, dans une île océanienne, — l'île de Robinson, — à l'âge des patriarches, en Arcadie. C'est à l'état de nature qu'on aboutit forcément lorsqu'on entreprend l'histoire expérimentale des peuples. Qu'on relise, pour s'en convaincre, le *Discours sur l'inégalité*, les *Pensées sur l'interprétation de la nature* de Diderot, Condillac, Grotius, Pufendorf, Barbeyrac.

Mais comment les hommes se sont-ils peu à peu écartés de l'état de nature ? comment les sociétés, puis les nations se sont-elles formées ? d'où viennent toutes ces différences, tous ces caractères complexes que nous révèlent l'histoire, la géographie, l'économie politique ? Autant de questions troublantes auxquelles on cherche à répondre en invoquant des causes physiques, en ébauchant les premières « théories du milieu ». Que l'on songe, par exemple, à la parenté qui existe entre

les idées de Buffon sur les variétés dans l'espèce humaine et celles de Montesquieu sur l'origine des gouvernements.

Il est donc facile de comprendre pourquoi le XVIIIe siècle demande à l'histoire autre chose que des récits de bataille ou de négociations diplomatiques, autre chose que des généalogies royales ou des séries de dates. Ce qui l'intéresse, ce sont, encore un coup, les mœurs, les institutions, les doctrines ; ce sont les climats, les produits du sol, les ressources du commerce et de l'industrie. N'est-ce point alors, en effet, que les sciences économiques, juridiques et sociales prennent tout à coup un si vaste essor?

Un essor d'autant plus vaste que cet âge est utilitaire. Et il devait l'être, non seulement par réaction contre l'âge précédent, mais par la force des choses. Tous ces problèmes que se pose la science : origine du monde et de l'homme, des religions et des lois, des sociétés et des gouvernements, impliquent des solutions, et ces solutions (ou plutôt ce que l'on prend pour des solutions) on cherche à les appliquer, en dehors des cabinets et des laboratoires, dans la vie publique et privée. S'il est par conséquent démontré que l'état de nature est le seul état normal, pourquoi n'y point revenir, et comment y revenir? De là, cette propagation rapide du matérialisme, de l'irréligion, des idées révolutionnaires : n'est-on pas, en effet, persuadé que l'on a fait jusqu'alors fausse route? détruisons donc pour mieux reconstruire! Même ceux qui ne partagent point ces idées absolues éprouvent des inquiétudes, sentent que le monde va changer, reconnaissent la nécessité des réformes, discutent plus ou moins timidement, s'orientent, hésitent au carrefour et délibèrent sur les moyens d'action.

Enfin, ultime conséquence de ce qui précède, les grandes découvertes, les nouvelles théories, les nouvelles méthodes ont donné à tout le XVIIIe siècle une telle foi dans la science qu'il attend d'elle des résultats immédiats et le bonheur universel.

Une telle utopie suffit pour nous montrer ce qui manque précisément à l'esprit du siècle : il confond tout, histoire, philosophie, sciences naturelles ; il est encyclopédique, mais dépourvu de sens critique ; il prend de simples postulats et des intuitions pour des vérités démontrées. Et, lorsqu'il agit, c'est avec une méconnaissance absolue des réalités, avec une confiance exagérée dans le pouvoir de la raison et de l'intelligence.

L'« esprit du siècle » se retrouve dans Jean de Müller : comment donc cet homme va-t-il concevoir une histoire comme celle de la Suisse ? Tout d'abord, il étudiera son pays, non comme un tout isolé, mais comme un fragment de l'univers et par rapport à l'histoire universelle ; il s'intéressera aux mœurs, aux institutions, à de petits détails et même à des anecdotes ; il expliquera la formation de l'Helvétie et le caractère de ses habitants à l'aide des causes physiques ; pour lui le type idéal de l'Helvétien sera le montagnard, l'Alpicole, parce que l'Alpicole est l'un des êtres les plus proches de l'état de nature ; enfin il écrira tout son ouvrage dans un but pratique, utilitaire. Mais n'oublions pas que Müller sera lui-même, non seulement un « philosophe », mais surtout un Suisse du XVIIIe siècle : de là, dans son œuvre, un « nationalisme », un sens des traditions qu'on chercherait alors en vain au delà de nos frontières.

*
*   *

Mais si, dans son propre pays, Jean de Müller a des précurseurs comme historien, érudit, archéologue, généalogiste, il en a aussi comme théoricien et comme philosophe. Deux Suisses, avant lui, ont traité l'histoire comme une science expérimentale et pratique avec des arrière-pensées pédagogiques et morales : nous voulons parler du Bâlois Iselin et de Wégelin, de Saint-Gall.

Wegelin[1] cesse d'appartenir à l'École suisse et à la Suisse elle-même le jour où il s'établit à Berlin, c'est-à-dire dès 1760. Membre de l'Académie royale des sciences, il consacre le reste de sa vie à des études qui sortent du cadre de ce livre et qu'il suffit de mentionner. Ses ouvrages sont des discours, des traités et des recueils, la plupart en langue française, et qui furent tous publiés à Berlin : en 1766, des *Considérations sur les principes moraux et caractéristiques des gouvernements*, dans lesquelles on retrouve à la fois la doctrine de Montesquieu et les idées de Rousseau ; en 1767, les *Mémoires historiques sur les principales époques de l'histoire d'Allemagne*[2] ; en 1768, les *Caractères historiques des Empereurs depuis Auguste jusqu'à Maximin* ; en 1769, le plan raisonné d'une *Histoire universelle et diplomatique de l'Europe depuis Charlemagne jusqu'à l'an 1740* ; de 1770 à 1776, cinq mémoires sur la philosophie de l'histoire[3] ; de 1776 à 1778, les six volumes de l'*Histoire universelle et diplomatique*[4], — la grande œuvre de Wégelin, mais qu'il ne put achever, faute de ressources, et qui s'arrête à l'avènement de Hugues Capet.

Ce mérite revient incontestablement au Saint-Gallois : c'est un très sérieux effort pour constituer et pour définir une philosophie de l'histoire. A ce point de vue, trois de ses ouvrages nous paraissent particulièrement significatifs : les *Lettres sur la valeur de l'histoire*[5], les cinq mémoires *Sur la philosophie de l'histoire*[6], les *Considérations sur les*

[1] Cf. H. Bock, *Jakob Wegelin als Geschichtstheoretiker*. Leipziger-Studien, cahier 4 du 9e vol., 1902.

[2] Trad. en all. à Zurich, la même année.

[3] Dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin.

[4] Vol. I et II, 1776 ; III et IV, 1777 ; V et VI, 1778.

[5] *Briefe über den Werth der Geschichte*. Berlin, C.-F. Himburg, 1783, 1 vol.

[6] Dans les *Nouveaux mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres*. Berlin : *Mém.* I, année 1770, p. 361 s. ; II, 1772, p. 450 s. ; III, 1773, p. 448 s. ; IV, 1775, p. 490 s. ; V, 1776, p. 426 s.

principes moraux et caractéristiques des gouvernements[1].

Wégelin est un esprit encyclopédique et spéculatif qui s'efforce, sans toujours y parvenir, à raisonner sur des faits et à se dégager des abstractions préconçues. Il écrit, en français comme en allemand, d'une manière élégante et claire, mais sèche, analytique. Il ressemble en tous points à son compatriote et collègue Sulzer. Il voudrait avoir une méthode et il n'a qu'un système. Il applique à l'histoire les idées et les préjugés en vogue. La division et les limites des sciences sont pour lui, on le remarque dès l'abord, choses encore mal déterminées. « L'histoire étant la doctrine instrumentale de toutes les connaissances, en ce qu'elle en fait voir l'origine, l'utilité et les progrès, l'historien accompli devrait posséder tout ce qui est du ressort de l'esprit et du cœur de l'homme[2] ; » il devrait donc tout savoir, et le moins qu'on puisse exiger de lui, c'est de connaître « l'homme en soi » et les sciences naturelles : on voit clairement à quel conflit de méthodes aboutit en fin de compte ce système. Ouvrons par exemple les *Considérations sur les principes des gouvernements :* elles commencent par un « Discours préliminaire qui contient une courte Théorie de l'Homme[3] », puis vient une série de brefs chapitres qui sont des résumés de toutes les observations plus ou moins exactes rapportées en Europe par les colons, les explorateurs, les voyageurs et les marchands. Wégelin nous parle abondamment des Tatares, des Chinois, des Arabes, des Groenlandais, des Persans, des sauvages d'Otahiti et du Monomotapa ; là-dessus, des réminiscences classiques, des exemples empruntés à la Grèce et à Rome.

Donc, pour être historien, il faut, selon Wégelin, être encyclopédiste et psychologue. L'évolution des Etats est analogue à celle des individus : connaître l'une, c'est connaître

[1] Berlin, Haude et Spener, 1761, 1 vol.
[2] *Mém.* I, p. 384.
[3] Pages 1-17.

l'autre. « L'homme suit deux lois qui sont indestructibles, dont l'une concerne la conservation de son être, l'autre l'augmentation de son bonheur[1]. » Ces deux mêmes lois sont également celles qui régissent les peuples. Car « aimer l'Etat, c'est aimer son existence publique, ou la somme des biens et des agréments qu'on tire de la société, et que l'on ne peut augmenter et conserver que par la conservation et l'augmentation des forces sociales. D'où il doit résulter une tendance aussi continue à augmenter le bien social, qu'on a d'empressement pour augmenter et conserver ses propres forces[2]. » D'où il appert enfin qu'« une législation est donc plus parfaite qu'une autre, lorsqu'il y a moins de collisions entre le bien public ou celui qui est commun à tous, et le bien particulier de chacun, le tout conformément à la nature du bien social[3]. »

Par conséquent, l'historien va s'attacher particulièrement à étudier les lois, les constitutions, la vie nationale ; c'est le propre d'un simple chroniqueur que d'énumérer les événements selon l'ordre des dates, sans se préoccuper des raisons profondes qui ont provoqué ces événements, sans se préoccuper des conclusions morales. On voit que, pour parler comme Wégelin, l'histoire véritable est avant tout celle des « mœurs » et de la « police » des Etats.

Wégelin nous apporte un certain nombre de définitions claires, mathématiques, selon la méthode de Wolff. Il faut tout d'abord bien distinguer les faits séparément, puis leur liaison, — ce qu'il nomme « l'enchaînure[4] ». « Chaque acte public, considéré dans l'ordre chronologique, est un *fait*. Tous les faits, considérés dans leurs combinaisons, soit politiques, soit morales, sont des *événements*[5]. » Les faits une fois reconnus, vérifiés, « enchaînés », on pourra com-

[1] *Mém.* II, p. 466. — [2] *Ibid.*, p. 467. — [3] *Ibid.*, p. 480-481.
[4] Cf. le *Mém.* I.
[5] *Mém.* I, p. 377.

mencer l'histoire d'un peuple, mais, — puisque la forme sociale d'un peuple est, aux yeux de Wégelin, l'essentiel. — « datez l'existence d'une nation du moment où vous avez assez de données pour avérer sa forme sociale[1]. » Celle-ci reconnue, il sera possible de s'attacher aux mœurs. « On appelle *mœurs* l'accord des citoyens dans les jugements qu'ils portent sur les vertus sociales. La diversité des mœurs résulte de la diversité des jugements portés sur les principes et les sentiments. Chaque jugement national est l'effet d'un nombre déterminé de situations et de crises, par lesquelles a passé la nation. L'uniformité du caractère national doit être considérée comme la moyenne proportionnelle entre les plus grandes vertus et les plus grands vices de la société.... Chaque peuple a des mœurs qui lui sont propres ; et ces mœurs *nationales* tiennent à la somme de ses besoins et de ses intérêts. Quoique ces mœurs varient par le cours des événements, elles se soutiennent au milieu des altérations qu'elles subissent par les mœurs du siècle et par l'introduction des mœurs *étrangères*. La raison de l'inaltérabilité des mœurs nationales est bien claire: c'est qu'on ne peut jamais changer son jugement sur des intérêts qui tiennent du local. De la conformité universelle des mœurs qui règnent parmi tant de diverses nations naissent les *mœurs du siècle*, qui font sentir leurs impressions aux mœurs nationales, tout comme celles-ci donnent des modifications aux mœurs du siècle.... C'est à l'histoire à démêler cette influence réciproque, et à suivre la marche irrégulière des mœurs universelles, et la marche beaucoup plus réglée des mœurs nationales, afin d'apercevoir les phases de leur opposition et de leur union. Les mœurs du siècle sont toujours aux mœurs nationales, comme celles-ci sont aux mœurs individuelles[2] ». L'histoire des mœurs, c'est l'histoire sociale d'aujourd'hui; l'histoire du goût « qui est le jugement

[1] *Mém.* II, p. 464.
[2] *Mém.* III, p. 484-486.

porté par la nation sur ce qui est beau et décent, » est à peu près ce que nous appelons, à la suite des érudits allemands, l'histoire de la culture [1].

Nous avons cité tout ce passage parce qu'il nous semble d'un intérêt assez considérable. Lorsque Wégelin nous parle des mœurs, nous ne pouvons nous empêcher de songer, — et il le faisait sans aucun doute lui-même, — à la Suisse. « Les nations, dit-il, se pervertissent à proportion qu'elles font plus influer les mœurs du siècle ; et cette influence part toujours du peu d'accord des mœurs d'une nation [2]. » Or, la preuve de ce que Wégelin énonce, — non peut-être sans arrière-pensée, — c'est bien l'Helvétie au XVIIIe siècle. Ce qui préoccupe tous les hommes de l'École suisse, ce qui préoccupait le Saint-Gallois lui-même avant son départ pour Berlin, c'est la réaction contre l'influence étrangère. Wégelin n'a point consacré d'ouvrage au passé de sa patrie ; cependant, on trouve dans ses mémoires sur la philosophie historique, au milieu de faits empruntés à l'Antiquité pour la plupart, une phrase significative : « Depuis que les Suisses ont accepté des pensions de la part des Puissances étrangères, et se sont engagés à leur service, une partie d'entre eux s'est ressentie de l'esprit de domination qui s'est introduit parmi eux [3]. » Enfin, dans les *Considérations sur les principes des gouvernements*, un court chapitre [4] démontre que « le principe de la confédération helvétique est celui que chaque état libre doit avoir dans sa naissance, » c'est-à-dire la défense de la liberté, — ce que Wégelin nomme « la conservation des immunités corporelles ». Malheureusement, l'esprit guerrier des Suisses, mal discipliné, dégénéra en esprit de parti, d'audace, de ra-

[1] *Ibid.*, p. 486.
[2] *Ibid.*, p. 486.
[3] *Mém.* V, p. 429.
[4] IIIe section : *Des États qui ont pour Principes les sentiments moraux ou réfléchis de l'Homme*, chap. XXI, p. 120 s.

pine : « il y fit des ravages épouvantables dans les mœurs et dans les sentiments ; les intérêts religieux servirent encore à entretenir ces divisions, et l'esprit de commerce répandit le luxe et la défiance partout[1]. » Wégelin, qui se souvient d'avoir publié un traité sur Sparte, est donc, en tant qu'Helvétien, nettement opposé au service mercenaire et au patriciat[2].

Car l'historien n'est pas autre chose que « le moraliste des nations ; éclairant les replis des consciences, il y porte les lumières d'une politique honnête et décrit le culte intérieur que les peuples ont rendu à la vertu. Il n'oublie pas de tracer le fil des erreurs pratiques qui ont fait donner les peuples dans de tels vices et écarts[3]. » Wégelin revient constamment, dans ses ouvrages, sur le rôle que l'historien doit jouer comme éducateur[4].

Et c'est pourquoi il est nécessaire que l'historien se fasse une haute idée de son rôle d'abord, et de l'histoire ensuite. Car l'histoire, c'est la science de la vérité et la vérité possède une force agissante. Encore faut-il savoir mettre cette force en œuvre, transformer cette puissance en action[5]. Pour cela, le meilleur moyen, — et c'est de la part de Wégelin une preuve d'intelligence que de l'indiquer si clairement, — est encore l'art de composer et d'écrire : — l'art de grouper les événements, de mettre en vedette les faits essentiels, de produire l'impression de la vie, d'évoquer le passé[6]. L'historien lira donc les poètes, afin d'enrichir son imagination, d'affiner sa sensibilité. Wégelin d'ailleurs raisonne sur la

[1] *Ibid.*, p. 121.
[2] *Ibid.*, cf. p. 122.
[3] *Mém.* III, p. 486.
[4] Cf. les *Briefe über den Wert der Geschichte.*
[5] *Briefe*, lettre 4 : *Stärke der Wahrheit*, p. 26-42.
[6] *Ibid.*, lettres II : *Charakteristik und Colorit*, 5-17 ; XXIX, 333-340, et XXX, 340-345.

sensibilité, l'imagination, le vrai, le vraisemblable[1], le merveilleux dans l'histoire, les caractères et les mœurs, en fidèle disciple de Bodmer qu'il fut et demeura toujours, — démontrant ainsi que l'influence du grand Zuricois s'est exercée même en dehors de la littérature.

* * *

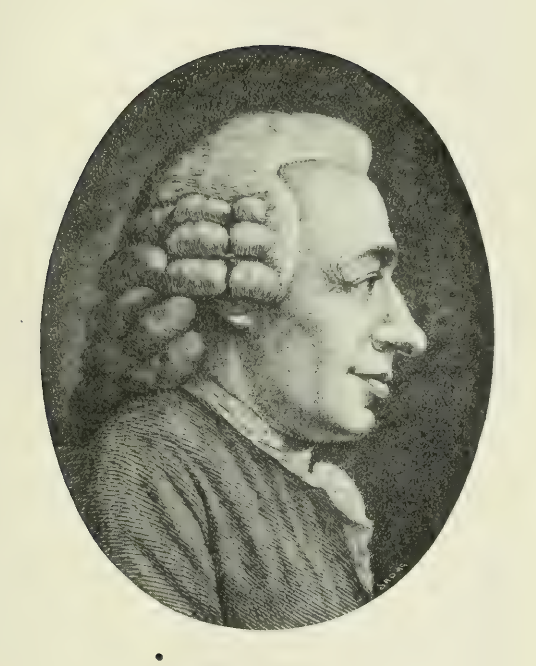
Si Wégelin ne nous concerne qu'indirectement, puisqu'il a vécu à l'étranger, Iselin, en revanche, occupe une place importante dans l'évolution intellectuelle et sociale de la Suisse : en effet, jamais il n'a quitté sa patrie et surtout il a fait de cette patrie le but suprême de son activité et de ses efforts.

Isaac Iselin[2], dans l'histoire de la littérature allemande, est considéré généralement comme un précurseur de Herder ; mais pour le bien comprendre et lui rendre complète justice, il faut voir en lui un Suisse, un Suisse seulement. Avec Charles-Louis de Haller, les Genevois de Lolme et Sismondi, le Zuricois Jean-Gaspard Bluntschli, il est, dans notre pays, un des représentants des sciences économiques. Il est surtout, à nos yeux du moins, le type même du « philosophe helvétien », si, par ces mots nous entendons un homme qui, au XVIIIe siècle, adapte aux conditions et aux besoins de son milieu les idées et les théories de l'époque.

Iselin est extrêmement sympathique, soit dans sa vie, soit dans ses œuvres. Impartial et pondéré, il n'abuse jamais des postulats et des systèmes, il ne vise jamais à l'absolu, il ne perd jamais contact avec les réalités ; libéral, il ne veut rien détruire, mais perfectionner ; patricien, il voit nettement tous

[1] Notons en passant cette définition (*Mém.* V, 426) : « Le vrai (historique) diffère du vraisemblable par le nombre des preuves, qui est complet dans le vrai et incomplet dans le vraisemblable. »

[2] Sur Iselin, cf. Mœrikofer, *Die schweizerische Litteratur des 18. Jahrhunderts*, chap. IX, p. 311-321 ; Bæchtold, p. 674-675, et surtout A. von Miaskowski, *Isaac Iselin*, Bâle, Georg, 1875, 1 vol. de 120 p.



ISAAC ISELIN

les défauts du régime. D'autre part, il a gardé l'enthousiasme, la sensibilité vive, la croyance inébranlable en l'avenir et en la bonté des hommes, tout ce qui nous charme et nous attire, en un mot, dans le « philosophe ». Ajoutons qu'il est, par surcroît, un écrivain de talent et qu'aujourd'hui encore, ses petits livres, rapidement et clairement rédigés, pleins d'esprit et parfois d'émotion, se lisent avec plaisir et sans difficulté.

Iselin est seul à représenter, dans l'Ecole suisse, le milieu bâlois. En ce sens, il mérite qu'on lui consacre quelques pages.

La république de Bâle, comme celle de Zurich, est, au XVIIIe siècle, un Etat aristo-démocratique gouverné par une bourgeosie corporative. Mais, comme à Zurich, le pouvoir a été peu à peu monopolisé par un petit nombre de familles. Les deux villes, les deux sociétés se ressemblent d'ailleurs : nous ne sommes plus en présence d'un corps de noblesse militaire, issu du « service étranger », comme à Berne ou à Fribourg, mais bien d'une caste enrichie par l'industrie et surtout le commerce. Sous leurs rudes apparences, tous ces Bâlois sont d'ailleurs de vieux civilisés. Il ne faut point oublier, en effet, que leur cité est, à la fois, l'un des centres de l'humanisme, la ville d'Erasme et des Holbein, la ville des imprimeurs célèbres, et, grâce à sa situation sur le Rhin, la capitale économique de la Suisse. Puis, tandis que Zurich, Berne. Lausanne et Genève ne possédent que des académies, Bâle peut s'enorgueillir, dès 1460, d'une université célèbre. Il est vrai qu'au XVIIIe siècle cet établissement va tomber dans une extrême décadence ; seul, le nom du mathématicien Bernouilli sauve encore, aux yeux des étrangers, les apparences. En réalité il y a fort peu d'étudiants ; les professeurs, en grande majorité des indigènes, ne travaillent guère et se contentent de jouir sans fatigue de leurs privilèges. Car il est arrivé à Bâle le même phénomène que nous avons constaté partout

alors en Suisse : l'accaparement des charges par une oligarchie, l'abandon des traditions anciennes, l'invasion des idées étrangères, l'abaissement de l'esprit public sous la poussée du matérialisme.

Iselin, patricien lui-même et lui-même magistrat, résolut de réagir. Né le 7 mars 1728, il appartenait à une vieille et nombreuse famille ; malheureusement, son père, un marchand, avait fait des spéculations désastreuses, avait dû s'éloigner, était mort enfin en 1748. Iselin fut élevé par sa mère, une femme rigide et pleine d'énergie ; il connut des années difficiles. Après un an passé à l'université de Gœttingue, où il se lia avec Zimmermann, il revint dans sa ville natale. Il sollicita vainement une chaire de droit, finit par se contenter d'une fonction publique et devint en 1756 secrétaire du Conseil. Il mourut au mois de juillet 1782.

Isaac Iselin est un esprit encyclopédique ainsi que Wégelin, mais d'une autre manière. Il a étudié la jurisprudence et toutes les sciences connexes, principalement les sciences économiques et sociales. Comme économiste, il se rattache à Dupont de Nemours et aux Physiocrates dont il admet les principes mais dont il prend soin d'éviter le mysticisme et les exagérations. En ce sens, il se rapproche plutôt de Turgot et de Condorcet. Montesquieu est d'ailleurs l'un de ses maîtres. Il est donc tout pénétré d'idées françaises, mais il a su garder intactes son âme suisse et ses qualités allemandes : la « Gründlichkeit », la haute moralité, l'idéalisme un peu sentimental. En outre, il éprouve une grande admiration pour l'Angleterre, pour sa constitution, sa philosophie pratique, ses poètes. A Gœttingue, il lit avec passion Pope, Addison, Richardson et Sterne [1]. Au point de vue littéraire, il est cependant un disciple de Bodmer avec lequel il demeure toute sa vie en relation : en 1750, sous le titre d'*Essais* [2], il a publié

[1] Miaskowski, p. 15-16.
[2] *Versuche*, broch. anonyme, sans date ni lieu.

des vers tout à fait dans le ton de l'Ecole zuricoise. Enfin, il connaît bien l'Antiquité et il a étudié à fond l'histoire universelle. C'est, en effet, avec l'économie politique et sociale, pour l'histoire qu'il se sent décidément le plus de goût.

Les deux principaux ouvrages d'Iselin sont, d'une part, les *Songes philosophiques et patriotiques d'un ami des hommes* [1], publiés à Zurich en 1755, réédités en 1758 et en 1776 sous le titre de *Songe d'un ami des hommes :* d'autre part, l'*Histoire de l'humanité* [2], deux petits volumes imprimés à Francfort et Leipzig en 1764, réédités également en 1768 et en 1784. C'est d'après ces ouvrages que nous allons esquisser rapidement la philosophie du Bâlois.

Il va sans dire que la philosophie de notre Iselin n'est en aucune façon spéculative, qu'elle n'est pas même une doctrine absolue, abstraite, complète, exclusive comme celle d'un Rousseau. Elle est uniquement morale et pratique. Il ne faut pas s'en laisser imposer par le titre même du second ouvrage que nous venons de mentionner : l'*Histoire de l'humanité* est un essai très court, presque déchargé de notes et divisé en de nombreux petits chapitres.

C'est pour sa patrie qu'Iselin travaille ; mais cette patrie n'est à ses yeux qu'un fragment de l'humanité tout entière. Et, lorsqu'il la veut réformer, rendre meilleure et, partant, plus heureuse, c'est au premier principe, c'est donc à l'humanité elle-même qu'il se croit obligé de remonter.

L'*Histoire de l'humanité* est dédiée à la Société philanthropique suisse [3]. L'auteur commence, suivant une méthode er-

[1] *Philosophische und patriotische Träume eines Menschenfreundes*, anonyme ; Zurich, Orell & Cᵉ, 1755, 1758 ; *Träume eines Menschenfreundes :* Bâle, Schweighauser, 1776. Nos références se rapportent à l'éd. de 1758.

[2] *Ueber die Geschichte der Menschheit ;* Harscher, Francfort et Leipzig, 1764 ; Zurich, Orell Füssli, 1758 ; Carlsruhe, Schneider, 1784. Nos références se rapportent à l'éd. de 1764.

[3] *An die menschenfreundliche Gesellschaft in der Schweiz*. Zuschrift, vol. I, 4 p. non numérotées.

ronée mais familière à son siècle, par étudier l'« homme en soi »[1] ; suit un chapitre consacré à la théorie des climats dont Iselin reconnaît l'importance, mais qu'il se garde d'exagérer : le climat, certes, exerce une grande influence sur les destins et sur le caractère de l'homme, cependant l'action des causes morales est plus efficace encore[2]. Le second livre est un document plein d'intérêt pour nous : consacré à l'« état de nature[3] », il est une réfutation de l'*Inégalité* : Iselin, d'ailleurs, reconnaît tout le génie de Jean-Jacques qu'il traite fort respectueusement de grand écrivain et de philosophe sublime[4]. Mais l'« état de nature » n'a jamais existé et c'est un pur concept ; tout au plus aurait-il pu être une période transitoire de l'évolution, parce qu'il est contraire à ce besoin inné de perfection qui se retrouve chez tous les hommes.

Ceci fait, Iselin suit les différents stades parcourus par les sociétés en développement : la barbarie[5], les commencements de la civilisation chez les peuples orientaux, la civilisation grecque et romaine, le moyen âge[6], — qu'il ne connaît pas et qu'il serait d'ailleurs incapable de comprendre, — enfin l'Europe moderne[7] à laquelle il consacre de longues pages. En effet, Iselin éprouve pour son temps une grande admiration et surtout un grand amour. Si les progrès du luxe et par conséquent de l'immoralité et du matérialisme sont incontestables, si la plupart des constitutions se révèlent encore défectueuses, si le vieux fond de barbarie réapparaît toujours, l'humanité ne s'en est pas moins rapprochée considérablement, au XVIIIe siècle, de la perfection idéale. Ce progrès, elle le doit incontestablement aux sciences, aux arts,

Erstes Buch : *Psychologische Betrachtung des Menschen.*

2 Chap. XIX, p. 33 s. du tome I.

Zweytes Buch : *Von dem Stande der Natur.*

4 Cf. p. 88, 89, etc.

Livre III, tome I.

Livres IV et V, tome II.

Livre VI, tome II.

à la haute culture qui ont adouci et policé les mœurs, détruit bien des préjugés, diminué l'empire de l'ignorance. Notre Bâlois, qui est un optimiste, croit donc de toutes ses forces en l'avenir; et pourquoi ne pas y croire? l'homme est né bon, le bien est par son essence éternel, le mal est contraire à la nature et tend à se détruire lui-même [1].

Mais pour parvenir à ce bonheur parfait qui est la fin suprême de l'homme, il ne faut pas s'arrêter, se reposer en chemin. Les individus comme les sociétés, sous peine de rétrograder, ont à lutter sans cesse contre les vices et les erreurs qui les menacent. De quelle manière? nous trouvons la réponse dans les *Songes patriotiques et philosophiques*, lesquels ne sont pas autre chose que des conseils adressés par Iselin à la république de Bâle. Le but que tout gouvernement doit sans cesse avoir devant les yeux, c'est le bonheur de ses sujets, car les hommes ont droit au bonheur; mais l'eudémonisme d'Iselin est un eudémonisme d'un ordre élevé : « Le bonheur dont chaque homme est en droit de jouir n'est légitime que s'il est d'accord avec le bien commun, le bien de tous [2]. » — « Nul ne saurait, nul ne pourrait être heureux aux dépens et par les souffrances des autres [3]. » Ces principes sont la base même de toute bonne constitution : « Aussitôt qu'un homme, dans une société civile, n'est pas aussi heureux qu'il pourrait l'être, s'il vivait dans les conditions normales de l'état de nature, la constitution est mauvaise, elle est une source de perpétuelles injustices [4]. » Mais, malgré tout, Iselin demeure un esprit trop positif, trop conservateur et trop patriote, pour conclure à une révolution et même pour proposer des changements essentiels. Pour lui, comme pour tous les Physiocrates, comme d'ailleurs pour tous les Suisses du

[1] Tome II : *Aussichten*, p. 286 à la fin.
[2] *Träume*, p. 63.
[3] *Ibid.*, p. 105.
[4] *Ibid.*, p. 109.

XVIII[e] siècle, la forme d'un gouvernement importe moins que son esprit. La liberté ne dépend pas d'un texte de loi : un peuple est libre, « lorsque chaque citoyen peut vivre sans contrainte selon les règles de la vertu, jouir en paix des fruit de son travail, est enfin protégé contre toutes les atteintes de l'envie et de l'égoïsme [1] ». Sans doute, Iselin ébauche le projet d'une république idéale [2], — laquelle n'est pas autre chose qu'une bourgeoisie un peu moins fermée que ne l'était alors celle de Bâle ; — sans doute encore, il esquisse le tableau d'un patriciat qui ne serait point une oligarchie [3]. Mais les réformes qu'il propose sont toutes d'ordre économique et moral. Et d'abord, il est nécessaire de favoriser l'agriculture, car la force et la santé d'un peuple résident dans sa classe agricole. Donc, que les cités souveraines se gardent de traiter leurs paysans en vassaux. Iselin a sur l'accroissement anormal des villes et de l'industrie [4] des idées hardies et toutes modernes : il craint la dépopulation et le mercantilisme, il semble prévoir le socialisme et les grèves. Mais, encore une fois, les meilleures lois sont impuissantes si les hommes ne sont pas vertueux. Comment faire « régner la vertu » ? par l'éducation. C'est pourquoi la réforme de l'éducation, dans les écoles et dans les familles, est à ses yeux beaucoup plus importante que toutes les réformes simplement politiques [5]. Or, enseigner la vertu, c'est enseigner l'amour [6]. Iselin a donc bien mérité son titre d'« Ami des hommes » suisse.

Iselin a d'ailleurs prêché d'exemple. Dans sa ville de Bâle il s'est fait le champion de tous les progrès. Il a signalé les

[1] *Träume*, p. 119.

[2] *Die Burger, oder die Demokratie ; Träume*, p. 154-177.

[3] *Die Patrizier, oder die Aristokratie*, p. 142-153.

[4] *Die Handelschaft*, p. 178 s. ; *Die Städte*, p. 190 s.

[5] *Die Gelehrtheit*, p. 201 s. ; *Die Auferziehung*, p. 266 s. ; *Die Religion*, p. 284 s.

[6] *Die Triebfedern der bürgerlichen Gesellschaften*, p. 64 s.

dangers de la dépopulation ; il s'est élevé contre les monopoles ; il a, contre les patriciens, pris le parti des sujets ; il s'est efforcé de réorganiser l'Université ; il a démontré la nécessité urgente de sortir de l'oligarchie et de recevoir de nouveaux bourgeois[1]. Il a été l'adversaire résolu de cette « politique du ventre » — nous traduisons ainsi ce qu'il nomme lui-même énergiquement *Die Afterpolitik*, — qui ruine les cités en ruinant les consciences. Et surtout il a été le fondateur de la Société helvétique.

Par ses efforts pour réaliser ses théories, Iselin nous apparaît donc comme un « moraliste pratique ». C'est en tant que moraliste qu'il s'adresse à l'histoire, et c'est parce qu'il connaît l'histoire qu'il échappe à l'influence de Rousseau. Vis-à-vis de ce dernier, en effet, Iselin a pris parti sans haine, non comme un adversaire, mais comme un contradicteur et un correcteur. Cette attitude nous permet de constater les progrès accomplis en Suisse par la haute culture et le sens de la tradition : on abandonne peu à peu les utopies dans le genre de l'« état de nature » pour se rapprocher des réalités positives et concrètes ; on a surtout appris quelles armes peuvent être pour un pays qui veut se maintenir et vivre, l'instruction publique, les sciences, les arts, la connaissance du passé ; on renonce à des bouleversements dont les conséquences paraissent incertaines ou dangereuses, pour mieux travailler à des réformes sociales. C'est ce que fera Jean de Müller qui reprendra l'œuvre des Lauffer, des d'Alt, des Wattenwyl et des Tscharner, mais avec la méthode d'un Wégelin, mais avec les inquiétudes et les soucis d'ordre pratique d'un Iselin. Malheureusement, les hommes de bonne volonté, les hommes clairvoyants, seront trop peu nombreux pour agir d'une façon efficace, — et puis ils viendront trop tard.

[1] Cf. Miaskowski, *Op. cit.*, chap. II : *Amtsthätigkeit und mit derselben zusammenhängende öffentliche Wirksamkeit*, p. 23-56.

CHAPITRE XXI

Jean de Müller : l'« Histoire de la Confédération suisse ».

I

Ce fut Jean-Pierre Miller (1725-1789), professeur de théologie à l'Université de Gœttingue, qui suggéra le premier à son élève Jean Müller [1], de Schaffhouse, l'idée d'écrire une histoire de la Suisse [2].

Müller était arrivé à Gœttingue le 20 septembre 1769 [3]. Né le 3 janvier 1752 à Schaffhouse, il avait donc un peu plus de dix-sept ans. Il appartenait à une famille de pasteurs et ses parents, — de braves gens un peu étroits et provinciaux, — le destinaient à l'état ecclésiastique. Mais l'adolescent, que déjà possédaient des ambitions plus hautes, se sentait de plus en plus attiré vers l'histoire.

Ce goût était un héritage de son grand-père du côté maternel : Jean Schroop (1696-1757), pasteur d'Andelfingen, puis prédicateur de l'église de Saint-Jean à Schaffhouse. Sans négliger en aucune façon les devoirs de sa charge, Schroop consacrait tous ses loisirs à des recherches historiques ; jusque

[1] Nous devons ces détails à l'ouvrage de M. Karl Henking, *Johann von Müller*. Stuttgart et Berlin, 1909, 1er vol. Le second volume de cet ouvrage définitif n'a pas encore paru au moment où nous écrivons ce chapitre. (H. dans nos notes.)

[2] H., p. 69.

[3] Sur le séjour à Gœttingue, cf. H., chap. II.

bien avant dans la nuit, il colligeait des textes, il classait des documents, il rédigeait de nombreux mémoires sur Andelfingen, Schaffhouse, Zurich, la Suisse entière. C'est ains que, sans avoir jamais rien publié, ce chercheur patient et laborieux a rendu à l'érudition de réels services. Il adorait son petit-fils, il le prenait sur ses genoux, il lui racontait les fastes de la patrie et, le menant dans sa bibliothèque, il lui montrait ses collections et ses manuscrits qu'il avait fait soigneusement relier. Alors, le petit Jean de s'écrier : « Grand-père ! je veux aussi écrire un livre [1]. »

C'est à Gœttingue, et malgré la volonté paternelle, que se décida la vocation de Müller. Peu à peu, il abandonna les études théologiques pour l'histoire : histoire ecclésiastique d'abord, histoire profane ensuite. Il suivait assidûment les cours de Christophe Galterer (1727-1799), et ceux de Louis-Auguste Schlözer (1735-1809) [2]. Ce dernier exerça sur lui une grande influence, jusqu'au jour où il fut dépassé par son élève. En 1760, Lessing, dans ses *Lettres sur la littérature* [3], disait, à propos de la science en Allemagne : « Nos beaux esprits sont rarement des savants, et nos savants rarement de beaux esprits. Les uns ne veulent en aucune façon se donner la peine de lire, de consulter, de s'orienter ; bref, ils ne veulent en aucune façon travailler. Les autres ne veulent faire que cela. Ce qui manque aux beaux esprits, ce sont les matériaux ; ce qui manque aux savants, c'est l'art de mettre les matériaux en valeur.... » Schlözer est précisément l'un de ces érudits consciencieux auxquels il n'a manqué que de savoir écrire. Il avait beaucoup voyagé ; il connaissait en particulier fort bien les pays du Nord : la Suède, la Russie, — et il eut le mérite de les faire rentrer dans le cadre de l'histoire universelle. En outre, il possédait une méthode,

[1] H., p. 3-7.
[2] Sur Schlözer, H., p. 29-32.
[3] *Briefe die neueste Lit. betreffend*, 24 séries. Berlin, 1759-65.

des conceptions claires, des vues d'ensemble. Il enseignait avec éloquence et ses élèves étaient nombreux. En revanche, ses idées manquaient de largeur et il avait des partis pris. Sa spécialité était l'histoire de la civilisation : en ce domaine, il fut un précurseur. Mais il méprisait l'art, et le progrès, pour lui, consistait surtout dans l'accroissement des richesses matérielles. Jean de Müller, plus tard, surpassera Schlözer, moins par la science et la méthode que par ces deux qualités que le professeur de Gœttingue ne put jamais acquérir : l'idéalisme — et le style.

Ajoutons encore ce détail : durant le semestre d'hiver 1770-1771, Schlözer donnait à Gœttingue un cours sur l'histoire suisse [1].

Jean de Müller aurait bien voulu ne jamais quitter l'Allemagne, car il avait pris Schaffhouse en aversion. Mais son père exigeait son retour. Or, c'est peu avant son départ définitif de Gœttingue, que le jeune étudiant reçut du libraire Gebauer, de Halle, qui publiait alors une Histoire universelle, l'offre de rédiger le volume concernant la Suisse [2].

Müller avait accepté en principe. A peine rentré à Schaffhouse, en octobre 1771, il se met au travail. Pour se faire la main, — et se faire connaître, — il commence par publier un premier ouvrage, en latin, sur la guerre des Cimbres [3]. C'est une œuvre intéressante par les préoccupations critiques qu'elle révèle ; l'auteur, en effet, a rassemblé le plus grand nombre possible de documents ; il ne s'est point contenté de puiser aux sources écrites, il a étudié l'archéologie et les inscriptions romaines. Dans la pensée du jeune savant, ce livre ne doit être qu'une introduction à l'histoire d'ensemble

[1] H., p. 37.
[2] H., p. 69.
[3] *Bellum cimbricum descripsit Johannes Müller, Graecar. litter. Scaphusiani Professor*. Turici, 1772 (Orell, Füssli & Cie), 1 vol. IX et 132 p. — Cf. H., p. 76 s.

de la Suisse. C'est donc à cette plus vaste entreprise que Müller consacre les loisirs que lui peuvent laisser la prédication et l'enseignement. Il est servi par une étonnante capacité de travail et par une mémoire peu commune. Il dépouille tout d'abord la bibliothèque et les archives de sa ville natale. La besogne n'est point toujours facile : le gouvernement de Schaffhouse se refuse longtemps à livrer la collection précieuse et secrète des « Abschiede » et Müller s'irrite [1]. C'est à ce moment, d'ailleurs, qu'il entre en relation avec les autres érudits de la Suisse : Gottlieb-Emmanuel de Haller, Bodmer, Iselin, Heidegger. Partout il rencontre la plus grande attention et la plus grande complaisance [2]. Aussi les quelques préventions qu'il nourrit encore à l'égard d'un « pays arriéré » ne tardent-elles point à disparaître et, — avec un caractère comme le sien, — à faire place à l'enthousiasme.

Parmi les nouvelles relations de Müller, il faut citer en première ligne Jean-Henri Fuessli [3]. La correspondance commence le 20 décembre 1771 ; peu à peu, elle devient plus intime, et bientôt c'est une véritable amitié. Nous savons que Fuessli, élève chéri de Bodmer, succède à ce dernier, en 1775, dans l'enseignement de l'histoire nationale à l'Académie de Zurich. Les deux jeunes gens ont le même esprit, les mêmes goûts et poursuivent le même but. Aussi prennent-ils la résolution de collaborer. Les plans de Müller sont vastes : pour être plus libre, il a renoncé à travailler pour le compte de Gebauer. Il veut écrire une œuvre digne d'être lue et de survivre [4] ; dans une lettre du 12 février 1772, il se déclare prêt à consacrer à la patrie sa vie entière [5].

Fuessli étant d'accord, les deux amis rédigent chacun un plan de travail. Müller divise l'histoire suisse en deux grandes époques : l'époque ancienne, jusques aux guerres de

[1] H., p. 111. — [2] H., p. 99-101. — [3] H., p. 101-105. — [4] H., 128. — [5] H., 130.

Bourgogne, — l'époque moderne. Laissant pour le moment de côté la seconde, il partage à son tour la première en huit périodes : l'Helvétie, la domination romaine, le royaume de Bourgogne, les Francs, le second royaume de Bourgogne, le Saint-Empire, « la Suisse libre se défend et s'agrandit, » la « décadence de la simplicité et de la vertu helvétiques [1].» Ceci fait, il distribue la besogne à son collaborateur ; mais, comme il se réserve égoïstement la part du lion, — c'est-à-dire de traiter les parties à la fois les plus faciles et les plus intéressantes, — Fuessli proteste. Peu à peu, d'ailleurs, les différences de style, de méthode et de caractère rendent entre les deux hommes toute collaboration impossible et Müller reprend sa pleine liberté d'action [2].

Il en profite pour acquérir les connaissances qui lui manquent encore. Il a, en effet, les idées de son siècle. Il se figure, comme Wégelin, que, pour écrire sur les hommes, il faut étudier l'homme en soi, et posséder au moins les éléments de toutes les sciences. Aussi le voit-on s'appliquer aux mathématiques, à la physique et à la métaphysique. Mais il n'oublie pas de recueillir sans cesse de nouveaux documents et de parcourir la Suisse. Il finit par intéresser l'élite de la nation à son œuvre.

En 1773, il fait, à Schinznach, lors d'une assemblée de la Société helvétique, la connaissance de Charles-Victor de Bonstetten : ce dernier eut sur le destin de Müller une influence décisive et qui, peut-être, ne fut pas toujours heureuse ; l'amitié des deux hommes est d'ailleurs fameuse et révèle une sensibilité excessive, même pour l'époque. Ce fut Bonstetten qui fit venir son ami à Genève et lui procura une place de précepteur, en 1774, dans la maison du conseiller Robert Tronchin-Calandrini.

A Genève [3], Müller se remet au travail, mais avec un tout

[1] H., 130. — [2] Pages 131-136. — [3] Henking, chap. IV, p. 163 s.

autre état d'esprit et sous d'autres influences. Ce sont, d'ailleurs, les plus belles années de sa vie agitée que celles qu'il passe à Genève. soit dans la maison Tronchin, soit auprès de Charles Bonnet, ou en compagnie de ses amis l'Américain Kinloch et Bonstetten. De 1778 à 1780, il donne un cours sur l'histoire universelle [1], ce qui l'oblige à généraliser, à discerner les grands courants de l'évolution, à replacer la Suisse dans cette évolution même. Il achève d'apprendre le français et, en apprenant le français, d'apprendre à écrire. En même temps, au contact des réalités et du monde, il abandonne une bonne part de ses juvéniles utopies : on le voit délaisser Rousseau pour Montesquieu ; il aime toujours la liberté, il est vrai, mais il a pour « les libertés » toujours moins de sympathie [2]. En un mot, il devient un aristocrate et, au moment des troubles politiques, le procureur général Tronchin, frère aîné de Tronchin-Calandrini, le charge sans peine de missions secrètes auprès du patriciat de Berne [3]. Il est d'ailleurs lui-même impatient de jouer un rôle dans les affaires publiques, et ceux qui connaissent la vie de Müller savent que cette ambition fit son malheur.

Müller, — cet homme nerveux, impressionnable, influençable, porté au découragement comme à l'exaltation, toujours rempli de projets et d'inquiets désirs, — ne se sent heureux, et calme, et en bonne santé, que lorsqu'il s'absorbe dans la besogne. Voici comment il travaille : il consacre toutes ses matinées à mettre en ordre ses matériaux, puis il rédige, puis enfin il prépare, en se promenant dans sa chambre et en causant à haute voix avec lui-même, le travail du soir ou du lendemain [4]. Dès la fin de l'an 1775, il a réuni assez de documents pour commencer le premier volume de son

[1] Détails dans Henking, p. 213-217.
[2] H., p. 222. — [3] H., p. 231-233. — [4] H., p. 235.

Histoire suisse. En juin 1776, il a terminé les huit premiers chapitres et il est en train d'avancer le neuvième ; le 29 juillet, il en est au dix-septième ; le 24 décembre, il arrive à l'entrée de Berne dans la Confédération [1]. Il écrit à Fuessli : « Mon ouvrage ressemblera à celui de Montesquieu sur les Romains, sauf que je ne puis parler de notre *grandeur* et que je dois me taire sur notre *décadence* [2]. »

C'est donc un chef-d'œuvre que Müller veut écrire ; aussi se donne-t-il toutes les peines du monde, communiquant ses pages à Bonstetten, le priant de les communiquer à son tour à d'autres historiens, sollicitant l'avis du procureur Tronchin, demandant des conseils à Charles Bonnet, se corrigeant sans cesse et recommençant chaque jour le travail de la veille, car il tient à la correction de la langue et à la beauté de la forme plus encore qu'à la vérité historique.

Le premier volume devait se terminer avec la bataille de Naefels. En janvier 1777, il écrit à Bonstetten : « Léopold est glorieusement battu ; aujourd'hui encore, Naefels ; après-demain, *ultima linea rerum* : ensuite, la préface. » Cependant, il continue d'aller toujours plus avant. « J'ai conquis l'Argovie ; maintenant, je conduis la première guerre de Zurich, et, à la fin, je prends en main la massue, au fond contre les deux partis, mais les Petits Cantons ont moins de torts que Zurich [3]. » Enfin, Bonstetten, impatienté de tant d'hésitations et de retouches, — il n'y a guère de chapitre qui n'ait été revu ou recommencé quatre ou cinq fois, — se décide à intervenir. Et le manuscrit est expédié à l'imprimeur.

* * *

Le premier volume de l'*Histoire de la Confédération suisse* parut au mois de juillet 1780, à Berne, sous le titre *Histoire*

[1] Id., p. 235. — [2] Id., p. 236. — [3] Id., p. 236.

des Suisses [1]. Müller avait eu beaucoup de mal à faire imprimer son livre. Le travail aurait dû commencer dès le mois de mai 1777 ; mais le peu de zèle de la maison Haller à qui l'ouvrage avait été confié, décida l'auteur à retirer son manuscrit. En outre, la censure bernoise se montra plus que sévère. Le censeur officiel était alors Alexandre-Louis de Wattenwyl : était-ce jalousie, ou bien étroitesse d'esprit ? le fait est qu'il frappa d'interdit plusieurs chapitres. Après bien des vicissitudes, Charles-Victor de Bonstetten, qui avait offert à son ami son assistance, finit par découvrir un éditeur : Pfähler, directeur de la Société typographique fondée par Vincent-Bernard de Tscharner. Enfin, le livre sortit de presse ; mais, pour plus de prudence, et pour échapper cette fois aux rigueurs officielles, on eut soin d'indiquer un lieu d'impression fictif : Boston [2].

Ce premier volume est déjà considérable : environ cinq cents pages. Il est dédié à Bonstetten, qui le méritait bien. La préface est consacrée aux historiens nationaux et à des considérations, plutôt inutiles, sur les différents Etats de l'Europe. L'auteur énumère, immédiatement ensuite, ses sources et ses preuves. Enfin seulement commence le texte : trente chapitres, des origines de la Suisse jusqu'à la bataille de Næfels, en 1388.

En 1784 et 1785, Müller remit son histoire sur le chantier. En 1786 parurent à Leipzig, sous le titre définitif : *Histoire de la Confédération suisse* [3], les premier et deuxième livres de la nouvelle édition, avec la fameuse préface « à tous les Confédérés ». En 1788, ce fut le tour de la première partie du troisième livre, en 1795 seulement celui de la seconde partie. En 1805, le quatrième livre fut livré au public. En

[1] *Die Geschichten der Schweizer*, durch Johannes Müller. Erstes Buch. Boston, 1780, XLVI et 448 p.

[2] Cf. H., tome I, p. 237-243.

[3] *Die Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft.*

1808, Müller put encore donner la première moitié du cinquième : la guerre de Bourgogne et ses conséquences jusqu'à l'année 1489. Sa mort, survenue le 29 mai 1809, vint l'empêcher de terminer l'œuvre à laquelle il avait consacré toute son existence.

L'édition dont nous allons maintenant nous servir est la dernière revue par l'auteur[1]. Elle est en cinq volumes et sort des presses de la maison Weidmann, à Leipzig. Les trois premiers sont une réimpression, faite en 1806, des trois premières parties de l'ouvrage, soit celles de 1786, 1788 et 1795. Le quatrième tome, ou quatrième partie, est de 1805 ; le cinquième, — première moitié de la cinquième partie inachevée, — est de 1808. Cette édition contient une préface générale, toutes les préfaces des éditions précédentes et un portrait de l'auteur par Brückner.

II

Si nous voulons aujourd'hui apprécier à sa valeur exacte l'*Histoire de la Confédération suisse* et lui restituer sa place légitime, il la faut considérer uniquement comme une *œuvre littéraire*, — et parfois comme un beau poème. C'est le seul moyen de la comprendre et d'en jouir encore.

Il est entendu qu'en tant qu'historien Müller se trouve depuis longtemps dépassé. Un érudit ne saurait guère, à l'heure actuelle, lui accorder beaucoup de confiance. Les sources où il a puisé sa documentation sont, pour la plupart, suspectes. Le sens critique lui fait absolument défaut. Son caractère vif, prompt, changeant, influençable, était celui d'un écrivain, d'un poète, mais pas tout à fait celui d'un

[1] *Die Geschichten*, etc., durch Johann von Müller. Neue verbesserte und vermehrte Auflage. (Cette mention ne se trouve pas naturellement aux tomes IV et V.) Leipzig, in der Weidmannischen Buchhandlung.

savant. Il ne sait point comparer, il accueille tous les renseignements, d'où qu'ils viennent, et il suffit qu'une chronique, qu'une légende ait de la couleur, du pittoresque, pour qu'il s'en serve, à merveille d'ailleurs. Certes, il a tout lu, tout compilé, fouillé toutes les archives, toutes les bibliothèques : il faut donc justement reconnaître qu'il a fait un magnifique et utile effort pour rassembler le plus grand nombre possible de matériaux, — et ceci justifie déjà toute l'importance que nous attribuons à son œuvre. Malheureusement, il a voulu tout dire, et il s'est perdu dans les détails : l'*Histoire de la Confédération* aurait gagné en portée et en valeur à être condensée en deux ou trois volumes, au lieu de cinq, — d'autant plus que ces cinq volumes ne vont pas plus loin que 1489. Müller, qui est un artiste, manque en revanche de vues d'ensemble. Il lui est facile, avec son érudition, sa belle culture classique, de remonter au moins jusqu'au déluge, et de nous accabler de considérations générales dans lesquelles l'Helvétie est mise en parallèle avec Rome, la Grèce, l'Egypte, le monde entier : il a des clartés sur toutes les époques, mais il est incapable de caractériser brièvement, clairement, exactement chacune d'elles. Nous pourrions encore lui reprocher les défauts particuliers aux historiens du XVIIIe siècle : l'abus des réflexions morales et des lieux communs, la manie des généalogies, les citations oiseuses ; mais ce ne serait point équitable. En revanche, nous ne saurions nous empêcher d'accuser Müller de pédantisme, — ce qui est assez grave : il abuse des notes qui n'ont rien à faire avec le sujet, sous prétexte d'étaler ses connaissances en théologie, en philosophie et en lettres.

On a beaucoup vanté, autrefois, le style de Jean de Müller. Il en faut un peu rabattre. Son ouvrage est aujourd'hui d'une lecture assez pénible : nous venons d'expliquer pourquoi, mais il s'agit également d'une question de style. Müller, à

tout prix, a voulu se faire une « écriture » ; aussi la forme de son livre manque-t-elle de naturel : elle sent l'huile, comme on dit. Il a cherché, tour à tour, à imiter la concision, la gravité et la force du latin, l'élégance et la rapidité du français, — à reproduire la naïveté archaïque et pittoresque des chroniqueurs, — à parler comme aurait parlé un vieux landammann ou un avoyer du XVe siècle : il a cherché, en un mot, à écrire d'une manière qu'il croyait « helvétique ». Et non seulement il est tombé dans la pompe, l'enflure, la rhétorique, mais encore dans l'inharmonie, dans l'obscurité.

Pourquoi donc, malgré tant de défauts, tant de lacunes, l'œuvre de Jean de Müller demeure-t-elle une grande œuvre, — une œuvre « classique » à bien des égards pour nous autres Suisses, même aujourd'hui ? C'est parce qu'elle était nécessaire, qu'elle est venue à son heure et qu'à son heure, elle a exprimé ce qu'il fallait exprimer.

Que l'on daigne, tout d'abord, songer aux difficultés insurmontables d'une telle entreprise ! Certes, nous ne voulons pas méconnaître les humbles mérites de ceux qui, avant Müller, ont écrit sur l'ensemble de l'histoire suisse ; mais de quelle utilité pouvaient bien être pour lui un Plantin, un Lauffer, un d'Alt ? d'aucune. Au contraire : il était urgent de réagir contre les tendances et les conceptions de ces médiocres précurseurs, de reviser toutes leurs affirmations, de refaire sur un autre plan tout ce qu'ils avaient fait, de substituer à leurs partis-pris locaux ou confessionnels une idée « nationale ». Or, rien ne rend la besogne plus pénible à un savant que des essais mal composés, faux dans leurs méthodes et leurs conclusions, et qui traitent le même sujet qu'il se propose de traiter lui-même. Wattenwyl seul a quelque valeur : Jean de Müller, malgré les ennuis qu'il avait eus avec le patricien bernois, son censeur, n'a point manqué de reconnaître le peu qu'il lui doit dès la préface de son premier volume. Mais l'ouvrage de Wattenwyl n'est qu'un ma-

nuel. Tscharner, de son côté, avait ébauché un cadre, qu'il n'avait su remplir. Tout était donc à recommencer.

Recommencer, c'est-à-dire écrire une histoire suisse comme si nul autre n'y avait songé encore, réunir les matériaux, les trier et, avec eux, élever un édifice : comment exiger de Jean de Müller, dans ces conditions, tout ce que nous exigeons d'un historien à l'heure actuelle ? comment un seul homme aurait-il pu entièrement accomplir le travail que quatre ou cinq générations n'ont point encore achevé aujourd'hui ?

Et cependant, une histoire nationale était alors absolument nécessaire. Politiquement, la Suisse, en 1780, était divisée ; moralement, elle l'était bien davantage encore : il était temps de lui rappeler ses origines, les exploits accomplis grâce à l'union, les revers que la désunion avait fait subir. Puis, à la fin du XVIIIe siècle, le mouvement de régénération entrepris par Muralt, Bodmer, la *Société helvétique*, commençait à changer de caractère, sous l'empire des idées nouvelles. L'influence de Rousseau, normale tout d'abord, et saine, devenait dangereuse. L'utopie envahissait tout : au lieu de réformer, on voulait révolutionner. Il fallait qu'un historien éclairât les bonnes intentions, les obligeât à reprendre contact avec les réalités, les replaçât sur le chemin sûr de la tradition... Enfin, des menaces, venues de l'extérieur, étendaient sur le pays leurs ombres : l'empereur Joseph II songeait à reprendre à son compte la politique de ses ancêtres ; les diplomates discutaient ; on parlait d'offrir, à nos dépens, des compensations à la Savoie et à la France ; l'Helvétie semblait une proie facile... Révéler, aux yeux de l'étranger, l'existence d'un sentiment national, la force de ce sentiment, et rappeler à l'Autriche quelques faits et quelques dates : tout cela fut l'œuvre, singulièrement opportune et patriotique, de Jean de Müller.

Par conséquent, l'*Histoire des Confédérés* ne pouvait, ne devait être qu'accessoirement scientifique, car elle correspon-

dait à d'autres besoins plus immédiats que ceux de la critique et de l'érudition. Au détriment même de l'exactitude dans les détails, il fallait qu'elle fût une évocation vivante ; qu'elle degageât, à l'usage du présent, l'enseignement du passé ; qu'elle prêchât l'union et qu'elle enflammât les cœurs. Si, par exemple, Jean de Müller avait reconnu pour légendaires les exploits de Tell, s'il les avait retranchés de son ouvrage, il eût privé la Suisse d'un exemple d'énergie : il eût donc fait acte de savant, si l'on veut, mais, au moment où il écrivait, acte inutile et même nuisible. Son œuvre n'est, dira-t-on, qu'une suite de brillants tableaux : c'était cela, uniquement cela, qu'on lui demandait alors.

En résumé, au lieu de nous perdre, nous aussi, dans les détails, au lieu d'aligner en bataille de faciles critiques, — laissant de côté toutes les réserves que pourrait formuler un érudit ou un archiviste, — occupons-nous de dégager de ces cinq volumes les idées générales : comment Jean de Müller a-t-il compris, évoqué le passé de la Suisse, et avec quelles intentions ?

* * *

Ceci nous conduit à nous demander tout d'abord quels ont été ses maîtres et ses modèles.

En premier lieu, les Anciens. Ils ont donné le ton à l'œuvre. Mais Jean de Müller ne les admirait point tous aveuglément : Tite-Live, « Monsieur Livius », — comme il le nomme dans une lettre à Fuessli [1], — est trop prolixe, trop louangeur et pas assez fidèle ; « Sa Grâce et Sagesse Monseigneur le bourgmestre Plutarque » abuse de la rhétorique. Restent César, « qui écrit comme un empereur », Salluste qu'il lit avec passion en se rendant à Genève en 1774 [2], et surtout Tacite qu'il appelle le Montesquieu romain, ce qui est tout dire. Parmi les

[1] 19 janvier 1772. H., p. 130.
[2] H., p. 163-164.

Grecs, il retient Hérodote, Xénophon et Thucydide. Mais il est inexact de prétendre que Müller ait voulu à tout prix imiter le style des Anciens et principalement celui de Tacite. Certes, il aime leurs phrases lapidaires et leurs belles sentences ; certes, quelque chose de la langue et de la syntaxe latines a passé dans la forme de son ouvrage : c'est en latin, ne l'oublions pas, qu'est rédigée la *Guerre des Cimbres*. Il doit pourtant peu à la lettre, mais beaucoup à l'esprit des historiens classiques. Il s'est enthousiasmé pour le civisme de la République romaine, pour l'héroïsme du petit peuple des Hellènes luttant contre l'immense armée des Perses, il a maudit la corruption des Quirites, il a pleuré sur la décadence de la Ville ; il a comparé l'Helvétie à la Ligue achéenne, les grandes victoires nationales à Platée, à Marathon, aux Thermopyles.

Passons aux modernes. Aucun Allemand, — sauf Herder en un sens, — n'entre en ligne de compte, pas même Schlözer que Müller a très vite dépassé ; au contraire, le jeune historien réagit sans cesse contre le pédantisme, l'érudition abusive, les vieilles méthodes de ses maîtres de Gœttingue. En revanche, il a hérité de l'Angleterre, ou plutôt de l'esprit anglais, une manière pratique et morale d'envisager l'histoire, de l'intérêt pour les questions économiques, et surtout plus de calme dans la façon de comprendre et de subir les événements. A Genève, sur les conseils de Bonstetten, il fréquente la colonie britannique [1] ; il fait un séjour à Chambésy auprès de l'Américain Francis Kinloch, qui le met en correspondance avec Thomas Boone, l'ancien gouverneur de Charlestown en Caroline [2]. Il admire les institutions anglo-saxonnes ; il lit Pope, Hume, Shaftesbury, Bolingbroke, Addison, Bacon [3].

Müller admire la France au moins autant que l'Angleterre et l'Antiquité. Le français est sa langue favorite ; il songe à

[1] H., p. 170. — [2] H., p. 187 s. — [3] H., p. 155.

rédiger en français son ouvrage ; son idéal serait de parler et d'écrire couramment et avec élégance ce noble langage, et il parvient à peu près à le réaliser dans ses *Essais historiques* [1]. C'est pour se rapprocher de la culture et des mœurs françaises qu'il se décide à partir pour Genève. Jeune théologien, il a commencé par avoir, à l'égard des idées philosophiques, les préjugés de son étroit milieu de Schaffhouse ; mais, dès son séjour à Gœttingue, il a peu à peu changé d'avis et voici qu'il se prend d'un beau feu pour Rousseau.

Ce beau feu ne sera, cependant, qu'un feu de paille. Très vite, il se détourne de l'auteur du *Contrat social*, et cela pour deux raisons. La première, c'est que Müller est un historien qui connaît la valeur des faits, qui a l'habitude de raisonner sur des faits : il doit nécessairement accorder peu de confiance à des théories aussi absolues et aussi abstraites. La seconde, c'est que Müller, très influençable est, à Genève, précepteur dans la maison des adversaires les plus irréductibles du « citoyen » : les Tronchin ; c'est, en outre, qu'il a choisi pour maître ce Charles Bonnet qui aurait voulu brûler Rousseau. D'ailleurs, il ne tarde point à constater par lui-même, à Genève et en Suisse, les effets néfastes des idées nouvelles. Jamais pourtant il ne cessera d'admirer, sinon les idées, du moins l'éloquence de Jean-Jacques, — une éloquence qu'il s'efforcera toujours de transposer dans ses propres œuvres.

En somme, s'il connaît bien la littérature française, s'il a pris pour devise un vers de Corneille :

> Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux [2] ;

si même il a rendu visite à Voltaire [3], un seul homme de France a exercé sur lui une influence, mais elle fut profonde et décisive : Montesquieu. *L'esprit des lois*, la *Grandeur et décadence des Romains*, voilà ses livres de chevet. Müller

[1] Berlin, 1781, en français. — [2] H., p. 173.
[3] Visite de Muller à Voltaire : H., p. 175-177.

emprunte en effet à Montesquieu la méthode même de son grand ouvrage [1].

Il nous reste à préciser ce que Müller a reçu de la Suisse et des Suisses. Charles Bonnet a certainement eu sur lui une action calmante au moment où, jeune érudit nerveux et ambitieux, il en avait le plus besoin [2]. Les écrivains des cantons allemands lui ont appris beaucoup de choses [3], — les choses essentielles, — surtout Bodmer avec lequel il est en correspondance dès 1772 et qu'il ne manque pas d'aller voir chaque fois qu'il traverse Zurich. Il doit à Bodmer [4] des renseignements, des encouragements et des conseils ; il lui doit ce qu'il sait du moyen âge, des minnesingers, des *Nibelungen*, et surtout, — ce qui est plus important, — l'idée même et presque le plan de son œuvre [5]. Et, à certain passage de son livre, il semble bien qu'il ait lu avec profit la petite *Histoire de la ville de Zurich* [6].

Mais c'est pour Haller que le jeune historien éprouve le plus de vénération. Lié lui-même avec Gottlieb-Emmanuel, il a connu personnellement l'illustre père de son ami [7]. Et puis, il est encore l'un de ces hommes qui ont vibré à la lecture des deux Satires, l'un de ces hommes pour qui les *Alpes* ont été une révélation. Il a donc fait sienne la doctrine du Bernois : la véritable Suisse, c'est la Suisse des montagnes ; les montagnes furent le berceau de la liberté et des mœurs ; ne cessons de les opposer sans trêve à la cor-

[1] H., p. 169 et pass. — [2] H., p. 170-171, 187.

[3] En 1773, Müller se rend à Schinznach où il est reçu membre de la Société helvétique. H., p. 136-138. En 1784, il y donne lecture de fragments de son ouvrage (*Verhandlungen*).

[4] H., p. 98 et pass.

[5] Cf. *Geschichte*, II, l. 2, p. 136-141. Bodmer est mentionné dans les notes 119, 121, 132, 133. Sur les *Nibelungen*, II, p. 139 et rem. 130. Voir égal. un article important t. X, p. 45 s. des œuvres complètes, éd. de Tubingue, 1811.

[6] *Ibid.*, II, chap. 5, p. 302-305 : changement dans les mœurs à la fin du XIVe siècle.

[7] H., p. 163-164.

ruption moderne, à la corruption des villes... Le premier volume de l'*Histoire de la Confédération* portait en 1780 une épigraphe tirée du Tasse :

Sei mila Elvezii, audace e fera plebe, etc

Dès la seconde édition, les vers italiens sont remplacés par le fameux « Sag an, Helvetien, du Heldenvaterland ! » ce qui est tout dire. Quant aux deuxième et troisième volumes, ils s'ouvrent chacun sur une citation de Haller ; c'est donc presque sous le patronage du grand homme qu'est placé l'ouvrage de Müller.

*
* *

La lecture de cet ouvrage démontre, en effet, combien considérable fut l'influence exercée sur l'historien par le poète. A tout moment, on retrouve les *Alpes*. C'est d'ailleurs l'une des qualités artistiques de Müller que son sentiment de la nature. Il ne fait point de spiritisme ; il n'évoque pas des ombres, mais des hommes, — des hommes qui ont de la terre à leurs chaussures. Il sait s'arrêter à propos pour nous décrire un paysage ; mais ce paysage est presque toujours un paysage de montagne. Il veut, on le sent, donner l'impression du rôle que la nature a joué dans l'histoire de la Suisse. Son ouvrage débute par une description des Alpes qui a toute la solennité un peu conventionnelle des strophes de Haller :

« Au nord de l'Italie, les Alpes s'élèvent : du Piémont jusqu'à l'Istrie, tel un croissant immense, c'est un rempart de neige blanche aux créneaux inaccessibles... De loin, on voit les cimes pyramidales cuirassées d'une glace éternelle et environnées d'abîmes... Au dessus des nuages, dans leur solitaire majesté, elles étincellent encore aux yeux des lointains habitants des plaines. »

C'est par ce noble portique que l'on pénètre dans un vaste

monument : l'*Histoire de la Confédération suisse*[1]. Müller insiste à tout propos sur les effets moraux de l'atmosphère alpestre. Lorsque des Toscans bannis vinrent se réfugier dans les rudes vallées rhétiques et s'y établirent, leur nouvelle demeure exerça sur eux une action salutaire : ils oublièrent les arts et le luxe de leur cité primitive, leur caractère devint martial et leurs corps se fortifièrent[2]. Les montagnes sont pauvres et sauvages, « mais elles nous apprennent de quel pays la liberté peut faire une patrie[3]. » C'est dans les hautes Alpes, du Gothard à la Gruyère, que vit l'amour de la liberté, amour d'autant plus profond que ces pâtres chers au doyen Bridel se croient les plus anciens de tous les Suisses[4]. Ces idées, devenues des lieux communs dès la fin du XVIIIe siècle, ont été exprimées par Haller en son fameux poème, lequel est, d'ailleurs, commenté dans une belle description de l'Oberland où l'on trouve les réflexions suivantes : « Plus on approche des hautes Alpes, plus l'âme est pénétrée d'un sentiment extraordinaire à l'aspect de la grandeur de la nature ; la pensée de son origine, plus reculée d'un nombre incalculable de siècles que celle de la race humaine, la conviction de son immuable solidité, tout cela nous fait songer mélancoliquement au néant de notre forme corporelle. En même temps, l'âme grandit comme si elle voulait opposer plus de noblesse encore à cette majesté sans vie[5]. » Et ailleurs : « L'Asie est déserte, parce que le bonheur de l'Oberland, la liberté, lui manque[6]. »

Lorsque Jean de Müller décrit le paysage de Berne, c'est encore à travers une description de Haller qu'il le voit. Les lecteurs n'ont point oublié la « Vue du Gurten », en tête du poème sur l'*Origine du mal* : en voici la paraphrase[7]:

« Un petit bourg, nommé Berne, s'élève près du château

[1] Ier v., p. 1-2. — [2] I, chap. 5, p. 44-45. — [3] I, chap. 5, p. 38. — [4] II, chap. 5, p. 289. — [5] I, chap. 16, p. 451. — [6] *Ibid.*, p. 453. — [7] I, chap. 14, p. 387-388.

de Nydeck, sur une presqu'île formée par l'Aar qui, au sortir du lac de Thoune, traverse le pays avec la rapidité d'une flèche. Toutes les rives voisines, entre lesquelles mugissent les flots profonds et sinueux, sont hautes et escarpées. Un pâturage assez considérable s'étend autour de Berne, puis une forêt bien plus vaste encore. De la colline du Gurten on aperçoit quelques métairies disséminées, un village paroissial et, au loin, dans la solitude, de sombres forteresses. Du côté de l'Argovie, une éminence arrête la vue. De l'autre côté des bois, les seigneuries de la maison de Neuchâtel se perdent au pied du Jura bleu dont la chaîne moyenne et ondulée sépare l'Helvétie de la Bourgogne. Derrière le Gurten s'élèvent progressivement, les unes à la suite des autres, de nombreuses montagnes, toujours plus hautes, comme des échelons, jusqu'aux glaciers des grandes Alpes qui dressent dans la pureté de l'air deux ou trois cimes inaccessibles. »

L'art évocateur de Müller se révèle dans ce tableau exact et large. Il est pourtant, dans les cinq volumes de l'*Histoire de la Confédération*, des paysages dont les caractères sont rendus de façon plus directe. Celui du Tessin, par exemple [1] : sous un ciel plus doux, les cassines rangées en gradins, l'éclatante verdure, les vignes en guirlande, d'arbre en arbre ; celui de la Rhétie [2], la région où les eaux, les peuples, les croyances et les langues se séparent ; celui enfin du pays d'Appenzell [3] :

« Lorsque de Saint-Gall en Thurgovie on remonte le sentier alpestre, près de Vœgelinseck, on découvre bientôt une multitude de belles montagnes vertes, pleines de grasses prairies et que séparent de profondes vallées ; là se voient, de nos jours encore, des maisons et des chalets innombrables, parfois réunis, le plus souvent comme semés sur les pâtu-

[1] II, chap. 1, p. 60 ; ég. chap. 7, p. 663-664.
[2] *Ibid.*, p. 673-675.
[3] *Ibid.*, p. 695.

rages. Derrière, se dressent de hautes parois de roches et des crêtes... »

C'est grâce à de telles descriptions, sobres et rapides, qu'une histoire devient vivante. Nous connaissons le beau décor de celle de Müller : les acteurs peuvent maintenant entrer en scène.

III

Essayons maintenant de résumer l'*Histoire de la Confédération suisse*, tout en faisant ressortir les idées directrices et les enseignements qu'elle renferme :

Qu'est-ce que l'histoire suisse ? C'est une épopée avec une conclusion morale, une épopée conforme aux définitions de Breitinger. C'est le récit de la grandeur et décadence d'un peuple : le plus petit de tous les peuples, le plus dépourvu de ressources, le plus proche de l'état de nature. « Sans alliés, sans pain, sans argent, sans autre politique et sans autre tactique que celles que la nature elle-même inspire à tous les hommes, » les Helvétiens n'avaient qu'un amour, qu'une raison d'être : la liberté. Pour la garder, ou la reconquérir, et pour la défendre, ils ont mis à profit les événements ; ils se sont maintenus de la sorte au milieu des révolutions européennes ; ils se sont agrandis, développés, ils ont acquis de la puissance, et n'ont commencé de dégénérer que le jour où ils ont oublié le principe même de leur République [1]. Tel est l'argument du livre de Müller.

Dès les plus lointaines origines, les Helvétiens ont été ce qu'ils sont encore, et leur développement décrit la même courbe que, plus tard, celui des Suisses modernes. Tribus de rudes montagnards, de race celtique, ils ont, avec les Gaulois, envahi l'Italie comme, plus tard, au XVIe siècle, leurs descendants envahiront le duché de Milan, et, sous la conduite de

[1] I, chap. 1, p. 6-7.

Brennus, ils ont subjugué les Romains eux-mêmes. C'étaient alors des hommes robustes, aux mœurs cruelles, mais simples, et qui méprisaient les richesses. Leur déclin commença le jour où, leurs terres ne leur suffisant plus, ils résolurent de les abandonner pour aller conquérir, sous un meilleur climat, des champs plus fertiles; le jour surtout où l'ambitieux Orgétorix, en flattant le peuple, s'empara du pouvoir et, sur les ruines de la liberté, instaura l'oligarchie.... Alors parut César le vengeur et, malgré l'héroïsme de Divico, l'Helvétie fut asservie et devint province de l'Empire[1].

Rome établit, en Helvétie comme ailleurs, l'ordre et la civilisation. Des temples, des palais, des cités, Aventicum s'élevèrent. Les arts fleurirent, le sol fut cultivé. Mais bientôt l'Empire, trop vaste, miné par la corruption, succomba sous le poids de sa propre grandeur. Les barbares débordèrent sur le territoire, et ni le courage des Gaulois, ni l'opiniâtreté des Espagnols, ni la valeur des Helvètes ne leur purent résister. Et Jean de Müller conclut par cette remarque qui, dès 1780, semble une allusion à la tyrannie napoléonienne : « Il est facile de comprendre que, de tous les malheurs, celui contre lequel nous devons lutter avec l'aversion la plus prononcée et les efforts les plus tenaces, c'est le rétablissement d'une domination universelle[2]. »

La mission de Rome fut d'introduire la civilisation en Helvétie : celle des Barbares, Alémannes et Burgondes, sera de repeupler les contrées alpestres, d'ouvrir les sillons où les Suisses sèmeront leurs graines. Les Alémannes, en effet, ne sont-ils point les pères des Stauffacher, des Guillaume Tell, des Reding et des Winkelried? Voici donc venir les Germains « avec des chevaux et des bestiaux, et tous armés de la hallebarde à trois pointes et du glaive, et tous nus jusqu'à

[1] I, les 5 premiers chapitres : la lutte de Divico contre César, — de belles pages d'un grand style ; — chap. 4, p. 31-37.
[2] I, chap. 6, p. 82.

la ceinture. Ils s'emparèrent des collines et des vallées, là où s'abaissent doucement les Alpes septentrionales. Ils défrichèrent les forêts, ils tressèrent par-dessus des troncs équarris des toits de chaume afin de s'abriter, eux et leurs troupeaux. Car ils dédaignaient les murailles, ils n'avaient pas besoin de s'organiser en sociétés civiles ; chacun suffisait à ses propres besoins. Ils erraient libres [1]. » Puis les Burgondes, décimés par Attila, occupèrent l'Helvétie romane. Enfin, les premiers apôtres du christianisme quittèrent, sur l'ordre de Dieu, l'Italie ou l'Irlande, traversèrent les Alpes ou le Jura... Les grandes abbayes de Saint-Maurice et de Saint-Gall sont fondées : c'est le moyen âge.

C'est le moyen âge : les montagnards continuent de vivre tranquillement dans leurs vallées ; dans les plaines, les paysans obéissent aux barons, aux comtes ou aux ducs dont les dynasties se succèdent. Autour des châteaux ou des couvents, les premières villes se forment. L'époque est dominée par la grande figure de Charlemagne, dont Jean de Müller brosse largement un beau portrait [2]. Les ancêtres des Suisses servent fidèlement le monarque à la barbe fleurie, comme plus tard les Suisses eux-mêmes serviront les rois de France. Dans les guerres contre les Hongrois ou les Avares, des pâtres « gigantesques et velus, aux gestes fiers [3] », accomplissent des prodiges : Risher, le Thurgovien, surpasse par sa stature tous les autres guerriers, il fauche les ennemis comme des herbes, sa hallebarde pénètre jusqu'au septième rang [4]. Mais le peuple asservi ignore encore le noble sentiment de la liberté : il n'éprouve que le besoin de nourriture [5].

Bientôt les ducs de Zæhringen sont élus recteurs de la Bourgogne transjurane. Eux aussi, ont une mission providentielle à remplir : lutter contre les empiètements de la noblesse féodale, favoriser les bourgeoisies, fonder les villes qui se-

[1] I, chap. 6, p. 67. — [2] I, chap. 10, p. 177. — [3] *Ibid.*, p. 199. — [4] *Ibid.*, p. 199. — [5] I, chap. 9, p. 168.

ront les capitales de la Suisse, construire surtout Berne, pour qui Jean de Müller éprouve une admiration sans bornes. Déjà, sous leur règne, la Nuithonie cultivée et peuplée offre l'aspect d'une région prospère, digne d'être libre [1]. Et voici que, dans les Waldstætten, les Suisses commencent à se signaler.

Aux Zæhringen succèdent, dans la partie romande, la maison de Savoie, dans la partie germanique, la maison de Habsbourg. A Bâle, Zurich, Berne, les institutions libres se développent. Berne, qui dut à l'origine acheter une prairie pour se pouvoir construire un pont sur l'Aar [2], acquiert l'Oberland et s'allie à Fribourg : les seigneurs commencent à trembler. Alors paraît Rodolphe de Habsbourg, le bon et pieux empereur, l'ami des paysans et le protecteur des bourgeois, — presque un « philosophe ». Avec lui les temps de l'émancipation approchent. Car il se plaît à rabaisser les grands et à élever les humbles ; il accorde aux pâtres de Schwyz la protection immédiate et perpétuelle de l'empire [3]. Mais son fils Albert, qui lui succède, n'est qu'un tyran. Il ne songe qu'à étendre ses domaines ; il recrute une immense armée : une infanterie de jeunes serfs avides de pillage, une cavalerie légère de Hongrois terribles, avec des tresses noires et des barbes pointues [4]. Albert ne voit-il pas d'un œil jaloux les habitants paisibles et libres des vallées? quoi? ces bergers seraient les seuls à ne point reconnaître sa puissance ? Il leur envoie, avec de belles promesses, des baillis qui ne tardent point à se conduire en oppresseurs. Les Suisses protestent, délèguent des ambassadeurs, montrent leurs lettres de franchises : en vain. Alors, Dieu qui a conduit les destins de l'Helvétie comme il a conduit Israël en captivité, puis dans le désert, enfin dans la terre de lait et de miel, Dieu se lève et dit : « C'est assez [5] ! »

[1] I, chap. 14, p. 383-386. — [2] I, chap. 16, p. 478-479. — [3] I, chap. 17, p. 597-599. — [4] I, chap. 17, p. 602. — [5] I, chap. 13, p. 600 s.

Nous arrivons au passage le plus beau, le plus significatif et le plus fameux de l'*Histoire de la Confédération suisse* : le récit de l'affranchissement. Il est en deux parties : avec l'une se termine le premier livre, avec l'autre commence le second. Malgré des longueurs et des digressions superflues, Jean de Müller n'a cessé, très habilement, de préparer peu à peu, comme nous l'avons vu, les événements de 1307 et 1308. Ces pages ont donc une importance bien trop considérable pour que nous n'en mettions point la traduction intégrale sous les yeux de nos lecteurs. Elles sont un chef-d'œuvre. Ceux qui ont lu le récit pittoresque du vieux Tschudi, — un autre chef-d'œuvre, d'un autre style et d'une autre époque, — reconnaîtront facilement ce que Müller doit au chroniqueur de Glaris. Peu de chose, en somme, car ce que l'historien de Schaffhouse a mis dans ce récit émouvant, c'est tout son patriotisme, c'est tout son cœur, — c'est toute la Suisse du XVIII[e] siècle avec toutes ses craintes et toutes ses aspirations.

* * *

Donc, les baillis du roi Albert : Wolfenschiess, Landenberg et Gessler, achèvent de se rendre odieux par leurs crimes [1] :

« Gessler traversait à cheval le village de Steinen ; il passa devant la maison de Stauffacher, là où se trouve maintenant une chapelle, et, voyant cette habitation construite en bois bien travaillé, sur des fondements en pierre, et, selon l'usage des riches campagnards, ornée de beaucoup de fenêtres, de noms et de sentences, spacieuse et brillante [2], il s'écria, en présence du propriétaire lui-même : « Peut-on souffrir que » des paysans soient si magnifiquement logés ? » Landenberg

[1] P. 640 s.

[2] On reconnaîtra un passage dont Schiller s'est inspiré dans le *Wilhelm Tell :*

Da steht dein Haus, reich, wie ein Edelsitz, etc.

Acte I, sc. 2.

avait ordonné la saisie d'une belle paire de bœufs pour punir un habitant du Melchthal, dans Unterwalden : le valet chargé d'exécuter la sentence ajouta : « Les paysans peuvent bien traîner eux-mêmes la charrue ! » Le château de l'île de Schwanau, dans le lac de Lowerz, au pays de Schwyz, était alors habité par un bailli qui avait déshonoré la fille d'un habitant d'Arth. Chez les pâtres des montagnes suisses, où la vigueur d'une haute stature, un sang généreux et la fraîcheur de la beauté se maintiennent grâce au genre de vie, l'amour avant le mariage (dont le lien est religieusement respecté), n'est pas précisément considéré comme une faute, mais il veut être sollicité et se donner sans outrage : ce bailli fut assommé par les frères de la jeune fille. Un matin que Wolfenschiess, sortant de la vallée d'Engelberg, approchait de la colline d'Alzellen dont la pente gracieuse est parsemée de nombreuses cabanes, il aperçut une belle femme dans une prairie en fleurs. Ayant appris, en l'interrogeant, que Conrad de Baumgarten, — c'était le nom du mari, — était absent, il lui ordonna de lui préparer un bain et par plus d'une tentative il alarma sa belle pudeur ; enfin, sous prétexte d'aller ôter ses vêtements, elle courut chercher son époux : celui-ci tua Wolfenschiess.

» Avant qu'on découvrît Baumgarten, et avant que la coalition des hommes d'Arth eût donné à Gessler un prétexte pour venger la mort du bailli, dame Marguerite Herlobig, femme de Stauffacher, ayant réfléchi, dans son inquiétude, aux paroles envieuses prononcées par cet homme violent à la vue de leur maison, prit à part son mari (les anciennes mœurs donnaient aux femmes de mâles sentiments) et le détermina à prévenir un malheur menaçant. Werner Stauffacher passa donc le lac et se rendit au pays d'Uri chez son ami Walther Fürst d'Attinghausen, paysan fort aisé. Il y trouva caché un jeune homme plein de cœur et d'intelligence. Walther raconta à son ami « que c'était un Unterwal-

» dien du Melchthal, pays dans lequel on entre par Kerns ;
» qu'il s'appelait Erni an der Halden et qu'il était son parent ;
» pour un délit très léger commis par Erni, Landenberg lui
» avait confisqué une superbe paire de bœufs ; son père
» Henri ayant fort déploré cette perte, le valet du bailli
» s'était écrié que, si les paysans voulaient manger du pain,
» ils pouvaient traîner eux-mêmes la charrue ; Erni avait
» senti son sang bouillonner dans ses veines et il avait
» cassé d'un coup de bâton un doigt au valet : il se cachait
» à cause de cela ; pendant ce temps, le bailli avait fait crever
» les yeux à son vieux père. » Là-dessus, ils se plaignirent vivement entre eux que toute justice était de plus en plus foulée aux pieds ; Walther assura que le seigneur d'Attinghausen, vieillard distingué par sa longue expérience, trouvait aussi que de telles innovations devenaient intolérables. Quoiqu'ils comprissent que la résistance pouvait attirer sur les Waldstætten une vengeance sanglante, ils convinrent que la mort valait mieux qu'un injuste joug. Dans ces pensées, ils arrêtèrent que chacun d'eux sonderait ses amis et ses parents. Ils choisirent, pour se rencontrer tranquillement, le Grütli, prairie escarpée dans une solitude, au bord du lac des Quatre-Cantons, non loin des confins d'Uri et d'Unterwalden. Ils délibérèrent souvent en ce lieu, dans le calme de la nuit, sur l'affranchissement du peuple. Ils se faisaient mutuellement rapport sur le terrain qu'ils avaient gagné à leur cause. Fürst et Melchthal se rendaient au Grütli par des sentiers solitaires, Stauffacher dans sa barque ; d'Unterwalden on voyait venir aussi le fils de sa sœur, le jeune gentilhomme de Rudenz. Ils amenaient également de divers endroits des amis sûrs ; ils se confiaient les uns aux autres leurs pensées sans aucune crainte ; plus l'entreprise était périlleuse, plus s'unissaient intimement leurs cœurs.

» Dans la nuit du mercredi avant la Saint-Martin, au mois de novembre, Fürst, Melchthal et Stauffacher conduisirent

dans la prairie du Grütli chacun dix hommes d'honneur qui leur avaient loyalement dévoilé leurs pensées secrètes. Lorsque ces trente-trois hommes courageux, pleins du sentiment de leur liberté héréditaire et de leur éternelle alliance, unis de l'amitié la plus intime par les périls du temps, se trouvèrent ensemble au Grütli, ils ne craignirent plus, ni le roi Albert, ni la puissance de l'Autriche. Dans cette nuit, tous émus, tous se donnant la main, voici ce qu'ils promirent : « En cette entreprise, nul d'entre eux n'agira selon ses propres » idées, ni n'abandonnera les autres : ils vivront et mourront » dans cette amitié ; chacun maintiendra, d'après le conseil » commun, le peuple innocent et opprimé de sa vallée dans » les antiques droits de l'indépendance, de manière à ce que » tous les Suisses jouissent à jamais des fruits de cette union ; » ils n'enlèveront aux comtes de Habsbourg quoi que ce soit » de leurs biens ou de leurs droits, ni quoi que ce soit de » leurs serfs ; les gouverneurs, leur suite, leurs valets et leurs » soldats mercenaires ne perdront pas une goutte de sang ; » mais la liberté qu'ils ont reçue, eux montagnards, de leurs » ancêtres, ils veulent la conserver intacte et la transmettre » à leurs descendants. » Cette ferme résolution prise, dans la pensée que du succès dépendait probablement la destinée de toute une postérité, chacun regardait ses compagnons avec un visage confiant et leur serrait cordialement la main. C'est alors que Walter Fürst, Werner Stauffacher et Arnold an der Halden, du Melchthal, les bras étendus vers le ciel, jurèrent au nom du Dieu qui a créé les empereurs et les paysans de la même race et avec tous les droits inaliénables de l'humanité, de défendre ensemble la liberté virilement. Puis les trente levèrent aussi la main et prêtèrent, au nom de Dieu et des saints, le même serment. S'étant donc mis d'accord sur la manière d'exécuter leur projet, ils rentrèrent chacun dans sa maison, se tinrent cois et s'occupèrent d'hiverner le bétail.

» Sur ces entrefaites, il advint que le bailli Hermann Gessler[1] fut tué d'un coup d'arbalète par Guillaume Tell, citoyen d'Uri, natif de Bürglen, beau-fils de Walther Fürst et l'un des conjurés. Le bailli, par méfiance tyrannique ou averti d'une agitation sourde, avait entrepris de découvrir quels étaient ceux qui supportaient le plus impatiemment sa domination. Suivant l'usage allégorique de cet âge et de ces peuples, un chapeau représentait la dignité de duc. Gessler voulait forcer les partisans de la liberté à rendre hommage au chapeau du prince auquel ils refusaient obéissance. Un jeune homme, un ami de l'indépendance, Tell, dédaigna d'honorer un pareil symbole. En manifestant ainsi fort imprudemment sa pensée, il donnait au gouverneur un prétexte suffisant pour s'emparer de lui. Celui-ci, obéissant à ses instincts despotiques, obligea Guillaume Tell à prendre pour but de sa flèche une pomme placée sur la tête de son fils. L'archer réussit ce coup difficile. Alors Tell, rempli de la pensée que Dieu était avec lui, avoua franchement qu'en cas de malheur il eût vengé son fils. Le gouverneur, inquiet à cause des parents et des amis de Tell, n'osa pas, pour cet aveu, le garder captif dans le pays d'Uri; mais, violant la loi qui interdisait toute prison étrangère, il l'embarqua avec lui sur le lac des Quatre-Cantons. Lorsqu'ils furent parvenus à peu près vis-à-vis du Grütli, le fœhn se leva avec sa violence ordinaire, soufflant des gorges du Saint-Gothard ; le lac étroit agitait ses vagues furieuses, l'abîme grondait ; son écho résonnait effroyablement dans les rochers. En ce péril mortel, Gessler, épouvanté, fit ôter ses chaînes à Guillaume Tell, qu'il connaissait comme excellent batelier. Ils ramèrent dans l'angoisse, longeant les affreux récifs du rivage ; ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'Axenberg, à droite lorsqu'on vient d'Uri. Alors,

[1] On s'apercevra que Müller passe très rapidement sur l'histoire de Tell : c'est qu'il connaît la fameuse brochure de Haller et Freudeberg et que des doutes sont demeurés dans son esprit. Cf. H., p. 214-245.

Tell saisit son arme et s'élança d'un bond sur une pierre plate. La barque heurta la pierre et en fut repoussée. Le captif s'enfuit à travers le pays de Schwyz. Gessler aussi échappa à la tempête ; mais lorsqu'il eut abordé et qu'il fut parvenu près de Küssnacht, il tomba frappé par la flèche de Tell qui l'attendait, dans un chemin creux, en embuscade derrière un buisson. Ainsi périt Hermann Gessler, avant l'heure convenue pour l'affranchissement du pays, sans la participation du peuple opprimé et par la juste colère d'un homme libre. Celui-ci ne sera blâmé de personne, excepté de qui ne réfléchit point combien étaient insupportables, dans ce temps surtout, à l'âme ardente d'un homme vaillant, l'orgueil insultant des oppresseurs de la patrie. Son acte semble peu conforme aux lois établies, mais il est pareil à ceux des libérateurs d'Athènes et de Rome, à ceux des héros des antiques Hébreux, à tous ceux enfin que célèbre l'histoire afin de former justement, pour les époques de servitude, de pareils hommes, effroi des tyrans. Certes, les princes qui obéissent aux lois sont sacrés ; mais il n'est ni nécessaire, ni utile que les despotes n'aient rien à craindre. L'action de Guillaume Tell exalta le courage du peuple ; on put cependant craindre que Landenberg et les autres baillis ne redoublassent de vigilance et n'affermissent leur puissance d'autant plus. Cependant, les conjurés restaient muets. La treize-cent-septième année s'accomplit[1].

» Dès la première heure de l'an treize cent huit[2], une servante du burg du Rozberg introduisit dans sa chambre, au moyen d'une corde, un jeune homme d'Unterwalden, du nombre de ceux qui avaient juré l'affranchissement des Waldstætten ; celui-ci fit monter de la même manière vingt amis du pays qui l'attendaient dans le fossé. Ces jeunes gens surprirent le bailli, ses domestiques et quatre gardes ; ils s'emparèrent de la porte et se tinrent en repos.

[1] I, chap. 18, p. 640-648, fin du 1er vol. — [2] Ici commence le t. II.

» A Sarnen, de bon matin, comme le bailli Landenberg descendait de son château pour se rendre à la messe, il rencontra vingt paysans d'Unterwalden qui, suivant l'antique usage établi dans les montagnes et les contrées voisines, lui apportaient pour étrennes des veaux, des chèvres, des agneaux, des poules et des lièvres. Le bailli, satisfait de tant de présents, envoya les hommes au château. Lorsqu'ils eurent tous les vingt passé la porte, l'un d'eux sonna du cor ; chacun tira de son sein un fer pointu et le fixa à son bâton ; trente compagnons surgirent alors d'un bouquet d'aulnes situé non loin de là, traversèrent la rivière, s'élancèrent vers le burg et, s'unissant aux premiers, firent la garnison prisonnière. Puis ils donnèrent le signal. Aussitôt, toute la population d'Unterwalden, au-dessus comme au-dessous du Kernwald, dans un soulèvement général, sortit des villages pour la défense de la liberté. D'alpe en alpe brillèrent les feux qu'on était convenu d'allumer. Le Twinghof fut occupé par ceux d'Uri ; Stauffacher marcha avec tout le peuple de Schwyz vers le lac de Lowerz et bientôt le fort de Schwanau tomba en sa puissance. Les messagers porteurs d'heureuses nouvelles se rencontrèrent sur le lac de Lucerne.

» Ce jour qui, dans le Melchthal, vit le père aveugle bénir encore la vie, et, à Alzellen, la femme de Baumgarten se réjouir du retour de son mari, et Walter Fürst honorer publiquement son gendre, et à Steinen l'épouse de Stauffacher ouvrir sa maison hospitalière à tous ceux qui avaient accompagné son Werner fugitif au Grütli et sur le lac de Lowerz ; ce jour où, dans le premier élan de la liberté reconquise, furent démantelés toutes les forteresses, — ce jour, pas une goutte de sang ne coula, pas un droit féodal ne fut violé. Comme Landenberg, ayant quitté précipitamment l'église, fuyait du côté d'Alpnach à travers les pâturages, il fut arrêté et contraint, ainsi que les autres des châteaux, de prêter serment qu'il ne rentrerait jamais dans le pays des Waldstætten.

il put se rendre ensuite sans être inquiété auprès du roi. Le dimanche suivant, les Suisses se réunirent et renouvelèrent l'antique et perpétuelle alliance[1]. »

Tel est ce récit, émouvant malgré un soupçon de rhétorique, un style un peu guindé et parfois obscur en sa concision. Pages en vérité classiques ; sorte d'Evangile, de proclamation des Droits du Suisse. Droits non usurpés, mais reconquis, non pas au moyen d'une émeute, d'une révolution, mais par un acte de volonté énergique et légal : les Waldstætten ont défendu, en 1308, des franchises, ils ont défendu une liberté presque aussi vieille que leurs montagnes. Quelle leçon pour les Helvétiens, à la fin du XVIIIe siècle, en 1792, en 1798, et quel exemple ! mais aussi quel réconfort ! Jean de Müller a donné ainsi, durant une époque de crise, à tout un peuple, des raisons d'espérer. « Ce principe de la Confédération suisse, dit-il encore, consolidé par la justice, première gloire d'une nation, et par la paix, le plus grand bonheur des hommes, se distingue de la plupart des constitutions et des alliances par sa grande simplicité et son extrême innocence. Alliance pure, sainte et durable, comme celles qu'à l'âge d'or formèrent les premiers pères de famille ; alliance en qui, avec beaucoup de différences dans les formes, on retrouve toujours la base de la constitution même de tout le genre humain[2]. » Nous sommes encore proches de Gessner : nous comprenons une fois de plus comment, au XVIIIe siècle, le Suisse est « philosophe » à sa manière, sans pour cela ressembler aux « philosophes ».

* * *

Mais il ne suffit point d'avoir conquis la liberté, il la faut encore savoir défendre. Ce sont les luttes pour l'indépendance qui ont fait la grandeur de la Suisse. Et pourtant, que de puissants ennemis ! Mais Dieu veille..... Tout d'abord,

[1] II, chap. I, p. 1-4. — [2] *Ibid.*, p., 4 s.

Léopold d'Autriche pense venger facilement l'offense qui vient de lui être infligée ; il rassemble une armée de chevaliers et s'achemine vers les Waldstætten. Mais comme il s'engage avec les siens dans le défilé du Morgarten, des pierres et des troncs d'arbre roulant le long des pentes, sèment la mort et la panique dans tous les rangs, et les Confédérés, en quelques heures, restent maîtres de la place. Léopold lui-même gît parmi les morts[1]... C'est une belle page que ce récit de la bataille de Morgarten ; elle aussi, comme plus tard la description de la bataille de Laupen[2], contient un enseignement : quelque grande que soit la puissance des ennemis, la victoire est toujours du côté du droit et de la justice. Le souffle de liberté qui s'est élevé du fond des Waldstætten s'étend rapidement sur l'Helvétie entière. Peu à peu, Lucerne, Zurich et Berne entrent dans l'alliance, apportant aux cantons primitifs les ressources qui leur manquent encore. Il est vrai qu'au tableau paraissent déjà les premières ombres : par exemple cette révolution de Rodolphe Broun pour laquelle Müller ne cache point son aversion[3], — il aime, en effet, les patriciats militaires, mais il n'éprouve aucune sympathie pour les corporations marchandes. Néanmoins, ce XIV[e] siècle est bien, à ses yeux, la période épique de l'histoire suisse. Müller se plaît toujours à opposer les vertus du pâtre à l'orgueil des nobles, des bourgeois et des artisans[4]. C'est, encore une fois, la doctrine des *Alpes*, — celle que plus tard développera Bridel, — et l'un des dogmes de l'helvétisme. Les montagnards d'ailleurs ne cessent de donner des exemples d'héroïsme : on sait comment mourut Winkelried[5]. Cependant les progrès de la Confédération nouvelle ont attiré l'attention sur ce petit monde dans lequel une révolution vient de s'accomplir, — révolution, aux yeux de Müller, aussi impor-

[1] II, chap. 1, p. 37-41. — [2] II, chap. 3, p. 176-190. — [3] II, chap. 2 : Rudolf Brun, p. 122 s. — [4] II, chap. 6, p. 144. — [5] II, chap. 6, p. 464-482 (471).

tante pour l'histoire de l'humanité, mais plus juste, plus féconde, en un mot plus « humaine » que celle de 1789. De la Savoie à la Rhétie on s'agite dans les vallées. Après les Waldstætten, le pays d'Appenzell se soulève à son tour contre l'abbé de Saint-Gall [1]; la Souabe et le Tyrol sont envahis : l'idée de liberté, cette fleur du Grütli solitaire, va-t-elle féconder l'Europe entière de ses semences ? Non, hélas ! car à ce moment, par leurs fautes, les Suisses faillissent à leurs glorieuses destinées.

Les Appenzellois, en avançant dans la vallée de l'Inn, brûlent les châteaux, mais répandent peu de sang et se montrent modérés. Ils proclament que « les hommes sont nés pour l'ordre et non pour la servitude ; qu'ils doivent se choisir eux-mêmes leurs juges et ne pas se comporter en valets des seigneurs [2]. » Ils affirment leur volonté d'établir la liberté dans tout le Tyrol, et le Tyrolien, montagnard comme eux, se dit : « Que nous importe ? Soyons Appenzellois [3] ! » C'est que les Suisses ont alors une sage politique. Avant que de recevoir de nouveaux Confédérés, ils veulent les voir à l'épreuve ; dans les divisions intérieures, ils interviennent comme des conciliateurs, ils cherchent des moyens d'accord et de rapprochement ; ils considèrent les choses et non les personnes, et surtout ils aspirent à se faire des amis plutôt que des vassaux, à rendre leur patrie plus vaste, non par des conquêtes, mais par des alliances [4]. Le jour où ils oublieront ces principes, la Suisse connaîtra encore des heures glorieuses, mais les germes de la décadence auront pénétré dans son sang. Quelle est, en effet, la cause de la grandeur de l'antique Confédération ? « C'est qu'elle trouva pendant des siècles, dans son organisation et sa situation, l'énergie nécessaire pour accomplir tout ce qui était bon et louable, et que, d'un autre côté, elle fut dans l'impuissance d'abuser, même

[1] II, chap. 7, p. 694 s. — [2] *Ibid.*, p. 732. — [3] *Ibid.*, p. 732 s. — [4] *Ibid.*, p. 756-57.

quand elle l'aurait voulu, de ses avantages et de ses armes hors de ses frontières naturelles [1]. »

La cause qui détermina la décadence fut l'institution des bailliages qui partagea la Suisse en deux sortes de territoires : les cantons souverains et les pays sujets. Certes, la conquête de l'Argovie fut avantageuse, elle était d'ailleurs nécessaire, mais elle ne tarda point à créer des divisions et des jalousies. La succession du dernier comte de Toggenbourg devint la cause de la première guerre civile entre Zurich et les Suisses. Tout le troisième volume est consacré au détail minutieux de ces événements ; le récit traîne en longueur, malgré des pages pittoresques et qui sont de l'histoire romantique : les voyages de l'empereur Sigismond et du pape Martin V à travers la Confédération, l'apparition des premières bandes de Tziganes, le soulèvement de la « mazze » en Valais [2]. Dans le quatrième volume signalons le chapitre consacré aux mœurs à l'époque du concile de Bâle [3], — l'un des meilleurs et des plus imprégnés de couleur locale. Citons enfin la bataille de Saint-Jacques, un beau « morceau choisi » comme les aimait Jean de Müller [4]. Ce récit fut composé après les événements de 1798 ; aussi l'auteur ajoute-t-il : « Que tous les peuples dont l'indépendance est menacée apprennent des héros de la Birse le secret de rester invincibles ! Si nous avions été unanimes à mourir ainsi, les étrangers accourus pour nous piller auraient fait un mauvais calcul [5]. »

[1] III, chap. 1, p. 78.

[2] III, chap. 1, p. 96 s., 107 s., 115 s., 119 s.

[3] IV, chap. 4, p. 216-291 : *Von der alten Schweizer Denkungsart und Kenntnissen.*

[4] IV, chap. 1, p. 78-93.

[5] Page 93. Charles Monnard, le traducteur de Jean de Müller, ajoute cette note : « Sans doute, mais avant tout il fallait que tous les Suisses devenus égaux fussent bien persuadés qu'ils combattaient non pour des patriciens, mais pour leur commune patrie. » Cette note est d'ailleurs du général Laharpe dont l'ouvrage de Müller était le livre de chevet. (*Histoire de la Confédération suisse*, trad. de Jean de Müller, etc. Paris, Genève, 1837 et années suiv. Tome VI (1839), p. 111.)

Nous arrivons ainsi aux guerres de Bourgogne. Elles font le sujet des derniers chapitres du quatrième volume et de tout le cinquième. Si parfois Jean de Müller a paru faiblir, c'est bien maintenant qu'il se ranime. Toute cette partie est son chef-d'œuvre : magnifique modèle de narration historique. L'auteur est, à ce coup, maître de son érudition et il sait mieux que jamais en tirer la vie. Aujourd'hui encore, la lecture de ces pages est tout à fait passionnante. La progression dramatique du récit, l'art de grouper les détails, l'animation des descriptions de batailles, — celle de Morat surtout, où la déroute des Bourguignons est décrite d'une façon poignante [1], — les couleurs, les gestes, les mouvements évoqués, tout cela révèle l'homme de génie, le grand historien que fut Jean de Müller.

Il est vrai qu'à la fin, lorsque, passant aux effets des victoires bourguignonnes, on entre dans une période moins héroïque, la narration faiblit, l'intérêt diminue, le désordre recommence. Ainsi l'ouvrage de Müller demeure-t-il inachevé. Mais il ne demeure point sans conclusion. La conclusion, c'est le discours que l'auteur place, gratuitement d'ailleurs, — le procédé était alors considéré comme légitime, — dans la bouche de Nicolas de Flue, au convenant de Stanz : « N'élargissez pas trop vos propres limites ; évitez les querelles étrangères ; soyez des voisins pacifiques ; que celui qui voudra vous subjuguer trouve devant lui des hommes. N'acceptez jamais de l'or pour prix de la patrie ! Gardez-vous des divisions : elles seraient votre ruine. O Confédérés, aimez-vous les uns les autres et que sur vous veille le Tout-Puissant [2] ! » Ainsi parla le bienheureux frère Nicolas dans sa robe de bure.

[1] V., chap. 1, p. 65-81.
[2] V., chap. 2, p. 253.

IV

L'*Histoire de la Confédération suisse* n'est donc pas une œuvre désintéressée : elle est écrite avec des préoccupations nationales, elle implique une doctrine politique. Or, cette doctrine, ce sont les préfaces qui l'expriment et la formulent. Les préfaces, c'est-à-dire : la dédicace du troisième volume « aux bourgmestres, statthalters, trésoriers, aux deux Conseils, aux corporations et à la bourgeoisie de la louable république de Schaffhouse [1] » ; l'introduction du même volume [2] et celle de sa seconde partie [3] ; l'introduction du quatrième tome, écrite en 1805 [4] ; enfin, la dédicace générale à tous les Confédérés [5]. Elles expriment clairement, avec éloquence, force et franchise, les intentions et les conclusions de l'auteur. Elles demeurent, la dernière surtout, l'expression définitive de la conscience nationale au XVIIIe siècle. Elles sont, pour ainsi dire, le testament de l'Ecole suisse.

Comme Haller, comme Iselin, comme Lavater, comme Bodmer lui-même, Jean de Müller est un libéral, sinon de doctrine, du moins de tempérament. Si, dans l'exaltation de son adolescence, il a paru embrasser avec ardeur les idées nouvelles, il s'est ressaisi bien vite, — sous l'influence de ses aristocratiques amis de Genève et de Berne, il est vrai, mais aussi sous celle de l'étude et de l'expérience. D'ailleurs, les opinions subversives qu'il émet, dès son retour de Gœttingue, dans ses lettres à Fuessli, puis à Bonstetten, ne sont guère que des boutades, — les accès de mauvaise humeur d'un jeune homme ambitieux et inquiet, et qui se sent prison-

[1] Ecrite à Mayence en 1788. Ed. 1806, tome I, p. XXXV s.
[2] *Ibid.*, p. XL s.
[3] Ecrite à Vienne en 1795, *ibid.*, p. XLVIII s.
[4] Tome IV, 1805 : Allen Eidgenossen, p. V-XII.
[5] T. I., *An alle Eidgenossen*. Mayence, 1786, p. XI s.

mer dans une petite ville, Schaffhouse, peuplée de petits esprits. En réalité, sa philosophie de l'histoire est celle de Montesquieu. Il n'existe point, à ses yeux, de forme parfaite, absolue, définitive, de gouvernement : c'est une question de circonstances, d'histoire et de milieu. Il admire le patriciat à Venise et à Berne, la « landsgemeinde » dans l'Unterwalden, la monarchie dans les grands Etats. En somme, — certaines anecdotes de son existence le montrent bien, — il a plutôt l'esprit monarchique. « Une démocratie absolue ne saurait durer, dit-il, plus de cinq minutes; nulle part l'inégalité n'est plus considérable, ni plus choquante que dans les républiques populaires [1]. »

C'est donc la tradition qui décide, pour chaque pays en particulier, de la meilleure forme de gouvernement. Un Etat, quel qu'il soit, qui s'écarte de la tradition, est condamné à disparaître. Il ne faut donc rien bouleverser dans les lois, mais perfectionner et réformer lentement, sagement, fermement surtout, car « c'est l'indécision qui perd les républiques [2]. » Toute révolution est néfaste ; la Révolution, Jean de Müller la prévoyait, comme il prévoyait la ruine de la vieille Suisse. Son ouvrage n'est donc qu'un effort tenté, sans grand espoir, pour prévenir cette ruine.

« Je regarde l'histoire, écrit-il à Bonstetten [3], comme un magasin d'expériences à l'usage de la politique. » Quelle est donc la politique nécessaire à la Confédération suisse ?

Une politique avant tout nationale : c'est à l'Helvétie entière qu'est dédié l'ouvrage de Jean de Müller. Chaque membre de l'Alliance n'existe qu'en fonction de l'ensemble, qu'au profit de l'ensemble ; tout canton a, d'ailleurs, joué un rôle providentiel dans la formation de la grande et commune patrie : les Waldstætten, en étant le berceau même de la Suisse ;

[1] Cf. H., p. 221-225 : Politische Ansichten.
[2] Lettre à Tronchin, 24 juin 1778 ; H., p. 223-224.
[3] H., p. 220.

Berne, par son énergie, la continuité de ses vues et de son développement ; Zurich, par sa culture ; Bâle, par sa richesse ; Schaffhouse... parce que Müller est son enfant [1].

Son but est donc de montrer par les faits « combien peu chacun de nous a de force isolément et quelle force au contraire un peuple libre, habitant une forteresse naturelle, trouve dans l'union [2]. »

L'Helvétie n'a commencé d'exister qu'au moment où elle a été jugée digne par la Providence de prendre rang parmi les nations. « Aussi longtemps que le loisir, les connaissances et les ressources manquèrent pour défricher le sol rebelle du pays et pour administrer librement les affaires publiques, nous fûmes gouvernés par des princes. » Mais bientôt le peuple prit conscience de ses droits, de ses devoirs, de sa dignité, et la Suisse apparut [3].

Son existence est basée sur un serment ; c'est la *parole donnée* en 1291 qui unit encore des Etats si différents les uns des autres par la religion, la langue, les mœurs et, — du temps de Jean de Müller, — par la forme du gouvernement [4].

Que voulaient donc les grands ancêtres, au moment qu'ils jurèrent et scellèrent la première, éternelle alliance ? *Jouir avec dignité d'une liberté tranquille ou mourir pour elle.* « Voilà ce qu'ils voulaient, ni plus, ni moins, ni autre chose ; demanderons-nous davantage ? Ce principe constitue toute notre politique ; sa pureté est notre sauvegarde ; sa justice, notre orgueil ; la nécessité l'a gravé dans nos âmes [5]. »

Voilà donc le principe essentiel, la raison d'être de l'Helvétie. D'autres maximes en découlent : « Le courage de défendre d'anciens droits appartient à tous les peuples ; prendre

[1] *Dédicace générale*, p. XI-XII. — [2] *Ibid.*, XVIII. — [3] *Ibid.*, p. XI. — [4] *Ibid.*, p. XVI.

[5] *Ibid.*, p. XIV-XV. « Seine Unschuld ist unser Schirm ». *Unschuld*, un des mots favoris — un mot « gessnérien » — du vocabulaire de M.

des mesures à propos n'appartient qu'aux peuples intelligents : celui qui attend le moment de la crise fait tout avec passion, avec exagération et à la hâte [1]. » — « Chaque chose a son temps et sa place dans ce monde. Ne cherchez pas à être plus, mais ne soyez pas moins que ce que vous pouvez être à votre place et dans votre temps [2]. » — « Demeurons enfin persuadés que rien ne saurait mieux assurer le salut, la gloire et la paix de la patrie que la vieille fidélité, cette vertu des Suisses vaillants [3]. »

Le bonheur de l'Helvétie dépend de sa liberté ; sa liberté, du maintien de la parole donnée ; le maintien de cette même parole de deux qualités morales : la foi et le courage. Le devoir des gouvernements confédérés sera donc avant tout d'appliquer et de répandre les maximes que nous venons d'énoncer et qui sont des maximes d'Etat aux yeux de Müller.

Les appliquer, c'est faire régner à l'intérieur l'ordre et la sécurité ; c'est rendre le pays redoutable, à l'extérieur, par une bonne armée [4] et par une diplomatie habile ; c'est principalement chercher à perfectionner, moins les institutions, que l'esprit des institutions : « Les formes sont ce que l'esprit veut qu'elles soient ; regardons avant tout à l'esprit [5] ; » — c'est enfin instaurer partout une large tolérance religieuse.

Mais l'excellence du gouvernement dépend surtout des hommes qui le composent. Il faut donc avoir de bons magistrats : « Les citoyens ne s'habitueront à sacrifier leurs opinions personnelles et leurs passions à l'Etat, et les can-

[1] Dédicace gén., p. XIV.

[2] Dédicace du 3e vol. : 1er vol., p. XXXVII.

[3] *Allen Eidgenossen :* préf. du 4e vol., p. XIII.

[4] En 1777, Muller a écrit des *Fragmente von dem Kriegswesen*, publiés en partie par son frère Georges dans les *Sämtliche Werke*, 1810-1819, tome XXVII, p. 93-123. Cf. p. 228-231.

[5] Déd. gén., tome I, p. XXIV.

tons leurs affaires à la nation, que si les magistrats sacrifient eux-mêmes leurs penchants et leurs intérêts aux devoirs de leur charge, — jamais le sujet au gouvernement, — jamais la bourgeoisie à une corporation, — jamais la campagne aux citadins ; que s'ils respectent les prérogatives et les coutumes du peuple, — fussent-elles onéreuses ou parussent-elles insignifiantes, — et cela d'autant plus religieusement qu'ailleurs on les foule aux pieds ; que si, dans la conduite des choses publiques, perspicaces en ce qui concerne le bien général, condescendants en ce qui concerne celui de leur cité, ils mettent leur gloire à effacer les dernières traces de nos anciennes divisions ; que si enfin, à l'imitation de la Providence, dont la direction invisible nous laisse la croyance que nous agissons selon notre propre volonté, ils veillent sans relâche et imposent autour d'eux l'influence paisible de la vertu, de la sagesse, de la considération, et par le conseil et par l'exemple[1].

Aux magistrats de renforcer, de fortifier, de propager la seule et véritable sauvegarde de la Suisse : *l'esprit suisse*.

Comment y parvenir ? *En se gardant d'entraver jamais l'instruction publique*[2]. Et c'est ici que ce Jean de Müller, si réactionnaire en apparence, si fortement attaché à la tradition, se révèle comme un esprit vraiment moderne. Dans un pays que se partagent les langues et, qui pis est, les religions, la liberté d'enseignement est la liberté fondamentale ; en revanche, quels que soient les moyens, il faut que cet enseignement tende à un but unique et précis : créer une culture nationale, une vie nationale, un sentiment national. Il sera donc nécessaire d'imposer une barrière aux influences extérieures, car « les mœurs dépendent des idées ». Les influences extérieures et pernicieuses, c'est alors « Voltaire, dont les airs de scepticisme et la raillerie spirituelle rendent toutes choses

[1] Dédicace gén., p. XXIV-XXV. — [2] *Ibid.*, p. XIV.

incertaines et les hommes indifférents à tout ; » c'est Rousseau, « incapable de juger une constitution, parce qu'il prend pour base, non les circonstances et l'histoire, mais des théories métaphysiques et son imagination ; » ce sont enfin tous ces philosophes étrangers qui ont écrit pour des peuples dont l'esprit est contraire à l'esprit de la Suisse [1].

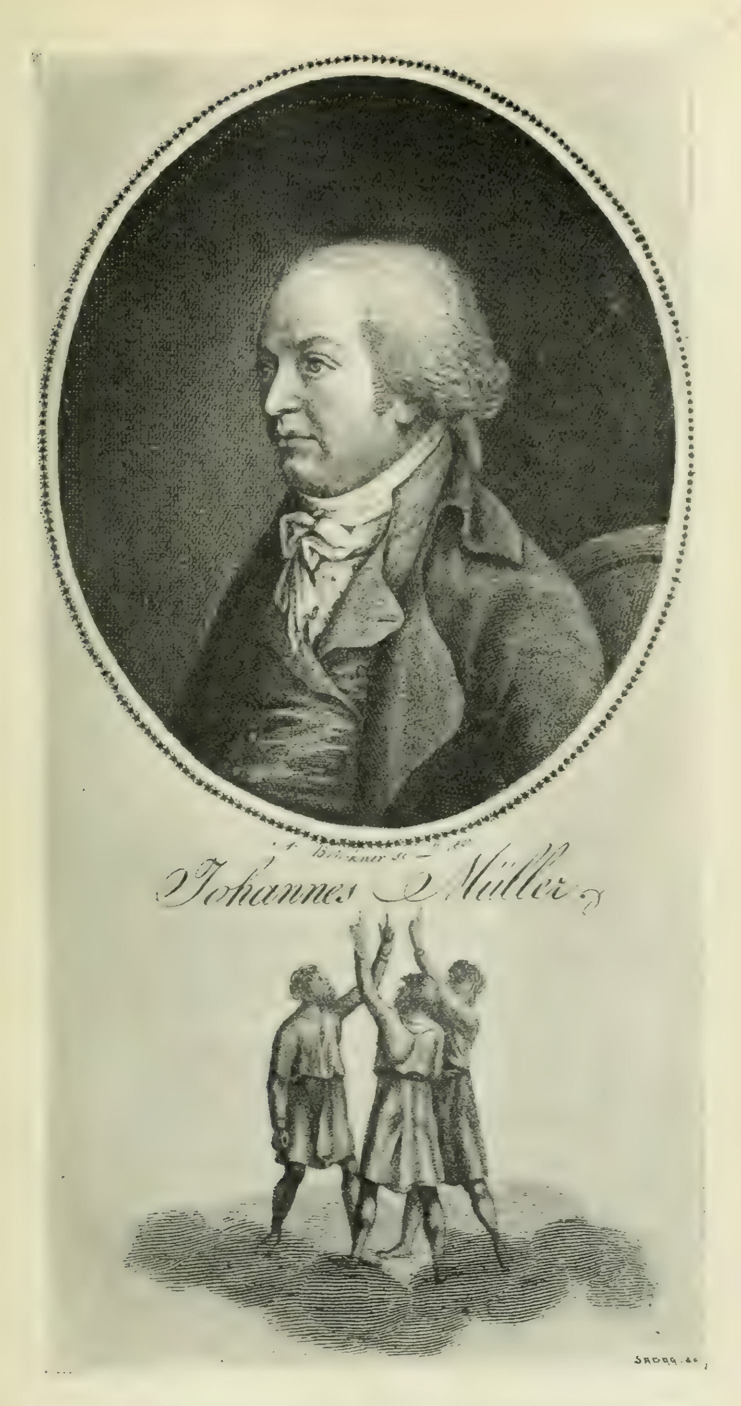
L'existence de la Suisse dépend de l'éducation. Que donnera-t-on aux jeunes Helvétiens ? Tout d'abord de la religion [2], car l'irréligion est un danger pour un pays dont l'existence ne repose que sur la foi jurée, car c'est la croyance en Dieu qui a inspiré les héros de la patrie, car la Bible et l'Evangile sont de tous les livres ceux qui conviennent le mieux au peuple, car enfin les principes du christianisme sont les principes mêmes de toute vie publique. En second lieu, une forte « culture suisse [3] », c'est-à-dire la connaissance du pays, de sa géographie, de son histoire surtout, et de ses institutions, et de sa tradition, et des œuvres de ses artistes, de ses penseurs. Mais nous revenons ici aux idées de Balthassar et de la *Société helvétique*.

A ces conditions, la Suisse entière pourra, « sans crainte, comme sans orgueil, jouir paisiblement de son bonheur politique et du fruit de son travail, et de la culture variée des collines dont la guirlande entoure les vallées [4]. » A ces conditions, l'Alliance sera éternelle « comme les neiges des Alpes [5]. »

* * *

Quoi qu'on puisse penser de l'*Histoire de la Confédération suisse*, il n'en demeure pas moins vrai que cet ouvrage possède, à tous les points de vue, une importance capitale.

[1] Page XXVI.
[2] Page XXVI s.
[3] Déd. gén., tome I, p. XXIX s., et préface de 1788, p. XLII s.
[4] Déd. du 3e vol., tome I, p. XXXVI.
[5] Préf. du 4e vol., tome IV, p. XI.



FRONTISPICE DE L'HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE
(9e édition. Leipzig 1806.)

L'érudition de Jean de Müller a beau être pleine de fissures, sa critique a beau être totalement insuffisante, les cinq volumes que nous venons d'analyser sont, eux, malgré tout, la première œuvre *scientifique* consacrée au passé de notre pays. On n'enlèvera point à l'auteur la place éminente qu'il occupe dans la littérature allemande. Cette place, il la doit à ses qualités d'écrivain : la vigueur de son style, les belles évocations dont est rempli son ouvrage font de lui, au moins chronologiquement, le premier des *historiens romantiques*. Mais son esprit reste bien celui d'un Suisse du XVIIIe siècle. Le XVIIIe siècle helvétique, son œuvre le résume et l'exprime, mais elle résume et exprime encore, en des pages qui demeurent définitives et classiques, l'*esprit suisse* tout court et tout entier.

Pour toutes ces raisons, l'*Histoire de la Confédération* n'est point, comme l'œuvre de Bodmer, par exemple, une œuvre aujourd'hui morte. Elle nous prouve, d'ailleurs, que les efforts et les leçons du « patriarche de Zurich » ont porté leurs fruits.

On lit toujours Jean de Müller, on le devrait relire davantage ; pour notre part, nous verrions dans une édition abrégée de son ouvrage, — édition qui contiendrait les préfaces principales, les pages consacrées au Grütli et à la naissance de la Suisse, les récits des grandes batailles, les chapitres sur la guerre de Bourgogne, — le meilleur et le plus beau volume qui puisse servir encore à l'éducation morale et patriotique de notre peuple.

Car, — pour Jean de Müller singulière et glorieuse destinée ! — cet homme si attaché à la vieille Suisse, ce partisan tenace du patriciat, cet adversaire résolu de la Révolution, a été l'éducateur de l'Helvétie moderne, libérale et démocratique. L'*Histoire de la Confédération* fut le livre de chevet de Frédéric-César de Laharpe : le fameux *Essai sur la constitution du Pays de Vaud* [1], ce manifeste qui laisse pres-

sentir les funestes événements de 1798, est écrit avec l'esprit et le style de Müller, contre ceux que Müller aime et défend ; il est dédié à « Valther Fürst, Verner de Stauffaken et Arnold du Mehlthal, à Tell, Winkelried, N. de Flue, Jean Ebli de Glaris, aux héros de Morgarten, Sempach, Néfels, Morat, Grandson. » Car ce furent tous des hommes des temps nouveaux que les disciples de Müller ! Henri Zschokke (1771-1848), cet Allemand que son amour pour la république a transformé en fougueux patriote helvétien, a, dans son *Histoire du pays suisse pour le peuple suisse* [2], popularisé et fait entrer dans l'enseignement les conceptions de Müller. L'œuvre de Müller a été continuée, rectifiée, adaptée aux nouveaux besoins et aux nouvelles aspirations par *U.-R. Glutz-Blotzheim*, de Soleure (1786-1818), et *Jean-Jacques Hottinger*, de Zurich (1783-1860) [3] ; deux érudits sérieux et fidèles et dont le premier possède d'indéniables qualités d'écrivain. Mais c'est dans les cantons romands que Jean de Muller a, semble-t-il, exercé la plus profonde influence. Genève, Neuchâtel, le Pays de Vaud venaient d'être rattachés définitivement à la Suisse. A ces nouveaux cantons, incombait le devoir de remplir leur tâche politique et morale dans l'ensemble du pays et par conséquent de se faire — eux aussi, une « âme suisse ». Il est naturel que, dans leur ardeur de néophytes, ils se soient adressés au grand historien. Nous savons ce que le doyen Bridel demande à Jean de Müller ; puis c'est le Genevois *Paul-Henri Mallet* (1730-1807) qui, le premier, traduit en français et continue plus ou moins bien l'œuvre inachevée du citoyen de Schaffhouse :

[1] Paris, Batilliot frères, an V (1796), 2 vol.

[2] *Des Schweizerlandes Geschichte für das Schweizervolk*, Aarau, 1822 ; trad. en 1823 en français par Monnard.

[3] Glutz-Blotzheim acheva le cinquième volume de l'*Histoire de la Confédération* (1816) et Hottinger, le biographe de Zwingli, donna les vol. 6 (1825) et 7 (1829).

la traduction est défectueuse [1] et l'*Histoire des Suisses ou Helvétiens* [2] n'est intéressante que par son esprit conservateur et anti-français et par ses allusions aux événements dont Mallet a été le témoin. En revanche, il faut rendre ici hautement hommage à l'effort des deux Vaudois, *Louis Vulliemin* (1797-1879) et *Charles Monnard* (1790-1865). Vulliemin, le biographe de Bridel, et Monnard entreprirent, en effet, de traduire Jean de Müller, Glutz-Blotzheim et Hottinger et de les continuer jusqu'à nos jours. Leur *Histoire de la Confédération suisse* [3] est un ouvrage colossal, en dix-huit volumes, qui, commencé en 1837, ne fut terminé qu'en 1851. Mais, de 1837 à 1851, quels événements se sont donc écoulés? Les dernières luttes civiles et confessionnelles, le douloureux Sonderbund, la constitution, après tant d'incertitudes, d'agitations et de souffrances, de la Suisse d'aujourd'hui, calme et prospère. Nulle œuvre n'est donc aussi émouvante à lire que cette *Histoire de la Confédération suisse* traduite de Jean de Müller et continuée par Vulliemin et Monnard. Emouvante, parce que, loin de faire de l'érudition d'école, elle est un enseignement, mais un enseignement sans haine pour le passé, sans orgueil démocratique. Sans doute, elle aussi, a perdu beaucoup de sa valeur ; sans doute, elle ne peut plus satisfaire nos besoins de précision et d'exactitude ; sans doute enfin, l'honnête style, charmant par sa naïveté et son éloquence sincère, mais un peu conventionnel, un peu lourd et trop souvent incorrect, des deux Vaudois, nous rend parfois ennuyeuse la lecture de ces gros volumes. Il n'importe : ils sont un symbole. Le symbole de la force de l'esprit suisse que les révolutions, ni le temps

[1] *Histoire des Suisses*, trad. de l'all. de Jean de Müller. Lausanne et Paris, 3 vol., 1795-1797.

[2] Genève, 1803, 4 vol.

[3] « Par Jean de Müller, Robert Glutz-Blotzheim et J.-J. Hottinger. Trad. de l'allemand et continuée jusqu'à nos jours par MM. Charles Monnard et Louis Vulliemin. » 18 vol., 1837-1851. La trad. de Jean de Müller par Monnard : les 8 premiers vol., 1837 à 1840.

ne peuvent altérer ; le symbole de la force d'un patriotisme pour lequel ni les religions, ni les races, ni les langues ne sont un obstacle ; le symbole d'une « volonté nationale » qui fait appel à toutes les énergies du passé pour préparer l'avenir, qui oublie les vieux différends pour chercher les points de contact [1] ; le symbole enfin d'une tradition formée d'éléments divers, constituée aussi bien par la vieille Suisse de Müller que par l'Helvétie nouvelle de Laharpe, par l'école toute germanique de Bodmer que par l'idéal tout romand de Juste Olivier.

Juste Olivier, médiocre poète, grand esprit qui n'a jamais pu se réaliser, ni su s'exprimer, est surtout l'auteur d'un livre : *Le canton de Vaud* [2]. Ce titre même ne semble-t-il pas contenir tout ce qui, dans l'esprit romand, est opposé à la Suisse allemande et à la vieille Suisse ? la négation même de l'idéal helvétique du doyen Bridel ? Et pourtant, en cet ouvrage incohérent, inégal, mais plein de belles pages, et qui rappelle Michelet, et qui fait songer à Barrès ; dans cet ouvrage où Juste Olivier s'est efforcé de réunir les éléments d'une tradition régionale, on retrouve encore Jean de Müller : « Heureux l'historien qui, sans manquer de réalité, ni d'analyse, tend toujours à l'action sous l'idée, ne laisse jamais l'image étouffer les battements de son cœur, parle en Romain des choses romaines, et se sent l'âme assez forte, ou assez soutenue, par ses récits, pour la donner en spectacle au monde, héros avec les héros ! Cet historien, c'est Müller. Je ne crains pas de le placer en tête des historiens modernes ; comptant sur l'assentiment tout premier de ceux qui passent le mieux pour l'avoir vaincu [3]. » Et plus loin : « L'auteur est comme ses vieux Suisses : vigoureux, ferme et carré, se frayant un chemin ou

[1] Cf. la très belle préface, par Vulliemin, du tome XI et la conclusion : « Aux Confédérés », du tome XVIII, par le même.
[2] *Le canton de Vaud*, sa vie et son histoire. Lausanne, 1857, 2 vol.
[3] Préface, p. IX-XI.

le barrant d'un seul coup ; irrésistible et reposé ; emporté et attentif ; marchant droit au cœur de la bataille, se jouant des masses énormes, et à lui seul une armée. »

Avec Müller nous passons donc tout naturellement du XVIIIe siècle au XIXe, de la Suisse alémannique à l'Helvétie romande, de Bodmer à Juste Olivier. C'est que notre histoire est notre bien à tous. C'est que l'esprit suisse existe : les faits que nous venons de constater suffiront pour convaincre ceux-là mêmes qui douteraient encore. Mais il est temps de conclure.



CONCLUSION

CONCLUSION

Le but de cet ouvrage, c'est la solution d'un problème. Ce problème, dès les premières lignes de notre Discours préliminaire, nous l'avons posé : malgré deux religions, deux races et quatre langues, peut-il exister, existe-t-il en réalité un *esprit suisse ?* L'existence de cet esprit, après la longue et minutieuse enquête à laquelle nous venons de nous livrer, ne saurait être l'objet d'aucun doute. Un fait essentiel le prouve : l'époque qui s'étend de la Réforme à la Révolution, est celle durant laquelle la Suisse, désunie politiquement et moralement, semble le plus près de se désagréger. Et pourtant, le XVIIIe siècle est la période glorieuse par excellence de notre pensée, la période durant laquelle l'esprit national s'affirme avec le plus d'éclat. L'histoire politique n'est qu'une surface : seules, l'histoire sociale, l'histoire intellectuelle et l'histoire des mœurs nous révèlent l'âme d'un peuple.

La solution de notre problème est donc une solution *positive :* oui, l'esprit suisse existe. Il s'agit maintenant de la vérifier et de voir si nous n'avons point commis d'erreur dans notre démonstration.

I

Nous avons toujours évité avec le plus grand soin de parler d'une littérature suisse, puisque nous n'avons point de langue qui nous appartienne en propre. En revanche, nous

avons parlé d'une École suisse : étions-nous en droit de le faire ?

Une École est un groupe d'écrivains qui partagent la même doctrine, subissent les mêmes influences, cultivent les mêmes genres, ont une origine commune et travaillent à la même œuvre. Une fois admise, cette définition convient parfaitement aux hommes que nous venons d'étudier. Mais ces hommes, quels sont-ils eux-mêmes ?

Presque tous des Suisses allemands ; bien plus, tous de vieux Suisses. Ce sont déjà, au XVIIIe siècle, des « races » antiques, et dont les racines pénètrent profondément dans le sol natal, que les Haller, Iselin, Bodmer, Breitinger, Sulzer, Lavater, Gessner, Zimmermann, Müller, Fuessli, Balthassar, et Muralt, et Salis ! Nos auteurs appartiennent, en effet, en majorité, à l'aristocratie, aux « familles régnantes ». Les moins privilégiés : Sulzer, Zimmermann, sont d'anciens bourgeois à charges de petites villes autonomes, Brugg, Winterthur. D'autres en revanche : Muralt, Salis, descendent de familles nobles et féodales. La plupart sont patriciens. De là, des traits communs, une éducation commune, une même « déformation professionnelle », une même manière de comprendre et d'exercer les devoirs sociaux, — par conséquent, une même manière aussi de comprendre et d'exercer le métier d'écrivain.

Donc, la littérature, la poésie et l'art ne remplissent pas toute leur existence et ne sont point à leurs yeux de suffisantes raisons de vivre. Même Bodmer, même Sulzer, même Jean de Müller ne peuvent être considérés uniquement comme des professionnels. A côté de leurs travaux littéraires, ils font tous autre chose, ou du moins cherchent tous à faire autre chose. La plupart sont des théologiens ou sortent de la théologie : c'est le cas de Breitinger, Lavater, Jean de Müller, Sulzer. Ou bien ils ont, — comme Bodmer, Gessner, Haller, — des antécédents ecclésiastiques. Deux ont porté les armes : Béat de Mu-

ralt, Gaudence de Salis. Presque tous ont enseigné dans les écoles. Tous, en revanche, ont été magistrats ou se sont occupés de politique. Notons encore que Haller et Zimmermann furent des médecins, des savants.

Tirons quelques conclusions de ces remarques. Il est indéniable que les ouvrages de l'Ecole suisse ont, dans l'ensemble, les caractères, et les lacunes, des ouvrages d'amateur. Même les plus littéraires et les plus artistiques, comme les idylles et les estampes de Gessner ; à plus forte raison, les vers et la prose de l'excellent Lavater. La forme des œuvres que nous avons étudiées se ressent donc de ces conditions très défavorables, très spéciales, dans lesquelles elles ont été composées. Aucun de nos auteurs ne possède complètement et parfaitement la langue, la syntaxe ; tous font les plus grands efforts pour être corrects ; leur poésie est lourde, rarement adéquate aux sujets traités ; le sentiment plastique leur manque totalement ou demeure incomplet ; ce qu'ils entreprennent garde une apparence fragmentaire. Il faut, d'ailleurs, bien reconnaître que le XVIII[e] siècle marque les débuts de la vie littéraire en Suisse. Le grand, l'immortel mérite de l'Ecole est d'avoir créé cette vie ; avant elle, il n'y avait, dans la cité, guère de place pour l'écrivain de profession. Or, des débuts sont toujours incertains et pénibles ; on n'arrive pas, d'un seul coup, à se dégager complètement des préjugés, à dominer son « milieu ». L'éducation intellectuelle d'un peuple est longue : aujourd'hui encore, celle de notre nation n'est point achevée. Il faut des siècles de civilisation et de haute culture, des siècles de pratique constante, pour qu'un pays soit en état de produire des chefs-d'œuvre. Et la Suisse est petite. D'elle est pourtant sorti Rousseau.

Soldats, magistrats, professeurs, savants, ecclésiastiques, les hommes de l'Ecole suisse transposent donc dans leurs ouvrages les préoccupations, les préjugés de leurs différentes professions officielles. Ils ont des soucis d'ordre religieux,

social, moral, pédagogique et politique : les soucis de leur milieu et de leur charge. Ce qui ne laisse point, — et c'est un avantage, — de leur conférer, avec un « air de famille », une originalité indéniable, si nous les comparons aux autres écrivains d'Allemagne ou de France : sous ce rapport, nous sommes bien en présence d'un groupe, d'une Ecole. Mais cet avantage est compensé par des inconvénients assez graves : ils considèrent les lettres ou la poésie non comme des « fins en soi », mais comme des moyens. Moyens de propagande religieuse pour Lavater, moyens d'action politique pour Haller, moyens d'action morale et patriotique pour tous. Quelques-uns, comme Salis, voient dans les vers un agréable délassement. Aucun n'a pour les Muses un culte exclusif, désintéressé ; ils ne font sur le Parnasse que des séjours. Les idées qu'on trouve dans leurs œuvres, et qui dominent ces œuvres sont le plus souvent étrangères à la littérature. Et c'est parfois heureux, car ils vivent à une époque où la littérature et la poésie surtout manquent de substance, d'inspiration, végètent dans les entraves des conventions, des théories et des formules. Les théories et les formules, ils sont, d'ailleurs, loin de les craindre : ils se plaisent à raisonner, à disserter, à légiférer comme des juristes et des théologiens, mais c'est avec des arrière-pensées et pour des motifs autrement sérieux que ceux d'un abbé Dubos ou d'un Gottsched.

De là encore leur attitude vis-à-vis de l'Europe. C'est au centre de l'Europe qu'ils sont nés ; ils ont servi, ils ont étudié, ils ont voyagé en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Angleterre, en France. Le français est pour eux, sinon une langue maternelle, du moins une langue familière. Ils possèdent en outre une très forte culture classique. Ils nous apparaissent déjà comme des cosmopolites, mais des cosmopolites que leurs préoccupations nationales empêchent de se disperser, de se déraciner. Ils ont un principe d'ordre, un « point fixe » : ils ont surtout l'esprit critique. De fait,

l'œuvre importante et durable accomplie par l'Ecole suisse, est une œuvre critique.

Ils savent donc comparer, trier, choisir. Ils le font suivant leurs affinités et leurs besoins. Il est remarquable de voir combien, dans l'Antiquité, ils préfèrent les historiens et les moralistes aux poètes, Homère et Théocrite exceptés ; encore est-ce parce que Bodmer et Gessner ont découvert dans l'*Iliade*, l'*Odyssée*, les *Eglogues* le tableau d'une vie héroïque et rustique, partant analogue à celle de la vieille Suisse. Ils admirent tous la littérature française, ils professent en général pour le Grand Siècle un respect infini, les classiques de l'époque de Louis XIV n'ont plus de secret pour eux. Mais ils n'admettent point aveuglément tout ce que ces classiques ont dit. Suisses et protestants, ils se méfient, malgré tout, de la France. Et, comme Muralt, ils la jugent sévèrement : ils en ont peur. Fénelon sera pour eux un favori ; également La Bruyère, et La Fontaine, et La Rochefoucauld et, — pour remonter plus haut, — Montaigne. Ils admettront Boileau : ils auront beaucoup de peine à admettre Molière. Le théâtre, le roman, les genres « mondains » ne trouveront guère en eux que des ennemis. Vis-à-vis des auteurs du XVIIIe siècle, ils se montreront encore plus difficiles. Ils éliront Montesquieu, à cause de ses théories historiques qui leur permettent de mieux comprendre leur pays. Ils adopteront Buffon, Vauvenargues. En face des « philosophes » les avis se partageront, mais ils seront unanimes à repousser tout ce qui sent l'athéisme et le matérialisme, à repousser également Voltaire : rappelons-nous le *Traité du merveilleux*. Ils ne craindront pas, — sauf Haller, — les théories politiques les plus avancées, mais ils entendront garder intacts le patriotisme, la morale et la foi religieuse. De là, précisément, leur enthousiasme pour Rousseau dont Haller est seul l'irréductible adversaire ; mais Jean-Jacques, qui est-ce, à leurs yeux, sinon un compatriote ? Quant aux auteurs allemands, ils se

feront, ou se croiront, leurs censeurs, leurs éducateurs et leurs maîtres. En effet, l'Ecole suisse a puissamment contribué à rajeunir les lettres germaniques : rappelons ici les séjours à Zurich de Klopstock et de Wieland. Il est vrai que Bodmer, Sulzer, Gessner manifesteront plus tard à l'égard de Lessing et de Gœthe un très profond dédain ; mais ce dédain sera le signe que l'Ecole suisse a fait son temps et qu'elle est à son tour dépassée.

Ce qu'il faut mettre ici en évidence, c'est l'engouement de cette Ecole pour l'Angleterre, l'enthousiasme qu'elle éprouve pour les écrivains anglais, l'influence décisive que ces derniers exercent sur elle. Haller, Bodmer, leurs amis, leurs disciples cherchent donc à s'orienter, ils promènent leurs regards sur l'Europe ; ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Antiquité ne parviennent à les satisfaire pleinement. Tout à coup, un hasard : la découverte d'une traduction du *Spectateur* leur révèle l'« île inconnue » et ses trésors. Muralt, de son côté, et, bien avant lui, les Réformateurs les avaient préparés à envisager la Grande-Bretagne comme une nation plus proche de la Suisse que l'Allemagne ou la France. En réalité, la littérature anglaise leur donne tout ce qui leur manque, tout ce qu'ils désirent. Milton, Pope, Thomson, Addison, Shaftesbury, Swift, Shakespeare, voilà bien les véritables « classiques » des Suisses, et ces Suisses retrouvent, en effet, dans le *Paradis perdu*, le *Spectateur*, les *Saisons*, l'*Essai sur l'homme*, des idées favorites, des sentiments communs : amour de la nature, inspiration patriotique et religieuse, moralisme, esprit de liberté. Ils y retrouvent encore, surtout dans Ossian et Shakespeare, ce décor moyenâgeux et romantique, ce merveilleux qui leur est cher.

Ajoutons enfin que presque tous les hommes de l'Ecole suisse sont des protestants, qu'ils éprouvent ces scrupules qui n'excluent point les hardiesses, ce penchant à la prédication et à la propagande, ce besoin de vérité morale et de

vie individuelle qui caractérisent la Réforme : nous comprendrons mieux pourquoi nos auteurs peuvent et doivent être envisagés, étudiés comme un groupe indépendant, autonome.

* * *

Ce groupe a donc produit tout ce qu'on peut attendre d'une Ecole : une doctrine et des œuvres.

La doctrine, nous la connaissons. Nous savons qu'elle marque un progrès notable dans l'évolution des idées esthétiques en Allemagne. Breitinger, avec sa théorie du merveilleux, et Bodmer, avec son livre sur le même sujet, restituent à l'imagination créatrice des droits qu'on ne voulait plus lui reconnaître. A la raison mécanique de Wolff et de Gottsched l'inspiration est donc substituée. Les deux critiques eurent l'incontestable mérite de penser que, pour faire un chef-d'œuvre, il ne suffit pas d'appliquer habilement un certain nombre de formules. Malheureusement, ils s'arrêtèrent en si bon chemin. Pourquoi ? tout ce que nous venons de dire permet de le comprendre : c'est parce qu'ils étaient incapables d'envisager la poésie autrement que comme l'auxiliaire de la religion, de la morale, de la science, du patriotisme. Où conduit une telle conception, certaines déclarations extraites des traités des Zurichois, ou, mieux encore, les *Idylles*, les *Alpes*, le *Schweizerlieder* nous le prouvent. Et l'étroitesse d'un Sulzer, son admiration exagérée pour la ridicule *Noachide* n'ont plus rien qui doive nous étonner.

Sous d'autres rapports, la doctrine des Suisses a été nouvelle et salutaire. Elle a opposé aux conventions mythologiques la poésie, ou plutôt la fable, chrétienne et moralisante, ce qui, à tout prendre, marque un progrès : le succès et la conception même de la *Messiade* de Klopstock est bien son œuvre. A l'influence française déviée et déformée, elle a opposé l'Angleterre. Et surtout les études médiévales de

Bodmer ont restitué à la poésie allemande sa véritable tradition, alors oubliée. La doctrine des Suisses, c'est un amoncellement de matériaux, mais ce n'est pas encore un édifice.

La doctrine est plus intéressante que les œuvres et les œuvres elles-mêmes valent surtout par leurs idées. Au point de vue de la forme poétique, les Suisses n'ont, en effet, rien créé de durable : l'églogue en prose, à la Gessner, est un genre faux ; la métrique des *Alpes* est intéressante, mais lourde et trop artificielle encore. Sous ce rapport, nos auteurs ont révélé leur impuissance technique : ils pensaient fortement, mais pour exprimer ce qu'ils pensaient ils se voyaient toujours contraints d'emprunter le langage des autres.

L'Ecole a laissé cependant une poésie complète. Pour nous en rendre compte, divisons cette poésie en « genres », comme dans les manuels en honneur au XVIIIe siècle. Le « genre lyrique » et l'inspiration patriotique et religieuse ont en Lavater un fort médiocre représentant. Quelques stances de Haller valent mieux. Les odes du grand Bernois sur la mort de Marianne, sa *Nostalgie de la patrie*, et surtout les vers de Salis-Seewis : voilà pour le « genre élégiaque » ; voilà, d'ailleurs, avec les lieds du gentilhomme grison, — ces lieds qui sont déjà de la poésie populaire, -- ce que l'Ecole a produit de plus beau. Gessner a créé le « genre pastoral », — idylle sentimentale et « arcadienne », églogue antique qui annonce André Chénier : quoi qu'on puisse penser du « Théocrite zuricois », — et il est toujours meilleur qu'on ne le pense, — il est un artiste, et son œuvre était alors nouvelle. Nouveau également, et parfois sublime, le poème descriptif, inspiré par la nature pittoresque et grandiose, que Haller nous donne dans ses *Alpes*. Son *Origine du mal* et surtout son *Fragment sur l'éternité* sont, en revanche, des poèmes philosophiques qui ne manquent ni de profondeur, ni de beauté ; on pourrait peut-être y ajouter le *Cœur humain* de Lavater. Les deux satires, prin-

cipalement la *Corruption des mœurs*, demeurent, elles, des œuvres pleines de force. Le poème didactique est honorablement représenté par le *Caractère de la poésie allemande*, de Bodmer, et sa *Muse de Drollinger*. Enfin, pour être complet, mentionnons les « genres morts » : l'épopée biblique, c'est-à-dire la *Noachide* : le poème évangélique, c'est-à-dire le *Jésus Messie* de Lavater. Et disons tout de suite que tout l'intérêt de la poésie suisse réside dans le sentiment de la nature. Cependant, le poète, tout court, c'est encore Jean de Müller, l'historien.

Nous connaissons les préventions des Suisses contre le roman et contre le théâtre. Le théâtre, — un « théâtre national » qui n'est guère autre chose en somme que notre *festspiel* actuel, — Sulzer l'a défini et Bodmer a tenté de le créer : son *Charles de Bourgogne* est un document très significatif. Quant au roman, en attendant le XIXe siècle, il faudra nous contenter de *Fabius et Caton*, *Usong*, *Alfred*. Mais en Suisse romande, il y a les *Lettres de Lausanne*, par Mme de Charrière, et surtout la *Nouvelle Héloïse*.

L'histoire, en revanche, est mieux fournie, car les Suisses, dans leur désir de renouer une tradition, dans leur volonté de bien connaître leur pays et de se bien connaître eux-mêmes, avaient besoin de l'histoire. Lauffer, d'Alt, Wattenwyl, Tscharner, les érudits vaudois sont des médiocres ; les travaux de Bodmer valent surtout par leurs intentions ; des recueils de documents ne concernent plus la littérature. Mais Jean de Müller reste un grand écrivain, — le plus grand de tous.

Les Suisses vivaient à une époque où toutes les idées étaient en effervescence ; leur pays traversait une crise : ils étaient à la fois curieux et préoccupés. Ce qui prouve le mieux l'intensité de leur vie intellectuelle et nationale, ce sont des essais plus ou moins philosophiques comme ceux de Zimmermann et d'Iselin, de retentissantes brochures de combat comme celle

de Balthassar, et les nombreux périodiques qui se succèdent à Berne et à Zurich, des *Discours des peintres*, — où il y a des portraits pleins de saveur, — au *Musée suisse*. On trouve dans ces périodiques des articles et des travaux dignes d'être recueillis, ne fût-ce que l'une ou l'autre des études que Bodmer a consacrées à Dante et au moyen âge allemand. Et nous aurons garde d'oublier les *Tagebücher* de Haller et son *Utilité des hypothèses*.

Nous sommes donc bien en présence de toute une littérature. Une littérature bornée dans ses moyens d'expression, bornée aussi dans sa pensée : dès la fin du XVIIIe siècle, elle vit de lieux communs. Une littérature un peu provinciale de ton, mais complète. Que subsiste-t-il, aujourd'hui, de tout cela ? Rien ? Non, évidemment : il faut insister, par exemple, sur l'injustice du discrédit dans lequel est tombé Gessner, sur la beauté de certains poèmes de Haller et de Salis, sur l'excellence de Jean de Müller. Mais, il est nécessaire de le reconnaître avec franchise, l'Ecole suisse n'a produit, en somme, aucune œuvre qui subsiste aujourd'hui dans son intégrité. Les *Alpes* et les *Idylles* elles-mêmes, et les *Schweizerlieder*, sont, au point de vue historique, des documents de premier ordre, mais ils ne sont que cela. Nous trouvons, il est vrai, dans les livres de Bodmer, dans les ouvrages des poètes, dans l'*Histoire de la Confédération* surtout, assez de matériaux pour composer une belle anthologie. Mais des fragments ne constituent pas une littérature. Constatation pénible à formuler : il faut pourtant s'y résoudre.

II

Fort bien, ne manquera-t-on pas de nous dire, mais alors pourquoi se donner la peine de consacrer un si gros ouvrage à des médiocres ? La réponse est facile : nous n'avons jamais voulu faire de la simple critique littéraire, mais une étude d'histoire sociale, et cette étude, nous l'avons entre-

prise dans un but qui est, lui aussi, national. Un petit nombre de pages auraient suffi pour prononcer un jugement définitif sur la valeur d'un Bodmer en tant qu'écrivain, d'un Gessner en tant que poète. Mais Bodmer, mais Gessner, et les autres, voilà bien, malgré tout, de grands noms. Comment leur reprocher sans injustice d'être médiocres, alors qu'ils représentent tout un pays, toute une époque, alors qu'ils sont des « semeurs d'idées » ? Nous voyons en eux les éducateurs d'un peuple ; leurs voix sont la voix d'une conscience collective ; ils apparaissent à la tête de groupes naturels qu'ils personnifient et qu'ils dirigent. En effet, un savant ou un artiste appartient à l'histoire et « fait de l'histoire », aussi bien qu'un chef de bataille, qu'un diplomate ou qu'un politicien. Une nation n'est pas seulement dans les exploits de ses guerriers, dans ses constitutions et dans ses lois, dans ses richesses, dans sa terre ; on la retrouve dans sa pensée, dans sa vie intellectuelle. L'histoire économique ou politique nous renseigne sur le *corps* d'une nation ou d'une époque ; l'histoire littéraire, envisagée socialement, nous renseigne sur l'*âme*.

D'ailleurs, même au seul point de vue littéraire, nous ne croyons pas que notre travail soit inutile. En général, les critiques ont l'habitude de considérer les auteurs de notre Ecole comme des auteurs allemands. C'est fort juste et fort naturel, ainsi qu'il est fort juste et naturel d'envisager Rousseau ou Mme de Staël comme des Français. Mais une montagne a plusieurs versants. Nous n'avons vu en Bodmer, en Haller, en Gessner que des Suisses ; nous les avons étudiés en tant que Suisses, par rapport à leur pays et à leur milieu ; déjà nous avions agi de la sorte, il y a quelques mois, à l'égard du doyen Bridel et de ses contemporains romands. Enfin, dans le premier comme dans le second volume de cet ouvrage, lorsque nous avons parlé de Jean-Jacques, nous n'avons cessé de le faire comme d'un Gene-

vois, d'un Helvétien. Quels que puissent être les résultats de cette méthode, — qui n'est pas exclusive, qui ne songe point, encore un coup, à enlever un Bodmer à la littérature allemande, un Rousseau à la littérature française, — nous espérons cependant avoir enrichi l'histoire intellectuelle de l'Europe en lui apportant les éléments nouveaux, parce que négligés ou même inconnus, de la « pensée suisse ».

Les noms d'un Lavater, d'un Bodmer, d'un Gessner, d'un Haller, — laissons de côté pour le moment le Citoyen de Genève, — se rencontrent à chaque pas dans l'histoire du XVIIIe siècle ; on sait l'influence énorme qu'ont exercée le poète des *Idylles* et le poète des *Alpes*. En considérant ces hommes en tant que groupe homogène, nous pensons apporter une contribution modeste à cette histoire même du XVIIIe siècle dans son ensemble. Rien ne nous aide mieux à bien comprendre la « sensibilité », par exemple, que l'analyse des *Idylles*, que la définition de l'Arcadie. Lavater, de son côté, est un type d' « homme sensible » qu'il faut connaître, car peu sont aussi représentatifs. On sait l'importance des *Alpes* dans l'histoire du sentiment de la nature ; on sait qu'au XVIIIe siècle, ce même sentiment a été réintégré dans la poésie et dans les lettres, en grande partie du moins, par les sciences naturelles : de quelle manière, l'œuvre de Haller précisément nous le montre. L'influence anglaise est encore un des « grands courants » de cette époque complexe : il est donc intéressant de connaître pour quelles raisons Béat de Muralt a opposé l'Angleterre à la France, et comment Bodmer a introduit en Allemagne la littérature anglaise, et quelles furent enfin, dès les origines, les relations entre la Suisse et la patrie de Milton. Le XVIIIe siècle, d'ailleurs, s'est épris de l'Helvétie, à lui révélée par le « chantre des Alpes », le « Théocrite zuricois » et la *Nouvelle Héloïse*. Cette Helvétie, en effet, qui n'était pas, comme on le croyait alors, le refuge de toutes les vertus primitives, mais

bien, cependant, grâce à ses écrivains, l'une des nations créatrices de la pensée moderne. Elle est au premier plan, avec l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande et la France. Pour connaître l'époque, il faut connaître les différents milieux ; il faut donc connaître la Suisse ; il faut remonter aux causes obscures et profondes qui ont déterminé le mouvement intellectuel de Berne et de Zurich, la fondation de la « Société de Schinznach », qui ont déterminé l'attitude particulière d'un Bodmer, d'un Haller ou d'un Jean-Jacques. Il est utile enfin de voir comment ce petit pays a compris et assimilé les influences extérieures, ce qu'il a demandé à la France ou de quelle manière et pourquoi il a réagi contre elle, et la façon dont il a interprété certaines idées en vogue : le retour à la nature, les « lumières », la liberté, par exemple.

Un des buts que nous nous sommes efforcé, — mais avons-nous réussi ? — d'atteindre, c'est de projeter une lumière nouvelle et meilleure sur la doctrine et les œuvres de Rousseau. Cet homme occupe dans la littérature française une place unique ; il est au-dessus, il est en dehors de la tradition ; il bouleverse les opinions reçues et les préjugés courants, il fait révolution ; son génie est, en définitive, un génie étranger. Certes, Jean-Jacques est un protestant, mais il y a des protestants de plusieurs espèces ; quelle est la sienne ? Certes, il est Genevois [1] ; mais Genève, avons-nous dit, est une petite ville qui doit nécessairement se rattacher à un plus vaste ensemble : quel est cet ensemble ? Nous avons donc pensé, en rattachant Jean-Jacques à la Suisse entière, expliquer précisément tout ce qui semble au premier abord, aux yeux d'un Français surtout, étranger et paradoxal dans la doctrine du philosophe. Nous croyons, en

[1] Ce volume était écrit et le chapitre VIII imprimé, lorsque parut le beau livre du regretté Gaspard Vallette : *Jean-Jacques Rousseau Genevois*, Genève et Paris, 1911. Il nous a donc été impossible de tenir compte des résultats de cet ouvrage où le lecteur trouvera tout ce que nous n'avons pas su dire.

effet, que, pour bien comprendre la *Lettre à Dalembert* et peut-être le *Discours sur les sciences et les arts*, il faut connaître le mouvement de réaction contre l'influence française ; nous croyons que, pour bien comprendre le *Contrat social*, il faut être renseigné en premier lieu sur la politique et les institutions genevoises, mais également ensuite sur l'ensemble de la politique et des institutions helvétiques, sur les revendications populaires, sur les principes des gouvernements, sur le sens donné généralement alors aux mots fameux de république, de démocratie et de liberté. C'est ainsi que le *Contrat social* exige la lecture de l'*Orgueil national*, des *Songes d'un Confédéré*, des Actes de la Société helvétique. La *Nouvelle Héloïse* demeure un « roman suisse » : le sentiment profond qu'elle révèle de notre nature, — lacs et montagnes, — a les mêmes caractères et la même origine que celui d'un Haller, d'un Muralt, d'un Salis, d'un Zimmermann ; mais nous savons maintenant, depuis que M. Philippe Godet a réédité les *Lettres de Lausanne* [1] de Mme de Charrière, depuis que M. et Mme de Sévery ont publié les lettres de Catherine de Charrière et de Louise de Corcelles [2], combien exacte et précise est l'image que cette œuvre nous donne de la vie familiale et rustique dans le Pays de Vaud. Il y a des analogies frappantes entre l'*Inégalité* d'une part, et, d'autre part, les *Idylles* de Gessner et son *Daphnis*. Il existe, avant l'*Emile*, toute une école pédagogique, — Balthassar, Iselin, Bodmer, son disciple le jeune Wieland, alors établi à Zurich, Tschiffeli, président de la *Société économique* de Berne, Martin Planta, Ulysses de Salis, les fondateurs de l'Institut de Haldenstein, le docteur Hirzel, Léonard Usteri, — qui s'efforce, avec les arrière-pensées nationales que l'on sait, et cela dès 1750, de réformer l'éducation ; plus tard, lors de la Restauration,

[1] Genève, Jullien, 1907.

[2] *Vie de Société dans le Pays de Vaud au XVIIIe siècle*. 2 beaux volumes richement illustrés. Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1910-1911.

quand interviendront Pestalozzi, Fellenberg et le P. Girard, on pourra dire que ces trois grands novateurs continuent un mouvement antérieur au livre de Jean-Jacques [1]. Il y a donc, indéniablement, entre le Genevois et les hommes de Zurich et de Berne un air de famille ; ils sont parents, éloignés peut-être, mais parents, et il eût été décevant qu'aucune relation directe n'eût existé entre eux. Enfin, si l'on écrit jamais un ouvrage sur l'influence prodigieuse exercée par Rousseau en Europe, il faudra bien convenir que les Suisses ont compris et interprété la doctrine nouvelle d'une manière qui n'est pas celle des Français, ni celle des Allemands. Si Haller se fait l'irréductible adversaire de Jean-Jacques, il est, parmi les intellectuels, à peu près un isolé. Les uns, comme Müller, Wégelin, Zimmermann, se détachent plus tard du Genevois, par crainte de la Révolution menaçante ; d'autres, comme Iselin, formulent des réserves ; d'autres, comme les Zuricois, adoptent tout du maître et montrent une ardeur de néophytes. Mais ce qui caractérise l'attitude des Helvétiens vis-à-vis de Rousseau, c'est leur bon sens, c'est leur intelligence pratique, qualités grâce auxquelles ils échappent aux exagérations et à l'utopie et cherchent, sans craindre les petits moyens, des réalisations modestes, mais concrètes, utiles et positives. Pour conclure, disons que Rousseau, hors de la tradition lorsqu'on l'envisage comme un Français, reprend sa place naturelle dans cette même tradition lorsqu'on l'envisage comme un Suisse ; en lui l'esprit suisse s'incarne et devient universel.

L'étude de l'Ecole suisse nous apporte quelques documents bien peu connus, sur les origines mêmes du romantisme. A ce point de vue elle peut offrir un intérêt de premier ordre. Non pas que nous voulions dire : le romantisme est venu de Suisse. Mais les germes du romantisme, la

[1] Cf. Hunziker : *Schweiz. Erziehungsbestrebungen des 18. J.* « Praxis der Schw. Volks- und Mittelschule » de Bühlmann, vol. 7, Zurich, 1887.

plupart des idées dont le mouvement s'inspirera plus tard en France, existaient bien avant le XIXe siècle à l'étranger. Le romantisme ne se définit point à l'aide d'une formule, car il est trop complexe ; pour le comprendre, il le faut étudier dans ses œuvres, historiquement. C'est un large fleuve qui est formé d'un très grand nombre d'affluents ; ces affluents sortent tous d'humbles sources. Il y a une grande part de vérité dans la théorie de Mme de Staël, théorie qui partage les littératures de l'Europe en littératures du Nord, ou romantiques, et en littératures du Midi, ou classiques. En effet, tous les indices et tous ces germes qui, en France, au XVIIIe siècle, témoignent de l'imminence d'un art nouveau, sont d'origine septentrionale : ils viennent d'Angleterre ou bien ils viennent de Suisse. Il faut, d'ailleurs, s'empresser de reconnaître les droits de priorité qui appartiennent à l'Angleterre : n'est-ce pas la littérature anglaise qui a été le modèle et l'inspiratrice, en grande partie du moins, des Zuricois ? Mais, ceci dit, il n'en reste pas moins certain qu'après la Grande-Bretagne ce sont les « trois Helvétiens », Haller, Gessner et Rousseau qui apportent le plus d'éléments romantiques dans les lettres françaises : les Allemands proprement dits, — Klopstock, Wieland, Hagedorn, Schiller, Gœthe, — ne viendront que longtemps après et n'auront en France aucune influence avant le XIXe siècle. Mais il n'y a pas que la question d'influence. Nous avons fait ressortir, à propos de Bodmer, tout ce que la doctrine des Suisses contient de romantique. Il faut y revenir : Nous sommes, en effet, en présence, non pas du romantisme lui-même, cela va sans dire, mais de quelques-unes de ses sources d'inspiration. L'*Art poétique* de Breitinger renferme des conceptions qui sont déjà plus libres et plus modernes que les pures théories classiques, mais c'est bien peu de chose, et du reste Breitinger procède en partie de l'abbé Dubos. Plus intéressante, plus romantique est la théorie du « merveilleux chrétien » ; encore,

cette théorie, Bodmer la doit-il à Milton ; mais, d'autre part, n'était-ce point faire œuvre déjà rénovatrice que de se réclamer de Milton et de la poésie anglaise, que d'inaugurer toute une critique basée sur cette poésie ? et ne fallait-il point être fort en avance sur le goût de son temps pour apprécier comme le Zuricois l'a fait la *Divine comédie* ? En revanche, ce que les Suisses ne doivent qu'à eux-mêmes, c'est leur connaissance du moyen âge. Dans le domaine des études médiévales, ils sont les premiers. Sans doute, m'objectera-t-on, le « genre troubadour » et le « genre marotique » commencent à être à la mode en France dès le milieu du XVIIIe siècle ; sans doute, il y a des érudits comme Lacurne de Sainte-Palaye, l'abbé Millot, les membres de l'Académie de Marseille. Mais il ne s'agit pour les Suisses, ni d'une mode passagère et artificielle, ni d'une passion d'érudit. Si importants que puissent être les travaux d'un Sainte-Palaye, ils ne point animés du même esprit que ceux de Bodmer. Celui-ci n'étudie plus le moyen âge en simple curieux, mais en homme qui cherche et qui découvre une tradition : la tradition de son pays et de sa race. Quel savant de France ou de Navarre eût été assez audacieux pour préférer la poésie des troubadours à celle de son temps, pour égaler la *Chanson de Roland* à l'*Iliade* ? C'est pourtant ce que fait Bodmer pour les minnesingers et les *Nibelungen*. D'ailleurs, ce dernier a le mérite de la priorité : c'est de 1731 à 1743 qu'il commence à s'occuper sérieusement de la poésie du moyen âge, c'est en 1743 que paraît sa première étude critique. Enfin, on reconnaîtra bien tout ce qu'il y a également de nouveau, de romantique dans les *Alpes* de Haller, dans le sentiment de la nature qui caractérise les poètes suisses : ce n'est plus de la description, c'est du lyrisme, et c'est un culte. Quant à Jean de Müller, il est, par ordre de date, le premier historien romantique. Donc, les Helvétiens ont bien quelque droit à être considérés comme des précurseurs du romantisme, d'une façon plus

ou moins consciente, plus ou moins complète, il est vrai. Suisses et protestants, ils sont des *individualistes*. Protestants et Suisses, ils ont un idéal de liberté qui se révèle même en matière de goût. Parfois, un profond besoin de vérité, des scrupules religieux les tourmentent, ils souffrent de souffrances intellectuelles que ne connaît guère, à cette époque, le « philosophe », et ceci leur confère une nouvelle apparence de romantisme : c'est ainsi que Haller a connu le « mal du siècle » et qu'il a eu ses « nuits de Jouffroy ».

Donc, une succession d'influences venues des pays du Nord a préparé le terrain au romantisme. On peut établir une filiation : l'Angleterre, tout d'abord ; puis l'Ecole suisse, qui, réagissant contre l'Ecole saxonne, ouvre la voie au « Sturm und Drang », à Gœthe et à Schiller ; enfin l'Angleterre, la Suisse et l'Allemagne réunies apportent en France, dès avant la Révolution, — tantôt directement, avec Muralt et surtout Rousseau, tantôt par l'intermédiaire des adaptateurs, des revues hollandaises ou des Réfugiés huguenots, — de puissants germes de transformation que le romantisme proprement dit fera superbement éclore.

Mais que signifie en résumé tout ce que nous venons de dire ? Cela signifie que l'étude que nous avons consacrée à l'Ecole suisse, que toute étude consacrée à une partie quelconque de l'histoire littéraire de la Suisse, est nécessairement une étude de *littérature comparée*. Elle l'est par la force des choses, par celle de notre situation même qui fait de nous des intermédiaires. Intermédiaires, nous le sommes sans être forcément pour cela des interprètes, de simples traducteurs : il suffit que nous pensions et que nous agissions en Helvétiens. Ce livre même le prouve, puisqu'il nous a sans cesse obligé, en voulant suivre un mouvement avant tout national, de franchir les frontières. Il faut donc une méthode et une préparation spéciales pour aborder et pour traiter les « questions suisses », les « idées suisses ».

III

Il existe donc une Ecole suisse, importante dans l'histoire littéraire de l'Europe. Mais considérer les hommes de cette Ecole comme de simples auteurs, les juger au seul point de vue littéraire serait, avons-nous dit, courir grand risque de ne les point comprendre et de les déprécier. Tous les critiques allemands, et même M. Bæchtold, ont commis l'erreur de ne voir en Bodmer et en ses amis ou disciples, qu'un groupe opposé à un autre groupe, qu'une association constituée dans le but de faire triompher un art poétique. L'erreur est excusable et compréhensible de la part d'un critique d'outre-Rhin : celui-ci ne se préoccupera, en effet, que de littérature allemande en général ; elle l'est moins pour un Suisse qui est censé connaître son pays et les milieux auxquels appartenaient les hommes qu'il veut étudier. La cause de cette erreur est bien claire : une méthode est un instrument ; un instrument doit être approprié au travail qu'on veut accomplir, façonné par les exigences de ce travail ; il est donc nécessaire, pour bien comprendre Haller, par exemple, de lui appliquer une autre méthode qu'à Gœthe ou qu'à André Chénier. Nous voulons dire que, par la force des choses, surtout au XVIIIe siècle, on ne peut faire abstraction de l'histoire politique, économique et sociale, lorsqu'on se propose d'étudier un écrivain suisse d'une certaine importance.

Voici d'ailleurs pourquoi : comme il n'y a pas de littérature suisse, de langue suisse ; comme, d'autre part, le pays est petit, divisé et divers ; comme, enfin, il est pauvre et que, placé au centre de l'Europe, il dépend toujours de ses grands et redoutables voisins, sa vie intellectuelle est soumise à des fluctuations, à des intermittences et n'a point la même indépendance, ni la même continuité que celle de l'Allemagne ou de la France.

En temps de calme et de sécurité, l'écrivain suisse est un honnête écrivain de province qui fait sa petite besogne dans son petit coin : le « blaireau solitaire » de Gottfried Keller. S'il a des ambitions plus vastes, des visées plus hautes, s'il a besoin d'un plus large espace, il émigre ; il se fait Français, Allemand ou Italien : il n'est guère Suisse ou, lorsqu'il l'est, il n'est guère intéressant. Mais, dès que survient une heure de crise intérieure ou extérieure, dès que le pays a besoin de se ressaisir, dès qu'il lui faut opposer toutes ses forces morales à la désunion, aux influences et aux conquêtes étrangères, dès qu'il s'agit de réformer les consciences, les mœurs ou les institutions, alors le rôle de l'écrivain ou de l'artiste change. Le peuple entier est comme galvanisé ; l'esprit national, qu'on croyait endormi, se réveille, il se manifeste ; les hommes nécessaires apparaissent, prononcent les paroles, chantent les chants que le pays attendait.

Ceci est une question de fait : Les plus beaux moments de notre vie intellectuelle et artistique coïncident toujours avec des périodes de luttes ou de troubles. Notre histoire artistique et littéraire dépend donc étroitement de notre histoire politique.

A la fin du moyen âge, la Suisse se forme, elle se détache peu à peu du Saint Empire ; aux cantons primitifs viennent s'allier les états-villes ; la période des batailles commence et s'étend du Morgarten à Marignan. Les Suisses ne sont que des gentilshommes campagnards, de bons bourgeois, des paysans libres, de rudes Alpicoles. Mais les combats et les victoires les exaltent et ils les chantent, et nous avons cette épopée formée de « chants de guerre » dont les plus beaux sont les plus anciens : celui de Sempach, par exemple. Ces chants, qui se trouvent à l'origine du lied populaire allemand, telle est la première manifestation de l'esprit suisse [1].

Quelle est maintenant l'époque où la civilisation se mani-

[1] On les trouvera dans Tobler : *Schweiz. Volkslieder*, t. I, 1882. *Bibliothek älterer Schriftw. der deutschen Schweiz*. Huber, Frauenfeld.

feste comme la plus brillante et la plus originale : — l'époque d'artistes comme Friess, Manuel, Geiler, Urs Graf ; l'époque des grands verriers, des grands orfèvres, l'époque des somptueux édifices et des riches trésors ? C'est précisément l'âge héroïque, — l'âge où la Suisse, devenue puissance européenne, sent en elle une formidable force d'expansion, une force dont les guerres de Bourgogne, de Souabe et d'Italie sont les preuves sanglantes.

Puis vient la Réforme, elle entraîne l'humanisme dans son sillage. Années terribles : la maison est divisée contre elle-même et menace de s'écrouler. Années pourtant fécondes, durant lesquelles la pensée nationale apprend à s'exprimer, commence son éducation, entre en contact avec le monde. Les premiers Suisses qu'on puisse qualifier d'écrivains ou de poètes, appartiennent au temps de la Réforme, sinon à la Réforme même : c'est Viret, l'ancêtre dans la généalogie des auteurs romands ; c'est Zwingli ; ce sont Thomas Platter, Glaréan, Tschudi, Simler, Conrad Gessner, et combien d'autres ! Le théâtre, qui est devenu, lui aussi, une arme de combat, est d'une vitalité vraiment extraordinaire. Partout on fonde des académies, des collèges et des écoles. Calvin s'établit à Genève, Canisius à Fribourg. Lorsque revient le calme, c'est, durant près de deux siècles, la décadence, l'impuissance, la lassitude et, — sauf dans les cantons catholiques soumis à l'influence énergique et stimulante de Charles Borromée, — une stérilité presque absolue.

Seule, la République genevoise travaille et produit toujours des hommes, parce qu'elle est toujours menacée. Et nous sommes au XVIIIe siècle.

* * *

Le XVIIIe siècle est donc notre époque classique : voilà pourquoi nous l'avons choisi de préférence à un âge plus ancien ou plus moderne. Il se place à la bifurcation ; en lui

s'achève glorieusement la vieille Suisse de la Renaissance, de l'humanisme, de la Réforme ; en lui commence la Suisse moderne.

Le XVIIIe siècle n'échappe point à la loi de notre développement : il fut glorieux intellectuellement, parce qu'il fut une époque de crise.

La crise du XVIIIe siècle, c'est avant tout une crise nationale : l'intégrité et l'indépendance morales du pays sont menacées, — menacées par l'invasion des idées et des mœurs étrangères que favorisent la désunion intérieure, l'égoïsme politique, l'émigration, le « service mercenaire ». Oublier ces faits, c'est ne point comprendre la signification des œuvres que nous avons étudiées. Dans les plus anciennes : les *Discours académiques* de Jean-Alphonse Turrettini, les épigrammes de Grob, l'*Heutélia* de Graviseth, les *Entretiens mensuels* de Jean-Henri Tschudi, la *Mythoscopia* de Gotthard Heidegger, les *Lettres* de Muralt, comme dans les plus récentes : les *Alpes*, les *Idylles*, les *Schweizerlieder*, l'histoire de Jean de Müller, le même cri d'alarme retentit. Ce cri, nous l'avons maintes fois entendu : sauvons la Suisse ! Un « sentinelles, garde à vous! » qui se répète durant quatre générations, jusqu'au jour de l'invasion, en 1798. Sauver la Suisse, c'est, d'une part, la réformer, la rajeunir ; c'est, d'autre part, remonter au passé, aux origines, renouer la tradition. Tout se groupe, en effet, autour du mouvement de réaction contre l'influence française et, plus tard, autour de la *Société helvétique*. Les avis peuvent diverger sur la manière d'accomplir l'œuvre nécessaire : — Haller condamne Rousseau dont Bodmer propage la doctrine à Zurich ; — mais tous sont d'accord sur l'œuvre elle-même. Les graves soucis patriotiques peuvent passer au second plan : dans les traités indigestes du « patriarche », comme dans l'*Art poétique* de son ami Breitinger, on les sent toujours, invisibles, mais présents. De là, encore une fois, cette conception utilitaire de la poésie et

de l'art, ce besoin d'enseigner, ce besoin d'aboutir à des résultats pratiques : le vieux Bodmer fonde des instituts et finit par écrire pour les écoles, et c'est dans un but politique qu'il se sert du théâtre. De là enfin, les bornes mêmes que les écrivains imposent à leur activité et à leur inspiration, la monotonie de leurs œuvres qui ressemblent presque toutes à des ébauches, les mêmes pensées, les mêmes expressions qui se répètent et dégénèrent en lieux communs. Le mouvement littéraire du XVIIIe siècle est un mouvement nationaliste. Et si tous les Suisses, qu'ils soient allemands ou français de langue, y prennent part, c'est que, à Genève comme à Zurich, la situation est partout identique.

* * *

La République helvétique « une et indivisible » n'est que la conclusion fatale du XVIIIe siècle. Plus tard seulement, bons ou mauvais, on verra ses fruits mûrir. Mais nous n'avions pas besoin de la Révolution française. Les armées du Directoire ne nous apportèrent point une liberté que nous aurions conquise nous-mêmes et seuls, lentement, mais sûrement, et plus vite en tout cas qu'en 1830 ou 1848, car tout excès amène une réaction dont les résultats sont le trouble, la fatigue et le retard. Non ! 1798 fut la date de l'asservissement, des traditions rompues, de l'évolution enrayée. Il fallut, en 1815, reprendre l'œuvre ébauchée, et nous avons cette période qu'on peut nommer la « Restauration genevoise », parce que Genève, succédant à Zurich, devient alors le centre intellectuel le plus important de la Suisse. C'est encore un âge de luttes et, par conséquent, d'activité. Avec les Genevois, avec Mme de Staël, Sismondi, Mallet, Bonstetten, nous nous répandons une fois de plus sur l'Europe, nous nous renouvelons, nous achevons de nous moderniser. A l'intérieur, on poursuit, — avec Gloutz, Hottinger, Zschokke, Vulliemin, Monnard, Bridel, — l'œuvre de Jean de Müller.

Pestalozzi, Fellenberg, le P. Girard réforment l'éducation publique et privée et nous préparent un peuple sain et fort [1]. La Suisse romande, enfin, se constitue, se cherche des traditions, veut définir son rôle particulier, avec Bridel tout d'abord, puis, dans un autre sens, avec Juste Olivier. Une doctrine libérale romande emprunte, pour se définir, des éléments à l'antique Helvétie, d'autres à Rousseau, à l'Italie, à l'Angleterre et à la France ; Mme de Staël, Benjamin Constant, puis Vinet et Rossi successivement la formulent, la complètent et l'adaptent au milieu. Voici enfin le beau mouvement du Réveil qui achève dans les consciences ce qui vient de s'achever dans la vie publique et dans les esprits, et c'est encore Vinet, puis Secrétan. Et c'est aussi la dernière grande période de notre histoire littéraire.

Après le Sonderbund, les années calmes se succèdent. De bons auteurs ne manquent pas : Gottfried Keller est un grand romancier, C.-F. Meyer est un noble artiste. Mais il n'y a plus d'élan, l'inspiration manque, on vit sur le passé, l'on se spécialise et l'on s'isole. Nos littératures se font toutes locales, ou se mettent péniblement à la remorque de celles de l'Allemagne ou de la France. La Suisse est plus unie que jamais : il semble pourtant que l'esprit suisse sommeille ; la sécurité intérieure permet aux écrivains de rompre les rangs et de se disperser.

[1] Nous avons longtemps hésité à consacrer, dans ce livre même, un chapitre à Pestalozzi, puisqu'en définitive Pestalozzi, élève de Bodmer, protégé d'Iselin et de Lavater, membre de la Société helvétique, est, au moins autant que Jean de Müller, un homme du XVIIIe siècle. Nous y avons renoncé, parce que, si l'*Histoire de la Confédération suisse* est la conclusion nécessaire de tout l'effort intellectuel et national de l'Ecole, l'œuvre du grand éducateur est la première manifestation d'un autre esprit, des temps nouveaux, bien qu'elle se rattache, elle aussi, aux tentatives pédagogiques de Balthassar ou de Martin Planta. Mais les conceptions et les conclusions sont opposées : que l'on compare le réalisme de *Léonard et Gertrude* avec l'idéalisme des *Alpes*, par exemple !

IV

Le lien vivant qui rattache entre elles toutes ces périodes, c'est *l'esprit suisse*. Nous voudrions essayer, sinon de le définir, tout au moins d'en signaler les principaux caractères. Car la définition d'un tel esprit ne sera possible qu'après une série d'enquêtes consacrées à différents hommes, différents événements, différents domaines, différentes époques, — enquêtes dont il sera nécessaire de comparer entre elles les conclusions.

Quand on parle d'un esprit suisse, il faut s'entendre. Il ne s'agit point ici d'un esprit de race, mais d'un esprit national qui ne dépend ni d'une race, ni d'une langue. Il ne dépend pas non plus d'une forme dominante de croyances religieuses; il faut donc chercher ailleurs ses origines.

L'esprit suisse est le résultat d'une longue et parfois dramatique évolution dont l'histoire littéraire est l'exacte image. Tout d'abord, l'état physique, la situation géographique du pays lui-même, ont déterminé le *milieu propice*. Le domaine où il a germé, poussé ses premières fleurs, mûri ses premiers fruits, — souvent au hasard, — c'est ce vaste champ, à base de molasse grise, que limitent le cours du Rhin, les crêtes droites du Jura et les sommets des hautes Alpes ; terre dure et pierreuse, mais que fécondent sans cesse les rivières qui descendent des montagnes. Dans ces montagnes, une race forte, mais peu nombreuse, attachée aux vieilles coutumes, aux traditions ; sur le plateau, les villes, — de petites villes fermées, mais actives et belliqueuses. Puis, vers la fin du moyen âge, un grand courant passe sur ces villes et sur ces vallées : l'émancipation des communes. Alors commence la double action de l'histoire et des institutions qui, peu à peu, créent la Suisse, la font s'étendre et

grandir, la détachent de l'Allemagne, lui révèlent ses destinées particulières, lui confèrent un esprit. Durant ces années, ces siècles de croissance, la jeune nation demeure essentiellement germanique ; elle demeure religieuse, agricole et militaire. La Réforme ne viendra que lorsque l'esprit commun, déjà vivant, sera capable d'en supporter les conséquences, et la conquête des régions romandes ne commencera que lorsque ce même esprit sera capable de les assimiler. En résumé, c'est, — comme nous le laissions entrevoir dans le Discours préliminaire, — l'étude seule du pays lui-même, du sol, de l'histoire et des institutions, qui nous permet d'« isoler », de définir l'esprit suisse.

Cet esprit n'apparaît donc pas spontanément et partout à la fois, comme un dieu armé qui sort des nuages. Il se dégage avec lenteur ; il subit des reculs et des éclipses ; aujourd'hui même, il n'est point encore parvenu à sa maturité complète, à la pleine conscience de soi. Certes, on peut dire qu'il a conquis pour toujours l'immense majorité de la nation : pour la Suisse allemande, cette conquête est depuis longtemps achevée ; pour la Suisse romande, elle a été l'œuvre du XVIIIe siècle et surtout du XIXe, — œuvre qu'on peut considérer comme terminée maintenant ; mais d'autres régions, — principalement les régions italiennes, — ne sont pas encore assimilées suffisamment. La moisson est vaste, où sont les ouvriers ?

Néanmoins, un esprit national s'est propagé dans toute la Suisse. Nous sommes arrivés à ce moment essentiel de notre évolution, — moment pressenti et désiré avec ardeur par le XVIIIe siècle, — où nous pouvons nous dire Suisses avant tout et malgré tout ; où nous ne sacrifierons plus, après tant d'expériences douloureuses, l'avenir de notre pays aux rivalités locales, aux haines politiques, aux passions confessionnelles.

Quels sont maintenant les caractères de cet esprit, ou,

tout au moins, les traits saillants que nous a révélés l'étude de l'Ecole suisse ? Il suffira, pensons-nous, de les énumérer, avec quelques remarques. Le premier, cela va sans dire, est le *patriotisme*, un patriotisme, fils de l'histoire, qui n'a point la même forme que le patriotisme allemand ou français. Par la force même des choses, en vertu de l'évolution et des institutions, le patriotisme helvétique est fédéraliste, particulariste. On n'est pas Suisse directement, comme l'on est Français ; on est Suisse, parce qu'on est Genevois, Bernois ou Zuricois ; et l'on est de Genève, de Berne, de Zurich avant que d'être Suisse. Il s'agit, du moins à l'heure actuelle, d'une hiérarchie dans les sentiments. Jamais les hommes du XVIII[e] siècle n'ont rêvé de créer dans leur patrie l'unité absolue ; mais ils ont, en revanche, rêvé une cohésion plus intime entre les divers Etats, une « atmosphère morale » qui s'étendît sur eux tous et leur permît de se développer mieux, chacun suivant sa tradition et son génie propre.

Ils ont donc cherché des points de contact, ils ont creusé le sol pour trouver un trésor commun. Ce trésor commun, c'est l'histoire, et c'est la terre elle-même. Le sentiment de la nature, — dans sa forme très particulière : l'amour de la montagne et des lacs, — est précisément l'un des caractères de l'esprit suisse. On le retrouve dès les origines : dans le « chant de guerre » avec ses comparaisons et ses épithètes empruntées à la rude vie du pâtre ; dans les peintures sur bois des maîtres de Berne, de Fribourg ou de Bâle ; dans le décor des vitraux. Il survit en Suisse, alors que partout ailleurs il semble avoir disparu : dans les lourds tableaux à sujets mythologiques que composent, à la fin du XVI[e] siècle, un Joseph Heintz, un Hans Bock, il apparaît encore et met un accent de sincérité au milieu des conventions ; dans les œuvres d'un Réformateur comme Viret, on sent l'odeur de la glèbe vaudoise ; jusque sur les vers informes d'un Rebmann il passe un souffle d'air alpestre et c'est vers la mon-

tagne mystérieuse et pleine de dangers inconnus que se dirige la curiosité des humanistes, Conrad Gessner, Simler, plus tard Scheuchzer. En effet, si nous possédons un domaine idéal qui appartienne au peuple entier et qui soit pour lui une source d'énergie comme un symbole de foi et d'indépendance, — c'est l'Alpe.

Les hommes du XVIIIe siècle ont donc reconnu la nécessité impérieuse et la possibilité d'un esprit national. Mais, cet esprit, comment donc le propager? Par l'étude et la connaissance du pays tout entier, par l'éducation : c'est ce que nous appellerions volontiers la *culture suisse*. Mais un tel effort implique à toutes les heures un *acte de volonté*, individuel autant que collectif. Ainsi notre évolution intellectuelle et morale. Ainsi ces caractères qui sont ceux d'un peuple sans unité ethnique, d'un petit peuple pour lequel l'existence est une lutte de tous les jours : *sens pratique*, *utilitarisme*, *moralisme* exagéré, attachement à certaines idées et à certains préjugés, les mêmes toujours. Ce sont des défauts de croissance qui se modifieront et disparaîtront peu à peu, à mesure que la nation sera davantage et naturellement ellemême. Certes, le culte des idées, de belles et nobles inquiétudes morales, une conception sérieuse de la vie, la « Gründlichkeit » demeurent des qualités précieuses qu'il nous faut conserver et cultiver pieusement. Mais de là jusqu'à rabaisser l'art et les lettres à des besognes de maître d'école, jusqu'à la manie de prêcher sans cesse, jusqu'à une conception de la vie sans joie, ni sensualité, et sans exubérance, jusques enfin à de perpétuelles et craintives réactions qui nous mettent en retard et nous retiennent dans la médiocrité, — il est heureusement un abîme.

Le défaut le plus sensible, et qui nous cause le plus de préjudice, est précisément la conséquence logique de ce qui précède : nous voulons parler de notre mépris pour la forme et pour le style en littérature. Nous privons ainsi des ou-

vrages pleins de génie, d'une pérennité qui assurerait aux idées qu'ils renferment une action perpétuelle et féconde. Le cas de Vinet, le cas de Juste Olivier sont de douloureux exemples. Et il en va de même pour tous les écrivains de l'Ecole suisse. Il est certain que notre situation est singulièrement défavorable : les langues que nous parlons seront toujours un français, un allemand, un italien de frontière. Notre éducation est donc, sous ce rapport, à compléter. D'ailleurs, en Suisse romande, un Rousseau, un Bonstetten, une M[me] de Charrière ; en Suisse alémannique, un Gottfried Keller, un C.-F. Meyer nous prouvent que notre pays est, lui aussi, capable de donner aux grandes littératures voisines des artistes, des artisans de la langue. Mais nous avons, pour cela, besoin de plus de hardiesse, de moins de timidité — et surtout, parfois, de moins de pédantisme.

Mais ces défauts eux-mêmes impliquent des qualités dont ils ne sont que le revers. Il est vrai que nous n'avons pas un seul grand poète ; il est probable que la science, la philosophie, l'histoire, la critique, les questions politiques ou morales conviennent surtout à notre tempérament. Mais pourquoi s'obstiner à nous dénier tout sens artistique ? Qu'on regarde nos maisons, que l'on boive à nos fontaines, que l'on se fasse ouvrir les trésors de nos églises, et qu'on visite nos musées ! Qu'on songe à tout ce qu'a produit l'époque héroïque et plastique de Morat et de Marignan ! Aujourd'hui même, nos peintres ne se révèlent-ils pas supérieurs à nos écrivains ? La vérité est que notre développement intellectuel a toujours été en retard sur notre développement artistique : l'esprit suisse a parlé le langage des pierres bien avant celui des livres. Nous accuserions volontiers le protestantisme, par sa haine des « images » et par sa manière au fond si peu littéraire d'envisager et d'utiliser la littérature, de lui avoir fait du mal à la longue, en s'exagérant. Il est temps qu'aujourd'hui, cet esprit se renouvelle ou plutôt renouvelle ses modes d'ex-

pression ; il le peut, car il y a en lui des qualités encore latentes et qui ne se montrent que par intermittence : le réalisme, la bonne humeur, le sens du pittoresque et du mouvement, l'amour du monde extérieur et des petits détails significatifs de la vie, de la naïveté, de l'enthousiasme, de la force et pourtant de l'élégance, une simplicité et une clarté parfois « classiques », de la raison et le goût de l'ordre. Qu'on se rappelle, encore une fois, quelques passages du *Discours des peintres*, les Lettres de Muralt, les Satires de Haller, certaines descriptions et certaines idylles antiques de Gessner, les lieds et les élégies de Salis.

Deux dangers cependant menacent de désorganiser et de stériliser notre vie intellectuelle : d'une part, le cosmopolitisme qui nous déracine, nous dessèche et nous conduit à l'anarchie ; d'autre part, l'étroit « cantonalisme » qui rétrécit notre horizon et nous condamne à la médiocrité. La Suisse est trop petite pour que le « provincialisme » y puisse impunément prospérer ; au contraire, nous avons besoin d'élan, de cohésion, de pensers nouveaux et d'ambitions. Ce qui nous manque, l'Europe saura nous le fournir, à la condition que notre individualité et notre sens critique se montrent assez forts pour choisir, trier, assimiler. Nous avons autre chose à faire que de servir d'« honnêtes courtiers » entre la France et l'Allemagne ; ce fut un rôle que nous avons joué, surtout lorsque nous nous en sommes le moins douté ; maintenant, ni la France, ni l'Allemagne n'ont plus besoin de nous. Lors donc que l'on parle de notre « esprit européen », il faut entendre par là la capacité de nous rajeunir au contact des idées étrangères, mais surtout notre capacité de juger ces idées en toute indépendance. Telle soit désormais notre attitude ; ayons surtout confiance en nous-mêmes, sachons qui nous sommes afin de mieux savoir ce que les autres, par rapport à nous, sont et doivent être. Et pour cela, suivons l'exemple fécond de notre XVIIIe siècle.

*
* *

Mais, pour nous encourager dans nos efforts, pour nous rendre la foi en nous-mêmes, il y a, sachons-le, dans la Suisse elle-même non seulement un *esprit*, mais encore une *idée*. Une grande idée.

Dégager ce qu'on pourrait nommer la « philosophie de l'idée suisse », c'est dégager du même coup notre raison d'être en tant que nation ; c'est nous dégager enfin nous-mêmes de l'égoïsme, du matérialisme, des petites veuleries politiques qu'une longue période de calme et de prospérité nécessairement engendre.

Il est dans toute nation un principe spirituel. Domination ou Puissance, un ange invisible veille sur les destinées des peuples et les conduit sur le chemin qui mène au but suprême.

Notre but suprême à nous, ce n'est point seulement notre existence égoïste, notre intérêt particulier et personnel. Chaque nation, chaque peuple, au cours de son développement historique et traditionnel, exprime une loi, une doctrine, une certaine manière de concevoir la vie et de la vivre, un idéal, une *idée* enfin. Une idée générale et dont la portée est universellement humaine. Peuples et nations peuvent disparaître, mais ils laissent après eux des témoignages qui demeurent et dont l'univers entier, l'humanité profite. Or, quel est l'idéal suisse ? Quelle est la parole que notre pays prononce, *sa* parole à lui ? Jetons un regard sur cette patrie que se partagent les races, les langues, les religions et les climats eux-mêmes ; jetons un regard sur l'histoire qui n'a cessé de réunir ces éléments divers, opposés, et d'en faire un ensemble homogène et robuste. Interrogeons la Suisse, elle nous répondra : « Il est possible, afin de réaliser une conception déterminée de l'existence sociale, et par conséquent morale, de concilier

et d'unir, dans l'effort exigé par la défense d'un intérêt commun, ce qui partout ailleurs est inconciliable, ce qui partout ailleurs arme les hommes les uns contre les autres. Être et vouloir être cet exemple d'union, donner cet enseignement à l'univers, cela suffit à faire d'un petit peuple une grande nation. »

Cette raison d'être de la Suisse, les écrivains de notre XVIIIe siècle l'ont découverte ou plutôt l'ont sentie. Cette idée, ils l'ont exprimée, souvent d'une façon confuse, avec toute la rhétorique et la phraséologie de l'époque. Ils ont manqué de clairvoyance et du sens des réalités ; un principe d'ordre leur a fait presque toujours défaut. Utopistes, ils ont cru que, pour réaliser l'Arcadie, il suffisait d'un discours prononcé aux réunions de Schinznach, d'un article vibrant publié à Zurich, d'un chant entonné dans les échos du Hasli. Mais ils ont aimé la Suisse, ils ont aimé les hommes ; ils ont compris enfin ce que leur pays pouvait être dans l'humanité et pour l'humanité.

V

Laissons l'Arcadie dans ses nuages ; les utopies sont dangereuses. L'humanité est, sinon un beau mythe, du moins un pur concept, et tout au plus une réalité pour quelques esprits supérieurs. De l'homme à cette humanité il y a une hiérarchie nécessaire et que rien ne pourra supprimer, car elle est dans la nature : l'individu, la famille, la province ou le canton, la patrie. Travailler à rendre toujours plus belle et plus forte cette patrie, cette Suisse, c'est non seulement servir l'intérêt national, mais encore enrichir l'humanité. Mais, fort, notre pays le sera par l'union seulement ; l'union, de son côté, ne sera possible que lorsque nous verrons de plus en plus clair en nous-mêmes. Nous comprendrons alors que le résultat pratique de toutes nos luttes civiles ou confession-

nelles a été un affaiblissement et que les vainqueurs n'ont jamais profité de la victoire : comme les hommes du XVIII[e] siècle, nous proclamerons la *tolérance* et la *compréhension* réciproques vertus nationales. Nous comprendrons que nous avons besoin de mettre en œuvre toutes nos énergies et de les faire collaborer : nous favoriserons le libre développement des libertés et des initiatives individuelles que menacent l'omnipotence de l'Etat, l'esprit communautaire exagéré. l'égalitarisme, le « numérisme », notre crainte puérile des « gens qui se distinguent. » L'étude attentive et impartiale de l'histoire nous démontrera les dangers de la centralisation bureaucratique : elle nous démontrera que, seuls, les cantons sont des organes naturels assez adaptés, assez souples pour maintenir la cohésion intérieure et surtout pour nous éviter les guerres de langues et de races. Nous verrons que le passé, bien compris, peut être pour nous une source d'énergies nouvelles et que notre salut est dans le développement normal de nos traditions. Nous apprendrons surtout à ne pas croire qu'à l'heure actuelle « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Notre démocratie, telle qu'elle existe et telle que nous la concevons, n'est point le dernier mot de notre évolution. Elle aussi, se transformera, disparaîtra peut-être, comme est tombé le patriciat ; l'important est que l'esprit suisse survive, que la tradition continue, car cet esprit et cette tradition ne sont, — encore un coup, — l'apanage ni d'une caste, ni d'un parti politique, ni d'une race, ni d'une croyance.

La leçon la plus utile qui se dégage de notre XVIII[e] siècle est donc celle-ci : l'un des plus grands malheurs qui puissent arriver à un peuple, c'est qu'il se désintéresse de la vie supérieure et des choses de l'esprit. Lorsqu'il y a divorce entre l'ensemble de la nation, d'une part, et, d'autre part, l'élite intellectuelle et pensante, on peut toujours se demander : la décadence est-elle proche ? Si les gouvernements avaient

écouté à temps, au XVIII[e] siècle, un Balthassar, un Bodmer, un Lavater, un Haller, un Rousseau même, nous aurions évité peut-être la catastrophe de 1798. Mais les gouvernements d'alors ont oublié ceci : la mission de l'Etat n'est point seulement d'administrer, — et, à plus forte raison, d'administrer en faveur d'un parti, — ni même de gouverner, c'est-à-dire d'appliquer la loi tout simplement ; la mission d'un Etat est une mission civilisatrice, une mission morale. Cette mission, il ne la saurait accomplir directement ; il lui faut, surtout dans des républiques comme les nôtres, l'aide et les conseils de l'élite. Or, quelle doit être la véritable élite d'une république ? Certainement, ni les politiciens, ni l'aristocratie d'argent, ni, cela va sans dire, l'aristocratie de naissance, mais bien, mais seulement et toujours les savants, les penseurs, les artistes, tous les hommes vraiment supérieurs. Ceux-là du moins ont quelque chance d'être désintéressés. Placés à l'avant-garde, ils voient loin et jugent de haut. On peut attendre d'eux les plus grands services, à la condition toutefois qu'on leur rende l'existence possible, qu'ils puissent respirer, qu'ils ne sentent plus autour d'eux, perpétuellement, la suspicion, l'ignorance, la conspiration du silence. Il leur est loisible, il est vrai, de se passer de l'Etat, mais c'est l'Etat qui doit comprendre que, lui, ne saurait impunément se passer d'eux.

Cette collaboration, cette cohésion et cet ordre qui sachent mettre en œuvre toutes les énergies d'un pays, nous en avons, à l'heure actuelle, plus besoin que jamais en Suisse. En parlant ainsi, nous n'avons point en vue seulement la prospérité de nos sciences, de nos lettres et de nos arts, nous songeons à l'avenir de la nation entière. Nous songeons qu'à un moment de crise, — et ce moment est peut-être plus proche qu'on ne le pense, — nous ne serons guère, petit peuple, sauvés par la seule vaillance de nos armes, par la seule puissance de notre or. Nous savons qu'un pays ne vit

pas seulement de pain et qu'il est des problèmes plus essentiels que le percement d'un tunnel. Nous savons encore que nous vivons à une époque où toutes les nationalités se renforcent, où des irrédentismes étrangers commencent à exercer une pression sur nos frontières. Nous pensons enfin que cette heure ressemble singulièrement à la fin du XVIIIe siècle. Aujourd'hui, comme autrefois, nous sommes envahis par les influences extérieures, une poussée de matérialisme menace nos plus grands intérêts ; la politique de parti, de personnes, — la « politique alimentaire », la « politique du ventre », — semble entraîner notre démocratie en des errements analogues à ceux qui ont mené les patriciats à leur perte. D'heureux symptômes, de nombreux symptômes nous laissent espérer que la crise ne sera que passagère et que nous allons nous ressaisir. Le meilleur moyen de salut sera pour nous de reprendre, avec un esprit nouveau, l'œuvre ébauchée par le XVIIIe siècle : l'éducation nationale et morale du peuple. Singulier pays, en vérité, que le nôtre ! Il n'a point su faire ce que toutes les autres nations ont fait. Il a, comme toutes les autres nations, dans son histoire, ses traditions, ses monuments, ses arts, les œuvres de ses écrivains, d'incomparables ressources, et il ne les emploie pas, ou du moins il les emploie mal et si peu !

Et, pourtant, c'est par de tels témoignages que notre pays vivra. Un jour se lèvera où la Suisse aura disparu. Alors notre vie économique, nos institutions, notre armée de milices ne seront plus que de lointains faits d'histoire. Seuls, le chant d'un poète, la doctrine d'un philosophe, le récit d'un écrivain, les ruines d'un monument, le chef-d'œuvre d'un artisan révèleront au monde ce que nous avons été, ce que nous avons rêvé d'être, ce que nous avons cherché, accompli, aimé et souffert.

Il y a dans le village de Montbovon, en Gruyère fribourgeoise, un chalet noirci, croulant, enfumé, qui est l'œuvre

très humble et très rustique d'un charpentier inconnu. Sur le fronton de ce chalet, entre deux écussons polychromés, à peine visibles, on lit encore ces vers, composés peut-être par quelque chapelain adonné aux Muses, ou trouvés dans un vieux livre par quelque magister :

Par les armes on peut acquérir de la gloire,
Mais la gloire sans plume en oubli se dissout ;
Les plus grands rois ne sont connus que par l'histoire :
Leur épée est muette et la plume dit tout.

Vinzel, Pays de Vaud, 5 juillet 1910.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

A

Aal, Jean, 60.

Abauzit, 236.

Aberli, 11, 635.

Ablancourt, d', *Œuvres de Lucien*, citées dans les *Discours des peintres*, 134.

Académie de Marseille, Seigneux de Correvon et Bodmer à propos des troubadours, 308-309, 310.

Addison, 234, 241, 814.

Le *Spectateur*, 104-107. Imitations, 105-106 ; imitations suisses, 106 et n.

Le *Spectateur* et Bodmer, 101, 103, 133-134 et n. 159, 161-174, 181, 182, 220, 240, 241-242, 244, 249, 250-251, 258, 355, 382.

— et les *Discours des peintres*, 114-118, 123, 135.

— et Iselin, 754.

— et Jean de Müller, 773.

A. et Milton, 105, 240, 244.

— et Shakespeare, 250.

Esprit d'Addison, publié à Yverdon, 106.

Affry, d', famille, 21.

Agassiz, 42.

L'agréable et l'utile, revue zuricoise. Trad. et imitations de l'anglais, 253.

Albermale, le comte, colonel-général des Suisses au service de Hollande, 238.

Albert, empereur d'Autriche, 601, 675.

— d'après J. de Müller, 782.

Albert, le docteur. Fait lire à Gœthe la *Noachide* de Bodmer, 413.

Almanach helvétique, illustré par Gessner, 629, 635-636. Publie la « promenade sur le lac de Zurich » (lettre du Dr Hirzel à Kleist), 401 n.

Almanach de Leipzig, Salis-Seewis y collabore, 699.

Almanach des Muses et Gessner, 596 et n. (voir Bérenger).

Almanach des Muses de Hambourg, Salis-Seewis y collabore, 698. Pfeffel y publie ses vers à Salis, 593 n.

Alt, baron d', 53, 270, 456, 725, 731, 732, 741, 817.

Loué par Fréron, 728 et n. Edité par Hautt, 728. Critiqué par Zurlauben, 729 et n.

Histoire des Helvétiens, 728-731 et n.

— et J. de Müller, 759-770.

Altdorfler, J.-J., disciple de Lavater et continuateur des *Chants suisses*, 683.
Altmann, de Berne, préside la Nouvelle Société de Berne et rédige les *Freytagsblättlein*, 113-114, 507.
— et les « Peintres », 113-114. Ridiculisé par les « Peintres », 123-125.
— et Bodmer, 113-261.
Am Buhl, disciple de Lavater et continuateur des *Chants suisses*, 683.
Amiel, 26, 434.
— et Haller, 549.
— Lavater, 653.
— Muralt, 517.
Amiet, le peintre, 51.
Ammien Marcellin, 295.
Amthor, traducteur de l'*Enéide*, 172 et n.
Anacréon, jugé par Sulzer, 203.
Angelo, pseudonyme de Bodmer dans les *Discours des peintres*, 137 n.
— pseudonyme de Breitinger dans les *Discours des peintres*, 117, 122 n.
Anhalt, prince Louis d', fondateur de l'Ordre du Palmier, 140.
Anne, reine d'Angleterre, 250, 256.
Annon, saint, évêque de Cologne, 298.
Chanson d'Annon, éd. par Opitz, 301, 303, 304, 315, 317-318, 432.
Chanson d'Annon et Bodmer, 304, 305.
Trad. et commentée par Breitinger, 318-319 et n.
Anonyme, *Etwas zur Beherzigung* für Stadt- und Landleute, 383 et n.
Anonyme (brochure de Genève sur le service étranger), 508 et n.
Anytus, 480.
Argenson, d', 105.
Arioste, 143.
Aristophane, 480.
Aristote, 108, 153, 537 n.
— et Bodmer, 108, 159, 181.
— Haller, 540.
Armbruster, disciple de Lavater et continuateur des *Chants suisses*, 683.
Arnold de Brescia, héros de deux drames de Bodmer, 276 et n., 281, 283.
Arx, Oscar von, 656 n., 661 n., 666 et n. 670 n., 680 n., 682 n.
Ascoli, 16 et n.
Asper, Hans, 62.
Ast, Dietmar d', 300. Cité par Bodmer, 316-317 et n.
Aue, Hartmann d', 299, 321.
Augsburger, le banneret Michel, et Haller, [467.
Aulus Apronius (voir Ebert, Adam).
Ausone, 295.

B

Bachmann (Bibliander), 91.
Bachmann, le doyen, de Berne, 507 et n.
Bachmann, famille, de Magdebourg, et Sulzer, 198.
Bachofen, Hans-Ulrich, 67.
Bacon, 234, 235, 486.
— et Haller, 467, 475.
— J. de Müller, 773.
Baechtold (*Geschichte* der deut. Lit. i. d. Schweiz), 7, 8 n., 24, 25, 30 n., 41 n., 44 n., 57, 109 n., 139, 169 et n., 170, 173 n., 186 n., 193, 204 n., 247 et n., 251 n., 274, 275 n., 280 n., 303 n., 307 n., 314 n., 319-320 n., 321 n., 324 n., 340 et n., 395 et n. 402 n., 408 n., 437 n., 439 et n., 587 n., 601 n., 633 n., 654 n., 721 n., 752 n., 827.
Baillodz, Abraham, précepteur de Haller, 464, 467-468.
Balde, 67.
Baldensperger, F., 602 n.
Bale, John, et Zwingli et Bullinger, 229, 230-231 et n.
— et Calvin, 231.
— et Bodmer, 250.
Balthassar (Balthazar), François-Ours de, 53, 358, 456, 458 n., 529, 673, 731, 810, 817, 822, 841.
Songes patriotiques, 347-350 et n., commentés par Wieland, 406 et n.
— et la Société helvétique, 347, 350.
— et Bodmer, 267 et n., 347, 350.
— et la Société d'histoire de Bodmer, 350.

— Bridel, 350 n.
— Haller, 492.
— Lavater, 663, 680.
— J. de Muller, 800.
— Muralt, 350 n.
— Pestalozzi, 832 n.
— Rousseau, 347-348, 349 et n., 351, 481, 822.
— Wieland, 360, 406 et n.
— Zimmermann, 354.
Barbeyrac, 743.
Barcklay, et Bodmer, 241.
— et les Peintres, 134 n.
— l'*Argénis*, trad. par Opitz, 134 n.
Barrès, Maurice, 34, 490, 804.
Barrow, Isaac, trad. par Tobler, 253.
Bartsch, 310 n., 312 n.
Batteux, l'abbé, 537 n.
— et les Suisses, 154, 323.
— et Sulzer, 201.
Baumgarten, et Sulzer, 201.
Bayle, 97.
— et Haller, 478.
— jugé par Muralt, 515.
Beaumont, Mgr. de, archevêque de Paris, 483.
Beccaria, 101, 106. — Son influence sur J.-H. Fuessli, 378.
Bedford, le duc de, 229.
Béguelin, de Thoune, remplacé par Sulzer à Berlin, 198, 199.
Bellay, Joachim du, 62 et n., 394 et n.
Bentley, jugement sur Milton, trad. par Bodmer, 244.
Béranger (voir Almanach des Muses) et Gessner, 596 n.
Bergers de la Pegnitz, les, 142.
Berghem, influence sur Gessner, 630.
Bernier, 486.
Bernin, 378.
Bernis, 556.
Bernoulli, famille, 53.
Bernoulli, Jean Ier, 239.
— et Haller, 463, 540-541, 753.
Berquin, imite Gessner, 615 et n.
Besenval, général baron de, 52 et n. — Ses Mémoires, publiés par le comte de Ségur, 52 n.
Besser, Jean de, 117, 168.
— et les Peintres, 134 et n.
— et Bodmer, 169, 171, 172 n.
Besson, l'ingénieur, collaborateur de Zurlauben, 588-589 et n.
Betz, L.-P., 310 n., 358 n., 363 n.
Bèze, Théodore de, 60, 91, 334.
Bibliander (voir Bachmann).
Bibliophilus, pseudonyme de Breitinger, 107 n.
Bibliothèque germanique, 508 et n. (service étranger).
Bibliothèque italique, 261.
Bichler, Heinrich (voir le Maître à l'œillet).
Birk, Sixt, 229.
Birken, 100.
Bizarro, Petro, 485.
Bluntschli, et Bodmer, 336.
Bluntschli, Jean-Gaspard, et Iselin, 752.
Bluntschli, Jean-Henri, *Memorabilia Tigurina*, 739-740 et n.
Bocage, Mme du, et Haller, 586.
— et Gessner, 595-96 et n.
Boccace, 41.
Bochat (voir Loys de Bochat).
Bock, Hans, le peintre, 835.
Bock, Hermann, 373 n., 746 n.
Bodemann, E., 53 n., 364 n., 372 n., 483 n., 522 n.
Bodley, Thomas, réfugié anglais à Genève, 232.
Bodmer, la famille, 53, 92. Rachète en 1619 la librairie Wolff, 92.
Bodmer, Hans, 8, 103 et n., 106 n., 108 n., 110 n., 112 et n., 114 n., 115 n., 133 n., 137 n., 221, 240 et n., 243 n., 245 et n., 250 n.
Bodmer, Jean-Jacques (1617-1676), *Bouquet de violettes spirituelles*, 68.
Bodmer, Jean-Jacques, le père, 92, 96. Epouse Esther Orell du Gemsberg, 92

Bodmer, Jean-Jacques.

Généralités : 6, 11, 14, 42, 47, 52, 53, 57-59, 72, 75-77, 83, 85, 86, 96-102, 139-140, 149, 151, 162-163, 220-222, 233, 238, 246, 255, 256-257, 280, 289-291, 300, 302, 392-393, 409-410, 426-427, 428-436, 446, 458 n., 487, 523, 530, 554, 590, 610, 611, 692-696, 721, 725, 739, 771, 801, 804, 805, 810, 814-818, 819-820, 821, 822, 825, 827, 830-831, 841.

B. et les écrivains de l'Antiquité. Aristote, 108, 159-181. Démosthènes, 180. Denys d'Halicarnasse, 181. Esope 186. Eschyle, 285-288, 362. Euripide, 180, 186. Hermogène, 181. Hérodote, 258. Homère, 97, 180, 186, 187, 290, 438, 633, 813. Trad d'Homère, 362 et n. Longin, 181. Pindare, 180. Platon, 180. Plutarque, 180, 258. Sophocle, 180, 186, 243, 250, 284. Théocrite, 180, 813. Théophraste, 174. Xénophon, 180

Cicéron, 180. Horace, 100, 174, 180. Trad. par Bodmer dans les *Discours des peintres*, 185 n. Lucrèce, 174. Ovide, 97. Perse, 174. Plaute, 174. Salluste, 121, 174, 182, 258. Sénèque, 174. Tacite, 171 et n., 258, 275, 305. Térence, 180. Tite Live, 258. Virgile, 172, 180.

Le moyen âge. Arnaut Daniel, 310. Fouquet, 310, comparé à Rod. de Neuchâtel, 310 et n. L'évêque Huet, 310. Kiot, 309. Lancelot, 310. Jean Nostradamus, 309-310. Roman de la Rose, 309-310 et n. Titurel, 309. Ch. de Troyes, 309. B., Seigneux de Correvon et l'Académie de Marseille à propos des troubadours, 308-310 et n.

Dietmar d'Ast, 316-317 et n. Le moine Bonner, 304. Chanson d'Annon, 304, 305. R. d'Ems, 321 et n. Wolfram d'Eschenbach, 171 et n. 252, 309, 324 et n. Hadlaub, 304, 307, 312 et n., 313. Rudeger Manesse, 171 et n., sa biographie, 315. Collection Manesse, 311-315 et n. R. de Neuchâtel comparé à Fouquet, 310 et n. Tannhauser, 316 et n. Veldeke, 309. Walther von der Vogelweide, 171 et n., 305, 307, 314, 316 et n.

Les Nibelungen, 170, 187, 280, 290, 301, 320-327 et n., 321-322 et n., 436, 825.

Littérature italienne. Beccaria, 101. Collaboration avec Calepio, 175, 310 (voir *Correspondance* sur le goût). Crescimbeni, 308. Dante, 189 et n. 429 et n., 432, 818, 825. Marin, 171, 174. Muratori, 181. Pétrarque, 180. Tasse, 101, 174, 180, 189, 438. Trissino, 174. Vida, 101.

Littérature française. L'abbé Batteux, 154. Boileau, 152, 154, 161, 169, 180 : imité par B. dans les *Discours des peintres*, 135 n. Le P. Bonhours, 159, 181. Le P. Brumoy, 154. Burigny, 286. Bodmer comparé à Chateaubriand, 189, 246. Corneille, 174, 180, 438. Dacier, 181. Mme Dacier, 159. L'abbé Dubos, 152-160, 161, 175, 180 181, 182, 207, 305, 824. Fénelon, 172, 486. La Fontaine, 180. La Bruyère, 154, 161, 174, 182, 258. La Calprenède, 97. Magny, 187-189, 242, 433. Malherbe, 180. Marivaux, 180. Molière, 180. Montesquieu, 154, 182, 260-261, 273-274, 275, 357, 813. Racine, 180. Saint-Evremond, 174, 182. Saint-Réal, 182. Voltaire, 180, 182, 187-189, 242, 433. Les réfugiés protestants en Hollande, 239.

Littérature anglaise. — Addison, 101, 103, 107, 118, 133-134, 159, 161, 174, 181, 229, 240, 242, 244, 249, 250, 251, 258, 355, 382. J. Bale, 250. Barcklay, 134 n., 241. Butler, 242 : trad. de l'*Hudibras*, 220, 252 et n. Cibber, 249, 250. Clarke, 249. Congreve, 174, 242, 249, 250. Defoë, 134, 241. Dryden, 242, 249, 250. Fiel-

ding, 249. B. Johnson, 247. Kirkpatrik, 244. Lee, 174, 249. Locke, 134, 241. Ludewig, auteur d'une grammaire anglaise, 241. Ossian, 250. Percy, imité dans les *Ballades anglaises et souabes*, 221, 252 et n. Pope, 159, 180, 249-252 ; trad. de la *Dunciade*, 220, 251-252 et n. Richardson, 249. Shaftesbury, 249. Shakespeare, 221, 242, 243, 249, 250-251, 280-281, 282, 285, 362. *Spectateur* (voir Addison et Steele). Spencer, 243, 250. Steele, 103, 174, 220, 240. *Tatler*, 106, 242. Tillotson, 249. Thompson, 249. Upton, 244. Young, 250.

Milton, 47, 180-181, 187-189, 280, 355, 395, 396, 429, 438, 825. Trad. du *Paradis perdu*, 187, 220, 238, 239, 243-244 et n., 249, 250, 251, 252, 320, 340, 395, 402, 433, 435. Trad. des jugements de Bentley, Kirkpatrik et Upton sur M., 244 Défense de M. contre Magny et Voltaire, 187-189, 433 (voir *Traité du Merveilleux*).

Voir également Zellweger et Stockar.

Littérature allemande. Amthor, 172 et n. Besser, 169, 171, 172 n. Sébastien Brandt, 171 et n. Brockes, 172 et n., 174, 580. Le duc de Brunswick, 97. Buchholz, 97. Canitz, 137, 169, 171, 172 n. Daiser, 403. Erasme, 171 et n. Fischart, 171 et n. Gaertner, 395. Gleim, 194, 314, 320. Goldast, 304. Gottlob de Berg, 244. Gunther, 171, 172 n. Gryphius, 171 et n. Hagedorn, 173-174, 314, 395. Hofmannswaldau, 169, 171 et n. Kleist, 168, 194. J.-U. Kœnig, 172 et n., 174. Mme Lange, 254. Leibnitz, 181, 335. Lessing, 194-195, 280, 436, 814. Lohenstein, 169, 171 et n., 174. B. sur la langue de Luther, 359, 432. Neukirch, 172 et n. Nicolaï, 408 n. Obereit, 321. Pietsch, 174. Postel, 174. Ramler, 194. Scherz, 312. Influence sur Schiller, 426. Schilter, 304. Schönaich, 167. Schöpflin, 312. Les Stolberg, 393. Triller, 167. Wernike, 169, 171, 172 n. Wocher, 321, 322 n., 326. Wolff, 152, 163-164, 177, 179 et n., 181, 335. Ph. de Zesen, 97.

Gottsched, 7, 52, 146-147, 148, 152, 161, 166-167, 175, 184-185, 189, 190, 194-195, 245, 304-305 et n. 310-311, 314, 328, 395, 403, 406, 430,, 433, 435, 436, 440. Jugement de G. sur le *Caractère de la poésie allemande*, 170.

Opitz, 100 (révélé à B. par Keller von Maur), 117, 152, 169, 171 et n., 174, 180, 301, 304, 305. Ses œuvres rééditées par B. et Breitinger, 317 et n.

Klopstok, 194, 199, 280, 393, 394-403 et n., 404, 405, 408, 409, 435-436, 440, 599. Articles de B. sur la *Messiade*, 396. Ode de B. à K., 315, 397-398 et n., 433. Lettres de K. à B. publiées dans *Isis*, 396 et n. B. à Fanny, l'amie de Klopstock, 396-397 et n. B. fait traduire la *Messiade* en français par Tscharner, 396 n. B. est mis en relation avec K. par Gaertner et Hagedorn, 395.

Wieland, 194, 251, 280, 393, 403-408 et n., 416 et n., 435-436, 440, 599, 822. Essais pédagogiques publiés aux frais de B., 359-360 et n. W. écrit la préface du *Déluge*, 247 n., et des écrits de combat, 405. Eloge de la *Noachide*, 405 et n.

Gœthe, 251, 393, 419, 436, 438, 814. Visite de G. à B. 414-416 et n. Jugement de G. sur B., 413-414 et n., et de B. sur G., 416 et n. G. lit la *Noachide*, 413.

Jugement de Herder sur les études médiévales de B., 330 et n. ; — de B. sur H., 416 et n.

Portrait de B. par W. Heinse, lettre à Jacobi, 439 et n.

Les Suisses. Anciens auteurs. Minnesingers : Le moine Boner, 304. R. d'Ems, 321

et n. Hadlaub, 304, 307, 312 et n., 313. R. Manesse, 117 et n., 315, 311-315 et n. R. de Neuchâtel, 310 et n. — Chroniqueurs : Glarean, 263, 277. Guillimann, 263. Justinger, 262. Kuchimeister, 262. Myconius, 263. Pirkheimer, 263. Plantin, 263, 722 et n. H. Rahn, 259 ; B. continuateur de sa chronique, 265-266, 725. D. Schilling, 262. J. Simler, 259, 263. Stumpf, 259. Thuring Frickart, 262. Tschachtlan, 262. Eg. Tschudi, 259, 263, 283, 301. Vitoduran, 263. La *Handfeste* de Berne, 262. (Voir *Bibliothèque helvétique*, *Contributions historiques et critiques*, *Thesaurus historiæ helveticæ*.)

Contemporains. Altmann, 113, 123, 261. Balthassar, 267 et n., 347-350. Bluntschli, 336. Jean-Jacques Bodmer, père de B., 92, 96. Bodmer, famille, 92. Bridel, 428 et n. H. Burckli, 357. La revue *Crito* (sur Klopstock), 396. Drollinger, 173 ; la *Muse de Drollinger*, 169, 172-174 et n., 280, 433, 817. G. Escher, 269, 357. J.-L. Escher, 261. Le bourgmestre Fuesslin, 111. J.-H. Fuessli, 261, 269 et n., 357, 361, 376-378, 654 ; ses articles sur B. dans le *Musée suisse*, 379 et n., 442 et n. Martin Fuesslin, 261. Gessner, 122, 320, 393, 440, 598-599, 600, 601 et n., 602 et n., 608, 609, 638, 641. G. illustre la *Noachide*, 628 et n. Lettre de G. à Gleim sur la découverte des *Nibelungen*, par B., 320 ; *Inkel et Yariko*, en coll. avec B., 602 et n. Le peintre Graff, 196. Le bailli Grebel (voir aussi J.-H. Fuessli et Lavater), 369. J.-G. Hagenbuch, 107, 108. Le bourgmestre Heidegger, 261. Gotthardt Heidegger, B. réédite sa *Mythoscopia*, 74. Samuel Henzi, 283, 530. G. Hess, 269, 357, 368. D. Hirzel, 261. Le médecin Hirzel assiste B. à ses derniers moments, 439. Salomon Hirzel, 361. J. J. Hottinger, oraison funèbre de B., 439-440 et n. Isaac Iselin, 261, 754. *Journal helvétique* (Mercure suisse), 428. *Journal suisse*, 285 et n., 428. Keller von Maur, 98 ; révèle Opitz à B., 100. G. Landolt, 261. Lauffer, 261, 272, 301 ; B. publie son Histoire suisse et y ajoute des contributions, 264-265, 725 et n. ; il propose à Loys de Bochat de la traduire en français, 265 ; il en insère un fragment dans la *Bibliothèque helvétique*, 264. Lavater, 269, 335, 357-360, 393, 419, 654, 662, 665, 670. Loys de Bochat, 261-265. H. Meister (Le Maître), 98, 107, 108, 115, 133, 137-138, 337-338 et n. J. Meister, 108, 110. L. Meister, éloge de Bodmer, 441, 442 et n. Meyer de Knonau et ses Fables, 186 et n. Le *Moniteur* (Erinnerer), 382. J. de Muller, 720, 763, 775 et n., 795 ; éloge de son histoire par B., 279 et n. Muralt, 174, 182, 521 et n. C.-H. Muller (Myller), collaborateur de B., 326-327. Le prof. Nuescheler, 269, 357. Conrad Orell, neveu et associé de B., 102 (fondation de l'imprimerie Orell & Cie). Esther Orell, « du Gemsberg », mère de B., 92. Esther Orell, femme de B., 102. Félix Orell, beau-père de B., 102. Salomon Orell (d'Orelli), 269, 357 ; éloge de B. à la Société helvétique, 437-438. Pestalozzi, 269 et n., 832 n. Rieter, 196. Daniel Rodolphe, 108-109, Rordorf, éditeur de la traduction du *Paradis perdu*, 243 et n. Abraham Ruchat, 261. Schellenberg, 196. Scheuchzer, 261 ; parodié par B., 125-126. H. Schinz, intermédiaire entre B. et Wieland, 403, 405, 406. R. Schinz, 357 et n., 438 ; éloge de B. par Schinz, 440-441 et n. J.-G. Schulthess, 357. J.-J. Schwerzenbach, 109, 115. Seigneux de Correvon, 261 ; lettre de B. à S. sur la *Bibliothèque helvétique*, 262 ; S. et B., à propos des troubadours, 308, 309 et 310, *Société helvetique*, 267 et n., 356. *Société d'histoire et de politique*, fondée par B., 267-269 et n., 350, 360. *Société des pa-*

triotes, fondée par B., 269 et n. Stockar, de Schaffhouse, et la littérature anglaise, 242. V.-B. de Tscharner, 735. B. lui fait traduire en français la *Messiade*, 396 n. J.-H. Tschudi, 119; éloge de B., 113 et n. J.-A. Turrettini, 279. Léonard Usteri, intermédiaire entre B. et Rousseau, 364, 369, 370. J.-H. Waser, 196, 254. A.-L. de Wattenwyl, 731. Weber, de Zurich, 357. Wégelin, 374-375 et n. H. Weiss, 357. Werenfels, 279. J.-J. Wolff, 115. C. de Wyss, associé de B., 102. Zimmermann, 354. J.-J. Zimmermann, 98.

Breitinger, collaboration avec B : voir Breitinger. Parallèle entre B. et B., 98, 99, 434.

Haller, 122, 171-172 et n., 173-174, 178, 239, 261, 279, 429, 445, 480 n., 491-492, 537, 557-558, 587 et n. Epîtres de B. à H. sur la mort de son fils et celle de Marianne, 557 et n. Réponse de H. à B, 533, 557-558 et n.

Sulzer, 195, 197, 199-200, 203-204 et n., 206, 219, 281, 364, 438. B. collabore à la *Théorie générale*, 195 et n., 281. Eloge de la *Noachide* par S., 203-204 et n., 815.

Zellweger, 109 et n., 112-113, 120, 437; révèle à B. la littérature anglaise et le *Paradis perdu*, 109 n., 241-242, 244-245 et n., 247 n., — et Shakespeare, 250; prend part aux travaux historiques, 261; aux études médiévales, 320, 321, 323 et n. B. lui dédie son *Ode à Philoclès*, 433, 587.

B. comparé à Gottfried Keller, 257 et n. 442.

J.-J. Bodmer et J.-J. Rousseau, 92, 97, 164, 206, 219, 266-267, 281, 282, 331-346, 347, 351, 354-363 et n., 369-370, 373, 389-390, 393, 430, 431, 436, 481, 619, 830. Influence du *Contrat social*, 358, 360; de la *Lettre à Dalembert*, 358, 362-363; de l'*Emile*, 358, 360; de l'*Economie politique*, 358; du *Vicaire savoyard*, 358. Jugement de B. sur l'*Inégalité*, 356 et n., sur la *Nouvelle Héloïse*, 356-357 et n., 432. B. traduit le *Lévite d'Ephraïm*, 341 et n., 363 et n.

Œuvres de Bodmer. Recueils périodiques. *Crito* (articles sur Klopstock), 396. *Discours des peintres* (voir ce nom), 103, 107-116 et n.; pseudonymes de B., 117; part prise à l'œuvre, 117; articles historiques, 118-122; portrait d'*Afranius* (Altmann), en coll. avec Breitinger, 123-124 et n.; — de *Voranus* (Scheuchzer), 125-126; scène de la vie zuricoise (avec Breit.), 126, 132 et n.; dialogue entre un rossignol et une allouette, 136-137 et n.; imitations de Boileau, 135 n.; traduction d'Horace, 135 n. *Peintres des mœurs* (en coll. avec Breit.), 116 et n., 249-250. *Franches nouvelles* (en coll. avec Breit.), 323 et n., 322 et n.; sur Rousseau, 356-357 et n.; sur Klopstock, 396 n.; sur Dante, 189 n., 429 n., 432; sur les *Nibelungen*, 323 et n., 432. *Lettres critiques*, 432. *Nouvelles lettres critiques*, 177 et n., 256 et n : sur Klopstock, 396 n.; sur le moyen âge, 304, 309 et n., 432. *Philosophe nouvelliste*, réédition française du *Tatler*, 106.

Critique. *Caractère de la poésie allemande*, 169-172 et n., 280, 304, 433, 817 ; jugement de Baechtold, 169, de Gottsched, 170. *Muse de Drollinger*, 169, 172-174 et n., 280, 433, 817. *Critische Lobgedichte*, 173. *Influence et emploi de l'imagination* (en coll. avec Breit.), 163-165 et n., 174-175, 177, 179 et n., 182 et n., 184, 185 et n., 210, 249, 337, 432. *Considérations sur les peintures poétiques*, 159 et n., 165-166 et n., 175, 179 et n., 180 et n., 182 et n., 184 et n., 189 n., 249, préfacées par Breit., 165. *Traité du merveilleux*, 152-153, 175, 187-189 et n., 244, 249, 432.

433, 813, 815. *Correspondance* sur la nature du goût (en coll. avec Calepio), 175, 185. *Lettres critiques* et *Nouvelles lettres critiques* : voir ci-dessus; articles sur Klopstock, 396 et n.; sur Dante, 189 et n., 429 et n., 432; sur Rousseau, 356-357 et n. Collaboration à la *Théorie générale* de Sulzer, 195 et n., 281. Traité sur la fable, 186 n. *Ecrits de combat*, 405 n., préfacés par Wieland, 405. Traduction du *Paradis perdu*, 187, 220, 238, 239, 243-244 et n., 249, 250, 251, 252, 320, 340, 395, 402, 433, 435. Réédition des œuvres d'Opitz (en coll. avec Breit), 317 et n.

Langue allemande : Préface de l'*Art poétique* de Breitinger, 166 et n., 190-191 et n., 432. *Introduction* à la langue allemande, 328, 359 n. *Principes* de la langue allemande, 359 et n., 432 n. *Vocabulaire*, 359 et n. Sur la langue de Luther, 359, 432.

Etudes médiévales. Minnesingers : *Spécimens de l'ancienne poésie souabe* (en coll. avec Breit.), 314 et n. *Collection des minnesingers* (en coll. avec Breit.), 312 n., 314-315 et n., 316-317 et n. Vie de Manesse, 315. Edition du *Parcival* de W. d'Eschenbach, 324 et n., du *Barlaam* de R. d'Ems, 321 et n. *Ballades anglaises et souabes*, 221, 252 et n., 670. Articles des *Nouvelles lettres critiques* : Circonstances dans lesquelles a fleuri la poésie souabe, 304-307 et n. 432. Causes de sa prospérité au XIII[e] siècle, 305-307 et n. Louange de l'hiver par les minnesingers, grâces des femmes qu'ils ont chantées, preuve d'amour fanatique, imitation de leur langue : 307, 308 n., 432. Parallèle entre les minnesingers et les troubadours, 309 et n. — Nibelungen : *Vengeance de Chriemhilden suivie de la Plainte*, 321-322 et n. *Vengeance de la sœur*, 325-326 et n., 433, Ed. définitive (en coll. avec Myller), 327, 346. Articles sur les N. dans les *Franches nouvelles*, 323 et n., 432.

Histoire suisse. *Bibliothèque helvétique* (en coll. avec Breit.), 261-262, 273-274 et n. (publ. et rééd. de Thüring Frickart, Küchimeister, Justinger, Tschachtlan, D. Schilling, de la *Handfeste* de Berne). *Contributions historiques et critiques* (en coll. avec Breit.), 263, 270-271 et 272 et n., 726 et n. *Thesaurus historiæ helveticæ* (en coll. avec Breit), 262-263, 722. (Guillimann, Vitoduran, Pirkheimer, Glaréan, Myconius, Simler, Plantin.) Publication de l'*Histoire suisse* de Lauffer, 264, 265. *Continuation* de la chronique de Rahn, 265-266, 725. — *Actes et histoires des Confédérés*, 266 et n. *Alemannes* sous la domination des Francs, 262. *Causes de la grandeur de Berne*, 272, 274 et n. *De virtute bellica Helvetiorum*, 102. *Histoire des changements survenus en Suisse*, 278-279 et n. *Histoire du gouvernement de Zurich*, 271-272 et n. *Histoire de la ville de Zurich*, 275-278 et n., 359, 378, 432; son influence sur J. de Muller, 775 et n. *Manuscrit* sur l'Appenzell, 226 et n. *Narrations historiques*, 274-275 et n., 432. *Parallèle* entre Berne et Zurich, 262, 274 et n. Articles historiques dans les *Discours des peintres*, 120-122 et n. *Société d'histoire*, 267-269 et n., 350, 360.

Théâtre. Article « drame politique » dans la *Théorie générale* de Sulzer, 281. Drames suisses : *Arnold de Brescia à Zurich*, 276 n., 281, 283. *Charles de Bourgogne*, 282 n., 285-288 et n., 433, 817. *Guillaume Tell* (Schweizerische Schauspiele), 282, 283-285 et n., 362. *R. Broun*, 282-283. *R. Schöno*, 283. *Les Suisses contre Zurich*, 282-283. *F. de Toggenbourg*, 250, 281 et n. — Divers : *Arnold*

de Brescia à Rome, 276 n. *Brutus et Antoine*, 363 n. *Caius Gracchus*, 436. *Italus*, 250. *Jules César*, 250. *Marcus Brutus*, 250. *Mort de Brutus et de Cassius*, 363 et n. *Oedipe*, 250.

Poèmes. *Caractère de la poésie allemande*, *Muse de Drollinger*, *Critische Lobgedichte* : voir ci-dessus (critique). — *Noachide*, 140, 143, 246-247 et n., 320, 328, 330, 340, 362 et n., 363 n., 382, 400, 435, 436, 815, 817. Eloge par Sulzer, 203-204 et n., 815, par Wieland, 405 et n , elle est lue par Gœthe, 413, et illustrée par Gessner, 628 et n. Le *Déluge*, 246-247 et n. ; préfacé par Wieland, 247 n. La *Colombona*, 172 et n. Les « patriarcades », 148, 340 et n. — *Poésies rimées*, 433 n. *Elégies* sur la mort de son fils, 433. *Ode* à Klopstock, 315, 397-398 et n., 433. *Ode* à Philoclès (Zellweger), 433, 587. — Trad. et imitations des *Nibelungen*, Homère : voir ci-dessous.

Traductions et imitations. *Paradis perdu* (voir ci-dessus, critique). *Hudibras* de Butler, 220, 252 et n. *Dunciade*, de Pope, 220, 251-252 et n. Ballades de Percy : voir *Ballades anglaises et souabes*. Traduction en vers d'Homère, 362 et n., 633. *Vengeance de la sœur* (Nibelungen), *Ballades anglaises et souabes* : voir ci-dessus (études médiévales). *Discours des peintres* : traductions de Boileau et d'Horace, 135 n. *Lévite d'Ephraïm* (voir Rousseau).

Divers : *Anecdotes personnelles*, 402 n., 432. *Apollinarien*, 398 n. *Extraits* de mon journal, 437 n. *Edouard Grandison*, à Gorlitz, 432. *Inkel et Yariko* (voir Gessner), 602 et n.

Bodmer, l'Obmann, 88.
Bœrhaave et Haller, 467, 539-541.
Börner, 464 n.
Boileau, 51, 58, 105, 135, 146, 148, 157, 168, 208, 251, 279, 525 et n. 813.
— et Bodmer, 152, 154, 161, 169, 180. Imité par B. dans les *Discours des peintres*, 135.
— lu et cité par Grob, 72.
— et les Peintres, 129, 134.
— jugé par Haller, 537 ; — et par Muralt, 515.
Bolingbrocke, 742.
— et J. de Müller, 773.
Bondeli, Julie de, 53 et n., 68, 364 n.
— et Haller, 483 n., 484.
— et Lavater, 53.
— Rousseau, 53.
— L. Usteri, 53, 372.
— Wieland, 53, 408.
Boner, le moine, de Berne, 300.
— et Bodmer, 304.
Ses *Fables*, publ. par Breitinger, 319 n.
Bonnet, Charles, 200, 339, 382.
— et Haller, 474, 483, 486 n.
— Lavater, 386.
— Matthisson, 200 et n.
— J. de Muller, 765-766, 774, 775.
— Prévost, de Genève, 199.
— Rousseau, 483.
— Sulzer, 198.
— Wégelin, 374.
Bonstetten, famille de, 453 n.
Bonstetten, Charles-Victor de, 34, 68, 225, 291, 446, 463, 694, 831, 837.
— et Mme de Laroche, 406.
— et Matthisson, 699-700.
— et J. de Müller, 764, 765, 766. M. lui dédie le premier volume de son Histoire suisse, 767.
Bonstetten, le conseiller de, père de Charles-Victor, et Haller, 472.
Boone, Thomas, gouverneur de Charlestown, et J. de Müller, 773.
Borde, 482.

Bourgeaud, 232 et n.

Bossert, 318 et n., 564.

Bossuet, 318.

— et les Peintres, 135.

— jugé par Haller, 537.

Boubenberg, Adrien de, 21. — Cité par Haller, 526.

Boucher, 634.

Boufflers, 80.

Bouhours, le P., cité par Bodmer, 159, 181.

Bourdaloue, 104. — Cité par les Peintres, 135.

Bousquet, Marc-Michel, édite les *Considérations* de Montesquieu et les dédie à l'État extérieur de Berne, 273-274, 458.

Bouvier, A., 339 et n.

Brandl, 605 n.

Brandt, Sébastien, 41, 228.

— et Bodmer, 171 et n.

Brebœuf, La *Pharsale* citée par les Peintres, 134.

Breitinger, famille, 93.

Breitinger, l'antistès, 93.

Pensées sur la comédie, 69-70, 507.

— et Rousseau, 213.

Breitinger, François-Gaspard, père de Jean-Jacques, 93. Épouse Vérène Schobinger, 93. Secrétaire du duc Georges de Wurtemberg, 93.

Breitinger, Henri, frère aîné de Jean-Jacques, 99.

Breitinger, Jean-Jacques, 6, 14, 42, 53, 57, 58, 76, 77, 83, 85, 87, 89, 92, 93, 102, 139, 149, 150-151, 243, 245, 251, 259, 261, 301, 304 n., 432 et n., 433, 436, 438, 535, 590, 609, 692, 725, 739, 810, 815.

Abbé Batteux, 154. P. Brumoy, 154. Abbé Dubos, 152, 160, 178, 180, 824. Ésope, 181 et n., 186. Gœthe, 413-414 et n., 416 et n. Gottsched, 146, 147, 148, 152, 159-160, 184-185, 190, 328. Homère, 159-160, 178, 181, 185, 186. Klopstock, 402. La Bruyère, 154. Leibnitz, 183. Lohenstein, 185. Marin, 174. Milton, 192. Montesquieu, 154. Opitz, 178; réédition (en coll. avec Bodmer) des œuvres d'Opitz, 317 et n. Perse, 178; le commentaire sur Perse, 99 et n. Pétrone, 112. Quintilien, 160. Virgile, 178, 181. Wieland, 405. Wolff, 179 et n.

Altmann, 123-124, 125. Bodmer (voir ce nom), parallèle entre B. et B., 98-99, 434. Le moine Boner, publication de ses fables, 319 n. Famille Breitinger, 93. François-Gaspard Breitinger, père de Breit., 93. Henri Breitinger, frère aîné de Breit, 99. Drollinger, 173. J.-H. Fuessli, 376, 377. Gessner, 600, 608, 627. C. Hagenbuch, 125. Haller, défendu contre Gottsched par Breit., 179 et n., 587 et n. J.-C. Hottinger, 107, 125. Klopstock, 402. Lavater, 663. J. de Müller, 779. Muralt, 521 et n. Myller, 327. Rousseau, 370. Sa mère Vérène Scholinger, 93. Sulzer, 197, 201, 210. L. Usteri, 364, 370. Zellweger, 112.

Art poétique, 148, 152, 159-160 et n., 177-181 et n., 183-184 et n., 186 et n., 190-193 et n., 201, 328, 432, 608, 824, 830; préfacé par Bodmer, 166 et n., 432; édité par Orell et Gleditsch, 175. *Influence et emploi de l'imagination* (en coll. avec Bodmer), 163-165 et n., 174-175, 177, 179 et n., 182 et n., 184-185 et n., 210, 249, 337, 432. *Défense de la Muse de Haller*, 179 et n., 587 et n. Préface des *Considérations* de Bod. 165 et n. *Commentaire* sur Perse, 99 et n. Réédition d'Opitz (en coll. avec Bod.), 317 et n.

Discours des peintres (voir ce nom), part prise à l'œuvre, 117; pseudonymes, 117; portrait d'Afranius (Altmann, en coll. avec Bod.), 123-124, de Pentabolus (Hagen-

buch, Hottinger ou Altmann?), 124-125; scènes de la vie zuricoise, 126-129 et n.: philosophie, 121 et n. *Peintres des mœurs* (en coll. avec Bod.), 116 et n., 249-250. *Anti-Hottingerius*, 107. *Nouvelles Gazettes du monde savant*, 107 et n.

Bibliothèque helvetique (en coll. avec Bod.), 261-262. *Contributions* historiques et critiques (en coll. avec Bod.), 263. *Thesaurus* historiæ helveticæ (en coll. avec Bod.), 262-263, 722.

Spécimens de la poésie souabe (en coll. avec Bod.), 314 et n. *Collection des minnesingers* (en coll. avec Bod.), 312 n., 314-315 et n., 316-317 et n. Traduction et commentaire de la *Chanson d'Annon*, 318-319 et n., 432. Publication des *Fables* de Boner, 319 n. Publication du *Freidank* (en coll. avec Myller), 327.

Bridel, le doyen, 3-5 et n., 6, 8, 10, 39, 41, 42, 47, 53, 75, 80 et n., 90 n., 96, 178, 215, 260, 261, 270, 274, 337-338, 340, 345, 373, 554, 590, 610, 692, 722, 740, 777, 791, 804, 819, 831, 832.
— et Balthassar, 350 n.
— et Bodmer, 428 n.
— et Gessner, 597 et n., 601 et n.
— et Haller, 492, 572.
— et Lavater, 670. — et les *Chants suisses*, 683 et n.
— et Matthisson, 700 et n.
— et J. de Müller, 802.
— et Rousseau, 390.
Traduit en allemand par Zay dans le *Musée suisse*, 379 et n.
Bridel, Louis, frère du doyen, 216.
Brisson, A., réfugié anglais, à Genève, 232.
Brockes, 106, 399, 580, 604.
Le *Plaisir terrestre en Dieu*, 168, 580, 598, 605 et n.
— Bodmer, 172 et n., 174.
— Drollinger, 173.
— Gessner, 168, 598, 600, 605 et n., 607, 631.
— Haller, 580, 581, 582.
— Salis, 706.
Broglé, H., 602 n.
Broun (Brun), Rodolphe, 83-215.
Héros d'un drame de Bodmer, 282-283.
Jugé par J. de Müller, 791 et n.
Brückner, portrait de J. de Müller, 768.
Brumoy, le P., et les Suisses, 154.
— Bodmer et Breitinger, 154.
— Muralt, 517 et n.
Brunner, le prof. Jean-Rodolphe, de Berne, 507 et n.
Brunswick, le duc Antoine-Ulric de, ses romans lus par le jeune Bodmer, 97.
Bucher, Elisabeth, seconde femme de Haller, 557 n.
Bucholz, Jean-Henri, ses romans lus par le jeune Bodmer, 97.
Budé, famille de, 53.
Bürger et Salis, 705.
Bürckli, D., édite le *Moniteur*, 381 et n.; les *Chants suisses* de 1775 et 1788, 661-662; les *Chants suisses* par différents auteurs, 682 n.
Bürkli, Hans, et Bodmer, 357.
— et Rousseau, 357.
Buffon, 540 n., 744, 813.
Brennus, ancêtre des Suisses, selon Lauffer, 726; chef des Helvètes selon J. de Müller, 779-780.
Bullinger, Henri, 78, 91, 277.
— et John Bale, 229, 230-231.
— et les réfugiés anglais à Zurich, 230, 237.
Burlamaqui, 236.
Burigny, son jugement sur Eschyle cité par Bodmer, 286.
Burmann, 524.
Burnet, évêque de Salisbury, jugement

sur Zurich, 80 et n.
Butler, 105, 242.
— et Bodmer, 242. *Hudibras*, traduit par Bodmer, 220, 252 et n. ; — et par Waser, 254.
Byron, lord, 286 et n., 392.

C

Caghostro, et Lavater, 385.
Calepio, le comte, écrit avec Bodmer la *Correspondance sur la nature du goût*, 175.
— et Bodmer à propos des troubadours, 310.
Calvin, 23, 44, 46, 69, 221, 227, 228, 342, 504, 505, 506, 829.
— et John Bale, 231.
— Knox et les Anglais, 229, 230-231, 232, 234.
— et J.-A. Turrettini, 235-236.
— Zwingli, 334 et n.
Camoëns, 151.
Candolle, famille de, 53.
Candolle, Pyrame de, 255.
Canisius, Pierre, 45, 60, 829.
Canitz, 168, 413.
— Bodmer, 137, 169, 171, 172 n.
— Drollinger, 173.
— Haller, 583-584.
— les Peintres, 115, 117, 134.
Carrache, le peintre, 160.
Carrache, pseudonyme de Breitinger dans les *Discours des peintres*, 117, 122 n.
Cartwright, Th., réfugié anglais à Genève, 232.
Casanova et Haller, 481 et n., 483 et n.
Casaubon, Isaac, 232.
Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, 229.
Catherine de Russie, 438.
Catilina, 121, 182.
Cecil, W., 229.
César, jugé par J. de Müller, 772.
Chamisso, 564.
Chanson de Roland, 299, 825.
Chants suisses par différents auteurs (suite des *Chants suisses* de Lavater), 682-683 et n. ; mis en musique par Egli, 683
Chappuzeau, auteur de l'*Europe vivante*, 232.
Chardin, 486.
Charlemagne, 89, 276. Son portrait par J. de Muller, 781.
Charles Ier, roi d'Angleterre, 248.
Charles-Auguste, duc de Saxe-Weimar, voyage en Suisse avec Gœthe, 420-421 et n.
Charles Borromée, saint.
— et la Suisse, 829.
Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, 223, 486.
Héros d'un drame de Bodmer, 282 n., 285-288 n.
— d'un lied de Lavater, 671.
Charlotte, reine d'Angleterre, et Lavater, 689.
Charrière de Bavois, Mme de, 53.
Charrière, Mme de (Belle de Zuylen), 53 et n., 837.
Lettres de Lausanne, 817.
— et la *Nouvelle Héloïse*, 822.
Charrière, Catherine de, et la *Nouvelle Héloïse*, 822.
Charron, cité par les Peintres, 134.
Chateaubriand, 544, 708.
— et Bodmer, à propos du « merveilleux chrétien », 189, 246.
Chaucer, 250.
Chênedollé et Gessner, 595.
Chénier, André, 11, 205, 208.
Influence de Gessner, 595, 642-643, 816, 827.
— de Haller, 411 et n. 586.
Chénier, G. de, 642 n.
Cholinus, voir Kolin.
Cibler, 241.
— et Bodmer, 249, 250.

Cicéron, 126, 135.
Cité par Bodmer, 180.
Cingria, Alexandre, 18.
Clarke et Bodmer, 249; traduit à Zurich, 253.
Claudien, 164.
Clavel de Brenles, membre de la Société helvétique, 655.
Clément V, pape, 723.
Codex d'Iéna, édité par Myller, 327.
Codex de Paris (collection Manesse), voir Manesse.
Colomb, Christophe, 307.
Chanté par Bodmer, 172 et n.
Comminges, le comte de, 225-226.
Condillac, 743.
Condorcet et Haller, 585.
— et Iselin, 754.
Congrève, 241.
— et Bodmer, 174, 242, 249, 250.
Conrad, le curé, 299.
Conrad, Maître, auteur présumé, selon Bodmer, des *Nibelungen*, 323.
Conservateur suisse, le (voir le doyen Bridel), 4 et n., 39 n., 80 n.
Constant, Benjamin, 44, 52, 832.
Contributions de Brême, Klopstock y publie les premiers chants de la *Messiade*, 395.
Cook, 486.
Coolidge, 90 n.
Corcelles, Louise de, et la *Nouvelle Héloïse*, 822.
Corneille, 217.
— Bodmer et Breitinger, 174, 180, 438.
— les Peintres, 134.
— Jugé par Muralt, 515.
— Un vers de C. est la devise de J. de Muller, 774.
Coste, traducteur de Locke, 235.
Coterie, la, du jeudi (voir *Discours des Peintres)*, 112-113.
Coucy, Enguerrand de, et la Suisse, 223.
Courten, famille de, 64.
Coxe, Thomas, ambassadeur d'Angleterre en Suisse, 238.
Jugement sur Zurich, 80 et n.
Cranmer, l'archevêque, 229.
Crébillon fils, et Wieland, 407.
Crescimbeni, et Bodmer, 308.
Creutziger, Gaspard, 303.
Crito, revue littéraire. Bodmer y publie trois articles sur Klopstock, 396 n.
Gessner y publie ses premiers vers, 601 n.
Cromwell, 83, 226, 282.
Cromwell, lord, 231.
Crousaz, Jean-Pierre de, 508 (service étranger).
Crüger, 304 n.
Curtat, le doyen, 96.
Cygnes de l'Elbe (Société de langue), 142.

D

Dacier, Mme, citée par Bodmer 159, 181.
— et les Peintres, 134.
Dacier, cité par Bodmer, 181.
Dalembert (d'Alembert), 620. Lettre à Dalembert (voir Rousseau).
Daiser, de Rottenburg, intermédiaire entre Bodmer et Wieland, 403.
Daniel, Arnaut, et Bodmer, 310.
Dante, cité et commenté par Bodmer, 189 et n., 429 et n., 432, 818, 825.
Dapples, Jean-Pierre, éloge de Plantin, 724.
Darin, 6 n.
Daudé, Pierre, 234, 239.
Davray, 246 n.
Defoë, Daniel, 234.
— et les Peintres, 134.
Le *Robinson* et Bodmer, 241.
Delille, 153.
Delisle, *L'Arlequin sauvage* et Gessner, 621.
Delome (v. Lolme, de).
Démosthènes, cité par Bodmer, 180.
Denys d'Halicarnasse, 381. Cité par Bodmer, 181.

Descartes, 145, 146, 505.
— Haller, 540, 544. — Wegelin, 374.
Desfontaines, l'abbé, et Muralt, 513 et n., 516-517 et n.
Destourneaux, l'abbé, auteur du *Spectateur suisse*, 105.
Deshoulières, Mme, et les Peintres, 134, 135.
Diderot, 108, 498, 743.
Contes moraux et Idylles de Gessner, 595 n.
Dierauer, J. (*Histoire de la Confédération suisse*), 334 n., 342 n., 504 n.
Diesbach, famille de, 64, 453 n.
Diogène, 173, 264.

Discours des Peintres (voir Bodmer, Breitinger, Coterie du jeudi, Peintres, Spectateur suisse, Société des Peintres), 107-138 et n., 139, 140, 148, 152, 156, 163, 169, 210, 220, 249, 258-259, 263, 267, 339, 355, 432, 433, 435, 507, 838.

Les Peintres : Altmann, 113, 123, 125. Part prise à l'œuvre, 117. — Bodmer, 103, 107-116 et n. Pseudonymes, 117. Part prise à l'œuvre, 117. Articles historiques, 118-122. Portrait d'Afranius (Altmann, en coll. avec Breitinger), 123-124 et n.; de Voranus (Scheuchzer), 125-126. Scènes de la vie zuricoise, 126-132 et n. Dialogue entre un rossignol et une alouette, 135-137 et n. Imitations de Boileau et d'Horace, 135 n. — Breitinger, part prise à l'œuvre et pseudonymes, 117. Portrait d'Afranius, 123-124 et n.; de Pentabolus (Hagenbuch, Hottinger ou Altmann?), 124-125. Scènes de la vie zuricoise, 126-129 et n. Philosophie, 122 et n. — J.-H. Fuessli, 111 n. — J.-G. Hagenbuch, 107, 108, 125. — J.-J. Lauffer, 109, 113, 119 et n. Part prise à l'œuvre, 117. Pseudonyme, 131-132 n. Sur le mariage, 131-132 et n. — Henri Meister (Le Maître), 107-108, 110, 115, 137. Part prise à l'œuvre, 117. Lettre sur le tabac, 127 et n. — Jean Meister, 108. — D. Rodolphe, 108-109, 110. — J.-J. Schwerzenbach, 109, 115. — J.-J. Wolff, 115. — L. Zellweger, 109 et n., 112-113 et n., 120. Part prise à l'œuvre, 117. Pseudonyme, 129. Scène de politesse, 129-130 et n. — D.-C. Zollikoffer, 109. Part prise à l'œuvre, 117.

Addison (v. *Spectateur* et Steele), 106, 118, 123, 133-134, 135, 240-241, 355 : inspire à Bodmer l'idée des *Discours*, 101, 103, 104, 107 : les Peintres lui écrivent une lettre, 115-116 et n. Altmann, 113 ; ridiculisé sous le nom d'Afranius, 123-124 et peut-être de Pentabolus, 124-125. Aristote, 108. Barcklay, 134 n. Besser 117, 134 et n. Canitz, 115, 117, 134, 137. Cicéron, 126, 134. Defoë, 134. A. Dürer, 115. *Bernisches Freytagsblättlein*, 114 et n. Le bourgmestre Fuessli, 111. Gessner, 135. Gœthe, 122. Gottsched, 114. Grob, 132 et n. Hagenbuch, 125. Haller, 121. G. Heidegger, 132. Hofmannswaldau, 117, 134. Horace, 134, 135. J.-C. Hottinger, 107, 125. Juvénal, 135. La Fontaine, 129-134. Lauffer, 113. Lavater, 663. Locke, 134. Lohenstein, 117, 134. Lucien, 134, 135. Lucrèce, 135. Le *Moniteur*, 382. J. de Muller, 120, 121. Neukirch, 134. Opitz, 117, 134 n. Ovide, 135. Le *Patriote* de Hambourg, 114. Perse, 135 Pétrone, 112. Rebmann, 132. Rousseau, 137, 351. Salluste, 121. Salmasius, 126. Segrais, 134, 135. Sénèque, 135. Scheuchzer, 133 : ridiculisé sous le nom de Voranus, 125-126. Schiller, 122. Société de Berne, Nouvelle, 113-114. Société des femmes peintres, 115. *Spectateur* anglais (voir Addison): les *Discours* lui sont dédiés, 116. *Spectateur* de Leipzig, 114. Steele, 115-116, 134,

240. Strabon, 126. Suida, 126. *Tadlerinnen*, vernunftige, 114. Térence, 135. J.-H. Tschudi, 13, 113, 119-120. Virgile, 135.

Auteurs français : Ablancourt, 134. Boileau, 123, 135 et n. Charron, 134. Corneille, 134. Mme Dacier, 134. Mme Deshoulieres, 134-135. Fenelon, 134-135. Fontenelle, 111, 134, 135. Gaudeville, 134. La Bruyere, 123, 134, 135. La Fontaine, 134. La Rochefoucauld, 134, 135. Molière, 134. Montaigne, 135. Racine, 134. Segrais, 134, 135. Tarteron, 134. Voiture, 134.

Les *Discours* édités par Lindinner, 111. Réédition par Bodmer et Breitinger : *Peintres des Mœurs*, 116 et n., 249-250.

Disteli, 254.

Doddridge, traduit à Zurich, 253.

Donati, L., 429 n.

Dornblüth, le bénédictin, 303.

Drollinger, 173 et n., 237, 239.

— Bodmer, 173. La *Muse de Drollinger*, par B., 169, 172-174 et n., 280, 433, 817. — Breitinger, 173. — Brockes, 173. — Canitz, 173. — Les *Critische Lobgedichte*, 173. — Gœthe, 413, et le père de Gœthe, 413. — Haller, 173, 465, 533, 580, 584. — Lohenstein, 584. — Pope, 251.

Dryden, 105, 241.

— et Bodmer, 242, 249, 250. — et Milton, 249. Jugement sur le *Paradis perdu*, 245-246.

Du Bartas, traduit par A. Stettler, 68.

Dubos, l'abbé, 117, 270, 289, 487, 607, 812. *Réflexions critiques*, 154-160 et n. — Bodmer et Breitinger, 152-160, 175, 178, 180, 181, 182, 207, 305, 824. — Gessner, 157, 627. — Holbein, 117, 156 et n. — Sulzer, 201, 207.

Duchal, traduit à Zurich, 253.

Du Châtelet, Mme, 145.

Dürer, Albert, 237. Anecdote dans les *Discours des peintres*, 115.

Dürer, Albert, pseudonyme de Bodmer et Breitinger dans les *Discours des peintres*.

Dumur, B., 722 n.

Dupont de Nemours et Iselin, 754.

Dyck, van, 155, 156 n.

E

Ebert, Adam (Aulus Apronius), 394 et n.

Eckermann, entretiens avec Gœthe, sur Lavater, 418 et n., sur Tell, 424.

Edda, 297-298.

Edouard Ier, roi d'Angleterre, 225.

Edouard VI, roi d'Angleterre, 229, 232.

Edouard, prince d'Angleterre,

— et Lavater, 688-689.

Effen, van, édition à Lausanne du *Misanthrope*, 106.

Egli, E., 504 n.

Egli, J.-H., met en musique les *Chants suisses* de Lavater, 682 et n., — et les *Chants suisses par différents auteurs*, 683.

Elisabeth, reine d'Angleterre, 229, 231-232.

Ems, Rodolphe d', 320-321 n.

Son *Barlaam et Josaphat* trouvé par Wocher et publié par Bodmer 321 et n.

Encyclopédie, l', 620.

G.-E. de Haller et V.-B. de Tscharner y collaborent, 735 n.

Ennius, 309, 524.

Entraigues, marquis d', ambassadeur de France, et la *Société helvétique*, 501.

Erasme, 41, 60, 224, 228, 230, 753.

— et Bodmer, 171 et n.

Erlach, famille d', 453 n., 456 n.

Erlach, Albert-Frédéric d', avoyer de Berne, 661.

Erlach, d', Jean-Louis, maréchal de France, 21 64.
Erlach, Rodolphe d', chanté par Lavater, 675.
Eschenbach, Wolfram d', 299.
— et Bodmer, 171 et n., 252. Ed. du *Parcival*, par Bodmer, 324 et n., — par Myller, 327.
Eschenburg, traducteur de Shakespeare, 647 n.
Escher, la famille, et Gœthe, 419.
Escher, le bourgmestre, 88.
Escher, Gaspard, 88.
— et Bodmer, 269, 357.
— et Rousseau, 357.
Escher, Henri, trad. de Tillotson, 253, — de Taylor, 253.
Escher, J.-L., et Bodmer, 261.
Eschyle et Bodmer, 362. Les *Perses* imités par Bodmer dans *Charles de Bourgogne*, 285-288.
Esope et Breitinger, 181 et n., 186. Jugé par Sulzer, 203.
Estienne, Robert, 302.
Euripide, 91. Cité par Bodmer, 180, 186. Trad. par J.-J. Steinbrüchel, 598.
Etat extérieur de Berne, 457-458. — et Rousseau, 458 et n. — et F. de Stolberg, 458 et n. — Marc-Michel Bousquet lui dédie son édition des *Considérations* de Montesquieu, 273-274, 458.
Everdingen, influence sur Gessner, 630.

F

Fabri et Barillot, éditeurs de Muralt, 511.
Faesi, Jean-Conrad, *Description de la Suisse*, 740 et n.
Fasi, *Virgile Sacro-Chrétien*, 91.
Fanny, l'amie de Klopstock, 396, 398. Lettre de Bodmer à Fanny, 396-397 et n.
Fellenberg, 654, 832.
— et Rousseau, 390, 823.
Fénelon, 51, 159, 486, 813.
— Bodmer, 172, 486.
— Gessner, 596. — Haller, 486, 536, 537. — Muralt, 515. — Traduit par Neukirch, 172.
Ferdinand, l'empereur, anoblit Conrad Gessner, 90.
Fergusson, trad. par Schreiter, 253.
Fielding et Bodmer, 249.
Finsler, G., 386 n., 388 n., 504 n.
Fischart et Bodmer, 171 et n.
Fleming, Paul, 100, 168, 604.
— et les Suisses, 67.
Florian et Gessner, 595.
Flue, Nicolas de, sujet d'un discours de S. Hirzel, 670 et n. — et La Harpe, 802. — Chanté par Lavater, 661 et n., 670, 672 et n., 673 et n., 674-675, 676 et n — Son rôle dans J. de Müller, 794.
Fontana, héros des Ligues grisonnes, célébré par Salis, 707 et n.
Fontenelle, 159, 604, 606, 611. — Jugé par Muralt, 515. — et les Peintres, 111, 134, 135. — En relation avec Seigneux de Correvon, 308.
Fordyce, trad. par Waser, 254.
Formey, éloge de Sulzer, 196-197 et n.
Fouquet, le troubadour, de Marseille, et Bodmer, 310. — Comparé par Bodmer à R. de Neuchâtel, 310 et n.
Franches nouvelles (Freimüthige Nachrichten), voir Bodmer.
Frédéric Barberousse, 309.
Frédéric II, de Hohenstauffen, 306.
Frédéric VI, l'empereur, 300.
Frédéric de Prusse, 194, 453, 488, 665.
— et Beguelin, 199. — et Haller, 471. — et Lambert, de Mulhouse, 199. — Sulzer, 199 et n. — Wieland, 407 n. — Zimmermann, 199. — Son opinion sur les *Nibelungen*, 327.
Frédéric, comte de Toggenbourg, héros d'un drame de Bodmer, 281 et n.
Freidank, 300. Edité par Myller et Breitinger, 327.
Fréron, éloge du baron d'Alt, 728 et n.

— Haller, 584 n., 585 et n. — Accuse Rousseau d'avoir plagié Turrettini, 506 et n.

Freudenberger (Freudeberg), Siegmund, 634.

Freudenberger, Uriel, traduit en allemand l'*Histoire suisse* de Wattenwyl, 732 n. F. et G.-E. de Haller sur la légende de Tell : *Guillaume Tell*, fable danoise, 740-741 et n. ; cette brochure et J. de Müller, 787 n.

Frey, Adolphe, 7, 19 n., 465 n., 425 n., 551, 582-585 n., 601 n., 608 n., 609 n., 611-619 n., 621-623 n., 625-626 n., 629 n., 631-632 n., 635-640 n., 643-644 n., 647-650 n., 692-693 n., 696-699 n., 701, 703 n., 705, 716 n.

Frikart, Thüring, le « Twingherrenstreit » publié par Bodmer dans la *Bibliothèque helvétique*, 262.

Fries, Jean (Frisius), *Dictionarium latino-germanicum*, 44, 302 et n. (Voir Maler, Josué.)

Friess, Hans, le peintre, 40, 62, 829.

Froissart, 225.

Froschauer, imprimeur, 89. — Edite le *Mithridate* de Conrad Gessner, 302.

Fuchszperger, Ortholph, 303.

Fuessli, famille, 376, 599, 633.

Fuessli, bourgmestre, protecteur des « Peintres », 111, 376 ; — et son petit-fils J.-H. Fuessli, 111, 376.

Fuessli, Hans-Rodolphe, père de J.-Henri, 376.

Fuessli, le peintre Henri, jugement sur les *Nibelungen*, 323-324 et n.

— et J.-H. Fuessli, 376.

— et Gœthe, 420.

Fuessli, le peintre Jean-Gaspard, et Gessner, 602, 629, 631 n.

Fuessli, J. Conrad, édite le *De Helvetiorum Republica* de Simler, 263.

Fuessli, Jean-Henri, 360 n., 376-380, 810. Beccaria, 378. Bodmer, 261, 269 et n., 357, 361, 376-378, 442 et n., 654 ; articles sur B. dans le *Musée suisse*, 379 et n., 442 et n. Breitinger, 376-377. *Discours des peintres*, 111 n. Son aïeul le bourgmestre, 111, 376. Son père Hans-Rodolphe, 376. Le peintre Fuessli « de Londres », 376. Le bailli Grebel, 369. Lavater (voir ci-dessous *Moniteur*), 369, 377-378, 660 et n., 665. Montesquieu, 378. Rousseau, 332, 357, 369, 370, 376-377, 390, 481. Salis-Seewis, 699. Soc. helvétique, 378, 654. L. Usteri, 369, 370. Winckelmann, 378.

Amitié et collaboration avec J. de Müller, 763-764, 766, 795. Fonde et rédige le *Moniteur* avec Lavater, 378, 380-382 et n. Fonde le *Musée suisse* et le *Nouveau Musée suisse*, 111 n., 379 et n., 442 et n. Polémique contre le luxe, 382 et n.

Fuessli, le conseiller Martin, et Bodmer, 261.

Fuessli, W., 376 n.

Fürst, Walter, et La Harpe, 802. Chanté par Lavater, 674. Son rôle dans J. de Müller, 783-790.

G

Gærtner, directeur des *Contributions* de Brême, met Klopstock en relation avec Bodmer, 395.

Gall, saint, 296.

Galland, 486.

Gallars, Nicolas des, envoyé de Calvin en Angleterre, 229, 232.

Galterer, Christophe, maître de J. de Müller à Gœttingue, 761.

Ganz, Paul, 631 n.

Gallaty, famille, 64.

Gassendi, 540.

Gaudeville, ses *Dialogues* cités par les Peintres, 134.

Gautier, le chanoine, 482.

Gebauer, libraire à Halle, offre à J. de Muller d'écrire une Histoire suisse, 762.

Geiler, le sculpteur, 62, 829.

Geiser, 459 et n., 460 et n., 461 et n., 577 n.

Gellert, 382, 413.

Gemmingen, lettre de Haller à Gemmingen (parallèle entre H. et Hagedorn), 546-547 et n., 553 et n., 581, 583-584 n.

Genlis, Mme de, et Haller, 586; — et Gessner, 595-597.

Georges II, roi d'Angleterre, 251.

Gerhardt, Paul, 167-168.

Gervinus, jugement sur Haller, 547 n.

Gessler, le bailli, 674. Son rôle dans le *Guillaume Tell* de Bodmer, 284-285. — et dans J. de Muller, 783-790.

Gessner, famille, 53, 597.

Gessner, Conrad, 42, 60, 87, 89-90, 91, 597, 829-835. Anobli par l'empereur Ferdinand, 90 et n. Le *Mithridate*, 302 n.; édité par Froschauer et commenté par Waser, 302. — et Pline, 89.

Gessner, Georges, gendre et biographe de Lavater, 653 n.

Gessner, Jean, le mathématicien, ami de Haller, 562, 563 n. — et S. Gessner, 597. — et Sulzer, 197. — Vers de Haller à G., 563.

Gessner, imprimerie, 89.

Gessner, le libraire, père de Salomon Gessner, 597.

Gessner, Salomon.

Généralités, 6, 7, 8, 13, 40, 45, 47, 53, 80, 83, 178, 214, 215, 246, 382, 409, 554, 555, 586, 652, 654, 679, 692, 693, 696, 810-811, 815, 816, 818-819, 820, 824, 838.

Auteurs classiques. Homère, 612. Longus, 621, 631. Théocrite, 595, 596, 599, 603, 606-608, 611, 618, 640, 642, 643, 644, 650, 813. Virgile, 595, 600, 603, 606, 611, 642.

Auteurs anglais. Milton, 247, 602. Pope, ses églogues trad. p. G., 602. Shakespeare, 251, 253, 647-648 et n. Thomson, 253, 600, 607, 631.

Auteurs français. *Almanach des Muses*, 596. Bérenger, 596 et n. Berquin, 615 et n. Chênedollé, 595. André Chénier, 595, 642, 643, 816. Delisle, 621. Diderot, ses *Contes moraux* réunis aux *Idylles*, 595. Mme Du Bocage, 595-596 et n. Abbé Dubos, 156, 627. Fénelon, 596. Florian, 595. Mme de Genlis; visite à G., 595-597 et n. M. Huber, traducteur de Gessner (v. aussi Turgot), 340, 366, 595 et n., 618 et n., 644-645 et n. Marivaux, 621. Montesquieu, 595. Turgot, traduit Gessner avec M. Huber, 595, 618 et n., 644 et n. Voltaire, 603.

Auteurs allemands. Brockes, 168, 598, 600, 605 et n., 607, 631. Gleim, 600, 601, 607, 638; lettre de G. à Gleim sur la découverte des *Nibelungen*, 320. Gœthe, jugement sur G., 412 et n., 616; visite à Gessner, 420. Hagedorn, 598, 600. M. Huber (voir ci-dessus). Kleist, 600, 607, 638; le *Printemps*, illustré par G., 628 et n. Klopstock, 602, 628. Ramler, 598, 600. Influence sur Schiller, 426. Schmidt et ses idylles bibliques, 618 et n. Les Stolberg, 411-412. Wieland, 407, 602, 638. Winckelmann, 640-641, 642.

Artistes. Berghem, 630. Everdingen, 630. Graff, 596 et n., 629. Hempel, 598, 628. Claude Lorrain, 630-631, 632, 636. Poussin, 630. S. Rosa, 630, Rubens, 630. Swanenfeld, 630. Watelet, G. lui dédie des paysages, 629, 632 n. Waterloo, 630. Wouwermann, 630.

Suisses. *Almanach helvétique*, 629, 635-636. Bodmer, 122, 320, 393, 440, 598-599,

600, 601 et n., 608, 609, 638, 641. G. illustre la *Noachide*, 628 et n. Lettre de G. à Gleim sur la découverte des *Nibelungen*, 320. *Inkel et Yariko*, 602 n. Breitinger, 600, 608, 627. Bridel, 597 et n., 601 et n. La revue *Crito* : G. y publie le *Chant d'un Suisse*, 601 n. J.-G. Fuessli, 602, 629, 631 n. Conrad Gessner, 597. Famille Gessner, 597. Jean Gessner, 597. Le père de G., 597. Le peintre Graff, 596 et n., 629. Haller, 573, 574, 585, 587, 610, 611-612, 648 ; jugement de H., 538 et n. Le conseiller Heidegger, beau-père de G., 598. Judith Heidegger, femme de G., 596-598. Le médecin Hirzel, 598, 599, 615. J.-J. Hottinger, biographe de G., 597 n., 599, 600 et n., 615 n., 621, 627 n., 628 n. Iselin, 599. Landolt, 599. Lavater, 386, 601 et n., 670, 675, 682. Les Meister, 599. J. de Muller, 790. Les Peintres, 135. Salis, 699, 700, 705, 706, 711, 717. J.-G. Schulthess, 599. Sinner de Ballaigues, 81. Société helvétique, 599, 656. J.-J. Steinbruchel, 598. Sulzer, 598, 608 n. Tobler, 599. L. Usteri, 365-366, 369, 370 (voir Rousseau). Le pasteur Vœgeli, 598. Zimmermann, 596 n., 599.

Rousseau. 13, 340, 362, 365-366, 368, 369, 370, 372, 573, 574, 587, 603, 610, 619, 626, 822. L'*Inégalité* et les *Idylles*, 622-626, 822, Le *Premier discours* et les *Idylles*, 623 et n. R. et la *Mort d'Abel*, 619.

Œuvres, Les *Idylles* en général, 76, 81, 341, 366, 369, 401, 407, 595, 602, 603, 635, 682, 815, 818, 820, 830. Trad. françaises, 595 et n. (v. Berquin, Huber, Turgot). Jugement de Gœthe, 616. Comparées aux *Alpes* de Haller, 648, à l'*Inégalité*, 622-626, 822 ; au *Premier Discours*, 623 et n. L'Antiquité, 641-642.

Daphnis, 372, 596, 601 et n., 603, 615, 625-626, 628, 643-644, 650 et n., 822. Trad. franç., 595 et n. *Mort d'Abel*, 340-341, 366, 369, 602, 603, 609, 618-619. Trad. franç., 595 n. et Milton, 247, et Rousseau, 619. *Premier navigateur*, 251, 315, 602, 603, 617 et n., 633, 647-648 et n., 651. Trad. franç., 595 et n.

Premiers vers, 600-601. *Chant d'un Suisse*, 601 et n., 611, 648 n., 670, pub. dans *Crito*, 601 n. *La nuit*, 601 et n., 603, 615-616, 628, 649.

Au Lecteur, 612 et n. *Amyntas*, 614 et n., 649 et n. *Damon et Daphné*, 613 et n. *Damon et Philis*, 617 et n. *A Daphné*, 650 et n. *Daphnis* (Idylles), 613 et n., 639-640 et n. *Daphnis et Chloé*, 615 et n. 626 et n., 639 n. *Daphnis et Micon*, 636 et n. *Le déluge*, 617 et n. *Eraste*, 602, 603. *Evandre et Alcimna*, 602, 603, 621-622. *Die Gegend im Gras*, 638 et n. *Idas et Mycon*, 623 et n. *Invention de la lyre et du chant*, 616 et n., 618 et n. *La jambe de bois*, 611 et n., 635. *Lykas ou l'invention des jardins*, 616 et n. *Matin d'automne*, 613 et n., 640 et n. *Ménalque et le chasseur Eschine*, 613 et n., 622-23, 649 et n. *Mirtil*, 614 et n. *Mirtil et Daphné*, 614 et n. *Mirtil et Tircis*, 617 et n., 650 et n. *L'œillet*, 650-651 et n. *Palémon*, 608, 650. *Philis et Chloé*, 613 et n. *Le souhait*, 637-638 et n., 651. *La tempête*, 613 et n., 614 et n., 636 et n. *Tityre et Ménalque*, 640 et n.

La cruche cassée, 644-646 et n., 651. *Le Faune*, 644 et n., 646, 651. *Le vœu*, 623 et n., 646-647.

Pièces en vers : *Premiers vers* et *Chant d'un Suisse* (voir ci-dessus). *A l'Amour*, 648 n. *La Cascade*, 639 n., 648 n. *Chant du matin*, 648 n. *La traversée*, 648 n.

Inkel et Yariko (avec Bodmer), 602 et n. *Contes moraux* de Diderot et *Nouvelles Idylles*, 595.

Lettres, 599. *Lettre* à J.-G. Fuessli sur la peinture de paysage, 602, 629-632 et n. *Œuvre gravée*, 629 et n. *Paysage héroïque*, 631 n. *Paysages* dédiés à Watelet, 629, 632 n. *Paysages* romantiques, 629. *Sujets* mythologiques, 629. *Vues suisses* poun l'Almanach helvétique, 629, 635-636. G. illustre la *Vouchide* de Bodmer et le *Printemps* de Kleist, 628 et n. ; le *Printemps* de Thomson, 253 ; la trad. de Shakespeare par Wieland, 253.

Girard, le P., 832.
— et Rousseau, 390, 823.
Glarean, 829.
— et Bodmer, 277. *Panéggyrique* et *Description* de la Suisse pub. p. Bod. et Breitinger dans le *Thesaurus hist. helv.*, 263, 346.
Gleditsch, de Leipzig, édite l'*Art poétique* de Breitinger, 175.
Gleim, 168, 580. — et Bodmer, 194, 314, 320. — et Gessner, 600, 601, 607, 638. Lettre de Gessner à G. sur les *Nibelungen*, 320. — Imité par Lavater dans les *Chants suisses*, 665-666, 667, 677, 684.
Gluck, 205.
Glutz, l'avoyer, membre de la Soc. helvétique, 656, 658.
Glutz-Blotzheim, R., continuateur de Jean de Müller, 802-803 et n., 831. Trad. par Monnard et Vulliemin, 803 et n.
Gmelin, vers de Haller à G., 552 et n.
Godet, Philippe, 24 et n., 25, 53 n., 822.
Gœdecke, 57.
Gœrgen, Hans (voir J.-A. Schlegel), 606 n.
Gœthe, 17, 25, 58, 168, 205, 220, 251, 256, 272, 289, 300, 392, 399, 409, 425, 554, 602, 640, 695, 824, 826, 827.
Les Suisses. Bodmer, 393, 419, 436, 438, 814. Jugement de G. sur B., 413-414 et n., et B. sur G., 416 et n.; visite de G. à B., 414-416 et n. Le docteur Albert fait lire à G. la *Noachide*, 413 et n. Breitinger, 413-414 et n., 416 et n. Drollinger, 413. Famille Escher, 419. Le peintre H. Fuessli, 420. Gessner, jugement de G. sur Gessner, 412 et n., 616. Visite à Gessner, 420. Haller, 413, 568, 569. Famille Hirzel, 419. Lavater, 416-418 et n., 420. G. collabore à la *Physiognomonie*, 418; portrait de L. par G., 418-419 et n. G. à Schœnborn sur L., 417-418 et n. L. ridiculisé dans la *Nuit du Walpurgis*, 418. Le graveur Lips, 420. Le peintre H. Meyer, 421, 424. Famille Orelli, 419. Salis-Seewis, 698-699 et n., 706 et n. Barbara Schulthess : G lui remet la première réd. de *Wilhelm Meister*, 420. Zimmermann, 351.
Gottsched, 413. Les Stolberg, 409-412 412 et n. Wieland, 416.
Le *Guillaume Tell* : le sujet est inspiré par G. à Schiller, 423-425.
Premier voyage en Suisse, 420-421. *Second voyage* avec le duc de Saxe-Weimar, 420-421 et n. *Troisième voyage* avee le peintre Meyer, 421-424.
Annalen, 420-421 et n. *Amyntas*, 422. *Ballades de la meunière*, 423. *Euphroyne*, 423. « Frische Nahrung », 422. *Lied* en dialecte suisse, 423. Idée d'un poème sur Tell, 423-425 et n. *Schweizerbriefe*, 421-425 et n.
Gœthe, le conseiller, père de Gœthe.
Les œuvres de Drollinger et de Haller figurent dans sa bibliothèque, 413.
Gœtz, 168.
Goldast, 303, 313.
G. et Bodmer, 304.
Goltz, de, 506 n.

Gosse, Edmund, 221, 246 et n.
Gottlob de Berg, Ernst, traducteur de Milton.
Cité par Bodmer, 244. Sa trad. lue par Klopstock, 395 et n.
Gotthelf, Jérémias, 44-178, 442.
Gottsched, 146-151, 158, 161, 162, 172, 289, 290, 606, 812, 815.
Bodmer et Breitinger, 7, 52, 146-147, 148, 152, 159-160, 161, 166-167, 175, 184-185, 189, 190, 194-195, 245, 304-305 et n., 310-311, 314, 328, 395, 403, 406, 430, 433, 435, 436, 440. Jugement sur le *Caractère de la poésie allemande*, 170. Haller 533 et n., 535. Les Peintres, 114. Sulzer, 198.
Gœthe, 413. Milton, 157, 187, 244, 395. Pope, 251. Le *Spectateur*, 106.
Art poétique, 150-151 et n., 303. *Contributions critiques*, 148 et n., 170, 303. *Vernünftige Tadlerinnen*, 114. Le moyen âge allemand, 303.
Graevius, 125, 126.
Graff, Urs, 62, 634, 829.
Graf (Graff), le peintre, de Winterthur, 635. — et Bodmer, 196. — Gessner, 596 et n., 629. — Sulzer, 596 n.
Grandson, Othon de, 28 et n., 29. O. de G. et R. de Neuchâtel, 310-311.
Graviseth, Jacob de, 507, 830. L'*Heutélia*, 72-73.
Gray, John, 229.
— Salis, 706, 716.
Grebel, famille de, Wieland, précepteur dans la famille G., 406-407, 408.
Grebel, le bailli. L'affaire Grebel et Bodmer, 369. — J.-H. Fuessli, 369. — Lavater, 360, 369, 372, 377, 383-384 et n., 655, 664. — Rousseau, 369-370, 372. — L. Usteri, 369-370, 372.
Greuze, le peintre, 153.
Greyerz, O. de, 8, 510 n., 512 n., 517 n., 521 n.
Grimm, les frères, 275.
Grimm, Samuel-Jérôme, imitateur de Haller, 587 et n., 588.
Grimm, 108. — Jugement sur Haller, 584 et n., 585.
Grob, Jean, 433, 507, 830. — et l'Angleterre, 236, — et les Peintres, 135 et n. *Epigrammes*, 71-72. Anobli par l'empereur Léopold Ier, 71.
Grob, Jean-Georges, de Zurich, professeur à Oxford, 233.
Grosse, Ernest, 33 n.
Grotefend, 144 n.
Grotius, 743.
Grouner (Gruner), *Delicies Urbis Bernæ*, 461. Mns. sur l'histoire suisse, 741.
Gruyère (Greyerz), Biderbe de, héros bernois, cité par Haller, 526-527.
Grynaeus, Symon, 230.
Gryphius, 100, 168, 604. — et Bodmer, 171 et n.
Günther, Jean-Christian, 168, 579-580. 604. — et Bodmer, 171-172 et n.
Guesslin, imprimerie, 89.
Guillimann, sa chronique publiée par Bodmer et Breitinger (*Thesaurus historiae helv.*), 263. — et Plantin, 723.
Guiot, résident de France dans les Grisons, 702.
Gujer, Jacob (voir Kleinjogg).
Guhrauer, 144 n.
Gustave III, de Suède, 488.
Guttermann, Sophie de (voir Mme de Laroche).
Gwalther, Rodolphe, 91.

H

Haag, le prof., 473 n.
Habsbourg, maison de, 451.
Habsbourg, Rodolphe de, 526 n. Son portrait par Müller, 782.
Hadlaub, de Zurich, 300. — et Bodmer, 304, 307, 312 et n., 313. — et Manesse, 312-314.
Hagenbuch, Jean-Gaspard. L'un des Pein-

tres, 107, 108, 125. — Bodmer, 107, 108. — Breitinger, 125.

Hagedorn, 413, 580, 824. — Bodmer, 173, 174, 314. H. le met en relation avec Klopstock, 395. — Gessner, 598, 600, 617. — Comparé à Haller, 168, 586, dans la lettre de H. à Gemmingen, 546-547, 553 n., 581. — Klopstock mis par H. en relation avec Bodmer, 395.

Hall, l'évêque Joseph, traduit par Jaquemot, 232-233.

Haller, famille, 447-448, 570 n.

Haller, A., 507 n.

Haller, Albert de.

Généralités. 6, 7, 11, 13, 40, 42, 45, 53, 68, 75, 85, 113, 160, 168, 197, 236, 258, 291, 339, 364, 367, 379, 393, 409, 410, 430, 431, 446 et n., 447-448, 449-474, 475-479, 484-496, 498, 508, 530, 531-532, 534-549, 620, 652, 654, 686, 692, 694, 696, 719, 725, 810-811, 812, 813-814, 817, 819-820, 821, 824, 826, 827, 841.

Auteurs classiques. Aristote, 540. Homère, 537. Juvénal, 466. Lucrèce, 537. Sophocle, 537. Théocrite, 538 et n., Virgile, 537, 583.

Auteurs français. Abbé Batteux, 537. Boileau, 537 et n. Bossuet, 537. A. Chénier, 586; Ch. imite H., 411 et n. Descartes, 505, 540, 544. Mme Du Bocage, 586. Fénelon, 486, 536, 537. Fréron, 584 n., 585 et n., Mme de Genlis, 586. Molière, 537. Rabelais, 537. Louis Racine, 536 et n. R. traduit H., 585 et n. Roucher, 586.

Les « Philosophes ». Bayle, 478. Condorcet fait l'éloge de H., 585 et n. Grimm, 584 et n., 585. Lamettrie, 478-479, 532. Montesquieu, 486-489. Voltaire, 475, 479-481, 482.

Auteurs anglais. Bacon, 467, 475, 540. Hobbes, 541. Hume, 485. Littleton, 485. Milton, 537. Newton, 538, 584. Ossian, 537 et n. Pope, 249, 251, 537, 584. Shaftesbury, 478, 541, 584. Shakespeare, 537. Spelmann, 485. Swift, 537. Thomson, 584, 586. (Voir aussi Drollinger et Stähelin.)

Auteurs allemands. Brockes, 580, 581, 582. Canitz, 583-584. Frédéric de Prusse, 470. Gemmingen, lettre de H. à G. (voir Hagedorn). Jugement de Gervinus, 547 n. Vers de H. à Gmelin, 552 et n. Gœthe, 413, 568-569. Le père de Gœthe, 413. Gottsched, 533 et n., 535. Hagedorn comparé à H., 168, 586, dans la lettre de H. à Gemmingen, 546-547, 553 n., 581. Leibnitz, 467, 541, 543-544. Lessing, 576 et n., 577 n., 587. Lohenstein, 581, 582. Klopstock, 537, 538 et n. Jugement de H. sur la *Messiade,* 583. Mendelssohn, 582. Schiller, 425, 583 n. Son admiration pour les *Pensées du matin,* 546. Influence de H. sur le *Guillaume Tell,* 425. Les Stolberg, 411. Le médecin-poète Werlhof, 555; ses œuvres préfacées par H., 535-536 et n. Wieland, 583 n., 586. Wolff, 540-541.

Savants et auteurs divers. Bizarro, 485. Bœrhaave, 467, 539. Casanova, 481 et n. Gassendi, 540. Linné, 538. Monaldini, 485.

Suisses. Amiel, 549. Le banneret Augsburger, 467. A. Baillodz, précepteur de H., 464, 467-468. Balthassar, 491. Jean Ier Bernouilli, 465, 540, 541. Julie de Bondeli, 483 n., 484. Charles Bonnet, 474, 483, 486 n., 492. Bridel, 492, 572. Drollinger, 465, 580, 581. Ode à Drollinger, 533. Jean Gessner, 570. Vers à G., 563 et n. Salomon Gessner, 573, 574, 585, 587, 610, 611-612. Jugement de H. sur G., 538 et n.

S.-J. Grimm, disciple de H., 587-588 et n. Heinzmann, 547 n. J.-L. Kœnig, trad. de *Fabius et Caton*, 485, 492 et n., 493. Lauffer, 409, 468. J. de Muller, influence de H. sur M., 775-776, 777-778, 791, 795. Muralt, 466, 521-523, 525, 530, 537, 570, 572, 720. Pestalozzi, 832 n. J. Planta trad. *Usong* en anglais, 485. Polier de Bottens trad. *Alfred*, 485. Le Dr J.-J. Ritter, 457, 464, 562. Salis, 704, 705, 707, 713, 716, 717. Seigneux de Correvon trad. *Usong*, 485. Société helvétique, 484, 492. Stæhelin, B., 465, 584. L'avoyer Isaac de Steiger, 466-467, 468, 470, 533 et n., Sulzer, 198, 480 n., 537 et n., 587 et n. Sophie Teichmeyer, troisième femme de H., 557 n. V.-B. de Tscharner, 735, 736, trad. les poemes en français, 533 et n., 585 et n., 669. Vinet, 549. Wégelin, 374. Le peintre Wolff, illustrateur des *Alpes*, 589 et n. Le pasteur Wyttenbach, 589 et n.

Bodmer, 122, 171-172 et n., 173-174, 178, 239, 261, 279, 429, 445, 480 n., 491-492, 537, 557-558, 587 et n. Epître de B. à H. sur la mort du fils de B. et sur celle de Marianne, 557 et n. Réponse de H., 533, 557-558 et n.

Breitinger défend H. contre Gottsched, 179 et n., 587 et n.

Lavater, 386, 492, 549, 653-654, 665, 673, 680, 682. Influence de H. sur les *Schweizerlieder*, 663-664.

Zimmermann, 474 et n., 492, 522 n. *Vie de Haller*, 448 et n., 465 n., 469 n., 423-424 et n., 541, 544 et n., 546 et n., 547 et n., 560 n., 561-562 et n., 570 n., 572 n., 581 n.

Famille. — Famille Haller, 447-448, 570 n. Nicolas-Emmanuel, père de H., 448. Jean-Antoine, frère de H., 448. Nicolas-Emmanuel, frère de H. et son éditeur, 448, 467 n., 468 n., 533 n. Gottlieb-Emmanuel fils de H. (voir son article). Charles-Louis, petit-fils de H. (voir son article).

Marianne, née Wyss, première femme de H., 466-467, 469, 532, 547, 554, 558 n. Elégies sur sa mort, 532 et n., 533, 557-558 et n. 810. Elisabeth Bucher, seconde femme de H., 533, 557 n. Sophie Teichmeyer, troisième femme de H., 557 n.

Rousseau, 346, 347, 351, 475, 481-484, 490, 492, 503, 530, 549, 564, 569-570, 572 n., 573, 574, 587, 610, 619, 813, 822-823, 830.

Rousseau sous le nom de Carnéade dans *Fabius et Caton*, 494-496.

Œuvres. Poèmes. *Essai de poésie suisse* en général, 467-468, 533, 538, 555 n., 558, 583, 664. Trad. par Tscharner 533 et n., 585 et n., 669, et par L. Racine, 585 et n.

Les *Alpes*, 13, 59, 399, 532 et n., 562, 569, 570 et n.., 573-580, 582-586, 610-611, 648, 664, 674, 682, 791, 815, 816, 818, 820, 825, 830. Citées par Breitinger, 179 et n. Influence sur J. de Müller, 775-777, sur S.-J. Grimm, 587-588 et n., sur le peintre Wolff, 589.

Les deux satires, 465-466, 498, 530, 674, 816-817, 838 : *La corruption des mœurs*, 523-528, 533 ; *L'homme du siècle*, 528, 533. — *Doris*, 532 et n., 533, 561. *L'honneur*, 533. *Fragment sur l'Eternité*, 533, 546, 550, 551 et n., 564, 582, 583, 816. *Fausseté des vertus humaines*, 532 et n., 533, 538, 542-543, 549, 550 et n., 565. *Nostalgie de la patrie*, 532 et n., 533, 551-552 et n., 713, 816. *Ode* à Drollinger, 533. *Origine du mal*, 533, 538, 550 et n., 816. La « Vue du Gurten », 564-569, son influence dans la description de Berne par J. de Muller, 777-778. *Pensées du matin*, 532 et n., 533, 545-546, 560-561, et Schiller, 546. *Pensées sur la raison*, 532 et n.,

543, 544 et n., 565. *Vers* à J. Gessner, 563 et n., 570, à Gmelin, 552 et n., sur l'ossuaire de Morat, 664 et n., faits dans le Wurtemberg, 572. *Gedanken bei einer Begebenheit*, 468 et n.

Vers français de H., 554-555 et n.

Élégies sur la mort de Marianne, 532 n., 553, 555-558 et n., 810. *Épître* à Bodmer sur la mort de Marianne, 533, 557-558 et n. *Élégie* sur la mort de sa seconde femme, 533, 557 n.

Œuvres en prose. Romans politiques : *Usong*, 6, 484-491 et n., 582, 847. Trad. en français par Seigneux de Correvon et en anglais par J. Planta, 485, *Alfred*, 6, 484-491 et n., trad. p. Polier, 485. *Fabius et Caton*, 6, 484-496, et n. Trad. par J.-L. Kœnig, 485, 492 et n., 493. Rousseau y apparaît sous le nom de Carnéade, et réfutation du *Contrat social*, 494-496.

Tagebuch, 536 n.-538 n., 546 n.-548 n., 553 n., 555, 576 n., 581 et n., 582 n., 583 n., 584 n., 818. Edités par Heinzmann, 547 n. *Fragmente religiöser Empfindungen*, 547-548, 555. *Lettres* sur la révélation, 479 et n., sur les objections à la Révélation, 479 et n.

Discours latin sur les anciens et les modernes, 467 et n. Lettre à Gemmingen (parallèle entre H. et Hagedorn), 546-547, 553 n., 581. Préface des poèmes de Werlhof, 535-536 et n. Préface du recueil alpestre Wolff-Wyttenbach, 589 et n. Préface (en français) de la trad. de ses poèmes par Tscharner, 533 n. Préfaces de l'*Essai de poésie suisse*, 532 et n. *Sammlung Kleiner Schriften*, 535 n., 540 n., 543 n. Articles dans les *Annales* de Gœttingue (voir Tagebuch), 536 n.

Utilité des hypothèses, 540 et n., 543, 582, 818. *Elementa physiologiae*, 539 et n. Travaux sur la flore suisse, 562 et n. « Voyage botanique » de 1728, 570-572. *Histoire* des plantes suisses, 577 et n., 582.

Pensées d'un patriote, 492 et n.

Haller, Charles-Louis, dit le « Restaurateur », fils de G.-E. de H., et petit-fils d'Albert, 740.

— et Iselin, 752.

Haller, Gottlieb-Emmanuel de, fils d'Albert, 426.

Bibliothèque de l'histoire suisse, 741 et n. Collabore à l'Encyclopédie avec V.-B. de Tscharner, 735 n. *Dictionnaire de la Suisse* (en coll. avec Tscharner), 735 n. *Guillaume Tell*, fable danoise (en coll. avec U. Freudenberger), 740-741 et n. Effet de cette brochure sur J. de Müller, 787 n.; H. et J. de Müller, 741, 775.

Haller, Jean, le Vieux, ancêtre d'Albert, 447.

Haller, Jean, le Jeune, ancêtre d'Albert, 447.

Haller, Jean-Antoine, frère d'Albert, 448.

Haller, maison d'édition. J. de Muller lui confie son manuscrit, 767.

Haller, Nicolas-Emmanuel, père d'Albert, 448.

Haller, Nicolas-Emmanuel, frère d'Albert, éditeur, 448, 467 n., 468 n., 533 et n.

Hallwyl, Hans de, 21.

Handfest, la, de Berne, pub. par Bodmer dans la *Bibl. helvét.*, 262.

Hardmeyer, Jean-Melchior, 67.

Harpe, Frédéric-César de la, 39, 804.

L'*Essai sur la Constitution du Pays de Vaud*, 801-802 et n. ; il est dédié à Tell, Walter Fürst, Werner Stauffa-

cher, Arnold de Melchtal, Winkelried et N. de Flue, 802.
— et J. de Muller, 793 n., 801-802 et n.
Harsdörffer, 67, 74, 100, 148, 168. Condamné par G. Heidegger, 74.
Hartley, 742.
Hauser, Henri, de Zurich, 233 et n.
Heermann, 167-168.
Hegner, J.-J., disciple de Lavater et continuateur des *Chants suisses*, 683.
Hegner, Ulric, et Lavater, 661.
Heidegger, le bourgmestre, et Bodmer, 261.
— J. de Muller, 763.
Heidegger, le conseiller, beau-père de Gessner, 598, 630.
Fait faire à Lavater la connaissance de Hérault de Séchelles, 386-387.
Heidegger, Gothard, 97, 433, 507, 830.
Mythoscopia, 74. — et les *Discours des Peintres*, 132. Rééditée par Bodmer, 74. — et le *Spectateur*, 106.
Condamne Harsdœrffer, Homère, La Calprenède, Scudéry, le Tasse, Virgile, 74.
Heidegger, imprimerie, 89, 352.
Edite l'*Orgueil national* de Zimmermann, 352.
Heidegger, Judith, femme de Salomon Gessner, 596, 630.
Heidegger, le Zunftmeister, construit en 1665 la maison de Bodmer, 437.
Heinse, Wilhelm, lettre à Jacoli sur Bodmer, 439 et n.
Heintz, Joseph, le peintre, 835.
Heinzmann, éditeur du *Tagebuch* de Haller, 547 n.
Heliand, le, cité par Gottsched, 303.
Hempel, le peintre, et Gessner, 598, 628.
Henri III, empereur, 317.
Henri IV, empereur, 309, 317.
Henri VI, empereur, 324 n.
Henri l'Oiseleur, 276. [63-64·
Henri IV, roi de France, et les Suisses,
Henri VIII, roi d'Angleterre, 226, 227, 231.
Henzi, 463. — et Bodmer, 530.
Son drame sur Tell lu par Bodmer, 283.
Hérault de Séchelles, présenté à Lavater par le conseiller Heidegger, 386-387.
Lettre de Lavater à H. sur la Révolution, 387-388 et n.
— et la Soc. helvétique, 205.
Herder, 58, 181, 272.
— Jugement sur les études médiévales de Bodmer et Breitinger, 330 et n. Jugé par Bodmer, 416 et n. — et Iselin, 752. — et J. de Müller, 773. — et Salis, 699. — et Zimmermann, 351.
Herford, 229 n.
Hermogène, cité par Bodmer, 181.
Hérodote, 20. — et Bodmer, 258.
Jugé par Müller, 773.
Herrliberger, le graveur, et Zimmermann, 352.
Hervey, auteur des *Tombeaux*, 225.
— Salis, 706.
Hervey, James, traduit à Zurich, 253.
Hésiode, jugé par Sulzer, 203.
Hess, Gaspard. — Bodmer, 269, 357, 368.
— Klopstock, 368, 397 et n. — Rousseau, 357, 369, 370. Visite à R., 368.
— L. Usteri, 369-370. — Wieland, 405.
Hess, Jean-Jacques, trad. de Taylor, 253.
Collabore au *Moniteur*, 380, 381-382 et n.
Hill, John, 742.
Hirzel, la famille, et Gœthe, 419.
Hirzel, le médecin Jean-Gaspard, 610, 822.
Le *Socrate rustique* (voir aussi Kleinjogg), 89, 367, 368. Lettre à Kleist (promenade sur le lac de Zurich), 401 et n. Assiste Bodmer à ses derniers moments, 439. — Gessner, 598, 599, 615. — Klopstock, 400. — Rousseau, 89, 368, 369. — Société helvét, 599, 654, — L. Usteri, 368, 369. — Wieland, 405.

Hirschfeld, gouverneur des princes de Hess, jugement sur Zurich, 80.
Hirzel, Diethelm, et Bodmer, 261.
Hirzel, Ludwig, 8 et n., 416 n.-420 n., 446 et n., 464 n., 466 n., 471 n.-474 n., 473 et n., 479 n., 480 n., 483 n., 521 n.-523 n., 532 n.-533 n., 546 n., 547 n., 550 n.-552 n., 555 n, 558 n., 570 n., 572 n., 581 n., 582 n., 663 n., 664 n.
Hirzel, Salomon. — Bodmer, 361. — Klopstock, 403. — Son discours sur Nicolas de Flue inspire Lavater, 670 et n. — Wieland, 405.
Hobbes, 234. — et Haller, 541.
Hodler, Ferdinand, 51-58.
Hegi, 98.
Hœlty et Salis-Seewis, 700, 705-706, 716.
Hofer, de Mulhouse, membre de la Société helvétique, 655.
Hofmannswaldau, 168. — Bodmer, 169-171 et n. — Les Peintres, 117, 134.
Hohensax, général des Suisses en Italie, 41, 60.
Hohensax, Jean-Philippe, baron de, 313.
Hohenstauffen, maison de, 171, 299, 307 n.
Holbach, 620.
Holbein, Hans, 41, 60, 62, 70, 224 n., 228, 634, 753. — Apprécié par Dubos, 117, 156 et n.
Holbein, pseudonyme de Bodmer et Breitinger dans les *Discours des peintres*.
Holzhalb, continue le dictionnaire de Leu, 740 n.
Holzhalb, Jean-Rodolphe, graveur, 660, 661. Illustrations des *Schweizerlieder*, 668-669.
Homère, 74, 91, 151, 166, 535, 813, 825. — Bodmer, 97, 180, 186, 187, 290, 438, 633, 843. Trad. p. B., 362 et n., 633. — Breitinger, 159-160, 178, 181, 185, 186. — Gessner, 612. — Haller, 537. — G. Heidegger, 74. — Klopstock, [illegible] — Sulzer, 204, 209.
[illegible], 153, 537 n., 546, 579.
— Bodmer, 100, 174, 180. Trad. par B. dans les *Discours des Peintres*, 135 n. — Les Peintres, 134, 135.
Hottinger, Jean-Conrad, *Altes und neues*, 107 et n. — Breitinger, 107, 125.
Hottinger, Jean-Henri, 721-722 et n.
Speculum helveticum, 91.
Methodus legendi historias helvet., 97, 307, 722.
Irenicum helveticum, 722.
Dissertationum..., 722 n.
— et Plantin, 723.
Hottinger, J.-J., Oraison funèbre de Bodmer, 439-440 et n.
Hottinger, J.-J., biographe de Gessner, 597 n., 599, 600 et n., 615 n., 621, 627 n., 628 n.
Hottinger, J.-J., 88 n. Biographe de Calvin, 802 n. Continuateur de J. de Müller, 802-803 et n., 831. Trad. par Monnard et Vulliemin, 803 et n.
Huber, professeur, 24 n.
Huber, Michel, traduit en français Gessner en coll. avec Turgot, 340, 366, 595 et n., 618 et n., 644-645 et n. — Trad. Schmidt, 618 et n. — H. et Rousseau à propos de Gessner, 340, 366, 368, 619.
Huber, le pasteur, de Rafz, 87-88.
Huber, W., disciple de Lavater et continuateur des *Chants suisses*, 683.
Huet, l'évêque, sa *Lettre sur l'origine des romans* (troubadours) et Bodmer, 340.
Hugo, Victor, 208, 646.
Hume, 485, 742. — et J. de Müller, 773.
Hunziker, O., père, 823 n.
Hunziker, Otto, fils, 359 n.
Huonder, comparé à Salis, 713-714 n.
Hurd, Richard, traduit à Zurich, 253.

I

Ickelsamer, d'Augsbourg, 303.
Institut politique de Berne, 463.
Ischer, prof., 474 n., 483 n.

Iselin, Isaac, 53, 272, 610, 674, 739 n., 745, 752-759 et n., 810, 817, 822.

Addison, 754. Bluntschli, J.-G., 752. Bodmer, 261, 754. Condorcet, 754. Dupont de Nemours et les Physiocrates, 754. Gessner, 599. Haller, 492. Ch.-L. de Haller, 752. Herder, 752. De Lolme, 752. Montesquieu, 754. J. de Müller, 759, 763, 795. Pestalozzi, 832 n. Pope, 754. Richardson, 754. Rousseau, 756, 758, 823; réf. de l'*Inégalité,* 756 et n. Sismondi, 752. Soc. helvét., 599, 654. Sterne, 754. Wegelin, 374, 754. Zimmermann, 754.

Essais en vers, 754-755 et n. *Songes philosophiques et patriotiques*, 755 et n., 757-750 et n. *Songes d'un ami des hommes*, 755 et n. *Histoire de l'humanité*, 755-757 et n.; elle est dédiée à la Soc. philanthropique suisse.

Iselin, Jean-Rodolphe, publie le *Chronicon* de Tschudi, 263, 793 et n.

Isis, revue littéraire, publication des lettres de Klopstock à Bodmer, 396 n.

Ith, le professeur, 463.

J

Jacobi : W. Heinse lui fait le portrait de Bodmer, 439.

Jacobi, J.-G., 168.

Jaquemot, Th., de Genève, traducteur de Joseph Hall, 232-233, 239.

Jacques Ier, roi d'Angleterre, 226.

Jenny, H.-E., 478 n., 489 et n.,, 539 et n., 549 n.

Jonson, Ben,, 256. — et Bodmer, 249.

Joseph II, l'empereur, 488. Menace la Suisse, 771.

Jouffroy, Th., 548, 825.

Journal helvétique (Mercure suisse), 65, 261.

Rend compte des *Chants suisses* de Lavater, 683 et n.

— et Bodmer, 438.

Journal littéraire de La Haye, 508 et n. (service étranger), 515 (Muralt).

Journal suisse (Schweizer Journal). Bodmer y publie son *Charles de Bourgogne*, 285 et n.

Juda, Léon de, 91.

Jusserand, 221, 224 n., 235 et n., 226 n., 231 n.

Justinger, extraits de sa chronique pub. par Bodmer dans la Bibl. helvét.. 262.

Juvénal, 164, 625 et n. — et Haller 466. — et les Peintres, 135.

K

Kant, 58, 234.

Keller, Gottfried, 30 et n., 261, 828, 832, 837.

— et Bodmer, 257 et n., 442.

Keller, ami de Klopstock à Zurich, 400.

Keller von Maur, Henri, et Bodmer, 98.; révèle Opitz à B., 100.

Kinloch, Francis, ami de J. de Müller à Genève, 765, 773.

Kirchberger, Nicolas-Antoine, membre de la Société helvétique, 654.

Kiot le Provençal, et Bodmer, 309.

Kirkpatrik, son jugement sur Milton est traduit par Bodmer, 244.

Kleinjogg (Jacob Gujer), 610, 679. — et le médecin Hirzel *(Socrate rustique)*, 89, 367, 368. — et Rousseau, 89, 367-368. — et L. Usteri, 367-368.

Kleist, 665. — et Bodmer, 168, 194. — et Gessner, 600, 607, 638. Le *Printemps*, illustré par Gessner, 628 et n. — Le Dr Hirzel lui décrit « la promenade sur le lac de Zurich » avec Klopstock, 401 et n.

Klinger, l'antistès, 87, 88.

Klingsor, pseudonyme de Bodmer, 315.

Klopstock, 220, 246, 340, 367, 382, 393, 422, 546, 665, 708, 814, 815, 824.

Publie les premiers chants de la Messiade dans les *Contributions* de

Brême, 395. Ode au lac de Zurich, 398 et n., 401.
— Bodmer, 194, 199, 280, 393, 394-403 et n., 404, 405, 408, 409, 435-436, 440, 599. Articles de B. sur la Messiade, 396 n. Ode de B. à K., 315, 397-398 et n., 433. Lettres de K. à B. dans *Isis*, 396 et n., B. à Fanny, l'amie de K., 396-397 et n. B. fait traduire en français la Messiade par Tscharner, 396 n. Mis en relation avec B. par Gaertner et Hagedorn, 395.
Breitinger, 402. Fanny, 396-397 et n., 398. H. Fuessli compare la Messiade aux Nibelungen, 323-324 et n. Gottlob de Berg, 395. Gessner, 602, 638. Jugé par Haller 537, 538 et n., 583. Gaspard Hess, 638. J.-G. Hess, 397 et n. J.-G. Hirzel, 400. S. Hirzel, 400; la « promenade sur le lac de Zurich », 400-401. Homère, 395, Keller, 400. Lavater, 654, 687, 705. Milton, 247, 395, 396, 402. Son beau-frère H. Rahn, 402. Rousseau, 401. Salis, 698, 699, 700, 705, 706, 716. Schinz, 400. J.-G. Schulthess, 199, 398, 425. Les Stolberg, 410, 412. Sulzer, 198-199, 398. Trad. par Tscharner, 396 n., 669, 735. Parodié par Waser, 254, 397 n. Werdmüller, 400.
Klotz, critique de Lavater, 667-668 et n.
Kneller, pseudoyme de Lauffer dans les *Discours des peintres*.
Knox, John, 228. — et Calvin, 229, 230.
Kœnig, F.-L., trad. de Haller (*Fabius et Caton*), 485, 489 n., 490 n., 492 et n.-493.
Kœnig, le peintre, 11, 635.
Kœnig, Jean-Ulrich, et Bodmer, 172 et n., 174.
Kœnig, Samuel, 145.
Körte, *Briefe der Schweizer*, 480 n., 607 n.
Kolin, Pierre (dit Cholinus), 91.
Kraft, comte de Toggenbourg, 300
Kreutz, 413.
Kuchimeister, Christian, « Gesta abbatum Sancti Galli », pub. par Bodmer (Bibl. helv.) 262.
Kurschner, 551 n., 601 n., 693 n., 698-699 n., 703 n., 705 n., 706 n.
Kypseler de Munster : voir Abraham Ruchat.

L

Laborde, de, collaborateur de Zurlauben (*Tableaux de la Suisse*), 588.
La Bruyère, 51, 104, 105, 153, 813.
— Bodmer et Breitinger, 154, 161, 174, 182, 258. — Les Peintres, 134, 135. — Shaftesbury, 249.
La Calprenède, condamné par G. Heidegger, 74. Lu par le jeune Bodmer, 97.
Lacurne (voir Sainte-Palaye).
Lafayette, le général, et Salis-Seewis, 701.
Lafayette, Mme de, 310.
La Fontaine, 58, 120, 843.
— Bodmer et Breitinger, 180 et n. — Muralt, 515. — Les Peintres, 129, 134. — Wieland, 404.
Lamartine, 392. Lavater lui est comparé, 685.
Lambert, le philosophe et géomètre, de Mulhouse, précepteur du père de Salis-Seewis, 199, 696. — et Frédéric de Prusse, 199.
Lamettrie et Haller, 478-479, 532, 620.
Lamprecht, le curé, 299.
Lancelot, et Bodmer, 310.
Landolt, J.-Gaspard, et Bodmer, 261.
Landolt, Salomon, et Gessner, 599.
Lang, met en musique le *Chant d'un exilé* de Salis, 712 n.
Lange, Mme, admirée par Bodmer et parodiée par Waser, 254.
Lanson, Gustave, 335 et n., 337 et n.
Laroche, Mme de (Sophie de Guttermann)

— et Matthisson, 404-405.
— et J. de Muller, 406.
— et Salis-Seewis, 406.
— et Wieland, 404-406.
Laroche, de, époux de Sophie de Guttemann, 406.
La Rochefoucauld, 104, 813. — Muralt, 515. — Les Peintres 134, 135.
Lauffer, 727, 732, 741, 817.
Bodmer, 261, 272, 301. B. publie son *Histoire suisse*, 264-265, 725 et n. ; il la fait trad. en français par Loys de Bochat, 265 ; insère un fragment dans la *Bibliothèque helvet.*, 265. — *Discours des peintres*, 109, 113, 119 et n.; part prise à l'œuvre, 117, 131-132 et n. ; pseudonyme 131-132 n. — Haller, 109, 468. — J. de Muller, 759, 770. — Nouvelle Société de Berne, 113. — A.-L. de Wattenwyl, 731.
Histoire suisse, 726-728 et n. Jugement sur le patriciat de Berne, 460 et n. — Sur le mariage, dans les *Discours des Peintres*, 131-132 et n.

Lavater, Jean-Gaspard.

Généralités. 6, 14, 45, 47, 53, 76, 83, 160, 178, 224, 246, 271, 422, 554, 692, 810-811, 812, 816, 820, 841.

Suisses. Amiel, 653. Balthassar, 663, 680. Bodmer, 269, 335, 357, 360, 393, 419, 654, 662, 665, 670. Ch. Bonnet, 386. Breitinger, 663. Bridel, 670, 683 et n. D. Bürckli, 661. *Discours des peintres*, 663. Le musicien Egli, 682 et n. L'avoyer d'Erlach, 661. J.-H. Fuessli, 369, 377-378, 660 et n., 665. Georges Gessner, gendre et biographe de L., 652-653 et n. Gessner, 386, 601 et n., 670, 675, 682, 695. Le bailli Grebel, 360, 369, 372, 377, 383-384 et n., 655, 664. Haller, 386, 492, 653, 663-664, 665, 673, 680, 682. U. Hegner, 661 et n. Le conseiller Heidegger, 386-387. S. Hirzel, 670 et n. Le graveur Holzhalb, 660, 668-669. *Journal helvétique*, 683 et n. J. de Müller, 795. Muralt, 663, 665, 680. Pestalozzi, 832 n. Martin Planta, 658-660, 666. Salis, 683, 705, 707. Saussure, 386. Le musicien Schmidlin, 682 et n. Société helvétique, 205, 654-660 et n. Sulzer, 207, 682 et n. V.-B. de Tscharner, 669-670, 738. L. Usteri, 369, 372. L'éditeur Walthard, 660, 661, 666, 668. Zimmermann, 660, 661, 682 et n.

Etrangers. La reine Charlotte d'Angleterre, 689. Le prince Edouard d'Angleterre, 688-689. Cagliostro, 385. Gleim, influence sur L., 665-666, 667, 677, 684. Hérault de Séchelles, 386-388 et n. Klopstock, 654, 687, 705, Klotz, 667-668 et n. Lamartine, 685. Milton, 247. Mme Roland, 386-387 et n. Schiller, 426. Les Stolberg, 410-411 et n., 417. Fréd. de Stolberg, 662.

Gœthe, 416-418, 420. Collabore à la *Physiognomonie*, 418. Portrait de L., 418-419 et n. G. à Schœnborn sur L., 417-418 et n. L. ridiculisé dans la *Nuit du Walpurgis*, 418.

Rousseau, 332, 335, 357, 369, 383-389, 653, 664-665, 675, 688, 690-691. Visite de L. à R., 372.

Œuvres en vers. *Chants suisses*, 205, 215, 601 et n., 660-662, 684, 688, 690, 815, 818, 830. Edités par Walthard, 660, 661, 666, 668 ; puis par D. Burckli, 661. Illustrés par Holzhalb, 660, 668, 669. Mis en musique par Egli et Schmidlin, 682 et n. Martin Planta et le plan des *Chants suisses*, 658-660, 666. Les Ch. s. et la Société

helvétique, 655-660 et n. L. expose son plan dans le *Moniteur*, 666 et n., L. à Hegner sur leur composition, 661. Influence de Bodmer, 662, de Breitinger, 663, de Balthassar, 663, des *Discours des peintres*, 663, de Muralt, 663, de Haller, 663-664 et n., de Rousseau, 664-665, de Gleim, 665-666 et n., de l'Histoire suisse de Tscharner, 669-670 et n. Critiqués par Klotz, 667 et n., et réponse de L., 667-668 et n. Loués par le *Journal helvétique*, 683 et n., Sulzer, 682 et n., et Zimmermann, 682 et n. Collaboration de F. de Stolberg, 662 et n. Leur suite : les *Chants suisses* par différents auteurs, 682-683 et n. (voir ce nom). Influence sur Bridel, 683 et n. Salis, 683, 707 et n., les *Roses des Alpes*, 683 et n., le *Guillaume Tell* de Schiller, 426.

L[illegible] et dédicace à la Soc. helvét., 660 n. *Der Schweizer*, 655 et n., 657-658, 664 et n. 677. *A ma patrie*, 661 et n. *Appel* aux poètes suisses, 661. *Au Lecteur*, 666. Chants historiques : *Schweizerbund*, 666 et n., 670, 671-672 et n., 673 et n. *Tell*, 664 et n., 670, 674 et n., 675. *Défense de Zurich*, 670, 675 et n. *Morgarten*, 670, 673 et n. *Sempach*, 670-671 et n., 673 et n., 676. *Laupen*, 670, 675 et n. *Naefels*, 670. *Siège de Soleure*, 670, 675 et n. *Saint-Jacques*, 670, 673 et n. *Grandson*, 670, 673 et n. *Morat*, 664 et n., 670, 673 et n., 676. *Nancy*, 644 et n., 670-671 et n. *Guerre de Souabe*, 661 et n., 670, 673 et n., 676 et n. *Nicolas de Flue*, 661 et n., 672 et n., 673 et n., 674, 675, 676 et n. ; inspiré d'un discours de S. Hirzel, 670 et n. — Chants patriotiques : *Gemeineidsgenössisches L.*, 677-678 et n. *Louange de l'union*, 678 et n. *Chant d'un magistrat*, 678 et n., d'une *heureuse république*, 678 et n. Pour les *paysans*, 679 et n. Pour les *Suisses en armes*, 679 et n. Pour les *enfants suisses*, 679 n. Pour le *Meistertag*, 679 et n. Pour la *Landsgemeinde*, 679 et n. Pour les *jeunes filles suisses*, 680 et n. Pour le *départ d'un jeune Suisse*, 680-681 et n. *Chant à boire républicain*, 661 et n., 679-680 et n. *Chant du poète*, 662, 663 et n. *Prière d'un Suisse*, 681 et n., 688-691 et n. ; *d'un ecclésiastique suisse*, 681 n. *La nature suisse*, 662 et n., 686 et n. *Appel à la patrie*, 662 et n.

Psaumes choisis, 665 et n., 684 et n. *Deux cents lieds chrétiens*, 684 et n. : Soleil levant. Soleil couchant. Chant d'été, 686 et n. *Nouveau recueil de ch. chrétiens*, 684 n. *Poésies rimées*, 684 et n. *Poésies mêlées*, 684 n. *Poésies*, 685 n. : Présence de Dieu. Maria Einsideln, Prières à l'Infini. Litanies, 685 n. La chute du Rhin, 686-687 et n. Matin d'automne, 687 et n. L'Orage, 688 et n.

Le [illegible] humain, 684 et n., 688-691 et n., 816. Composé à la demande du prince Edouard d'Angleterre pour la reine Charlotte, 688-689. Edité par Orell-Fuessli, 689.

Jésus Messie, 247, 652, 654 et n., 817. Illustré par Schellenberg, 654.

Œuvres en prose. Fragments physiognomoniques (Physiognomonie), 386 et n., 652, 653 et n. Portrait des Stolberg, 410 et n., 417. Collaboration de Gœthe, 418. Trad. française, 386 et n. *Perspectives dans l'éternité*, 417. *Journal d'un observateur de soi-même*, 653 et n. Trad. franç. 653 n. *Ponce Pilate*, 417, 653-654 et n. *Le bailli injuste* (voir Grebel), 383 et n. *Lettre* à Hérault de Sechelles sur la Révolution, 386-388 et n. *Lettre* à Mme Roland, même sujet, 387 n.

L[illegible] le *Moniteur* avec J.-H. Fuessli, 378, 380-382 et n., 383, 655, 665, 666 et n.

Lavater, l'antistes Louis, 91.
Lavisse, 32 n.
Le Blanc, l'abbé, et Muralt, 517 et n.
Lebrun, le peintre, 153, 155.
Lebrun, pseudonyme de Zellweger et Zollikofer dans les *Discours des peintres*.
Lebrun-Pindare, 708.
Le Cat, 182.
Le Clerc, 239.
Lee et Bodmer, 174, 249.
Leibnitz, 143-145 et n., 147, 149, 151, 161, 181, 303, 534. — Bodmer, 335. — Breitinger, 183. — Haller, 467, 541, 543-544.
Leland, 230 et n.
Lemierre, 153.
Léopold Ier, empereur, anoblit Grob, 71.
Lerber, 68.
Lesage de la Colombière et l'Angleterre, 46, 236, 239.
Lescure, 596 n.
Lessing, 151 et n., 181, 220, 256, 289, 319 n., 414, 640, 665, 761 et n.
Bodmer, 194-195, 280, 436, 814. — Haller, 576 et n., 577 n., 587. — Sulzer, 199-200, 202, 814. — V.-B. de Tscharner, 735. — Jugement sur Wieland, 408 et n.
Lesueur, le peintre, 155.
Leu, le bourgmestre, *Dictionnaire historique* de la Suisse, 740 et n. Continué par Holzhalb, 740 n. Ouvrage sur le droit des Confédérés, 92.
Leu, le peintre, 62.
Levasseur, Thérèse, et Rousseau, 369. — et L. Usteri, 369.
Lichtenberger. H., 303 n.
Lichtenstein, Ulrich de, 300, 312.
Linck, 635.
Lindinner, éditeur des *Discours des Peintres*, 111.
Linné et Haller, 538,
Liotard, 634.
Lips, le graveur, et Gœthe, 420.
Littleton et Haller, 485.
Lochmann, le bailli, ami de la famille Bodmer, 96.
Locke, 104, 234, 235, 236. — Bodmer, 134, 241.
Logau, 67, 168.
Lohenstein, 74, 148, 168, 556, 604.
— Bodmer, 169, 171 et n., 174. — Breitinger, 185. — Drollinger, 584. Haller, 581, 582. — Les Peintres, 117, 134.
Lolme, de, et Iselin. 752.
Longin, 153. Cité par Bodmer, 181.
Longus et Gessner, 621, 631.
Lorrain, Claude, et Gessner, 630-631, 632, 636.
Lory, 11.
Louis le Germanique, 276.
Louis XIV, 86, 277, 348, 486, 499, 517. 642.
Louis XV, 499, 642, 694.
Loys de Bochat, *Ouvrages* pour et contre le service étranger, 508 et n. *Mémoires critiques* sur l'hist. suisse, 740 et n. — Ebauche en français une trad. de Lauffer, 265. — et Bodmer, 261, 265.
Lucien et les Peintres, 134, 135.
Lucrèce. — Bodmer, 174. — Haller, 537. Les Peintres, 135. — Sulzer, 204.
Ludewig, sa grammaire anglaise étudiée par Bodmer, 241.
Lüthi, J,. disciple de Lavater et continuateur des *Chants suisses*, 683.
Lupichius, le pasteur Samuel, 507 et n.
Luternau, famille de, 453 n.
Luther, 145, 167, 302, 303, 447. Etude de Bodmer sur la langue de L., 359.
Luxembourg, maréchal de, lettre de Rousseau au maréchal de L. sur la Suisse, 343 et n, 350 n., 502-503, 530, 719.
Lycurgue, sa législation étudiée par Wégelin, 375 et n.

M

Mably, l'abbé. Jugement sur Zurich, 81-82 et n.

Maffei et Seigneux de Correvon, 308.

Magny (Magnin), C.-F. de, refuté par Bodmer à propos de Milton, 187-189, 242, 433.

Mahler, pseudonyme de Bodmer dans les *Discours des Peintres*.

Maître à l'Œillet (Heinrich Bichler), 40, 62.

Maler, Josué (Pictorius), *Dictionarium latino-germanicum*, 44, 302 et n. (voir aussi Fries, Jean).

Malherbe, 68, 100, 168. Cité par Bodmer, 180.

Mallet, Paul-Henri, traducteur de J. de Muller, 802-803 et n., 831.

Manesse, Rüdeger, et Bodmer, 171 et n. Codex de Paris (Collection Manesse) et B., 311-315 et n. ; son histoire, 313-314 et n. Biographie de Manesse par B. (Klingsor), 315. M. et Hadlaub (cité par Bodmer), 312 et n., 314.

Mangenot, l'abbé, 606.

Manuel Deutsch, Nicolas, 40, 60, 62, 229, 634, 829.

Marianne, née Wyss, première femme de Haller, 466-467, 469, 532, 547, 554-558 et n. Elégies de H. sur sa mort, 532 n., 553, 555-558 et n., 810.

Marie, princesse de Bourgogne, son rôle dans le *Charles de Bourgogne* de Bodmer, 286.

Marie-Antoinette, reine de France ; Salis-Seewis de service auprès d'elle, 698.

Marie Tudor, 229-231.

Marin, le cavalier, et Bodmer, 171, 174. — Breitinger, 174.

Marius, évêque de Lausanne (saint Maire), 29.

Marivaux, 105. *Spectateur français*, 106. — Bodmer, 180. — Gessner, 621. — Sulzer, 216.

Marmontel, 486.

Marot, Clément, 143.

Martial, 164.

Masséna ; Salis-Seewis sert sous ses ordres, 702.

Matthisson, F. de. — Ch. Bonnet, 200 et n. — Bonstetten, 699, 700. — Bridel, 700 et n. — Sophie de Laroche, 404, 405. — J. de Muller, 700. — Salis, 702, 703, 704, 705, 706 n. Ecrit la préface des poésies de S., 704 et n. Parallèle entre M. et S., 699-700 et n. — Sulzer, 200 et n.

Publie son *Lac Leman* dans le *Musée suisse*, 700 et n.

Maurras, Charles, 477, 490.

May, famille de, 456 n.

May, de Romainmôtier, *Histoire militaire*, 740 et n.

Meiner, l'oculiste, parodié par Waser, 254.

Meiners, de Gœttingue, *Lettres sur la Suisse* jugées à Berne, 461.

Meissel, Conrad, 141.

Meister, famille, et Gessner, 599.

Meister, Henri (Le Maître). — Bodmer, 98, 107, 108, 115, 133, 137-138, 337-338 et n. — *Discours des Peintres*, 107-108, 110, 115, 137. Part prise à l'œuvre, 117. Lettre sur le tabac, 127 et n.

Meister, Jean. — Bodmer, 108, 110. — *Discours des Peintres*, 108.

Meister, Léonard, et Muller (Myller), 326. — Son panégyrique de Bodmer, 441-442 et n.

Melchtal, Arnold de, — et La Harpe, 802. — Chanté par Lavater, 674. — Son rôle dans Jean de Müller, 783-790.

Melville, A., réfugié anglais à Genève, 232.

Mémoires de Trévoux, 105.

Mendelssohn et Haller, 582.

Mengs, Raphaël, 315, 640.

Menzingen, Père Maurice de ; le *Rossignol de la Vierge Marie*, 67.

Mercure suisse (voir Journal helvétique).
Mérian, famille, 53.
Meyer, Conrad-Ferdinand, 695, 832, 837.
Meyer, Henri, le peintre, compagnon de Gœthe en Suisse, 421, 424.
Meyer de Knonau, et Bodmer, à propos des *Fables*, 186 et n.
— et Wieland, 407.
Miaskowski, 752 n., 754 n., 759 n.
Michel-Ange, 155.
Michelet, 804.
Miller, Jean-Pierre, professeur à Gœttingue, suggère à J. de Müller l'idée d'une histoire suisse, 760.
Millot, l'abbé, 825.
Milton, 47, 234, 241, 255, 280, 382, 395, 814, 820.
Addison, 105, 240, 244. Bentley : son jugement sur M. traduit par Bodmer, 244. Breitinger, 192. Dryden, 245-246, 249. Gessner, 247, 602. Traduit par Gottlob de Berg, 244, 395. Condamné par Gottsched, 151, 187, 244. Jugé par Haller, 537. Kirkpatrik : son jugement sur M. traduit p. Bodmer, 244. Klopstock, 247, 395, 396, 402. Lavater, 247. Attaqué par Magny, 187-189, 242, 433. Rousseau, 247-248. Sulzer, 204. Upton : son jugement sur M. traduit par Bodmer, 244. Attaqué par Voltaire, 187-189, 242, 433. Zellweger, 109 n., 241-242, 244-245 et n., 247 n.
Bodmer, 47, 180-181, 187-189, 280, 355, 395, 396, 429, 438, 835. Traduction du *Paradis perdu*, 187, 220, 238, 239, 243-244 et n., 249, 250, 251, 252, 320, 340, 395, 402, 433, 435. Trad. des jugements de Bentley, Kirkpatrik et Upton, 244. Défense de M. contre Magny et Voltaire, 187-189, 433 (voir Bodmer : *Traité du Merveilleux*). Révélé à B. par Zellweger (voir ci-dessus).
Mirabeau, marquis de, l'« Ami des hommes », 491, 674.
Mörikofer, J.-C. (*Geschichte der schweiz. Litteratur im. 18 J.*), 7, 8 n., 24, 114 n., 139, 248 n., 279 n., 323 n., 336 n., 339 n., 358 n., 359 n., 360 n., 361 n., 396 n., 401 n., 439 n., 752 n.
Molière, 51, 58, 813.
Bodmer, 180. — Haller, 537. — Les Peintres, 134. — Sulzer, 216.
Moniteur, le (Erinnerer), 332 et n.
Fondé et dirigé par J.-H. Fuessli et Lavater, 380-382 et n., 655, 665. J.-J. Hess y collabore, 380, 381-382 et n., ainsi que J. Tobler, 380, 381 et n. Edité par D. Bürckli, 381 et n.
— Bodmer, 382. — *Chants suisses*, 666 et n. — *Discours des Peintres*, 382. — *Peintres des mœurs*, 382. — Rousseau, 382.
La « Bibliothèque des dames », 382.
Monnard, Charles, traduit et continue avec Louis Vulliemin, l'Histoire suisse de Jean de Müller, Gloutz-Blotzheim et Hottinger, 793 n., 803 et n., 831. — Traduit Zschokke, 802 n.
Monnier, Marc, 26.
Monnier, Philippe, 26.
Montaigne, 51, 813. — et les Peintres, 135.
Montesquieu, 207, 270, 272. — Bodmer, 154, 182, 260-261, 273-274, 357, 813. — J.-H. Fuessli, 378. — Gessner, 595. — Haller, 486-489. — Iselin, 754. — J. de Müller, 765, 772, 773-774, 795. — Wégelin, 374, 746. — Zimmermann, 353 n., 354.
Considérations, 182, 773, 774. Sur Berne, 273-274 et n. Editées par Marc-Michel Bousquet et dédiées à l'Etat extérieur de Berne, 273, 274, 458. *Essai* sur les causes qui peuvent affecter les esprits, 159, 260-261. *Esprit des lois*, 773. *Lettres persanes*, 182.
Montesquiou, le général, et Salis-Seewis, 701.

Moreux, René, 19.

More (Morus), le chancelier, 223-224 et n., 228, 486. L'*Utopie* sur la Suisse, 223-224 et n. — et Zurlauben, 224.

Morell, Ch., 655 n., 659 n.

Mornet, Daniel, 393 et n., 585 n., 602 n., [606 n.

Mortier, David. Edite la traduction française du *Spectateur* que Bodmer achete et lit à Geneve, 104.

Morungen, Henri de, 300.

Moultou, Pierre, ami de Rousseau, et Léonard Usteri, 364, 366-367 et n., 370.

Muhleren, héros bernois, cité par Haller, 526.

Muller (Myller), Christophe-Henri, 326. — et Bodmer, 326-327. — et Breitinger, 327. — et L. Meister, 326. — et le *Musee allemand*, 327. — et Rousseau, 326. — et Sulzer, 326. — *Dialogue des paysans*, 326. Ed. définitive des Nibelungen et des poèmes allemands du moyen âge, 327 et n. (Parcival, Freidank, Codex d'Iena, Veldeke, Gottfrit de Strasbourg).

Muller, Georges, le doyen, 68.

Muller, Georges, frere de J. de Muller, 798 n.

Müller, Jean de.

Généralités. 6, 53, 59, 120, 261, 272, 319, 374, 664, 721, 726, 727, 735-736, 741, 742, 743, 745, 810, 817, 818, 825, 831, 832 n.

Anciens. César, 772. Hérodote, 773. Plutarque, 772. Salluste, 772. Tacite, 772. Tite-Live, 772. Thucydide, 773. Xénophon, 773.

Anglais. Addison, 773. Bacon, 773. Bolingbrocke, 773. Le gouverneur Th. Boone, 773. F. Kinloch, 765, 773. Pope, 773. Shaftesbury, 773.

Allemands. Bruckner fait le portrait de Müller, 768. Ch. Galterer, 761. Le libraire Gebauer lui propose d'écrire une Histoire suisse, 762. Herder, 773. Mme de Laroche, 405. Matthisson, 700. J.-P. Miller lui suggere l'idée d'une Histoire suisse, 760. Jugement sur les *Nibelungen*, 775 et n. Influence sur le *Guillaume Tell* de Schiller, 426, 783 n. L.-A. Schlœzer, son maître à Gœttingue, 761-762 et n., 773. Weidmann, éditeur de l'Histoire suisse, 768.

Italiens et Français. — Corneille : un de ses vers devise de M., 774. Montesquieu, 765, 772, 773-774, 795. Le Tasse, 776. Voltaire, 774, 799-800 ; visite à V., 774 n.

Suisses. Baron d'Alt, 759, 770. Balthassar, 800. Bodmer, 720, 763, 775 et n., 795 : fait l'éloge de M., 279 et n. ; son *Histoire de la ville de Zurich* et l'Histoire de M., 775 et n. Ch. Bonnet, 765-766, 774, 775. Ch.-V. de Bonstetten, 764, 765-766, 773, 795-796. Breitinger, 779. U. Freudenberger et sa brochure sur Tell, 787 n. J.-H. Fuessli, amitié et collaboration, 763-764, 766, 772 et n., 795. Gessner, 790. Haller, influence sur M., 775-776, 791, 795 ; influence des *Alpes*, 775-777 et n. ; la « Vue du Gurten » et la description de Berne, 777-778. G.-E. de Haller, 741, 763, 773 ; sa brochure sur Tell, 787 n. La maison d'édition Haller, 767. Iselin 759, 763, 795. Le bourgmestre Heidegger, 763. Lauffer, 759, 770. Lavater, 795. Plantin, 770. L'historien J.Schroop, aïeul de M., son influence, 760-761. Société helvétique, 764, 800. Le procureur-général Tronchin, 765-766, 774, 795 et n. M. precepteur chez Robert Tronchin, 765-766, 774. V.-B. de Tscharner, 739, 759, 770-771. Fr. Tschudi, 739, 783. A.-L. de Wattenwyl, 759, 767, 770. Wégelin, 759, 764.

Successeurs et continuateurs. Bridel, 802. Gloutz-Blotzheim, 802-803 et n. F.-C. de la Harpe, 793 n., 801-802 et n. J.-J. Hottinger, 802-803 et n. Mallet, 802-803 et n. Ch. Monnard, 793 n., 803 et n., 804 n. Son frère G. Muller, 798 n. Juste Olivier 804-805 et n. Vulliemin, 803 et n., 804 n. Zschokke, 802.

Rousseau, 759, 765, 774, 800, 823.

Œuvres. Histoire de la Confédération suisse, 720, 765-766 et n., 830. *Histoire des Suisses* (1er vol. de la précédente), confiée à la maison Haller, 767 ; éditée par la Société typographique de Berne, 767 ; dediée à Bonstetten, 767. Edition définitive, 767-768 et n., 769-772 et n., 776-779 et n., 779-794 et n. ; éditée par Weidmann, 768. Portrait de l'auteur par Brückner, 768.

Dédicace générale à tous les Confédérés, 795 et n., 797-800 et n. Dédicace du t. III à Schaffhouse, 795 et n., 798 et n., 800 et n. Introduction du t. III, 795 et n. ; de la 2e partie du t. III, 795 et n. Introduction du t. IV, 795 et n., 798 et n., 800 et n.

Brennus, chef des Helvètes, 779-780. Portrait de Charlemagne, 781. Risher, le Thurgovien, 781. Les Zaehringen, 781-782. Portrait de Rod. de Habsbourg, 782. Albert d'Autriche, 782. Récit de l'affranchissement, 783-790. (Voir Gessler, W. Fürst, Arnold de Melchthal, Stauffacher). Récit de Tell, 787-788. M. et la légende de Tell, 772 ; il a lu la brochure Haller-Freudenberger, 787 n. Jugement sur la Révolution de Broun, 791 et n. Chapitre sur les anciennes mœurs, 793 et n. Le 4e volume sur les guerres de Bourgogne, 794 : il se termine par un discours de Nicolas de Flue, 794 et n.

Autres œuvres : *Guerre des Cimbres*, 762 et n., 773. *Essais historiques*, 774 et n.. *Fragments* sur l'art de la guerre, 798 (éd. par Georges Müller). *Œuvres complètes* (même éd.), 798 et n.

Münster, Sébastien, auteur de la *Cosmographie*, et Rebmann, 71. — et Plantin, 723.

Müslin, David, curé de Berne, 507.

Mulinen, famille de, 453 n.

Muncker, F., 388 n.

Muralt, Béat de.

Généralités, 8, 52, 59, 74, 232, 236, 291, 446, 500, 529, 610-611, 630, 771. 810-811, 813-814, 820, 822, 826, 838.

Auteurs français. Bayle, 515. *Bibliothèque française*, 515-516 et n. Boileau, 515, 517 n. P. Brumoy, 517 et n. Corneille, 515. Abbé Desfontaines, 513 et n., 516-517 et n. Fénelon, 515. Fontenelle, 515. *Journal littéraire*, 515. La Rochefoucauld, 515. La Fontaine, 515. Abbé Le Blanc, 517 et n. *Nouvelles littéraires*, 511 et n. Rabelais, 515. Racine, 515. Sarrasin, 515. Scarron, 515. Voiture, 515. Voltaire, 517 et n.

Suisses. Amiel, 517. Balthassar, 550 n. Bodmer et Breitinger, 174. 182, 521 n. L'antistès Breitinger, 515. Haller, 466, 522-523, 525, 530, 537, 570, 572, 720. Lavater, 663, 665, 680. A. Ruchat, 521 et n. Vinet, 517.

Rousseau, 426, 515, 517, 530, 822.

Lettres sur les Anglais et les Français, 239, 350 n., 511-517 et n., 830. *Lettre* sur les voyages, 350 n., 518-521. *Lettre* sur l'esprit fort, *Instinct divin*, 518-521.

Muratori, cité par Bodmer, 181.

Murner, 60.

Musée allemand (Deutsches Museum) et C.-H. Muller, 327.

Musée suisse (*Schweitzersches* et *Neues Schw. Museum*), 817. Dirigé et fondé J.-H. Fuessli, 379 ; ses articles sur Bodmer et les *Discours des Peintres*, 111 n., 379 et n., 442 n. — Salis y collabore, 699. — Matthisson y publie son *Lac Léman*, 700 et n. — Zay, d'Arth, y traduit Bridel, 379.

Muyden, Berthold van, 19 n.

Myconius, publié par Bodmer et Breitinger (Thesaurus hist. helvet., Contributions hist.), 263.

Myller, voir Muller (C.-H.)

N

Nagel, Wilibald, 604 n.

Napoléon Ier, 255.

Néander, 167-168.

Neuchâtel, le comte Rodolphe de, 300.

Comparé à Fouquet par Bodmer, 310, et par Bartsch, 310 n.

R. de Neuchâtel et Othon de Grandson, 310-311.

Neuhaus, le chirurgien, cousin de Haller, 464.

Neukirch, 168. — et Bodmer, 172 et n.

— et les Peintres, 134.

Newton, 334, 536. — et Haller, 538, 584.

Nibelungen, les, 397-300,359.

J.-H. Fuessli les compare à la Messiade de Klopstock, 323-324 et n.

— Jugement de J. de Müller, 775 et n.

— et Eg. Tschudi, 301.

— Bodmer, 170, 187, 280, 825. B. les retrouve par l'intermédiaire d'Obereit, puis de Wocher, 320-321. Lettre de Gessner à Gleim sur cette découverte, 320. Publ. par B., 324 et n. Adaptation par B. (*Vengeance de la sœur*), 324-326 et n. Ed. définitive par B. et Müller (Myller), 326-327 ; elle est dédiée à Frédéric de Prusse, 327. Maître Conrad, auteur présumé, selon B., 323.

Nicolaï, jugement sur Wieland et Bodmer, 408 n.

Nicole, 104.

Nithart, 317.

Nostradamus, Jean de, et Bodmer, sur les troubadours, 309, 310.

Notker, de Saint-Gall, cité par Gottsched, 303.

Nouvelles littéraires de La Haye, et Muralt, 511 et n.

Nüscheler, le professeur, et Bodmer, 269, 357.

— et Rousseau, 357.

Nuscheler, F., disciple de Lavater et continuateur des *Chants suisses*, 683.

O

Obereit, le médecin J.-H., communique à Bodmer le manuscrit des *Nibelungen*, 321.

Oberek, J.-D., pseudonyme de Bodmer, 252.

Obotrites, les (les Zuricois), 251. Voyez Oberek (Bodmer).

Œcolampade, 227, 229, 231.

Oelinger, de Strasbourg, 303.

Offerdinger, 403 et n., 405, 407 n.

Olivier, Juste, 8, 11, 18, 25, 28, 832. — et J. de Müller, 804-805 et n.

Opitz, 67, 144, 149, 151, 161, 168, 303, 399, 579, 604, 686.

L'*Aristarque*, 142-143. *Traité de la poésie allemande*, 143 et n. O. éditeur de la *Chanson d'Annon*, 301, 303, 304, 317-318 (voir Breitinger). Traduit Barcklay, 134 n.

— Bodmer, 117, 152, 169, 171 et n., 174, 180, 301, 304, 305. Révélé à B. par Keller von Maur, 100. — Breitinger, 178. — Ses œuvres rééd. par

Bod. et Breit, 317 et n. — Les Peintres, 117, 134 et n.

Ordre du Palmier (voir Société frugifère), 141.

Orell et Cie (Orell, Gessner, Fuessli et Cie), imprimeurs, 89, 689. Maison fondée par Bodmer et Conrad Orell, 102. Editent l'*Art poétique* de Breitinger, 175; les vers de Salis, 704 et n.; la trad. de Shakespeare par Wieland, 253.

Orell, Conrad, neveu de Bodmer, fonde avec lui et C. de Wyss l'imprimerie Orell et Cie, 102.

Orell, Esther, du Gemsberg, mère de Bodmer, 92.

Orell, Esther, femme de Bodmer, 102.

Orell, Félix, beau-père de Bodmer, 102.

Orell, Salomon d', (Orelli), et Bodmer, 259, 357. Discours sur B. à la Soc. helvétique, 437-438. — Rousseau, 357.

Orelli, la famille, et Gœthe, 419.

Ossian, 814. — et Bodmer *(Italus)*, 250. — Jugé par Haller, 537; — par Sulzer, 209.

Osterwald, son catéchisme abrégé par G. Polier, 336 et n.

Ostrofrancus, Albert, de Wurzbourg, 303.

Otmar, saint, abbé de Saint-Gall, 296.

Ott, le Zunftmeister, membre de la Soc. helvétique, 656, 658.

Ovide, 61 et n., 127. — et Bodmer, 97. — Les Peintres, 135.

P

Pacuvius, 309.

Parisot, épître de Rousseau à P., 53 et n., 344.

Pascal, jugé par Salis-Seewis, 699.

Pasor, 464.

Patriote, de Hambourg, le; réédition de Saint-Gall, 106. — et les *Discours des peintres*, 114.

Pegnitz, les Bergers de la, 604.

Peintres, les, voir *Discours des Peintres*, Bodmer, Breitinger.

Peintre des mœurs (Mahler der Sitten), réédition par Bodmer et Breitinger des *Discours des Peintres*, 116 et n., 249-250. — et la litt. anglaise, 249-250. — et le *Moniteur*, 382. — et le *Spectateur*, 249.

Pellican, 91.
— et les réfugiés anglais à Zurich, 230.
— et W. Petersen, 237.

Percy, l'évêque, imité par Bodmer dans les *Ballades anglaises et souabes*, 221, 252 et n.

Perse. — Bodmer, 174. — Breitinger, 178. Son commentaire sur les satires, 99 et n. — Les Peintres, 135.

Pestalozzi, 6, 44, 59, 336, 360, 383, 389, 832 et n.
Balthassar, 832 n. — Bodmer, 269 et n., 832 et n. — Haller, 832 n. — Iselin, 832 n. — Lavater, 832 n. — M. Planta, 832 n. — Rousseau, 390-391, 823. — Soc. helvét., 832 n.
Léonard et Gertrude, 6 et n., 832 n.

Pestalozzi (Pestaluz), Ursina, épouse de Salis-Seewis, 698. S. la chante sous le nom de Bérénice, 698, 702.

Petersen, William, réfugié anglais à Zurich, et Pellican, 237.

Petite feuille des vendredis (Bernisches Freytags-Blättlein), publiée par la *Nouvelle Société* de Berne, 113-114 et n. — Altmann, 113, 507. — Lauffer, 113 — Les Peintres, 114 et n.
Articles contre le luxe, 507 et n.

Petit-Senn, 25.

Pétrarque, 41, 60, 100, 143. — et Bodmer, 180.

Pétrone et Breitinger, 112.

Pezay, marquis de, 571.

Pfeffel, T.-C., dédie des vers à Salis-Seewis, 693 et n.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, son rôle dans le *Charles de Bourgogne* de Bodmer, 286.

Philippe IV, le prince palatin, 313.

Philosophe nouvelliste, rééd. et trad. française du *Tatler*, pub. à Zurich sur l'initiative de Bodmer, 106.

Piaget, 28 n.

Pibrac, traduit par A. Stettler, 68.

Pictet, François, 236.

Pictet de Rochemont, 255.

Pictorius (voir Josué Maler).

Pietsch et Bodmer, 174.

Pilgrim, évêque de Passau, 293.

Pindare, 164, 318. — et Bodmer, 180.

Pirkheimer, sa « Guerre de Souabe » pub. par Bodmer et Breitinger (Thesaurus hist. helv.), 263.

Planta, famille de, 694 n., 695.

Planta, Joseph, traducteur de Haller (*Usong*), 485.

Planta, Martin, 822. — et les *Chants suisses* de Lavater, 658-660, 666. — Pestalozzi, 832 n. — Soc. helvét., 655.

Plantin, Jean-Baptiste, 722-724 et n., 725, 726, 732.

— les chroniqueurs Guillimann, Hottinger, Sébastien Munster, Simler, Stettler, Vadian, 723. — J. de Müller, 770.

Helvetia antiqua et nova, réimprimée par Bodmer et Breitinger (Thesaurus), 263, 722 et n. — *Abrégé* d'histoire suisse, 722-724. et n. Eloge par J.-P. Dapples, 724.

Platon, 91, 153, 348. — Bodmer, 180. — Wieland, 407.

Platter, Thomas, 829.

Plaute et Bodmer, 174.

Pléïade, la, 100, 143.

Pline et Conrad Gessner, 89.

Plutarque, 352, 525. — et Bodmer, 180. 258. — J. de Muller, 772.

Poème du Renart, 300.

Pogge, le, 41, 60, 228.

Polier, Georges, *Abrégé* du catéchisme d'Ostervald, 336 et n.

Polier de Bottens, G., trad. de Haller (*Alfred*), 485.

Pombal, 488.

Pope, 105, 256, 382, 814.

— Bodmer, 159, 180, 181, 249-252. Trad. de la *Dunciade*, 220, 251-252 et n. — Drollinger, 251. — Gessner trad. les pastorales, 602. — Gottsched, 251. — Haller, 249, 251, 537. 584. — Iselin, 754. — Sulzer, 20[illegible].

Porta, Marianne, et Salis-Seewis, 697.

Postel et Bodmer, 174.

Poussin, le, 155. — Influence sur Gessner, 630-631.

Prévost, de Genève, et Charles Bonnet, 199. — et Frédéric de Prusse, 199.

Priestley, 742.

Pufendorf, 743.

Pythagore, 91.

Q

Quintilien, 153. Cité par Breitinger, 160.

R

Rabelais, jugé par Muralt, 515, et par Haller, 537.

Racine, Jean, 11, 51, 58, 212. — Bodmer, 180. — Muralt, 515. — Les Peintres, 134.

Racine, Louis, jugé par Haller, 536 et n. — Traducteur de Haller, 585 et n.

Rahn, Hartmann, beau-frère de Klopstock, 402.

Rahn, Henri, le chroniqueur, *Chronique fédérale*, 724-725 et n.

— et Bodmer, 259. B. est chargé de continuer sa chronique, 265-266, 725.

Raleigh, 234.

Rambert, Eugène, 11.

Rameau, 204.

Ramler, 168. — Bodmer 194. — Gessner, 598, 600. — Sulzer, 199.

Ramond, sur Zurich, 80 et n.

Ramsay, 186.

Ramuz, C.-F., 47 et n.

Raphaël, pseudonyme de Bodmer et Breitinger dans les *Discours des Peintres*.

Raphaël, 155.

Rapperschwyl, le maréchal de, 300.

Raynal, 110, 498.

Rebmann, Jean-Rodolphe, 70. *Banquet et dialogue de deux montagnes*, 70-71. — les Peintres, 132. — S. Munster, 71. — Rhellican, 71. — Schiller, 71.

Redinger, Jacob, 302 et n.

Reed, Bertha, 602-603 n.

Régnier, Henri de, 709.

Rehberg, de Hanovre, 199.

Reinmar le vieux, 300.

Renan, 83.

Rey, éditeur de Rousseau, 371.

Reymond, A., 334 n., 504 n.

Reynold, maréchal François de, 64.

Reynold, G de, 482 n., 723 n. Renvois au Ier vol. de cette *Histoire littéraire* (*le doyen Bridel*) : 5 n., 40, 53 n., 54 n., 65 n., 80 n., 96 n., 109 n., 111 n., 216 n., 261 n., 263 n., 265 n., 267 n., 270 n., 308 n., 338 n., 340 n., 355 n., 356 n., 364 n., 379 n., 485 n., 521 n., 586 n., 587 n., 608 n., 654 n., 725 n., 740 n.

Rhellican et Rebmann, 71.

Richardson, 382. — Bodmer, 249. — Iselin, 754.

Richardson, W., 742.

Richelieu, 86.

Rieter, le peintre, de Winterthur, et Bodmer, 196.

Rilliet, A., 741 n.

Risher, le Thurgovien, heros légendaire dans J. de Muller, 781.

Rist, 100.

Ritter, le grammairien, 303.

Ritter, Eugène, 343 et n., 344 n., 364-372 n., 512 n.-514 n.

Ritter, le docteur J.-J., ami de Haller, 457, 464, 562.

Rochester, le comte, 241.

Rod, Edouard, 371 n.

Rodolphe, l'empereur (voir Habsbourg).

Rodolphe, Daniel. — Bodmer, 108, 109. — Les Peintres, 108-109, 110.

Rodt, Ed. von, 507 n., 509 n.

Rœder, biographe de Salis-Seewis, 703-704 et n.

Rœrer, Georges, 303.

Roland, visite à Lavater, 386-387.

Roland, Mme, visite à Lavater, 386-387. Lettre de L. à Mme R. sur la Révolution, 387 n.

Roman de la Rose et Bodmer, 309-310 et n.

Ronsard, 11, 17, 100, 143, 146, 604, 729. — Trad. par A. Stettier, 68.

Rordorf, Marcus, libraire, édite la trad. de Milton par Bodmer, 243 et n.

Roses des Alpes (Alpenrosen) et les *Schweizerlieder* de Lavater, 683 et n. — et Salis-Seewis, 693. — et Jean-Ulrich, fils de Salis, 703 n.

Rossel, Virgile, 24 et n., 396 n.

Rossi, le comte, 832.

Rost de Sarnen, 300.

Roucher, 153. — et Haller, 586.

Rousseau, Jean-Jacques.

Généralités, 5, 13, 26, 40, 44, 52, 53, 59, 103 n., 221, 236, 255, 258, 291, 379, 408, 428, 445, 488, 510, 522, 523, 529, 586, 692, 771, 810, 819-823 et n., 824, 826, 832, 837, 841.

Bodmer, 92, 97, 164, 206, 219, 266-267, 281, 282, 331-346, 347, 351, 354-363 et n., 369-370, 373, 389-390, 393, 430, 431, 436, 481, 619, 830. Influence du *Contrat so-*

[illegible], 358, de la *Lettre à Dalembert*, 358, 362-363, de l'*Emile*, 358, 360, de l'*Economie politique*, 358, du *Vicaire savoyard*, 358. Jugement de B. sur l'*Inégalité*, 356 et n., sur la *Nouvelle Heloïse*, 356-357 et n., 432. B. traduit le *Lévite d'Ephraïm*, 344 et n., 362 et n.

Gessner, 13, 340, 362, 363-366, 368, 369, 370, 372, 573, 574, 587, 603, 610, 619-626, 822. L'*Inegalité* et les *Idylles*, 622-626, 822. Le *1er Discours* et les *Idylles*, 623 et n. R. et la *Mort d'Abel*, 619.

Haller, 346, 347, 351, 475, 481-484, 490, 492, 503, 530, 549, 564, 569-570, 573, 574, 587, 640, 619, 813, 822-823, 830. R. sous le nom de Carnéade dans *Fabius et Caton*, (refutation du *Contrat social*), 494-496.

Lavater, 332, 335, 357, 369, 383-389, 653, 664-665, 675, 688, 690-691. Visite de L. à R., 372.

J. de Muller, 759, 765, 774, 800, 823.

Salis, 699, 706, 712, 822.

Sulzer, 203, 205-219, 335. La *Lettre sur les spectacles* et la *Théorie générale*, 206-219 et n.

Suisses (en general, 331-346, 821-823. Balthassar, 347-348, 349 et n., 351, 481, 822 Antistès Breitinger, 213. Breitinger, 370. Julie de Bondeli, 53. Bridel, 390. H. Burckli, 357. Mme de Charrière, 822. Catherine de Charrière, 822. Louise de Corcelles, 822. G. Escher, 357. Etat extérieur de Berne, 458 et n. Fellenberg, 390. 823. *Franches Nouvelles*, 356-357 et n. J.-H. Fuessli, 332, 357, 369, 370, 376-377. 390, 481. Le P. Girard, 390, 823. Le bailli Grebel (affaire Grebel), 369-370, 372. G. Hess, 357, 369, 370 ; visite à R., 368. Le médecin Hirzel, 89 (voir aussi Kleinjogg), 368, 369. Michel Huber, trad. de Gessner, 340, 366, 368, 619. Isaac Iselin, 756. 758, 823 ; réf. de l'*Inégalité*, 756 et n. Kleinjogg (J. Gujer), 89, 367-368. Le *Moniteur*, 382. Muralt, 515, 517, 530, 426, 822. Myller, 326. F. Nuescheler, 357. S. Orell, 357. Les Peintres, 137, 351. Pestalozzi, 390, 391, 823. R. Schinz, 441. J.-G. Schulthess, 357, 371-372. Société helvét., 484, 822. Société d'histoire de Bodmer, 360. J.-A. Turrettini, 504, 506. L. Usteri, 332, 364-373 et n., 481. Jacob Vernes, 374 ; refuté par Wégelin, 371 et n. Weber, 357. Wégelin, 332, 371-372, 373-375 et n., 746, 823 ; traduit la *Lettre à Dalembert*, 374 et n., 375 n. H. Weiss, 357. Zimmermann, 332, 351-354 et n., 373, 619, 822-823. Zwingli, 213.

Divers. Dalembert (v. *Lettre* sur les Spectacles). Fréron accuse R. d'avoir plagié Turrettini, 506 et n. Klopstock, 401. Thérèse Levasseur, 369. Maréchal de Luxembourg (voir *Lettre* au marechal de L.). Milton, 247-248. Parisot (voir *Epitre* à Parisot). Rey, éd. de R., 371, Schiller, 426. Le *Spectateur*, 105. Les Stolberg, 410-412. Wieland, 360.

Œuvres. *Premier discours*, 207 et n., 209-240 et n., 355 et n., 360, 822. Comparé aux *Discours académiques* de Turrettini, 506. Réfuté par Sulzer, 205-206. Et les *Idylles* de Gessner, 623 et n.

Inégalité, 137, 267, 353 n., 360, 641, 664, 675, 743, 758, 822. Compare aux *Idylles* de Gessner, 622-626 et n., réf. par Iselin, 756 et n. Eloge dans les *Franches nouvelles*, 356 et n.

Nouvelle Héloïse, 13, 137, 219, 331, 345 n., 354, 401. Eloge dans les *Franches nou-*

velles, 356-357 et n. Recommandée par le *Moniteur*, 382. — La N.-H. et Mme de Charrière, Catherine de Charrière, Louise de Corcelles, 822.

Emile, 137, 219, 267, 334, 339, 354, 355, 357, 365, 372-373, 375, 390, 392, 817, 820, 822. Recommandé par le *Moniteur*, 382. Influence sur Bodmer, 358 360. — et le mouvement pédagogique en Suisse, 822-823.

Contrat social, 267, 331, 334, 345 et n., 350-351, 354, 355, 375, 377, 390, 774, 822. Influence sur Bodmer, 358, 360. Réfuté par Haller dans *Fabius et Caton*, 494-496.

Lettre à Dalembert, 45, 149, 331, 346, 350 n., 351, 354, 822. Comparé à la *Théorie générale* de Sulzer, 206-219 et n. Influence sur Bodmer, 358, 361-362. Traduit par Wegelin, 374-375 et n.

Vicaire savoyard, 337-338, 385. Influence sur Bodmer, 358.

Confessions, 13, 34 et n., 368 n., 653.

Economie politique, 350 n., 506. Influence sur Bodmer, 358. Sur Wieland, 360.

Lettre au maréchal de Luxembourg sur la Suisse et le « service étranger », 343 et n., 350 n., 502-503, 530, 719.

Lévite d'Ephraïm (influence de Gessner sur R.), 340, 368, 619. Trad. par Bodmer, 341 et n., 363 et n.

Lettres à Sarah (influence de Gessner), 619.

Epitre à Parisot (Rousseau patricien), 53 et n., 344.

Rovéréaz, le colonel de, 39.

Rubens, pseudonyme de Bodmer dans les *Discours des Peintres*.

Rubens, 155. Influence sur Gessner, 630.

Ruchat, Abraham (Kypseler de Munster). *Etat et délices* de la Suisse, 521 et n. *Histoire* de la Réformation, 740 et n. Rééd. par Vulliemin, 740 n. — Manuscrit sur l'histoire suisse, 741. — Bodmer, 261. — Muralt, 521 et n.

Rueger, J.-J., de Schaffhouse, 313.

Ruf, 60, 228.

S

Sack et Sulzer, 198-199.

Saint-Evremond et Bodmer, 174, 182.

Saint-Lambert, 153.

Saint-Réal, cité par Bodmer, 182.

Sainte-Palaye, Lacurne de, 825.

Salchli, 68.

Salis, famille de, 64, 199, 692, 694-695 et n., 698 (régiment de Salis-Samade), 701.

Salis, Jean-Gaudence, comte de, aïeul de Salis-Seewis, 696.

Salis, Jean-Ulric de, père de Salis-Seewis, 696. Son précepteur Lambert, 696, 698.

Salis, Ulysse de, 822.

Salis-Seewis, Jean-Gaudence de.

Généralités, 6, 7, 14, 45, 47, 53, 160, 178, 430, 465 n., 551 n., 540, 610, 810-811, 812, 816, 818, 838.

Famille. Maison de Salis, 694-695 et n. Le comte Jean-Gaudence, aïeul de S., 696. Jean-Ulric, père de S., 696, 698. Ursina Pestalozzi, femme de S., 698, chantée sous le nom de Bérénice, 698, 702. Jean-Ulrich, fils de S., 703. Meta, fille de S., 703. Le général comte de Salis-Soglio, gendre de S., 703.

Suisses. J.-H. Fuessli, 699. Gessner, 699, 700, 705, 706 et n., 711, 717. Haller,

704, 705, 706, 713, 716, 717. Huonder, 713-714 n. Lavater, 683, 705, 707. Ses éditeurs Orell et Cie, 704. Marianne Porta, 697. Son biographe Rœder, 703-704 et n. Le jacobin Schweitzer, 701. Zschokke, 693.

Rousseau, 699, 706, 712, 822.

Allemands. Brockes, 704. Bürger, 705. Gœthe, 698-699 et n., 706 et n. Herder, 699. Hölty, 700, 705-706, 716. Klopstock, 698, 699, 700, 705, 706, 716. Le musicien Lang, 712 n. Mme de Laroche, 405. Pfeffel dédie des vers à S., 693 et n. Schiller, 699, 706. Les Stolberg, 705. Voss, 705. Wieland, 699. Winckelmann, 704.

Matthisson, 702, 703, 704, 705, 706 n. Écrit la préface des poésies de S., 704 et n. Parallèle entre M. et S., 699-700 et n.

Anglais. Gray, 706, 716. Hervey, 706. Young, 706.

Français. S. sous les ordres de Lafayette, 701, de Masséna, 702, de Montesquiou, 701. Remarque par la reine Marie-Antoinette, 698. Son admiration pour Pascal, 699

Œuvres. *Poésies de Salis*, 704-705 et n. Publiées par Orell et Cie, 704. Préfaces par Matthisson, 704 et n.

Lied d'un exilé, 552, 699 et n., 712-713 et n., 718. Mis en musique par Lang, 712 n. Comparé à des vers romanches de Huonder, 713-714 n.

Elégie à ma patrie, 699 et n., 707 et n., 716-718 et n.

Elégies : *Le tombeau*, 693 et n., 698 et n. *L'enfance*, 697 et n. *Après une maladie*, 598 et n. *Mélancolie du soir*, 698 et n., 710 et n. *Elégie au repos*, 699 et n., 711 n., 713 et n., 714 et n. *Consécration de Bérénice*, 708 et n. *Souvenance*, 708 et n., 709 et n. *Tristesse de Psyché*, 708-709 et n. *Monodie*, 709 et n., 710 et n., 711 et n. *La Retraite*, 709 et n., 711 n. *Soir d'automne*, 709 et n. *Mélancolie du soir*, 710 et n. *Jour d'arrière-automne*, 711 et n. *Solitude*, 711 et n. *Mélancolie*, 712 n. *Souvenir aux absents*, 712 et n. *A une vallée*, 714 et n.

Lieds. *Chanson de mars*, 715 et n. *Chansons de mai*, 698 et n., 715 et n. *Lied des laboureurs*, 715 et n., *de la montagne*, 715-716 et n., *des jeunes filles*, 706 et n. *Soir*, 715 et n. *Images du soir*, 715 et n. *La promenade*, 715 et n., 716 et n.

Pièces patriotiques : *Elégie à ma patrie* et *Chant d'un exilé* (voir plus haut). *Fontana*, 707 et n. *L'arc de Tell*, 707 n.

Pièces sous l'influence de Gœthe : *Fürbitte*, 706 n. *Gnome*, 706 n.

Collaborations : *Almanach* de Leipzig, 699. — *A. des Muses* de Hambourg, 698. *Alpenrosen*, 693. *Chants suisses* par différents auteurs, 683. *Musée suisse*, 699.

Salis-Seewis, Jean-Ulrich de, fils de Salis-Seewis, 703. *Elégie à la cloche de mon village* (Alpenrosen), 703 et n.

Salis-Soglio, le comte de, gendre de Salis-Seewis, 703.

Salis-Soglio, Méta de, fille de Salis-Seewis, [703.

Salluste. — Bodmer, 121, 174, 182, 258. — J. de Müller, 772.

Salmasius, 126.

Salvator Rosa, influence sur Gessner, 630.

Samain, Albert, 709.

Sapho, jugée par Sulzer, 203.

Sarrasin, jugé par Muralt, 515.

Saumaise, 248.

Saussure, famille de, 53.

Saussure, Horace-Bénédict de, 42, 236, 339, 488. — Lavater, 386. — Sulzer, 198.

Sax, Henri de, 300.

Scarron, jugé par Muralt, 515.

Scringer, H., réfugié anglais à Geneve, 232.

Scudéry, Mlle de, condamnée par G. Heidegger, 74.

Secrétan, Charles, 434, 832.

Segrais, 604. — et les Peintres, 134, 135.

Ségur, comte de, publie les Mémoires de Besenval, 52 n.

Seigneux de Correvon, 65, 571. — Bodmer, 261. Lettre de B. à S. sur la *Bibl. helvétique*, 262. S., B. et l'Académie de Marseille à propos des troubadours, 308-309 et n., 310. — Traduit *Usong* de Haller, 485.

Seippel, Paul, 224 et n.

Senancour, 392.

Sénèque et Bodmer, 174. — et les Peintres, 135.

Seuffert, 285 et n., 287 n.

Sévery, M. et Mme W. de Charrière de, *Vie de société dans le Pays de Vaud*, 822 et n.

Shaftesbury, 104, 184. — Bodmer, 249. — Haller, 478, 541, 584. — La Bruyère, 249. — J. de Müller, 773.

Shakespeare, 200, 241, 249, 395, 814.

Bodmer, 221, 242, 243, 249, 250-251, 280-281, 282, 285, 362. — Traduit par Eschenburg, 647 n. — Imité et illustré par Gessner, 251, 253, 647-648 et n. — Edité par Orell et Cie, 253. — Le *Spectateur*, 250. — Wieland, 407. Trad. par Wieland, 253, 647 n. — Zellweger, 250.

Shelley, 392.

Sidney, 100, 142, 143, 604.

Silvius, Aeneas, 41, 228.

Simler, Jean-Guillaume, le pasteur, 67.

Simler, Josias, 42, 60, 90 et n., 91, 721 et n., 829, 835.

Bodmer, 259. — Plantin, 723.

La *Republique des Suisses*, 90, 721 et n. Réimprimée par Bodmer et Breitinger (Thesaurus), 263, et par J.-C. Fuessli, 263.

Singenberg, échanson de Saint-Gall, 300.

Sinner, famille de, Wieland, précepteur dans la famille S., 408.

Sinner, de Ballaigues, sur Zurich, 80-81 et n., sur Gessner, 81.

Sismondi, 26, 255, 831.

— et Iselin, 752.

Smith, Adam, 491.

Société allemande, 147.

Société de Berne, Nouvelle, publie le *Freytags-Blättlein*, 113-114, 507. (Voir *Petite feuille du vendredi.*)

Société économique de Berne et V.-B. de Tscharner, 735. — Fondée par Tschiffeli, 462, 822.

Société frugifère (voir Ordre du Palmier), 140, 144, 161.

Société des gens bien intentionnés (*Wohlgesinnten-Gesellschaft*), fondée par Scheuchzer, 90-91.

Société helvétique (*Helvetische Gesellschaft*), 326, 462, 529, 771, 821, 830, 840.

Balthassar, 347, 350. — Bodmer, 267 et n., 356. Discours de son président S. d'Orelli sur B., 437-438. — Clavel de Brenles, 655. — Le marquis d'Entraigues, ambassadeur de France, 501. — Fellenberg, 654. — J.-H. Fuessli, 378, 654. — Gessner, 599, 656. — L'avoyer Glutz, 656. — Haller, 484, 492. — Hérault de Séchelles, 205. — Le médecin Hirzel, 599, 654. — Hofer, de Mulhouse, 655. — Iselin, 599, 654. — N. Ant. Kirchberger,

654. — Lavater et les *Schweizerlieder*, 205, 654-660 et n. *Lied* à la S.-H., dédicace du recueil, 660 et n. — Le podestat Marin, 655. — J. de Müller, 764, 800. — S. d'Orelli, discours sur Bodmer, 437-438. — Le Zunftmeister Ott, 656. — Pestalozzi, 832 n. — Martin Planta, 655. — Rousseau, 484, 822. — Steiger d'Aubonne, 654. — V.-B. de Tscharner, 654, 735. — A.-L. de Wattenwyl, 654, 731. — Le duc Louis-Eugène de Wurtemberg, 655. — Laurent Zellweger, 109, 656. — Zimmermann, 654.

Société d'histoire et de politique, fondée par Bodmer, 267-269 et n.

— et Balthassar, 350.

— Influence de Rousseau, 360.

Société d'histoire suisse, fondée par A.-L. de Wattenwyl, 731.

Société des patriotes suisses, fondée par Bodmer, 269 et n.

Société des Peintres (voir *Discours* des Peintres).

Société philanthropique suisse : Iselin lui dédie l'*Histoire de l'humanité*, 755 et n.

Société typographique de Berne, fondée par V.-B. de Tscharner, 735, 767. — Édite le 1er vol. de J. de Müller, 767.

Socrate, 91, 542.

Solon, 215. — Jugé par Sulzer, 203.

Somerset, lord, 229.

Sophocle, 166. — Bodmer, 180, 186, 243, 250. Imité par B., 285. — Haller, 537. — Trad. par J.-J. Steinbruchel, 598.

Spalding et Sulzer, 198-199.

Spectateur, le (voir Addison et Steele), 105-107.

Bodmer lit une traduction française du *Sp.*, 101, 103, 104. — Le *Sp.* et Rousseau, 105. — Imitations parues en Suisse, 106 et n. — Voir aussi *Discours des Peintres*, *Esprit d'Addison* (Addison), *Peintres des mœurs*, *Philosophe nouvelliste*, *Spectateur français*, *Spectateur suisse* de Desfourneaux.

Spectateur français (de Lausanne et de Genève), 106.

Spectateur de Leipzig et les *Discours des Peintres*, 114.

Spectateur suisse (voir *Discours des Peintres*), 119.

Spectateur suisse de Desfourneaux, 105.

Spée, Frédéric de, 67, 168.

Spelmann, 485.

Spencer et Bodmer, 243.

Spener, libraire, 627.

Spitteler, C., 19 n., 695.

Süpfle, 587 n., 595 n.

Süsskind, le juif, 300, 317.

Suida, 126.

Sulzer, Jean-Georges.

Généralités, 6, 14, 42, 53, 156, 254, 256, 382, 810, 815, 817.

Suisses. Beguelin, 198. Ch. Bonnet, 198, 200. Breitinger, 197, 201, 240. Gessner, 598, 608 n. Jean Gessner, 197. Le peintre Graff, 596 n. Haller, 198, 480 n., 537 et n., 587 et n. Lavater, 207, 214 : éloge des *Chants suisses*, 682 et n. Myller, 326. H.-B. de Saussure, 198. Scheuchzer, 91, 197 ; traduction de ses *Itinera alpina*, 91, 198. J.-G. Schulthess, 199. Famille Sulzer, 195-196 et n. Le trésorier Sulzer, père de S., 196. Wégelin, 374, 746.

Bodmer, 195, 197, 199-200, 203-204 et n., 206, 219, 281, 364, 438. B. collabore à la *Théorie générale*, 195 et n., 281. Éloge de la *Noachide* par S., 203-204 et n., 815.

Rousseau, 203, 205-219, 335. La *Lettre sur les Spectacles* et la *Théorie générale*, 206-219 et n.

Allemands. S., précepteur dans la famille Bachmann, 198. Baumgarten, 201. Frédéric de Prusse, 199 et n. Gœthe, 199, 814. Gottsched (satires contre G.), 198. Klopstock, 198-199, 398. Lessing, 199-200, 202, 814. Matthisson, 200. Ramler, 199. Sack, 198, 199. Spalding, 198, 199. Winkelmann, 201, 215. Wolff, 201.

Divers. Anacréon, 203. Esope, 203. Hesiode, 203, Homere, 204, 209. Lucrece, 204. Marivaux, 216. Milton, 204. Moliere, 216. Ossian, 209. Sapho, 203. Solon, 203. Voltaire, 216.

Formey. Eloge de Sulzer, 196-197 et n.

Œuvres. Théorie génerale des Beaux-Arts, 201-219 et n. Collaboration de Bodmer, 195 et n., 281. Comparée à la *Lettre a Dalembert*, 206-219 et n.

Preface, 201 et n., 203 et n., 204 et n. Articles *Agreable*, 203 et n. *Arts*, 201 n., 210-211 et n. *Artiste*, 202 et n. *Connaisseur*, 202 et n. *Drame*, 217-218 et n. *Eloquence*, 203 et n. *Esthétique*, 201 et n. *Idéal*, 201 n. *Musique*, 213-215 et n. *Passion*, 203 et n., 207 et n. *Sentiment*, 204 et n., 207 et n.

Education des enfants, 198 et n. *Introduction* a une méditation de l'hist. nat. de la Suisse, 197 et n. *Journal* d'un voyage dans le midi, 199-200 et n. *Méditations* sur la nat., 197 et n. *Pensées* sur les beaux-arts, 199 n., 201 n. 202 et n., 204 et n., 206 et n. *Pensées* sur l'immortalité, 199 n. *Sommaire* de toutes les sciences, 198 et n. *Utilité* de la poésie badine, 198 et n. — Traduction de Scheuchzer, 91, 198.

Sulzer, le trésorier, pere de Jean-Georges Sulzer, 196.

Swanenfeld, influence sur Gessner, 630.

Swift, 251, 814.

Jugé par Haller, 537.

Trad. par Waser, 254.

Sch

Schellenberg, le graveur, 654 n. — et Bodmer, 196.

Schellenberg, Hans de, 313.

Scheraüs, 303.

Scherz, de Strasbourg, et Bodmer, à propos de la Collection Manesse, 312.

Scheuchzer, Jean-Jacques, 42, 88, 90-91, 588, 836.

— et Bodmer, 261. Parodié par B. dans les *Discours des Peintres*, 125-126. — et les Peintres, 125-126, 133. — — Sulzer, 91, 197. Sulzer trad. les *Itinera alpina*, 91, 198.

Itinera alpina, 91, 394 n. Trad. par Sulzer, 91, 198. *Physique sacrée*, 91. *Nova litteraria helvetica*, 91. Sch. fonde la *Société des gens bien intentionnés*, 90-91.

Schiller, 58, 220, 257, 392, 409, 583 et n., 695, 824, 826.

Bodmer, 426. Gessner, 426. Haller, 425, 583 n.; admiration de Sch. pour les *Pensées du matin* de H., 546. *Chants suisses* de Lavater, 426. J. de Müller, 426, 753 n. Rebmann, 71. Rousseau, 426. Salis, 699, 706. Eg. Tschudi, 425.

Gœthe suggère à Sch. le sujet de Tell, 423-425. Le *Guillaume Tell*, 392, 425-427.

Schilling, Diebold, extraits de sa chronique pub. par Bodmer (Bibl. helv.), 262.

Schilter, 303. — et Bodmer, 304.

Schinner, le Cardinal, 41, 60, 223.

Schinz, Jean-Henri, pasteur d'Alstetten, intermédiaire entre Bodmer et Wieland, 403, 405 et 406.

Schinz, Rdolphe, biographe de Bodmer, et Bodmer, 357 et n., 438. Eloge de B., 440-441 et n.

— et Klopstock, 400.

— et Rousseau, 441.

Schlegel, J.-A., av. Goergens, 606 et n.

Schlözer, J.-A., maître de Muller à Gœttingue, sa valeur comme historien, 761-762 et n., 773.

Professe en 1770-1771 l'histoire suisse, 762.

Schmid, le chanoine, 178.

Schmidlin, le curé, met en musique les *Chants suisses* de Lavater, 682 et n.

Schmidt, disciple de Gessner, ses Idylles bibliques, 618 et n. *Lamech et Zilla* traduit par M. Huber et Turgot en tête des Idylles de Gessner, 618.

Schobinger, Bartholomé, 313.

Schobinger, Vérène, mère de Breitinger, 93.

Schœnborn, lettre de Gœthe à Schœnborn sur Lavater, 417-418 et n.

Schöno, Rodolphe, héros d'un drame de Bodmer, 283.

Schœpflin, de Strasbourg, et Bodmer, 312.

Schönaich et Bodmer, 167.

Schottel, 303.

Schreiter, K.-G., trad. de Fergusson, 253.

Schroop, Jean, grand-père de J. de Müller, son influence sur M., 760-761.

Schuler, éd. de Zwingli, 504 n.

Schulthess, éd. de Zwingli, 504 n.

Schulthess, Barbara, née Wolff. Gœthe lui confie la première rédaction de *Wilhelm Meister*, 420.

Schulthess, Jean-Gaspard, rend visite à Rousseau en compagnie de Wégelin, 371-372.

Schulthess, Jean-Georges. — Bodmer, 357. — Gessner, 593. — Klopstock, 199, 398. — Rousseau, 357. — Sulzer, 199.

Schupp, Batthasar, 303.

Schweitzer, membre du Club helvétique de Paris, et Salis-Seewis, 704.

Schwerzenbach, J.-J. — Bodmer, 109, 115. — les Peintres, 109, 115.

St

Stahelin, Benédict, et Haller, 465, 584.

Stael Mme de, 26, 44, 255, 427, 819, 824, 831, 832.

Stanislas Leszinski, roi de Pologne, 482.

Stapfer, 383, 460 et n.

Stauffacher, Werner, 733. — Chanté par Lavater, 674. — St. et la Harpe, 802. — Son rôle dans J. de Muller, 783-790.

Steck, R., 458.

Steele (voir Addison, *Spectateur*), 104-107.

— Bodmer, 103, 174, 220, 240.

— les Peintres, 115-116, 134, 240.

Steiger, l'avoyer Isaac de, et Haller, 466-467, 468, 470, 533 et n.

Steiger, d'Aubonne, membre de la Soc. helvetique, 654.

Steinbrüchel, J.-J., et Gessner, 598. — Trad. de Sophocle et d'Euripide, 598, 633.

Steinmar, 300.

Sterne, et Iselin, 754.

Stettler, Antoine, traduit Du Bartas, Pibrac et Ronsard, 68.

Stettler, le chroniqueur Michel, et Plantin, 723.

Stiehler, H., 605 n.

Stimer, Tobias, 62.

Stockar, de Schaffhouse, amateur de littérature anglaise, et Bodmer, 242.

Stolberg, Christian et Frédéric de, 399, 409, 422, 425.

Bodmer, 393. F. de St. et l'Etat extérieur de Berne, 458 et n.. Gessner, 411-412. Gœthe, 409-412 et n. Haller, 411. Klopstock, 410-412. Lavater, 410-412 et n., 417; leurs portraits dans la *Physiognomonie*, 410 et n. F. de St. collabore aux *Chants suisses*, 412 et n., 662. Rousseau, 410-412. Salis, 705.

Voyage en Suisse, 409-412 et n. Second voyage de Frédéric de St.,

413 et n. Collaboration de F. de St. aux *Schweizerlieder* : An die Natur, Der Felsenstrom, 412 et n.
Strabon, 126.
Strasbourg, Gottfrit de, 299, 321.
Tristan et Iseult, éd. par Myller, 327.
Stuart, James, 229.
Stürler, famille de, 456 n.
Sturler, le brigadier Vincent de, 507.
Stussi, le bourgmestre, son rôle dans un drame de Bodmer, 282.
Stumpf, Jean, 301, 313.
— et Bodmer, 259.
Chronique suisse, 721 et n.

T

Tacite, 42, 142, 291, 381.
Bodmer, 171 et n., 258, 275, 305. — J. de Müller, 772.
Taine, 24, 118, 154, 159.
Tannhauser, le, 300. Cité par Bodmer, 316 et n.
Tarteron et les Peintres, 134.
Tasse, le, 143, 151.
Bodmer, 101, 174, 180, 189, 438. — J. de Müller, 776. — Rebmann, 74.
Tatler, le, et Bodmer, 106, 242. B. fait publier à Zurich une trad. française, le *Philosophe nouvelliste*, 106.
Tavernier, 486, 571.
Taylor, trad. par Henri Escher, 253 et par J.-J. Hess, 253.
Techtermann, le chancelier, 45.
Techtermann, Willi, 24.
Teichmeyer, Sophie, troisième femme de Haller, 557 n.
Tell, Guillaume, 20, 50, 298, 341, 345, 392, 575, 669.
L'ancien *Jeu de Tell*, 216, 283. Héros d'un drame de Bodmer, 282 n., 283-285 et n., 362 ; d'un drame de Samuel Henzi, 283. Chanté par Lavater, 664 et n., 670, 673 et n., 674 et n., 675. La Harpe lui dédie son *Essai* sur la constitution du Pays de Vaud, 802. La legende de Tell dans J. de Muller, 771, 778, 787-788 et n. ; dans A.-L. de Wattenwyl, 734 et n. Chanté par Salis, 707 n.
Gœthe et sa conception d'un poème sur Tell, 423-425 et n., et le *Guillaume-Tell* de Schiller, 71, 392, 425-427.
Guillaume Tell, fable danoise, par U. Freudenberger et G.-E. de Haller, 740-741 et n., 787 n.
Terrasson, 486.
Terence, cité par Bodmer, 180. — Les Peintres, 134-135.
Texte, J., 103 n., 106 n., 221, 226 et n., 234-235 et n., 236 et n., 239, 255, 540 et n.
Théocrite, 164.
Bodmer, 180, 813. — Gessner, 595, 596, 599, 603, 606-608, 611, 618, 640, 642, 643, 644, 650, 813. — Comparé à Gessner par Haller, 538 et n.
Théophraste et Bodmer, 174.
Thomasius, Christian, 145, 149, 303.
Thomson, 234, 254, 256, 580, 814.
Bodmer, 249. Gessner, 253, 600, 607, 631. Haller, 584, 586. — Le *Printemps* et les *Saisons* traduits par Tobler et illustrés par Gessner, 253, 599.
Thorwaldsen, 58.
Thucydide et J. de Müller, 773.
Tillotson et Bodmer, 249. — Trad. par Henri Escher, 253.
Tissot, le docteur, 382, 501 et n.
Tite-Live, 42, 525. — Bodmer, 258. — J. de Müller, 772.
Titien, 160.
Titurel et Bodmer, 309.
Tobler, l'archidiacre, 633. — Gessner, 599. — Traduct. de Barrow, 253, et Thomson, 253, 599. Collabore au *Moniteur*, 380, 381 et n.
Tobler, Gustave, 259 n., 262 et n., 263-266 n., 267, 282 n., 285 n., 360 n., 362 n., 726 n., 731 n.

Toggenbourg (voir Frédéric et Krafft).
Toland, 104, 241.
Travers, famille de, 694.
Traz, Robert de, 27 et n.
Triller, et Bodmer, 167.
Trissino et Bodmer, 174.
Tronchin, le procureur-général, son influence sur J. de Muller, 765-766, 774, 795 et n.
Tronchin-Calandrini, Robert; J. de Muller est précepteur dans sa maison, 764-765, 774.
Tronchin, Théodore, 236.
Troyes, Chrestien de, et Bodmer, 309.
Trudaine, les frères: épître de Chénier aux frères T., 411 n.
Tschachtlan, extraits de sa chronique pub. par Bodmer (Bibliothèque helv.), 262.
Tscharner, famille de, 456 n.
Tscharner, Emmanuel de, brochure sur les lois somptuaires, 735 n.
Tscharner, le professeur, 463.
Tscharner, Vincent-Bernard de, 462, 741, 817.
Bodmer, 735. B. lui fait trad. Klopstock, 396 n. Collabore à l'Encyclopédie, 735 n. Haller, 735, 736; traducteur de H., 533 et n., 585 et n., 669, 735. Collabore avec G.-E. de Haller, 735 n. Traduit Klopstock, 396 n. Lavater, 669-670, 738. Lessing, 735. J. de Müller, 739, 759, 770-771. Société économique de Berne, 735. Société helvétique, 654, 735. Fonde la Société typographique de Berne, 735, 767. Wieland, 735.
Histoire des Confédérés, 736-739 et n. Elle porte en épigraphe des vers de Haller, 736. Son influence sur les *Chants suisses* de Lavater, 669-670, 738. *Dictionnaire de la Suisse* (en coll. avec G.-E. de Haller), 735 n.
Tscherning, 100, 168.
Tschiffeli, fondateur et président de la Société économique de Berne, 462, 822.
Tschudi, Egidius (Ægidius, Gilles), 17, 42, 63, 721 et n., 829.
Bodmer, 259, 263, 283, 301. — Le *Guillaume Tell* de Schiller, 425. — J. de Muller, 739, 783. — Les *Nibelungen*, 301.
Chronicon helveticum, 223 et n. Publié par J.-R. Iselin, 263, 739 et n.
Tschudi, Jean-Henri, 106, 507, 830.
Bodmer, 119. Eloge de B. par T., 132 et n. — Les Peintres, 73, 113, 119-120. — *Entretiens mensuels*, 73-74.
Tuor, le professeur, 24 n.
Turgot, traducteur de Gessner, en coll. avec Huber, 595 n., 618 et n., 644 et n. — et Iselin, 754.
Turrettini, Jean-Alphonse, 46, 511, 830. — et l'Angleterre, 235-236, 239. — Bodmer, 279. — Calvin, 235-236. — Rousseau, 504-506. Fréron accuse R. d'avoir plagié T., 506 et n.
Discours académiques, 505-506 et n. Comparés au *Premier Discours*, 506.

U

Ulfilas, l'évêque, 298. Sa Bible citée par Gottsched, 303.
Upton, sa défense de Milton trad. par Bodmer 244.
Urfé, d': L'*Astrée*, 142.
Usteri, Léonard, 822.
Bodmer: U. intermédiaire entre B. et Rousseau, 364, 369, 370. J. de Bondeli, 53, 372 n. Breitinger, 364, 370, J.-H. Fuessli, 369, 370. Affaire Grebel, 369-370, 372. Gessner, 365-366, 369, 370. Gaspard Hess, 369, 370. Le doct. Hirzel, 368, 369. Kleinjogg (Gujer), 367-368. Lavater, 369, 372. Thérèse Levasseur, 369. Pierre Moultou, 364, 366-367 et n., 370. Rousseau (U. intermédiaire entre R. et les Zu-

ricois), 332, 364-373 et n., 481. Winkelmann, 365.
Usteri, Paul, 364-372 n.
Usteri, Martin, 442.
Utz, 168, 580.

V

Vadian, 301. — et Plantin, 723.
Vallette, Gaspard, 821 n.
Vaugelas, 146.
Vauvenargues, 813.
Veldeke, Henri de, 299.
— et Bodmer, 309. — L'*Enéide* de V. éd. par Myller, 327.
Verlaine, 710.
Vernes, Jacob, et Rousseau, 371.
Ses *Lettres sur le christianisme* réfutées par Wégelin, 371.
Vernet, Claude-Joseph, 153, 688.
Vernet, Jacob, jugement sur la constitution de Genève, 344.
Vernünftige Tadlerinnen, fondées par Gottsched sous l'influence des *Discours des Peintres*, 114.
Vetter, Théodore, 19 n., 25, 47 n., 98 n., 103 et n., 110, 119 n., 120 n., 123 n., 135 n., 221, 227, 230 et n. 237 n., 240 et n., 241 n., 251 n., 253 n., 402 n.
Vida, 537 n. — et Bodmer, 101.
Vidal de La Blache, 32 et n.
Vinet, 43, 44, 434, 832. — et Haller, 549. — et Muralt, 517.
Viret, Pierre, 829, 835.
Virgile, 11, 100, 151, 164, 535, 579, 604. Trad. par Amthor, 172 et n. — Bodmer, 172, 180. — Breitinger, 178, 181. — Gessner, 595, 600, 603, 606, 611, 642. — Haller, 537, 583.
Vitoduran, sa chronique pub. par Bodmer et Breitinger (Thesaurus hist. helv.), 263.
Vœgelin, J.-C., trad. de Webb, 253.
Vogelweide, Walther von der, 300, 311, 317, — et Bodmer, 171 et n., 305, 307, 314, 316 et n.
Voiture. — Muralt, 515. — Les Peintres, 134.
Voltaire, 105, 151, 242, 289, 445, 620. 813.
Bodmer, 180, 182. Réfuté par B. à propos de Milton, 187-189, 242, 433. Gessner, 603. Haller, 475, 479-481, 482. Milton, 187-189, 242, 433. J. de Müller, 774, 799-800 ; visite de M. à V., 774 n. Muralt, 517 et n. Sulzer, 216. Wieland, 404, 408.
Voss et Salis, 705.
Vreeland, 47 n., 221, 228, 229 n., 232-233 n., 236 n.
Vulliemin, Louis, traduit et continue (avec Monnard) J. de Müller, Gloutz, Hottinger, 803 et n., 804 n., 831. — Réédite l'*Histoire de la Réformation* de Ruchat, 740 n.

W

Wake, Isaac, son livre sur la Suisse, 233 et n.
Waldkirch, J.-R. de, *Introduction* à l'histoire suisse, 739 et n.
Walthard, Béat-Louis, éd. des *Schweizerlieder*, 660, 661.
Walther, Christophe, 303.
Waser, Gaspard, l'Ancien, commente le *Mithridate* de Conrad Gessner, 302.
Waser, Jean-Henri, 254.
Bodmer, 196, 254. Parodie Klopstock, 254, 396 et n. Parodie Mme Lange, Meiner, Werdmüller et Wieland, 254. Traduit Butler, Fordyce, Swift et Watt, 254.
Waser, Hedwig, 437 n.
Watt, trad. par Waser, 254.
Watelet, paysages dédiés à W. par Gessner, 629, 632 n.
Waterloo, le peintre, influence sur Gessner, 630.
Watteau, 205.
Wattenwyl, famille de, 64, 453 n.

Wattenwyl, Alexandre-Louis de, 462, 731-735 et n., 738, 741, 817.

Bodmer, 731. — Lauffer, 731. — J. de Muller, 759, 767, 770. — Soc. helvét., 654, 731. — Fonde la Société d'histoire suisse, 731.

Histoire de la Confédération suisse, 732-735 et n. Trad. en all. par L. Freudenberger, 732. Récit de la légende de Tell, 734 et n. — *Généalogie* des Zaehringen, 732.

Webb, *Essai sur le beau* trad. par J.-C. Vœgelin, 253.

Weber, de Zurich, et Bodmer, 357. — et Rousseau, 357.

Wégelin, 745-752 n.

Bodmer, 374-375 et n. Ch. Bonnet, 374. Descartes, 374. Haller, 374. Iselin, 374, 751. Lycurgue, 375 n. Montesquieu, 374, 746. J. de Muller, 759, 764. Sulzer, 374, 746. J. Vernes réfuté par W., 371 et n.

Rousseau, 332, 371, 373-375 et n., 746, 823. Visite à R. en compagnie de J.-Gaspard-Schulthess, 371-372. Trad. la *Lettre à Dalembert*, 374-375 et n.

Trad. de la *Lettre sur les spectacles* suivie d'une lettre à Bodmer sur Saint-Gall, 374-375 et n. — *Dialogue par un ministre suisse* (défense de Rousseau contre Vernes), 371 et n. — *Constitution de Sparte*, 375 et n.

Considérations sur les principes des gouvernements, 746 et n., 747 et n., 750-751 et n. — *Lettres* sur la valeur de l'histoire, 746 et n., 751 et n. — *Mémoires* sur la philosophie de l'hist., 746 et n., 747-752 et n. — *Mémoires* sur l'histoire d'Allemagne, 746 et n. — *Histoire* universelle et diplomatique, 746 et n. — *Plan* d'une histoire universelle, 746 et n.

Weidmann, éditeurs à Leipzig, édition définitive de J. de Müller, 768 et n.

Weise, Christian, 168.

Weiss, Henri, et Bodmer, 357. — et Rousseau, 357.

Weissenbach, Jean-Gaspard, *Cithare au pasteur Damon*, 66-67

Wengi, l'avoyer Nicolas, 656.

Werdmuller, et Klopstock, 400 Les *Quatre âges de l'homme* parodiés par Waser, 254.

Werdt, Samuel de, 461.

Werenfels, cité par Bodmer, 279

Werner, le grammairien, 303.

Werlhof, le médecin P.-G., préface de ses poèmes par Haller, 535-536 et n. — — et Haller, 555.

Wernicke, 168.

— et Bodmer, 169, 171, 172 n.

Widmann, 19 n.

Widmann, Max, 484 n.-486 n., 488 n., 492 n.

Wieland, 53, 246, 382, 409, 583, 814, 824.

Balthassar, 360; W. commente les *Songes patriotiques*, 406 et n. J. de Bondeli, 53, 408. Breitinger, 405. Gessner, 602, 638. Préceptorat dans la famille Grebel, 406, 407, 408. Haller, 583 n., 586. Gaspard Hess, 405. Le Dr Hirzel, 405. Sal. Hirzel, 405. Meyer de Knonau, 407. Rousseau, 360. Salis, 699. J.-H. Schinz, 403, 405, 406. V.-B. de Tscharner, 735. Parodié par Waser, 254. Zimmermann, 407.

Bodmer, 194, 251, 280, 393, 403-408 et n., 416 et n., 435-436, 440, 599, 822. Les essais pédagogiques de W. publiés par B., 359-360 et n. W. écrit la préface du *Déluge*, 247 n., et des écrits de combat, 405. Eloge de la Noachide, 405 et n.

Crébillon fils, 407, Daiser, 403. Frédéric de Prusse, 407 n. Gœthe, 416. La Fontaine, 404. Mme de Laroche, 404-406. Lessing, 408 et n. Nicolaï, 408n.

Platon, 407. Shakespeare, 253, 407, 647 n. Voltaire, 404, 408. Xenophon, 407.

Plan d'une nouvelle methode d'education. *Plan* d'une academie, 359-360 et n., 406. *Commentaire* des Songes patriotiques, 406 et n. Préface du *Déluge,* 247 n., des Ecrits de combat, 405. Eloge de la *Noachide*, 405 et n. Les « patriarcades », 405 et n.

Arminius, 403, 404. *Cyrus*, 407 et n. *Jane Gray*, 408. *Don Sylvio*, 408 et n. *Obéron*, 359.

Traduction de Shakespeare, 253, 647 n.

Winckelmann, 58, 289.

Bodmer, 241. J.-H. Fuessli, 378. Gessner, 633, 640-641 et n. Salis, 704. Sulzer, 201, 202, 215. L. Usteri, 365.

Histoire de l'Art dans l'antiquité, 215. *Réflexions* sur l'imitation des ouvrages grecs (infl. sur Gessner), 641 et n.

Winkelried, 20,215, 345, 726, 780, 791. — et la Harpe, 802. — Chanté par Lavater (chant de Sempach), 670, 671 et n., 673 et n., 674, 675-676.

Winsbecke, le, éd. par Goldast et cité par Gottsched, 303.

Winter, Richard, 399 et n.

Wissembourg, Ottfrit de, cité par Gottsched, 303.

Wocher, d'Oberlachen, communique à Bodmer le *Barlaam et Josaphat* de R. d'Ems, 321, et le manuscrit A. des *Nibelungen*, 322 n., 326.

Wolff, Christian, 145-146, 151, 164, 234, 303, 748, 815.

Bodmer, 152, 163-164, 177, 181, 335. Breitinger, 179 et n. Gottsched, 148. Haller, 540-541. Sulzer, 201.

Wolff, le peintre Gaspard, 11, 635.

Recueil de vues alpestres, texte de Wyttenbach, préface de Haller, 589 et n.

Wolff, J.-J., et les Peintres, 115.

Wolff, librairie, achetee en 1619 par la famille Bodmer, 92.

Wolf, Reginald, de Zurich, imprimeur à Londres, 230.

Wölfflin, 8, 599 n., 609 n., 611 n., 620 et n., 633-634 et n., 641 n.

Wootton, John, influence sur la peinture suisse, 634.

Wouwermann, influence sur Gessner, 630.

Wurtemberg, Frédéric Ier, roi de, 700.

Wurtemberg, duc Georges de; le père de Breitinger est secrétaire auprès de lui, 93.

Wurtemberg, Louis-Eberhard, prince-régent de, 572.

Wurtemberg, le duc Louis-Eugène, membre de la Soc. helvétique, 655.

Wycliffe, 228.

Wyl, Nicolas de, 41, 60. *Translationes*, 41 et n.

Wyss, Conrad de, fonde avec Bodmer et Conrad Orell la librairie Orell & Cie, 102.

Wyss, Georges de, 721 n.-726 n., 731 n. 736 n., 739 n.

Wyttenbach, le pasteur, collaborateur de Haller et de Wolff, écrit le texte du recueil de vues alpestres de Wolff (préface de Haller), 589 n.

X

Xénophon, 381, 382, 486.

Bodmer, 180. — J. de Müller, 773. — Wieland, 360.

Y

Young, 254, 256, 586. — Bodmer, 250. — Salis, 706.

Z

Zaehringen, Berthold V de, 449.

Zaehringen, maison de, 273, 449, 457.

Son rôle dans Müller, 781-782. — Sa généalogie par A.-L. de Wattenwyl, 732.

Zay, le docteur, d'Arth, traduit Bridel dans le *Musée suisse*, 379.
Zehender-Stadlin, 269 n.
Zellweger, famille, 241.
Zellweger, Conrad, neveu de Laurent Z., 241 et n.
Zellweger, Laurent, 237.
Bodmer, 109 et n., 112-113, 120, 437. Z. lui révèle la littérature anglaise et Milton, 109 n., 241-242, 244-245 et n., 247 n., et Shakespeare, 250. Prend part aux travaux historiques de B., 261, aux études médiévales, 320, 321, 323 et n. B. lui dédie son *Ode à Philoclès*, 433, 587. — *Discours des Peintres*, 109 et n., 112-113 et n., 120. Part prise à l'œuvre, 117. Pseudonyme, 129. « Scènes de politesse », 129-130 et n. — Milton, 109 n., 241-242, 244-245 et n., 247 n. — Shakespeare, 250. — Soc. helvét., 656, 658. — Son neveu Conrad Z., 241 et n.
Zesen, Philippe de, 67, 100, 168.
Ses romans lus par le jeune Bodmer, 97.
Zimmermann, 339, 810-811, 817.
Balthassar, 354. Bodmer, 354. Frédéric de Prusse, 199. Gessner, 596 n., 599. Gœthe, 420. Herder, 351. Le graveur Herrliberger, 352. Iselin, 754. Lavater, 660, 661 ; éloge des *Chants suisses*, 682 et n. Montesquieu, 353 n., 354. Rousseau, 332, 351-354 et n., 373, 619, 822-823. Soc. helvét., 654. Wieland, 407.
Haller, 474 et n., 492, 522 n., 547 et n. *Vie de Haller*, 448 et n., 465 et n., 469 n., 423-424 et n., 541 n., 544 et n., 546 et n., 547 et n., 560 n., 561-562 et n., 570 n., 572 n., 581 n. — *Orgueil national*, 345 et n., 351-354 et n., 822. Édité par Heidegger, 352. — *De la Solitude*, 351-352 et n. Jugement sur Haller, 547 et n. Éloge des *Chants suisses* de Lavater, 682 et n.
Zimmermann, J.-J., 91.
Zimmermann, J.-J., ami et condisciple de Bodmer, 98.
Zollikofer, Daniel-Corneille, *Discours des Peintres*, 109. Part prise à l'œuvre, 117.
Zschokke, Henri. — J. de Muller, 802. — Salis, 693.
Son *Histoire suisse*, 802 et n. Trad. par Monnard, 802 n.
Zurlauben, famille de, 64.
Zurlauben, général baron de, 11, 53, 81, 456, 731.
Baron d'Alt, 729 et n. Loys de Bochat, 508 et n. Sur l'*Utopie* du chancelier More, 224.
Tableaux de la Suisse, édités par Laborde, 588. Préfacés par Besson (*Discours* sur l'hist. naturelle), 588-589 et n. Sur Berne, 460 et n. Sur Zurich, 75-76 et n. Sur le service étranger, 500 n., 508 et n., 509 et n. Sur les relations entre la Suisse et l'Angleterre, 238 et n.
Histoire militaire des Suisses, 740 et n. — *Histoire suisse* manuscrite, 741. — Archives Zurlauben, 261.
Zuylen, Belle de (voir Mme de Charrière).
Zwingli, 44, 46, 60, 69, 78, 79, 86, 89, 91, 227, 228, 230, 231, 233, 334, 384, 447, 451, 505, 829.
J. Bale, 229, 230-231, 276, Calvin, 334 et n. Rousseau, 213. Sur le service étranger, 504 et n. Sa biographie par Hottinger, 802 n.

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

Le portrait de Bodmer, en tête du volume, est la reproduction d'une gravure d'après un tableau à l'huile de Graff (1781).

Le buste de Haller, sur fond de paysage alpestre, avec vue de Berne, par Dunker, reproduit le frontispice des *Poésies de M. Haller* (traduction Tscharner), Berne, 1775.

Le portrait, présumé, de Muralt est d'après un tableau à l'huile appartenant à la famille de Muralt, à Berne (déjà reproduit dans O. von Greyerz : *B.-L. Muralt, Neujahrs-Blatt der literarischen Gesellschaft Bern*, 1895).

Le portrait de Gessner, entre deux scènes de la *Mort d'Abel*, d'après les gravures de Giraud l'aîné.

Le portrait de Lavater, d'après une gravure de J. Merz.

Le portrait de Salis-Seewis, d'après l'édition 1808 des *Gedichte*.

Le portrait de Jean de Müller (au-dessous le Serment du Grütli), d'après la gravure de Brückner, en tête du premier volume de l'édition Weidmann, 1805-1808. (Voir p. 768 de ce volume.)

Les autres illustrations sont extraites du recueil *Helvetiens berühmte Männer*, gravures de H. Pfenninger ; Zurich, Fuessli et Steiner, 1782 s.

ERRATA, RECTIFICATIONS

L'auteur se proposait d'insérer à la fin de ce volume une Bibliographie critique où l'on eût trouvé les matériaux avec lesquels il a édifié son œuvre, ainsi que les détails, notes et compléments nécessaires. Mais les dimensions considérables de ce livre l'ont engagé, et ont engagé ses éditeurs, à faire de cette Bibliographie un ouvrage spécial qui paraîtra le plus tôt possible. On se borne donc ici aux *errata* proprement dits et aux rectifications indispensables.

Page 16, ligne 29. — A la *Voile latine* ont succédé en 1911, avec le même sous-titre, les *Feuillets*.

18, Note 1. Au lieu de : *Dialogues de la maison du Rouet*, lire : *Entretiens de la villa du Rouet*.

24, l. 19. L'*Histoire littéraire* de M. Baechtold a paru en *1887* et non en 1892.

66 et s. Sur ces « minores », cf. Baechtold, p. 447-478 (références p. 141 s. des *Anmerkungen* à la fin du volume).

69. J.-J. Breitinger : *Bedencken von Comedien oder Spielen*, Zurich, Wolff, 1624.

70. Rebmann : *Ein Neuw, Lustig, Ernsthafft, Poetisch Gastmal und Gespräch zweyer Bergen*, etc. Berne, Le Preux, 1606.

71. Grob : *Dichterische Versuchgabe*, Bâle, Brandmüller, 1678 ; *Reinholds von Freienthal poetisches Spazierwäldlein*, 1700.

73. Tschudi : *Monatliche Gespräche*. Zurich, Lindinner, de *1714 à 1725* et non de 1721 à 1725.

74. Réédition par Bodmer de la *Mythoscopia* de G. Heidegger : *G. Heideggers Kleinere deutsche Schriften*, Zurich, Rordorf, 1732.

78, l. 10. Aux noms cités ajouter Zurzach.

[illegible], l. 1. Au lieu de : *des idylles*, — lire : *les idylles*.

81, l. 5. Au lieu de : *elle ne saurait pas*, — *elle ne saurait*.

91. Scheuchzer : les *Itinera alpina* ont paru à Londres en 1708, puis à Leyde, 1723 ; les *Nova literaria*, Zurich, de 1703 à 1715 : notre référence de 1701 à 1714 est exacte en ce sens que l'impression de chaque volume est en retard sur l'année à laquelle ce volume correspond.

96. Références sur la jeunesse et la vie intime de Bodmer : *Auszüge aus meinem Tagebuch*, 1758-1782, publiés par Baechtold dans les *Turicensia*, Zurich, 1891, p. 190-216 ; *Persönliche Anekdoten*, publiées par Baechtold et Th. Vetter, *Zürcher Taschenbuch*, 1892, 91 s. *Mein poetisches Leben*, p. p. les mêmes, même recueil, même année, p. 1235.

107, l. 8 et note 2. Lire *Belehrten*, au lieu de : Gelehrten.

109, l. 25. L'Histoire de Lauffer fut publiée par Bodmer de 1736 à 1739.

114, note 1. Le *Bernisches Freytags Blättlein* est en 6 parties et non en 4 ; après une interruption de dix ans, la Nouvelle Société, reconstituée sous les auspices de Haller, donna le *Teutsche Bernerische Spectateur*, 1734, contenant 26 « Freytagsblättlein ».

119, dernière ligne : Tschudi : il s'agit, cela va sans dire, de Jean-Henri Tschudi.

145, l. 23. Kœnig, de Berne : il s'agit de Samuel Kœnig (1712-1757), qui, natif du comté d'Isenburg, vécut assez longtemps en Suisse et à Berne, et finit par s'établir à Berlin ; c'est contre lui qu'est dirigé le pamphlet de Voltaire : *Diatribe du docteur Akakia*.

161. Sur la doctrine des Suisses, cf. Braitmaier, F. : *Geschichte der poetischen Theorie u. Kritik*, von den Diskursen der Maler bis auf Lessing. Frauenfeld, Huber, 1888-1889, 2 vol.

168, l. 21. Au lieu de *Jean de Besse*, lire : *Jean de Besser*.

170, note 1. Au lieu de *: éd. Bodmer*, lire : *éd. Baechtold*.

197, note 2. L' « *Anleitung* zu nützlicher Betrachtung der schw. Naturgeschichte » a paru dans le recueil : *Sammlung alter und neuer Merkwürdigkeiten*, t. I, 1741 ; les *Moralische Betrachtungen*, à Berlin, en *1745*, et non 1740 (préface de Sack).

198, l. 1. Traduction de Scheuchzer : *J.-J. Scheuchzer's Natur-Geschichte des Schweizerlandes*. Zurich, 1746. Bibliographie des œuvres de Sulzer dans Leo : *J.-G. Sulzer und die Entstehung seiner Allgemeinen Theorie*. Berlin, 1907.

198, note. *Von dem Nutzen der scherzhaften Gedichte* n'a jamais été publié à notre connaissance. Le *Versuch* sur l'éducation : Zurich, Orell, 1745 (anonyme).

199, note 1. Les *Unterredungen* : Berlin, 1750 ; 2e éd., B., 1770.

200, l. 26. Au lieu de : *Matthison*, lire : *Matthisson*.

201, l. 1. *Allgemeine Theorie der Schönen Künste*, in einzeln, nach alphabetischer Ordnung der Kunstwörter auf einander folgenden Artikeln abgehandelt. Leipzig, Weidmann, 2 parties, 1771-1774 (en 4 p. éd. 1792-1794).

215, l. 26. Au lieu de : *Winckelried*, lire : *Winkelried*.

227, l. 19. Au lieu de : *à Zurich et à Bâle*, lire : *à Bâle et à Zurich*.

228, l. 3. Au lieu de : *important*, lire : *importante*.

229, l. 12. Au lieu de : *spectacle*, lire : *spectable*.

244, note 1. Au lieu de : *Hottinger*, lire : *Hottingen*.

253, l. 29. *Das Angenehme mit dem Nutzlichen* : Zurich, Orell.

261, l. 19-20. Nous avons commis ici une erreur rectifiée ch. XX, p. 739 : ce n'est pas Isaac Iselin qui a édité Tschudi, mais Jean-Rodolphe Iselin.

262, l. 3. La chronique de Thuring Frikart se trouve, non au t. I, mais au *t. III* de la *Bibliothèque helvétique*.

263, l. 3. Au lieu de : *Gullimann*, lire : *Guillimann*.

263, l. 11. Iselin : J.-R. Iselin.

265, l. 6. La publication de l'ouvrage de Lauffer par Bodmer dura de 1736 à 1739 ; cf. chap. XX, p. 726, n. 1.

285, l. 19. Au lieu de : *Schweizer*, lire : *J.-G. Walther*.

305, l. 6. Au lieu de : *XVIIe siècle*, lire : *XIIIe siècle*.

308, l. 21-22. Le *Crescembeni* dont parle Bodmer, est Jean-Marie Crescimbeni (1663-1728), auteur des *Vies des poètes provençaux* (1722) qui Calepio a sans doute fait lire à B.

309, l. 5. Bodmer confond ici Michel Nostradamus, l'astrologue, avec Jean de Nostradamus.

312, l. 1 et s. La correspondance de Bodmer avec Schoepflin a été publiée dans les *Strassburger Studien*, t. II, 1884, par M. Crüger. L'introduction de M. C. et la correspondance nous permettent de rectifier ce que nous avons dit d'après Baechtold : 1° c'est le 28 mars 1735, et non 1738, que B. écrit à Gottsched ; 2° le rôle de Scherz n'a été que très indirect ; 3° c'est Schoepflin qui a procuré directement à B. le fameux Codex, remis à B. à la fin de novembre 1746.

313, l. 31. Le Codex, racheté par l'Allemagne, est revenu en 1888 à la bibliothèque de Heidelberg.

320, l. 22. La lettre de Gessner à Gleim (2 octobre 1755), se trouve dans les *Briefe der Schweizer* de W. Kœrte (1804, Zurich), p. 247 s.

324, note 2. Le *Parcival* se trouve également dans le recueil *Calliope*.

325, n. 1. Au lieu de : *Callipe*, lire : *Calliope*.

[illegible], l. 22-23. *Patriotische Träume* eines Eydgnossen, von einem Mittel, die veraltete Eydgnossschafft wieder zu verjüngeren. Freystadt (Bâle), bey Wilhelm Tells Erben. 39 p. Rééd. dans les *Verhandlungen* de la Soc. helv., 1765.

[illegible], note 1. Cette note est trop sommaire, en ce sens que, si l'édition *Ueber [illegible]* est encombrée de digressions inutiles, elle n'en demeure pas moins plus complète et plus achevée que celle de 1756.

352, l. 7. Dans les éditions successives de l'*Orgueil national*, Zimmermann a peu à peu modifié complètement son point de vue primitif : en 1758, il tient la démocratie comme la meilleure forme de gouvernement ; en 1760, il lui oppose la monarchie tempérée; en 1768, il revient au patriciat qu'il détestait auparavant. Cf. sur Zimmermann *R. Ischer : J. G. Z. Leben und Werke*, Berne, 1893, et, du même : *J.-J. Rousseau u. J. G. Z.*, *Neues Berner Taschenbuch* de 1899.

352, l. 17-18. *Schweitzrischer Ehrentempel*, Zurich et Bâle, 1758, en deux parties. *Fortsetzung*, Zurich et Coire, 1774.

358, n. 2. Au lieu de : *Hottinger*, lire : *Hottingen*.

360, note 1. Références exactes : *Plan von einer neuen Art von Privat-Unterweisung*. 16 p. sans nom d'auteur, ni de lieu (1754), réimprimé par L. Hirzel, *Archiv. f. Litteraturgeschichte* de Schnorr, Leipzig, v. XI, 1882. Egalement dans les *Neueste Sammlungen vermischter Schriften*, Zurich, t. III, 1757, p. 135 s. Le *Plan einer Academie* se trouve aussi dans *Sammlung einiger prosaischen Schriften*, von C.-M. Wieland, Zurich, 1758, p. 97 s. ; il est suivi de *Gedanken* sur les *Songes patriotiques* de Balthassar.

374, n. 1. La traduction de la *Lettre à Dalembert* par Wégelin a été éditée à Zurich. Orell, Gessner et Cie (148 p.).

379, n. 1. A ajouter : *Neues Schweitz. Museum*, 1793, p. 801 s.

395, l. 4. Ce sont les trois premiers chants de la Messiade, et non les deux premiers seulement, qui ont paru dans les *Bremer Beiträge*, Viertes u. fünftes Stück, 1748, n° 1.

395, n. 2. Au lieu de : *Gottlieb de Berg*, lire : *Gottlob de Berg*.

396, n. 2. La traduction de Tscharner, qui date d'*avant* 1751, ne fut jamais publiée, mais il en parut des extraits dans le *Journal helvétique* de décembre 1748, p. 556-573.

397, n. 1. Les *Briefe* de Waser se trouvent dans le *Neues schw. Museum*, 1793, 906 s. ; 1795, 1 s.

405, l. 1. Au lieu de : *Matthison*, lire : *Matthisson*.

405, n. 2. Au lieu de : *Noabs*, lire : *Noahs*.

406, n. 1. Voir plus haut : 360, note 1.

411, l. 8. Au lieu de : *Gessner*, lire : *Haller*.

420, l. 13. Le prof. Billeter a retrouvé en janvier 1910 à Zurich la première rédaction de *Wilhelm Meister* : *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*. Nach Schulthess'schen Abschrift ; par H. Mayne, Stuttgard et Berlin, 1911.

433, l. 6. L'*Ode à Philoclès* se trouve dans les *Gedichte in gereimten Versen*, p. 127 s.

437, n. 3. Le discours de S. d'Orelli se trouve dans les *Verhandlungen* de la Soc. helvét. de 1790, p. 84-92.

461, l. 4. *Deliciae Urbis Bernae*, Zurich, 1732, 1 vol.

461, l. 8. Au lieu de : *Meiner*, lire : *Meiners*. — *Briefe* uber die Schweiz. Berlin, 1784 ; 2e éd., 1788-1790.

463, l. 8. Programme de l'Institut politique, discours d'ouverture par Ith dans le *Schw. Museum*, t. IV, p. 161 s.

507. Ordre des notes : 1, 2, 3, 4, et non 1, 5, 4, 3.

507, l. 20. Au lieu de : *Petite feuille des dimanches*, lire : *Petite feuille du vendredi*, conformément à la n. 4.

629, note 1. Une 3e édition de l'œuvre gravée de Gessner parut à Zurich en 1823, 2 vol. in-fol. En outre, « Collection des Tableaux à la gouache et des Dessins, » gravée par C.-W. Kolbe, en 1811.

641, l. 12. Les lettres de Winckelmann à ses amis de Suisse (parmi lesquels Gessner), ont été publiées par J.-G. Fuessli : *Winckelmanns Briefe* an seine Freunde in der Schweiz. Zurich, 1778.

660, l. 19. Au lieu de : *treize* chants historiques, lire : *douze*.

661, l. 11. Les commentaires en prose n'apparaissent qu'avec la 3e éd. 1768.

682, n. 1. Au lieu de : *p. 427 s.*, lire : *p. 473 s.*

684, n. 1. A rétablir comme suit : *Fünfzig christliche Lieder*, Zurich. 1771. — *Zweytes fünfzig*, Zurich, 1776. — *Hundert christliche Lieder*. Zurich, 1776 (2e éd. des précédents). — *Christliche Lieder : Erstes Hundert*, Zurich, 1779 ; *Zweites Hundert*, Zurich, 1780. — *Zwey Hundert christliche Lieder*. Zurich, 1806. — *Fünfte Auflage* (de tous les précédents), Zurich, 1817. — Zurich, 1833, 1844, 1857.

695, l. 6. Sur la famille Salis : *Sammlung rhätischer Geschlechter*. 1re année, Coire, 1847, p. 142 s. P.-N. de Salis-Soglio : *Die Familie von S.* Lindau, 1891.

735, n. 2. L'auteur du discours sur les lois somptuaires est *Nicolas-Emmanuel de Tscharner*, et non Vincent-Bernard.

736, l. 7-8. L'édition de Zurich (Orell & Cie) est en 2 vol. : le 1er, 1784 ; le 2e, 1789.

755, l. 1. Au lieu de : *Songe*, lire : *Songes*.

« Concede nobis, quaeso, misericors Deus, quae Tibi sunt placita ardenter concupiscere, prudenter investigare, veraciter agnoscere et perfecte implere, ad laudem et gloriam Nominis Tui. »

Prière de S. Thomas d'Aquin.




ROSÆ·ET
G
B


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 24 08 07 006 4